This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,125

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

1817
ARTES VERITAS SCIENT
LIBRARY OF
UNIVERSITY OF MIC
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

compl. get Ass
Mr.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1903. T. XCVII. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME CINQUANTE-SEPTIÈME

(QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7E)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1903

IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC^r DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

Impr sets
Sets
-14-37
.2235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *La Guerre racontée par l'image, d'après les sculpteurs, les graveurs et les peintres.* Paris, Hachette, 1903, gr. in-8 de 414 p., illustré de 20 pl. en taille douce et 300 grav. en noir. Broché, 30 fr. ; relié, 40 fr. — 2. *Les Parias de France,* par Boyer d'Agen. Paris, de Rudeval, s. d. (1903), gr. in-8 de 568 p., illustré de nombreuses grav. dans le texte et hors texte. Broché, 20 fr. — 3. *Fables de* Pierre Lachambaudie. Préface de A. Bourgoin. Paris, Delagrave, s. d. (1903), gr. in-4 de 162 p., avec 48 aquarelles par A. Vimar. Reliure à biseaux, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 15 fr. — 4. *Ben-Hur, le Prince de Jérusalem,* par Louis Wallace ; trad. par R. d'Humières et J.-L. de Janasz. Paris, Delagrave, s. d. (1903), gr. in-8 de 278 p., avec illustrations d'Auguste Leroux, teintées et en noir. Reliure à biseaux, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. — 5. *La Navigation aérienne. Histoire documentaire et anecdotique,* par J. Lecornu. Paris, Nony, 1903, in-4 de 484 p., illustré de nombr. grav. Broché, 10 fr. ; relié toile, fers spéc., tr. dorées, 14 fr. — 6. *Les Fléaux. Les Volcans et le Mont Pelé. Les Tremblements de terre et de mer,* par Arnold Boscowitz. Paris, Ducrocq, s. d., gr. in-8 de 382 p., illustré de nombr. grav. Broché, 9 fr. ; relié toile simili-aquarelle, 12 fr. — 7. *Jeunesse et vie de Marie-Antoinette,* par de Lescure. Paris, Ducrocq, s. d., gr. in-8 de 564 p., illustré de nombr. grav. sur bois et grav. en simili et acier. Broché, 9 fr. ; relié, 10 fr. — 8. *Capitaines courageux. Une Histoire du Banc de Terre-Neuve,* par Rudyard Kipling ; trad. de L. Fabulet et Ch. Fountaine-Walker. Paris, Hachette, 1903, gr. in-8 de 250 p., illustré par A. Gorguet. Broché, 10 fr. ; relié 15 fr. — 9. *Le Corsaire noir,* par Emilio Salgari, trad. de J. Fargeau. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 304 p., illustr. de Gamba. Relié fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 7 fr. — 10. *La Capitaine du « Yucatan »,* par Emilio Salgari ; trad. de J. Fargeau. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 relié de 303 p., illustrations de P. Gamba. Relié, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 7 fr. — 11. *Les Naufragés de la « Djumna »,* par Emilio Salgari ; trad. de J. Fargeau. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 relié de 301 p., illustrations de E. Trigoulet. Relié, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 7 fr. — 12. *Les Mille et une Nuits.* Introduction par L. Tarsot. Paris, Laurens, s. d. (1903), in-4 de 143 p., illustr. en couleurs et en noir par Robaudi. Broché, 6 fr. ; relié, 9 fr. — 13. *Légendes normandes,* par Louis Bascan. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 relié de 238 p., illustrations de Georges Lefèvre. Broché, 2 fr. 30 ; relié fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 90. — 14. *Le Serment de Marcel Brémont,* par Eud. Dupuis et A. Morlet. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 240 p., illustrations de L. Saint. Relié, fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 90. — 15. *La Fille des Boers,* par Paul Rolland. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 237 p., illustrations de A. Bertrand. Relié, fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 90. — 16. *Les Babouches de Baba-Hassein,* par H. Balesta. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 235 p., illustrations de J. Geoffroy. Relié, fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 90. — 17. *Revue Mame, année 1901-1902.* Tours, Mame, 1902, gr. in-4 de 832 p., plus des *Suppléments* illustrés formant 204 p., avec de très nombr. grav. Broché, 8 fr. ; relié toile, 10 fr. — 18. *Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles.* T. XXIII. Paris, Delagrave, 1902, in-4 relié de 831 p. Relié, fers spéciaux, tr. dorées, 23 fr. — 19. *L'Écolier illustré,* 13e année. Paris, Delagrave, s. d. (1902), 2 tomes in-4. illustrés de nombr. grav. Relié en un seul vol., fers spéc., tr. dorées, 5 fr. 50. — 20. *Le Noël, journal des enfants, 1902.* T. XV et XVI. Paris, Maison de la Bonne Presse, 2 vol. in-8 de 420 et 404 p., avec nombr. illustrations de teintes variées dans le texte et en couleurs hors texte. Broché, 7 fr. ; avec le supplément hedomadaire, 10 fr.

Nous allons parler des dernières publications illustrées qui ont vu le jour à l'occasion de la nouvelle année. Le *Polybiblion* a dû, en décembre,

se borner à en annoncer l'apparition parce qu'elles nous sont parvenues trop tard pour être alors analysées.

1. — En attendant, ce qui tardera quelques années encore, que la guerre ait disparu de notre globe civilisé, il n'est peut-être point de sujet plus émouvant pour tenter le psychologue et l'artiste ; il n'en est pas, après les images religieuses, qui ait été plus fréquemment traduit dans la langue universelle de l'art ; il n'en est pas enfin de plus actuel, si l'on peut dire, puisque l'on entend toujours, en un coin ou en l'autre du vieux ou du nouveau monde, siffler les balles et tonner le canon. Aussi bien, de la Bible et d'Homère jusqu'à Victor Hugo, des enluminieurs de notre moyen âge jusqu'à Rude ou Horace Vernet, Puvis de Chavannes ou Detaille, que de pages magnifiques, que de statues et de peintures, toutes inspirées de ces deux sentiments si ardents et vivaces : l'amour de la patrie et l'amour de la gloire ! C'est là, dans ces pages colorées comme des tableaux, dans ces œuvres d'art éloquentes comme des poèmes, qu'il faut chercher l'histoire véritable de la guerre, une histoire autrement vivante que celle qui nous est retracée par la froide précision des manuels. Le superbe livre d'étrennes publié par la maison Hachette sous ce titre : *La Guerre racontée par l'image,* satisfera, en ce sens, toutes les curiosités. Le texte en est composé, pour la majeure partie, d'extraits empruntés aux plus grands écrivains de toutes les époques et classés chronologiquement, de telle sorte que nous assistons, de page en page, au développement et aux transformations de la guerre, depuis la barbarie de l'âge de la pierre jusqu'aux derniers raffinements de la science moderne, en passant par la discipline grandiose de la Grèce et de Rome, par les élans généreux de la chevalerie, par la tactique érudite et les immenses hécatombes humaines de l'épopée napoléonienne. L'illustration est aussi belle que variée. Les monuments antiques sont là avec leurs impeccables bas-reliefs, leurs figures de marbre et de bronze ; les fresques et les miniatures font revivre le moyen âge ; et, pour les siècles récents, tant de gravures et de tableaux ne sont-ils pas des documents non moins précis que des pièces d'archives ? Ajoutez à ce musée, déjà si riche, un nombre considérable d'œuvres qui s'efforcent de reconstituer le passé, pour faire vibrer nos souvenirs, exalter notre patriotisme ; n'est-ce point grâce à l'art moderne que nous pouvons nous imaginer, sous des traits distincts, des héros comme Vercingétorix, Roland, Du Guesclin ou Bayard, Jeanne d'Arc elle-même, la noble et sainte figure où se reflète l'aube nouvelle de la France ressuscitée ? Il n'y avait qu'à choisir parmi tant de gravures, de sculptures, de tableaux dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre ; et de ce choix intelligent il ne pouvait manquer de sortir un livre somptueux, pittoresque et instructif au possible.

2. — *Les Parias de France !* C'est la cruelle actualité : la persécution

des moines, qui a fait donner un tel titre à ce livre très artistique. Ces parias, ce sont des hommes exclus des droits que la loi accorde à tout citoyen français ; ce sont des religieux pour qui l'égalité, la liberté ne sont qu'un non-sens amer. Les parias de l'Inde ont au moins le droit de vivre réunis comme ils l'entendent, ils ont la douceur suprême de mourir sur la terre natale ! Pour nos religieux, c'est l'« exil impie.» Quels sont donc leurs crimes si noirs ? Ils sont les « Initiateurs de la civilisation contemporaine » : telle est la thèse qu'édifie M. Boyer d'Agen sur les robustes assises de l'histoire. Dans la première partie, nous parcourons une magistrale galerie de portraits, les hautes physionomies des patriarches monastiques, des grands fondateurs d'ordres : les Augustin, les Benoît, les François d'Assise, les Dominique, les Bernard, les Ignace, les Bruno, les Thérèse. En les peignant dans le cadre de leur époque et des lieux qu'ils ont illustrés, l'auteur nous montre surtout le sillon fécond que ces humbles et rudes laboureurs ont creusé, souvent au prix de leur vie, dans le domaine de la science, des lettres, de l'histoire, de la charité, de la civilisation. La touche très personnelle de l'écrivain, la flamme de pensée et de mystique amour dont il anime ces portraits, les tons chauds de son pinceau, en constituent la savoureuse originalité. Il y déploie son style d'images, son excellent talent descriptif. C'est particulièrement dans la seconde partie qu'il brille. Avec M. Boyer d'Agen, nous faisons des excursions infiniment intéressantes dans quelques-unes de nos abbayes, où nous rencontrons toujours, dans les générations contemporaines de moines, le même esprit vivace de leurs fondateurs. — C'est Solesmes, la forteresse monastique assise aux bords riants de la Sarthe ; le désert sauvage de la Grande-Chartreuse ; la pittoresque vallée de Sénanque ; l'îlot escarpé de Lérins. Du poétique et solitaire prieuré franciscain d'Ambialet, nous sommes jetés en pleine mêlée contemporaine, aux pas des Lacordaire, des Monsabré, des Didon, dans lesquels il se plaît à personnifier l'esprit dominicain. Enfin nous arrivons à ces modernes « jésuitières », où se trempent les jeunes générations pour les futures batailles religieuses et sociales : pour Dieu et le drapeau. On connaît le martyrologe de ces enfants de la France, sortis de ces « infâmes jésuitières » et tombés en héros au champ d'honneur pendant nos derniers désastres. En parcourant ces pages éblouissantes de couleur, ruisselantes de vie, illustrées avec autant de goût que de richesse, on se sent pénétré d'une profonde admiration pour ces héros de l'ombre claustrale, de tristesse en contemplant leurs longues théories prenant le dur chemin de l'exil, mais aussi d'un invincible espoir dans leur prochain et triomphant retour pour le meilleur bien de la patrie un instant pleurée.

3. — Vous souvenez-vous de Pierre Lachambaudie et connaissez-vous ses œuvres ? Dans le cas de la négative, très excusable d'ailleurs,

permettez-nous de vous présenter Lachambaudie. Né en 1806, en plein premier Empire, il est mort en 1872, au lendemain de la chute du second. Dans les lettres, il débuta aux *Échos de la Loire*, journal que dirigeait M. Fialin, depuis comte (ou duc) de Persigny. Compromis parmi les républicains militants, au moment du coup d'État, il allait être déporté à Cayenne, lorsque son ancien directeur se souvint de lui assez à temps pour que l'exil simple remplaçât le bagne auquel il avait été condamné. Réfugié à Bruxelles, il quitta cette ville en 1856, lorsque le chansonnier Bérenger obtint sa grâce. Dès lors, notre homme délaissa la politique qui l'avait si mal servi et, sans abdiquer ses idées démocratiques et saint-simonniennes, il publia quelques volumes de poésie qui sont allés rejoindre les neiges d'antan. On a appelé Lachambaudie, non sans exagération, le « La Fontaine socialiste. » Le comparer à La Fontaine, c'est beaucoup trop ; quant au socialisme qu'il professait, il se réduit ici à un simple libéralisme, accentué par quelques préceptes de morale souvent frondeuse. Or, la maison Delagrave, voulant en quelque sorte ressusciter ce poète, vient d'éditer avec un luxe réel un volume de ses *Fables*. Assurément, ce que nous y prisons le plus, ce sont, avec le papier de qualité supérieure et l'impression très soignée, les aquarelles de Vimar, qui sont de toute beauté et la reliure dont le goût est parfait. Il serait injuste, cependant, de dire que les fables de ce rêveur soient sans mérite ; il s'en trouve, au contraire, dans le nombre, d'assez originales. Certaines émettent des principes dans le genre de celui-ci (*L'Hermine et le Rat*) :

Ah ! plutôt la pauvreté
Et la mort qu'une souillure.

Que dites-vous aussi de la « moralité suivante », qui termine la fable intitulée : *Les Deux Moineaux* :

Tel, issu des rangs populaires,
Au pain des grandeurs s'engraissa,
Qui laisse dans l'oubli le nid qui le berça
Et, dans leur infortune, abandonne ses frères.

Si ces quatre vers, en ce qui concerne leur forme un peu plate, ne rappellent La Fontaine que d'assez loin, on reconnaîtra du moins qu'ils cinglent assez justement, à près d'un demi-siècle d'intervalle, plus d'un politicien contemporain. — La démocratie a des enfants terribles.

4. — Au cours de l'année dernière, a paru chez Delagrave un roman intitulé : *Ben-Hur*. Auteur : M. Lewis Wallace ; traducteurs : MM. R. d'Humières et J.-L. de Janasz. Aujourd'hui, la même librairie nous donne du même roman une édition illustrée, de grand format, avec un titre légèrement modifié : *Ben-Hur, le Prince de Jérusalem*. Comme on le devine sans peine, l'œuvre de M. Wallace est née de *Quo Vadis ?*

Le récit est un peu haché ; les intervalles entre les grandes scènes se sentent ; mais ce léger défaut est amplement compensé par la marche vive des événements, la splendeur des descriptions, soit des paysages orientaux, soit d'une société composite qui agonise et qu'une ère nouvelle va transformer et rajeunir. L'ouvrage débute par le récit des circonstances qui précèdent, accompagnent et suivent immédiatement la naissance de Jésus ; il se termine par le supplice et la mort du Christ. Et entre ces deux dates, ces deux faits capitaux, il y a place pour un roman d'un intérêt poignant. Ben-Hur, d'une famille noble d'Israël, est arrêté à Jérusalem, à la suite d'un accident considéré par les Romains, maîtres du pays, comme un acte d'hostilité. Sa famille est emprisonnée, ses biens confisqués, et lui-même condamné aux galères. Un héros, ce Juif ! Après des souffrances aussi cruelles que longues, il conquiert vaillamment sa liberté et redevient riche. Dès lors, il entend consacrer sa vie à la recherche de sa mère et de sa sœur, si elles vivent encore. Mais il songe aussi à la vengeance. Et, à force de courage et de patience, il atteint ce double but. Plus tard, ayant assisté à la mort du Sauveur, il croit en lui et devient chrétien. — Trois scènes nous ont particulièrement captivé : une bataille navale, une course de chars à Antioche et le drame du Calvaire. Cet ouvrage a déjà eu du succès dans la petite édition ; ce succès s'accentuera certainement avec la grande. Remarquons, en passant, que ce n'est pas un des signes les moins curieux de notre temps — où l'Église, en France du moins, est persécutée, — de voir surgir de toutes parts, et bien accueillis, tant de récits dont les origines du christianisme forment la base. Rien n'a été négligé pour faire de la présente édition un livre superbe : l'illustration, quoique sobre, sort de la banalité courante, et la reliure, qui représente, frappée en or, une vue de Jérusalem, avec l'emblème militaire de Rome, est exceptionnellement riche.

5. — *La Navigation aérienne, histoire documentaire et anecdotique*, par M. J. Lecornu, est une merveille typographique qui affirme le goût exquis de l'éditeur. Quant à l'œuvre elle-même, il faut reconnaître qu'elle justifie entièrement le luxe et les soins apportés à sa publication. Les travaux de M. J. Lecornu révèlent une érudition incontestable. Son ouvrage, bien conçu, élégamment écrit, présente le tableau fidèle et très complet de toutes les aspirations, des efforts les plus audacieux de l'homme, depuis les temps les plus reculés, pour devenir le maître dans l'air, comme il l'est sur la terre et sur l'eau. C'est dans cette conquête, encore à faire, qu'il justifie le mieux le jugement d'Horace : « Hardie à tout entreprendre, la race humaine se précipite dans tout ce qui lui semble défendu. » Si les difficultés paraissent insurmontables, les aéronautes ne désespèrent point et leur nombre ne fait que s'accroître. Pourquoi n'encouragerait-on pas cette noble confiance ? De

la pirogue des temps préhistoriques à nos transatlantiques et à nos navires de hauts bords, que de progrès n'a-t-il pas fallu accomplir? Le résultat obtenu n'a pas demandé moins de six mille ans. De la tentative d'Étienne de Montgolfier (4 juin 1783) aux grands dirigeables, il ne s'est encore écoulé que cent vingt ans. M. Lecornu retrace, dans un ordre parfait, toutes les tentatives, tous les résultats obtenus, sans en négliger aucun. L'aérostation a déjà rendu des services importants à la météorologie, à l'astronomie, à la physique, aux arts militaires. C'est grâce à nos navigateurs aériens que Paris put correspondre, pendant le siège de 1870-71, avec les armées du dehors et les provinces. Nous croyons devoir signaler à l'auteur une brochure dont il n'a pas fait mention et qui semble établir que c'est à un Français et non à l'inventeur autrichien D. Schwarz que l'on devrait l'idée d'utiliser les propriétés de l'aluminium à la construction des ballons : *Ballon anermostatique dirigeable, en tôle d'aluminium, breveté s. g. d. g., en équilibre à toutes les hauteurs de l'atmosphère, pouvant monter et descendre à volonté, sans lest ni déperdition de gaz, avec hélice, machine à vapeur*, par M. Micciolo-Picasse, ingénieur civil, inventeur ; *soumis, le 4 décembre 1870 et le 1er janvier 1871, au comité scientifique du gouvernement de la Défense nationale ;* appréciations du comité, avec planches gravées. (Paris, Librairie centrale des sciences, 1871, in-8.)

6.— *Les Fléaux* dont nous parle, dans son nouvel ouvrage, M. Arnold Boscowitz, sont les éruptions volcaniques et les tremblements de terre et de mer. La terrible catastrophe de la Martinique ayant ramené l'attention générale sur les volcans, il était naturel que cet auteur, dont on connaît les recherches spéciales sur ces phénomènes naturels, choisît l'époque des étrennes pour en publier un historique un peu précis. Son livre est intéressant ; le récit des principales éruptions (depuis celle du Vésuve en l'an 79 de notre ère jusqu'aux dernières du Mont Pelé) y est encadré dans de pittoresques descriptions géographiques et de sommaires notions scientifiques ; il en est de même pour les tremblements de terre, plus redoutables encore et plus terribles que les éruptions volcaniques, au sujet desquels M. Boscowitz a enchâssé dans son récit un certain nombre d'anecdotes. De bonnes illustrations ajoutent à l'attrait de ce volume des *Fléaux*, que liront avec passion les jeunes gens, pour lesquels il a été écrit.

7. — Sous ce titre : *Jeunesse et vie de Marie-Antoinette*, la librairie Ducrocq vient de donner, pour les étrennes, une nouvelle édition du bel ouvrage publié par M. de Lescure en 1865, puis en 1878, sous ce titre : *Marie-Antoinette et sa famille*. C'est la même division en cinq chapitres principaux : *La Jeunesse de Marie-Antoinette ; la Reine de Trianon* ; *la Grande Mère*; *la Grande Reine*; *la Martyre*. Les gravures ont été empruntées, celles sur acier à l'édition de 1865, celles sur bois à l'édition de

1878. On sait le succès qu'ont obtenu déjà ces éditions et la particulière compétence de M. de Lescure en tout ce qui touche à l'histoire de la Révolution. Il a rendu un solennel et légitime hommage à la Reine martyre et l'a vengée des calomnies des pamphlétaires et des historiens jacobins ; il a montré, telle qu'elle a été réellement, sans dénigrement et sans apothéose, la reine, la femme, la mère. On lira donc ce livre avec intérêt et avec charme. Malheureusement, M. de Lescure est de ceux qui se sont laissé tromper par les publications apocryphes de MM. d'Hunolstein et Feuillet de Conches. Il a cru à leur authenticité et il y a cru jusqu'à la fin. Aussi l'on trouvera dans son livre, à plusieurs reprises, des citations de lettres dont la fausseté est aujourd'hui absolument démontrée, comme les fameuses lettres à Marie-Christine. C'est une tache qui n'enlève pas le mérite de l'œuvre mais qu'il y a lieu de regretter. Et puisque nous parlons d'erreurs, relevons-en une encore qui s'est glissée jusque dans la très belle illustration du volume : à l'entrevue fameuse de Marie-Antoinette avec Mirabeau dans les jardins de Saint-Cloud, le Roi n'assistait pas, comme on pourrait l'inférer de la gravure consacrée à cet épisode ; la Reine était seule avec le tribun converti dans ce politique tête-à-tête.

8. — Le volume intitulé : *Capitaines courageux* est au-dessus du niveau ordinaire de ce genre de livres ; l'on y savoure l'originalité, l'esprit ironique et l'imagination féconde et forte du célèbre romancier Rudyard Kipling. La donnée en est éminemment morale : Harvey Cheyne, fils d'un millionnaire américain, trop occupé de ses millions pour songer à élever son fils, est en train de devenir un type parfait de fainéantise et de vanité. Par une suite de circonstances que nous laisserons à nos lecteurs le soin de découvrir, Harvey se trouve subitement transporté au milieu des rudes pêcheurs de Terre-Neuve. Au contact de ces natures frustres mais honnêtes, dont il partage la vie périlleuse, il se transforme ; les qualités latentes de sa nature déformée par l'éducation se révèlent, et quand, après un long séjour sur le « We're Here » Harvey retourne chez ses parents, l'enfant efféminé et égoïste est devenu un homme énergique et travailleur. Les pêcheurs dont l'influence contribue à cette transformation : Dan, Disko et leurs camarades, sont de sympathiques et originales figures, et parmi les livres d'aventures parus cette année, celui-ci mérite à coup sûr une place au premier rang.

9. — La flibuste a souvent inspiré la verve des romanciers ; c'est elle encore qui a fourni à M. Emilio Salgari le sujet de l'émouvant récit que vient de traduire M. J. Fargeau. Si *le Corsaire noir*, le héros de l'ouvrage, n'est pas un personnage historique, du moins son second, Morgan, et l'Olonais le sont réellement, de même que quelques-uns des principaux événements dans lesquels le chef de flibustiers joue un

rôle prépondérant. Si maintenant vous voulez savoir qui est le corsaire noir et pourquoi il poursuit de sa haine implacable le gouverneur espagnol de Maracaïbo, le Flamand Wan Guld, si vous voulez être au courant des péripéties de la guerre sans merci que se font ces deux adversaires; enfin, si vous voulez apprendre de quelle façon le corsaire noir, esclave de ses serments solennels, a brisé sa vie au moment où elle prenait un aspect moins sombre, lisez le roman de M. Salgari. Cet ouvrage captivant, amusant parfois, dramatique souvent, toujours plein de couleur et de vie, où l'intrigue amoureuse tient une place infime, sort vraiment du moule ordinaire ; et c'est pourquoi les jeunes gens ne prendront pas seuls plaisir à cette lecture.

10.— *La Capitaine du « Yucatan »* est la marquise Dolorès del Castillo, ardente patriote espagnole, qui a entrepris de porter à ses compatriotes de Cuba des armes et des munitions. La tâche est périlleuse et les aventures de la marquise sur mer et sur terre sont racontées d'une façon dramatique ; il arrive même un moment où « la capitaine » tombe entre les mains de ses adversaires, mais elle est sauvée de ce grave péril par son fidèle lieutenant, le marin Cordoba. Tout le patriotisme de la marquise ne peut empêcher la défaite finale des Espagnols et le volume se ferme sur la destruction du « Yucatan », que « sa capitaine » fait sauter plutôt que de le livrer à l'ennemi. Elle assiste de loin à la scène, et, les larmes aux yeux, voit voler en éclats le navire, dont la carrière aventureuse a été couronnée de gloire, sinon de succès.

11. — Les qualités de fond et de forme du *Corsaire noir*, nous les avons retrouvées dans *les Naufragés de la « Djumna. »* Si ce nouveau roman de M. Salgari, qui a pour théâtre le golfe du Bengale, n'a rien d'historique, on y trouve, par contre, sur les îles Andaman, et surtout sur leurs habitants indigènes, quelques notions exactes ; malheureusement le mot *Mincopies* n'y est nulle part prononcé. En ferons-nous un crime à l'auteur, et cette omission nous suffit-elle pour condamner ce roman d'aventures, où la singulière affection d'un Hindou pour sa fille adoptive remplace l'histoire d'amour obligatoire dans tout livre de ce genre ? Nullement ; quant à vous dire comment le naufrage de la *Djumna* sur les récifs de la Petite Andaman a été connue du lieutenant anglais Olivier, et comment l'Hindou Garrovi, l'auteur de la catastrophe, a tout fait pour empêcher l'Anglais de gagner le lieu du sinistre ; quant à vous raconter quel rôle néfaste d'abord, bienfaisant ensuite, a joué la petite Narsinga, la fille adoptive de Garrovi, et par quelles dramatiques péripéties ont passé le capitaine de la *Djumna*, Ali Middel et son compagnon Sciapal, avant d'être rejoints par le lieutenant Olivier, nous nous en garderons bien ; mieux vaut vous laisser le plaisir de l'apprendre vous-mêmes en lisant *les Naufragés de la « Djumna. »*

12. — Nous ne saurions dire combien de fois l'on a publié, à l'usage de la jeunesse, certains contes des *Mille et une Nuits*. Le choix des éditions serait plutôt embarrassant. En somme, que demandent les parents, dans le cas particulier ? Un arrangement tel que rien ne puisse offusquer l'enfance, non seulement dans l'ensemble, mais aussi dans le moindre détail de chaque conte. Ce résultat obtenu, il faut en atteindre un autre : ces récits merveilleux ont besoin d'être éclairés — illuminés serait plus exact — par beaucoup d'images, et d'images artistiques. Et croyez-vous qu'après cela, les familles se déclarent entièrement satisfaites ? Point, en vérité : il faut encore que le livre, bien imprimé, de grand format, n'attente pas trop à la bourse du client. Ces trois conditions remplies, tout est parfait. Or donc ce tour de force vient d'être accompli par la librairie Laurens, qui nous offre un admirable volume se présentant (nous parlons seulement de l'exemplaire broché que nous avons sous les yeux) sous une couverture illustrée en couleurs, de haute allure. Vous ouvrez le recueil : rempli de jolies gravures en noir et parsemé de délicieuses aquarelles de Robaudi, il contient huit contes des plus fantastiques. Lesquels ? allez-vous nous demander. Nous vous répondrons simplement : achetez le volume sans hésitation ; vos enfants seront ravis — et vous de même.

13. — Elles sont charmantes les *Légendes normandes* de M. Louis Bascan, et si les illustrations de M. G. Lefèvre, trahissent quelque peu d'inexpérience, elles ne manquent, du moins, ni de poésie ni d'originalité. Ces historiettes, ou ces légendes empruntées à la tradition populaire, sont bien présentées ; quelques-unes, entre autres celle du procès pour un nid de pie, dénotent chez l'auteur un vrai talent d'humouriste. D'autres, au contraire, ressemblent à un fragment de quelque poème épique disparu : telle est la pleureuse des bruyères, Juliette de Chavoye, qu'a rendue folle la mort de son mari tué par les Sarrazins, ou la défense du château du Molay par Jeanne Bacon, avec son épisode de la forêt qui se déplace et découvre l'ennemi en embuscade. Traduit en langage moderne, en bon langage, ce folk-lore normand constitue un agréable livre d'étrennes, qui peut être mis entre les mains de la jeunesse et intéresser en même temps l'âge mûr.

14. — La dédicace seule du *Serment de Marcel Brémont* nous révèle le but poursuivi par les auteurs. Leur livre est dédié, en effet, au président de l'Union française antialcoolique et tend à montrer les effets pernicieux de l'alcoolisme sur les corps et sur les âmes. Très jeune encore, Marcel Brémond a pu constater autour de lui, dans sa famille même, les conséquences désastreuses d'une passion dont son père est la victime ; de là, chez l'enfant, la résolution arrêtée de s'abstenir de liqueurs fortes ; sa fidélité à son « serment » est pour Marcel le point

se borner à en annoncer l'apparition parce qu'elles nous sont parvenues trop tard pour être alors analysées.

1. — En attendant, ce qui tardera quelques années encore, que la guerre ait disparu de notre globe civilisé, il n'est peut-être point de sujet plus émouvant pour tenter le psychologue et l'artiste ; il n'en est pas, après les images religieuses, qui ait été plus fréquemment traduit dans la langue universelle de l'art ; il n'en est pas enfin de plus actuel, si l'on peut dire, puisque l'on entend toujours, en un coin ou en l'autre du vieux ou du nouveau monde, siffler les balles et tonner le canon. Aussi bien, de la Bible et d'Homère jusqu'à Victor Hugo, des enluminieurs de notre moyen âge jusqu'à Rude ou Horace Vernet, Puvis de Chavannes ou Detaille, que de pages magnifiques, que de statues et de peintures, toutes inspirées de ces deux sentiments si ardents et vivaces : l'amour de la patrie et l'amour de la gloire ! C'est là, dans ces pages colorées comme des tableaux, dans ces œuvres d'art éloquentes comme des poèmes, qu'il faut chercher l'histoire véritable de la guerre, une histoire autrement vivante que celle qui nous est retracée par la froide précision des manuels. Le superbe livre d'étrennes publié par la maison Hachette sous ce titre : *La Guerre racontée par l'image,* satisfera, en ce sens, toutes les curiosités. Le texte en est composé, pour la majeure partie, d'extraits empruntés aux plus grands écrivains de toutes les époques et classés chronologiquement, de telle sorte que nous assistons, de page en page, au développement et aux transformations de la guerre, depuis la barbarie de l'âge de la pierre jusqu'aux derniers raffinements de la science moderne, en passant par la discipline grandiose de la Grèce et de Rome, par les élans généreux de la chevalerie, par la tactique érudite et les immenses hécatombes humaines de l'épopée napoléonienne. L'illustration est aussi belle que variée. Les monuments antiques sont là avec leurs impeccables bas-reliefs, leurs figures de marbre et de bronze ; les fresques et les miniatures font revivre le moyen âge ; et, pour les siècles récents, tant de gravures et de tableaux ne sont-ils pas des documents non moins précis que des pièces d'archives ? Ajoutez à ce musée, déjà si riche, un nombre considérable d'œuvres qui s'efforcent de reconstituer le passé, pour faire vibrer nos souvenirs, exalter notre patriotisme ; n'est-ce point grâce à l'art moderne que nous pouvons nous imaginer, sous des traits distincts, des héros comme Vercingétorix, Roland, Du Guesclin ou Bayard, Jeanne d'Arc elle-même, la noble et sainte figure où se reflète l'aube nouvelle de la France ressuscitée ? Il n'y avait qu'à choisir parmi tant de gravures, de sculptures, de tableaux dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre ; et de ce choix intelligent il ne pouvait manquer de sortir un livre somptueux, pittoresque et instructif au possible.

2. — *Les Parias de France !* C'est la cruelle actualité : la persécution

d'enseignement). Ce volume de 1900-1902 se termine par trois romans paginés à part et formant l'attrayant Supplément de la *Revue Mame* : le premier, *Un Trésor dans les ruines*, a pour auteur M. C. Foleÿ ; le suivant, de M. Pierre Maël, est intitulé : *Mademoiselle Pompon* ; le troisième, de M. Champol, a pour titre : *La Lune rousse*. De ce dernier les abonnés retrouveront la suite dans le volume 1902-1903. La *Revue Mame* est recommandable non seulement à cause de son mérite littéraire et de son illustration abondante et soignée, mais aussi parce que l'esprit qui l'anime est résolument chrétien.

18. — Le *Saint Nicolas* de 1902 a gardé, lui aussi, la note chrétienne qui a toujours distingué ce périodique dans le passé. Ajoutons que tout ce qu'il renferme offre un attrait indiscutable. Il y a là, d'abord, le grand roman de M. Salgari inspiré par la guerre hispano-américaine : *La Capitaine du « Yucatan »* dont il est question plus haut (p. 12). Nous devons aussi noter spécialement : *Légende de Marie l'Égyptienne*, par M. A. de Gériolles ; *Le Signal*, par M. P. Rolland, épisode des guerres de la Vendée ; *La Reine au couvent, souvenirs d'une pensionnaire*, par Mme H. Pravaz ; *L'Armurier du duc*, par M. V. Aury, jolie nouvelle dont les trop courtes scènes se passent au temps de Charles le Téméraire ; *Parthénopex*, gracieuse légende racontée par M. G. des Brulies ; *La Belle Aude*, autre légende, de M. Cécyl, qui rappelle le paladin Roland et l'empereur Charlemagne. S'il fallait tout citer ce qui nous plaît dans ce beau volume, nous nous étendrions outre mesure. Nous préférons informer ceux de nos lecteurs qui ne reçoivent pas le *Saint Nicolas* qu'il va subir une importante transformation en 1903. On sait que ce périodique arrive à ses abonnés chaque jeudi en une livraison de seize pages, abondamment illustré. Or, désormais, il paraîtra également chaque semaine, avec vingt-quatre pages de texte et des images en couleurs. Plus important, plus brillant — et pas plus cher (18 fr.) : voilà ce qui va être réalisé par l'éditeur Delagrave, à la grande joie de sa jeune clientèle. Puis, afin de se mettre à la portée des bourses plus modestes, le *Saint Nicolas*, en bon prince, s'offrira au prix de 10 fr., avec gravures en noir. L'an prochain nous parlerons de cette forte évolution en connaissance de cause. Pour l'instant, nous ne pouvons que la signaler aux intéressés : elle est tentante, en vérité !

19. — *L'Écolier illustré*, de la même librairie Delagrave, s'adresse plutôt aux familles de ressources modestes. Sensiblement moins cher que le *Saint Nicolas*, il s'inspire du même esprit. Son apparence générale est moins luxueuse et ses gravures moins brillantes, mais le texte est tout aussi intéressant. Ajoutons que ses deux tomes, réunis en un volume sous couverture de toile rouge, forment un cadeau d'étrennes que sauront apprécier les petits lecteurs qui demandent beaucoup de bonnes choses alors que leurs parents, désirant leur donner satis-

faction, tiennent aussi à ne pas trop mettre à sec leur porte-monnaie.

20. — Pour la première fois, le *Noël, journal pour enfants,* se présente au jugement du *Polybiblion*. Et quel jugement ! Nos « considérants », si nous avions à les formuler en détail, ne seraient autres qu'une suite d'éloges à tous égards. Résumons-les en trois points : 1° l'illustration est tout à fait brillante ; 2° les sujets offrent la plus grande variété : histoire, voyages, sciences, vies de saints, géographie, beaux-arts, jeux, rébus, etc. ; 3° l'ensemble est profondément chrétien. Nous avons sous les yeux les tomes XV et XVI de ce journal qui, paraissant tous les jeudis, en est à sa huitième année. Certes, le tome XV (1er semestre de 1902) est fort bien ; mais le suivant, qui correspond au deuxième semestre de la même année, semble le dépasser encore en richesse sous le rapport des gravures : ici l'œil, tout d'abord charmé par la multitude ordinaire des images en teintes variées, reste ébloui par les planches hors texte en couleurs dont le volume est parsemé. Parmi les principaux récits publiés en 1902, nous devons noter : *Hommes-loups,* par M. Ch. Vincent, dont les scènes dramatiques se passent au temps du bon roi Henri, quatrième du nom ; *Cécile et Gisèle*, par M. J. de Loussot ; *Dans les deux mondes*, par Mme Anne Mouans ; *Addi, la petite caporale*, par Mme C. Mayval. On trouve là aussi de nombreuses chansons (avec musique), des poésies, enfin des *Suppléments hebdomadaires* parmi lesquels nous avons particulièrement remarqué les *Noël-Costume.* Bref, excellent recueil auquel nous souhaitons un succès croissant. Et ce sera justice, comme disent les gens de loi. VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS ROMANESQUES ET PSYCHOLOGIQUES. — 1. *La Sœur de lait*, par ANDRÉ THEURIET. Paris, Flammarion, 1902, in-16 de 353 p., 3 fr. 50. — 2. *Gillette*, par JEAN THOREL. Paris, Fontemoing, 1902, in-12 de 214 p., 3 fr. 50. — 3. *Marinette*, par JEAN CHARLETTE. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 4. *La Demoiselle de Puygarou*, par HENRY GRÉVILLE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de 281 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Ame victorieuse*, par MARGUERITE LE JEUNE. Paris, Daragon, 1902, in-12 de 264 p., 3 fr. 50. — 6. *Ames féminines*, par GUY CHANTEPLEURE. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-12 de 403 p., 3 fr. 50. — 7. *Longue Route*, par FRANÇOIS GILLETTE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 8. *L'Aimant*, par JACQUES MORIAN. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 391 p., 3 fr. 50. — 9. *Comme les autres*, par BRADA. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 10. *Celles qu'ils aiment*, par JEANNE FRANCE. Édition de « France semeuse », 1902, in-16 de 88 p., 1 fr. — 11. *Alice, scènes de la vie flamande française*, par GRAMMACCINI. Paris, Flammarion, 1902, in-18 de 279 p., 3 fr. 50. — 12. *Charme trompeur*, par GRAMMACCINI. Paris, Flammarion, 1902, in-18 de 323 p., 3 fr. 50. — 13. *Mademoiselle Millions*, par MARY FLORAN. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 332 p., 3 fr. 50.

ROMANS FANTAISISTES. — 14. *Illusion*, par JOSÉ DE CAMPOS. Paris, Chamuel, 1902, in-16 de 311 p., 3 fr. 50. — 15. *Nouvelles de nulle part, ou une Ère de repos*, par WILLIAM MORRIS ; trad. par P.-G. LA CHESNAIS. Paris, Bellais, s. d., in-18 de 346 p., 3 fr. 50.

ROMAN HISTORIQUE. — 16. Le *Roman de sœur Marcela*, par PEREZ GALDOS ; trad. de l'espagnol par M.-L. DE. L. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 272 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 17. *La Barque*, par JEAN PLÉMEUR. Lille, Société d'éditions moder-

nes, 1901, in-16 de 173 p., 1 fr. — 18. *Le Livre de l'Émeraude. En Bretagne*, par A. Suarez. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 372 p., 3 fr. 50. — 19. *Madeleine*, par M. Dartières et D. Lauris. Paris, Amat, 1902, in-18 de 149 p., 3 fr. — 20. *La Maison du péché*, par Marcelle Tinayre. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 404 p., 3 fr. 50.

Romans romanesques et psychologiques. — 1. — Le stock de romans qui représente la production du dernier trimestre 1902 n'est guère que du papier imprimé, — à deux ou trois exceptions près, parmi lesquelles je ne puis ranger *la Sœur de lait*. L'œuvre est d'ailleurs « bien écrite », d'une plume de calligraphe patenté, familière avec tous les clichés, experte en paysages déjà vus, en dialogues déjà entendus, exécutant, avec une déplorable facilité, les *pleins* et les *déliés* de l'écriture scolaire. Elle nous raconte la vie de Savinien de Louessant, depuis une heure avant sa naissance jusqu'à son mariage, et, avec la vie de Savinien, celle du docteur Vallamier, celle des Louessant, père, mère et grand-père, celle de Vitaline Noirtin, etc., etc., etc. C'est une série de « narrations » banales et vulgaires. Première narration : le docteur Vallamier aide Savinien à venir au monde. Deuxième narration : le docteur Vallamier confie Savinien à une bonne nourrice. Troisième narration : le docteur Vallamier ordonne que Savinien reste longtemps chez sa nourrice. Jeux innocents de Savinien avec la petite Vitaline, sa sœur de lait : quatrième narration. Savinien va au collège : cinquième narration. Savinien dîne en ville, à l'âge de dix ans, chez des légitimistes, et juge la politique royaliste : « De cette soirée, data la chute de ses illusions royalistes ! » (p. 111). A dix ans ! Pauvre garçon ! (au fait, y a-t-il aujourd'hui beaucoup de Français, au-dessus de dix ans, qui aient encore des illusions politiques ?) Savinien perd sa mère (narration). Savinien fait son droit et fréquente les brasseries du Quartier latin (narration). Savinien revient au pays natal et retrouve Vitaline ; jeux qui ne sont plus innocents (narration), et d'où il résulte un enfant (narration). Abandon de Vitaline par Savinien (narration). Retour de Savinien vers Vitaline (re-narration). Il n'y a pas de raison pour que ces narrations s'arrêtent. La dernière nous montre Savinien réparant sa faute, reconnaissant son enfant et épousant Vitaline. Ici finit cet album de narrations d'Épinal, si j'ose dire !

2. — Je me sens obligé — tant j'ai besoin de montrer de la bienveillance, dans toute la mesure possible, — de dire que l'auteur de *Gillette* a déjà eu un de ses romans couronné par l'Académie française, et qu'il a déjà publié des poèmes, des nouvelles et des œuvres dramatiques. Et je peux même ajouter que le présent volume est admirablement imprimé, sur très beau papier, avec des « blancs » abondants, très beaux aussi ; l'éditeur Fontemoing n'est pas seulement un éditeur, c'est un artiste. Quant aux « noirs » de ce beau volume, ils sont pleins de bonne volonté ! Paix aux écrivains de bonne volonté ! Mais puisqu'ils ont les

prix de l'Académie, ils voudront bien se passer de nos éloges et se contenter d'une brève analyse. Il y avait toutefois dans cette histoire de Mathieu Rivelin et de sa fille Gillette un « thème » intéressant, sinon bien nouveau : l'enfant trait d'union entre des époux séparés. Il est vrai que Gillette n'est pas l'enfant de Mme Rivelin. Elle était née d'une autre femme, qui avait consolé le pauvre Mathieu de ses déboires conjugaux. Mais elle croit que Mme Rivelin est sa mère ; elle lui écrit, un jour qu'elle a eu un gros chagrin, et son appel est entendu, et la femme séparée et divorcée rentre au logis, respectant ou plutôt entretenant l'illusion de la jeune fille, se montrant une vraie mère par l'affection et le dévouement, et, le cœur élargi, l'esprit ouvert par les épreuves, devenant enfin l'épouse intelligente et bonne qu'elle n'avait pas su être.

3. — Il n'y a rien de commun — du moins encore — entre *Marinette* et l'Académie française. C'est pourquoi je lui accorderai mes suffrages, quelques menus suffrages, proportionnés à ses menus mérites de marivaudage sentimental. Marinette est l'enfant gâtée de deux vieillards, son oncle et son parrain, qui n'ont d'autre occupation, d'autre joie au monde que de la rendre heureuse — et qui ne réussissent pas à la rendre mauvaise, contrairement à la règle ordinaire pour les enfants gâtés. Son histoire est faite de tous les détails de son existence entre ses deux éducateurs, aussi dissemblables par l'esprit et le caractère, que pareils par le dévouement, toujours en dispute, toujours prêts à la rupture, et toujours réconciliés par le sourire de leur pupille, n'ayant pas d'ailleurs l'égoïsme de certaines affections paternelles trop passionnées, et provoquant eux-mêmes l'éveil du cœur chez l'enfant, devenue jeune fille, par l'introduction dans leur intimité du plus aimable et du plus honnête des Raymond. Il n'avait qu'un défaut, ce Raymond, il faisait des vers ! Et Marinette les avait en horreur, depuis que son parrain avait pris l'habitude de lui lire les siens, un poème épique ! « O Dieu ! disait-elle dans ses prières, faires que je n'épouse jamais un poète ! » Elle épousa pourtant Raymond, dès qu'elle eut découvert, l'innocente ! qu'on peut être aimable homme et poète !

4. — *La Demoiselle de Puygarou* laisse voir, comme quelques autres des derniers ouvrages de Mme Gréville, un peu de lassitude et d'épuisement chez l'infatigable et intarissable conteuse ; la lecture n'en est pourtant pas ennuyeuse. C'est l'histoire d'une tante, d'une tante jeune, jolie, riche, aimante et aimée, qui renonce à son amour, laisse son fiancé épouser une autre femme, feint d'être pauvre, s'habille comme une vieille fille, pour se consacrer tout entière à l'éducation d'un orphelin, son neveu, une nature orgueilleuse et révoltée. Elle mène sa tâche à bonne fin ; elle fait de Jean un charmant jeune homme, à la fois fougueux et discipliné, qui comprend tous les sacri-

fices qu'elle a faits pour lui et s'en montre digne. Il en assure même la récompense, en travaillant, avec l'audace d'une morale un peu trop laïque, à rendre libre l'homme que sa tante avait aimée, qu'elle aime encore, il le devine, et qui l'aime encore, il le voit. Il flirte avec sa femme et provoque ainsi un divorce dont « la Demoiselle de Puygarou, » qui, elle aussi, est une héroïne laïcisée (comme le sont d'ailleurs beaucoup des héroïnes de Greville) ne refusera pas de profiter.

5. — Gyp a écrit à l'auteur de *l'Ame victorieuse* : « Mademoiselle, votre premier roman est frais, joliment pensé et d'une forme tout à fait charmante. » Ce jour-là, Gyp a parlé comme parle Mme la comtesse de Martel, lorsqu'elle n'est qu'une femme du monde : « Ah! que ne suis-je femme du monde! » comme disait l'autre, au lieu d'être un critique ! Je pourrais être aussi et (peut-être plus) « méchant », mais sans être obligé de dire la vérité aux gens, en face ! ce qui est parfois très désobligeant pour celui qui la dit ! La vérité, ici, c'est que *l'Ame victorieuse* est un roman *jeune*, et donc frais, si l'on veut, et que la forme en est « charmante », mais comme l'est toujours la forme d'un chapeau ou celle d'une robe que vous êtes sommé d'apprécier. « Comment trouvez-vous mon chapeau, Monsieur? — Oh! délicieux, Madame! » Et c'est ainsi que vous jugerez « délicieuses » et même distinguées, les amours, d'ailleurs très pures, de l'officier de marine Yann d'Antragues et de Mlle Roselyne, une jeune fille pauvre, mais honnête, mais artiste, mais vaillante, mais belle, mais douée de toutes les qualités et de toutes les vertus, tandis que Mlle Gisèle de Franoy, presque la fiancée de Yann, est terriblement coquette et peu « faite pour comprendre cette âme ombrageuse. » Roselyne, elle, la comprend, la subjugue et la conquiert ! « Charmante ! oh charmante ! » Elle a été d'ailleurs élevée par une personne qui « estimait, à juste titre, *que si l'on enseignait aux jeunes filles à redouter le mal plus pour garder la pureté* et la quiétude de la conscience que pour sauvegarder leur réputation... il serait inutile d'*entourer* la *surface de la vie* de tant de mensonges... » *Si l'on enseignait*?... on ne l'enseigne donc pas dans le monde où vit Roselyne, — et qui est d'ailleurs, paraît-il, le vrai « monde », celui qui n'est pas au coin du boulevard? J'espère, je crois qu'ils calomnient le « monde », les peintres du « monde », même quand ils y ont vécu et ont pu le connaître — ce qui est sans doute le cas de l'auteur de cette *Ame victorieuse*.

6. — Le romanesque d'*Ames féminines* est d'un tour très moderne, et presque réaliste — au moins au début. — C'est par l'intermédiaire d'une annonce de journal que Mlle Rosemonde Fregyl et M. Jean Guidalles font d'abord connaissance. Jean était un « vieillard de quarante-trois ans », comme on disait du temps de Molière ; il habitait un vieux château de province et il s'ennuyait. Pour se distraire, il insère dans un

journal une annonce ainsi conçue : « Homme désabusé de l'existence demande à correspondre avec une femme également désabusée ! » La jeune Rosemonde, à qui son papa avait fait un gros chagrin, imagine de s'en consoler en jouant « à la femme désabusée. » Elle écrit, en collaboration avec son frère, une lettre qui les fait rire aux larmes, et qu'ils envoient à l'adresse indiquée. L' « homme désabusé » la reçoit, la trouve délicieuse et la colporte parmi ses relations. Vous devinez ce qui arrive : un jour Rosemonde en entend la lecture. Très confuse, mais très amusée, elle regarde son correspondant et elle le trouve intéressant. (Voir la suite dans *la Sœur* et dans les *Amours d'automne*, parus ces dernières années, et où l'on voit les Agnès contemporaines venger le vieil Arnolphe des dédains de leurs aînées, et l'épouser bel et bien à la barbe des jeunes Horaces, qui n'y comprennent plus rien.) Cette nouvelle édition d'une histoire connue est d'ailleurs délicatement troussée : la gentillesse en est un peu appliquée et consciente, mais spirituelle tout de même et très honnête. La mère en permettra la lecture à sa fille — de vingt-cinq ans !

7. — Est-ce à côté du bonheur ou à côté du malheur que passa le docteur [illegible] en n'épousant pas Mlle [illegible] ? Lui croit que c'est à côté du bonheur, et il en est très marri. Vous ne partagerez peut-être pas son sentiment quand vous saurez qu'après une *Longue Route*, qui l'avait conduite sur tous les points de l'Europe, elle lui revenait dans l'état de la fiancée du roi de Garbe. Avant de partir, bien longtemps avant, depuis l'éveil de son cœur d'adolescente pauvre, sevrée d'affection maternelle, négligée par son père, elle avait dit au docteur : « [illegible], je vous aime ! » Il s'en était amusé de la gamine et avait essayé d'élever son éducation et d'ouvrir son esprit. Il réussit à cultiver en elle la [illegible] et à [illegible] [illegible]

8. [illegible]

l'amour, vous vous en doutez, et il paraît que les âmes les plus fortes en subissent « l'attirance » :

Qui que tu sois, voici ton maître,
Il l'est, le fut ou le doit être.

Il y a quelques centaines d'années qu'on nous le dit et qu'on nous le redit, et qu'en le redisant, on se répète. Mais parmi ceux ou celles qui nous le redisent et nous le répètent, il s'en trouve qui ont une jolie voix, agréable à écouter. M., Mme ou Mlle J. M. a une jolie voix. « Contez, contez, princesse ! Recommencez le conte cent fois entendu ; nous vous écouterons avec plaisir, et, si vraiment nous l'avons entendu cent fois, nous vous écouterons sans péril. » C'est pourquoi et c'est ainsi qu'on lira les aventures qui amènent Hélène à aimer Vandas et Vandas à aimer Hélène, bien qu'il eût aimé Alix. Quant à ces aventures, vous ne me pardonneriez pas de vous les raconter ; vous croiriez que je veux démentir les éloges — si sincères pourtant — que je viens de donner au talent de l'auteur. Hélène est une jeune fille du « grand monde ; » Vandas est « un intellectuel ; » Alix, une divorcée. Mêlez ensemble ces trois ingrédients : le monde (avec *five o' clok* et grande soirée), les intellectuels (avec une conférence pour dames), le divorce (avec les discussions qu'il soulève), agitez, mettez à cuire, et si votre feu est bien réglé (comme celui de J. Morian) et si votre main est experte et légère (comme celle de J. Morian), vous cuisinerez une de ces petites friandises dont vos bonnes amies feront leur régal à votre propre *five o' clock*.

9. — Une jeune femme du « meilleur monde, » un jeune homme, qui, sans être élève de l'École des chartes, comme le Vandas ci-dessus nommé, est un « intellectuel, » la question du divorce agitée par l'un et par l'autre, voilà encore ce que vous trouvez dans *Comme les autres*, et ce qui en ferait un roman banal « comme les autres, » si M. Brada n'avait pas plus d'esprit, plus de style, plus de délicatesse que bien d'autres. Sa femme du monde qui songe à divorcer, parce qu'elle est arrivée, « comme les autres, » à juger son mari et à trouver un consolateur, se relève brusquement dans un sursaut de courage et de dévouement, et repoussant le bonheur que lui offre un nouvel amant, elle le cherche dans le sacrifice ! Soyez sûrs qu'elle l'y trouvera un jour ou l'autre. Et quant à Raymond (il s'appelle Raymond, le jeune « intellectuel, ») il le trouvera aussi, n'en doutez pas. Car Charlotte (elle s'appelle Charlotte, la femme du monde) avait déjà deux enfants ; et un intellectuel finit toujours par comprendre qu'il a bien fait de ne pas épouser la mère de deux enfants, dont le mari n'est pas mort ; et c'est alors que l'intellectuel est intelligent. Mais M. Brada a bien de l'agrément !

10. — *Celles qu'ils aiment* est encore une de ces assiettes de « petits fours » qu'on sert à l'heure du thé ; on en prend un ou deux, du bout

des doigts, et « ça passe » sans charger l'estomac ni le cerveau. En voici un. La vieille belle-sœur d'un vieux magistrat, veuf depuis neuf ans, lui confesse qu'elle avait pensé, autrefois et assez sérieusement, à faire de lui son mari. « Mais qu'à cela ne tienne, chère amie, lui répliqua le vieux beau, qui a gardé de la vivacité dans la parole, me voici ! — Trop tard ! » répond la belle-sœur. Et la confession faite, chacun s'en fut... chez soi. — Il y a dans le même volume trois autres « petits fours » de la même saveur.

11 et 12. — *Alice* et *Charme trompeur* ne sont pas précisément des friandises. C'est du gros pain, un peu massif, mais honnêtement fabriqué avec de la farine loyale, et qui est destiné à faire les délices des gens qui ont de gros appétits et des dents solides. En voici quelques tranches. Le fils d'un fermier flamand est allé à Paris apprendre la peinture ; il revient au village natal, et là, il arrache à la mort la fille d'un riche industriel voisin ; les chevaux de la voiture s'étaient emportés, Alice avait été jetée dans le canal ; le peintre plonge, disparaît, reparaît : sauvés, mon Dieu ! Vous devinez, vous qui êtes malins, et qui ne serez donc pas les lecteurs de cette histoire, que le sauveteur sera un mari. « C'est cela ! c'est cela ! » comme on dit dans un opéra connu. Seulement vous ne devineriez jamais que le peintre a une sœur, nommée Alix, et qu'elle est aimée par un riche aristocrate, et que son histoire se développe parallèlement à la sienne, pour aboutir à un dénouement, hélas ! très différent. Car, tandis que les parents d'Alice consentent très volontiers à s'allier avec le fils d'un paysan, qui a d'ailleurs du génie et gagne beaucoup d'argent, la mère du jeune aristocrate ne veut pas consentir à le laisser épouser Alix ! Et Alix en meurt ! Et son amoureux n'eut d'autre consolation que de devenir le parrain du premier-né d'Alice ! — L'autre miche, sortie de la même fabrique, et qui s'appelle *Charme trompeur*, n'est pas saupoudrée d'agréments idylliques comme *Alice* ; c'est un mélodrame, un mélodrame honnête d'ailleurs (la maison semble s'être vouée à la spécialité de l'honnêteté), et très intéressant pour une classe particulière de lecteurs, celle dont j'ai parlé plus haut, pas celle des « petites bouches. » Sachez que le « charme trompeur » c'est celui de Françoise, une vieille intendante qui a volé ses maîtres émigrés — (la scène se passe à la fin de la grande Révolution) — mais qui leur fait croire qu'elle a veillé sur leurs biens. Elle continue à les voler et à les tromper après leur retour, et même (oh ! l'horrible mégère !), elle tente de faire déshériter les fils de la comtesse. Pour l'exécution de ce noir dessein, elle a besoin de plusieurs complices : elle les trouve. Elle fait habiller un usurier de ses amis en vieille comtesse ! Elle lui fait dicter un testament qui déshérite les jeunes propriétaires, et qu'enregistre un notaire complaisant, en présence de témoins aussi coquins que les deux bandits. Mais la fraude est décou-

verte — (je ne vous dis pas comment, ce serait trop long !) Alors Françoise se décide à faire mourir la comtesse ; elle verse du poison dans sa tasse de chocolat. Mais, (vous qui êtes malins, vous le devinez), ce n'est pas la comtesse qui boira le chocolat. Qui le boira? Ce sera Antoinette, la fille de Françoise ! Mais, vous le devinez encore, Antoinette ne mourra pas ; elle sera sauvée, et de manière que le crime de Françoise en devienne plus évident et plus abominable et que son châtiment vous fasse infiniment et en même temps plaisir et terreur. Car elle meurt, « elle se fait justice », elle se jette du sommet de la tour, et vous dites : Ouf ! c'est bien fait !

13. — *Mademoiselle Millions* est d'une pâte plus légère et plus fine ; ce n'est pas une miche, c'est une galette ; le romanesque, moins artificiel, y est associé à une idée pédagogique et morale. « Mes enfants, non seulement la fortune ne fait pas le bonheur, mais elle fait parfois le malheur, ainsi que va vous le démontrer l'histoire de Mlle Luce Rambert. Elle était riche et le savait. Elle commença par être une élève insupportable et par se faire chasser du couvent. Quand elle fut en âge de se marier elle s'était rendue incapable de faire un choix. D'une part, elle croyait tous les hommes aussi épris de ses millions qu'elle en était fière elle-même ; d'autre part, elle aurait voulu être recherchée pour elle-même, s'attribuant une valeur supérieure à celle de son argent, mais se croyant seule capable de l'apprécier. Vaniteuse et sotte, elle devint méchante. Son père avait pour ingénieur un jeune homme charmant, fiancé d'une jeune fille charmante ; elle joua à la coquette avec lui, et au petit despote avec elle, cherchant à se donner la satisfaction de se faire adorer par l'un et jalouser par l'autre. Elle réussit à se faire mépriser par l'un et l'autre, et à les rendre d'ailleurs très malheureux, ou du moins très pauvres, car plutôt que de la subir plus longtemps, l'ingénieur donna sa démission, se maria et ne retrouva pas une situation équivalente à celle qu'il abandonnait. Ce fut alors que la « demoiselle en or » commença à devenir humaine. Elle découvrit qu'il y a des hommes désintéressés et que la richesse ne donne pas le droit de mépriser et de molester son prochain. Elle comprit ses torts et essaya de les réparer ; on ne le lui permit pas. Elle essaya d'aimer, elle ne put : son cœur s'était endurci. Elle essaya de se marier et de rattraper par quelques-uns des « bons partis » qu'elle avait dédaignés. Trop tard ! Elle fut trop heureuse de rattraper un petit cousin, qui avait particulièrement souffert de ses mépris ; trop heureuse, en effet, car le petit cousin était un bien digne garçon, et Mlle Millions ne fut pas assez punie. Sachez, mes enfants, que vous le seriez plus qu'elle, si vous étiez sottes et méchantes comme elle !

ROMANS FANTAISISTES. — 14. — *Illusion* est d'un Espagnol qui aime à écrire en français ; il nous conte une sorte de « Peau d'Ane » où,

on le sent, il a été le premier à prendre « un plaisir extrême ; » je souhaite qu'il ne soit pas le seul, sans oser toutefois l'espérer. Le héros d'*Illusion* s'appelle Henri. Il va un jour s'asseoir sur un banc des Champs-Élysées, seul, accablé de tristesse et de fatigue. Tout à coup il voit s'arrêter devant lui un « magnifique attelage, » d'où descend une jeune femme « belle comme le jour », ainsi qu'on disait du temps de Perrault. La jeune femme lui apprend qu'elle vient l'enlever et le conduire dans un royaume dont elle est souveraine et dont elle veut le faire roi. Henri se laisse enlever, se laisse conduire dans ce royaume, se laisse couronner, se laisse aimer par des dames qui s'appellent Zulma et Cora, etc., etc., etc. ; seulement il ne veut pas se laisser assassiner par le prince Chicopabo, et pour le repousser, il fait un effort tel — qu'il s'éveille sur son banc des Champs-Élysées, où il était bel et bien endormi, et il avait fait ce long rêve, dont le récit dure trois cent-sept pagés. Mais, hélas ! il se réveille fou et il est interné à Sainte-Anne, et il y meurt. L'auteur, dans une *Dédicace* à une Altesse russe, nous *ouvre le sein de cette allégorie :* « Ceci arrive souvent et tout particulièrement à ceux qui songent et qui désirent, sans pouvoir réaliser leur constante préoccupation... et qu'au lieu de contempler les merveilles que renferme l'immensité des cieux, l'on se fixe sur le funeste inconnu des profondeurs de la terre, où tout n'est qu'une erreur des sens et de l'esprit ! » Avis aux lecteurs : *Ne vous fixez pas sur le funeste inconnu des profondeurs de la terre*, sinon le prince Chicopabo vous conduira à l'asile Sainte-Anne !

15. — Ceci est encore un songe, non pas d'un Espagnol ingénu, mais d'un Anglais très au courant des choses de son temps et particulièrement des utopies socialistes. Titre : *Nouvelles de nulle part.* Sujet : la description d'une société nouvelle, telle qu'elle pourrait être établie en l'an 3000, si les lois politiques pouvaient changer la nature de l'homme et de la femme. Le rêveur, à qui cette société future apparaît pendant son sommeil, a la sensation de la voir bien réellement, mais de la voir du dehors, en restant encore lui-même engagé dans les « préjugés » et les doutes de notre temps. Il y a là un phénomène de dédoublement qui ne rend pas plus claire ni plus intéressante cette longue et un peu laborieuse fantaisie. L'ouvrage est précédé de deux portraits, représentant deux messieurs barbus et chevelus. Quels sont ces messieurs ? Et puisqu'on ne veut pas nous dire leur nom, pourquoi nous montre-t-on leurs cheveux et leur barbe ? C'est peut-être l'auteur et le traducteur ; mais pourquoi le traducteur tiendrait-il à nous donner son portrait ?

ROMANS HISTORIQUES. — 16. — *Le Roman de sœur Marcela* est un épisode de la guerre civile qui désola l'Espagne entre 1833 et 1838. Est-ce un chapitre d'histoire impartiale ? Est-ce un pamphlet ? L'au-

teur se montre aussi sévère pour les adversaires que pour les partisans de Don Carlos ; il prête aux deux partis des horreurs analogues, les mêmes d'ailleurs qu'on retrouve dans les rapports officiels de l'époque. Ce que valent ces rapports officiels, demandez-le à la *Revue* voisine, celle des *Questions historiques*. Pour moi, j'ai seulement le droit de vous dire ce que vaut le roman de Perez Galdos. Il me paraît qu'il vaut moins que d'autres du même célèbre auteur, du moins pour notre goût d'étrangers. Il est trop espagnol, d'une vérité trop particulière, pas assez générale. Les amours du cabecillo Nolet et de la Nonne errante, celle-ci se refusant à rompre ses vœux et se laissant fracasser la tête d'un coup de pistolet plutôt que d'épouser le meurtrier de son frère, celui-là se *condamnant à l'enfer* et se faisant sauter la cervelle après avoir tué Marcela, les tribulations du malheureux Don Beltran de Urdaneta, condamné à mort, se préparant par un bon déjeuner, une confession publique et un long sermon à être fusillé, et bénéficiant à la dernière minute d'un sursis inattendu; tous ces événements, tous ces sentiments, toutes ces tueries étonnent, plus qu'ils n'intéressent le lecteur français, celui-là même qui n'a pas oublié les tueries de notre « Commune. » Devant certains détails même, d'un caractère trop particulier, le cœur se soulève, comme en face de certains plats, à fumet trop indigène, qu'on vous sert dans les auberges d'au-delà les Pyrénées. Nous avons analysé ici, et nous avons pu mieux comprendre et louer d'autres romans espagnols, d'un « fumet » moins prononcé, et d'un intérêt plus « humain », c'est-à-dire plus littéraire, car c'est l'intérêt littéraire qui fait la meilleure valeur, non pas des œuvres d'histoire (comme le croyaient à tort les anciens rhéteurs), mais des livres d'imagination. Cet apophtegme date d'Aristote ; il n'en est pas moins excellent.

Romans de mœurs. — 17. — L'auteur de *la Barque* voudra bien me savoir gré de placer son œuvre sous cette honorable rubrique ; c'est tout ce que je puis faire pour elle. Quant à dire que les mœurs de ce prétendu roman de mœurs sont exactement observées, je m'en ferais scrupule. Le cadre est breton, les noms des personnages sont bretons (Yan, Annaïk, etc.), mais le style est trop... quelconque pour qu'on puisse rien garantir. Sachez seulement qu'il s'agit ici des amours coupables d'une Bretonne et d'un peintre parisien, lesquels se terminent par le suicide de la femme abandonnée.

18. — *Le Livre de l'Émeraude* est consacré aussi à la Bretagne, à ses mœurs, à ses paysages, à sa « terre d'émeraude, qui mire dans l'Océan sa figure mélancolique. » Cette collection de croquis, de petites nouvelles, de « méditations », de descriptions, de fantaisies, est d'un artiste qui aime son modèle presque autant que son art à lui. Il se complaît en lui, s'il se complaît en Elle. Il faut faire quelque effort pour partager l'une

de ces deux complaisances ; l'homme qui s'aime trop, fût-il poète et même poète en prose, risque de « s'aimer sans rival », comme disait La Fontaine. Mais si vous faites l'effort nécessaire, vous en serez récompensé : dans les quatre-vingt-un morceaux de ce volume, vous en trouverez peut-être quelques-uns qui expliquent les sentiments de l'auteur pour sa Bretagne et pour lui-même. Je vous recommande le n° XXXVII : «... Et l'âne brait... Il y a un préjugé contre les ânes, qui ont les plus beaux yeux du monde, du même velours que les Andalouses (?), et qui ont fait la réputation d'un grand professeur de philosophie (?). Mais ce n'est point un préjugé de les haïr, *en* musique ; leur cri irrite ; ce sont de jeunes poètes sans modestie ! » (p. 144). Sur ce dernier trait, j'ai fermé le livre et j'ai rêvé !

19. — Dans *Madeleine*, vous trouverez une étude des féministes et du féminisme. La jeune Madeleine aurait pu être une charmante femme ; elle préféra être une féministe. Elle en pâtit. Elle avait été convertie à la doctrine nouvelle par une dame Aubert, qui lui raconte son histoire. J'en détache ce fragment : «... Ah ! cet homme (son mari) comme je l'aimai ! je l'aimai d'un amour d'enfant ! je l'aimai d'un amour de femme... ! Eh bien ! cet homme, Madeleine, cet homme... cet homme. — Je vous en prie, interrompit Madeleine. — Non ! Non ! Sachez tout ! Cet homme, il a désenchanté mon cœur ! » (p. 56). Pan ! j'ai reçu un coup, il n'y a pas à le nier ! — Donc, Madeleine, désenchantée d'avance, se voue à « la grande cause » et se détache de son père et de sa mère, qui meurent de chagrin. Mais ses coreligionnaires ne la récompensent pas de tant de sacrifices ; elle a des ennemis. De plus, la femme se réveille dans la féministe ; elle aime et son amour est malheureux. Alors elle déchante ; elle revient aux vieux « préjugés », et aux vieilles vertus, et surtout à la religion de ses pères et mères qu'elle avait abandonnée. Elle termine sa triste histoire par ces lignes qui vous donneront une idée à la fois des bonnes intentions et de la valeur littéraire de l'ouvrage : « J'ai la douce espérance de revoir mon père et ma mère et celle infinie d'aller au principe de toutes choses, à Dieu ! » Ainsi soit-il !

20. — L'auteur de *la Maison du péché* a du talent, (je me flatte de l'avoir dit dès son premier ouvrage) ; on sent qu'elle a reçu une forte instruction et qu'elle a le cerveau meublé de nombreuses et solides « connaissances » ; elle a l'habitude de penser haut, « d'habiter les sommets, par dessus les nuages ; » elle est artiste, elle a le sens du beau ; elle sait observer, elle sait voir ; elle a du style, telle de ses phrases est une caresse pour l'oreille, et telle autre, évocatrice de paysages exquis, un enchantement pour les yeux ; elle a.... quoi encore ? elle a peut-être d'autres dons et d'autres mérites que j'oublie ; — mais chacun de ceux que je viens d'énumérer a une tare, tel un beau fruit qui « a le ver. » Son érudition est plus

étendue que sûre ; sa pensée est élevée, mais brumeuse ; elle sait voir les détails, mais non pas les dominer ; elle a du style, mais elle fait du style. Quand je lis ceci : « Nous passâmes sous ces peupliers, qui ont la noble élégance, le jet ferme et pur des vers raciniens et qui murmurent éternellement une tremblante élégie... Il montrait les peupliers de Port-Royal, les sveltes arbres qui jaillissent du sol... pâles et légers, presque féminins, dont le frémissement semble une prière inarticulée et mélodieuse » (p. 139),— je suis ravi, j'écoute cette fine et savante mélodie des mots, je vois le tableau idéal qui s'en dégage, je le contemple, je m'y attarde, je relis la phrase. Mais quand je rencontre celle-ci : « La pluie suspendait au loin ses gazes grises trouées par les squelettes des peupliers » (p. 210), mon ravissement est moindre ; ce n'est plus le « paysage d'hiver » que je vois, c'est l'effort du paysagiste ; son art appliqué me cache ce qu'il veut montrer, il fait écran. L'écran est d'ailleurs joli, tendu des étoffes les plus fines, les plus précieuses, les plus richement brodées ; il serait bon à regarder pour lui-même, s'il était à sa place, mais il n'y est pas. C'est pourquoi les personnages du roman sont moins intéressants et moins vivants que l'auteur même du roman ; ils sont au second plan ; on les voit mal, et du reste on ne tient pas à les voir mieux, tant celle qui nous les présente attire à soi toute l'attention ! Les voici cependant, sinon tous, du moins les principaux : Augustin de Chanteprie, Mme de Chanteprie, sa mère, Forgerus, son précepteur, Fanny Manolé, sa maîtresse. Le père d'Augustin est mort fou, après avoir traîné une existence de névropathe. Mme de Chanteprie, qui l'avait épousé, à son cœur et à son corps défendant, vit claquemurée dans l'enceinte de son château, occupée à relire Jansénius et ses disciples les plus austères, s'interdisant de caresser son fils et de jamais lui sourire ; elle aussi est une hystérique, en proie à la monomanie religieuse. Elle a chargé le vieux Forgerus d'élever Augustin dans les principes de ce même jansénisme sombre et pessimiste qu'elle pratique elle-même ; Forgerus s'acquitte de son mandat, et disparaît ; on ne sait guère d'où il était arrivé, on ignore pour où il est reparti. Ce que devient Augustin sous l'influence de cette éducation et sous le poids de la double hérédité paternelle et maternelle, on le devine : c'est un parfait déséquilibré. Ses *anomalies* s'accroissent d'une autre hérédité, celle d'un grand-oncle, qui avait été « l'enfant prodigue » de cette sévère lignée des Chanteprie, et qui avait passé une partie de sa vie en compagnie d'une danseuse de l'Opéra, dans un petit pavillon voisin du château, qu'on avait appelé depuis « la Maison du péché. » C'est dans cette petite maison, purifiée sans doute, au préalable, par toute l'eau lustrale de la paroisse, que Forgerus a été logé et qu'il a inculqué à son élève la doctrine terrifiante de Port-Royal, pendant que, des fines sculptures, des lambris et

des sujets folâtres peints sur les plafonds s'exhalaient d'invisibles et pénétrantes effluves de volupté. Dès qu'Argenson a rencontré Fanny, — une veuve jeune, jolie, la plus charmante incarnation du naturalisme, une femme amputée de tout besoin religieux, n'ayant d'autre besoin que d'aimer, — il s'émeut, dans sa foi d'abord, dans son cœur et ses sens ensuite. Il veut convertir cette païenne, il la prêche, il la promène à Port-Royal, il lui prête des livres jansénistes, il s'acharne à son œuvre d'apostolat. Il y échoue. Mais toutefois, il n'épouse pas Fanny, parce qu'il est jeune, sincère, passionné, et qu'elle le sent épris, et qu'elle-même s'est éprise de lui. Et c'est alors elle qui veut le convertir à la seule religion qu'elle connaisse, et qui prêche et qui promène le catéchumène, et qui s'acharne à son œuvre et qui y réussit trop. Car, un soir d'orage, le pavillon du château, où ils se sont réfugiés, redevient la Maison du péché. Et Argenson renonce à Jansénius, à Nicole et à leurs œuvres. Il est prêt à renoncer à sa mère. Il va partir avec Fanny, lorsque surgit, de je ne sais quelle cruche, le vieux Fingerin, qui étend sur lui une main vengeresse. Terrible au bourbier et le ramène de force au foyer glacé de sa mère. L'épreuve est si brusque et la transition si brusque que le pauvre garçon en meurt, sans avoir revu Fanny, mais sans avoir retrouvé les consolations de la foi.

Des quatre personnages de ce drame le moins surhumanisé, le plus vivant, peut-être, c'est Fanny : elle est un spécimen assez vraisemblable de cette espèce de femmes qui ne sont ni épouses, ni mères, ni filles, ni sœurs, qui remplissent dans la société une fonction extra-sociale et ne sont que le « genus voluptuosum et suave » dont parlait Erasme dans un latin encore plus vif. Le poète a un rôle important : c'est le Jean en nombreux parlant de toutes ses lumières ; c'est affiné de conscience, le livre dont je parle en est rempli ; mais ce n'est pas un homme en chair et en os, ce n'est pas plus que ses amis et son entourage s'expliquent moins par les lois de la psychologie que par les nécessités et les nouveautés de la morale que dramatise Fingerin. Argenson est un malade, un « malade bien malade », dirait Fingerin, dont les souffrances seront bénéfiques et qui en sortira de cette crise. Faut-il dire un homme ? Pas plus que sa mère n'est une femme. Il est plutôt de l'un, l'un et l'autre, de ceux « pour lesquels » comme le [illegible] dans les [illegible] de Fingerin, « [illegible] ». Il est un [illegible], l'autre le [illegible] ; conséquemment, [illegible] de [illegible], c'est-à-dire une [illegible] [illegible] qui sera sera [illegible] »

Et sans doute le problème de physiologie et de chronique [illegible] serait intéressant, si la [illegible] nécessaire, si elle n'était pas à même de [illegible] ou surimportune ou à l'heure de [illegible] [illegible] est

imaginaire et « volontaire », qu'elle constitue une simple gageure, conçue pour nous démontrer la puissance déductive de l'auteur plutôt que pour nous renseigner sur une forme de la vie humaine. Des « états d'âme » pareils à ceux de Mme de Chanteprie et d'Augustin n'ont jamais existé qu'exceptionnellement, et dans des conditions qui les rendent negligeables aux yeux du moraliste et du psychologue. Ils constituent un cas d'hôpital, s'ils ne constituent pas simplement un jeu de l'esprit. « Étant donnée une mère atteinte de monomanie religieuse, le fils sera un monomane religieux. » Peut-être ! « Et puis après ? » Que prouve cette observation clinique pour l'histoire de l'humanité moyenne ? Quelques critiques, interprètes des intentions de l'auteur plutôt que de son œuvre, ont assuré que cette histoire prouve la difficulté de concilier la morale chretienne avec les exigences de la nature. Comme si la « nature » des Chanteprie était représentative de la nature humaine, et comme si le jansénisme était le christianisme ! La vérité, c'est que *la Maison du péché* prouve simplement la difficulté de concilier le bon sens avec la folie. Et donc elle ne prouve rien, — sinon que Mme M. Tinayre a un joli talent d'écrivain, qu'elle aime les sujets élevés, mais qu'elle s'y égare ! *Et vera incessu patuit... femina !* comme l'on dirait chez elle.

CH. ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *La Monnaie, le crédit et le change*, par ARNAUNÉ. 2e éd. Paris, Alcan, 1902, in-8 de 432 p., 8 fr. — 2. *La Consommation et les Crises économiques*, par PIERRE VALLES. Paris, Giard et Brière, 1903, in-8 de 464 p., 8 fr. — 3. *Politique sociale et Économie politique*, par GUSTAVE SCHMOLLER. Paris, Giard et Brière, 1902, in-8 de 450 p., 7 fr. 50. — 4. *Les Lois de la population en France*, par G. CAUDERLIER. Paris, Guillaumin, 1902, gr. in-8 de XIX-184 p., avec atlas de 70 planches, 20 fr. — 5. *La Population*, par ALFRED DES CILLEULS. Paris, Lecoffre, 1902, in-12 de VIII-208 p., 2 fr. — 6. *1890-1900. Histoire économique de l'Angleterre, de l'Allemagne, des États-Unis et de la France*, par EDMOND THÉRY. Paris, « Économiste européen », 1902, in-12 de 452 p., 3 fr. 50. — 7. *Trust companies in the United States*, by GEORGE CATOR. Baltimore, John Hopkins University, 1902, gr. in-8 de 112 p., 2 fr. 50. — 8. *La Petite Industrie contemporaine*, par VICTOR BRANTS. Paris, Lecoffre, 1902, in-12 de VIII-230 p., 2 fr. — 9. *Mendiants et vagabonds*, par LOUIS RIVIÈRE. Paris, Lecoffre, 1902, in-12 de XX-240 p., 2 fr. — 10. *Premiers Principes d'économie sociale*, par H. RUBAT DU MÉRAC. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 74 p., (collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 11. *Les Catholiques belges et la Question ouvrière en Belgique*, par CHARLES BEYAERT. Paris, Lethielleux, 1902, in-12 de XII-154 p., 2 fr. — 12. *L'Enseignement des sciences sociales. État actuel de cet enseignement dans les divers pays du monde*, par HENRI HAUSER. Paris, Chevalier-Maresq, 1903, in-8 de IV-468 p., 7 fr. 13. *L'Année sociologique*, par ÉMILE DURKHEIM. Paris, Alcan, 1902, in-8 de 634 p., 10 fr. — 14. *Essai d'une philosophie de la solidarité*, par LÉON BOURGEOIS, BUISSON, DARLU, GIDE, etc. Paris, Alcan, 1902, in-8 de XIV-288 p., 6 fr. — 15. *Le Milieu social, étude sociologique*, par MANSUETUS. Paris, Guillaumin, 1902, gr. in-8 de XXII-336 p., 5 fr. — 16. *Les Systèmes socialistes*, par VILFREDO PARETO. T. II. Paris, Giard et Brière, 1902, in-8 de 492 p., 7 fr. — 17. *Discours et pamphlets* de FERDINAND LASSALLE ; trad. de l'allemand par VICTOR DAVE et LÉON RÉMY. Paris, Giard et Brière, 1903, in-12 de 366 p., 3 fr. 50. — 18. *Aux travailleurs*, par LÉON TOLSTOÏ ; trad. du russe par J.-W. BIENSTOCK et P. BIRUKOV. Paris, Stock, 1903, in-12 de 70 p., 1 fr.

1. — Nous commençons, comme d'habitude, par les ouvrages d'économie politique proprement dite. La collection, cette fois, s'enrichit d'une deuxième édition de l'ouvrage de M. Arnauné : *La Monnaie, le crédit et le change*, qui avait paru pour la première fois en 1894 et qui avait été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. L'auteur vient de le rajeunir, à raison des faits nouveaux qui se sont produits depuis 1893 et qui tous ont confirmé ses conclusions sur la nécessité d'une saine monnaie et sur les questions les plus ardues du change international. M. Arnauné a l'habitude de l'enseignement ; il a, de plus, longtemps et souvent pensé et repensé son livre : de là la lumineuse clarté de son exposition. Nous citons particulièrement à ce titre les pages sur la cote des changes (p. 99 et s.). Trois parties composent le volume : 1° la circulation, ses instruments, son mécanisme : et ici l'auteur est amené à traiter de la monnaie et du bimétallisme, soit dans sa théorie, soit dans les relations de valeur des deux métaux depuis 1850 ; puis de la circulation fiduciaire (avec renvoi pour le chèque et le billet de banque) ; enfin de la pratique du change et de la manière de le coter ; 2° les systèmes de monnaie métallique (avec l'exposé de la législation française depuis l'an XI, avec l'union monétaire latine et avec l'exposé des systèmes monétaires de l'Angleterre, de l'Allemagne, des États-Unis et de l'Indo-Chine) : 3° les systèmes de circulation fiduciaire (billets de banque, chèques et chambres de compensation). C'est là une des œuvres les plus importantes et les plus claires, non pas au point de vue des doctrines économiques, qui n'étaient pas en cause, mais au point de vue des faits, ordinairement si mal compris même par les hommes d'affaires.

2. — Tout au contraire, le volume de M. Pierre Valles sur *la Consommation et les Crises économiques* est un ouvrage de théorie. D'après lui, les « crises déficitaires » (ou dues à un défaut de production) peuvent se négliger : elles caractérisaient les anciens régimes économiques, sujets aux famines dont l'histoire du moyen âge est remplie ; d'autre part, les « crises de surproduction », périodiques dans les nations et les temps de grande industrie, « ne tirent qu'accessoirement leur origine des actes des producteurs eux-mêmes » (p. 151) : par conséquent, il ne reste à étudier que les « crises par sous-consommation. » M. Valles applique cette théorie à toutes les crises du XIXe siècle : il croit qu'elle lui fournit les raisons de leurs dates, de leur étendue, de leurs phases, de leur durée et de tous les phénomènes divers qu'on a constatés dans chacune d'elles. Au point de vue de la doctrine, nous signalons tout particulièrement une discussion sur la théorie des débouchés de J.-B. Say et sur sa controverse avec Malthus (p. 91 et s.), une critique de la théorie socialiste de la sous-consommation de Rodbertus (p. 217 et s.) et des recherches sur les origines des théories

de la sous-consommation dans les mercantilistes et les partisans de la *balance of bargains* (balance des contrats) (p. 350 et s.). Toutefois les conclusions de M. Valles sont un peu trop simplistes et radicales. Pour échapper aux crises, il faut, suivant lui, « multiplier le plus possible le nombre des possédants... faire pénétrer l'esprit démocratique dans le monde économique... opérer le désarmement progressif et simultané des grandes puissances, remplacer les armées de guerre par des armées de police intérieure... supprimer le fonctionnarisme par une large décentralisation, » etc., etc. (p. 451-454). En France notamment, il faudrait abolir la garantie d'intérêts des Compagnies de chemins de fer, convertir la dette, introduire le système du juge unique, etc. (p. 454, en note). M. Valles fait ici de l'utopie au lieu de faire de la science : c'est dommage, car il valait mieux que cela. Cependant il n'avait pas eu toujours une exactitude rigoureuse de langage, par exemple quand il avait déclaré et expliqué longuement que « produire, c'est conférer de la valeur » (p. 27). A ce titre, ce serait une œuvre productive que de détruire la moitié de la récolte de blé du monde entier, car il est bien certain que la moitié restante, comme King l'a démontré il y a bientôt trois siècles, vaudrait ensuite beaucoup plus que ne valait auparavant la récolte tout entière. Qu'en dit M. Valles ?

3. — *Politique sociale et Économie politique* est un gros volume qui réunit plusieurs œuvres diverses de M. Gustave Schmoller, de l'Université de Berlin : d'abord une immense lettre ouverte à M. de Treitschke, polémique vieille de bientôt trente ans (1874) à propos d'école libérale et d'école historique; puis « la justice dans l'économie » (1880); puis les théories changeantes et les vérités stables dans le domaine des sciences sociales et de l'économie politique allemande actuelle (1893). Évidemment ce n'est pas l'ordre et l'unité qu'il faut demander à un recueil de ce genre. Néanmoins l'ouvrage, malgré ses longueurs bien allemandes et ses redites continuelles, ne manque pas d'intérêt pour qui veut étudier cet historisme dont M. Schmoller est un des flambeaux les plus brillants. Par contre, on y voit comment toute cette école verse au scepticisme moral, et M. Schmoller en est une preuve frappante à propos de la propriété (p. 78 et s.). Là, en effet, le droit naturel ne lui semble pas beaucoup intéressé, tellement pour lui tout est historique et contingent. Tout change et tout passe, même le vrai et le bien, et le socialisme n'est ni bon ni mauvais : simple question de temps et d'opportunité. Les Allemands prennent cela pour de la haute philosophie : grand bien leur fasse !

4. — M. Cauderlier et M. des Cilleuls essaient tous deux de nous éclairer sur le mouvement de la population en France. Commençons par l'ouvrage le plus volumineux : *Les Lois de la population en France*

de M. Cauderlier. Il y a là une thèse et une statistique. La statistique a son expression dans un atlas de 70 planches, renfermant 272 cartes coloriées où la France est peinte 272 fois, département par département, soit selon les nombres des naissances, mariages, décès, etc., de cinq en cinq ans (démographie statique), soit selon le sens des mouvements en plus ou en moins que ces nombres ont présentés d'une période à une autre période (démographie dynamique). Il y a là une merveilleuse accumulation de recherches et une peinture fort habile des chiffres. La thèse se traduit en un gros volume précédé d'une préface ou plus exactement d'une forte et vive critique faite par M. Levasseur. Cette thèse de M. Cauderlier, fort connue, est éminemment simpliste. D'après M. Cauderlier, « la population totale est en raison directe des ressources et en raison indirecte des besoins. Cette formule fondamentale exclut toute intervention de la volonté libre et indépendante, pour l'augmentation directe de la population, sur laquelle on ne peut agir qu'en agissant d'abord sur les besoins » (p. 19). Mais ce n'est point là la thèse de Malthus : car Malthus se préoccupait du nécessaire physique, et M. Cauderlier du nécessaire économique fait de besoins arbitraires ou factices. — Un tel système, selon nous, renferme deux graves erreurs : il méconnaît, d'une part, les causes morales de la stérilité, je veux dire le néo-malthusianisme pratique; d'autre part, il ne tient aucun compte des causes physiologiques, dans le sens, par exemple, des observations de Doubleday. C'est un tort aussi de ne considérer que des chiffres statistiques totaux, sans examiner les mouvements internes qui, en se contrariant ou en se secondant, déterminent le sens du mouvement général. Par exemple, pour le Rhône, que nous connaissons fort bien à cet égard, des observations de détail sur chaque partie du département et sur chaque classe de population auraient conduit M. Cauderlier à des conclusions tout autres que les siennes. Sa thèse elle-même en aurait été singulièrement dérangée.

5. — Aussi plaçons-nous beaucoup plus haut *la Population*, de M. des Cilleuls, quoique ce volume ci n'ait ni le même format ni la même exubérance de statistique. Par contre, la question y est envisagée sous ses aspects les plus divers, au milieu d'une philosophie toujours saine et éclairée. Nous y signalons les idées sur la famille, le mariage et le divorce, sur la fécondité conjugale, sur la conciliation du célibat chrétien et du précepte d'accroissement. Ce que nous avons remarqué de particulièrement neuf, ce sont les renseignements statistiques sur l'ancienne France, tandis que d'ordinaire les recherches sur le mouvement de la population et la décroissance de la natalité ne remontent pas plus haut que le XIXe siècle. On sait, d'ailleurs, que M. des Cilleuls connaît remarquablement bien le régime économique de l'an-

cienne France. Tout au plus aurions-nous désiré quelques notes plus complètes et plus précises sur l'influence que le bien-être et un régime alimentaire trop large exercent sur la fécondité pour la restreindre (p. 75). Doubleday, étudié et peut-être redressé, aurait fourni des pages très intéressantes sur les causes purement physiologiques de la fécondité et sur le renouvellement providentiellement nécessaire de toutes les aristocraties.

6. — Dans le volume intitulé : *1890-1900. Histoire économique de l'Angleterre, de l'Allemagne, des États-Unis et de la France*, M. Edmond Théry, directeur de l'*Économiste européen*, accumule une foule de renseignements statistiques. Mais l'ouvrage reste disparate dans sa composition. On y trouve d'abord, pour les dix dernières années, trois vastes études sur l'Angleterre, l'Allemagne, et les États-Unis, au point de vue du développement de leur commerce extérieur, de leur population, de leurs grandes industries, de leur agriculture, etc. Après cela la quatrième étude — « la France et le Protectionnisme » — est la simple juxtaposition de deux conférences faites à Paris, le 25 octobre 1901, devant la Chambre de commerce britannique de Paris, l'une par M. Yves Guyot, l'autre par M. Edmond Théry. Inutile de dire que M. Yves Guyot est l'avocat du libre-échange (il a été tour à tour l'avocat de tant de choses et même de beaucoup plus mauvaises !). M. Edmond Théry lui répond en détaillant la marche de notre commerce extérieur et de nos industries depuis 1892 jusqu'à maintenant ; mais évidemment il n'a pas pu lire en réunion tout un travail aussi long et aussi bourré de tableaux et de chiffres. Les protectionnistes lui sauront gré d'avoir démontré que le régime de 1892 n'a pas amené les lamentables catastrophes que les libre-échangistes avaient prédites ; et les libre-échangistes eux-mêmes seront forcés de reconnaître tout l'intérêt de cette masse de renseignements, capable, à certains égards, de continuer l'excellente *France économique* de M. de Foville. Quant à nous, nous acquiescerions plutôt à la thèse même de M. Théry.

7. — Les Français qui verront le titre : *Trust companies in the United States*, croiront avoir trouvé une étude sur ce qu'ils appellent les *trusts*, et ils s'en applaudiraient à raison de la juste autorité de l'Université John Hopkins, qui met ce volume dans sa collection. Erreur : les *trust companies* ne sont pas en Amérique « ce qu'un vain peuple en pense » en Europe. Ce sont des sociétés pour les exécutions de fidéicommis et de mandats. Répandues en assez grand nombre dans la seconde moitié du XIXe siècle, elles rendent toute espèce de services : elles servent de *trustees* pour l'administration des fondations de bienfaisance, comme de *receivers* ou de séquestres pour les chemins de fer en déconfiture ; elles abordent certains rôles remplis chez nous par la Caisse des dépôts et consignations ; elles font ce qu'a fait acciden-

tellement chez nous la société civile fondée tout spécialement pour le remboursement futur des obligations à lots du Panama. Comme les Américains ne sont point étatistes et n'ont pas même de grands organes nationaux tels que notre Banque de France, ils y suppléent volontiers à l'aide d'institutions privées. Les *trust companies* sont de celles-ci. Leur histoire et leur législation, leurs avantages et leurs inconvénients, particulièrement à New York, à Philadelphie, à Boston et à Chicago, font l'objet de ce petit volume, bourré de renseignements du plus haut intérêt pour les Européens et les économistes.

8. — M. Victor Brants fait une œuvre de bon sens avec sa *Petite Industrie contemporaine*. Il s'agit d'apprécier « la soi-disant loi absolue de concentration évolutive » et de rechercher « les moyens de préservation et de conservation des métiers » (p. 5). L'auteur remplit ce double programme sans exagération ni pédantisme ; il ne prend au tragique ni les prophéties de Karl Marx sur une accumulation fatale des biens aux mains d'une oligarchie industrielle, ni les utopies rétrogrades de ceux des catholiques qui veulent nous ramener à des régimes sociaux disparus. Là où il excelle, c'est à bien préciser le sens des mots et à analyser les situations, pour montrer par exemple qu'on peut être très réellement indépendant, quoique salarié d'un régime de grande industrie, ou bien, inversement, que la petite industrie, à elle seule, n'assure aucunement une véritable liberté économique (p. 17 et s.). M. Brants ne croit pas non plus que le petit métier confère une « immunité sociale » contre les vices contemporains (p. 167 et s.). Tout cela est éclairé par une étude comparative des situations et des législations en Belgique, en Autriche et en Allemagne. Il est regrettable que les dimensions imposées à ce travail par le format et le prix de la « Petite bibliothèque d'économie sociale » aient obligé M. Brants à écarter bien des questions connexes à celles qu'il traitait.

9. — La même collection nous donne dans le même esprit : *Mendiants et vagabonds*, de M. Louis Rivière. L'auteur parcourt d'abord notre ancienne législation sur ce sujet, puis le code pénal de 1810 et tout ce qui touche aux dépôts de mendicité. La législation, pourtant, est-elle parfaite ou bien attend-elle d'être améliorée ? L'étude comparée de l'Angleterre, des Pays-Bas, de l'Allemagne et de la Belgique répond à cette question, et la Belgique recueille l'éloge d'avoir « fait disparaître le chemineau » (p. 103). Vient ensuite l'étude des mesures préventives applicables soit aux enfants soit aux vieillards. M. Rivière analyse des institutions, des lois et des projets de loi, de buts et de formes très divers. Nous croyons que c'est la meilleure partie de ce substantiel volume : outre d'immenses recherches, elle suppose la connaissance approfondie de tout le monde de la charité et de la

bienfaisance. Mais M. Rivière ne s'en tient pas à une banale philanthropie : on sent que, sous ses justes éloges de ce que firent éclore saint Vincent de Paul et tant de communautés charitables, il y a une sympathie respectueuse et sincère pour tout ce qui procède du sentiment chrétien.

10. — Nous voici amené peu à peu en pleine économie sociale. M. Rubat du Mérac, dans ses *Premiers Principes d'économie sociale* faisant suite à ses *Principes d'économie politique*, veut en donner les grandes lignes. En quelques pages simples et bien pensées, il expose des notions élémentaires sur l'association, la propriété, l'hérédité, le socialisme, le luxe, etc., tout cela groupé en trois parties : 1° production et circulation ; 2° répartition ; 3° consommation. On peut s'étonner, il est vrai, de voir la propriété, l'hérédité et le socialisme rattachés à la répartition ; on trouvera également que le volume en son entier fait beaucoup plus d'économie politique que d'économie sociale. Mais la cause peut en être que sur l'économie sociale il y aurait beaucoup moins à dire et que les idées et les théories y seraient beaucoup plus vagues et plus sentimentales, en un mot beaucoup moins scientifiques qu'elles ne sont en économie politique. Or, de cela, M. Rubat du Mérac n'a point voulu, et nous n'avons qu'à le féliciter du bon sens et du bon esprit qui règnent d'un bout à l'autre de son volume; ajoutons enfin que ce qui a manqué d'ordinaire aux faiseurs d'économie sociale, ce sont ces « premiers principes » si sainement exposés ici.

11. — Le volume : *Les Catholiques belges et la Question ouvrière en Belgique*, qui est au contraire très franchement sur le terrain de l'économie sociale appliquée, ne répond pas exactement à son titre. On attendait une sorte de description sociale. Point du tout : M. Charles Beyaert, en un style familier, mélangé à chaque instant d'anecdotes piquantes et bien troussées, donne aux ouvriers d'excellents conseils sur l'épargne et la caisse d'épargne, sur les sociétés de secours mutuels et sur tout ce qui peut soutenir ou restaurer la vie chrétienne dans les foyers domestiques. Les deux chapitres contre l'alcoolisme et « Conseils aux jeunes filles » sont dans les meilleurs. Le livre se termine par l'histoire de Gilberte, histoire vraie qui n'a de faux que le nom de l'héroïne. Que fit Gilberte et que lui advint-il ? Lisez le livre et les larmes vous viendront aux yeux. Mais, comme je suis ici pour faire de l'économie politique, on ne voudra pas croire à l'émotion que m'a donnée l'histoire de Gilberte. Eh bien, je vous le répète, prenez le livre et lisez l'histoire.

12. — *L'Enseignement des sciences sociales, état actuel de cet enseignement dans les divers pays du monde*, par M. Henri Hauser, est à la fois une thèse et une statistique. M. Hauser lui-même, dans sa Préface, avoue ne point prétendre à l'absolue sérénité scientifique (p. IV). L'Introduction s'étend sur la « laïcisation des questions sociales »

16. — M. Vilfredo Pareto, professeur à l'Université de Lausanne, nous donne le second volume de ses *Systèmes socialistes*. Il [illegible] à Lausanne. Le [illegible] qui en fait un [illegible] d'observations [illegible] et [illegible] de sociologie, mais elles sont [illegible] et le [illegible] qu'il en [illegible] par [illegible] : les Systèmes [illegible] les Systèmes [illegible] qui [illegible] : la [illegible] et la [illegible], les Systèmes [illegible] : les Systèmes [illegible] Marx, Fourier, Proudhon, puis [illegible] et la [illegible] de Marx et la [illegible] de l'histoire. Dans le tout, M. Vilfredo Pareto est [illegible] plus un [illegible] qu'un penseur. Il est même surtout un sceptique et l'on se demande après l'avoir lu, ce qu'il faut croire, surtout quand il va [illegible] que « les théories de Marx ne sont pas beaucoup plus erronées que celles de bien des économistes » p. 39, et quand il va comparer saint Paul à Bernstein. Il est [illegible] une [illegible] intelligence en [illegible] la richesse d'une [illegible] d'une religion pour la faire mieux accepter par le grand public p. 43. Il est vrai que c'est à travers Renan que M. Vilfredo Pareto connaît saint Paul. Dans un cours, les moyens nouveaux passent plus vite à la forme : dans un livre, elles sont [illegible] et [illegible], et il est regrettable que l'auteur qui a si [illegible] beaucoup, n'ait [illegible] se [illegible].

17. — Le socialisme allemand de Ferdinand Lassalle, mort en 1864, est trop [illegible] pour que nous ne nous [illegible] à parler de lui. Ce qu'il y a seulement de nouveau aujourd'hui, c'est de voir ses Discours et [illegible] réunis et [illegible] en un volume. On y trouve deux conférences sur l'essence d'une constitution (1862) ; un long plaidoyer sur « la science et les travailleurs » (1863), qui ne l'empêcha pas d'avoir quatre mois de prison ; le « programme ouvrier », et la conférence de 1862, intéressante surtout par ce [illegible] qu'elle renferme sur l'histoire de la [illegible] du moyen âge. Le dernier [illegible] sur « la lutte ouvrière en Prusse au point de vue du droit » ; l'organisation d'un congrès général des ouvriers allemands à Leipzig » (1863) ; enfin quelques [illegible] de politique [illegible]. On y trouve bien le Lassalle que l'on s'imagine [illegible] ; tour à tour écrivain [illegible] nécessaire pour [illegible] les masses populaires [illegible] s'imposant, malgré ses qualités [illegible] au monde le plus aristocratique, [illegible] de l'histoire [illegible] opposé de Karl Marx [illegible] de forme et du style. On le [illegible] qu'on [illegible].

18. — Par contre, [illegible] de l'histoire des [illegible] qui ne

valait pas l'honneur d'une traduction. Le pontife de l'évangélisme nouveau veut, avant de mourir, dire à ses frères les travailleurs ce qu'il pense de leur misérable situation et des moyens d'en sortir. Faut-il que les paysans russes aillent gagner leur vie dans les usines? Faut-il qu'ils se révoltent et bravent la répression? Faut-il que, versant dans les utopies socialistes, ils comptent sur la confiscation et le partage des terres? Non, mille fois non. Il faut qu'ils se refusent à servir dans l'armée et ne courent pas le risque d'être condamnés à tirer sur leurs frères; il faut surtout que, persuadés de l'iniquité de la propriété foncière, ils ne la prolongent pas en travaillant ou en affermant les terres des autres. Après cela, vivez selon la loi de Dieu : « vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira. » Suit en appendice la théorie de la *single-tax* d'Henri George ou confiscation fiscale de l'*unearned increment*. Etzbacher avait étudié Tolstoï comme anarchiste : après avoir lu le présent opuscule, je conclus plutôt à la déliquescence sénile de son cerveau. J. RAMBAUD.

THÉOLOGIE

La Religion extérieure, par le P.-G. TYRREL; trad. par A. LÉGER. Paris, Lecoffre, 1902, in-12 de 225 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur est convaincu que, pour forcer les autres à saisir, exactement comme nous les saisissons nous-mêmes, les notions simples, il est expédient de commencer par l'ensemble, d'affronter le problème en gros avant de l'examiner en détail. Ainsi, dit-il, il ne faut pas se lasser « de montrer sous ses jours les plus divers et dans son entier la conception catholique du christianisme » (Préface).

Partant de ce point de vue directeur, l'auteur considère dans l'Incarnation un plan de Dieu pour réhabiliter la foi par les sens, l'invisible par le visible, l'esprit par la chair. Le catholicisme, vu sous ce double aspect, extérieur et intérieur, est donc la religion de l'Incarnation, du Verbe fait chair. Sur cette conception divine, deux sortes de méprises : les uns se cantonnent dans le point de vue intérieur et subjectif, c'est le point de vue spécialement protestant. L'auteur glisse « rapidement sur ce terrain si rebattu » pour passer à l'erreur contraire « de ceux qui oublient que les dogmes, les rites, les pratiques du dehors ne sont que les moyens de la vie extérieure, qui est la fin essentielle. »

Il étudie en détail les diverses formes pratiques de cette erreur : dans le mauvais usage des secours extérieurs (sacrements, enseignement dogmatique, etc...). Enfin il insiste sur l'importance capitale de la vie intérieure de la foi.

Il ne faut pas oublier que ce livre, spécialement destiné aux pays

protestants, est surtout un livre de tactique et d'opportunité, qu'il accentue davantage certains points de vue dans un but de conciliation et d'explication, dans l'espoir de faire cesser tout malentendu.

B. DE CARROY.

Theologia scholastica, *seu commentarii et dissertationes quae supersunt in secundam Summae theologicae et tertiam partem*, auctore cardinali PETRO PÁZMÁNY, edidit A. BREZNAY et D. BITA. Budapestini, typis regia scientiarum universitaris, 1899-1901, 2 vol. in-4 de XV-815 et 808 p.

Après les trois volumes contenant les œuvres philosophiques du cardinal Pázmány, voici deux autres volumes de ses œuvres théologiques. Nous jetterons d'abord un rapide coup d'œil sur leur contenu.

Le premier volume contient divers commentaires sur les *Principes généraux de la morale*. Dans ce but est étudiée la *Question I, de ultimo fine hominis*, puis la doctrine des *actes humains* contenue dans les Questions XVII, XVIII et XIX. Il y a là de très délicates considérations relatives aux rapports de l'acte intérieur et l'acte extérieur, de l'objet et de la fin, etc... et surtout l'épineuse recherche de la *définition de la moralité*. On sait que plusieurs scolastiques ont pris comme élément de définition la conformité de l'acte humain avec la nature raisonnable (ou avec le *dictamen* de la raison) — que, dans une matière si subtile, certaines de leurs formules peuvent être mal comprises, et causer dans l'esprit de lecteurs superficiels de regrettables confusions avec notre moderne rationalisme. Pazmany avait été l'élève de Vasquez. C'est dire l'importance qu'il attache à la juste notion de la moralité formelle ou objective, et à toutes les questions annexes. Voir, par exemple, dans le commentaire de la Question XVII, la deuxième dissertation relative à la nature de la moralité objective (p. 45-52).

Les Péchés sont la matière d'un troisième traité, commentaire des Questions LXXI à LXXX. L'auteur y approfondit la nature du mal moral, des péchés d'omission et de commission, du concours divin, etc... Parfois très profond, il est cependant clair et relativement concis.

La seconde partie du premier volume est consacrée aux *Vertus théologiques* (secunda secundae, questions I à XXXIII).

Puis vient une dissertation sur les *immunités ecclésiastiques*, motivée par les événements qui troublèrent la république de Venise et amenèrent l'interdit de 1606. On y reconnaît l'érudit élève de Bellarmin.

Le second volume comprend d'abord un traité *De Justitia et de jure* (p. 13 à 28), composé de cinq dissertations : Notions de la justice. — Notion et origine de la propriété. — Restitution. — Justice en matière de biens spirituels et en matière de biens corporels. Ensuite un court traité *De Religione* (p. 287 à 347). Enfin deux traités relatifs à l'*Incarnation* (Questions I à XVIII de la 3e partie) et aux *Sacrements*. Nous y signalerons

d'une part : les dissertations très soignées (peut-être leçons extraordinaires) consacrées à la convenance de l'Incarnation, à sa nécessité, au mode d'union ; d'autre part : le commentaire sur le mode d'efficience des sacrements. L'auteur y approfondit la notion de *puissance obédientielle* (*Dubium* III, p. 663 à 677) et adopte comme plus probable l'opinion qui veut une causalité physique : « *De facto sacramenta ita instituta esse a Christo ut per qualitatem supernaturalem illis impressam producant physice gratiam* » (p. 678). Fort intéressante est la Préface que Mgr Breznay, professeur de théologie morale et recteur de l'Université de Budapest, a placée au début du premier volume. Non seulement elle nous fait connaître l'histoire de la *Theologia scolastica* de Pázmány, mais elle nous renseigne sur l'auteur et sur le caractère de sa doctrine. C'est un thomiste sage, exempt de toute superstition étroite et sachant penser par lui-même. Son cours, heureux mélange de théologie positive et de théologie scolastique, reflète bien les meilleures tendances de ce XVIe siècle alors finissant ; on n'y trouve point les subtilités, ni les longueurs qui surchargent les développements ultérieurs de ce grand mouvement théologique. Les auteurs, allégués, combattus, ou simplement cités sont les plus classiques ou du moins les plus notoires soit de la période médiévale, soit du XVIe siècle : Albert le Grand, saint Thomas et saint Bonaventure, — Scot et Durand, — Richard de Middeltown, Occain et les nominalistes, Bellarmin, Cajetan, Suarez, Valentia, Medina, Bannez, Vasquez.

En résumé, nous sommes en présence d'une publication de premier ordre. Il nous semble qu'elle serait utilement consultée pour l'histoire de la scolastique. En tous cas, elle atteste la vitalité de l'enseignement orthodoxe, dans la Hongrie, à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle. Elle atteste en même temps la renaissance partout encouragée par Léon XIII, et le soin pieux avec lequel le corps universitaire de Budapest ressuscite une mémoire glorieuse, ensevelie dans un trop long oubli.

Cette magnifique édition se compose d'une double série, latine et hongroise, qu'il est encore possible de se procurer en totalité.

B. DE CARROY.

Die religiösen und philosophischen Grundanschauungen der Inder. Aus den Sanskritquellen vom volkergeschichtlichen Standpunkte des Christenthums aus dargestellt und beurtheilt, von JULIUS HAPPEL. Giessen, Rickert, 1902, in-8 de VIII-202 p.— Prix : 12 fr. 50.

Le but de l'auteur est d'examiner, en se plaçant au point de vue du christianisme, — nous voulons dire du christianisme tel que peut l'entendre un pasteur de la religion réformée, — les idées fondamentales des Hindous en ce qui concerne Dieu et l'homme. Certes, il

n'était pas facile de faire la synthèse de ces idées de manière à ne provoquer aucune objection : c'est chose ardue de comprendre la pensée des Hindous, qui s'accordent si peu entre eux, et souvent se contredisent eux-mêmes dans l'exposition de leurs théories. En expliquant les doctrines brahmaniques, et le védisme en particulier, M. J. Happel a pris pour guide M. le professeur Oldenberg. Il a réussi à demeurer clair, méthodique et suffisamment complet, en évitant les détails superflus. Nous ne voulons pas dire que nous admettons tout ce qu'ont avancé ces deux savants ; nous pourrions, au contraire, formuler de sérieuses réserves à propos de telles de leurs assertions. Mais ceci est affaire d'appréciation, et c'est sagesse de pratiquer ici un libéralisme parfaitement justifié. A tout prendre, M. J. Happel nous fait un exposé très logique de l'hindouisme du Rig-Véda et de celui de la spéculation philosophique, tels qu'il les a compris.

Avec beaucoup de sagesse, l'auteur ne cherche pas à diminuer la valeur de la pensée hindoue ; peut-être même est-il trop bienveillant dans l'appréciation qu'il en donne. Mais sa démonstration est d'autant plus convaincante, quand il s'efforce de nous montrer jusqu'à quel point les systèmes philosophiques et religieux de l'Inde sont inférieurs au christianisme. Les dieux les plus honorés du panthéon védique ne perdent jamais le caractère monstrueux qui affecte les divinités des peuples barbares. Quant au Brahma des spéculations philosophiques, il présente des attributs inconciliables, bien propres à dérouter nos conceptions logiques. Qu'est-ce qu'un dieu qui fait sortir de lui-même tous les êtres pour les y faire rentrer ensuite, à peu près, nous dit justement l'auteur, comme une araignée en use avec son fil ? Naturellement, une théodicée qui a pour point de départ un tel concept de la divinité, aboutit à des conclusions fantastiques relativement à la création et au gouvernement du monde. M. J. Happel fait aussi remarquer d'une manière convaincante les défauts et les paralogismes des doctrines brahmaniques, quand elles essaient d'expliquer le péché le malheur de l'homme et les moyens qu'il doit employer pour s'en délivrer. A ce propos, il nous parle du nirvâna : mais l'explication qu'il en donne prête à bien des objections.

En résumé, bien que l'auteur de ce livre ne semble pas être un indianiste de profession, nous estimons que son étude est consciencieuse, et qu'elle pourra suggérer, à l'occasion, des arguments précieux à ceux qui s'occupent d'apologétique. A. Lepitre.

JURISPRUDENCE

Le Droit de visite et la Guerre de course. *Notions pratiques de droit maritime international et de législation commerciale,* par E. DUBOC. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1902, in-8 de IX-295 p. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage sera vraiment précieux pour les officiers de la marine de guerre et de la marine marchande. Il condense et précise toutes les notions de droit maritime dont la connaissance est nécessaire au moment d'une déclaration de guerre ou lorsqu'une côte est en état de blocus.

La première partie est consacrée à l'étude du « droit de visite », question si complexe et si délicate qui donna matière à tant de discussions et d'interprétations diverses. Dans la deuxième, sont réunis des documents, des renseignements pratiques sur l'établissement des papiers de bord, sur la rédaction des manifestes, des chartes-parties, des contrats d'assurance.

Enfin la troisième partie, plus intéressante encore en raison de son caractère historique, rappelle les incidents, les litiges provoqués par l'exercice du droit de visite et du blocus pendant les guerres de 1870, franco-chinoise, italo-abyssine et hispano-américaine.

La saisie du *Doelwijk* et le jugement de la commission des prises de Rome en 1895, les cas du *La Fayette* et de l'*Olinde Rodrigues*, capturés et retenus avec un sans-gêne révoltant par les Américains, permettent de suivre l'évolution moderne des droits et devoirs des belligérants qui tend à renforcer et à élargir leur action et leur mode de contrôle au détriment des priviléges des neutres.

M. E. Duboc, qui prit une part glorieuse à la campagne de l'amiral Courbet sur les côtes de Chine, a pu ajouter à son œuvre didactique, la contribution de son expérience personnelle. Aux heures de crise, quand il faut prendre une décision rapide et engager la responsabilité du pavillon, les commandants de navires seront heureux d'avoir sous la main un manuel substantiel et clairement conçu.

Mais pourquoi l'auteur octroie-t-il en 1870 (p. 111) la pairie à M. Gladstone ? Le *great old man* ne porta et ne reçut jamais le titre de « lord. »

ROGER LAMBELIN.

SCIENCES ET ARTS

I due Simposi in rapporto all' arte moderna. *Ricerche critiche* di PLACIDO CESAREO. Palermo, Reber, 1901, gr. in-8 de VIII-264 p. — Prix : 7 fr.

Il s'agit ici des deux *Banquets* qui portent le nom, l'un de Platon, l'autre de Xénophon : *Il Simposio* et *il Simposietto*, comme s'exprime l'auteur qui n'est pas le premier, loin de là, à tenter un parallèle minu-

tieux entre ces deux compositions. S'il convient de le féliciter de connaître si à fond toute la littérature relative à ce sujet, on est porté aussi à l'en plaindre ; d'une part, au milieu d'une aussi immense lecture, sa pensée personnelle ne ressort parfois qu'avec peine, et de l'autre, l'essentiel court risque de se confondre avec l'accessoire, en raison de l'extrême abondance des détails. Les cinquante premières pages sont consacrées à une discussion théorique intéressante, sur l'œuvre d'art en général, discussion où reviennent fréquemment les noms de Tolstoï, de Manzoni, de Zola, de M. Brunetière, et d'une foule d'autres lettrés contemporains. M. Cesareo se plaint que chez Platon on ne distingue pas suffisamment l'artiste du philosophe : les Grecs, avec leur amour si profond de la mesure, n'auraient rien compris aux querelles entre idéalistes et réalistes dans nos temps modernes ; d'ailleurs l'art vraiment complet ne peut pas plus se passer du réel que de l'idéal, de même qu'on fait fausse route en ne voyant dans l'amour « platonique » qu'un sentiment éthéré.

Le livre de M. Cesareo a pour objet principal d'établir l'incontestable supériorité du *Banquet* de Platon sur celui de Xénophon : ici un Socrate plus ou moins tourné en ridicule, des personnages fantaisistes se répandant en paradoxes : là un Socrate présenté et célébré comme le type du vrai philosophe, et, dans un cadre d'un éclat étonnant, des Athéniens du ve siècle, pris sur le vif par le plus spirituel des Grecs de leur temps. Même conclusion en ce qui touche le style des deux auteurs, analysé et disséqué avec une subtilité que quelques-uns jugeront excessive.

Dans son dernier chapitre, l'auteur se pose à son tour la question déjà tant de fois débattue : des deux *Banquets*, entre lesquels les points de contact sont si nombreux, lequel a été composé et publié le premier ? M. Cesareo assigne sans hésiter la priorité à Platon, mais allant dans cette voie plus loin que la plupart de ses devanciers, il estime que le *Simposietto*, œuvre inférieure et indigne de Xénophon lui-même, est un apocryphe. Des traces de stoïcisme et surtout l'esprit ironique et sophistique qui y règne lui font découvrir dans cette composition un produit de l'ère alexandrine, époque réellement fertile en faussaires, ainsi que je l'ai montré dans le premier volume de mes études sur *la Vie et l'œuvre de Platon*. C. Huit.

Proceedings of the United States Museum. Vol. XXII. Washington, Government Printing Office, 1900, in-8 de 1075 p.

Ce gros volume ne comprend pas moins de vingt-huit mémoires sur différents sujets d'histoire naturelle, allant de quelques pages à quelques centaines. Les plus importants de ces travaux sont les suivants :

1° Un synopsis des nayades ou moules perlières d'eau douce, par

Charles Torrey Simpson, qui ne comporte pas moins de 543 pages et décrit 20 genres nouveaux, 22 sous-genres également nouveaux, 2 espèces et 10 variétés nouvelles. Une carte montre la distribution des nayades, suivant 8 divisions, dans le monde entier. Une liste bibliographique par ordre alphabétique et un Index complètent ce mémoire auquel il ne manque que des planches pour être parfait. — 2° Mémoire de William H. Ashmead sur les genres de mouches chalcides de la sous-famille des encyrtinées, 91 pages. Il décrit 25 nouveaux genres et 41 nouvelles espèces. A.-A. FAUVEL.

Observations géologiques sur les îles volcaniques explorées par l'expédition du « Beagle » et Notes sur la géologie de l'Australie et du Cap de Bonne-Espérance, par CHARLES DARWIN ; traduit de l'anglais par A.-F. RENARD. Paris, Schleicher, 1902, in-8 de 218 p., avec 14 fig. et 1 planche. — Prix : 6 fr.

Les désastres causés récemment par les volcans dans les Antilles mettent tout à fait à l'ordre du jour cette traduction de l'ouvrage si intéressant de Ch. Darwin, extrait de sa géologie du voyage du « Beagle » de 1831 à 1836.

On n'avait pas encore traduit en français cette partie du volumineux travail du grand naturaliste anglais et l'on ne pouvait confier cette tâche à une personne mieux autorisée que M. Renard, qui avait été chargé de décrire les matériaux recueillis plus tard par l'expédition du « Challenger. » Le traducteur a tenu à conserver scrupuleusement les dénominations lithologiques adoptées par Darwin, considérant qu'il s'agissait en cela d'un aspect historique à conserver. A.-A. FAUVEL.

Compte rendu du Congrès des mathématiciens, publié par E. DUPORCQ. Paris, Gauthier-Villars, 1902, gr. in-8 de 456 p. — Prix : 10 fr.

A ce Congrès, tenu en 1900, il a été fait six conférences : Sur l'historiographie des mathématiques, par M. Cantor, Betti, Brioschi, Casorati, par M. V. Volterra ; fort intéressante étude sur le développement de l'analyse en Italie, au siècle dernier ; Sur les problèmes futurs des mathématiques, par M. D. Hilbert ; en étudiant l'état actuel de quelques questions de première importance, l'auteur indique de nombreuses voies qui pourront tenter plus d'un chercheur de l'avenir ; Du rôle de l'intuition et de la logique en mathématique, par H. Poincaré, est à lire par tous les mathématiciens et tous les philosophes ; Une Page de la vie de Weintrass, par M. G. Mittag-Leffler ; les conférences sont intégralement reproduites dans ce volume.

Trente-deux mémoires originaux se rapportant à toutes les branches de la science mathématique remplissent ensuite le volume. On trouve

partout la trace des préoccupations actuelles des plus grands esprits. La précision dans la partie élémentaire a inspiré les deux mémoires de M. A. Padoa sur les postulats d'algèbre et les définitions de la géométrie euclidienne, puis les postulats de la géométrie de G. Véronèse. Nous citons plus particulièrement ces mémoires, car ils donnent une idée du développement de l'école italienne qui, pour la pédagogie élémentaire, mériterait d'être beaucoup plus connue.

L'extension des idées de Kroncker a suscité le mémoire de M. H. Hancock. M. R. Perrin a écrit de fort belles pages sur le covariant résolvant de la forme binaire du 5e ordre. Les fractions continues, dont l'étude renaît, ont fourni le sujet du mémoire de M. H. Padé. Sur les intégrales complètes des équations aux dérivées partielles du 2e ordre, par M. J. Drach, est un heureux complément aux méthodes classiques. M. F. Amodeo nous fait connaître très simplement l'état actuel de l'étude des courbes algébriques au point de vue de la gonalité. Les deux courts mais substantiels mémoires de MM. G. Hadamard et V. Volterra sur les équations différentielles forment, avec les précédents, ceux qui nous ont personnellement le plus intéressé, mais il serait faux de supposer que l'intérêt, en lui-même, des autres mémoires est inférieur. La place seule nous empêche de tout citer, ce qui, d'ailleurs, n'est pas fort important, car tout mathématicien lira ce livre. É. CHAILAN.

LITTÉRATURE

Vocabulaire synthétique de la langue française, par L. GRIMBLOT. Paris, Larousse, s. d., in-18 de XXXVI-180-1160 p. — Prix : 10 fr.

L'ouvrage de M. Grimblot se distingue des dictionnaires ordinaires qu'il n'a aucunement l'intention de remplacer ni de suppléer. D'une manière générale, il n'y faut pas chercher les différents sens d'un mot, les usages divers auxquels il peut être employé; les mots se trouvent ici groupés suivant les idées qu'ils expriment ou plus exactement suivant l'idée qu'exprime la racine à laquelle ils se rattachent; et c'est là ce que l'auteur entend en appelant son dictionnaire « synthétique. » Les mots se rapportant à des racines diverses, mais qui présentent entre elles des analogies de sens, sont réunis sous la même rubrique. Un exemple est nécessaire pour bien faire saisir la méthode de l'auteur; sous le mot *adorer*, on trouve : les dérivés du latin *ad*, *orare*, ceux du grec λατρευω, ceux du latin *colere*, ceux de l'arabe *sagad*, en tant qu'ils se rapportent à la même idée; d'autres dérivés de *colere* se trouvent à *cultiver* et à *habiter*. Le même mot naturellement, suivant ses diverses acceptions, se trouve dans divers groupes.

Il est aisé de voir le genre de services que peut rendre un semblable travail qui, par les rapports d'étymologie, aidera à mieux comprendre

la langue. Dans quelques pages d'Introduction, M. Grimblot fournit à son lecteur des données élémentaires sur les origines de la langue et sur les lois de la formation des mots. Une table alphabétique, qui suit cette Introduction, sert de guide à travers le volume où il ne serait pas autrement très facile de se reconnaître.

4500 gravures ajouteront, pour beaucoup, un attrait à ce volume.

E.-G. LEDOS.

L'Analyse du langage appliqué à la langue française, par C. SVEDELIUS. Upsala, Almquist, in-8.

Le mode d'analyse du langage que nous devons, paraît-il, à Boèce, distingue comme unités syntactiques dans la proposition, le substantif sujet, le verbe, le prédicat, des compléments indirects de diverse nature, enfin des mots servant à lier les propositions entre elles, adverbes et conjonctions. Dans la langue parlée, cette analyse ne rend qu'imparfaitement compte des notions que nous communiquons, et M. Svedelius a raison de se préoccuper, dans sa méthode, surtout de l'idée comme unité de langage et de tenir compte dans une très large mesure de ce qu'on a appelé les locutions figées ; *ajouter foi à* ne doit pas s'analyser : verbe, complément direct, préposition, c'est une formule évoquant une notion simple.

M. Svedelius distingue donc d'abord la *communication ;* dans le cas le plus ordinaire on y trouve le *terminus a quo* impliquant une idée de substance, le *processus* (l'auteur dit *procédé ?*) verbe à un mode personnel, enfin le *terminus ad quem*. Si la *communication* est plus complexe, les autres parties modifient les éléments primitifs quant à la durée, au nombre, etc. Il semble dans cette nouvelle méthode que la terminologie traditionnelle soit seule échangée ; l'analyse du langage ainsi comprise n'est pas très différente de celle de nos grammairiens ; quoi qu'il en soit, on trouvera dans cet ouvrage une grande puissance d'analyse et une sagacité remarquable ; par exemple dans les chapitres où l'auteur traite de l'ordre dans lequel on énonce les parties de la communication suivant le plus ou moins grand degré d'actualité des idées que nous supposons chez notre interlocuteur ; et aussi dans le chapitre où il traite des pauses et des élévations de la voix et de l'énergie de l'articulation. Ajoutons que M. Svedelius ne demande nullement de renoncer à l'analyse logique comme moyen d'enseignement ou d'étude d'une langue. C. P.

Lettres du P. Didon à un ami. Paris, Perrin, 1902, in-12 de 200 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce recueil de lettres du P. Didon, venant après celui des *Lettres à Mlle Th. V...*, ne nous apprend pas grand'chose de nouveau sur le

compte du célèbre dominicain, et je crois bien que les recueils qui s'ajouteront plus tard aux deux premiers n'y ajouteront pas davantage. Homme d'action avant tout, le P. Didon se révèle là tout simplement ce que nous le montraient ses discours et ses actes publics, bon religieux, âme ardente, un peu théâtrale, énergique, pas trop modeste, et pourvu d'une dose insuffisante de bon sens. La façon dont il parle de sa disgrâce et de sa prison de Corbara le prouve surabondamment, et ses amis et amies auraient été bien inspirés, je crois, de garder tout cela pour eux : la mémoire du P. Didon n'y eût rien perdu. Je ne vois là, d'ailleurs, que manifestations oratoires, dont il eut tort de ne pas se défendre dans l'intimité de la correspondance, et qui ne diminuent pas la grande estime que, tout de même, je garde pour lui, homme d'énergie, d'éloquence, bon religieux, et bon Français.

ÉDOUARD PONTAL.

Pages choisies des grands écrivains. GŒTHE, avec notices et annotations par PIERRE LASSERRE et PAUL BARET. Paris, Colin, 1901, in-18 de XVI-361 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ils se sont réunis à deux pour dépecer l'œuvre si touffu de Gœthe, et même, l'avertissement contient cet aveu, — ils s'en sont adjoint un troisième et un quatrième. Aussi ne reste-t-il pas grand'chose. En dehors du *Faust*, il n'est mentionné que deux drames ; quelques fragments de *Werther* et de *Wilhelm Meister* représentent à eux seuls romans et nouvelles ; des travaux scientifiques — dont notre bande noire se permet de faire peu de cas — il ne reste que six pages ; la poésie lyrique, épique, épigrammatique, élégiaque, etc., toute la poésie en un mot, autre que la dramatique, et l'on sait si elle s'est abondamment épanouie chez Gœthe sous les formes les plus variées, toute la poésie a complètement disparu, sous prétexte que sa « beauté est inséparable de la langue allemande. » Ce qui est inséparable de la langue allemande, de la littérature allemande, de l'œuvre de Gœthe, c'est *le Roi des Aunes*, *le Roi de Thulé*, *la Fiancée de Corinthe*, *la Danse des Morts*, etc., et de l'immense floraison non épique, il fallait au moins cueillir quelques fleurs. Et le *Faust* lui-même semble bien réduit : que sont devenues les scènes de Méphistophélès et de l'étudiant, de la taverne d'Auerbach, et tant d'autres ? La longue vie, si remplie, de Gœthe, est résumée en dix pages, non signées, qui ne font guère, d'ailleurs, regretter le manque de développement, tant le style laisse à désirer.

LONGCHAMP.

Pages choisies des grands écrivains. TOURGUENEFF, avec une Introduction par R. CANDIANI. Paris, Colin, 1900, in-18 de 313 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il était assez naturel qu'après Tolstoï, Tourguenev entrât dans cette

collection ; il eût même été plus équitable qu'il y fût introduit le premier, et M. Cadiani, qui a présenté l'un et l'autre, serait, je crois, de mon avis : il n'hésite pas à proclamer la grande supériorité de Tourguenev au point de vue de l'art et du style. Mais il y est, ne nous plaignons donc pas trop. Les extraits heureusement choisis et reliés entre eux par de courtes analyses donnent une idée suffisamment exacte de l'œuvre qu'ils représentent. Peut-être pourrait-on regretter certaines exclusions, — que de nouvelles sont d'exquis petits chefs-d'œuvre ! — mais ne fallait-il pas se borner ? Cependant M. Candiani aurait donné la traduction de quelques vers que, sans rien ajouter à la gloire de son auteur, il aurait au moins paré son livre d'un peu d'inédit. Le commentateur me permettra-t-il une petite observation : pourquoi parle-t-il çà et là de boïars comme d'une caste actuellement existante ? Nous sommes si ignorants des choses russes qu'il est bon d'éviter avec soin toutes les inexactitudes courantes. Pourquoi aussi *Tourgueneff* avec *ff*, surtout quand, dans la même ligne, *Lermontof* n'obtient qu'un *f* et qu'on trouve partout ailleurs *Niejdanof*, *Bazarof*, *Bassanof*, *Mendéléïef*, *Goubaref*, *Soubatchef* et *Soubatchev*, *Kallomieïtsef* et *Kallomieïtsev* ? N'avons-nous pas découvert, depuis quelques années déjà et de la façon la plus positive, que tous les noms en *eff* ou *off*, *ef* ou *of* se terminaient réellement en *ev* et *ov* ? LONGCHAMP.

Le Théâtre d'Alfred de Musset, par LÉON LAFOSCADE. Paris, Hachette, 1901, in-16 de 424 p. — Prix : 3 fr. 50.

Suivant une de ses propres comparaisons, Alfred de Musset a fait de la prose et des vers « comme un pommier fait des pommes », c'est-à-dire par l'effet d'un développement puissant et inconscient. Et l'arbre est d'une végétation vraiment trop riche pour que M. Lafoscade ait prétendu mettre à nu toutes les racines et les suivre dans leurs moindres ramifications. Cependant, tout en croyant modestement se borner à indiquer, à grands traits, les directions prises par la sève nourricière, le savant docteur est arrivé à nous donner une étude très fouillée, très détaillée, très documentée, et par conséquent passablement véridique, d'Alfred de Musset en tant qu'écrivain.

Il y a comme deux parties dans cet ouvrage. Dans la première, le professeur nous fait observer les circonstances de climat, de terrain, d'espèce et de greffe qui ont « influencé » la formation des fruits. La seconde partie examine le fruit en lui-même, sa structure, sa forme, ses caractères, etc.

Entre toutes ces influences : aptitudes naturelles, atavisme, exemples de la famille, atmosphère imprégnée de romantisme, milieu social et mondain, modes littéraires, littératures étrangères, nous en distinguons deux qui dominent toute la vie littéraire de Musset : la littéra-

ture anglaise et les femmes. La sensibilité exquise et ardente du poète explique le prestige et le charme exercés sur son âme délicate et aristocratique par un certain nombre de femmes, principalement par deux ou trois actrices célèbres, telles que la Malibran. Quant à l'influence prépondérante de la littérature anglaise sur les compositions de Musset, influence qui se fit sentir surtout pendant les quatre ou cinq premières années de sa carrière littéraire, elle ne paraîtra pas étrange si l'on considère que Musset savait parfaitement l'anglais et pouvait ainsi facilement étudier de près les auteurs qu'il prônait, à savoir Ossian, Byron, Shakespeare, Richardson, qui ne sont d'ailleurs pas les seuls que notre poète ait lus ou étudiés. Après avoir parlé de Gœthe et de Schiller comme des auteurs allemands les plus chers à son personnage, M. Lafoscade passe aux auteurs de langue française et de langue italienne, sans s'arrêter aux influences espagnoles ou arabes, qui sont ou trop accessoires ou trop évidentes.

Dandisme, impertinence, fantaisie bouffonne, mais surtout aisance incroyable, franchise extrême, simplicité parfaite, personnalité plus marquée que chez tout autre écrivain : ces quelques mots caractérisent peut-être l'œuvre considérée en elle-même, en résumant tant bien que mal la seconde partie du livre dont nous avons essayé de rendre compte.

Une particularité que nous ne pouvons passer sous silence, c'est que les pièces d'Alfred de Musset n'étaient pas faites pour être jouées, mais seulement pour être lues.

Il nous semble que M. Lafoscade nous donne la note juste en affirmant que son poète préféré ne fut ni franchement ni systématiquement impie. Le scepticisme, chez Musset, c'est plutôt un mélange d'hésitations, de doutes empreints d'angoisses, de boutades irrévérencieuses.

DU CLOS.

HISTOIRE

Histoire de la charité, par LÉON LALLEMAND. T. I. *L'Antiquité* *(Les Civilisations disparues)*. Paris, Picard et fils, 1902, in-8 de x-191 p. — Prix : 5 fr.

Cet excellent livre est dédié par l'auteur au regretté Léon Gautier. Ce fut ce dernier qui en inspira l'idée à M. Lallemand, il y a quelque trente ans. Et M. Lallemand en fit le sujet spécial de ses études érudites. Pour cela, il voyagea, consulta les personnes compétentes et des bibliothèques sans nombre ; il s'en constitua même une, unique peut-être en son genre, avec tous les auteurs français et étrangers qui traitent de la charité.

Il publia d'abord, comme ouvrages importants : l'*Histoire de la charité à Rome ; l'Histoire des enfants abandonnés et délaissés ; la Révolution*

de 1789 et les Pauvres et des mémoires sur la question, toutes pages fort abondamment documentées.

Son dernier ouvrage, qui actuellement nous occupe, est une histoire de la charité qui comprend tous les temps et tous les peuples. Il aura cinq volumes traitant, le premier, de : *L'Antiquité et les Civilisations disparues*; le deuxième des *Neuf premiers Siècles de l'ère chrétienne;* le troisième de *la Dissolution de l'empire de Charlemagne au* XVIe *siècle;* le quatrième *Du* XVIe *siècle au* XIXe ; le cinquième *Du Mouvement charitable au* XIXe *siècle.* L'auteur se propose de recueillir tout ce qui a été accompli, pendant ces cinq périodes en faveur des infortunés, des délaissés. Au lieu d'établir une pure nomenclature des œuvres d'assistance et de leur mode de fonctionnement, il examinera les causes qui augmentent ou diminuent la détresse publique, en recherchant le degré d'efficacité des remèdes employés. Ensuite, il considère dans leur milieu les institutions de bienfaisance, c'est-à-dire l'état économique et politique des peuples qui les ont organisées.

Le tome I s'occupe des Hébreux, de l'Égypte, l'Assyrie, la Babylonie, la Grèce, de Rome jusqu'à Constantin ; de la Gaule et de la Germanie jusqu'à la domination romaine. Quant aux Hébreux, il démontre combien la législation mosaïque est pitoyable aux faibles ; la femme, la veuve, l'enfant, l'orphelin, les pauvres, les infirmes, l'étranger ; avec quelle sage prévoyance elle empêche l'accumulation de la richesse chez quelques-uns, source de la misère pour tant d'autres. — Longtemps l'antique Égypte a conservé comme une sorte d'écho lointain de la loi hébraïque, ainsi qu'en témoignent ses principes de morale : « l'égalité de la justice ; les droits de la femme et de l'enfant ; le maintien de la dignité de l'homme chez l'esclave. La femme est la compagne de l'homme ; l'enfant est aimé et respecté, comme il aime et respecte ses parents ; l'esclave reste un homme qu'on doit traiter paternellement, bien que l'esclave appartenant à l'État soit souvent roué de coups. On y constate l'assistance des malheureux et le bon usage du pouvoir et des richesses. »

Au contraire, chez les Assyriens et les Babyloniens, peuples dont toute la vie est consacrée à la guerre, c'est le mépris de la vie humaine qui domine, la férocité contre les vaincus : on les écorche vifs et, de leurs peaux sanglantes, l'on tapisse des pyramides, trophées de victoires ; l'on mutile d'abord les condamnés à mort.— En Grèce, le père de famille a un pouvoir absolu sur la femme et l'enfant, l'esclave est misérable ; les particuliers rejettent la demande du pauvre, et si l'État l'assiste c'est pour capter les suffrages populaires. Platon et Aristote ne recommandent de venir en aide aux citoyens pauvres que parce que l'État a besoin de leurs services. Cependant le même État protège les veuves et dote les filles. A Rome, la situation est sensiblement la même.

Comme en Grèce, on brûle ou l'on noie l'enfant mal conformé. L'esclave est une bête de somme ; la loi autorise à couper en morceaux le débiteur insolvable ; la grande propriété absorbe la petite. Les esclaves seuls cultivent le sol ; le peuple ne sait comment vivre tant la misère est profonde. L'État fournit aux seuls citoyens ce qui est nécessaire à leur subsistance ; les autres, errants, en lambeaux, tendent la main au riche sans entrailles.

Le père, en Gaule et en Germanie, a droit de vie et de mort sur sa femme et sur ses enfants ; la femme cependant y est respectée et se montre excellente mère. Les nobles donnent assistance et protection aux petits qui se dévouent à eux. L'hospitalité y est généreuse.

Et le très érudit auteur conclut, à la fin de cette revue, que l'amélioration du sort de l'humanité malheureuse par les seules ressources de l'intelligence et de la bonne volonté est une vraie utopie. Toute l'histoire le confirme, l'atteste éloquemment. Pendant que régnèrent les mœurs patriarcales, il y eut encore place dans le cœur humain pour la pitié. Puis, au cours des siècles, il se dessèche et l'humanité n'est plus qu'une lamentable tourbe exploitée par les puissants et les prêteurs d'argent.

Pour établir solidement cette conclusion, que de livres de tous formats, de toutes longueurs, de toute date, ont été dépouillés ! Ces richesses documentaires, amoncelées d'une main artiste, ont été distribuées dans le texte et dans les notes avec une clarté parfaite, une méthode rigoureuse. Et, chose peu commune pour un tel ouvrage, on le lit avec une aisance charmée. LOUIS ROBERT.

Un Prélat janséniste. Choart de Buzenval, évêque de Beauvais (1651-1679), par JEAN GAILLARD. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de XIX-286 p. — Prix : 4 fr.

Les biographies épiscopales sont encore le meilleur moyen d'écrire aujourd'hui l'histoire d'un diocèse il y a plusieurs siècles. A condition pourtant que le premier pasteur ait résidé parmi ses ouailles ; ce qui fut le cas, trop rare alors, pour Buzenval. Ce prélat, de souche parlementaire et de vie austère, n'eut qu'un tort, mais un tort peut-être inconscient. En 1664, il fut l'un des quatre évêques qui refusèrent de signer le formulaire. Au demeurant, « un homme de bien, doux, honnête, bienfaisant. » Qui parle ainsi ? C'est le P. Rapin, si malicieux à l'occasion et toujours si perspicace.

M. Gaillard a raconté cette carrière épiscopale avec le respect, l'impartialité, le souci de la vérité, qui convenaient au sujet. Ses informations, puisées dans l'*Histoire du jansénisme* par Hermant, ou dans les archives de l'Oise, sans parler des collections privées, sont sérieuses le exactes. Je ne lui contesterai qu'un point, c'est que l'influence

préalable de Bourdoise et de saint Vincent de Paul dans le diocèse de Beauvais ait pu créer un état « d'esprit préjanséniste. » M. Vincent, — ainsi appelait-on le futur héros de la charité française, — fut partout et en tout d'une humilité égale à son zèle, et cet esprit d'humilité le portait à accepter les directions romaines, à plus forte raison les décisions. On sait qu'il reprochait à Saint-Cyran son infatuation personnelle. — Avec plus de raison M. Gaillard, qui ne néglige aucun point de vue de la question, a-t-il rappelé la rivalité du collège des Cholets et du collège de Clermont.

Somme toute, son ouvrage est une monographie consciencieuse, intéressante pour l'histoire de l'Église de France au XVIIe siècle.

HENRI CHÉROT.

Jean-Marie de la Mennais (1780-1860), par le R. P. LAVEILLE. Paris, Poussielgue, 1903, 2 vol. in-8 de XLI-564 et 680 p., avec 2 portraits et fac-similé. — Prix : 10 fr.

Depuis longtemps le vénérable M. Jean de la Mennais attendait un biographe digne de lui. Plusieurs écrivains, tentés par cette belle vie, essayèrent de l'écrire, mais ce ne furent que de simples ébauches. Désormais la lacune est comblée, et le lecteur qui parcourra ces deux volumes aura une idée exacte de ce grand homme de bien et de ses œuvres, dont la principale est la fondation des Frères de l'instruction chrétienne, plus connus sous le nom de Frères de Ploërmel. Mgr Baumard à qui, au refus, motivé par les circonstances, de M. Houet, disciple de Jean et de Féli, l'on avait demandé de retracer cette existence si bien remplie et qui dut, à son grand regret, décliner cette offre, a du moins écrit une magistrale Préface, digne portique du monument érigé à la mémoire de M. de la Mennais. Je ne puis que noter brièvement les observations que m'a suggérées cette saine et fortifiante lecture, et après avoir fait à la critique, je ne dis pas au blâme, sa petite part, il ne me restera qu'à louer le talent, l'érudition et la vaste documentation de l'auteur. On sait l'origine de l'anoblissement de la famille de la Mennais. Ce fut le père de notre héros, gros armateur de Saint-Malo, que devait ruiner le blocus continental, qui mérita de Louis XVI, à l'aurore de la Révolution (1786), cette distinction flatteuse, pour la conduite généreuse qu'il avait tenue durant une disette. J'ai entre les mains quelques lettres qui prouvent que, sans s'exagérer l'importance considérable du service rendu, son auteur, qui ne voulait pas entendre parler d'un remboursement en argent, se prêta volontiers, toute vanité à part, aux démarches nécessaires pour le faire connaître à qui de droit et en recevoir, sous une autre forme, la récompense. Jamais ses fils, du reste, ne se prévalurent de leur blason ; ils s'illustrèrent d'une façon différente, je parle de Jean et de Féli, celui-ci par un talent d'écrivain

de premier ordre et une défection lamentable ; celui-là par une série ininterrompue de bonnes œuvres. L'abbé Carré, le précepteur des deux frères, put leur communiquer, à l'aîné surtout, quelques notions de français et de latin, mais Jean ne lui dut nullement sa fermeté de caractère, car le pauvre homme prêta par faiblesse le serment schismatique ; il fit plus tard son *peccavi*. L'auteur, me semble-t-il, aurait pu sans inconvénient supprimer certaines petites anecdotes dont jadis Mirecourt nous avait offert la primeur et qui ne sont peut-être pas d'une authenticité absolue. Il nous fait suivre son héros successivement au collège de Saint-Malo, à la réorganisation duquel il contribua puissamment avec les abbés Vielle et Engerran, à Saint-Brieuc où il devint secrétaire de Mgr Caffarelli, et à la mort de celui-ci, vicaire capitulaire, malgré son jeune âge. Ce qu'il fit dans ce poste de confiance, durant la longue vacance du siège épiscopal, l'auteur le raconte dans une série de chapitres où il nous montre l'homme de Dieu s'occupant de tout, et, ce qui est mieux encore, mais moins commun, suffisant à tout : missions, retraites, fondations religieuses, telles que Sœurs de la Providence de Saint-Brieuc et Frères de l'instruction chrétienne. Cette dernière institution demeura son œuvre de prédilection. Il y consacra désormais toute sa vie, à part le court séjour qu'il fit à la Grande Aumônerie, en qualité de vicaire général de Mgr de Croy. Cependant tout absorbante que fût l'œuvre des petits Frères, comme on les appelait familièrement, elle ne l'empêchait pas de donner ses soins à d'autres fondations créées par lui ou en collaboration avec Féli : telle la congrégation de Saint-Pierre. Toutefois, suivant le conseil de son frère lui-même, et aussi par la force des circonstances, il dut s'occuper plus exclusivement de son Institut qu'il fixa à Ploërmel, où il finit par s'établir lui-même, au milieu de sa famille spirituelle. M. de la Mennais se heurta à des difficultés de tout genre. Il eut à se défendre contre les calomnies des méchants, les injustes suspicions des bons et l'apathie des indifférents. A ces croix parfois si lourdes, vint se joindre la plus écrasante de toutes, celle à laquelle il ne voulut jamais se résigner, la défection de Féli. Je ne puis, dans le peu de place dont je dispose ici, énumérer les innombrables écoles chrétiennes ouvertes par le zèle apostolique de ce grand homme de bien, en Bretagne et dans les colonies. On pourra en lire l'histoire aussi instructive qu'édifiante dans le second volume. De nombreux documents sont donnés en appendices. Aux tables des matières est jointe la liste alphabétique des noms propres cités dans le cours de l'ouvrage. Ces deux volumes compacts, bourrés de documents et pleins de notes, s'adressent surtout aux érudits de profession. Il est à souhaiter que l'auteur, en les déchargeant dans une large mesure, de cette érudition un peu touffue, les réduise en un seul volume d'une lecture plus facile. Cette édition populaire s'impose, quand il s'agit d'un

homme qui consacra toute sa vie à l'éducation des masses. Mieux que personne, le savant biographe saura la préparer et donner au peuple un livre qui l'intéressera et qui l'instruira tout ensemble, régal qui ne lui est pas offert souvent, du moins de la part de certains hagiographes.

A. Roussel.

Documents relatifs aux états généraux et assemblées réunis sous Philippe le Bel, publiés par M. Georges Picot. Paris, Leroux, 1901, in-4 de LXII-828 p. (*Collection de documents inédits sur l'histoire de France*). — Prix : 25 fr.

Si les documents publiés par M. Picot sur les états généraux et les assemblées réunis sous Philippe le Bel ne font pas connaître un ensemble d'événements nouveaux importants, ils n'en jettent pas moins une lumière très vive sur une suite de faits qui mettent mieux en relief les rapports de la Royauté, soit avec le clergé, soit avec la noblesse, soit avec les villes. Jusqu'à présent, toutes ces lettres, au nombre de 1076, avaient été négligées par les historiens comme étrangères à l'histoire générale ; et cependant, sans elles, il n'était pas possible de donner une etude bien complète sur les différentes assemblées et les états généraux du commencement du XIVe siècle. En effet, « on connaissait mal les éléments auxquels Philippe le Bel avait fait appel. A qui étaient adressées les lettres de convocation ? Comment étaient choisis les députés ? Le clergé désignait-il ses mandataires ? Sous quelle forme la noblesse se faisait-elle représenter ? Quels étaient les députés des villes ? Leurs magistrats municipaux ? Ou bien des mandataires élus ? En ce cas, quels étaient les électeurs ? » Maintenant, à toutes ces questions, l'érudit et l'historien trouveront une réponse dans ce recueil.

En tête de ce volume, M. Picot, présente d'une façon très claire et très substantielle le résumé de tous les renseignements que pouvaient donner les textes publiés. Il fait connaître successivement le caractère des assemblées de 1302-1303 et 1308, la forme générale des convocations ; ce que furent les assemblées de Montpellier, de Nîmes et de Carcassonne, les états de Tours. Deux tables, l'une alphabétique, l'autre des documents, permettent de consulter facilement ce recueil. Tous ces documents, sauf une vingtaine, sont tirés du Trésor des chartes aux Archives nationales. Les cartons dans lesquels ils furent puisés sont J. 413 à 417 ; 478 à 493 ; 908-909 et K. 490. L'établissement du texte est l'œuvre de M. Paul Guérin, secrétaire des Archives nationales, qui y déploie l'érudition et la compétence dont il a déjà donné les preuves dans un grand nombre de travaux analogues.

J. Viard.

Lettres de Catherine de Médicis, publiées par le comte BAGUENAULT DE PUCHESSE. Tome VIII. *1582-1585*. Paris, Leroux, 1901, in-4 de XXIX-577 p. (*Collection de documents inédits sur l'histoire de France*). — Prix : 16 fr.

Le tome huitième de la Correspondance de Catherine de Médicis comprend les lettres écrites entre 1582 et 1585. Dans ce volume, d'ailleurs fort luxueusement édité, le texte est publié d'après la méthode critique la plus sévère et la plus sûre. Une Introduction savante, des notes, de minutieux *Index* y ont été adjoints, avec toute une belle collection de pièces justificatives inédites. Bref, ce recueil, digne de notre éminent collaborateur M. le comte Baguenault de Puchesse, égale en érudition, et surpasse en clarté, les plus célèbres répertoires de la science allemande.

Catherine de Médicis se retrouve tout entière dans ses lettres : avec son amour inquiet de la domination, ses engagements versatiles envers tous les partis, son machiavélisme italien ; mais aussi avec une fermeté dans les desseins qui lui sont chers, une dextérité souple dans les plus délicates négociations, parfois même un vrai sens politique, qui doivent lui faire reconnaître certaines remarquables qualités d' « homme d'État. »

Durant les années qui nous occupent, elle veut d'abord attaquer l'Espagne par mer, et elle apporte l'activité la plus intelligente à organiser une grande expédition maritime aux Açores, que, du reste, l'inexpérience du chef de la flotte, Philippe Strozzi, transforme en désastre. Entre temps, Catherine morigène le Béarnais, son gendre, et la reine Marguerite, sa fille, dont les scandaleuses galanteries ont, par moments, des conséquences redoutables. Puis elle soutient de ses virils conseils son dernier et incapable fils, le duc d'Anjou, qui, après avoir été sur le point d'épouser Élisabeth d'Angleterre, après avoir un jour possédé la souveraineté d'Anvers et du Brabant, meurt misérablement en 1584. Mais ce François d'Anjou laisse après lui un vestige de sa domination éphémère aux Pays-Bas : la ville et le territoire de Cambrai. Aussitôt, Catherine en recueille l'héritage : commandement des troupes, gestion financière, intérêts municipaux ; elle sait tout prévoir, tout régler avec vigueur et habileté. Grâce à elle le Cambrésis est acquis à la France.

Toutefois, la mort du duc d'Anjou avait ouvert une succession autrement importante. Désormais, l'héritier présomptif du trône des Valois était Henri de Bourbon, roi de Navarre. La couronne de saint Louis allait donc passer à un prince protestant. C'est alors que la Ligue, constituée depuis 1576, prit conscience d'un grand rôle à remplir. Elle proclama que, d'après la loi fondamentale de la Royauté française, nul ne pouvait régner s'il n'appartenait à la religion catholique. Et, mêlant une intransigeance excessive à leur noble zèle religieux, les

ligueurs sommaient Henri III, non seulement d'exclure les huguenots de toute dignité publique, mais encore de leur imposer une abjuration obligatoire, sous peine de l'exil et de la confiscation. Ce ne fut pas tout. On vit les chefs de la Ligue élever des revendications qui n'avaient rien de commun avec les affaires de l'Église catholique. Le cardinal de Bourbon, le cardinal de Guise, le Balafré, Mayenne, Mercœur, Aumale, Elbœuf réclament toutes les plus belles places de la Picardie, de la Champagne, de la Bourgogne, de l'Anjou, de la Normandie, de la Bretagne ; et, à leur suite, des gentilshommes de second rang formulent des demandes territoriales presque aussi exorbitantes. Tous veulent, en outre, que le Roi solde les troupes qu'eux-mêmes ont levées pour leur propre compte. Durant de longs mois, Catherine de Médicis discute ces étranges requêtes, aux conférences d'Épernay, et sa correspondance démontre les ressources de sa diplomatie. Mais la reine-mère représente le pouvoir affaibli et déconsidéré de Henri III, alors que ses antagonistes représentent l'immense force des catholiques de France, armés pour leur foi. L'issue des négociations ne pouvait être douteuse. Le 7 juillet 1585, on signait les articles du traité de Nemours, par lesquels la Royauté accordait tous les avantages personnels revendiqués par les seigneurs, en même temps que les sévères mesures contre les protestants réclamées par l'ensemble de la Ligue. M. Baguenault de Puchesse publie un beau *fac-simile* des signatures originales de ce grave document. Triste spectacle que celui de tant d'égoïsmes mesquins cachés sous le masque de la foi religieuse. C'était un commencement de partage de la France au profit d'une féodalité nouvelle.

Henri de Navarre était en Périgord, au château de son ami Caumont La Force, quand il reçut la nouvelle du traité de Nemours. « Pensant à cela profondément, dit-il, et tenant la tête appuyée sur sa main! l'appréhension que je ressentais pour mon pays fut telle qu'elle me blanchit la moitié de la moustache. » Bien longue fut, en effet, la série des malheurs de la France. Lorsque le Béarnais, devenu Henri IV, aura pu y mettre un terme, c'est toute sa barbe qui aura grisonné. Mais alors, du moins, on verra, substituée à la politique incertaine et tortueuse de Catherine de Médicis une politique à la fois nettement catholique et nettement tolérante. Alors, ces ambitions aristocratiques pour lesquelles la Ligue fut un prétexte et qui, dès le traité de Nemours, mirent en péril l'unité française, seront fermement contenues par le prestige restauré de la monarchie nationale.

YVES DE LA BRIÈRE.

Mémoires de SAINT-SIMON. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices par A. DE BOISLISLE, avec la collaboration de L. LECESTRE. Tome XVI. Paris, Hachette, 1902, in-8 de 741 p. (*Les Grands Écrivains de la France.*) — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est l'un des plus intéressants qui aient paru dans la série des seize premiers. Il se lit comme un roman. C'est malheureusement un roman fort triste, celui de 1708, l'une des années désastreuses du règne de Louis XIV, avec l'épisode de la lutte lamentable entre le duc de Vendôme et le duc de Bourgogne à l'armée de Flandre et au siège de Lille, pour déconsidérer le petit-fils du Roi au profit des bâtards légitimés. Les accusations de Saint-Simon contre le duc de Vendôme et le parti des bâtards sont tellement précises et stupéfiantes qu'il était nécessaire d'entendre la réplique. C'est pourquoi M. de Boislisle nous donne en appendice des Correspondances et des Mémoires provenant des partisans de Vendôme. Mais les deux cloches donnent des sons si différents que le lecteur reste perplexe, et comme il s'agit de matières militaires embrouillées et techniques, il ne sait trop comment conclure. Il n'eût pas été inutile de nous servir en particulier, au sujet du combat d'Audenarde, la discussion et l'appréciation impartiale d'un tacticien émérite. Saint-Hilaire était un bon artilleur et qui n'entra point dans les intrigues et les cabales formées autour des deux généralissimes ; mais c'était un contemporain, et sa critique n'est pas celle de nos jours. J'ai tort cependant de me plaindre, car, en plus des notes copieuses placées au bas des 496 pages de texte, MM. de Boislisle et Lecestre nous donnent 250 pages d'Appendice en petits caractères, et nous y remarquons tout spécialement une importante collection de lettres de la princesse des Ursins au duc de Noailles, de M. Amelot à Desmaretz, et des lettres et Mémoires du duc du Maine : un vrai régal pour les amateurs de miscellanées de ce temps. Dans ce riche trésor de notes de toute espèce, je suis plus naturellement attiré par ce qui concerne mes Bretons, les Lanjamet, les Rohan, les de Goyon, les du Coskaër, les Jousseaume, les Bourvalais, ou les académiciens comme Campistron, Polignac et confrères. Les connaissant mieux, je puis serrer davantage les observations et les renseignements des annotateurs. Je reste confondu devant leur précision et leur abondance : il ne sera plus possible de rien ajouter à un pareil monument, qui sera vraiment l'œuvre définitive.

RENÉ KERVILER.

Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des Cantons suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés, par ÉDOUARD ROTT. T. II (*1559-1610*). Berne, Benteli; Paris, Alcan, 1902, gr. in-8 de VI-724 p. — Prix : 15 fr.

M. Rott nous a fait voir précédemment que, « dans la lutte des rois

et des peuples de la maison d'Autriche », Henri II n'avait pas hésité à s'associer aux protestants. Ses fils ne l'imitèrent pas sur ce point. L'auteur estime qu'ils manquèrent de décision; mais on peut croire que, surtout, les circonstances leur furent moins favorables. Dirigés, dans leur politique, par une femme artificieuse, pour laquelle les intérêts religieux étaient peu de chose, ils n'auraient pas hésité, s'ils l'eussent pu, à suivre l'exemple de leur père; mais la marche des évènements ne le leur permit pas sans doute. Quoi qu'il en soit, « laissés sans direction, les Suisses en vinrent à préférer leurs croyances à leurs intérêts. Et c'est ainsi que, seuls, les catholiques apportèrent à la Royauté (française) l'appui militaire que cette dernière aurait eu tout profit à obtenir de l'ensemble du corps helvétique. »

C'est volontairement, en revanche, que les Suisses protestants s'abstiennent, et il faut avouer que le peu de succès de la Réforme en France n'était pas fait pour les engager à se mêler à nos querelles. Ils sont sourds aux appels désespérés de ceux qui, les premiers, eurent la déplorable pensée d'y associer les étrangers. La nouvelle de la Saint-Barthélemy ne les a même pas assez émus pour leur faire « accorder à la cause huguenote les secours que leurs coreligionnaires français croyaient pouvoir leur demander. Ce n'est que quelques années plus tard que les sentiments populaires finissent par l'emporter sur l'opinion des conseils dirigeants... » A Arques et à Ivry, la moitié des contingents suisses, dont dispose le Roi, sont protestants. « En revanche, de nombreuses enseignes, recrutées parmi les États catholiques du centre servent dans l'armée de Mayenne à côté des bandes espagnoles. Et cette présence de régiments suisses dans les deux camps contribue à prolonger les hostilités et à leur imprimer un caractère d'âpreté tout particulier. Les Confédérés, bien que leurs soldes demeurent en souffrance, continuent la lutte avec une ténacité sans égale et en arrivent, vers la fin du règne du Béarnais, à se trouver créanciers de la Couronne pour la somme énorme de trente-six millions de livres. »

Henri IV devait chercher en vain à réunir de nouveau en un seul faisceau toutes les forces helvétiques. L'Espagne, mettant à profit l'affaiblissement du pouvoir en France, avait, en 1587, conclu une alliance étroite avec six sur sept des cantons de l'ancienne confession. Cette alliance acheva de diviser si profondément les Cantons qu'à partir de ce moment-là, il y eut en Suisse deux confédérations distinctes, l'une catholique, l'autre protestante. « Lors donc qu'en 1610 Henri IV s'apprêtait (à propos de la Valteline) à rompre avec la Maison d'Autriche, il n'est pas téméraire d'affirmer que ses efforts en vue de ramener l'union au sein des ligues avaient échoué, puisque aussi bien à la levée obtenue par lui de l'ensemble du Corps helvétique, les cantons alliés d'Espagne en opposaient une autre, accordée par eux au

gouverneur de Milan. » La catastrophe du 14 mai consomma l'écroulement de tous les rêves qu'avaient fait naître ses projets grandioses (abaissement de la Maison d'Autriche et établissement d'une paix perpétuelle). J. MEYNIER.

L'Empire libéral. *Études, récits, souvenirs*, par ÉMILE OLLIVIER. T. VII. Paris, Garnier, 1903, in-12 de 664 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce tome VII est tout à fait intéressant parce que, à certains endroits, — les meilleurs, — l'auteur est acteur dans les événements qu'il raconte. Et, pour peu qu'il soit loyal, un homme intelligent, mêlé à de grands événements, retient l'attention et instruit son auditeur. C'est ici le cas.

Nous laisserons donc de côté, comme trop épisodique, l'affaire des duchés dans le Danemark et le démembrement de cet infortuné petit royaume. D'ailleurs, M. Émile Ollivier ne croit pas que cette guerre ait été « l'allumette » qui a mis le feu à l'Europe, et il en circonscrit de la sorte singulièrement la portée. Son récit de ces événements est précédé d'un double très bon portrait de Frédéric VII et de Christian IX. Il parle de la guerre, de la conférence de Londres et du traité de Vienne (30 octobre 1864) qui suivirent. Les difficultés de règlement entre les deux vainqueurs, le roi Guillaume et l'empereur François-Joseph, nous mènent à la convention de Gastein, aux projets envahisseurs de la Prusse, et à cette fameuse « entrevue de Biarritz » (octobre 1865), où M. de Bismark vint deviner les sentiments de Napoléon III. Ce passage du livre (chap. XIII) est curieux, mais il n'apporte pas de données nouvelles; il incline à beaucoup diminuer l'importance accordée généralement à cette visite.

Deux autres groupes d'événements intéressent la politique extérieure de la France à cette époque : la question du Mexique et la question romaine. — M. Ollivier montre la légèreté politique de Maximilien ; ce souverain maladroit d'abord, malheureux ensuite, croit gagner de la popularité en gouvernant contre le parti catholique de son empire et en favorisant, — de manière ridicule, — les « Indiens. » Le rôle du maréchal Bazaine (voulant l'évacuation de nos troupes) est esquissé avec sobriété.

De la question romaine, l'importance est bien plus grande. Nous arrivons à la convention du 15 septembre 1864. En des pages très élevées et fort étudiées, M. Ollivier montre les vices radicaux de cette manœuvre indisposant Turin, excitant les convoitises de l'Italie révolutionnaire, alarmant Pie IX, exaspérant les catholiques français, et, en fin de compte, trahissant toutes les espérances d'apaisement, à les supposer sincères, du gouvernement impérial.

Avec l'année 1865, commence le véritable et premier essai de « l'Em-

pire libéral. » M. Émile Ollivier en avait préparé les débuts avec M. de Morny. A ce propos, on lira avec un très grand charme les pages consacrées à la silhouette et à la mort de cet homme si considérable du second Empire. Sa disparition de la scène du monde renvoie aux calendes grecques les espoirs légitimes, et, par certains côtés, méritoires de M. Ollivier ; enfin le discours incendiaire du prince Napoléon à Ajaccio oblige ou croit obliger l'Empereur à ne pas paraître céder ; l'empire autoritaire reprend sa marche, défendu par la parole véhémente et puissante de son meilleur répondant : Rouher. En face de cette déception, se fonde, au Corps législatif, le tiers parti, dont M. Émile Ollivier est le créateur et le chef ; il consacre des paragraphes très curieux à ses collègues. Plus encore le sont ceux où il raconte sa première entrevue avec Napoléon III (p. 403), et surtout ses audiences de l'Impératrice (p. 381, 394, 572). Il accorde à cette souveraine une intelligence des affaires, un esprit et un jugement qu'on lui discutait volontiers jusqu'ici. Son témoignage est précieux et digne d'être retenu.

Sur le Syllabus, l'auteur est moins bien inspiré, d'ailleurs toujours correct. A propos de l'attitude de Mgr Darboy dans les questions religieuses, de ses opinions gallicanes, et de la lettre de censure qu'il reçut de Pie IX le 26 octobre 1865 (p. 494), encore de curieux détails à recueillir. J'en dirai autant du chapitre IV consacré à l'épisode très particulier de la *Vie de César* publiée par Napoléon III. G. DE G.

La Congrégation. Opinions et discours, 1871-1901, par HENRI BRISSON. Paris, Cornély, 1902, in-12 de 523 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est dédié « aux républicains de la deuxième circonscription du Xe arrondissement de Paris. » Le résultat a été que les électeurs de M. Brisson l'ont remercié après trente ans de services. La deuxième édition, si l'on en fait une, sera probablement dédiée aux électeurs de Marseille qui ont recueilli cette épave : ils l'ont bien mérité. Ce qu'est ce livre, tout simplement ce que le nom de son auteur nous promet : un recueil de sottises monumentales, puisqu'on n'y trouve rien autre chose, en dehors d'un historique de *la Congrégation* de 1871 à 1901, que le recueil des discours de M. Brisson au Parlement et quelques lettres au *Rappel*, qui nous montrent un écrivain sensiblement égal à l'orateur, ce qui n'en donne pas une idée très haute. M. Brisson, qui, au début de son livre, insère le petit discours où il réclame « l'égalité entre toutes les associations, mais l'égalité dans la liberté » et qui le finit en demandant la proscription de toutes les congrégations religieuses, ne peut passer aux yeux de personne pour un homme sincère, car une fois ou l'autre il a dit le contraire de sa pensée ; cet homme

de science et de progrès en est encore à citer les *Monita secreta* et à croire aux histoires d'Eugène Sue, tout comme un Homais de province, et il nous appelle des traîtres, lui qui s'est fait le vengeur d'un traître deux fois condamné par ses pairs.

En résumé, les écrits de M. Brisson ne méritent pas la peine d'être discutés.

ÉDOUARD PONTAL.

Manuel de l'arriviste. *Papiers trouvés chez un de nos plus notoires contemporains*, par HENRI CHATEAU. Paris, Dujarric, 1902, in-12 de 235 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur suppose qu'un de nos arrivistes les plus notoires a pris soin de consigner, dans un écrit où il se raconte, les moyens par lesquels on arrive aujourd'hui aux honneurs, au pouvoir et à la fortune, et c'est ce manuscrit qu'il publie, pour l'instruction et l'exemple des arrivistes futurs. Il y a de la verve, certes, dans ce livre, et même un peu de cet esprit d'observation journalistique qui ne dépasse pas l'écorce des choses ; mais surtout il y a beaucoup de fantaisie, pas mal de cynisme, et le tout fait un livre peu instructif et peu amusant. Je ne vois pas, en vérité, à quoi tout cela peut servir : les gens sérieux ne prendront pas le livre au sérieux, s'ils le lisent, ce qui est peu probable, et les jeunes, ceux qui ne sont pas difficiles, y flaireront un relent de corruption où leur perverse curiosité pourra se complaire. Est-ce là ce qu'a voulu l'auteur ? Je ne le pense pas, et pourtant, il pourrait bien se faire qu'il n'atteignît pas d'autre résultat. Par exemple, l'ouvrage retarde un peu : écrire que, pour arriver, il faut se mettre de la Ligue des patriotes et marcher dans le sillon du général Mercier, cela paraît sonner faux sous le ministère Combes. Parlez-moi de la Ligue des droits de l'homme ou du groupe de la Libre pensée : voilà par où l'on arrive. Ce livre d'hier paraîtra donc déjà bien vieux, et les arrivistes d'aujourd'hui ni même ceux d'hier ne pourront plus s'y reconnaître. Grave défaut. Cette œuvre de cynisme, de corruption et de haine, c'est ainsi que l'auteur la qualifie, paraîtra surtout vieillotte et passée. Ce qu'on y peint, c'est l'arriviste d'il y a trois ans et même plus.

ÉDOUARD PONTAL.

Mélanges Léonce Couture. Études d'histoire méridionale, *dédiées à la mémoire de Léonce Couture* (1832-1902). Toulouse, Privat, 1902, in-8 de XLIV-366 p.

Un volume de mélanges déconcerte celui qui a la charge de le présenter aux lecteurs du *Polybiblion*. Comment l'analyser et l'apprécier, en appuyant son jugement ? Le nombre et la variété des sujets traités ne le permettent guère. Heureusement, ici, la liste des auteurs inspire pleine confiance ; il n'y a qu'à citer Mgr de Carsalade du Pont,

Mgr Campistron, MM. G. Paris, Cartailhac, Thomas, de Lahondès, Duharrat, Torreilles, etc. Les sujets sont intéressants et utiles. Le *Préhistorique pyrénéen* résume en vingt pages tout ce que l'on sait sur cette question. Dom Quentin attribue à Fortunat la plus ancienne des vies de saint Seurin, dont il nous donne le texte critique ; il résulte de son travail que saint Seurin de Bordeaux ne peut plus être confondu avec saint Séverin de Trèves. A signaler, une très bonne étude de M. Saltet sur les origines messine et méridionale des généalogies carolingiennes. M. Degert étudie la fin du Schisme d'Occident dans la Gascogne où Benoît XIII compta des partisans après le concile de Constance. Il y a dans ce recueil de bonnes études archéologiques : *L'Art français en Navarre sous Charles le Noble*, de MM. Privat et Cau-Durban ; *les Statues de la Vierge au musée de Toulouse*, de M. de Lahondès-Lafigère ; *les Bustes antiques du musée de Toulouse*, de M. Graillot, et quelques travaux d'histoire locale d'un réel intérêt : *Garaison en 1791-1792*, de M. Rigaud ; *l'Aumosne générale à Toulouse*, de M. Lestrade, *la Publication de la bulle « In Cœna Domini »*, de M. Torreilles ; *la Chronologie des évêques de Tarbes*, de M. Gaston Balencie ; *Une Chronique béarnaise inédite du* XIVe *siècle*, de M. H. Courteault, etc.

Mgr le Recteur de l'Institut catholique de Toulouse a donc rendu à l'histoire méridionale un très grand service, en honorant de la sorte la mémoire de Léonce Couture. Les lecteurs du *Polybiblion* lui en ont une reconnaissance spéciale, car ils conserveront tous le souvenir de l'homme éminent qui fut l'un des collaborateurs les plus appréciés de la Revue. Nous leur recommandons la notice écrite avec tant de finesse par Mgr Batiffol ; mais pourquoi cette finesse s'est-elle oubliée un instant pour lancer au *Polybiblion* un trait que nous ne jugerons pas ? Il suffira, après l'avoir cité, de demander à nos collaborateurs de l'Institut catholique de Toulouse ce qu'ils en pensent. Mgr Batiffol déclare que le *Polybiblion* est un « recueil resté de peu d'autorité, en dépit de la valeur de plusieurs de ses collaborateurs. » M. Monod a été récemment plus juste à notre égard. (Cf. *Revue historique*, livr. de novembre-décembre 1902, p. 329). J. B.

Histoire de Nancy, par CHR. PFISTER. T. I. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1902, in-4 de XXIV-750 p., avec 153 grav. dans le texte, 30 hors texte, 3 planches dont 2 en couleurs et 3 plans. — Prix : 25 fr.

La simple lecture du titre montre le soin mis à l'exécution typographique du travail de M. Pfister. La ville de Nancy s'est fait honneur en contribuant pour une part très large à la publication de sa glorieuse histoire. Ce premier volume, l'ouvrage complet en aura trois, commence aux origines de la cité et s'arrête au début du XVIe siècle (1508). Inutile de chercher dans cette histoire les faits si intéressants que marquent la naissance et le développement de la plupart de nos

grandes cités durant les périodes gallo-romaine, mérovingienne et carolingienne. Nancy n'existait pas encore. Son nom est mentionné pour la première fois dans une charte de l'an 1073.

Les ducs de Lorraine y fixent bientôt leur séjour. Il y a un atelier monétaire. Les fondations pieuses ne se font guère attendre : ce sont un prieuré, une commanderie de Saint-Jean et une abbaye cistercienne. Après l'incendie de 1218, la ville prospère; ses institutions municipales se développent sous le sage gouvernement de ses ducs. Les fondations continuent : couvent de dominicaines, hôpital, collégiale, etc. La cité est intimement mêlée aux grands événements qui se succèdent. Le gouvernement du roi René et surtout la guerre du duc René II avec Charles le Téméraire, narrée avec une érudition à laquelle rien n'échappe, forment la partie la plus longue et la plus intéressante du volume.

Les lecteurs qui aiment à suivre tous les événements dans l'ordre de la succession historique se ont plus d'une fois désappointés en lisant ce premier volume de M. Pfister. Ils lui reprocheront un défaut d'unité ou de suite, qui désoriente un peu. Tout autre est l'appréciation de l'homme désireux de connaître à fond le passé de Nancy et l'histoire de ses institutions. Pour ma part, je félicite l'auteur de la méthode adoptée par lui. Un enseignement de plusieurs années, de longues et [illegible] recherches [illegible] ont mis en main ce qui reste de l'histoire de [illegible] personnages, institutions religieuses, [illegible] arts, etc., rien ne lui a [illegible] son érudi- [illegible] par [illegible] l'his- [illegible] pas même [illegible] Il ne [illegible] Nancy [illegible] Charles [illegible] aux [illegible]

[illegible] à la fin du [illegible] il les [illegible] réclamer [illegible] com- [illegible] Le lecteur [illegible] pour le [illegible] de [illegible] les person- [illegible] aug- [illegible] l'atten- [illegible]

R. D.

Le Soulèvement des travailleurs d'Angleterre en 1381, par André Réville. Études et documents publiés avec une Introduction historique par Ch. Petit-Dutaillis. Paris, Picard et fils, in-8 de cxxxvi-346 p. et carte. — Prix : 25 fr.

C'est une perte sensible qu'a faite naguère, par la mort d'André Réville, la science historique. Les maîtres, les amis, les camarades d'École des chartes et de Sorbonne de ce regretté érudit avaient été les seuls à la ressentir et à déplorer la disparition d'un excellent esprit, à qui ses recherches sur l'histoire d'Angleterre au moyen âge et ses études sur l'histoire économique et sociale, son sens critique aiguisé, son talent de parole promettaient le plus brillant avenir ; ils ne sont plus les seuls aujourd'hui. De son vivant, Réville n'avait pour ainsi dire rien publié, réservant tout son temps pour la préparation d'ouvrages de longue haleine, pour les dépouillements minutieux des sources et leur critique, etc. ; il avait cependant rédigé quatre conférences sur les paysans au moyen âge, qu'il fit à Genève en 1894, et sa thèse d'École des chartes sur le soulèvement de 1381 dans les comtés de Hertford, de Suffolk et de Norfolk. Ces travaux ont été publiés par des mains pieuses, et leur lecture, — celle du second surtout, — ne peut que raviver nos regrets. Réville a en effet étudié avec tant de conscience, tant de sagacité, tant de sens critique le soulèvement de la majeure partie de l'East-Anglia que l'histoire d'une question fort mal connue encore s'en est trouvée éclairée d'une vive lumière. Quelle clarté Réville eût projetée sur le sujet entier s'il l'avait pu traiter complètement, c'est ce que son ami le plus cher, M. Ch. Petit-Dutaillis, l'éditeur de ce travail, a montré dans sa Préface et dans l'Introduction générale qu'il a rédigée avec l'aide des notes d'André Réville et de ses propres notes, et qu'il a placée en tête de la thèse de son ami. Des documents inédits nombreux et d'un très grand intérêt terminent cette remarquable publication qui est déjà ancienne, mais dont il convenait cependant de dire ici quelques mots parce qu'elle le mérite et aussi parce qu'elle fait honneur à la fois à la mémoire de celui par qui elle fut projetée et à celui dont la pieuse affection l'a su mener heureusement à sa fin. Z.

Institutions politiques de l'Europe contemporaine. Allemagne, par Étienne Flandin. T. II. Paris, Le Soudier, 1902, petit in-8 de 356 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Si l'Allemagne unifiée, dit l'auteur, constitue aujourd'hui un immense empire, elle est loin d'être une monarchie unitaire. C'est, sous l'hégémonie du roi de Prusse, empereur allemand, une confédération d'États restés souverains autonomes pour tout ce qui, d'après la terminologie légale, n'est pas du ressort des affaires communes. »

M. Flandin décrit, au point de vue politique et administratif, les

diverses parties, on peut dire États, qui composent l'Empire. Ce sont d'abord quatre royaumes : la Prusse, la Bavière, la Saxe, le Wurtemberg, cinq grands-duchés, cinq duchés, sept principautés ; enfin, les villes libres, Brême, Hambourg, Lubeck. L'auteur expose succinctement l'organisation particulière à chacun de ces États, après avoir présenté d'abord la constitution de l'Empire, son gouvernement, les assemblées législatives, l'organisation de la justice générale.

Le Parlement de l'Empire n'est pas composé uniquement d'éléments allemands. Il compte des Danois du Nord-Slesvig, des Alsaciens-Lorrains, des Polonais. M. Flandin affirme que, par suite du sectionnement, le parti danois est aujourd'hui réduit à l'impuissance, du moins, dans le Parlement (p. 129). Par contre, les Alsaciens-Lorrains et les Polonais n'ont pas été entamés : ils subissent, ils n'ont accepté à aucun degré l'incorporation à l'Allemagne. Le chapitre relatif à l'Alsace-Lorraine (p. 333 à 339), expose que cette contrée n'est pas un État confédéré, mais « une puissance immédiate », une terre d'Empire, gouvernée et administrée par la puissance impériale. Quant aux Polonais de la Posnanie, qui sont catholiques latins, on ne peut rien prévoir qui puisse atténuer leur résistance instinctive et organique à la germanisation protestante. L'Allemagne arrivera pout-être un jour à les faire disparaître ; mais à les dépoloniser, jamais.

Parmi les publications que la dernière crise européenne a suscitées, le travail de M. Flandin est, nous paraît-il, l'une des plus propres à faire connaître aux diplomates et aux publicistes la situation nouvelle créée en Allemagne par le triomphe de la Prusse. A. D'AVRIL.

Mémoires d'une sœur de charité, publiés par Mme GAGNE (ÉLISE MORBAU). Paris, Perrin, 1902, in-18 de 356 p. — Prix : 3 fr. 50.

Elle est vraiment dramatique, cette histoire d'une baronne de Poitou, que le mariage fait comtesse malgré elle et que la mort des siens conduit providentiellement à la vie religieuse.

Née en 1752, mariée à vingt ans avec un homme indigne d'elle, veuve à vingt-sept ans, chassée de sa maison, traquée et emprisonnée par la Révolution, notre héroïne passe par toutes les douleurs : sa famille ruinée, son mariage forcé, son mari qui se conduit mal et l'abandonne, son enfant qui meurt à l'âge de sept ans, la persécution de la part de ce peuple au soulagement duquel elle s'est vouée, la perte de ses compagnes et de ses parents qui sont traînés sous ses yeux à l'échafaud, les horreurs du champ de bataille pendant les guerres de l'Empire, son neveu condamné à mort pour crime de haute-trahison, telles sont les principales épines de sa couronne.

Qu'elles sont frappantes aujourd'hui ces lignes que la noble religieuse écrit quelque part (p. 111) : « La République enveloppa les

Sœurs de la Charité dans l'aversion systématique qu'elle portait à tout ce qui tenait au domaine des choses vénérées. A ses yeux, la jeune fille, la femme qui renonçaient volontairement au bien-être, aux plaisirs mondains, pour se consacrer à la prière et aux bonnes œuvres, obéissaient à l'esprit de superstition... Ce qui contribua plus que tout à la suppression des Sœurs de Charité, c'est que l'on connaissait et que l'on craignait leur empire sur le peuple, avec lequel elles se trouvaient continuellement en rapport... Or, à cette époque funeste, ce n'était ni vers le devoir ni vers la paix qu'il fallait pousser le peuple, mais vers la rébellion et le désordre... Bannies des hôpitaux comme religieuses, elles parvenaient à y reconquérir leur place à titre d'infirmières... La charité est la plus ingénieuse des vertus... »

Il est intéressant de savoir qu'André Chénier monta sur la même charrette que la supérieure et la sœur de l'auteur de ces *Mémoires*.

DU CLOS.

L'Homme-femme. Mlle Savalette de Lange, 1786-1858, par GEORGES MOUSSOIR. 2e éd. Paris, « Carnet historique », s. d., in-12 de 259 p. — Prix : 4 fr.

C'est un étrange mystère que celui qu'étudie M. Georges Moussoir dans ce volume: *L'Homme-femme*. Un érudit distingué, M. G. Lenôtre, a déjà essayé de le percer dans un article publié par *le Temps* en 1900; mais l'explication qu'il a donnée paraît à M. Moussoir à la fois très romanesque et ne s'appuyant pas sur des preuves suffisantes. A ses yeux, l'étrange et énigmatique figure semble bien l'enfant naturel d'un ancien gardien de Trésor, Savalette de Lange. Mais comment ce personnage sut-il se concilier de nombreuses et puissantes amitiés, dans les familles les mieux posées, puisqu'on a retrouvé chez lui des lettres signées La Rochefoucault, Luynes, Polignac, Montmorency, etc. Comment réussit-il à se faire donner des pensions et des secours par la famille royale, par Louis XVIII, Charles X, la duchesse d'Angoulême, et, après 1830, par la reine Marie-Amélie ? Comment occupa-t-il un appartement au château de Versailles et fut-il trouvé en possession du couvre-pied en guipure du lit de Louis XIV ? Comment surtout et pourquoi dissimula-t-il son sexe pendant un demi-siècle, trompant les personnes les plus liées avec lui et poursuivant même à plusieurs reprises des projets de mariage, entre autres avec M. de Lezeverne et M. de Lacipière ? Ce sont des problèmes — surtout le dernier — que M. Moussoir n'a pu résoudre malgré sa grande érudition et ses très consciencieuses recherches. M. DE LA ROCHETERIE.

Le Tombeau de Louis Ménard, monument du souvenir, par ÉDOUARD CHAMPION. Paris, Champion, 1902, in-12 de XLIV-213 p. — Prix : 3 fr. 50.

Louis Ménard, qui a vécu dans la solitude et le travail, et qui est mort à peu près ignoré du grand public, était un poète et un érudit de valeur peu commune, très supérieur à la foule des fabricants et marchands de livres. Quoi qu'on pense de ses idées, à mon avis bien surannées, de païen obstiné, il restera de lui, je crois, un peu plus qu'un nom, car il a laissé quelques œuvres bien préférables à la moyenne des œuvres contemporaines. Il eut, de son vivant, peu d'admirateurs, n'ayant jamais fait effort pour se faire connaître, mais ils étaient et sont encore très fervents, et ce petit livre, dont M. Édouard Champion a écrit la préface, en est l'intéressant témoignage. C'est un recueil de lettres signées de noms très divers, depuis celui du vénérable M. Wallon jusqu'à celui de M. Bouchor, en passant par MM. Berthelot, Passy, Gérôme, de Hérédia, Barrès, Lemaître, Bourget, Boissier, Huysmans, de Vogüé, Coppée, et beaucoup d'autres, sans compter quelques poètes décadents, dont plusieurs, que je connais peu, semblent être, si j'en juge par leurs lettres, de fameux nigauds. Louis Ménard ne gagnera rien à être louangé de cette sorte. Au surplus c'était un homme de talent, je n'en disconviens pas, mais tout de même un assez pauvre esprit, et que son amour du paganisme a fait choir en pas mal de niaiseries. Du moins il n'en a pas fatigué le public, ce qui le fait supérieur à beaucoup de ses contemporains. Naturellement M. Champion, qui est jeune, exagère un peu la valeur de son héros. Cela lui passera.

ÉDOUARD PONTAL.

Drumont, par LÉON FAURIETTE. Paris, Prieur et Dubois, 1902, in-12 de XXIII-306 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de Léon Fauriette sur M. Drumont est intéressant et bien fait ; c'est, non pas à proprement parler un panégyrique, mais un résumé exact de la vie et de l'œuvre de M. Drumont, résumé attachant et clair qui se lit vraiment avec plaisir. Mais si l'auteur atténue et corrige un peu sur quelques points l'œuvre de M. Drumont, sa critique est un peu timide et ne dit pas, il s'en faut, tout ce qu'on trouve d'exagérations et d'erreurs dans cette œuvre si touffue et si vivante, qui porte trop la marque de certains préjugés et d'une information superficielle et hâtive pour être tout à fait une œuvre de justice et de vérité. J'aime beaucoup M. Drumont, je l'admire volontiers, mais manifestement, il est peu au courant des choses chrétiennes, et le portrait qu'il trace en maints endroits des jésuites et de leurs élèves ressemble fort à une caricature. C'est par intérêt pour lui que je formule ces réserves, et s'il se corrigeait des défauts qui les motivent, ce que je n'espère guère, son

action serait autrement décisive et féconde. Pourquoi fait-il tant d'efforts pour déplaire à beaucoup de gens si naturellement portés à devenir ses amis et ses auxiliaires? Il se fait ainsi à lui-même un très grand tort : cela ne m'empêche pas d'ailleurs de rendre un sincère hommage à son talent et à son courage. Il se vante à tout propos d'être un élève de l'Université ; hélas ! cela se voit trop. Je recommande pourtant volontiers le livre de M. Fauriette comme un très bon résumé et un excellent recueil de morceaux choisis, et je fais écho au cri fier et joyeux qui le termine : La France aux Français !

ÉDOUARD PONTAL.

BULLETIN

Introduction au livre : Pourquoi Jésus-Christ? — Le Vén. Duns Scot, par le R. P. DÉODAT-MARIE DE BASLY. Rome et Paris, Desclée et de Brouwer, 1902, in-8 de 98 p.

Dissertation très enthousiaste, très poétique, très scolastique — ou du moins témoignant d'un grand amour pour la scolastique — ce qui n'empêche pas le point de vue historique, attesté par un grand étalage de notes érudites. L'auteur s'applique d'abord à faire ressortir l'attachante figure du V. Duns Scot, qu'il aime à présenter comme *théologien du Sacré Cœur*. Puis il examine sa *littérature* : l'auteur veut parler de cette terminologie, obscure aux profanes, lumineuse pour l'initié. Puis vient la méthode critique de ce frère Jean, issu de la race « des esprits indépendants et créateurs. » En réalité il s'agit surtout de sa *méthode théologique*, — de ses principes relatifs à l'autorité de l'Église et à l'usage des Écritures, — de ses docteurs préférés : saint Anselme, saint Jean Damascène, saint Denys et saint Augustin, — de cet attachement aux Pères — attachement qui ne l'empêche pas d'y reconnaître çà et là des exagérations voulues : « *excessive loculi sunt, volentes declinare ad aliud extremum* », etc... — de cette prudence qui le tient en suspens lorsque, sur des sujets d'importance, il y a controverse, et que les probabilités s'équilibrent (p. 66). Puis, viennent les *vues synthétiques du Docteur subtil*. Son génie « est plus spécialement ordonnateur. Sa vraie caractéristique est là » (p. 79). Mais « son génie va plus à ordonner qu'à condenser. »

L'opuscule se termine par une note historique (p. 91-98) relative aux éloges ou laisser-passer que lui ont octroyés divers papes — aux actes de divers Conciles — et enfin, à un vœu tout récent du Congrès marial de Lyon.

B. DE CARROY.

Traité théorique et pratique de droit canonique, par Mgr A. TILLOY. Paris, Savaète, s. d., 2 vol. in-8 de XXIII-746 et 693 p. — Prix : 15 fr.

D'une lecture facile, d'une information sûre et d'une doctrine solide, le *Traité théorique et pratique* de Mgr Tilloy trouvera assurément un excellent accueil auprès de tous ceux que rebuterait le latin ecclésiastique ou une étude plus approfondie du droit canonique. De propos délibéré, l'auteur a laissé de côté les discussions trop abstraites, la bibliographie et les références multiples : on sent qu'il a cherché à instruire rapidement de tout ce qui est essentiel, sans se préoccuper d'entraîner ses lecteurs dans des

recherches personnelles. Son œuvre ainsi comprise ne manque pas de mérite, bien que nous la trouvions peu conforme aux besoins scientifiques modernes et aux exemples donnés par les récents auteurs de manuels de théologie, d'histoire ecclésiastique ou d'études bibliques. Une bonne table alphabétique facilite le maniement de ces deux volumes et complète avantageusement la table des matières où s'égareraient peut-être les recherches hâtives des non initiés. G. PÉRIES.

La Vie après le pensionnat. Complément de la « Vie au Pensionnat », par l'auteur des *Paillettes d'or* (l'abbé SYLVAIN). 1re partie. Avignon, Aubanel, 1902, in-12 de XXI-254 p. — Prix : 2 fr. 40.

Ce petit livre est l'œuvre de M. l'abbé Sylvain, l'auteur des *Paillettes d'or*, c'est en dire à la fois le caractère pratique et le charme délicat. L'auteur y traite de *la Jeune Fille dans la famille* et de *la Jeune fille dans la paroisse;* dans la famille, il nous fait voir ce que doit être son influence, sa vie extérieure, sa vie intime; dans la paroisse, quelle idée elle doit s'en faire et quels devoirs elle y doit remplir. Tout cela est excellent et très pratique. Je regrette toutefois qu'il se trouve, soit dans le livre, soit, ce qui est plus grave, dans la lettre épiscopale qui l'approuve, quelques traces de ces dispositions jalouses qu'on accuse à tort, je crois, le clergé séculier de nourrir à l'endroit des œuvres qui s'abritent dans les chapelles de communautés. Il est fort possible, hélas! que toutes ces œuvres disparaissent d'ici peu, — c'est déjà commencé, — et je doute que les paroisses aient à s'en féliciter. Questions délicates, à coup sûr, et qu'il eût été de bon goût, ce me semble, de ne pas soulever aujourd'hui. ÉDOUARD PONTAL.

Parturition, ou mise-bas des femelles domestiques, par ÉMILE THIERRY. Paris, Librairie agricole, 1901, in-12 de 147 p., avec 12 fig. — Prix : 1 fr. 25.

L'auteur a composé ce livre à l'intention du petit cultivateur et des gens de la campagne. Son but serait absolument atteint si, dans deux ou trois chapitres, l'exposé ne prenait un ton scientifique vraiment inconnu à de semblables lecteurs. Le chapitre premier, notamment, emploie des termes spéciaux au lieu des termes et appellations vulgaires des paysans qui ne s'y reconnaîtront pas. C'est regrettable, car pour les autres, l'exposé et les explications sont données avec autorité, méthode et clarté. Les procédés décrits sont faciles à suivre, les conseils nets et pratiques.

Dans une prochaine édition, le léger regret qui vient d'être exprimé disparaîtra aisément, et ce livre se présentera alors avec tout son mérite. G. DE S.

Marcellus de Bordeaux et la Syntaxe française, par SAMUEL CHABERT. Paris, Fontemoing, 1901, in-8 de 105 p. — Prix : 3 fr. 50.

Marcellus de Bordeaux est un écrivain du commencement du Ve siècle, tout à fait inconnu et sous le nom duquel il nous est resté un recueil de recettes médicales, empiriques, superstitieuses et même magiques, sous le nom de *De Medicamentis*. Recueilli en partie dans la tradition populaire et destiné à être lu dans les milieux les moins lettrés, ce traité a été écrit avec le seul souci de la clarté; il offre un spécimen important du latin vulgaire de la Gaule au Ve siècle, et c'est à ce point de vue que M. Chabert l'étudie

avec beaucoup de science et de critique. Notre écrivain était cependant lettré : ses écrits sont orthographiés avec la plus grande correction et ne fournissent rien à l'étude de la phonétique du bas latin, mais il n'en est pas de même pour la syntaxe ; s'il respecte l'orthographe des désinences casuelles qui perdaient alors leur valeur phonétique, il emploie presque constamment dans la construction de ses phrases les particules *ex, de, ab* et autres, tendance analytique qui devait si profondément distinguer le latin des langues dérivées ; M. Chabert observe la persistance du génitif dans Marcellus et y voit les origines d'une construction bien connue de l'ancien français dont *Hôtel Dieu* nous offre un exemple cristallisé ; cette construction, qui a toujours été exceptionnelle, me semble remonter plutôt à un datif. La conjugaison de Marcellus n'offre pas de particularités bien importantes ; c'est l'emploi d'une foule d'enclitiques, déterminatifs, pronoms, adverbes, mots inutiles que M. Chabert appelle outils du langage, qui montre surtout la marche rapide de la syntaxe latine vers l'analyse qui devait si complètement triompher dans le français. J. C. P.

The Mystery of the sea, by BRAM STOKER. London, Heinemann, 1902, in-8 cartonné de 498 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il n'est pas dans les habitudes du *Polybiblion* d'analyser les romans étrangers, mais une fois n'est pas coutume. Nous n'avons certes pas sous les yeux un roman « modern style », œuvre de psychologie puissante. Nous n'apercevons là rien de la manière d'un Bourget, d'un d'Annunzio ou d'un Dostoievsky. L'ironie si fine et si pénétrante d'un Rudyard Kipling est étrangère au talent de M. Bram Stoker, mais, en lisant son dernier ouvrage, nous nous sommes cru plus jeune, nous avons ressenti de nouveau les émotions un peu naïves, point complexes, du temps jadis. Nous retrouvions modernisées les chevauchées et les luttes de d'Artagnan et de ses compagnons, les grottes merveilleuses, les souterrains, le trésor fantastique de Monte-Cristo, les pages d'amour des feuilletons de Xavier de Montépin, les intrigues des romans de Gaboriau, les pistes patiemment suivies par de dignes émules des héros de Fenimore Cooper. Une étude scientifique, mais parfois peu claire, d'un système cryptographique sert de lien à tout cela. De belles et vivantes descriptions de paysages maritimes et de tempêtes donnent un certain mérite littéraire à ce récit d'aventures bizarres et dramatiques. J. C. T.

Lulli Arjona, por ALFONSO DÁNVILA. Madrid, imp. Hernandez, 1901, in-12 de 338 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Conquista de la elegancia, par le même. Madrid, imp. Hernandez, 1901, in-12 de 327 p. — Prix : 3 fr. 50.

Deux nouvelles psychologiques de l'érudit chroniqueur de D. Christobal de Moura. Nous n'entreprendrons pas de les analyser, ce qui nous mènerait trop loin ; mais nous pouvons en recommander la lecture à ceux qu'intéressent la littérature espagnole et l'étude des mœurs castillanes. Il n'y aurait à reprocher à l'auteur, au point de vue du style, qu'un abus, général d'ailleurs chez les écrivains de la Péninsule, de locutions françaises fort à la mode à Madrid, comme si la langue de Cervantes n'était pas assez riche par elle-même, sans être obligée d'emprunter à un idiome étranger des termes nouveaux. Mais ce n'est là qu'un défaut de détail. M. Alfonso Dánvila est un peintre et un narrateur ; ses tableaux sont pris sur le vif, et ses

récits, pleins de vie et de vérité, sont la fidèle expression de la réalité, sans toutefois tomber dans la vulgarité ni dans le réalisme. Souhaitons un succès bien mérité au romancier espagnol. G. BERNARD.

Lettere ai giovani, del Padre LACORDAIRE, nuova traduzione italiana con alcune lettere inedite, cenni biografici ed indice analitico (dal sac. Cesare Orsenigo). Milano, Giuseppe Palma, 1902, in-16 de XIX-299 p. — Prix : 2 fr.

Le titre de ce petit volume n'est pas tout à fait exact. Il semble nous annoncer quelques lettres inédites du P. Lacordaire, et il n'est que la traduction pure et simple du recueil jadis publié par l'abbé Perreyve.

Il n'en faut pas moins savoir gré à M. l'abbé Orsenigo d'avoir facilité à la jeunesse italienne la lecture de ces lettres admirables et fortes, où le grand orateur dominicain a fait passer son cœur et son âme, où il parle un langage capable de faire vibrer une corde chez tout lecteur généreux, où la jeunesse puisera des enseignements plus nécessaires que jamais à notre époque.

La traduction est fidèle et assez élégante. L'esquisse biographique qui la précède est un peu brève, mais suffit cependant à donner une idée juste de l'illustre écrivain.

On aurait pu éclairer par des notes quelques-unes de ces lettres ; de celles notamment qui sont adressées à l'abbé Perreyve, on aurait rapproché avec avantage celles qui les ont provoquées ou qui les ont suivies. Mais c'est là un reproche qui s'adresse autant à l'édition française qu'à la traduction italienne

E.-G. LEDOS.

Deux Conciles inconnus de Cambrai et de Lille. *Contribution à l'histoire du grand Schisme en Cambrésis, en Flandre, en Hainaut et en Brabant*, par le chanoine SALEMBIER. Lille, Morel, 1901, in-8 de 115 p.

Le savant chanoine Salembier, dont l'étude substantielle sur le grand Schisme d'Occident a été fort remarquée il y a quelques années, fait connaître dans cet opuscule des synodes de Cambrai et de Lille, qui éclairent d'un nouveau jour certains coins obscurs de cette période troublée. Après un bref aperçu de l'agitation causée dans le monde catholique par la lutte d'Urbain et de Clément, l'auteur nous décrit la situation particulière des Flandres et la mission spéciale qu'eut à y remplir le cardinal Guy de Malesset. Il nous donne le texte d'un de ses discours prononcé à Cambrai en 1380 (récemment retrouvé à la Bibliothèque nationale et à la Vaticane), et en fait un judicieux commentaire historique. Jean d'Aramon, délégué de la Faculté de droit de Paris, vint à son tour à Lille, quatre ans plus tard, pour une mission analogue, et le texte de son discours (conservé à la Bibliothèque Barberini), permet de reconstituer la situation politique de la Papauté en Flandre et de constater que les synodes de Cambrai et de Lille n'eurent tout d'abord que des résultats très précaires. Ce pays se laissa pourtant gagner peu après par le parti clémentin, à l'exception de Gand qui garda jusqu'au bout l'obédience des Papes de Rome. Le changement que n'avaient pu d'abord opérer les démarches de Guy de Malesset et de Jean d'Aramon fut en effet dû aux « efforts des évêques, aux défections qui se produisirent au sein du haut clergé urbaniste, à la malveillance peu dissimulée que témoignaient Philippe, Marguerite et Yolande de Bar aux prêtres attachés à Rome, et surtout aux maladresses commises par

les légats d'Urbain et de Boniface » (p. 104). M. Salembier a traité cette matière avec le talent et la clarte d'exposition dont il est coutumier.

G. PÉRIES.

Lettres sur l'histoire de France, par GEORGES DE PASCAL. 1re série. Paris, Oudin, 1902, in-12 de 165 p. — Prix : 2 fr.

M. Georges de Pascal a emprunté à Augustin Thierry le titre d'un ouvrage demeuré célèbre ; il a de cet historien l'impartialité consciencieuse et la précision colorée, mais son objet est tout autre. Il veut publier au fil de la pensée et de la plume des considérations historiques et sociales sur le rôle ou la vocation de la France ; il veut retrouver dans le passé le mot de son histoire et y puiser, avec de hautes leçons, l'espérance de temps meilleurs. Il commence par dégager l'idée directrice de notre histoire : cette idée, c'est que la France est l'avant-garde de l'armée de Dieu, le sergent de Dieu, comme disait saint Louis, et le connétable de Jésus-Christ. Passant en revue les grandes époques de l'histoire nationale, il montre l'Église, la royauté capétienne, la féodalité, la chevalerie et les croisades, enfin le mouvement communal obéissant à cette idée, et les événements s'orientant de ce côté, comme vers un pôle magnétique. Cette conception n'est pas celle de tous les historiens, mais c'était celle de saint Paul, de saint Augustin et de Lactance, et c'eût été assurément celle de Bossuet s'il avait poursuivi son *Discours sur l'histoire universelle*, au-delà de Charlemagne. La France a une vocation, une fonction publique ; ce n'est pas là une simple vue théologique, c'est une conclusion scientifique qui se trouve attestée et vérifiée par son histoire. Nous ne pouvons que féliciter M. de Pascal de ses études ; il réalise l'idéal de l'historien, tel que Léon XIII l'a défini dans sa *Lettre sur les études historiques* : « La première loi de l'histoire est de ne jamais affirmer le faux ; la seconde d'oser dire toute la vérité. » L'auteur la dit avec courage et fermeté, et dans un style excellent.

L. MENSCH.

La Désolation dans le sanctuaire, par Un antisémite de la « Patrie française. » Paris, Savaète, 1902, in-12 de 297 p. — Prix : 3 fr.

Que dire de ce livre, dont l'auteur avait publié déjà une préface dans *l'Abomination dans le lieu saint ?* Ceux qui connaissent les attaques audacieuses de M. Drumont, de M. P. de Cassagnac et de M. G. de Pierrefeu contre l'épiscopat français contemporain peuvent d'avance se faire une idée de l'ouvrage que nous présentons aujourd'hui au public. Celui qui l'a écrit est un prêtre : il ne dit pas son nom, et ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de ne pas le dévoiler. Nous voulons bien aussi ne pas suspecter ses bonnes intentions ; mais chacun est en droit de se demander s'il est bien opportun, pour ne pas dire licite, de battre en brèche l'autorité ecclésiastique et de faire la morale à ses supérieurs hiérarchiques. Ce que se permettent des journaux boulevardiers, dans un style qui sent la réclame et qui ne manque pas d'obtenir beaucoup de succès, ne nous semble pas de mise dans un volume qui se présente comme document historique. Telle est l'impression qui nous reste, après une lecture très attentive de *la Désolation dans le sanctuaire*. L'auteur est navré des faiblesses de certains de nos prélats ; il les étale avec une complaisance voulue ; il en conclut que le gouvernement sous lequel nous vivons choisit ses créatures parmi les hommes les plus *compromis :* cela est peu flatteur pour l'épiscopat français. Mais les défaillances, s'il y en a, de quelques-uns, sont-elles de nature à rejaillir sur l'ensemble ? Était-il même nécessaire

de les faire ressortir dans un ouvrage qui se prétend sérieux, alors que trop de brochures et de pamphlets les ont répandues à cor et à cri ?

Et puis, empressons-nous de le dire, outre le respect qu'un prêtre doit à l'autorité ecclésiastique, il y a des formes de langage à observer, que l'auteur ne comprend certainement pas. Quel bien résultera-t-il de sa publication ? Les adversaires de la religion jubileront ; les catholiques gémiront ; ceux qui cherchent la vérité hésiteront, dans une défiance légitime, et, somme toute, l'auteur aura produit beaucoup de mal et très peu de bien.

G. BERNARD.

Governor Thomas H. Hicks of Maryland and the Civil War, by GEORGE L. P. RADCLIFFE. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1901, in-8 de 141 p. (*Johns Hopkins University studies in Historical and Political Science*). — Prix : 2 fr. 50.

Quel fut, durant les débuts de la guerre de Sécession, le rôle du gouverneur de Maryland, Thomas Holliday Hicks, voilà ce que M. George L. P. Radcliffe a étudié dans un substantiel travail. En des conjectures très délicates, Hicks, — qui dirigeait un État situé entre le Sud et le Nord, à peu de distance de la capitale (dont il commandait toutes les voies d'accès direct), un État possesseur d'esclaves, mais cependant rattaché par de nombreux intérêts aux pays abolitionnistes, — a montré beaucoup de sang-froid, d'habileté et d'énergie. S'il parut, dans certains cas, pencher du côté du Sud, du moins, à partir des derniers jours du mois de mai 1861, fut-on certain qu'il avait embrassé le parti des antiesclavagistes. Par son refus constant de convoquer la « Législature rebelle », peut-être Hicks a-t-il empêché le Maryland de s'unir aux États du Sud; il a en tout cas donné à l'opinion publique du pays qu'il dirigeait le temps de se rendre un compte exact de la situation, et de se modifier en conséquence; et plus tard, sa lutte contre la même assemblée constitue un chapitre des plus mouvementés de l'histoire particulière du Maryland. A l'aide de nombreux documents du temps, et d'indications fournies par des témoins oculaires, M. Radcliffe a composé une intéressante monographie, de portée plus grande que celle de la plupart des études provinciales insérées dans les *Johns Hopkins University studies*, puisqu'elle éclaire certains points encore assez obscurs de l'histoire nationale des États-Unis.

H. F.

Bibliographie térésienne. *Ouvrages français et étrangers sur sainte Térèse et sur ses œuvres*, bibliographie critique, par HENRI DE CURZON. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1902, in-18 de 69 p. — Prix : 3 fr.

M. de Curzon range les ouvrages qu'il fait rentrer dans sa « Bibliographie térésienne » sous les rubriques suivantes : I. Bibliographie générale pour les œuvres de sainte Thérèse ou les écrits qui lui sont relatifs; II. Œuvres : 1. Éditions générales ou mêlées; 2. Traductions générales ou partielles; 3. Œuvres séparées; III. Histoire et biographie : 1. Ouvrages documentaires et de première main; 2. Ouvrages historiques; — Commentaires et ouvrages d'édification; — Œuvres littéraires en l'honneur de la sainte; — Études diverses relatives à la sainte; — Généralités relatives à la sainte et à son ordre; — Histoires annexes.

Comme ce n'est pas ici une bibliographie complète, mais une bibliographie critique, on ne s'étonnera pas de rencontrer dans le travail de M. de Curzon des lacunes qui peuvent être voulues. Je note cependant avec regret

l'omission de l'important ouvrage du P. Poulain : *Des Grâces d'oraison*, où sainte Thérèse tient une large place, et qui offre tant de lumière pour l'étude de la grande mystique. Il n'eût peut-être pas été inutile de signaler les premières traductions des œuvres de la sainte en langue étrangère, comme la traduction anglaise de la vie qui a paru en 1645 à Anvers sous le titre : *The Flamming heart*.

Je ferai encore à M. de Curzon des critiques de détail : pourquoi écrire sainte Térèse? c'est une forme bâtarde, il faut en franciser le nom en Thérèse ou lui laisser absolument sa forme espagnole : Teresa. Les références bibliographiques ne sont pas toujours assez précises : il n'eût pas été inutile, par exemple, de transcrire le titre des traductions citées. L'ouvrage du prince d'Œttingen cité page 42 n'est pas fait « d'après l'ouvrage... de la carmélite de Caen », il en est simplement la traduction; et il fallait à mon sens ou l'omettre entièrement, ou le citer immédiatement après ce dernier.

On sent bien que ces petites chicanes n'ôtent pas à l'essai de M. de Curzon son mérite et sa réelle utilité. E.-G. L.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Les sciences naturelles viennent de faire une grande perte en la personne de M. Pierre-Paul DEHÉRAIN, chimiste français, fort connu, qui vient de mourir à 72 ans. M. Dehérain était né à Paris en 1830. Après avoir suivi les cours de la Faculté des sciences de cette ville, il se fit recevoir docteur ès sciences en 1860. D'abord professeur de chimie au collège Chaptal, il fut nommé en 1865 à la chaire de chimie de l'École d'agriculture de Grignon. En 1872 il devint aide-naturaliste au Muséum pour la culture et, le 10 janvier 1880, il y obtenait la chaire de physiologie végétale. Le 12 décembre 1887 il fut élu membre de l'Académie des sciences (section d'économie rurale) à la place de Boussingault. M. Dehérain laisse des ouvrages très appréciés, parmi lesquels nous citerons : *Chimie et physique horticoles* (Paris, 1854, in-12) ; — *Recherches sur l'emploi agricole des phosphates* (Paris, 1860, in-8) ; — *Annuaire scientifique*, avec la collaboration de divers savants (Paris, in-12, publication annuelle depuis 1861) ; — *Éléments de chimie. Enseignement secondaire spécial* (Paris, 1867-1870, 4 vol. in-12), avec la collaboration de M. G. Tissandier ; — *Cours de chimie agricole professé à l'École d'agriculture de Grignon* (Paris, 1873, gr. in-8) ; — *Culture du champ d'expériences de la station agronomique de Grignon pendant les années 1875, 1876, 1877, 1878* (Paris, 1873, in-8) ; — *Exposition internationale de 1889. Travaux de la station agronomique de l'École d'agriculture de Grignon* (Paris, 1889, in-8) ; — *Traité de chimie agricole. Développements des végétaux, terre arable, amendements et engrais* (Paris, 1892, gr. in-8) ; — *Les Engrais, les ferments de la terre* (Paris, 1895, in-16) ; — *Les Plantes de grande culture. Blé, pommes de terre, betteraves fourragères et betteraves de distillerie, betteraves à sucre* (Paris, 1898, in-8). M. Dehérain a, en outre, donné de nombreux articles à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Nature*, à la *Revue générale des sciences*, etc.

— M. Alexandre-Louis-Joseph BERTRAND, l'éminent archéologue qui vient de mourir à 82 ans, était né à Paris, le 28 juin 1820. Après avoir suivi les cours de l'École normale supérieure, puis ceux de l'École française d'Athènes, il soutint brillamment, en 1859, sa thèse de doctorat ès-lettres. Abandonnant presque aussitôt l'étude de la mythologie et de l'archéologie

grecques auxquelles il avait consacré ses premiers ouvrages, il se voua entièrement à des recherches sur les antiquités préhistoriques de la Gaule et sur l'histoire des Celtes nos ancêtres. Il devint, en 1867, conservateur du musée de Saint-Germain, à la fondation duquel il avait contribué plus que personne et il continua à l'administrer jusqu'à sa mort. En 1882, il avait été choisi pour occuper la chaire d'archéologie nationale à l'École du Louvre. Le 18 novembre 1881, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait reçu à la place de Littré. Ses nombreux travaux d'archéologie nationale et préhistorique font autorité dans le monde des savants. Les principaux sont : *Essai sur les dieux protecteurs des héros grecs et troyens dans l'Iliade* (Rennes, 1857, in-8) ; — *Études de mythologie et d'archéologie grecques. D'Athènes à Argos* (Paris, 1858, in-12) ; — *Les Voies romaines en Gaule. Voies des itinéraires. Résumé du travail de la commission de la topographie des Gaules* (Paris, 1863, in-8) ; — *Archéologie celtique et gauloise. Mémoires et documents relatifs aux premiers temps de notre histoire nationale* (Paris, 1876, in-8) ; — *De la valeur des expressions « Celtes » et « Galates, » « Celtique » et « Galatie », dans Polybe* (Paris, 1876, in-8) ; — *Cours d'archéologie nationale. La Gaule avant les Gaulois, d'après les monuments et les textes* (Paris, 1884, in-8). Son ouvrage capital sur nos origines, a été réédité de 1890 à 1894 en 4 volumes, après avoir été entièrement remanié et refondu, et cela avec la collaboration de MM. Collignon, Ernest Hamy, M. Berthelot, Ed. Piette et Salomon Reinach. M. Alexandre Bertrand a, de plus, donné une traduction de la *Guerre des Gaules*, de Jules César. Enfin, il a publié de nombreux articles dans la *Revue archéologique*, dont la nouvelle série avait passé sous sa direction.

Nous apprenons la mort de M. Pierre-Marie-Alexis MILLARDET, botaniste, auquel ses recherches sur les cryptogames et les maladies parasitaires de la vigne avaient attiré une grande réputation. M. Millardet était né à Montmirey (Jura), le 3 décembre 1838. En 1868 il était docteur en médecine et, l'année suivante, docteur ès-sciences naturelles. En 1871, il fut envoyé comme chargé de cours à la Faculté des sciences de Nancy, et en 1876 il passa, en qualité de professeur de botanique, à la Faculté des sciences de Bordeaux. Le 28 mai 1888, il fut élu membre correspondant de l'Académie des sciences. Il a consigné le résultat de ses recherches dans de nombreux ouvrages parmi lesquels on doit citer : *Recherches sur les mouvements périodiques de la sensitive* (Paris, 1868, in-4) ; — *Le Prothalium mâle des cryptogames vasculaires* (Strasbourg, 1869, in-8) ; — *La Question des vignes américaines au point de vue théorique et pratique* (Paris, 1877, in-8) ; — *Notes sur les vignes américaines et opuscules divers sur le même sujet* (Paris, 1882, in-8) ; — *Histoire des principales variétés et espèces de vignes d'origine américaine qui résistent au phylloxéra* (Paris, 1885, gr. in-4) ; — *Traitement du mildiou et du rot par le mélange de chaux et de sulfate de cuivre* (Bordeaux, 1886, gr. in-8) ; — *Nouvelles Recherches sur le développement et le traitement du mildiou et de l'anthracnose* (Paris, 1887, in-8) ; — *Considérations raisonnées sur les divers procédés de traitement du mildiou par les composés cuivreux, suivies d'une notice sur le traitement de la maladie de la pomme de terre et de celle de la tomate* (Bordeaux, 1887, in-8) ; — *Instruction pratique pour le traitement du mildiou et du rot de la vigne, suivie d'une notice sur le traitement de la maladie de la tomate et de la pomme de terre* (Bordeaux, 1887, in-8).

— M. Lucien MUHLFELD, critique et romancier, qui vient d'être enlevé prématurément à l'âge de 32 ans, était né à Paris le 4 août 1870. Après avoir terminé ses études et obtenu ses licences ès lettres et en droit, il débuta dans le journalisme comme critique à la *Revue d'art dra-*

matique. Nommé bibliothécaire à la Sorbonne, il ne tarda pas à résigner ses fonctions pour se livrer exclusivement à la critique littéraire et au roman, ainsi qu'au théâtre. Ses romans : *La Carrière d'André Tourette*, *le Mauvais Désir* et *l'Associée* ont été bien accueillis. En fait de critique littéraire, il laisse deux ouvrages : *La Fin d'un art* et *le Monde où l'on imprime*.

— M. l'abbé Étienne-Constant MINJARD, missionnaire apostolique, chanoine honoraire des diocèses de Genève et de La Rochelle, est mort à Arcachon, le 6 janvier, à l'âge de 72 ans. Attiré à l'ordre des Frères Prêcheurs par Lacordaire, dont il fut l'un des disciples aimés, il ne tarda pas à s'acquérir dans la chaire une véritable réputation d'orateur. Dans les églises de la capitale ou de la province, les auditeurs se pressaient en foule aux sermons éloquents qu'il donnait sous la robe blanche des dominicains et plus tard sous son vêtement de chanoine, quand des raisons personnelles l'eurent amené à quitter l'ordre dont il demeura d'ailleurs jusqu'au bout l'un des amis les plus fidèles. Retiré depuis longtemps à Arcachon et ayant renoncé à poursuivre d'une manière régulière le cours de ses prédications, il avait du moins voulu faire pénétrer dans le public qui lit les enseignements qu'il ne distribuait plus du haut de la chaire. Nous avons eu occasion de signaler à nos lecteurs le bel ouvrage qu'il a consacré à *l'Homme-Dieu* et dont les deux premiers volumes étudient la personne de Jésus-Christ, les deux derniers son œuvre (Paris, Lethielleux, s. d.). Quand Dieu l'a rappelé à lui, il composait un autre ouvrage sur la prière.

— Le Dr Frederick TEMPLE, archevêque anglican de Canterbury, primat de l'Église anglicane, qui vient de mourir à 81 ans, était né en 1821, dans les îles Ioniennes, qui appartenaient alors à l'Angleterre, et où son père, officier anglais, était en garnison. Après avoir terminé ses études à l'Université d'Oxford, il fut ordonné ministre en 1846. Devenu plus tard directeur du collège de Rugby, il fut l'un des promoteurs de la publication des *Essais et revues*. Évêque d'Exeter en 1868, puis de Londres en 1885, il fut nommé archevêque de Canterbury en 1896. Il avait publié divers ouvrages bien accueillis par ses compatriotes, entre autres : *Relations entre la science et la religion*.

— On annonce encore la mort de : Mlle BLAZE DE BURY, fille du critique de ce nom et auteur elle-même de quelques ouvrages, tels que : *Un Divorce royal. Anne Boleyn* (Paris, 1890, in-12) et *Profils shakespeariens, Cléopâtre, Lady Macbeth, Juliette, Béatrix* (Paris, 1891, in-12) ; — MM. Ch. BUVIGNIER, sénateur de la Meuse, ancien député, ancien sous-préfet, auteur d'intéressants travaux historiques sur la Lorraine et les Trois-Évêchés, entre autres de : *Notes sur les archives de l'hôtel de ville de Verdun* (Metz, 1855) et *Jametz et ses seigneurs* (Verdun, 1861, gr. in-8) ; — COURAYE DU PARC, chef du bureau du Catalogue à la Bibliothèque nationale, bibliographe distingué et l'un des meilleurs connaisseurs de notre vieille litterature francaise, mort à 45 ans ; — Guillaume-Ernest CRESSON, avocat à la cour d'appel de Paris, ancien bâtonnier de l'ordre, ancien préfet de police à la fin de 1870, mort à 78 ans, lequel laisse : *Abrégé des usages et règles de la profession d'avocat* (Paris, 1896, in-8) et *Cent Jours de siège à la préfecture de police* (Paris, 1901, in-16) ; — Léon ÉPINETTE, romancier et dramaturge, fondateur du journal *Lutèce*, qui écrivait sous le pseudonyme de Léo Trézenic, mort à 47 ans ; — l'abbé L. FOLLIOLEY, ancien professeur de l'Université et ancien professeur au séminaire d'Arras, mort à Douai, lequel, après avoir publié récemment un important ouvrage : *Montalembert et Monseigneur Parisis*, préparait une vie complète de cet évêque ;

— Paul-Gabriel HAUTEFEUILLE, minéralogiste et chimiste de grande valeur, membre de l'Académie des sciences, professeur de minéralogie à la Faculté des sciences de l'Université de Paris, mort le 8 décembre, à 66 ans; — Charles JOLY, journaliste parisien, correspondant de divers journaux de la province et de l'Algérie; — le docteur Stephen LE PAULMIER, qui a publié des ouvrages intéressants, tels que : *Ambroise Paré, d'après de nouveaux documents découverts aux Archives nationales et des papiers de famille* (Paris, 1884, in-8); — PONSARD, fondateur d'un journal agricole, le *Conservateur de la Champagne*; — Antoine SÉRENO, fondateur du *Petit Méridional*, auteur de quelques drames; — VOLNEY-RIQUET, professeur à l'École alsacienne, secrétaire général de la réunion des études algériennes.

— A l'étranger on annonce encore la mort de MM. : Dr Rudolphe BEHRLE, chanoine et écrivain allemand, mort le 18 novembre, à Fribourg-en-Brisgau, à 77 ans;— Ernst von BIDDER, gynécologue allemand, mort récemment à Eisenach; — Dr Karl BURGER, professeur de laryngoscopie, mort récemment à Bonn; — Dr Ladislaw CELACOWSKY, professeur de botanique à l'Université tchèque de Prague, mort dans cette ville, le 23 novembre, à 68 ans; — Placide COUDRAU, doyen des journalistes suisses, rédacteur de la *Gazette romanche* de Dissentis, mort à 84 ans; — Dr Hermann DINGLER, professeur de botanique à l'École supérieure d'Aschaffenbourg, mort dans cette ville, à 56 ans; — Dr Friedrich DORNBLÜTH, conseiller de médecine, auteur d'ouvrages sur la thérapeutique, mort récemment à Francfort-sur-le-Mein, à 77 ans; — Dr Nathanael FEUER, professeur de thérapeutique des maladies de l'oreille, mort récemment à Budapest à 57 ans; — FOOTMAN, écrivain et ministre protestant anglais, lequel laisse divers ouvrages, tels que *Life, its Friends and Foes; Reasonable apprehensions and reassuring Hints; Aspects and Retrospects*; — le baron GUNDECAR DE SUTTNER, écrivain autrichien, qui, avec la comtesse Kinska, sa femme, connue sous le nom de baronne Bertha, se donnait comme un apôtre de la paix, et avait publié un certain nombre de romans plus ou moins sociologiques, mort le 10 décembre, à Hermansdorf, à 53 ans; — Dr Franz GRÄFF, professeur de minéralogie allemand, mort récemment à Fribourg en Brisgau, à 47 ans; — Dr Woldemar GRÜNER, historien allemand, mort le 16 novembre, à Leipzig, à 52 ans; — Dr Alfred HEGLER, professeur de théologie allemand, mort à Tubingue, le 4 décembre; — Eduard HILLER, poète allemand, mort récemment, à Buoch, à 87 ans, lequel laisse de gracieuses poésies, qui, écrites dans le dialecte souabe, ne sont malheureusement pas à la portée de tout le monde; — George HUBSMANN, professeur d'agriculture à l'Université du Missouri, mort le 6 novembre, à Napa (Californie), à 75 ans; — Dr Franz KLASSEN, éditeur du journal catholique libéral, récemment fondé, *Das 20te Jahrhundert*, mort à Munich, à 50 ans; — Franz KLINGER, professeur de théologie autrichien, mort le 2 décembre, à Graz, à 71 ans; — Dr KRAFFTEBING, professeur de médecine autrichien, connu pour ses recherches sur les maladies nerveuses; — DE KUPFFER, professeur d'anatomie à l'Université de Munich et conseiller privé bavarois; — Henri LANDERMANN, poète autrichien fort estimé, qui écrivait sous le pseudonyme de Hieronymus Lorm, mort à Brünn, le 3 décembre, à 82 ans; — Mme Werner LAURIE, morte récemment à Cannes, laquelle a publié divers ouvrages, principalement pour la jeunesse, tels que *Home and its Duties, Henry's First History of England, Kensington Readers, Playtime with the Poets*; — Dr Ioh. LEMBERG, professeur de minéralogie allemand, mort le 20 novembre, à Dorpat, à 60 ans; — Dr Ernst LUCIUS, écrivain et professeur de droit ecclésiastique allemand, mort à Strasbourg, à

la fin de novembre, à 50 ans, lequel a donné des articles fort appréciés à la *Zeitschrift für Missionswesen und Religionswissenschaft*, et laisse des ouvrages estimés ; — Alexandre MACLAY, ancien maître d'école anglais, mort à Peebles, à 69 ans, lequel laisse différents ouvrages de valeur sur l'éducation, entre autres : *Foreign systems of education ; Aesthetics in Schools ; A History of Scotland ;* — Dr Ernst MEHNER, professeur d'anatomie à l'Université de Halle, mort le 16 novembre, à Meiningen ; — Dr Joannes MISLICENUS, conseiller aulique allemand, professeur de chimie à l'Université de Leipzig, mort dans cette ville le 4 décembre, à 68 ans, lequel laisse un ouvrage estimé sur les atomes ; — Dr. Karl NICOLADONI, conseiller aulique autrichien, professeur de chimie à Graz, mort dans cette ville, le 4 décembre, à 55 ans ; — le baron D'ORFELE, historien bavarois, directeur des archives d'État et membre de l'Académie de Munich ; — George QUERFURTH, professeur à l'École supérieure technique de Brunswick, mort dans cette ville, le 27 novembre, à 65 ans ; — Lorenz ROHR, auteur de poésies composées dans le dialecte allemand du Palatinat rhénan, mort récemment à Evansville (Indiana), à 56 ans ; — Ogden Nicolas ROOD, professeur de physique à l'Université de Colombie (États-Unis), mort récemment à New York ; — Dr Friedrich RÜDORFF, conseiller d'État, professeur de chimie à l'École supérieure technique de Charlottenbourg, mort dans cette ville le 29 novembre, à 71 ans ; — Karl RZIHA, météorologiste hongrois, mort le 3 décembre, à Budapest ; — Gustave Adolphe SCHIMMER, écrivain allemand, auteur de travaux sur la statistique, mort le 17 novembre, à Vienne, à 75 ans ; — Dr Hermann SEUFFERT, professeur d'histoire du droit, mort le 22 novembre, à Bonn, à 64 ans ; — Dr Sören SÖRENSEN, professeur de langues orientales danois, mort à Copenhague, le 8 décembre ; — Dr STERN, directeur de la *Gazette de Francfort*, connu par la lutte qu'il soutint contre la politique de M. de Bismarck et qui lui attira de nombreuses condamnations ; — Dr Antoine STUXBERG, zoologue allemand, directeur du Muséum de Gothenbourg, mort dans cette ville, le 1er décembre ; — Dr George THOMS, professeur de chimie agricole à l'École polytechnique de Riga (Russie), mort dans cette ville, le 15 novembre, à 60 ans ; — Dr VOIGT, professeur allemand, mort le 5 décembre, à Berlin ; — Dr Max WILDE, professeur d'hygiène allemand, mort récemment à Munich, à 32 ans ; — Dr W. WOLLNER, professeur de littérature slave, mort à Leipzig, le 14 décembre, à 51 ans ; — Dr John YOUNG, ancien professeur d'histoire naturelle à l'Université de Glasgow, lequel, en dehors de ses travaux sur la zoologie, s'était beaucoup occupé d'archéologie locale.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 5 décembre, M. Omont développe son opinion sur la date d'un manuscrit grec de l'Évangile de saint Marc, date qu'il fixe au neuvième siècle, contrairement à l'opinion admise jusqu'à présent. — M. Héron de Villefosse présente les photographies de deux sarcophages découverts à Carthage par le P. Delattre, et dont la description a été donnée dans une précédente séance. — M. S. Reinach poursuit la lecture d'un mémoire sur Sisyphe aux enfers. — Le 12 décembre, M. Ch. Berger présente l'éloge de M. Al. Bertrand et rappelle les services qu'il a rendus à la science en faisant du Musée de Saint-Germain la synthèse de ses connaissances archéologiques. — M. Schlumberger présente, au nom de M. le général de Beylié, l'ouvrage de celui-ci sur *l'Habitation byzantine*. — M. Héron de Villefosse dépose l'ouvrage de M. V. Mortet sur *Vitruve et son œuvre*. — Le 19 décembre, M. Meslier rend compte des fouilles qu'il a exécutées à Dougga, Tunisie. —

Le 26 décembre, M. Ph. Berger exprime à M. Wallon les félicitations de toute l'Académie. M. Wallon remercie M. le Président, et rappelle que le siège qu'il occupe a été celui de Quatremère de Quincy. — M. S. Reinach termine la lecture de son mémoire sur Sisyphe aux enfers.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 6 décembre, M. Alb. Sorel proclame la liste des prix décernés par l'Académie, et fait l'éloge de MM. Drouyn de Lhuys, de Mme Carnot, de Mme Meynier, et du prince Georges Bibesco. — M. G. Picot, lit une notice sur la vie et les travaux de M. Paul Janet. — M. Bergson présente un rapport sur la fondation Carnot. — Le 13 décembre, M. Dareste offre un exemplaire de la nouvelle édition du *Traité de procédure*, de feu M. Garsonnet. — M. Ribot fait hommage au nom de l'auteur, M. G. Richard, d'un travail sur *l'Idée de l'évolution dans la nature et dans l'histoire*. — M. Stourm offre le *Traité de l'impôt foncier* de M. Dessart. — M. Gréard donne communication d'un mémoire sur Michelet et l'Éducation nationale.

CONCOURS ET PRIX. — L'Université de Vienne met au concours (fondation Lackenbacher, 800 couronnes; — délai pour la remise des manuscrits 15 mai 1904) le sujet suivant : *Epistolarum ad Ephesios et Colossenses doctrina de persona Salvatoris et de ejus opere salvifico systematice proponatur*... Les travaux soumis au concours pourront être rédigés soit en latin soit en allemand ; mais à valeur égale le prix sera attribué au mémoire latin. Les concurrents devront se conformer à l'esprit de l'encyclique *Providentissimus Deus*. Sont seuls admis au concours les auditeurs des Facultés de théologie de Vienne, de Prague et de Budapest, ou les prêtres catholiques d'Autriche-Hongrie.

ALMANACHS. — L'édition artistique de l'*Almanach catholique de France pour l'année 1903* (Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, in-4 de 180 p., illustré, cartonné), est le plus cher de tous les almanachs que nous avons passé en revue le mois dernier, ou que nous allons présenter à nos lecteurs : il coûte 5 fr. Mais on en a pour son argent. D'abord, on peut admirer le calendrier avec encadrement or et couleurs. Viennent ensuite les douze mois de l'année, célébrés en belles poésies chrétiennes par M. A. Besson. Ici, l'encadrement du texte est d'une véritable splendeur : des ors à profusion, des couleurs, des fleurs, avec, en outre, une petite image intercalée qui caractérise chaque mois. La statistique de la hiérarchie catholique ne laisse rien à désirer ; il en est de même des indications sur les États européens. Après cela, des articles variés relatifs à la religion, à la littérature, à l'histoire, aux beaux-arts et à la poésie. Les vingt-cinq dernières pages sont consacrées aux « Faits de l'année. » Ajoutons que ce beau volume renferme, tirées sur papier fort, 2 planches phototypiques et 5 autres planches en couleurs, tout simplement admirables.

Rien, dans le genre, n'égale, comme utilité générale, l'*Almanach Hachette* (Paris, Hachette, in-16 de 432-LXXXIV p., avec de nombr. illustrations et une carte routière de France glissée dans une pochette annexe.— Prix : 1 fr. 50). Outre des renseignements nombreux sur l'année 1903 qui commence, il y a là un *Agenda* qui, indépendamment du calendrier, fournit les indications les plus variées et que, ainsi réunies, on chercherait vainement ailleurs. Nous ne saurions, même de loin, suivre cette « petite Encyclopédie de la vie pratique » dans tous ses développements ; nous devons nous borner à citer quelques-uns des principaux sujets traités dans ce précieux almanach : *Les Anciens Visages de la terre. — Les Climats et la vie. — Histoire des religions. — Histoire des États-Unis. — Histoire de l'Année. — Explorateurs de l'Asie. —*

La Catastrophe de la Martinique. — Les Grands Sculpteurs. — Comment soigner nos bébés. — Le Langage des timbres. — La Pisciculture. — Les Races de chevaux. — Épreuves sportives, etc., etc.

Et voici l'*Almanach du Drapeau* pour 1903 (Paris, Hachette, in-16 de 368-LII p, avec de nombr. portraits, vignettes et cartes dont une hors texte, la carte routière de France). — Prix : 1 fr. 50. De ci de là, l'on peut faire quelques réserves au point de vue historique, mais l'ensemble est bien. Trois sujets nous ont, tout de suite, fort intéressés : *Les Grands Capitaines de la mer*, ensemble de courtes notices biographiques (avec portraits) de nos amiraux les plus illustres; *La Guerre de Crimée* et *la Guerre sud-africaine*. Il convient de noter aussi ce qui a trait aux *Gardiens de la paix*, aux *Fêtes militaires de l'année*, aux *Grands Naufrages de la marine de guerre*, sans oublier le *Petit Guide de l'officier de réserve et de territoriale*, *les Chansons militaires*, *Nos chemins de fer coloniaux*. Et, il convient de le remarquer, nous ne donnons là qu'un choix fort limité.

L'*Almanach du Pèlerin* (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8, 0 fr. 50), a réalisé pour 1903 un progrès qui n'est pas à dédaigner : dans la grande quantité de gravures dont il est orné, on en remarque un certain nombre en couleurs. Quant au texte, il est, comme d'habitude, intéressant et édifiant. — L'*Almanach du coin de terre et du foyer* (Paris, 7, avenue des Gobelins, v°, gr. in-8 illustré, 1 fr.), est assurément l'un des almanachs les plus littéraires, les plus artistiques et les plus moraux. Il offre cette particularité qu'il se compose d'articles signés d'écrivains qui, sans suivre la même route dans la vie publique, se sont réunis ici pour faire œuvre commune et utile sous la direction (ou, si vous préférez, le pavillon) de M. l'abbé J. Toiton, créateur de ce nouvel almanach.

« COMPAGNONS DE JÉHU » OU « COMPAGNONS DE JÉSUS. » — En notant dans le *Polybiblion* de septembre dernier (t. XCV, p. 285) un article de M. Petrus Durel (et non Borel, comme cela a été imprimé par erreur) inséré dans la *Nouvelle Revue* du 1er juin 1902, sur *Rouget de Lisle et son frère*, l'un de nos collaborateurs, M. E.-C. Gaudot, avait cru voir dans l'appellation *Compagnons de Jésus*, dont s'était servi M. Durel, une faute résultant d'une mauvaise lecture. Selon notre collaborateur, il s'agissait des *Compagnons de Jéhu*. Or, par une lettre du 8 octobre suivant, M. Durel a protesté contre cette observation, « au nom de la vérité historique. » — Aussitôt, M. Gaudot a procédé à une enquête dont les résultats sont exposés dans la lettre suivante, qu'il nous adresse : « M. Durel a raison : il n'y a jamais eu de *Compagnons de Jéhu*, mais bien des *Compagnons de Jésus*. Je me croyais si parfaitement certain d'être dans le vrai qu'au moment où j'ai rédigé ma notice, je n'ai consulté aucun auteur. Et, ceci est à remarquer, si je m'étais borné à recueillir les avis de ceux de mes compatriotes franc-comtois ayant parlé de ces fameux « Compagnons », c'est-à-dire Charles Nodier, Antoine Sommier, Eugène Rougebief, Désiré Monnier, l'opinion que j'ai émise se serait d'autant plus ancrée dans mon esprit : tous, en effet, citent les *Compagnons de Jéhu*. Mais le témoignage de ces écrivains est souvent suspect. Seul, M. F. Guillermet, dans un travail inséré dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* (année 1877), intitulé : *Trois mois de l'année 1795 à Lons-le-Saunier*, met en scène les *Compagnons de Jésus*, qu'il appelle également *Compagnons de Jéhu*. — Dans la circonstance, laissant de côté les ouvrages imprimés sur la période révolutionnaire, même les plus estimés, j'ai voulu recourir aux sources, et tout ce que l'on m'a communiqué à ce sujet confirme les dires de M. Durel : sans compter le docu-

ment par lui cité (Archives nationales, BB 18), — que je supposais, en tant que pièce isolée, contenir une erreur de copiste quelconque, — on trouve aux mêmes Archives sur les « Compagnons de Jésus, » *invariablement* : 1° un arrêté du Directoire du 13 messidor an V (cote A F III 94, n° 403) ; 2° une lettre de Reverchon, du 4 nivôse an IV (cote A F III 455, folio 36) ; — 3° une série de documents relatifs à l'insurrection des Compagnons aux environs de Lyon et de Bourg-en-Bresse, dans les cartons F⁷ 6159-6160 (affaire Astier). — J'ajoute que le *Moniteur* et aussi le *Journal des débats et décrets* mentionnent aussi *uniquement* les *Compagnons de Jésus*. — Qui donc, le premier, a parlé des Compagnons de *Jéhu* ? Fort probablement Charles Nodier, dans ses *Souvenirs et portraits de la Révolution* (Paris, Charpentier, 1841, p. 128 à 138). Mais on sait quel historien fantaisiste était parfois le bibliothécaire de l'Arsenal. Et puis, aussi, que dire des Dictionnaires ayant noté les Compagnons de *Jéhu* et nullement de *Jésus* ? Il en est un, entre autres, d'usage courant, assez estimé, qui consacre aux *Compagnies de Jéhu ou du Soleil* un article signé, de 20 lignes, où la signification du nom de cette association (*non autorisée*) est expliquée comme suit : « Elle avoua son caractère en prenant le nom de Jéhu, roi d'Israël, que le prophète Élie sacra sous la condition de punir les crimes de la maison d'Achab et de Jézabel et de faire mourir tous les prêtres de Baal. » Il est permis de se demander où le rédacteur de l'article a puisé ses informations... Serait-ce, par hasard, dans le roman connu d'Alexandre Dumas ? Je n'irai certainement pas contrôler cela. On le voit, par ce qui précède : si je me suis trompé, c'est en assez nombreuse compagnie. Et maintenant, les auteurs de dictionnaires n'ont plus, en leurs prochaines éditions, qu'à se rectifier — comme je le fais moi-même. »

Victor Hugo a Guernesey et a Besançon. — Chacun sait que le temps de l'exil de Victor Hugo s'est écoulé principalement dans la petite île de Guernesey ; nul n'ignore, d'autre part, que le maître n'est jamais revenu visiter l'antique cité impériale de Besançon qu'il a qualifiée de façon si fantaisiste de « vieille ville espagnole. » Alors, nous demanderez-vous, pourquoi ce titre ? Vous l'allez voir bientôt. — Parlons d'abord de Victor Hugo à Guernesey. Celui qui nous le présente en ces lieux n'est autre que son beau-frère, M. Paul Chenay, qui avait épousé Julie Foucher, sœur de la femme du poète. Longtemps M. P. Chenay a vécu dans l'intimité du ménage Hugo, se dépensant et dépensant sans compter, pour la plus grande satisfaction de son beau-frère exilé, qui acceptait ce dévouement comme chose due, de façon tout olympienne... Or, M. Chenay vient de publier un livre d'intense curiosité et dont la bonne foi éclate : *Victor Hugo à Guernesey. Souvenirs inédits* (Paris, Juven, in-18 de 296 p. — Prix : 3 fr. 50). — Il n'y a là ni portraits ni images quelconques, et d'aucuns le regretteront peut-être ; mais il y a plus et mieux : toute une psychologie (sans prétention) du grand homme, c'est-à-dire une âme mise en pleine lumière, devant l'immense public qui la contemple, navré ou méprisant. Après plusieurs autres, M. Chenay décrit la maison d'Hauteville-House, dont l'extérieur — l'auteur ne le dit pas — offre au touriste la plate banalité d'une petite caserne de gendarmerie de chef-lieu de canton : c'est du moins l'impression qu'elle a produit sur nous-même, l'an dernier. Mais si vous franchissez le seuil de cette habitation, l'émerveillement va sans cesse grandissant. Là, ont été amassés, sinon avec un goût très pur, du moins avec profusion, des richesses artistiques qui surprennent plus encore qu'elles n'enchantent. M. Chenay sait faire la part de toutes choses, et sa critique ou ses suffrages sont d'une justesse et d'un tact

parfaits. Avec un souci de la vérité qui paraîtra sincère, même aux yeux des plus prévenus, il retrace la vie de famille à Hauteville-House, vie qui manquait trop fréquemment de charme pour l'entourage du grand homme, avare, égoïste, débauché. Certes, Hugo a fait un mariage d'amour; mais un jour la pauvre colombe unie à l'aigle a vu finir le beau roman qu'elle vivait pleine de quiétude: Victor, séduit par une petite actrice sans talent appréciable, Julienne Gauvain, dite Mme Drouet, remplace par cette coquette sa charmante femme. Et non seulement il délaisse la trop indulgente Adèle, mais il conduit ses fils chez la pseudo-Drouet, il y dîne en leur compagnie, et ceux-ci ne semblent pas éprouver la moindre honte, manifester le plus petit sentiment de révolte! Cela avait commencé à Paris, pour le père seul; cela se continue à Guernesey pour le père, flanqué de ses fils, car Mlle Gauvain-Drouet s'était installée près d'Hauteville-House. On devine, dans ces conditions, quel pitoyable intérieur était celui de Mme Hugo. Le chapitre V de ce volume nous fait voir un Victor Hugo menteur par avarice et par vanité : il joue faussement à l'homme généreux, enlevant à sa pauvre femme jusqu'au mérite de ses bonnes œuvres personnelles, dont, sans vergogne, il s'approprie les bénéfices moraux. Le demi-dieu apparaît ici comme un bien vilain bonhomme; et c'est un parent, un allié qui l'établit! M. Chenay insiste sur les bontés de la victime conjugale du Panthéonifié, et ces bontés sont de bien des sortes... Un éclair rapide illumine ici le personnage politique : à ceux qui croient encore aux convictions démocratiques certaines du vicomte Hugo, nous recommanderons la lecture des pages 142 à 147 du présent livre : ils y verront que la haine du régime impérial, dont le poète s'est paré comme d'un titre de gloire devant la postérité, n'eut pas d'autre motif que sa colère de n'avoir pu obtenir du Prince-Président, le futur Napoléon III, un portefeuille de ministre. Nous savions déjà cela; plusieurs, cependant, en doutaient; aujourd'hui, après ce que nous en dit M. P. Chenay, le nombre des crédules va singulièrement diminuer. En somme, ce livre résume admirablement une notable partie de la vie intime du maître. Et n'allez pas croire que M. Chenay ait voulu dénigrer son beau-frère de parti pris; il s'en faut : il ne manque jamais, chaque fois qu'il convient, de lui payer un large tribut d'admiration, mais il ne s'aveugle pas à plaisir ; aussi voit-il exactement toutes choses et, en honnête homme, il signale et souligne les côtés faibles, les passions coupables, les vilenies du formidable orgueilleux qui rêvait de la première magistrature de l'État. Lamartine, un poète lui aussi, ne l'avait-il pas occupée?... Nous ne saurions dire ni même indiquer tout ce que l'on trouve de caractéristique dans cette œuvre de M. Chenay qui a troublé et troublera encore plus d'un hugolâtre. Le plus simple est de la lire. — De Guernesey, passons à Besançon. Il ne s'agit plus à présent (1902) de Hugo vivant, mais de Hugo défunt, prôné, louangé, magnifié dans le « sanctuaire de Thémis, » puis fort drôlatiquement chansonné et sifflé en deux petites fantaisies satiriques. Le tout en pleine ville natale du grand homme! Procédons par ordre. Voici d'abord M. Maurice Thuriet, avocat général près la cour d'appel de Besançon, qui, au lendemain des fêtes bisontines du centenaire, choisit pour sujet du traditionnel discours de rentrée : *Victor Hugo législateur et juriste* (Besançon, imp. Millot, in-8 de 46 p.). « Législateur et juriste », quelles pompeuses et fallacieuses expressions! M. Thuriet, qui sait écrire, aurait plus justement intitulé son discours : *Victor Hugo député et tribun*. Oui; mais alors on se serait étonné de voir exhiber Olympio « politicien » devant une assemblée de

magistrats ; il fallait trouver un joint, et M. Thuriet n'y a point manqué. Mais il n'est pas bien téméraire de penser que le docte avocat général, — qui exalte la grandeur d'âme, la générosité, les sentiments de haute justice et la bonté universelle de son héros, — en eût rabattu s'il eût pu connaître à temps l'ouvrage de M. P. Chenay ; même après coup, nous lui conseillons de le méditer : cela lui fera l'effet salutaire d'une douche réfrigérante. — Voici venir la note gaie, désopilante, antinévralgique : c'est encore Besançon qui nous en renvoie l'écho, sous forme de poésies fort joliment tournées, signées L. de St-E. (pseudonyme que nous pourrions facilement dévoiler) et réunies, à une ou deux semaines d'intervalle, en deux plaquettes : *Victor Hugo à Granvelle* (Granvelle est une promenade de Besançon, ainsi baptisée du nom d'un de ses plus illustres et de ses plus authentiques enfants) et *Échos du Centenaire* (Besançon, imp. Cariage, 2 br. in-18 de 8 p. chacune). L'un des morceaux les plus comiques que l'on puisse savourer dans ces deux plaquettes est celui qui a pour titre : *La Complainte du pauvre Hugo*. L'auteur aurait pu le dédier au sculpteur Becquet... Empressons-nous d'ajouter que les six autres pièces de M. L. de St-E. sont pétries d'esprit et de malice : avant qu'il soit longtemps, les curieux de Franche-Comté paieront ces deux opuscules aussi cher, pour le moins, que ceux, devenus si rares aujourd'hui, du poète Viancin.

PARIS. — L'*Histoire comparée de l'économie sociale* extraite des *Annales internationales d'histoire* [Congrès de Paris, 1900] (Paris, A. Colin, gr. in-8 de 58 p.), est un recueil composite et même disparate qui comprend une étude de M. Hubert-Valleroux sur les « Corporations de métier », une de M. de Marolles sur les « Bienfaits du régime corporatif », une de M. Justin Godart sur la question de savoir si le régime corporatif avait donné la paix à l'ancienne « fabrique » lyonnaise ; une de M. Marion sur la répartition de la propriété sous l'ancien régime en Guyenne, une enfin de M. Georgiadès sur les sociétés coopératives helléniques il y a un siècle. Tout cela manque d'unité, non seulement par la variété des sujets, mais aussi par la contradiction des auteurs. Ainsi M. Hubert-Valleroux expose et juge le régime corporatif du moyen âge avec la véracité critique de l'historien, tandis que M. de Marolles, le dépeignant avec l'illuminisme de l'utopie, se prépare à conclure que « si la société peut être sauvée de l'anarchie, c'est par la réorganisation corporative » (p. 17). Au surplus les congrès et leurs innombrables rapports présentent assez fréquemment ces incohérences et ces faiblesses.

— Il y a mieux que d'excellents articles, il y a des pages indispensables aux historiens d'art dans le volume des *Annales internationales d'histoire* (Congrès de Paris, 1900, 7e section) consacré à l'*Histoire des arts du dessin*. Parmi les études d'utilité générale, il faut mettre au premier rang celle de M. de Mandach sur le classement, la conservation et la reproduction des portraits de maîtres dans les musées d'Europe. M. Bredius nous révèle l'état civil du mystérieux peintre Finsonius ; M. Bertaux apporte une contribution des plus importantes à la connaissance des œuvres et de la personnalité de l'illustre sculpteur Nicolas de Pise ; M. Paul Vitry analyse les collections d'œuvres d'art français du XVIIIe siècle appartenant à l'empereur d'Allemagne, et tout particulièrement les sculptures de Coustou le jeune et de Pigalle ; M. Dehio discute et prouve (cet article est capital) l'influence de l'art français sur l'art allemand au treizième siècle ; M. Protat enfin nous présente le superbe bois gravé du XIVe siècle qui émerveilla tout récemment les visiteurs de l'exposition de la gravure à l'École des

beaux-arts. D'intéressantes illustrations accompagnent ce volume, édité avec le plus grand soin par la maison Armand Colin (in-8 de 180 p.).

— Quand M. Charles Baille s'empare d'une figure disparue, il excelle dans l'art difficile de nous la représenter vivante, vibrante. Voyez, par exemple, sa jolie brochure : *Un Dernier Survivant de la génération de 1830. Le Comte de Laubespin* (Paris, Plon-Nourrit, in-8 de 44 p., avec un portrait). Le comte de Laubespin, né à Paris en 1810, est mort il y a six ans. On peut dire que l'exposé de sa longue carrière forme comme un feuillet détaché de notre histoire nationale contemporaine. Très attaché à la famille d'Orléans, il a vécu auprès d'elle les bons jours et a souffert avec elle dans les mauvais, toujours affectionné et fidèle. Sans doute cette curieuse physionomie occupe ici le premier plan, mais à côté se détachent admirablement, tantôt portraits en pied, tantôt simples médaillons, œuvres de maître, diverses personnalités historiques auxquelles M. Baille, avec autant de verve que d'esprit, redonne pour un instant une vie pleine d'intensité : tels, entre autres, la plupart des membres de la famille de Louis-Philippe et le prince de Talleyrand.

— Les trois nouvelles brochurettes socialistes, traduites de Tolstoï : *Carnet du soldat* et *Lettres I* et *II* (Paris, Stock, 3 br. in-8 de 46, 40 et 102 p.), ne sont peut-être pas de ces nouveautés qu'on ne saurait omettre de signaler ; en tout cas on aurait tort de leur faire l'honneur d'une réfutation. Disons seulement que plus Tolstoï s'obstine, plus il démontre par l'absurde le contraire de ce qu'il prétend prouver. Il veut qu'on s'affranchisse de la tradition théologique, des errements de l'école, des séculaires obligations militaires pour n'écouter que la voix de Dieu telle qu'elle se révèle en nous. Or, avec les meilleures intentions du monde, avec un esprit élevé et cultivé, le brave homme oscille de paradoxes contestables en sophismes inadmissibles, voire tellement inadmissibles dans l'application que nonobstant quelques concessions peu dangereuses au nouveau dogme comme labour intermittent, frugivorité et confection de bottes, il vit, lui l'inventeur du système, de la vie ordinaire du seigneur russe, entouré de luxe, d'hommages et de paysans à moitié serfs encore ; antimilitariste, il a été officier ; prêchant la continence, il est père d'une nombreuse famille ; se donnant le moujik pour modèle, il est écrivain célèbre. Labour et bottes ne l'ont jamais nourri. En dépit de tous les raisonnements, l'usance commune a donc du bon et du vrai, et la logique des choses, que l'esprit peut se refuser à voir, s'impose donc dans la pratique de la vie. Et il y a mieux ! Écoutez ce prophète novateur et réformateur condamner le clergé : « Le péché supérieur à l'orgueil et qui éloigne le plus de Dieu, c'est de se dire qu'on est en état d'aider les autres à vivre bien et à sauver leur âme. » Cet orgueil de qualité extra, péché irrémissible contre le Saint-Esprit, est-il bien celui du clergé répétant en toute humilité de cœur la leçon apprise ? Ne serait-ce pas plutôt celui d'un certain révolté de notre connaissance, inspiré par le propre père de l'orgueil ? Paille et poutre, ô Tolstoï !

— On lira avec plaisir les deux conférences sur *les Colonies françaises, leur histoire, leur présent, leur avenir*, faites par M. J. R. Chandon de Briailles au cercle d'instruction populaire d'Épernay (Épernay, imp. du *Courrier*, 2 br. in-12 de 53 et 62 p.). Préparées surtout à l'aide des notices générales sur les colonies publiées en 1900 à l'occasion de l'Exposition universelle, ces conférences sont généralement exactes et bien informées ; au seul point de vue historique, on pourrait en discuter quelques assertions ; mais l'ensemble est susceptible de rendre service à la cause coloniale. Notons qu'une insuf-

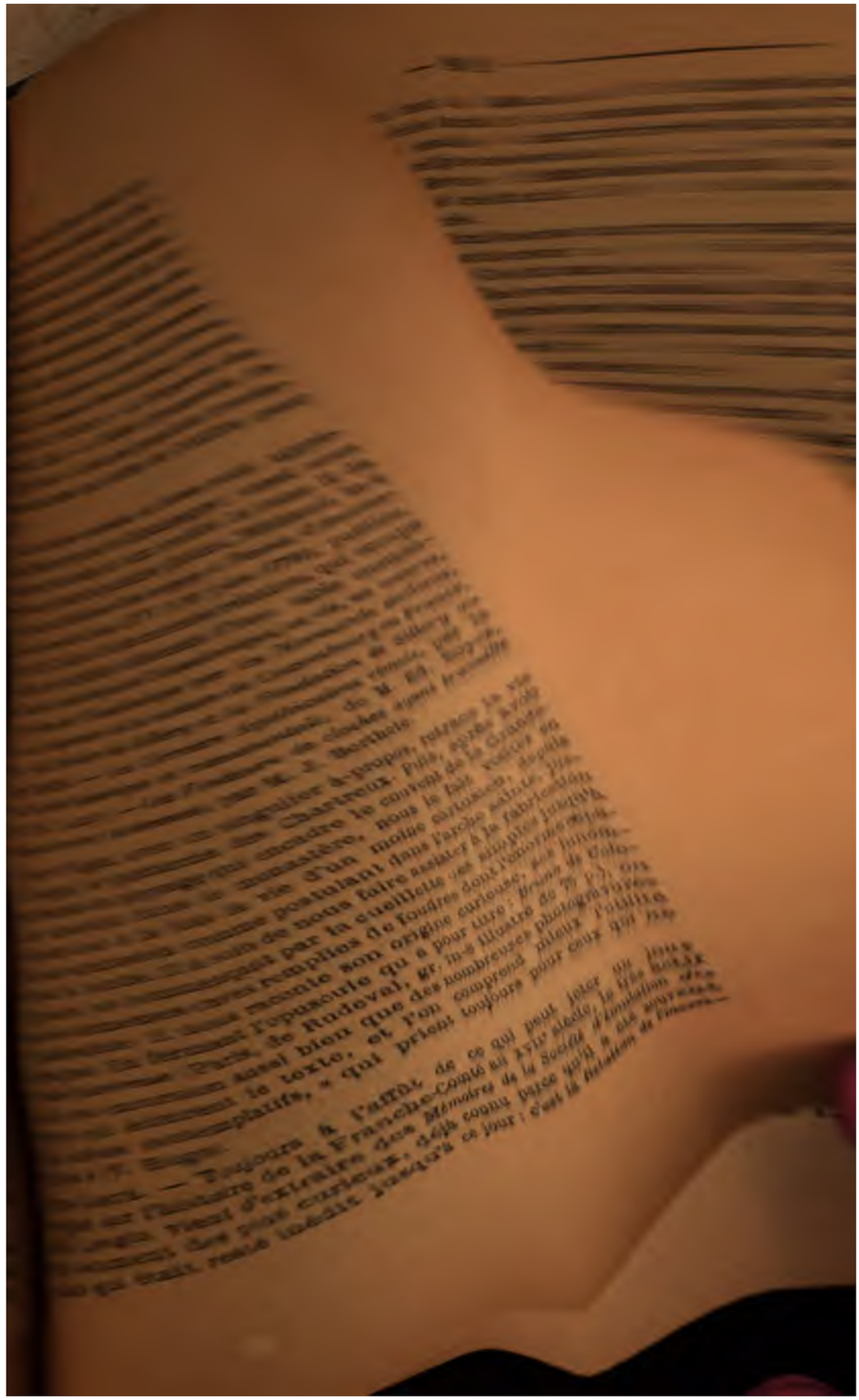
fisante correction des épreuves a défiguré quelques noms propres (*Joleaud-Barrac* pour *Joleaud-Barral*, p. 25; *Kenilba* pour *Kéniéba*, p. 30).

— A la légion balzacienne, nous signalons le n° du 1er décembre 1902 de la *Chronique médicale*, qui consacre 13 pages, soit à peu près la moitié de son texte, à Honoré de Balzac. C'est d'abord le docteur Lucien Nass, qui, à propos de *M. de Mortsauf, du « Lys dans la vallée »*, fait une dissertation sagace sur *les Types pathologiques dans Balzac*. Cette dissertation se clôt par une anecdote amusante intitulée : *Balzac chez Esquirol*. M. Fernand Brunetière examine ensuite *l'Esprit scientifique de Balzac*. A son tour M. Édouard Grimaux nous montre *Balzac dans la chimie unitaire*, en citant et commentant un passage de *la Recherche de l'absolu*. Enfin, M. A. Coriveaud nous présente *Balzac et la Physique moderne*. Cet ensemble se termine par un court extrait de l'*Introduction* placée en tête de la petite édition des œuvres complètes de Balzac publiée par Michel Lévy (juillet 1842), lequel extrait est précédé de ce titre : *Balzac transformiste*.

— Dans une notice que M. A. Bouquet de la Grye vient de publier sous ce titre : *La Sylviculture à l'Exposition de 1900*, (Paris, Laveur, in-8 de 38 p. — Prix : 1 fr.), on peut noter trois parties distinctes : la première est un compte rendu succinct des travaux du congrès de sylviculture, qui s'est tenu à Paris durant le cours de l'Exposition; la seconde décrit sommairement les produits exposés, d'une part par divers industriels, de l'autre par l'administration des Eaux et forêts, avec les plans, vues photographiques et mémoires publiés par ses agents; la troisième rend compte des expositions sylvicoles particulières des divers États civilisés et des colonies. L'intérêt de cette brochure n'est pas seulement rétrospectif, la plupart des données qu'il contient conservent une actualité de longue durée. L'auteur l'a, du reste, enrichie de trois tableaux statistiques d'un sérieux intérêt, l'un mentionnant, par département, le détail des forêts de la France, le suivant offrant les données générales concernant les divers États de l'Europe, le troisième les étendues boisées des États de l'empire allemand.

Anjou. — Le programme du Congrès eucharistique d'Angers (sept. 1901) renfermait, entre autres, les quatre questions suivantes sur l'*Hérésie antieucharistique de Bérenger*, archidiacre d'Angers au XIe siècle (Paris et Lyon, Vitte, in-8 de 67 p.) : Quelle a été l'hérésie de Bérenger ? — Dans quel pays l'a-t-il enseignée ? — Combien a-t-il fait de rétractations ? — Bérenger a-t-il eu, de son temps, des disciples et des défenseurs ? » Le bénédictin Dom Paul Renaudin répond à ces diverses questions dans la plaquette dont nous venons de donner le titre. C'est bien; mais dans l'intérêt de la littérature théologique si obscure, même dans sa terminologie, à cette époque, nous souhaitons qu'il complète cette précieuse ébauche et qu'elle devienne un volume bien fouillé : il aura alors grandement mérité de ceux qui se livrent à l'étude de l'histoire des dogmes. Est-il besoin de dire au lecteur informé que Bérenger a été l'un des ancêtres du protestantisme en niant la présence réelle de Jésus-Christ dans les espèces eucharistiques, suivant sur ce point, croient quelques-uns, la doctrine de Jean Scot Erigène? Ce dernier professait à l'École du Palais, sous Charles-le-Chauve, un singulier système où se mêlaient pélagianisme, rationalisme et panthéisme, système condamné par le concile de Vercell et par le célèbre Hincmar, archevêque de Reims.

Bretagne. — Voici le tome XXXI des *Bulletins et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine* (Rennes, imp. Prost, in-8 de XXVII-LXX-285 p., avec deux portraits). Il est probable que ce volume était



Le 26 décembre, M. Ph. Berger exprime à M. Wallon les félicitations de toute l'Académie. M. Wallon remercie M. le Président, et rappelle que le siège qu'il occupe a été celui de Quatremère de Quincy. — M. S. Reinach termine la lecture de son mémoire sur Sisyphe aux enfers.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 6 décembre, M. Alb. Sorel proclame la liste des prix décernés par l'Académie, et fait l'éloge de MM. Drouyn de Lhuys, de Mme Carnot, de Mme Meynier, et du prince Georges Bibesco. — M. G. Picot, lit une notice sur la vie et les travaux de M. Paul Janet. — M. Bergson présente un rapport sur la fondation Carnot. — Le 13 décembre, M. Dareste offre un exemplaire de la nouvelle édition du *Traité de procédure*, de feu M. Garsonnet. — M. Ribot fait hommage au nom de l'auteur, M. G. Richard, d'un travail sur *l'Idée de l'évolution dans la nature et dans l'histoire*. — M. Stourm offre le *Traité de l'impôt foncier* de M. Dessart. — M. Gréard donne communication d'un mémoire sur Michelet et l'Éducation nationale.

CONCOURS ET PRIX. — L'Université de Vienne met au concours (fondation Lackenbacher, 800 couronnes; — délai pour la remise des manuscrits 15 mai 1904) le sujet suivant : *Epistolarum ad Ephesios et Colossenses doctrina de persona Salvatoris et de ejus opere salvifico systematice proponatur*... Les travaux soumis au concours pourront être rédigés soit en latin soit en allemand ; mais à valeur égale le prix sera attribué au mémoire latin. Les concurrents devront se conformer à l'esprit de l'encyclique *Providentissimus Deus*. Sont seuls admis au concours les auditeurs des Facultés de théologie de Vienne, de Prague et de Budapest, ou les prêtres catholiques d'Autriche-Hongrie.

ALMANACHS. — L'édition artistique de l'*Almanach catholique de France pour l'année 1903* (Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, in-4 de 180 p., illustré, cartonné), est le plus cher de tous les almanachs que nous avons passé en revue le mois dernier, ou que nous allons présenter à nos lecteurs : il coûte 5 fr. Mais on en a pour son argent. D'abord, on peut admirer le calendrier avec encadrement or et couleurs. Viennent ensuite les douze mois de l'année, célébrés en belles poésies chrétiennes par M. A. Besson. Ici, l'encadrement du texte est d'une véritable splendeur : des ors à profusion, des couleurs, des fleurs, avec, en outre, une petite image intercalée qui caractérise chaque mois. La statistique de la hiérarchie catholique ne laisse rien à désirer ; il en est de même des indications sur les États européens. Après cela, des articles variés relatifs à la religion, à la littérature, à l'histoire, aux beaux-arts et à la poésie. Les vingt-cinq dernières pages sont consacrées aux « Faits de l'année. » Ajoutons que ce beau volume renferme, tirées sur papier fort, 2 planches phototypiques et 5 autres planches en couleurs, tout simplement admirables.

Rien, dans le genre, n'égale, comme utilité générale, l'*Almanach Hachette* (Paris, Hachette, in-16 de 432-LXXXIV p., avec de nombr. illustrations et une carte routière de France glissée dans une pochette annexe.— Prix : 1 fr. 50). Outre des renseignements nombreux sur l'année 1903 qui commence, il y a là un *Agenda* qui, indépendamment du calendrier, fournit les indications les plus variées et que, ainsi réunies, on chercherait vainement ailleurs. Nous ne saurions, même de loin, suivre cette « petite Encyclopédie de la vie pratique » dans tous ses développements ; nous devons nous borner à citer quelques-uns des principaux sujets traités dans ce précieux almanach : *Les Anciens Visages de la terre. — Les Climats et la vie. — Histoire des religions. — Histoire des États-Unis. — Histoire de l'Année. — Explorateurs de l'Asie. —*

la Catastrophe de la Martinique. — Les Grands Sculpteurs. — Comment soigner nos bébés. — Le Langage des timbres. — La Pisciculture. — Les Races de chevaux. — Épreuves sportives, etc., etc.

Et voici l'*Almanach du Drapeau* pour 1903 (Paris, Hachette, in-16 de 368-LII p, avec de nombr. portraits, vignettes et cartes dont une hors texte, la carte routière de France). — Prix : 1 fr. 50. De ci de là, l'on peut faire quelques réserves au point de vue historique, mais l'ensemble est bien. Trois sujets nous ont, tout de suite, fort intéressés : *Les Grands Capitaines de la mer*, ensemble de courtes notices biographiques (avec portraits) de nos amiraux les plus illustres; *La Guerre de Crimée* et *la Guerre sud-africaine*. Il convient de noter aussi ce qui a trait aux *Gardiens de la paix*, aux *Fêtes militaires de l'année*, aux *Grands Naufrages de la marine de guerre*, sans oublier le *Petit Guide de l'officier de réserve et de territoriale*, *les Chansons militaires*, *Nos chemins de fer coloniaux*. Et, il convient de le remarquer, nous ne donnons là qu'un choix fort limité.

L'*Almanach du Pèlerin* (Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8, 0 fr. 50), a réalisé pour 1903 un progrès qui n'est pas à dédaigner : dans la grande quantité de gravures dont il est orné, on en remarque un certain nombre en couleurs. Quant au texte, il est, comme d'habitude, intéressant et édifiant. — L'*Almanach du coin de terre et du foyer* (Paris, 7, avenue des Gobelins, v°, gr. in-8 illustré, 1 fr.), est assurément l'un des almanachs les plus littéraires, les plus artistiques et les plus moraux. Il offre cette particularité qu'il se compose d'articles signés d'écrivains qui, sans suivre la même route dans la vie publique, se sont réunis ici pour faire œuvre commune et utile sous la direction (ou, si vous préférez, le pavillon) de M. l'abbé J. Toiton, créateur de ce nouvel almanach.

« COMPAGNONS DE JÉHU » OU « COMPAGNONS DE JÉSUS. » — En notant dans le *Polybiblion* de septembre dernier (t. XCV, p. 285) un article de M. Petrus Durel (et non Borel, comme cela a été imprimé par erreur) inséré dans la *Nouvelle Revue* du 1er juin 1902, sur *Rouget de Lisle et son frère*, l'un de nos collaborateurs, M. E.-C. Gaudot, avait cru voir dans l'appellation *Compagnons de Jésus*, dont s'était servi M. Durel, une faute résultant d'une mauvaise lecture. Selon notre collaborateur, il s'agissait des *Compagnons de Jéhu*. Or, par une lettre du 8 octobre suivant, M. Durel a protesté contre cette observation, « au nom de la vérité historique. » — Aussitôt, M. Gaudot a procédé à une enquête dont les résultats sont exposés dans la lettre suivante, qu'il nous adresse : « M. Durel a raison : il n'y a jamais eu de *Compagnons de Jéhu*, mais bien des *Compagnons de Jésus*. Je me croyais si parfaitement certain d'être dans le vrai qu'au moment où j'ai rédigé ma notice, je n'ai consulté aucun auteur. Et, ceci est à remarquer, si je m'étais borné à recueillir les avis de ceux de mes compatriotes franc-comtois ayant parlé de ces fameux « Compagnons », c'est-à-dire Charles Nodier, Antoine Sommier, Eugène Rougebief, Désiré Monnier, l'opinion que j'ai émise se serait d'autant plus ancrée dans mon esprit : tous, en effet, citent les *Compagnons de Jéhu*. Mais le témoignage de ces écrivains est souvent suspect. Seul, M. F. Guillermet, dans un travail inséré dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* (année 1877), intitulé : *Trois mois de l'année 1795 à Lons-le-Saunier*, met en scène les *Compagnons de Jésus*, qu'il appelle également *Compagnons de Jéhu*. — Dans la circonstance, laissant de côté les ouvrages imprimés sur la période révolutionnaire, même les plus estimés, j'ai voulu recourir aux sources, et tout ce que l'on m'a communiqué à ce sujet confirme les dires de M. Durel : sans compter le docu-

ment par lui cité (Archives nationales, BB 18), — que je supposais, en tant que pièce isolée, contenir une erreur de copiste quelconque, — on trouve aux mêmes Archives sur les « Compagnons de Jésus, » *invariablement* : 1° un arrêté du Directoire du 13 messidor an V (cote A F III 94, n° 403) ; 2° une lettre de Reverchon, du 4 nivôse an IV (cote A F III 455, folio 36) ; — 3° une série de documents relatifs à l'insurrection des Compagnons aux environs de Lyon et de Bourg-en-Bresse, dans les cartons F⁷ 6159-6160 (affaire Astier). — J'ajoute que le *Moniteur* et aussi le *Journal des débats et décrets* mentionnent aussi *uniquement* les *Compagnons de Jésus*. — Qui donc, le premier, a parlé des Compagnons de *Jéhu* ? Fort probablement Charles Nodier, dans ses *Souvenirs et portraits de la Révolution* (Paris, Charpentier, 1841, p. 128 à 138). Mais on sait quel historien fantaisiste était parfois le bibliothécaire de l'Arsenal. Et puis, aussi, que dire des Dictionnaires ayant noté les Compagnons de *Jéhu* et nullement de *Jésus* ? Il en est un, entre autres, d'usage courant, assez estimé, qui consacre aux *Compagnies de Jéhu ou du Soleil* un article signé, de 20 lignes, où la signification du nom de cette association (*non autorisée*) est expliquée comme suit : « Elle avoua son caractère en prenant le nom de Jéhu, roi d'Israël, que le prophète Élie sacra sous la condition de punir les crimes de la maison d'Achab et de Jézabel et de faire mourir tous les prêtres de Baal. » Il est permis de se demander où le rédacteur de l'article a puisé ses informations... Serait-ce, par hasard, dans le roman connu d'Alexandre Dumas ? Je n'irai certainement pas contrôler cela. On le voit, par ce qui précède : si je me suis trompé, c'est en assez nombreuse compagnie. Et maintenant, les auteurs de dictionnaires n'ont plus, en leurs prochaines éditions, qu'à se rectifier — comme je le fais moi-même. »

Victor Hugo a Guernesey et a Besançon. — Chacun sait que le temps de l'exil de Victor Hugo s'est écoulé principalement dans la petite île de Guernesey ; nul n'ignore, d'autre part, que le maître n'est jamais revenu visiter l'antique cité impériale de Besançon qu'il a qualifiée de façon si fantaisiste de « vieille ville espagnole. » Alors, nous demanderez-vous, pourquoi ce titre ? Vous l'allez voir bientôt. — Parlons d'abord de Victor Hugo à Guernesey. Celui qui nous le présente en ces lieux n'est autre que son beau-frère, M. Paul Chenay, qui avait épousé Julie Foucher, sœur de la femme du poète. Longtemps M. P. Chenay a vécu dans l'intimité du ménage Hugo, se dépensant et dépensant sans compter, pour la plus grande satisfaction de son beau-frère exilé, qui acceptait ce dévouement comme chose due, de façon tout olympienne... Or, M. Chenay vient de publier un livre d'intense curiosité et dont la bonne foi éclate : *Victor Hugo à Guernesey. Souvenirs inédits* (Paris, Juven, in-18 de 296 p. — Prix : 3 fr. 50). — Il n'y a là ni portraits ni images quelconques, et d'aucuns le regretteront peut-être ; mais il y a plus et mieux : toute une psychologie (sans prétention) du grand homme, c'est-à-dire une âme mise en pleine lumière, devant l'immense public qui la contemple, navré ou méprisant. Après plusieurs autres, M. Chenay décrit la maison d'Hauteville-House, dont l'extérieur — l'auteur ne le dit pas — offre au touriste la plate banalité d'une petite caserne de gendarmerie de chef-lieu de canton : c'est du moins l'impression qu'elle a produit sur nous-même, l'an dernier. Mais si vous franchissez le seuil de cette habitation, l'émerveillement va sans cesse grandissant. Là, ont été amassés, sinon avec un goût très pur, du moins avec profusion, des richesses artistiques qui surprennent plus encore qu'elles n'enchantent. M. Chenay sait faire la part de toutes choses, et sa critique ou ses suffrages sont d'une justesse et d'un tact

parfaits. Avec un souci de la vérité qui paraîtra sincère, même aux yeux des plus prévenus, il retrace la vie de famille à Hauteville-House, vie qui manquait trop fréquemment de charme pour l'entourage du grand homme, avare, égoïste, débauché. Certes, Hugo a fait un mariage d'amour; mais un jour la pauvre colombe unie à l'aigle a vu finir le beau roman qu'elle vivait pleine de quiétude: Victor, séduit par une petite actrice sans talent appréciable, Julienne Gauvain, dite Mme Drouet, remplace par cette coquette sa charmante femme. Et non seulement il délaisse la trop indulgente Adèle, mais il conduit ses fils chez la pseudo-Drouet, il y dîne en leur compagnie, et ceux-ci ne semblent pas éprouver la moindre honte, manifester le plus petit sentiment de révolte! Cela avait commencé à Paris, pour le père seul; cela se continue à Guernesey pour le père, flanqué de ses fils, car Mlle Gauvain-Drouet s'était installée près d'Hauteville-House. On devine, dans ces conditions, quel pitoyable intérieur était celui de Mme Hugo. Le chapitre V de ce volume nous fait voir un Victor Hugo menteur par avarice et par vanité : il joue faussement à l'homme généreux, enlevant à sa pauvre femme jusqu'au mérite de ses bonnes œuvres personnelles, dont, sans vergogne, il s'approprie les bénéfices moraux. Le demi-dieu apparaît ici comme un bien vilain bonhomme; et c'est un parent, un allié qui l'établit! M. Chenay insiste sur les bontés de la victime conjugale du Panthéonifié, et ces bontés sont de bien des sortes... Un éclair rapide illumine ici le personnage politique : à ceux qui croient encore aux convictions démocratiques certaines du vicomte Hugo, nous recommanderons la lecture des pages 142 à 147 du présent livre : ils y verront que la haine du régime impérial, dont le poète s'est paré comme d'un titre de gloire devant la postérité, n'eut pas d'autre motif que sa colère de n'avoir pu obtenir du Prince-Président, le futur Napoléon III, un portefeuille de ministre. Nous savions déjà cela; plusieurs, cependant, en doutaient; aujourd'hui, après ce que nous en dit M. P. Chenay, le nombre des crédules va singulièrement diminuer. En somme, ce livre résume admirablement une notable partie de la vie intime du maître. Et n'allez pas croire que M. Chenay ait voulu dénigrer son beau-frère de parti pris; il s'en faut : il ne manque jamais, chaque fois qu'il convient, de lui payer un large tribut d'admiration, mais il ne s'aveugle pas à plaisir ; aussi voit-il exactement toutes choses et, en honnête homme, il signale et souligne les côtés faibles, les passions coupables, les vilenies du formidable orgueilleux qui rêvait de la première magistrature de l'État. Lamartine, un poète lui aussi, ne l'avait-il pas occupée?... Nous ne saurions dire ni même indiquer tout ce que l'on trouve de caractéristique dans cette œuvre de M. Chenay qui a troublé et troublera encore plus d'un hugolâtre. Le plus simple est de la lire. — De Guernesey, passons à Besançon. Il ne s'agit plus à présent (1902) de Hugo vivant, mais de Hugo défunt, prôné, louangé, magnifié dans le « sanctuaire de Thémis, » puis fort drôlatiquement chansonné et sifflé en deux petites fantaisies satiriques. Le tout en pleine ville natale du grand homme! Procédons par ordre. Voici d'abord M. Maurice Thuriet, avocat général près la cour d'appel de Besançon, qui, au lendemain des fêtes bisontines du centenaire, choisit pour sujet du traditionnel discours de rentrée : *Victor Hugo législateur et juriste* (Besançon, imp. Millot, in-8 de 46 p.). « Législateur et juriste », quelles pompeuses et fallacieuses expressions! M. Thuriet, qui sait écrire, aurait plus justement intitulé son discours : *Victor Hugo député et tribun*. Oui; mais alors on se serait étonné de voir exhiber Olympio « politicien » devant une assemblée de

ment par lui cité (Archives nationales, BB 18), — que je supposais, en tant que pièce isolée, contenir une erreur de copiste quelconque, — on trouve aux mêmes Archives sur les « Compagnons de Jésus, » *invariablement* : 1° un arrêté du Directoire du 13 messidor an V (cote A F III 94, n° 403) ; 2° une lettre de Reverchon, du 4 nivôse an IV (cote A F III 455, folio 36) ; — 3° une série de documents relatifs à l'insurrection des Compagnons aux environs de Lyon et de Bourg-en-Bresse, dans les cartons F⁷ 6159-6160 (affaire Astier). — J'ajoute que le *Moniteur* et aussi le *Journal des débats et décrets* mentionnent aussi *uniquement* les *Compagnons de Jésus*. — Qui donc, le premier, a parlé des Compagnons de *Jéhu* ? Fort probablement Charles Nodier, dans ses *Souvenirs et portraits de la Révolution* (Paris, Charpentier, 1841, p. 128 à 138). Mais on sait quel historien fantaisiste était parfois le bibliothécaire de l'Arsenal. Et puis, aussi, que dire des Dictionnaires ayant noté les Compagnons de *Jéhu* et nullement de *Jésus* ? Il en est un, entre autres, d'usage courant, assez estimé, qui consacre aux *Compagnies de Jéhu ou du Soleil* un article signé, de 20 lignes, où la signification du nom de cette association (*non autorisée*) est expliquée comme suit : « Elle avoua son caractère en prenant le nom de Jéhu, roi d'Israël, que le prophète Élie sacra sous la condition de punir les crimes de la maison d'Achab et de Jézabel et de faire mourir tous les prêtres de Baal. » Il est permis de se demander où le rédacteur de l'article a puisé ses informations... Serait-ce, par hasard, dans le roman connu d'Alexandre Dumas ? Je n'irai certainement pas contrôler cela. On le voit, par ce qui précède : si je me suis trompé, c'est en assez nombreuse compagnie. Et maintenant, les auteurs de dictionnaires n'ont plus, en leurs prochaines éditions, qu'à se rectifier — comme je le fais moi-même. »

VICTOR HUGO A GUERNESEY ET A BESANÇON. — Chacun sait que le temps de l'exil de Victor Hugo s'est écoulé principalement dans la petite île de Guernesey ; nul n'ignore, d'autre part, que le maître n'est jamais revenu visiter l'antique cité impériale de Besançon qu'il a qualifiée de façon si fantaisiste de « vieille ville espagnole. » Alors, nous demanderez-vous, pourquoi ce titre ? Vous l'allez voir bientôt. — Parlons d'abord de Victor Hugo à Guernesey. Celui qui nous le présente en ces lieux n'est autre que son beau-frère, M. Paul Chenay, qui avait épousé Julie Foucher, sœur de la femme du poète. Longtemps M. P. Chenay a vécu dans l'intimité du ménage Hugo, se dépensant et dépensant sans compter, pour la plus grande satisfaction de son beau-frère exilé, qui acceptait ce dévouement comme chose due, de façon tout olympienne... Or, M. Chenay vient de publier un livre d'intense curiosité et dont la bonne foi éclate : *Victor Hugo à Guernesey. Souvenirs inédits* (Paris, Juven, in-18 de 296 p. — Prix : 3 fr. 50). — Il n'y a là ni portraits ni images quelconques, et d'aucuns le regretteront peut-être ; mais il y a plus et mieux : toute une psychologie (sans prétention) du grand homme, c'est-à-dire une âme mise en pleine lumière, devant l'immense public qui la contemple, navré ou méprisant. Après plusieurs autres, M. Chenay décrit la maison d'Hauteville-House, dont l'extérieur — l'auteur ne le dit pas — offre au touriste la plate banalité d'une petite caserne de gendarmerie de chef-lieu de canton : c'est du moins l'impression qu'elle a produit sur nous-même, l'an dernier. Mais si vous franchissez le seuil de cette habitation, l'émerveillement va sans cesse grandissant. Là, ont été amassés, sinon avec un goût très pur, du moins avec profusion, des richesses artistiques qui surprennent plus encore qu'elles n'enchantent. M. Chenay sait faire la part de toutes choses, et sa critique ou ses suffrages sont d'une justesse et d'un tact

beaux-arts. D'intéressantes illustrations accompagnent ce volume, édité avec le plus grand soin par la maison Armand Colin (in-8 de 180 p.).

— Quand M. Charles Baille s'empare d'une figure disparue, il excelle dans l'art difficile de nous la représenter vivante, vibrante. Voyez, par exemple, sa jolie brochure : *Un Dernier Survivant de la génération de 1830. Le Comte de Laubespin* (Paris, Plon-Nourrit, in-8 de 44 p., avec un portrait). Le comte de Laubespin, né à Paris en 1810, est mort il y a six ans. On peut dire que l'exposé de sa longue carrière forme comme un feuillet détaché de notre histoire nationale contemporaine. Très attaché à la famille d'Orléans, il a vécu auprès d'elle les bons jours et a souffert avec elle dans les mauvais, toujours affectionné et fidèle. Sans doute cette curieuse physionomie occupe ici le premier plan, mais à côté se détachent admirablement, tantôt portraits en pied, tantôt simples médaillons, œuvres de maître, diverses personnalités historiques auxquelles M. Baille, avec autant de verve que d'esprit, redonne pour un instant une vie pleine d'intensité : tels, entre autres, la plupart des membres de la famille de Louis-Philippe et le prince de Talleyrand.

— Les trois nouvelles brochurettes socialistes, traduites de Tolstoï : *Carnet du soldat* et *Lettres I* et *II* (Paris, Stock, 3 br. in-8 de 46, 40 et 102 p.), ne sont peut-être pas de ces nouveautés qu'on ne saurait omettre de signaler; en tout cas on aurait tort de leur faire l'honneur d'une réfutation. Disons seulement que plus Tolstoï s'obstine, plus il démontre par l'absurde le contraire de ce qu'il prétend prouver. Il veut qu'on s'affranchisse de la tradition théologique, des errements de l'école, des séculaires obligations militaires pour n'écouter que la voix de Dieu telle qu'elle se révèle en nous. Or, avec les meilleures intentions du monde, avec un esprit élevé et cultivé, le brave homme oscille de paradoxes contestables en sophismes inadmissibles, voire tellement inadmissibles dans l'application que nonobstant quelques concessions peu dangereuses au nouveau dogme comme labour intermittent, frugivorité et confection de bottes, il vit, lui l'inventeur du système, de la vie ordinaire du seigneur russe, entouré de luxe, d'hommages et de paysans à moitié serfs encore; antimilitariste, il a été officier; prêchant la continence, il est père d'une nombreuse famille; se donnant le moujik pour modèle, il est écrivain célèbre. Labour et bottes ne l'ont jamais nourri. En dépit de tous les raisonnements, l'usance commune a donc du bon et du vrai, et la logique des choses, que l'esprit peut se refuser à voir, s'impose donc dans la pratique de la vie. Et il y a mieux! Écoutez ce prophète novateur et réformateur condamner le clergé : « Le péché supérieur à l'orgueil et qui éloigne le plus de Dieu, c'est de se dire qu'on est en état d'aider les autres à vivre bien et à sauver leur âme. » Cet orgueil de qualité extra, péché irrémissible contre le Saint-Esprit, est-il bien celui du clergé répétant en toute humilité de cœur la leçon apprise? Ne serait-ce pas plutôt celui d'un certain révolté de notre connaissance, inspiré par le propre père de l'orgueil? Paille et poutre, ô Tolstoï!

— On lira avec plaisir les deux conférences sur *les Colonies françaises, leur histoire, leur présent, leur avenir*, faites par M. J. R. Chandon de Briailles au cercle d'instruction populaire d'Épernay (Épernay, imp. du *Courrier*, 2 br. in-12 de 53 et 62 p.). Préparées surtout à l'aide des notices générales sur les colonies publiées en 1900 à l'occasion de l'Exposition universelle, ces conférences sont généralement exactes et bien informées; au seul point de vue historique, on pourrait en discuter quelques assertions; mais l'ensemble est susceptible de rendre service à la cause coloniale. Notons qu'une insuf-

fisante correction des épreuves a défiguré quelques noms propres (*Joleaud-Barrac* pour *Joleaud-Barral*, p. 25; *Kenilba* pour *Kéniéba*, p. 30).

— A la légion balzacienne, nous signalons le n° du 1er décembre 1902 de la *Chronique médicale*, qui consacre 13 pages, soit à peu près la moitié de son texte, à Honoré de Balzac. C'est d'abord le docteur Lucien Nass, qui, à propos de *M. de Mortsauf, du « Lys dans la vallée »*, fait une dissertation sagace sur *les Types pathologiques dans Balzac*. Cette dissertation se clôt par une anecdote amusante intitulée : *Balzac chez Esquirol*. M. Fernand Brunetière examine ensuite *l'Esprit scientifique de Balzac*. A son tour M. Édouard Grimaux nous montre *Balzac dans la chimie unitaire*, en citant et commentant un passage de *la Recherche de l'absolu*. Enfin, M. A. Coriveaud nous présente *Balzac et la Physique moderne*. Cet ensemble se termine par un court extrait de l'*Introduction* placée en tête de la petite édition des œuvres complètes de Balzac publiée par Michel Lévy (juillet 1842), lequel extrait est précédé de ce titre : *Balzac transformiste*.

— Dans une notice que M. A. Bouquet de la Grye vient de publier sous ce titre : *La Sylviculture à l'Exposition de 1900*, (Paris, Laveur, in-8 de 38 p. — Prix : 1 fr.), on peut noter trois parties distinctes : la première est un compte rendu succinct des travaux du congrès de sylviculture, qui s'est tenu à Paris durant le cours de l'Exposition ; la seconde décrit sommairement les produits exposés, d'une part par divers industriels, de l'autre par l'administration des Eaux et forêts, avec les plans, vues photographiques et mémoires publiés par ses agents ; la troisième rend compte des expositions sylvicoles particulières des divers États civilisés et des colonies. L'intérêt de cette brochure n'est pas seulement rétrospectif, la plupart des données qu'il contient conservent une actualité de longue durée. L'auteur l'a, du reste, enrichie de trois tableaux statistiques d'un sérieux intérêt, l'un mentionnant, par département, le détail des forêts de la France, le suivant offrant les données générales concernant les divers États de l'Europe, le troisième les étendues boisées des États de l'empire allemand.

Anjou. — Le programme du Congrès eucharistique d'Angers (sept. 1901) renfermait, entre autres, les quatre questions suivantes sur l'*Hérésie antieucharistique de Bérenger*, archidiacre d'Angers au XIe siècle (Paris et Lyon, Vitte, in-8 de 67 p.) : Quelle a été l'hérésie de Bérenger ? — Dans quel pays l'a-t-il enseignée ? — Combien a-t-il fait de rétractations ? — Bérenger a-t-il eu, de son temps, des disciples et des défenseurs ? » Le bénédictin Dom Paul Renaudin répond à ces diverses questions dans la plaquette dont nous venons de donner le titre. C'est bien ; mais dans l'intérêt de la littérature théologique si obscure, même dans sa terminologie, à cette époque, nous souhaitons qu'il complète cette précieuse ébauche et qu'elle devienne un volume bien fouillé : il aura alors grandement mérité de ceux qui se livrent à l'étude de l'histoire des dogmes. Est-il besoin de dire au lecteur informé que Bérenger a été l'un des ancêtres du protestantisme en niant la présence réelle de Jésus-Christ dans les espèces eucharistiques, suivant sur ce point, croient quelques-uns, la doctrine de Jean Scot Erigène? Ce dernier professait à l'École du Palais, sous Charles-le-Chauve, un singulier système où se mêlaient pélagianisme, rationalisme et panthéisme, système condamné par le concile de Verceil et par le célèbre Hincmar, archevêque de Reims.

Bretagne. — Voici le tome XXXI des *Bulletins et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine* (Rennes, imp. Prost, in-8 de XXVII-LXX-285 p., avec deux portraits). Il est probable que ce volume était

déjà tiré lorsque M. le comte de Palys fut appelé à écrire la notice de 22 pages consacrée à *M. Arthur de la Borderie, membre de l'Institut*, ce qui semble du moins résulter de sa pagination spéciale. Quoi qu'il en soit, cette notice, agrémentée du portrait de l'historien breton, est fort intéressante. Disons cependant qu'une bibliographie aussi complète que possible de M. de la Borderie n'eût pas été de trop ici. — Signalons ensuite : *Catalogue des objets exposés dans les séances publiques de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine des 12 et 13 mars 1901*, par M. L. Decombe; — *Minutes de notaires. Montmuran-Saint-Gilles*, par M. Anne Duportal ; — *Petites Seigneuries du comté de Rennes*, par M. l'abbé Guillotin de Corson ; — *Les Dépenses de Pierre Botherel, vicomte d'Apigné près Rennes (1647-1648)*, par M. P. Parfouru ; — *La Seigneurie des Milleries en Melesse*, par M. l'abbé A. Millon ; — *Le Thabor* (promenade de Rennes) *au* XVII*e siècle*, par M. P. Banéat. — Il n'est pas jusqu'aux procès-verbaux des séances de cette société savante qui n'offre de l'utilité pour l'histoire de la région.

CHAMPAGNE. — Les *Travaux de l'Académie nationale de Reims* sont appréciés au-delà des limites de l'ancienne province de Champagne ; aussi nous empressons-nous de signaler aux historiens et aux érudits le tome II de l'année 1899-1900 de ces *Travaux*, qui vient de paraître (Reims, Michaud, in-8 de 315 p.). En premier lieu citons la *Relation d'un voyage à Reims d'Antoine-Nicolas Duchesne à l'occasion du sacre de Louis XVI (5-21 juin 1775)*, publiée, avec une Introduction, par M. H. Jadart. Cette curieuse relation, qui occupe près de la moitié du volume, se complète utilement d'une table onomastique. Notons ensuite : *Eustathe, archevêque de Thessalonique, sa vie, ses œuvres, son histoire du siège et de la prise de Thessalonique par les Normands siciliens*, par M. V. Duchataux ; — *Les Empereurs de la maison de Luxembourg en France*, par M. Alfred Lefort ; — *Noël Brulart de Sillery et la Fondation de Sillery au Canada*, par M. Roger Graffin ; — *Les Derniers Apothicaires rémois*, par le Dr Pol Gosset ; — *La Picardie historique et monumentale*, de M. Ed. Soyez, compte rendu par M. Ed. Lamy ; — *Les Fondeurs de cloches ayant travaillé pour le canton de Château-Porcien (Ardennes)*, par M. J. Berthelé.

DAUPHINÉ. — M. Boyer d'Agen, avec un singulier à-propos, retrace la vie de saint Bruno de Cologne, le patriarche des Chartreux. Puis, après avoir décrit les sauvages beautés du paysage qui encadre le couvent de la Grande-Chartreuse, il nous introduit dans le monastère, nous le fait visiter en détail, et nous dépeint tout à la fois la vie d'un moine cartusien, depuis le premier jour de son admission comme postulant dans l'arche sainte, jusqu'à son repos dans la tombe. Il a soin de nous faire assister à la fabrication de la fameuse liqueur, en commençant par la cueillette des simples jusqu'à l'emmagasinage des immenses caves remplies de foudres dont l'énorme capacité tient du phénomène. Il nous raconte son origine curieuse, ses innombrables contrefaçons. En fermant l'opuscule qu a pour titre : *Bruno de Cologne et la Grande-Chartreuse* (Paris, de Rudeval, gr. in-8 illustré de 75 p.), on est charmé de son excursion aussi bien que des nombreuses photogravures documentaires qui éclairent le texte, et l'on comprend mieux l'utilité sociale des moines contemplatifs, « qui prient toujours pour ceux qui ne prient jamais » (V. Hugo).

FRANCHE-COMTÉ. — Toujours à l'affût de ce qui peut jeter un jour plus complet sur l'histoire de la Franche-Comté au XVII*e* siècle, le très actif M. Émile Longin vient d'extraire des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* un document des plus curieux, déjà connu parce qu'il a été souvent cité, mais qui était resté inédit jusqu'à ce jour : c'est la *Relation de l'incen-*

die de Saint-Claude (1639) (Dole, P. Chaligne, in-8 de 68 p.), écrite par un contemporain, Augustin Vuillerme. Celui-ci n'est pas tendre pour les officiers français et surtout pour leur général, La Mothe-Houdaucourt, qu'il accuse d'avoir, au mépris de tout droit, mis le feu à Saint-Claude, essayant même d'anéantir les reliques du saint patron de la ville. Cet incendie, inutile pour le moins, a probablement été allumé par des soldats non catholiques de l'armée envahissante dans le but de se livrer plus facilement au pillage. En face du réquisitoire un peu passionné d'Augustin Vuillerme, M. Longin, indépendamment des sept pages d'Introduction et des nombreuses notes qui éclairent le manuscrit qu'il publie, a reproduit en appendice deux « extraordinaires » de la *Gazette de France* des 3 et 20 juin 1639, et un extrait de l'*Histoire de dix ans de la Franche-Comté de Bourgongne*, par Girardot de Nozeroy, concernant le même sujet. De la sorte, le lecteur a sous les yeux les principales pièces qui lui permettent de se faire une opinion sur le désastre qui frappa la malheureuse cité il y a deux cent soixante-quatre ans.

— M. A. Gasser a tiré à part du *Bulletin de la Société grayloise d'émulation* deux notices de genre fort différent. La première nous parle de la découverte d'*Un Tableau de Gresly à l'église de Mantoche (Haute-Saône)* (Gray, imp. Roux, in-8 de 8 p., avec une phototypie). L'auteur raconte comment ce tableau, oublié dans un coin de ladite église, fut mis au jour récemment et comment il fut restauré ; puis il essaye d'en faire l'historique en présentant des hypothèses qui ont leur valeur. — La seconde notice est la première partie d'une *Étude préhistorique sur la vallée de la Saône supérieure* (Gray, imp. Roux, in-8 de 34 p., avec un plan). Deux chapitres : l'un consacré à l' « étude des terrains tertiaires et quaternaires », l'autre relatif à « l'homme paléolithique de la région circumvosgienne. » Il convient de noter la conclusion de ce deuxième chapitre : « Dans les premiers temps de la deuxième période interglaciaire, l'homme chelléo-moustérien n'a pu exister dans nos régions et l'on n'en trouve que des traces douteuses. Ce n'est qu'au moment du retrait des eaux, par suite de la nouvelle extension des glaciers, que l'homme a pu apparaître d'après l'histoire de quelques instruments acheuléens et moustériens. Avec la nouvelle ère glaciaire, apparaît l'invasion esquimaude sous forme de tribus nomades disséminées dans les grottes, se rendant aux stations de la vallée du Rhône et de l'Aquitaine, d'où elles ont ensuite reculé vers le nord avec le renne et les glaces. »

— A signaler, dans la livraison du 13 décembre dernier de la *Semaine religieuse du diocèse de Besançon*, de très intéressantes « Pages d'histoire locales » relatives à *la chapelle de la famille de Marmier dans l'église Notre-Dame de Gray*. Ce travail n'est signé que de la simple initiale G. — Sous le même titre général, M. A. Helbey, dans la livraison du 20 décembre de la même *Semaine religieuse*, nous parle d'*Un Doyen franc-comtois de la Sorbonne. L'Abbé Receveur, de Longevelle*.

— Les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* fixent toujours particulièrement notre attention. Nous recevons le deuxième volume de la septième série de ce recueil, daté de 1902 (Lons-le-Saunier, imp. Déclume, in-8 de 403 p.), qui renferme quatre études principales : *Glossaire du patois de Chaussin*, par Mlle Grosjean et le docteur Briot duquel nous avons dit déjà tout le bien que nous en pensions (*Polybiblion*, t. XCV, p. 284-285) ; — *Relation de l'incendie de Saint-Claude (1639)*, par Augustin Vuillerme, publié avec une Introduction et des notes par M. Émile Longin, document qui fait

plus haut l'objet d'une notice spéciale ; — une étude M. Louis Lautrey sur *la Baronnie de Chevreau. Terrier de 1659* ; — enfin une autre *Étude sur la vie et sur les œuvres de Guillaume de Saint-Amour*, personnage dont l'auteur, M. Maurice Perrod, s'est déjà plusieurs fois occupé. Ce dernier travail, orné d'un portrait de Guillaume Saint-Amour, est certainement l'un des plus importants qui aient été consacrés à ce bruyant personnage que le Saint-Siège condamna à diverses reprises. Il convient aussi de noter trois communications sur des questions de géologie relatives au Jura, faites par M. Abel Girardot et une *Petite Gerbe de vers* (*Le Jugement de Dieu*, *Serbine*, *Poème du fer* et *Bagdad*), par M. Abel Girardot.

— Également, la Société grayloise d'émulation — qui n'imite pas sa sœur de Vesoul, sourde à tous nos appels — nous adresse son *Bulletin* de 1902 : c'est le cinquième depuis sa récente fondation (Gray, imp. G. Roux, in-8 de 226 p., avec 2 phototypies, une carte et un plan). Cette jeune société savante s'est fait remarquer, dès ses débuts, par une activité qui est loin de décroître. Il suffit de jeter un coup d'œil sur le présent volume pour s'en convaincre. On trouvera là, en effet : *Notice biographique sur M. Jourdy*, par M. l'abbé F. Louvot ; — *Notice sur le commandant Chastain*, par M. V. Maire ; — *Vue générale sur l'histoire de la Haute-Saône*, par M. Stéphen Leroy, qui offre cette particularité que les notes placées à la fin de ce résumé, sorte de causerie ou de conférence, ont une étendue double du sujet qu'elles expliquent ou commentent ; — *La Franche-Comté et ses voisins* (suite), par M. A. Linotte ; — *Notes sur l'abbaye de Theuley*, par M. L. Simonnet ; — *Fouilles au camp du Châtelard*, par le Dr Bouchet ; — *Un Épisode de la rivalité entre les capitaines et les vicomtes-mayeurs de Gray* (*1609*), par M. Julien Feuvrier ; — *Une Excursion à Blidah et aux gorges de la Chiffa*, par M. E. Gascon ; — *Un Tableau de Gresly à l'église de Mantoche* (*Haute-Saône*) et *Étude préhistorique sur la vallée de la Saône supérieure* (1re partie), par M. A. Gasser. Ces deux mémoires viennent d'être signalés plus amplement.

Normandie. — Un lettré, homme d'esprit, qui a pénétré, par la pensée, jusqu'au tréfonds de l'âme bas-normande et en a compris toute la poésie, a voulu exprimer en vers la quintessence de ses souvenirs. Il a choisi, dans ce but, le patois de son canton natal. Telle est la genèse des *Chansons du poète normand*, par M. Louis Beuve (Saint-Lô, Jacqueline, 15 fasc. gr. in-8 de chacun 4 p., avec 15 grav. par L. Énault). M. Beuve, qui se montre par instant un humoriste du meilleur aloi, aurait pu être tenté par le plaisir facile de faire de l'esprit aux dépens de ses compatriotes. Obéissant à une inspiration plus haute, il a peint, en quelques traits caractéristiques, dans toute la beauté de leur énergie ou de leur sensibilité, les rudes et économes travailleurs que nourrit le pays cotentinais. « La Vendeue » (vente aux enchères), est un véritable tableau, coloré et dramatique. Ce fermier dont les ancêtres n'ont quitté leur demeure que pour aller dormir au cimetière, cet homme fort, blessé dans son orgueil que tue « la pensée d'une vendeue, d'sa vendeue », c'est un héros, qui personnifie toute une race. Les illustrations sont conçues dans le même sentiment de sincérité ; elles aident à goûter la rustique saveur de ces poésies du « trouvère normand », que nous voudrions voir un jour réunies en volume.

— Sous ce titre : *Littérature populaire, mœurs et coutumes de Basse-Normandie* (Saint-Lô, Le Tual, in-8 de 425 p.), M. l'abbé Blouin décrit les coutumes d'un temps qui n'est plus, et d'une société qui tend à disparaître. Les gens mouraient autrefois où ils étaient nés ; ils se groupaient autour du clocher paroissial ; maintenant ils n'ont plus d'attache au sol et l'au-

teur le déplore. Les vieux récits, les descriptions de fêtes populaires abondent dans ce volume, écrit d'une plume peut-être plus élégante que concise. Les chercheurs de documents sur la vie rurale trouveront matière à satisfaire leur curiosité. Nous leur recommandons surtout les chapitres où M. Blouin rappelle les cérémonies qui accompagnaient la fin de la moisson, les repas qui réunissaient successivement, dans chaque exploitation, les habitants d'un même village. La vendange des pommes, « la pilaison », devait trouver place dans un livre sur la vie normande, et l'auteur ne manque pas de nous en détailler les opérations diverses. Il termine son ouvrage par des traductions, en patois de plusieurs dialectes bas-normands, de deux fables de La Fontaine, qui intéresseront les amateurs de ces textes de langue populaire.

— Un jeune moine de Saint-Wandrille a esquissé, à la veille de son départ pour l'exil, une *Légende monastique* et *Une Page d'histoire contemporaine* (Paris, Poussielgue, in-4 de 27 p. avec grav.). Ces pages sont gracieuses et dénotent, sous la robe du moine, un homme qui sait écrire. La *Légende* met au bec d'un vieux corbeau le récit succinct du passé de l'abbaye normande de Saint-Wandrille. La *Page d'histoire contemporaine* raconte les préparatifs et le départ des moines.

ALSACE. — Une revue qui compte cinquante années d'existence contient nécessairement de précieux documents. Mais ces documents risquent fort de rester ignorés, inconnus, perdus dans la masse, si une table judicieusement construite ne vient pas aider le chercheur, l'érudit, le savant qui, s'occupant d'un sujet donné, a besoin de savoir rapidement quelles ressources lui fourniront le recueil. C'est à ce desideratum de nombreux travailleurs que le Dr Weisgerber vient de donner satisfaction en dressant la *Table des matières alphabétique, analytique, bibliographique de la « Revue d'Alsace » (1850-1899)*, précédée d'une notice de M. R. Reuss (Mulhouse, Gangloff, in-8 de 184 p. — Prix : 3 fr. 75). Cette table servira même à ceux qui ne possèdent pas la collection de la *Revue d'Alsace*, devenue très rare à l'état complet. Elle contient, d'abord comme Introduction, une savante étude critique, historique, et littéraire des deux revues d'Alsace qui ont précédé celle qui fut fondée en 1850 par M. Liblin. M. Reuss, auteur de cette étude, nous dit les raisons pour lesquelles ces deux premiers essais n'ont pu vivre. Nous y trouvons au contraire l'explication de l'étonnante vitalité dont a fait preuve la revue Liblin malgré les secousses terribles qu'elle a subies. Cette vitalité est telle qu'aujourd'hui encore elle continue brillamment sa carrière sous une nouvelle direction. La table des matières comprend quatre parties. La première, par ordre alphabétique des noms d'auteurs, donne tous les articles publiés non seulement dans la *Revue Liblin* mais encore dans la première *Revue d'Alsace* qui a paru de 1834 à 1837, et dans l'*Album alsacien*, qui la continua les deux années suivantes. La seconde partie contient la table des mêmes matières par ordre analytique suivant le plan tracé par l'Institut bibliographique de Bruxelles : c'est celle qui sera le plus consultée ; la 3e partie donne, par ordre alphabétique des noms d'auteurs, les ouvrages analysés dans la Revue ; enfin la 4e partie fournit la liste des planches qui ont orné parfois ses volumes.

ALLEMAGNE. — Un religieux bénédictin de la Congrégation de Beuron, le P. Ansgar Pöllmann, annonce la publication d'une nouvelle revue sous ce titre : *Gottesminne, Monatschrift für religiöse Dichtkunst* (Münster, Alphonsus Buchhandlung, 5 fr. 70 et 6 fr. 40 par an). Ce recueil mensuel est destiné, comme son nom l'indique, à développer l'art de la poésie religieuse

en Allemagne. Il comprendra tout à la fois une anthologie, un choix des meilleurs morceaux du genre éclos tant autrefois que de nos jours en Allemagne et à l'étranger, et des essais critiques qui porteront soit sur la technique et l'art de la poésie religieuse, soit sur son histoire et son évolution. Le double caractère de la Revue fait qu'elle s'est assurée un double concours: celui de poètes connus et celui de critiques distingués. Nous ne pouvons que lui souhaiter bon succès.

— Le Dr A. Sieveking, avocat à Hambourg, et M. L. Roch, avocat à Marseille, viennent de publier une traduction du *Réglement général sur les assurances maritimes de Hambourg de 1867*. Cette brochure, extraite de la *Revue internationale de droit maritime* (Paris, Chevalier-Marescq, in-8 de 71 p.), présente un grand intérêt qu'il nous est impossible, en quelques lignes, de faire ressortir comme il conviendrait. Nous ne pouvons que féliciter les traducteurs du soin et de la conscience qu'ils ont mis à exécuter ce travail ingrat, et aussi devons-nous exprimer le vœu que les divers réglements sur les assurances maritimes soient publiés et groupés. On pourrait alors entreprendre un travail complet de comparaison qui, mettant en lumière les divergences, montrerait la nécessité d'une législation internationale de ces matières si fécondes en interprétations variées et par suite en procès.

Belgique. — M. Georges Herlant a extrait de la *Revue de Belgique* l'étude dernièrement publiée par lui dans ce périodique : *Un Précurseur du collectivisme, Charles Fourier*. L'auteur rappelle d'abord succinctement l'histoire de ce singulier penseur. « Marchant à grands pas, dit-il (p. 25) au travers de ses écrits, nous avons suivi tant bien que mal le fil des idées directrices de son système. Mais nous avons laissé beaucoup de choses dans l'ombre et non des moins intéressantes. » Donc, bien que forcément sommaire, l'aperçu qui nous est ici présenté suffira pour donner une idée de la réorganisation sociale imaginée par Fourier. Ceux qui, du système de cet illuminé, qui parfois avait du bon sens, ne connaissent que le fameux « phalanstère » seront vraisemblablement pris de quelque gaieté en lisant le programme du rêveur bisontin esquissé (p. 17 à 30) par M. G. Herlant.

Italie. — Après avoir étudié l'histoire du Piémont de 1292 à 1349, dans un volume paru il y a huit ans (Turin, Bocca, 1902), M. F. Gabotto reprend, dans des publications de détail plus documentées, divers chapitres de cette histoire : il a déjà étudié l'histoire de l'action de la maison de Savoie dans la région canavesane pendant le même demi-siècle ; il reprend aujourd'hui l'étude des relations entre la politique savoisienne et l'histoire d'Asti au temps de Filippo d'Acaia. Son travail sur les *Relazioni fra il comune astese e la Casa di Savoia* (fasc. I) (Pinerolo, tip. Chiantore Mascarelli, in-8 de 66 p.) est, de l'aveu même de l'auteur, sorti de la préparation d'un commentaire du mémorial de Guglielmo Ventura (De gestis civium Astensium) ; il est divisé en deux chapitres : I. Asti et la Maison de Savoie jusqu'à 1250. II. La Guerre de Tomaso II contre Asti (1250-1256), qui sont conduits sur les documents originaux, avec une rare abondance et un remarquable souci de tout élucider. L'auteur s'y est, non sans malice, complu à relever les erreurs grosses ou menues de plusieurs historiens célèbres de l'Italie actuelle.

Suisse. — Le *Bulletin de la Société fribourgeoise des sciences naturelles* (Compte rendu 1900-1901. Vol. IX. Fribourg, Fragnières, in-8 de 93 p.) nous met au courant des travaux de cette société par les procès-verbaux des séances en 1900 et 1901. Ils sont résumés dans ce Bulletin ou paraîtront dans le prochain. On s'y occupe surtout de la géologie, de la géographie et de la botanique des environs de Fribourg. Comme dans toutes les sociétés

scientifiques, les communications les plus importantes sont publiées *in-extenso* dans les *Mémoires de la Société fribourgeoise des sciences naturelles* qui nous communique les travaux suivants parus en fascicules séparés, de format in-8, composant partie des volumes I et II. En voici les titres : *Ueber gelenkartige einrichtungen an stammorganen*, par le Dr M. Westermaier, 22 p. et 2 pl., vol. I, fasc. 2. Botanique ; — *Contribution à l'étude de la flore fribourgeoise*, III. *Les Éléments méridionaux de la flore fribourgeoise*, par M. Firmin Jacquet, inst., 14 p., vol. I, fasc. 3, Botanique ; — *Kondensationen von Opian-und Bromopiansäure mit Cianessigsäure und derivaten der letsteren*, par le Dr Tadeusz Sienicki. 43 p., vol. I, fasc. 3 et 4, Chimie ; — *Kondensationen von o-Aldehydosäuren mit Acetessigester und mit einigen Ketonen*, par MM. A. Bistrzycki et W. Cyamanski, 50 p., vol. I, fasc. 3 et 4, Chimie ; — *La Flore de Novale. Etude de paléontologie végétale*, par M. S. Squinabol, privat-docent à l'Université de Padoue, 93 p. et 3 pl., mentionne 146 espèces dont 19 nouvelles sont décrites. Vol. II, fasc. I, Géologie et Géographie ; — *Tableau des terrains de la région fribourgeoise*, 3e ecl., par le Dr R. de Girard, professeur de géologie à l'Université de Fribourg, 10 tableaux, vol. II, fasc. 2, Géologie et Géographie.

Ile Maurice. — Ce qui constitue pour nous l'intérêt de la plaquette que, sous le titre de : *Souvenir de la visite ducale. Ile Maurice, août 1901*, a récemment publiée M. J. O. Bijoux (Port-Louis, impr. du *Standard*, in-8 de IV-117 p.), c'est le caractère particulier des habitants de l'ancienne Ile de France, demeurés si fidèles à la langue et aux coutumes françaises, tout en étant de loyaux sujets de l'Angleterre. La visite du duc et de la duchesse de Cornouailles et d'York à l'Ile Maurice, en août 1901, a fourni à ces deux sentiments l'occasion de se manifester à la fois ; on en trouvera l'expression dans différents passages du volume de M. Bijoux, mais surtout dans un éloquent discours de M. de Coriolis (p. 18-20), dont nous recommandons la lecture à tous ceux qui se soucient du maintien de la tradition française dans nos colonies perdues.

Tunisie. — M. F.-V. Delécraz a fait paraître en brochure un intéressant article : *Bizerte port franc* (Tunis, Imprimerie rapide, in-8 de 19 p. Extrait de la *Revue tunisienne*). L'auteur est convaincu, à juste titre, de la nécessité de créer à Bizerte un port franc. Malheureusement, il n'a pas exposé, avec toute la clarté et la netteté désirables, d'abord les conditions d'établissement d'un port franc, et ensuite les avantages que Bizerte et la Tunisie retireraient d'une telle création. Aucun argument nouveau n'a été apporté à l'appui d'une thèse déjà et brillamment maintes fois soutenue, sans grand résultat pratique pour notre pays, ce que nous constatons du reste avec un regret très vif.

États-Unis. — Quel intérêt présentent, pour tous ceux qui s'occupent de bibliothéconomie, les rapports annuels de la Bibliothèque publique de Boston, on l'a déjà dit souvent à cette place ; il convient d'y revenir cette fois encore, car le dernier rapport publié par les conservateurs de cette bibliothèque (*Fiftieth annual Report of the Trustees of the Public Library of the City of Boston, 1901-1902*. Boston, Municipal Printing Office, in-8 de 168 p., plans et grav.) ne le cède en rien aux précédents. On y trouvera, outre l'histoire intérieure de la bibliothèque pendant la dernière année, l'année jubilaire de son existence, une description des peintures dont elle vient de s'embellir, et la liste de ses dernières acquisitions. Si bon nombre de beaux ouvrages provenant de la bibliothèque du regretté Alphonse Milne-Edwards se trouvent maintenant à Boston, nous en félicitons les Américains ; mais ne devons-nous pas, en France, le déplorer ?

— La précieuse collection bibliographique que publie la Bibliothèque du Congrès s'est récemment enrichie d'une courte bibliographie sur la réciprocité diplomatique et commerciale : *Library of Congress, division of Bibliography. List of References on Reciprocity* (books, articles in periodicals, congressional Documents, compiled under the direction of A. P. C. Griffin. Washington, Government Printing Office, in-8 de 38 p.). Cette nouvelle liste contient, à côté de travaux considérables sur le commerce international en général, l'indication de documents essentiels et des ouvrages les plus remarquables sur le sujet, au double point de vue politique et économique. Elle est, comme toutes les publications similaires, divisée en trois parties, dont la première (dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs) énumère les livres, tandis que les deux autres (dressées par ordre chronologique de publication) signalent les articles de revue et les documents officiels américains relatifs au sujet. Une table des auteurs cités complète cette brochure, que précède une courte Préface dans laquelle M. A. P. C. Griffin a indiqué les ouvrages essentiels sur la question.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Cursus scripturae sacrae. Commentarius in librum Josue*, auctore F. de Hummelauer (in-8, Lethielleux). — *Nave's Index-digest of the holy Scriptures*, by Orville J. Nave (in-8 cart., London, Frowde). — *La Bible et l'Orientalisme*, par V. Ermoni. I. *La Bible et l'Égyptologie*. II. *La Bible et l'Assyriologie* (2 vol. in-16, Bloud). — *Études bibliques. Le Livre des Juges*, par le P. M.-J. Lagrange (in-8, Lecoffre). — *Die älteste lateinische übersetzung des Buches Baruch*. Zum ersten male herausgegeben von G. Hoberg. Zweite Ausgabe (gr. in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Les Origines*, par F. de Curley (in-12, Avignon, Aubanel). — *La Clef des Évangiles. Introduction historique et critique pour servir à la lecture des saints Évangiles*, par l'abbé H. Lesêtre (in-16 cart., Lethielleux). — *Commentaire critique et moral sur l'Évangile selon saint Luc*, par P. Girodon (petit in-8, Plon-Nourrit), — *Symbolisme du culte catholique*, par A. Saubin (in-16, Bloud). — *Ordinaire et coutumier de l'église cathédrale de Bayeux*, par le chanoine U. Chevalier (in-8, Picard et fils). — *Quis ut Deus*, par L. Decorsant (in-12, Retaux). — *Introduction scientifique à la foi chrétienne*, par P. Courbet (in-8, Bloud). — *Les Vertus morales, instructions pastorales pour le carême*, par S. E. le cardinal Perraud (in-12, Téqui). — *Si toutes les religions se valent?* par J. Brugerette (in-16, Bloud). — *Apologie du culte catholique*, par l'abbé Moussard (in-16, Bloud). — *L'Église catholique. Instructions d'apologétique*, par L. Désers (in-12, Poussielgue). — *Les Élus dans l'Église et hors l'Église*, par l'abbé J. Laxenaire (in-16, Bloud). — *La Mortification chrétienne et la vie*, par l'abbé A. Chabot (in-16, Bloud). — *Philosophie de la prière*, par J.-L. Gondal (in-16, Bloud). — *La Tentation. Conférences prêchées à Notre-Dame de Passy (carême de 1894)*, par A. Largent (in-12, Bloud). — *Un Miracle contemporain (Pierre de Rudder)*, par A. Deschamps (in-16, Bloud). — *Traité de droit fiscal*, par A. Wahl. T. II. *Enregistrement* (gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Des Accidents agricoles (loi du 30 juin 1899)*, par Loubat (in-8, Chevalier-Marescq). — *Un An de justice (1901-1902)*, par H. Varennes (in-12, Garnier). — *Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme*, par l'abbé G. Frémont. T. I à III (3 vol. in-8, Bloud). — *Les Infiltrations kantiennes et protestantes et le Clergé français, études complémentaires*, par l'abbé J. Fontaine (in-12, Retaux). — *Le Positivisme et le Progrès de l'esprit. Études critiques sur Auguste Comte*, par G. Milhaud (in-12, Alcan). — *La Science et l'Hypothèse*, par H. Poincaré (in-12, Flammarion). — *La Liberté de penser et la Libre Pensée*, par l'abbé Canet (in-16, Bloud). — *La Logique morbide*, par N. Vaschide et C. Vurpas. T. I. *L'Analyse mentale*

(in-12, Société d'éditions scientifiques et littéraires). — *Le Personnalisme suivi d'une étude sur la perception externe et sur la force*, par C. Renouvier (in-8, Alcan). — *L'Ane, le Singe et le Philosophe*, par H. Chateau (in-12, Dujarric). — *Esquisse psychologique des peuples européens*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *La Science de l'invisible, ou le Merveilleux et la science moderne*, par le P. Hilaire de Barenton (in-16, Bloud). — *La Théorie de l'émotion*, par W. James ; trad. de l'anglais (in-12, Alcan). — *Le Dieu de Platon, d'après l'ordre chronologique des Dialogues*, par P. Bovet (in-8, Alcan). — *Le Cartésianisme chez les bénédictins. Dom Robert Desgabets, son système, son influence et son école*, par Lemaire (in-8, Alcan). — *Les Grands Philosophes. E. Kant*, par E. Beurlier (in-16, Bloud). — *Philosophes du* XIX*e siècle. H. Taine*, par M. Salomon (in-16, Bloud). — *Les Grands Philosophes. Gazali*, par le bon Carra de Vaux (in-8, Alcan). — *Analystes et esprits synthétiques*, par F. Paulhan (in-12, Alcan). — *La Pédagogie au lycée, notes de voyage sur les séminaires de gymnase en Allemagne*, par C. Chabot (in-12, Colin). — *Citoyen et soldat, étude sur l'armée nationale*, par M. Demongeot (in-12, Flammarion). — *L'Armée et les Forces morales*, par le capitaine Richard (in-12, Plon-Nourrit). — *La Condition de la femme dans les diverses races et civilisations*, par C. Letourneau (in-8, Giard et Brière). — *L'Affranchissement de la femme*, par J. Novicow (in-12, Alcan). — *Théorie de la valeur. Réfutation des théories de Rodbertus, Karl Marx, Stanley Jevons et Bœhm-Bawerk*, par C. Cornélissen (in-12, Schleicher). — *La Politique agraire du parti socialiste*, par K. Kautsky ; trad. de l'allemand par C. Polack (in-8, Giard et Brière). — *Le Socialisme en Belgique*, par J. Destrée et E. Vandervelde (in-12, Giard et Brière). — *La Vie des animaux illustrée* sous la direction de E. Perrier. Vol. I, fasc. I. *Les Mammifères*, par A. Menegaux. *Singes, Lémuriens* (gr. in-8, Baillière).— *Traité de sylviculture. I. Principales essences forestières*, par P. Mouillefert (in-12, Alcan). — *Le Médecin chrétien. Leçons pratiques de déontologie médicale*, par le chanoine Moureau et le Dr Lavrand (in-12, Lethielleux). — *Nouveau Formulaire magistral de consultations infantiles*, par le Dr H. Dauchez (in-18, Société d'éditions scientifiques et littéraires). — *Le Cerveau*, par le Dr E. Baltus (in-16, Bloud). — *Le Système nerveux et les organes des sens*, par le Dr E. Baltus (2 vol. in-16, Bloud). — *Les Nouveaux Traitements*, par le Dr J. Laumonier (in-12 cart., Alcan). — *Le Leucocyte et ses granulations*, par C. Levaditi (in-12 cart., Naud). — *L'Hypnose chez les possédés*, par le Dr C. Hélot (2 vol. in-16, Bloud). — *Écoles d'infirmières et de garde-malades*, par L. Rivière (in-8, Lecoffre). — *Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques*, par E.-A. Fouët (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Notions fondamentales de chimie organique*, par C. Moureu (in-8, Gauthier-Villars). — *L'Année technique (1901-1902)*, par A. da Cunha (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Études sur le combat. Combat antique et combat moderne*, par le Col Ardant du Picq (in-12, Chapelot). — *La Cavalerie napoléonienne peut-elle encore servir de modèle ?* par le lieut-col A. Aubier (in-8, Berger-Levrault).— *L'Armée allemande. Étude d'organisation*, par F. Martin et F. Pont (in-8, Chapelot). — *Étude sur le combat naval*, par R. Daveluy (in-8, Berger-Levrault). — *Les Maîtres peints par eux-mêmes*, par H. Jouin (in-12, Gaultier et Magnier). — *Les San Gallo, architectes, peintres, sculpteurs, médailleurs,* XVe *et* XVIe *siècles*, par G. Clausse. T. III. *Florence et les derniers San Gallo* (gr. in-8, Leroux). — *Somme des connaissances humaines. Encyclopédie chrétienne et française du* XXe *siècle*, par l'abbé E. Blanc et H. Vaganay (gr. in-12, Amat ; Lyon, Vitte). — *Éléments de la grammaire celtique*, par H. d'Arbois de Jubainville (in-12, Fontemoing). — *L'Art de se faire écouter. La Diction et le geste*, par Harmand-Dammien

(in-12, Bloud).— *Les Heures lointaines*, par P. Harel (in-12, Lemerre).— *La Vie*, par C. Fuster (in-16, Fischbacher). — *Poésies*, par E. Renaud (in-12, Société française d'impr. et de libr.). — *Les Nuptiales*, par A. Krafft (in-18, Leroux). — *Vasconcellos*, drame en quatre actes, par P. Talrich (in-8, Plon-Nourrit). — *Avant le massacre*, par P. d'Espagnat (in-12, Fasquelle). — *La Statue ensevelie*, par I. Strannik (in-18, Calmann-Lévy). — *Marquée*, par H. Maisonneuve (in-12, Plon-Nourrit). — *Avocate*, par G. Hue (in-12, Fontemoing). — *Ceux de la mer*, par P. Lemonnier (in-18, Flammarion). — *Les Deux Familles*, par P. Pourrot (in-12, Dujarric). — *Œuvres complètes* du comte Léon Tolstoï. T. IV. Trad. par J. W. Bienstock (in-12, Stock). — *Irréparable Faute*, par A. Duhamel (in-12, Bloud). — *Simonne*, par F. de Nocé (in-12, Haton). — *Grimonette*, par L. des Ages (in-12, Haton). — *Cœurs d'enfants, histoires et récits*, par J. Barbet de Vaux (in-12, Haton). — *Madeleina, la féministe, la femme*, par M. Dartières et L. Lauris (in-12, Lyon, Crozier; Paris, Amat). — *Études sur Bertrand de Born, sa vie, ses œuvres et son siècle*, par R. de Boysson (in-8, Picard ; Toulouse, Privat). — *Études sur la poésie populaire, légendes et traditions*, par G. Vicaire (in-12, Leclerc). — *Les Théâtres des boulevards (1789-1848)*, par M. Albert (in-12, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Précis de l'histoire de la littérature française*, par G. Pellissier (in-12, Delagrave). — *Une Famille d'auteurs aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. Les Sainte-Marthe*, par P. de Longuemare (in-8, A. Picard et fils). — *Un Homme de lettres au* XVIII*e siècle. Marmontel*, par S. Lenel (in-8, Hachette). — *Avant la gloire. Leurs débuts*, par H. d'Alméras. 2e série (in-12, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Les Écrivains et les mœurs. Notes, essais et figurines*, par H. Bordeaux (in-12, Plon-Nourrit). — *Une Page perdue de H. de Balzac*, par le Vte de Spoelberch de Lovenjoul (in-12, Ollendorff). — *Courtes Pages*, par le Mis Costa de Beauregard (petit in-8, Plon-Nourrit). — *Le « Livre » de Paula*, par M. Kernarel (in-8, Bloud). — *Dante. La Divina Commedia. Notes on Inferno*, by H. F. Tozer (in-12 cart., Oxford, Clarendon Press). — *P. Corneille et le Théâtre espagnol*, par G. Huszár (in-12, Bouillon). — *Études de littérature étrangère. Écrivains célèbres de l'Europe contemporaine*, par V. Jeanroy-Félix (2 vol. in-8, Bloud). — *Géographie agricole de la France et du monde*, par J. du Plessis de Grenédan (in-8, Masson). — *Benoît XII (1334-1342). Lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican*, par J.-M. Vidal (in-fol., Fontemoing). — *Un Prélat constitutionnel. Jean-François Perier (1740-1824)* (in-8, Bloud). — *L'Auteur du livre « De Imitatione Christi »*, par Mgr P.-E. Puyol (2 vol. in-8, Retaux). — *Mgr Louis d'Aquin, évêque de Sées, 1667-1710*, par l'abbé L.-V. Dumaine (in-8, Amat). — *Les Grands Hommes de l'Église au* XIX*e siècle. Le Cardinal Pie, sa vie, son action religieuse et sociale*, par le R. P. Dom Besse (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *Un Apôtre de miséricorde, J.-B. Rauzan*, par A. Marcadé (in-12, Bloud). — *Fleurs historiques. Les Amies de Louis XIII*, par P. Delattre (in-12, Téqui). — *Itinéraire raisonné de Marguerite de Valois en Gascogne, d'après ses livres de comptes (1578-1586)*, par P. Lauzun (in-8, A. Picard et fils). — *Les Infortunes d'une petite-fille d'Henri IV, Marguerite d'Orléans, grande-duchesse de Toscane (1645-1721)*, par E. Radocanachi (in-8, Flammarion). — *Vendéennes, 1793-1832*, par le comte de Chabot (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *Documents relatifs aux rapports du clergé avec la Royauté, de 1682 à 1789*, publiés par L. Mention (2 vol. in-8, A. Picard et fils). — *La Vie privée d'autrefois*, par A. Franklin. *La Vie de Paris sous Louis XVI. Début du règne* (in-12, Plon-Nourrit). — *La Guerre napoléonienne. Précis des campagnes*, par le commandant Camon (2 vol. in-8, Chapelot). — *La Campagne de 1805 en Allemagne*, par P.-C. Alombert et

J. Colin. T. II (in-8, Chapelot). — *Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche*, par le lieut-c^el Saski. T. III (in-8, Berger-Levrault). — *Mémoires politiques et militaires du général Doppet*, par D. Lacroix (in-12, Garnier). — *La Guerre de 1870-71. T. VIII. Journée du 6 août. Bataille de Forbach* (in-8, Chapelot). — *La France et les autres nations latines en Afrique*, par E. Rouard de Card (in-8, Pedone). — *Rückblick aus das katholische Ordenswesen im 19. Jahrhundert*, von O. Braunsberger (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *L'Expulsion des sœurs*, par A. Belanger (in-12, Abbeville, Paillart). — *Que devons-nous faire? Des élections de 1902 aux élections de 1906. Lettres à M. Jacques Piou sur l'action populaire chrétienne*, par l'auteur des « Lettres à M. Waldeck Rousseau » (in-12, Bloud). — *De la Corruption de nos institutions*, par H. Joly (in-12, Lecoffre). — *La Franc-maçonnerie secte juive, ses origines, son esprit et le but qu'elle poursuit*, par J. Bertrand (in-16, Bloud). — *Les Pères de la démocratie*, par R. Launay (in-12, Perrin). — *Le Libéralisme*, par E. Faguet (in-12, Société française d'imprimerie et de librairie). — *La Réforme parlementaire*, par C. Benoist (in-12, Plon-Nourrit). — *L'Inévitable Révolution*, par un Proscrit (in-12, Stock). — *L'Exode rural et le Retour aux champs*, par E. Vandervelde (in-8 cart., Alcan). — *Questions extérieures (1901-1902)*, par V. Bérard (in-12, Colin). — *Sacramentaire et martyrologe de l'abbaye de Saint-Rémy*, par le chanoine U. Chevalier (in-8, A. Picard et fils). — *Les Hautes-Chaumes des Vosges. Étude de géographie et d'économie historiques*, par P. Boyé (in-8, Berger-Levrault). — *La Noblesse bretonne aux* XVe *et* XVIe *siècles. Réformations et montres*, par le comte R. de Laigue. T. I. *Évêché de Vannes* (in-8 carré, Rennes, Plihon et Hommay). — *Gigny, étude historique*, par l'abbé Jobin (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Charlus-Champagnac et ses seigneurs*, par le Dr L. de Ribier (in-8, Champion). — *Lady Anne Boleyn. Vers le schisme*, par P. Friedmann ; trad. de l'anglais par Lugné-Philipon et D. Meunier (in-12, Fontemoing). — *Les Mémoires du Président Krüger* (in-8 carré, Juven). — *Trois ans de guerre*, par le g^al C. de Wet (in-8, carré, Juven). — *Une Ame sœur d'Eugénie de Guérin. Mlle Octavie de Gallery*, par l'abbé H. Burel (in-8, Haton). — *Father Dolling, a Memoir*, by J. Clayton (in-12 cart., London, Gardner and Darton). — *Néris, capitale des Gaules. Les Eaux de beauté*, par Moreau de Néris (in-4, Leroux). — *L'Ile tibérine dans l'antiquité*, par M. Besnier (in-8, Fontemoing). — *Le Théâtre romain de Dougga*, par le Dr Carton (in-4, Impr. nationale). — *Mélanges Perrot. Recueil de mémoires concernant l'archéologie classique, la littérature et l'histoire anciennes* (in-4, Fontemoing). — *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, par U. Chevalier. *Topo-Bibliographie* (5 fasc. gr. in-8, Montbéliard, Hoffmann). — *Missions archéologiques en Orient aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*. Documents publiés par Henri Omont (Impr. nationale, 2 vol. in-4).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN ET DE PIÉTÉ

Enseignement. — 1. *Le Catéchisme expliqué et illustré*, par l'abbé J.-L. Adam. Paris, Poussielgue, 1902, in-12 de xx-1163 p., relié toile, 5 fr. — 2. *Le Livre de tous*, par l'abbé J. Berthier. Éd. nouv. illustrée. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 470 p., 1 fr. — 3. *Le Catéchisme sans maître*, par l'abbé Ev. Noisette. Paris, Retaux, s. d., in-8 de iv-304 p., 2 fr. — 4. *Mystères chrétiens*, par Mgr Bonomelli ; trad. par l'abbé C.-A. Bégin. T. II. Paris, Amat, 1902, in-8 de 280 p., 2 fr. — 5. *Sentimentalisme et formalisme*, par Mgr Bonomelli ; traduit par l'abbé C.-A. Bégin. Paris, Amat, 1902, in-8 de xvi-125 p., 1 fr. 50. — 6. *Ce qu'il faut penser du* xix*e siècle*, par Mgr Bonomelli. Paris, Amat, 1902, in-8 de iv-162 p., 2 fr. 50. — 7. *Les Joies de la mort*, par J. Ribet. Paris, Beauchesne, 1902, in-12 de 236 p., 3 fr. 50. — 8. *Au Purgatoire les âmes souffrent, jouissent, prient pour nous*, par l'abbé Chollet. Paris, Lethielleux, s. d., in-16 de 228 p., 2 fr.

Prédication. — 9. *Les Vertus morales. Instructions pastorales pour le Carême*, par S. E. le cardinal Perraud. Paris, Téqui, 1903, in-12 de viii-192 p., 2 fr. — 10. *La Tentation. Conférences prêchées à Notre-Dame de Passy (Carême de 1891)*, par Augustin Largent. Paris, Bloud, s. d., in-12 de 186 p., 1 fr. 50. — 11. *Le Cœur à Gethsémani. Instructions prêchées dans la chapelle des Lazaristes*, par l'abbé L. Lenfant. Paris, Poussielgue, 1902, in-16 carré de xiv-330 p., 2 fr. 50. — 12. *La Royauté du cœur, ou la Douceur chrétienne, retraite de 1902*. Paris, Poussielgue, 1902, in-16 carré de viii-344 p., 2 fr. 50.

Jésus-Sacerdoce. — 13. *Pages d'Évangile*. III. *De la dernière Cène à l'Ascension*, par l'abbé Planus. Paris, Poussielgue, 1902, in-12 de xii-392 p., 3 fr. — 14. *Les Vertus du Cœur de Jésus*, par Louis Boussac. 7e série. Paris, Téqui, 1902, in-16 de x-160 p., 0 fr. 60. — 15. *Jésus et l'Enfant, ou Méditations sur l'Évangile pour la première communion*, par Mme Maryan. Paris, Bloud, s. d., in-18 de 106 p., 0 fr. 80. — 16. *Une Retraite à des prêtres éducateurs*, par le R. P. J.-M. Lambert. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de xii-320 p., 3 fr. — 17. *Exercices spirituels et directoire des heures canoniales, écrits en espagnol en l'an 1500*, par Dom Garcias Cisneros ; trad. en français par l'abbé J. Rousseau. Paris, Retaux, 1902, in-12 de xx-362 p., 3 fr. 50. — 18. *Pensées pour chaque jour à l'usage des prêtres*, par J. Hogan; trad. de l'anglais par Un prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de xvi-354 p., 2 fr.

Spiritualité. — 19. *Œuvres de S. François de Sales*. Édition complète. T. XII. *Lettres*. II. Annecy, Niérat, 1902, in-4 de xii-522 p., 8 fr. — 20. *La Vie spirituelle à l'école du B. L.-M. Grignion de Montfort*, par Antonin Lhoumeau. Paris, Oudin, 1902, in-8 de 506 p., 3 fr. — 21. *Avertissements de la Providence dans les calamités publiques*, par S. Alphonse de Liguori. Paris, Téqui, 1900, in-32 de 208 p., 0 fr. 60. — 22. *Heureux les cœurs purs, ou la Chasteté parfaite*, par l'abbé J. Berthier. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de xvi-390 p., 1 fr. — 23. *La Mortification chrétienne et la Vie*, par l'abbé A. Chabot. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 24. *Pages religieuses. Memento d'âme. Autour des fêtes chrétiennes*, par l'abbé Battendier. Paris, Vitte, 1902, in-12 de 258 p., 2 fr. 50.

Piété. — Dévotions. — *Méditations pour jeunes personnes*. 25. *Le Salut*. — 26. *L'Amour de Dieu*. — 27. *L'Amour du prochain*. — 28. *La Bonté*. — 29. *La Belle Vertu*. — 30. *La Force*. — 31. *L'Humilité*. — 32. *Le Devoir*. — 33. *Le Zèle*. — 34. *La Piété*. — 35. *La Pénitence*. — 36. *Nos Modèles*, 12 vol. contenant trente méditations sur chaque sujet, par l'abbé P. Feige. Paris, Téqui, 1902, in-18 de xliii-156 à 204 p., chaque vol. 0 fr. 60. — 37. *Le Mois des fruits. Mois d'octobre consacré à Notre-Dame du Rosaire*, par Un religieux. Nouv. édit. Paris,

Téqui, 1902, in-18 de XII-356 p., 1 fr. 25. — 38. *Manuel du prêtre tertiaire*, par le chanoine CANTEL. Paris, Amat, 1902, in-18 de 120 p., 0 fr. 75. — 39. *Pour les affligés. Neuvaine à saint Joseph selon l'esprit de sainte Thérèse*, par Un enfant du Carmel. Paris, Bloud, s. d., in-18 de 72 p., 0 fr. 80.

1-8. — ENSEIGNEMENT. — La méthode catéchistique est de beaucoup la meilleure pour l'instruction des enfants et même du plus grand nombre des fidèles : la méthode la plus précise, celle qui frappe davantage et qui favorise le plus aussi la mémoire, parce qu'elle est la plus simple et la plus brève. Mais sans la priver de ses mérites, il n'est pas sans utilité de développer chaque réponse par un commentaire qui l'explique, de la rendre encore plus saisissante par l'illustration. C'est justement ce qu'a pensé M. l'abbé Adam, et son *Catéchisme expliqué et illustré* est bien un modèle du genre, auquel vient s'ajouter un mérite essentiel, celui de la composition typographique. Le plan de l'ouvrage ne diffère pas notablement de cette sorte de livres, mais, au témoignage de Mgr l'évêque de Coutances, qui l'a approuvé, « ce livre porte l'empreinte d'une science théologique non moins étendue que sûre : il est précis, méthodique, très documenté. Aussi sera-t-il d'une utilité incontestable pour toutes les personnes avides d'acquérir une solide instruction religieuse ou d'affermir et de développer leurs connaissances en cette matière capitale... » Voilà pour les simples fidèles. Mais le clergé lui-même en pourra tirer un sérieux profit pour des sujets de conférences et de prônes. Une table des matières très bien rédigée et très explicite permet de retrouver sans peine le sujet qu'on veut étudier. Quant à l'illustration, elle est du meilleur goût et vient toujours à propos mettre en relief la question traitée.

— Sous une autre forme, c'est encore toute la doctrine qu'embrasse M. l'abbé Berthier dans *le Livre de tous* ; il l'enseigne aussi avec moins de développements, mais ses leçons, suffisamment expliquées, ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'exactitude et de la clarté. Une Introduction nous fixe sur la nécessité d'une religion et sur l'existence de la seule religion véritable. L'ouvrage se divise ensuite en trois grandes parties où l'auteur traite de la doctrine catholique, des devoirs que la religion nous impose, des moyens de salut que nous offre la religion catholique ; un appendice contient un règlement de vie, les prières usuelles du matin et du soir, de la messe et des vêpres, les exercices pour les sacrements, la préparation à la mort, les dévotions principales envers N.-S., envers Marie, envers saint Joseph ; l'apparition de Notre-Dame de la Salette devait naturellement trouver place dans le livre de M. Berthier, un des plus zélés apôtres de ce pèlerinage. M. le vicaire général de Grenoble, qui approuve chaleureusement cet ouvrage, fait des vœux « pour qu'un chapitre de ce livre soit lu dans les familles tous les jours dans les veillées d'hiver, et durant l'été, au moins le

dimanche. Nous nous unissons à ce vœu, persuadé qu'il en résulterait un grand bien pour les âmes.

— *Le Catéchisme sans maître*, par M. l'abbé Noisette, a ceci de particulier, que, en effet, il peut être mis entre les mains des simples fidèles qui, grâce à lui, deviendront d'excellents catéchistes. Il n'est pas toujours facile ni loisible aux pasteurs des âmes de pénétrer au foyer de famille, et cependant c'est à cette place surtout qu'un curé aurait la consolation de confirmer et de développer son enseignement donné à l'église en commun. Quel avantage n'y aurait-t-il pas à prendre chaque famille, chaque enfant en particulier pour se mettre ainsi mieux à sa portée et lui donner des leçons qui, plus appropriées, seraient mieux comprises et plus facilement retenues ! Avec le livre de M. l'abbé Noisette, les parents eux-mêmes peuvent tenir la place du prêtre. « Avec lui, dit Mgr Pagis, les parents peuvent devenir facilement d'excellents maîtres pour leurs enfants ; les enfants eux-mêmes peuvent renouveler les leçons de catéchisme... Ce petit ouvrage renferme l'exposé complet de la doctrine chrétienne, sous une forme simple, claire, intelligible pour tous. »

— Sous ce titre : *Mystères chrétiens*, Mgr Bonomelli continue son exposition de la doctrine sur les principaux dogmes de notre foi. Dans ce deuxième volume, il traite des deux mystères de la Résurrection et de l'Ascension ; sur la Résurrection il a huit entretiens : la Résurrection du Christ et la Raison humaine ; Encore la résurrection du Christ, miracle des miracles ; Pourquoi le Christ ressuscité ne se montre qu'à ses amis ? Pourquoi Jésus-Christ est-il ressuscité ? La Résurrection de Jésus-Christ montre que la puissance de Dieu apparaît où finit celle de l'homme ; la Résurrection de Jésus-Christ exemplaire de notre résurrection spirituelle ; la Résurrection de Jésus-Christ et la Résurrection de nos corps ; Par sa résurrection, Jésus-Christ donne lui-même une image de l'histoire de son Église. Quatre entretiens sur l'Ascension comprennent : le premier et le deuxième, le Commentaire des paroles de l'Évangile ; le troisième, la Raison et la signification du mystère ; le quatrième, les Bienfaits de l'Ascension pour notre instruction et notre réconfort. Nous avons voulu donner ces titres des douze entretiens qui composent ce volume parce que cette indication fixe d'une manière exacte et précise sur le but et la manière de Mgr l'évêque de Crémone ; elle doit suffire surtout auprès de nos lecteurs pour leur inspirer le désir de le lire, et nous leur donnons la certitude que leur attente ne sera pas trompée. Ce qui ajoute encore à ces mérites, c'est que la piété y trouve un substantiel aliment qui la fortifie et une abondante lumière qui éclaire sa route.

— Il y a une piété ou une pratique de religion qui est loin d'être éclairée : c'est contre elle que s'élève Mgr de Crémone dans un

brochure que M. l'abbé Bégin a eu l'heureuse pensée de traduire, comme il a traduit, avec la même correction littéraire, les *Mystères chrétiens* ; Mgr Bonomelli blâme sévèrement et condamne ce qu'il appelle le *formalisme*, qui consiste à courir après toutes les dévotions, à rechercher toutes les formes ou formules de la prière, mais il ne s'élève pas moins contre ce *sentimentalisme* religieux qui consiste à ne choisir dans l'enseignement ou la pratique de la religion que ce qui plaît au goût, ou au *sentiment*. On devine ce qu'il adviendrait bientôt de toute doctrine et de tout culte si les sentinelles d'Israël ne veillaient à écarter de pareils abus. La brochure de Mgr Bonomelli : *Sentimentalisme et formalisme*, est appelée à rendre sous ce rapport les plus signalés services.

— Mgr l'évêque de Crémone fait preuve dans tous ses écrits non seulement d'une profonde science théologique, mais surtout d'un esprit judicieux, d'un sens très droit : il observe bien et il voit juste. Ouvrez cette autre brochure où il nous dit : *Ce qu'il faut penser du* XIXe *siècle*. Dans ces pages animées d'un souffle ardent et où respire un grand amour pour ses contemporains, l'éminent auteur ne leur cache pas leurs défauts et leurs fautes, mais il croit pouvoir affirmer que le XIXe siècle ne fait pas trop mauvaise figure auprès de ses devanciers ; il passe en revue les principaux faits, et il établit que ce siècle a réalisé d'incontestables progrès dans l'ordre scientifique, dans la politique, dans l'ordre social, moral et religieux. Après l'avoir lu, on se surprend, malgré tout, à se ranger de son avis et on est heureux de pouvoir comme lui aimer un peu ce XIXe siècle qui est le nôtre. Qui n'accepterait cette conclusion : « Chaque siècle a sa part de biens et de maux. Le nôtre aussi. Mais puisque Dieu m'a fait naître au XIXe siècle, puisque le XIXe siècle est le mien, sans méconnaître ses torts — ils sont nombreux et graves, — j'apprécie ses mérites et je l'aime sérieusement, parce qu'en aimant mon siècle, j'aime mes frères vivants. »

— En passant de l'ensemble de la doctrine aux traités spéciaux, nous nous trouvons en présence du livre de M. le chanoine Ribet : *Les Joies de la mort*. Un titre où les mots font un contraste manifeste. Est-il vrai, est-il possible que la mort, avec les appréhensions qu'elle inspire et les terreurs qu'elle provoque, possède le secret de quelque joie ? M. le chanoine Ribet a su pénétrer ce secret, et le voici à l'œuvre pour nous le dévoiler; écoutez-le : oui, les joies de la mort sont réelles, ce sont de véritables et pures joies, sans mélange et sans déception : la mort délivre l'âme de sa captivité corporelle, sans la séparer des vivants ; elle prépare le jugement et met fin au péché ; elle bannit toute crainte ; elle assure la vie et suspend toute douleur ; elle donne la vérité, fait apparaître Dieu et introduit dans la société des saints.

Cette première partie du livre renferme des considérations dogmatiques et morales dont Mgr l'évêque de Tarbes garantit l'entière orthodoxie, et qui, « en redisant les espérances chrétiennes, enlèvent à la mort ses terreurs », pour les remplacer même par la joie. La seconde partie est consacrée à des réflexions pratiques pour la préparation à la mort, à des exhortations aux agonisants, aux prières de la recommandation de l'âme.

— Pour le plus grand nombre, la mort n'est pas aussitôt la mise en possession de la joie du ciel : ils s'arrêtent *au Purgatoire* et c'est dans ce lieu de l'expiation que nous conduit M. l'abbé Chollet, voulant nous montrer comment les âmes y souffrent, comment elles peuvent y éprouver aussi quelque consolation, enfin comment elles y prient. Ce livre fait suite à celui que l'auteur a déjà publié sous ce titre : *Nos morts*, et où il s'occupe des âmes qui sont au ciel, en nous disant comment ces âmes nous voient, combien elles nous aiment, avec quelle sollicitude elles nous gardent. Dans le livre sur le purgatoire, M. l'abbé Chollet suit la même méthode et réussit aussi bien à développer et à démontrer sa thèse. Il en résulte un double bienfait : une grande consolation pour nos cœurs en pensant que nos chers défunts sont encore et toujours unis à nous ; un vif désir et un grand empressement pour les aider à leur tour et les secourir. La première partie du livre nous montre, en effet, ce que les âmes du purgatoire font pour nous ; la deuxième contient toutes les prières, toutes les pratiques de dévotion, toutes les œuvres au moyen desquelles nous pouvons les soulager et même les délivrer.

9-12. — Prédication. — C'est une bonne fortune pour nous d'ouvrir cette série par le livre de S. É. le cardinal Perraud : *Les Vertus morales*. Le sous-titre : *Instructions pastorales*, indique qu'il s'agit ici plutôt de discours écrits que de discours prêchés ; nous avons voulu toutefois les mettre à cette place parce que, en réalité, ces instructions sont tombées du haut de la chaire chrétienne et que l'instruction pastorale est la prédication de l'évêque. Mgr Perraud a été bien inspiré de rééditer ces instructions sur le courage ou la force, sur la sagesse ou la prudence, sur la justice et sur la tempérance. Jamais vertus plus nécessaires qu'à notre époque ; jamais peut-être aussi vertus plus rares. On les trouve vivantes dans certaines âmes richement trempées, où une sage prudence s'unit merveilleusement à une grande force, à un noble courage. Mais elles sont l'exception, et c'est pourquoi notre christianisme n'a pas la solidité qu'il devrait avoir. Le fondement des vertus théologales et de toute la morale chrétienne n'est pas autre que la vertu naturelle et morale qui a Dieu pour auteur ; sans doute la force, la prudence, la justice, la tempérance, qui suffisent pour faire l'honnête homme, ne sauraient faire le chrétien, « mais le chrétien qui

ne serait pas avant tout honnête homme serait un triste chrétien qui ferait peu d'honneur à son baptême. » Nous souhaitons vivement que la voix de l'éminent évêque d'Autun soit entendue de beaucoup et bien comprise : aux qualités de sa belle et docte parole, le cardinal Perraud a joint le mérite plus grand encore de l'exemple et il serait vrai de dire de son œuvre qu'elle est un livre vécu.

— Nous ne quittons pas l'Oratoire, dont Mgr Perraud fut le supérieur, en prenant le livre de M. Augustin Largent sur *la Tentation*. C'est un des disciples les plus considérés de M. de Bérulle qui veut nous donner à lire les conférences qu'il a prêchées sur ce sujet dans l'église de Notre-Dame de Passy pendant le carême de 1891. Elles n'ont pas vieilli, et il est, d'ailleurs, toujours opportun de nous rappeler cette nécessité inéluctable de notre état déchu, soit pour nous tenir en garde contre ce danger, soit pour nous faire connaître les moyens d'en sortir sans aucun dommage. Le livre de M. Largent est un guide et un conseiller dont un docteur en théologie qui l'a examiné avec soin, M. Lescœur, lui aussi l'honneur de l'Oratoire, fait le plus grand cas et le meilleur éloge en le déclarant riche « des trésors d'une théologie très exacte, des ornements d'un style très élégant, des témoignages bien manifestes d'un grand zèle apostolique. » Neuf chapitres suffisent à épuiser la matière, dont les titres principaux sont : la tentation, la tentation dans l'Éden, la tentation de Jésus au désert, la tentation dans l'humanité actuelle. Il y a là toute la théorie chrétienne de ce mystère de la tentation qui est une pierre d'achoppement pour beaucoup d'esprits imbus de trop de préjugés et peu éclairés. Ce livre instruit, console, fortifie et encourage : il devrait être entre toutes les mains.

— C'est bien encore la tentation, sous une autre forme, que nous voyons en œuvre au Jardin des Oliviers. Par son livre : *Le Cœur à Gethsémani*, M. l'abbé Lenfant veut nous apprendre comment nous pouvons apprécier à sa vraie valeur cette grande tentation de la souffrance ; comment il nous sera permis de n'en être ni trop effrayés, ni trop accablés ; comment nous aurons même la force de la surmonter, de la vaincre et d'en retirer les plus précieux avantages. « Jésus, à Gethsémani et sur le Calvaire, a transformé la souffrance ; il en a tiré, comme Moïse du rocher aride, des flots de consolations, de mérites, de forces, de vie, bienfait immense, sans précédent, sans rival possible ! » Le développement de cette thèse si rassurante se poursuit à travers douze instructions où le pieux auteur considère tantôt les angoisses, la solitude et le calice de Gethsémani ; tantôt l'ange de la consolation, la prière de Jésus ; tantôt enfin la sueur de sang, la suprême acceptation et la dernière parole, qui est celle du triomphe. Car, à tous ceux qui auront souffert avec l'Agneau, Dieu donnera la récompense.

— La résignation dans la souffrance est une forme de la douceur chrétienne, et la douceur, comme le dit si bien M. l'abbé Lenfant dans le nouveau livre qu'il nous présente, est bien vraiment : *La Royauté du cœur*. La clarté d'exposition, la sûreté de la doctrine, l'élégance du style, le développement méthodique des pensées, — toutes qualités que nous avions remarquées dans le précédent, — se retrouvent dans celui-ci ; dix instructions sont consacrées à cette vertu, que l'auteur appelle « royale » ; il en dépeint le caractère ; il décrit les combats à livrer pour en soutenir la pratique ; il suppose une défaite, dont il étudie les fâcheuses conséquences ; enfin, il nous montre la douceur reconquise, nous fait goûter les bienfaits de son règne béni et nous donne à contempler la douceur élevant ses héros jusqu'au trône de l'Agneau divin.

13-18. — JÉSUS-SACERDOCE. — Les *Pages d'Évangile* se déroulent sous les doigts pieux de M. l'abbé Planus, et nous voici arrivés aux derniers jours de la vie terrestre de Notre-Seigneur ; le troisième volume qui nous occupe — le dernier de cette nouvelle série — va *de la dernière Cène à l'Ascension*. N'y aura-t-il pas une suite ? L'auteur semble vouloir nous le faire espérer quand il dit que ce tome III termine « momentanément du moins » la série de ses méditations. Nous désirons vivement que cette espérance se réalise. En attendant, savourons tous les charmes du volume qui est sous nos yeux et dont une partie notable est consacrée à une étude théologique de la sainte Eucharistie. M. l'abbé Planus croit devoir s'excuser d'avoir donné une si large place à une étude « qui paraîtra peut-être ne pas rentrer dans le cadre, ni s'assortir à l'inspiration des autres sujets de son ouvrage. » Il nous semble, au contraire, que cette importance s'imposait : quelle circonstance plus opportune, plus favorable que celle de la dernière cène pour traiter comme *ex-professo* de l'adorable sacrement institué à cette heure-là même ? Le reste du livre — les deux tiers — comprend le dernier entretien de N.-S. Jésus-Christ avec ses disciples, le récit de la Passion et de la Résurrection, enfin les apparitions de Jésus après sa résurrection et le mystère de l'Ascension de Notre-Seigneur au Ciel. Nous n'avons pas à répéter ce que nous avons déjà dit, à cette place, des qualités maîtresses des œuvres de M. l'abbé Planus, toujours fidèle à lui-même et à sa manière ; bornons-nous à dire, avec l'examinateur du livre : « Les prêtres y trouveront un aliment solide à leur foi et à leur piété ; les fidèles y apprendront à goûter les beautés de la religion et surtout à en tirer les conclusions pratiques pour la vie chrétienne. »

— En lisant la Passion, dans les *Pages d'Évangile*, nous avons comme assisté à l'ouverture du Cœur de Jésus par la lance du soldat romain : pénétrons, à la suite de M. l'abbé Boussac, dans cet intérieur divin et

considérons avec lui *les Vertus du Cœur de Jésus*. Il en fait l'objet de neuf méditations pour les exercices d'une neuvaine au Sacré-Cœur. C'est la suite d'une longue série de méditations sur la perfection du Cœur de Jésus, où ce divin Cœur est envisagé comme idéal des vertus, des œuvres et des dévotions catholiques. La présente neuvaine est spécialement consacrée à considérer le Sacré-Cœur par rapport à l'Enfance. Nous sommes persuadé que cette neuvaine recevra, comme l'espère l'auteur, l'excellent accueil fait à ses devancières de la part des prêtres zélés pour la propagation de la vraie et solide dévotion au Sacré-Cœur.

— Encore le même but dans *Jésus et l'Enfant* de Mme Maryan, avec cette différence que ces *Méditations sur l'Évangile* se rapportent directement à l'acte si important de la première communion. Le cœur de la femme est bien doué pour comprendre toutes les délicatesses de l'amour divin et sa main sait traduire fidèlement ce que sent le cœur : « A la différence de tant d'autres opuscules de ce genre, lui écrit Mgr l'évêque de Quimper, le vôtre, s'inspirant uniquement de l'Évangile, nous donne sous une forme simple, mais toujours distinguée, un enseignement des plus sérieux. » Mettons donc ce petit livre aux mains de nos enfants qui se préparent à la première communion, mais avant de le leur donner, lisons-le nous-mêmes et nous serons agréablement étonnés de l'intérêt que nous y prendrons et du bien qu'il nous fera.

— Le prêtre est un autre Jésus-Christ. D'où la nécessité pour le prêtre de se conformer à Celui qu'il représente et qui est son modèle. Cette nécessité est encore plus urgente pour les prêtres appelés à former l'esprit et le cœur de la jeunesse. *La Retraite à des prêtres éducateurs*, par le R. P. Lambert, traite spécialement de la sanctification des prêtres éducateurs et de l'exercice surnaturel de leurs fonctions. L'auteur a voulu combler une lacune : il n'existe pas de recueil de méditations exclusivement composé pour les prêtres voués par leur ministère à l'éducation de la jeunesse et qui sont, assez généralement, dépourvus de secours humains spéciaux auxquels ils puissent recourir pour se sanctifier dans ce ministère et l'exercer avec fruit. Le R. P. Lambert a une longue expérience de ces fonctions et son livre ne saurait manquer d'atteindre le but qu'il se propose. Les méditations de sa retraite s'adressent d'abord au prêtre lui-même par rapport aux obligations essentielles du sacerdoce ; elles sont ensuite plus particulièrement consacrées à la mission du prêtre éducateur et parmi celles-ci signalons : les caractères de l'autorité dans le prêtre éducateur ; la piété dans nos maisons d'éducation ; la formation chrétienne de la jeunesse par la communion ; l'esprit de sacrifice, le dévouement et le zèle dans l'œuvre de l'éducation ; Marie et le prêtre éducateur. Nos professeurs de petits séminaires et d'autres établissements diocésains

feront œuvre utile pour eux-mêmes et aussi pour les âmes qui leur sont confiées en s'appropriant les méditations du R. P. Lambert.

— Les *Exercices spirituels* de Dom Garcias Cisneros sont plus particulièrement offerts aux religieux, mais les prêtres séculiers trouveront à les lire le plus grand profit et d'autre part c'est bien à eux aussi que s'adresse le *Directoire des heures canoniales* qui termine le volume. Aux uns et aux autres, il appartient de se pénétrer de la doctrine du religieux bénédictin que les Espagnols ne tardèrent pas, après sa mort, survenue en 1510, à honorer du titre de Vénérable, tant était grande sa réputation de sainteté. Ces exercices spirituels sont divisés en trois parties que l'auteur appelle : voie purgative, voie illuminative et voie unitive, division dont il a eu l'initiative et qui se retrouve dans la plupart des auteurs ascétiques postérieurs au vénérable abbé du Mont-Serrat. Ces trois parties sont suivies d'une quatrième qui a pour titre : De la contemplation, et qui se rattache d'une part à la voie illuminative par les méditations sur N.-S. J.-C. et à la voie unitive par l'exposé des règles concernant l'union intime de l'âme avec Dieu. Enfin le *Directoire des heures canoniales* traite de la préparation de l'âme à la récitation de l'office divin, de la manière d'y apporter l'attention et le respect nécessaires, des moyens propres à conserver le fruit spirituel qu'on aura recueilli. Ce Directoire comme ces exercices spirituels ont fait leurs preuves : depuis les quatre siècles de leur existence, ils ont produit les fruits les plus abondants de dévotion et de piété ; ils auront, de nos jours, les mêmes précieux résultats et nous remercions M. l'abbé Rousseau de nous les avoir traduits pour en faciliter la lecture au clergé français.

— Cette œuvre de sanctification sacerdotale, plus urgente aujourd'hui que jamais, sera encore efficacement secondée par les méditations que vient de publier M. Hogan sous ce titre : *Pensées pour chaque jour à l'usage des prêtres*. Un de ses confrères de Saint-Sulpice a traduit de l'anglais cet excellent livre sur lequel nous appelons toute l'attention du clergé. La plupart des prêtres, presque tout absorbés par la vie active et parfois fiévreuse du ministère pastoral, ont rarement le loisir de s'appliquer à une longue lecture pour méditation ; d'un autre côté, ils ont besoin d'avoir pour cet exercice, dont ils ne sauraient se passer, quelque chose de plus qu'un sujet, un texte, une simple division, toute sèche, du sujet. M. Hogan est venu à leur aide et ce sont des *Pensées* qu'il leur offre pour leur méditation de chaque jour : ces pensées répondent à des vérités presque toutes empruntées à l'Évangile et considérées sous le rapport de l'esprit et des devoirs du sacerdoce ; elles contribueront à nous faire marcher dans la voie de la sainteté et à nous rendre ainsi plus dignes de notre sublime vocation.

19-24. — Spiritualité. — Le tome XII des *Œuvres* de saint François

est le deuxième volume renfermant les lettres du saint évêque de Genève, celles qui ont été écrites de 1599 à 1604, c'est-à-dire dans une période de cinq ans. Ces lettres « d'une intéressante originalité » sont de nature à soutenir la curiosité des premiers jours, si justement éveillée par la correspondance des années précédentes. Le docte éditeur, Dom B. Mackey, explique cet intérêt général par l'importance de quatre ou cinq faits considérables entre tous ceux qui remplissent cette période : le deuxième voyage de François de Sales à Rome, où il fut agréé comme coadjuteur de Mgr Granier ; son séjour à Paris, sa consécration épiscopale, son carême à Dijon, « événements d'importance diverse, mais tous caractéristiques, qui décidèrent de l'avenir du saint et dont le récit, les contre-coups variés, les conséquences graves ou menues, proches ou lointaines, se répercutent dans chacune des lettres du présent volume et en forment la trame invisible et le lien caché. » Comme les précédents, ce tome XII porte en tête un fac-simile d'une lettre de saint François de Sales et, à la fin, en forme d'appendice, les lettres du saint écrites pour Mgr Granier, texte latin ou italien, traduction française ; quelques suppliques ; des lettres adressées à saint François de Sales par quelques correspondants ; puis une table de correspondance de cette nouvelle édition avec les précédentes ; un glossaire des locutions et des mots surannés ; enfin, une table des matières portant indication des personnages auxquels sont adressées les lettres, avec un sommaire du contenu de ces lettres. Mais ce qui fait surtout le prix de ce volume, c'est qu'il renferme les premières lettres de François de Sales à la fille du président Frémyot. « Ces lettres, dit justement Dom Mackey, défient toute louange, car elles racontent avec une exquise candeur l'histoire de deux âmes qui eurent toutes les grâces et toutes les noblesses. » C'est là qu'on assiste au premier épanouissement des idées de saint François de Sales sur la piété : on y voit le jet initial dans toute sa naïveté et sa fraîcheur.

— Le caractère distinctif de la doctrine spirituelle du B. Grignion de Montfort est l'union de l'âme à Jésus par Marie : cela suffit pour indiquer d'un seul mot l'objet du livre : *La Vie spirituelle à l'école du B. Grignion de Montfort.* Après une première partie consacrée à Jésus-Christ vivant en nous, l'auteur nous indique comment, par Marie, nous pouvons être unis à Jésus ; il nous développe ensuite les pratiques de la parfaite dévotion à la Sainte Vierge et nous montre l'ascétique de cette dévotion ; enfin, dans une cinquième et dernière partie, il nous fait connaître comment se réalisera notre vie d'union à Marie par la prière, le travail et le saint sacrifice de l'autel. Notre saint esclavage avec la Mère de Dieu sera donc accompli et c'est le noble but de la vie spirituelle que nous propose l'auteur à l'école du B. Grignion de Montfort. Il sera facile d'y arriver si l'on veut bien suivre fidèlement la voie que ce

maître de la vie spirituelle nous trace, si l'on consent à être son vrai disciple. Écoutons ce que dit le P. Faber de l'influence de cette direction spirituelle : « Le B. de Montfort a écrit quelques traités spirituels qui ont déjà eu une remarquable influence sur l'Église depuis le peu d'années qu'ils sont connus et qui sont appelés à en avoir une beaucoup plus grande dans les années à venir. » La prédiction est en train de se réaliser, si l'on en juge par le développement de plus en plus considérable que prend la vraie dévotion à la Sainte Vierge.

— Une autre école non moins distinguée par ses leçons est celle de S. Alphonse de Liguori : non seulement elle enseigne les vrais principes de la morale, mais observant la marche de l'humanité à travers les siècles, elle nous dévoile les *Avertissements de la Providence dans les calamités publiques.* Et comme Dieu nous a permis de lui demander par nos supplications la fin de ces calamités, le même opuscule contient le traité de la prière par le même saint auteur. Ces leçons conviennent à tous les temps, plus particulièrement au nôtre où les épreuves sont plus douloureuses.

— La sauvegarde d'un peuple ou d'une nation, c'est la pratique de la chasteté. *Heureux les cœurs purs !* M. l'abbé Berthier ne se contente pas de pousser ce cri à l'honneur de la vertu de pureté ; il démontre péremptoirement qu'elle fait d'abord le bonheur de l'âme qui la possède et qu'elle est ensuite un gage de sécurité et de paix pour tous. L'hérésie a semé partout les préventions contre la chasteté, et à cette heure, si les ennemis de l'Église traquent les congrégations, c'est en haine de cette vertu. Mais la chasteté, qui fait la gloire du catholicisme, survivra certainement à toutes les attaques et elle trouvera toujours des cœurs épris de ses charmes, avides du bonheur qu'elle procure et des récompenses qu'elle promet. Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. Le livre de M. l'abbé Berthier se divise en trois parties : dans la première, l'auteur expose la doctrine de l'Église sur la virginité, le célibat et la viduité ; la deuxième traite des œuvres de la chasteté parfaite ; dans la troisième sont indiqués les moyens de garder la chasteté parfaite. Le monde ne comprendrait rien à cette doctrine dont l'intelligence est réservée à ceux-là seulement qui aiment cette vertu, mais ces âmes sont encore, grâces à Dieu, bien nombreuses, et elles goûteront les exhortations et les conseils de M. l'abbé Berthier.

— La mortification est un des moyens les plus efficaces pour pratiquer et conserver la chasteté parfaite. L'opuscule de M. l'abbé Chabot : *La Mortification chrétienne et la vie,* nous montre la nécessité de la mortification qui est la loi même de la vie. D'abord la mortification des sens qui, malgré les objections du naturalisme, est un devoir de nature, avec le secours de Dieu par la grâce ; ensuite la mortification des facultés de l'âme, et celle-ci encore plus importante et qui doit s'étendre à l'es-

prit, à la volonté et au cœur. En ces quelques mots, nous avons dit le plan et avons résumé les développements du livre de M. l'abbé Chabot, qui se recommande par une grande clarté d'exposition et une irréprochable correction de doctrine.

— Les *Pages religieuses* de M. l'abbé Battendier n'ont pas la prétention de nous offrir, à ce que dit l'auteur, « des considérations spirituelles transcendantes, ni des dissertations historiques ou doctrinales sur nos fêtes chrétiennes. » Mais Mgr l'évêque de Viviers, en donnant son approbation au livre de son vicaire général, est d'avis que ceux qui liront ces pages, « y trouveront... les considérations les plus hautes, les plus justes, les plus propres à faire aimer et pratiquer la vertu. Ils auront l'occasion d'admirer quelle grâce ajoute à la puissance de la pensée l'art de la revêtir de cette forme élégante et digne qui est le caractère du style de l'auteur et donne tant de charme à ses écrits. » Citons ces sujets dans le *Memento d'âme* : Petit Précis de vie spirituelle ; Pour être saint ; l'Église et le Monde ; en Route pour l'exil — et ceux-ci pour les fêtes chrétiennes : Noël, près du berceau du Christ ; Temps de la Passion, le Mystère de la croix ; Pâques, *Christus vincit* ; le Sacré-Cœur ; la Toussaint ; Marie et la France ; l'Église et Jeanne d'Arc, etc.

25-39. — Piété. — Dévotions. — Sous le titre générique de *Méditations pour jeunes personnes*, M. l'abbé Feige publie douze petits volumes qui renferment chacun trente méditations sur un sujet spécial : il offre ainsi à l'âme pieuse sa nourriture de chaque jour ; il la guide dans la pratique des vertus qui lui sont le plus nécessaires : *l'Humilité*, *l'Amour de Dieu*, *l'Amour du prochain*, *la Piété*, *la Bonté*, *la Belle Vertu*, *la Force* ; il l'exhorte aux obligations qui lui incombent plus spécialement en nos jours si éprouvés, *le Devoir*, *le Zèle*, *la Pénitence*, *le Salut* ; enfin il lui rappelle dans *Nos Modèles* les exemples qu'elle doit suivre. Mgr l'évêque de Meaux, qui « applaudit avec une grande satisfaction à l'œuvre de M. l'abbé Feige, le félicite surtout d'avoir fait « un travail sérieux pour la formation des jeunes personnes à la vie de piété. » Chaque méditation comprend des considérations, un examen, une résolution et un bouquet spirituel, le tout très court, clair, et d'une adaptation facile aux besoins de chaque âme. La première partie de chaque volume comprend les prières principales et l'ordinaire de la messe.

— La solide piété produit la vraie dévotion, et parmi les meilleures pratiques de dévotion, il faut placer celle qui consiste à honorer la Mère de Dieu. Telle est la dévotion que veut favoriser l'auteur du *Mois des fruits*, c'est-à-dire le mois d'octobre, consacré à Notre-Dame du Rosaire. Le R. P. Monsabré qui se fait le parrain magnifique de ce livre, n'hésite pas à dire, dans la Préface dont il l'a honoré, qu'il renferme « une riche moisson de saintes pensées et de salutaires résolu-

tions », et il souhaite que tous les enfants de Marie tiennent à posséder « cet excellent ouvrage. » Le plan en est très simple : les mystères du Rosaire et les fruits de ces mystères fournissent tour à tour les sujets des méditations correspondant aux trente-et-un jours du mois d'octobre.

— Qu'il nous suffise, en terminant, de signaler les deux opuscules suivants : le *Manuel du Prêtre tertiaire*, par M. l'abbé Cantel, contenant tout ce qui a trait au tiers-ordre du Carmel : sa règle et les vertus, ainsi que les devoirs qu'elle impose, les fraternités laïques, les prières, le calendrier carmélitain et le cérémonial.

— *La Neuvaine à saint Joseph selon l'esprit de sainte Thérèse* : quelques considérations, ou doctrinales ou pieuses, suivies d'exemples, empruntées aux chroniques du Carmel, font le sujet de neuf méditations ; elles sont courtes, mais elles se gravent en traits plus profonds dans l'esprit ; elles coulent sans effort du cœur et c'est ce qui en fait le charme et l'onction.

F. CHAPOT.

POÉSIE — THÉATRE

POÉSIE. — 1. *Les Heures lointaines*, par PAUL HAREL. Paris, Lemerre, 1902, in-12 de 175 p., 3 fr. — 2. *Le Semeur de cendres*, par CHARLES GUÉRIN. Paris, « Mercure de France », 1901, in-16 de 234 p., 3 fr. 50. — 3. *L'Automne des Lys*, par EDWARD MONTIER. Paris, Lecène et Oudin, 1903, in-16 de 172 p., 1 fr. — 4. *La Vie*, par CHARLES FUSTER. Paris, Fischbacher, 1902, in-16 de 212 p., 2 fr. — 5. *Poèmes normands*, par LÉON BERTHAUT. Rouen, Cacheux ; Rennes, Caillière, 1902, in-16 de de 237 p., 5 fr. — 6. *Épaves*, par ALPHONSE BAUDOUIN. Bar-sur-Aube, imp. Lebois, 1902, in-18 de 177 p. — 7. *A l'Aube*, par JULES BOURRON. Paris, « Revue des poètes », 1902, in-16 de 127 p., 2 fr. — 8. *Poésies*, par ÉTIENNE RENAUD. Paris, Lecène et Oudin, 1902, in-12 de VIII-240 p., 3 fr. 50. — 9. *Les Nuptiales, suivies du Cantique des cantiques* de Salomon ; trad. en vers par ADOLPHE KRAFFT. Paris, Leroux, 1903, in-16 de 187 p., 3 fr. 50. — 10. *Heures savoureuses*, par ARTHUR SIMAND. Paris, Lemerre, 1902, in-18 de 211 p., 3 fr. — 11. *Litanies et petits états d'âme*, par CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE. Paris, Perrin, 1902, in-16 de 154 p., 2 fr. 50. — 12. *Les Bonimens et les mirages*, par JACQUES CONSTANT. Paris, Victorion, 1902, in-16 de 63 p. — 13. *A la Descente !* (*Excerpta*), par SAINT-YVOINE. Paris, imp. Schlaeber, 1901, in-18 de 112 p. — 14. *Dire des sangs. Le Toit des hommes*, par RENÉ GHIL. Paris, « Mercure de France », 1901, in-12 de 81 p., 2 fr.

THÉATRE. — 1. *Théâtre de* MEILHAC et HALÉVY. T. VIII. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 468 p., 3 fr. 50. — 2. *Entre deux paravents. Théâtre de société*, par ADOLPHE MÔNY. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-16 de LIV-618 p., 3 fr. 50. — 3. *Horatio Spark*, drame d'histoire contemporaine, par GASTON-E. BROCHE. Paris, Lecène et Oudin, 1902, in-16 de 127 p., 2 fr. — 4. *Vasconcellos*, drame en quatre actes, par PIERRE TALRICH. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-8 de 155 p., 1 fr. 50.

POÉSIE. — 1. — On sait qu'après avoir publié deux ou trois recueils de vers qui étaient déjà très littéraires, très originaux et très gracieux, mais qui manquaient peut-être un peu de profondeur, M. Paul Harel écrivit (il y a une dizaine d'années), une fort belle pièce intitulée *l'Herbager*. C'était une œuvre d'apostolat social et chrétien, et cette œuvre, l'auteur l'a poursuivie, sous une forme différente, dans

son dernier livre : *Les Heures lointaines*, qui peut satisfaire à la fois les artistes épris des charmes du style, des harmonies du vers, et les penseurs qui aiment à voir le poète plaider la cause des humbles, des miséreux, collaborer au développement de l'humanité par la charité et par la foi. La première page du volume est un hymne à la croix rustique qui se dresse près du village d'Échauffour, où habite l'auteur... C'était à l'heure matinale où les *angelus* des sanctuaires voisins se perdaient dans le ciel :

Les chemins, les maisons, les clochers, les églises
Et tous les arbres se voilaient de vapeurs grises.
Gavés des fruits sanglants de l'épine et du houx,
Les oiseaux regardaient le poète à genoux.
Ils voyaient dans la brume une croix ébauchée,
Puis un être immobile et la tête penchée.
De l'homme au bois sacré quand les bras s'appuyaient,
Quand il joignait les mains, les oiseaux s'enfuyaient
Par les chemins, sur le coteau, dans la ravine.
Et l'homme, resté seul sous votre Croix divine,
O Christ, l'homme ulcéré, le pécheur, le passant,
Baignait son cœur malade aux flots de votre Sang.

Ai-je besoin maintenant de faire l'éloge des *Heures lointaines*, et de démontrer que ce livre s'élève au-dessus des contemporaines banalités ? Je me contenterai de dire que beaucoup de pages se rencontrent, dans le volume de M. Paul Harel, qui sont dignes de celle-là. Toujours l'inspiration de l'écrivain est nettement spiritualiste, toujours l'expression répond à la pensée, et les vers sont limés avec un soin jaloux. Le poète ouvre toute grande la porte de son logis aux vagabonds qui « ont eu soin de jeûner la veille »; il verse quelques larmes sur le tombeau de la petite sœur bretonne, morte en un village éloigné de son pays, et qui est conduite au champ du repos « sans qu'aucun des siens l'accompagne »; à tous ceux qu'il aima d'une amitié fidèle, et qui ont quitté la terre, il consacre des pages émues. Et les sujets qui ont été les plus souvent traités prennent eux-mêmes sous sa plume un relief et une jeunesse qui surprennent et qui enchantent.

2. — Le pavillon du *Mercure de France* couvrant d'ordinaire une littérature ultra-décadente, j'ai été agréablement surpris de trouver, au nombre des derniers volumes édités par cette maison, une œuvre fort littéraire, un recueil de poésies « faites de main d'ouvrier. » Le titre seul est peut-être légèrement prétentieux et énigmatique : *Le Semeur de cendres*. Mais l'auteur a soin de nous expliquer, dans une sorte de prologue, qu'il veut parler des débris que laissent, après elles, une fois éteintes, les flammes de la jeunesse, « fervent et clair foyer d'amour. » Et il expose ainsi l'idée mère de son œuvre :

Moi, je suivrai l'exemple heureux d'un laboureur
Qui va, portant de cendre une besace pleine :
Il la lance aux sillons luisants, et son labeur,
Avant d'ensemencer, fertilise la plaine.

Et si tendresse, amour, douleur, révolte et foi,
Si dans mes vers un peu de l'homme se résume,
Un jour, j'aurai l'orgueil d'entendre autour de moi
Des fils puissants monter de ma pauvre amertume...

Ce livre est dédié à M. José-Maria de Heredia, et dans l'ouvrage de M. Charles Guérin, l'auteur des *Trophées* a pu retrouver les qualités que lui-même recherche principalement : la profondeur, l'originalité et aussi la délicatesse des idées, le coloris des descriptions, l'harmonie, la vigueur et la sonorité du vers. Par contre, les tenants de l'école classique feront sans doute au poète « semeur de cendres » certains reproches, celui, par exemple, de négliger les coupures traditionnelles. Il écrit :

Et j'ouvre au large clair de lune la fenêtre...
Un cœur infiniment désert de ce qu'il aime...

Les vers où les règles de la vieille prosodie sont ainsi méconnues abondent dans le volume. Mais une fois admis un système qui surprend toujours les fervents de Corneille et de Racine, on ne peut se défendre d'admirer chez M. Charles Guérin le penseur et le peintre, riche en idées et en expressions très heureuses. Il nous montre :

... la nuit bleue où le ciel et la terre
Sont comme un jeune couple à se parler tout bas...

Et après avoir rêvé longuement sur ces deux vers, on reste convaincu qu'il était impossible de mieux décrire en quelques mots le charme mélancolique et doux des nuits tranquilles.

Si maintenant l'on me permet quelques critiques, je noterai que l'écrivain multiplie à l'excès les adjectifs qualificatifs et les adverbes en *ment* : âprement, infiniment, éperdument, rauquement, obscurément, etc... Il oublie volontiers certaines règles grammaticales, celle notamment (à mon tour !) qui veut que délice, amour et orgue soient des substantifs masculins au singulier. Ce sont là des détails sans grande importance, mais l'œuvre de M. Charles Guérin est assez intéressante pour qu'on la souhaite exempte de toute tache.

3. — *L'Idéale Jeunesse* avait déjà signalé, il y a quelques années, M. Edward Montier à l'attention des gens de goût. Le nouveau recueil qu'il vient de faire paraître est digne du premier, quoique d'un genre un peu différent. *L'Automne des Lys* est tout entier consacré à Marie-Antoinette, ainsi que l'auteur lui-même nous en avertit, dès le Prologue :

Avec les fleurs que je préfère,
Pour la Reine j'ai voulu faire
Le bouquet que n'a fait aucun.....
Et puis suspendre ma guirlande
Comme on va porter une offrande
Au Temple d'un cher souvenir.

Cet ouvrage est le tableau émouvant du déclin de l'ancienne monarchie à Versailles et aux Tuileries, de son agonie à la Conciergerie et au Temple. Cette véritable « Marche au Calvaire » revit sous la plume du jeune poète avec une grande intensité de couleurs, un réalisme saisissant : il ne décrit point cette époque tour à tour frivole et tragique : il la *peint*, trop fidèlement peut-être, car certaines des strophes qu'il a écrites sont un peu légères et un peu crues à mon sens.

Cette petite réserve faite, je veux me hâter d'adresser des éloges à l'auteur, qui a mis dans son œuvre non seulement beaucoup d'imagination et de talent, mais encore et surtout beaucoup de cœur et beaucoup de grâce. Par une pente naturelle de son esprit, c'est à Trianon qu'il s'attarde de préférence, dans la première partie du volume, intitulée : *Les Beaux Jours* :

Le Roi menant par le parc de Versailles
Sa jeune Reine en robe de linon :
« Voici, dit-il l'anneau des fiançailles,
Mais le bouquet de fleurs, c'est Trianon...

« ... Et vous aurez ces bosquets pour empire,
Et pour sujets les oiseaux et les fleurs.
A vos plaisirs, je veux que tout conspire
Vous n'y verrez que la rosée... en pleurs ! ».

Hélas ! quelques années plus tard, la Reine devait voir bien souvent en pleurs les êtres qui lui étaient chers, et verser elle-même tant de larmes ! — L'auteur reste fidèle à l'histoire, tout en traçant des pages véritablement artistiques, et pleines de couleur locale.

L'expression, cependant, chez M. Edward Montier, n'est pas toujours à la hauteur de la pensée, et c'est bien dommage. Il a des inversions forcées ; il scande « paysan » comme s'il s'orthographiait « paisan ; » il parle « des vitraux de Versailles qui tremblent en son cœur. » Mais ces légères faiblesses ne l'empêchent pas d'écrire de très beaux vers.

4. — Toutes les qualités qui distinguent M. Charles Fuster sont plus que jamais en relief dans son nouveau volume : *La Vie*. Les idées, franchement spiritualistes, sont souvent pittoresques et gracieuses ; la coupe des vers est variée sans être étrange ; les mots sont bien choisis ; les rimes semblent naître tout naturellement au bout de la plume. Et voulant faire quelques citations, je suis fort embarrassé pour les choisir, tant sont nombreux les passages qui me plaisent, et qui m'ont ému. C'est donc un peu au hasard que je reproduirai deux strophes du sonnet intitulé : *Les Larmes* :

Oui, s'exhalant d'un cœur ivre et reconnaissant,
Une larme de joie est la grande prière,
Mais vous avez aussi vos gouttes de lumière,
Larmes de la douleur, qui brûlez en passant,

Car vous êtes plus *nous* encor que notre sang,
Vous portez les appels de l'âme prisonnière ;
Chacune d'entre vous, pieuse à sa manière,
Sait que Dieu l'a permise, et prie en jaillissant.

Il faut évidemment d'heureux dons naturels et une longue pratique pour arriver à une telle distinction dans la pensée et dans la forme. Mais je conseille à mes lecteurs de goûter eux-mêmes ce livre ; leur appréciation sera supérieure à toutes les louanges que je pourrais formuler.

5. — On ne saurait dire que les *Poèmes normands* sont indignes d'examen. D'abord, ils constituent un catalogue (oh ! combien complet !) de tous les grands hommes qui naquirent ou vécurent sur le territoire neustrien, depuis Leif le Fortuné et l'hypothétique Lodbrog, « pirate, barde et roi », jusqu'à Flaubert et à Guy de Maupassant. Et dans un chant qui résume les gloires du terroir natal, M. Léon Berthaut conclut :

La Normandie est morte. Elle t'a donné, France,
Avec tout son passé, toute son espérance ;
Et nous, les descendants de son peuple orgueilleux,
Nous t'acclamons, Patrie, et te saluons, Mère ;
Et si dans notre esprit reste quelque chimère
Des rêves batailleurs que rêvaient nos aïeux,
C'est de mourir pour toi qui fus bonne pour eux.

Ce « livre d'or » de la Normandie sera lu et goûté par beaucoup de lettrés qui ne sont point Normands, et qui, l'ayant ouvert, en tourneront toutes les pages, sur lesquelles parfois ils songeront doucement, évoquant avec l'auteur un passé qui fut très beau. Mais il me faut bien dire que, comme poète, M. Léon Berthaut n'est point sans faiblesses. Il fait un étalage excessif de la mythologie du Walhala, et prend avec la grammaire des libertés intempestives. Certains de ses vers sont rocailleux comme les noms des héros anciens qu'il chante, et je ne crois point que cette harmonie imitative ou plutôt cette absence d'harmonie soit digne d'éloges.

6. — L'amour de la famille, de la nature, de la poésie, se dégage des *Épaves* de M. A. Beaudouin, en même temps que des sentiments chrétiens, délicats et éclairés, et une mélancolie qui n'est point sans charmes. L'écrivain trouve souvent sous sa plume des vers pleins de grâce et d'harmonie, tels que les suivants, que j'emprunte au morceau intitulé : *Tristesse* :

L'insecte prêt au vol chante avant de partir,
Le nid chante en la haie où la chevrette broute,
Et le mendiant nu chante au loin sur la route,
Laissant au Dieu des lys le soin de le vêtir.

Pas de nuage au ciel présageant la tempête ;
Le Seigneur sur la terre a répandu l'espoir ;
Le matin en chantant court au-devant du soir ;
Seul mon cœur ne saurait prendre part à la fête...

Ce sont là des strophes qui méritent de ne pas tomber dans l'oubli. Et il y en a bien d'autres qui les valent, dans les *Épaves*. Est-ce à dire que cette œuvre soit à l'abri de toute critique ? Non certes. Le poète ne travaille pas assez ses vers ; il se contente, si je ne me trompe, de la première expression qui lui vient à l'esprit, et qui est parfois bien étrange. Il nous parle, par exemple, des hivers qui « ont glacé l'avenue d'un cœur » ; d'un vieillard qui « s'est muré lui-même ainsi qu'une prison », qui « ne sent plus grouiller de désirs en son âme », et il nous affirme que le poète « prend les nuées pour des poêles d'airain. » Le pauvre homme ! Je plains son mal sans le comprendre...

7. — Le talent de M. Jules Bourron n'est point négligeable, à en juger par le petit volume intitulé : *A l'Aube*, où il y a des idées gracieuses, de jolies descriptions, des vers bien tournés, des rimes trouvées sans effort. L'inspiration est élevée, chrétienne même ; M. J. Bourron flétrit volontiers les « arrivistes », et il a écrit au sujet de la Vierge Marie quelques-unes de ses meilleures strophes. Mais si, par divers côtés, *A l'Aube* est un recueil supérieur à bien d'autres, ce n'est pas encore un chef-d'œuvre. Quelques qualités, qui peut-être se rattachent surtout à la technique du métier de poète, font défaut à l'auteur. Préoccupé principalement, semble-t-il, d'arriver à la fin du vers, il se livre parfois à des inversions pénibles ; il abuse des épithètes, et il y a chez lui des strophes dont les quatre mots terminaux sont des adjectifs. M. Jules Bourron, qui doit être un « jeune », ce dont je le félicite, a de temps à autre des hardiesses d'imagination qui déconcertent, par exemple quand il nous montre deux demoiselles qui se nomment la Tristesse et l'Espérance, jouant au volant avec son cœur à lui, ce qui doit le gêner terriblement. Je n'y puis songer sans frémir... Et cela se passe :

> ... Dans un jardin fait de rêve,
> Et du mystère émergeant.

8. — Si quelque statisticien s'amusait à établir le total des volumes qui ont páru, rien que depuis un siècle, sous le titre banal de *Poésies*, je crois qu'il arriverait à un fameux chiffre. Voici encore un recueil qui se range dans cette catégorie ; il a pour auteur M. Étienne Renaud, et pas mal des piécettes qu'il contient sont comme le titre : elles ne sortent pas de l'ordinaire. Elles nous redisent « qu'il y a des larmes dans les choses », qu'il est désagréable pour une jeune personne d'être laide, que c'est un bel âge d'avoir quinze ans, qu'avril est un mois printanier, et que l'amour est aveugle.

Mais il ne faudrait pas juger sur ces « vieilles chansons » le talent de M. Étienne Renaud. Je le crois capable de nous donner un jour ou l'autre un très beau livre, et j'en ai pour preuve, entre plusieurs autres, le morceau qui retrace le dévouement de *Sœur Cécile*, sacrifiant la

chair vive de son bras afin que le chirurgien de l'hospice puisse faire à un enfant l'opération de la greffe humaine. L'auteur salue en ces termes l'héroïque religieuse :

Toi dont la charité souriante s'épanche
Du chevet du vieillard au lit de l'orphelin,
Et dont le cœur meurtri sous la robe de lin,
Est un brasier d'amour dont Dieu souffle les flammes,
O Vierge, sois bénie entre toutes les femmes...

Les quelques strophes intitulées : *Les Moines* sont également d'une noble inspiration, d'une écriture énergique et délicate à la fois ; elles rappellent l'un des plus beaux passages du *Rolla* d'Alfred de Musset.

9. — Dans une longue Préface, M. Adolphe Krafft nous raconte toute sa vie, qui semble avoir été assez âpre, et il nous fait savoir qu'il publie des poésies depuis un quart de siècle, si bien que je rougis de ne le connaître que d'hier, grâce à ses *Nuptiales, suivies du Cantique des cantiques*. Quant à ses vers, ils dénotent des idées délicates, du métier, une réelle notion de l'harmonie, bien que le poète, souventes fois, néglige volontairement les césures, et qu'il écrive par exemple :

Pourquoi le jeune aiglon doux est-il comme un cygne ?

Ou encore, dans une pièce intitulée : *Le Chant de la Lyre* :

Mon âme est triste comme une vierge au couvent.

A ce propos, que M. Krafft me permette de lui assurer que les idées des « vierges au couvent » sont beaucoup moins sombres que ses poésies, d'où perpétuellement se dégage une impression de malaise, de découragement, de désespérance. L'auteur répète sans cesse, sous une forme ou sous une autre :

Les arts et le plaisir, le monde et la nature
N'ont plus aucun attrait pour mon esprit lassé.
L'espoir, le souvenir, l'avenir, le passé,
Me sont une torture.....

Je ne crois pas que le poète ait réellement l'esprit chrétien, et c'est pourquoi je regrette qu'il ait entrepris de nous donner du *Cantique des cantiques* de Salomon une traduction plus ou moins exacte, malgré une surabondance de notes d'allure érudite.

10. — Que d'heures ! Que d'heures ! Après *les Heures lointaines*, voici les *Heures savoureuses*, de M. Arthur Simand, dont je dirai moins de bien que des précédentes. J'ai en effet quelque peine à admettre le système poétique de l'auteur, tel qu'il nous l'expose dans une préface qui constitue une sorte de plaidoyer *pro domo*. S'appuyant sur l'autorité d'un certain M. Dumur, l'écrivain déclare que, pour varier les plaisirs, il est bon de supprimer de temps en temps l'hémistiche et de ne pas réclamer la consonne d'appui. Et comme il est d'autant plus conséquent avec ses principes qu'ils sont plus faciles à suivre, il fait

rimer « chevelue » et « vue », « cheminer » et « reposer », et, ce qui est vraiment audacieux : « hier » et « irradier. »

Dans sa Préface encore, l'écrivain des *Heures savoureuses* se montre avec raison sévère pour les réminiscences, et déclare que les âmes assoiffées réclament à grands cris du nouveau. Ayant dit, il se met à imiter et à traduire Pétrone et Catulle. Et même dans les morceaux qui lui sont personnels, il traite souvent des sujets qui ne sont pas absolument inédits, tels que les charmes du printemps, la mélancolie de l'automne, la brise qui gémit parmi les rameaux, et surtout l'amour.

Quand au style de M. Arthur Simand, il est tour à tour terne et prosaïque, ou solennel et étrange à l'excès.

11. — Mieux que personne, M. Charles-Adolphe Cantacuzène possède l'art de choisir des titres originaux. Exemple : *Litanies et petits états d'âme*... Ce livre renferme *les Litanies de Floréal*, plus une trentaine de sonnets, quelques rondels, et environ soixante « états d'âme » petits et grands. Si ce titre est élastique, les rythmes adoptés par l'auteur ne le sont pas moins. Il possède évidemment une certaine connaissance du métier poétique, mais il recherche l'étrange et il trouve le bizarre. Par exemple, il souhaite de mourir par un soir de mai « divin, lunaire, élégiaque et fin » ; et il s'écrie :

... O soir, superbe soir,
Soirée
Dorée
Où sous terre je frissonnerai !...
Quoi ! mon Dieu, sera-ce un soir de mai !

M. Cantacuzène estime qu'en s'exprimant ainsi, il écrit des vers. Mais certains grincheux se rencontreront peut-être, qui ne seront pas de son avis. D'autres, non sans motif, jugeront plusieurs de ses peintures un peu crues, et quelques-unes de ses idées fort contestables au point de vue religieux.

12. — « Tout n'est que boniment », a écrit M. Jacques Constant sur la couverture de sa brochurette intitulée : *Les Boniments et les mirages*. La généralisation est un peu excessive, mais je n'ai point à entreprendre ici une controverse philosophique avec l'auteur, et je dirai seulement quelques mots de ses « boniments » personnels. Ils sont originaux ; ils le sont même trop parfois. Sans avoir le moins du monde l'intention d'être drôle, le poète écrit un peu dans la manière de M. Franc-Nohain. Certains de ses vers n'ont que deux pieds, d'autres trois, mais le tout est d'un prosaïsme intense.

13. — Pourquoi les poésies de M. Saint-Yvoine sont-elles intitulées *A la descente !*, et avec un point d'exclamation encore ? C'est ce que je ne m'explique guère. A mon avis, elles seraient mieux désignées par les mots : *A bâtons rompus*. L'auteur est de ceux qui estiment que l'on

peut traiter en vers n'importe quels sujets. S'il chante le Gaulois Camulogène, Aulerque de son état, ailleurs il célèbre les exploits de Dewet, il critique la politique de Guillaume II, et il flétrit Lord Kitchener en des iambes qui ne rappellent que de loin ceux d'Auguste Barbier. Il le nomme « sombre arsouille, basse fripouille, assassin-Gribouille. » Ce sont là des expressions qui conviennent aux polémiques des journaux beaucoup mieux qu'à la poésie, qui doit rester noble et sereine. Cette réserve faite, il faut reconnaître que M. Saint-Yvoine a un talent particulier pour trouver des rimes peu banales : *Khartoum* et *général Boum*, *Brodrick* et *sic*, *hic* et *chic*, *Ondurman* et *entendement*. J'en passe et des meilleures.... En somme, il est difficile d'apprécier sérieusement cette gymnastique.

14. — Si j'exprime crûment mon opinion sur le petit volume de M. René Ghil : *Le Toit des hommes* (tome II de la deuxième partie de son *Œuvre*), ce littérateur ne sera pas très flatté peut-être, mais il trouvera une compensation dans le parfait mépris qu'il concevra pour ma mentalité. Je dirai donc sans ambages que je n'ai presque rien compris à cette brochurette. D'après l'Avant-propos, qui est lui-même assez obscur, il s'agit, me semble-t-il, du progrès de l'homme quittant les cavernes pour construire des huttes et élever des troupeaux. Mais je suis tout à fait incapable d'indiquer ce que signifie telle ou telle page, ce que veulent dire, par exemple, ces lignes, qui sont les premières du préambule, et qui paraissent avoir l'intention d'être des vers :

Nous qui heurtons au silex, le silex
taquant pierre à pierre le heurt à trait
de Feu, d'où les sangs gouttent à mon goût,
à goût de sang, nous avons par le trou
que remange ma hache
le han dur de ma hache
mangé longtemps la moëlle de leurs têtes
à goût de sang — à goût — à goût — à goût de sangs !

Et caetera, n'est-ce pas ? Car il y en a quatre-vingts pages sur ce ton.

Théatre. — 1. — Tandis que M. Ludovic Halévy, de l'Académie française, jouit dans un castel que j'ignore d'une retraite paisible et qui doit être dorée, la maison Calmann-Lévy continue de publier les pièces de théâtre qu'il écrivit avec son fidèle collaborateur Meilhac, aujourd'hui décédé, et qui était chargé de mettre du gros sel parmi cette prose. Nous en sommes arrivés au huitième volume, qui renferme quatre comédies : *Tricoche et Cacolet*, *Tout pour les dames*, *Brigitte*, *le Photographe*, et un opéra-bouffe, *la Boulangère a des écus* (musique d'Offenbach). Ce sont des œuvres trop connues pour que je les critique ou que je les loue. Je rappellerai seulement qu'elles ne peuvent être mises entre toutes les mains, et c'est dommage, car il y a là des pages

bien amusantes, des types qui resteront, notamment Tricoche, Cacolet, Van der Pouf.... Le malheur, c'est que ces types ne se contentent pas d'opérer sur le théâtre, et que dans la vie pratique ils sont moins drôles et plus dangereux. Mais trêve à des allusions qui sortiraient de mon rôle....

2. — Je ne consacrerai que quelques lignes au gros volume où M. Adolphe Mony a groupé une douzaine de pièces destinées à être représentées dans les salons. En effet, nos lecteurs estimeront comme moi que les gens du monde ont pour le quart d'heure autre chose à faire qu'à jouer la comédie *Entre deux paravents*. Je dois toutefois reconnaître qu'il y a dans le *Théâtre de société*, que M. Adolphe Mony nous présente, beaucoup d'esprit, trop d'esprit même, et qui n'est pas toujours d'un excellent aloi. L'opérette intitulée : *Les Oreilles de Midas*, par exemple, est d'un ton plus que léger, sans compter que cette histoire n'est guère neuve. Et c'est regrettable, car les couplets que renferme la piécette en question sont, comme forme, bien supérieurs à la plupart de ceux du même genre. L'auteur connaît le métier poétique : il en donne des preuves nombreuses dans *Quintin Mètsys*, comédie agréable et parfois touchante, brodée sur un charmant épisode historique.

3. — La pièce de M. Gaston-E. Broche : *Horatio Spark*, porte en sous-titre ces mots : *Drame d'histoire contemporaine*, et il serait en effet difficile d'imaginer un sujet plus contemporain que celui qui fait le fond de cette œuvre : la guerre du Transvaal. Le héros principal, Horatio Spark, multiplie les efforts pour empêcher le gouvernement de son pays d'entreprendre puis de prolonger une lutte inique, de spolier et de réduire à la servitude et à la misère un peuple fier et vaillant. Et parce qu'il a voulu défendre la cause du droit et de l'humanité, le jeune membre de la Chambre des Communes se voit chassé par les parents de sa fiancée, accusé de félonie, renié par ses électeurs, frappé par une foule en délire, et il meurt à la suite des coups qu'il a reçus. M. Gaston-E. Broche a traité ces incidents dramatiques d'une façon intéressante ; il a écrit une pièce valant mieux que la plupart de celles qui sont actuellement représentées sur nos théâtres, et où abondent les inepties et les grossièretés. On peut toutefois reprocher à l'auteur des tirades trop longues et trop pompeuses, quelques fautes de français, et des allusions au moins inutiles à l'affaire Dreyfus.

4. — *Vasconcellos!* Voilà un titre qui sent son Portugal d'une lieue. Et en effet, le drame de M. Pierre Talrich a pour base la conspiration qui, en 1640, chassa de Lisbonne les Espagnols. Autour de ce *leit motiv* se déroulent de nombreux épisodes accessoires. Je ne les raconterai pas, d'abord parce que ce serait trop long, ensuite parce que je ne les ai pas très bien compris. Il y a surtout là-dedans un personnage qui

se nomme seulement « le Captif » ou « le Capitaine », et qui joue néanmoins un rôle prépondérant. Un secrétaire d'État, un moine conspirateur, plusieurs autres conjurés, un enfant noyé qui ressuscite, un bourreau qui exerce ses fonctions sur la scène, et bien des gens encore s'agitent autour du mystérieux prisonnier, qui finit par tuer Vasconcellos, assurant ainsi l'avènement des Bragance au trône de Portugal. M. Pierre Talrich mêle de la sorte un peu d'histoire à beaucoup de fantaisie. Quant au style de l'auteur, il manque de relief et d'originalité.

GABRIEL LIMARE.

OUVRAGES RÉCENTS SUR NAPOLÉON ET SON ÉPOQUE

1. *Histoire de Napoléon*, par DÉSIRÉ LACROIX. Paris, Garnier, 1902, in-12 de VIII-699 p., illustré de 75 vignettes et portraits, 3 fr. 50. — 2. *Napoléon et la Paix*, par ARTHUR-LÉVY. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-8 de II-663 p., 8 fr. — 3. *Napoléon antimilitariste*, par GUSTAVE CANTON. Paris, Alcan, 1902, in-12 de 368 p., 3 fr. 50. — 4. *L'Avènement de Bonaparte. I. La Genèse du Consulat. Brumaire. La Constitution de l'an VIII*, par ALBERT VANDAL, de l'Académie française. 2e édition. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-8 de IX-600 p., 8 fr. — 5. *L'Actualité historique illustrée. Le Duc de Reichstadt. La Comédie Française*. Paris, éditions du « Carnet », in-8 de 111 p., avec fig. et fac-similés, 3 fr. 50. — 6. *Bibliographie napoléonienne*, par F. KIRCHEISEN. Paris, Chapelot, 1902, in-8 de VIII-189 p., 6 fr.

1. — M. Désiré Lacroix, auteur de l'*Histoire de Napoléon*, que nous devons aujourd'hui faire connaître à nos lecteurs, nous informe, sur le titre même de son ouvrage, qu'il est le « petit-fils d'un officier de la Grande-Armée. » C'est nous dire que le culte du héros de l'épopée impériale est chez lui une tradition de famille. Les sentiments de ce genre sont toujours profondément respectables, mais il est aussi toujours à craindre qu'ils n'altèrent par avance l'impartialité, si nécessaire à un historien. En fait, le livre de M. Lacroix, sauf çà et là quelques louables, mais trop peu nombreuses velléités de jugement indépendant, est une narration apologétique, destinée à propager dans le public demi-éclairé le culte dont l'auteur est un des fidèles. Napoléon y est présenté à peu près comme un dieu, sur lequel la mort elle-même a, pour ainsi parler, regretté d'avoir mis la main. « Chacun fut étonné, nous dit M. Lacroix (p. 681) à propos de l'exhumation faite à Sainte-Hélène, de l'état de parfaite conservation du corps : on eût dit que la mort elle-même avait perdu de sa puissance devant cette merveilleuse organisation. » Il est plus simple de penser que l'embaumement avait été exécuté avec soin. Une marque tout à fait caractéristique du prosternement de l'auteur devant son héros, même au détriment des faits les plus assurés, c'est la façon dont il raconte et dont il apprécie le conflit de Napoléon avec Pie VII. L'enlèvement du Souverain Pontife donne lieu à un admirable euphémisme. « Le 1er juin (1809), écrit l'auteur (p. 420, note 1), le général Miollis, gou-

verneur de Rome, en vertu du décret du 17 mai précédent, avait pris définitivement possession des États de l'Église au nom de la France, et proclamé leur réunion à l'Empire français. — Le 6 juillet suivant, *pour sauvegarder la sûreté du Pape*, le général Miollis le fit enlever par le général Radet. Pie VII fut d'abord conduit à Florence; puis on l'amena à Savone et en dernier lieu à Fontainebleau. » — En revanche, M. Lacroix ne craint pas de qualifier d' « odieux parjure » (p. 488, note 1) la rétractation, si naturelle et si légitime, du consentement arraché au Pape pour l'acte connu sous le nom de Concordat de Fontainebleau. — Au point de vue littéraire, l'*Histoire de Napoléon* offre de réelles qualités de narration claire et animée, mais la diction en est d'une négligence vraiment extraordinaire. Des phrases inorganiques, des constructions bizarres ou même incorrectes y choquent trop souvent le lecteur un peu instruit de sa langue. Un exemple seulement : « Quand Dugommier, écrit l'auteur (p. 124), vit la chose en effet accomplie, quand il *récapitula que* le jeune commandant d'artillerie lui avait toujours dit d'avance, à point nommé, ce qui arriverait, *ce fut alors tout à fait de sa part de l'admiration* et de l'enthousiasme; il ne pouvait tarir sur son compte. » Ce n'est pas là du français.

2. — Comme M. Désiré Lacroix et peut-être plus encore, M. Arthur-Lévy est un adepte, un apôtre de l'idolâtrie napoléonienne. Ses thèses apologétiques affectent même un caractère hardiment paradoxal. Il met d'ailleurs à leur service de belles aptitudes d'érudit et d'écrivain. C'est ce qu'on avait déjà remarqué dans son ouvrage intitulé : *Napoléon intime*, dont les recherches et le talent de l'auteur expliquent le succès, mais dont les conclusions ne sauraient être acceptées, dans leur ensemble, par la critique impartiale. C'est ce qui est encore évident, malgré un perfectionnement notable dans la méthode, pour son nouveau livre : *Napoléon et la Paix*. La pensée dirigeante en est ainsi exprimée dans la Préface : « L'étude approfondie des documents, particulièrement de ceux qui sont conservés dans les chancelleries étrangères, prouve que la responsabilité des quinze années de guerre du Consulat et de l'Empire ne peut pas être imputée à Napoléon. Durant tout son règne, il n'eut au contraire pour objectif que la conclusion d'une paix équitable, solide, accordant à la France le rang qui lui était dû. » Selon M. Arthur-Lévy, Napoléon était le plus pacifique des hommes. Dans ce volume, l'auteur s'efforce d'établir sa thèse par l'étude détaillée de la politique extérieure du Premier Consul et de l'Empereur jusqu'au traité de Tilsitt et, en particulier, de ses relations avec la Prusse. Abstraction faite du parti-pris de l'écrivain, contre lequel le lecteur doit se tenir constamment en garde, et qui gâte très malheureusement ses qualités naturelles ou acquises, le livre dont il

s'agit, soit pour le fond, soit pour la forme, témoigne d'un réel mérite. Il offre même des parties remarquables. Là où, pour une raison ou pour une autre, cesse ou diminue l'influence ou l'importance de l'idée fixe dont l'auteur est possédé, l'historien apparaît en lui. Pour notre part, nous avons lu son ouvrage avec un vif intérêt, mais nous n'en conseillerions la lecture qu'aux personnes que leur instruction, non seulement générale, mais spéciale, c'est-à-dire une connaissance déjà un peu approfondie de l'époque napoléonienne, met en état de n'en pas accepter pour argent comptant les exposés fort habilement captieux. A ceux-là le plaidoyer de M. Arthur-Lévy pourra n'être pas inutile pour une plus ample connaissance des faits étudiés par lui et aussi pour une conception équitable de la répartition des torts entre Napoléon et les autres souverains d'Europe, successivement ou simultanément coalisés contre la France. Il est un endroit cependant où la passion de l'auteur a manqué d'habileté, où son parti-pris saute aux yeux. C'est dans les pages consacrées à l'affaire du duc d'Enghien (p. 201 et suiv.). Elles sont de nature à révolter tous les esprits un peu droits.

3. — A la différence des ouvrages qui précèdent, celui de M. Gustave Canton : *Napoléon antimilitariste*, ne s'inspire pas d'un dessein d'apologétique napoléonienne. L'auteur est plutôt porté à juger défavorablement, du moins au point de vue moral, le caractère général de l'homme extraordinaire dont, par un côté spécial, l'étude l'a attiré lui aussi. Il passe même vraiment la mesure, quand (p. 211) il le rapproche de Néron. La conception de son livre, qui se reflète dans le titre paradoxal qu'il lui a donné, part de préoccupations trop extérieures et trop actuelles et n'est pas suffisamment nette. Mais l'ouvrage vaut mieux que son titre et que son idée inspiratrice. C'est, en réalité, un fort intéressant recueil de faits et de textes précis et de réflexions souvent ingénieuses sur Napoléon, sa politique et son gouvernement, considérés principalement dans leurs rapports avec l'armée. Faits et remarques sont classés sous les chefs suivants : Chapitre I. Un Discours du Premier Consul. II. La Révolution et le Pouvoir militaire. III. Napoléon et le Pouvoir militaire. Opposition de principes et d'intérêts. IV. La Politique antimilitariste de Napoléon : ses procédés. Surveillance des généraux. V. Limitation de l'influence et du pouvoir des généraux. VI. Attributions militaires confiées à des civils. VII. Répression des abus de pouvoir militaires dans l'armée. VIII. Répression des abus de pouvoir militaires vis-à-vis du civil. IX. Faveurs et disgrâces. X. L'Étiquette. XI. Napoléon internationaliste. XII. Conclusions. Échec de la politique antimilitariste de Napoléon. 1° Résumé de cette politique. XIII. 2° Intensité de l'esprit antimilitariste dans les armées napoléoniennes. XIV. Conclusion générale. On trouve en appendice

une série de notes sur les sujets suivants : 1. Sur les soldats ordonnances. 2. Sur la justice militaire. 3. Sur l'avidité militaire. 4. Sur la jalousie et l'égoïsme des militaires. 5. Sur leur façon de comprendre l'amitié. — Ces titres seuls, aussi bien que certaines tirades *humanitaires*, indiquent assez que les tendances générales de M. Canton appellent de fortes réserves. Mais ces tendances, encore une fois, ont eu moins d'influence qu'on ne le pourrait craindre sur son livre même, qui demeure une fort utile collection de renseignements sur Napoléon. Le style de l'auteur est remarquable et le serait plus encore, sans une imitation par trop sensible de la manière de Taine, qui nuit à son originalité d'écrivain.

4. — Les livres que nous venons d'examiner pourront servir plus ou moins à l'histoire de Napoléon. Mais c'est, nous avons plaisir à le constater, cette histoire elle-même, dans une de ses parties les plus importantes, que, de main de maître, en traits vraiment sincères et *objectifs*, par là même très neufs et souvent, ce semble, définitifs, nous donne M. Albert Vandal dans son nouvel ouvrage : *L'Avènement de Bonaparte*, dont le premier volume, récemment publié, a pour sous-titres : *La Genèse du Consulat. Brumaire. La Constitution de l'an VIII.* « Ce livre, dit l'auteur, est une étude d'histoire politique. Son objet est de montrer comment Bonaparte s'empara du pouvoir, dans la France révolutionnée, et comment, affranchissant les Français de la tyrannie jacobine sans les courber encore sous la lourdeur de son despotisme, il posa les premières bases de la réconciliation et de la reconstitution nationales... C'est ce grand tournant de notre histoire, occupant avec ses abords l'espace d'un peu plus d'une année, s'étendant entre juin 1799 et septembre 1800, que nous avons entrepris d'observer. » — Dans un chapitre préliminaire intitulé : *Les Révolutionnaires nantis*, M. Albert Vandal a tracé le tableau saisissant et détaillé de l'état de la France dans les derniers temps du Directoire. Puis, dans ce premier volume, il a rempli d'une solide et nourrissante substance historique treize chapitres, marqués des titres suivants : I. Le 30 prairial. II. La Dernière Poussée jacobine. III. Lutte des partis. IV. La Crise de Novi et les Lois jacobines. V. Victoires républicaines. — Retour de Bonaparte. VI. Bonaparte à Paris. VII. Préparatifs du coup d'État. VIII. Brumaire. — Première Journée. IX. Brumaire. — Deuxième Journée. X. Le Lendemain du coup d'État. XI. La France sous les consuls provisoires. XII. La Constitution de l'an VIII. XIII. Le Premier Consul. — Le sujet choisi par M. Vandal n'a pas été seulement étudié par lui dans son fond et dans toutes ses circonstances, mais encore presque jusqu'à l'excès, dans tous ses alentours, selon les meilleurs principes de la méthode critique appliquée à l'histoire contemporaine. Il a été exposé avec des qualités rares de publiciste, de narrateur et de peintre, dans

un style élégant et ferme, mais où nous nous permettons de regretter quelque abus du coloris et, ici encore, une imitation trop sensible du genre de Taine. Du reste, notre conclusion, fondée sur notre expérience personnelle, est que la lecture de cet ouvrage est une vive autant que profitable jouissance, et ce n'est pas sans quelque impatience que nous attendons le second volume.

5. — La mode qui s'attache aujourd'hui à l'histoire et à la légende impériale et le succès récent d'une pièce de théâtre, œuvre d'ailleurs poétique bien plus qu'historique, ont remis en faveur la figure touchante et mélancolique du fils de Napoléon. C'est à lui qu'est consacrée, pour la majeure partie, une publication d'ordre composite, réunissant en une même brochure divers articles et documents publiés dans la revue *le Carnet historique et littéraire*. On y trouvera des renseignements, qui ne sont pas tous nouveaux, et un certain nombre de pièces inédites sur les sujets suivants : I. Les Historiens du duc de Reichstadt. II. J. Garsou. — Le Duc de Reichstadt et les Poètes. III. Berceau et Tombeau. — Lettre de Marie-Louise (fac-similé). — Portraits et Lettres du duc de Reichstadt. IV. Entretiens du duc de Reichstadt et de Marmont, d'après les *Mémoires* de Raguse et les *Notes* de Prokesch Osten. V. Notes de Malfatti (sur l'état de santé, puis la maladie et la mort du prince). VI. Comte Fleury. — La Comédie Française aux Madelonnettes en 1793 et son sauveur Labussière. VII. Madame de Staël et Talma. — Notes sur Talma. VIII. Autour de la duchesse de Berry. IX. L. Tuetey. — Plaintes du sculpteur Houdon contre son beau-frère. X. Auteurs et Comédiens : Lettres de Voltaire, de Mlle Clairon, de Rivarol, de Monvel, de Talma, de Mlle Mars, de Mme Arnould-Plessy, de Victor Hugo.

6. — Le vaste travail bibliographique entrepris par M. Alberto Lumbroso : *Saggio di una bibliografia ragionata per servire alla storia dell' epoca napoleonica*, déjà signalée plusieurs fois aux lecteurs du *Polybiblion*, a été conçu et exécuté dans des proportions telles qu'il n'est pas possible d'en espérer l'achèvement prochain. Aussi le meilleur accueil est-il dû et sera-t-il fait par tous ceux qui s'intéressent à cette époque de notre histoire contemporaine à l'essai plus modeste, mais excellent en soi et dès aujourd'hui complet, de M. F. Kircheisen : *Bibliographie napoléonienne. Collection de sources classées par ordre de matières.* Le classement adopté par l'auteur est ainsi exposé dans sa Préface : « Le sujet de ma bibliographie est Napoléon lui-même : j'ai réuni d'abord dans la première partie — sauf en ce qui rentre dans les parties II et III — les faits qui concernent sa personne, les détails de sa vie et de sa famille. — La deuxième partie comprend l'histoire politique et intérieure de la France ; la troisième partie traite des relations internationales des États européens ; elle comprend les guerres de 1796 à 1815 et les rapports diplomatiques dans le cours de chaque campagne.

Comme complément, la quatrième partie mentionne l'histoire des États européens pendant le règne de Napoléon, sans laquelle on ne peut comprendre complètement son histoire. Dans la cinquième partie sont classés, par ordre alphabétique, les Mémoires les plus importants, les correspondances et les biographies auxquels se rapportent les nombreuses notes qui se trouvent dans les parties précédentes. — La sixième partie comprend un nombre restreint d'ouvrages contenant des critiques sur quelques Mémoires. — J'ai adjoint à cet ouvrage une table alphabétique pour faciliter les recherches. — Pour rendre l'emploi général de cette bibliographie plus facile, j'ai donné les notes relatives à chaque ouvrage dans une des trois langues principales, c'est-à-dire que j'ai employé le français pour les ouvrages écrits en langues latines, l'anglais pour les ouvrages anglais, et l'allemand pour tous les autres. » — La Préface de M. Kircheisen est datée de Leipzig. Ainsi, à certains égards, nous continuons, même dans les sujets qui nous touchent de plus près, à nous laisser déplorablement distancer par l'érudition étrangère. M. S.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Annibal dans les Alpes*, par Paul Azan. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de 236 p., 6 fr. — 2. *Le Maréchal de Luxembourg et le Prince d'Orange (1668-1678)*, par Pierre de Ségur. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8 de 602 p., 7 fr. 50. — 3. *Marins et soldats français en Amérique pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis (1778-1783)*, par le vicomte de Noailles. Paris, Perrin, 1902, in-8 de viii-440 p., 7 fr. 50. — 4. *Le Général Dugommier. Sa vie, sa correspondance*, par le capitaine Paul Pineau. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 836 p., 10 fr. — 5. *Mémoires politiques et militaires du général* Doppet. Édition nouvelle publiée par D. Lacroix. Paris, Garnier, s. d., in-12 de xvi-384 p., 3 fr. 50. — 6. *Cahiers de vieux soldats de la Révolution et de l'Empire*, publiés par E. Gridel et le capitaine Richard. Paris, Chapelot, 1903, in-12 carré de xii-186 p., 3 fr. 50. — 7. *Dominique Larrey et les Campagnes de la Révolution et de l'Empire, 1768-1842*, par Paul Triaire. Tours, Mame, 1902, gr. in-8 de xvi-756 p., 5 fr. 50. — 8. *Le Prince Eugène et Murat (1813-1814)*, par Weil. T. IV et V. Paris, Fontemoing, 1902. 2 vol. in-8 de 620 et 222 p., 15 fr. — 9. *Souvenirs militaires du général comte* de Lorencez, publiés par le baron de Bourgoing. Paris, éd. du « Carnet », 1902, in-8 de 104 p. — 10. *L'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, par le capitaine de la Jonquière. T. III. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 720 p., avec croquis et cartes, 12 fr. — 11. *Projets et tentatives de débarquement aux Iles britanniques*, par le commandant Desbrière. T. IV en 3 parties. Paris, Chapelot, 1902, in-8 de 834 p., 20 fr. — 12. *La Campagne de 1805 en Allemagne*, par P.-C. Alombert et J. Colin. T. II. Paris, Chapelot, 1902, in-8 de 890 p., 18 fr. — 13. *Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche*, par le lieutenant-colonel Saski. T. III. Paris, Berger-Levrault, 1902, in-8 de 408 p., 10 fr. — 14. *Capitulation de Baylen, causes et conséquences*, par le lieutenant-colonel Clerc. Paris, Fontemoing, 1903, in-8 de 404 p., 7 fr. 50. — 15. *Reims en 1814, pendant l'invasion*, par A. Dry. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-8, de iv-411 p., 10 fr. — 16. *Les Guerres d'Espagne sous Napoléon*, par E. Guillon. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-12 de xii-364 p., 3 fr. 50. — 17. *La Guerre napoléonienne. Précis des campagnes*, par le commandant Camon. Paris, Chapelot, 1903 2 vol. in-8 de xii-272 et 218 p., 8 fr. — 18. *La Cavalerie napoléonienne peut-elle encore servir de modèle ?* par le lieutenant-colonel Aubier. Paris, Berger-Levrault, 1902, in-8 de 104 p., 3 fr. — 19. *Souvenir de Solférino*, par Dunant. Amsterdam,

Academische Boekhandel de Delsman et Nolthenius, 1902, in-8 de 118 p. — 20. *Carnet de campagne d'un aide-major (1870-71)*, par le Dr Challan de Belval. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-12 de vi-332 p., 3 fr. 50. — 21. *Histoire de la guerre de 1870-71*, par Paul et Victor Margueritte. Paris, Chamerot, s. d., in-12 de x-230 p., avec portraits et plans, 2 fr. — 22. *La Guerre de 1870-71. Batailles de Frœschwiller et de Forbach*. Paris, Chapelot, 1902, fasc. VII et VIII, in-8 de 186 et 160 p., 12 fr. — 23. *Le Siège de Phalsbourg en 1870*, par le lieut.-colonel Hollender. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 144 p., 2 fr. 50. — 24. *Conquête de Madagascar*, par Jules Poirier. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., gr. in-8 de 434 p., 7 fr. 50. — 25. *Les Événements militaires en Chine*, par J. Cheminon et G. Fauvel-Gallais. Paris, Chapelot, 1902, in-8 de 196 p., 4 fr. — 26. *De la Méthode dans les hautes études militaires en France et en Allemagne*, par le général Bonnal. Paris, Fontemoing, s. d., in-8 de 36 p., 1 fr. — 27. *Tactique des trois armes*, par le général Kessler. Paris, Chapelot, 1902, in-8 de 136 p., 3 fr. — 28. *Une Révolution dans l'art de la guerre*, par le colonel Humbert. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-12 de 52-14 p. — 29. *Le Tir en temps de paix et en temps de guerre. Étude psycho-physiologique*, par le commandant F. Dégot. Paris, Chapelot, 1902, in-8 de xviii-84 p., 3 fr. 50. — 30. *El nuevo explosor de campaña, modelo Siemens und Halske*, por Don Joaquin de La Llave y Sierra. Madrid, *Memorial de ingenieros*, 1902, in-12 obl., 2 fr. — 31. *Le Changement de pied au galop*, par Maxime Guérin-Catelain, capitaine de réserve. Paris, Berger-Levrault, 1902, in-8 de 64 p., 3 fr. 50. — 32. *Mémoires du président Krüger*. Paris, Juven, s. d. (1902), in-8 carré de 414 p., 7 fr. 50. — 33. *Trois ans de guerre*, par le général Christian de Wet. Paris, Juven, s. d. (1902), in-8 carré de 556 p., 7 fr. 50. — 34. *Études sur le combat. Combat antique et combat moderne*, par le colonel Ardant du Picq. Nouvelle édit., Paris, Chapelot, 1903, in-12 de xliv-380 p., 3 fr. 50. — 35. *L'Armée et les Forces morales*, par le capitaine Richard. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-12 de 244 p., 3 fr. 50. — 36. *Citoyen et soldat*, par le lieutenant Demongeot. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de xxxii-268 p., 3 fr. 50. — 37. *L'Armée allemande. Étude d'organisation*, par F. Martin et F. Pont. Paris, Chapelot, 1903, in-8 de 870 p., 10 fr. — 38. *La Garde impériale, 1854-1870*, par le capitaine Richard. Paris, Combet, 1901, gr. in-4 de xii-356 p., avec 380 dessins en noir et en couleurs, 70 fr.

1. — C'est le propre des grands conquérants, qu'ils s'appellent Annibal, César ou Napoléon, de poser à l'humanité des problèmes que la postérité s'efforce de résoudre, sans toujours y parvenir. Au rebours de ces « monarques débonnaires » dont parlait Émile Barbier, qui passent en laissant à peine une trace fugitive dans la mémoire des peuples, les grands destructeurs d'hommes nous attirent, en dépit que nous en ayons, et rien de ce qu'ils ont fait ne nous laisse indifférents. S'il faut nous en tenir au portrait que Tite-Live nous a laissé du fils d'Amilcar, le vainqueur de Cannes a été bien loin d'être une figure sympathique. Pourtant, que d'encre n'a-t-il pas coûté aux érudits, depuis plus de deux mille ans qu'il est mort, que de controverses sur ses campagnes, sur les causes de ses succès et de ses revers ! A notre époque même, où l'étude de l'antiquité est si injustement et si malheureusement délaissée, il est encore un nombre relativement considérable de chercheurs que passionne la solution de la question encore pendante sur le passage des Alpes ou la traversée des Pyrénées, sur la tactique employée à la journée du Tessin ou sur les bords du lac Trasimène. En réalité, l'explication de ces goûts, qui peuvent paraître surannés à quelques-uns, est plus facile qu'elle ne semble

tout d'abord le paraître. L'étude des grands conquérants de l'antiquité ou des temps modernes n'est pas seulement une étude de biographie individuelle ; elle demeure l'examen, à un moment donné, des facultés humaines dans un être qui synthétise l'humanité, précisément à ce moment. C'est, sans aucun doute, ce sentiment, latent ou évident, qui a guidé la plume de la plupart de nos grands moralistes anciens ou modernes, c'est celui qui a soutenu des érudits comme Montesquieu, c'est celui qui a inspiré M. le lieutenant Paul Azan dans le livre qu'il vient de consacrer à la question, cent fois mise sur le tapis, du passage d'*Annibal dans les Alpes*. Quelque opinion qu'on puisse avoir sur le conquérant carthaginois, il est certain qu'il a fait, au point de vue militaire, des choses extraordinaires, que les facultés de commandement étaient élevées à un point extrême, dans cette organisation véritablement géniale, que, par là même, il intéresse au plus haut point l'homme et l'humanité. M. Azan, dans l'étude consciencieuse et savante qu'il consacre à son héros, se borne à chercher l'élucidation d'un point encore controversé de nos jours : Annibal a-t-il passé les Alpes au mont Cenis, au Grand ou au Petit Saint-Bernard, au mont Genèvre, au Viso, etc., etc. ? En 1835, la question paraissait résolue en faveur du Petit Saint-Bernard, puisque, sur 90 savants consultés par Bouché-Leclercq, 33 avaient opté pour le passage par ce col, 24 pour le mont Genèvre, 19 pour le Grand Saint-Bernard, 11 pour le mont Cenis, 3 seulement pour le mont Viso. M. Azan nous donne une version nouvelle, qui nous semble définitive : c'est qu'Annibal, arrivé au Petit Mont Cenis, a gagné la vallée de la Doire, Ripaire par le col du Clapier. La lecture de ce volume,— bourré de faits et d'aperçus judicieux, dans lequel l'écrivain examine l'un après l'autre tous les systèmes et les réfute avec une sûreté de doctrine, une interprétation des textes impeccables, — s'impose aux érudits d'une façon absolue. Elle les convaincra, comme elle nous a convaincu nous-même, que la question du passage des Alpes est un problème définitivement résolu.

2. — Le dix-septième siècle, si fort en faveur, il y a quelques années, a été détrôné dans les goûts du public, par la période révolutionnaire et impériale. Actuellement, la mode est de s'intéresser uniquement aux Mémoires de Marbot ou aux Cahiers du capitaine Coignet, aux troupiers sans sabots de l'armée de Sambre-et-Meuse ou aux soldats de Napoléon. Il a donc fallu un certain courage à M. Pierre de Ségur, pour tenter de ramener l'intérêt aux personnages du grand siècle et au « Tapissier de Notre-Dame. » Nous ne savons pas si ce qu'on appelle le « grand public » consentira à abandonner ses chers « grognards » pour *le Maréchal de Luxembourg et le Prince d'Orange ;* mais il n'y a aucun doute que les lettrés et les gens de goût liront ce nouveau

volume avec un plaisir marqué. Malgré que les campagnes de Luxembourg soient, assurément, parmi les mieux connues de notre histoire militaire, bien qu'il y ait peu à dire, en apparence, sur ces luttes de la fin du dix-septième siècle, après les ouvrages non seulement de Feuquières et de Beaurain, mais de Macaulay, de C. Rousset, du duc d'Aumale, du comte de Sérignan, de Sirtema de Grovestins, etc., etc., M. de Ségur a trouvé le moyen de nous donner sur ce sujet du nouveau, beaucoup de nouveau et d'inédit. C'est, en histoire, un mérite qui prime tous les autres, surtout à une époque de curiosité littéraire comme est la nôtre : le succès de ce volume ne peut manquer de s'en ressentir.

3. — Comme M. de Ségur, le vicomte de Noailles a pensé qu'il y avait en France, en dehors de l'épopée révolutionnaire et impériale, des époques militaires glorieuses, bien dignes d'être tirées de l'oubli, et c'est ce sentiment, sans doute, qui lui a dicté le volume consacré aux *Marins et soldats français en Amérique pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis (1778-1783)*. Il ne faut pas trop s'étonner si cette campagne, où Lafayette et Rochambeau jetèrent une dernière branche de laurier sur le cercueil déjà ouvert de notre vieille monarchie, est encore si mal connue. Les hommes qui y avaient pris part, ceux qui auraient pu en dire les succès, disparurent pour la plupart, emportés dans la tourmente révolutionnaire de 1792 à 1815, et, quand revinrent les années de paix, celles où il fut permis à nouveau de se rappeler, de penser, d'écrire, on avait des événements plus récents à raconter, des faits plus passionnants et plus émouvants. Mais, l'heure des compensations ne pouvait manquer de sonner pour cette page oubliée de notre histoire, et M. de Noailles a justement estimé que le moment était venu de tenter cette restitution. Son livre prend les événements à la mission du baron de Kalb en 1767, nous raconte les campagnes maritimes des amiraux d'Estaing, de Guichen, de Grasse, enfin les opérations de l'armée de Rochambeau, si mal connues et cependant si dignes de l'être. Écrit à l'aide de documents originaux, la plupart inédits, emprunté aux archives nationales et aux archives historiques du ministère de la guerre, l'ouvrage que nous présentons à nos lecteurs est partout d'un intérêt soutenu et d'une valeur historique de premier ordre : nous lui souhaitons et nous lui prédisons un succès complet.

4.— Avec *le Général Dugommier*, du capitaine Pineau, nous entrons de plain-pied dans la période révolutionnaire. Toutefois la transition est loin d'être brusque, puisque Dugommier, entré au service en 1753, dans la compagnie des cadets-gentilshommes de la Guadeloupe, s'y était élevé au rang de major, et qu'il fut un des nombreux officiers de la monarchie dont la Révolution naissante utilisa les talents. Venu en France en

1791 et bientôt député à la Convention pour la Martinique, Dugommier fut promu presque aussitôt maréchal de camp et débuta en cette qualité, au siège de Toulon. Mais, c'est à l'armée des Pyrénées-Orientales, 1793, qu'il devait donner la mesure de ses talents véritablement hors de pair, et apparaître à la fois comme un capitaine éclairé et un homme d'une valeur morale tout à fait supérieure. Quand il mourut, le 17 novembre 1794, frappé d'un boulet qui l'atteignit en pleine poitrine, la douleur de ses soldats fut celle qu'on avait vue dans les troupes après la mort de Turenne. C'étaient les mêmes cris, les mêmes exclamations : « Nous avons perdu notre père ! — Qui aura soin désormais de nous ? » Le livre de M. le capitaine Pineau, écrit avec sincérité et compétence, met bien en lumière cette belle figure injustement laissée au second plan. Dugommier, grand citoyen et grand général, demeure une de nos gloires militaires les plus pures et les plus brillantes.

5. — Il s'en faut, et de beaucoup, que l'on puisse en dire autant du général Doppet, dont M. Désiré Lacroix réédite aujourd'hui les *Mémoires politiques et militaires*. Doppet, qui avait déjà montré au siège de Toulon non seulement une imbécillité mais une pusillanimité notoires, allait encore se trouver, aux Pyrénées, d'abord collègue, puis subordonné de Dugommier ; il acheva là de faire éclater sa nullité. Ses *Mémoires* sont intéressants à consulter pour montrer combien cet ex-officier de santé, bombardé général en sa qualité de membre du club des Jacobins, fut mauvais militaire, après avoir été un pitoyable médecin. On sait d'ailleurs qu'il fut destitué pour incapacité le 16 pluviôse an III.

6. — D'un autre intérêt sont les *Cahiers de vieux soldats de la Révolution et de l'Empire*, publiés par MM. Gridel et Richard. Ces Cahiers, au nombre de deux, sont les Souvenirs du canonnier Chatton et du dragon Leclère, pages naïves où le français subit nombre d'entorses, l'orthographe aussi, mais dans lesquelles on trouve néanmoins des détails bien vécus. Les atrocités commises par nos armées dans le royaume de Naples, en 1799, sont racontées là avec une inconscience qui font frémir. D'autre part, on verra avec plaisir quelle foi chrétienne — souvenirs imprescriptibles des jeunes années — était demeurée dans le cœur de nombre de ces soudards qu'on eût cru si éloignés de toute pensée religieuse.

7. — *Dominique Larrey*, dont M. Paul Triaire nous raconte les campagnes, a passé sa vie à racheter les horreurs inconsciemment commises par les Chatton, par les Leclère, et on a pu dire de lui, comme on l'avait dit de Turenne, que c'était un homme qui faisait honneur à l'homme. Fils d'un praticien de talent, déjà chirurgien au moment où éclata la Révolution, Larrey fit toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire, et témoigna en toute circonstance d'une

science éclairée et d'une probité absolue. Quiconque a étudié d'une façon un peu sérieuse les campagnes napoléoniennes sait combien, non seulement les soldats de l'Empire, mais les généraux, les chefs les plus haut placés, se montrèrent inférieurs sous le rapport du caractère, des qualités morales, de la dignité et de l'honnêteté auxquelles se tient le vulgaire honnête homme. Larrey, au milieu des dilapidations, des concussions dont chacun, à des degrés différents, donnait l'exemple, demeura toujours un homme d'une intégrité austère. En 1809, quand il était chirurgien en chef de la Grande Armée, sa femme, à Paris, était obligée de peindre des miniatures pour vivre. Il ne touchait à cette époque que des appointements dérisoires et savait s'en contenter, au moment où Masséna recevait 1,500,000 francs d'appointements et parvenait à doubler ce joli denier au moyen de trafics clandestins sur les licences. Larrey est une des plus belles figures de l'Empire, et M. Triaire a eu une pensée heureuse en lui consacrant ce beau volume. Ajoutons que l'écrivain a su rendre son travail plus intéressant encore en nous donnant des détails peu connus sur le service de santé dans les armées révolutionnaires et impériales.

8. — *Le Prince Eugène et Murat* dont M. Weil nous parle dans une publication que nous avons eu à apprécier déjà au cours de notre article d'août dernier, sont encore deux noms d'une célébrité proverbiale, mais à un autre point de vue. Les tomes IV et V renferment tous les mérites que nous avons signalés dans les trois premiers volumes : ils sont écrits avec la même compétence et la même sûreté d'informations que les précédents. Contribution importante à l'histoire du premier Empire.

9. — Moins en vue qu'Eugène et Murat, figure du second plan, le *général comte de Lorencez,* dont le baron Pierre de Bourgoing édite aujourd'hui les *Souvenirs militaires*, est cependant un soldat intéressant à connaître. Volontaire de 1791, il est colonel en 1800, général de brigade en 1807, général de division en 1813. Pendant vingt-cinq ans, il fait la guerre sans interruption, est blessé cinq fois grièvement, mais n'arrive pas à conquérir auprès de l'Empereur la faveur qu'il eût méritée. Ces *Souvenirs*, écrits d'un ton modeste, avec sincérité, nous fournissent çà et là des détails captivants, souvent inédits sur les choses et les hommes du premier Empire.

10. — M. le capitaine de la Jonquière continue à nous donner sur *l'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, la série de documents originaux que nous avons signalés déjà à deux reprises aux lecteurs du *Polybiblion*. Ce nouveau volume, le tome III, comporte le livre VI et le livre VII, plus une section d'annexes, des cartes et des croquis dans le texte et hors texte. Le tome second de l'ouvrage de M. de la Jonquière laissait l'Égypte à la fin de l'an VI. Le tome III débute par une étude d'en-

semble sur l'état de nos conquêtes à cette époque, sur le degré de pacification de nos provinces; puis l'écrivain nous donne une relation de la bataille de Sédiman, de la guerre avec la Porte et de l'insurrection du Caire. Dans le livre VII nous voyons successivement étudiées les opérations dans le Fayoum, les affaires de Samhoud, de Bir-el-Bar, de Beni-Adin, etc. Nous avons indiqué déjà que, dans des travaux précédents, M. de la Jonquière reliait les documents cités par lui, à l'aide d'une trame en général assez solide pour permettre à des lecteurs, même non militaires, de lire ses livres avec le plus grand fruit. Cette qualité se rencontre dans le tome III. Elle est de celles qui tendent à vulgariser une œuvre digne à tant d'égards d'être répandue.

11. — Le nouveau volume de M. le capitaine Desbrière sur les *Projets et tentatives de débarquement aux Iles britanniques* est également la suite (tome IV) d'un ouvrage que nous avons eu à apprécier précédemment. Comme M. de la Jonquière, mais en laissant plus de place aux documents, le laborieux officier nous présente aujourd'hui la série des événements qui se sont produits du commencement de mai 1804 à la bataille qui vit la fin de notre marine. C'est la partie capitale de l'ouvrage, la plus émouvante ; et la lecture de ces sources originales présente un intérêt sur lequel nous n'avons pas à insister. La conclusion du capitaine Desbrière est bonne à retenir : elle ressort de la longue et minutieuse étude qu'il a dû faire des documents publiés, et le seul regret que nous puissions émettre c'est qu'il ne l'ait pas développée davantage. Telle qu'elle est, elle tend à affirmer que les préparatifs d'une descente en Angleterre, si longs et si dispendieux qu'ils furent, n'avaient d'autre but que d'effrayer notre séculaire ennemie : quant à la possibilité d'une invasion avant qu'une grande victoire navale nous eût donné la supériorité définitive sur les mers, Napoléon n'y aurait jamais cru sérieusement. « Comme pour la bataille de Marengo, Napoléon a légué à l'histoire non pas ce qui avait été, mais ce qu'il voulait qu'on pensât et qu'on dît. Systématiquement, il a créé de toutes pièces une légende qui n'a pas peu contribué à obscurcir l'étude des moyens réels et des conditions nécessaires d'une descente aux Iles britanniques. »

12. — M. Alombert et M. le capitaine Colin publient aujourd'hui le deuxième volume de *la Campagne de 1805 en Allemagne*. Les auteurs ont adopté une méthode différente de celle employée par MM. de la Jonquière et Desbrière. Ils nous donnent d'abord, en une Introduction préliminaire, la synthèse des documents qu'ils ont entrepris de nous communiquer; à la suite, ils insèrent tous ces documents sans commentaire. Ce procédé a des avantages et des inconvénients ; nous croyons cependant qu'il restreint fâcheusement le nombre des lecteurs. En effet, combien de gens pourraient lire avec

fruit, c'est-à-dire la carte sous les yeux et en se référant sans cesse aux documents précédents, les 820 pages de lettres, ordres, notes, tableaux originaux publiés dans un volume de ce genre? Sans doute M. Colin est conséquent avec lui-même en adoptant une telle méthode, et nous reconnaissons là l'écrivain qui, en affirmant naguère « que la Section historique avait pour but de mettre à jour et de répandre dans la plus large mesure les documents contenus dans les archives de la Guerre, » ajoutait : « Nous devons laisser à d'autres le soin de composer des relations raisonnées, de chercher la philosophie des événements que nous aurons précisés : nous avons surtout à préparer des éléments de travail. » Toutefois, nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'il s'en tienne aussi exactement à son programme, certains travaux du même auteur nous inclinant à penser qu'il serait fort en mesure de tirer lui-même les enseignements des faits, et ne pas se borner à nous en présenter la nomenclature. Ceci dit, il nous reste à ajouter que, comme recueil de documents, ce nouveau volume est d'un intérêt capital : il nous donne bien les pièces du 3 septembre au 6 octobre, c'est-à-dire la série des sources qui mettent en lumière le célèbre mouvement à pivot qui enferma irrémédiablement Mack dans Ulm. C'est la première fois qu'on pourra se rendre compte, d'un coup d'œil, de cette manœuvre : à ce titre, ce deuxième volume se recommande tout spécialement à la fois aux érudits et aux officiers.

13. — La *Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche*, du lieutenant-colonel Saski, en est elle aussi au tome troisième. Dans le septième chapitre qui compose ce nouveau volume nous assistons à la poursuite de l'archiduc Charles sur la rive gauche du Danube, à la marche de l'Empereur sur l'Inn, la Linz et la Traun pendant que Davoust s'avance sur Passau et que Lefebvre occupe Salzburg. Sa marche sur Vienne, le combat d'Ebersberg ; la prise et l'occupation de la capitale autrichienne viennent ensuite et le volume se termine sur la bataille d'Essling. Les procédés de travail et d'exposition de M. le colonel Saski sont ceux de MM. Alombert et Colin ; mêmes observations que celles que nous avons formulées à propos du tome II de *la Campagne de 1805*.

14. — Avec la *Capitulation de Baylen*, de M. le lieutenant-colonel Clerc, nous abordons une autre méthode historique, la méthode documentaire également, mais aussi celle dans laquelle les documents sont fondus dans le texte, de façon à ce que nous n'en apercevions que les points importants, la trame réelle, la synthèse. Cette façon de procéder a toutes nos préférences et nous croyons que l'immense majorité du public l'appréciera de la même manière. L'étude de M. Clerc n'est pas une entière réhabilitation de Dupont ; toutefois elle met bien en lumière la grande part de responsabilité qui incombe, dans son entreprise malheureuse, à Savary, et au-dessus de Savary, à Napoléon.

Bien avant la catastrophe, l'expédition d'Andalousie avait échoué par l'insuffisance des moyens mis en œuvre et par la méconnaissance des forces des nombreuses et riches populations de la Bétique. Les régiments épars sur la côte, unis à ceux qui rentraient de Portugal, représentaient, avec l'arsenal de Séville, la moitié de la puissance militaire de l'Espagne, et Napoléon jugea qu'une simple division d'infanterie suffirait pour les soumettre. L'étude des principes tactiques de l'Empereur a mis en lumière, depuis longtemps, cette vérité que ses succès furent basés en grande partie sur le mépris des forces de l'adversaire. Mais cette méthode a une limite, et devant Baylen, cette limite était trop dépassée pour que nos armées n'aboutissent point à un échec ; l'événement démontra lamentablement le bien-fondé de cette assertion. Mais, il était essentiel de faire croire aux populations que le grand homme était impeccable, que la responsabilité du désastre incombait non point à lui mais à un sous-ordre. En poursuivant injustement Dupont avec l'acharnement qu'y mit l'Empereur, le souverain put dissimuler temporairement la faute militaire qu'il avait seul commise; il n'est point parvenu à leurrer l'histoire. Grâce à l'éminent écrivain dont nous avons sous les yeux le travail, nous voyons clairement aujourd'hui que si, à Baylen, Dupont fut faible au point de vue militaire, rien dans la capitulation ne méritait le châtiment inique que lui infligea l'Empereur.

15. — Le volume consacré par M. Dry à *Reims en 1814* nous a paru écrit avec une idée préconçue qui nuit à la valeur de l'œuvre. Il semble difficile, aujourd'hui, après les nombreux Mémoires qui ont éclairé récemment d'une lumière si nouvelle, l'histoire du premier Empire, de vouloir unir absolument le sort de la France de 1814 avec celui de Napoléon, de ne classer parmi les patriotes que les hommes souvent inconscients, qui s'imaginaient encore, en combattant pour l'Empereur, lutter uniquement pour la France. Certes, nous admirons et nous louons sans réserve l'héroïque dévouement de ces vaillants ; mais il est exagéré de dire qu'il n'y avait alors, à désirer la paix, que « des émigrés, des barons et des comtes de fraîche date, des fonctionnaires sans caractère, des généraux usés, de vieux sénateurs sans courage, des bourgeois repus ou mécontents. » Qu'on lise les Mémoires de Ségur, de Pion des Loches, de Faré, de Saint-Chamans, d'Elzéar Blaze, que l'on parcoure les Souvenirs de plébéiens comme Villemain ou Guiraud et de tant d'autres du même genre et l'on se rendra compte de la lassitude qu'avait produite en France le régime napoléonien. Les 250,000 réfractaires que comptait déjà notre pays en 1810 sont une autre preuve de ce mécontentement. Signalons dans *Reims en 1814* quelques lapsus qu'il sera facile de faire disparaître dans une deuxième édition. M. Dry écrit tantôt Roussel d'*Ur*bal (p. 110) et tantôt Roussel

d'*Hurbal* (p. 401), ici Galitz*in* (p. 109) et ailleurs Galitz*ine* (p. 397). L'aide de camp de Moreau s'appelait Rap*a*tel et non Rapetel (p. 55 et 401). *Somme-Tourbe* est un village et non une rivière (p. 141); Somme-Tourbe, c'est la source de la Tourbe, c'est la rivière Tourbe à son point culminant (Summa Turba), et par suite le village construit à la source de la Tourbe. De même, Somme-Bionne est le hameau bâti à la source de la Bionne, et Somme-Yèvre est celui qui s'élève à la source de la Yèvre, etc, etc. Que M. Dry nous dise donc (p. 241) que le 15 mars 1814, Tettenborn se replia sur *la Tourbe* ou sur *Somme-Tourbe*, mais non pas sur *la Somme-Tourbe*. Ces quelques défauts n'empêchent pas *Reims en 1814* d'être un livre intéressant : on y trouve des documents inédits, de jolies reproductions de la carte de Cassini et de fines phototypies empruntées au musée de Reims : l'ouvrage cependant doit être lu en tenant compte des réserves que nous avons formulées.

16. — M. Guillon s'est fait une spécialité de l'histoire militaire, et c'est en conformité de ces débuts qu'il nous donne aujourd'hui un précis des *Guerres d'Espagne sous Napoléon*. L'écrivain nous prévient lui-même qu'il n'a pas essayé de faire un ouvrage à prétentions techniques ou tactiques : il s'est borné à esquisser un travail d'ensemble, à nous donner un aperçu de ces opérations multiples, en général sans gloire et surtout sans résultats. Nous aurions aimé voir l'auteur, la plupart du temps judicieux, mettre mieux en lumière cette vérité : qu'une entreprise militaire basée sur un guet-apens dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire, ne devait aboutir qu'à un désastre. C'est la seule véritable conclusion à tirer de l'étude des guerres d'Espagne de 1808 à 1814.

17. — *La Guerre napoléonienne*, de M. le commandant Camon, est davantage un ouvrage didactique qu'une relation historique. L'écrivain, qui a entrepris de nous donner à la fois la genèse et la nomenclature des conceptions napoléoniennes, obéit trop souvent à une idée préconçue qui lui fait excuser de parti pris des fautes certaines. Il est impossible de voir, par exemple, dans son récit de Marengo, combien cette journée fut faible au point de vue de la conception. Sous ce rapport, M. le général Bonnal nous paraît un commentateur autrement fidèle et d'une autre envergure, lui qui, le premier, a osé nous dire, à propos de Landshut, que « cette manœuvre appelait une critique sévère. » Quoi qu'il en soit, le précis de M. Camon est un livre qui, comme memento raisonné, rendra de bons services aux officiers studieux. A ce titre surtout, il mérite des éloges.

18. — Également à propos des guerres du premier Empire, M. le lieutenant-colonel Aubier pose la question : *La Cavalerie napoléonienne peut-elle encore servir de modèle ?* L'auteur, après un intéressant tableau de ce que fut la cavalerie sous le premier Empire, constate les nombreux changements qu'ont introduits dans les armées

le perfectionnement des armes à feu, les nouvelles méthodes d'éducation, l'amour du bien-être, etc., etc. Il conclut, toutefois, qu' « en dépit des changements et des progrès, les principes fondamentaux de la bataille, magistralement posés par Napoléon, n'ont pas varié. » M. Aubier va plus loin. Cavalier passionné et convaincu, il estime que, soit dans le combat à pied, soit dans la mêlée à cheval, son arme rendra de grands services, même sur le champ de bataille. Beaucoup de bons esprits ne sont pas de cet avis.

19. — *Un Souvenir de Solférino* dû à la plume de M. Dunant, le philanthrope éclairé auquel les nations civilisées doivent la création de la Croix-Rouge, est moins le récit d'une action de guerre que le poignant tableau qu'offre un champ de bataille le soir ou le lendemain d'une rencontre. M. Dunant, né à Genève, se trouvait accidentellement en Italie pendant la campagne de 1859 et parvint à créer, entre deux batailles, des ambulances civiles qui rendirent les plus grands services aux armées. Après la guerre, il entreprit de fonder l'œuvre de bienfaisance dont il avait conçu le plan depuis longtemps, fit des démarches personnelles, à cet effet, dans toutes les chancelleries d'Europe, et parvint, grâce à ces efforts, à l'établissement de la convention internationale qui fut signée à Genève, en 1864. Ce livre mérite d'être lu et répandu.

20. — Le *Carnet de campagne d'un aide-major*, publié par M. le docteur Challan de Belval, est un récit au jour le jour, qui nous ramène à l'année terrible. Attaché à un régiment qui allait être fait prisonnier à Sedan, M. de Belval échappa à la captivité, grâce à son titre de membre du service de santé, et il s'en fut offrir ses services à l'armée de la Loire où l'on sut les utiliser. Le livre qu'il nous donne aujourd'hui est semé d'anecdotes inédites, de remarques instructives : on y trouve des détails peu connus sur l'organisation du service de santé dans les armées de la Défense nationale. A ce titre, il vaut davantage qu'une simple autobiographie, et constitue même une contribution non sans valeur à l'histoire de la guerre 1870-71.

21. — C'est encore de cette désastreuse époque que nous parlent MM. Paul et Victor Margueritte. Ces écrivains trouvent avec raison, que la France oublie trop vite, et, sans nous inciter à des revendications intempestives, ils voudraient nous voir garder au fond du cœur une impression plus durable des injustices souffertes. C'est pour ranimer dans le cœur des jeunes générations, que nous voyons accepter si facilement le fait accompli, que les fils du glorieux soldat d'Illy publient cette petite *Histoire de la guerre de 1870-71*, où, en quelques pages tantôt émues, tantôt vibrantes, ils retracent les grandes péripéties de cette sombre époque. Il est certain qu'il y a beaucoup à faire dans le sens qu'indiquent les auteurs du *Désastre* et nous

pouvons apporter à l'appui de leur thèse cette assertion qu'ayant eu, cette année même, l'occasion de questionner quelques conscrits — une vingtaine — arrivés au régiment au mois de novembre dernier, nous en avons trouvé quatre — un cinquième — qui ignoraient complètement la guerre de 1870, qui savaient à peine que nous y avions été battus, qui nous parlaient de Sedan comme ils eussent fait de Waterloo ou même d'Azincourt ! Et trente-trois ans à peine nous séparent de 1870 ! Oui, MM. Paul et Victor Margueritte ont raison de dire qu' « une des plus pernicieuses maladies qui puissent ronger un peuple, c'est l'oubli » ; leur petit livre écrit avec intérêt et exactitude, vibrant d'un patriotisme à la fois sain et chaleureux, combattra heureusement l'engourdissement qui envahit le cœur de nos jeunes hommes. De très jolis portraits et de nombreuses cartes donnent à cette publication un caractère artistique et pratique spécialement recommandable.

22. — La Section historique continue la publication des documents que possède notre ministère sur *la Guerre de 1870-71* : les volumes VII et VIII, parus il y a quelques semaines, sont consacrés aux *batailles de Frœschwiller et de Forbach*. Comme dans les tomes I à V, le travail comprend deux sections : une première partie qui comporte un récit historique des événements; une seconde partie composée d'annexes et de documents originaux, publiés in-extenso. Encore que cette publication n'éclaire pas d'une façon définitive certains points controversés de la désastreuse campagne qu'elle raconte, elle élucide, cependant, quelques événements, surtout si l'on a soin de se reporter, en temps et lieu, aux annexes. L'écrivain anonyme qui rédige la première partie fait d'ailleurs preuve, dans les appréciations. d'une modération qu'on a le regret de ne pas trouver dans d'autres ouvrages, notamment dans la *Relation historique du grand État-major allemand.*

23. — Le *Siège de Phalsbourg*, de M. le lieutenant-colonel Hollender, est le récit d'un épisode glorieux de la guerre dont nous venons de parler, écrit d'après les papiers du colonel Taillant, le défenseur de la place. L'auteur a grossi utilement son volume de notices et d'annexes se référant la plupart à son sujet. Signalons, entre autres, celles qui ont trait au blocus de Phalsbourg en 1814 et en 1815.

24. — De 1870 nous faisons un saut de trente années pour examiner le livre que M. Gaston Poirier a écrit sur la *Conquête de Madagascar*. Cette expédition militaire a été très discutée, comme l'on sait, au point de vue de la conduite des opérations, et bien que l'auteur consacre à ses débuts une grande partie de son volume, c'est moins la conquête elle-même qui présente de l'intérêt, que l'organisation des territoires soumis, que la pacification menée à bien, depuis six ans, par l'initiative, l'énergie du général Galliéni. Quiconque s'occupe de questions

coloniales sait que la mise en œuvre d'une conquête demande autrement d'intelligence, de patience, de constance que l'œuvre brutale elle-même de la prise de possession. Dans cette entreprise épineuse, le général Galliéni a réussi au-delà de toute espérance et a surmonté des difficultés qui paraissaient impossibles à vaincre. On n'a qu'à lire, dans M. Gaston Poirier, les circulaires et instructions du gouverneur actuel pour voir combien son œuvre est raisonnée, combien elle sera féconde. Il est bon que ce rôle éminent soit vulgarisé.

25. — *Les Événements militaires en Chine* survenus en 1900 au moment de l'insurrection des Boxers, n'ont donné lieu qu'à des opérations insignifiantes, et l'Europe a suivi avec une attention distraite cette expédition fantaisiste. Les plaisanteries et les quolibets qui ont assailli, en Allemagne même, le feld-maréchal comte de Waldersée, généralissime et représentant de l'Empereur, partant en guerre contre l'armée chinoise, ont souligné le caractère presque grotesque de cette démonstration internationale. Quoi qu'il en soit, il n'est pas mauvais de se rendre compte exactement de ce que les puissances européennes ont fait à Pékin, et nous signalons, pour éclairer le public, le livre que MM. le capitaine Cheminon et Fauvel-Gallais ont consacré à ce sujet.

26. — Nous en avons fini avec l'histoire proprement dite, et nous allons nous occuper maintenant de quelques ouvrages de doctrine dont plusieurs présentent un réel intérêt. Parmi les meilleurs, nous donnerons la première place à une brochure de M. le général Bonnal : *De la Méthode dans les hautes études militaires en France et en Allemagne.* Une méthode ! En avons-nous véritablement une dans notre pays ? Il est certain que M. le général Bonnal avait jadis tenté d'introduire à l'École supérieure de guerre des procédés d'investigation scientifique rationnelle. Mais où en est la question depuis ? Quoi qu'il en soit, il est bon de rappeler ici que l'éminent écrivain avait été le premier à étudier en détail un fragment de campagne moderne, exposée dans toutes ses minuties, discuté phrase par phrase, jour par jour, en accordant autant d'importance aux idées exprimées dans les ordres ou les instructions qu'aux événements proprement dits. Les Allemands procèdent différemment tout en se servant également d'exemples concrets. Cette brochure remarquable nous fait regretter davantage encore de ne plus voir son auteur à la tête de notre École de guerre.

27. — La *Tactique des trois armes* est, comme son nom l'indique, la combinaison sur le champ de bataille des procédés de combat inhérents à chacune des armes principales qui constituent les armées modernes : l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie. De ces trois éléments, l'infanterie seule est en mesure de se suffire à elle-même ; toutefois, seule aussi, la coopération intelligente du fusil, du sabre et du canon peut produire la victoire décisive, celle qui donne le résultat complet

auquel doit tendre le général quand il se résout à livrer bataille. De quelle façon le perfectionnement des armes, les modifications de toutes sortes apportées au nouveau matériel, la diminution du temps de service et l'instruction moins complète donnée aux contingents ont-ils modifié les conditions de la bataille ? C'est la question à laquelle cherche à répondre M. le général Kessler dans son étude approfondie. L'éminent écrivain estime que des changements notables doivent être apportés aux pratiques routinières suivies jusqu'ici, que le rôle de l'officier subalterne a grandi d'une façon sensible par suite de l'allongement des fronts et de l'impossibilité où se trouvera désormais le commandement d'avoir des vues d'ensemble permettant une direction synthétique de l'action générale.— La *Tactique des trois armes*, écrite avec une compétence indiscutable, n'est pas un livre qui s'adresse aux seuls officiers. L'ouvrage est d'une envergure telle, que quiconque a le goût des grandes pensées, exprimées dans une langue forte et frappante, le lira avec utilité et intérêt. A signaler spécialement le chapitre intitulé *le Commandement* et la Conclusion » ; on n'a rien écrit de plus probant, de plus passionnant, de plus actuel, sur la philosophie de la guerre.

28.—M. le colonel Humbert, dans sa brochure intitulée : *Une Révolution dans l'art de la guerre*, nous décrit un appareil qu'il fixe au bout du fusil et qui supprime le son, l'éclair et la fumée dans les armes de toute espèce. L'inventeur estime que cette suppression changerait radicalement les conditions de la guerre actuelle, et il étudie ces modifications dans la guerre de campagne, dans la guerre de partisan, de siège, de forteresse. Idée curieuse, plus pratique peut-être qu'elle n'en a l'air. Est-ce que, au bout du compte, les paradoxes de la veille ne sont pas les vérités du lendemain ?

29. — Le tir a conquis depuis quelques années, et justement, une importance dont il ne jouissait pas quand le fusil n'était qu'un outil sans pénétration, sans portée, qui faisait souvent plus de bruit que de mal. Cependant, il est assez curieux de constater que les méthodes employées pour utiliser l'arme de précision que notre infanterie a aujourd'hui entre les mains, ont été bien loin de suivre les perfectionnements apportés à la construction de l'arme elle-même, et que nous nous servons encore aujourd'hui de procédés surannés qui rendent en partie inutile les améliorations dont a bénéficié l'armement lui-même. Un tel inconvénient a frappé depuis longtemps bien des officiers ; mais, sentir et exprimer sont deux, et aucun de ces clairvoyants n'a été jusqu'ici assez habile ou assez éloquent pour traduire, en un langage clair et probant, une vérité aperçue par beaucoup. Il nous semble, cependant, que la question va faire un grand pas en avant, grâce au volume que M. le commandant Dégot vient d'écrire

sur ce problème : *Le Tir en temps de paix et en temps de guerre*. Cette étude, que l'auteur qualifie de psycho-physiologique, et pour laquelle M. Marey, membre de l'Institut et professeur au collège de France, a écrit une magistrale Préface, expose la question en la présentant sous des faces toutes nouvelles : 1° au point de vue physiologique pur ; 2° au point de vue des effets pratiques obtenus en temps de paix, en tenant compte de tous les états physiologiques par lesquels le tireur peut passer ; 3° au point de vue des effets du tir exécuté sur le champ de bataille sous l'influence des facteurs moraux qui impressionnent l'homme au combat. Il ne nous est pas possible de donner ici une idée même sommaire des développements qu'ont inspiré au commandant Dégot l'examen détaillé de ces trois questions ; nous ne pouvons dire qu'une chose, c'est que ses conclusions sont éclatantes de nouveauté, de vérité, et qu'elles nous paraissent de nature à révolutionner heureusement l'enseignement du tir dans les corps de troupe. Livre indispensable pour quiconque a souci des réformes urgentes qui s'imposent dans le dressage physique, technique et moral de notre soldat.

30. — Le nom du colonel du génie espagnol Don Joaquin de la Llave y Garcia est bien connu des lecteurs du *Polybiblion*. Le petit livre qui nous arrive d'au-delà des Pyrénées et qui a pour titre : *El nuevo explosor de campaña modelo Siemens und Halske*, est dû à la plume non point de l'éminent colonel, mais à celle de son fils aîné, lieutenant en premier du génie. C'est une description du nouveau détonateur de campagne, système Siemens et Halske, réglementaire dans les équipages de bât des régiments des sapeurs-mineurs espagnols. L'appareil, du poids de neuf kilogrammes environ, paraît simple et d'un maniement facile : nous renvoyons à la brochure du jeune officier pour les détails de construction et de fonctionnement.

31. — Un peu d'équitation. M. le capitaine de réserve Guérin-Catelain, nous en parle avec compétence, dans son travail : *Le Changement de pied au galop*. Le changement de pied au galop avait passé jusqu'ici pour un mouvement que la photographie elle-même était impuissante à rendre, et l'on ne savait exactement s'il se faisait ou non pendant la période de suspension. Grâce à une étude plus approfondie de la question et à la savante collaboration de M. Marey, dont nous parlions tout à l'heure, M. Guérin-Catelain nous donne enfin l'explication physiologique et à la fois mathématique de cette allure jusqu'ici controversée. Tous les cavaliers liront ce livre, qui est une curieuse révélation et un chapitre intéressant d'art équestre.

32 et 33. — Nous disions naguère, à propos des ouvrages consacrés à la guerre du Transvaal par les capitaines Fournier et Gilbert, par le colonel Bujac, que nous espérions pouvoir contrôler un jour ces travaux,

écrits uniquement avec l'aide de documents anglais, par d'autres études où les opérations seraient présentées, envisagées du côté transvaalien. Nous avons attendu moins que nous ne pensions, et il nous est permis de commencer dès aujourd'hui notre confrontation, en lisant les deux volumes que nous offre la maison Juven et qui sont, l'un, les *Mémoires du président Kruger*, l'autre *Trois ans de guerre*, par le général Christian de Wet. Sous des titres différents, ces Mémoires sont en réalité une même œuvre : les Souvenirs du président Kruger nous donnent les origines de la dernière guerre, ceux du général de Wet nous fournissent de précieux renseignements sur les opérations militaires elles-mêmes. Les Souvenirs de Kruger qui prennent l'homme au début de sa vie, nous le montrent entrant dans la vie publique en 1852 (à 17 ans), guerroyant contre les Cafres, se livrant à la chasse des grands fauves ; (l'oncle Paul a tué 35 hippopotames, 5 lions, etc. etc.). De 1862 à 1868, Kruger est un soldat beaucoup plus qu'un homme politique, et le nombre des actions de guerre où on le voit apparaître comme un officier, comme un général hors ligne, est beaucoup trop considérable pour que nous puissions les énumérer ici. Après la guerre de l'Indépendance (1880-81), qui permit aux Boers de reconquérir leur autonomie et d'expulser une première fois les Anglais du Transvaal, Kruger fut nommé Président, et il était dans sa quatrième législature, quand l'inique agression de leurs premiers oppresseurs vint le contraindre à se réfugier en Europe. Guidés, inspirés par l'exemple de leur vénérable Président, une pléiade d'hommes, la plupart jeunes, s'étaient exercés dès longtemps à la vie rude des camps, s'y étaient préparés pour ainsi dire sans y songer, puisque cette existence nomade est, au Transvaal et en Orange, la vie normale. Parmi ces nouveaux venus, aucun ne devait atteindre à la gloire de Christian de Wet, qui, simple soldat encore en 1899, allait s'élever en quelques mois à la première place, grâce à son exceptionnelle aptitude au commandement, à son intrépidité, à sa décision, à son coup d'œil extraordinairement pénétrant. Après quelques détails sur l'organisation de l'armée transvaalienne et orangiste, de Wet entame les Souvenirs qu'il livre aujourd'hui au public par les opérations d'Elandslaagte et de Ladysmith, et les continue par la série des combats dont les noms sont déjà célèbres en Europe : Paardenberg, Poplar-Grove, Sannaspost, Tweefontein, etc., etc. On chercherait en vain dans ce livre des leçons de grande tactique ; mais, on y trouve d'admirables leçons de petite guerre, de ruse et d'audace, des stratagèmes extraordinaires, surtout la certitude morale que les récits anglais ont, pendant trois ans, flagorné l'Europe de la façon la plus impudente. Les *Mémoires du président Kruger* et *Trois ans de guerre* sont deux livres sérieux où, cependant, abondent les détails poignants, les anecdotes imprévues, les récits les plus pittoresques : c'est

à la fois du roman et de l'histoire, et c'est le cas de dire que quand l'histoire veut être romanesque ou dramatique, comique ou tragique, elle dépasse tout ce que peut rêver l'imagination humaine. Ces deux volumes doivent être lus partout et par tous : ils réconfortent l'âme et donnent la confiance que le vaillant peuple dont ils racontent les exploits ne peut subir pour longtemps la servitude que lui a imposée la perfidie britannique.

34. — C'est à coup sûr d'une autre tactique que nous parle le colonel Ardant du Picq dans ses *Études sur le combat*; toutefois, l'éminent soldat qui tomba, il y a trente-trois ans, sur un des champs de bataille de Metz, était, comme de Wet, à la fois un vaillant et un esprit d'une perspicacité militaire hors de pair. Ces *Études* ont paru déjà une première fois il y a bien des années, et il n'est pas exagéré de dire que, depuis un siècle, *rien* n'a été écrit sur la guerre, *par personne*, qui ait cette envergure et cette profondeur. Malheureusement, la première édition était depuis longtemps épuisée, demeurait introuvable, et la génération actuelle connaissait trop peu ces pages admirables qui constituent, aujourd'hui plus que jamais, le meilleur bréviaire du soldat. L'éditeur militaire Chapelot a donc eu la plus heureuse idée en réimprimant ces Souvenirs, qui sont d'ailleurs presque un livre nouveau, grâce aux nombreuses annexes, aux pages inédites ajoutées au texte primitif. Il n'est pas une bibliothèque de France, militaire ou non, qui ne dût posséder ce précieux ouvrage : il est vrai d'un bout à l'autre, il le sera toujours ; car il étudie le combat surtout au point de vue humain, qui ne variera jamais.

35 et 36. — Un peu dans le genre de la précédente étude, avec une portée moindre, une expérience moins consommée, les deux volumes : *L'Armée et les Forces morales*, de M. le capitaine Richard, *Citoyen et soldat*, de M. le lieutenant Marcel Demongeot, sont l'un et l'autre des ouvrages consacrés à la philosophie de la guerre, des livres où sont étudiés non pas les procédés tactiques qui rangent les troupes en lignes ou en colonnes sur le champ de bataille, mais les forces morales qui font agir le soldat au moment du danger et l'amènent à sacrifier sa vie pour un idéal, pour la Patrie. Ces travaux dénotent chez leurs auteurs une louable tendance à l'examen des questions militaires les plus élevées, et nous pensons qu'ils obtiendront dans l'armée et en dehors de l'armée la faveur dont ils sont dignes. Cependant, MM. Richard et Demongeot ne nous paraissent pas avoir aperçu combien leur éducation morale est vaine et superficielle, tant qu'ils ne lui donneront point la base solide que seule peut fournir le sentiment religieux, la croyance en un Être suprême, consolateur et réparateur des injustices humaines. Qu'ils lisent Dragomiroff, qu'ils parcourent les manuels d'instruction prussiens, autrichiens, russes, ils

comprendront ce que nous voulons dire ici. « Nous admettons, écrit à cet égard le major Klass, dont le *Manuel du soldat* est répandu à des centaines de mille exemplaires dans l'armée allemande, nous considérons comme un axiome ce principe : que la crainte de Dieu est la base fondamentale des armées (*Wie lernt man instruiren*, p. 50). « Sans crainte de Dieu, dit aussi le général von Schmidt, toutes les vertus militaires ne reposeraient que sur une base chancelante (*Die Kriegsartikel*, etc., p. 9). Et effectivement, en vertu de quelle loi, de quelle vérité faire comprendre à un homme qui n'a reçu à l'école que de vagues rudiments de « morale civique », qui ne possède rien, qui, dans la vie civile gagne péniblement son pain chez un patron souvent égoïste et impitoyable, comment persuader à cet homme qu'il est obligé, à un moment donné, de se faire tuer pour que ce patron conserve son usine ou son château? Seul le sentiment religieux, seule la religion qui admet une autre vie, qui enseigne le dévouement, le désintéressement, l'abnégation, qui montre au misérable la compensation de l'au-delà, seule la religion pourra faire admettre au faible, à tous ceux que la Providence a fait naître ici-bas pour vivre malheureux et dépendants, certaines situations contre lesquelles l'instinct humain se révolte. Que MM. Richard et Demongeot réfléchissent sur ce que nous venons de dire : peut-être finiront-ils par partager notre avis.

37. — Nous venons de parler de l'armée allemande : c'est d'elle que nous entretiennent encore MM. Martin et Pont dans le volume que nous allons examiner ; toutefois c'est au point de vue organique qu'ils l'étudient, et la perspective est très différente. Depuis les travaux publiés il y a vingt-cinq ans sur ce sujet par la *Revue militaire de l'étranger*, de nombreuses modifications ont été apportées à la constitution des forces militaires de nos voisins et il était temps que le 2e bureau de l'État-major de l'armée nous donnât un tableau d'ensemble des formations nouvelles. Il le fait aujourd'hui d'une façon intéressante, et avec sa compétence ordinaire. *L'Armée allemande*, de MM. les capitaines Martin et Pont, comble donc une lacune. Sans faire concurrence à l'ouvrage du général Kaulbars, toujours bon à consulter, il le complète et le fait mieux comprendre.

38. — Nous terminerons cette revue sommaire des livres militaires les plus récemment parus, par quelques mots consacrés à une publication de luxe dédiée par la librairie Combet, à *la Garde impériale*. La garde impériale ! ce n'est pas celle de « l'Autre », celle du grand homme, celle d'Austerlitz et de Waterloo, la garde « qui meurt et ne se rend pas. » *La Garde*, de M. le capitaine Richard, c'est la garde du second Empire, celle qui vécut de 1854 à 1870, et qui sombra, dans cette autre catastrophe qui s'appelle Metz. A l'époque où Napoléon III conçut l'idée de cette résurrection, qui lui semblait indispensable, avec sa

manie de copier le plus exactement possible l'oncle et le fondateur de la dynastie, des voix autorisées s'élevèrent contre cette création, qui enlevait au reste de l'armée ses meilleurs sujets, pour les enterrer dans des canonicats où ils étaient menacés de perdre la plupart de leurs qualités militaires. On passa outre à ces avertissements, et le nouveau corps fut constitué sur le modèle de l'ancien. Les privilèges qui lui furent immédiatement accordés, privilèges de grade, plantureuses garnisons, solde exceptionnelle, rendirent la nouvelle élite aussi impopulaire que l'avait été celle du premier Empire, avec cette différence que le temps relativement court de services empêchait qu'on ne le remplît de sujets aussi méritants. A un autre point de vue, le dévouement au Souverain qui, dans les troupes du premier Empire, était un lien solide entre un monarque essentiellement militaire et ses plus vaillants soldats, ne pouvait être qu'une attache bien fragile dans le nouveau corps, auprès duquel Napoléon III, prince foncièrement pacifique, manquait de prestige. La garde du second Empire fut donc une caste en réalité sans fond ni qualités spéciales qui expliquassent son existence, une caste qui s'atrophia dans son bien-être plutôt qu'elle ne s'y développa. Elle n'en demeura pas moins une catégorie enviée, parce que très favorisée. Il est juste, cependant, de reconnaître que, sur les champs de bataille, elle sembla jalouse de soutenir la comparaison avec les légendaires grenadiers du commencement du siècle, et que partout où elle apparut, en particulier en 1859 et en 1870, à Magenta et autour de Metz, elle conserva intact le patrimoine glorieux qu'elle était chargée de défendre. M. le capitaine Richard a jugé utile de consacrer une étude spéciale à ce corps privilégié, et il l'a fait en érudit, en chercheur, en laborieux. Son livre constitue un document précieux pour l'étude de l'armée et pour l'histoire du second Empire. Quant à l'exécution artistique et typographique, elle possède une valeur qui ne nous paraît pas avoir été atteinte depuis *l'Armée française*, de Detaille, sauf par le *Saint-Cyr* du colonel Titeux. Une série considérable de dessins inédits, de portraits, d'aqua-tinta, de phototypies, font de cet ouvrage une publication remarquable, qui aura pour l'érudit et pour le collectionneur une valeur que nous avons plaisir à signaler.

ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

Compendium theologiae dogmaticae generalis, auctore P. PARTHENIO MINGES. Monachii, Lentner, 1902, in-8 de VII-289 p. — Prix : 5 fr.

Ce manuel très succinct, consacré à la dogmatique générale, est comme les précédents volumes de dogmatique spéciale, un texte dés-

tiné à être complété par l'enseignement oral. La méthode d'exposition vise à une grande clarté et à une extrême simplicité. On trouvera peut-être que certaines questions délicates (par exemple la notion du miracle envisagée dans son rapport avec la philosophie des sciences) sont assez rapidement effleurées. Au professeur d'y suppléer.

C'est avant tout un recueil de renseignements utiles : très grande érudition — nombreuses références aux apologistes modernes — indications bibliographiques abondantes à la fin de chaque chapitre.

Le plan de l'ouvrage est le suivant : une première partie sur les notions de *Religion* et de *Révélation*, et une deuxième assez circonstanciée et relativement développée (p. 46-69) sur les religions non chrétiennes. La troisième partie démontre la *Divinité du christianisme*. La quatrième (p. 110-192), est un traité *De Religione et ecclesia catholica*, dont le troisième chapitre est consacré aux pouvoirs de prédication et de magistère.— La cinquième partie : *De Fide ecclesiae catholicae* comprend : l'étude des règles de foi (tradition, écriture, magistère ecclésiastique) — un chapitre sur l'objet matériel — un autre sur l'analyse de l'acte de foi — et enfin les rapports entre raison et foi. Exécution typographique soignée et tables très complètes. B. DE CARROY.

Les Mystères de Mithra, par FRANZ CUMONT. 2e éd. Paris, Fontemoing, 1902, in-8 de XVIII-189 p., avec 22 fig.— Prix : 6 fr.

Dans une série de chapitres fort intéressants, le savant auteur étudie les origines du mithriacisme, sa propagation dans l'empire romain, Mithra et le pouvoir impérial, la doctrine des mystères, la liturgie, le clergé et les fidèles, Mithra et les religions de l'empire. Vingt-deux figures, généralement bien venues, illustrent le texte. Le volume se termine par un appendice sur l'art mithriaque, suivi d'une carte de la diffusion des mystères de Mithra. Rien de plus instructif que ces pages, nourries de faits et d'idées, où l'on rencontre le plus souvent la note juste. Non que toutes les opinions du docte professeur soient incontestables ; les prétendus emprunts faits par le christianisme à la doctrine et même à l'art mithriaque laisseront sceptiques bon nombre de lecteurs ; aussi bien, ce sont d'assez légères taches dans un travail de ce genre. L'identification du Mithra iranien avec le Mitra védique est bien mieux établie. Ce qu'il y a au fond de cette religion, c'est le culte de la lumière ou du feu ; le parsisme actuel lui ressemble sous ce rapport. Le plus souvent ses dogmes sont cosmiques ; ses traditions, quelque défigurées qu'elles soient, le dénotent suffisamment. La théogonie mithriaque renferme tout d'abord la fameuse triade : le Ciel, la Terre et l'Eau. Mithra compose à lui seul une autre triade sous le triple nom de Mithra, et des dadophores Cautès et Cautopatès, reproduits dans toutes les images

où l'on représente la mort du taureau, père des êtres. Ce taureau me rappelle un peu Çabalâ, la vache d'abondance du Râmâyana, qui émettait à volonté peuples et plantes. Dès l'origine, le christianisme se heurta au mithriacisme. L'auteur raconte cette lutte où le premier devait triompher avec Constantin. Ce fut en vain que Julien s'efforça de galvaniser le cadavre du vaincu ; il n'y pouvait réussir. Avec les réserves indiquées plus haut, je signale cette monographie du mithriacisme à tous ceux que l'histoire des superstitions humaines ne laisse pas indifférents.

A. ROUSSEL.

JURISPRUDENCE

Études complémentaires de l'esprit du droit romain, par R. VON JHERING. IV. *Mélanges*. Trad. de O. DE MEULENAERE. Paris, Chevalier-Marescq, 1902, in-8 de III-424 p. — Prix : 10 fr.

On trouve d'abord dans ce volume le programme, rédigé par Jhering en 1857, pour la revue qu'il fonda sous le titre de *Jahrbücher für die Dogmatik des heutigen römischen Rechts und deutschen Privatrechts*. C'est le manifeste d'une école dont la devise était : « Par le droit romain, mais au delà du droit romain. » On y lit ensuite un écrit qu'en 1861 Jhering consacre à la mémoire de Savigny, récemment décédé. Enfin la dernière partie du volume n'est autre que la traduction du célèbre ouvrage de Jhering : *Scherz und Ernst in der Jurisprudenz*, où l'auteur avait réuni divers écrits composés à des époques différentes, à savoir : les *Lettres confidentielles d'un inconnu* (1860-1866), les *Causeries d'un romaniste* (1880), *Au ciel des principes juridiques* et *Retour sur la terre* (1884). Je recommande particulièrement cette dernière partie à l'attention des juristes qui ne la connaîtraient pas. Ils y remarqueront, cela va sans dire, plus d'une page très suggestive à propos de notions fondamentales du droit romain, qui occupèrent toujours l'esprit actif de Jhering. Mais le plus grand avantage de cette lecture est d'être un excellent antidote contre la tendance des théoriciens à outrance qui, sans se soucier des réalités, alignent à perte de vue les raisonnements et les déductions. Jhering a percé de ses traits les plus acérés cette forme de pédantisme, dont ne sauraient trop se garder ceux qui vivent au milieu de leurs livres, bien loin du domaine des faits.

P. F.

SCIENCES ET ARTS

Tractatus in libros Aristotelis de Caelo, de generatione et corruptione atque in libros Meteorum, auctore cardinali PIETRO PÁZMÁNY, edidit E. BOGNAR. Budapestini, typis regiae scientiarum Universitatis, in-4 de VIII-556 p.

Pierre Pázmány, converti du calvinisme et entré dans la Compagnie de Jésus, enseigna la philosophie à l'Université de Graetz (1598-1601).

Tour à tour professeur et missionnaire, il s'acquit une telle réputation que, sur l'instante prière de l'empereur Mathias et des magistrats de Hongrie, sur les ordres exprès du Pape, il fut contraint d'accepter le siège archiépiscopal de Strigonie.

Le corps universitaire de Budapesth, recteur, doyen, professeurs, a pris à cœur cette édition de ses œuvres philosophiques et théologiques, d'après l'autographe conservé dans la bibliothèque universitaire. Le présent volume édité par le recteur et professeur E. Bognar est le troisième des œuvres philosophiques. Il comprend toutes les matières traitées par Aristote dans les livres correspondants — sauf quelques omissions ou transpositions.

L'intérêt de ces matières est plus historique que scientifique, à l'heure présente où nous connaissons tout autrement la nature. Toutefois, pour l'histoire de l'esprit humain, on consultera ces livres avec fruit ; on y verra comment la nécessité de l'observation et de l'expérience était dès lors reconnue et hautement proclamée : les moyens d'expérimentation, l'appareil des laboratoires faisaient défaut, par suite de l'imperfection des arts industriels.

D'autre part, un très grand intérêt s'attache encore à cet emploi concurrent de la plus rigoureuse méthode déductive, et d'un ensemble d'observations défectueuses. On a ce spectacle curieux de théories métaphysiquement vraies, bien que physiquement entachées d'erreur. Ainsi peuvent être vraies (partiellement vraies, bien entendu) certaines théories relatives au *premier moteur* (Dieu) ou aux *seconds moteurs* les Anges : on sait que la tradition patristique et scolastique les a toujours envisagés comme moteurs secondaires, alors même qu'à ces théories métaphysiques étaient mêlées les notions aristotéliciennes relatives à la nature physique des mobiles et des mouvements. Voir à ce point de vue, par exemple, dans Disputatio IIa (*De Accidentibus cœlorum, scilicet de eorum numero, motu, quantitate, lumine, actione, etc.*), la très curieuse question troisième : *De motu cœli* ; *ubi, a quo, et an naturaliter moveatur.*

Au point de vue de l'histoire des sciences et de l'apologétique, il est encore intéressant de lire certains passages relatifs à l'hypothèse de Copernic (p. 65 à 70), à l'opposition qu'on établissait dès lors entre la tradition patristique et la science (par exemple, dans la Question II : *De Quantitate et figura cœli*, p. 75 et suiv.), aux dimensions de la terre et sa petitesse relative (p. 79).

D'ailleurs, d'autres questions sont de la plus grande importance pour l'intelligence de la cosmologie scolastique. Telles les dissertations : *De Generatione substantiali et quæ illam præcurrit alteratione* (p. 111 à 142), *De Augmentatione* (p. 242 à 298), *De Elementis* (p. 298 à 389), *De Mixtione* (p. 389 à 415).

B. DE CARROY.

L'Université et la Société moderne, par GUSTAVE LANSON. Paris, Colin, 1902, in-12 de 122 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Lanson traite de la nouvelle réforme de l'enseignement, de l'enseignement secondaire moderne, de l'enseignement des langues vivantes, de l'enseignement classique et du baccalauréat, de l'éducation, des réformes administratives, des « ponts » et des « sanctions », deux mots d'argot que les spécialistes comprendront bien, enfin des véritables humanités modernes, c'est-à-dire de ce qu'il appelle un enseignement scientifique des lettres. Inutile d'entrer en discussion avec l'auteur sur ces points divers ; je me contente de dégager de son livre quelques conclusions. D'abord celle-ci, que, depuis un siècle, l'Université en est encore à chercher sa voie, ce qui n'est pas pour nous inspirer grande confiance envers elle. En second lieu, que chez nous, contre tout bon sens, l'enseignement est réglé par une administration publique, c'est-à-dire, suivant les expressions mêmes de M. Lanson, « une machine qui ne se renouvelle pas, qui ne se transforme pas, qui ne vit pas », et cela n'empêche pas M. Lanson de tenir l'enseignement pour « une fonction essentielle de l'État », sans le prouver du reste. En troisième lieu, que notre système d'examens est « hors de la raison », mais qu'il faut le garder à cause du monopole de l'Église. Il ne tenait qu'à M. Lanson, sous le régime de la loi Falloux, de se constituer lui aussi un monopole. D'autres l'ont fait. Ma quatrième conclusion, c'est que la base éducative de l'Université, sans croyances et sans dogmes, est vraiment bien fragile. En fait, l'Université a simplement réussi à faire de nous une plate nation de fonctionnaires, qui, sans doute, — j'en excepte à peine la Chine, — n'a pas sa pareille dans le monde entier. Enfin, et ici ma constatation est un compliment, je fais écho à M. Lanson, quand il prêche « l'amour de l'égalité et de la liberté pour les autres, non pour soi, comme on le fait trop souvent. »

ÉDOUARD PONTAL.

L'Éducation physique en Suède (Mission de 1891), par GEORGES DEMENY. 2e éd., Paris, Société d'éditions scientifiques, 1901, in-12 de 109 p., avec planches et graphique — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur de cet opuscule avait été chargé, par le ministère de l'instruction publique, d'aller étudier en Suède la méthode de gymnastique suédoise inaugurée à Stockholm, dès 1813, par le poète et dramaturge Per-Henrik Ling, perfectionnée par son successeur Branting et un peu plus tard par son fils, Hjalmar-Fredrik Ling; imitée depuis longtemps dans beaucoup de pays; mais tellement ignorée chez nous jusqu'à ces derniers temps, qu'il fut un des premiers Français à s'enquérir du fonctionnement de ce système d'éducation physique. Frappé des résultats de cet enseignement, il a pris à tâche de le propager, non seule-

Tour à tour professeur et missionnaire, il s'acquit une telle réputation que, sur l'instante prière de l'empereur Mathias et des magistrats de Hongrie, sur les ordres exprès du Pape, il fut contraint d'accepter le siège archiépiscopal de Strigonie.

Le corps universitaire de Budapesth, recteur, doyen, professeurs, a pris à cœur cette édition de ses œuvres philosophiques et théologiques, d'après l'autographe conservé dans la bibliothèque universitaire. Le présent volume édité par le recteur et professeur E. Bognar est le troisième des œuvres philosophiques. Il comprend toutes les matières traitées par Aristote dans les livres correspondants — sauf quelques omissions ou transpositions.

L'intérêt de ces matières est plus historique que scientifique, à l'heure présente où nous connaissons tout autrement la nature. Toutefois, pour l'histoire de l'esprit humain, on consultera ces livres avec fruit ; on y verra comment la nécessité de l'observation et de l'expérience était dès lors reconnue et hautement proclamée : les moyens d'expérimentation, l'appareil des laboratoires faisaient défaut, par suite de l'imperfection des arts industriels.

D'autre part, un très grand intérêt s'attache encore à cet emploi concurrent de la plus rigoureuse méthode déductive, et d'un ensemble d'observations défectueuses. On a ce spectacle curieux de théories métaphysiquement vraies, bien que physiquement entachées d'erreur. Ainsi peuvent être vraies (partiellement vraies, bien entendu) certaines théories relatives au *premier moteur* (Dieu) ou aux *seconds moteurs* les Anges : on sait que la tradition patristique et scolastique les a toujours envisagés comme moteurs secondaires, alors même qu'à ces théories métaphysiques étaient mêlées les notions aristotéliciennes relatives à la nature physique des mobiles et des mouvements. Voir à ce point de vue, par exemple, dans Disputatio IIa (*De Accidentibus cœlorum, scilicet de eorum numero, motu, quantitate, lumine, actione, etc.*), la très curieuse question troisième : *De motu cœli ; ubi, a quo, et an naturaliter moveatur.*

Au point de vue de l'histoire des sciences et de l'apologétique, il est encore intéressant de lire certains passages relatifs à l'hypothèse de Copernic (p. 65 à 70), à l'opposition qu'on établissait dès lors entre la tradition patristique et la science (par exemple, dans la Question II : *De Quantitate et figura cœli*, p. 75 et suiv.), aux dimensions de la terre et sa petitesse relative (p. 79).

D'ailleurs, d'autres questions sont de la plus grande importance pour l'intelligence de la cosmologie scolastique. Telles les dissertations : *De Generatione substantiali et quæ illam præcurrit alteratione* (p. 111 à 142), *De Augmentatione* (p. 242 à 298), *De Elementis* (p. 298 à 389), *De Mixtione* (p. 389 à 415).

B. DE CARROY.

L'Université et la Société moderne, par GUSTAVE LANSON. Paris, Colin, 1902, in-12 de 122 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Lanson traite de la nouvelle réforme de l'enseignement, de l'enseignement secondaire moderne, de l'enseignement des langues vivantes, de l'enseignement classique et du baccalauréat, de l'éducation, des réformes administratives, des « ponts » et des « sanctions », deux mots d'argot que les spécialistes comprendront bien, enfin des véritables humanités modernes, c'est-à-dire de ce qu'il appelle un enseignement scientifique des lettres. Inutile d'entrer en discussion avec l'auteur sur ces points divers ; je me contente de dégager de son livre quelques conclusions. D'abord celle-ci, que, depuis un siècle, l'Université en est encore à chercher sa voie, ce qui n'est pas pour nous inspirer grande confiance envers elle. En second lieu, que chez nous, contre tout bon sens, l'enseignement est réglé par une administration publique, c'est-à-dire, suivant les expressions mêmes de M. Lanson, « une machine qui ne se renouvelle pas, qui ne se transforme pas, qui ne vit pas », et cela n'empêche pas M. Lanson de tenir l'enseignement pour « une fonction essentielle de l'État », sans le prouver du reste. En troisième lieu, que notre système d'examens est « hors de la raison », mais qu'il faut le garder à cause du monopole de l'Église. Il ne tenait qu'à M. Lanson, sous le régime de la loi Falloux, de se constituer lui aussi un monopole. D'autres l'ont fait. Ma quatrième conclusion, c'est que la base éducative de l'Université, sans croyances et sans dogmes, est vraiment bien fragile. En fait, l'Université a simplement réussi à faire de nous une plate nation de fonctionnaires, qui, sans doute, — j'en excepte à peine la Chine, — n'a pas sa pareille dans le monde entier. Enfin, et ici ma constatation est un compliment, je fais écho à M. Lanson, quand il prêche « l'amour de l'égalité et de la liberté pour les autres, non pour soi, comme on le fait trop souvent. »

ÉDOUARD PONTAL.

L'Éducation physique en Suède (Mission de 1901), par GEORGES DEMENY. 2e éd., Paris, Société d'éditions scientifiques, 1901, in-12 de 109 p., avec planches et graphique — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur de cet opuscule avait été chargé, par le ministère de l'instruction publique, d'aller étudier en Suède la méthode de gymnastique suédoise inaugurée à Stockholm, dès 1813, par le poète et dramaturge Per-Henrik Ling, perfectionnée par son successeur Branting et un peu plus tard par son fils, Hjalmar-Fredrik Ling; imitée depuis longtemps dans beaucoup de pays; mais tellement ignorée chez nous jusqu'à ces derniers temps, qu'il fut un des premiers Français à s'enquérir du fonctionnement de ce système d'éducation physique. Frappé des résultats de cet enseignement, il a pris à tâche de le propager, non seule-

ment au moyen du cours créé pour lui par la ville de Paris, mais encore par la publication du présent exposé, en neuf chapitres : du but de la gymnastique scolaire suédoise; de l'Institut central de gymnastique à Stockholm (pour former les maîtres et les exercer pratiquement à la pédagogie); de la méthode suédoise; de l'enseignement; des salles de gymnastique et de leur enseignement; de la gymnastique : militaire, médicale, universitaire; et concluant par une chaleureuse invitation à organiser dans toute la France des cours de gymnastique suédoise dans lesquels on travaillerait à assouplir, à fortifier et à assainir le corps, non à faire des athlètes ou des acrobates. Il est à souhaiter que cet appel soit entendu chez nous où les *records* tiennent indûment la place des exercices rationnels et modérés. E. Beauvois.

Annuaire pour l'année 1903, publié par le Bureau des longitudes, *avec des Notices scientifiques*. Paris, Gauthier-Villars, in-16 de VIII-668 p.; A, 53; B, 10; C, 4; D, 34; E, 38, en tout 815 p., (tables comprises). — Prix : 1 fr. 50.

L'Annuaire pour 1903 annonce une modification importante dans la distribution des matières, mais seulement à partir de 1904, où le cycle entier des données fournies sera réparti en deux ans : celles qui concernent la physique aux années paires, celles de statistique et de géographie aux années impaires, la partie astronomique restant permanente. — Pour 1903, celle-ci élève, au 31 octobre 1902, le nombre des planètes télescopiques au delà de 520, parmi lesquelles il en est 478 dont les éléments ont pu être calculés avec une précision suffisante. Le nombre des étoiles variables s'est élevé de 93 pour celles dont la période est irrégulière ou inconnue. Le tableau de la fabrication des monnaies en France a été mis à jour jusqu'en 1901, et les données relatives aux monnaies du Pérou et de l'Indo-Chine ont été complétées. Les tableaux de géographie et statistique concernant la France et Paris ont été enrichis des données du recensement fait en 1901, lesquelles ont permis de calculer à nouveau les densités des populations.

Les *Notices scientifiques* se répartissent en quatre groupes : A, B, C et D. A est une étude très développée sur les *Étoiles filantes et Comètes* due à M. Radau avec tableaux des radiants, désignation des orbites des essaims et des comètes, induction établissant la vraisemblance de l'origine de ceux-là dans le fractionnement de celles-ci, mais tout en reconnaissant les nombreuses incertitudes, obscurités, voire contradictions qu'on rencontre à chaque pas dans ce champ peu exploré encore.— La Notice B est intitulée : *Science et Poésie*. Son auteur, M. J. Janssen, montre les points de contact qui existent entre les hauts sommets de la *Science*, cette recherche de la vérité dans l'ordre et les lois de la nature, et la *Poésie*, cette aspiration de l'âme humaine vers

Les notes dont se compose le Commentaire sont, pour la plupart, claires et judicieuses, exemptes de ces renvois importuns dont elles sont trop souvent encombrées ailleurs, quand l'auteur se donne ou croit se donner des airs de savant en invitant à chaque instant ses lecteurs à se reporter à de doctes ouvrages qu'ils n'auront très probablement jamais sous la main, et que lui-même, tout le premier, n'a jamais ouverts. Qu'il s'agisse d'éclairer les constructions insolites employées par l'orateur, ou de faire bien connaître tel usage social, telle formule de procédure en honneur chez les Athéniens d'alors, ou encore d'apprécier les diverses formes d'argumentation qui se succèdent dans ce plaidoyer célèbre, les candidats à la licence trouveront ici largement de quoi nourrir leur explication. Çà et là sans doute quelques mots ou quelques lignes de plus paraîtraient désirables : ainsi, page 4, à propos de la ψυχαγωγία, il était intéressant de rappeler que Platon avait eu précisément recours à ce mot dans le *Phèdre* pour caractériser la seule rhétorique qui eût trouvé grâce à ses yeux : plus loin, page 6, en ce qui touche le terme si bizarre et si fréquent de συκοφάντης, on aimerait trouver quelque chose de plus que la vulgaire étymologie traditionnelle, etc. Page 18, ligne 7, on lit νεώνατος où il faudrait νεώτατος.

C. Huit.

Éloges académiques, par Joseph Bertrand. Nouvelle série avec un *Éloge historique de Joseph Bertrand* par Gaston Darboux. Paris, Hachette, 1902, in-16 de LI-403 p. — Prix : 3 fr. 50.

Joseph Bertrand, ce mathématicien phénomène, qui passa dès l'âge de onze ans les examens pour l'École polytechnique et eût été classé le second si son âge n'avait empêché de l'admettre, qui fut reçu en six semaines, à seize ans, bachelier ès lettres, bachelier et licencié ès sciences et enfin, à dix-sept ans, docteur ès sciences et élève de l'École polytechnique où il entra major de liste, était aussi un littérateur distingué. Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, il prononça, en cette qualité, des éloges tellement remarquables que l'Académie française s'empressa de le recevoir elle-même parmi ses membres. De son vivant, il publia un volume de ces éloges. Celui-ci paraît après sa sa mort et se compose non seulement des discours lus dans les séances de l'Institut, mais aussi d'études empruntées pour la plupart au *Journal des savants*. Nous passons ainsi en revue Poinsot, Chasles, Paris, Cauchy, Tisserand, La Grange, Faraday, et nous retournons un instant en arrière pour assister au procès de Galilée, aux travaux de Papin et de Clairaut. Il ne peut me venir à l'idée d'analyser chacune de ces études : il y faudrait trop de temps et trop de détails techniques : mais je remarquerai que, pour le procès de Galilée, les conclusions du savant sont les mêmes que celles de M. H. de Lépinois : Galilée a été menacé de la torture, mais ne l'a point subie.

pas facilement le rapport des racines avec leurs dérivés. Prenons un exemple au hasard : Comment la racine *ja* ou *ga* du sanscrit a-t-elle pu donner le grec ἥκω et le latin *venio* ? Encore, en est-il, je crois, qui sont plus douteuses. Ce recueil, si bien informé soit-il, produit un peu l'effet d'un dictionnaire de biographie où l'on n'aurait mis que des noms et des dates. Cela n'apprend rien aux initiés qui savent et n'apprend pas assez aux profanes qui voudraient savoir.

Il est vrai que l'Avant-propos offre des renseignements précieux sur la persistance, l'affaiblissement ou le renforcement des lettres, dans les mots qui passent d'une langue à l'autre. Ces principes expliqueront la formation des mots grecs et latins à ceux qui savent déjà les appliquer. Pour les autres, ils trouveront du moins dans ce livre, sur les formations les plus usitées, un recueil des plus utiles. Il n'existait jusqu'à ce jour aucun ouvrage de ce genre en notre langue. L'historique intéressant des travaux français sur les racines grecques et latines qu'on peut lire dans la Préface prouve qu'il nous manquait encore. Ce sera pour tous un répertoire commode, et, pour ceux qui voudraient faire des recherches nouvelles, un point de repère assuré, qui leur permettra de mesurer leurs progrès. A. Boué.

Discours sur l'Ambassade, par Eschine. Texte grec publié avec une Introduction et un Commentaire par Jean Julien et Henri de Péréra. Paris, Klincksieck, 1902, in-8 de LIX-125 p. — Prix : 4 fr.

Les nouveaux règlements de la licence ès lettres, en laissant chaque Faculté maîtresse de ses programmes, ont amené un notable élargissement du cercle, autrefois assez étroit, auquel étaient empruntés les textes d'explication. C'est ainsi, que dans notre enseignement supérieur, Eschine est redevenu, sous une autre forme, ce qu'il était de son vivant dans sa patrie : un concurrent sérieux de Démosthène. Il n'y avait pas en France d'édition classique de ses discours : deux élèves de l'École normale ont entrepris, sous la direction de leur maître, M. Hauvette, de combler cette lacune, en ce qui concerne le *Discours sur l'Ambassade* considéré communément comme son chef-d'œuvre.

Leur travail, la Préface nous l'apprend, n'a pas le caractère d'une édition « critique » : ce qui me dispense d'insister sur les mérites ou les défauts du texte. En tête figure une *Vie d'Eschine,* écrite d'une plume élégante et alerte, et destinée à jeter quelque lumière sur les événements rappelés par l'orateur : c'est sans étonnement, mais non sans regret, qu'on y voit suspecter l'authenticité de certains traits connus, et notamment du mot classique attribué à Eschine exilé au sujet de son rival triomphant. Suit une appréciation impartiale des adversaires en présence dans le procès qui se plaida alors à Athènes, et des qualités oratoires qui valurent à Eschine sa réputation, plus brillante peut-être que solide.

Les notes dont se compose le Commentaire sont, pour la plupart, claires et judicieuses, exemptes de ces renvois importuns dont elles sont trop souvent encombrées ailleurs, quand l'auteur se donne ou croit se donner des airs de savant en invitant à chaque instant ses lecteurs à se reporter à de doctes ouvrages qu'ils n'auront très probablement jamais sous la main, et que lui-même, tout le premier, n'a jamais ouverts. Qu'il s'agisse d'éclairer les constructions insolites employées par l'orateur, ou de faire bien connaître tel usage social, telle formule de procédure en honneur chez les Athéniens d'alors, ou encore d'apprécier les diverses formes d'argumentation qui se succèdent dans ce plaidoyer célèbre, les candidats à la licence trouveront ici largement de quoi nourrir leur explication. Çà et là sans doute quelques mots ou quelques lignes de plus paraîtraient désirables : ainsi, page 4, à propos de la ψυχαγωγία, il était intéressant de rappeler que Platon avait eu précisément recours à ce mot dans le *Phèdre* pour caractériser la seule rhétorique qui eût trouvé grâce à ses yeux : plus loin, page 6, en ce qui touche le terme si bizarre et si fréquent de συκοφάντης, on aimerait trouver quelque chose de plus que la vulgaire étymologie traditionnelle, etc. Page 18, ligne 7, on lit νεώνατος où il faudrait νεώτατος.

C. Huit.

Éloges académiques, par Joseph Bertrand. Nouvelle série avec un *Éloge historique de Joseph Bertrand* par Gaston Darboux. Paris, Hachette, 1902, in-16 de LI-403 p. — Prix : 3 fr. 50.

Joseph Bertrand, ce mathématicien phénomène, qui passa dès l'âge de onze ans les examens pour l'École polytechnique et eût été classé le second si son âge n'avait empêché de l'admettre, qui fut reçu en six semaines, à seize ans, bachelier ès lettres, bachelier et licencié ès sciences et enfin, à dix-sept ans, docteur ès sciences et élève de l'École polytechnique où il entra major de liste, était aussi un littérateur distingué. Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, il prononça, en cette qualité, des éloges tellement remarquables que l'Académie française s'empressa de le recevoir elle-même parmi ses membres. De son vivant, il publia un volume de ces éloges. Celui-ci paraît après sa sa mort et se compose non seulement des discours lus dans les séances de l'Institut, mais aussi d'études empruntées pour la plupart au *Journal des savants*. Nous passons ainsi en revue Poinsot, Chasles, Paris, Cauchy, Tisserand, La Grange, Faraday, et nous retournons un instant en arrière pour assister au procès de Galilée, aux travaux de Papin et de Clairaut. Il ne peut me venir à l'idée d'analyser chacune de ces études : il y faudrait trop de temps et trop de détails techniques : mais je remarquerai que, pour le procès de Galilée, les conclusions du savant sont les mêmes que celles de M. H. de Lépinois : Galilée a été menacé de la torture, mais ne l'a point subie.

C'était aussi l'avis de l'astronome Biot. Les principales qualités de M. Joseph Bertrand, dans ces notices, sont la précision et la clarté : il va droit son chemin, écartant les broussailles, et cueillant, çà et là, sous les épines, de charmantes fleurs d'anecdotes. Il faut remercier l'éditeur de les avoir fait précéder par un beau portrait et par l'éloge historique de Bertrand, que M. Gaston Darboux prononça devant l'Académie des sciences, et de les avoir fait suivre par une bibliographie très complète de tous les travaux de l'éminent académicien. Celle que j'ai donnée dans la *Bibliographie bretonne*, — car Joseph Bertrand était Breton d'origine, — pâlit singulièrement à côté de celle-ci.

RENÉ KERVILER.

Les Phéniciens et l'Odyssée, par VICTOR BÉRARD. T. I. Paris, Colin, 1902, gr. in-8 de VII-591 p. — Prix : 25 fr.

Les épopées homériques sont-elles entièrement fabuleuses ? Sujet principal et épisodes secondaires, personnages et événements, récits et descriptions, tout est-il éclos, comme la mythologie, du cerveau des poètes ? On l'a cru pendant longtemps. Les générations récentes, à qui le positivisme a appris à chercher partout des faits, se sont avisées au contraire de considérer ces vieux textes comme de véritables « documents. » Schliemann nous a rendu le palais de Priam à Troie et le tombeau d'Agamemnon à Mycènes, en même temps que, grâce aux fouilles persévérantes des égyptologues, la civilisation des premiers Pharaons nous livrait tous ses secrets. C'étaient là pour l'histoire comme autant de provinces reconquises.

L'entreprise de M. Bérard est d'un ordre tout semblable. Sa conviction est qu'il y a dans l'*Iliade* et plus particulièrement dans l'*Odyssée* des éléments historiques aussi nombreux, aussi précis que dans la *Chanson de Roland*. Pour établir sa thèse, il fait appel avant tout à une science nouvelle qu'il nomme la *topologie*. Voici le rôle qu'il lui assigne : « Déduire les raisons des habitats humains, et réciproquement, en face d'un habitat humain, induire les raisons qui l'ont fait naître, le genre et la période de civilisation auxquels il faut le rapporter. » Nous saurons ainsi, par exemple, pourquoi une contrée, surpeuplée à une époque, est devenue presque déserte dans les siècles suivants ; pourquoi telle route, longtemps battue, tomba plus tard en désuétude ; pourquoi telle capitale se meurt et pourquoi tel bourg prend sa place. De tels problèmes ont un incontestable intérêt.

C'est à ce point de vue que M. Bérard, après tant d'autres érudits, a abordé l'étude des origines grecques. L'occupation plus ou moins prolongée de la Grèce par les Phéniciens durant l'âge héroïque, affirmée par les historiens anciens, contestée par les archéologues modernes, lui paraît éminemment vraisemblable. Il nous entretient, à ce propos, des

pitre *Additions* (p. 423-458) et l'on peut dès lors se demander pourquoi Delphes est négligée alors qu'Olympie a une part suffisante dans ce supplément. Les articles de M. Ch. Homolle dans la *Revue de l'art ancien et moderne* et dans le *Recueil Piot* permettaient de combler cette lacune. On s'explique difficilement aussi pourquoi l'*Histoire de l'art* de MM. Perrot et Chipiez (les deux derniers volumes) ne soit pas citée.

On se prend enfin à regretter que l'ouvrage de Guhl et Koner ne renferme pas un chapitre consacré plus spécialement à l'histoire de la sculpture ; c'était un résumé assez facile à écrire aujourd'hui.

Au point de vue de l'illustration, il y a beaucoup à reprendre dans ce livre. Sans parler des figures qui reviennent plusieurs fois — le cliché du monument de Lysicrate est reproduit deux fois et une vue du Parthénon restauré est présentée trois fois ! — il serait à souhaiter que l'art grec fût rendu plus tangible aux lecteurs du Manuel. Une figure à *mi-corps* de l'Hermès de Praxitèle (fig. 560) et un simple *zinc* de l'aurige de Delphes (p. XI, sans texte), sont insuffisants en 1902.

Ces critiques étaient nécessaires ; il fallait les faire pour un ouvrage dont l'utilité n'est pas contestable et dont l'influence sur le goût artistique des lecteurs peut être considérable. A. DE B.

Les Préliminaires de Valmy. La Première Invasion de la Belgique (1792), par le commandant DE SÉRIGNAN. Paris, Perrin, 1903, in-8 de XIV-358 p., avec 2 cartes. — Prix : 7 fr. 50.

Quand l'on parle des débuts des guerres de la Révolution, l'on sous-entend tout de suite : Valmy. C'est une date imposée, adoptée par tous les historiens français, y compris le plus récent, peut-être le plus lu et le plus justement en vogue, M. Albert Sorel. Il fallait donc une véritable hardiesse pour s'inscrire en faux contre une donnée aussi généralement tenue pour vraie. C'est cependant ce que vient de faire M. le commandant de Sérignan en démontrant nettement que ce n'est pas au 20 septembre 1792, mais bien au mois d'avril de la même année qu'il faut faire remonter les premières opérations militaires de la Révolution française.

L'auteur rapporte, par le menu, toute une série d'événements dont jusqu'ici on n'avait eu qu'une idée très vague. L'expédition de Théobald Dillon sur Tournai, la déroute qui suivit, le massacre du général par la populace de Lille à sa rentrée dans la place ; l'expédition de Biron sur Mons, terminée par une débâcle identique à celle de Dillon ; enfin la funeste opération de Luckner contre Courtrai, suivie, elle aussi, d'une reculade qui demeure encore mystérieuse : tels sont les trois faits principaux qui se dégagent du présent ouvrage. Dans les derniers chapitres, nous voyons Dumouriez abandonner la politique pour la guerre et prendre une place encore subalterne dans cette armée

nos vieux poèmes, dont ils publient eux-mêmes d'excellentes éditions, il ne leur a pas été difficile de donner à cette nouvelle assertion toute l'apparence d'une méticuleuse et irréfutable démonstration. Longtemps rares ont été parmi nous ceux à qui des études linguistiques spéciales eussent permis d'établir une comparaison si intime entre les originaux français et leurs traductions ou imitations allemandes. Aussi la chose, maintenant admise comme prouvée, est-elle tous les jours répétée de confiance. Mais la réfutation différée ne pouvait pourtant manquer de venir. Et voici que le gant est relevé : avec une précision de bénédictin et un certain entêtement narquois qui lui seront difficilement pardonnés, M. Firmery démontre à son tour que les originaux sont supérieurs aux copies. Il poursuit ses adversaires sur tous les points où ils croyaient si facilement triompher : il les prend à bras le corps, les tourne et retourne, et les dépose en riant dans la poussière. Non, Heinrich von Veldeke, quoi qu'en pense M. Behagel, son savant éditeur, n'a pas abrégé l'*Eneas* avec art, en y ajoutant seulement « l'approfondissement psychologique » : il a taillé et tranché maladroitement, s'est laissé entraîner en quête de la rime à des répétitions oiseuses et s'est trouvé, en fin de compte, avoir matériellement plus délayé que condensé. A Hartmann von Aue et à Gottfried von Strassburg, M. Firmery accorde un peu plus de mérite littéraire, mais non plus d'originalité : ils ne surpassent pas infiniment (*unendlich*) leurs modèles, et ce qui leur est attribué comme de leur fonds se retrouve presque toujours dans quelque autre endroit du texte. Leur œuvre est tout juste ce que nos traducteurs actuels, non linguistes, qualifient d'adaptation. Un chapitre traitant « de la courtoisie et de la décence dans la peinture de l'amour » vexera particulièrement nos chers voisins, en leur arrachant la palme de la pudibonderie. Cette démonstration qui ne laisse rien debout des affirmations de l'adversaire est faite, naturellement, vers par vers, et je ne puis que la résumer dans ses grandes lignes : elle est parfois amusante et impitoyable, quoique toujours courtoise ; elle n'aura que peu de succès là-bas. LONGCHAMP.

HISTOIRE

La Vie antique. Manuel d'archéologie grecque et romaine, traduit sur la 4e édition de E. GUHL et W. KONER par F. TRAWINSKI. Première partie. *La Grèce*. 2e édition. Paris, Laveur, 1902, in-8 de XXVIII-472 p., orné de 518 vignettes. — Prix : 10 fr.

La quatrième édition du livre de Guhl et Koner est de 1876. Énoncer cette date, c'est noter en même temps le principal défaut de la nouvelle édition de la traduction française. La Préface dit bien que l'on n'a pas voulu surcharger l'ouvrage et que les trouvailles récentes ont été laissées de côté avec intention. Mais le nouveau volume renferme un cha-

pitre *Additions* (p. 423-458) et l'on peut dès lors se demander pourquoi Delphes est négligée alors qu'Olympie a une part suffisante dans ce supplément. Les articles de M. Ch. Homolle dans la *Revue de l'art ancien et moderne* et dans le *Recueil Piot* permettaient de combler cette lacune. On s'explique difficilement aussi pourquoi l'*Histoire de l'art* de MM. Perrot et Chipiez (les deux derniers volumes) ne soit pas citée.

On se prend enfin à regretter que l'ouvrage de Guhl et Koner ne renferme pas un chapitre consacré plus spécialement à l'histoire de la sculpture ; c'était un résumé assez facile à écrire aujourd'hui.

Au point de vue de l'illustration, il y a beaucoup à reprendre dans ce livre. Sans parler des figures qui reviennent plusieurs fois — le cliché du monument de Lysicrate est reproduit deux fois et une vue du Parthénon restauré est présentée trois fois ! — il serait à souhaiter que l'art grec fût rendu plus tangible aux lecteurs du Manuel. Une figure à *mi-corps* de l'Hermès de Praxitèle (fig. 560) et un simple *zinc* de l'aurige de Delphes (p. XI, sans texte), sont insuffisants en 1902.

Ces critiques étaient nécessaires ; il fallait les faire pour un ouvrage dont l'utilité n'est pas contestable et dont l'influence sur le goût artistique des lecteurs peut être considérable. A. DE B.

Les Préliminaires de Valmy. La Première Invasion de la Belgique (1792), par le commandant DE SÉRIGNAN. Paris, Perrin, 1903, in-8 de XIV-358 p., avec 2 cartes. — Prix : 7 fr. 50.

Quand l'on parle des débuts des guerres de la Révolution, l'on sous-entend tout de suite : Valmy. C'est une date imposée, adoptée par tous les historiens français, y compris le plus récent, peut-être le plus lu et le plus justement en vogue, M. Albert Sorel. Il fallait donc une véritable hardiesse pour s'inscrire en faux contre une donnée aussi généralement tenue pour vraie. C'est cependant ce que vient de faire M. le commandant de Sérignan en démontrant nettement que ce n'est pas au 20 septembre 1792, mais bien au mois d'avril de la même année qu'il faut faire remonter les premières opérations militaires de la Révolution française.

L'auteur rapporte, par le menu, toute une série d'événements dont jusqu'ici on n'avait eu qu'une idée très vague. L'expédition de Théobald Dillon sur Tournai, la déroute qui suivit, le massacre du général par la populace de Lille à sa rentrée dans la place ; l'expédition de Biron sur Mons, terminée par une débâcle identique à celle de Dillon ; enfin la funeste opération de Luckner contre Courtrai, suivie, elle aussi, d'une reculade qui demeure encore mystérieuse : tels sont les trois faits principaux qui se dégagent du présent ouvrage. Dans les derniers chapitres, nous voyons Dumouriez abandonner la politique pour la guerre et prendre une place encore subalterne dans cette armée

du Nord dont il devait bientôt exercer le commandement avec l'audace heureuse que l'on sait.

Tout cela est exposé d'après des documents inédits extraits des archives historiques du ministère de la guerre ; mais en les mettant en lumière, M. de Sérignan n'a pas voulu simplement publier des faits ignorés. Il a compris que ces événements fâcheux avaient, en leur temps, comporté pour nous d'utiles leçons. L'inanité des premières réformes militaires tentées par la Constituante et la Législative, le danger de toucher inconsidérément à un organisme aussi délicat que l'armée, la nécessité pour un gouvernement de ne point s'immiscer, de loin, dans les opérations d'un général en chef et de lui en laisser à la fois la conduite et la responsabilité, sont autant de vérités qui ressortent, avec beaucoup d'autres, de la lecture de ce volume, lecture réconfortante et salutaire surtout dans les temps de trouble et de faiblesses à la fois politiques et militaires que nous traversons.

Pour finir, nous citerons les dernières lignes du livre de M. de Sérignan, qui nous ont semblé tout particulièrement suggestives : « Sans doute la campagne d'avril-juin 1792 n'est pas une page brillante de notre histoire militaire ; mais sans aucun doute aussi, elle est intéressante et surtout fertile en enseignements. Les erreurs qu'on y commit nous permirent de voir, d'apprécier mieux les défauts de notre cuirasse, et les malheurs de la veille préparèrent ainsi la revanche du lendemain. C'est le plus souvent ce qui se passe dans l'histoire de l'humanité et tout spécialement à la guerre. C'est en pensant sans cesse à Iéna que la Prusse nous a conduits à Sedan, de la même façon que, parlant toujours de Rossbach, les Prussiens avaient été eux-mêmes écrasés à Iéna. »

E.-C. GAUDOT.

Autour du drapeau blanc. Biographies inédites des chefs vendéens et chouans, par H. DE LA FONTENELLE DE VAUDORÉ, publiées avec Préface et notes par RENÉ VALLETTE. Fontenay-le-Comte, *Revue du Bas-Poitou*, 1902, in-8 de III-165 p.

Un érudit vendéen, M. de la Fontenelle de Vaudoré, s'était efforcé de recueillir sur les héros des grandes guerres de Vendée et de Bretagne les renseignements les plus circonstanciés et de les donner au public sous le titre de *Biographie vendéenne*. Il en avait composé trois gros cahiers ; mais la mort l'ayant surpris avant qu'il eût achevé son œuvre, il l'avait léguée à la bibliothèque de Niort. Un autre érudit, un des membres les plus distingués et les plus dévoués de la Société bibliographique, a eu la bonne pensée d'en publier non pas la totalité — c'eût été trop considérable, — mais la partie qui concerne les chefs du Bas-Poitou. Et ainsi s'affirme cette vérité, longtemps méconnue, mais aujourd'hui bien établie, que le mouvement vendéen n'a pas

grand Roi, montrant en même temps ce que l'impulsion d'un homme — lorsque cet homme est Colbert — a pu faire, a su créer, car le mot n'est ici pas trop fort, l'auteur, en quelques lignes, en quelques chiffres d'une éloquence poignante, fait voir combien peu d'années suffisent pour ruiner une marine, lorsque les ministres — et quels ministres ! — par raison budgétaire, ou même par d'autres motifs moins avouables, découragent le personnel et laissent le matériel flottant pourrir au fond des ports. Puis, en des pages intéressantes comme un roman, dans des récits vifs et captivants, M. Lacour-Gayet suit sur toutes les mers, de Brest au Canada, de Lorient aux Indes, cette marine agonisante, dont les dernières lueurs ont encore, parfois, de si beaux éclats. Si les défaites sont nombreuses, si les entreprises avortent trop souvent, avec quelle satisfaction on rencontre les noms des Sabran-Grammont, des Boulainvilliers et de bien d'autres, pour ne citer que deux héros des moins connus et des plus dignes de l'être. Après avoir exposé l'œuvre du ministère de Choiseul, qui permit à la marine de Louis XVI de faire la guerre d'Amérique, l'ouvrage se termine par l'étude du fort remarquable projet de descente en Angleterre, rédigé par le comte de Broglie. L'Appendice fait connaître des documents curieux, et trois tables très complètes rendent les recherches faciles.

Cette analyse trop courte d'un ouvrage volumineux ne peut donner qu'une idée très faible de l'intérêt que nous avons trouvé à sa lecture. Mais, ce qu'elle saurait encore moins laisser deviner, c'est l'impression pénible, triste, angoissante même que nous avons éprouvée en assistant à la décadence de notre marine, en voyant à quel point les mêmes causes ont les mêmes résultats. Trop de faits, hélas ! trop de phrases, trop d'opinions, appartiennent au commencement du XXe siècle aussi bien qu'au milieu du XVIIIe. La vapeur a remplacé la voile, le matériel s'est modifié, s'est transformé, mais les hommes sont restés les mêmes ! « L'histoire est une résurrection », a dit Michelet ; elle est, aussi, une prophétie !

J. C. T.

Dix années de politique coloniale, par J. CHAILLEY-BERT. Paris, Colin, 1902, in-12 de 174 p. — Prix : 2 fr.

L'apparition d'un nouveau livre de M. Chailley-Bert est toujours saluée avec joie par ceux qui s'occupent des questions coloniales. Le nom de cet auteur est pour eux, en effet, une garantie de compétence, et de chaque ouvrage publié par lui, l'éducation du public français ès matières coloniales s'est heureusement ressentie. Peut-être, de *Dix années de politique coloniale*, tirera-t-on plus de profit encore ; au lieu d'y étudier, en effet, les procédés par lesquels certains peuples étrangers mettent en valeur leurs possessions d'outre-mer, M. Chailley-Bert s'y occupe de l'empire colonial français, dont, dit-il très justement

en débutant, les parties diffèrent d'âge, de population, de ressource, d'outillage. « Exposer les résultats obtenus pour les dix dernières années de notre politique coloniale », tel est son but, et de là le titre du livre. Voyons donc, à la suite de M. Chailley-Bert, — en dépit de la pénurie des documents relatifs aux différentes parties de notre « Empire » (ch. II), — ce que sont devenues nos colonies depuis 1890. — « Ni en Asie, ni en Afrique, débute par constater l'auteur (p. 43), nos possessions ne sont trop vastes et ne dépassent le potentiel colonisateur de la France. Elles n'exigent qu'un nombre limité de colons, et l'action que la métropole peut et doit exercer sur elles s'exerce et s'exercera moins par le nombre des colons que par l'importance des capitaux et l'étendue des connaissances de ces colons, directeurs du travail indigène. » De là résulte pour la France la nécessité d'avoir une politique indigène soucieuse des différences de race, de génie, d'aspirations et de besoins entre les naturels d'une possession et leurs maîtres européens, une politique indigène concluant de ces différences à la nécessité de différences dans les institutions (ch. IV); on commence à le comprendre actuellement et, ce qui vaut mieux, à pratiquer cette politique indigène; « même là où le protectorat n'a pas été nominalement maintenu, on continue à faire de la politique et de l'administration de protectorat » (p. 55). On s'occupe d'autre part, — et les progrès réalisés sur ce point depuis dix ans sont très considérables, — de donner à chaque colonie un outillage à la moderne et des institutions politiques et administratives (ch. IV); dans l'Afrique occidentale, en Indo-Chine, la politique financière devient bonne, et, les fleuves ayant « fait faillite » (p. 75), on construit des chemins de fer, on aménage et on outille des ports, on établit des routes, on concède des tramways. La métropole, de son côté, envoie dans ses possessions des colons vraiment sérieux, commence à fournir des capitaux, et en fournira de plus en plus à mesure que les colonies mieux connues et mieux outillées attireront plus de colons, tirés de meilleurs milieux (ch. VI et VII); elle ne manifeste plus pour les établissements lointains une hostilité de parti pris, et commence au contraire à s'y intéresser. Elle s'y intéressera davantage encore si notre « Empire », de dimensions largement suffisantes, est remanié et consolidé, s'il est méthodiquement exploré au point de vue de sa mise en valeur, s'il est organisé économiquement (main-d'œuvre indigène, etc.) et politiquement, c'est-à-dire pourvu d'institutions qui manquent encore (conseils de colonie ou de protectorat, législation appropriée à chaque colonie, etc.), de fonctionnaires compétents, etc. (ch. IX). — Telles sont les principales conclusions que M. Chailley-Bert dégage de l'histoire coloniale de nos dix dernières années. Puisse ce livre plein d'idées et de faits, qui débute par une courageuse condam-

nation du « bloc » colonial (ch. I) et qui contient tant de constatations et d'enseignements, être beaucoup lu, être compris, être écouté !

HENRI FROIDEVAUX.

A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir ? par E. DEMOLINS. Paris, Firmin-Didot, 1902, in-12 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de cet ouvrage ne nous paraît pas en donner une idée suffisamment exacte. Son véritable objet est de montrer que l'important, pour le salut de la France, n'est pas que tel ou tel parti s'empare du pouvoir, mais de développer les institutions locales et l'initiative privée. L'auteur, qui jouit dans ces matières d'une autorité incontestable, expose d'une manière très lumineuse comment l'abus du pouvoir a amené toutes les décadences, comment la France succombe aujourd'hui à l'excès de centralisation ; comment la force de l'initiative privée est le plus sûr garant de la puissance nationale ; comment le suffrage universel est une liberté illusoire ; que la vraie liberté consiste à savoir compter sur soi-même sans attendre tout de l'État.

Il y a dans ce livre des considérations excellentes et qu'on ne saurait trop méditer. L'auteur termine par des réflexions très spirituelles et très opportunes sur la nécessité d'habituer les jeunes gens à se préparer à faire leur fortune eux-mêmes, sans compter sur un héritage, et, cette fortune une fois faite, à la dépenser noblement.

Nous ne saurions trop recommander la diffusion de vues aussi utiles pour le relèvement de notre patrie. Nous sommes toutefois obligé de mettre quelques restrictions à nos éloges. L'auteur en appelle continuellement à l'histoire, et l'histoire, telle qu'il la présente, nous paraît trop souvent accommodée artificiellement à son point de vue. Reproche plus grave à notre sens, M. Demolins se méprend tout à fait sur les motifs qui inspirent les catholiques dans la lutte actuelle. Que quelques catholiques puissent espérer, si leur parti triomphe, arriver au pouvoir, c'est chose trop humaine pour qu'on veuille la nier ; mais prêter à la masse des catholiques, et en particulier au clergé et aux jésuites, l'idée de manœuvres pour s'emparer du pouvoir, c'est méconnaître absolument leurs intentions. La lutte est pour eux une nécessité puisqu'on les attaque. L'Église et ses fidèles ne demandent qu'une chose, c'est qu'on les laisse en paix ; et s'ils paraissent tenir à certaines libertés, notamment à la liberté de l'enseignement, c'est qu'il y a un devoir strict pour tout chrétien d'élever ses enfants dans ses propres croyances. Nous sommes étonné qu'un esprit aussi élevé que M. Demolins se laisse prendre à des racontars fantaisistes répandus dans des milieux ou l'on ignore de parti pris le véritable état des choses.

D. V.

Les Bouilleurs de cru, par le Dr A. ANTHEAUME et L. ANTHEAUME. Paris, Naud, 1903, in-8 de III-291 p. — Prix : 4 fr.

Les auteurs partent de ce soi-disant axiome que le droit de l'État prime toujours et quand même celui des individus et des citoyens. Au-dessus du droit de propriété individuel, et dominant ce droit, ils reconnaissent « la règle fiscale » qui constitue « le droit supérieur de la société. » Donc, l'État n'a pas à « respecter un droit qui ne peut prévaloir contre le sien. »

En quelques pages, ce fait de la force légale primant le droit de chacun est formellement exposé, peut-être même un peu brutalement, car on ne voit guère poindre la moindre limite à cette suréminence, puisque la nécessité fiscale arrive à légitimer son application et son exercice. De ces prémisses il résulte que, dans la question des bouilleurs de cru, l'État s'est privé d'une situation favorable en leur concédant le privilège dont ils jouissent. Tant qu'on ne tiendra pas le lièvre par les oreilles, ajoutent-ils en rappelant un mot de M. Thiers, et qu'on se contentera de s'efforcer de le rattraper par la queue, l'impôt sur l'alcool ne pourra être perçu sans fuites préjudiciables aux intérêts du trésor.

Ce plaidoyer énergique en faveur des droits exclusifs du fisc n'est certes pas, dans sa vivacité même, sans intérêt. Les auteurs l'ont parsemé de chiffres où il y aurait beaucoup à prendre si les auteurs avaient été moins sobres des sources où ils puisaient.

La troisième partie de l'ouvrage est en tout état de cause l'exposé fort bien fait et fort clair du régime fiscal actuel sous l'empire de la loi du 20 décembre 1900. Tant que son règne durera, et tant qu'elle n'est point rapportée, on aura besoin de s'y référer, et on ne pourra donc mieux faire que de le consulter.

Un quatrième chapitre revient sur les idées préférées des auteurs en faveur de l'abolition complète du privilège des bouilleurs de cru ; ils exposent ce qu'ils en appellent les dangers, et étant admis ce point de départ, l'argumentation n'est pas sans vigueur. Le seul remède n'est donc que dans la suppression totale.

Le volume se termine par deux annexes : la première contenant le texte des lois qui concernent la matière et d'importants documents statistiques; la seconde relevant toute la bibliographie du sujet.

G. DE SENNEVILLE.

Les Finances de la commune de Douai, des origines au XVe siècle, par GEORGES ESPINAS. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de XXXV-546 p. — Prix : 10 fr.

C'est un fait remarquable que les auteurs qui traitent soit de l'origine des communes soit de leur histoire interne, administrative ou

financière, sont en général obscurs. Je n'attribue pas ce fait seulement à la difficulté qu'il y a de traiter ces questions délicates; je l'attribue encore à la nécessité où l'on se trouve, pour les traiter, de vivre dans le commerce des historiens allemands. Ceux-ci se sont jetés sur l'histoire urbaine, — où les hypothèses, quelquefois ingénieuses, plus souvent saugrenues, sont aisées, — comme sur une proie, et ils sont naturellement parvenus à embrouiller cette histoire. Je ne dirai pas que M. Espinas a de même embrouillé l'histoire des finances de Douai; mais enfin il n'y a pas, à mon sens, introduit toute la lumière désirable. Même dans la partie purement historique de son livre, celle où il retrace à grands traits l'histoire de la commune de Douai, dans cette partie qui sert de cadre à celle où le tableau des finances lui-même est essayé, M. Espinas ne m'a pas paru suffisamment clair et il n'a certainement pas démontré, comme il l'eût fallu, combien Douai a souffert de n'avoir pas eu une bonne charte communale. Il n'est pas jusqu'aux rapprochements que l'auteur a tentés entre l'histoire de Douai et celle des communes voisines qui ne contribuent à dérouter encore le lecteur. Certes, s'il existait de bonnes histoires des communes du nord de la Gaule, les comparaisons seraient faciles et suggestives. Comme il n'en est pas ainsi, les comparaisons souvent sont aventurées et de nature à fausser les idées. Je n'en citerai qu'une preuve. Avisé par un très érudit professeur d'un pays voisin du nôtre que la charte de commune de Tournai, — que M. Espinas, entre parenthèses, eût pu connaître par lui-même, puisqu'elle s'étale dans les *Ordonnances* de nos rois, — avisé, dis-je, que cette célèbre charte communale parlait quelque part d'*Excubiæ*, ce qui se traduit par *Escroëtes*, M. Espinas en a conclu qu'à Tournai comme à Douai la ville était divisée en Escroëtes, sans se douter que les *Excubiæ* de la charte de Tournai pouvaient n'être qu'un nom propre, désignant un quartier déterminé de la ville de Tournai. On voit que la « méthode comparative » peut être dangereuse et même nuisible, et, dans l'état de nos connaissances, M. Espinas eût sans doute bien fait de se borner à scruter au fond l'histoire des finances douaisiennes, laissant à ses successeurs le soin de faire les comparaisons quand elles seront possibles. Toutes ces critiques ne font pas que le livre de M. Espinas ne soit estimable. Il représente un grand effort, qui sera d'autant moins inutile que l'ouvrage est accompagné de nombreuses et excellentes Pièces justificatives.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Le Palais de justice de Rennes, par HIPPOLYTE BOURDONNAY. Rennes, Fr. Simon, 1902, in-12 de 239 p.— Prix : 2 fr.

Très intéressante monographie. Ce monument célèbre attendait son historien ; il vient de le trouver. Dans les deux premiers chapitres

l'auteur nous retrace les annales de ce palais et fait revivre les scènes mémorables dont il fut le théâtre, surtout à la fin du XVIIIe siècle. C'est là que fut donné, pour ainsi dire, le premier coup de pioche qui devait renverser l'antique monarchie française. Les magistrats qui défendirent si vaillamment contre l'arbitraire royal les franchises bretonnes ne se doutaient pas qu'ils sonnaient ainsi le tocsin révolutionnaire. Le procès de La Chalotais, cet ennemi des jésuites et cet ami des philosophes, eut un retentissement considérable dans toute la France. Vinrent ensuite les événements de 1787 et 1788 ; l'envahissement du palais par les grenadiers de Rohan Montbazon, le refus d'enregistrer les édits royaux malgré les violences exercées par de Thiard et Bertrand de Molleville, l'exil puis le rappel du Parlement dont les jours étaient dès lors comptés. Pendant la Révolution, le monument subit d'horribles dégradations. Il fut occupé par la soldatesque de Pocholle et la lie du peuple. L'auteur énumère les visites princières, royales et impériales dont le Palais de justice rennais fut honoré pendant le XIXe siècle : l'énumération se clôt par celle d'Oscar II (3 mai 1902). Le roi de Suède se rappelait peut-être que le général Bernadotte, son célèbre aïeul, alors féroce jacobin, avait habité Rennes dans les premières années de la Révolution. Le reste du volume est consacré à la description du monument ; c'est la partie la plus importante. L'auteur fait ressortir, d'une plume diserte, les beautés picturales et sculpturales que l'on admire dans ces salles magnifiques, décorées avec tant de goût par les artistes les plus célèbres du XVIIe siècle, Coypel, peut-être, Jouvenet très certainement, sous l'habile direction de Charles Errard. Une douzaine de gravures bien venues illustrent ce charmant volume.

A. ROUSSEL.

Les Chapelles de l'église de Notre-Dame de Dole, par CH. RANCE DE GUISEUIL. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de XIII-420 p., avec 14 planches. — Prix : 10 fr.

Avant la réunion de la Franche-Comté à la France, Dole, capitale de cette province, était le siège d'une Université renommée, d'une Cour des comptes et d'un Parlement exerçant, sous l'autorité plus nominale qu'effective des rois d'Espagne, une véritable souveraineté sur tout le pays. En 1479, les soldats du roi Louis XI saccagèrent Dole de fond en comble, n'y laissant « pour graine », selon le mot de d'Amboise, que quelques « enragés » qui, retranchés dans une cave, s'y défendirent avec une énergie sans pareille. Comme tout le reste, l'église avait été détruite. Quatre ans plus tard, les Dolois, songeant à en élever une autre, en faisaient dresser les plans. En 1508, les fondations étaient creusées ; le 9 février de l'année suivante, la première pierre était posée et le monument enfin consacré le 14 juin 1571.

Trois siècles avant l'édification de l'église du Sacré-Cœur qui domine

Paris, les Dolois avaient appliqué à leur église l'ingénieux système des constructions de piliers et de chapelles par des familles, des confréries ou des corporations au profit desquelles étaient consentis, pour reconnaître ces pieuses fondations, des privilèges de toute sorte, y compris le droit d'inhumation, dans le sous-sol, des donataires, des membres de leurs familles et même de leurs amis.

Peu à peu, l'église de Dole a compté quarante et une chapelles qui devaient donner aux nefs un aspect peu ordinaire. M. de Guiseuil les décrit soigneusement ; mais l'on se tromperait si l'on supposait qu'il a borné là son travail. Il fait aussi l'historique de nombre de familles, de notoriétés ou de célébrités doloises, parmi lesquelles se détache vigoureusement la superbe figure de Jean Boyvin, ce président du Parlement qui, à la fois historien, numismate, savant, poète, ingénieur, fut encore le chef, l'âme de la défense victorieuse de Dole contre le prince de Condé, en 1636.

Grâce aux nombreux détails que nous donne M. de Guiseuil, le lecteur verra revivre, en quelque sorte, tout un passé curieux par ses mœurs et ses coutumes, édifiant et sympathique par ses nombreuses manifestations de foi éclairée et sincère.

Amplement documenté, ce beau livre, dont l'intérêt est très grand, même pour ceux qui n'ont pas d'attaches à la Franche-Comté, s'offre comme une bonne contribution aux annales de l'ancienne capitale comtoise, au triple point de vue religieux, historique et artistique. Ajoutons que de nombreuses pièces justificatives précèdent une table onomastique qui rendra faciles les recherches que les travailleurs pourront avoir à faire dans cet important ouvrage. Er.-Ch. Gaudot.

Les Fêtes nationales et les cérémonies civiques dans la Haute-Vienne pendant la Révolution, par A. Fray-Fournier. Limoges, imp. régionale du « Petit Centre », 1902, in-8 de 154 p.

Rien ne reflète mieux l'état de l'opinion au cours de la Révolution que les fêtes publiques. Ces solennités fournissaient aux foules l'occasion d'exprimer en toute liberté et en toute franchise leurs espoirs, leurs enthousiasmes ou leurs colères, ainsi que leurs véritables sentiments sur les hommes et sur les choses du jour. Mais il y a fêtes et fêtes ; et il faut bien distinguer celles du début de la Révolution et du temps de la Convention, où la multitude se livrait sans frein à l'entraînement de ses instincts et de ses passions, où tout était pénétré d'une vie intense, d'avec les fêtes qui eurent lieu par ordre, après le 9 thermidor, — ces dernières sans animation et se déroulant au milieu de l'indifférence générale. C'est au moyen des documents du temps, patiemment recueillis, que M. Fray-Fournier a pu faire un livre des plus

intéressants et donner la physionomie exacte de chacune des solennités célébrées à Limoges de 1790 à 1799. GABRIEL MARTIN.

La Vie à Tulle aux XVIIe-XVIIIe siècles, par RENÉ FAGE. Paris, Picard et fils, 1902, in-8 de VII-451 p. — Prix : 7 fr. 50.

Depuis trente ans, M. René Fage a publié un nombre considérable de brochures ou même de volumes sur l'histoire du Bas-Limousin. L'ouvrage qu'il consacre aujourd'hui à la capitale de ce pays est particulièrement intéressant. L'auteur s'est appliqué à reconstituer aussi fidèlement que possible l'état ancien de la ville. Mais ce qui le préoccupe surtout, ce sont les questions économiques. Un récit très documenté et très imagé nous retrace la vie intime de la ville au cours des deux siècles qui ont précédé la Révolution. A cette époque, l'influence du clergé était grande encore, plus grande peut-être à Tulle qu'ailleurs, car le développement de la cité était dû, pour une bonne part, à l'action prédominante des évêques, en même temps seigneurs et vicomtes de Tulle, et par conséquent administrateurs du temporel comme du spirituel. Par contre, dès le commencement du XVIIe siècle, la noblesse avait disparu, remplacée dans ses fiefs et dans ses titres par la bourgeoisie, dont les fils, élevés au collège des jésuites, remplissaient les fonctions publiques et les professions libérales. Que de détails intéressants sur la vie simple et digne de ces laborieux bourgeois, sur leur intérieur, leur mobilier, leurs goûts et leurs occupations ! On lira avec non moins de plaisir les chapitres consacrés aux divers corps de métiers, à l'organisation du travail, au commerce, à l'agriculture, à l'alimentation, à l'assistance et à la charité, etc. L'auteur n'a rien oublié, et surtout il a su trouver des documents qui lui ont permis de tracer un tableau non moins exact que vivant de ce qu'était Tulle sur la fin de l'ancien régime. Il nous fait assister ainsi à la transformation lente opérée au cours de deux siècles dans les esprits et dans les cœurs, évolution qui permit au pouvoir central de ne trouver aucune résistance sérieuse, quand, sous l'impulsion révolutionnaire, il voulut détruire, ici comme ailleurs, ce qui subsistait de l'ancienne autonomie provinciale. GABRIEL MARTIN.

Les Origines de la neutralité de la Belgique et le Système de la Barrière (1609-1830), par RENÉ DOLLOT. Paris, Alcan, 1902, in-8 de XXV-570 p., avec une carte. — Prix : 10 fr.

En lisant ce livre, qui est, en somme, une histoire diplomatique de ce que nous appelons le royaume de Belgique, je n'ai cessé d'être hanté par cette idée : que de guerres eussent été évitées si notre roi Louis XI avait été plus audacieux ! En tombant devant Nancy, le 5 janvier 1477,

Charles le Téméraire laissait Marie de Bourgogne, sa fille unique, aussi désemparée d'argent que de soldats. Au contraire, Louis XI avait alors une armée magnifique, et il paraît certain que, s'il eût fait entrer cette armée délibérément dans les Pays-Bas, personne au monde ne se serait opposé à ce que le roi de France imposât ses volontés à l'héritière du Téméraire, qu'il l'eût soustraite à de déplorables conseillers, qu'il se fût présenté comme le garant de ses États, qu'au lieu de lui proposer un enfant pour époux, il eût offert à cette princesse le duc d'Orléans, et la France était faite ! Mais il arrivait à ce roi d'une intelligence et d'une activité également prodigieuses de placer toute sa confiance en son habileté. Pour résoudre la question de la succession du Téméraire, il eût fallu un roi-soldat ; il ne se trouva qu'un roi-diplomate, Ainsi la France perdit, pour acquérir sa frontière naturelle du Rhin, une occasion qui ne se retrouva plus. Et voilà pourquoi M. Dollot a été amené à nous raconter toutes les tentatives qui, depuis le commencement du XVIIe siècle, ont été faites pour régler le sort de la Belgique. Il a successivement passé en revue les projets de Richelieu pour la neutralisation de ce pays — projets qui, entre parenthèses, venant d'un génie aussi français que celui du grand cardinal, ne peuvent m'apparaître que comme un pis aller, — les campagnes de Louis XIV et de Louis XV, celles des républicains de la fin du XVIIIe siècle, dont la brutalité ordinaire ne sut que faire à la France, dans un pays bien disposé pour elle, des ennemis irréductibles et persistants, — enfin les négociations qui ont amené la situation actuelle, et cette neutralité du royaume de Belgique, *le dernier bienfait de la monarchie*, comme l'illustre duc Albert de Broglie a appelé son dernier ouvrage.

M. Dollot a écrit son livre d'après les sources, et il est intéressant. J'aurais souhaité que l'auteur s'y fût un peu plus étendu qu'il ne l'a fait sur l'histoire de la Belgique avant le XVIIe siècle. Sans doute un auteur est libre de contenir son sujet dans les limites qu'il lui plaît ; mais enfin, puisque M. Dollot, qui ne voulait étudier l'histoire diplomatique de la Belgique que de 1609 à 1830, a cependant cru nécessaire de faire précéder son étude d'une Introduction sur l'histoire belge depuis 843, je me crois en droit de dire que cette Introduction est par trop sommaire. Je me crois également fondé à déclarer que le volume de M. Dollot ne m'a pas paru bien écrit ; mais c'est ici peut-être affaire de sentiment sur laquelle on pourra ne pas partager mon avis. Au contraire je m'assure que tout le monde se trouvera d'accord avec moi quand je protesterai contre la manière dont M. Dollot a corrigé, ou plutôt n'a pas corrigé les épreuves de son livre. Cette négligence est d'autant plus répréhensible qu'elle s'exerce surtout ici sur les dates et sur les noms de lieux.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Ames religieuses, par Henri Bremond. Paris, Perrin, 1902, in-16 de 288 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a passé plusieurs années en Angleterre. Il a visité une partie de la France, de la Suisse et de l'Allemagne. Successivement, quelquefois simultanément, il s'est trouvé vivre avec des hommes de toutes races et de tous pays. Quelques-uns fixèrent son attention par la délicatesse de leur âme, toujours inquiète, toujours envolée vers les pures régions de l'idéal. D'autres lui inspirèrent une vive répugnance, avec leur nature épaisse, outrageusement épanouie et satisfaite. Agacé, révolté par le calme parfait de leur conscience, par la sérénité de leur foi, que pas un doute, pas une angoisse ne venaient troubler, il se délecta dans la fuite de leur contact, et comme il fallait une pâture à ce curieux des choses de l'âme, à cet amateur de psychologie religieuse, il s'attacha à quelques âmes, sœurs de la sienne, pour surprendre leurs doutes et leurs troubles, et savourer, loin du vulgaire, l'indépendante droiture avec laquelle ces âmes ont poursuivi la vérité. Tel est l'objet d'un précédent volume, paru peu avant *Ames religieuses*, couronné par l'Académie française, et déjà parvenu à sa troisième édition.

Aujourd'hui M. Bremond daigne se rapprocher des « bourgeois » de la dévotion. Ses *Ames religieuses* se ressemblent toutes, en effet, par une commune sérénité. C'est un curé anglican qui, au milieu des enfants et des fleurs, oublie le tumulte des controverses; c'est un jovial bourgeois de France, rayonnant de santé, également cher à Dieu et aux hommes; c'est un éducateur anglais, qui tire son entière satisfaction du devoir accompli et de l'épanouissement de sa rude tendresse; c'est une ferme intelligence (l'abbé de Broglie), née catholique dans un milieu semi-protestant, et qui trouve dans ce bel édifice dogmatique élevé par l'Église romaine, une suffisante raison de croire; c'est enfin un village de Bavière (Oberammergau) qui donne au monde le spectacle de ce que la foi populaire a de plus naïf, de plus sincère et de plus vivant. Avant de terminer, M. Bremond éprouve le besoin de revenir à ses premières amours, et, dans un dernier chapitre, il nous fait l'histoire d'une petite Église indépendante d'Amérique, qui a pour devise : « Que ferait le Christ s'il était à notre place ? »

La collaboration naissante de M. Bremond aux Revues les plus inaccessibles des deux mondes — monde religieux et monde académique — nous paraît être la juste consécration de la valeur d'un style non moins simple qu'aristocratique, en même temps qu'infiniment personnel.

Aux âmes d'élite, dont le cœur souffre tandis que leur intelligence, mal informée, cherche le sens du « Hors de l'Église point de salut », nous conseillons de lire la vie de ces saints qui, sans avoir jamais fait partie du corps de l'Église, ont été, néanmoins, admis au plus intime de son âme.

Arbey.

BULLETIN

Les Catacombes de Rome, par ANDRÉ BAUDRILLART. 1re Partie. *Histoire;* 2e Partie. *Description* (27 grav.).

Les Origines de l'épiscopat, par V. ERMONI.

La Pénitence publique dans l'Église primitive, par l'abbé E. VACANDARD.

La Pénitence sacramentelle dans l'Église primitive, par le même.

Origines de la vie religieuse. Les Moines de l'Afrique romaine, (IVe *et* Ve *siècle*), par Dom BESSE (2 vol.).

Les Grands Ordres religieux. Les Bénédictins en France, par Dom BESSE.

Les Franciscains en France, par le R. P. HILAIRE DE BARENTON.

La Compagnie de Jésus, par A. BROU.

Le Drame religieux au moyen âge, par MARIUS SEPET.

Jeanne d'Arc a-t-elle abjuré au cimetière de Saint-Ouen? par l'abbé PH.-H. DUNAND.

Les Missions protestantes à la fin du XIXe siècle, par l'abbé PISANI.

Les Traitements ecclésiastiques, par l'abbé LUCIEN CROUZIL.

Mariage civil et Divorce. Deux Éléments de ruine sociale, par RENÉ LEMAIRE. — Paris, Bloud, 1902, 15 vol. in-12 de chacun 64 p. — Prix: 0 fr. 60 le vol. — Collection *Science et Religion. Études pour le temps présent. Série historique publiée sous les auspices de la Société bibliographique.*

Les sujets mêmes des volumes dont les titres précèdent, le nom des auteurs, tous particulièrement qualifiés pour les traiter, enfin le patronage de la Société bibliographique en garantissent assez l'intérêt et la valeur pour qu'il ne me soit pas nécessaire d'insister longuement sur chacun d'eux.

— L'ouvrage de M. André Baudrillart sur *les Catacombes de Rome* comprend deux volumes: le premier contenant l'histoire, le second consacré à la description des catacombes, ce dernier illustré de 27 gravures. L'histoire, c'est la formation, le régime légal, l'administration intérieure et l'histoire proprement dite des catacombes. Puis l'auteur nous dit le rôle joué par les catacombes dans la vie des premiers chrétiens, il nous rappelle par quelles séries de recherches et d'explorations, on est arrivé finalement à en déchiffrer les mystères, à la fois source d'édification et moyen de défense pour la foi. Le dernier chapitre nous montre le mouvement pieux qui se fait de notre temps autour des catacombes. Pour finir, une excellente bibliographie; c'est la note commune de tous les volumes et je n'y reviendrai pas. Le deuxième volume est un excellent guide historique aux catacombes, qui aidera les lecteurs pieux, ou même simplement curieux, à en mieux comprendre le charme et la signification chrétienne. On y trouve tout l'essentiel sur la décoration des catacombes, l'art primitif, la peinture et la sculpture, l'épigraphie et les petits objets découverts auprès des tombes des martyrs.

— Dans son petit livre sur *les Origines de l'épiscopat*, M. Ermoni nous donne un exact et savant résumé des recherches de l'érudition contemporaine sur ce très difficile sujet. Après un exposé historique de la question, il produit les témoignages des écrits du Nouveau Testament et des Pères, de l'époque apostolique à saint Jérôme, et en éclaire les difficultés. Sa conclusion est naturellement celle de l'Église, à savoir que l'épiscopat est d'origine divine,

quoique la terminologie un peu confuse des premiers témoignages ne le laisse pas clairement apparaître aux premiers jours de l'Église, et les prétentions de l'école presbytérienne sont définitivement condamnées.

— Non moins délicate est la double question étudiée par le savant abbé Vacandard, celle de *la Pénitence publique* et de *la Pénitence sacramentelle dans l'Église primitive*. Dans le premier volume il nous fait connaître l'origine de la pénitence publique, ses causes, son mode, son application et sa durée, et il termine par la réconciliation des pénitents. Dans le second volume, consacré à la confession sacramentelle, il nous en montre la nécessité, le mode et la matière; il nous dit ce qu'est le confesseur, quel est le sort des relaps, et enfin quel est le traitement des péchés légers. Difficiles questions, qui susciteront sans doute encore plus d'une fois des controverses. Le témoignage de M. Vacandard est de ceux qui comptent et qu'il faut particulièrement retenir.

Les cinq volumes suivants, qui empruntent aux événements présents une toute particulière actualité, sont consacrés soit aux origines de la vie religieuse, « les moines de l'Afrique romaine aux IVe et Ve siècles », soit aux grands ordres religieux en France, les bénédictins, les franciscains et la Compagnie de Jésus.

— Les deux volumes sur *les Moines de l'Afrique romaine*, de Dom Besse, reprennent l'histoire des moines au point même où son précédent volume : *D'où viennent les moines?* l'avaient laissée. Ils nous rendent témoins des aspirations de saint Augustin, le grand aïeul des moines africains, à la vie religieuse, et de son prosélytisme monastique. Puis ils nous montrent le grand évêque d'Hippone organisant autour de lui la vie monastique, faisant le départ des brebis galeuses et des brebis fidèles, enflammant par son exemple le zèle des évêques, sortis pour la plupart des monastères d'Hippone, et devenant à leur tour les ardents recruteurs du monachisme naissant. Et les plus belles vertus fleurissent à l'ombre des cloîtres, et les efforts des ennemis se brisent impuissants contre l'inébranlable édifice de la perfection chrétienne. — Dans le second volume, les moniales apparaissent, donnant à leur tour les mêmes exemples et pratiquant les mêmes vertus. Les règles suivies dans ces monastères, codifiées par saint Augustin, sont ensuite résumées et exposées dans leurs caractères essentiels, invariables à travers les siècles, et le dernier chapitre est consacré aux faux moines, fruits naturels des églises schismatiques toujours empressées à contrefaire les œuvres de Dieu.

— *Les Bénédictins en France*, du même auteur, sont la suite des volumes précédents, mais spéciale aux bénédictins et à la France. Deux chapitres, l'un qui raconte les développements de l'ordre bénédictin en France, l'autre qui résume tous les services que ces grands moines nous ont rendus. C'en est assez pour mériter aux bénédictins l'éternelle reconnaissance des chrétiens et des Français, et aussi pour classer ceux qui les proscrivent et les persécutent aujourd'hui.

— *Les Franciscains en France* ont une histoire moins longue, mais glorieuse aussi : c'est le P. Hilaire de Barenton qui nous la raconte. Son petit volume se divise en huit chapitres qui traitent de l'établissement des franciscains en France, du caractère de leur apostolat au XIIIe siècle, des gloires de l'âge d'or de la religion franciscaine, du patriotisme franciscain au XVe siècle, au temps de Jeanne d'Arc, des diverses branches des franciscains, des franciscains en face du protestantisme, des œuvres et missions franciscaines, enfin des franciscains de nos jours. En terminant, le P. Hilaire émet l'espoir

que l'ordre franciscain, appartenant au cœur même de la nation française, vivra autant que la France. Nous l'espérons comme lui.

— Le petit volume si alerte, si vivant, que le P. Brou consacre à *la Compagnie de Jésus* en France comprend trois parties : la caricature, l'idéal, le portrait ; ou, en d'autres termes, la légende, les constitutions, l'histoire. La caricature, c'est le jésuite d'après les *Monita Secreta*, immonde pamphlet ; c'est aussi le jésuite d'Eugène Sue, celui de Michelet, celui de Pascal, qui paie cher aujourd'hui, par le vilain parti qu'on en tire, la mauvaise action que les Messieurs de Port-Royal lui ont fait commettre. L'idéal, c'est le jésuite tel qu'il devrait être, et tel qu'il est presque toujours, en se conformant au splendide modèle que saint Ignace en a tracé. Après cette partie, la plus belle et la plus forte du volume, le P. Brou nous montre dans l'histoire ce que furent les jésuites, ce que furent leurs persécuteurs, et par quelles œuvres, dans l'enseignement et l'apostolat, les jésuites se sont montrés dignes à la fois de l'admiration et de la reconnaissance de l'Église et de la haine de tous les ennemis de Jésus-Christ. Aucun lecteur n'en doutera, s'il est de bonne foi, après avoir lu ce remarquable plaidoyer.

— *Le Drame religieux au moyen âge* est de M. Marius Sepet, tout particulièrement qualifié pour en écrire. Son étude va des origines du drame religieux et des drames liturgiques au drame religieux à l'epoque de la Renaissance. Les chapitres intermédiaires traitent des jeux scolaires, des mystères français, du drame religieux hors de France, enfin des moralités, où le comique intervient sans compromettre d'ailleurs la caractère religieux du genre. Nulle part, je crois, on n'a si bien résumé les travaux de l'érudition contemporaine sur ce sujet d'un si grand intérêt.

— Le petit livre de M. l'abbé Dunand sur *l'Abjuration de Jeanne d'Arc au cimetière de Saint-Ouen* a pour objet de raconter et d'éclaircir le guet-apens judiciaire dont la Pucelle fut victime au cimetière de Saint-Ouen. Il montre très bien que la cédule d'abjuration glissée au dossier du procès est une cédule fausse et qu'on ne trouve dans cette prétendue abjuration aucune des formes requises pour en assurer la régularité juridique. La conclusion est qu'on ne peut rien relever là à la charge de Jeanne d'Arc, ni qui soit de nature à entacher sa foi, son honneur, son patriotisme, sa loyauté, ni à charger en quoi que ce soit sa conscience ou souiller sa mémoire. Cet opuscule, résumé d'un ouvrage plus étendu publié par l'auteur, servira utilement la cause de la béatification de Jeanne d'Arc, si chère à tous les cœurs chrétiens et français.

— Il est bon de savoir exactement ce que font nos adversaires sur le terrain de l'apostolat religieux, et c'est pourquoi j'estime très utile le petit volume très documenté de M. Pisani sur *les Missions protestantes à la fin du* XIX*e siècle*. Trois chapitres : Les Premières Missions protestantes, l'Esprit des missions protestantes, les Principales Sociétés de missionnaires protestants. La conclusion est qu'il y a lieu de s'alarmer pour l'influence catholique et pour l'influence française, — en pays de mission c'est la même chose, — des grands efforts accomplis par les nations protestantes pour l'apostolat et des immenses ressources qu'elles mettent à la disposition de leurs missionnaires. Une telle étude se recommande d'elle-même à l'attention de tous ceux que les passions sectaires n'aveuglent pas et qui gardent le souci d'assurer au dehors le rayonnement de l'influence française.

— La question des *Traitements ecclésiastiques* est savamment traitée par M. l'abbé Crouzil. Il établit très nettement le vrai caractère des traitements ecclésiastiques et prouve le caractère illégal des décisions arbitraires qui les suppriment. C'est un abus de la force, ce n'est pas l'exercice d'un droit. Au

point de vue historique, comme au point de vue juridique, l'auteur me paraît admirablement informé sur la question.

— L'étude de M. René Lemaire : *Mariage civil et Divorce* ne fait pas partie de la série historique, mais elle a tous les droits à prendre une place de choix dans la collection *Science et Religion*. Elle est tout à fait remarquable et de nature à faire réfléchir les esprits sérieux. Ce n'est pas seulement le divorce, mais le mariage civil lui-même qui apparaît au savant auteur comme un élément de ruine sociale. La conclusion est qu'une réforme s'impose ; qui se résume en un mot, gros de conséquences morales et sociales : restituer au mariage religieux sa valeur légale et n'imposer le mariage civil qu'à ceux qui s'en contentent. Les mêmes effets légaux seraient attribués à l'une et à l'autre forme de mariage, laissée au libre choix des conjoints. Ce système existe déjà dans nos colonies, en Algérie et dans l'Extrême-Orient ; on ne voit vraiment pas pourquoi les chrétiens en France, catholiques ou autres, ne seraient pas aussi bien traités que les musulmans ou les païens de la France d'Outre-mer. Cet opuscule, résumé d'une partie d'un grand ouvrage qui a obtenu la médaille d'or de la Faculté de Paris, est extrêmement remarquable, et l'on ne saurait trop recommander de le lire et de le faire lire. Des réformes qu'il préconise dépend l'avenir de la famille dans notre pays.

Voilà ma tâche achevée. Je suis sûr que tous nos lecteurs voudront se procurer et répandre autour d'eux ces quinze petits livres, armes de choix pour les luttes qui nous attendent. ÉD. PONTAL.

Lettres de Henri Lacaze-Duthiers, membre de l'Institut, etc., adressées au Dr Alexandre Dedekind, conservateur au Musée impérial de Vienne. Paris, Schleicher, 1902, in-8 de 141 p., avec 2 portraits en phototypie.

Ce petit volume renferme soixante lettres du distingué naturaliste. La première est du 31 janvier 1896, et la dernière du 4 juillet 1901. Or, une lettre de faire part de la famille, encartée dans l'ouvrage, évidemment destiné à une distribution restreinte, nous apprend que l'illustre savant est décédé quelques jours plus tard, le 21 juillet 1901, à l'âge de quatre-vingt-un ans, en son château de Las-Fous (Dordogne). Une Introduction en allemand, par le professeur Dedekind, puis une biographie, précèdent les lettres, lesquelles s'occupent tout particulièrement de l'étude de la pourpre des anciens et des mollusques qui la fournissaient et dont on peut encore l'extraire aujourd'hui. Ce sont différentes espèces de murex, que M. Lacaze-Duthiers étudia avec le plus grand soin dans les laboratoires des stations zoologiques de Roscoff et Banyuls. A. A. FAUVEL.

Nature harmonique de l'espace, par J. J. IGÚRBIDE. Barcelone, imp. F. Giro, 1902, in-4 de 248 p.

Ce livre est une traduction en français du même ouvrage écrit par l'auteur en espagnol. Nous regrettons d'être obligé d'avouer que les grandes idées philosophiques qui sont émises nous dépassent de beaucoup. Quelle idée de tout vouloir ramener au cercle et à la sphère ! « La sphère est le *Tout* relatif de l'espace absolu. La géométrie est le *Tout* de la science absolue. » Cette phrase nous a laissé et nous laisse fort rêveur.

Ceci mis de côté, nous pensons que l'on peut extraire de cet ouvrage de très bonnes choses en nomographie : de très curieuses constructions sur

les racines d'ordre quelconque d'un nombre, sur les polygones réguliers d'un nombre quelconque de côtés, la spirale quadratrice, sont questions à étudier. Mais le dernier chapitre consacré à l'harmonie physique-géométrique de l'univers ne nous paraît pas une conception encore suffisante. Peut-être l'auteur, en le reprenant à nouveau, pourra-t-il le rendre plus facile à comprendre. É. CHAILAN.

Les Pièges lumineux et la Destruction des insectes nuisibles, par V. VERMOREL. Paris, librairie du *Progrès agricole et viticole* ; Montpellier, Coulet, 1902, in-8 de 64 p., avec 31 fig. — Prix : 1 fr. 50.

Cette brochure instructive donne la description, appuyée de gravures, de tous les systèmes connus jusqu'ici pour attirer et capter les nombreux insectes et papillons qui causent tant de mal dans les vignobles. C'est la nuit surtout qu'il faut agir, au moyen d'une lumière qui les fascine. Cet exposé est bien fait, plein d'intérêt et fournit tous les renseignements nécessaires. Il se termine par un calendrier des époques auxquelles on peut faire la chasse aux lépidoptères, par la liste de ces insectes et des plantes auxquelles ils sont nuisibles. On peut regretter qu'un catalogue aussi bien établi n'ait pas été ajouté pour les autres ordres de l'entomologie, pour les coléoptères notamment. G. DE S.

Les Vins d'Algérie. *Étude chimique, agricole et industrielle*, par P.-E. ÉVESQUE. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1902, in-8 de 151 p., avec 28 grav. et 3 planches coloriées. — Prix : 6 fr.

Ce travail, qui a pour point de départ une thèse de doctorat (pharmacie), a été complété depuis et mis au point. C'est dire que le côté scientifique domine quelque peu ; mais il est présenté d'une manière simple et facilement compréhensible pour tous ceux qui, vraiment, veulent se rendre compte des choses. Bien que spécial aux vins de l'Algérie, il serait d'une étude utile pour la vinification en France, surtout dans les régions méridionales. La première partie est consacrée, en effet, aux méthodes et aux opérations de dosage. Ce sont évidemment les mêmes pour tous les vins ; ce qu'il y a de propre à l'ouvrage, c'est leur application aux vins d'Algérie. Un lecteur attentif saura parfaitement s'en rendre compte. De même, ce qui concerne les procédés de culture et de vinification, ainsi que l'important exposé des ferments et maladies du vin. Le surplus du volume devient plus scientifique et s'adresse surtout à ceux qui veulent pousser plus loin leurs recherches ; il se compose principalement des chapitres V et VI, s'occupant des lois de répartition des éléments dosés dans les différents vins et des méthodes de dosages des acides volatils. Ces chapitres s'adressent plutôt aux chimistes de profession qu'aux simples viticulteurs.

G. DE SENNEVILLE.

Que devons-nous faire des élections de 1902 aux élections de 1906 ? *Lettres à M. Jacques Piou sur l'action populaire chrétienne*, par l'auteur de *Lettres à M. Waldeck-Rousseau*. Paris, Bloud, s. d. (1902), in-12 de 272 p. — Prix : 1 fr. 50.

Après une vigoureuse défensive contre M. Waldeck-Rousseau et ses lois de persécution, l'auteur, laissant le passé, regarde l'avenir et se demande ce qu'il faut faire, après les dernières défaites, pour préparer et assurer les prochaines victoires. Et c'est là l'objet des *Lettres à M. Piou*. Il y en a dix, employées d'abord à suivre l'examen de la situation présente et à montrer

la nécessité de s'unir et de mieux utiliser les ressources de l'association de la presse en vue des batailles de l'avenir. Mais ce qu'il faut faire surtout, c'est se tourner vers le peuple, et, au moyen d'œuvres sociales, le mieux grouper autour de nous, l'attacher à nous par des bienfaits qui lui rendent la vie plus douce, plus chrétienne et meilleure, et faire de lui une armée vaillante et fidèle sur laquelle nous puissions compter pour assurer les revanches de la liberté. Par l'examen de ce qu'on a fait en Belgique, en Allemagne et dans quelques régions de la France, l'auteur nous montre ce que nous devons faire nous-mêmes, afin que les luttes futures ne nous trouvent pas, comme les précédentes, désorganisés et par conséquent impuissants. Ce livre, très bien fait, plein de choses, est un véritable manuel d'action sociale dont tous les bons Français pourront tirer profit.

ÉDOUARD PONTAL.

Pour l'Université républicaine. *Discours et opinions (1899-1901)*, par MAURICE FAURE. Paris, Cornély, 1902, in-12 de XVI-181 p. — Prix : 2 fr.

L'École républicaine et le Patronage féminin, par FERDINAND DREYFUS. Paris, Cornély, 1902, in-12 de 94 p. — Prix : 1 fr.

Ces deux petits volumes appartiennent à la même collection, et la similitude même des titres indique qu'ils s'inspirent du même esprit. Toutefois je fais quelque différence entre eux. Le premier, recueil de discours d'un des membres à la fois les plus prétentieux et les plus médiocres de la Chambre des députés, ne présente aucune espèce de valeur ni d'intérêt. Je le signale aux amateurs de niaiseries solennelles, s'il en est en France. Ils y trouveront quelques discours prononcés à l'occasion de la discussion du budget de l'instruction publique en 1899 et en 1900. Cela s'appelle *la République et l'Université*, et j'imagine que l'Université a dû se trouver humiliée de se voir ainsi défendue ; *L'Enseignement de l'État et la concurrence congréganiste*, un titre qui montre assez que M. Faure se fait tout simplement agent de publicité en faveur d'une entreprise commerciale dont il a tiré quelques profits; enfin *la Question des petits séminaires*, encore une concurrence qu'il faut bien essayer de ruiner pour que la maison exploitée par MM. Faure et Cie puisse faire ses affaires. Trois autres discours sont consacrés aux instituteurs, qui s'en sont montrés reconnaissants en offrant à l'auteur un bronze d'art (*La Pensée*, de Boucher) ce qui pourrait bien passer pour une épigramme, M. Faure étant certainement tout le contraire d'un penseur. Enfin, il y a un discours sur *l'Amour de la France*. Car ils sont tous en train de devenir des patriotes, les défenseurs du traître Dreyfus : les élections approchaient et la crainte des électeurs est le commencement de la sagesse.

— Le livre de M. Ferdinand-Dreyfus est certainement plus intéressant et mieux fait. On y trouve une série de témoignages et de documents qui lui donnent quelque prix. L'auteur y montre la part des œuvres post-scolaires dans l'œuvre de préparation de la femme telle que la démocratie la rêve, une femme que je ne souhaite à personne de mes amis. Il est permis de préférer un type différent, qui n'a d'ailleurs aucune ressemblance, je tiens à en avertir M. Ferdinand Dreyfus, avec la caricature qu'il emprunte aux brillantes niaiseries de Michelet.

Une bonne partie du volume est remplie par des documents sur les diverses œuvres féminines laïques. C'est peut-être ce qu'on y trouve de plus intéressant. L'éloquence de M. Dreyfus, quoique de qualité bien supérieure à celle de M. Faure, offre naturellement pour nous beaucoup moins d'attraits que ces textes significatifs.

ÉDOUARD PONTAL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Pierre LAFFITTE, le chef du positivisme, qui est mort au commencement du mois de janvier, à 83 ans, était né à Béguey (Gironde), le 24 février 1823. Ses études terminées, il se rendit à Paris où il devint professeur libre de mathématiques. Séduit par les théories d'Auguste Comte, il ne tarda pas se montrer l'un de ses disciples les plus fervents. Après la mort du maître il ne tarda pas à être choisi par ses confrères pour prendre la direction de l'école positiviste. Dès 1858, il ouvrit un cours où il traita successivement de la philosophie première, de la morale positive théorique et pratique, de la sociologie et des mathématiques, jusqu'à ce que, par décret du 31 janvier 1892, il fut nommé titulaire de la chaire d'histoire générale des sciences nouvellement créée au Collège de France. Quoique chef attitré d'une école ennemie du christianisme, M. Pierre Laffite sut plus d'une fois, grâce à l'élévation impartiale de son esprit, porter un jugement équitable sur l'Église et ses principaux représentants. M. Pierre Laffite laisse divers ouvrages dont plusieurs renferment un résumé de son enseignement. Nous citerons : *Le Positivisme et l'Économie politique* (Paris, 1867, in-8) ; — *Considérations générales à propos des cimetières de Paris* (Paris, 1874, in-8) ; — *Les Grands Types de l'humanité. Appréciation systématique des principaux agents de l'évolution humaine. Enseignement positiviste, cours de l'année 1874-1875* (Paris, 1875, in-8) ; — *La Révolution française (1789-1815)* (Paris, 1880, in-32) ; — *Cours de philosophie première. Théorie générale de l'entendement* (Paris, 1889, in-8).

— On annonce la mort de M. Joseph CHAVANNE, géographe, météorologiste et voyageur autrichien bien connu, qui vient de succomber à Buenos-Aires, le 7 décembre dernier, à 57 ans. Il était né à Graz en 1846. Après avoir fait ses études dans les Universités de Graz et de Prague, il entreprit son premier voyage dans le nord de l'Afrique. A son retour, il obtint un poste à l'Institut impérial météorologique de Vienne, et la même année, il devint l'éditeur des *Mitteilungen der geographischen Gesellschaft*. En 1884, il fut chargé par l'Institut géographique de Bruxelles d'entreprendre le relevé topographique de la région comprise entre le Congo et le Kuilu-Niadé, d'un côté, et les bouches du Congo et l'Équateur de l'autre. Un des résultats de cette mission fut, outre une excellente carte, son livre intitulé : *Reisen und Forschungen im alten und neuen Kongo Staat* (1887). Auparavant il avait consigné ses recherches sur l'Afrique dans les ouvrages suivants : *Die Sahara* (1878) ; — *Die mittlere Höhe Afrikas* (1881) ; — *Afrikas Ströme und Flusse* (1883), etc. De 1884 à 1887, il travailla activement à la publication d'un atlas physique et statistique de l'Autriche-Hongrie. Son dernier livre, écrit à Buenos-Aires, est une monographie sur le climat de la République Argentine. Au moment où la mort l'a surpris, il se préparait à faire paraître un volume sur la chaîne des Andes.

— Un érudit provençal fort estimé, M. Louis BLANCARD, est mort récemment Il appartenait à cette classe de savants qui illustrent par leurs patientes recherches la province à laquelle ils appartiennent. M. Blancard était archiviste en chef honoraire du département des Bouches-du-Rhône. Il avait été nommé membre correspondant de l'Institut. Il était de plus secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille. Parmi les excellents ouvrages qu'il laisse nous citerons : *Iconographie des sceaux et bulles conservés dans la partie antérieure à 1790 des archives départementales des Bouches-du-Rhône* (Marseille, 1860, 2 vol. in-8) ; — *Des Monnaies frappées en Sicile,*

au XIII*e siècle, par les suzerains de Provence* (Paris, 1866, in-8) ; — *Essai sur les monnaies de Charles Ier, comte de Provence* (Paris, 1879, in-8) ; — *Le Besant d'or sarrasinas pendant les croisades ; étude comparée sur les monnaies d'or, arabes et d'imitation arabe, frappées en Égypte et en Syrie aux* XII*e et* XIII*e siècles. Suivi de la table des poids de 300 dinars fathimites dressée par H. Sauvaire* (Marseille, 1880, in-8) ; — *Sur les Notations pondérables des patères d'Avignon et de Bernay, et la livre romaine* (Tours, 1883, in-8) ; — *Documents inédits sur le commerce de Marseille au moyen âge, édités intégralement ou analysés. Rhône. Contrats commerciaux du* XIII*e siècle* (Paris, 1886, in-8) ; — *Inventaire des archives départementales postérieures à 1789. Bouches-du-Rhône. Série L. Documents de la période révolutionnaire* (Paris, 1890, in-4). M. Blancard a, en outre, publié divers articles dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* et dans la *Revue de numismatique française*.

— Un journaliste universellement connu, correspondant parisien du *Times*, M. Opper, dit de Blowitz, vient de mourir à Paris, à 78 ans. M. de Blowitz est né le 28 décembre 1823, au château de Blowitz, près de Pilsen en Bohême, d'une famille israélite. Venu jeune en France, il enseigna l'allemand dans plusieurs lycées, entre autres à Tours et à Marseille. Mais quelques années plus tard, il abandonna entièrement l'enseignement pour se livrer à la critique littéraire et à l'étude de la politique étrangère. Il débuta dans le journalisme par des articles donnés à la *Gazette du Midi* et des chroniques envoyées au journal lyonnais *la Décentralisation*. Autorisé en 1860 à prendre le nom du lieu de sa naissance, il fut plus tard naturalisé Français par décret du gouvernement de la Défense nationale du 5 octobre 1870. Peu de temps après il devint correspondant temporaire du *Times*, et trois ans plus tard ce journal faisait de lui son correspondant en chef à Paris. Dès lors les articles qu'il envoya au grand organe de la Cité prirent une importance considérable et on le vit pratiquer en grand et avec une habileté extraordinaire ce que depuis on a appelé l'interview. M. de Blowitz s'était converti au catholicisme. Il est mort chrétiennement. Un de ses derniers articles fut écrit en faveur des Pères passionnistes de l'avenue Hoche. M. de Blowitz a publié également quelques ouvrages, tels que : *Feuilles volantes* (Marseille, 1858, in-8), contenant des nouvelles en prose et une comédie-proverbe en vers ; — *Midi à quatorze heures* (Paris, in-8) ; — *L'Allemagne et la Provence* (Paris, 1869, in-8), extrait du *Correspondant* ; — *Le Mariage royal d'Espagne* (Paris, 1878, in-8), paru sans nom d'auteur ; — *Une Course à Constantinople* (Paris, 1884, in-12).

— Le monde des lettres en Angleterre a vivement ressenti la mort du Dr. Stephens, ministre protestant, doyen de Winchester. Écrivain au style clair, correct et souple, le Dr. Stephens laisse divers ouvrages d'histoire et surtout des biographies qui sont fort estimées de ses concitoyens. Nous citerons : *Life and Letters of Dean Hook* (1876) ; — *Helps to the Study of the Book of Common Prayer* (1876) ; — *Memorials of the South Saxon See and Cathedral Church of Chichester* (1876), ouvrage qui fut bientôt suivi de : *Diocesan History of Chichester* ; — *Hildebrand and his Times* (1886) ; — *Life and Letters of Edward A. Freeman* (1895) ; — *History of the English Church* (1899), avec la collaboration de plusieurs autres auteurs. Enfin le Dr Stephens avait publié sur saint Jean Chrysostome un volume que les Anglais considèrent comme le meilleur ouvrage qu'ils possèdent sur ce personnage.

— Le R. P. Zottoli, de la Société de Jésus, sinologue distingué, est mort le 9 novembre à Changhaï, à l'âge de 76 ans. Personne, à notre époque, ne connaissait mieux que lui la langue et la littérature chinoises. Il laisse un

dictionnaire chinois manuscrit qui, s'il était imprimé, formerait environ une douzaine de volumes.

— On annonce encore la mort de MM. : L. DE BERLUC PERUSSIS, publiciste provençal, mort à 72 ans, lequel laisse divers travaux d'érudition, tels que : *Les Dates de l'histoire de Forcalquier* (Aix, 1886, in-8) et *les Faïences de la Haute-Provence* (Aix, 1886, in-8); — Parfait BERTHELOT, professeur de droit international et d'histoire diplomatique; — Paul DIDIER, agrégé de l'Université, examinateur de sciences pour l'admission à l'École de Saint-Cyr; — Eugène GABET, auteur dramatique, qui, notamment, avec le concours d'autres auteurs, avait composé le libretto des *Cloches de Corneville*; — le Dr Léon MOYE, qui a publié divers ouvrages sur la chasse et sur la vie des champs; — le Dr PANAS, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, Grec d'origine, naturalisé Français, connu comme spécialiste pour les maladies des yeux, auteur de divers ouvrages de valeur et membre de l'Académie de médecine, dont il avait été le président en 1873, mort à Paris, le 5 janvier, à 71 ans; — le baron PIAT DE BRAUX, qui avait un culte pour Jeanne d'Arc, à la famille de laquelle il appartenait, et qui avait publié soit seul, soit avec le concours de M. Boutheiller, plusieurs ouvrages concernant l'héroïne, entre autres : *La Famille de Jeanne d'Arc;* — Robert PLANQUETTE, le compositeur bien connu, mort à 52 ans, lequel s'est rendu populaire par certaines de ses œuvres, telles que les *Cloches de Corneville*; la *Marche des volontaires de Sambre-et-Meuse; Rip;* etc.; — Eugène RENDU, ancien inspecteur de l'instruction publique, mort récemment à Labbeville (Seine-et-Oise); — Henri SIGNORET, écrivain qui laisse quelques ouvrages et plusieurs pièces de théâtre, et qui, de concert avec MM. Élémir Bourges et Amédée Pigeon, avait fondé la *Revue des chefs-d'œuvre;* — SIRODOT, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Rennes; — l'abbé Augustin SUDRE, vicaire général de Cambrai, ancien professeur de dogme au grand séminaire de Saint-Flour, mort à Cambrai, le 20 janvier, à 83 ans; — Émile TROLLIET, professeur de rhétorique au collège Stanislas, rédacteur en chef de la *Revue idéaliste;* — le Dr VARNIER, professeur agrégé de la Faculté de médecine de Paris, chirurgien des hôpitaux.

— A l'étranger, on annonce encore la mort de MM. : Vincenzo ANDREI, Italien remarquable par la diversité de ses capacités, puisqu'il fut médecin, auteur, acteur et professeur de diction, mort à Pise; — Ludwig BARTOK, poète lyrique et dramatique hongrois, mort à Budapest, à 51 ans; — Dr. Nicolaus BUDAJEW, professeur de mathématiques russe, mort le 29 septembre, à Saint-Pétersbourg, à 69 ans; — CHEYNE, archiviste anglais, attaché au « Department of Literary Inquiry » de Somerset House; — Ernst Ludwig Maximilien CURTZE, professeur allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire des mathématiques, mort à Thorn (Prusse), le 3 janvier, à 66 ans; — Charles DUFOUR, professeur d'astronomie à l'Université de Lausanne, mort le 28 décembre, à Morges, à 75 ans; — Dr. Karl DZIATSKO, professeur chargé d'un cours sur l'organisation et l'entretien des bibliothèques, mort le 13 janvier, à Göttingen, à 61 ans; — FORTINSKI, professeur et historien russe, mort le 25 décembre, à Kiew, à 56 ans; — Dr. Ernst FRIEDLAENDER, archiviste d'État, mort le 1er janvier, à Berlin, à 61 ans; — Étienne GEIBEL, éditeur allemand, mort à Altenbourg, le 6 janvier, à 56 ans; — R. P. Hippolyte GOFFINET, qui a publié le *Cartulaire d'Orval*, l'*Histoire des comtes de Chiny*, etc., mort à Arlon (Belgique) le 9 février, à l'âge de 86 ans; — HEADLEY, historien américain de valeur, mort récemment à New York, à 82 ans; — Dr. Isidore HERRNHEISER, professeur de thérapeutique pour

les maladies des yeux à l'Université allemande de Prague, mort récemment dans cette ville; — Felix HETTNER, archéologue allemand, directeur du Muséum provincial de Trèves, mort le 12 octobre, lequel avait fondé, en 1882, avec la collaboration de Lamprecht, la *West-deutsche Zeitschrift;* — Dr. Karl JUNG, ethnographe et géographe allemand, ancien professeur de littérature classique à Adélaïde (Australie), mort le 2 octobre, à Leipzig, à 70 ans; — Dr. Karl KANZOW, auteur d'ouvrages de médecine, mort le 29 décembre, à Potsdam (Prusse), à 82 ans; — Dr. Alfred KAST, professeur de pathologie à l'Université de Breslau, mort le 6 janvier, à Nice, à 46 ans; — Arpad KERESGYARTO, écrivain hongrois, ancien professeur d'histoire à l'Université de Budapest, mort récemment dans cette ville, à 84 ans; — Dr. Anselme RICKER, professeur de théologie à l'Université de Vienne, mort le 29 décembre à Mayerling, à 79 ans; — Ubald KOSTERRITZ, ancien professeur de théologie allemande, mort le 3 octobre, à Klosterneubourg, à 72 ans; — Dr. Karl Wilhelm VON KUPFFER, ancien professeur d'anatomie, mort à Munich, le 16 décembre, à 73 ans; — Dr. Richard Freiherr VON KRAFFT-EBING, conseiller aulique autrichien, ancien professeur de l'Université de Vienne, mort le 22 décembre, à Graz, à 62 ans, lequel a fait des recherches du plus haut intérêt sur le système nerveux et laisse d'importants ouvrages où elles sont consignées, tels que : *Psychopathia sexualis* et *Lehrbuch der Psychiatrie*; — LÉVY, fondateur du journal *la Epoca*, de Salonique; — Fritz LUTENS, écrivain belge, qui a donné au théâtre un certain nombre de pièces, entre autres *le Carillon de Bruxelles;* — Dr. Rudolf MASSINI, auteur d'ouvrages sur les sciences pharmaceutiques, mort récemment à Bâle; — Angelo MAZZUCCHELLI, professeur de chimie italien, mort récemment à Pavie; — Dr. Édouard MEYER, ophtalmologue français, mort au commencement d'octobre, à Folkenstein, à 64 ans; — le cardinal PARROCHI, vicaire général de S. S. Léon XIII, fin lettré, qui avait une grande admiration pour la France et sa littérature; — Fredrik PETERSEN, professeur de théologie suédois, mort le 9 janvier, à Christiania, à 64 ans; — Wilhelm PFITZNER, professeur à l'Institut anatomique de Strasbourg, bien connu par ses ouvrages sur l'anthropologie, mort le 1er janvier, à 50 ans; — Dr. O. RAPIN, professeur de science obstétricale, mort récemment à Lausanne, à 56 ans; — Dr. Max SÄNGER, professeur de gynécologie à l'Université allemande de Prague, mort dans cette ville le 12 janvier, à 50 ans; — Dr. Max SCHEDE, professeur de chirurgie, mort le 31 décembre, à Bonn, à 59 ans; — Dr. Franz SCHIFFER, conseiller scolaire allemand, mort récemment à Osnabruck, à 68 ans; — Dr. Albrecht Conon comte VON D. SCHULENBURG, professeur des langues de l'Asie orientale à l'Université de Göttingen, mort le 26 décembre, à Königsluter, à 37 ans; — Dr. Karl SIEGFRIED, professeur de théologie allemand, mort le 8 janvier à Iéna, à 73 ans; — Dr. Wenzel SOBIERANSKI, professeur de pharmaceutique autrichien, mort récemment à Lemberg, à 41 ans; — Dr. Gustave SOLDAN, professeur de philologie romane, mort le 21 décembre, à Bâle, à 54 ans; — Dr. Julius SOMMERBRODT, professeur allemand, mort le 6 janvier, à Breslau, à 90 ans; — le comte Camillo SORANZO, ancien bibliothécaire de la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, mort dans cette ville, le 23 décembre; — Dr. Joseph STERN, rédacteur en chef de la *Frankf. Zeitung*, mort le 16 décembre, à Francfort-sur-le-Mein, à 64 ans; — Dr. René THOMAS-MAMERT, professeur de chimie, mort le 29 décembre à Fribourg (Suisse); — Anton THRAEN, ministre protestant à Dingelstät (Saxe), mort à 60 ans, lequel s'occupait d'astronomie et s'est fait connaître par ses remarquables recherches sur

les orbites des comètes et des planètes ; — le Dr. TURRI, médecin italien, professeur de pathologie à l'Université de Bologne ; — Mlle Él. WENCKEBACH, professeur de langue allemande au collège de Wellesley (États-Unis), morte dans cette ville, le 29 décembre, à 49 ans ; — Hermann WENDLAND, botaniste, directeur des jardins de l'État, mort près de Hanovre, le 12 janvier, à 78 ans ; — Dr. R. F. WEYMOUTH, écrivain anglais estimé, mort le 27 décembre, lequel laisse entre autres ouvrages : *Early English Pronunciations* (1874) et *Resultant Greek Testament* (1886) ; — Dr. ZAAGER, professeur d'anatomie, mort le 22 décembre, à Leyde, à 65 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 2 janvier, M. d'Arbois de Jubainville présente son livre sur les « Eléments de la grammaire celtique. » M. Boissier présente l'ouvrage de M. Bogard : « Le Latin de saint Cyprien. » M. Héron de Villefosse rend compte de l'état des fouilles faites à Carthage. — Le 9 janvier, M. Heuzey présente un mémoire sur le cachet de Goudéa, chef assyrien, dont nous possédions déjà la masse d'armes et un gobelet ; il décrit les emblèmes gravés sur ce cachet. — M. Dieulafoy présente une note de M. J. Gestoso y Perez, et la photographie d'une statue de Diane, découverte auprès de Séville. Il parle ensuite des résultats des fouilles pratiquées à Martres-Tolosanes. — M. Daniel Serruys annonce qu'il a découvert au monastère de Vatopédi (Mont Athos), un manuscrit contenant des lettres inédites du patriarche de Constantinople, adversaire de Photius. — Le 16 janvier, M. Clermont-Ganneau parle de la découverte à Jérusalem d'une inscription grecque et hébraïque ayant trait à la porte de Nicanor, qu'il fallait vingt hommes pour ouvrir. — M. Cagnat parle du monument Paul Blanchet. — M. Léger rend compte des négociations relatives à une souscription en vue d'ériger un monument à Crécy en l'honneur de Jean de Luxembourg. — Le 23 janvier, M. Berger fait une communication sur la découverte, due à M. Capart, de morceaux de papyrus ayant appartenu à une enveloppe de momie, et sur lesquels sont écrits des caractères qui ne sont ni égyptiens ni grecs, et paraissent d'origine sémitique. — M. Clermont-Ganneau communique un mémoire sur le « Mont Hermon et son Dieu. »

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 2 janvier, M. Georges Picot lit un mémoire de M. Lorin sur le mouvement d'émigration qui entraîne les Basques vers la République Argentine, au détriment de nos colonies françaises. — M. Levasseur regrette que les listes d'émigrants ne soient plus publiées par le ministère. — M. P. Leroy-Beaulieu parle dans le même sens, et signale la Tunisie comme un but excellent d'émigration.

CONCOURS. — La Société bibliographique italienne (Bibliothèque Brera, à Milan) met au concours (prix Brambilla ; 500 fr. — Terme : 31 juillet 1903) les sujets suivants : 1° monographie inédite sur une collection remarquable de manuscrits, publique ou privée, mais accessible aux hommes d'études ; 2° monographie sur une collection d'anciennes éditions de livres soit traitant de sujets analogues, soit sortis des mêmes presses ; 3° description exacte des ouvrages qui intéressent la vie et les œuvres d'un grand poète ou prosateur italien antérieur au XIXe siècle.

— La Société royale d'histoire de Naples met au concours (5,000 fr. — 5 janvier 1905) une étude sur la destruction de la féodalité dans le royaume de Naples.

LES LANGUES PROVINCIALES. — Bien qu'écrite en 1870, à la veille de la guerre franco-allemande, elle est d'une saisissante actualité à une époque

où, après le flamand, le breton se voit proscrit par la jalouse susceptibilité d'un gouvernement ombrageux, la *Pétition pour les langues provinciales* adressée *au Corps législatif de 1870* par MM. le comte de Charencey, H. Gaidoz et Ch. de Gaulle, et M. Gaidoz a bien fait de l'exhumer des cartons où l'avaient fait rentrer, sans qu'elle pût voir le jour, les terribles événements de 1870 (Paris, Alphonse Picard et fils, in-8 de 55 p.). Le gouvernement impérial avait manifesté sa volonté d' « être éclairé sur tous les problèmes soulevés par cette grande question de décentralisation, dont l'urgence est depuis si longtemps proclamée. » Les trois auteurs de la pétition jugèrent que dans cette question l'un des points sur lequel l'attention du gouvernement devait être appelée était celui des langues provinciales. Le droit à l'existence de ces langues (breton, flamand, provençal, basque), l'utilité qu'on en peut tirer pour développer dans la jeunesse locale la connaissance du français, l'intérêt qu'il y aurait à leur faire une place dans l'enseignement supérieur, sont des points sur lesquels on ne peut manquer de lire avec profit la *Pétition*. M. Gaidoz y a joint quelques lettres d'adhésions reçues à l'époque et un curieux article publié par lui dans la *Revue des Deux Mondes* sur *la Poésie bretonne pendant la guerre*.

ANNUAIRE PONTIFICAL CATHOLIQUE POUR 1903. — L'Annuaire que publie chaque année Mgr Battandier renferme tout d'abord des listes très complètes et soigneusement tenues au courant du personnel de la Cour pontificale et de l'épiscopat catholique. Dans l'édition de 1903 (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-18 de 605 p.), on trouve de plus, en extraits, les principales décisions prises par les congrégations romaines. Enfin le savant compilateur y joint des articles sur des questions d'histoire, d'archéologie ou de droit ecclésiastique. Nous signalerons dans ce volume : 1° la notice sur les églises nouvellement construites à Rome (nombreuses illustrations); 2° un historique du palais de Latran, avec plans et reproductions iconographiques ; 3° un abrégé de la vie des Papes du XIe siècle, avec la solution d'un certain nombre de problèmes relatifs à cette période agitée ; 4° un petit manuel des formalités requises pour la béatification et la canonisation. Nous poursuivons en France les causes d'un grand nombre de serviteurs et servantes de Dieu : Jeanne d'Arc, le P. Liebermann, le P. de la Colombière, Madame Barat, Madame Louise de France, Mlle Legras et sœur Catherine Labouré, les martyrs de la Révolution et ceux d'Extrême-Orient. Il serait bon que les prêtres et même les laïques fussent à même de suivre le développement des procès soit devant les ordinaires, soit devant l'autorité apostolique, et ils le feront sans peine quand ils auront lu les pages claires et méthodiques où Mgr Battandier élucide ces questions pleines d'intérêt.

PARIS-HACHETTE POUR 1903. — *Paris-Hachette* (7e année, petit in-8 carré de 2376-XX p., avec 1200 petits portraits de notabilités diverses et un grand plan très complet et hors texte de la ville de Paris. — Prix, cartonné : 3 fr. 75) forme un annuaire unique, intéressant aussi bien Paris que la province, et qui sera consulté à toute heure, sur le bureau du médecin, du magistrat, de l'avocat, du professeur, du rentier, de l'homme d'affaires, dans le salon de l'homme et de la femme du monde, comme dans le magasin de l'industriel et du commerçant. C'est tout Paris sous la main, en un mot. — Les 550,000 adresses que l'on trouve ici, entièrement revues et corrigées chaque année, comprennent à la fois les *Adresses commerciales*, les *Adresses administratives*, et plus de 35,000 *Adresses mondaines*, ce qui assure à cette utile publication le premier rang parmi les annuaires d'adresses de la haute société parisienne. Notons aussi les 20,000 numéros des abonnés au téléphone, la *Liste des im-*

meubles abonnés au téléphone, avec les noms des locataires ayant droit au même numéro, les 8,000 adresses conventionnelles télégraphiques, etc. Une liste des rues de Paris donne le numéro de l'arrondissement, ce qui permet à la poste d'activer la distribution des lettres. — Dans toutes les divisions du *Paris-Hachette*, l'ordre alphabétique des matières permet d'exécuter toute recherche avec le maximum de rapidité.

PARIS. — Fondée en 1897 sous l'inspiration de M. Ollé-Laprune, la Conférence Hello, dont le secrétariat a été transféré de Lyon à Paris au cours de l'année 1902, est une œuvre mutuelle d'apostolat intellectuel et de charité doctrinale. Pour atteindre son but, elle s'efforce de faire pénétrer partout la pensée catholique, de préférence dans les milieux indifférents ou hostiles, et cela au moyen du livre et du journal. Elle publie aussi un *Bulletin trimestriel* dont l'action, au triple point de vue intellectuel, moral et social ne peut être que bienfaisante. Un secrétaire (actuellement M. Pierre Perdrieux, 27, rue de Rome, Paris, VIIIe) sert d'intermédiaire entre les abonnés du *Bulletin* et tous coopérateurs.

— Mgr Luçon, évêque de Belley, a prononcé deux discours de distribution de prix sur *l'Enseignement libre. Sa nécessité et les périls qui le menacent* (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-24 de 46 p.). Le titre seul indique l'objet précis de cet opuscule de propagande, particulièrement à l'heure actuelle, afin d'établir un courant d'opinion qui empêche la disparition, par voie légale, de l'enseignement libre, c'est-à-dire chrétien. Ces deux discours sont bien documentés, fortement conçus, éloquemment écrits et porteront la lumière, la conviction, l'énergie de la défense au cœur de ceux qui les liront.

— M. Alfred Angot, météorologiste titulaire et professeur à l'Institut agronomique, donne un *Abrégé* très clair de ses importantes *Instructions météorologiques* (Paris, Gauthier-Villars, in-8 de 42 p.). A l'aide de cet abrégé, toute personne en possession d'une instruction primaire ordinaire, peut se livrer à de très intéressantes et très fructueuses observations météorologiques, soit — à l'aide d'appareils ou instruments spéciaux — sur la température de l'air et de l'eau, sur les quantités d'eau fournies par les pluies, les neiges, les chutes de grêle et la direction des vents ; soit sur la mesure et la notation des différentes catégories de nuages ; soit enfin sur divers autres phénomènes tels que gelée, brouillards, rosée, givre, verglas, arc-en-ciel, halos, orages, etc. ; avec instruction sur la manière d'en tenir registre.

— L'*Agenda agricole et viticole* de M. V. Vermorel, pour l'année 1903, vient de paraître ; il en est à sa dix-huitième année (Paris, Béranger ; Montpellier et Villefranche (Rhône) *Progrès agricole et viticole*, in-32 de 333 p., cart. basane pleine, tr. dorées. — Prix : 1 fr. 50). Les intéressés trouveront dans ce recueil tous les renseignements dont ils auront besoin : un chiffre, une date, un rendement, le poids d'une substance, la valeur d'un engrais, l'énoncé d'une loi agricole récente, etc., toutes choses exposées clairement, d'une façon méthodique. Il y a dans cette jolie publication de poche, la matière de plusieurs volumes, non pas des dissertations longues et fastidieuses, mais des chiffres exacts, des faits précis, présentés sans commentaires. Le reste de l'*Agenda* comprend des pages blanches à utiliser pour chaque jour de l'année.

— Signalons une réimpression fac-similé, conforme à l'édition originale de 1824, des *Réflexions sur la puissance motrice du feu et sur les machines* par M. Sadi-Carnot (Paris, Herman, in-8 de 118-IV p. — Prix : 5 fr.). Malgré une première réimpression parue en 1878, ce livre était devenu rare. Au moment

où la thermodynamique règne en maîtresse absolue dans les sciences physiques et chimiques, il est utile de se rendre compte de ce que cette science a été à ses débuts et de l'importance qu'ont eue les premiers travaux dans le développement ultérieur de la thermodynamique; une note de M. H. Carnot placée à la fin du volume en fait ressortir tout l'intérêt.

— Le *Manuel de conversation français-allemand*, par Mme de Renty (Paris, de Rudeval, in-12 de 64 p. — Prix : 1 fr. 50), est dédié aux mères de famille, pour leur faciliter les rapports quotidiens avec les bonnes allemandes de leurs enfants. L'auteur n'a pas de prétention scientifique ni pédagogique, et donne une suite de conversations sur les sujets les plus simples : arrivée et installation de la bonne, toilette des enfants, prières, nettoyage de la chambre et des effets, repas, promenade, jeux, classe, maladie. L'allemand est d'une bonne langue courante, avec quelques termes particuliers au langage de l'Allemagne du Sud (Backen pour Wangen, par ex.); nous invitons cependant l'auteur à relire avec le prote certaines pages où se sont glissées des formes regrettables que nous n'avons pas le loisir de relever, notamment pages 7, 13, 17, 23.

ANJOU. — C'est de *Statues de Fontevrault* (celles des Plantagenets), que nous entretient M. G. d'Espinay (Angers, Grassin, in-8 de 10 p.) pour rectifier un point de la notice consacrée par M. Jules Lair à feu *Célestin Port*, l'éminent archiviste, et rendre à la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers, et spécialement à M. V. Godard-Faultrier, la part de gratitude que leur doit valoir leur intervention, ayant eu pour but d'éviter, sous le second Empire, que ces trésors artistiques et historiques ne fussent à jamais perdus pour la France, Napoléon III les ayant offerts à la reine Victoria d'Angleterre.

— C'est aussi à *M. Célestin Port*, l'auteur d'une des œuvres les plus remarquables qui aient été composées sur une subdivision topographique, le *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, et de nombre d'autres travaux fort estimés, que M. Eugène Lelong consacre une consciencieuse et très attachante étude dans la *Revue de l'Anjou*.

— Dans deux notices (Angers, Germain et Grassin, in-8 de 74 et de 34 p.), M. l'abbé Uzureau s'est fait le chroniqueur de *l'Ancienne Académie d'Angers*, dont Voltaire disait avec son habituelle malice, plus spirituelle que judicieuse, que c'était une « honnête fille qui n'avait jamais fait parler d'elle. » Après avoir donné la liste des *Membres titulaires et associés* de 1685 à 1793, M. F. Uzureau fait l'analyse des *Travaux présentés aux séances*, sorte de procès-verbaux qui montrent l'intensité relative des beaux esprits et des travailleurs intellectuels de province avant la Révolution.

— M. l'abbé Uzureau a récemment publié : *Les Angevins et la Famille royale à la fin de l'ancien régime* (Angers, Siraudeau, in-8 de 60 p.). Il s'agit surtout des cérémonies célébrées en Anjou à l'occasion de la mort de Louis XV, le sacre de Louis XVI, la réception du portrait de « Monsieur », — depuis Louis XVIII, — la naissance du duc d'Angoulême, celle de Madame Royale, l'infortunée fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, la naissance du premier Dauphin, mort en 1789. Quand on songe que le récit des cérémonies et des fêtes mentionnées dans cette plaquette se rapporte à l'entrée dans le monde du pauvre petit prince qui devait mourir prisonnier au Temple sous le nom de Louis XVII, on ne peut s'empêcher de réfléchir à l'inconsistance des grandeurs de ce monde, à l'instabilité des régimes, à la vanité de toutes les allégresses publiques et de tous les enthousiasmes officiels.

— Tout en communiquant à la Société qui poursuit les traditions de l'Académie d'Angers une étude sur *les Carmélites d'Angers aux* XVII*e et* XVIII*e siècles*, M. l'abbé Uzureau donne une relation des plus émouvantes du *Martyre des sœurs Marie-Anne et Odile*, deux admirables filles de la Charité d'Angers, dont la vie s'était passée à prodiguer leurs soins aux malades et aux pauvres, et qu'une secte odieuse, qui a laissé dans notre histoire des souvenirs tristement célèbres, n'a pas craint de faire fusiller en 1794 (Angers, Siraudeau, in-8 de 63 p., avec grav.).

— On trouve également mention de ces deux victimes dans une publication dont l'intérêt est profondément dramatique en sa simplicité. C'est le journal, l'agenda d'un témoin de la Terreur en Anjou : les *Mémoires et Journal de l'abbé Gruget, curé de la Trinité d'Angers* (Angers, Germain et Grassin, in-8 de 214 p.). Ces Mémoires, conservés en partie seulement, sont depuis longtemps connus et compulsés, mais nous ne saurions que louer M. E.-L. et M. E. Queruau-Lamerie, d'avoir eu la pensée de les publier, tels qu'ils ont pu être sauvés. Ce n'est pas là, sans doute, une œuvre de critique savante que le vénérable curé d'Angers prétendit faire : « J'y étais, j'ai vu, j'ai su, j'ai entendu. » Voilà ce que semble dire à chaque ligne l'abbé Gruget. Et à ce point de vue, peu de récits journaliers doivent, à ce degré, nous rendre ce que fut cette époque de crainte, de « terreurs, » où les hommes se montrèrent comme des anges ou comme des monstres. « On y voit une âme à la fois naïve et forte au milieu des plus terribles événements ; une foi robuste et ferme qui ne se laisse pas abattre par des catastrophes sans précédent... D'un trait, au besoin, il réussit à marquer les ridicules inconséquences de ces hommes qui avaient sans cesse à la bouche les mots de liberté et d'égalité, et dont chaque action démentait les phrases déclamatoires... » Ce volume offre au philosophe, en même temps qu'à l'historien, un très curieux tableau de l'état des esprits, en ces jours si profondément troublés.

ARTOIS. — *Les Argentiers de la ville de Saint-Omer*, tel est le titre d'un nouvel ouvrage de M. Pagart d'Hermansart, tiré surtout, comme tous les travaux de cet érudit, des très riches archives communales de Saint-Omer (Saint-Omer, impr. d'Homont, in-8 de 206 p. Extrait du t. XXVII des *Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie*). L'auteur étudie successivement l'origine des argentiers, les conditions générales de leurs fonctions, leurs attributions, et il complète son mémoire par des listes des rentiers, des clercs de l'argenterie et des argentiers, et par des « Pièces justificatives » parmi lesquelles on remarque surtout le compte des deux argentiers pour 1320-1321. Tout cela constitue une publication fort intéressante, et qui, s'ajoutant à toutes celles dont la ville de Saint-Omer a fait l'objet, tant de la part de M. Pagart d'Hermansart que de bien d'autres savants, contribue à nous documenter de la façon la plus heureuse sur l'histoire de Saint-Omer et de ses institutions.

BERRY. — Ce qui frappe tout d'abord quand l'on ouvre le 17e volume de la 4e série des *Mémoires* de la Société historique, littéraire et scientifique du Cher (Bourges, Renaud ; Just. Bernard ; et Paris, Lechevalier, in-8 de XXXIV-353 p.), c'est la beauté du papier et la richesse sobre de l'impression ; l'imprimeur Sire, de Bourges, est, dans son art, un maître, doublé d'un homme de goût. Mais il s'en faut du tout au tout que ce mérite matériel soit le seul du volume. Le simple énoncé des titres des études rassemblées ici donnera une idée du sérieux intérêt qu'elles présentent. Ces études sont dignes, d'ailleurs, d'être connues dans un cercle plus étendu que celui

de la province où elles ont vu le jour. Citons : *Histoire de la principauté souveraine de Boisbelle-Henrichemont* (suite), par M. Hippolyte Boyer (p. 1 à 177) ; — *Compte-rendu des herborisations faites en 1901, sous la direction de M. Le Grand*, par M. Narcy ; — *A propos d'un cadran stellaire*, par M. l'abbé Th. Moreux, (avec 3 fig.) ; — *La Faculté de médecine de Bourges (1464-1793)*, par le Dr Leprince (p. 209 à 328) ; — *Les Monuments mégalithiques de la région de Graçay (Cher)*, par M. A. Sauvaget (avec une grande planche) ; — *La Peste et deux vœux à Notre-Dame de Liesse, à Lignières-en-Berry, en 1628-1639*, par M. Lucien Jeny ; — et des *Poésies*, par M. Édouard Jouin et Mme Eugénie Casanova.

BOURGOGNE. — Dans son opuscule intitulé : *La Châtellenie de Montcenis* (Autun, Dejussieu, in-8 de 153 p. Extrait des *Mémoires* de la Société éduenne), M. Eugène Fyot a très bien retracé l'histoire du château de Montcenis et de ses dépendances, depuis le milieu du XIIe siècle jusqu'à la Révolution, surtout à l'aide des comptes de cette châtellenie qui se trouvent aux archives de la Côte-d'Or. Il étudie successivement les origines de Montcenis, la formation de la châtellenie, les comptes de la châtellenie, comptes dont il se sert pour essayer de reconstituer l'état du château au XIVe siècle. Il énumère ensuite les revenus et les dépenses de la châtellenie et termine son intéressant travail par la description du bailliage de Montcenis, extrait des *Mémoires de la Bourgogne par l'intendant Garraud*.

BRETAGNE. — M. l'abbé Duine vient de publier une étude fort documentée sur *Cohon, évêque de Nîmes et de Dol* (Rennes, imp. Fr. Simon, in-8 de 72 p.), qu'il qualifie modestement d'*Essai de bio-bibliographie*. Voici comment l'auteur annonce la division de son ouvrage : « Cette bio-bibliographie comprendra trois paragraphes. Nous consacrerons le troisième à l'analyse des œuvres oratoires de Cohon ; le second à l'étude de sa correspondance ; nous ferons rentrer dans le premier toutes les autres pièces qui ont rapport à notre personnage. » Pour mener à bien son travail, l'auteur n'a ménagé ni son temps, ni ses recherches parmi les dépôts d'archives et les bibliothèques. Quatre tables fort bien dressées permettent au lecteur de retrouver du premier coup les détails qui ont pu l'intéresser davantage et facilitent la consultation de cette plaquette qui renferme, sous un mince format, une érudition variée et sûre.

— Les *Notes sur les saints Bretons* du même auteur (Rennes, imp. Fr. Simon, in-8 de 54 p.), se recommandent par les mêmes qualités, du moins celles qui ont paru jusqu'ici et qui concernent les saints de Dol. Impossible de condenser plus de renseignements en moins de pages. Les anciennes hymnes, les anciens bréviaires, les textes manuscrits ou publiés, M. Duine a tout consulté, tout mis à profit. Sa critique, ingénieuse et solide à la fois, élucide les problèmes difficiles ou les pose nettement, ce qui souvent équivaut à les résoudre. Sa plume, toute chargée de science qu'elle soit, ne s'alourdit pas ; elle reste alerte et spirituelle. Les Saints étudiés dans ces notes s'appellent Samson, Magloire, les plus grands de tous, puis viennent à distance respectueuse : Budoc, Leucher, Génevé, Turiaw, Gilduin, frère Jean de Saint-Samson.

CHAMPAGNE. — L'Académie nationale de Reims, l'une des plus actives et des plus érudites de France, nous envoie le cent-dixième volume de ses *Travaux*, qui correspond au tome II de l'année 1900-1901 (Reims, Michaud, in-8 de 423 p., avec 14 vignettes dans le texte ou hors texte). Ce volume s'ouvre par une excellente Introduction de M. Jadart sur le *Journal de Dom Pierre Chastelain, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur (1709-1782)*, où la vie de Dom Chastelain est résumée dans ses grandes

lignes, en même temps que son œuvre est appréciée avec beaucoup de sagacité. Ledit *Journal* remplit les pages 39 à 161. Viennent ensuite une *Addition au Journal* et des *Notes historiques extraites des registres paroissiaux de la ville et des environs de Reims (1709-1779)*. Avec ces deux documents complétant le premier sous certains rapports, nous arrivons à la page 197. — Le recueil se poursuit par un *Journal anonyme du* XVIIIe *siècle* (1709 à 1803), que M. Jadart n'a pas reproduit en sa totalité à cause des nombreux et indigestes hors-d'œuvre qu'il renferme (p. 199 à 346). N'oublions pas de mentionner les *Notes de J.-B. Blavier (1740-1749)*, le *Journal de Hédouin père et fils (1708-1815)* et les *Observations sur la végétation de la vigne et sur l'influence de la température sur la récolte (1800-1848)*, par P.-A. Dérodé-Géruzez, occupant ensemble les pages 347 à 381. En somme, ce recueil de pièces forme un véritable tableau « sous divers aspects, de la vie rémoise au XVIIIe siècle », avec quelques légères anticipations sur le XIXe. « A la chronique d'un bénédictin vivant plus ou moins concentré dans son cloître, succède la narration d'un bourgeois laborieux, propriétaire, attentif observateur de faits matériels et constamment en quête de renseignements, de détails locaux aussi bien que de documents d'affaires et d'actes publics. » Dans une courte *Postface*, M. H. Jadart résume admirablement le genre et la portée des divers manuscrits qu'il publie avec de nombreuses notes : nous y renvoyons tous les lecteurs curieux des choses du passé. — La consultation de ce recueil est rendue commode grâce à une ample table des matières et à une excellente table onomastique. — Dernier détail qui a son intérêt : dans ce tome cent-dixième des *Travaux* de l'Académie nationale de Reims on trouvera la table des études publiées par cette société savante et rangées dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, pour les volumes CI à CX (années 1896 à 1901).

— M. le chanoine Puiseux, dans son livre posthume : *Notre-Dame de l'Épine, son histoire, son pèlerinage* (Châlons-sur-Marne, Martin, in-16 de 167 p., avec grav.), a reproduit, en le complétant et surtout en l'illustrant par de curieuses gravures, tout ce que nous avaient appris sur cette église M. Povillon-Piérard et l'abbé Barat. Malheureusement, pas plus que ces deux auteurs, il n'a su reconnaître comment et pourquoi tout un ensemble de traditions fausses s'est substitué à un moment donné à la véritable histoire de Notre-Dame de l'Épine. D'autre part, en une très remarquable et très savante monographie : *Notre-Dame de l'Épine près Châlons-sur-Marne* (Paris, Champion, in-8 de 164 p.), M. l'abbé Misset vient de réduire à néant la légende de ce sanctuaire et de la remplacer par une histoire des plus lumineuses et absolument indiscutable.

COMTAT VENAISSIN. — En un charmant volume : *Légendes de la ville d'Avignon* Avignon, Aubanel, in-18 de VIII-196 p.), Mlle P. Barthélemy a réuni un bouquet de légendes avignonaises au nombre de seize. Les suivantes sont particulièrement séduisantes : *La Légende de sainte Marthe*. — *La Recluse d'Andaon*. — *Les Martyrs de Maupas* (scènes de bataille des Avignonais se défendant contre les Sarrazins). — *La Légende des Doms*. — *La Chartreuse du val de « Bénédiction »* etc. Le style en est gracieux, poétique ; il suppose une imagination puissante et sage en même temps, qui donne une vie de réalité et de rêve à des personnages qui parfois se meuvent dans un milieu étrange. Cette riche imagination est loin d'exclure une connaissance exacte du milieu, des sites et des mœurs de l'époque où se déroulent ces récits légendaires et pieux, comme celui, notamment, du *Berger d'Avilar*, légende de S. Bénézet.

DAUPHINÉ. — A tous ceux qu'intéresse l'alpinisme nous devons signaler,

l'*Annuaire de la Société des touristes du Dauphiné* (27e année, 2me série, t. VII. Grenoble, Allier, in-16 de 323 p., avec planches). Il renferme la description orographique des principaux sommets de la région dauphinoise, les observations glaciologiques des divers groupes, l'histoire pleine d'entrain des ascensions tentées : les victoires et les victimes. Notons spécialement : *Le Mont Pelvoux, monographie historique*, par M. W. A.-B. Coolidge ; — *Sur les grandes routes de la Tarentaise et de la Maurienne*, par M. Louis Béthoux ; — *La Meije et ses noms divers*, par W.-A.-B. Coolidge ; — *Nouvelles Observations sur les glaciers du Dauphiné*, recueillies ou réunies par MM. W. Kilian, G. Flusin et J. Offner ; — *Le Briançonnais*, par le capitaine X. ; — *Notice nécrologique : M. Faige-Blanc*. Le volume se termine par une ample *Revue des publications alpines*.

Franche-Comté. — En janvier 1901, des travaux pour la construction de la voie ferrée de Dijon à Lons-le-Saunier, qui passe par Chaussin, mirent à découvert des sépultures antiques. Le conseil municipal de Dole, ayant été avisé, délégua aussitôt les conservateurs du musée archéologique de cette ville, MM. Julien Feuvrier et Louis Février, afin de faire procéder à des fouilles méthodiques, qui commencèrent le 7 juin 1901. Dans une brochure intitulée : *Les Cimetières burgondes de Chaussin et de Wriange (Jura) et à la suite les stations burgondes de l'arrondissement de Dole* (Dole, Ledun, in-8 de 56 p., avec 3 grandes planches hors texte), MM. J. Feuvrier et L. Février rendent compte en détail des opérations qu'ils ont dirigées à travers les nécropoles de Chaussin et de Wriange, situées à deux points opposés de la ville de Dole, et qui, à leur avis, doivent remonter l'une et l'autre au VIIe siècle. L'opuscule se termine par une notice succincte mais très précise sur vingt-huit stations barbares actuellement connues dans l'arrondissement de Dole. Mais nos deux archéologues n'ont pas fini leurs recherches : en septembre dernier, ils exécutaient encore des fouilles, ce qui provoquera sans doute de nouvelles études de leur part.

— Du *Bulletin* de la Société grayloise d'émulation, M. Julien Feuvrier a extrait *Un Épisode de la rivalité entre les capitaines et les vicomtes-mayeurs de Gray* (1609) (Gray, imp. Roux, in-8 de 7 p.). C'est la relation d'un acte inqualifiable d'empiètement de l'autorité militaire sur les attributions du « Magistrat » ou municipalité de Gray, au commencement du XVIIe siècle. L'affaire amena une protestation dudit Magistrat auprès du Parlement de Dole et du Conseil privé des Pays-Bas.

— M. le docteur J. Meynier a extrait des *Mémoires* de la Société d'émulation du Doubs une étude fort intéressante sur *Besançon pendant la guerre de Dix ans* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 27 p.). L'auteur rappelle d'abord comment la Franche-Comté, puis Besançon, ville impériale libre, donnèrent en 1631, asile au duc d'Orléans, proscrit de France ; puis il fait le tableau des difficultés que cette circonstance fit naître entre la France et la province espagnole. Enfin il résume fort bien, tant d'après les archives communales de Besançon que d'après des ouvrages estimés, les vicissitudes de la lutte entre les Français et leur allié, le fameux duc de Saxe-Weymar, d'une part, et les Comtois d'autre part (1633-1642). Il montre quel fut le rôle, d'abord très réservé, de la ville de Besançon, dans toutes ces affaires, et la part active qu'elle finit par y prendre.

— Le même écrivain a publié dans le même recueil, puis tiré à part la biographie d'un personnage quelque peu oublié : *Le Docteur en médecine comte d'Udressier* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 11 p.). Né à Salins en 1771, Marie-Pierre-Fidèle-Amand d'Udressier, d'abord étudiant en médecine, puis

docteur, dut émigrer et se réfugier en Autriche pendant la Révolution. Rentré à Besançon après l'orage, il s'y livra paisiblement et modestement à l'exercice de son art, s'occupant aussi de botanique, de géologie et de minéralogie. Il mourut en 1847, léguant à la bibliothèque de la ville de Besançon ses livres scientifiques et une magnifique collection de fossiles et de minéraux du terrain jurassique, indépendamment de libéralités au profit de divers établissements.

— Comme tous les ans, depuis sa création, nous allons noter ici l'almanach montbéliardais qui a pour titre : *Le Diairi* et s'adresse « a bouènes dgens du pays » (Montbéliard, imp. A. Pétermann, in-4 de 98 p., illustré). Les gravures sont moins nombreuses que d'habitude et d'un intérêt local relatif, à l'exception d'une fort jolie phototypie hors texte qui représente l'incendie d'une partie du château de Montbéliard en 1886. Quant au texte (nous parlons surtout du texte patois), il est toujours aussi curieux, malgré ses tendances peu respectueuses à l'égard du clergé catholique. Bien entendu, il n'est pas question des pasteurs : nous sommes en pays protestant... Et savez-vous, « bouènes dgens », ce que l'éditeur du *Diairi* dit, entre autres choses, à ses lecteurs ? Voici : « Le *Polybiblion* ne manquera pas, encore cette fois, de mêler à ses compliments annuels au *Diairi*, ses regrets de nous voir plaisanter la religion et ses prêtres, mais nous ne changerons rien aux contes qu'on nous envoie. » Eh bien ! tant pis, car c'est pour le moins un manque de goût.

Languedoc. — De la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers nous arrive, en deux fascicules, le tome IV de la troisième série de son *Bulletin* qui forme à lui seul, les volumes XXX, XXXI et XXXII de la collection (Béziers, imp. Sapte, 2 vol. in-8 de xvi-160 et 265 p., avec 1 plan). Comme ces divisions pourraient sembler confuses à plusieurs, nous allons éclaircir la chose. D'abord, dans le 1er fascicule (ou 1re livraison) dudit tome IV (3e série) sont réunis les XXXe et XXXIe volumes de la collection. Le XXXe se compose uniquement de la *Table générale alphabétique du Bulletin de la société* de 1835, date de sa création, jusqu'à 1900. L'auteur, M. Xavier Le Bars, a fait là œuvre vraiment utile. C'est une sorte de catalogue *idéologique* très commode pour les recherches ; mais il n'est pas douteux que ce travail eût rendu plus de services encore s'il eût été complété par une table alphabétique des noms d'auteurs. — Dans les deux volumes suivants, paginés, le premier de 1 à 79 (1re livr. du tome IV, 3e série) et le second de 80 à 265 (2e livr. du même tome) l'on trouve traités les principaux sujets ci-après : *Chroniques archéologiques*, par M. Louis Noguier ; — deux *Rapports sur le concours de poésie française*, par MM. André Amiel et le docteur Jean Guy ; — deux *Rapports sur les mémoires archéologiques, historiques et biographiques*, par M. Antonin Soucaille ; — deux *Rapports sur le concours de poésie néo-romane*, par MM. Jean Crozals et Jean Cavailler ; — l'*État paroissial de Béziers sous l'épiscopat de Jean IV de Bonsy (1599)*, publié par M. A. Soucaille ; enfin diverses poésies signées : Paul Labbé, X. Goulard, Juliette Portron, Auguste Advenier et René Fournier.

Lyonnais. — Sous ce titre : *Les Dernières Confidences du génie de Beethoven*, par M. l'abbé Lacuria (Paris, Bibliothèque de l'*Occident*, in-8 de 32 p.), M. Félix Thiollier publie les idées d'un prêtre artiste, originaire de Lyon, l'abbé Lacuria, qui s'occupa passionnément de Beethoven, le médita, le chanta, le savoura, et écrivit lui-même des cantiques d'une grande correction musicale, d'une facture bien supérieure aux cantiques si fades du P. Lambillotte. L'éditeur fait précéder ces « Confidences » d'une curieuse

Préface où il expose la vie de Lacuria, qui fut un artiste, un parfait original, un saint prêtre et dont la tête à la Ribera servit de modèle à plusieurs peintres de renom. Nous félicitons M. Thiollier d'avoir sauvé de l'oubli cette attachante physionomie : elle doit entrer dans la galerie des célébrités lyonnaises ayant brillé par leur originalité, nous allions dire par leur excentricité.

NORMANDIE. — *Le Perron de l'ancien palais du Parlement de Normandie à Rouen*, (Rouen, imp. J. Lecerf, gr. in-8 de 11 p. avec 7 grav.), tel est le titre d'une étude de M. Lucien Lefort, qui constitue l'une des pièces d'un débat pendant devant l'opinion. En 1829 existait au palais de justice de Rouen, dans l'angle de la cour d'honneur, un escalier sur plan polygonal. Cette cour elle-même était close par un mur crénelé, percé de portes monumentales. Escalier et mur furent détruits en 1830 et remplacés par un perron placé au centre de la façade, et par une grille en fonte. On reconnut, il y a plusieurs années, que ces innovations n'étaient pas conformes aux bonnes règles de la restauration des monuments anciens. M. Lefort rétablit purement et simplement le degré pyramidal détruit par son prédécesseur, et projeta la réfection du mur crénelé servant de clôture à la cour d'honneur, disposition nouvelle approuvée par la Commission des monuments historiques. La presse fut sévère pour l'architecte départemental. Celui-ci défend ses conclusions par des raisons techniques, et s'appuie sur des documents d'archives. A-t-il gagné son procès ? Nous n'oserions l'affirmer. Les principes généraux qu'invoque M. Lefort sont exacts ; mais il faut reconnaître qu'il n'apporte à l'appui de sa thèse aucun document écrit ou figuré remontant au-delà d'une restauration qui fut faite en 1613. Est-ce un escalier pyramidal construit à cette dernière date par un inconnu, ou bien l'invention même de Roulland Leroux, l'auteur présumé du Palais du Parlement, que M. Lefort a restitué ?

— La brochure de M. Henri Paulme : *M. Gustave Rouland* (Rouen, Léon Gy, in-8 de 32 p.), est la reproduction d'un éloge funèbre prononcé devant l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. Pendant la guerre de 1870, M. Rouland était trésorier-payeur général de l'Eure, dont tout le territoire fut occupé par les Allemands. Assurer dans les conditions les plus pénibles le paiement des fonctionnaires et des rentiers de l'État, mettre en sûreté les papiers confiés à sa garde, telle fut la tâche difficile qu'à force d'énergie et d'activité le trésorier payeur général de l'Eure parvint, au prix de quelles difficultés ! à accomplir avec succès. Aussi les gouvernements successifs, les électeurs normands, récompensèrent-ils de tels services rendus au pays. Sachons gré à M. Paulme d'avoir si bien mis en relief cette intéressante physionomie.

PROVENCE. — Coup sur coup, la science provençale, et en particulier la numismatique, a fait des pertes irréparables en la personne de deux érudits versés dans la connaissance des anciennes monnaies. C'est d'abord M. Joseph Laugier, conservateur du cabinet des médailles de Marseille, et M. Louis Blancard, archiviste honoraire des Bouches-du-Rhône. Le premier vient de faire l'objet d'une excellente étude par le baron H. Guillibert : *Un Numismate provençal. J. Laugier. Sa bibliographie* (Aix-en-Provence, imp. Bourély, in-8 de 17 p., avec portrait). Cette plaquette sur un savant dont les débuts furent modestes montre combien l'opiniâtreté dans le travail est chose méritoire chez un homme qui n'a dû qu'à lui-même la réputation européenne dont il jouissait. Dessinateur prestigieux, numismate au coup d'œil infaillible, J. Laugier enrichit le cabinet de Marseille de pièces uniques ; grâce à lui, après le cabinet de France, cet établissement est

devenu l'un des plus importants. L'œuvre artistique et numismatique de Laugier est consciencieusement retracée par M. Guillibert qui a terminé sa brochure par une bibliographie complète des travaux du regretté savant.

— M. Victor Lieutaud, notaire à Volone (Basses-Alpes), a ressuscité de nombreuses notabilités alpines dont le nom méritait d'être tiré de l'oubli. Aujourd'hui, dans une étude bio-bibliographique pleine d'intérêt, il redonne la vie au *Célèbre Pierre Francou, de Turriès (Basses-Alpes), un des fondateurs de la chirurgie moderne (1500-1570)* (Sisteron, Clergue, in-18, 31 p.). Ce personnage, chirurgien de talent, auteur de nombreux travaux chimiques et de remarques sur les topiques, était des plus oubliés ; ses compatriotes eux-mêmes ignoraient jusqu'à son nom. M. Lieutaud place en son cadre cette figure de chirurgien nomade portant sa science un peu partout, en Bourgogne, en Franche-Comté, etc., etc., pour revenir dans sa province natale et y mourir. Cette brochure est une utile contribution à la biographie provençale.

— M. Joseph Fournier continue la publication de travaux relatifs à la marine dans la Méditerranée aux XVIe et XVIIe siècles par une plaquette relative à *Un Marché de Turcs pour les galères royales (1685)* (Ext. du *Bulletin hist. et philologique*, in-8 de 8 p.). Il montre, par un document d'une espèce assez rare, comment procédait le corps des galères pour le recrutement des rameurs que les condamnations judiciaires ne fournissaient pas en nombre suffisant. L'intendant des galères, agissant au nom du Roi, passait contrat avec des traitants s'engageant à fournir chaque année un nombre déterminé de Turcs à un prix variant entre 140 et 400 livres. Ces malheureux étaient achetés dans les îles de l'Archipel et du Levant. Le contrat publié par M. Fournier date de 1685 et constitue un curieux témoignage d'une coutume si contraire à nos idées et à nos mœurs, mais qui trouve son explication — sinon son excuse — dans les besoins d'autrefois.

VEXIN. — Nous recevons à la fois les deux derniers tomes parus des *Mémoires* de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin (Pontoise, impr. L. Paris, t. XXII, in-8 de XXVIII-143 p., avec 4 planches, et t. XXIII, in-8 de 95 p., avec 7 planches). Le tome XXII est occupé presque entièrement par l'etude très interessante de M. L. Régnier sur *les Carmélites de Gisors (1651-1792)*. — Quant au tome XXIII, il débute par une notice sur la Société, son origine (1877), son œuvre, son fonctionnement, suivie de la *Bibliographie régionale des publications de la Société et des principaux articles publiés dans ses Mémoires*. Viennent ensuite la biographie de M. Séré-Depoin, par M. L. Régnier, et deux courtes notices nécrologiques consacrées à deux autres membres de la Société historique et archéologique de Pontoise, MM. Charles Soret de Boisbrunet et Eugène Lebaigue, après quoi M. Lucien Broche publie vingt-cinq *Documents pontoisiens inédits extraits des registres de la Chancellerie royale de France et des archives de la ville de Pontoise*, allant de 1296 à 1408. Ce volume se termine par une importante *Notice sur quelques broderies du diocèse de Versailles*, par M. le chanoine L. Marsaux. Nous ne croyons pas que nulle société savante de France n'édite ses travaux avec plus de luxe que celle de Pontoise et du Vexin.

ALLEMAGNE. — Il s'est fondé à Berlin en avril 1902, une Société bibliographique (*Deutsche bibliographische Gesellschaft*) qui se propose, entre autres publications, de donner un répertoire des articles de revues parues aux XVIIIe et XIXe siècles (*Gesammt Bibliographie der periodischen Erscheinungen des 18. und 19 Jahrhunderts*). On annonce comme fort prochaine la distribution du premier volume consacré aux 30 premières années du XIXe siècle. Le secrétaire

de la Société, à qui l'on doit s'adresser pour tous renseignements, est M. Houben, 91, Ebersstrasse, Berlin.

— De Berlin, nous arrive une thèse sur les *Poetische Theorien in der italienischen Frührenaissance* (Feller, in-8 de 87 p.), présentée en 1899 par le Dr Karl Vossler à la Faculté de philosophie de l'Université de Heidelberg. L'auteur annonce l'intention de la compléter en embrassant dans son étude l'ensemble de la Renaissance italienne. Sans essayer de suivre l'exposé actuel dans ses développements, nous pouvons au moins indiquer les conclusions qui sont très nettes : le mouvement imprimé d'abord aux lettres par Dante, poète théologien, puis par Pétrarque, poète orateur, est finalement dirigé par des poètes rhéteurs et philologues.

Belgique. — MM. Emm. de Bom, V.-A. de la Montagne et Willem de Vreese viennent de fonder une revue de bibliographie et de bibliothécologie pour les Pays-Bas, dont le premier numéro a paru au commencement de janvier. La *Tijdschrift voor boek- en bibliothekwezen* (Antwerpen, de nederlandsche boekhandel, gr. in-8) paraîtra tous les deux mois (12 fr. pour la Belgique; 13 fr. 50 pour l'étranger). Nous remarquons dans le premier numéro un article de M. Max Rooses, sur les Emblèmes de Sambucus, édités par Plantin, et sur les graveurs qui ont illustré cet ouvrage, article qui s'appuie particulièrement sur les comptes de la maison Plantin.

— Les *Archives belges*, revue critique d'historiographie nationale, paraissant le 25 de chaque mois, sous la direction de M. G. Kurth, ont commencé la 5e année de leur existence. Ce recueil nous apporte, en fascicules mensuels dont l'étendue varie selon l'état de la production, un aperçu complet du mouvement de l'historiographie en Belgique. Il est divisé en trois parties. La première contient les comptes rendus des livres nouveaux, la deuxième, le dépouillement des périodiques, la troisième les nouvelles offrant de l'intérêt pour les historiens (nominations, bibliothèques, musées, archives, universités, concours, prix, nécrologies, etc.). Les proportions restreintes au cadre de la revue lui permettent d'épuiser entièrement son programme, de telle sorte qu'il offre aux Belges et aux étrangers un répertoire où ils sont sûrs de trouver tout ce qui intéresse l'historiographie belge. La critique, toujours conférée aux spécialistes les plus compétents, s'impose la loi d'une rigoureuse objectivité, et le recueil a la bonne fortune de compter parmi ses collaborateurs tous les historiens belges, sans distinction de parti. On s'abonne au secrétariat de la Revue, chez M. A. Delescluse, rue Charles Morren, 17, à Liège (Prix de l'abonnement pour l'étranger : 10 fr. par an).

Italie.— Divisé en huit courts chapitres, le travail de M. Prospero Varese (publié dans les *Studi di storia antica*, de Giulio Beloch): *Il Calendario romano all età della prima guerra punica* (Roma, Lœscher, in-8 de 74 p.), est consacré à la discussion des opinions anciennes et modernes sur la chronologie romaine à l'époque de la première guerre punique. L'auteur étudie surtout la chronologie de Polybe, et les théories de Meltzer et de Reus à son sujet, pendant la guerre (chap. IV) et de 241 à 218 (chap. VI), et il la compare à la chronologie des fastes triomphaux à la même époque jusqu'en 228. Dans un dernier paragraphe, il donne un tableau très précis et très complet des événements des années 263 à 229, mis dans l'ordre chronologique, en joignant aux dates les textes des auteurs et des références à ses propres discussions. Dans un travail ultérieur, annoncé ici, il appliquera le même traitement à la chronologie de la guerre d'Annibal et de la grande invasion

gauloise. Le présent mémoire sera fort utile à tous les historiens et érudits qui s'occupent des antiquités romaines.

— *L'Action catholique en Italie* est une brochure très utile à connaître. Nous pouvons y recueillir de précieuses et pratiques données pour le bon combat en faveur de notre religion, pour la façon dont il faut s'organiser afin d'arriver au résultat sérieux, à la victoire définitive. Nous y avons : « Le Statut de l'Œuvre des Congrès et comités catholiques en Italie »; le règlement du comité général permanent; le règlement pour les groupes et les sections permanentes ; le règlement des comités régionaux ; le règlement des comités diocésains; le règlement des comités paroissiaux; le règlement des sections jeunes ; un programme d'action démocratique chrétienne; enfin l'instruction de la S. C. des affaires ecclésiastiques extraordinaires sur l'action populaire chrétienne en Italie (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-12 de 80 p.).

Russie. — L'Université de Khazan a publié récemment le catalogue des livres acquis par sa bibliothèque dans le cours de l'année 1900 : *Spisok knig postupivšikh v tečenie 1900 g. v. biblioteku imperatorskago Kasanskago universiteta* (Kazan, impr. de l'Université, in-8 de 334 p.). Les trois mille et quelques volumes qui sont entrés dans cet établissement par achat ou par don dans le cours de cette seule année sont répertoriés ici en deux séries alphabétiques, dont la première est consacrée aux livres russes et la seconde aux livres étrangers. Ces derniers forment la plus grosse part de ces accroissements, dont la source principale est visiblement l'échange avec les Universités. Nous constatons que, dans les acquisitions proprement dites, la littérature et même l'histoire ne paraissent avoir qu'une place assez restreinte.

Brésil. — Le tome VI de la *Rivista da Academia Cearense*, publiée sous la direction des Drs Pedro de Quiroz, Henri Théberge et du baron de Studart (Fortaleza, typ. Studart, in-8 de 197 p.), contient une série d'articles intéressants pour l'histoire de cette province du Brésil. Signalons, comme méritant une mention particulière, la curieuse étude linguistique de M. Antonio Bezerra sur le nom de *Ceara*, la suite du travail de Dr Henrique Théberge sur la flore de l'État de Ceara, et la suite de l'utile « Petit Dictionnaire bio-bibliographique céarais », qui est l'œuvre du baron de Studart (de *Henrique* à *João*). Malheureusement ce travail est établi à la manière portugaise, c'est-à-dire dans l'ordre alphabétique des prénoms, et non pas des noms de famille, ce qui en rend l'usage extrêmement difficile. Quand donc Portugais et Brésiliens se décideront-ils à suivre, en matière bibliographique, la tradition commune ?

États-Unis. — C'est un très intéressant chapitre d'histoire économique que, sous le titre : *Internal Improvements in Alabama* (Baltimore, the Johns Hopkins Press, avril 1902. *Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, in-8 de 87 p.), a écrit M. William Elejius Martin ; mais si, des trois parties entre lesquelles se divise cet ouvrage, les deux dernières sont les plus bourrées de faits et de renseignements précis, peut-être la première (consacrée au développement des grands chemins) est-elle la plus nouvelle et la plus curieuse ; elle montre en effet comment, par les routes commerciales, puis par les routes fédérales et les grandes routes carrossables, s'est faite la transformation des anciennes pistes indiennes au système vicinal actuel de l'Alabama. Les chapitres relatifs à l'amélioration des cours d'eau, à l'aménagement des ports et à l'établissement des voies ferrées contiennent toutes les informations désirables ; mais pourquoi, à cette excellente mo-

de la Société, à qui l'on doit s'adresser pour tous renseignements, est M. Houben, 91, Ebersstrasse, Berlin.

— De Berlin, nous arrive une thèse sur les *Poetische Theorien in der italienischen Frührenaissance* (Feller, in-8 de 87 p.), présentée en 1899 par le Dr Karl Vossler à la Faculté de philosophie de l'Université de Heidelberg. L'auteur annonce l'intention de la compléter en embrassant dans son étude l'ensemble de la Renaissance italienne. Sans essayer de suivre l'exposé actuel dans ses développements, nous pouvons au moins indiquer les conclusions qui sont très nettes : le mouvement imprimé d'abord aux lettres par Dante, poète théologien, puis par Pétrarque, poète orateur, est finalement dirigé par des poètes rhéteurs et philologues.

Belgique. — MM. Emm. de Bom, V.-A. de la Montagne et Willem de Vreese viennent de fonder une revue de bibliographie et de bibliothécologie pour les Pays-Bas, dont le premier numéro a paru au commencement de janvier. La *Tijdschrift voor boek- en bibliothekwezen* (Antwerpen, de nederlandsche boekhandel, gr. in-8) paraîtra tous les deux mois (12 fr. pour la Belgique; 13 fr. 50 pour l'étranger). Nous remarquons dans le premier numéro un article de M. Max Rooses, sur les Emblèmes de Sambucus, édités par Plantin, et sur les graveurs qui ont illustré cet ouvrage, article qui s'appuie particulièrement sur les comptes de la maison Plantin.

— Les *Archives belges*, revue critique d'historiographie nationale, paraissant le 25 de chaque mois, sous la direction de M. G. Kurth, ont commencé la 5e année de leur existence. Ce recueil nous apporte, en fascicules mensuels dont l'étendue varie selon l'état de la production, un aperçu complet du mouvement de l'historiographie en Belgique. Il est divisé en trois parties. La première contient les comptes rendus des livres nouveaux, la deuxième, le dépouillement des périodiques, la troisième les nouvelles offrant de l'intérêt pour les historiens (nominations, bibliothèques, musées, archives, universités, concours, prix, nécrologies, etc.). Les proportions restreintes au cadre de la revue lui permettent d'épuiser entièrement son programme, de telle sorte qu'il offre aux Belges et aux étrangers un répertoire où ils sont sûrs de trouver tout ce qui intéresse l'historiographie belge. La critique, toujours conférée aux spécialistes les plus compétents, s'impose la loi d'une rigoureuse objectivité, et le recueil a la bonne fortune de compter parmi ses collaborateurs tous les historiens belges, sans distinction de parti. On s'abonne au secrétariat de la Revue, chez M. A. Delescluse, rue Charles Morren, 17, à Liège (Prix de l'abonnement pour l'étranger : 10 fr. par an).

Italie.— Divisé en huit courts chapitres, le travail de M. Prospero Varese (publié dans les *Studi di storia antica*, de Giulio Beloch): *Il Calendario romano all età della prima guerra punica* (Roma, Lœscher, in-8 de 74 p.), est consacré à la discussion des opinions anciennes et modernes sur la chronologie romaine à l'époque de la première guerre punique. L'auteur étudie surtout la chronologie de Polybe, et les théories de Meltzer et de Reus à son sujet, pendant la guerre (chap. IV) et de 241 à 218 (chap. VI), et il la compare à la chronologie des fastes triomphaux à la même époque jusqu'en 228. Dans un dernier paragraphe, il donne un tableau très précis et très complet des événements des années 263 à 229, mis dans l'ordre chronologique, en joignant aux dates les textes des auteurs et des références à ses propres discussions. Dans un travail ultérieur, annoncé ici, il appliquera le même traitement à la chronologie de la guerre d'Annibal et de la grande invasion

gauloise. Le présent mémoire sera fort utile à tous les historiens et érudits qui s'occupent des antiquités romaines.

— *L'Action catholique en Italie* est une brochure très utile à connaître. Nous pouvons y recueillir de précieuses et pratiques données pour le bon combat en faveur de notre religion, pour la façon dont il faut s'organiser afin d'arriver au résultat sérieux, à la victoire définitive. Nous y avons : « Le Statut de l'Œuvre des Congrès et comités catholiques en Italie » ; le règlement du comité général permanent ; le règlement pour les groupes et les sections permanentes ; le règlement des comités régionaux ; le règlement des comités diocésains ; le règlement des comités paroissiaux ; le règlement des sections jeunes ; un programme d'action démocratique chrétienne ; enfin l'instruction de la S. C. des affaires ecclésiastiques extraordinaires sur l'action populaire chrétienne en Italie (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-12 de 80 p.).

RUSSIE. — L'Université de Khazan a publié récemment le catalogue des livres acquis par sa bibliothèque dans le cours de l'année 1900 : *Spisok knig postupivshikh v tečenie 1900 g. v. biblioteku imperatorskago Kazanskago universiteta* (Kazan, impr. de l'Université, in-8 de 334 p.). Les trois mille et quelques volumes qui sont entrés dans cet établissement par achat ou par don dans le cours de cette seule année sont répertoriés ici en deux séries alphabétiques, dont la première est consacrée aux livres russes et la seconde aux livres étrangers. Ces derniers forment la plus grosse part de ces accroissements, dont la source principale est visiblement l'échange avec les Universités. Nous constatons que, dans les acquisitions proprement dites, la littérature et même l'histoire ne paraissent avoir qu'une place assez restreinte.

BRÉSIL. — Le tome VI de la *Rivista da Academia Cearense*, publiée sous la direction des Drs Pedro de Quiroz, Henri Theberge et du baron de Studart (Fortaleza, typ. Studart, in-8 de 197 p.), contient une série d'articles intéressants pour l'histoire de cette province du Brésil. Signalons, comme méritant une mention particulière, la curieuse étude linguistique de M. Antonio Bezerra sur le nom de *Ceara*, la suite du travail de Dr Henrique Theberge sur la flore de l'État de Ceara, et la suite de l'utile « Petit Dictionnaire bio-bibliographique cearais », qui est l'œuvre du baron de Studart (de *Henrique* à *João*). Malheureusement ce travail est établi à la manière portugaise, c'est-à-dire dans l'ordre alphabétique des prénoms, et non pas des noms de famille, ce qui en rend l'usage extrêmement difficile. Quand donc Portugais et Brésiliens se décideront-ils à suivre, en matière bibliographique, la tradition commune ?

ÉTATS-UNIS. — C'est un très intéressant chapitre d'histoire économique que, sous le titre : *Internal Improvements in Alabama*, Baltimore, the Johns Hopkins Press, avril 1902, *Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, in-8 de 87 p., a écrit M. William Edgins Martin ; mais si, des trois parties entre lesquelles se divise cet ouvrage, les deux dernières sont les plus bourrées de faits et de renseignements précis, peut-être la première (consacrée au développement des grands chemins) est-elle la plus nouvelle et la plus curieuse : elle montre en effet comment, par les routes commerciales, puis par les routes fédérales et les grandes routes carrossables, s'est faite la transformation des anciennes pistes indiennes au système vicinal actuel de l'Alabama. Les chapitres relatifs à l'amélioration des cours d'eau, à l'aménagement des ports et à l'établissement des voies ferrées contiennent toutes les informations désirables ; mais pourquoi, à cette excellente mo-

nographie, M. Martin n'a-t-il pas eu l'idée de joindre quelques croquis? L'absence s'en fait parfois bien sentir.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Études bibliques. Études sur les religions sémitiques*, par le P. M.-J. Lagrange (in-8, Lecoffre). — *Noël, notes d'exégèse et d'histoire*, par le P. J. Bonaccorsi (petit in-8, Amat). — *Instructions sur la doctrine catholique pour chaque dimanche*, par l'abbé J.-B. Fourault (in-18, Lethielleux). — *Œuvres choisies* de Mgr Billard. *Lettres pastorales, discours et allocutions de circonstance* (in-8, Montpellier, Hamelin). — *Béatitudes évangéliques. Pour la paix, pour la liberté*, par l'abbé H. Bolo (in-12, Haton). — *Nouveau Mois de Saint-Joseph des paroisses et des pensionnats*, par l'abbé E. Jumel (in-16, Haton). — *La Religion du Véda*, par H. Oldenberg; trad. de l'allemand par V. Henry (in-8, Alcan). — *Nietzsche et l'Immoralisme*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *La Morale en maximes*, par H. Laplaigne (in-12, Giard et Brière). — *Flirts. Silhouettes de jeunes filles étrangères*, par A. Monnier-Wissocq (in-32, Stock). — *L'Unité morale dans l'Université*, par J. Rocafort (in-12, Plon-Nourrit). — *Histoire critique des théories de l'intérêt du capital*, par E. von Böhm-Bawerk; trad. par J. Bernard. T. II (in-8, Giard et Brière). — *Catéchisme d'économie sociale et politique du « Sillon »* (in-16, Vitte). — *L'Homme préhistorique*, par S. Zaborowski (in-32, Alcan). — *Les Maladies de la peau. Études dermatologiques* (in-8, librairie du « Monde médical »). — *L'Amour sain*, par le Dr Surbled (petit in-8, Maloine). — *Hygiène du cycliste*, par le Dr H.-L. Reboul (in-16 carré, Librairie du « Monde médical »). — *Petit Dictionnaire des falsifications*, par L. Dufour (in-32, Alcan). — *Le Rameau d'or, étude sur la magie et la religion*, par J. G. Frazer; trad. de l'anglais, par R. Stiébel et J. Toutain. T. I (in-8, Schleicher). — *Manuel d'agriculture pour le centre de la France*, par S.-E. Lassimonne (in-8, Moulins, Crépin-Leblond). — *Étude géologique et minière des provinces chinoises voisines du Tonkin*, par M.-A. Leclère (in-8, Vve Dunod). — *Cours de mécanique rationnelle à l'usage des ingénieurs et des officiers*, par A. Janssen (gr. in-8, Louvain, Polleunis et Ceuterick). — *Traité général des projections*, par E. Trutat (2 vol. in-8, Mendel). — *Causeries*, par le R. P. Van Tricht. T. V (in-8, Namur, A. Godenne). — *Au Pays de George Sand. Les Contes de la Limousine*, par G. Nigond (in-32, Stock). — *Poètes du Nord, 1880-1902. Morceaux choisis*, par A.-M. Gossez (in-12, Ollendorff). — *L'Art et la Beauté. Kalliklès*, par L. Prat (in-8, Alcan). — *La Princesse errante*, par L. de Tinseau (in-12, Calmann-Lévy). — *Institutrice*, par E. de Suze (in-12, Calmann-Lévy). — *La Rivale*, par Champol (in-12, Plon-Nourrit). — *Le Comte de Pérasan*, par E. Resclauze de Bermon (in-12, Plon-Nourrit). — *Paulette se marie*, par A. Noël (in-12, Plon-Nourrit). — *Rencontres*, par M. Damad (in-12, Plon-Nourrit). — *Le Drapeau rouge. Scènes de la vie sociale en province*, par R. de la Barre (in-12, Dujarric). — *Au Pays des types*, par L. Heudebert (in-12, Dujarric). — *Gisèle (le Rêve et l'Amour)*, par G. Mignard (in-12, Dujarric). — *Fils d'émigré*, par E. Daudet (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Floréal*, par R. des Fourniels (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Lumière*, par M. du Campfranc (in-12, H. Gauthier). — *La Demoiselle au bois dormant*, par B. de Buxy (in-12, H. Gautier). — *L'Invisible Main*, par J. de Coulomb (in-12, H. Gautier). — *Rançon d'âme*, par J. de Coulomb (in-12, H. Gautier). — *Gringalette*, par M. Le Beaumont (in-12, H. Gautier). — *Le Piège*, par J. Rivière (in-12, H. Gautier). — *Au pair*, par Mme C. Péronnet (in-12, H. Gautier). — *Au gré du flot*, par A. Texier (in-12, Beauchesne). — *Les Poètes chrétiens. Scènes de la vie littéraire du* IVe *au* VIIe *siècle*, par A. Poizat (in-8, Vitte). — *Histoire élémentaire de la littérature française depuis l'origine jusqu'à nos jours*, par

J. Fleury, revue et mise à jour pour la partie contemporaine par E. Durand-Gréville (in-12, Plon-Nourrit). — *Ménage polémiste, philologue, poète*, par Mlle E. Samfiresco (in-8, Fontemoing). — *Études littéraires. Le Romantisme (1757-1902)*, par H. Marsac (in-16, Bibliothèque de l'Association). — *Alexandre Dumas, 1802-1870. Sa vie intime, ses œuvres*, par L.-H. Lecomte (in-12, Tallandier). — *A History of english literature (600-1900)*, by E. Engel (in-8 cart., London, Methuen). — *Tolstoï et Dostoïewsky. La Personne et l'œuvre*, par D. Merejkowsky ; trad. par le Cte Prozor et S. Persky (in-12, Perrin). — *Sur les chemins d'Irlande*, par F.-J. Lardeur (in-12, Boyveau et Chevillet). — *En Terre-Sainte*, par Mlle Th. V. (in-12, Plon-Nourrit). — *La Vie au Rancho*, par le Président Roosevelt ; trad. par A. Sabine (in-12, Dujarric). — *Le Détroit de Magellan au point de vue international*, par J.-M. Abribat (in-8, Chevalier-Marescq). — *Un Pape français. Urbain II*, par L. Paulot (in-8, Lecoffre). — *Le Culte de sainte Geneviève à travers les siècles. La Compagnie des porteurs de la châsse de sainte Geneviève, 1525-1902*, par l'abbé E. Pinet (in-12 carré, Roger et Chernoviz). — « *Les Saints* ». *Saint Alphonse de Liguori (1696-1787)*, par le baron J. Angot des Rotours (in-12, Lecoffre).—*La Canonisation de saint J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des frères des écoles chrétiennes* (in-8, Procure générale des Frères). — *Le Saint-Suaire de Turin*, par l'abbé Noguier de Malijay (in-8, Oudin). — *Isabeau de Bavière, reine de France. La Jeunesse, 1370-1405*, par M. Thibault (in-8, Perrin). — *Fantômes et silhouettes*, par le comte Fleury (petit in-8, Émile-Paul). — *L'Europe et la Révolution française*, par A. Sorel. T. V. *Bonaparte et le Directoire (1795-1799)* (in-8, Plon-Nourrit). — *Talleyrand, évêque d'Autun*, par B. de Lacombe (in-12, Perrin). — *Journal et correspondance intimes de Cuvillier-Fleury*, publiés par E. Bertin. II (in-8, Plon-Nourrit). — *Mémoires anecdotiques sur les salons du second Empire. Journal du docteur Prosper Ménière*, publié par son fils le Dr E. Ménière (in-8, Plon-Nourrit). — *Études sur la Vendée militaire. Zig-zags au pays des géants*, par H. Bourgeois (2 vol. petit in-18, Luçon, Bideaux). — *Les Généraux de la Vendée militaire. Marigny (1754-1794)*, par H. Bourgeois. T. I (in-18, Luçon, Bideaux). — *Pour le Christ et le peuple*, par P. Lapeyre (in-12, Lethielleux). — *A travers les pensionnats de frères*, par F. Counort (in-12, Librairie des Mathurins).—*Discours de combat*, par F. Brunetière (in-12, Perrin).— *Souvenirs normands*, par G. du Boscq de Beaumont (in-8, Lechevalier). — *L'Agriculture en Limousin au* XVIIIe *siècle et l'Intendance de Turgot*, par R. Lafarge (in-8, Chevalier-Marescq). — *Études historiques sur la Révolution en Périgord*, par G. Bussière (in-8, Lechevalier). — *La Vasconie*, par J. de Jaurgain. T. II. (Pau, imp. Empérauger, in-8).— *Frédéric le Grand, d'après sa correspondance politique*, par L. Paul-Dubois (in-12, Perrin). — *Lady Anne Boleyn*, par P. Friedmann. T. II. *Après le schisme ;* trad. de l'anglais par Lugné-Philipon et D. Meunier (in-12, Fontemoing). — *Institutions politiques de la Russie*, par M. Kovalewsky ; trad. de l'anglais par Mme Derocquigny (in-8, Giard et Brière). — *Le Japon politique, économique et social*, par H. Dumolard (in-12, Colin).

VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Index-Digest of the Holy Scriptures comprising over twenty thousand topics and sub-topics and one humfrei thousand references to the Scriptures*, by Orville J. Nave. 6e édit. London, Frowde, s. d., in-8 de 1615 p., 15 fr.— 2. *Die beiden ersten Erasmus-Ausgaben des Neuen Testaments und ihre Gegner*, von Aug. Bludau. Freiburg im Breisgau, Herder, 1902, in-8 de vii-145 p., 4 fr. — 3. *Die älteste lateinische Übersetzung des Buches Baruch*, zum ersten Male herausgegeben von Gottfried Hoberg. 2e édit. Freiburg im Breisgau, Herder, 1902, in-4 de 91 p., 3 fr. 75. — 4. *The part of Rheims in the making of the english Bible*, by James G. Carleton. Oxford, Clarendon Press, 1902, in-8 de vii-259 p., 12 fr. — 5. *Études sur les religions sémitiques*, par le P. Marie-Joseph Lagrange. Paris, Lecoffre, 1903, in-8 de xii-430 p., 8 fr. — 6. *Die Gesetze Hammurabis Königs von Babylon um 2250 v. Chr. Das älteste Gesetzbuch des Welt*, übersetzt von Hugo Winckler. Leipzig, Hinrich, 1902, in-12 de 42 p., 0 fr. 70. — 7. *La Bible et l'Égyptologie*, par V. Ermoni. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 8. *La Bible et l'Assyriologie*, par V. Ermoni. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 9. *Im Kampfe um Babel und Bibel. Ein Wort zur Verständigung und Abwehr*, von Alfred Jeremias. Leipzig, Hinrich, 1903, in-12 de 38 p., 0 fr. 75. — 10. *Mémoire sur les inscriptions de fondation du temple d'Esmoun à Sidon*, par Philippe Berger. Paris, Klincksieck, 1902, in-4 de 29 p., avec 6 planches, 3 fr. 20. — 11. *Précis de la doctrine chrétienne*, par l'abbé Servais. 2e éd. T. I. *L'Histoire sainte*. Namur, Delvaux, 1902, in 8 de 152 p., 1 fr. — 12. *Les Origines*, par Frédéric de Corley. Avignon, Aubanel, 1902, in-12 de viii-285 p., 2 fr. 50. — 13. *Commentarius in librum Josue*, auctore Francisco de Hummelauer. Paris, Lethielleux, 1903, in-8 de 531 p., 10 fr. 50. — 14. *Le Livre des Juges*, par le P. Marie-Joseph Lagrange. Paris, Lecoffre, 1903, in-8 de xlviii-338 p., 7 fr. 50. — 15. *Commentarius in Ecclesiasticum cum appendice. Textus Ecclesiastici hebraeus descriptus secundum fragmenta nuper reperta cum notis et versione litterali latina*, auctore Josepho Knabenbauer. Paris, Lethielleux, 1902, in-8 de 476-lxxxiii p., 13 fr. — 16. *Valeur historique de l'Évangile au point de vue de la science et de la critique moderne*, par le P. Lodiel. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 44 p., 0 fr. 25. — 17. *La Clef des Évangiles. Introduction historique et critique pour servir à la lecture des saints Évangiles*, par l'abbé H. Lesêtre. Paris, Lethielleux, 1902, in-16 de viii-207 p., cartonné, 1 fr. 50. — 18. *Synopsis Evangeliorum historica seu vitae Domini nostri Jesu Christi quadruplex et una narratio*, auctore J.-P.-A. Azibert. 2e édit. Albiae, typis alumnorum orphanorum, 1902, in-8 de lvi-543 p., 5 fr. — 19. *Somme des connaissances humaines. Encyclopédie chrétienne et française du xxe siècle*, par Élie Blanc. 57e vol. *Jésus-Christ et les autres personnages de l'Évangile. Origines de l'Église*. Paris, Amat, 1903, in-8 de 270 p., 3 fr. — 20. *Le Christ devant l'histoire et la raison*, par le P. A. Villard. Paris, Oudin, 1902, in-8 de iv-423 p., 4 fr. — 21. *Études sur les Évangiles*, par le P. V. Rose. 2e édit. Paris, Welter, 1902, in-12 de xiv-336 p., 3 fr. 50. — 22. *Commentaire critique et moral sur l'Évangile selon saint Luc*, par P. Girodon. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de xv-582 p., 6 fr. — 23 *Noël. Notes d'exégèse et d'histoire*, par le P. Joseph Bonaccorsi. Paris, Amat, 1903, in-12 de 176 p., 1 fr. 75. — 24. *Histoire des livres du Nouveau Testament*, par E. Jacquier. T. Ier. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de xii-491 p., 3 fr. 50. — 25. *Die Einheit der Apokalypse gegen die neuesten Hypothesen der Bibelkritik vertheidigt*, von Matthias Koelhofer. Freiburg im Breisgau,

Herder, 1902, in-8 de VIII-143 p., 3 fr. 75. — 26. *Acta Philippi et acta Thomae. Accedunt acta Barnabae*, edidit MAXIMILIANUS BONNET. Lipsiae, Mendelssohn, 1903, in-8 de XLII-395 p., 19 fr. 75.

1. — L'*Index-Digest of the Holy Scriptures* est une concordance réelle. Il contient, par ordre alphabétique, tous les noms propres de la Bible et les noms communs des sujets doctrinaux et moraux. L'auteur a analysé les idées contenues dans chaque verset et il a groupé les versets qui se rapportent au même sujet. Pour les noms propres, il y a simple référence aux chapitres et aux versets. Mais les citations sont rapportées intégralement sous les titres doctrinaux et moraux. Elles sont classées ou non suivant les cas. D'autre part, les grands articles sont subdivisés logiquement. L'ouvrage se termine par un index considérable, dans lequel on renvoie aux pages et aux colonnes où sont cités tous les versets de la Bible. Un atlas de douze cartes avec index spécial des noms de lieux et références aux cartes forme un petit traité de géographie biblique. Cette concordance, d'un format commode, peut rendre de grands services aux lecteurs de langue anglaise.

2. — M. Bludau a publié, dans les *Biblische Studien*, l'histoire intéressante et très documentée des deux premières éditions du Nouveau Testament grec d'Érasme et des polémiques dont elles ont été l'occasion, *Die beiden ersten Erasmus-Ausgaben des N. T. und ihre Gegner*. Grâce à la vaste correspondance d'Érasme et de ses amis, il a pu décrire, jusque dans les plus petits détails, les travaux préparatoires, les deux éditions elles-mêmes, la traduction latine et les annotations qui l'accompagnent. Le texte grec, on le savait déjà, a été édité d'après un petit nombre de manuscrits récents ; la critique n'était pas encore sortie de l'enfance. La version latine est l'œuvre d'Érasme ; elle vise à rendre exactement et élégamment le texte grec. Les notes sont de diverse nature ; beaucoup sont hasardées et toutes reflètent les idées de l'époque. De tous côtés, ces éditions rencontrèrent des adversaires et suscitèrent des polémiques très divergentes. Catholiques et protestants, savants et ignorants se jetèrent dans la lice et reçurent ou portèrent des coups plus ou moins violents. M. Bludau suit cette polémique en Angleterre, en France, en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Espagne. Son travail est complet et s'appuie sur une littérature très étendue. L'œuvre d'Érasme est appréciée à sa juste valeur. M. Bludau ne manifeste ni engouement ni esprit de dénigrement à l'endroit du célèbre humaniste.

3. — M. Hoberg nous donne le texte encore inédit de la plus ancienne version latine du livre de Baruch : *Die älteste lateinische Übersetzung des Buches Baruch*. Nous trouvons d'abord des prolégomènes sur la personne de Baruch, sur l'emploi de son livre et de la lettre de

Jérémie par les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles et sur les autres versions latines de ce livre. En dehors de la Vulgate, qui provient de l'Itala et dont le texte est mêlé, il y a une autre version latine, postérieure, faite littéralement sur le texte grec et se rapprochant de l'*Alexandrinus* lorsqu'elle s'écarte de la Vulgate. Sabatier l'a éditée. Pour la lettre de Jérémie, nous n'avons que le texte de la Vulgate. Or, un manuscrit de Léon en Espagne contient une troisième version latine de Baruch. Il est du xe siècle, et une copie en a été envoyée à Rome en 1587, Vat. lat. 4859. Son texte est d'accord avec le grec en beaucoup d'endroits où la Vulgate s'en éloigne; en d'autres passages, au contraire, il se rencontre avec la Vulgate; en plusieurs autres, il ressemble au texte de Sabatier ou s'en rapproche. Il est le plus ancien des trois et il a servi aux deux autres traducteurs. Dans la lettre de Jérémie, les différences sont moindres. M. Hoberg publie sur quatre colonnes, les Septante, la Vulgate, la version de Sabatier et le texte du *Legionensis*. Il mentionne ensuite les autres versions anciennes de Baruch, et il reproduit le texte syriaque d'une première lettre de Baruch, emprunté à l'édition de Mossoul. Si cette lettre est maintenue dans la Bible syriaque catholique, c'est au même titre que la prière de Manassé et autres apocryphes dans nos Bibles latines, *ne prorsus interirent*. Tout ce travail est une bonne contribution à l'édition de vieux textes latins. On regrette seulement que, pour l'établissement du texte, M. Hoberg se soit contenté de la copie du Vatican et n'ait pas consulté directement le *Legionensis*.

4. — La Bible de Reims, traduction catholique anglaise, a été utilisée par les auteurs de la version *autorisée* des anglicans. M. Carleton a établi dans quelle mesure, *The part of Rheims in the making of the english Bible*. L'Introduction comprend deux chapitres. Le premier fait l'historique des versions anglaises, à partir de celle de Tyndal et détermine la place chronologique et l'influence générale de la Bible de Reims. Le second expose quel apport elle a fait à la version *autorisée* au point de vue critique et grammatical et spécifie l'influence exercée pour le fond et la forme. Il résume, d'ailleurs, les trois tables qui constituent l'ouvrage. La première indique les leçons communes à la Bible et à la version *autorisée*, qui ne se trouvent pas dans les autres traductions anglaises; la deuxième, les leçons de la Bible de Reims, adoptées dans la marge et non pas dans le texte de la version *autorisée*; la troisième, les leçons communes aux Bibles de Genève et de Reims et à la version *autorisée*, mais étrangères aux autres traductions. Ce long et minutieux travail de comparaison fournit un appoint considérable à l'étude critique de la Bible anglaise.

5. — Dans ses *Études sur les religions sémitiques*, le P. Lagrange s'est proposé d'éclaircir quelques points obscurs de la religion des

peuples voisins ou parents d'Israël et de mettre le grand public au courant de l'évolution qui se fait dans la critique des sciences religieuses. Il a comparé cette religion à celle des Israélites en vue de faire ressortir le contraste des idées malgré la ressemblance des traditions et des rites. La méthode constamment suivie consiste à s'appuyer exclusivement sur les faits et à les interpréter par eux-mêmes en dehors de tout système préconçu sur les origines de la religion. C'est pourquoi, dans l'Introduction, le savant religieux a examiné la valeur de l'animisme évolutif, appliqué à la religion des Sémites. Cet examen l'a amené à distinguer la mythologie de la religion et à conclure que l'animisme, facteur principal de la mythologie, n'a joué qu'un rôle secondaire dans la religion. Toutefois les études qui suivent ne sont pas la preuve de cette distinction. Avant d'étudier leurs concepts religieux, le P. Lagrange envisage les Sémites comme race et esquisse leurs groupements principaux. Il expose ensuite l'idée qu'ils se faisaient de la divinité par les qualités et les fonctions qu'ils lui attribuaient, et il analyse le nom même de Dieu, nom primitif et très probablement unique, *El* signifiant *but*, puis les noms d'abord communs (*Baal*, maître et seigneur, *mélek*, roi ; Dieu père ou parent), dont ils se servaient pour désigner le divin. Après les dieux, les déesses. Achéra était la dame ou la maîtresse ; Astarté, la planète Vénus et la déesse de l'amour. Les deux idées de sainteté et d'impureté, sans avoir la même origine, resssortissent au même domaine celui du surnaturel ; elles sont corrélatives, mais radicalement opposées, et l'idée de sainteté a précédé celle d'impureté. Les études suivantes sont relatives aux choses sacrées (eaux, arbres, enceinte sacrée, pierres), aux personnes consacrées, au personnel du culte (prêtres et non pas devins), à la circoncision ou consécration personnelle, au sacrifice, qui est d'abord une offrande, puis une immolation, enfin une communion, aux morts (leurs noms, les usages funéraires, la sépulture, les devoirs rendus aux morts, l'autre vie), enfin aux mythes babyloniens et phéniciens. Au sujet de ces derniers, le P. Lagrange n'admet pas l'authenticité de Sanchoniathon ; son œuvre est une fraude littéraire de Philon de Byblos. En appendice sont reproduits plusieurs textes phéniciens du *Corpus inscriptionum semiticarum*. L'auteur présente modestement ses études comme de simples enquêtes qui permettront au lecteur de s'orienter dans les allusions aux systèmes actuellement en cours. Si toutes n'ont pas de conclusion, c'est faute d'information suffisante sur le sujet. En réalité, le P. Lagrange aboutit souvent à des conclusions personnelles et justes. Il n'est inféodé à aucun système ; il ne jure sur l'autorité d'aucun savant. Il étudie les faits aux meilleures sources ; il discute les interprétations qu'on en a données et propose la sienne. On pourra la contester ; on ne pourra pas dénier

l'érudition, la logique, la sincérité et la bonne foi à l'œuvre du savant dominicain. Son livre sera pour les jeunes travailleurs catholiques un ouvrage vraiment initiateur et un modèle de bonne méthode.

6. — La délégation française en Perse a trouvé, dans les fouilles de Suse, un code babylonien gravé en caractères cunéiformes sur la pierre et promulgué par Hammurabi, l'Amraphel de la Bible, qui régnait vers l'an 2250 avant Jésus-Christ. Le P. Scheil l'a déchiffré et en a publié une traduction française. M. Winckler vient de le traduire en allemand : *Die Gesetze Hammurabis*, dans la revue *Der alte Orient*. Cette inscription est le document de beaucoup le plus important qu'on possède jusqu'ici sur l'ancienne civilisation des Babyloniens et elle reproduit le plus ancien *corpus juris* connu. Le Roi est représenté sur sa stèle en face du dieu Soleil, duquel il reçoit les prescriptions qu'il édicte. Son code, qui est purement civil et administratif, comprenait 282 articles. Cette évaluation n'est qu'approximative, car cinq colonnes ont été effacées par le polissage de la surface de la stèle et les n°s 66-99 manquent. Ces lois qui concernent les personnes, les biens, les contrats, les délits et les crimes, sont exprimées en des formules commençant uniformément par *Si* et constituent un recueil d'hypothèses juridiques. Elles sont en elles-mêmes extrêmement intéressantes et conviennent à une société organisée au point de vue agricole et commercial. Il est impossible d'en donner une analyse; il faut les lire. Elles présentent un plus grand intérêt encore si on les compare avec le code civil et pénal des Hébreux, surtout avec le code de l'alliance. Les différences entre les deux codes résultent de la diversité des deux civilisations. La multiplicité et le détail des prescriptions d'Hammurabi montreront que la législation mosaïque n'a pas besoin, pour être applicable, d'être rabaissée à une époque moderne. Longtemps avant elle, il existait tout un code détaillé de législation écrite.

7 et 8. — Sous le titre commun : *La Bible et l'Orientalisme*, M. Ermoni résume dans la collection : *Science et Religion*, les rapprochements entre la Bible, l'égyptologie et l'assyriologie. Dans *la Bible et l'Égyptologie*, il expose successivement leurs harmonies au sujet de la création, de l'anthropologie, de l'archéologie, du culte, de l'histoire et de la géographie, les prétentions du rationalisme et la supériorité de la Bible sous le rapport de la cosmogonie, du monothéisme et de la morale. La seconde brochure est consacrée à *la Bible et à l'Assyriologie*. Des points de contact sont établis à propos du récit de la création, du Paradis terrestre, de l'arbre de vie, des chérubins, du glaive flamboyant, du déluge, des exploits de Nemrod, de la tour de Babel, d'Abraham, du serpent d'airain, de plusieurs noms propres, de l'histoire des empires d'Assyrie et de Babylone et des rois syriens, de la géographie et enfin du dogme et de la morale. Les savants n'y apprendront rien de nouveau ;

ce ne sont que brochures de vulgarisation. La rédaction nous a paru un peu hâtive, et, à la page 32 de la seconde brochure, le nom assyrien de Chodorlahomor est maintenu après que le R. P. Scheil a abandonné lui-même sa première lecture.

9. — La conférence de Delitzsch : *Babel und Bibel* (Voir *Polybiblion*, t. XCV, p. 196-197), a eu en Allemagne un long retentissement et a provoqué une polémique qui n'a pas encore cessé. Un assyriologue, M. Alfred Jeremias, se jette en plein dans la mêlée : *Im Kampfe um Babel und Bibel.* Il veut dire un mot d'accord et d'opposition. Il relève quelques inexactitudes de M. König et remet au point certaines de ses affirmations (voir *ibid.*, p. 197-198). Il n'admet pas qu'il y ait des fautes de copistes sur les cylindres babyloniens, dont la valeur historique lui paraît supérieure aux Livres saints, œuvres religieuses plutôt qu'annales strictement historiques. Il justifie l'affirmation qu'Hammurabi était un Chananéen, en disant que cette désignation était plutôt géographique qu'ethnologique. Delitzsch a eu tort de prétendre que les tribus chananéennes étaient monothéistes. A Babylone, il y avait seulement une doctrine ésotérique, suivant laquelle les idoles n'étaient que la représentation de la divinité, mais le peuple était polythéiste. Le monothéisme pur n'a été connu qu'en Israël. Jahu est le nom de Dieu dans les pays occidentaux. Si Jahvé en dépend, il est néammoins le nom propre du vrai Dieu. M. Jeremias discute ensuite une conférence de M. Budde sur l'Ancien Testament et les fouilles. Celui-ci attaquait l'explication mythologique que M. Winckler donne de l'histoire d'Israël et rejetait ce « panbabylonisme qui met son poing de géant sur l'Ancien Testament. » M. Jérémias ne croit pas que ce danger existe. Les fouilles ne sont menaçantes que pour les constructions artificielles de l'école critique Wellhausen-Stade, dont M. Winckler s'est dégagé. Au lieu de babylonisme, il faut dire l'ancien Orient, car, à côté de la Babylonie, il y a deux autres centres de la civilisation, l'Égypte et l'Arabie. Les inscriptions arabes aideront à comprendre l'ancien Israël ; les vieux documents babyloniens nous renseigneront sur la civilisation de Chanaan. M. Jeremias croit que l'interprétation mythologique de M. Winckler peut se concilier avec la vérité de l'histoire. Il discute enfin d'autres affirmations de M. König et montre que les Babyloniens, par leur science astronomique, leur littérature et leur art ont exercé une influence réelle sur le monde entier. Toutes les assertions de M. Jeremias n'ont pas une égale valeur, et l'esprit de système n'est pas toujours étranger à ses observations.

10. — Le *Mémoire* de M. Ph. Berger *sur les inscriptions de fondation du temple d'Esmoun à Sidon*, présenté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, expose une des découvertes les plus surprenantes qui aient été faites depuis longtemps dans le domaine de l'épigraphie

sémitique. En 1900, six inscriptions à peu près identiques ont été extraites des ruines du temple d'Esmoun, près de Sidon. M. Berger fait l'historique de la découverte et prouve l'authenticité des inscriptions. Elles sont commémoratives de la construction du temple, par Bodastart, roi des Sidoniens. M. Berger traduit les originaux et justifie son interprétation. Il expose à la fin les conclusions historiques qui en découlent. Ces inscriptions sont contemporaines de celles d'Esmounazar et de Tabnit et sortent du même milieu. Elles leur ressemblent par la paléographie, le style, les formules et les expressions. La parenté est plus étroite encore avec la seconde inscription royale de Sidon, qui mentionne un roi du nom de Bodastart. C'est le même personnage, petit-fils d'Esmounazar I ou II. L'archéologie et l'épigraphie portent à placer ces inscriptions au commencement du IVe ou du Ve siècle avant Jésus-Christ. Six planches hors texte en donnent la reproduction.

11. — M. l'abbé Servais a fait, en soixante leçons, un résumé très succinct de *l'Histoire sainte*. Il suit les opinions courantes des exégètes catholiques; il tient les jours de la création pour de simples divisions d'un plan logique. Toutefois, il ne se borne pas au seul exposé des faits; les mœurs, les institutions civiles et religieuses, la géographie ont leur place dans ce petit livre, rédigé d'ailleurs avec un réel souci de faciliter l'étude. Les sommaires qui précèdent chaque leçon, les divisions, les procédés typographiques, en font un bon manuel élémentaire.

12. — *Les Origines*, de M. de Curley, contiennent quatre études. La première est un dialogue philosophique, dans lequel l'éternité du monde est réfutée, le commencement des choses et par suite l'existence d'un Créateur sont démontrés. La deuxième traite de l'œuvre des six jours. L'auteur est partisan d'un concordisme modéré. Pour lui, les jours de la création ne sont ni des jours ordinaires, ni des périodes indéterminées. Ils ne mesurent pas la durée des évolutions créatrices; ils en indiquent seulement le nombre et l'ordre. Ils correspondent aux six phases de la création, dont ils marquent le commencement et l'inauguration. La troisième étude est sur l'Éden, sa création, les faits dont il a été le théâtre, sa disposition géographique dans la région des sources paradisiaques, sa reconstitution à l'aide de la chronologie et de la géologie et sa disparition. La quatrième s'occupe des évènements qui ont rendu si fameux le berceau du monde. M. de Curley maintient à la première page de l'histoire son caractère historique et repousse son interprétation mythique et allégorique. L'épilogue nous transporte à la fin des âges. Il renferme une analyse de l'Apocalypse, de laquelle il résulte que la révélation de saint Jean, la dernière, est en majeure partie eschatologique et nous prédit les luttes de l'Antéchrist contre

le Christ à la fin des temps. Ce livre n'est pas banal ; il expose, en fort bon style, des vues particulières qui sortent des chemins battus.

13. — Les critiques rationalistes englobent le livre de Josué dans leurs théories sur l'Hexateuque. Dans son *Commentarius in librum Josue*, le P. de Hummelauer déclare insuffisantes les raisons de rattacher ce livre comme un sixième tome au Pentateuque. Il n'admet donc pas la distinction des sources D, P, JE, et le système analytique de l'école Wellhausen-Stade lui paraît absurde. S'il reconnaît des deutéronismes, il nie l'existence d'un rédacteur deutéronomiste. Il a son système à lui. A ses yeux, la source principale du livre de Josué a été une série d'annales sur l'histoire des guerres d'Israël. Ce document, combiné avec des statistiques qui en étaient distinctes, a formé le livre original de Josué, dont le titre ne désignait pas l'auteur, mais le sujet. L'auteur a ordonné logiquement les matériaux qu'il utilisait et les a retouchés conformément à son but religieux, qui était de continuer l'histoire sainte depuis la mort de Moïse jusqu'à celle de Josué. Les discours sont vrais pour le fond, mais la forme oratoire est l'œuvre de l'historien. Le but a influé aussi sur le choix des faits et sur la forme des récits, sans nuire toutefois à la vérité historique. Le livre actuel diffère de l'original qui a été abrégé plutôt qu'allongé, et modifié pour devenir plus religieux encore. Les changements n'ont pas été opérés par une seule main ; ils ont été introduits peu à peu par une série de correcteurs qui étaient inspirés, sinon pour les retranchements, du moins pour les additions qu'ils faisaient. L'auteur n'est donc pas Josué, comme on l'a cru parfois en s'appuyant sur une tradition historique qui ne s'impose pas et qu'il faut rejeter. Il n'est pas davantage Esdras ou un de ses contemporains. C'est un inconnu qui vivait dans l'intervalle de la mort de Josué à l'avènement de David au trône. Les modifications ont été produites depuis lors jusqu'à Esdras, et quelques-unes ont été faites sous l'influence du Deutéronome. Le commentaire est à la fois critique et exégétique. Il tient compte des leçons du grec, dont le texte reçu est beaucoup plus correct et moins paraphrasé que le texte massorétique. L'exégèse est elle-même traditionnelle et scientifique. On y retrouve cependant les opinions personnelles du commentateur, par exemple, touchant l'apostasie générale des Hébreux à Cadès-Barné et l'existence de prêtres antéaaroniques. Signalons deux particularités : le double récit, VIII, 30-32, et XXIV, de l'unique renouvellement de l'alliance et l'interprétation du miracle de Josué arrêtant le soleil. Selon le P. de Hummelauer, la bataille fut interrompue par les ténèbres et par l'orage de grêle dans la matinée. Josué demanda à Dieu que le soleil reparût afin de poursuivre l'ennemi et d'achever sa défaite. Soudain, à sa prière, le soleil et la lune apparurent de nouveau sur l'armée israélite, tandis que le noir orage tombait encore sur les Amorrhéens. Le jour ainsi recom-

mencé continua son cours régulier. Il ne fut pas plus long que les jours ordinaires, mais il fut marqué par deux levers et deux couchers du soleil. Cette explication ne nie pas le miracle ; elle le fait consister en ce que la lumière du soleil brilla soudain sur les Hébreux et non sur l'armée ennemie. L'interprétation ordinaire ne repose pas sur une réelle tradition exégétique. Là nouvelle mérite examen ; elle couperait court, si elle est fondée, à une grosse objection.

14.— *Le Livre des Juges*, commenté par le P. Lagrange, est le premier volume d'une série qui comprendra toute la Bible. Il inaugure aussi, au moins chez les catholiques de langue française, une explication philologique et critique du texte original des Livres saints. Toutefois le texte hébreu n'est pas reproduit. Une version fait connaître tout ce qu'on peut tirer du texte massorétique et indique, au moyen de signes typographiques, comment on peut suppléer à ses imperfections. Lorsqu'elle suppose un autre texte hébreu, celui-ci est restitué et les raisons de l'option sont données au commencement des notes du commentaire. Ainsi se fait la critique textuelle, qui constate les lacunes, élimine les gloses et corrige les altérations. Pour chaque morceau du texte, elle est suivie d'un exposé, distinct ou réuni de la critique littéraire et historique. Sous le rapport littéraire, le P. Lagrange est partisan de la théorie des sources. Il oppose aux excès de la critique indépendante les résultats, qui lui paraissent certains ou probables, d'une critique modérée. Selon lui, le livre de Josué est une compilation dont l'unité est constituée par un cadre, dont l'histoire d'Othoniel est le type et qui est l'œuvre du rédacteur deutéronomiste. Mais celui-ci utilisait des documents préexistants : une histoire épisodique des guerres de Jéhovah, dont l'auteur, s'il n'est pas le jéhoviste du Pentateuque, est du moins de son école, et une histoire religieuse qui se rattache au document élohiste, déjà soudé par un premier rédacteur dans un but moral, de façon à montrer le secours accordé par Dieu à son peuple. Au temps d'Esdras, un dernier rédacteur, l'auteur inspiré du livre, a ajouté la première Introduction et les appendices. Les faits sont donc attestés, et il faut maintenir le fond du récit comme historique; le cadre seul est artificiel. Le P. Lagrange sauvegarde ainsi la vérité de l'histoire sainte, qu'il interprète toutefois conformément aux conceptions qu'il prête aux divers rédacteurs. Le commentaire n'a rien du commentaire moral et ne vise pas à l'édification ; il est d'ordre strictement scientifique et critique. Quoique beaucoup de restitutions du texte nous paraissent trop conjecturales, quoique les résultats de la critique littéraire, sans être tout à fait arbitraires, soient au moins hypothétiques et reposent sur des indices trop faibles, souvent sur des impressions subjectives plutôt que sur des constatations objectives, les exégètes tireront grand profit du commentaire philologique et grammatical du P. Lagrange.

15. — Le *Commentarius in Ecclesiasticum* est le premier qui ait paru depuis la découverte d'un certain nombre de fragments du texte hébreu. Le P. Knabenbauer expose, dans une courte Introduction, les conclusions critiques de son travail. Le fils de Sirach vivait sous le pontificat de Simon II et sous le règne de Ptolémée IV (222-205). Son petit-fils fit la traduction grecque du livre en Égypte, vers 132. Le texte hébreu récemment découvert est l'original et non une retraduction. Il est exposé en distiques et écrit selon un mètre particulier. Les notes marginales proviennent d'autres manuscrits hébreux et ont été prises comme variantes de recensions divergentes. La version grecque rend librement l'original et contient des changements faits à dessein, des erreurs de lecture et des fautes de traduction. S'il faut le plus souvent la corriger d'après l'hébreu, elle a gardé cependant de bonnes leçons. Il y a lieu, d'ailleurs, de distinguer deux catégories de manuscrits grecs. La version syriaque a été faite sur l'hébreu, mais avec recours au grec en quelques cas; elle est assez libre, elle paraphrase et a des lacunes. La version latine, antérieure à saint Jérôme, en partie africaine et en partie européenne, dérive du texte grec, mais d'un texte glosé, sans recours à l'hébreu. Le texte présentant dans ces différentes recensions des leçons très divergentes, il fallait choisir la meilleure. Le P. Knabenbauer le fait avec succès dans tout le cours de son commentaire, avant d'exposer le sens littéral. Il a publié en appendice les fragments hébreux, tels que les manuscrits les fournissent, sans corrections ni compléments. Il y a joint une traduction latine aussi littérale que possible. Il faudra désormais consulter ce commentaire de préférence à tous les anciens.

16. — Dans une brochure d'apologétique populaire sur la *Valeur historique de l'Évangile au point de vue de la science et de la critique moderne*, le P. Lodiel montre qu'on trouve dans l'Évangile tous les caractères de la vérité et même les marques d'une œuvre divine, soit qu'on l'examine en lui-même, soit que l'on considère son origine, ses auteurs, sa place dans l'histoire et les effets qu'il a produits dans le monde. Les preuves de la vérité de l'Évangile sont simplement indiquées ; elles pourraient être plus développées, ne fût-ce que pour remplir la place laissée vide en beaucoup de pages. Les adversaires réfutés sont encore Strauss et Renan; il y en a, hélas! d'autres et de plus récents, et d'aussi dangereux. La pensée complète de Renan sur les épîtres de saint Paul n'est pas reproduite (p. 18). Il est dit (p. 26) que l'épître du pape saint Clément a été écrite vers l'an 70 (?) à l'Église d'Antioche (!). Chacun sait qu'elle est postérieure à 90 et qu'elle a été adressée à l'Église de Corinthe.

17. — Pour lire facilement et méditer fructueusement les textes évangéliques, sans le secours d'un commentaire, il est nécessaire de con-

naître le sens de beaucoup de locutions, les faits historiques, les mœurs, les usages et les coutumes des Juifs à l'époque de Notre Seigneur. Il est utile aussi d'être renseigné sur l'autorité des Évangiles, leur valeur historique et dogmatique, leurs rapports, leurs ressemblances et leurs divergences. M. l'abbé Lesêtre a préparé pour les lecteurs ordinaires cette *Clef des Évangiles* et il a rédigé à leur usage un abrégé d'introduction historique et critique. La première partie traite des quatre Évangiles, de leur autorité dogmatique et des problèmes évangéliques (question synoptique et johannine). La seconde s'occupe de la situation géographique et politique, de la vie religieuse, matérielle et sociale de la Palestine à l'époque évangélique, et du langage de l'Évangile. La troisième pénètre dans le contenu des Évangiles et expose l'harmonie et la chronologie évangélique, les relations du Sauveur, sa doctrine, les sources et la méthode de sa prédication, ses paraboles, ses miracles, sa résurrection, son caractère et sa divinité. Cette analyse montre la richesse de fond de ce petit livre, dont M. Vigouroux a loué l'exactitude de la doctrine et la clarté de l'exposition. Ajoutons que l'ouvrage est orné de quatre cartes et de vingt et une gravures et souhaitons qu'il passe en beaucoup de mains.

18. — La seconde édition de la *Synopsis Evangeliorum*, de M. Azibert, est augmentée d'une étude sur les divers systèmes de concordances et contient des notes justificatives plus étendues. On connaît le caractère particulier de cette concorde : elle suit l'ordre historique des faits d'après saint Luc, notamment pour les huit derniers mois de la vie de Notre Seigneur entre la Transfiguration et la Passion. Au lieu de plusieurs séjours de Jésus à Jérusalem et en Judée, dont parle saint Jean, saint Luc semble raconter un seul et unique voyage, qui commence en Galilée vers le mois d'août et se termine à Jérusalem aux approches de la grande semaine. Comment concilier deux récits si divergents ? M. Azibert procède ainsi : Après son second séjour à Jérusalem lors de la fête de la Dédicace (décembre), Jésus retourne en Galilée et y demeure jusqu'en février. A la fin de ce mois, il entreprend le voyage de huit semaines (et non de huit mois), raconté par saint Luc. Ce système, dont nous n'indiquons que les grandes lignes, simplifie la synopse des Évangiles, coupe court au morcellement des textes, aux interversions et aux anticipations des récits. Les textes sont, par suite, reproduits sur quatre colonnes, sans modification de l'ordre primitif ; des caractères typographiques spéciaux indiquent les rares passages qu'il est nécessaire de déplacer. Les préliminaires, les notes et les index fournissent une masse de renseignements utiles, et font de cette Synopse un ouvrage d'un maniement facile et rendent son emploi fort commode.

19. — *Jésus-Christ et les autres personnages de l'Évangile* ont chrono-

logiquement la première place dans la *Somme des connaissances humaines*, que M. Élie Blanc entreprend, bien qu'ils forment logiquement le 57e volume de cette *Encyclopédie chrétienne et française du* XXe *siècle*. On y trouve la substance des Évangiles et des Actes groupée et condensée autour des noms de Jésus, Marie, Joseph, des Hérodes, des grands prêtres, des douze apôtres, de saint Paul et de ses principaux disciples. Pour les faits de l'Évangile, un seul récit est choisi, traduit sans combinaison avec les parallèles et accompagné de courtes réflexions, nécessaires pour relier les évènements. Les renseignements sont puisés à de bonnes sources. Le seul reproche que je formulerai, c'est qu'on affirme avec trop d'assurance des détails incertains, sinon légendaires, concernant notamment les personnages secondaires.

20. — Dans *le Christ devant l'histoire et la raison*, le P. Villard se propose un but apologétique ; il veut prouver la divinité de Jésus. L'ouvrage comprend onze chapitres. Les deux premiers servent d'introduction. Il y est question des négateurs de la divinité du Christ, groupés autour de Strauss et de Renan, et des témoignages favorables, miracles et prophéties, dont la théorie générale est brièvement résumée. Les six chapitres suivants exposent ces témoignages : ceux du Précurseur, ceux des miracles accomplis par Jésus dans le monde physique, dans le monde humain, guérisons et résurrections, et dans le monde des esprits, enfin les prophéties. Les trois derniers chapitres tirent les conclusions. L'auteur examine les affirmations que le Christ a données de sa divinité et leur valeur. Dans tout cela, il n'y a pas de critique savante, mais un simple et vivant exposé des principales preuves de la divinité de Jésus-Christ. La démonstration suffira aux âmes de bonne volonté, et l'ouvrage pourra servir aux prédicateurs.

21. — Bien différentes sont les *Études* du P. Rose *sur les Évangiles !* Elles abordent des questions critiques et ont été rédigées pour tranquilliser les esprits troublés par la science rationaliste. Quelle a été la formation du tétramorphe ? Pourquoi et quand l'Église a-t-elle reçu seulement les quatre Évangiles canoniques ? Le P. Rose discute l'opinion de Harnack et n'admet pas que le groupement des quatre Évangiles canoniques soit un compromis, rendu nécessaire par la controverse avec les hérétiques. La conception surnaturelle de Jésus a été crue par les premiers chrétiens. Elle est formellement attestée par saint Luc et n'est pas infirmée par le silence de saint Marc, de saint Jean et de saint Paul. Ce dogme a pris naissance en Judée et non en terre grecque. Le royaume de Dieu, prêché par Notre Seigneur, était spirituel et universel, alors que les Juifs attendaient un royaume temporel et national. L'idée de Jésus était donc supérieure à celle des Juifs. Jésus a révélé au monde la paternité divine et a spécialement prouvé que Dieu aime les hommes en créant en eux la vie surnaturelle. Jésus a

donné une signification nettement messianique au titre de Fils de l'homme qu'il s'est attribué. Mais le titre de Fils de Dieu, faut-il l'entendre, au sens araméen, d'une simple participation au divin, ou, au sens grec, de la filiation divine? Le P. Rose discute longuement diverses applications de ce titre. J'estime qu'il a exclu trop facilement comme ne prouvant pas la divinité de Jésus quelques passages où il est employé. Mais il reconnaît dans les Synoptiques assez de preuves de cette divinité pour qu'il soit injuste de lui reprocher d'avoir nié ou atténué la filiation divine du Sauveur. Les accusations d'adoptianisme et de nestorianisme, portées contre lui, sont de pures calomnies. Saint Paul n'a pas enseigné le premier que Jésus était mort pour nos péchés et par substitution pour nous; Jésus a eu l'intention et le dessein de donner à sa mort une valeur rédemptrice. Enfin, si les récits des apparitions de Jésus ressuscité paraissent contradictoires, on peut les harmoniser et les deux traditions ne sont pas irréductibles. Le fait de la résurrection, attesté par les Douze et par saint Paul, n'en reste pas moins certain, et on ne peut donner aucune autre raison plausible du tombeau vide. Le P. Rose discute solidement, bien que d'une façon un peu oratoire, les hypothèses critiques qu'il examine. Si quelques affirmations de détail restent contestables, l'ensemble du livre est excellent et fait honneur à son auteur.

22. — Le *Commentaire critique et moral sur l'Évangile selon saint Luc* est une œuvre de vulgarisation. M. Girodon s'adresse aux personnes qui ont une culture générale et veut leur faire lire l'Évangile avec intérêt et profit. Dans une Introduction assez étendue, il traite des sources, de l'auteur, de la date et du lieu de la composition, de l'intégrité, de l'autorité divine et humaine, du plan, de la langue, des caractères distinctifs et de l'histoire du texte du troisième Évangile. Son dessein est d'exposer toutes ces questions dans leur état actuel. Mais, bien qu'il ait consulté des exégètes récents, surtout anglais et allemands (anglicans ou protestants), il n'a pas eu la préparation suffisante pour faire une œuvre vraiment scientifique. Aussi serait-il facile de relever dans son livre nombre d'inexactitudes et d'imprécisions. Il a adopté la traduction de Crampon « fidèle, dit-il, claire, élégante et conforme aux derniers travaux d'exégèse » (?). Il a suivi la division de Godet. Les deux parties, critique et morale, du commentaire sont très inégalement développées selon les circonstances. Il y a de longues discussions sur certains points de chronologie et d'histoire. L'auteur recommande aux lecteurs qu'elles n'intéresseraient pas de les passer. Sous ce rapport, il y aurait encore des réserves à faire. Les réflexions morales sont généralement sages et pieuses; elles viennent d'un prêtre expérimenté qui connaît les besoins et les aspirations des âmes. Malheureusement, elles sont, çà et là, déparées

par des anecdotes d'actualité, une autobiographie... naïve, etc. Enfin des difficultés étrangères au sujet sont parfois soulevées et restent sans solution; il vaudrait mieux ne pas les apprendre à des lecteurs qui peut-être les ignorent.

23. — Le P. Bonaccorsi a recueilli avec un soin judicieux des *Notes d'exégèse et d'histoire sur Noël*. Il a prouvé l'authenticité de l'Évangile de la Nativité, dans saint Luc, et il en a expliqué les détails les plus importants. Il a cherché à déterminer l'année et le jour de la naissance de Jésus; il a étudié l'origine et les particularités de la fête de Noël. Il a exposé ce qui concerne le culte et les reliques de la crèche, ce que Noël a été dans l'art, la littérature et les coutumes populaires. Les récits des apocryphes sur la naissance du Christ sont reproduits en appendice. Ce petit livre, orné de gravures, traite avec érudition et une sage critique, des principales questions relatives à une des plus grandes fêtes de l'Église. Sa lecture est aussi attrayante qu'instructive.

24. — En écrivant une *Histoire des livres du Nouveau Testament*, M. Jacquier s'est proposé de fournir toutes les données historiques nécessaires pour aborder utilement l'étude de ces livres. Il les a donc replacés dans leur milieu historique et doctrinal. Il a recherché l'occasion qui les a fait écrire; il a exposé les idées philosophiques et religieuses de leurs auteurs; il a retracé l'état intellectuel et moral des premiers lecteurs. Il a dû prouver aussi l'authenticité de ces écrits, niée ou discutée pour la plupart d'entre eux. Il les a analysés eux-mêmes et en a dégagé les idées directrices dont il a montré l'enchaînement. Dans le premier volume que nous annonçons, ce plan a été réalisé pleinement pour les Épîtres de saint Paul. Un chapitre préliminaire concerne la chronologie et la langue du Nouveau Testament, et l'histoire de l'Apôtre. On ne peut que louer la richesse des informations et l'esprit scientifique dans lequel tout le sujet est traité. M. Jacquier mêle heureusement les sentiments traditionnels aux conclusions les plus certaines de la critique historique. Il discute les problèmes non encore résolus et les opinions aventureuses par des arguments positifs, par des textes et des faits. Il exagère un peu, me semble-t-il, les influences rabbiniques exercées sur l'esprit et les idées de Paul. L'exposition est claire et précise; elle pourrait être plus méthodique. Tel qu'il est, ce livre sera un excellent instrument de travail pour des étudiants. Si l'on veut qu'il devienne un manuel d'enseignement, il y faudrait plus d'ordre extérieur, des divisions mieux marquées logiquement et typographiquement, et moins de sécheresse d'exposition.

25. — Au cours des vingt dernières années du XIXe siècle, des critiques ont nié l'unité de composition de l'Apocalypse. Ils ont proposé divers systèmes : une apocalypse juive a été remaniée par plusieurs mains; des sources d'époques différentes ont été mêlées et combinées; des

fragments plus anciens ont été introduits dans l'Apocalypse johannine. M. Kohlhofer discute ces systèmes et maintient à leur encontre l'unité de composition de l'Apocalypse : *Die Einheit der Apokalypse gegen die neuesten Hypothesen der Bibelkritik.* Il les examine d'abord en général et montre que cette méthode critique de vivisection et de reconstitution manque de fondements solides et qu'elle aboutit à des résultats très divergents et purement subjectifs. D'ailleurs l'Apocalypse de saint Jean diffère des apocalypses apocryphes et se présente comme l'œuvre d'un contemporain ; les manuscrits n'offrent pas de traces de tant de remaniements. M. Kohlhofer expose et réfute successivement et en détail les diverses hypothèses. L'Apocalypse ne contient ni morceaux chrétiens de doctrines divergentes, ni éléments juifs ou judéo-chrétiens, gnostiques, hellénistiques, empruntés aux apocalypses antérieures, ou provenant de la mythologie païenne, égyptienne ou babylonienne. D'autre part, son unité n'est pas détruite par les contradictions dans les chiffres, par les répétitions ou doublets, par les prolepses, qu'on prétend découvrir. Il n'y a pas davantage interruption dans le développement logique des idées. Les passages soi-disant différents ne répondent pas à des situations d'époques diverses. Enfin, il n'y a pas de divergences caractéristiques de style. La discussion est bien conduite et elle fait bonne justice des excès de la critique interne appliquée à l'Apocalypse.

26. — M. Bonnet a terminé son édition critique des Actes apocryphes des Apôtres. Le troisième volume, qui vient de paraître, contient les *Acta Philippi*, les *Acta Thomae* et les *Acta Barnabae*. L'Introduction fait connaître les éditions précédentes, les manuscrits consultés et la méthode suivie. Le texte grec des Actes de ces trois Apôtres est publié avec tout l'appareil savant des variantes et, au besoin, des recensions. Les *Index* résument les trois volumes et achèvent toute la publication commencée par Lipsius et menée si heureusement à terme par M. Bonnet. Nous avons donc désormais une édition complète et scientifique des *Acta apostolorum apocrypha*. E. MANGENOT.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, ouvrage commencé par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et continué par FR. SCHRADER. Paris, Hachette, (1902,) in-folio, n° 3, *Mappemonde* ; n° 19, *Espagne et Portugal, feuille Sud-Ouest* ; 2 fr. la feuille. — 2. *Carte du Bas-Congo*, par H. DROOGMANS. Bruxelles, Jean Malvaux, mai 1902, in-folio ; feuilles 4 et 8. — 3. *The International Geography*, by twenty authors ; edited by HUGH ROBERT MILL. London, George Newnes, 1900 (2e éd.), in-8 de XX-1088 p., illustré, cartonné, 18 fr. 75. — 4. *Précis de géographie économique*, par MARCEL DUBOIS et J.-G. KERGOMARD. 2e éd. revue et corrigée avec la collaboration de LOUIS LAFFITTE. Paris, Masson, 1903, in-8 de VIII-837 p., 8 fr. — 5. *Géographie agricole de la France et du monde*, par J. DU PLESSIS DE GRENÉDAN. Paris, Masson, 1904, in-8 de XX-425 p.,

avec fig., 7 fr. — 6. *Le Gouffre et la rivière souterraine de Padirac (Lot)*, par E.-A. Martel. Paris, Delagrave, s. d., in-12 de 180 p., avec carte et fig., 2 fr. 50.— 7. *Sur les chemins d'Irlande*, par F.-J. Lardeur. Paris, Boyveau et Chevillet, 1902, in-12 de iv-299 p. — 8. *L'Impérialisme allemand*, par Maurice Lair. Paris, Colin, 1902, in-12 de vii-341 p., 4 fr. — 9. *Au Lazaret. Souvenirs de quarantaine*, par Jean Bertot. Tours, Deslis, 1902, in-12 de 299 p., avec grav., 3 fr. 50. — 10. *Aux pays d'Homère*, par le baron E. de Mandat-Grancey. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-12 de 385 p., avec grav., 4 fr. — 11. *La Valachie. Essai de monographie géographique*, par Emmanuel de Martonne. Paris, Colin, 1902, in-8 de xix-385 p., avec cartes et grav., 12 fr. — 12. *En Atlantique. Gloires du Portugal*, par Augustin Fournier. Antibes, Roux, 1902, in-12 de 230 p. — 13. *La Chute de l'empire de Rabah*, par Émile Gentil. Paris, Hachette, s. d. (1902), in-8 de iv-308 p., avec carte et grav., 10 fr. — 14. *Dix années au Tanganyka*, par F. Coulbois. Limoges, Pierre Dupont, 1901, in-8 de 304-xii p., avec carte et grav., 3 fr. 50. — 15. *Djibouti, Mer Rouge, Abyssinie*, par G. Angoulvant et Sylvain Vignéras. Paris, Librairie africaine et coloniale, 1902, in-12 de 415 p., 3 fr. 50. — 16. *Le Japon politique, économique et social*, par Henry Dumolard. Paris, Colin, 1903, in-12 de viii-343 p., 4 fr. — 17. *La Vie au rancho*, par le président Th. Roosevelt ; trad. d'Albert Savine. Paris, Dujarric, 1903, in-12 de vii-313 p., 3 fr. 50.

1. — Les lecteurs du *Polybiblion* savent depuis longtemps en quelle estime nous tenons l'*Atlas universel de géographie* commencé par feu Vivien de Saint-Martin et continué par M. Fr. Schrader. L'examen des deux feuilles récemment parues nous a confirmé dans notre opinion antérieure : la *Mappemonde* (carte n° 3) est vraiment, comme l'ont voulu le directeur de la publication et son collaborateur M. Giffault, un résumé cartographique de nos connaissances générales physiques sur le globe ; elle est surtout intéressante au point de vue océanographique et fait parfaitement ressortir, à côté des grandes élévations continentales, les fortes dépressions maritimes. Des cartons, que nous eussions souhaités plus nombreux, sont consacrés à la chute annuelle des pluies et aux vents, aux zones de végétation et aux courants marins. — De la feuille Sud-Ouest de la Péninsule ibérique (carte n° 19), dressée par le colonel F. Prudent avec le soin et l'exactitude minutieuse qu'apporte ce distingué cartographe à tous ses travaux, nous nous bornerons à dire qu'elle est le digne pendant de celle du Nord-Est, dont nous avons, il y a quelques mois, indiqué le mérite et la nouveauté.

2. — A tous ceux qui s'intéressent aux progrès cartographiques de l'Afrique équatoriale, signalons la nouvelle publication de deux des feuilles de la *Carte du Bas-Congo*, dressée à l'échelle du 1,000,000e par M. H. Droogmans. Nous avons dit en son temps quelle était la valeur de cette œuvre ; la mise à jour des deux feuilles 4 (Matadi) et 8 (rivière Lufu) de cette carte nous fournit l'occasion de répéter combien elle est méritoire et quelle est son utilité. Malheureusement, aucune notice, si courte soit-elle, ne vient indiquer à quels voyageurs nous sommes redevables des améliorations apportées à ces deux feuilles ; la chose mériterait cependant d'être mentionnée, dans l'intérêt même de la science belge, qui a fait dans l'État indépendant une œuvre très fructueuse et généralement très mal connue dans les détails.

3. — Cherchez-vous un précis de géographie générale? En voici un qui est excellent, et dont, à tous égards, il convient de recommander la lecture : c'est celui dont M. Hugh Robert Mill, le savant secrétaire de la Société de géographie de Londres, a tracé le plan et dirigé la publication, et qui est intitulé : *The International Geography*. Soixante-dix auteurs, parmi lesquels MM. de Lapparent, Raveneau, Aug. Bernard et Maurice Zimmermann, ont collaboré à la rédaction de ce volume, où chacun a rédigé, sur la partie du globe qu'il connaissait le mieux, des pages substantielles dans lesquelles sont mis en valeur les faits les plus importants, les plus caractéristiques. Peut-on souhaiter, par exemple, sur les régions polaires, des chapitres mieux informés que ceux dont Sir W. Martin Conway, l'illustre Nansen et Sir John Murray sont les signataires? Peut-on, pour le Dominion canadien, demander mieux que ce qu'a écrit M. J. Burr Tyrrell, ou, pour l'Afrique équatoriale orientale, rêver meilleur géographe que le Dr J. W. Gregory? « The right man in the right plan, » voilà le principe qui a guidé M. Mill dans le choix de ses collaborateurs, et, si l'on peut trouver que M. Alfred Grandidier était, plus que tout autre, désigné pour traiter de Madagascar, il convient de reconnaître loyalement que le Rev. J. Sibree est, pour en parler, une véritable autorité. Du côté des collaborateurs de M. Hugh Robert Mill, on doit donc avoir complète sécurité ; en ce qui concerne le plan même de l'ouvrage, il est parfait : pour chaque pays, on débute par envisager la configuration générale et la géologie, en même temps que tous les caractères physiques; puis vient l'étude de la population, celle de la géographie économique, enfin l'étude des différentes régions et des principales villes; un tableau statistique et une courte bibliographie terminent chaque partie. — Une étude générale des principaux traits physiques, ethnographiques et historiques de chaque partie du monde, faite à un point de vue strictement géographique, précède chaque série de monographies et constitue une excellente introduction aux chapitres qui suivent. Auparavant, une suite de courts chapitres relatifs à la géographie générale fournit, sous le titre de « Principes de géographie, » quelques indications d'ensemble qu'il est indispensable de posséder pour aborder avec fruit des études plus particulières. Pour faire comprendre ce que valent ces chapitres, bornons-nous à dire qu'ils sont signés de MM. Hugh Robert Mill, A. M. W. Downing, E. G. Ravenstein, J. W. Gregory, Sir John Murray, H. N. Dickson, J. Arthur Thomson, A. H. Keane et J. Scott Keltie. *The International Geography* constitue, au total, un très méritoire et très heureux effort pour appliquer à la géographie le principe de cette méthode coopérative qui, dans d'autres parties des études scientifiques, a déjà donné de si bons résultats, et ce n'est pas seulement en Angleterre (bien que, tout naturellement, la géographie du Royaume

Uni et de son empire colonial ait été traitée avec un peu plus d'ampleur) qu'on la lira avec fruit, qu'on en étudiera avec profit les cartes et les ingénieuses figures statistiques. En France même, et pour ses principes de géographie générale comme pour ses monographies nationales, c'est un volume à lire tout autant qu'à consulter.

4. — C'est aussi une géographie universelle que le *Précis de géographie économique* dont MM. Marcel Dubois et J.-G. Kergomard viennent, avec la collaboration de M. Louis Laffitte, de publier la seconde édition; mais (comme l'indique le titre même de cet ouvrage), c'est un côté particulier de la géographie universelle que ses auteurs ont spécialement envisagé. Ils étudient les faits économiques, et ils essaient de les expliquer partiellement par l'influence du milieu géographique, sans pour cela porter la moindre atteinte à la valeur des explications historiques; non contents, d'autre part, de considérer l'échange commercial et les intermédiaires qui en bénéficient, ils remontent toujours jusqu'au fait original de la production. Tels sont les facteurs nouveaux, d'importance primordiale, que M. Marcel Dubois et ses élèves ont très justement et très heureusement introduits dans leur ouvrage, réagissant contre l'habitude invétérée de considérer comme exclusivement commerciale la géographie économique, beaucoup plus complexe et plus intéressante encore. Voilà comment ce *Précis de géographie économique* est une œuvre originale et féconde; on y retrouve, avec toutes les qualités de précision et d'exposition qui sont la caractéristique du talent de M. Marcel Dubois, des idées nouvelles, des considérations qui étonnent parfois, qui font penser toujours. Aussi, saluons-nous avec joie la publication de la seconde édition de ce *Précis*, que nous avons aimé dès le premier jour; c'est un ouvrage d'enseignement, mais d'une portée plus haute et plus générale, un livre d'enseignement national, et non point seulement d'enseignement scolaire.

5. — Du *Précis de géographie économique* de MM. Marcel Dubois, J.-G. Kergomard et Louis Laffitte, il convient de rapprocher la *Géographie agricole de la France et du monde* que vient de publier M. J. du Plessis de Grenédan, professeur à l'École supérieure d'agriculture de Grignon. Non seulement, en effet, cet ouvrage est, à un certain point de vue, le développement du précédent, mais il s'inspire du même esprit, et il procède directement du savant professeur de géographie coloniale de la Sorbonne. M. de Grenédan aime à citer les travaux de M. Marcel Dubois, il en emprunte les idées maîtresses, il en reproduit les cartes. Cela ne l'empêche pas d'ailleurs de faire œuvre originale en matière agricole, ni d'intercaler dans son texte, plein de faits précis d'excellents diagrammes, établis spécialement pour son ouvrage. Aussi, après le marquis de Vogüé, feliciterons-nous M. de

Grenédan d'avoir écrit sa *Géographie agricole de la France et du monde*; c'est vraiment un livre qui a sa place dans la bibliothèque de tout agriculteur éclairé, et aussi de tout Français préoccupé de l'avenir de sa patrie. Il convient, à cet égard comme à beaucoup d'autres, d'être lu concurremment avec le *Précis de géographie économique* dont nous venons de parler.

6. — Voici un livre que nous recommandons d'une manière spéciale à ceux qui s'intéressent à la géographie physique. Il constitue non seulement une complète monographie de Padirac, mais aussi (à un point de vue plus général) un précieux complément des ouvrages d'ensemble de M. E.-A. Martel sur *les Abîmes* et sur *la Spéléologie*. N'attendez donc pas, pour lire *le Gouffre et la rivière souterraine de Padirac*, d'aller dans le Lot et de visiter, en plein causse de Gramat, cette remarquable caverne, une des principales curiosités de la France ; lisez-le dès maintenant tout à loisir, en étudiant comme il convient le beau plan en couleurs, les coupes, les illustrations qui accompagnent cette monographie, due au spéléologiste le plus compétent qui soit en France, au fondateur même de la spéléologie. Ce sera la meilleure préparation à une fructueuse visite du « gouffre du puits de Padirac »; ce sera aussi un bon moyen de vous tenir au courant, en partie du moins, des progrès les plus récents réalisés en France par cette partie de la géographie physique qui s'appelle la *spéléologie*.

7. — Ne demandez pas à M. F.-J. Lardeur de vous entretenir des cavernes qui peuvent exister en Irlande; cela ne le touche pas, surtout depuis que les beautés pittoresques de l'île sont affermées par des sociétés anglaises ou américaines, qui les entourent de solides grilles de fer, et sont journellement visitées par des bandes de touristes qu'ont enrégimentés les agences. Ce qui le préoccupe, et ce qu'il a été chercher *Sur les chemins d'Irlande*, c'est l'homme, ou plutôt c'est l'Irlandais; ce sont aussi les souvenirs historiques, archéologiques et littéraires de la verte Erin. S'il n'est pas parvenu à trouver partout ce qu'il y cherchait, du moins M. Lardeur l'a-t-il quelquefois rencontré, et ç'a été pour lui une satisfaction intense, qu'il fait partager au lecteur. Il s'est, d'autre part, imprégné de la poésie des solitudes qu'il parcourait, et il a su rendre avec bonheur le charme pénétrant de plusieurs des endroits qu'il a visités, l'affabilité et la sympathie que professent pour la France les Irlandais, même les plus pauvres. « Je n'ai jamais lu, a écrit Miss Maud Gonne dans sa Préface, d'autre relation française qui exprime avec autant de vérité le charme aussi étrange que puissant de l'Irlande et le caractère à la fois si fier et si accueillant de notre peuple. » Aucun éloge ne vaut, nous semble-t-il, une pareille appréciation.

8. — On s'étonnera peut-être de nous voir parler à cette place du vo-

lume de M. Maurice Lair sur *l'Impérialisme allemand*; la chose est cependant toute naturelle. Ce n'est pas en effet de l'empire colonial allemand que nous entretient l'auteur, mais de cet état d'esprit et de cette politique qui, depuis un certain nombre d'années déjà, prédominent en Allemagne. Avec beaucoup de sagacité et de finesse, M. Lair a retracé les origines de l'impérialisme allemand, décrit l'âme de l'Allemagne impérialiste et indiqué ce qu'est la politique impérialiste. Ce qu'était le peuple allemand hier, c'est-à-dire au moment où le gouvernement a commencé d'adopter une telle politique, ce que l'impérialisme en a fait aujourd'hui, M. Lair l'a très heureusement montré; s'est-il trompé quand, en manière de conclusion, il a tenté de faire comprendre quelles traces laisserait cette politique? L'avenir seul le dira; mais ce que dès maintenant nous pouvons déclarer, c'est que le livre de M. Lair est très intéressant, instructif, bien écrit, et qu'il est nécessaire de le lire et de le méditer.

9. — Nous n'en dirons pas autant, — encore qu'il nous ait amusé, — du volume dans lequel M. Jean Bertot a raconté la croisière du *Sénégal* si rapidement interrompue en 1901 par la peste, et ses souvenirs de quarantaine. *Au Lazaret* est un livre rempli d'humour, qui fait connaître aux visiteurs de Marseille l'île de Ratonneau, dont ils savent tout juste le nom, et les douceurs de la vie ménagée par le service sanitaire à ceux auxquels il impose une quarantaine d'observation. Cela suffit pour en faire un volume à feuilleter, mais non pas un livre à lire avec soin.

10. — C'est pour nous, d'ordinaire, un vif plaisir que la lecture d'un nouvel ouvrage du baron E. de Mandat-Grancey; pourquoi n'en a-t-il pas été de même de celle de son livre intitulé : *Aux pays d'Homère*? Est-ce parce que le voyageur n'a pas parlé de la Grèce antique avec le respect qu'elle mérite? qu'il n'en a pas compris la beauté? qu'il a accumulé un nombre considérable d'hérésies archéologiques? qu'il est près de considérer les librettistes de *la Belle Hélène* comme ayant seuls deviné exactement ce que pouvaient être les anciens Grecs? Tout cela réuni a sans doute contribué à nous faire apprécier avec quelque sévérité *Aux pays d'Homère*, et nous amène à considérer ce volume comme très inférieur aux autres productions du même auteur. Sans doute, on y trouve des passages intéressants, de curieux récits, de bonnes observations (Cf. les pages relatives à la Crète, à l'invasion russe dans les monastères du Mont Athos, etc.); mais quelle différence avec *Saint-Barnabé*, *la Brèche aux buffles* ou *Au Congo!*

11. — Après la lecture de récits de voyage plus ou moins superficiels rien de plus reposant et de plus suggestif, à tous les points de vue, que celle d'un ouvrage doctrinal, rigoureusement composé, absolument au courant des travaux les plus récents, et faisant connaître, dans un

ordre méthodique, l'état de nos connaissances sur une contrée déterminée. Telle est la remarquable « monographie géographique » que M. Emmanuel de Martonne, chargé de cours de géographie à la Faculté des lettres de Rennes, vient de publier sur *la Valachie:* c'est une œuvre complète et forte. L'auteur ne s'est pas contenté de tirer parti des travaux des savants roumains. Il a été lui-même, à différentes reprises, dans le pays qu'il se proposait d'étudier, y a fait de véritables explorations et de petites découvertes, a poursuivi ses investigations en dehors de la Valachie, particulièrement en Transylvanie, pour achever d'élucider certains problèmes géographiques de grande importance. La géographie physique et la géographie humaine y sont traitées avec un soin égal et concordent pour expliquer le sort misérable de ce pays dans le passé, aussi bien que son développement actuel. Une excellente bibliographie des principaux travaux concernant la Valachie, des cartes, des gravures caractéristiques achèvent de faire de ce beau volume une des meilleurs études qu'ait produites la jeune école géographique française.

12. — Quittons maintenant le bassin méditerranéen, et transportons-nous, à la suite de M. Augustin Fournier, *En Atlantique*. Le Portugal, et surtout cet admirable joyau qu'est Madère, voilà ce que ce voyageur s'est proposé de décrire, et il fournit sur les vins de ces deux pays une série de renseignements précis, que seul un spécialiste était capable de donner. Dans ces indications abondantes et utiles réside surtout le mérite de la première partie de ce petit volume que nous eussions souhaité mieux écrit. — Les dernières pages en sont consacrées aux « gloires du Portugal » ; nous y avons relevé certaines assertions historiques singulièrement discutables. Affirmer que les actes barbares attribués aux conquérants maritimes du xve siècle ne peuvent être comparés, sans injustice, « à ceux des envahisseurs d'aujourd'hui en Afrique, en Asie, en Amérique, quelle que soit leur nationalité, » me semble téméraire ; et croire qu' « on doit à la conception de Scribe, divinement interprétée par Meyerbeer, l'attrait célestement attaché à la splendeur première de Vasco de Gama » me paraît le contraire de la vérité. C'est pourquoi, en dépit de quelques réserves, je préfère la partie géographique du livre de M. Augustin Fournier à la partie historique.

13. — Combien il serait injuste de généraliser « ces meurtres commis par de nos officiers et autres sinistres épisodes » dont parle l'auteur d'*En Atlantique*, rien n'en fournit une preuve plus éclatante que le livre récent de M. Émile Gentil : *La Chute de l'empire de Rabah*. Nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lecteurs le rôle glorieux joué par M. Gentil dans ce brillant épisode de notre histoire coloniale ; chacun sait qu'après avoir réalisé une partie de la saisissante formule

du pauvre Crampel en amenant le *Léon Blot* des rives de l'Oubangui jusqu'à celles du Tchad et en faisant flotter le pavillon français sur les eaux de cette dépression lacustre, M. Gentil a collaboré activement à la jonction des missions Foureau-Lamy, Afrique centrale et de sa propre mission sur les rives du Chari, puis, avec l'aide des contingents des deux missions qui avaient rejoint la sienne propre, a définitivement anéanti la puissance de Rabah. De quelle façon tous ces faits, si importants pour le développement de notre empire africain, se sont passés, M. Gentil l'a exposé dans son ouvrage avec cette sobriété que connaissent tous ses auditeurs de la Société de géographie ; point de détails inutiles, et, dans la narration, une nudité un peu sèche qui n'est point pour déplaire, si toutefois on recherche avant tout la vérité, la sincérité dans la narration, l'absence complète de tout artifice. Combien nous voilà loin des *Mémoires* de Marbot ! Et combien la manière de M. Gentil me plaît davantage ! — Ce n'est pas d'ailleurs seulement une page d'histoire et d'histoire de la géographie que contient *la Chute de l'empire de Rabah;* c'est un volume que les géographes, en attendant la publication des résultats définitifs des voyages de M. Gentil, consulteront avec le plus grand soin ; ils en extrairont une foule de renseignements précieux, qui leur permettront de se faire une idée nette et précise des pays compris entre l'Oubangui et le lac Tchad et des populations qui les habitent ? — Est-il enfin besoin de dire que nous voudrions posséder beaucoup d'ouvrages analogues ? La cause coloniale serait gagnée depuis longtemps si la littérature géographique française comptait seulement une vingtaine de volumes semblables à *la Chute de l'empire de Rabah.* Il est vrai que, malgré leur indiscutable mérite, tous nos explorateurs et administrateurs coloniaux ne sont pas des Gentil.

14. — C'est d'abord dans un journal du centre, la *Croix du Nivernais*, que M. François Coulbois, ancien administrateur apostolique du Haut-Congo, a publié le récit de son long séjour sur les bords du Tanganyka ; encouragé par l'accueil que lui avaient fait les lecteurs de ce journal, le pieux missionnaire a réuni en volume les pages qu'il avait écrites sans songer à composer un livre, et il leur a donné le titre de *Dix années au Tanganyka.* Ce n'est pas tant au point de vue de la géographie physique qu'au point de vue de l'histoire de la civilisation que le travail de M. Coulbois présente un très grand intérêt ; bien que ce missionnaire ait séjourné dès l'année 1884, pendant sept mois, dans l'Ouzighé, — un district de l'Ourondi situé à l'extrémité septentrionale du Tanganyka, — il n'y a point fait œuvre scientifique. Mais il a, — comme tous les missionnaires, — là et ailleurs, attentivement observé les coutumes des peuples au milieu desquels il vivait, il s'est attaché à en pénétrer l'esprit : de là, une foule de remarques fines,

intéressantes. De là aussi un exposé des progrès obtenus par les missionnaires auprès des pauvres noirs dans le pays desquels il se sont établis, qui fait de la troisième partie de son volume la partie la meilleure à tous les égards. Mais pourquoi M. Coulbois ne s'est-il pas donné la peine de mieux régler l'ordonnance de ses *Dix années au Tanganyka* ? Ce n'était pas bien difficile, et l'ouvrage y eût tant gagné !

15. — Une des parties les moins décrites de notre empire colonial, celle qui confine à l'Éthiopie, vient enfin de trouver ses historiens; M. G. Angoulvant, secrétaire général des colonies, et M. Sylvain Vigneras, dont on a pu lire naguère l'intéressante relation d'*Une Mission française en Abyssinie*, se sont réunis pour écrire sur les établissements français de la côte des Somalis un livre qui manquait encore. Très documenté, plein de faits, plein d'idées justes et d'indications intéressantes est cet ouvrage, intitulé : *Djibouti, Mer Rouge, Abyssinie.* Puisse-t-il ramener un peu l'attention publique sur une colonie française beaucoup plus importante au point de vue économique qu'on ne semble généralement le penser! En tout cas, MM. Angoulvant et Vignéras doivent être remerciés chaleureusement de leur peine, car ils n'ont pas seulement fait un bon livre, ils ont encore accompli une bonne action.

16. — Plus heureux que notre pauvre colonie de Djibouti, le Japon est, surtout depuis ses éclatants succès dans la guerre avec la Chine, un des pays qui retiennent le plus l'attention des diplomates européens et même des gens du monde ; aussi a-t-on écrit sur ce pays, depuis plusieurs années, un bon nombre d'études très consciencieuses, grâce auxquelles la civilisation japonaise commence à être mieux connue du public français. De ces différents ouvrages, voici le très utile complément ; c'est un ouvrage méthodique, très soigneusement fait, sur le *Japon politique, économique et social.* Son auteur, M. Henry Dumolard, dont plusieurs revues ont publié d'excellents articles signés du pseudonyme *Far East*, est demeuré trois ans au Japon, parcourant le pays en tous sens, partageant l'existence intime des Japonais, étudiant les diverses manifestations de leur vie sociale, se renseignant avec soin sur leur œuvre à Formose, sur leur situation en Corée, etc. ; c'est après s'être documenté aux sources mêmes qu'il a écrit ce livre, dans lequel vous trouverez décrits avec exactitude et précision les divers organes essentiels de la vie politique, économique et sociale d'un pays en pleine transformation. Lisez donc ce petit volume, plein de renseignements et d'enseignements ; il le mérite, et parce qu'il est très bien fait, et parce qu'il vous apprendra énormément.

17. — D'un tout autre genre est le livre du président Th. Roosevelt, que vient de traduire M. Albert Savine ; à côté de l'ouvrage dogmatique,

voici l'ouvrage pittoresque, épisodique, décrivant les mœurs des cow-boys, des éleveurs et des chasseurs du Far West. Pour bien des raisons, on prendra plaisir à le lire : parce qu'il est intéressant de connaître la vie des blancs de la frontière américaine, soit dans les Mauvaises Terres, soit ailleurs, — et aussi parce qu'il est piquant d'entendre le Président actuel des États-Unis raconter ce qu'il fit jadis sur le Haut-Missouri, au temps où, abandonnant momentanément la politique, il travaillait avec ardeur et devenait en quelques années un des plus riches éleveurs de Medora. D'une manière générale, et malgré quelques défaillances de style, M. Albert Savine a convenablement traduit *la Vie au rancho* ; mais, hélas ! les croquis de Frédéric Remington, si pleins de vie, si expressifs, ne viennent pas traduire aux yeux, comme dans l'édition anglaise, le texte du président Roosevelt ! C'est dommage ! Quel beau livre d'étrennes on pouvait faire, en effet, avec *la Vie au rancho !*

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'abbé MANGENOT. Fasc. VII (col. 1825 à 2112). Paris, Letouzey et Ané, 1902, gr. in-8. — Prix : 5 fr.

La publication du Dictionnaire de théologie a subi cette année un fâcheux retard. Le fascicule VIII que j'annonçais l'an dernier (*Polybiblion*, t. XCIV p. 140) comme très avancé n'a pas paru : l'un des articles confié à un collaborateur peu diligent arrête la mise en pages, et toute la machine reste immobile ; le fasc. IXe et le Xe sont à peu près achevés, mais rien ne peut paraître... Souhaitons à notre confrère un peu de grâce efficace et espérons qu'une fois la voie désencombrée le service sera rétabli sans trop de préjudice pour le trafic.

Le fascicule VII, paru au printemps, contient, outre les articles de bibliographie, la fin du travail de M. Bareille sur l'*Arianisme ;* c'est un excellent résumé historique et théologique ; j'en dirai autant des articles *Aristotélisme* (18 col.) de M. Chollet, *Ascétique* et *Ascétisme* de M. Dublanchon, un peu long par endroits, et *Art chrétien primitif* (17 col.) de M. Bour, où sont examinés avec beaucoup de soin les rapports du dogme et de l'iconographie dans les premiers siècles. — Le P. Petit consacre à l'*Arménie* une étude très étendue (80 col.) et très neuve pour l'étude dogmatique et disciplinaire des coutumes de l'Église haïcane. Enfin les dernières pages sont consacrées à l'article *Asie (État religieux et missions)* qui sera terminé dans le fascicule VII, si longtemps attendu ; on y trouve une très bonne carte de la hiérarchie catholique d'Asie, dessinée par M. Deschryrère, qui a tiré un parti excellent des documents les plus récents.

P. PISANI.

De Pulchritudine divina, auctore HENRICO KRUG. Freiburg im Breisgau, Herder, 1902, in-8 de XV-252 p. — Prix : 5 fr.

L'auteur se plaint (Préface) du silence des théologiens sur la *beauté divine*, et même de leur découragement devant cette accablante question. Témoin Ch. Pesch : « Nous ne traiterons pas de la beauté de Dieu. Tout le monde accorde qu'on peut lui décerner cet attribut. Mais qu'il soit beau *éminemment*, ou bien *formellement*, cela dépend de la définition de la beauté : en quoi la théologie est incompétente. » L'auteur entend s'avancer jusque sur le terrain théologique. Dans ce but, il s'est livré aux études les plus étendues de théologie positive.

L'ouvrage se divise en trois livres : le premier traite de *la beauté en général* ; le second, de la beauté de Dieu, considérée en soi et dans ses rapports avec les créatures ; le troisième, de la beauté divine, en tant qu'elle est une appropriation du Fils de Dieu. B. DE CARROY.

La Foi de nos pères, ou Exposition complète de la doctrine chrétienne, par le cardinal JAMES GIBBONS ; traduit par l'abbé ADOLPHE SAUREL. Nouvelle édition. Paris, Retaux, 1902, in-8 de 434 p. — Prix : 4 fr.

Quelques semaines après l'apparition de cet ouvrage, en 1876, il obtenait déjà le plus grand succès dans les divers diocèses des États-Unis. Depuis lors, succès croissant : on vient d'imprimer le cent quarante-cinquième mille du texte anglais. D'ailleurs on en a fait diverses traductions en allemand, en norwégien, en espagnol, en français.

L'éminent auteur se propose le même but que Bossuet dans l'*Exposition de la doctrine catholique sur des matières de controverse*, et suit à peu près même marche et même méthode. Écrivant principalement pour les protestants, il commence par établir que l'Église romaine, seule, est la véritable Église, donc perpétuelle et infaillible. Puis il aborde les différents sujets de controverse : Église et Bible, primat romain, efficacité des sacrements... Enfin les principales questions modernes : pouvoir temporel, liberté civile et religieuse, Inquisition et Saint-Barthélemy, célibat ecclésiastique, etc... Partout clarté d'exposition et grande modération dans la controverse. B. DE CARROY.

JURISPRUDENCE

Praelectiones canonicae ARTHURI VERMEERSCH **de religiosis institutis ac personis, tractatus canonico-moralis ad recentissimas leges exactus.** Tomus alter. Brugis, Beyaert, 1902, in-8 de XXXVIII-808 p. — Prix : 16 fr.

Le R. P. Vermeersch a fait paraître au commencement de l'an dernier un traité canonique : *De Religiosis institutis et personis* dont nous

avons parlé (t. XCIV, p. 328-329). Il annonçait en même temps, dans sa Préface, la prochaine venue d'un second volume où seraient abordées avec plus de développement certaines matières qu'il eût été encombrant de traiter *in extenso* dans un ouvrage qui, malgré son importance très réelle, devait conserver le caractère de « manuel. » Voici ce volume supplémentaire composé de douze traités spéciaux et d'une fort riche collection de documents (282), classés et divisés pour la facilité des recherches avec l'admirable esprit d'ordre et la haute compétence que nous avons plusieurs fois signalés chez le savant auteur. Il suffira de donner l'énumération des chapitres de la première partie pour faire ressortir l'importance historique, dogmatique, morale et canonique de ces substantiels traités : 1° Des Ascètes, vierges, moines primitifs. 2° De la Solennité des vœux (étude pénétrante sur la distinction des vœux simples et solennels). 3° De la Vocation religieuse (son fondement sur l'Écriture, témoignages de la patristique, théorie des théologiens anciens et modernes, etc.). 4° Lieu du noviciat (examen et solution d'une controverse). 5° De l'Ordination des novices. 6° De l'Obligation de travailler à la perfection. 7° De la Pauvreté religieuse (questions variées et délicates). 8° De l'Exemption. 9° Capacité des religieux aux charges ecclésiastiques. 10° Emprunts faits par des réguliers. 11° Commentaire (très complet et lumineux) des documents pontificaux récents sur les instituts à vœux simples. 12° Des Religieuses des grands ordres ne faisant que des vœux simples (en France et en Belgique). — Le P. Vermeersch, en outre de la table initiale (Summa Rerum), a enrichi son ouvrage de deux index chronologique et onomastique de la plus grande commodité.

G. PÉRIES.

SCIENCES ET ARTS

Les Infiltrations kantiennes et protestantes et le Clergé français. *Études complémentaires*, par l'abbé FONTAINE. Paris, Retaux, 1902, in-12 de XXXV-487 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage fait suite à un premier volume : *Les Infiltrations protestantes et le Clergé français*. Nous ne saurions trop louer l'utilité et l'opportunité de ce travail. Il est malheureusement trop long et un peu diffus et perdra par là une partie de l'effet que l'on en peut espérer. Mais s'il surabonde, c'est en considérations excellentes et pleines du plus pur esprit de la doctrine catholique.

Une étude de ce genre était absolument indispensable. Depuis quelques années, le kantisme, qui s'est emparé de la philosophie universitaire, a commencé de causer des ravages sérieux dans le clergé catholique. M. l'abbé Fontaine fait toucher du doigt les méprises et les erreurs que l'esprit kantien a inspirées à des penseurs catholiques et même à un certain nombre de prêtres : l'affaiblissement des preuves

rationnelles de l'existence de Dieu ; les fausses interprétations de la genèse conçues d'après les théories des exégètes protestants sans aucun égard pour les interprétations traditionnelles ; les vices d'une apologétique nouvelle qui prétend exclure la solide apologétique des Pères au profit d'observations bonnes dans certains cas, souvent vagues et nuageuses. L'auteur donne avec raison l'alarme sur ces manières de voir dangereuses qui, si elles se généralisaient, ébranleraient tout l'édifice de l'enseignement révélé.

Ce danger est une des conséquences redoutables de la situation actuelle. Voilà des jeunes gens chrétiennement élevés, qui, au sortir de leurs études, sont envoyés à l'Université. Là ils trouvent des professeurs qui ont certainement beaucoup d'esprit et d'ingéniosité, une érudition très abondante, parfois une éloquence remarquable. Ils sont séduits par le talent, entraînés par le prestige de la réputation. Comment s'apercevraient-ils que tout ce talent est le plus souvent dépensé dans une fausse voie ? Il faudrait qu'ils eussent reçu une formation philosophique très forte. Quand on s'est bien familiarisé avec les solides théories de la doctrine traditionnelle, alors seulement on peut remarquer le manque de rigueur et de précision, les vues incomplètes et incohérentes qui caractérisent l'œuvre des professeurs néokantistes.

Il est assurément nécessaire qu'il y ait aujourd'hui dans le clergé des hommes connaissant à fond les théories philosophiques, exégétiques, etc., si vantées autour de nous, et qui soient en état de les combattre à bon escient. Nous souhaiterions toutefois qu'ils ne soient appliqués à ces études qu'après avoir reçu une éducation philosophico-théologique très complète, qui les rendent capables de juger ces doctrines et non d'en subir l'ascendant. D. V.

Le Patriotisme et la Vie sociale, par le R. P. Sertillanges. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de VIII-317 p. — Prix : 3 fr.

En ces huit conférences, données dans une chaire paroissiale de Paris, l'éloquent professeur de philosophie morale à l'Institut catholique a voulu faire entendre des paroles sensées et vraiment chrétiennes sur les problèmes aujourd'hui très débattus qui peuvent être rattachés au patriotisme. Il dit leur fait aux internationalistes, moins soucieux de se dévouer à l'humanité que de ne pas se dévouer à leur propre patrie. Mais il fait surtout la leçon à ceux qui se contenteraient volontiers d'un patriotisme verbal, haineux, sottisier ou déclamatoire. Il leur rappelle que notre France exige plus et autre chose. De ces devoirs voici les principaux : multiplier les Français, conseil opportun certes, mais touchant à des questions qui ne me paraissent pas s'accommoder d'une formule sommaire et absolue ; aider à former une

opinion publique saine; pratiquer et propager l'esprit de fraternité; respecter les pouvoirs régulièrement constitués, sans qu'il soit interdit de former des vœux pour l'amélioration ou même la transformation des institutions; se conformer aux lois qui n'imposent aucun acte défendu par la conscience morale; contenir l'amour exclusif de l'or par de plus hautes et plus nobles aspirations; avoir le courage de ne pas grossir le public qui lit et vante les livres corrupteurs; ne favoriser d'aucune manière les journaux démoralisants ou injustes et même, s'il se peut, favoriser les bons; se faire des idées saines sur la paix et la guerre; réclamer pour l'Église la liberté à laquelle elle a droit dans son domaine et que l'on ne saurait lui refuser sous prétexte qu'elle n'accepte pas la thèse du libéralisme absolu, thèse qui d'ailleurs n'a plus guère de tenants aujourd'hui, et ne demander pour elle à l'État que la liberté. Une bonne table analytique des matières permet de voir rapidement les grandes lignes de ce vaste programme. En ces débats souvent confus et irritants, le P. Sertillanges s'est proposé de faire pénétrer un peu de clarté, d'équité, de sagesse pacifiante: je crois qu'il a réussi. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Enseignement secondaire et la Démocratie, par FRANCISQUE VIAL. Paris, Colin, 1902, in-12 de XI-328 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce qui manque à ce livre, comme à la plupart des livres universitaires, c'est une base solide sur laquelle on puisse bâtir quelque chose de durable. Ici, il n'y a rien que le sable mouvant de l'hypothèse, et là-dessus repose ce livre brillant et fragile.

L'auteur établit d'abord que l'enseignement actuel ne vaut rien. Ses programmes sont surannés, surchargés, incohérents. La méthode ne vaut pas mieux que les programmes. Chaque professeur se confine dans sa spécialité, défaisant ce que son collègue fait, et les examens arrivent là-dessus qui achèvent la déroute et le désarroi. Chose plus grave encore, les professeurs apprennent tout, excepté le principal, l'art d'enseigner. Cette partie critique est excellente, je n'y trouve à peu près rien à reprendre.

Après avoir démoli, il faut reconstruire. Partant de ce fait que l'enseignement secondaire a pour objet de former les classes moyennes, véritables soutiens et guides de la démocratie, M. Vial se décide, à l'encontre de l'éducation utilitaire, préférée par les déterministes, pour l'éducation libérale, qui se propose « non l'utilité positive et pratique, mais le perfectionnement intellectuel et moral de l'individu. » Ainsi le veut la doctrine de la liberté, hypothèse plus probable, car l'auteur ne va pas au-delà, que l'hypothèse déterministe.

Cette éducation libérale trouve sa formule dans l'enseignement

classique proprement dit, l'enseignement moderne est jeté par dessus bord, le classique étant plus éducatif, et mieux adapté que nul autre à la nature de notre race française. Cet enseignement classique, modernisé et rajeuni dans ses programmes et dans ses méthodes, comprendra en premier lieu la philosophie, et surtout la philosophie morale ; en second lieu les grands auteurs de l'antiquité classique, et puis la science politique, le droit et la morale sociale, l'économie politique, et puis l'histoire, enseignée socialement, et les sciences, enseignées philosophiquement. Je vois bien là un programme de rhétorique et de philosophie, mais les autres classes ?

Après cette longue démonstration, qui nous montre un philosophe hésitant, mais aussi un professionnel très disert et très adroit, l'auteur conclut que l'enseignement secondaire, pouvant être l'agent le plus actif du progrès démocratique, « il est juste que notre démocratie lui réserve, parmi les autres enseignements latéraux qu'elle maintient ou qu'elle crée, le rang qui lui est dû, et qui est jusqu'à nouvel ordre le premier. »

J'aurais naturellement bien des réserves à formuler sur ce livre, d'ailleurs fort bien fait. Je me borne à noter cette opinion singulière : « dans une monarchie, écrit l'auteur, la communauté de servitude crée la communauté des intérêts. » Je l'engage à aller dire cela à Londres. Si les convictions philosophiques de M. Vial sont assez branlantes, du moins il a des idées, du métier, et il sait écrire.

ÉDOUARD PONTAL.

L'État, éléments d'histoire et de pratique politique, par WOODROW WILSON. T. Ier. Trad. française de J. WILHELM. Paris, Giard et Brière, 1902, in-8 de XXV-473 p. — Prix : 10 fr.

Cet ouvrage, qui nous vient du Nouveau Monde, est marqué au coin de ce solide bon sens qui distingue les productions anglaises et américaines. Laissant de côté les discussions abstraites, si souvent inextricables et oiseuses, M. W. Wilson se tient sur le terrain solide des faits. Dans un premier chapitre, consacré aux formes primitives de gouvernement, il s'attache à rechercher, d'après les vestiges qui nous sont parvenus des temps préhistoriques, la genèse de l'idée d'État. Le premier groupement social, dit-il, a été la famille ; d'où est sortie par un développement naturel la *gens* ; celle-ci, à son tour, a donné naissance à la tribu ; enfin les tribus, en s'unissant, ont formé l'État. Suit une description des gouvernements de la Grèce et du gouvernement romain. Le moyen âge est ensuite étudié dans les éléments d'organisation empruntés aux influences germaniques d'une part et aux traditions romaines de l'autre. Les trois derniers chapitres sont consacrés aux gouvernements de la France, de l'Allemagne et de la Suisse.

Il était impossible qu'une étude dispersée sur un ensemble aussi

vaste présentât dans toutes ses parties un égal intérêt. Pour mon compte, j'ai particulièrement goûté le chapitre consacré au moyen âge. L'antithèse que l'auteur établit entre la conception romaine et la conception germanique du pouvoir est très saisissante. M. Duguit, dans la préface qu'il a écrite pour l'édition française, lui reproche même de l'être trop et la taxe d'exagération. Les idées exposées par M. Wilson n'en sont pas moins exactes dans les grandes lignes.

L'analyse de notre constitution de 1875 m'a paru également des plus remarquables. Je n'ai jamais lu un exposé critique plus clair, plus substantiel ni plus impartial des institutions politiques sous lesquelles nous vivons. M. Wilson se tient à égale distance de la malveillance qui trouve tout défectueux et de la louange banale, qui admire tout sans discernement. Ce second défaut est peut-être plus fréquent encore que le premier, chez les étrangers, portés sans doute, par un sentiment qui les honore, à exagérer les devoirs de la courtoisie internationale. M. Wilson n'y tombe pas : l'émiettement des partis, le rôle absorbant de la Chambre des députés, l'impuissance du chef de l'État, l'instabilité des ministres, les pouvoirs excessifs dont ils sont investis par de déplorables traditions administratives pendant la durée éphémère de leur existence, l'insuffisance des libertés locales sont mis en relief avec autant de vigueur dans la pensée que de modération dans la forme.

Pourquoi faut-il que ce savant ouvrage soit déparé par un certain nombre d'erreurs matérielles qu'on s'étonne d'y rencontrer. C'est ainsi que le code théodosien est mis au compte (n° 280) de « Théodose (376-395) », autrement dit Théodose Ier ; tandis que la date de sa promulgation (438) le rapporte au règne de Théodose II. Ailleurs (n° 335) la création du Parlement de Paris est attribuée à Louis XI ; ce qui rajeunit cette institution de plus de deux siècles.

La version de M. Wilhelm est très naturelle et se lit, rare mérite, avec la facilité d'une œuvre originale. L'honorable traducteur me permettra cependant de lui signaler deux passages où l'interprétation évidemment littérale du texte anglais aboutit à une amphibologie (n° 324, p. 261, 1e phrase) ou constitue une impropriété (n° 366, p. 291). J'ajouterai que je ne m'explique pas pourquoi il a abandonné un certain nombre d'expressions consacrées, pour leur en substituer d'autres inédites ou peu usuelles. A quoi bon dire « préfet prétorien » au lieu de « préfet du prétoire », appeler « Teutons » les « Germains », écrire « Northmans » pour « Normands » ? Un pareil langage déroute le lecteur sans aucun profit.

H. Rubat du Mérac.

Le Fer, la houille et la métallurgie à la fin du XIXe siècle, par GEORGES VILLAIN. Paris, Colin, 1901, in-18 de XVI-342 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce volume sont consignés les résultats d'une vaste et consciencieuse enquête, dont les lecteurs du *Temps* ont profité les premiers, sur l'état, au seuil du XXe siècle, du commerce de la houille, du fer, de la fonte et de l'acier. Le développement de la consommation, résultant des travaux de l'Exposition de 1900 et des commandes des compagnies de chemins de fer, a donné, vers 1899, un stimulant nouveau à ces grandes industries, malgré la pénurie des fontes résultant du non-accroissement des expéditions de cokes allemands et du progrès trop restreint de la fabrication des cokes en France. Mais ce qu'il y a surtout de nouveau et d'intéressant dans l'organisation actuelle du marché, c'est la tendance de plus en plus accusée à se syndiquer pour limiter la concurrence et régulariser les prix. En France le Comptoir métallurgique de Longwy est parvenu à grouper toute la fonte disponible dans la région de l'Est. Pour d'autres produits, d'autres comptoirs jouent un rôle analogue. En Allemagne, le rôle de ces syndicats est encore plus prépondérant, syndicat général des houilles de Westphalie, syndicats secondaires de briquettes et d'ammoniaque, syndicats sidérurgiques. Aux États-Unis le grand trust de l'acier, au capital de cinq milliards et demi, a montré quelles proportions gigantesques peuvent atteindre ces concentrations. Sans parler de plusieurs chapitres bien documentés consacrés au Creusot, voilà les intéressantes questions sur lesquelles M. Georges Villain nous renseigne avec précision et clarté. On voit se dessiner là un mouvement qui inquiète fort les représentants de l'ancienne orthodoxie économique, ainsi que l'atteste M. Paul Delombre dans la Préface qu'il a écrite pour ce volume. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Confrérie ouvrière et ses écoles, par N. DE NÉPLUYEFF. Paris, Alcan, 1901, in-12 de 217 p. — Prix : 2 fr.

La confrérie ouvrière de Vosdvigensk dans l'Oukraine, établie au centre des vastes domaines de la famille de Népluyeff et sous sa généreuse impulsion, groupe les travailleurs préparés par des écoles spéciales, primaires, puis agronomiques, en une libre communauté qui chaque année partage 80 % de ses bénéfices également entre ses membres, le reste étant réservé pour acquérir des terres et organiser des fondations nouvelles. Le curieux manuel en quarante et un chapitres que l'on nous donne ici a été adopté par la confrérie et rédigé par son président à vie M. Nicolas de Népluyeff. Ce sont de belles leçons d'amour. L'auteur est profondément convaincu qu'il n'y a de bonheur et de grandeur pour l'humanité que si la discipline de l'amour

pénètre au fond des esprits et des cœurs. Sans amour, les esprits et les cœurs sont en état d'anarchie. Au contraire celui qui aime peut jouir de la liberté sans en abuser. Le vrai progrès consiste à élever l'homme jusqu'aux bonnes habitudes de l'amour triomphant, débarrassé des chaînes de l'égoïsme, de l'orgueil, de la paresse, du lucre et de la timidité craintive. Dans la confrérie, ses écoles, ses cercles fraternels, tout est organisé en vue de vivre de la vérité chrétienne, de travailler en esprit de paix et de charité envers Dieu et toute sa création. « J'ai le bonheur d'être chrétien, écrit M. de Népluyeff, d'avoir la foi en Dieu qui est Amour... Ma foi m'oblige à ne pas douter de la valeur éternelle de l'amour, de sa portée suprême dans l'économie du monde et du triomphe final de son règne. » BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Vie des animaux illustrée, sous la direction de EDMOND PÉRIER. T. I., 1er fasc. *Les Mammifères*, par A. MENEGAUX. Paris, J.-B. Baillière, s. d. (1903), gr. in-8 de XXVIII-124 p., avec 80 planches en couleurs et nombreuses photogravures. — Prix : 6 fr.

Buffon est un peu vieux et son histoire naturelle n'est plus guère consultée aujourd'hui que l'on possède sur les animaux des documents beaucoup plus complets que ceux qu'il eut à sa disposition. *La Vie des animaux illustrée*, dont le premier fascicule du tome Ier vient de paraître à la librairie Baillière, « a pour but de présenter, sous une forme à la fois exacte et pittoresque, l'histoire de ceux qui sont nos commensaux, nos serviteurs ou nos ennemis à la surface de la terre. M. Edmond Périer a bien voulu prendre la direction de cette vaste publication et, dans une longue Introduction de 28 pages, il nous donne une synthèse des théories actuellement admises par la majorité des savants au sujet de l'évolution des formes animales. Il indique, en la terminant, un nouveau classement de mammifères, que l'on n'a pas suivi dans l'histoire descriptive de ces animaux, dont il a confié la rédaction à son élève M. Menegaux, parce qu'il aurait fallu entrer dans des développements beaucoup trop longs pour le grand public. Le fascicule que nous avons sous les yeux traite des singes lémuriens. Les principaux types sont soigneusement décrits ; on offre, en plus des caractères spécifiques, un aperçu sur leur habitat et leurs mœurs. De superbes photochromies d'aquarelles et de dessins originaux de l'artiste bien connu M. Kuhnert complètent le texte et donnent au volume un caractère artistique auquel on n'était pas encore accoutumé, dans les ouvrages de simple vulgarisation scientifique. Ces planches reproduisent mieux l'expression typique des animaux que les photographies noires et surtout instantanées dont on abuse si facilement depuis quelque temps. De même que les planches l'impression est très soignée. Aussi nous ne doutons pas que ce grand ouvrage ne soit appelé à un très grand et très légi-

time succès. Il s'adresse tout particulièrement aux voyageurs, colons, agriculteurs, aussi bien qu'aux jeunes gens, aux amateurs d'histoire naturelle et même aux savants. Il nous paraît pouvoir être mis utilement entre les mains de tous les gens du monde auxquels il inspirera le goût si utile de l'histoire naturelle. Les mammifères formeront deux volumes avec 80 planches en couleurs et de nombreuses photogravures.

A.-A. FAUVEL.

Tir des fusils de chasse, par JOURNÉE. Paris, Gauthier-Villars, 1902, gr. in-8 de II-388 p. — Prix : 12 fr.

Les lecteurs m'excuseront de parler constamment de *moi* dans cet article, au lieu de leur faire une simple analyse. Cela tient qu'étant chasseur assez médiocre, je suis en train de me transformer en chasseur passable, grâce à M. Journée. Il ne m'était jamais venu à l'esprit d'étudier mon fusil, le marchand qui me l'a vendu m'ayant affirmé qu'il était excellent ; il avait raison, mais je n'en tirais pas tout le parti possible, n'ayant pas fait intime connaissance avec lui. Pour avoir de bonnes cartouches, je les fabriquais moi-même, mais je dois avouer maintenant que je m'y prenais fort mal. J'ai lu et relu l'ouvrage de M. Journée, qui contient tous les renseignements possibles sur les fusils de chasse en eux-mêmes, sur les cartouches et les divers éléments qui les composent. En lisant le chapitre sur la pression du gaz de la poudre, le simple chasseur pourra laisser de côté les méthodes des mesures, mais il sera vivement intéressé par les diverses causes de la variation des pressions ; de même pour la vitesse des projectiles. Le chapitre consacré à la dispersion du tir à plombs est indispensable à connaître ; si on ne l'a pas lu, on ne se rend pas compte de l'influence importante de choses minimes en apparence, tels l'amorce ou l'étui de la cartouche, etc. Le tir à balles des armes de chasse est une revue approfondie de toutes les questions qu'il peut soulever. Enfin dans la puissance des projectiles et la pratique du tir de chasse, les renseignements précieux abondent.

En général, la lecture de ce livre ne demande aucune connaissance scientifique antérieure. Si quelques paragraphes ont un aspect plus ardu, il est facile de les passer : ils sont inutiles pour le simple chasseur ; quant à ceux qui voudraient continuer ou reprendre une partie des expériences de M. Journée, il serait fort téméraire de le faire, s'ils n'étaient pas capables de comprendre très facilement la courte partie technique pure de cet ouvrage. De nombreux tableaux numériques ou des schemas font connaître les résultats des nombreuses expériences de l'auteur ; dans l'exposé de ces expériences, les moindres détails sont signalés. C'est donc là un ouvrage des plus utiles, bien loin et bien au-dessus des différents livres qui prétendent faire con-

naître le fusil de chasse, et qui ne sont souvent qu'une réclame pour un type déterminé. Tous les chasseurs sérieux devraient l'étudier. Pour moi, j'ai l'intention de continuer mon étude, mais, dès à présent, je remercie vivement M. Journée, car grâce à lui j'ai pu augmenter la portée de mon fusil de quelques mètres, et j'ai réussi pas mal de coups longs qu'autrefois je n'aurais même pas tentés. É. CHAILAN.

LITTÉRATURE

Éléments de la grammaire celtique, déclinaison, conjugaison, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Paris, Fontemoing, 1903, in-12 de 180 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre représente et résume une année du cours de M. d'Arbois de Jubainville au Collège de France, de sorte que cet enseignement se continue ainsi au dehors. « Il pourra, dit l'auteur, mis entre les mains de ceux des Français que nos origines intéressent, les aider à comprendre ce que c'est que les langues celtiques et quel rapport existe entre elles et les autres langues indo-européennes. » M. d'Arbois de Jubainville a condensé, sous un petit volume, le travail du dernier quart de siècle sur la grammaire comparée des langues celtiques et ce qu'il y a ajouté lui-même. C'est un bon résumé, aussi clair que l'on peut être en matière linguistique. Néanmoins les lecteurs qui voudront en profiter feront bien de se préparer à cette lecture par quelque pratique de la grammaire comparée.

M. d'Arbois de Jubainville traite de toutes les questions qui, en grammaire, forment ce qu'on appelle la morphologie, c'est-à-dire ce qu'on appelait autrefois les parties du discours : déclinaison, pronoms, noms de nombre et conjugaison. Son point de départ est l'ancien irlandais, parce que, de toutes les langues néo-celtiques, l'irlandais est la plus archaïque ; il le complète par le gallois et le breton avec quelques références au gaulois lorsque cela est possible : les inscriptions gauloises forment du reste de courts mais d'intéressants *excursus*.

Nous nous bornons à cette appréciation générale, car ce n'est pas le lieu de présenter des observations de détail. H. G.

Glossaire du parler de Pléchâtel (canton de Bain, Ille-et-Vilaine), par G. DOTTIN et J. LANGOUËT, *précédé d'une étude sur les parlers de la Haute-Bretagne et suivi d'un relevé des usages et des traditions de Pléchâtel*. Rennes, Plihon et Hommay; Paris, Welter, 1901, gr. in-8 de CLX-216 p. — Prix : 9 fr.

Le Parler populaire de la commune de Thaon (Calvados), par CH. GUERLIN DE GUER. Paris, Bouillon, 1901, gr. in-8 de XVIII-420 p. — Prix : 16 fr.

M. Dottin, pour la région de la Haute-Bretagne après celle du Bas-

Maine, et M. Guerlin de Guer, pour la région normande de Caen à la mer, se sont proposés de dresser l'inventaire des parlers ruraux, afin d'établir plus tard la géographie de ces dialectes. Combien serait utile un atlas dialectologique de la France pour l'histoire de l'évolution du français et des langues romanes, on le devine assez, par là même que tous les romanistes en sentent le besoin. Elle se fera sans doute un jour et renseignera nos neveux sur une foule de transformations linguistiques encore ignorées. Mais on doit se garder d'escompter trop tôt le résultat de ce travail qui ne saurait aboutir qu'après une série de monographies choisies à dessein.

Nos deux auteurs l'ont compris, puisqu'ils ont entrepris, chacun de son côté, l'étude particulière du parler d'une commune, afin de le comparer aux parlers du voisinage. M. Dottin a noté fort exactement les particularités du parler de Piéchâtel, d'autant mieux qu'il s'est fait aider par un licencié ès lettres, originaire de cette commune. Pour les autres pays, il a su grouper de nombreux auxiliaires dont les renseignements ont une réelle valeur, malgré quelques notations inexactes, si j'en juge par ceux que j'ai pu contrôler. Il faut en tout cas féliciter M. Dottin de n'avoir usé de ces renseignements qu'à défaut d'exemples recueillis par lui-même. Il s'en voudrait de faire, avec les documents dont il dispose, des généralisations trop hâtives ; aussi écarte-t-il avec soin nombre de questions dont la solution lui semble aujourd'hui prématurée. Telle qu'elle est, son introduction permet d'avoir déjà une vue générale sur la physionomie des parlers de Haute-Bretagne. Elle fournira une contribution précieuse à l'histoire de la prononciation du français, en rappelant maintes vieilles formes qui semblaient éteintes et se trouvent encore vivantes.

— L'étude de M. Guerlin de Guer sur le parler de Thaon n'est pas moins sobre de généralisations ; elle se cantonne sévèrement sur un territoire restreint et nettement circonscrit, mais elle offre des observations approfondies et comparées sur la phonétique, la morphologie et même la syntaxe de son langage particulier. Ainsi éclairé par des exemples positifs et sous le bénéfice des théories savantes qui le précèdent, le lexique devient fort instructif. Il renvoie aux pages de la thèse et, par un modèle de précision scrupuleuse, au nom même des habitants qui ont parlé devant l'auteur. Suit un index alphabétique des noms latins, romans, germaniques et celtiques qui sont indiqués comme racines, au cours de l'ouvrage. On ne saurait guère adopter un plan plus minutieux et l'exécuter avec plus de méthode et d'exactitude.

Les deux auteurs à l'école desquels j'ai tant appris me permettront-ils, en terminant, de leur soumettre une remarque sur certaines divergences de notation dans leur alphabet ? La diphtongue nasale *an*, avec résonance, se traduit chez M. Dottin par *ãõ* et chez M. Guerlin de Guer

par *ãw*. N'est-ce pas cependant la même prononciation? Il y a de plus un son de l'*è* sur lequel ils ne sont pas entièrement d'accord. M. Dottin parle bien de cet *è* patois relâché, mais il ne le distingue pas dans la notation de l'*è* français ouvert. Il écrit de la même manière : *mèg* (maigre) et *mès* (messe) dont l'accentuation est pourtant si différente. M. Guerlin de Guer croit rendre cette différence en faisant toujours de l'*è* français un *ē* long et ouvert, et de l'*è* patois un *ĕ* ouvert et bref. Il me semble que cette notation est insuffisante : on conçoit en effet un *è* bref et ouvert qui n'a pas le son relâché, l'accent que j'appellerais aigre du patois. Ainsi l'on distingue aisément *mèt* (mètre), *mèt* (maître), *mèt* et *met* (mettre); ce dernier son demandant, j'imagine, une notation spéciale. La même différence apparaît dans les mots *mĕ* (mais), *mè* (moi) et *me* (mai) ou encore dans *mĕr* (mer), *mèr* (mère) et *mer* (maire), *merri* (mairie). Il est certain qu'on ne dit pas de la même façon quelquefois les mêmes mots, comme *mèg* et *meg* (maigre), *fèbl* et *febl* (faible); or les deux prononciations, la française et la patoise, se rencontrent simultanément dans beaucoup de pays. J'oserais proposer, pour le son relâché du patois, dans le but de suppléer à cette insuffisance, un signe diacritique particulier, si je ne craignais par là de donner moi-même une preuve de mon insuffisance en la matière. A. Boué.

Bleuniou Breiz-Izel. Fleurs de Basse-Bretagne. Rennes, Plihon et Hommay, 1902, in-12 de 232 p. — Prix : 1 fr. 50.

Dans une spirituelle Préface, M. Loth, doyen de la Faculté des lettres à Rennes, le savant celtisant que l'on connaît, fait le relevé de la poésie bretonne armoricaine de nos jours. Les conseils qu'il donne aux jeunes poètes sont excellents. Surtout qu'ils sortent des chemins devenus vulgaires à force d'être battus, s'ils veulent encore nous émouvoir. Nous connaissons de reste « la terre de granit recouverte de chênes, le clocher à jour, le plus beau d'alentour, la douce aux cheveux de lin, » etc., etc. Tout cela est fort beau, sans doute, mais a été dit et redit à satiété. Les pièces qui composent ce recueil ont été couronnées aux concours de l'Union régionaliste, organisés en 1901, et dotés par la munificence de Mmes Webb et Mosher, deux généreuses amies de la Bretagne. Ces essais poétiques sont tous remarquables, au moins par certains côtés, mais je doute qu'ils aient réussi à s'émanciper tout à fait du type conventionnel, même lorsqu'il s'agit de traductions libres de certaines fables de La Fontaine. La muse bretonne s'attarde un peu sur certains sujets et je lui reprocherai d'être assez souvent une muse *gallo* costumée en *Brezonnec*. L'édition est soignée ; le gracieux volume se présente vraiment bien. C'est l'aîné d'une famille qui, j'aime à l'espérer, sera nombreuse et dont les membres seront de plus en plus forts et bien nourris. A. Roussel.

Le Marquis de Priola, pièce en trois actes, en prose, par HENRI LAVEDAN. Paris, Flammarion, 1902, in-12 de 289 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Marquis de Priola est une pièce qui a fait quelque tapage, mais dont la vie ne sera sans doute pas longue; disons-en un mot avant qu'elle ne soit oubliée. C'est l'éternelle histoire de don Juan, le bourreau des cœurs, à qui nulle femme ne résiste, ayant ajouté à ses séductions naturelles le charme détestable d'une collection d'almanachs pornographiques, nouveau ressort dramatique tout à fait adéquat aux mœurs boulevardières d'aujourd'hui, et, qui, je veux l'espérer pour l'honneur du théâtre contemporain, ne servira pas longtemps. Le marquis de Priola, don Juan tout à fait conventionnel, qui semble remonter aux temps exaspérés de la période romantique, est certes une création originale, qui fait honneur à l'esprit inventif de l'auteur, mais qui ne porte pas la marque de cette vérité profonde où se reconnaissent les œuvres immortelles. Après une série de scènes de séduction, qui fleurent une corruption insolente et raffinée, le nouveau don Juan est puni à son tour, non par la foudre vengeresse, ou par l'attouchement du commandeur ressuscité de la tombe, — c'est vieux jeu, — mais par l'ataxie, présage de la paralysie générale et du gatisme final où s'effrondrera cette vie tout à fait digne d'un pareil sort. Et c'est tout, et j'imagine qu'à la représentation cela ne doit pas laisser que de paraître monotone. A la lecture, on est emporté par la verve de l'auteur et cet esprit cinglant qui est la marque de toutes ses œuvres. Par le temps qui court, je préférerais que cet esprit s'appliquât à d'autres sujets. M. Lavedan semble s'acharner, pour la plus grande joie des vieux marcheurs, à décrire et à flétrir la société qui s'en va. J'aimerais mieux qu'il s'employât à combattre et à démasquer la société qui vient et où se trouvent tant de brutes et tant de sots, contre lesquels il serait temps que les gens d'esprit tournassent un peu leur verve et leurs coups. Au feu donc les pompiers, et qu'ils s'arrêtent de fouiller et de raviver d'un vilain éclat les cendres éteintes !

ÉDOUARD PONTAL.

Étude sur les peuples anciens de l'Italie et sur les cinq premiers siècles de Rome, par CLOVIS LAMARRE. Paris, Delagrave, 1899, in-8 de IV-326 p. — Prix : 4 fr. 50.

Histoire de la littérature latine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin du gouvernement républicain, par le même. Paris, Delagrave, 1901, 4 vol. in-8 de XII-494, 640, 589 et 472 p. — Prix : 30 fr.

Ces cinq volumes de M. Lamarre représentent la première partie d'un immense travail destiné à être très prochainement complété par trois ou quatre autres volumes, embrassant toute la littérature de l'ère impériale. L'*Étude sur les peuples anciens de l'Italie*, spacieux portique à l'entrée de ce vaste monument, décrit les premiers habitants de la

Péninsule : Pélasges, Étrusques déjà en possession d'une civilisation assez remarquable au triple point de vue religieux, artistique et industriel, Gaulois aux soudaines et éphémères invasions, Grecs groupés dans de riches colonies dont l'influence s'est fait sentir dès la période des rois, comme l'atteste notamment, si nous en croyons M. Lamarre, la constitution de Servius Tullius. Dans l'établissement de la nationalité romaine, la prépondérance, d'abord exercée par les Sabins, passa plus tard aux Etrusques, dont le rôle politique se termine à l'expulsion des Tarquins. L'auteur consacre ensuite deux chapitres « à l'histoire de la parole et des débats législatifs chez les Romains » jusqu'à « l'unification du peuple entier par l'égalité civile, politique et religieuse. » C'est dans le Sénat que prend corps et que s'affirme devant le monde vaincu cette puissante unité nationale, force et grandeur de Rome.

A cette histoire, avant tout ethnologique et sociale, succède dans les tomes I, II et III l'histoire littéraire proprement dite : premiers bégaiements de la poésie (M. Lamarre, après avoir insisté sur le langage rythmé des devins, des sibylles et des législateurs, malgré le peu de goût des Romains pour l'art des vers, se prononce nettement contre la célèbre hypothèse de Niebuhr), — débuts de l'éloquence et de l'histoire, les deux genres où Rome devait rivaliser le plus heureusement avec la Grèce, — œuvres d'Andronicus et de Névius, d'Ennius et de Plaute, de Cécilius et de Térence, — tragédies de Pacuvius et d'Attius, — satires de Lucilius, — l'austère Caton, enfin Lucrèce et Catulle. Cicéron remplit à lui seul les trois cent soixante premières pages du tome III, dont le reste est occupé par les autres prosateurs de la même époque, César, Cornélius Népos, Salluste et Varron.

Le tome IV, contenant texte et traduction de cent quatre-vingt douze morceaux des auteurs ci-dessus nommés, constitue une innovation en faveur de laquelle on peut invoquer des raisons au moins très spécieuses. D'une part, il est naturel que l'on fasse passer sous les yeux du lecteur d'une *Histoire de la littérature* des extraits des divers écrivains dont on lui a appris à connaître la vie et les œuvres ; de l'autre, grâce à l'ordre chronologique, ces diverses citations, dictées comme versions aux élèves de seconde et de rhétorique, leur permettraient de « mener de front l'étude de la traduction et celle de l'histoire littéraire se corroborant l'une l'autre. » Mais si l'on entend souvent critiquer le choix d'Homère pour initier à la version grecque les jeunes hellénistes, que penser d'Ennius, de Plaute et de Lucrèce, proposés ainsi, bien avant César, Cornélius et Salluste, au latiniste débutant ?

Que si l'on me demande avec quel succès M. Lamarre s'est acquitté de sa tâche si méritoire, je me rappelle involontairement ce mot de Pline le Jeune sur un orateur de son temps : « Son seul défaut est de ne pas en avoir. » Dans ces deux mille pages, l'érudition est sûre, les

recherches consciencieuses, les appréciations prudentes et judicieuses, le style toujours correct, et non dépourvu d'élégance : malgré tout il manque ici ce je ne sais quoi de piquant et d'incisif qui nous plaît chez l'élite de nos érudits contemporains et notamment dans l'*Histoire de la littérature latine* de M. Pichon. M. Lamarre a lu sans doute (des notes en témoignent) bon nombre d'ouvrages français ou étrangers : mais presque tous sont antérieurs à 1870, et de très importants, postérieurs ou même antérieurs à cette date, paraissent lui avoir échappé. Il se défie peut-être trop des coups d'aile et des vues d'ensemble qui prouvent que l'auteur domine par la pensée la masse confuse des matériaux qu'il est appelé à mettre en œuvre. Mais pour que nos lecteurs puissent, autant que le permet un court exemple, juger tout au moins des qualités que je viens de signaler, voici en quels termes M. Lamarre conclut son étude sur Cicéron orateur : « Son éloquence ne jette ni la lumière des éclairs rapides et aveuglants, ni les coups de tonnerre qui surprennent et foudroient : elle brille d'un éclat continu, et en même temps qu'elle pénètre de son rayonnement jusqu'aux moindres parties de l'ensemble qu'elle illumine, elle attire, elle prend, elle tient l'auditoire par le charme d'une voix dont les moyens variés répondent à toutes les émotions de l'âme. Ses légères imperfections disparaissent au milieu de ses beautés, elle fait de lui, sinon le premier, l'un des deux premiers orateurs de toute l'antiquité » (tome III, p. 198).

C. Huit.

Études sur Bertrand de Born, sa vie, ses œuvres et son temps, par R. de Boysson. Paris, A. Picard et fils ; Toulouse, Privat, 1902, in-8 de xix-419 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. de Boysson, en écrivant ses *Études sur Bertrand de Born*, n'a pas prétendu faire un travail d'érudition : c'est donc au titre purement littéraire que nous les signalons aux lecteurs du *Polybiblion*. Dans un tel livre, il ne faut pas chercher toute la précision et la rigueur scientifique ; il suffit que les vues d'ensemble sur l'époque soient conformes à l'histoire et que les appréciations soient établies sur des recherches assez étendues : ces deux qualités se retrouvent, relevées par un style fort agréable, dans les *Études* de M. de Boysson.

Il y a cependant des inexactitudes, d'ailleurs sans importance, qui ne doivent se rencontrer nulle part. M. de Boysson, ayant fait apppel aux critiques, je me permets de lui indiquer quelques passages : P. vi : *bon et soués* doux et caressant, agréable et non doux à souhait ; p. 3 : Robert le Fort n'a jamais été roi de France ; ni lui ni ses descendants, jusqu'à Hugues Capet, n'ont rien de *capétien*. P. 7 : Eléonore ne peut pas être défendue contre l'histoire, c'est quinze ans (1137-1152) qu'elle vécut avec Louis VII. P. 10 *et pass.* : Henri le Jeune ne s'appelle pas

Cours Mantel ; ce surnom s'applique à son père Henri II. P. 81 : Les cours d'amour n'ont jamais jugé de cas réels.

L'auteur a adopté sur son héros l'opinion la plus favorable, celle qui fleurit dans le beau temps du romantisme et d'après laquelle Bertrand de Born fut un patriote exalté, un champion de « l'indépendance de la noblesse et de la véritable liberté du peuple » ; c'est son droit, et nous nous félicitons des beaux développements que cela lui inspire, du moment qu'il ne prétend pas par là reviser le jugement que les historiens de profession ont porté sur le troubadour d'Hautefort ; nous en dirons autant de l'admiration sans réserve qu'il professe envers l'époque féodale. Ajoutons que M. de Boysson nous donne par fragments, au cours de son récit, une traduction presque complète des œuvres de Bertrand de Born : c'est assez pour montrer que ces études contribueront utilement à répandre le goût de notre littérature méridionale.

LÉONCE CELIER.

La Vie littéraire à Dijon au XVIIIe siècle, d'après des documents nouveaux, par l'abbé ÉMILE DEBERRE. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de IV-413 p. — Prix : 6 fr.

Il y avait différentes manières de comprendre le sujet auquel M. Deberre a consacré un livre. A vrai dire, celle qu'il a choisie ne me semble pas la meilleure. Son travail manque d'unité. J'y vois un chapitre relatif aux études latines que dirigeait le P. Oudin, au collège des Godrans : ce chapitre est loin d'être ennuyeux. J'en vois un autre consacré à l'amour que professait l'abbé Leblanc pour la littérature anglaise : quelques lignes auraient suffi à nous le dire. Puis c'est toute une série de portraits littéraires, une galerie où défilent devant nos yeux, successivement, Bouhier, Fevret de Fontette et Courtepée, l'abbé Joly et l'abbé Boullemier, Papillon et le président de Brosses. L'abbé Lebeuf (et non Lebœuf comme il est imprimé constamment) paraît dans cette galerie à quel titre ? Je l'ignore, car les relations de l'abbé Lebeuf avec Dijon furent plutôt rares. Une dernière partie est consacrée à décrire les fonctions scientifiques de Dijon au XVIIIe siècle, à raconter les origines et le développement de l'Académie et de la Société Ruffey, qui fusionnèrent ensuite. Il y eut une période brillante pour les belles-lettres dans la capitale de la Bourgogne, où le mérite de l'esprit était une des qualités des citoyens. Mais le tableau n'eût-il pas gagné en vie et en intérêt si, au lieu de scinder toutes ses parties, M. Deberre nous les avait présentées simultanément ? Le lien est absent, et aussi la conclusion, car les quelques pages en tête desquelles ce mot est inscrit ne résument en aucune façon le volume. L'auteur a étudié son sujet, mais sans grouper ses idées, oubliant la synthèse ; cependant le sujet y prêtait. Quelques mois de travail supplémentaire eussent été

nécessaires. M. Deberre est-il même toujours assez familiarisé avec les noms de l'époque ? A maintes reprises il vient à prononcer celui d'un certain *Dancour*, et c'est à l'Index seulement qu'il parvient à peine à rétab ir son véritable nom : Barbier d'Aucour. Pourquoi, dans ses renvois aux manuscrits de la bibliothèque de Dijon, écrit-il toujours *Bibl. div.* ? Il y a, parmi les Pièces justificatives, des documents curieux : des vers latins du P. Oudin, des lettres de Voltaire, un voyage inédit de Courtépée aux abbayes de Bourgogne, par exemple. Était-ce bien la place d'y joindre une rédaction inédite (non définitive) du discours prononcé par Buffon à l'Académie française en 1753 ? Je l'ai déjà dit, il y avait manière de concevoir ce même livre d'une manière plus attrayante et plus vivante. H. S.

Étude sur le théâtre de Marie-Joseph Chénier, par A. Liéby. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902, in-8 de 514 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ceci est la thèse de doctorat, suivant la formule. Pour sujet, un personnage à tous égards médiocre, comme talent et comme caractère, mais qui est pourtant un « numéro » dans l'histoire littéraire.

Une première partie — c'est la plus intéressante — contient, bien documentée, l'historique des tragédies de Chénier ; démêlés avec la censure, avec les comédiens, et parfois avec le public ; succès fait par la Révolution au *Charles IX* et au *Fénelon* ; émeutes des « patriotes » pour contraindre les théâtres à jouer ses pièces et les spectateurs à les applaudir, puis, un peu plus tard, sous la Terreur, pour les interdire comme entachées d'un « feuillantisme » odieux ; variables attitudes de l'auteur, qui, sifflé comme poète de cour et acclamé par la démagogie, fut jacobin, conventionnel, et vota la mort du Roi auquel, en 1789, il dédiait encore, par une épître dithyrambique, son *Charles IX ;* partisan de la liberté des théâtres tant qu'il en eut besoin, puis, comme membre des Cinq-Cents sous le Directoire, demandant le rétablissement de la censure, flattant Bonaparte et le chantant, mais se vengeant de voir son théâtre peu favorisé sous le Consulat et interdit sous l'Empire, en écrivant dans l'ombre *Tibère* ou *la Promenade* — et en mendiant des pensions au tyran ; fidèle seulement à sa haine de la religion et de l'Église, et à cause de cela n'arrivant pas à se concilier tout à fait le pouvoir nouveau, non plus qu'à faire oublier, par ses *Cyrus* et ses *Philippe II*, qu'il avait été le poète dramatique de la Révolution.

Dans une seconde partie, l'examen critique, sont étudiés d'après une bonne méthode, mais avec un peu plus de complaisance peut-être que ne le demandait ce théâtre sans grande valeur, les éléments dont ce théâtre est fait. Et, comme il devait arriver naturellement pour un poète sans génie, on trouve dans ses tragédies « nationales » tout ce qui fut

déjà dans Voltaire, philosophie, politique, vagues imitations de l'étranger, de Shakespeare d'abord, d'Alfieri ensuite, et de Metastase, et de Schiller, quelque influence de Diderot, de Mercier, voire quelque couleur mélodramatique de Baculard d'Arnaud...

M. Liéby, d'ailleurs, paraît un esprit assez sûr. Il ne surfait pas son homme. Comme politique, il se montre neutre, plutôt girondin. Le style aussi est un peu neutre. GABRIEL AUDIAT.

Pages françaises, par STEPHEN LIÉGEARD. Paris, Hachette, 1902, in-8 de VI-490 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Stephen Liégeard est le fils de M. Jean-Baptiste Liégeard, ancien maire de Dijon, « la ville aux beaux clochers, » ainsi que s'écriait un jour le plus populaire de nos rois. En ce temps-là, un maire croyait utile et raisonnable d'envoyer ses enfants en classe chez les Frères de la doctrine chrétienne. Et M. J.-B. Liégeard n'a pas eu lieu de s'en repentir. Son fils est devenu un charmant poète, un orateur plein de verve, un chroniqueur non moins intéressant que distingué, qui ne porte aucunement les traces infamantes « de cet avilissement moral, de cette compression jusqu'à l'étouffement » que les congrégations font subir à la société, s'il faut s'en rapporter à ce qui est affiché sous le grillage de nos maisons communes. Non, les doctrines des chers Frères ne sont pas « des doctrines avilissantes », et je n'en veux pour preuve que ces pages de l'un de leurs plus fidèles élèves : *Pages françaises*, reproductions des articles publiés dans *l'Autorité* ou dans *le Pays* sur Xavier Marmier, sur Étincelle (baronne Double), sur Henri de Bornier, sur les *Pensées* de Joseph Roux, sur François Rude, à l'occasion des fêtes de Dijon, sur les œuvres de Lord Lytton, sur Honoré Fragonard, sur le suicide, sur *les Religieuses bouddhistes* (par Mary Summer), sur *la Comtesse Suzanne* (par Jacques Vincent), sur les poésies de Philippe Gille et de Hippolyte Lucas, sur Waterloo (d'Henry Houssaye), sur les fêtes de Saint-Bernard, sur Dijon, sur Victor Hugo et les Jeux floraux, sur Don Pedro d'Alcantara considéré comme patriote et comme poète; discours à la mairie de Cannes (sur le Brésil), comptes rendus des réceptions à l'Académie de Bourget, de Hérédia, Houssaye et Guillaume, préfaces aux œuvres de divers poètes; allocutions aux distributions de prix des Frères de Dijon, à l'École commerciale de Paris et à la Société protectrice de l'enfance, enfin une dizaine de discours à la Société nationale d'encouragement au bien, dont M. Stephen Liégeard devint le président, en remplacement de Jules Simon. Tout cela embrasse une période de huit années (1892-1900). DU GLOS.

La Poétique de Schiller, par VICTOR BASCH. Paris, Alcan, 1902, in-8 de 297 p. — Prix : 4 fr.

M. Basch s'est attaché à rechercher les théories esthétiques définitives de Schiller dans son *Traité sur la poésie naïve et sentimentale*, qui clôt la période de ses études philosophiques et, situé sur les confins des deux domaines, rouvre sa dernière et grande période poétique et dramatique. Schiller n'y a pas seulement analysé l'inspiration de ses premières œuvres et les règles qu'il comptait suivre pour celles qu'il projetait alors ; il avait senti la profonde différence qui séparait son concept du beau de celui de Goethe — poésie subjective et poésie objective, — et pouvait se demander s'il existait un idéal de beauté moderne à opposer à l'idéal classique, — romantisme et classicisme. Ce traité fit époque, et M. Basch estime que, sans lui, nous n'aurions pas eu les opuscules critiques de Frédéric Schlegel, ni même l'*Esthétique* de Hegel. Mais tout en reconnaissant l'importance historique et philosophique du traité, tout en rendant « justice à la profondeur des vues de Schiller, à la finesse et à la subtilité de son argumentation, et à la force d'expansion que, grâce à ces qualités et à son incomparable talent d'exposition, il a su donner à ses théories », notre critique ne se fait pas faute de présenter quelques objections et de montrer combien ces théories sont contestables et dans leurs premiers principes et dans leurs conséquences. Malgré la passion qu'il avait, un temps, apportée à ces spéculations, Schiller lui-même s'était vite désabusé de philosopher sur la poésie, et peut-être même n'eût-il pris aucun goût à parcourir le gros livre de M. Basch, si savant et si bien renseigné soit-il. « Je m'aperçois tous les jours, écrivait-il en 1798 à Guillaume de Humboldt, combien peu le poète peut tirer de concepts purs et universels, et je serais tenté d'être assez peu philosophe pour donner tout ce que je sais moi-même, et tout ce que savent les autres en fait d'esthétique générale pour un seul tour de main de métier. » Et à la veille de sa mort, il disait au même, avec plus de dégoût encore : « La philosophie spéculative, si jamais elle m'a possédé, m'a chassé par ses formules creuses, et je n'ai pas trouvé dans ses champs stériles de source vive ni de nourriture appropriée. » Tel me semble être le dernier mot de la poétique de Schiller. LONGCHAMP.

La Vie d'un poète. Essai sur Lenau, par JACQUES SALY-STERN. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12 de 227 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour un écrivain qu'il n'y a pas à espérer nous faire jamais lire dans son texte, on serait peut-être en droit de trouver que Lenau, qui n'est pas un poète de tout premier ordre, doit commencer à avoir suffisamment occupé la critique en France. Il n'a pas seulement été mentionné ici et là avec d'autres, il a été l'objet de travaux à lui spécialement

consacrés et, notamment, d'une étude de M. Descreux, assez récente, très développée et accompagnée de morceaux choisis. Le livre de M. Saly-Stern ne la complète en rien, on pourrait même ajouter : au contraire. Il semble, en effet, bien difficile de se faire une idée du talent de Lenau d'après les analyses que le nouveau commentateur donne de ses œuvres, et ce qu'on en croyait savoir sort de l'épreuve bien embrouillé, bien embrumé. M. Saly-Stern paraît d'ailleurs moins préoccupé de poésie que de philosophie. Un poète, si allemand qu'on le suppose, ne vaut pourtant que par ses vers, et les vers sont une sorte de musique sans notes, appliquée à une sorte de peinture sans couleurs à l'huile : le tout s'adresse à l'imagination et à la sensibilité et n'a guère plus à voir avec la philosophie qu'avec les mathématiques ou la numismatique. J'avouerai donc, profane que je suis, ne guère comprendre les gloses de notre commentateur. Elles sont parfois d'un style si singulier qu'on se demande avec inquiétude, après avoir lu et relu certains passages, si l'on perd la vue ou la tête, ou si l'on a simplement affaire à des fautes d'impression. « Voulant une âme véritablement pleine, une personnalité, modèle par des événements décisifs, il s'était remis à l'école de la nature » (p. 140). « Cet amour de la beauté éternelle retourne à la cause première, dit la vie immense, de nature » (p. 180). On en citerait cent aussi étranges. La partie biographique ne laisse pas une impression beaucoup plus nette, et je défie bien qui que ce soit de distinguer sans hésitation les unes des autres Lotte, Caroline, Sophie, Marie, Bertha, etc., de déterminer leur état civil, leur chronologie, le moment exact de leur entrée en scène et de leur sortie, les différences dans la nature de leurs relations avec le poète, le degré et la durée de leur influence. Elles paraissent tout à coup, disparaissent, reparaissent, imprécises silhouettes, fugitifs fantômes, peut-être incorporelles hallucinations du malheureux poète qui vécut en déséquilibré et mourut fou.

LONGCHAMP.

The Shakespeare Cyclopædia and New Glossary, by JOHN PHIN. New York, Industrial Publication Company, 1901, in-18 de XXVIII-428 p.

Ce manuel, au titre peut-être un peu ambitieux, est destiné à guider et à assister quiconque entreprend de lire et d'étudier Shakespeare, en particulier, nous le dit l'auteur, les personnes d'instruction moyenne ou même élémentaire et qui n'ont que peu de livres à leur disposition. Vingt-huit pages de petit texte y renferment d'abord quelques conseils généraux, des avis au sujet de la constitution des sociétés et clubs shakespeariens, si nombreux en Angleterre et aux États-Unis, des renseignements sommaires sur le texte et les corrections qu'il a subies, une liste des meilleures éditions courantes et des principaux ouvrages

de référence, l'exposé et la discussion (peu nécessaires, semble-t-il) de la théorie baconienne. Ces indications, très condensées, mais nettes et en somme suffisamment complètes, précèdent le corps même de l'ouvrage, ce que l'auteur appelle « Encyclopédie et Glossaire. » C'est un vocabulaire alphabétique des mots obscurs ou vieillis qui se trouvent dans Shakespeare, et en outre de tous ceux qui appellent une explication quelconque, soit à cause des allusions de toute nature qu'ils peuvent renfermer, soit surtout à cause des interprétations diverses qu'on en a données, des raisons qu'on a de les maintenir ou d'essayer de les remplacer dans un texte souvent douteux. Ici M. Phin, résumant de très vastes lectures, met à la portée du grand public des notions de tout genre, éparses en mille ouvrages ; aux commentaires et gloses qu'il reproduit et discute il ajoute les siens propres, souvent intéressants ; il propose enfin un certain nombre d'interprétations et de leçons nouvelles, partie de son travail qui, pour être la plus originale, ne va pas, il faut le dire, sans donner lieu à certaines réserves. Comme dans les *Shakespearean Notes* précédemment publiées, les conjectures de M. Phin sont ici fréquemment arbitraires et hasardées. Pour attribuer aux mots *kind* et *kindless* dans deux passages célèbres de *Hamlet* des significations absolument inconnues ailleurs en anglais, il ne suffit assurément pas de déclarer que Shakespeare « n'a cure des précédents » ; pour expliquer par une faute d'impression un vers de *Mesure pour Mesure* (glossaire, au mot *dare*) et y voir une ellipse après *to* d'un infinitif précédemment exprimé, il serait bon de citer au moins quelques exemples anciens d'une tournure qui passe (à fort bon droit, je pense) pour très récente. Ce ne sont là que deux exemples entre bien d'autres qu'il ne peut être question d'énumérer ici. Relevons encore quelques menues erreurs, l'italien *fico* présenté comme espagnol, *Bermoothes* donné pour « la prononciation espagnole de *Bermudas* », etc. Pourquoi aussi, puisque nous en sommes sur le chapitre des défauts, M. Phin affecte-t-il tant de mépris pour le *Shakespeare-Lexicon* de Schmidt, ouvrage justement classique et que rien n'a remplacé jusqu'ici ? Arrêtons là les critiques ; à condition de ne pas tout y prendre sans contrôle, le livre de M. Phin forme un manuel utile et commode ; à beaucoup il facilitera et rendra profitable une première étude de Shakespeare.

A. Barbeau.

Al-Mostatraf, *recueil de morceaux choisis çà et là dans toutes les branches des connaissances réputées attrayantes,* par le cheikh Chihâb-ad-dîn Ahmad al-Abchîhî ; traduit par G. Rat. T. II. Paris, Leroux, 1902, in-8 de xi-820 p. — Prix : 15 fr.

J'ai déjà entretenu les lecteurs du *Polybiblion* du premier volume de cet ouvrage paru en 1899. Il s'agit d'une compilation sans aucune originalité de versets du Coran, de traditions pieuses, de maximes, de pro-

verbes, de facéties, d'anecdotes, de légendes, de citations poétiques sur des sujets de religion, de morale, d'histoire naturelle, de géographie même. Si ce livre, composé au XIVe siècle de notre ère, n'a guère donné à son auteur d'autre peine que celle de lire et de copier, il n'en est pas moins fort utile pour tous ceux qui veulent connaître la vie sociale et intime, le caractère, les préjugés et les superstitions des peuples arabes. Il convient de remercier et de féliciter M. Rat d'être venu à bout de ce long travail de traduction, très difficile par endroits. Il s'en est tiré à son honneur comme le prouvent les prix et subventions qui lui ont été accordés par l'Académie des inscriptions, la Société asiatique de Paris, la Société orientale allemande de Leipzig et le gouvernement tunisien.

Quelques critiques ont regretté que M. Rat n'ait pas accompagné sa traduction de notes et d'éclaircissements. Il me paraît au contraire qu'un livre de ce genre, qui est surtout un recueil de documents, doit être présenté tel quel, sans aucuns de ces commentaires qui, vu la variété des sujets traités et le grand nombre des personnages cités, grossiraient démesurément le volume de l'ouvrage. F. GRENARD.

HISTOIRE

La Vraie Croix perdue et retrouvée, *recherches historiques*, par LOUIS DE COMBES. Paris, édition de l'*Art et l'Autel*, 1902, in-8 de VI-284 p. — Prix : 16 fr.

Il y a autour de l'invention de la Vraie Croix tout un ensemble de récits, où la légende se confond avec l'histoire. Pouvait-il en être autrement ? Resté enfoui pendant trois siècles, le bois sacré fit son apparition après la conversion de Constantin. Sa manifestation, qui coïncidait avec le triomphe du christianisme, devint elle-même, par la force des choses, un triomphe. Cette apparition subite frappa vivement la piété chrétienne.

Parmi les récits dont quelques-uns sont relégués au nombre des fables, il en est un qui mérite plus de confiance : les chrétiens se le redisent depuis des siècles ; et il se présente avec tous les caractères de la vraisemblance. La critique historique cependant ne l'accepte pas sans réserve. M. de Combes cherche tout ce qu'il renferme de vrai et il entoure de toute la lumière possible les faits qui y sont relatés. Ce qui lui fournit l'occasion de reconstituer la topographie de la Ville sainte au temps de la Passion, de raconter les circonstances dans lesquelles les souvenirs de la Passion ont disparu, de donner quelques renseignements sur le culte rendu à l'image de la Croix durant les premiers siècles. L'apparition du *labarum*, la découverte de la Croix et des autres reliques, le partage qui en fut fait entre Sainte-Croix de Jérusalem, Trèves, Besançon forment la partie la plus importante de

l'ouvrage. Il y est question, en outre, du titre de la Croix, des clous, de la sainte Robe de Trèves, du couteau de la Cène.

L'auteur réunit tout ce que la lecture des Pères et des ouvrages écrits en France sur la Passion lui ont appris. Les travaux faits sur ces mêmes sujets en Allemagne ou en Angleterre ne sont pas mentionnés; ils sont cependant assez nombreux et importants pour ne pas être négligés. M. B.

Documents relatifs aux rapports du clergé avec la Royauté, de 1682 à 1705, publiés par LOUIS MENTION. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de v-186 p. — Prix : 4 fr. 50.

Documents relatifs aux rapports du clergé avec la Royauté, de 1705 à 1789, publiés par le même. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de 270 p. — Prix : 6 fr.

Les relations des rois de France avec le Pape et les évêques du royaume depuis la fameuse déclaration de 1682 occupent une place fort importante dans notre histoire nationale. Les documents inédits ou publiés et les travaux composés sur les diverses phases que présente l'histoire de ces relations fourniraient les éléments d'une bibliographie considérable. Mais il est un certain nombre de textes classiques auxquels maîtres et élèves doivent constamment revenir : ce sont ceux que vient de publier M. Louis Mention. Il suffit de les indiquer pour signaler le mérite de l'œuvre et sa grande utilité. Comme tous ceux qui étudient cette période de l'histoire de France ne connaissent pas le latin, l'éditeur a été bien inspiré, quand il a accompagné d'une traduction quelques-uns des documents rédigés dans la langue ecclésiastique.

La régale et les libertés de l'Église gallicane viennent au premier rang des affaires qui troublèrent alors les rapports de la France et de Rome. Il y a, de ce chef, douze documents, qui se terminent par la rétractation de la déclaration des quatre articles. Viennent ensuite quatre pièces au sujet de l'abolition des franchises dans la ville de Rome. L'édit royal de 1695 sur la juridiction ecclésiastique, où se trouvent exposés les rapports intérieurs du spirituel et du temporel, tels qu'ils étaient à la fin du XVIIe siècle, l'affaire des *Maximes des saints* et le jansénisme, qui furent presque des affaires d'État.

La question du jansénisme prit au XVIIIe siècle une importance extraordinaire. C'est la Bulle *Unigenitus* de Clément XI ; puis l'acceptation par l'assemblée du clergé de cette bulle et les lettres patentes du Roi. L'hérésie de Jansénius ne fut point étouffée par là. L'Église de France se trouva profondément divisée. Pendant que l'autorité royale soutenait l'orthodoxie, le Parlement se prononçait en faveur des hérétiques dans la question des convulsionnaires et dans celle du refus des sacrements.

L'édit de Louis XV sur les biens de main-morte, sur ceux qui s'étaient établis sans autorisation royale et sur les charges qu'ils devaient supporter, les lettres, déclarations et arrêts qui suivirent; la déclaration royale de 1767 supprimant les jésuites, l'arrêt du Parlement, le bref *Dominus ac Redemptor* et autres pièces relatives au même sujet terminent le second volume.

Tels sont les documents que M. L. Mention vient de réunir d'une manière très heureuse. Me permettra-t-il d'exprimer un regret? Pourquoi ne pas avoir indiqué, au moins en notes, quelques-uns des meilleurs ouvrages consacrés à chacun des sujets dont il s'est occupé? On ne saurait trop multiplier ces indications bibliographiques dont les travailleurs sont de plus en plus avides. J.-M. Besse.

Itinéraire raisonné de Marguerite de Valois en Gascogne, d'après ses livres de comptes (1578-1586), par Philippe Lauzun. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de 387 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce n'est point seulement un *Itinéraire* que retrace, avec toute l'érudition qu'on lui connaît, M. P. Lauzun; c'est, en réalité, huit années de la vie de Marguerite de Valois, racontées jour par jour par l'historien qui a le mieux étudié la vie mouvementée de la reine de Navarre et les divers rôles politiques qu'elle a joués durant sa longue existence de fille, sœur et femme de rois.

On a beaucoup écrit déjà sur la première femme de Henri IV : ses *Mémoires*, souvent réimprimés, ont popularisé son nom autant que ses aventures galantes. Elle rencontre encore aujourd'hui des adversaires passionnés et des défenseurs plus chevaleresques que convaincus. Si M. Lauzun figure au nombre de ces derniers, c'est qu'il a souvent parcouru les lieux témoins de ses succès et de ses malheurs et qu'il a vécu en quelque sorte plus près d'elle, en découvrant et publiant nombre de lettres inédites, aussi charmantes et peut-être plus véridiques que ses trop incomplets *Mémoires*. Aussi semblerait-il plus désigné que nul autre pour faire un recueil définitif et complet de toute la correspondance de la princesse. Il ne reste pas beaucoup de lettres inconnues : M. Lauzun sait où elles se trouvent; et, des fragments épars qui ont été publiés, pas un ne lui a échappé. Quant aux personnages nombreux qui ont été mêlés pendant près d'un siècle à cette longue vie, il suffit de lire les notes de l'*Itinéraire* pour se convaincre que l'auteur de tant de recherches sur la Gascogne les connaît aussi bien que s'il avait vécu de leur temps.

Son intéressante publication est faite d'après les comptes de la reine de Navarre conservés aux Archives nationales en 28 volumes grand in-4. M. Lauzun les prend au mois d'août 1578, au moment où Mar-

guerite quitte la Cour avec sa mère pour aller rejoindre son mari, alors simple roi de Navarre. Puis il raconte le séjour à Nérac, pendant ces deux années enchanteresses où la jeune reine y tint une vraie cour de lettrés, avec toutes ces débauches du cœur et de l'esprit que ne s'interdisaient guère les hommes et les femmes du XVIe siècle. A partir de 1582, cesse, avec son retour à Paris, l'époque heureuse de la vie de Marguerite. L'année suivante, commence sa lutte avec son frère Henri III, dans laquelle, si les apparences sont contre elle, toute l'odieuse dissimulation et la froide cruauté du dernier Valois éclatent, depuis l'insulte publique jusqu'à l'emprisonnement à Usson, dans cette sombre forteresse dont les portes ne s'ouvriront pour l'infortunée princesse qu'au bout de vingt ans.

M. Ph. Lauzun arrête là son attachante étude : il a ajouté au texte et aux commentaires un très joli portrait inédit de son « héroïne » et de charmantes reproductions de l'hôtel de la reine de Navarre à Agen, du château de Nérac, du château d'Usson. C'est une publication faite pour les délicats et les érudits et que ne devront pas négliger les historiens.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Souvenirs sur Madame de Maintenon, publiés par le comte D'HAUSSONVILLE et G. HANOTAUX. *Mémoires et lettres inédites de Mademoiselle* D'AUMALE, avec une Introduction par le comte D'HAUSSONVILLE. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-8 de CI-300 p. — Prix : 7 fr. 50.

Mme de Maintenon est toujours à la mode, et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. MM. d'Haussonville et Hanotaux ont entrepris de publier sur elle des *Souvenirs*. Le premier volume contient le *Mémoire* (c'est ainsi qu'elle a intitulé son récit) de Mlle d'Aumale et des lettres inédites de la même, dont quelques-unes dépassent un peu par leur date la vie de Mme de Maintenon, mais qui rappellent toutes sa pensée et celle de Saint-Cyr.

Mlle d'Aumale n'est pas une inconnue pour ceux qui ont fréquenté ce petit coin du grand siècle. On sait qu'issue d'une ancienne et noble famille de Picardie, elle fut élevée à Saint-Cyr et qu'elle servit de secrétaire à Mme de Maintenon, de 1705 à 1719. Avec Jeanne de Pincré (ou plus exactement Pincrech), la petite Bretonne, elle vécut dans l'intimité de son illustre bienfaitrice, ingénieuse à lui plaire, lui rendant mille services, la suivant partout à la Cour, participant à ses *charités*, faisant des vers et de la musique pour divertir l'*inamusable* Louis XIV, écrivant même, au besoin, sous la dictée du Roi : bref une espèce de *factotum*, « laide », au dire de Madame (la Palatine), mais de « beaucoup d'esprit. »

Mme de Maintenon morte, Mlle d'Aumale dut quitter la maison qui avait abrité ses jeunes ans et où elle avait joué un rôle important. Elle

n'oublia jamais ce temps et elle saisissait toutes les occasions de parler de « Madame » avec ses amies. Aussi quand les dames de Saint-Cyr conçurent le projet d'écrire leurs Mémoires, s'adressèrent-elles, pour compléter leurs informations, à celle qui avait approché de si près et connu si particulièrement leur fondatrice. De là le récit, sans prétention aucune, qui a passé en partie dans leur recueil et qui est publié aujourd'hui pour la première fois *in-extenso*. Il n'a pas le charme, à beaucoup près, des *Souvenirs* de Mme de Caylus. Mais sa contribution à l'histoire de l'épouse secrète de Louis XIV n'en est pas moins considérable.

Il n'y a rien à ajouter ni à reprendre à la Notice biographique due à la plume si compétente de M. d'Haussonville. Mais dans une note de l'*Avertissement* (p. XCIX), parlant des *Mémoires sur Madame de Maintenon recueillis par les dames de Saint-Cyr*, publiés en 1846, l'éminent académicien dit, après Geffroy, que ce volume a paru, « sans indication de provenance et sans éditeur responsable », et qu' « il paraît n'avoir été tiré qu'à un très petit nombre d'exemplaires et n'avoir pas été mis dans le commerce. » Il y a là, ce nous semble, une erreur.

Nous lisons, en effet, dans l'*Avant-propos* de ce même volume (malheureusement la dernière page, qui portait peut-être la signature de l'éditeur, a été enlevée de notre exemplaire) les lignes suivantes : « Le manuscrit sur lequel nous les avons édités (les *Mémoires*) a passé de la bibliothèque des Dames de Saint-Cyr dans la nôtre (en note : Séminaire de Versailles). » Et plus loin : « Si ces Mémoires n'avaient été que curieux et agréables, peut-être aurions-nous hésité à les publier. Mais ils ont un mérite bien rare dans ces sortes de productions : ils nous paraissent éminemment instructifs. Nous les offrons aux mères de famille, aux institutrices, comme un excellent cours de pédagogie etc... » Donc, ces Mémoires ont été publiés par les soins des directeurs du séminaire de Versailles et destinés au public. Pourquoi ne portent-ils pas de nom d'imprimeur et sont-ils devenus aujourd'hui presque introuvables ? Nous livrons la question aux bibliographes de profession.

Terminons en disant que le volume de M. d'Haussonville est orné d'un portrait inédit de Mignard, trouvé en province, représentant Mme Scarron dans toute la fleur de sa jeunesse et dans tout l'éclat de sa beauté.

LÉON CHARPENTIER.

Missions archéologiques françaises en Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles, documents publiés par HENRI OMONT. Paris, Impr. nationale (E. Leroux), 1902. T. I en 2 part. in-4 de XVI-1 237 p. — Prix : 24 fr.

C'est en somme un chapitre — et des plus intéressants — de l'histoire de la Bibliothèque nationale que M. Omont a écrit dans les deux volumes que nus préosentons à nos lecteurs ; mais c'est en

même temps un chapitre de l'histoire intellectuelle de notre pays pendant deux siècles dont il nous fournit les éléments.

M. Omont constate dans son Introduction que, jusque dans la première moitié du XVIIe siècle, l'on ne mit pas officiellement à profit la présence de nos ambassadeurs en Orient pour la recherche systématique des manuscrits orientaux. De Thou semble avoir été le premier à user de l'influence d'Achille de Harlay pour accroître par des acquisitions en Orient le dépôt dont il avait la garde.

Les efforts de Mazarin et de Séguier pour augmenter leurs propres bibliothèques, ne sont encore que des tentatives privées, mais particulièrement intéressantes par la haute situation que l'un et l'autre occupaient et aussi parce que ce fut sans doute leur exemple qui détermina la Bibliothèque du Roi à marcher dans la même voie. Aussi M. Omont consacre-t-il son premier chapitre aux missions que remplit pour eux le P. Athanase, dit le rhéteur.

Les missions officielles commencent avec Colbert, qui, dès 1667, chargea deux Français, MM. de Monceaux et Laisné, de recueillir, au cours d'un voyage qu'ils entreprenaient en Orient, des manuscrits et des médailles pour la Bibliothèque du Roi et fit dresser à leur usage des instructions par Pierre de Carcavy, garde de la Bibliothèque. Dès lors les missions se succèdent : c'est Vaillant qui va tour à tour chercher en Italie, en Grèce, en Égypte et en Perse, médailles et manuscrits ; c'est le dominicain allemand Wansleben qui, de 1671 à 1675, voyage en Syrie, en Égypte, en Turquie et en Grèce, pour le compte du gouvernement français ; c'est l'ambassade de Nointel à Constantinople (1670-1677) que seconde le célèbre orientaliste Galland qui entreprend un nouveau voyage en Orient de 1679 à 1689. Ce sont tour à tour les missions de Pétis de la Croix, de Girardin, qui trouva moyen de se procurer quelques manuscrit grecs de la Bibliothèque du sérail ; ce sont les missions de Paul Lucas, de Sevin, de Fourmont en Grèce, en Asie, en Égypte ; ce sont les démarches faites en Chine par les jésuites.

Les nombreux documents recueillis par M. Omont et qu'il a soit intercalés dans le cours de son récit, soit rejetés en note, soit groupés dans des appendices qui ne tiennent pas moins de 350 pages de son ouvrage, n'éclairent pas seulement, nous l'avons indiqué déjà, l'histoire des acquisitions de la Bibliothèque nationale en manuscrits grecs et orientaux ; ils sont pleins de renseignements précieux pour l'archéologie.

On lira particulièrement avec intérêt les correspondances de Wansleben, Sevin et Fourmont, la relation du voyage du P. Braconnier « à la Cavalle et dans l'isle de Thasse » en 1707 ; le mémoire de Claude Lemaire sur son voyage « le long de la coste de Derne » et sur le Soudan ; les Mémoires de Paul Lucas sur les jalaps ou marchands de

poudre d'or ; les relations abrégées du voyage en Grèce de Sevin et Fourmont (1729-1730) ; la relation par David Magy, consul au Caire, du voyage en Égypte d'un capucin, le P. François d'Orléans ; les renseignements relatifs à la colonne de Pompée à Alexandrie et au projet de la transporter en France, etc.

Ces deux volumes forment donc une source abondante de renseignements sur l'histoire intellectuelle de la France au XVIIe et au XVIIIe siècles. E.-G. L.

Morts et funérailles royales ; registre des premiers gentilshommes de la Chambre, publié par le vicomte DE GROUCHY. Paris, « Le Carnet », 1901, in-8 de 154 p. — Prix : 5 fr.

La publication de M. le vicomte de Grouchy reproduit la partie du Registre des premiers gentilshommes de la Chambre qui a trait aux deuils. On y trouve les procès-verbaux des obsèques et cérémonies funéraires de personnages de la Cour, dont les principaux sont les suivants : la Palatine Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, femme du grand Dauphin, fils aîné de Louis XIV, décédée le 20 avril 1690 ; Marie-Adélaïde de Savoie, femme du second Dauphin, fils du grand Dauphin, décédée à Versailles le 12 février 1712 ; son mari, décédé le 18 des mêmes mois et année ; Louis XIV, décédé à Versailles le 1er septembre 1715 ; la duchesse douairière d'Orléans, princesse palatine, Charlotte-Élisabeth de Bavière, décédée le 8 décembre 1722 ; le cardinal Dubois, mort le 10 août 1723 ; le duc d'Orléans, le Régent, mort subitement à Versailles le 2 décembre de la même année ; la reine de Sardaigne, Anne d'Orléans, aïeule de Louis XV, décédée à Versailles le 28 août 1728 ; le roi Victor-Amédée, son mari, mort en 1733 ; le duc d'Anjou, mort à Versailles le 7 avril 1733 ; la princesse de Conti, (Mlle de Blois), morte à Versailles le 29 septembre 1736 ; le duc de Bourbon, mort à Chantilly le 27 janvier 1740, et amené dans son hôtel à Paris le 5 février ; la princesse de Conti (Diane d'Orléans, fille du Régent), morte en 1744 ; la Dauphine (Marie-Thérèse, infante d'Espagne), morte à Versailles le 22 juillet 1746 ; le roi d'Espagne Philippe V, mort au mois de juillet de la même année ; Madame Henriette de France, morte à Versailles le 10 février 1752 ; le duc d'Orléans, fils du Régent, mort à Versailles le 4 février 1752 ; la duchesse de Parme, Louise-Élisabeth de France, morte à Versailles, le 6 décembre 1759 ; le Dauphin, fils de Louis XV, mort à Versailles le 20 novembre 1765 ; la Dauphine, Marie-Josèphe de Saxe, morte à Versailles le 13 mars 1767 ; la reine Marie Leczinska, morte à Versailles le 24 juin 1768 ; enfin, le roi Louis XV mort le 10 mai 1774.

Outre des détails, bien curieux de nos jours, sur le cérémonial funèbre, les visites de condoléance, l'eau bénite, convoi, absoute, catafalque,

services de requiem, on trouve dans ces procès-verbaux des renseignements très intéressants sur la composition de la Cour de Versailles, les grands dignitaires et les grands corps de l'État, le protocole et l'étiquette. Beaucoup de ces grandes morts ont été suivies d'ouverture de corps, d'extraction de viscères (cœur, entrailles), d'embaumement général ou partiel. En pareil cas, sont énumérés les noms des membres les plus marquants de la Faculté de médecine. A l'ouverture du corps de Louis XIV, assistent Fagon, Bondin, Dodart, Doulte, Ferray, le doyen Doy, Guérin, Coultard, Marchal, Gervais, Lafosse, Lardy, Burquet, Cancé, Flandis du Montblanc, Leguet, Petit, Lerti, Coste, Taller, Guenin, Paillet, mais le procès-verbal ne nomme pas les deux pauvres chirurgiens de Saint-Cosme qui ont opéré.

Le transport des cœurs du Dauphin et de la Dauphine au Val de Grâce, le 18 février 1712, celui des entrailles de Louis XIV à Notre-Dame de Paris et de son cœur à l'église des jésuites de la rue Saint-Antoine, ont donné lieu aux mêmes cérémonies que le transport de leurs corps à Saint-Denis.

Il est grandement à regretter que l'éditeur n'ait pas jugé à propos de compléter son œuvre par l'addition de notes, d'une table des matières, d'une table alphabétique des noms propres de personnes et de lieux.

J. Meynier.

Le Martyre de la Vendée, par le chanoine L.-P. Prunier. Luçon, Pacteau, 1902, in-8 de xxx-426 p. — Prix : 3 fr.

S'il y a un fait démontré aujourd'hui, c'est que l'insurrection de la Vendée n'a pas été une insurrection politique, mais avant tout une insurrection religieuse. Ce n'est pas pour rétablir le trône brisé de Louis XVI ou le trône bien hypothétique de Louis XVII, c'est pour défendre leurs « bons prêtres » proscrits et revendiquer en un mot les droits violés de la liberté de conscience que les Vendéens prirent les armes. M. le chanoine Prunier apporte à cette thèse maintenant incontestée des arguments nouveaux en montrant ce que fut la persécution et ce que furent les victimes. Le tableau qu'il trace de la destruction systématique de la Vendée, ordonnée par la Convention, accomplie par des représentants comme Carrier et Francastel, des généraux comme Grignon et Turreau est singulièrement dramatique : noyades de Nantes, fusillades de Quiberon, incendie des villages, massacre des femmes et des enfants, souffrances des prêtres déportés à l'île de Ré ou à Cayenne, il passe tout en revue. Et il donne même la liste forcément restreinte, des victimes, et des détails particulièrement intéressants sur les martyrs les plus connus, l'amiral du Chaffaut, glorieux vétéran des luttes contre l'Angleterre périssant de misère et de maladie dans la prison de Bouffay ; son beau-frère, l'abbé de la Roche Saint-André, guillotiné

à Paris ; les deux frères de Beauregard, l'un théologal, exécuté le jour même de la chute de Robespierre, l'autre grand vicaire de Luçon, condamné à l'exil et à la déportation, mais survivant à toutes ces épreuves pour devenir évêque d'Orléans ; tous deux fils admirables d'une mère admirable ; de simples curés ayant mieux aimé périr que d'abandonner leurs ouailles, l'abbé Baudouin, l'abbé Ténébre, curé de Sainte-Croix de Vie, le chanoine Goupilliau, l'abbé Claude Ménard, curé de Bournezeau, Mathieu de Gruchy, un prisonnier anglais converti au catholicisme et devenu vicaire de Soullans, l'abbé Brénugat, vicaire de Bazoges, tant d'autres qu'il serait trop long de nommer. Contentons-nous de citer encore l'abbé Herbert, curé de Maillé, auteur d'un très curieux journal dont M. Prunier donne des extraits fort instructifs, et des femmes héroïques comme les sœurs de la Méteyrie ou la veuve Petiteau qui refusent de devoir la vie à un mensonge. Tous ces récits sont singulièrement édifiants et justifient bien le titre donné par l'auteur à son livre. Dans nos temps si troublés qui nous réservent peut-être des persécutions sinon aussi sanglantes du moins aussi tyranniques et tracassières que celle de 1793, il est bon de contempler des spectacles fortifiants comme ceux du *Martyre de la Vendée*.

M. DE LA ROCHETERIE.

Les Classes rurales et le Régime domanial en France au moyen âge, par HENRI SÉE. Paris, Giard et Brière, 1901, in-8 de XXXVII-638 p. — Prix : 12 fr.

Par ses études antérieures sur *les Classes serviles en Champagne du* XIe *au* XIVe *siècle* (1895) et sur *les Classes rurales en Bretagne au moyen âge* (1896), M. Henri Sée était bien préparé à nous donner cette vaste synthèse sur la manière dont s'est accomplie, dans les campagnes de France, l'une des plus décisives évolutions sociales que l'historien puisse observer, la transformation de l'esclavage en servage. L'organisation du régime domanial, se rattachant à l'ancienne *villa* gallo-romaine, confirmé par la féodalité, perpétué par certains débris jusqu'à la révolution de 1789, a, au moyen âge, du IXe au XIVe siècle, acheminé peu à peu le travailleur vers la liberté personnelle et vers la possession de la terre. On lui reconnaît une personnalité morale. Sa tenure, droit de jouissance perpétuelle et héréditaire, devient un vrai patrimoine. Néanmoins l'exploitation seigneuriale est dure, d'autant plus que jamais le seigneur n'administre directement son domaine. L'auteur attribue presque exclusivement à des causes d'ordre économique l'adoucissement qui se produit aux XIIe et XIIIe siècles, affranchissement des serfs, développement des contrats de location, substitution aux services arbitraires de redevances fixes et pécuniaires, dont le poids s'allège par suite de la diminution de la valeur de l'ar-

gent. La condition des paysans eût été sérieusement améliorée si du XIVe siècle au XVIIIe les guerres et les taxes rurales ne leur eussent imposé de nouvelles et lourdes charges... M. Henri Sée nie absolument (p. 529) que l'idée de justice ait été une des idées dominantes du moyen âge et qu'elle puisse expliquer les transformations sociales qui se sont produites au cours de l'époque féodale. Il proclame cependant (p. 616) que le christianisme avait accompli une véritable révolution en reconnaissant et en consacrant les unions des esclaves. Mais même à ceux qui contesteraient quelques-unes des conclusions de ce travail, à ceux surtout qui voudraient le compléter par des monographies locales qu'appelle l'auteur, ce livre sera très utile ; il est solidement documenté, méthodiquement rédigé, traitant successivement des origines du régime domanial, des classes rurales à l'époque carolingienne, de la condition personnelle des paysans et du régime domanial à l'époque féodale (plus de 400 pages sont consacrées à l'époque féodale), et enfin des transformations du régime domanial dans les derniers siècles du moyen âge. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789, par E. LEVASSEUR. 2e édit. Paris, Rousseau, 1900-1901, 2 vol. in-8 de XXII-LXXXVIII-715 et 988 p. — Prix : 25 fr.

La première édition de cet ouvrage remonte à quarante ans, et a valu à son auteur un prix de l'Académie des sciences morales et politiques. Aujourd'hui, comme alors, M. Levasseur s'est proposé de suivre à travers les âges l'histoire des destinées du travail industriel, ainsi que des classes ouvrières de notre pays depuis les origines jusqu'à nos jours. Dans le terme de *classes ouvrières*, il a compris toutes les personnes engagées dans la production industrielle, à un titre quelconque, ouvriers isolés et chefs de grands établissements, fabricants et marchands en détail, ouvriers et apprentis des deux sexes, en un mot toutes personnes *ouvrant*, c'est-à-dire, suivant une expression ancienne, exerçant une profession manuelle.

A l'époque où il publiait sa première édition, les matériaux de cette histoire étaient relativement rares. Depuis lors, ils se sont singulièrement multipliés. Actuellement c'est par légion que l'on compte les ouvrages d'histoire politique, administrative et économique qui traitent au moins incidemment de la question. Les archives départementales et communales sont ouvertes aux investigations et livrent aux chercheurs une série innombrable de documents qui nous initient à tous les détails, à toutes les péripéties de la vie quotidienne des travailleurs.

L'auteur a conservé l'ancienne division de son ouvrage en sept livres embrassant une durée de dix-neuf siècles, en comptant les temps préhistoriques. Le tome II comprend les quatre premiers livres. Livre I.

La Gaule barbare et la Gaule gallo-romaine, travail servile, travail libre, développement des collèges professionnels, des ateliers de l'État investis du soin d'assurer la marche des services publics. Livre II. Invasions et formation du régime féodal, période du ve au xie siècle. Conditions du travail dans les domaines seigneuriaux, dans les villes, dans les monastères. Livre III. L'Émancipation de la bourgeoisie, des classes laborieuses, des villes et des corps de métiers, période du xiie au xiiie siècle sous l'autorité des premiers Capétiens. Livre IV. La Guerre de Cent ans, les Premiers Valois et le xve siècle. Livre V. La Renaissance et le xiie siècle. Puis viennent le xviie siècle (livre VI), Henri IV, Louis XIV et Colbert, le xviiie siècle et l'esprit de réforme (livre VII).

Dans chacun de ses livres, un chapitre spécial et distinct est consacré à l'état des arts, à l'industrie, au commerce, au rôle de la Royauté et à son intervention réglementaire, à l'évolution monétaire, à la condition des classes ouvrières, aux salaires, salaire nominal et salaire réel, aux prix des choses et denrées nécessaires à l'existence, au compagnonnage, aux grèves, aux confréries, aux compagnies et sociétés de commerce, aux conflits qui s'élèvent entre les corporations et les diverses classes de patrons, aux impôts, taxes, droits et péages qui frappent chaque négociation, exportations et objets produits ou fabriqués, à la géographie industrielle, à la répartition et à la classification des établissements par région.

C'est une œuvre magistrale que M. Levasseur a entreprise, un véritable monument qu'il a élevé à l'histoire des classes ouvrières de l'ancienne France. Le lecteur voudra bien que je signale à son attention le résumé et les conclusions qui terminent l'ouvrage, et dans lesquels l'auteur fait connaître son opinion sur les principaux sujets qu'il a traités : Période de l'histoire des classes ouvrières ; les industries, les corporations, les métiers libres ; la réglementation ; les grandes industries ; l'administration, les maîtres, les apprentis ; les salaires, les conditions du leur. Il convient de signaler également dans le premier volume les tables méthodiques où les matières sont rangées par ordre en même temps que les localités et villes citées dans le corps de l'ouvrage.

Au cours de son Introduction, M. Levasseur énonce l'intention de poursuivre l'œuvre qu'il a entreprise de continuer et développer l'histoire de l'effort de l'homme pour façonner la matière à son usage, et pour gagner sa vie avec le produit de cet effort ; le succès de l'œuvre peut et doit être considéré comme un sûr garant de l'accueil favorable réservé par le monde savant à l'*Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France, de 1789 à 1870*, que nous annonce l'auteur.

COMTE DE LUÇAY.

Mémoires anecdotiques sur les salons du second Empire. *Journal du docteur* PROSPER MÉNIÈRE, publié par son fils le Dr E. MÉNIÈRE. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de XXIII-466 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il y a vingt et un ans, on publia *la Captivité de la duchesse de Berry à Blaye* (1833). C'était le « Mémorial » du docteur Prosper Ménière que Louis-Philippe avait envoyé, pour les soins de son art, dans les circonstances délicates que l'on sait, auprès de sa nièce et prisonnière Marie-Caroline. L'ouvrage renfermait des détails curieux, pleins de netteté et d'exactitude. Aujourd'hui, le fils du docteur Ménière donne au public le *Journal* de son père (du 22 mai 1851 au 3 novembre 1861), sorte de correspondance anecdotique écrite au jour le jour, sur les gens et les choses du second Empire, avec de nombreux retours sur les personnages des années précédentes. Le livre est amusant, curieux par certains endroits, d'une lecture toujours facile ; l'auteur est sincère, indulgent le plus souvent, et plus d'un trait caractéristique reste à noter. Il fréquente le monde, écoute, retient et raconte. Par son talent professionnel, par sa famille et ses relations il est à même d'entendre beaucoup et il se plaît à ne rien perdre des conversations et des confidences. Son ton est toujours correct, convenable et de bonne humeur.

Divers groupes de la société lui sont familiers ; nous trouvons pour la politique : le chancelier Pasquier, M. Thiers (p. 12 et 342), Talleyrand (p. 382), M. de Saint-Aulaire, Chateaubriand, Crémieux (p. 274-280); pour la littérature : Jules Janin, son ami, dont il rapporte des traits honorables (p. 149-245), Ponsard, Bérenger, Lamartine principalement (une journée passée à son château de Monceaux en juillet 1854 (p. 71 à 88); — son portrait (p. 102); — son suprême appel à la charité publique (p. 244); — des musiciens comme Rossini, dont Ménière est le médecin, Verdi ou Berlioz ; — Rachel et le luxe de son hôtel (p. 292) ; Mme Ristori.

L'Académie lui fournit plus d'une anecdote ; c'est dans l'intimité du salon du duc Pasquier qu'il recueille principalement ces nouvelles; il décrit la société de l'ancien chancelier avec beaucoup d'animation ; il a connu plus d'un passage des *Mémoires* de M. Pasquier, il en note des fragments, et plusieurs viennent ajouter encore aujourd'hui d'heureux détails au texte si intéressant que nous possédons depuis dix ans.

Son fils a confié à des amis « l'édition » de ce *Journal*; une biographie un peu superficielle le précède; on regrettera la façon trop succincte et insuffisamment scientifique dont le livre nous est offert : pas de notes, pas d'éclaircissements sur les points obscurs, pas de rectifications là où il en serait besoin ; une table alphabétique s'imposait, elle manque; le texte du docteur Ménière valait un soin plus attentif. Il y a au reste d'assez nombreuses erreurs (mettons : d'impression); elles

manifestent que « l'éditeur » connaît trop peu les personnages de l'histoire contemporaine : Rouhant Fleury, pour *Rohault de Fleury*, Comtesse du Chayla, pour *du Cayla*, général Lespinasse, pour *Espinasse*, général Malet, pour *Mallet*, château de Coulaut, pour *Coulans*, Mgr de Montale, pour *Clausel de Montals* ; — etc. ; — Bésenval n'est pas mort en 1771, mais en 1794 ; Pasquier était préfet de police en 1814, mais plus en 1815 ; — quand (p. 450) on cite avec des restrictions bien inutiles et vite percées à jour la duchesse de Duras, et qu'on accompagne son nom des initiales mystérieuses L. B. ; qui reconnaîtrait là son nom de jeune fille : Mlle de Kersaint ?

Ces remarques ne sont à autre intention que de regretter la légèreté avec laquelle on jette au public des « Mémoires » ; ce n'est pas tout de tirer de son tiroir des papiers de famille, encore faudrait-il les présenter dans le cadre qui convient et avec des connaissances historiques autorisées. Dans l'espèce, du « critique » ou de « l'éditeur », je crois bien que le plus « respectueux » de la mémoire du docteur Ménière, c'est le premier des deux. G.

Les Pères de la démocratie, par ROBERT LAUNAY. Paris, Perrin, 1903, in-16 de XII-254 p. — Prix : 3 fr. 50.

Curieux de savoir si les honnêtes dévots de la démocratie peuvent se consoler des mécomptes qu'elle leur donne aujourd'hui en se reportant, avec une admiration pieuse, aux précurseurs, M. Robert Launay est allé faire un tour du côté de ces ancêtres : il n'est pas revenu très édifié. Il classe ses impressions sous deux rubriques : jacobinisme français, jacobinisme juif. Dans le premier groupe, il nous présente Béranger qui convenait admirablement à son public par la médiocrité de son art, de ses goûts, de son caractère, de son âme, et Paul-Louis Courier, précurseur de nos anarchistes bourgeois, jouant au raffiné parmi les héros et poussant l'indiscipline jusqu'à la désertion. Avec ceux-ci Armand Carrel fait contraste par son caractère et son courage. Pour ce républicain militariste, M. Robert Launay ne dissimule pas son indulgente sympathie et il adopte même trop facilement contre le gouvernement de la Restauration les préventions du fondateur du *National*. Mais dans le groupe juif, personne n'est sympathique, ni Henri Heine, un personnage bien pitoyable en effet, et dont notre auteur ne craint pas de donner quelques extraits malpropres, ni Adolphe-Isaac Crémieux, adroit et pompeux, celui qui profita de nos désastres pour accorder le titre et les droits de Français aux trente mille juifs d'Algérie. Dans un dernier chapitre, l'Église et les Papes sont assez malmenés pour insuffisance d'antisémitisme. On nous cite, comme une bonne maxime à méditer, cette sentence de Grimm : « Tous les grands hommes ont été intolérants. » J'en doute ; ce qui me paraît autrement

certain, et facile à vérifier par le spectacle que donnent nos hommes politiques, c'est que tous les gens intolérants ne sont pas de grands esprits, oh! sûrement non. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Fédération de l'Europe, par J. NOVICOW. Paris, Alcan, 1900, in-12 de 805 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà un livre extrêmement compact, très chargé, et qui aurait pu, sans aucun inconvénient, être allégé de bien des variations sur thèmes rebattus, de bien des assertions hasardées. L'auteur affirme (p. 3) que pour supprimer la guerre il suffirait d'extirper les idées dominantes, sans se demander s'il ne serait pas nécessaire aussi de transformer les cœurs, de réfréner les instincts cupides et l'âpre égoïsme. Il assure que celui qui, en 1400, aurait rêvé une diffusion générale de l'enseignement primaire eût passé pour fou (p. 50) : cela me paraît bien peu prouvé. Il vante parmi les bienfaits de la paix internationale l'émancipation définitive de la femme, devenant aussi peu scrupuleuse dans sa conduite que l'homme l'est souvent aujourd'hui, n'éprouvant plus aucune honte à se donner à son amant et à être mère, que le fait soit précédé ou non de certaines cérémonies traditionnelles appelées mariage (p. 115). Serait-ce un vrai progrès? Mais il faut reconnaître que ce copieux ouvrage est clairement divisé et heureusement distribué. On nous montre, d'abord les avantages économiques, politiques et généraux de la fédération, puis les nombreux obstacles qu'elle rencontre, prestige de la guerre, erreurs militaristes, illusions et routines, ensuite les facteurs favorables, enfin les commencements de réalisation, parmi lesquels l'auteur place justement la conférence de la Haye (1899) et le tribunal d'arbitrage international dont il regrette le caractère facultatif. On se méprendrait absolument si l'on considérait M. Novicow comme un sans-patrie. Il admire comme l'un des plus beaux spectacles qu'ait offerts le XIXe siècle le réveil du sentiment national de bien des groupes qui semblent secouer ainsi une longue somnolence léthargique (p. 679). Il affirme (p. 319) nettement et justement, à mon avis, que patrie et fédération ne s'opposent pas. On ne doit pas se hâter de condamner absolument, pour certaines intempérances de pensée et de langage, l'idée qui domine ce livre, et qui est, en somme, conforme au vieil idéal de la chrétienté. On pourrait rapprocher de ces pages celles de M. W. Stead, l'actif directeur de la *Review of Reviews*, sur *The United States of Europe* (1899). BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Noblesse bretonne aux XVe, XVIe siècles, par le comte R. DE LAIGUE. *T. I. Évêché de Vannes*. 1re partie. Rennes, Plihon et Hommay, 1902, in-8 carré de XV-522 p. — Prix : 12 fr.

A dater du XVe siècle les *réformations* et les *montres* dressées pour tous

les évêchés bretons forment un ensemble de documents précieux pour donner une idée exacte de l'état social et économique de la province. Je n'ai pas besoin de rappeler que les réformations avaient pour but d'établir le nombre des feux qui devaient la taille, et que les montres étaient des revues d'un corps d'armée, d'une compagnie ou d'une paroisse établissant quels étaient les nobles et les paroissiens de fiefs nobles qui devaient le service militaire. Déjà, en 1852 et en 1869, Pol de Courcy avait dressé les montres de Tréguier et de Goëllo et de l'évêché de Saint-Brieuc. M. le comte de Laigue vient de publier les réformations et montres de l'évêché de Vannes; nous faisons des vœux pour qu'il persiste dans cette entreprise considérable et qu'après le pays de Vannes il s'attache aux autres diocèses : le titre même du premier volume nous permet d'espérer que ce vœu sera réalisé.

Le texte paraît très bien établi et l'impression fait honneur à l'imprimeur, M. Bouteloup, de Redon. Cet ouvrage qui intéresse les familles bretonnes et l'histoire de chacune des nombreuses paroisses du Vannetais a sa place dans toutes les bibliothèques publiques et particulières et se trouve d'autant plus précieux que les manuscrits en sont rares.

A. DE B.

Gigny. *Étude historique,* par l'abbé JOBIN. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de IV-551 p., avec planches. — Prix : 7 fr.

Gigny est actuellement une localité du département de l'Yonne, arrondissement de Tonnerre, canton de Cruzy-le-Châtel. Sur ce village qui ne rappelle rien d'important dans le passé, M. Jobin a fait un travail très complet. Dans tout ce volume on ne peut relever aucun fait bien saillant qui puisse intéresser l'histoire générale; cependant il ne devra pas être négligé par les érudits qui s'occupent de la Bourgogne, car à la fin, M. Jobin a publié 144 pièces justificatives dont quelques-unes offrent un réel intérêt. L'auteur a fouillé avec soin les archives de l'Yonne et de la Côte-d'Or, et si l'on peut relever quelques défauts dans la manière dont son travail est présenté, on ne pourra lui adresser le reproche d'être incomplet. Après avoir suivi Gigny et ses dépendances, Quincampoix, Sensuaire et la Vèvre à travers les siècles, depuis la période la plus reculée jusqu'à la fin de la Révolution, M. Jobin donne quelques notices biographiques sur différentes personnes de cette localité. La plus importante est consacrée à M. Nicolle, lazariste, fondateur de la communauté des sœurs de la Sainte-Agonie. — Les pièces justificatives placées à la fin du volume, et qui forment un véritable cartulaire, vont de l'année 1090 à l'année 1855.

J. VIARD.

Ajain (Creuse), paroisse et séminaire, de l'an 1000 à l'an 1900, par l'abbé DARDY. Ajain et Limoges, Ducourtieux, 1902, in-8 de XI-382 p. avec 4 grav. et 8 planches hors texte. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur est né à Ajain ; et, depuis de longues années, sa vie s'est écoulée au petit séminaire, d'abord comme élève, puis comme professeur. Tout enfant, son imagination avait été frappée par ce qu'il entendait dire autour de lui — tradition toujours vivante — de la dîme et des autres redevances qui grevaient, sous l'ancien régime, les propriétés des habitants des campagnes. Pour satisfaire sa curiosité à cet égard, il se livra, dès qu'il le put, à l'étude des terriers et des titres de la seigneurie de son village natal, sans négliger d'autres documents conservés aux archives de la Creuse.

Telle est l'origine de l'étude publiée aujourd'hui; peu à peu, on le devine, le sujet s'était élargi. Dans une première partie, l'auteur raconte l'établissement de la seigneurie d'Ajain, la construction de l'église, l'organisation spirituelle et temporelle de la paroisse, le défrichement d'une partie du sol par les moines cisterciens : on y trouve aussi une notice sur les curés et les seigneurs, ainsi que sur les événements principaux dont le souvenir s'est conservé. La seconde partie est consacrée au petit séminaire, lequel, en ce siècle, a donné tant de bons prêtres au diocèse de Limoges et formé beaucoup d'hommes qui se sont distingués dans l'armée, la marine et les carrières libérales.

Cet ouvrage est écrit uniquement d'après les sources et acquiert ainsi une véritable valeur. Par la façon dont il a traité son sujet, l'auteur a su faire un livre qui sera lu avec plaisir et profit, même par ceux qui n'ont jamais entendu prononcer le nom du charmant village de la Creuse dont il raconte l'histoire. GABRIEL MARTIN.

La Vasconie. *Étude historique et critique sur les origines du royaume de Navarre, du duché de Gascogne, des comtés de Comminges, d'Aragon, de Foix, de Bigorre, d'Alava et de Biscaye, de la vicomté de Béarn et des grands fiefs du duché de Gascogne,* par JEAN DE JAURGAIN. 2e partie. Pau, imp. Garet, 1902, in-8 de XVIII-626 p. — Prix : 15 fr.

J'ai déjà signalé le tome Ier de cet ouvrage de M. de Jaurgain qui lui a coûté plus de trente-cinq ans de travail (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 307). J'ai fait connaître sa valeur et la méthode employée par l'auteur pour apporter un peu de clarté dans une histoire aussi confuse que celle des différents royaumes, comtés et vicomtés qui formaient la Vasconie. Je me contenterai donc, pour le tome II, d'exposer succinctement son contenu.

Ce deuxième volume n'est guère qu'une suite de tableaux généalogiques. Après avoir donné dans une sorte d'introduction les divisions féodales des États vascons au IXe siècle, des royaumes de Navarre e

d'Aragon, du duché de Gascogne, du comté de Comminges et de la Gascogne toulousaine, M. de Jaurgain consacre tout le reste du volume aux tables généalogiques. Les plus importantes sont celles des ducs de Gascogne, des vicomtes de Lomagne et d'Auvillars, des comtes d'Armagnac et de Fesenzac, des seigneurs de Luxe, des seigneurs de Gramont, des vicomtes de Marsan, des comtes d'Astarac et d'Aure, des comtes d'Alava et de Guipuscoa, des rois de Pampelune et de Navarre, des vicomtes de Labourd, des comtes de Bigorre, des comtes et vicomtes d'Aure, des vicomtes de Lavedan, des vicomtes de Soule, des seigneurs de Mauléon. Enfin l'ouvrage se termine par un appendice dans lequel sont examinés quelques points particuliers, par un erratum très étendu et par une table alphabétique des deux volumes un peu trop maigre pour un ouvrage qui renferme une si grande quantité de noms et dans lequel non seulement des fragments de textes, mais même des chartes entières sont publiés. J. VIARD.

Du Weser à la Vistule. *Lettres sur la marine allemande*, par ÉDOUARD LOCKROY. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1901, in-12 de XII-300 p. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis qu'il n'est plus ministre de la marine, M. Lockroy a utilisé ses loisirs à étudier tout ce qui ressort de son ancien département, à se documenter sur les flottes étrangères. Le voyage qu'il accomplit en Allemagne en septembre 1900 lui permit de se rendre compte des progrès énormes réalisés sous le règne de l'empereur Guillaume par la marine marchande et la marine de guerre. Il visita à Berlin le *Reichsmarineamt ;* à Stettin le chantier *Vulcan* ; à Kiel, la fabrique de torpilles et les « maisons de navires » ; à Bremerhaven l'Experimental Dock, imaginé par l'ingénieur Schütte, pour vérifier pratiquement les calculs et les plans des architectes navals; à Brême et à Hambourg, les ports, les bassins, les entrepôts.

De son voyage, de ses visites, M. Lockroy a rapporté l'impression que la puissance maritime de l'Allemagne était devenue formidable au point qu'elle serait bientôt en état de disputer à l'Angleterre l'empire des mers. Et cette conclusion l'amène à jeter sur son pays un regard attristé : « La France, hypnotisée par des divisions intérieures, semble indifférente à ce qui se passe au dehors. Peut-être voudra-t-elle un jour regarder au-delà de ses frontières, peut-être, fidèle à ses traditions et à son passé, songera-t-elle un jour à conserver la place qu'elle doit occuper dans le monde ! »

Un dernier chapitre nous conduit à la Spezzia, le grand arsenal maritime de l'Italie. C'est là que sont concentrés les principaux organes de la défense navale de la Péninsule. De l'autre côté de la rade, vers San Bartholomeo, se trouvent le polygone, le magasin et l'école des tor-

pilles. Un sous-marin, *le Delphin*, y fait des essais. M. Lockroy insiste complaisamment sur l'excellence de l'outillage, des installations, des méthodes de construction.

Faut-il en déduire que nos ports de guerre et nos arsenaux ne peuvent supporter la comparaison avec ceux de la Triplice? Et quelle est alors la responsabilité qui incombe aux ministres et aux gouvernements qui depuis trente ans ont présidé aux destinées de la France !

ROGER LAMBELIN.

Geschichte der deutschen Marine, von P. KOCH. Berlin, Siegfried Mittler, 1902, in-12 de IV-165 p. avec 14 grav. et 3 plans. — Prix : 3 fr. 30.

Cette histoire de la marine allemande, écrite pour « la nouvelle génération du corps des officiers de marine », complète parfaitement l'intéressant volume sur la flotte allemande, que nous analysions ici même (t. XCV, p. 336-337). L'un et l'autre de ces ouvrages sont inspirés en effet par une même foi dans l'avenir de la marine allemande, par un même désir de la faire connaître. En un mot, ils sont tous deux œuvre de vulgarisation.

L'histoire de la marine allemande s'ouvre avec la création de la flotte du grand électeur, au XVIIe siècle. Deux siècles après, en 1848, la flotte allemande apparaît avec la formation de la confédération du Nord ; un an plus tard, la petite escadrille commandée par Brommy ose sortir du Weser pour marcher à la rencontre de la flotte danoise et s'attaquer à la corvette « Valkyrien, » qui se réfugie dans les eaux territoriales anglaises de Helgoland. La flotte prussienne succède ensuite à la flotte allemande, et le 1er octobre 1867 seulement, le pavillon allemand noir, blanc, rouge, est arboré définitivement à la place du pavillon prussien. C'est sous ces couleurs que, pendant la guerre de 1870-71, l' « Augusta » vient faire des prises devant Bordeaux, que le « Meteor » combat le « Bouvet. » Les épisodes maritimes de cette époque sont racontés en quelques pages impartiales terminées par un éloge, bien mérité, de l'infanterie de marine française.

A partir de ce moment, la paix permet à la jeune marine de se développer avec méthode, tranquillement, mais aussi, de progresser à pas de géant. C'est à l'étude de cette période d'activité croissante que sont consacrés les deux tiers du volume. Ce n'est pas, pour nous, la partie la moins intéressante, car elle est pleine d'enseignements, pour celui qui sait lire et conclure.

Des gravures très bien exécutées représentent les principaux chefs de la marine et les bâtiments les plus remarquables de la flotte. Les plans des arsenaux de Kiel et de Wilhelmshaven complètent cet ouvrage.

J. C. T.

La Vie universitaire dans l'ancienne Espagne, par GUSTAVE REYNIER. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-12 de VII-222 p. — Prix : 3 fr. 50.

Excellent petit livre très sérieusement documenté et d'une lecture attrayante. Il est divisé en deux parties. Dans la première on trouve, retracée avec beaucoup de verve, l'existence des étudiants espagnols dans les vieilles villes universitaires, vers la fin du XVIe siècle. Existence débraillée pour quelques-uns, studieuse pour d'autres, misérable pour la plupart. Car Salamanque semble avoir été la patrie primitive de la proverbiale « vache enragée. » La seconde partie de l'ouvrage est une histoire fort instructive, quoique abrégée, des Universités espagnoles depuis les origines jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Divers chapitres, ceux, par exemple, sur « Alcalà » et sur « la Renaissance espagnole et les progrès de l'enseignement », méritent une mention toute spéciale. L. R.

Origines de l'imprimerie en France. *Conférences* faites les 25 juillet et 17 août 1900 par A. CHRISTIAN, directeur de l'Imprimerie nationale. Paris, Imprimerie nationale, 1900, gr. in-4 de LXIV-128 p., avec de nombreuses planches hors texte.

Remarquons tout d'abord que ce beau livre a été provoqué par l'Exposition universelle de 1900. Imprimé avec un luxe sobre et un goût exquis par notre Imprimerie nationale, il s'ouvre par une courte notice sur l'*Ecole internationale des Expositions, association internationale pour le développement de la science, des arts et de l'éducation.* Vient ensuite une lettre de M. Léon Bourgeois à M. Louis Herbette (3 novembre 1900). Ce sont là de pures bagatelles de la porte, si l'on peut dire. Le premier morceau qui éveille l'attention est le discours (p. XIX à LXIII) prononcé par M. L. Herbette : *Allocutions et Introduction.* En un style un peu somptueux, frisant même parfois la grandiloquence, M. Herbette résume tout ce que dira plus loin M. Christian, mais en l'émaillant de petites observations ou réflexions qui ne seront pas agréables à tout le monde. Passons.

Le tour de l'auteur étant venu, celui-ci s'excuse, avec une modestie non feinte, de tenir une place qui revenait tout naturellement, déclare-t-il, à M. Claudin, « un érudit d'une compétence incontestable en la matière. » Mais M. Claudin s'étant récusé, M. Christian a dû aller de l'avant, et, reconnaissons-le, il s'est tiré d'affaire à son honneur. Très visiblement, il n'a pas eu la prétention de composer un livre de haute science ; il me semble plutôt, s'adressant à la partie éclairée du grand public, avoir voulu faire œuvre d'intelligente et intéressante vulgarisation, pour laquelle le concours du « maître » (M. Claudin) ne lui a pas manqué.

Un travail de ce genre se prête difficilement à une analyse de détail.

Le mieux est d'indiquer comment l'auteur a divisé son important sujet ; c'est assurément le plus sûr moyen d'en donner une idée exacte. Nous transcrivons :

1re partie. Écriture artificielle avant Gutenberg. — 2e partie. Gutenberg. — 3e partie. Établissement de l'imprimerie en France. De La Pierre et Fichet. — 4e partie. Le Premier Livre français imprimé à Paris. Pasquier Bonhomme. — 5e partie. La Gravure introduite dans le livre. Jean du Pré. — 6e partie. La Première Affiche. Le Grand Pardon de Notre-Dame de Reims. Jean du Pré. — 7e partie. Les Premières marques d'imprimeurs (1485). Les Livres d'Heures illustrés français. — 8e partie. Les Nouvelles du jour. Le Caron et Le Noir, précurseurs du journal. — 9e partie. Les Premiers Indicateurs des rues de Paris. — 10e partie. L'Imprimerie à Lyon et dans les autres villes de France. — 11e partie. L'Imprimerie depuis le XVIe siècle jusqu'à la fondation de l'Imprimerie royale. — 12e partie. Le Journal.

Afin sans doute de ne pas fatiguer l'attention de l'auditoire, cet ensemble a fait l'objet de deux conférences : la première, donnée au palais du Trocadéro le 25 juillet 1900, a compris les sept premières divisions ; la seconde, qui a eu lieu au Petit Palais des Champs-Élysées le 17 août suivant, s'est composée des cinq dernières divisions, à la suite desquelles on trouvera quelques pages très instructives sur une *Visite à l'Imprimerie nationale.*

Admirablement exécuté, l'ouvrage de M. Christian est d'une irréprochable correction ; c'est en vain que je me suis appliqué à chercher la faute typographique à relever : elle n'existe pas. Cependant je crois devoir avertir l'auteur, pour que le grand établissement qu'il dirige s'en corrige définitivement, que Dole du Jura (p. 89) n'a jamais pris et ne doit pas prendre d'accent circonflexe. Cette erreur d'orthographe se commet d'ailleurs couramment, mais les vrais érudits franc-comtois s'en gardent avec soin.

Ce très intéressant volume est complété par de nombreuses et magnifiques reproductions de fac-similés d'anciennes impressions et surtout de vieilles gravures, qui feront la joie des curieux et des bibliophiles français et étrangers. E.-C. GAUDOT.

Handbuch der Bibliothekslehre, von Dr ARNIM GRAESEL. Zweite völlig umgearbeitete Auflage der *Grundzuege der Bibliothekslehre, Neubearbeitung von Dr Julius Petzholdts Katechimus der Bibliothekslehre.* Leipzig, Weber, 1902, in-8 de x-584 p.

Il a été rendu compte dans cette revue (t. LXIV, p. 265) de l'édition précédente de ce *Manuel.* Le fait même que ce livre, destiné à un public naturellement restreint, est parvenu en douze années à une nouvelle édition, montre qu'on lui a reconnu une assez grande utilité

pratique; en France, particulièrement, ce témoignage lui a été rendu par la traduction qu'en a faite M. Laude et, d'une manière officielle, par l'obligation où sont tenus d'en prendre connaissance les candidats au diplôme de bibliothécaire universitaire.

Je ne crois pas, en effet, que même la partie relative à l'édification des bâtiments ou à l'installation intérieure d'une bibliothèque soit aussi superflue dans un manuel de ce genre que le pensait notre collaborateur de 1892. M. Graesel ne se contente pas d'exposer dans ces chapitres des considérations plus ou moins théoriques et le résultat de ses conceptions personnelles; il indique ce qui a été fait dans divers établissements et l'on a toujours à profiter de l'expérience du passé.

Toutes les questions qui peuvent intéresser un bibliothécaire sont traitées dans les six chapitres qui forment le corps de l'ouvrage : le bâtiment, sa construction, sa disposition intérieure, son entretien, le personnel, les ressources; la construction du fonds de la bibliothèque, son catalogage, son entretien, son augmentation, la reliure; l'utilisation des livres sur place et au dehors. Une Introduction détermine ce qu'est la science des bibliothèques et indique les ouvrages qui en parlent. Trois appendices traitent de la vocation de bibliothécaire, des classifications scientifiques et des méthodes de numération et fournissent de larges indications bibliographiques. D'ailleurs dans les notes abondantes qui courent au bas des pages, M. Graesel a indiqué tous les ouvrages ayant quelque importance.

Il nous reste à dire que cette nouvelle édition est complètement remaniée et mise au courant des travaux les plus récents, que l'impression très nette n'en rend pas la lecture fatigante et que les cent et quelques illustrations qui la décorent sont bien choisies et bien exécutées.

E. G. LEDOS.

BULLETIN

Si toutes les religions se valent? par J. BRUGERETTE. Paris, Bloud, 1903, in-18 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Les Élus dans l'Église et hors de l'Église, par l'abbé J. LAXENAIRE. Paris, Bloud, 1903, in-18 de 64 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

Nous réunissons ces deux brochures, éditées dans l'excellente collection *Science et Religion*. Elles discutent à peu près le même problème : hors de l'Église, point de salut.

La première brochure s'inspire de l'esprit le plus large, en même temps qu'elle s'attache à bien faire comprendre la transcendance du christianisme et son caractère unique de religion vraie. Dans ce but, l'auteur nous donne « d'abord une *thèse* pour faire ressortir l'erreur de l'équivalence des religions et une *antithèse* pour exposer la doctrine de l'intolérance dogmatique. » Puis il entreprend une synthèse « capable de concilier dans l'unité catholique

l'inégale valeur des religions avec l'égale dignité des consciences droites, et cela sans repousser la légitimité du droit de répression. » — Peut-être trouvera-t-on que la part est faite assez belle aux religions non chrétiennes; néanmoins, en ces matières si délicates, l'exposition nous a paru généralement assez précise et exacte. Une remarque de détail : les conditions (p. 50) pour le salut des non-chrétiens nous ont paru exagérer la difficulté. D'après de graves autorités (Voir S. Thomas, *Somme théologique*, 22, quest. 2, art. 7, ad. 3) la foi *explicite* au dogme de l'Incarnation n'est pas requise, de nécessité de moyen. Il faut en dire autant du mystère de la Sainte-Trinité.

—L'autre brochure, œuvre d'un savant professeur du grand séminaire de Saint-Dié, se place à un point de vue plus théologique. M. Brugerette vise plutôt l'objection courante et le grand public des Revues, celui qui a lu Guyau aussi bien que l'abbé de Broglie; M. Laxenaire se place davantage au centre de l'orthodoxie, et, présentant le dogme sous une forme très oratoire — avec un large souffle et de fréquentes envolées — nous montre l'harmonieuse unité des enseignements catholiques. Ce n'est pas qu'il ignore les auteurs modernes : il connaît Harnack, il cite M. Récéjac. Cela est suffisant. Mais cette façon de moderniser par quelques traits ou quelques indications rapides n'est pas sans écueil. S'il est vrai qu'Auguste Comte méditait l'*Imitation* pendant des journées entières, n'est-il point vrai aussi qu'il la démarquait — conseillant à ses disciples d'y remplacer partout *Jésus* par *Humanité ?* — Contre la doctrine de l'*âme de l'Église*, une objection assez naturelle et assez spécieuse est tirée de ce qu'elle paraît devoir décourager les missionnaires qui travaillent à reculer les frontières de l'Église. « Si les infidèles peuvent entrer dans l'Église et être sauvés sans leur ministère, à quoi bon tant de dévouement ? (p. 17) » — L'auteur répond assez clairement, et cite d'ailleurs la 17e proposition condamnée par le *Syllabus* : « On doit bien espérer du salut de ceux qui ne vivent pas dans l'Église catholique ? »

En somme deux brochures utiles, répondant à un réel besoin des intelligences.

B. DE CARROY.

Specimen casuum conscientiae, auctore VICTORIO COSTANTINI. Viterbe, typ. Agnesotti, in-8 de VIII-143 p. — Prix : 2 fr.

J'ai exposé dans un précédent compte rendu les méthodes originales et profondes de l'auteur, j'ai montré comment il s'appuie sur la *notion d'ordre* et en tire des principes pour résoudre les difficiles problèmes de la *collision des droits*. Le présent *Specimen* est un très intéressant recueil de cas, où les principes théoriques sont judicieusement appliqués. L'auteur s'attache constamment à bien mettre en regard le *droit de l'agent* et le *droit opposé* — à les examiner au triple point de vue : de la *valeur propre* de chacun des droits opposés — de la *probabilité* des effets résultants de l'acte à poser — enfin de l'*efficacité* de l'acte sur l'effet (quand la question appartient au *second cas* de collision, conformément aux savantes classifications, soigneusement établies par l'auteur. (Voir dans le *Præmium* les avis qu'il donne pour l'intelligence et l'usage de sa méthode).

C'est un travail subtil autant que puissant; je ne sais ce que Pascal y reconnaîtrait davantage, de l'esprit de géométrie ou de l'esprit de finesse.

B. DE CARROY.

Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII. Texte latin avec la traduction française en regard, précédées d'une notice biographique, suivies d'une table alphabétique. T. VI. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 324 p. — Prix : 1 fr.

La maison de la Bonne Presse vient de publier le tome VI des Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII. Nous y rencontrons encore quelques-uns des fameux documents relatifs à l'américanisme et au projet apparenté de Mme Marie du Sacré-Cœur. A signaler aussi, au milieu d'une foule d'autres pièces si intéressantes, la Constitution apostolique sur les instituts religieux à vœux simples, la lettre aux Supérieurs généraux des ordres et instituts, etc. ; l'encyclique « Graves de communi »... C'est dire l'importance et l'utilité pratique de cette riche collection dont le bon marché est réellement exceptionnel.

G. P.

Tien-Tchou, « Seigneur du Ciel », *à propos d'une stèle bouddhique de Tch' eng-Tou*, par le P. Henri Havret. Chang-Hai, imp. de la mission catholique, orphelinat de T'ou-Se-We, 1901, in-8 de 30 p.

Le « Seigneur du Ciel, » qu'après un premier examen de cette stèle, l'on avait pris pour le vrai Dieu, n'est autre que l'Indra du brahmanisme « incorporé par faveur au Panthéon du bouddhisme chinois. » Dans un premier paragraphe, l'auteur examine les noms du vrai Dieu, transcrits en chinois par les juifs, les mahométans et les nestoriens, qui tentèrent autrefois de s'établir en Chine et y formèrent des colonies plus ou moins durables. En 1704, Clément XI envoya en Chine le cardinal de Tournon qui, conformément aux prescriptions qu'il avait reçues, prohiba l'usage des termes de Xamti et de Tien, usités depuis Ricci parmi les chrétiens pour désigner le vrai Dieu. Benoît XIV confirma la décision de Clément XI par la constitution *Ex quo singulari*, du 5 juillet 1742. Cette question, qui avait longtemps été discutée parmi les catholiques, fut dès lors définitivement tranchée. Elle continue toujours de diviser les protestants. L'auteur termine son étude du terme T'ien-Tchou en observant qu'il a été spécialement appliqué à Indra, considéré comme Seigneur soit du Ciel, soit des devas ou dieux. Ce furent les bouddhistes qui l'employèrent d'abord ; les taoïstes le leur empruntèrent. Suit la description de la stèle de Tch'eng-Tou, sur laquelle est gravée une dhârani ou formule magique. Elle date de la dynastie des T'ang (618-907). L'auteur croit pouvoir affirmer qu'elle remonte au moins au VIIIe siècle de notre ère. Il en donne la transcription en caractères chinois. Les sinologues l'étudieront avec beaucoup d'intérêt.

A. R.

La Morale basée sur la démographie, par Arsène Dumont. Paris, Schleicher, 1901, in-12 de X-181 p. — Prix : 3 fr. 50.

En dehors d'anathèmes bien peu intéressants, dans leur dogmantisme étrangement assuré, jetés à l'obscurantisme, au christianisme, et à toute morale qui admet Dieu, ce livre contient des observations parfois instructives, destinées à établir que la démographie fournit un criterium objectif et indiscutable de la moralité. La sanction du bien et du mal consiste dans l'augmentation ou la diminution de la valeur sociale, véritable *éthomètre* Et sans doute il y a quelque vérité dans cette idée : la santé sociale est un indice de la qualité de la vie morale. Mais comme tout cela est confus et incohérent ! Après un chapitre sur l'amour du vrai qu'il faut éveiller dans

tous les cerveaux, vient un chapitre sur l'alcool qui paraît à l'auteur plutôt favorable que nuisible à l'activité intellectuelle et économique des nations, mais dont les quelques abus lui semblent devoir être prévenus par ses succédanés esthétiques et par l'amour. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Humanité et la Patrie, par ALFRED NAQUET. 3e édit. Paris, Stock, 1901, in-18 de LXX-337 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une longue Introduction, à prétentions scientifiques, expose que les diverses forces observées sur terre, depuis la chaleur et la lumière jusqu'à la vie, sont les manifestations variées d'une même force, énergie unique, nous venant du soleil. Puis le livre premier nous montre l'homme partie intégrante de la nature, et soumis au déterminisme universel, devant remplacer la notion de mérite et de démérite par celle de beauté et de laideur. Enfin un livre deuxième traite de la patrie, une invention toute récente, et dont Jeanne d'Arc n'avait pas l'idée, affirme M. Naquet (p. 187). Elle ne doit pas durer, telle que beaucoup la conçoivent encore. Elle doit s'élargir jusqu'à embrasser toute l'humanité. Et sans doute il y a une âme de vérité dans cette idée-là; mais elle a ici un apologiste bien compromettant. Cet ouvrage, parfaitement médiocre, ne me semble présenter quelque intérêt qu'à raison des citations qu'il a récoltées et à titre de document, comme expression d'une mentalité affligeante.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Conférences familières aux ouvriers, par LÉON DUPONT. Paris, Bloud, s. d., in-16 de 322 p. — Prix : 2 fr.

M. Léon Dupont présente avec modestie, mais avec la conscience d'avoir travaillé dans un esprit vraiment chrétien, ces divers thèmes de conférences, causeries ou lectures. Les titres de quelques-uns des chapitres de cet ouvrage suffisent à faire connaître son caractère et les services qu'il peut rendre : *Les Lascars ; — Il faut tout lire ; — De l'Inégalité des conditions ; — Les Boit-sans-soif ; — Qui travaille prie ; — Les Perroquets ; — Le Dimanche ; — L'Envie ; — L'Art de se gêner ; — Le Bon Sens ; — Pas de bon Dieu.*

J.-A. DES R.

Le Temps des nations, par SÉVERIN DE LA CHAPELLE. Paris, Pichon, 1902, in-8 de 140 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette brochure est une réponse à la conférence faite par E. Renan, en 1882, sur cette question : *Qu'est-ce qu'une nation ?* N'est-ce qu'une fusion, sous des dynasties durables, d'éléments hétérogènes rassemblés par des conquêtes ou par la volonté des individus ? Cette notion vague, renfermée dans des phrases subtiles, ne tient pas compte de Dieu, que Renan remplace par le destin et le hasard ; ni du monde réel, ni de l'homme tel qu'il est. L'auteur démontre par l'histoire que quatre éléments ont été et restent nécessaires pour la formation des nations dans l'humanité : la religion et la race, qui engendrent la langue ; le territoire et le gouvernement qui favorisent l'éclosion des industries et de la science. Ces quatre éléments forment toute la division de l'ouvrage et donnent lieu à de magnifiques développements. — Comme conclusion de son étude, l'auteur se demande en quoi consiste le « temps des nations » : est-ce un temps

psychologique? Est-ce un cycle indivisible? L'Évangile affirme que nul n'en connaît la fin. Les nations, comme le simple individu, ne savent pas leur durée : les unes se forment, les autres meurent, les autres ressuscitent. Peut-être les élections politiques humaines, devenant coopérantes de la volonté divine, seront-elles les régénératrices et les transformatrices des peuples.

G. BERNARD.

Une Plaie sociale : la mendicité. Le mal ; le remède, par FERDINAND MOINE. Paris, Libraires associés, 1901, in-16 de v-325 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les faux pauvres, quelques types, quelques trucs, l'exploitation des enfants, la mendicité à l'étranger, voilà ce qu'étudie l'auteur dans une première partie intitulée : *Le Mal*. Dans une seconde, après deux chapitres bien documentés sur l'historique et l'état présent de notre législation en cette matière, il nous propose des *remèdes* : assistance par le travail, asiles de nuit, diverses œuvres de prévoyance ou de charité, comme tel *Secrétariat des familles* (p. 277 et s.), où les pauvres gens se sentent vraiment aimés ; hospitalisation des vieillards ; organisation de l'assistance par la coordination des efforts de la bienfaisance publique et de la charité privée ; répression énergique de la mendicité professionnelle et inexcusable, répression plus énergique encore de l'exploitation des enfants.

J.-A. DES R.

L'Année technique (1901-1902), par DA CUNHA. Paris, Gauthier-Villars, 1902, gr. in-8 de 272 p., avec 114 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Que le mot *technique* n'effraye pas nos lecteurs ; ce livre peut être considéré comme un excellent ouvrage de vulgarisation scientifique. Faisant un choix des principaux travaux effectués dans l'année courante par les ingénieurs, l'auteur nous donne des renseignements précis, mais cependant suffisamment simples pour être compris de tous, sur ceux de ces travaux qui intéressent plus particulièrement le public. Le développement qu'ont pris les moyens de transport nous a valu les excellents articles sur les tramways électriques, les travaux du Métropolitain, les tracteurs électriques, quelques faits particuliers sur les chemins de fer, les derniers progrès de la bicyclette, l'automobile n'a naturellement pas été oubliée.

Dans les travaux publics signalons en particulier les transbordeurs et le pont à bascule de Chicago. Très intéressante est la description des nouveaux phares et d'autres procédés de l'éclairage maritime. Pour les constructions navales peut-être beaucoup trop de nombres sur les dimensions des derniers navires de guerre, mais comment faire autrement pour en donner une idée exacte? Le volume se termine par quelques études sur la navigation aérienne. Bien rédigé, illustré de 114 belles figures, d'un prix modeste, instructif sur tous les points qu'il touche, il fera très bien dans les bibliothèques populaires ou comme livre de prix, sans compter qu'il aura beaucoup de lecteurs isolés.

E. CHAILAN.

Quelques réflexions sur la mécanique, *suivies d'une première leçon de dynamique*, par ÉMILE PICARD. Paris, Gauthier-Villars, 1902, in-8 de 58 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cette brochure contient deux travaux différents. *Mécanique et Énergitique* est la reproduction d'une partie du rapport général sur les sciences que

M. Picard a écrit à l'occasion de l'exposition de 1900. La notion de force, admise souvent comme évidente, est au fond bien vague. Boltzmann, Herz ont séparément fondé un type nouveau de construction de la mécanique. Après les avoir étudiés M. Picard est assuré que, pour le moment au moins, la dynamique actuelle du point doit encore subsister. A la question : tout phénomène naturel est-il susceptible d'une explication mécanique ? Oui, répond-il, si l'on veut se contenter d'images qui souvent n'expliquent rien. Les quelques pages consacrées au développement de l'énergitique nous ont très vivement intéressé. — *Une Première Leçon de dynamique* est la reproduction du premier cours fait à l'École centrale par M. Picard. Elle diffère en beaucoup de points du mode traditionnel ; nous trouvons qu'elle précise quelques points restés vagues et qu'elle délimite bien les hypothèses faites. Cette leçon est à lire par tous ceux qui s'occupent de mécanique rationnelle.

É. CHAILAN.

Les Combustibles, solides, liquides, gazeux, par H. J. PHILIPPS ; trad. par J. ROSSET. Paris, Gauthier-Villars, 1902, in-16 de x-166 p. — Prix : 2 fr. 75.

Ce livre a pour sous-titre : *Analyse et détermination du pouvoir calorifique.* Après avoir étudié quelques points accessoires : poids spécifique, tirage des cheminées, l'auteur arrive à l'analyse des combustibles ; le dosage des divers éléments, sans exception, est minutieusement décrit, ainsi que l'emploi d'appareils essentiellement pratiques. Il en est de même pour le pouvoir calorifique et pour l'analyse des cendres des combustibles. Toute cette partie constitue un guide excellent pour les opérateurs. Les cinquante dernière pages sont des tableaux de résultats pratiques et d'analyses ; ils contiennent une foule de renseignements numériques, qu'on aura constamment à consulter, en particulier sur l'emploi de la houille ou du pétrole pour la production de la vapeur. Personnellement, nous regrettons de n'y avoir pas trouvé de renseignements sur l'emploi de l'essence et de l'alcool dans les moteurs à explosion.

É. CHAILAN.

Paradoxe sur « le Comédien » de Diderot. Edition critique avec Introduction, notes, fac-similé, par ERNEST DUPUY. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902, in-8 carré de XXXIII-178 p. — Prix : 6 fr.

Cette édition critique très soignée ne devrait pas porter en tête le nom de Diderot. Elle tend en effet à prouver que le *Paradoxe sur le Comédien* est de Naigeon. Ce dernier n'aurait fait qu'amplifier assez maladroitement les Observations de Diderot, dans la *Correspondance de Grimm*, sur une brochure anglaise traduite en français vers 1769.

Le savant éditeur a eu la bonne fortune de trouver dans une boîte de bouquiniste le manuscrit de Naigeon, qui n'a point l'air d'une simple copie, mais bien d'un ouvrage personnel, sinon original, du moins fortement retouché. Il nous invite à conclure que Naigeon, peu délicat en matière de probité littéraire, aurait attribué à Diderot la paternité d'une œuvre qu'il avait lui-même commise. Cette conclusion s'impose-t-elle ? Est-il si évident que le *Paradoxe* ne soit qu'une plate amplification ? On ne s'en doutait pas naguère, mais M. Dupuy a bien l'air de l'avoir démontré.

Qu'il soit de Diderot ou de Naigeon, ou de Diderot revu, corrigé et considérablement augmenté de volume par Naigeon, quoique fort diminué

de valeur, l'aventure nous prouve du moins qu'il ne faut pas s'en rapporter aveuglément aux éditeurs sur l'authenticité des ouvrages posthumes des auteurs célèbres. Un Bretonneau se permet de remanier Bourdaloue, à plus forte raison un Naigeon se permettra-t-il de traiter les ouvrages de Diderot comme s'ils étaient les siens. De fait, Diderot ne lui avait-il pas un peu naïvement donné carte blanche ?

Tout cela montre qu'il est temps d'étudier comme des anciens les écrivains français qui l'ont mérité, même au XVIIIe siècle et de donner, pour les œuvres qui comptent, une édition critique et définitive. M. Dupuy le souhaite pour Diderot, sinon pour Naigeon ; qui pourrait mieux que lui réaliser son désir ? A. BOUÉ.

Les Animaux dans les proverbes, par CHARLES ROZAN. Paris, Ducrocq, s. d., 2 vol. in-12 de 377 et 374 p. — Prix : 7 fr.

Livre aimable, et même utile pour ceux qui aiment, comme l'auteur, à collectionner les proverbes ou à se promener à travers les mots. Tout le monde, du reste, peut tirer profit de son érudition légère et de sa philosophie un peu superficielle.

L'Introduction, où l'on serait tenté de chercher sa doctrine, est plus spirituelle que philosophique. Elle se plaît à nous reporter au temps où les bêtes parlaient. C'était, dit malicieusement M. Rozan, « c'était, il m'en souvient, la semaine dernière. » Non pas au moment où il répétait, à bon escient, ce trait satirique : « Si les bêtes d'écrire se mêlaient, il ne manquerait pas de bêtes pour les lire. » A qui voudrait lui appliquer le mot, il n'aurait pas de peine à répondre qu'en livrant son volume à la critique, il a été lui-même *dumnatus ad bestias*. Je ne me permettrai donc point de lui chercher chicane sur le mot *anima* qu'il traduit *âme*, tout en disant que les bêtes n'en ont pas et que les hommes se distinguent en ce point des animaux, « quoique la bête et l'homme cela ne fasse pas toujours deux. » En réalité *anima* signifiait primitivement *être animé*; mais de le dire, c'est peut-être du pédantisme et M. Rozan goûterait sans doute l'avis de Rabelais qui trouve que tout le savoir des pédants n'est que « bêterie. » Il est bien éloigné, lui, de toute pédanterie ou prétention philosophique, malgré la philosophie qui se dégage forcément des proverbes. Volontiers il croirait à l'esprit des bêtes et peut-être, s'il lui fallait opter entre bêtes et gens, les plus bêtes à ses yeux ne seraient pas ceux qu'on pense. Mais il ne va pas jusqu'à raffiner sur cette matière et ce n'est pas lui, cet homme dont parle Bossuet, qui se fait un jeu de plaider la cause des bêtes contre soi-même. La bête, pour lui, est un animal sans raison, et l'homme, en fin de compte, un animal raisonnable.

Voilà bien de la philosophie, plus que l'auteur n'en a voulu faire, encore que les éléments de ces réflexions se trouvent dans son ouvrage. Il n'a pas, en effet, d'autre philosophie que celle du bon sens qui n'est pas, quoi qu'on dise, déjà si vulgaire. Pour son érudition, elle se joue à travers les réminiscences et, rappelant de ci une anecdote, de là un mot légendaire, elle ébauche aisément un petit cours d'histoire ou de philologie. Il y aurait là de quoi illustrer, dans les colonnes d'un dictionnaire, la physionomie de bien des termes et rectifier au besoin plus d'une erreur. L'ouvrage entier a deux parties : la première traite des quadrupèdes, la seconde des oiseaux et des insectes. Si le philosophe reste un peu terre à terre, l'érudit voltige avec facilité d'une question à l'autre. On pourrait dire de lui comme de l'oiseau : même quand il marche, on sent qu'il a des ailes. A. B.

Ensayos de critica é historia y otros escritos, por ALBERTO NIN FRÍAS. Montevideo, typ. de Barreiro y Ramos, 1902, in-12 de 310 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Alberto Nin Frias est un protestant sincère, admirateur enthousiaste de Taine, et, ce qui vaut mieux, un investigateur patient à la recherche de la vérité, qui finira par l'éclairer tout à fait, espérons-le, malgré les préjugés d'éducation qu'il lui reste à dépouiller. Étant donné le milieu sceptique et superficiel qui l'entoure, ce n'est pas un mince avantage qu'il ait su étudier généreusement et s'élever au-dessus du terre-à-terre dans lequel vivent ses concitoyens. L'Europe l'attire, la France l'enchante ; la société contemporaine, avec son esprit indépendant et libre-penseur, paraît le séduire. Mais je le répète, M. Alberto Nin Frias est travaillé par le désir irrésistible de la vérité, et il souffre réellement de ne pouvoir trouver près de lui l'idéal pour lequel son âme est faite. C'est la conclusion qui se dégage naturellement de la lecture de son livre. Je remercie l'auteur d'avoir bien voulu me citer à deux reprises différentes dans le cours de ses *Ensayos* ; il aurait été aussi bienveillant pour M. Amédée de Margerie, s'il avait eu une notion plus complète et plus exacte de Taine et de la religion catholique.

G. BERNARD.

Néris capitale des Gaules ; les Eaux de Beauté, par MORBAU DE NÉRIS. Paris, Leroux, 1902, gr. in-8 de 386 p., avec nombr. figures. — Prix : 7 fr. 50.

Assurément, avec les matériaux rassemblés dans des travaux de ce genre, on arrivera à pouvoir faire, sur les eaux thermales de la Gaule, une étude générale qui pourra remplacer celle de l'abbé Greppo, un peu trop ancienne maintenant. Mais il faudra se garder d'introduire dans cette étude historique des éléments disparates et étrangers à la question. Ainsi, l'ouvrage sur Néris renferme quelques taches, parmi les nombreuses figures dont il est orné. La restitution de Néris antique peut paraître un peu téméraire ; la fresque, reproduite page 65, est une aimable mais infidèle restitution ; la statuette de bronze du Musée représentant une danseuse n'est qu'une reproduction très répandue. Nous n'en dirons pas davantage pour ne pas décourager nos zélés travailleurs provinciaux ; quelles que soient les critiques de détail que l'on peut présenter, ces publications n'en contiennent pas moins des indications qui ne peuvent manquer d'être utilisées et qui, sans le zèle de leurs auteurs, risqueraient de demeurer ignorées.

A. DE B.

L'Expulsion des Sœurs, par AUGUSTE BÉLANGER. Abbeville, Paillart, s. d. (1903), in-12 de 101 p. — Prix : 0 fr. 60.

Le sujet et le nom de l'auteur le disent assez, ce livre est très actuel et il est tout à fait excellent. C'est, sous une forme nouvelle, vive, précise et nerveuse, le sujet du livre : *A l'assaut des Écoles* dont j'ai précédemment rendu compte. La question juridique d'abord, précisée par les déclarations de M. Waldeck-Rousseau, qui resteront, dans le souvenir des générations présentes, comme l'un des grands mensonges de notre histoire. Puis c'est le récit des expulsions, qui marqueront d'une flétrissure indélébile le ministère Combes, dont Mœrdès, le décoré, restera le symbole. L'auteur nous fait connaître ensuite *celles que l'on expulse*, et cette étude accroît

encore l'ignominie des expulseurs. Enfin c'est la *loi néfaste*, la loi de Waldeck, qui est prise à partie.

Ce livre est de ceux que tous les braves gens de France doivent lire.

ÉDOUARD PONTAL.

Défendons-nous ! par ADRIEN ARTAUD. Marseille, Aubertin et Rolle, 1901, in-8 de 540 p.

Le commerce et l'industrie ont à se défendre contre deux groupes d'ennemis : d'une part les socialistes, et d'autre part les protectionnistes, les agrariens qui parlent au nom de l'agriculture : voilà le thème que développent ces dissertations vives et variées, dont les dernières seulement sont réservées à des questions locales et marseillaises, dont beaucoup agitent des questions d'un grand intérêt général. Question ouvrière sous divers aspects, question douanière et notamment question des zones franches, questions maritimes, questions coloniales, questions agricoles, ce recueil d'articles, écrits avec une verve bien méridionale, traite de tout cela *et de quibusdam aliis*. Il réjouira ceux qui partagent les idées de l'auteur ; il pourra aux autres donner à réfléchir. Je serais fort amusé de voir comment certains lecteurs agriculteurs manifesteraient leurs impressions, en feuilletant les pages qui nous entretiennent d'oppression terrienne, de *géocratie* et de la prétendue partialité de nos pouvoirs publics pour les paysans.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

The Maryland Constitution of 1851, by JAMES WARNER HARRY. Baltimore, the « Johns Hopkins Press », 1902, in-8 de 86 p. (*Johns Hopkins University studies in Historical and Political Science*).

Entreprise à l'instigation du regretté Herbert B. Adams, qui avait proposé à M. James Warner Harry, la constitution du Maryland de l'année 1851 comme sujet d'étude, la monographie dont nous venons de transcrire le titre constitue une intéressante contribution à l'histoire constitutionnelle des États-Unis. Les transformations économiques du Maryland, le développement de la cité de Baltimore n'avaient pas tardé à rendre nécessaire une réforme de la constitution originaire de l'État, de celle qui remontait à l'époque de la guerre de l'Indépendance (1776) ; comment naquit, dans la population du pays, l'idée d'une réforme constitutionnelle, et comment la réforme fut préparée, voilà ce que M. James Warner Harry a exposé avec précision et lucidité dans les deux premiers chapitres de son travail ; le dernier chapitre contient l'analyse et l'examen de la constitution de 1851 qui, par son caractère démocratique nettement marqué, constraste singulièrement avec la constitution conservatrice et aristocratique de 1776. On trouvera en appendice le nombre de suffrages, exprimés le 4 juin 1851, jour où fut acceptée à une majorité de 10,409 voix la constitution nouvelle ; cette constitution devait, telle qu'elle fut votée à cette date, demeurer en vigueur jusqu'en 1864.

HENRI FROIDEVAUX.

Souvenirs et portraits, par CH. DE RICAULT D'HÉRICAULT. Paris, Téqui, 1902, in-18 de 330 p. — Prix : 3 fr. 50.

En une petite causerie de belle humeur, où nous nous réchauffons au coin du feu, tandis que le reste de l'humanité « patauge, grelotte, grogne, tempête, jure, dans les nuages de la philosophie, dans la boue de la poli-

tique, dans les rets des intrigants et sur les cordes raides de l'ambition », M. d'Héricault rappelle ses farces d'étudiant à l'École de droit, les querelles des élèves à propos de la liberté d'enseignement, les émeutes de 1848, sa collaboration au *Correspondant* et à la *Revue des Deux Mondes*, ainsi que ses démêlés avec les chefs de ces deux périodiques, ses relations avec Murger et son flirt avec l'Académie. Il termine par l'histoire d'une somme de 500 francs, volée à sa famille par leur bonne, et retrouvée grâce à saint Antoine de Padoue.

Aux amateurs de style aisé et vivant, je conseille la lecture de ces *Souvenirs*. Je puis leur promettre qu'ils ne s'ennuieront pas. DU CLOS.

Louis Jolliet, découvreur du Mississipi et du pays des Illinois, premier seigneur de l'île d'Anticosti. Étude biographique et historiographique, par ERNEST GAGNON. Québec, 164, Grande Allée, 1902, in-8 cart. de XV-284 p.

Le nom de M. Ernest Gagnon n'est pas inconnu des lecteurs du *Polybiblion* ; nous devons déjà, en effet, à ce consciencieux écrivain, sur l'histoire du Canada, quelques bonnes études dont une au moins (relative au Fort et au château Saint-Louis) fut naguère signalée à cette place. Son dernier livre est plus intéressant encore ; il traite des premières explorations françaises du Mississipi, et reprend une question discutée depuis longtemps, celle de la priorité de la découverte du grand fleuve par Louis Jolliet ou par Cavelier de la Salle. Pour M. Gagnon, aucun doute n'est possible : Louis Jolliet, qu'accompagnait le P. Marquette, est le véritable découvreur du Mississipi, et c'est ce qu'indique le titre même de son ouvrage ; telle est aussi, en dernière analyse, notre opinion, en l'absence de tout document absolument probant en faveur de Cavelier de la Salle. Un tel document a-t-il jamais existé ; et n'aurait-il pas été supprimé par les ennemis de Cavelier de la Salle? C'est ce que n'a pas recherché M. Gagnon, qui, de concert avec M. Thomas Chapais, reproche amèrement à M. Margry de s'être plus d'une fois montré méfiant et soupçonneux envers ceux qui venaient consulter les archives dont il avait la garde, mais qui oublie de se demander si cet érudit n'avait pas de motifs pour se montrer tel. Il en avait en effet de très légitimes ; c'est ce dont la preuve sera faite un jour, et peut-être remerciera-t-on alors M. Margry de cette méfiance qui lui est si fortement reprochée aujourd'hui. — En tout cas, pour en revenir à Louis Jolliet, il est bien certain qu'on ne peut pas écrire actuellement sur lui une étude définitive ; M. Gagnon n'en a pas eu la prétention, mais il a voulu donner une esquisse biographique permettant de mettre en pleine valeur les documents qui pourront être encore publiés sur cet actif découvreur. Il y a parfaitement réussi, et s'il n'a pas donné à son ouvrage une allure rigoureusement scientifique, s'il n'y a jamais cité certaines études telles que celle de M. Gabriel Graner sur la carte de Jolliet de 1674, son travail est cependant trop bon pour que nous lui tenions rigueur. Puisse seulement M. Gagnon, dans une nouvelle édition de son *Louis Jolliet*, donner à ce livre l'appareil critique sans lequel il n'est plus actuellement, même en histoire coloniale, d'ouvrage qui compte, et surtout qui ait chance de compter dans l'avenir ! HENRI FROIDEVAUX.

Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada, par HENRI MOREAU. 2e éd. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de VII-301 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Il est singulièrement difficile d'écrire la biographie d'un contemporain, surtout d'un homme d'État dont la carrière est encore loin d'être terminée ; il semble, en effet, qu'on en dise trop ou trop peu, et le livre tend toujours, en dépit des efforts de l'auteur, à revêtir la forme d'un pamphlet ou d'un panégyrique. Cette dernière apparence est celle qu'a prise le volume de M. Henri Moreau sur le « premier » du Canada ; on n'y trouvera pas même l'ombre d'une critique sur aucun point ; la vie de Sir Wilfrid Laurier y est retracée avec une admiration enthousiaste, sa politique approuvée sans réserve, son talent oratoire loué sans restriction ; c'est, selon une expression même de l'auteur, un livre d' « ardente sympathie. » Bien qu'il perde par cela même quelque peu de sa valeur, cet ouvrage mérite d'être lu ; car il contient de précieux renseignements sur l'histoire contemporaine du Canada, et il fait connaître en même temps que la vie du premier ministre actuel de ce pays, à quelle hauteur s'est élevée l'éloquence française dans cette contrée qui, pour ne plus être la « Nouvelle-France », n'en a pas moins gardé précieusement notre langue et plusieurs des meilleures de nos anciennes traditions. H. F.

The political Activities of Philip Fresneau, by SAMUEL E. FORMAN. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1902, in-8 de 105 p. (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*).

Ce n'est pas seulement aux historiens politiques que s'adresse le travail de M. Samuel E. Forman sur le rôle politique de Philippe Fresneau ; les historiens de la littérature y trouveront aussi des indications intéressantes à plus d'un titre. M. Forman s'y est particulièrement attaché à mettre en relief le rôle politique du poète, et à le disculper comme publiciste du reproche de bassesse et de vénalité ; il nous semble y avoir réussi. Les deux chapitres les plus importants de son esquisse biographique sont consacrés au poète de la révolution américaine et à l'éditeur démocrate que fut successivement Fresneau ; un excellent appendice bibliographique termine ce court travail, plein de renseignements intéressants sur le journalisme aux États-Unis au début du XIIe siècle. H. F.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La présente livraison était sous presse quand nous est arrivée la nouvelle de la mort, profondément regrettable, de M. Gaston PARIS, membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, administrateur du Collège de France, décédé à Cannes, dans la soirée du jeudi 5 mars. Il y avait quelques jours seulement que M. Paris s'était résigné à aller chercher dans le midi de la France la réparation de ses forces usées par un multiple labeur, et abattues dans ces derniers temps par les crises réitérées d'un mal redoutabble. C'est à la hâte que nous devons tracer la notice que le *Polyhiblion* tient à consacrer sans retard au savant éminent, qui était l'une des illustrations de notre pays. Né à Avenay (Marne) en 1839, M. Gaston Paris était le fils de Paulin

Paris, érudit de haut mérite et de grande renommée, dont il a, chose assez rare, non seulement recueilli, mais singulièrement accru et rehaussé l'héritage intellectuel. Après de solides études classiques, sanctionnées par la licence ès-lettres, moins accessible alors dans son unité grecque et latine, qu'elle ne l'est devenue depuis dans ses multiples branches, M. Gaston Paris, qui se destinait, sous la direction et sur les traces de son père, à la culture de nos antiquités nationales et en particulier de nos antiquités littéraires, s'imbut également, par son séjour aux Universités de Gœttingue et de Bonn et par le cours régulier des études de l'École des chartes, de la puissante méthode créée en Allemagne, et alors trop peu connue chez nous, pour l'investigation comparée des langues romanes, et des fortes traditions de l'érudition française. Sa thèse pour le diplôme d'archiviste-paléographe : *Etude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*, publiée en 1862, (Franck, in-8) avait déjà fait quelque sensation ; mais ce fut surtout sa thèse française pour le doctorat ès-lettres : *Histoire poétique de Charlemagne* (Franck, 1865, in-8) qui marqua avec éclat ses débuts dans la science où il fut dès lors considéré comme un maître. La création de l'École pratique des hautes études, en 1868, lui permit d'instituer en France un enseignement analogue à celui des *séminaires* allemands, enseignement qui lui est demeuré cher jusqu'à la fin, et au moyen duquel il a exercé dans l'Europe entière, d'où lui venaient des élèves, une influence qui honore notre pays. Cette influence redoubla quand il occupa, comme suppléant d'abord, puis comme successeur de son père, la chaire de langue et littérature française du moyen âge au Collège de France. Elle s'étendit et se précisa encore par la publication du recueil spécial intitulé : *Romania* (1872) qu'il n'a cessé, avec son intime ami M. Paul Meyer, de diriger jusqu'à ce jour et à laquelle il a donné la collaboration la plus constante et la plus active. Élu membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres en 1876, l'Académie française l'admit à son tour dans son sein en 1896, en remplacement de Pasteur. M. Gaston Paris méritait cet honneur par sa connaissance incomparable des origines et de l'histoire de notre langue, mais il a tenu à s'en rendre plus digne encore par ses qualités d'écrivain, cultivées et développées avec un souci chaque jour plus grand de la clarté et de la précision expressive. Il était, non seulement en France, mais à l'étranger et particulièrement en Allemagne, honoré comme le chef incontesté du domaine scientifique et littéraire auquel il avait appliqué ses puissantes facultés. — Ses principaux ouvrages sont les suivants : *Le Pseudo Tarpino*, thèse latine de doctorat (Franck, 1865, in-8); — *La Vie de saint Alexis, textes des* XIe, XIIe, XIIIe et XIVe *siècles* (en collaboration avec Léopold Pannier. Franck, 1872, in-8) ; — *Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus, attribué à Gunther* (Franck, 1873, in-8) ; — *Le Petit Poucet et la Grande-Ourse* (Franck, 1875, in-16). — *La Poésie au moyen âge. Leçons et lectures* (2 séries, Hachette, in-16) ; — *La Littérature française au moyen âge*, XIe-XIVe *siècles* (2e édition, Hachette, 1890, in-16) ; — *Récits extraits des poètes et prosateurs du moyen âge, mis en français moderne* (Hachette, 1896, petit in-16) ; — *Extraits de la Chanson de Roland et la Vie de saint Louis*, par Joinville, avec Introduction, notes et glossaires complets (Hachette, petit in-16, plusieurs éditions); — *Poèmes et légendes du moyen âge* (Société d'éditions artistiques, 1900, in-8) ; — *François Villon* dans la collection « Les Grands Écrivains français » (Paris, Hachette, 1901, in-16). — M. Gaston Paris a fait pour la Société des anciens textes français, dont il était l'un des fondateurs, plusieurs publications importantes, parmi lesquelles nous rappellerons : *Chansons du* XVe *siècle* (1875, in-8) ; —

Miracles de Notre-Dame par personnages (en collaboration avec M. Ulysse Robert, 8 vol. in-8. Le *Glossaire* est de M. F. Bonnardot); — *Les plus Anciens Monuments de la langue française* (album in-folio); — *Merlin*, roman en prose du XIIIe siècle (en collaboration avec M. Jacob Ulrich, 1886, 2 vol. in-8). — Il a aussi publié, avec M. Gaston Raynaud, le *Mystère de la Passion d'Arnoul Greban* (Vieweg, 1878, gr. in-8). Il a en outre donné des études étendues et justement remarquées dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* et dans le *Journal des savants*. La direction de ce dernier recueil, réorganisé sous le patronage de l'Institut, venait de lui être confiée, et il l'avait inaugurée par une intéressante notice historique sur ce journal même, publiée en tête du cahier de janvier 1903. Enfin M. Gaston Paris avait été l'un des fondateurs et, pendant plusieurs années, l'un des directeurs et collaborateurs actifs de la *Revue critique d'histoire et de littérature*. M. S.

— Les savants anglais qui font des recherches dans les archives ont appris avec un vif regret la mort de M. J. J. CARTWRIGHT, archiviste et paléographe, dont les connaissances et la complaisance avaient été si souvent mis à profit par eux. M. Cartwright, après avoir pris ses grades au collège de « St. John » à Oxford, entra au « Record Office » en 1867. Vingt ans plus tard, il était nommé secrétaire de cet établissement ainsi que de l' « Historical Manuscripts Commission. » Personne ne connaissait aussi bien que lui les généalogies des familles du nord de l'Angleterre pour les XVIIe et XVIIIe siècles. Il laisse plusieurs ouvrages estimés, entre autres : *Chapters from Yorkshire History* ; — *Memoirs of Sir John Beresby* ; — *The Wentworth Papers*, etc. M. Cartwright était membre de la « Society of Antiquaries », de la « Camden Society », de la « Pipe Roll Society », et de la « Royal Historical Society. »

— M. Edward Byles COWELL, le plus remarquable orientaliste que l'Angleterre ait encore produit, vient de mourir le 9 février, à 77 ans. M. Cowell était né à Ipswich, le 23 janvier 1826. De bonne heure, dans la compagnie de quelques officiers revenus de l'Inde, il prit le goût des langues de l'Extrême-Orient. Après avoir terminé ses études, il fut attaché à la maison de commerce de son père ; mais des courses fréquentes qu'il devait faire à Londres lui permirent d'entrer en relations avec le célèbre H. H. Wilson, alors bibliothécaire de la « India House. » Sous sa direction il fit de grands progrès dans l'étude du sanscrit. En 1856, il fut nommé professeur d'histoire au « Presidency College » à Calcutta, et deux ans plus tard il devenait principal du « Sanskrit College » de la même ville. En 1867, il revenait en Angleterre, rappelé par sa nomination à la chaire de sanscrit qui venait d'être fondée à Cambridge. C'est là que, pendant plus de trente ans, il enseigna d'une façon incomparable le persan, le sanscrit, la philosophie indienne, la philologie comparée, etc. Si M. Cowel était un professeur remarquable, son souvenir vivra également grâce aux innombrables ouvrages qu'il a publiés seul ou en collaboration avec d'autres orientalistes, et dont la plupart sont de premier ordre. Dès 1851, il avait fait paraître une traduction du *Vikramorvasi* de Kalidasa. A Calcutta, il avait donné deux éditions des *Upamisads* ainsi que le texte avec traduction du traité de logique *Kusumangali*. De retour à Cambridge il écrivit une introduction pour le drame bouddhiste *Naganada*, traduit par son élève Palmer Boyd. En 1878, il faisait imprimer les *Aphorisms of Sandilya*, puis le *Sawadar-sana-samgraha*. Plus récemment, en 1893-94, il faisait paraître le texte et la traduction du *Buddhacarita*. Mais ses principales œuvres ont été publiées avec le concours d'autres savants, par exemple *The Black Yajurveda*, avec le Dr Röer (1858-64); — *Catalogue of Bud-*

dhist Sanskrit mss, avec le Dr Eggeling (1875) ; — *Divyavadana*, avec R. A. Neil (1886); — *Harsacarita*, avec F. W. Thomas (1897). M. Cowel a également donné de nombreux et fort importants articles aux *Oxford Essays* (1855), au *Cymmrodor*, au *Journal of Philology*. Son dernier ouvrage est une traduction en vers anglais d'un ancien poème bengali.

— Dr. Joseph PARRY, professeur de musique à l' « University College » de Cardiff (Angleterre), dont on annonce la mort, était né en 1841 à Merthyr. Jusqu'à seize ans, il travailla dans une fonderie. Mais, grâce à la protection de Brinley Richards, il put entrer à l'Académie royale de musique où il fit de rapides progrès. Il ne tarda pas à devenir un des compositeurs les plus appréciés du pays de Galles. Ses chœurs et ses hymnes sont populaires dans cette région, particulièrement *Aberystwith*. Il a écrit plusieurs opéras dont le plus goûté fut *Blodven*. Le dernier qu'il ait composé, *Maid of Cefn Ydfa*, a été joué, il n'y a que quelques mois, par la « Moody-Manners company, » sur le théâtre de Cardiff.

— Sir Charles GAVAN DUFFY, mort à Nice le 10 février, à 87 ans, était peu connu de la génération actuelle. Son rôle en Irlande comme journaliste et politicien avait cependant été considérable il y a un demi-siècle. C'est en 1842 qu'il fonda le journal *la Nation*, avec le concours de Thomas Davis et de John Blake Dillon. L'allure indépendante de ce journal le fit accueillir avec enthousiasme et fut même la cause d'une vive agitation dans le pays, laquelle fut décrite par Sir Gavan Duffy dans les deux volumes intitulés *Young Ireland*, volumes qu'on a réimprimés récemment. Cet auteur a publié aussi une biographie de Davis et un livre sur Carlyle.

— On annonce encore la mort de MM. : Hyacinthe CAILLIÈRE, libraire-éditeur à Rennes ; — LECHARTIER, doyen de la Faculté des sciences de Rennes ; — le baron DE CLAYE, un des membres les plus en vue de la presse royaliste, ancien membre du Conseil d'État, mort récemment à 51 ans, lequel fit pendant plusieurs années partie de la rédaction du *Monde*, du *Moniteur universel*, du *Gaulois*, du *Soleil*, etc. ; — Jean-Baptiste CLÉMENT, chansonnier agreste et en même temps socialiste militant, lequel, comme chansonnier, avait composé, entre autres, *le Temps des cerises*, bien connu des habitués des concerts populaires, et, comme socialiste, avait fait partie de la Commune et fondé dans les Ardennes *l'Émancipation*, journal des travailleurs révolutionnaires ; — le Dr Ferdinand CROLAC, professeur à la Faculté de médecine de Lyon ; — Mme Augusta-Marie-Anne HOLMÈS, d'origine irlandaise, ancienne élève de César Franck, morte à 56 ans, laquelle laisse des chants divers, des symphonies, telles que *Lutèce*, et les *Argonautes* (1880), ainsi qu'un opéra : *La Montagne Noire*, qui a été joué à l'Opéra en 1895 ; — ORISULX DE LA PORTE, ancien rédacteur en chef du journal royaliste la *Chronique de l'Ouest* ; — VAUBUISSON, ancien bibliothécaire de la Chambre des avoués de Paris.

— A l'étranger on annonce la mort de : Miss Ada Allen-BAYLEY, romancière anglaise, qui écrivait sous le pseudonyme de Edna Lyall, et était fort estimée de ses compatriotes ; — MM. Dr. Martin BERENDT, écrivain allemand, auteur d'ouvrages philosophiques, mort le 31 janvier, à Berlin, à 54 ans ; — Dr. Woldemar Frhr. VON BIEDERMANN, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur Goethe, mort le 6 février, à Dresde, à 84 ans ; — BLANCO, journaliste espagnol, bien connu à Paris ; — Dr. Eduard BÖHL, professeur d'Écriture sainte autrichien, mort à Vienne, le 24 janvier, à 67 ans ; — Edward BURBIDGE, recteur protestant de Backwell (Somerset), mort le 8 février, lequel laisse des publications fort appréciées de ses compatriotes,

entre autres une étude sur la bibliothèque de l'archevêque Cranmer insérée dans le *Dictionary of English Book Collectors* et un ouvrage important intitulé : *Liturgies and Offices of the Church of England;* — Dr. Dante CERVESATO, professeur de médecine italien, mort récemment à Bologne, à 52 ans ; — Carl CORNELIUS, professeur d'histoire à l'Université de Munich, ancien membre du fameux Parlement de Francfort en 1848, auteur de nombreux ouvrages historiques ; — John EARLE, philologue anglais de valeur, qui laisse entre autres ouvrages appréciés une *Philosophie de la langue anglaise ;* — Johannes FAUST, entomologiste allemand, mort le 18 janvier, à Pirna, à 71 ans ; — Dr. Felice GARELLI, sénateur italien, ancien professeur de physique à l'Université de Turin, mort récemment à San Remo, à 73 ans ; — Dr. Adolphe GESSNER, professeur de gynécologie allemand, mort le 24 janvier, à Erlangen, à 38 ans ; — James GLAISHER, mathématicien anglais de mérite, ancien directeur des services météorologiques de Greenwich, membre de la Société royale de Londres ; — Dr. L. GRASBERGER, conseiller aulique allemand, professeur de philologie classique, mort le 23 janvier, à Wurzbourg, à 73 ans ; — Richard GRIMM, conseiller d'État russe, directeur de la bibliothèque impériale privée, mort récemment à Saint-Pétersbourg ; — Auguste J. C. HARE, écrivain anglais, mort le 23 janvier, à St. Léonard (Sussex), à 69 ans ; — Ludwig KOSSEL, professeur de littérature française à l'École technique supérieure allemande de Prague, mort dans cette ville, le 22 janvier, à 63 ans ; — Dr. Ignace KUNCZ, professeur des sciences politiques hongrois, mort le 25 janvier, à Klausenbourg, à 72 ans ; — LABHART, archiviste suisse, mort le 13 janvier, à Zurich, à 80 ans ; — Dr. Julius MITROWICZ, auteur d'ouvrages théologiques, mort récemment, à Debreczin ; — Dr. Théodore MÜNSTER, conservateur de la bibliothèque de Stettin, mort récemment dans cette ville, à 41 ans ; — Dr. David G. RITCHIE, professeur de philosophie, mort le 3 février, à St. Andrews (Écosse), à 50 ans ; — Dr. R. RUHTSCHI, théologien suisse, mort à Berne, à 82 ans ; — Édouard SCHUNK, chimiste connu, mort le 13 janvier à Kerzai, près de Manchester, à 83 ans ; — Dr. Peter SEIFMANN, ancien directeur de l'École vétérinaire de Lemberg, mort récemment à Cracovie ; — Sir Gabriel STOKES, mathématicien et physicien anglais, correspondant étranger de l'Académie des sciences, mort à Londres, le 2 février, à 84 ans ; — STUDNICKA, savant tchèque, professeur de mathématiques à l'Université de Charles IV à Prague et membre de l'Académie tchèque, lequel laisse de nombreux ouvrages scientifiques ; — Dr. Albert Friedrich WITTSTOCK, auteur d'ouvrages sur les sciences pédagogiques, mort le 16 janvier à Leipzig, à 66 ans ; — Dr. Gustav A. ZIMMERMANN, historien et auteur d'ouvrages sur la pédagogie, mort le 5 janvier, à Chicago (États-Unis), à 53 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 6 février, M. Clermont-Ganneau présente des photographies de statues phéniciennes de l'époque ptolémaïque, et d'une inscription latine du XIIIe siècle. — M. Collignon lit un mémoire de deux ingénieurs grecs à Smyrne, ayant trait à la découverte de gisements aurifères exploités par les anciens dans le mont Tmolus, aux environs du Pactole. — M. S. Reinach décrit un manuscrit appartenant à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg, contenant des miniatures fort belles, attribuées par M. Reinach à Simon Marion, de Valenciennes. — Le 13 février, M. Clermont-Ganneau donne lecture d'un mémoire adressé à M. le Mis de Vogüé, à propos d'un papyrus araméen ayant trait à un soulèvement des Égyptiens contre la domination perse,

sous le règne de Darius II. — Le 20 février, M. Clermont-Ganneau présente le croquis de deux sépultures antiques découvertes près de Tripoli de Barbarie par M. Weber, sépultures que M. Clermont-Ganneau croit être celles de deux adeptes du culte de Mithra. M. Collignon lit un rapport rédigé par M. Degrand sur les fouilles exécutées par lui dans deux *tumuli* en Bulgarie. — M. S. Reinach rend compte de fouilles pratiquées par Hamdi Bey à Trallès, et au cours desquelles ont été découverts un portique, des inscriptions et des bas-reliefs. — M. Schlumberger fait part de l'acquisition qu'il vient de faire d'une petite tessère portant les noms de l'empereur Zénon, d'Odoacre et de Symmaque.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 14 février, M. Gréard dépose l'ouvrage de M. René Pichon : *Lactance, étude sur le mouvement philosophique et religieux sous le règne de Constantin.* — MM. Juglar, Tardè, Levasseur, Paul Leroy-Beaulieu échangent des observations et présentent des chiffres sur le mouvement de la natalité à Paris.

Concours et Prix. — La Faculté de philosophie de l'Université de Vienne met au concours pour 1904 (Prix Léopold Anton et Marie Diere. — 1er octobre 1904) une étude sur les noms grecs d'esclaves, leur signification, leur relation avec les noms des libres. Les travaux soumis au concours doivent être écrits en allemand; peuvent seuls concourir les sujets autrichiens.

— L'Académie royale des sciences de Turin, d'après le testament de son associé, le sénateur Thomas Vallauri, décernera un prix au savant italien ou étranger, qui, du 1er janvier 1903 au 31 décembre 1906, aura publié le meilleur ouvrage critique sur la littérature latine. — Un autre prix sera accordé par l'Académie, sans distinction de nationalité, au savant, qui, du 1er janvier 1907 au 31 décembre 1910, aura publié l'ouvrage le plus considérable et le plus célèbre dans le domaine des sciences physiques, ce mot pris dans sa plus large acception. — Le montant de chacun de ces prix est de 30.000 livres italiennes.

Commission biblique. — S. S. Léon XIII, afin d'assurer le progrès et la marche orthodoxe des études d'exégèse, dont l'importance s'accroît chaque jour, vient de créer une Commission biblique, dont le siège est fixé à Rome, mais qui aura des consulteurs choisis parmi les spécialistes les plus éminents de tous les pays. Dans la liste des savants français désignés par le Souverain Pontife, nous relevons avec une vive satisfaction le nom de notre très distingué collaborateur M. le chanoine Mangenot, dont nous insérons, en tête de la présente livraison, une importante revue des *Publications récentes sur l'Écriture sainte.*

Le Saint-Suaire. — Il ne serait pas facile de dresser la liste des travaux, volumes, brochures, articles de journaux et de revues consacrés au Saint-Suaire, surtout depuis l'apparition du livre de M. Vignon. Il y en aurait plus de deux mille, affirme-t-on. M. l'abbé Noguier de Malijay, qui vient de publier une intéressante étude, dont nous parlons plus loin, sur le *Saint-Suaire de Turin* (Paris, Oudin, 1903, in-8, 120 p., prix : 2 fr. 50) indique dans la bibliographie de son sujet les travaux méritant une attention spéciale. — On peut distribuer toute cette littérature en trois catégories, en prenant pour base le point de vue auquel se sont placés les auteurs. Les uns ont, en effet, examiné le Saint-Suaire au point de vue historique ; les autres, au point de vue scientifique; d'autres, enfin, au point de vue scripturaire. M. Ulysse Chevalier est, dans la première catégorie, à la place d'honneur. On lui doit : *Le Saint-Suaire de Turin est-il l'original ou une copie*, étude critique (Chambéry, 1899) ; l'*Étude critique sur l'origine du Saint-Suaire de Lirey-*

Chambéry-Turin (Paris, A. Picard et fils, 1900, in-8 de 59 p.); *Le Saint-Suaire de Lirey-Chambéry-Turin et les Défenseurs de son authenticité* (Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de 41 p.) et des articles parus dans l'*Art et l'Autel* (*Le Saint-Suaire de Turin. Histoire d'une relique*, tirage à part, Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de 15 p.); dans les *Petites Annales de Saint-Vincent de Paul* (*Le Linceul du Christ*. Paris, Séminaire de Saint-Vincent de Paul, 1902, in-8 de 8 p.), etc. Le sentiment de M. Chevalier est trop connu pour qu'il y ait à le redire. — Il a eu et il compte encore de nombreux partisans, entre autres M. l'abbé Martin (*Préface* du *Saint-Suaire de Turin, histoire d'une relique*, citée plus haut); de Mély : *Le Saint-Suaire d'Euxobregas* (Paris, Leroux, 1900, in-8 de 7 p.) et *Le Saint-Suaire de Turin est-il authentique?* (Paris, Poussielgue, 1902, in-8 de 96 p.), etc., etc. L'Académie des inscriptions et belles-lettres s'est prononcée en faveur de la thèse de M. l'abbé Chevalier. Cette thèse a eu de nombreux adversaires, qui tous peuvent être classés dans la catégorie que l'on peut appeler scientifique. Leur grand argument est la célèbre photographie dont il a été tant parlé. M. Arthur Loth fut le premier à en entretenir le public français : *Le Portrait de N.-S. Jésus-Christ d'après le Saint-Suaire de Turin* (Paris, Oudin, 1900, in-8 de 65 p.), dont une seconde édition a paru en 1902. Le travail du Dr Vignon est le grand œuvre de cette catégorie : *Le Linceul du Christ; étude scientifique* (Paris, Masson, 1902, in-4 de XII-215 p., avec 9 pl. et 38 fig. — Cf. *Polybiblion*, t. XCIV, p. 517-518). Ce livre, préparé par une communication de M. Delage à l'Académie des sciences, poussé par d'innombrables articles, eut un grand succès. Il reçut du public un excellent accueil; mais le fait scientifique, sur lequel reposait toute l'argumentation de M. Vignon, était-il bien probant? Plusieurs critiques ont refusé de voir dans la photographie une épreuve négative. Mgr Bellet présente leurs conclusions dans sa courte étude : *Le Saint-Suaire de Turin; son image positive* (Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de 16 p.); il signale surtout le défaut de contrôle sérieux. M. Hippolyte Choppin, après avoir énuméré, pour discuter leur valeur, les témoignages favorables recueillis par M. Vignon, prétend expliquer la soi-disant épreuve négative en affirmant que le Saint-Suaire a été photographié à l'envers (*Le Saint-Suaire de Turin*. Paris, A. Picard et fils, 1902, 2 brochures in-8 de 13 p. et de 14 p.). C'est un article du P. Hilaire de Barenton dans les *Études franciscaines* (juillet 1902), qui l'a mis sur la voie de cette découverte. L'image du Christ présente quelques traits qui ne concordent pas aisément avec le récit évangélique. M. Vignon a essayé des explications qui ont été d'abord bien accueillies. Puis les objections ont été présentées avec une force nouvelle. Dans l'impossibilité de signaler tous les articles, nous nous bornons à quelques-uns des plus importants; Chevalier : *Le Saint-Suaire de Turin et le Nouveau Testament* (Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de 10 p.); — Bouvier : *Le Saint-Suaire de Turin et l'Évangile* (la *Quinzaine*, juillet et novembre 1902); — De Mély : *Le Saint-Suaire de Turin et l'aloétine* (Paris, Poussielgue, 1902, in-8 de 8 p.). On peut lire dans l'*Ami du clergé* (2 octobre 1902) un intéressant article ayant pour titre : *Le Saint-Suaire et les revues*. — Nous signalons, en terminant, les travaux de Dom Chamard : *Le Linceul du Christ, étude critique et historique* (Paris, Oudin, 1902, in-8 de 104 p. — Prix : 1 fr. 50), et de M. l'abbé Noguier de Malijay : *Le Saint-Suaire de Turin* (Paris, Oudin, 1903, in-8 de 120 p.). Dom Chamard tente une conciliation entre M. Ulysse Chevalier, qui nie l'authenticité, et M. Vignon, qui l'affirme. Le Saint-Suaire de Turin serait le véritable, dérobé jadis à Besançon; les voleurs pieux auraient rendu une reproduction, en la faisant passer pour la vraie relique et ils auraient laissé croire qu'ils avaient con-

servé un simple fac-simile. C'est une hypothèse fort ingénieuse. Le savant prieur de Ligugé la présente avec l'érudition dont il est coutumier. Le livre de M. de Malijay, orné de nombreuses gravures, est l'un des plus intéressants qui aient été écrits sur ce sujet ; même ceux qui n'acceptent pas l'authenticité de la relique le liront avec intérêt. — Il est à croire que l'on publiera encore de nombreux articles pour ou contre le Saint-Suaire de Turin, mais lecteurs et auteurs finiront par se lasser. Et les fidèles continueront de vénérer simplement l'image pieusement conservée à Turin.

Les Sociétés savantes de France. — En 1899, c'est-à-dire à la veille de la dernière Exposition universelle, l'Institut international de bibliographie a publié un *Annuaire des Sociétés savantes, littéraires et artistiques de Paris*, très bien fait et rempli de détails utiles. Au cours de la même Exposition, l'on distribuait assez parcimonieusement (groupe I, classe 3) un catalogue relatif à l'éducation et à l'enseignement, où figuraient, rangées par ordre alphabétique des départements, les Sociétés savantes de France ayant envoyé au Champ de Mars tout ou partie de la collection de leurs publications. Ce dernier document était loin de fournir un ensemble complet, nombre de sociétés n'ayant pas répondu à l'appel qui leur avait été adressé. Et puis une simple liste ne dit pas grand'chose. — M. H. Delaunay a fait mieux : il vient de publier un volume qui, bien qu'incomplet encore, rendra des services : *Les Sociétés savantes de France, notes et renseignements* (Paris, imp. Lahure, in-8 de XI-407 p.). « Sous le titre de Sociétés savantes, dit M. Delaunay, nous avons compris les sociétés scientifiques, littéraires et artistiques et même les associations dont l'objet est la vulgarisation des connaissances humaines au moyen de cours et de conférences. Ont pris place également dans cette nomenclature quelques sociétés qui s'imposaient par leur notoriété, quoique leur but ne puisse prétendre à les faire classer parmi les Sociétés savantes. Dans cette première édition, nous nous sommes occupés uniquement de la France ; mais nous espérons, dans une deuxième, qui paraîtra dans quelques mois, pouvoir joindre à ces renseignements tous ceux que nous possédons sur les pays étrangers. Nous avons pensé que le meilleur moyen de faciliter les recherches était de grouper les variétés, non par spécialités, système qui nous aurait présenté bien des difficultés, surtout pour l'étranger, mais par ville, en adoptant l'ordre alphabétique rigoureux. Nous avons, il est vrai, tenté de réunir, à la table des matières, les sociétés ou associations qui se proposent le même but, mais nous tenons à le dire, ce groupement n'a nullement la prétention d'être une classification, et encore ne l'avons-nous fait que pour Paris, les sociétés de la capitale étant aussi nombreuses que variées. » L'idée générale est excellente ; mais la classification finale par genre aurait gagné à s'appliquer à toutes les sociétés de la France. Nous appelons de tous nos vœux la 2e édition de cet ouvrage, que nous engageons l'auteur à ne point trop hâter, afin d'être le plus complet possible. — Quelques observations, à présent. En ce qui concerne la *Société bibliographique* (p. 228), M. Delaunay devra ainsi modifier sa notice : *Président : M. le comte Aymer de la Chevalerie* et rectifier le nom de l'un des vice-présidents, qui ne s'appelle pas le comte *de Lambet*, mais *de Lambel*. A supprimer, d'autre part, le tiret et le chiffre 4 qui suivent le titre de la *Revue des questions historiques*, parce qu'ils n'ont pas de sens. Nous lui signalerons aussi l'omission de deux sociétés savantes : 1° *Société archéologique, historique et artistique « le Vieux Papier »*, fondée à Paris en 1900, qui publie tous les deux mois un Bulletin extrêmement curieux (Secrétaire général : M. Paul Flobert, 82, rue du

Ranelagh, Paris, XVIe); 2° *Société grayloise d'émulation*, à Gray (Haute-Saône), qui existe depuis 1896 et fait paraître un important recueil annuel (Secrétaire : M. A. Gasser, à Mantoche, Haute-Saône).

La Société du « Vieux Papier. » — L'existence de la Société qui s'intitule pittoresquement : *le Vieux Papier* nous a été révélée par un tirage à part du Bulletin qu'elle publie : *Curiosités des anciennes cartes à jouer*, par M. Paul Flobert (Cf. *Polybiblion*, t. XCIV, p. 464-465). Aussitôt, nous sommes entrés en rapport avec cette société et notre *Partie technique* a donné depuis, (avril 1902) tous les deux mois, régulièrement, le sommaire des livraisons de son *Bulletin*. Brièvement, nous allons résumer les origines et les développements de la *Société archéologique, historique et artistique le « Vieux Papier »*, et jeter un coup d'œil sur quelques-uns des très curieux travaux de ses membres. — Le 15 janvier 1900, cinq fervents et érudits collectionneurs, MM. H. Vivarez, P. Flobert, A. Devaux, L. Raulet et G. Leclair adressaient à un certain nombre de personnes une circulaire tendant à la formation d'une société ayant pour but de grouper les recherches relatives aux collections dites « de portefeuille. » Un *Bulletin* devait être publié sur ce sujet aussi étendu que varié. Dès le 1er avril de la même année, 35 adhésions étaient recueillies. Il fut alors procédé à la rédaction des statuts, desquels nous extrayons les lignes caractéristiques suivantes : « La Société a pour objet la recherche, l'étude et la conservation de : 1° les marques du papier timbré et l'étude de la fabrication du papier et des filigranes (ou filagrammes); 2° les marques postales qui ont précédé les timbres-poste; 3° les autographes; 4° les petites illustrations du papier en feuilles volantes : menus, programmes, invitations, têtes de lettres, prospectus, étiquettes, cartes à jouer et cartes géographiques anciennes, imagerie populaire, billets de loterie, etc., etc. » Voilà des *etc.*, qui permettent d'allonger sensiblement la nomenclature qui précède. — Le Bulletin prévu, assez modeste à ses débuts, est devenu, en moins de trois années, une véritable Revue, débordant d'intérêt et d'érudition, tout à la fois. Le secrétaire général, M. Paul Flobert, en a, dès l'origine, fixé la composition avec une précision remarquable. Et tout ce qu'il a exposé et prévu s'est réalisé de point en point, largement. Le siège de la société est à Paris ; mais l'on n'indique pas d'adresse. Il est vrai que l'on donne celles du président, du vice-président, du trésorier et du secrétaire général. Dans ces conditions, le domicile de ce dernier nous semble tout désigné pour servir de point de ralliement. Les nouveaux membres doivent donc, pour s'affilier, écrire à M. Paul Flobert, secrétaire général, rue du Ranelagh, 82, Paris, XVIe. La cotisation annuelle (12 fr.) donne droit à la réception gratuite du *Bulletin* (qui paraît tous les deux mois). — Nous avons sous les yeux la collection complète de ce périodique unique en son genre. Mentionner l'ensemble des articles qu'il renferme nous mènerait trop loin; nous nous bornerons à quelques titres qui édifieront mieux les collectionneurs que tout ce que nous pourrions dire. Citons, en premier lieu, une notice de M. Ris-Paquot sur *le Papier et ses précurseurs* et une autre, du même auteur, sur *les Filagrammes, leur origine, leur utilité*. Signalons ensuite : *Le Papier timbré en France*, par M. A. Devaux; — *A propos des lettres de deuil*, articles divers de M. Jules Pellisson (avec reproductions); — *Les Cartes à jouer à Montpellier au XVIIIe siècle*, par M. Prosper Falgairolle (2 articles, avec 3 planches); — *Essai d'éphémérides concernant tout ce qui a rapport au papier et à ses précurseurs*, travail considérable, présenté fragmentairement par M. Ris-Paquot (avec de très nombreuses figures dans le texte); — *Les Cartes-*

adresses à l'Exposition, par M. Paul Flobert (avec 2 reproductions); — *Une valeur à lots de la fin du* XVIII*e siècle*, par M. H. Vivarez (avec un fac-similé); — *Les Menus*, par le même ; — *Les Prospectus des marchands au* XVIII*e siècle*, par M. G. Creste (avec 3 grav.); — *Simples Notes sur les faire-part de naissance*, par M. le comte de Saint-Saud; — *Les Papiers et parchemins timbrés de la vicomté de Turenne*, par M. A. Delpy (2 articles, avec de nombr. fac-similés); — *Curiosités des anciennes cartes à jouer*, (avec de nombr. fac-similés), par M. P. Flobert ; — *Empreintes fiscales et ferme du papier timbré en Lorraine et Barrois*, série d'articles par le Dr P. Parisot (avec de nombr. figures); — *Bibliographie des cartes à jouer*, par M. H. Vivarez (avec reproductions) ; — *Les Marques postales*, par M. L. Chamboissier; — *Les Prospectus actuels*, par M. G. Baillère (suite d'articles avec planches hors texte et figures dans le texte); — *Marques postales parisiennes*, par M. L. Raulet (avec figures). Nous terminerons cette nomenclature abrégée par l'indication d'un travail de M. A. Delpy, qui promet d'être considérable et qui, par sa nature, intéressera nombre de nos lecteurs : *Essai d'une bibliographie générale des livres perdus, épuisés ou connus à l'état d'exemplaire unique*. Cet « Essai », composé par ordre alphabétique des noms d'auteurs (ou des titres, quand les ouvrages sont anonymes) compte déjà 43 pages de texte en 275 articles. Et l'auteur n'en est encore qu'au nom *Buus !* — Cette association, classée officiellement, depuis le 4 avril 1901, au nombre des Sociétés savantes de la France, compte aujourd'hui un peu plus de cent membres. Ce n'est pas assez : nous lui en souhaitons dix fois plus. Pour cela, il lui suffira d'être mieux connue. Très sympathiquement nous l'aiderons à atteindre ce résultat.

PARIS. — La jolie collection illustrée des *Églises paroissiales de Paris*, dont le texte est généralement de M. l'abbé A. Bouillet, vient de s'augmenter de deux nouveaux fascicules (12 et 13); l'un s'occupe de *Saint-Médard*, curieuse église de la rue Mouffetard, dont les principales parties datent du XVe siècle et qui fut célèbre au XVIIIe siècle, par les prétendus miracles du fameux diacre janséniste Pâris. C'est un monument qui mérite d'être visité. La notice de M. Bouillet sera, à cette fin, un bon guide. Dans le même fascicule : *Saint-Jacques du Haut-Pas* « d'un médiocre intérêt, dit M. Bouillet, au point de vue artistique » (p. 11). La duchesse de Longueville contribua à son achèvement par ses libéralités. Elle posa elle-même la première pierre du clocher et du portail (19 juillet 1675) et le monument fut consacré le 6 mai 1685. — Le fascicule 13 a pour objet *Saint-Eustache*, que Viollet-le-Duc a traité de « squelette gothique revêtu de haillons romains cousus ensemble comme les pièces d'un habit d'arlequin. » Nous aimons mieux nous ranger à l'impression plus juste de L. Palustre qui assure que cet édifice « tant par ses vastes proportions que par l'originalité de ses combinaisons architectoniques, est une des créations les mieux faites pour immortaliser son auteur. » « ... Saint-Eustache ... mérite encore une place d'honneur parmi les œuvres d'architecture que tous les âges recommandent à notre intelligente admiration. » Exceptons-en toutefois son illogique et inesthétique portail principal. Dans ces trois églises se trouvent des œuvres d'art qu'on ne peut ignorer et qui sont indiquées par ces deux fascicules (Paris et Lyon, Vitte, in-8 de chacun 15 p., avec de belles photogravures).

— Signalons deux intéressants « tirages à part » extraits de la *Revue des questions historiques*. Le premier en date est une étude de M. Ferdinand de Robert, si au courant des guerres de la fin du XVIIe siècle, sur les campagnes d'Allemagne de 1672 et 1673 particulièrement sur l'ambas-

sade du *Marquis de Dangeau* et de son frère, l'abbé, sur l'Électeur palatin, Charles-Louis, qui, tiraillé par la peur de se compromettre, resta dix-huit mois indécis entre la France et la coalition. Cette mission diplomatique est racontée d'après les archives du ministère des affaires étrangères et les dépêches de Dangeau à Pomponne et au Roi (Paris, in-8 de 63 p.). — Le second travail est la monographie d'*Un Conseiller de François Ier, Jean de Selve, premier président du Parlement de Paris* (Paris, in-8 de 80 p.), par M. Clément-Simon qui s'est fait une spécialité de personnages trop négligés du XVIe siècle. Jean de Selve méritait bien qu'on fît revivre sa mémoire : ce fut lui qui négocia le traité de Madrid, après la captivité de François Ier, et il sut se faire écouter et estimer de Charles-Quint, qu'il n'était pas facile d'aborder et de convaincre, au grand moment de sa toute-puissance. Si la France vaincue put conserver la Bourgogne, c'est en partie à l'habile négociateur et « conseiller » qu'on le doit. Sa figure est bien dessinée par M. Clément-Simon; ses recherches sont nombreuses et neuves. Et depuis l'affaire Semblançay jusqu'en 1529, il n'est point un évènement important sur lequel l'auteur ne nous apporte des lumières nouvelles.

— Deux brochures de M. le Dr Albert Prieur, extraits du *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*. La première est un éloquent éloge « prononcé à la Faculté au centenaire de Bichat (22 juillet 1902) » : *Xavier Bichat et l'Histoire* (in-8 de 18 p.). M. Prieur a retracé le rôle et l'œuvre de Bichat en des termes chauds et imagés. « Il vérifia (a-t-il pu dire justement, p. 10) l'anatomie par les dissections, la physiologie par des expériences, l'anatomie pathologique par des autopsies, la pathologie par la clinique. » En somme, l'illustre physiologiste, si prématurément enlevé à la science, a mis de l'ordre partout dans les choses de la médecine, reliant, sans rien détruire, le passé au présent et préparant l'avenir. — L'autre brochure est intitulée : *La Maison où est mort Bichat, essai de topographie historique* (in-8 de 24 p., avec un plan et une gravure). Afin d'identifier la maison mortuaire de Bichat (n° 18 du Cloître Notre-Dame, à Paris, au temps de la Révolution) avec celle portant actuellement le n° 10 de la rue Chanoinesse, M. Prieur s'est livré à de fort pénibles recherches. Sa persévérance et sa sagacité l'ont si bien servi qu'il a atteint son but d'une façon qui nous paraît indiscutable.

— A l'occasion du centenaire d'Edgar Quinet (17 février 1903), ont paru des *Extraits de ses œuvres* (Paris, Hachette, in-16 de XXVII-330 p., avec un portrait. — Prix : 3 fr. 50). Le volume, qui s'ouvre par une *Notice biographique* sur Edgard Quinet, par M. Aibert Valès, se compose de morceaux classés sous les cinq divisions suivantes : I. L'Enfance et la jeunesse. — II. L'Allemagne. 1830. — Le Collège de France. — III. La Révolution de 1848. — IV. L'Exil. — V. La guerre de 1870. La République.

— Une très intéressante revue d'art *l'Épreuve* est, avec la livraison du 15 novembre dernier, entrée dans la quatrième année de son existence. L'*Épreuve* a pour but de « populariser les chefs-d'œuvre de l'art ancien et moderne en publiant chaque mois une série de reproductions accompagnées d'études concises et documentées sur la vie et les œuvres des grands artistes. » Nous avons sous les yeux les trois numéros de novembre, décembre 1902 et janvier 1903 de ce beau périodique, dont le sommaire a été inséré dans la *Partie technique* du *Polybiblion* de février dernier. Texte et illustration méritent le suffrage des amateurs (30, rue Bergère, Paris, IXe. — Prix de l'abonnement annuel : France, 20 fr. ; Étranger, 24 fr.).

— Les *Récréations musicales et littéraires* forment une publication paraissant

par livraisons trimestrielles de 72 pages (texte et musique) (Direction, 27, rue Oudinot, Paris, VII°. — Prix de l'abonnement annuel : France, 6 fr. ; autres pays, 7 fr.). Fondée en 1890, elle s'adresse aux membres du clergé et des communautés religieuses d'hommes et de femmes, ainsi qu'aux familles chrétiennes. Elle est surtout destinée aux écoles, institutions, pensionnats, petits séminaires, collèges, orphelinats, patronages, etc., et peut être utilisée par tout le monde. S. G. Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, a approuvé et recommandé les *Récréations musicales et littéraires ;* d'autre part, M. François Coppée, dans une lettre adressée à leur directeur, a déclaré que tout y est « à la fois aimable et sain, amusant et pur. » C'est également notre avis. Nous donnerons, tous les trois mois, dans notre *Partie technique*, le sommaire des livraisons de cet excellent périodique.

— *La Revue du bien dans la vie et dans l'art* (Paris, 110, rue du Bac) consacre un numéro illustré aux *Pêcheurs bretons :* vers et prose de MM. Léon Berthaut, Halpérine-Kaminski, Antoine Bott, Marc Legrand, Renée Vivien, Louis Tiercelin, C. Dauriac, Romilly, O. de Gourcuff, Frédéric Plessis, Henry Gauthier-Villars, Henri Corbel, etc. (gr. in-4 de 32 p.), avec dessins inédits de Ruty, Georges Scott, Ch. Cottet, Gaston Noury, L. Bochard, Baric, etc. — Prix : 1 fr.

— Pour les classes laborieuses de la campagne, rien ne saurait être plus utile que la lecture du *Laboureur* dont nous avons sous les yeux les deux derniers fascicules parus (juillet-août-septembre 1902, n° 31 et octobre-novembre-décembre 1902, n° 32). (Paris, Maison de la Bonne-Presse. 2 brochures gr. in-8 paginées de 315 à 640). Ces fascicules ne coûtent que 0 fr. 75 chacun. Ils renferment quantité de notes et de recettes agricoles pratiques et abordent de multiples questions économiques et sociales. Nous ne nous lasserons jamais de recommander cette très intéressante publication trimestrielle.

— Nous avons rendu compte (t. LXXXIX, p. 508) de l'édition en grand format du roman de M. André Laurie : *Le Tour du monde d'un bachelier*. Nous signalerons donc simplement l'édition in-18 que vient de publier, au prix de 3 fr., la librairie Hetzel (342 p., avec gravures).

Anjou. — La Restauration tint à honorer la mémoire des héros morts en Vendée pour la défense de leur foi religieuse. L'érection de la colonne de Saint-Florent en l'honneur du généralissime d'Elbée eut un éclat tout particulier, grâce à la présence de la duchesse de Berry. Ces solennités ont fourni à M. le marquis d'Elbée le sujet d'une intéressante brochure : *La Duchesse de Berry à Beaupréau* (*7 juillet 1828*). *Un Monument au généralissime d'Elbée* (Angers, Siraudeau, in-8 de 30 p.).

Artois. — Les travaux composant le tome XXVII des *Mémoires* de la Société des antiquaires de la Morinie (Saint-Omer, Jeanjean, in-8 de 492 p.) sont au nombre de quatre seulement, mais leur importance est réelle pour l'histoire locale. C'est d'abord M. Félix Le Sergeant de Monnecove qui publie : 1° le *Testament de Jehan Tabari, évêque de Thérouanne*, d'après la copie insérée dans le registre des testaments enregistrés au Parlement de Paris (1400-1421). Cette pièce, rédigée en latin, porte la date du 7 mars 1402; 2° l'*Exécution testamentaire, obsèques et funérailles de Jehan Tabari, évesque de Thérouanne* (1403), avec pièces annexes, additions et corrections. Le tout est précédé d'une courte notice biographique du personnage, né à Lesterps, en Limousin, promu à l'évêché de Thérouanne le 21 février 1384 et mort à Paris le 15 février 1403. — De son côté, M. Justin de Pas nous donne les *Testaments transcrits à l'échevinage de Saint-Omer de 1486 à 1495*. A l'aide de

ces documents, M. J. de Pas a rédigé un curieux aperçu sur les *Usages testamentaires au* XV*e siècle* suivi de la reproduction littérale d'un testament type et d'une *Liste complète des testaments transcrits dans le registre de 1486 à 1495*, avec les noms des testateurs, la date de chaque pièce, le lieu de la sépulture et les dispositions les plus saillantes. — Nous signalerons ensuite, ou plutôt nous rappellerons à nos lecteurs les deux études de M. Pagart d'Hermansart : *Les Greffiers de l'échevinage de Saint-Omer, 1511 à 1790. Le Greffier civil ou principal ; le greffier criminel et de police* et *les Argentiers de la ville de Saint-Omer. Les Rentiers ; les clercs de l'Argenterie*, dont nous avons déjà noté les tirages à part (pour la première, *Polybiblion*, t. XCIV, p. 85 et pour la seconde, t. XCVII, p. 182).

— On allumait autrefois des feux de joie à l'occasion des publications de paix, aux nouvelles des victoires remportées, aux jours de naissance des princes, de proclamation de leur mariage, ou à l'époque de leur convalescence après des maladies dangereuses. Ainsi parle M. Pagart d'Hermansart, au début d'un opuscule intitulé : *Les Feux de joie à Saint-Omer et dans le nord de la France* (Saint-Omer, imp. d'Homont, in-8 de 8 p. Extr. du *Bulletin historique* de la Société des antiquaires de la Morinie). Et l'auteur continue en racontant comment on procédait pour préparer et allumer les feux de joie. Il termine par un extrait des comptes de la ville de Saint-Omer relatif au feu allumé à l'occasion de la réunion de cette ville à la France en 1677.

AUVERGNE. — *Le Culte de la vierge Marie en Auvergne*, par M. l'abbé Planeix (Paris, Lethielleux, in-16 de 39 p.) n'est pas, comme ce titre semblerait l'indiquer, un opuscule contenant des notices sur les églises et chapelles dédiées à Marie. C'est simplement un discours prononcé récemment à Clermont, dans lequel l'orateur jette un coup d'œil d'ensemble sur les grâces obtenues de la Sainte Vierge dans les principaux sanctuaires qu'elle possède en Auvergne.

BOURGOGNE. — Le tome VII de la quatrième série des *Mémoires* de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, qui vient de paraître (Dijon, Nourry, in-8 de CXVII-399 p.) est de tous points fort remarquable et mérite d'être spécialement signalé à l'attention des érudits. C'est d'abord M. Henri Chabeuf, qui nous donne, en 200 pages, un important mémoire sur *l'Art et l'Archéologie*. Le même auteur publie aussi un travail intitulé : *Un Portrait de Charles le Téméraire*, avec une superbe planche reproduisant un portrait du duc de Bourgogne, peint par Roger van der Weyden et qui se trouve au musée de Berlin depuis son acquisition en Angleterre en 1821. On se tromperait si l'on croyait qu'il ne s'agit ici que d'une simple étude iconographique. M. Chabeuf a fait plus et mieux : une excellente esquisse de la physionomie morale et du caractère de Charles le Téméraire. Notons ensuite : *Le Duché de Bourgogne et les Compagnies dans la seconde moitié du* XIV*e siècle*, par M. Vernier (étude accompagnée de douze pièces justificatives) ; — *L'Hommage à Legous de Gerland, de Claude Hoin*, par MM. Armand Cornereau et Henri Chabeuf (avec une héliogravure) ; — *Contribution à l'histoire de la bibliothèque publique de Dijon*, par M. C. Oursel.

COMTÉ DE FOIX. — M. Lafont de Sentenac vient de publier un *Armorial des Évêques de Pamiers* (Foix, typ. Pomiès, in-8 de 52 p., avec blasons dans le texte). C'est une heureuse inspiration à laquelle on ne saurait trop applaudir, car ils sont trop peu nombreux les sièges épiscopaux au sujet desquels des historiens et des héraldistes ont consacré leur science et leurs recherches, sauvant ainsi de l'oubli les noms, les armoiries et les

hautes fonctions de tant d'éminents prélats dont il est bon de rappeler la sainteté de la vie et la supériorité des mérites. Qu'il nous soit permis, au sujet de cet armorial, de dire qu'il est regrettable que M. de Sentenac ait adopté un modèle type unique pour tous les écus. Passe pour ceux postérieurs à l'époque de la Renaissance ; mais les primitifs, ceux du moyen âge, seraient bien plus parlants, auraient plus de caractère s'ils étaient figurés à l'antique, ayant la pointe ogivée, tel, par exemple, celui des princes de Sicile et Provence, dont saint Louis d'Anjou descendait, et que l'on voit figurés sur le merveilleux reliquaire de saint Elzéar. Sans trop nous arrêter à quelques irrégularités dans la description des armes, nous ne pouvons nous dispenser de regretter l'absence complète des pièces justificatives, notes et sources.

Dauphiné. — L'intéressant *Rapport sur les variations des glaciers français de 1900 à 1901, présenté à la Commission française des glaciers* par M. W. Kilian, suivi de la *Revue de glaciologie* par M. Ch. Rabot (Mâcon, imp. Protat, in-8 de 92 p. avec grav. Extrait de l'*Annuaire du Club alpin français*) donne 1° le résultat des observations faites en 1901 par la Commission française des glaciers dont la fondation ne remonte qu'à juillet 1901. Cette brochure est illustrée de quatre phototypies dont la meilleure représente le pic et le glacier de la Meije. On y trouve aussi une carte de l'ensemble des glaciers mis en observation par la société des touristes du Dauphiné. — Dans la *Revue de glaciologie*, qui occupe la moitié de ce petit volume, M. Ch. Rabot nous présente un tableau de l'activité déployée, principalement à l'étranger, dans une branche de la science qui nous intéresse particulièrement. Il y étudie les phénomènes physiques et géologiques, puis les explorations dans les divers massifs glaciaires du globe ; enfin le troisième chapitre est consacré aux observations sur les variations de longueur des glaciers.

— Parmi les sources de documents d'ethnologie et d'anthropologie locale, le *Bulletin de la Société d'ethnologie et d'anthropologie dauphinoise* occupe un rang honorable. Nous nous plaisons à indiquer ici aux spécialistes quelques articles du numéro de juillet 1902 (Grenoble, Falque et Perrin, fasc. in-8 de 61 à 147 p.) : *Une Arrestation sensationnelle à La Mure en 1792*, par M. J. de Beylié ; — *Privilèges et libertés de Mens*, par M. Delacroix ; — *La Dépopulation à Grenoble*, par M. Picaud ; — *Analyse ethnique des populations de l'Isère par l'étymologie des noms propres*, par le Dr A. Bordier ; — *Notes pour servir à l'histoire de l'organisation du corps pharmaceutique et médical militaire dans les Alpes, du 27 juin 1752 au 14 pluviôse, an VIII*, par M. Muller.

— M. F. Pérouse nous fournit un excellent *Aperçu sur le prieuré de Saint-Alban-du-Rhône, en Dauphiné* (Vienne (Isère), Orgeret et Martin, in-8 de 93 p.). Sa notice remonte jusqu'à l'époque romaine et on y a la sensation d'un travail fouillé : archéologie, documents rares, même inédits, s'y rencontrent avec abondance et choix critique. L'histoire de l'abbaye de Saint-Pierre y occupe une large part aussi bien que celle du prieuré. C'est une bonne contribution à l'histoire religieuse viennoise.

Flandre. — A lire l'opuscule que M. Léon Lefebvre vient de publier sous ce titre : *Fêtes lilloises du* XIVe *au* XVIe *siècle*, et ce sous-titre : *Jeux scéniques, ébattements et joyeuses entrées ; le roi des Sots et le prince d'Amour* (Lille, impr. Lefebvre-Ducrocq, in-8 de 27 p.), il semble qu'on ne s'ennuyait pas à Lille au temps des ducs de Bourgogne et de leurs successeurs. Le travail de M. Lefebvre n'est, en somme, qu'un recueil d'anecdotes, présentées sans trop d'ordre, mais ayant au moins le mérite d'être tirées des archives municipales de Lille. On remarquera dans ce recueil la description

de la fête célébrée à l'occasion de l'entrée solennelle de Charles le Téméraire à Lille en avril 1468. Cette fête fut marquée par une représentation du « Jugement de Paris » qui, pour si naturaliste qu'elle ait été, ne laissa pas de causer au duc de Bourgogne « un si très grand ris que nullement il ne s'en savoit estinguier. »

FRANCHE-COMTÉ. — Le sixième volume de la septième série des *Mémoires* de la Société d'émulation du Doubs vient de paraître (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de XXXIV-404 p.). Inutile de nous répéter en disant que cette société savante est l'une des plus estimées de la France. Ce volume se compose de quatorze mémoires dont voici les titres : *La Société d'émulation en 1901*, discours de M. Alfred Vaissier; — *Les Noms de lieu romans en France et à l'étranger* (table alphabétique des formes latines), par le Dr J. Meynier; — *Flore des lichens de Franche-Comté et de quelques localités environnantes* (suite et fin), par M. C. Flagey; — *Un Mystère français au* XIVe *siècle : Le Jour du Jugement*, de la Bibliothèque de la ville de Besançon (texte du mystère), par M. Émile Roy; — *Un Précurseur de Libri. Étude sur le généalogiste Jean-Baptiste Guillaume de Gevigney, sa vie, son œuvre, ses aventures et ses méfaits*, par M. Jules Gauthier; — *Jean de Fruyn, archevêque élu de Besançon* ([*1335*]-*1458*), par M. Léon Gauthier (avec 1 pl.); — *Le Docteur Coutenot*, par le Dr Chapoy (avec portrait); — *Notice sur deux manuscrits franc-comtois des* XVIIe-XVIIIe *siècles, récemment entrés dans nos dépôts publics*, par M. Jules Gauthier; — *Le Cardinal de Granvelle et les artistes de son temps*, par M. Jules Gauthier (avec 2 portraits); — *M. Alfred Milliard, de Fédry, et sa collection d'objets préhistoriques légué au Musée archéologique*, par le Dr Albert Girardot; — *Les Colonnes à figures de Porte-Noire, à Besançon* et *Deux vestiges de construction gallo-romaine, se complétant l'un par l'autre, à Besançon et à Chambornay-les-Belvaux*, par M. Alfred Vaissier, deux études appuyées de vignettes ou de plans, déjà présentées à nos lecteurs (*Polybiblion*, t. XCV, p. 474); — *Le Docteur en médecine comte d'Udressier* et *Besançon pendant la guerre de Dix ans*, deux autres travaux que le *Polybiblion* a signalés dans sa dernière livraison (p. 185).

— Mentionnons le XXIXe volume des *Mémoires* de la Société d'émulation de Montbéliard qui nous arrive (Montbéliard, Imp. montbéliardaise, gr. in-8 de XXIII-106 p.). Ici même, nous avons eu déjà l'occasion d'analyser deux des huit études que l'on trouve ici, à savoir : *Le Climat de Montbéliard*, par M. Ch. Contejean (*Polybiblion*, t. XCV, p. 187) et *Note sur l'occupation de Montbéliard par les troupes françaises au mois de janvier 1699* (même tome, p. 284). Restent donc à enregistrer : l'intéressante biographie de *Charles Lalance* (*1827-1902*) composé par M. J. Viénot (avec 2 planches); — *Un Dernier Mot sur la flore de Montbéliard*, par M. Ch. Contejean; — *Note sur le temple Saint-Martin* (à Montbéliard), par M. Cl. Duvernoy (avec 2 planches); — *De l'Expulsion des œufs ou des petits des parents adoptifs du jeune coucou*, par M. Paul Bernard; — *Une Bible copiée à Porrentruy, notice historique*, par M. Samuel Berger; — *Notes sur les jardins botaniques de Montbéliard, d'Étupes et de Porrentruy* (avec un autographe de Lémane : lettre du 13 floréal an VIII).

— Que penser de l' « étude médico-littéraire » de M. le docteur L. Baudin sur *Charles Nodier, médecin et malade* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 30 p. Extr. des *Mémoires* de l'Académie de Besançon) ? Tout simplement que c'est un travail tout à la fois amusant et d'une critique « médico-littéraire » parfaitement judicieuse. Avec courtoisie, M. Baudin discute et réduit à néant la thèse soutenue en 1897 par le Dr Paul Fabre (de Commentry), et que nous avons signalée ici même (t. LXXIX, p. 378). Il nous avait paru alors que cet

auteur « avait envisagé sa thèse avec plus de sérieux qu'elle ne le comportait » et nous avions fini par conclure « que nous ne croyions que faiblement au savoir médical de Nodier. » M. le docteur Baudin, lui, n'y croit pas du tout, et il donne ses raisons qui ne sauraient être contestées. Voilà une bien jolie contribution psychologique à la biographie de Charles Nodier.

— Du même recueil académique bisontin, M. le docteur Albert Girardot a extrait son importante notice sur *N.-A. Parandier, inspecteur général des ponts-et-chaussées, sa vie et ses œuvres* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 36 p., avec un portrait). L'auteur a très bien esquissé cette figure d'un savant dont la longue carrière (1804-1901) a été on ne peut mieux remplie. Cet ingénieur, qui s'est beaucoup occupé de chemins de fer, a donné aussi sa mesure en géologie et en agriculture. Il était membre de vingt sociétés savantes françaises et étrangères et décoré de plusieurs ordres, entre autres de la Légion d'honneur (commandeur depuis 1874) et du Grand Aigle rouge d'Allemagne (commandeur en 1863). Son œuvre est considérable ; elle n'occupe pas moins de 12 pages de la présente brochure. Le catalogue qu'en a dressé M. Girardot, d'après un ordre méthodique, eût été parfait s'il eût indiqué le lieu de publication, le nom de l'imprimeur ou de l'éditeur, le format et le nombre des pages de chaque étude. Tel qu'il est, cependant, il donne une idée suffisante de l'œuvre de M. Parandier. Une observation : M. Girardot date de 1873-1874 le *Récit des faits concernant les Tourillons d'Arbois pendant les invasions du Jura en 1814 et 1871*. N'y a-t-il pas là une petite erreur ? Ce « Récit » (in-4 de 22 p. avec une carte et un plan), que nous avons sous les yeux, simplement autographié par une main étrangère, a été signé par l'auteur ; il est daté : « aux Tourillons d'Arbois, 25 avril 1871. »

— Combien sont-ils en France les petits séminaires publiant annuellement un Bulletin aux allures littéraires ? Nous confessons notre ignorance sur ce point. Du moins pouvons-nous en noter un et le donner comme modèle à imiter : c'est le petit séminaire de Consolation, diocèse de Besançon. Nous recevons le 13e *Bulletin* de « l'Association des anciens professeurs et élèves de cet établissement » (Besançon, imp. Bossanne, in-8 de 43 p., avec trois phototypies hors texte, représentant autant de sites de ce coin de terre si pittoresque). Il renferme, outre des notices biographiques sur quatre ecclésiastiques et un médecin, membres de l'Association, morts récemment, des poésies originales de MM. les abbés Nardin et Druot, poètes ordinaires du recueil, et enfin quelques pages fort intéressantes des « Annales du petit séminaire de Consolation » intitulées : *Le Chanoine Girardot et les Origines du séminaire*, signées A. Helbey (*alias* : M. l'abbé Louis Boiteux).

Guyenne et Gascogne. — La livraison d'août 1902 des *Bulletin et Mémoires* de la Société de spéléologie (*Spelunca*) (Rennes, imp. Fr. Simon ; Paris, au siège de la Société, 41, rue de Lille, in-8 de 87 p.) est consacrée tout entière aux *Cavernes du Lot-et-Garonne*. Pendant les deux campagnes de 1901-1902, M. E. Malbec a exploré vingt-quatre grottes, puits, cavernes de ce département, dont il donne la très attachante description, éclairée de croquis et de vues nombreuses. « Ces grottes, conclut l'auteur, ne représentent qu'une faible partie des richesses spéléologiques du Lot-et-Garonne. Nous avons l'intention de continuer nos recherches et nous espérons que des découvertes aussi intéressantes que les précédentes viendront récompenser nos efforts. »

Maine. — *L'histoire de l'Hôtel-Dieu de Sablé* (*Archives médicales d'Angers*, 1902, nos 8 et 9) est écrite avec érudition et talent par M. L. Legludic. C'est un véritable éloge de la générosité privée et du dévouement intarissable des religieuses hospitalières : deux choses que l'on veut proscrire aujourd'hui.

— Dans *la Province du Maine* (janvier 1903), M. l'abbé Busson, dont on se rappelle les hypothèses si ingénieuses sur le *Cursus* et la vie de saint Julien, commence une étude sérieuse de philologie sur de très anciens *Noms de lieux manceaux*, contenus dans les *Actes pontificaux cenomannis in urbe degentium*.

NORMANDIE. — Les *Souvenirs normands* (Paris, Lechevalier, in-8 de 200 p., avec une photogravure) se composent de plusieurs morceaux concernant l'histoire de la Basse-Normandie. Le premier, *Notre-Dame du Tilly*, est un instantané, pris d'après nature. Le second, *les Gardes d'honneur de la Manche, 1808-1814*, contient la publication de divers documents d'archives, qui seront utiles aux généalogistes. Il n'est guère de famille d'ancienne noblesse ou de riche bourgeoisie qui n'ait compté quelqu'un de ses membres dans l'un des régiments levés par Napoléon au moment du déclin de sa puissance. Ce contrôle de la levée dans la Manche et les notes individuelles qui l'accompagnent constituent ainsi une sorte de livre d'or de la société masculine à cette époque. *Le Fond du sac*, et *Un Homme de guerre oublié*, initient le lecteur à la vie privée de la petite noblesse militaire du XVIIIe siècle. C'est à cette classe qu'appartenait M. de Surlaville, officier général, rédacteur de règlements militaires en vigueur au début de la Révolution. Ce n'est pas sans étonnement que l'on voit ce soldat, devenu homme de bureau, puis quelque peu spéculateur, acheter en 1791 un bien d'Église. Un tel détail montre à quel degré de scepticisme la corruption des camps, l'abus du fonctionnarisme et la prédication voltairienne avaient amené une partie de la noblesse française. Enfin, les amateurs des choses de l'art liront avec plaisir et intérêt les notes prises sur la vie et les œuvres d'*Un Peintre bayeusain au XVIIIe siècle*. Joachim Rupalley est l'un de ces artistes provinciaux qui faisaient pénétrer dans les châteaux le reflet de la tradition des Jouvenet et des Restout. Portraitiste et décorateur, ce peintre bas-normand avait le pinceau plus facile que puissant, mais son nom méritait de sortir de l'oubli. Quant aux deux derniers morceaux : *Les Conséquences de la Saint-Barthélemy*, et *les Comptes du bourreau de Caen 1145*, ce sont des études fragmentaires, bien conduites, dans lesquelles se révèle l'esprit un peu sceptique de l'auteur.

POITOU. — Plus de moitié du tome XXV de la deuxième série des *Bulletin et Mémoires* de la Société des antiquaires de l'Ouest (Poitiers, Lévrier; Bonamy, gr. in-8 de LIX-343 p.) est occupée par le travail de M. Charles Babinet sur *le Présidial de Poitiers; son personnel de 1551 à 1790* (p. 151 à 341). Cette importante et savante étude est complétée par deux tables dressées avec un soin particulier : Table chronologique et Table alphabétique du personnel du présidial. — Nous signalerons ensuite le discours du président de la Société, M. le général Segretain, sur *Un Compagnon de La Fayette : Pierre Durousseau de Fayolle (1777-1779)* et le *Rapport* de M. Audinet *sur les travaux de la Société pendant l'année 1901*. Ce beau volume, dont l'intérêt historique est de premier ordre, se complète par trois mémoires dont voici les titres : *Journal d'une campagne en Amérique (1777-1779)*, par Durousseau de Fayolle, publié par M. le général Segretain ; — *Étude sur l'ancienne enceinte de Poitiers de 1569, celle qui résista à Coligny*, composée en 1857 par le capitaine A. Pesme (avec 2 plans dont un en couleur et quatre vues ou croquis) ; — *L'Hôtel de Sully à Châtellerault et Charles Androuet du Cerceau, maître architecte du Roy (1594-1606)*, par M. Alfred Barbier (avec une vue et deux croquis).

VENDÔMOIS. — La Société archéologique, scientifique et littéraire du

Vendômois mérite une mention très honorable pour le tome XLI de son *Bulletin* que nous venons de recevoir (Vendôme, imp. Empeytaz, gr. in-8 de 292 p.). Dans ce volume ont trouvé place les études suivantes : *Troô, de 1789 à 1795, d'après les registres municipaux*, par M. l'abbé Haugou ; — *César de Vendôme en Guyenne* (suite et fin), par feu M. Duprez ; — *La Municipalité de la Chapelle-Vicomtesse (1787-1795)* (suite et fin), par M. R. de Saint-Venant ; — *Note sur la Fontaine Godineau*, par M. Chanteaud ; — *Le Collège et le lycée de Vendôme*, par M. G. Bonhoure ; — *Analyse de quelques autographes et documents faisant partie de la collection A. Maître*, par M. J. Martellière ; — *Ornithologie du Perche Gouët et du Val du Loir ; aperçu sur les oiseaux caractéristiques de ces contrées*, par M. Roger Reboussin ; — *Note sur l'hôtel Langey, dit « du Saillant », à Vendôme*, par M. A. de Trémault ; — *Rapport sur l'état des ruines de la vieille église d'Artins*, par M. Renouard ; — *Note biographique sur M. Émilien Renou*, par feu M. Nouel (avec un portrait) ; — *Complément à la notice sur la vie et les travaux de M. Émilien Renou*, par M. E. Peltereau ; — *Notice biographique sur le docteur Joncquet, de Mondoubleau*, trouvée dans les papiers de M. de Rochambeau ; — *Rapport sur les fouilles de Saint-Pierre-Lamotte*, par M. Royau ; — *Note sur la découverte d'un atelier néolithique au Neuf-Manoir, près de Danzé*, par M. G. Renault ; — *Une Monnaie vendômoise inédite*, note de M. Letessier.

Algérie. — Ceux qui, au Congrès de géographie d'Oran, ont eu la bonne fortune d'entendre M. le lieutenant Paul Azan examiner le difficile et complexe problème de la question indigène en Algérie regrettaient qu'aucun travail un peu développé ne portât à la connaissance du grand public les vues très sages de l'auteur. Leur vœu vient de recevoir satisfaction par la publication de la brochure intitulée : *Recherche d'une solution de la question indigène en Algérie* (Paris, Challamel, in-8 de 87 p.). M. Paul Azan, après avoir exposé avec vigueur et précision les éléments du problème et combattu avec énergie la théorie de l'assimilation immédiate, recherche lui-même une solution pratique, et croit la trouver dans une lente évolution qui, par la cohabitation possible des Européens et des Sémites sans antipathie réciproque, puis par le rapprochement entre des populations désormais apaisées et dont la situation respective sera plus nette, amènera la modification du milieu indigène aussi bien que du milieu européen et la création d'une mentalité spéciale unique, la mentalité algérienne.

Espagne. — Don Fernando de Sagarra y de Siscar est, à l'heure qu'il est, l'érudit qui connaît le mieux les sceaux de la Catalogne. Il les a collectionnés avec amour et reproduits, par la photographie ou le moulage, avec une remarquable maîtrise. C'est ainsi qu'il s'est préparé à traiter de l'*Importancia de la Sigilografia como ciencia auxiliar de la historia*; et c'est ce qu'il a fait dans un discours excellent, prononcé au mois de mars de l'année dernière, en séance de la « Real academia de buenas letras de Barcelona. » A ce discours, qui vient de paraître (Barcelona, gr. in-8 de 18 p.), D. F. de Sagarra a annexé trois planches où sont reproduits quatorze des sceaux les plus rares de la Catalogne; et ces planches magnifiques complètent, comme il convenait, un mémoire qui se recommande à l'attention de tous les sigillographes.

Italie. — Nous recevons de Pérouse, bien tardivement, le numéro de mai 1902 de l'*Umbria, rivista d'arte e letteratura*, dont une bonne moitié est occupée par une intéressante *Relazione del lavoro compiuto dalla commissione eletta dalla Riunione artistica Perugina a ricercare i resti mortali di Pietro Vannucci*. On y verra à la suite de quelles circonstances la commission, orientée

dans ses recherches par des traditions lointaines, corroborées elles-mêmes par plusieurs textes, notamment par un passage des Mémoires ou *Diversorum*, — perdus, puis retrouvés, — du P. Giacomo Giappessi, du XVIIe siècle, a fait entreprendre, en novembre 1901, des fouilles dans la petite église de l'Annunziata, à Fontignano, près de Pérouse, et comment ces fouilles amenèrent la découverte d'ossements que de sérieux indices firent considérer comme les restes du Pérugin ; à défaut de l'évidence même, les présomptions sont très fortes. Les arguments en faveur de l'identité ont été habilement présentés par M. Alessandro Bellucci, rapporteur de la commission, qui, en outre, dans des notes additionnelles parues dans ce même numéro de l'*Umbria*, a répondu à quelques objections et renforcé par de nouveaux témoignages la thèse soutenue dans la *Relazione*.

ÉTATS-UNIS. — L'Institut Smithsonien du Musée national des États-Unis d'Amérique publie chaque année deux séries de travaux. La première consiste dans le *Bulletin* où se groupent les mémoires. La seconde série comprend les Comptes Rendus ou *Proceedings* dont le premier volume date de 1878. On y publie tous les faits nouveaux concernant la biologie, l'anthropologie, la géologie, la description des nouvelles espèces d'animaux et de plantes, les nomenclatures, etc... Le volume XXII paru en 1900 : *Proceedings of the United States National Museum* (Washington, Government printing Office, in-8 de 1075 p.) renferme 28 mémoires sur l'histoire naturelle, souvent illustrés de gravures soigneusement exécutées. Le plus important de tous est celui de M. Charles Torrey Simpson sur les coquilles perlières d'eau douce, qui va de la page 500 à la page 1044, formant ainsi à lui seul la moitié du volume.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. — M. José Maumus, auteur de plusieurs brochures de propagande dont nous avons déjà parlé, nous en fait parvenir trois nouvelles, également dignes d'éloge (*El Socialismo destrozado por la aritmética ; — Disparates socialistas y anarquistas ; — Desarme universal facilitado ;* Curuzú Cuatia, imp. del Sol, 3 in-12 de 97, 44 et 46 p.), où le socialisme est réfuté au nom de la religion et de la science. La dernière brochure est un appel au désarmement universel. On verra dans ces pages l'amour de l'auteur pour la France, qui, malgré tout, est encore une des premières nations dans l'estime des peuples.

— Signalons également la forte étude contre le divorce (*El Divorcio en la Argentina*, Buenos Aires, tip. Salesiana, gr. in-8 de 147 p.), que le Dr. Francisco Durá oppose aux projets maçonniques de la République Argentine.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Doctrine spirituelle d'après la tradition catholique et l'esprit des saints*, par le R. P. M.-J. Rousset (2 vol. in-18, Lethielleux). — *La Vie chrétienne à l'école de saint Joseph*, par l'abbé L. Rouzic (petit in-18, Société Saint-Augustin). — *Directoire spirituel du tiers-ordre de saint François*, par P. Eugène d'Oisy (in-18, Œuvre de Saint-François d'Assise ; Poussielgue). — *Retraite*, par le R. P. Pacifique (in-12, Œuvre de Saint-François d'Assise ; Poussielgue). — *Préface à l'Imitation de Jésus-Christ*, par J. de Bonnefon (in-12 carré, Éditions de « l'Art et l'Autel »). — *Conférences aux hommes. Les Objections contemporaines contre la religion*, par l'abbé Gibier. 1re série (in-12, Lethielleux). — *Le Cœur, retraite prêchée aux dames*, par l'abbé L. Lenfant (in-18, Poussielgue). — *Nouveaux Mélanges oratoires*, par M. d'Hulst. T. IV et V (2 vol. in-8, Poussielgue). — *Nouveau Traité pratique et usuel de l'administration des fabriques et de la police du culte*, par Mgr A. Tilloy (in-12, Téqui). — *Les Congrégations religieuses et la Loi française du 1er juillet 1901*, par E.-A. Naville (in-18, Genève, Kündig ; Paris, Schleicher). — *L'Électorat politique et administratif en Europe, étude de législation comparée*, par O. Pyfferoen

(in-18, Giard et Brière). — *Le Droit international privé*, par P. Fiore; trad. par C. Antoine. T. III. *Lois civiles* (in-8, Pédone). — *Essai sur l'hyperespace. Le Temps, la matière et l'énergie*, par M. Boucher (in-12, Alcan). — *La Morale et la raison théorique*, par A. Cresson (in-8, Alcan). — *Misères humaines, Causeries familières sur quelques défauts et vices des familles*, par le R. P. E. Hamon (in-12, Téqui). — *Émilienne. Lettres d'une mère*, par J. Charruau (in-12, Téqui). — *L'Énigme sociale*, par A. Penjon (in-8, Alcan). — *Saggi di critica de marxismo*, da G. Sorel (in-12, Milano-Palermo-Napoli, Sandron). — *La Finanza locale e i suoi problemi*, da J. Bonomi (in-12, Milano-Palermo-Napoli, Sandron). — *Le Dogme du secret médical (essai de réfutation)*, par le Dr J.-T. Dupuy (in-12, de Rudeval). — *Traitement de l'avortement*, par le Dr M. Misrachi (in-12, de Rudeval). — *L'Homme de génie*, par C. Lombroso, t. II; trad. par F. Colonna d'Istria et M. Calderini (in-8, Schleicher). — *Les Types physionomiques associés et les Phénomènes psychiques*, par E. Ledos (in-12, Annales bibliographiques et littéraires). — *Principes fondamentaux de la théorie des pseudo-surfaces*, par l'abbé Issaly (gr. in-8, Hermann). — *Le Musée d'art*, publié sous la direction de E. Müntz in-4, Larousse). — *Le Problème de la forme dans les arts figuratifs*, par A. Hildebrand (in-12, Bouillon). — *Les Suffixes toponymiques dans les langues française et provençale*, par I. Colling (1re partie) (in-8, Upsal, imp. Almqvist et Wiksell). — *Poèmes de Picardie*, par L. Duvauchel (in-12, Maisonneuve). — *Les Coiffes angevines*, poésies, par L. Papin (in-12, Fischbacher). — *La Terre divine*, poèmes de France, par G. Zidler (in-12, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Vers l'amour*, par P. Riversdale (in-8, Maison des poètes). — *L'Oblat*, par J.-K. Huysmans (in-18, Stock). — *L'Un vers l'autre*, par L.-M. Compain (in-12, Stock). — *La Ferme d'Herbigny (Étiennette)*, par le Cte A. de Saint-Aulaire (in-12, Perrin). — *Le Paradis de l'homme*, par M. Andiol (in-12, Perrin). — *Conte bleu*, par J. de la Brète (in-12, Plon-Nourrit). — *Aveugle Destin*, par Mme Alexander; trad. par R. de Cerisy, (in-16, Hachette). — *Le Pressoir*, par B. Taft (in-12, Dujarric). — *Pour être heureux...*, par A. Excoffon (in-12, Dujarric). — *Les Femmes modernes. Créole et Russe*, par J. Dalvy (in-12, Dujarric). — *Lequel?* par M. Aigueperse (in-18, Abbeville, Paillart). — *Les Rivales amies*, par A. Savaète (gr. in-8, Savaète). — *Lettres du R. P. Lacordaire à Madame la Cesse Eudoxie de la Tour du Pin*, par Mme de *** (in-12, Téqui). — *Lettres inédites de Sainte-Beuve*, publiées par C. Latreille et M. Roustan (in-12, Société française d'imprimerie et de librairie). — *Les Samedis littéraires*, par J. Ernest-Charles (in-12, Perrin). — *L'Évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains. Zola, Tolstoï, Huysmans, Lemaître, Barrès, Bourget. Le Roman catholique*, par J. Lionnet (in-12, Perrin). — *Somme des connaissances humaines. Encyclopédie chrétienne et française du* XXe *siècle*, publiée par l'abbé E. Blanc. 11e vol. *Synthèse des connaissances humaines : Science et lettres* (in-12, Amat). — *Œuvres en prose*, par P. B. Shelley; trad. par A. Savine (in-12, Stock). — *Œuvres complètes* du comte Léon Tolstoï, t. V; trad. par J. W. Bienstock (in-12, Stock). — *Comment lire les journaux?* par G. Fonsegrive (in-12, Lecoffre). — *La Diplomatie pontificale au* XIXe *siècle*, par le P. H. Rinieri: trad. par l'abbé J.-B. Verdier (in-8 carré, Albi, Orphelinat Saint-Jean). — *Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire. Les Pères de l'Oratoire recommandables par la piété ou par les lettres, qui ont vécu sous les P.P. de Condren et Bourgoing*, par le P. L. Batterel, publié par A.-M.-P. Ingold et E. Bonnardot. T. II (in-8, A. Picard et fils). — *Abbayes, prieurés et couvents d'hommes en France*, par L. Lecestre (in-8, A. Picard et fils). — *Sainte Rose de Viterbe*, par l'abbé D. Barascud (in-12, Œuvre de Saint-François d'As-

sise ; Poussielgue). — *Sainte Élisabeth de Hongrie*, par l'abbé A. Saubin (in-12, Œuvre de Saint-François d'Assise ; Poussielgue). — *Le Bienheureux Diégo-Joseph de Cadix*, par le P. Damase de Loisey (in-12, Œuvre de Saint-François d'Assise ; Poussielgue). — *L'Apôtre de la tempérance*, par E. Peltier (in-12. Œuvre de Saint-François d'Assise ; Poussielgue). — *Une Mission en Ethiopie*, par le P. Alfred de Carouge (in-12, Œuvre de Saint-François d'Assise ; Poussielgue). — *Histoire contemporaine*, par S. Denis, t. IV (in-8, Hachette). — *Histoire contemporaine (1789-1902)*, par É. Driault et G. Monod (in-12, Alcan). — *Histoire contemporaine de 1789 à 1902*, par E. Driault et G. Monod (2 vol. in-12, Alcan). — *Conspirateurs et Gens de police. Le Complot des libelles (1802)*, par G. Augustin-Thierry, in-12, Colin). — *Les Officiers royaux des bailliages et sénéchaussées et les Institutions monarchiques en France*, par G. Dupont-Ferrier (in-8, Bouillon). — *Gentilshommes campagnards de l'ancienne France*, par P. de Vaissière (in-8, Perrin). — *Les Campagnes de Turenne en Allemagne (1672-1675)*, par F. des Robert (in-8, Nancy, Sidot). — *Le Chasseur Pierre Millet. Souvenirs de la Campagne d'Égypte (1798-1801)*, publiés par S. Millet (in-12, Emile-Paul). — *Le Pape et la Liberté*, par le R. P. Constant (gr. in-8, Savaète). — *Lettres à un protestant*, par l'abbé Snell (in-12, Téqui).— *Le Budget et la Politique étrangère de la France*, discours prononcés à la Chambre des députés par P. Deschanel, d'Estournels de Constant, J. Jaurès et A. Ribot (in-18, Cornély).— *Les Neuf ans d'un sénateur (1894-1903)*, par J. Fabre (2 vol. in-12, Alcan). — *Le Roi du jour, l'alcool*, par le R. P. Hamon (in-12, Téqui). — *Les Centennales parisiennes, panorama de la vie de Paris à travers le* XIX*e siècle*, publié sous la direction de C. Simond (gr. in-8, Plon-Nourrit). — *Histoire du XVIe arrondissement de Paris*, par A. Doniol (in-4, Hachette). — *Histoire de la maison d'Estouteville en Normandie*, par G. de la Morandière (in-4, Delagrave). — *Un Village de la vallée de Somme. Daours en Amiénois*, par G.-H. Quignon (in-8, Champion). — *Les Débuts de la Révolution dans les départements du Cher et de l'Indre (1789-1791)*, par M. Bruneau (gr. in-8, Hachette). — *Germains et Slaves. Origines et croyances*, par A. Lefèvre (in-18, Schleicher). — *Essai sur l'évolution de la civilisation indienne*, par le Mis de la Mazelière (2 vol. in-12, Plon-Nourrit). — *L'Inde d'aujourd'hui, étude sociale*, par A. Métin (in-12, Colin). — *Bibliographie du culte local de la Vierge Marie*, par L. Clugnet. *Province ecclésiastique d'Auch, diocèses d'Aire, d'Auch, de Bayonne et de Tarbes* (in-8, A. Picard et fils).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS ROMANESQUES ET PSYCHOLOGIQUES. — 1. *La Princesse errante*, par LÉON DE TINSEAU. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 de 384 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Femmes modernes. Créole et Russe*, par JEAN DALVY. Paris, Dujarric, 1902, in-18 de 281 p., 3 fr. 50. — 3. *Rencontres*, par MARIANNE DAMAD. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 4. *La Rivale*, par CHAMPOL. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 317 p., 3 fr. 50. — 5. *Gisèle* (*Le Rêve et l'Amour*), par GASTON MIGNARD. Paris, Dujarric, 1903, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 6. *La Fin d'une amante*, par CAMILLE BRUNO. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 281 p., 3 fr. 50. — 7. *Conte bleu*, par JEAN DE LA BRÈTE. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 307 p., 3 fr. 50. — 8. *Paulette se marie*, par ALEXIS NOËL. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de 297 p., 3 fr. 50. — 9. *La Statue ensevelie*, par IVAN STRANNICK. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 282 p., 3 fr. 50. — 10. *La Ferme d'Herbigny*, par le comte A. DE SAINT-AULAIRE. Paris, Perrin, 1903, in-18 de 317 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Imposteur*, par LÉONARD MERRICK. Trad. par TEODOR DE WYZEWA. Paris, Perrin, 1902, in-18 de 325 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Comte de Pérazan*, par E. DE RESCLAUZE DE BERMON. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-18 de 297 p., 3 fr. 50.

ROMANS FANTAISISTES. — 13. *Emma Beaumont*, par REEPMAKER. Paris, Stock, 1903, in-18 de 377 p., 3 fr. 50. — 14. *Cherchons l'hérétique*, par ESQUIROL. Paris, Stock, 1903, in-18 de 372 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE MOEURS. — 15. *Drapeau rouge, scènes de la vie sociale en province*, par RAYMOND DE LA BARRE. Paris, Dujarric, 1903, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 16. *Marcelin Gayard*, par LÉON FRAPIÉ. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 366 p., 3 fr. 50. — 17. *Malfaiteurs*, par JEAN GRAVE. Paris, Stock, 1903, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 18. *Le Pressoir*, par BERNARD TAFT (RAPHAËL BAURY). Paris, Dujarric, 1903, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 19. *Institutrice*, par E. DE SUZE. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 270 p., 3 fr. 50. — 20. *L'un vers l'autre*, par L.-M. COMPAIN. Paris, Stock, 1903, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 21. *Au Pays des types*, par LUCIEN HEUDEBERT. Paris, Dujarric, 1902, in-18 de 308 p., 3 fr. 50. — 22. *Ceux de la mer*, par PIERRE LEMONNIER. Paris, Flammarion, 1903, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 23. *Avant le massacre*, par PIERRE D'ESPAGNAT. Paris, Fasquelle, 1902, in-18 de 439 p., 3 fr. 50. — 24. *Les Deux Vies*, par PAUL et VICTOR MARGUERITTE. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 376 p., 3 fr. 50. — 25. *Donatienne*, par RENÉ BAZIN. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 26. *L'Oblat*, par HUYSMANS. Paris, Stock, 1903, in-18 de 448 p., 3 fr. 50.

ROMANS ROMANESQUES ET PSYCHOLOGIQUES. (On a déjà expliqué le sens de cette rubrique et le rapprochement de ces deux épithètes.) — 1. — Vous trouverez tout le talent de M. de Tinseau dans *la Princesse errante*, talent fait d'ironie et d'émotion, d'observation et de fantaisie, etc., etc., etc., qu'on a si souvent essayé de caractériser ici. Vous y trouverez de même une *action double*, comme d'habitude, l'histoire d'Hilda de Manstrand et celle de Marie, dont le nom a une orthographe double aussi, puisque dans un même paragraphe, il s'écrit Mary et Marie. Hilda, c'est la fille du premier ministre du roi de Bothnie; élevée avec l'héritier du trône, dans la familiarité des mœurs patriarcales de ce pays imaginaire, elle est aimée de son royal compagnon

d'enfance, elle l'aime; et, une nuit, sous l'influence d'un Méphistophélès qui s'appelle Klaus Pétersen, cette nouvelle Marguerite est séduite par ce nouveau Faust. Le père en éprouve une douleur telle, que, de patriarche qu'il était jusqu'à cette heure, il devient un bourreau. Il oblige sa fille à épouser un serrurier et à s'exiler en Amérique, sur un bateau d'émigrants. Victime obéissante, elle part, emportant sur son sein la petite Marie-Mary, le triste fruit de ses amours, et accompagnée, protégée, aimée et respectée par son mari, le serrurier Niel, qui l'aimait aussi depuis l'enfance, qui l'a épousée après avoir été informé de tout, mais après avoir fait le serment solennel de ne voir en elle qu'une sœur. Ce brave garçon est un héros! Au cours de la traversée, il rencontre le yacht du Dauphin, le père de Mary-Marie; il s'y fait porter, *à seule fin* de dire *ses quatre vérités* à ce séducteur, et de laisser dans son âme *le dard empoisonné du remords*. La scène, quoique traitée avec la discrétion la plus distinguée, est digne de l'Ambigu. Arrivé en Amérique, le serrurier entre, en qualité de contre-maître, dans une mine de pétrole; et comme il ne se contente pas d'être un héros d'amour, et qu'il est encore un homme de génie, il enrichit son patron et gagne lui-même de quoi entourer sa petite famille du plus large confortable. Grâce à ses soins, et grâce aussi à la farouche fidélité qu'il met à garder le serment sus-indiqué, sa dolente femme résiste dix ans à ses souvenirs, à son incurable amour; et elle s'éteint, non cependant sans avoir, à l'heure de son agonie, accordé un baiser, le premier et le seul, à son sublime époux. Cy finit, page 215, l'histoire d'Hilda, et commence celle de Marie-Mary, sa fille. Pendant que son père naturel monte sur le trône de Bothnie, son père putatif change de situation; il quitte l'Amérique pour le Caucase; mais ces voyages achèvent d'user ce qui lui reste de force; il meurt. Entre temps, Marie est devenue une belle jeune fille, parlant toutes les langues qui se parlent sur les chemins qu'elle a parcourus et sur les bateaux qui l'ont portée, le bothnien, l'anglais, le russe, le turc, le français, le japonais, etc., etc., etc. En revenant du Caucase en Amérique, pour revoir la maison où est morte sa mère, elle fait la connaissance d'un jeune Américain, qui s'éprend d'elle et s'offre comme mari. Elle l'accepte; mais le soir des noces, elle le quitte pour empêcher la révélation de son état civil! Hilda avait laissé des papiers et un journal « pour ma fille quand elle aura dix-huit ans, » elle y disait tout, mais elle recommandait le silence, le respect de sa mère, le respect des rois en général et d'un roi en particulier. Et Mary, qui ne peut être obéissante comme fille qu'à la condition de ne point l'être comme épouse, n'hésite pas; elle file à l'anglaise! Elle entre comme infirmière dans un hôpital de Chicago, assiste à l'incendie de la ville, rencontre son oncle, le frère du roi de Bothnie, garde devant lui l'attitude la plus fière, s'enfuit au

Japon, y devient amoureuse d'un aventurier, lequel a pitié d'elle et la respecte (sauf le roi de Bothnie, tous les *hommes* de ce conte sont *respectueux*), s'engage comme servante sur des bateaux à vapeur, fait escale à Monaco, y joue, y gagne, y perd, y assiste et contribue à la ruine et au suicide du Méphisto Klauss Pétersen, reprend ses courses à travers le monde, rencontre M. Léon de Tinseau sur un transatlantique, lui inspire une vive curiosité, lui accorde la permission de l'embrasser, et lui envoie, en mourant, les papiers de sa mère et les siens. Voilà ! Et c'est une très touchante, très spirituelle et très amusante sornette. Jamais les maîtres du feuilleton n'en ont raconté d'aussi jolie sur un pareil ton, celui de la meilleure, de la plus exquise compagnie.

2. — Mais *Créole et Russe* est écrit sur le ton ordinaire des feuilletons, et il y a harmonie parfaite entre le sujet et le style. Le sujet est gros : Thaïs, fille d'une créole et d'un Russe, a la beauté d'une Circassienne, l'imagination d'une Slave, les ardeurs d'une quarteronne, les nerfs détraqués d'une « héréditaire » hystérique ; elle est en outre millionnaire. Or sus, elle décide de rendre amoureux fou le médecin de sa mère, le docteur Rigal. Elle y réussit, et à ce point que le pauvre docteur épouse la mère pour être plus près de la fille, et qu'ensuite il empoisonne, par jalousie, le brave homme et l'homme brave qui avait eu le courage d'épouser cette inquiétante névrosée. Il se punit d'ailleurs lui-même de sa folie en se suicidant. La jalousie du beau-père s'était d'ailleurs égarée, car Thaïs n'aimait pas son mari, c'était le capitaine Georges, un camarade du mari, qu'elle aimait, et qu'elle voulut ensuite donner pour successeur à la victime de Rigal. Mais Georges, qui était pourtant un guerrier sans peur, sinon sans reproche (il avait été l'amant), refusa d'être le mari ; il préféra aller se faire tuer au Tonkin. Thaïs, furieuse, attendit le jour des obsèques solennelles, qui eurent lieu à Paris, pour se venger de l'infidèle : elle alla devant toute l'assistance, et sur le cercueil même, se tirer un coup de revolver dans la poitrine. Ah mais ! on n'est pas créole et Russe pour rien !

3. — Il y a quatre nouvelles dans *Rencontres*. La première, *Charitable Aventure*, nous montre une « grande dame » qui, par charité, rend amoureux d'elle un pauvre ouvrier malade, le mari de son ancienne femme de chambre. A sa première visite elle s'aperçoit de l'impression produite par sa beauté, son élégance ; elle trouve que c'est œuvre pie d'entretenir cette impression, de la renouveler, de l'accroître, jusqu'à rendre jalouse la malheureuse femme qui l'a appelée à son secours. Ce dont elle a d'ailleurs tant de remords, qu'elle est à jamais guérie de toute coquetterie ; « pour pénétrer dans son cœur, la grâce avait pris le détour profane, » un peu bizarre et pas très sûr !

4. — L'auteur de *la Rivale* nous conte ici, avec son talent ordinaire, l'histoire d'une jeune fille jalouse... vous allez voir de qui. Elle aimait

un gentilhomme qui l'aimait, mais qui aimait aussi le domaine patrimonial, la maison des ancêtres, plus que lui-même, et par conséquent plus que son amie. Or ladite maison avait peine à nourrir deux personnes, son père et lui ; comment aurait-elle pu nourrir une nouvelle famille ? Il eût fallu la vendre; et plutôt que de se résoudre à cette extrémité, le jeune homme préférait ne pas se marier. « Mais vous travaillerez ! » lui disait sa fiancée, qui, elle-même, quoique ou parce que « noble », lui donnait l'exemple du travail et ne dédaignait pas de « courir le cachet. » Lui, belle âme certes, puisqu'il avait refusé une mésalliance avec une millionnaire, avait peut-être quelques préjugés ; il considérait sans doute qu'un gentilhomme ne peut, sans déchoir, employer sa vie à autre chose qu'à porter son nom avec respect, comme on porte une relique chère et sacrée. Heureusement pour sa vaillante fiancée, « la rivale » de pierre disparut, à la suite d'événements fort intéressants, mais que cette analyse peut supprimer; sachez seulement que le père du jeune gentilhomme fut obligé de la vendre. Libéré de cette attache, Albert (je crois qu'il s'appelle Jacques ou Raymond) appartint tout entier à la bien-aimée, il l'épousa, elle et sa vie laborieuse, et il fut heureux, et même on prévoit qu'il redeviendra riche, car un cousin qui..... Mais si vous voulez des détails sur le cousin qui rétablira « la Maison » et sur la personne qui avait forcé le père à la vendre, et qui n'était rien moins que sa femme, laquelle n'était rien moins que la millionnaire refusée par le fils, lisez le roman lui-même ; il est compliqué, mais il n'est pas ennuyeux, et il contient une *morale* incontestable, c'est que le travail est le seul moyen qui reste aux « aristocrates » de rester supérieurs aux hommes et aux femmes d'argent.

5 et 6. — Voici deux romans qui sont moins honnêtes. *Gisèle* prétend nous apprendre la différence qui sépare « le Rêve de l'Amour » (?). Des deux frères, Robert et Vincent, le premier rêve, le second aime. Celui qui rêve, respecte Mlle Gisèle ; celui qui aime, ne la respecte pas ! Il pousse même l'irrespect jusque par delà les plus extrêmes limites. Et il est tellement fier de son exploit, qu'il en fait la confidence à Robert, lequel est très malheureux. Précipité du ciel où son rêve réside, jusque dans la fange où gît son frère perfide (saluez en passant ces deux alexandrins), il est sur le point d'y suffoquer. Mais il se relève, et d'un ton qui ne supporte pas la réplique, il dit à son frère : « Tu l'épouseras ! » Et Vincent épouse. Et il serait heureux, s'il ne faisait une horrible découverte : dans les papiers de sa défunte belle-mère, il trouve la preuve que son père, mort tragiquement, avait traité cette belle-mère comme lui-même a traité Gisèle. « Vincent eut un cri rauque, étouffé. Morelle a tué mon père ! Et j'ai épousé *sa* fille ! » A quel *antécédent* se rapporte *sa* ? Cruelle énigme ! — *La Fin d'une amante* est une variante de la précédente : les personnages ne

sont plus deux frères, mais deux sœurs ; l'une fait de la prose, l'autre de la poésie ; la première épouse un brave homme et elle est très heureuse ; la seconde n'épouse pas un châtelain qui en aurait eu cependant le devoir, et elle est très malheureuse. La première meurt laissant deux orphelins ; la seconde épouse son beau-frère, devient la mère de ses neveux, et... elle est heureuse. Enfin ! Je croirais vous faire injure en ajoutant que ces deux histoires ne signifient rien et qu'elles ne sont pas édifiantes.

7. — *Conte bleu* est un gentil conte bleu : « Je m'appelle Antoine, raconte le héros lui-même, je suis ruiné, je suis poète, je veux vendre mes vers, je ne gagne pas de quoi manger du pain ! Ma femme de ménage en a le cœur gros et les yeux gonflés de pleurs. Elle parle de moi à « des dames », qui partagent son apitoiement et m'envoient « de la nourriture », des pâtés notamment. Un petit morceau de bifteck ferait bien mieux mon affaire. La vieille marquise, qui a été l'amie de maman ne se doute pas de « ma position » ; elle la croit très lucrative. « Ciel ! qui ai-je rencontré chez la marquise ? La femme qui m'envoie des pâtés et qui sait que je meurs de faim ! » — « Ciel ! re-Ciel ! qui ai-je rencontré encore chez la marquise ? La petite Chantal, mon premier, mon unique amour, veuve et héritière du mari millionnaire qu'on lui fit épouser par force ! » — « O Ciel ! Ah re-Ciel ! Chantal m'aime ! » — « O Ciel ! Troisième et quatrième Ciel ! Chantal veut m'épouser ! Et moi, qui feins de ne pas vouloir, je veux aussi ! Et j'épouse ! et « je reste muet dans l'excès de mon bonheur ! » (p. 186). Il y en a quatre autres aussi gentils dans le même volume.

8. — *Paulette se marie* est d'une fantaisie plus psychologique, si j'ose dire, mais en revanche d'une psychologie pas très neuve. Paulette, sortie la veille du couvent, arrive chez une bonne tante qui l'attiffe, l'habille « en demoiselle », la présente à ses relations et notamment à un capitaine en retraite, qui a de beaux restes. La couventine, qui n'a jamais vu un autre homme, s'émeut en présence de celui-là ! Et comme il est très assidu à la maison, elle se persuade qu'il est lui-même ému. Et voilà notre petite tête et notre petit cœur en branle ! Mais quelle catastrophe, et quelles larmes, lorsqu'elle apprend que ce n'est pas pour elle que s'est ému le capitaine, mais pour sa tante, et qu'il va devenir son oncle en justes noces ! Paulette fut très malheureuse ! Mais voici qu'un peintre survint, pour faire son portrait, et comme sa moustache était plus noire que celle de l'autre et ses yeux plus caressants, Paulette se consola et elle épousa le peintre.

9. — Soyons sérieux ! le cas de *la Statue ensevelie* est autrement grave, sans parler du talent de l'écrivain, qui est réel, et de son style qui est bien français, si son nom est étranger, et si le sujet choisi est un peu étrange. Thécla est une impulsive, une névrosée, une hyperes-

thésique... « vous entendez ce que je vous parle ! », comme dit un colonel fameux. Elle est la plus malheureuse des femmes, quoiqu'elle ait un mari très ordinaire, (l'idéal des maris pour dames de sa complexion); elle a une belle fortune, un beau talent, elle sculpte) et même du génie. Mais elle n'est pas maîtresse d'elle-même ; elle ne se décide jamais pour des motifs raisonnables ; elle agit par à-coups imprévus, sous la poussée impérieuse de sa sensibilité, et sous la révolte de son esprit d'indépendance ; elle aime à contredire les autres et à se contredire elle-même pour jouir plus consciemment de sa liberté. Elle est farouche, ombrageuse, toujours sur la défensive, se défiant de tous les hommages et de toutes les sympathies, se défendant surtout contre son mari qui l'agace : il est trop beau, trop bien portant, trop content de soi, trop satisfait de vivre. Elle ne fait exception que pour un petit cousin, le noble, pur, candide Fedia, qui sait « se taire sans murmurer », quand elle déclame ou divague, et qui s'en va plein de gratitude s'il a pu, en partant, obtenir un regard un peu affectueux. Elle est, elle devient pour lui une sorte de grande sœur protectrice ; il est pour elle un jeune frère très tendre et très respectueux, jusqu'au jour où ils comprennent l'un et l'autre qu'ils s'aiment et que l'heure est venue de donner, par un bon divorce, congé au mari doué de tant de santé et de tant de patience. Fedia prend sa succession avec un empressement qui pourrait bien être de la témérité : est-il bien sûr d'avoir tous les défauts voulus pour continuer à plaire à cette détraquée ? Quoi qu'il en soit, Théda témoigne à son égard d'une bonne volonté touchante : elle sacrifie une statue, sa dernière création ; elle l'ensevelit dans son jardin. Sacrifice symbolique sans doute, destiné à faire entendre que le sculpteur fiévreux et génial va devenir une bonne femme, mais qui ne m'inspirerait pas grande confiance, si j'étais Fédia ! Comme je ne suis qu'un simple lecteur, je me hâte de rendre hommage à cette œuvre, où l'analyse tient plus de place que l'action, mais dans laquelle la figure de l'héroïne, malgré le vague et la confusion des lignes, a pourtant un relief saisissant.

10. — *La Ferme d'Herbigny*, appartenant au comte de Sauvagnac, était gérée depuis plus de cent ans de père en fils par les Trémolan dans l'intérieur desquels, à l'époque où commence ce roman, s'épanouissaient les vingt ans et la beauté brune d'Étiennette Trémolan. Supérieure par sa beauté, sa valeur morale et sa fortune à toutes les jeunes filles du village d'Aillac où étaient situés les domaines du comte de Sauvagnac, elle partageait sa sérieuse jeunesse entre l'amour de ses parents, de ses fleurs et du curé d'Aillac, son oncle et son parrain. Le comte et le curé venaient fréquemment à la ferme, où la conversation s'engageait invariablement sur des sujets qui dénotent les préoccupations scientifiques, géologiques, sociologiques, etc., de l'auteur et aussi, semble-

t-il, des tendances pessimistes un peu sombres. Étiennette, telle que nous la connaissons déjà, devait être fort recherchée ; elle le fut un peu trop pour son bonheur. Parmi tous les jeunes gens qui prétendaient à sa main, celui qui paraissait réunir toutes les chances de succès était Jacques Sirbese, un ami de son père, très assidu à la ferme. Étiennette n'avait pas de sympathie pour lui. Sa jeune imagination gardait comme une lointaine et douce vision le souvenir d'un ami d'enfance, Prosper Boussac, engagé depuis quatre ans parmi les tirailleurs soudanais, mais ayant déjà annoncé son retour prochain dans le pays. Elle repoussait invinciblement les déclarations enflammées de Jacques dont la passion exaspérée par la lutte grandissait et atteignait les limites de la folie. L'arrivée de Prosper, son amour répondant à celui d'Étiennette, leurs fiançailles, la vue de leur bonheur et de leur tendresse et enfin l'approche du mariage, qui était à la veille d'être célébré, affolèrent Jacques jusqu'au crime. Il tua Prosper ! Et il devint fou et Étiennette entra au couvent. Et M. de Saint-Aulaire est toujours le même aimable conteur !

11. — *L'Imposteur* s'appelle Maurice ; il prend le nom, l'état civil, la fortune d'un ami mort, il n'en est puni que par ses remords (ne faites pas attention à la rime !) — Il était allé au Cap, pour gagner beaucoup d'argent ; mais il n'y avait gagné que la misère et un ami, nommé Philippe, à qui il ressemble « trait pour trait. » Or voilà que cet ami meurt, laissant des millions et une veuve ; seulement, si les millions sont bien authentiques, la veuve est fausse, et donc elle n'hérite pas, et donc elle cherche le moyen de garder pour elle les millions et de ne pas les céder à la famille de son compagnon défunt. Le moyen ? Il est bien simple ! Cest que Maurice prenne la place de Philippe, à la condition de partager avec elle. Maurice, sollicité, réfléchit ; donc il fléchit ; il se décide à l'imposture et à toutes les manœuvres qu'elle comporte. Il se fait même reconnaître par le père de Philippe, qui n'avait pas vu son fils depuis plus de vingt-cinq ans ; il obtient et même il mérite, sous son nom volé, des succès qu'il n'avait jamais connus quand il était un honnête homme ; il gagne le cœur d'une charmante et riche jeune fille ; on la lui offre en mariage. Mais comment mentir à cette noble enfant et l'associer à son crime ? Ici encore il réfléchit et fléchit ! Il épouse ! Mais la fausse veuve, sa fausse femme, survient, qui se venge et le dénonce ! Que pensez-vous qu'il arriva ? Que la jeune épousée se fâcha ? Eh bien ! oui ! elle se fâcha et elle rentra chez sa mère, et elle pleura ! Mais elle s'aperçut qu'elle aimait cet infâme et charmant Maurice, et, apprenant qu'il allait se suicider, elle court à lui, l'embrasse, le pardonne, l'enrichit ! C'est, comme vous le voyez, une sornette très morale !

12. — Un homme aime passionnément une femme qu'il ne peut pas

épouser; il en épouse une autre qu'il n'aime pas; il arrive pourtant à se détacher de celle qu'il aimait et à aimer celle qu'il a épousée; telle est la donnée du *Comte de Pérazan*. Elle peut vous paraître banale et compliquée à la fois; mais l'esprit de l'auteur est si délicat et si élevé, ses procédés de composition sont si courageusement traditionnels, son style est si limpide et si « distingué » — distingué parfois jusqu'à la préciosité — que les aventures, les chagrins et le bonheur final de cet homme entre deux femmes, se laissent lire avec plaisir, se succèdent dans un ordre très clair, et s'expliquent par une psychologie très simple, quoique très minutieusement détaillée. Pourquoi il aime la première femme? Parce qu'elle est à peu près veuve de son frère, qui la lui a confiée en mourant, elle et l'enfant qu'elle « porte dans son sein »; parce qu'elle est très belle, très bonne et pas bête? Pourquoi il ne peut pas l'épouser? Parce que elle est fidèle au souvenir du mort et qu'*elle est de celles qui n'aiment pas deux fois*. Pourquoi il épouse la seconde? Parce qu'il était forcé de se marier. Pourquoi il finit par l'aimer? Parce qu'elle est très belle, très bonne et pas bête, et que l'autre, une fois son enfant mort, s'est réfugiée au Carmel. Vous voyez que c'est très simple! Mais ce que vous ne pouvez pas voir, c'est que l'intérêt en égale presque la simplicité, et que le talent du narrateur est toujours noble, grave, appliqué, et,

« Je vous l'ai déjà dit, je veux vous le redire »,

distingué!

ROMANS FANTAISISTES. — 13. — *Emma Beaumont* est trahie par son fiancé, qui a couru deux mariages à la fois et ne lui revient qu'après avoir « manqué » le plus riche (ce n'est pas ici qu'est la fantaisie). Elle le reçoit très mal, et lui signifie un congé en forme, dont elle est la première à souffrir (et ceci, c'est encore de l'observation). Pour la consoler, un de ses amis lui prouve qu'elle est punie par où elle a péché, il y a environ deux mille cinq cents ans! (C'est ici qu'on perd pied et qu'on quitte la réalité.) En ce temps-là, Emma s'appelait Drosis, et elle était Grecque, et elle était coquette, et le lendemain du jour où elle avait juré une fidélité éternelle au jeune et beau Paralos, elle allait souper chez Aristoclès... Emma voit et entend Drosis, et Paralos et Aristoclès, et elle en est tellement émue, qu'elle accepte en expiation de ses fautes passées, la rupture de son mariage présent, mais avec l'espérance que sa résignation lui vaudra un mariage meilleur dans trois mille ans. C'est la grâce que je lui souhaite!

14. — Dans *Cherchons l'hérétique*, le roman est un prétexte. Le véritable sujet du livre est une sorte de revue des sciences occultes, mais une revue plutôt humoristique. — Un jeune écrivain lyonnais, Jacques Dalin, demandant à un illustre auteur catholique le sujet d'un nouveau livre, reçoit le conseil d'étudier les hérésies dont la ville de Lyon

est un des centres. Jacques se met à l'œuvre, et tout en cherchant ses hérétiques, fait au lecteur les honneurs de Lyon, de ses horizons, de sa cathédrale, dans un style qui se ressent de l'influence d'Huysmans. Les débuts de ses recherches lui causent de nombreuses déceptions, il les raconte avec des détails assez amusants. Jamais on n'a vu un catholique souhaiter à ce point de nombreuses hérésies. Tous ses amis sont mis à contribution pour cette chasse, jusqu'à la jolie petite Jeanne, la blonde et modeste héroïne dont la gracieuse silhouette se laisse à peine apercevoir. Le premier hérétique que Dalin rencontre sur son chemin lui semble descendre du ciel! Mais il n'y a que le premier qui coûte à rencontrer. Après celui-là, il en vient d'autres, et d'autres encore. Et nous voyons défiler la longue série des théories les plus bizarres, les plus extravagantes, quelques-unes purement fantaisistes : la petite église, la théosophie, la magie avec les sylphes, les gnomes, les œudius et les salamandres, la kabbale, la religion carmélienne, les théories relatives à l'envoûtement, le spiritisme, le magnétisme, l'alchimie, l'astronomie, les réincarnations remplaçant le purgatoire et l'enfer, la magie noire, la sorcellerie et tant d'autres..., le tout couronné par l'apparition d'un évêque gnostique. Et quelles fréquentations ont la puissance de se donner ces bienheureux hérétiques! L'un a pour hôtes Moïse, Socrate, Julien l'Apostat; un autre est l'ami de cœur d'Esther et de Judith, un troisième converse journellement avec Adam. Jacques veut mettre à profit tous « ces tuyaux » et en faire un livre à la fois historique et dogmatique, où il expliquera pourquoi Lyon, la ville catholique par excellence, est devenue le centre de toutes ces théologies excentriques, et quelle est au juste la valeur des dites théologies. Mais un chagrin d'amour arrête l'exécution de son projet : il retrouve sa blonde petite amie, mariée depuis deux mois! La plume, qui allait tracer l'histoire critique des hérésies, lui tombe des mains!

Romans de mœurs. — 15. — *Le Drapeau rouge*, « scènes de la vie sociale en province. » Le sujet n'est pas neuf, mais il est toujours intéressant. Deux partis sont en présence, celui des conservateurs et celui des socialistes. Le premier est représenté par Antoine Dufour, qui jouit de toute l'influence que peuvent donner une grande fortune et les apparences d'une vie grave et dévouée aux intérêts de la religion. « Il croit sa réputation trop bien établie pour qu'il soit nécessaire de la mériter » (ce joli mot n'est pas de l'auteur, ni de moi, mais d'un de ses lecteurs, spirituel, fin et aimable, comme ce *Drapeau* n'en aura pas beaucoup). C'est pourquoi il ruine, par des moyens contestables, son adversaire politique, il se venge des dédains d'une femme charmante en la calomniant et même en essayant de faire assassiner quelqu'un qui était mieux venu auprès d'elle. Il en fait tant et tant, qu'à la fin il lasse la

complaisance des électeurs. Son adversaire triomphe, le drapeau rouge flotte sur la mairie, le travail est suspendu, la misère augmente, l'ouvrier pâtit; « du délire des grands, les peuples sont punis; » c'est la même histoire que jadis. Avis aux « grands » c'est-à-dire à ceux qui représentent les classes dites encore « dirigeantes. »

16. — *Marcelin Gayard* n'a pas de sous-titre ; je propose celui-ci : « Histoire d'un crétin, depuis sa naissance jusqu'à sa retraite. » Son histoire commence même avant sa naissance et sa conception,— et on ne nous laisse rien ignorer de ce que fut sa mère, ni qu'elle avait quitté sa famille, pour tomber chez des industriels adonnés à la traite des blanches, ni comment et en quel état elle leur échappa, ni pour quels motifs, très purs, très nobles, très pieux, très saints, elle se décida à être la maîtresse d'un maçon.— Il naît enfin, et le fils de cette détraquée sera un homme *rangé*. D'abord il ne se presse pas de grandir. Ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire ce qu'un écrivain éminent, membre de l'Institut, a pu dire de Duguesclin : « Il ne tarda pas à arriver à l'âge de neuf ans !! » Lui, il tarde ! il lambine ! Toutefois il y arrive ! Et même il devient soldat, ouvrier, mari, papa, petit commerçant, et enfin employé de ministère ! Il se réveille, le matin, il se couche, le soir, il mange, le jour, et trois fois par jour, il .... bref, il est un homme comme tous les autres, un peu plus idiot seulement, et donc un peu plus heureux. D'abord il se sait un gré infini d'être employé de ministère ! Il ne parvient pas à épuiser la joie qu'il en ressent ; il passe sa vie à se répéter : « Ah ! qu'il est doux .... de ne rien faire ! » Il a une femme : il la trouve parfaite ! une fille : elle est exquise ! Il ne voit rien de ce qui se passe chez lui, et notamment chez son enfant, pas même qu'elle admire beaucoup le dévouement d'une voisine, devenue « écumeuse de trottoir, » par charité *(« c'était pour son pauv'père ! »)* et qu'elle-même, piquée d'émulation en fait à peu près autant, et par charité pour la pauvre fille momentanément réduite à l'impuissance de « travailler. » — Et voilà l'histoire de Gayard, fils d'une hystérique et père d'une hystérique, crétin lui-même. Elle n'est pas toujours écrite en français, et quoique elle choque souvent par des grossièretés, elle n'en est *pas moins* ennuyeuse. « Elle endort, à coups de poing ! » comme dit l'autre.

17. — *Malfaiteurs !* est un titre ironique. Le héros du livre est le plus digne garçon du monde, quoiqu'il soit anarchiste et qu'il ait épousé sa femme sans la permission des autorités sociales ou religieuses. Il n'en est pas moins arrêté comme complice d'un attentat anarchiste — complice intellectuel. — C'était du temps où les ministres de l'intérieur pensaient qu'un crime est imputable à celui qui le conseille comme à celui qui l'exécute. Évidemment, c'étaient ces ministres-là, et leur préfet de police, et leurs agents, qui étaient des malfaiteurs ! Mais les

anarchistes ! Ah ! les bons enfants ! les doux héros ! les bons époux ! les bons papas ! « Même ceux qui jettent des bombes ? » Peut-être non ! Mais s'ils ne le sont plus, c'est votre faute ! Pourquoi les obligez-vous à « sortir de leur caractère », en ne les comprenant pas ? Le jour où vous leur donnerez, là, bien simplement, sans marchander, sans les obliger à un tas de formalités longues et pénibles, vos filles, vos terres, votre argent, vous verrez comme... ils les prendront et renonceront aux bombes... sauf peut-être aux bombes glacées. En attendant, veuillez, si vous le pouvez, vous attendrir sur le sort de Pierre et d'Albert. Pierre, un anarchiste de talent et de caractère. Albert, un transfuge, un vil opportuniste, et sur Solange, la femme du premier, et sur Louise, la femme du second, et sur les malheurs immérités de l'un, et sur les succès immérités de l'autre ; tâchez aussi de vous intéresser, si vous le pouvez, aux conversations et dissertations de l'un et l'autre avec leurs amis de la presse et des comités. Moi, je ne peux pas ! Il y a là trop de fautes de français, sans parler des autres.

18. — *Le Pressoir* est un titre métaphorique. Ce qui pressure et broie, ce sont « les préjugés sociaux », et ce qui est pressuré, ce sont les âmes et les cœurs ! C'est ainsi que Jeanne fut pressurée par le « préjugé » qui pèse encore sur les unions illégitimes, quoique légales ; elle avait épousé un divorcé ! Mais elle le fut encore plus par le préjugé qui pèse encore sur les « marâtres » et dont ce n'est peut-être la société qui est responsable ! Et alors ? Alors, disons, pour être indulgent et « amène », que *le Pressoir* est un roman de mœurs, plutôt qu'un roman à thèse. Mais hâtons-nous d'ajouter que les mœurs y sont mauvaises et mal décrites. Jeanne a donc épousé un divorcé qui a déjà deux enfants, lesquels la détestent, malgré son dévouement et son exquise tendresse. Cette haine est particulièrement violente chez l'un des deux, une jeune fille, si bien que lorsqu'elle se suicide, sous prétexte de trahison de la part d'un fiancé, elle semble vouloir faire surtout une suprême niche à sa marâtre. C'est ainsi qu'en juge le frère : « Vous avez tué ma sœur ! » Et il en est convaincu au point de tomber lui-même malade. « Vous avez tué ma fille et vous allez tuer mon fils ! » vient alors lui dire la mère « selon la nature », une dévergondée, qui reparaît à la fin du drame, pour jouer « la grande scène du 5. » Mais Jeanne se défend si bien et elle crie si fort, que le malade l'entend de la chambre voisine ; il entend, il comprend, il est désabusé ! Il saute de son lit et vient se jeter aux genoux de Jeanne, et il dit, en repoussant d'un geste l'*autre* : « Ma mère, la voici ! » Trémolo à l'orchestre !

19. — Des malheurs de famille ont obligé Marie-Thérèse à se faire *Institutrice* ; elle a son brevet, elle demande une place à l'Administration, elle a la chance de l'obtenir, avant d'être morte de faim ; elle

est nommée dans un petit village. Jeune, belle, « distinguée », elle arrive dans cette solitude, et elle en profite d'abord pour se recueillir, se consoler, se résigner ; et comme elle aime la campagne et qu'elle a lu les bons auteurs, elle se répète :

> Mais la Nature est là qui t'invite et qui t'aime,
> Plonge-toi dans son sein ... »

Elle s'y plonge, s'y retrempe, s'y exalte ; elle est heureuse ! Son bonheur dure même un « bon bout de temps », deux ou trois semaines. Après quoi, elle commence à trouver la Nature insuffisante ; elle y ajoute la Société, d'abord celle de ses « collègues » du voisinage, celle ensuite de son curé, un bien digne homme, conforme au modèle classique du curé de village, doux, bienveillant et très clairvoyant sous son apparente bonhomie, celle enfin de Monsieur le maire, un maire peu classique sans doute (du moins je l'espère) puisqu'il fait la cour à sa jeune administrée. La pauvre enfant s'y laisse prendre, pas assez pour commettre des fautes irréparables, mais assez toutefois pour compromettre sa réputation et être mandée par devant M. l'inspecteur. Elle s'y rend, et elle se défend avec une éloquence pathétique, plaidant, avec sa propre cause, celle de ses pareilles, les infortunées jetées à vingt ans dans tous les périls de l'isolement. Elle plaide si bien, que Monsieur l'inspecteur lui donne un rendez-vous ! Indignée, l'institutrice se retire, quitte son poste, et se réfugie je ne sais où, en compagnie d'une vieille voisine, dont elle a gagné le cœur et qui a décidé de consacrer ses derniers jours et ses économies à sauver cette triste épave ! Conclusion : Ayons pitié des pauvres institutrices !

20. — La première partie de *L'Un vers l'autre* est intitulée : « L'Un contre l'autre. » La vie du ménage avait commencé par être une lutte, où chacun avait combattu avec ses défauts. Lui, qui était professeur, se montrait pédant et faisait des phrases ; elle, qui était indisciplinée, faisait des frasques ; tout était prétexte à leçons pour le mari et à pensums ; l'écolière indocile répliquait, se révoltait ; un jour, n'y tenant plus, elle quitta « la classe », et se sépara de son mari. Cependant il fallait vivre. — Que faire ? « Et moi aussi je serai professeur ! » pensa-t-elle. Et comme elle avait les grades idoines, « elle demanda une place à l'Administration et elle eut la chance de l'obtenir » sans trop attendre. On la nomma professeur dans un lycée de filles. Tableaux : les élèves, les maîtresses, les maîtres, l'inspecteur ; comme l'inspecteur du numéro précédent, celui-ci mande auprès de lui ses jeunes subordonnées, et il se plaît à leur faire de la morale de très près, accordant l'avancement et les palmes violettes à celles qui savent le mieux écouter. Mais nous *savons* déjà que notre héroïne ne *sait* pas écouter et qu'elle manque de docilité ; elle n'a donc pas d'avancement et elle a beaucoup d'ennuis. Alors elle commence à réfléchir : « Tout de même,

mon mari était un plus honnête homme que M. l'inspecteur et pas plus pédant ! » Pendant ce temps, et parallèlement, son mari se disait : « Tout de même, une femme n'est pas seulement un élève, et j'ai été un petit sot avec la mienne ! » Vous pensez que ce double repentir devait amener un rapprochement des deux époux séparés ? Oui ? vous le croyez ? Eh bien vous avez deviné !

21. — Mes lecteurs ont pu constater que je me suis appliqué à être très « amène » dans cette Revue, ou du moins plus amène que d'habitude et à ne pas formuler de jugement trop sèvère ; je me contentais de le leur suggérer. Mais pour *Au Pays des types*, il n'y a pas moyen d'être « amène », ni de « suggérer », et il faut déclarer, nettement, que les vingt morceaux du volume sont aussi grossiers d'invention que d'exécution. Ce paquet de papier imprimé n'a rien de commun avec la littérature ; mais il n'est pas mal imprimé du tout, et on peut en faire compliment à l'éditeur.

22. — Les quinze nouvelles de *Ceux de la mer* trouveront une poignante actualité dans les événements qui viennent d'émouvoir le monde entier sur les pêcheurs bretons. Les unes sont tragiques, les autres sont joyeuses ; l'invention en est « adéquate » aux personnages, elle est simplette. Jugez-en par cet unique exemple. Le marin Gombard a ses vingt-huit jours à faire sur le *Jemmapes* ; en y arrivant, il « attrape » une punition de quinze jours de prison à faire après la période d'exercices. Par quel moyen échapper ? Comme il est *débrouillard*, il invente ces deux « trucs » : 1° il emprunte une montre à un camarade, la perd à un endroit fixé à l'avance, la retrouve, la porte au capitaine d'armes et mérite une bonne note ; 2° il prie un autre de ses camarades de se jeter à l'eau, et il s'y précipite derrière lui, pour le sauver de la noyade. Deuxième bonne note, à la suite de laquelle la punition est levée ! — Chaque nouvelle est accompagnée de jolies images.

23. — Autre roman « plein d'actualité », un roman macédonien, *Avant le massacre*, et qui n'est pas imaginé au coin du feu « par un pantoufflard » de lettres. L'auteur fut un brillant explorateur enlevé à trente-trois ans par un climat meurtrier qu'il affrontait pour la troisième fois, mais laissant derrière lui une œuvre industrielle, qui fait honneur à notre race, et une œuvre littéraire dont la *Revue des Deux Mondes* avait publié quelques fragments. Son dernier ouvrage, écrit à la veille de sa mort, est consacré à cette Macédoine sur laquelle, à cette heure, le monde entier a les yeux fixés. Le style et la composition sentent l'homme d'action plutôt que le « gendelettre ; » mais les défauts m'en paraissent « indulgentiables » (p. 140), comme dit l'auteur lui-même. Je serais moins indulgent pour certaines intolérances d'anticlérical qui semblent se manifester çà et là. Sous ces

réserves, je signale cette étude de mœurs et de politique, dans l'analyse de laquelle il est impossible de m'engager, pour les raisons générales, que j'ai souvent données à propos des « romans historiques, » et pour des raisons particulières à ce roman, œuvre posthume que la critique a plutôt à saluer avec sympathie qu'à juger en détail.

24. — Le roman des *Deux Vies* est écrit pour prouver cette thèse : le divorce doit être libre et facultatif au gré des conjoints. Le roman vaut la thèse : elle est exécrable, il est mauvais. Une mère et sa fille sont malheureuses, l'une parce qu'elle n'a pas voulu divorcer, l'autre parce qu'elle ne le peut pas. La première en a été empêchée par ses scrupules religieux et mondains; la seconde, qui est affranchie de ces faiblesses surannées, en est empêchée par les entraves de la loi et par les intrigues de son mari. Vous n'avez pas idée de toutes les longueurs, de toutes les difficultés que comporte la procédure du divorce ! Ce n'est pas facile du tout de rompre le lien conjugal, et Naquet n'a pas bien fait les choses. De plus il y a encore des gens attardés dans les traditions et qui ne voient pas d'un bon œil un ménage de divorcés. Il s'agit de mettre ces retardataires dans le train, et de réformer la loi Naquet dans un sens plus libéral : les frères Margueritte se sont consacrés, à cette tâche ou du moins y ont consacré l'histoire de Mme Gabrielle Favié et de sa fille Francine. D'abord, ils ont raconté sur le mode sentimental, les amours de la veuve déjà mûre avec le jeune Charlie, et le subit caprice de Francine, déjà en instance de divorce, pour le nommé Eparvié. Mais cette fois leur guitare n'a émis que des sons faux et criards, à faire hurler les critiques les plus doux. Que font ces amours-là à la question ? Pourquoi Mme Favié, libérée de son mari, n'épouse-t-elle pas son petit ami ? Parce qu'elle est trop vieille ? Mais ce n'est pas la faute de la loi Naquet, voyons ! Et que prouve l'amour de Francine pour Eparvié ? Que les jeunes femmes peuvent aimer d'autres hommes que leurs maris ; mais prouve-t-il qu'elles aient le droit de les épouser à volonté et l'un après l'autre ? S'il ne prouve pas cela, il ne prouve rien ; et s'il le prouve,... je n'ai rien à répliquer. Après avoir joué de la guitare, les frères Margueritte jouent de la procédure ; et c'est la meilleure partie de leur livre. Le tableau qu'ils tracent des longueurs, des lenteurs, des surprises d'une instance en divorce n'est pas fait de chic, et il donne la sensation de la vérité. Mais qu'est-ce qu'il prouve ? Il prouve l'évidence, à savoir que ce qu'a voulu le législateur existe, que le divorce, qu'il a voulu lent, est lent, et que 2 et 2 font 4. Enfin, et pour achever leur livre, ils ont essayé de rendre ridicules les dévots et les bourgeois qui n'acceptent pas le divorce ; mais ils y ont mis tant d'acrimonie et de passion qu'ils ont oublié d'y mettre de l'esprit ; leurs plaisanteries sentent l'huile. Bref, tous leurs efforts —

et jamais ils n'avaient été plus visibles, — n'ont abouti qu'à une œuvre déplaisante et dont la valeur démonstrative ne compense pas la médiocrité esthétique. — POST-SCRIPTUM. On me demande si cette médiocrité est égale à celle des livres figurant dans les nos X, Y, Z, etc, etc., de la présente Revue trimestrielle ; mais le *on* qui me fait cette demande oublie que dans les dits numéros il s'agit, non pas d'œuvres esthétiques, mais seulement d'œuvres industrielles ou niaises. Ouf ! j'ai dit ! Et me voilà soulagé de tant d' « aménités » forcées.

25. — Aucun des lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* n'avait perdu le souvenir d'une courte nouvelle de M. Bazin, parue il y a quelques années sous ce titre : *Donatienne*. C'était l'histoire d'une famille bretonne, dont la mère s'est engagée comme nourrice à Paris et ne revient plus. Ce que souffrent son mari et ses enfants, ce que devient même le petit domaine qui les faisait tous vivre, grâce au travail, à la vaillance, à la belle humeur, à la santé morale de tous, l'auteur avait commencé à nous le montrer dans une série de petits tableaux, où le pittoresque le disputait au pathétique. Mais ce qu'était devenue la nourrice, il nous l'avait laissé ignorer. La *Revue* nous a donné cette année la fin de cette histoire touchante, et le présent volume la contient tout entière. Donatienne, gavée de confortable et gâtée par de mauvais exemples, s'est associée à un cocher, moins épris de sa belle santé que de ses économies, et elle a monté un cabaret dans la banlieue parisienne. Elle semble avoir oublié tous ses devoirs et toutes ses affections, son mari, ses enfants. Mais un jour, le hasard amène à son comptoir un compatriote, qui prononce le nom de Jael; c'était celui du plus jeune fils de la Bretonne. Le cœur de la mère s'émeut; elle interroge, elle demande des nouvelles du pays, de la famille de Jael. Elle apprend que ses enfants sont très malheureux, que leur père a quitté le village natal, qu'il est allé s'établir plus loin avec une autre femme, sans dignité, sans tendresse maternelle pour les petits... Et la mère, rendue à elle-même, quitte le cabaret et le cabaretier et court vers le foyer déserté; elle arrive au moment où son mari, blessé dans un accident de mine, vient d'être abandonné par sa compagne; elle se fait reconnaître et accepter par lui, par les enfants, et tout de suite se met au travail : elle va tirer de l'eau et fait la soupe! — Cette lamentable odyssée d'une « remplaçante » est d'une moralité aussi haute que la comédie de M. Brieux, quoique d'un art plus fin et d'un pathétique moins sentimental.

26. — J'ai reçu *l'Oblat* trop tard pour le lire avec le soin nécessaire, trop tôt pour en différer l'annonce, — sinon l'analyse, — jusqu'en juillet prochain. Sachez que ce nouveau livre de l'ex-naturaliste, converti au mysticisme, nous raconte sa vie, ses sensations et émotions pendant son

séjour au Val des Saints, une abbaye bénédictine située près de Dijon. C'était d'ailleurs à côté et en dehors du couvent qu'il résidait, en qualité d'oblat non cloîtré. Qu'est-ce qu'un oblat non cloîtré? C'est un laïque qui prend de la vie monastique ce qui lui agrée et laisse tout ce qui lui déplaît. Or, Durtal-Huysmans est un oblat en qui la sensibilité personnelle est loin d'être mortifiée, si elle n'est pas plutôt hyperesthésie; bien des choses lui agréent ou lui déplaisent pour des motifs qui n'ont rien de monastique, et dans une mesure qui n'est pas toujours normale. C'est le spectacle de cette hyperesthésie, mise en contact avec tous les détails de la vie religieuse, qui fait le principal intérêt du livre, pour ceux du moins qui aiment ce genre de spectacle. M. Huysmans s'y montre avec toute l'ingénuité et la sincérité que comportent ses habitudes de lettré, transformant en « copie » les plus hautes, comme, les plus humbles fonctions de son *moi*. Si vous êtes d'avis que le *moi* n'est pas haïssable, vous applaudirez, vous serez peut-être même édifiés, malgré quelques étonnements de ci, de là. Vous y trouverez aussi ce style, laborieusement furibond, qui est d'ailleurs souvent adéquat à la « fureur » des sentiments éprouvés. En voici un spécimen : « Quelques mois s'étaient écoulés ; la Chambre avait trouvé dans le Sénat son Sosie d'opprobre. Un sous-Trouillot, du nom de Vallé, avait rempli avec quelques terrines de son eau de vaisselle l'auge de la rue de Tournon, et les vieux glandivores s'étaient ventrouillés dans le purin de cette éloquence et avaient voté, haut la patte, la loi contre les congrégations ! » — « Et tout ça, c'est littérature ! » aurait dit Verlaine. Mais Verlaine n'était pas un critique et n'était pas tenu de savoir que sous le littérateur pénitent, peut se cacher ou se révéler un pénitent sincère.

CHARLES ARNAUD.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Femmes médecins d'autrefois*, par MARCEL BAUDOUIN. Paris, Institut de bibliographie, 1901, in-12 de XII-263 p. et 9 photograv., 5 fr. — 2. *Une Vie de médecin (Dr Abel Clermont)*, par JUSTE FENNEBRESQUE. Paris, Poussielgue, 1903, in-8 de 135 p., 2 fr. — 3. *Le Médecin chrétien. Leçons pratiques de déontologie médicale*, par le chanoine MOUREAU et le Dr LAVRAND. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de VIII-304 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Dogme du secret médical (Essai de réfutation)*, par le Dr J.-TH. DUPUY. Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, in-12 de 128-XXIII p., 3 fr. — 5. *Écoles d'infirmières et de gardes-malades*, par LOUIS RIVIÈRE. Paris, Lecoffre, 1903, in-18 de VIII-121 p., 1 fr. — 6. *Un Miracle contemporain (Pierre de Rudder)*, par ALFRED DESCHAMPS, S. J. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 7. *L'Hypnose chez les possédés*, par le Dr CH. HÉLOT. Paris, Bloud, 1903, 2 vol. in-12 de 63 et 60 p., 1 fr. 20. — 8. *L'Homme de génie*, par CESARE LOMBROSO ; trad. de FR. COLONNA D'ISTRIA et M. CALDERINI. Paris, Schleicher, 1903, in-8 de XXVIII-616 p., avec 15 pl., 12 fr. — 9. *Les Types physionomiques associés et les Phénomènes psychiques*, Paris, « Annales bibliographiques et littéraires », 1903, in-8 de III-316 p., 5 fr. — 10. *La Logique morbide. I. L'Analyse mentale*, par N. VASCHIDE et CL. VURPAS. Paris, Soc. d'éditions scientifiques et littéraires, 1903, in-12 de XXVIII-269 p., 4 fr. — 11. *L'Amour sain*, par le Dr SURBLED. Paris, Maloine, 1903, petit in-8 de 208 p.,

5 fr. — 12. *Le Cerveau*, par le Dr E. Baltus. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 13. *Le Système nerveux et les organes des sens*, par le Dr E. Baltus. Paris, Bloud, 1903, 2 vol. in-12 de 63 p. chacun, 1 fr. 20. — 14. *La Perception visuelle de l'espace*, par B. Bourdon. Paris, Schleicher, 1902, in-8 de 442 p. et 143 fig., 6 fr. — 15. *Le Leucocyte et ses granulations*, par C. Levaditi. Paris, Naud, 1902, in-12 cart. de 159 p., 4 fr. — 16. *Les Phénomènes des métamorphoses internes*, par J. Anglas. Paris, Naud, 1902, in-12 cart. de 84 p., 2 fr. — 17. *Dictionnaire illustré de médecine usuelle*, par le Dr Galtier-Boissière. Paris, Larousse, in-8 de iv-555 p., 6 fr. — 18. *Traité clinique et thérapeutique de la tuberculose pulmonaire*, par le Dr S. Bernheim. Paris, F.-R. de Rudeval, 1902, in-8 de 697 p., 8 fr. — 19. *Leçons de thérapeutique oculaire*, par le Dr A. Darier. Paris, Clinique ophtalmologique, s. d., in-8 de 392 p., 8 fr. — 20. *Les Maladies de la peau. Études dermatologiques*. Paris, bureaux du « Monde médical », s. d., gr. in-8 de 199 p., avec 10 planches en couleur, 8 fr. — 21. *L'Anesthésie générale au chlorure d'éthyle*, par les Drs A. Malherbe et E. Laval. Paris, Vigot, 1903, in-12 de 104 p., 1 fr. 50. — 22. *Les Nouveaux Traitements*, par le Dr J. Laumonier. Paris, Alcan, 1902, in-12 cart. de iii-280 p., 4 fr. — 23. *Nouveau Formulaire magistral de consultations infantiles*, par le Dr H. Dauchez. Paris, Société d'éditions scientifiques, s. d., in-18 de 224 p., 3 fr. — 24. *Traitement de l'avortement*, par le Dr Moïse Misrachi. Paris, Société d'éditions scientifiques, in-12 de xx-366 p., 6 fr. — 25. *Guide pratique de l'extraction des dents*, par le Dr Bruneau. Paris, Société d'éditions scientifiques, in-18 de 118 p., 2 fr. — 26. *Comment on se défend contre les varices*, par le Dr André Lénard. Paris, « l'Édition médicale », s. d., in-12 de 48 p., 1 fr. — 27. *Hygiène du cycliste*, par le Dr H. Reboul. Paris, « Monde médical », in-18 de viii-191 p., 2 fr. — 28. *Guide pratique des exercices physiques* (*Hygiène et résultats*), par le Dr L. Roblot. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1903, in-12 de 84 p., 2 fr. 50. — 29. *Les Forbans de la médecine*, par le Dr Ch. Lavielle. Dax, chez l'auteur, s. d., in-12 de 351 p., 5 fr.

1. — L'exercice de l'art médical par les femmes est-il un problème dont la solution soit restée indifférente jusqu'à ces temps derniers? Non, et c'est pour le résoudre « sans passion, pour l'étudier comme il le mérite », que M. Baudouin a cru indispensable de nous montrer, dans son travail : *Femmes médecins d'autrefois*, ce que l'histoire nous enseigne sur ce point d'économie sociale, encore si discuté. Ce n'est là d'ailleurs que le premier volume d'une série qui doit en avoir quatre; il renferme les notices biographiques d'environ deux cents femmes qui ont exercé l'art de guérir depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et y ont acquis une plus ou moins grande célébrité. On ne peut qu'être reconnaissant au Dr Baudouin d'avoir songé à réunir ainsi en un volume portatif des notices éparses dans une foule d'ouvrages des plus disparates. Il voudra bien me permettre, cependant, de lui signaler quelques omissions. Est-ce à dessein qu'il a laissé de côté les femmes médecins des temps fabuleux, je veux parler des déesses expertes en l'art de la médecine? Je ne lui en ferai pas un reproche, pour ma part. Mais la liste qu'il nous donne est loin d'être complète : je n'y vois point figurer, par exemple, Vesta, inventeur d'un emplâtre vanté par Aëtius (in *Tetrab.* 4, Ser. 1, c. 22); Achronos, à qui le Père de la médecine, à la fin du livre des épidémies, attribue le mérite d'avoir trouvé une bonne potion antidysentérique; Tébana, citée par Pline le Naturaliste; Polydamna, chantée par Homère (*Odyss.*, lib. IV),

et de qui parlent Hérodote, Diodore de Sicile et Philostrate; et d'autres encore. On pourrait à bon droit reprocher à l'auteur de s'être surtout servi, pour la rédaction de ses notices, très intéressantes d'ailleurs, d'ouvrages de seconde main, notamment de la thèse de Mlle Lipinska, travail considérable, il est vrai, mais lourd et confus. Il eût pu consulter avec fruit, pour les époques grecque et romaine, les dissertations savantes de Schmid (1638), Schmidhaverus (1748), Scacherus (1748), Tiraqueau, qu'il cite pourtant et qui est d'une très grande exactitude pour les références. L'histoire littéraire de Tiraboschi (Milan, 1821) renferme d'intéressants chapitres sur le féminisme médical, et surtout traite avec détails des femmes médecins de l'époque salernitaine. On remarque en outre, çà et là, quelques petites erreurs, entre autres : à la page 56, à propos d'Antiochis, la citation de Galien n'a point été trouvée par Mlle Lipinska; non seulement elle était connue, mais Galien parle d'Antiochis dans deux endroits de ses œuvres (in lib. VI, *Pharm.*, c. 2 et X, c. 2); à la page 78, ne faudrait-il pas traduire « à Sentia Elis » au lieu de : à Sentia, née à Elide ? c'est du moins le sentiment de Sarayna qui le premier a rapporté l'inscription mentionnée, dans son étude « De Monumentis antiq. urbis et agri veronensis »; à la page 102, note 1, l'ouvrage « De Nobilitate » est attribué à Baccius, tandis qu'il est de Tiraqueau, appelé ailleurs par le Dr Baudouin Tiraquelli ou Tiraquellus. Malgré toutes ces imperfections, le travail de notre confrère n'en présente pas moins un très vif intérêt; il se termine par une double table, analytique et alphabétique, qui rend les recherches très faciles.

2. — Sous le titre : *Une Vie de médecin*, M. Fennebresque nous retrace la vie du Dr A. Clermont, le fidèle et dévoué collaborateur du regretté professeur Potain, et qui fut véritablement, dans toute l'acception du terme, un homme de bien. Une notice biographique avait déjà paru, mais elle fut distribuée à titre de souvenir aux seuls amis du Dr Clermont. Il eût été regrettable qu'on ne retraçât pas pour le public médical les différentes étapes d'une vie si bien remplie.

3. — C'est aux étudiants que M. le chanoine Moureau, doyen de la Faculté de théologie de Lille, adresse, après les avoir complétées et fait mettre au point de la pratique par le professeur Lavrand, les leçons de déontologie médicale professées il y a quelques années : *Le Médecin chrétien.* En publiant son travail, M. le chanoine Moureau rend un signalé service, même aux praticiens souvent embarrassés pour l'étude des nombreuses et délicates applications de la morale chrétienne. Il existait bien, sous le même titre, une étude de Mgr Scotti, traduite en français il y a quelque vingt ans, envisageant aussi complètement que possible les rapports de la médecine et de la religion ; mais il est devenu introuvable et les écrivains modernes qui ont en-

trepris de tracer au médecin ses devoirs, Dechambre, Juhel-Renoy, Brouardel, Grasset, se sont trop exclusivement placés au point de vue de la loi civile, négligeant d'appuyer leurs conclusions morales sur cette base religieuse hors de laquelle aucune déontologie ne saurait trouver d'appui solide. Pas un des devoirs essentiels du médecin n'a été omis dans l'ouvrage du chanoine Moureau ; chacun y est tracé, avec son fondement naturel ou divin, son obligation, sa sanction supérieure, sa pratique journalière et ses délicatesses. Ce sont d'abord les devoirs généraux : fondements et sources du devoir médical et ses différentes espèces, obligation générale de charité et de justice, religion du médecin, science nécessaire pour pratiquer l'art de guérir, dignité et honnêteté professionnelles, devoirs des médecins à l'égard les uns des autres, dévouement aux malades, règles concernant les médications et les interventions chirurgicales, obligation et objet du secret professionnel, honoraires, responsabilité médicale : autant de chapitres qui forment la première partie de l'ouvrage, autant de traits qui constituent dans leur ensemble la véritable mission, la haute et noble physionomie du médecin chrétien. Dans la seconde partie, qui porte comme titre : « Devoirs spéciaux du médecin chrétien, » sont envisagés et étudiés, avec l'aide de la morale naturelle, expliquée au besoin par les décisions romaines, les rapports de l'obstétrique et de la morale, l'embryotomie devant les médecins et les théologiens, le rôle du médecin dans l'administration du baptême et des sacrements, les certificats et conseils d'ordre médical, le médecin et les procédures ecclésiastiques, la crémation et l'inhumation. Ce sont là des questions sans cesse renaissantes et qu'il est du plus grand intérêt d'élucider au double flambeau du bon sens et de l'autorité religieuse. En résumé, *le Médecin chrétien* est un livre où sont condensés, sous une forme brève, substantielle, méthodique et complète, les principes moraux propres à éclairer et diriger ceux qui se livrent à l'art de guérir.

4. — Si les auteurs précédents ont envisagé l'ensemble des devoirs du médecin, le Dr Dupuy s'en tient à un seul chapitre de la déontologie dans son travail intitulé : *Le Dogme du secret médical (Essai de réfutation)*. Le titre seul indique de quel esprit il est animé, et la conclusion essentielle en est qu'il y aurait lieu d'abroger purement et simplement l'article 378 du code pénal. « La lecture des ouvrages de déontologie, dit l'auteur, entreprise par le hasard des circonstances, nous a seule conduit à disserter sur cette question. Nous avons été littéralement ébahi des opinions exposées, des conseils donnés par quelques auteurs réputés maîtres en la matière. » Il y a de quoi, en effet, être surpris, et je ne ferai pas un reproche au Dr Dupuy d'avoir pris à partie certains pontifes de la médecine légale, trop juristes et pas assez médecins. Est-ce à dire pourtant qu'il convient d'adopter la

solution radicale qu'il propose ? Non, car l'obligation de garder le secret est un des devoirs les plus graves et les plus délicats du médecin, et ce devoir du secret est très facile à justifier. Divulguer des confidences qui ont été faites en raison d'un service professionnel demandé à celui qui les reçoit, c'est commettre un abus de confiance d'autant plus criant que, disent les auteurs du *Médecin chrétien*, ces confidences ont été faites non pas volontairement, mais par nécessité, en vue de soins qui sont réclamés de lui ; en outre, dans les pays où la profession médicale est privilégiée, et c'est le cas dans le nôtre, ce privilège même a obligé le malade à s'adresser au médecin. Il est hors de doute que la violation du secret professionnel, en une matière importante et grave, constitue une faute lourde, et une injustice donnant lieu à réparation. Et si la religion a imposé jadis et impose aux médecins l'obligation du secret, elle n'a fait qu'appliquer une règle de morale naturelle. On ne saurait donc en aucune façon l'incriminer, comme le fait par endroits le Dr Dupuy. Si ce dernier s'était donné la peine de consulter quelque traité un peu développé de morale chrétienne, ou mieux encore les études consacrées plus spécialement à la question, il eût pu se convaincre que leurs auteurs sont loin de prôner l'absolutisme de l'article 378. Les moralistes chrétiens sont en effet unanimes à reconnaître que l'obligation du secret cesse non seulement quand sa divulgation intéresse celui qui l'a confié, ou quand la non-divulgation nuirait à un innocent, comme dans les cas de mariage, etc., mais encore lorsque le médecin est interrogé par l'autorité légitime. De sorte que le Dr Dupuy ne fait, sans s'en douter, que soutenir sur bien des points l'opinion de tous les théologiens. Malgré ses exagérations, son livre sera lu avec profit par les médecins, et je souhaite qu'il arrive à ébranler chez les médecins légistes l'opinion que le secret médical doit être aussi absolu que semblent l'exiger et l'article 378 du code pénal et la jurisprudence de la Cour de cassation.

5. — L'étude de M. Louis Rivière : *Écoles d'infirmières et de gardes-malades*, a pour but de contribuer à l'accélération du mouvement qui pousse les congrégations religieuses hospitalières à organiser pour leurs membres un enseignement théorique complet. La nécessité de cet enseignement devient de jour en jour plus pressante : les méthodes thérapeutiques, surtout en chirurgie, ont subi de telles transformations que, dans le personnel auxiliaire, la bonne volonté et le dévouement, tout en restant des qualités essentielles, ne suffisent plus ; un apprentissage est nécessaire pour se mettre au courant des nouvelles méthodes antiseptiques et d'une foule de manœuvres qui n'étaient pas exigées naguère encore. M. Rivière passe en revue ce qui a été fait dans les pays étrangers, au point de vue de l'instruction du personnel auxiliaire des hôpitaux, ou des personnes appelées à soigner

les malades à domicile, et montre combien nous sommes en retard en France. Les congrégations hospitalières, sans être hostiles à l'enseignement professionnel, l'ont trop longtemps dédaigné, et on en a fait, dans les hautes sphères administratives, un argument contre elles. Cependant les anciennes préventions ont fini par tomber. Comme dit M. Rivière, le jour où les sœurs hospitalières auront en mains leur brevet, elles auront enlevé aux partisans des laïcisations le seul argument qui puisse justifier, vis-à-vis des municipalités soucieuses des deniers publics, l'augmentation considérable des dépenses qu'entraîne toujours une mesure de ce genre.

6, 7. — Sous le titre : *Un Miracle contemporain*, le P. Deschamps publie dans la collection « Science et Religion » le récit de la guérison subite d'une fracture, guérison opérée au sanctuaire consacré à N.-D. de Lourdes, au village d'Oostacker. Ce récit avait déjà paru dans la *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles ; il a semblé utile au P. Deschamps de reprendre le fait, et, par la réfutation des objections qu'on n'a pas manqué d'y opposer, de mettre en pleine lumière sa vérité historique et son caractère surnaturel. — C'est également à des faits d'ordre extra naturel que le Dr Ch. Hélot consacre deux volumes de la même collection : *L'Hypnose chez les possédés*. Plusieurs affectent de confondre les phénomènes normaux et naturels du sommeil, du rêve, de la suggestion avec les phénomènes de l'hypnose. Pour pouvoir répondre à leurs objections, le Dr Hélot commence par exposer tout d'abord la théorie de la possession telle qu'elle a été comprise par les théologiens. Cette théorie, tout à fait en dehors des merveilles de la physique, s'applique de tout point aux phénomènes de l'hypnotisme dans ses phénomènes les plus simples, aussi bien que dans ses effets les plus transcendants, et en rend un compte plus satisfaisant que les théories naturelles applicables à peine à quelques faits particuliers. Le but principal de l'ouvrage est de montrer d'abord, par des exemples, un certain nombre des signes et des effets de la possession, et de rechercher ensuite les faits qui peuvent et doivent s'y rapporter. L'auteur s'attache scrupuleusement à observer les règles si sévères que les théologiens exigent pour la constatation des manifestations diaboliques. On pourrait lui reprocher toutefois d'avoir admis trop facilement la véracité de certaines communications qui lui ont été faites ; peut-être aussi est-il un peu trop enclin à voir le diable partout.

8. — M. Lombroso qui, dans le courant de ces dernières années, a abordé les problèmes les plus ardus de la psychologie et de la sociologie, à savoir l'étude de l'homme criminel, et les rapports qui peuvent exister entre le crime et la folie, entreprend aujourd'hui, dans l'*Homme de génie*, l'étude des rapports du génie avec la folie. Il avait

déjà plus ou moins amplement traité ce sujet dans différents ouvrages ; et la théorie qu'il a émise de la psychose géniale n'a pas été sans provoquer de nombreuses critiques. Aussi a-t-il condensé et résumé en un ouvrage distinct tout ce qu'il a écrit de l'homme de génie, et il y répond, ou du moins il s'efforce de trouver réponse aux objections qu'on a pu lui faire. On dit couramment que folie et génie se côtoient, et même ne se conçoivent guère l'un sans l'autre. La psychologie morbide a été notamment étudiée par Moreau de Tours, à qui l'on doit des pages si profondes et si intéressantes. Mais dans aucun travail antérieur à celui de M. Lombroso on ne trouve un ensemble de faits aussi curieux et instructifs. Jamais il n'a pourtant été dans la pensée de M. Lombroso, même s'il affirme que le génie, comme la folie, est une des formes de la dégénérescence mentale, de les assimiler et de les confondre, comme le laisse entendre le dicton populaire. Aliéné et homme de génie ne doivent pas être assimilés, quoique tous deux soient en dehors de l'humanité commune ; mais le premier est au-dessous, l'autre au-dessus. Loin de croire que l'on pourra trouver dans une maison de fous des Voltaire, des Pascal ou des Shakespeare, il s'irrite à la pensée qu'on ait pu le supposer capable de faire une telle assimilation. Ce qu'il cherche à établir en l'étayant d'un grand nombre de faits positifs, c'est que, d'une part, le génie ne concorde pas avec une santé intellectuelle irréprochable, autrement dit que le génie a des caractères dégénératifs ; et que, d'autre part, dans les manifestations intellectuelles propres aux aliénés, il en est que l'on rencontre également chez l'homme de génie. Si, en dépit des nombreux exemples qu'il produit à l'appui de sa thèse, M. Lombroso n'entraîne pas la conviction chez tous les lecteurs, on ne saurait nier qu'il ait fait un travail des plus intéressants et des plus instructifs ; et tous ceux qui se livrent à l'étude des problèmes de la vie mentale auront à cœur de le lire et de le méditer.

9. — L'ouvrage sur *les Types physionomiques associés et les phénomènes psychiques*, que publie M. E. Ledos, est la suite et le complément du *Traité de la physionomie humaine*, édité il y a quelque dix ans environ. C'est, au point de vue physionomique, lien naturel des chapitres qui composent le nouvel ouvrage, que sont envisagées et étudiées les diverses questions. Le but de l'auteur est de faire ressortir les nombreux avantages que les connaissances physionomiques peuvent apporter à la solution de ces problèmes souvent bien ardus. M. Ledos explique tout d'abord les raisons qui l'ont déterminé à accepter seulement huit types planétaires comme fondement du clavier physionomique dont il est l'inventeur. Ce sont les huit types essentiels et caractéristiques, et la combinaison de deux ou plusieurs d'entre eux suffit à caractériser les types secondaires, variables pour ainsi dire à l'infini. L'emploi de noms

de divinités païennes ne doit point toutefois effaroucher le lecteur : ces noms ne sont là que pour la commodité de l'expression, et ne sauraient point faire douter de l'orthodoxie bien connue de M. Ledos. Les rapports qui relient entre eux les divers types tant planétaires que géométriques sont passés en revue ; les types eux-mêmes sont ensuite examinés tour à tour sous le rapport des conditions naturelles de la vie et des relations sociales, de la religion et des phénomèmes religieux, ceux-ci étudiés purement eu égard aux prédispositions physionomiques. Les chapitres relatifs aux nombres en général, et au nombre dans l'homme pourraient paraître quelque peu déplacés, leur lien avec la physionomie n'étant pas bien apparent, mais ils aident à mieux saisir et comprendre ce que M. Ledos dit ensuite des pouvoirs propres de l'homme. Cet ouvrage intéressera vivement ceux qui connaissent déjà le traité de *la Physionomie* du même auteur, et qui fut si remarqué lorsqu'il parut.

10. — On sait que, pendant de nombreux siècles, la plupart des logiciens ont cherché à constituer pour la logique un domaine indépendant, ayant pour matière principale les lois universelles ou abstraites de l'intelligence. Depuis un demi-siècle environ, toute une école tend au contraire à n'en faire qu'un chapitre, très important il est vrai, de la psychologie, et elle a de nombreux partisans en Allemagne, en Angleterre et en Amérique. Dans *la Logique morbide,* dont ils publient aujourd'hui le premier volume : *l'Analyse mentale,* MM. Vaschide et Vurpas se détachent nettement des formalistes. L'activité intellectuelle est exclusivement l'objet de ce volume, et doit servir d'introduction à la série qui suivra bientôt ; cette activité est, pour les auteurs, « une sorte de rumination psychologique, obstinément attachée à tous les détails de la vie interne du sujet ou aux événements du milieu social et cosmique qui l'enveloppe. Même sous sa forme faible, elle est un premier pas vers l'anormal, une première étape dans l'évolution morbide. » L'analyse mentale a été comprise dans son ensemble et les auteurs inclinent à croire que la révélation du moi conscient en action, si elle est nécessaire aux créations artistiques, intellectuelles, scientifiques, littéraires ou autres, n'est pas rigoureusement indispensable à la vraie vie : tout ce qu'apporte à notre état mental, disent-ils, à notre manière d'être, la moindre analyse psychique, même dans l'état normal, n'est pas de nature à montrer son utilité comme moyen de développement et de perfectionnement de la vie mentale. L'homme sain se laisse aller physiquement et moralement sans s'étudier et se regarder vivre, du moins au-delà de la limite voulue. Mais s'il nous arrive d'être envahi par le démon de l'analyse, nul ne sait où il peut nous conduire, et s'il ne restera pas, à délai plus ou moins bref, seul maître de la place. D'où ces cas pathologiques, de degrés les plus variables, mais qu'on

peut rattacher à quatre formes les renfermant tous et qui sont étudiés dans ce volume avec nombreuses observations à l'appui. Cette classification nouvelle est basée sur le mécanisme pathogénique et a l'avantage de simplifier la multiplicité des formes cliniques.

11. — Dès le début de *l'Amour sain*, le Dr Surbled nous avertit que son livre n'est pas fait pour les enfants, ni même pour les jeunes gens, encore moins pour les jeunes filles ; il s'adresse exclusivement aux gens mariés, aux pères et mères de famille, aux personnes sérieuses et mûres qui se préoccupent des questions sociales et cherchent à enrayer le mouvement de décadence qui nous entraîne aux abîmes. En abordant l'étude de la question vitale de l'humanité, le Dr Surbled s'est proposé d'instruire et de moraliser. Beaucoup se diront que le sujet n'aurait pas dû être traité ; telle est la force des préjugés que, dans les milieux chrétiens et honnêtes, on se garde d'en parler, laissant les jeunes gens faire leur instruction à ce sujet, par eux-mêmes et au hasard des circonstances, les excusant lorsqu'ils font mal, sous le prétexte souvent invoqué qu'il faut bien que jeunesse se passe. C'est pour réagir contre ce sentiment par trop répandu que le Dr Surbled a entrepris d'écrire un petit traité de l'amour, en se plaçant au seul point de vue de l'hygiène, et tout esprit sérieux et réfléchi ne pourra que lui en savoir gré. L'amour peut être envisagé sous bien des rapports, mais pour l'hygiéniste et aussi le moraliste, il a deux aspects essentiels et opposés : il est sain ou morbide. Le Dr Surbled l'étudie sous le premier aspect, sauf à nous donner plus tard une étude sur l'amour morbide ; il le fait avec la plus grande honnêteté dans les expressions, et dans un esprit tout à fait chrétien.

12, 13. — La collection « Science et Religion » vient de s'enrichir de deux ouvrages où le Dr Baltus, professeur de physiologie à la Faculté catholique de médecine de Lille, étudie les organes qui sont les bases anatomo-physiologiques de la psychologie : *le Cerveau*, et *le Système nerveux et les organes des sens*. Les centres nerveux y sont décrits avec concision et netteté, ainsi que leurs rapports avec les organes des sens. Bien que le cadre imposé par le caractère de la collection soit restreint, l'auteur a su néanmoins grouper toutes les connaissances anatomiques et physiologiques qu'il convient d'acquérir pour être à même de suivre le mouvement des études psychologiques.

14. — *La Perception visuelle de l'espace*, tel est le titre du travail dans lequel M. Bourdon étudie comment nous arrivons à connaître des grandeurs, des formes, des positions, des mouvements et des profondeurs. Si la perception des couleurs est strictement rétinienne, ce n'est pas le cas de la perception visuelle de l'espace. Celle-ci est constituée, pour une part importante, par des sensations tactiles, musculaires et articulaires, provenant principalement des paupières, des muscles des

yeux, de ceux qui président aux mouvements de la tête et des articulations intéressées dans ces mouvements. La perception visuelle de l'espace a été bien étudiée par nombre de physiologistes et de physiciens, parmi lesquels on peut citer Aubert, Volkmann, Dondert, Helmholz et Hering. C'est en s'inspirant de leurs travaux que M. Bourdon s'efforce de nous présenter d'une manière claire, précise et simple tout à la fois, les faits essentiels relatifs à cette perception, de mettre en relief dans les phénomènes étudiés la part de chaque espèce principale de sensations, en la précisant au besoin par d'assez nombreuses déterminations quantitatives. On comprend tout l'intérêt que présente une telle étude et on peut dire que M. Bourdon a pleinement réussi dans la tâche qu'il s'est imposée.

15, 16.— Le sujet traité dans l'ouvrage de M. Levaditi : *Le Leucocyte et ses granulations*, n'est pas seulement du domaine de l'hématologie clinique ; il a une importance non moins grande au point de vue de la biologie générale. L'auteur l'envisage au point de vue théorique et pratique, et malgré l'aridité des matières traitées, il a su leur donner un tour intéressant et faire un travail d'une lecture facile et agréable. — Dans *les Phénomènes des métamorphoses internes*, M. Anglas décrit les faits les plus simples d'histogénèse, précédés d'histolyse nulle ou minime, et qui constituent une transformation plutôt qu'une métamorphose. Il passe ensuite à l'histolyse dont il dégage les caractères essentiels, puis à l'histogénèse aux dépens de tissus ayant subi une histolyse. Enfin un dernier chapitre est réservé au déterminisme de la métamorphose.

17. — Beaucoup de gens étrangers à la profession médicale sont en peine d'ouvrages pratiques leur donnant les connaissances les plus élémentaires ayant trait à l'art de guérir. Celui de M. Galtier-Boissière: *Dictionnaire illustré de médecine usuelle*, sera précieux dans les familles. Médications et traitements divers, hygiène préventive et curative, notions anatomiques essentielles, pharmacie d'urgence et de ménage, accidents, empoisonnements, falsifications, soins spéciaux à donner aux mères et aux enfants en bas âge, etc., tout y est décrit avec un bon sens pratique et une clarté remarquable. La thérapeutique par l'eau, et les agents généraux, tels que le chaud et le froid, le massage, l'électricité, par les petits moyens de la médecine d'urgence, a reçu un assez grand développement ; l'hygiène des exercices et des sports divers n'a pas été négligée, non plus que celle des colonies et des pays tropicaux, un nombre considérable de gravures agrémentent le texte. Comme forme et comme fond il a un caractère tout à fait nouveau et son prix est des plus abordables.

18. — Le *Traité clinique et thérapeutique de la tuberculose pulmonaire* du Dr Bernheim est des plus documentés et il expose, sous une forme

claire et précise, l'état actuel de nos connaissances sur le fléau dont l'extension s'est si considérablement accrue depuis quelques années. Le Dr Bernheim, s'inspirant des travaux les plus récents et des recherches poursuivies dans les différents pays, n'a rien négligé de ce qui peut intéresser les praticiens. Ce livre est divisé en neuf chapitres. L'historique, relativement court, cite les quatre grandes époques de la phtisie, et on y trouve un hommage rendu à nos savants français, Laennec et Villemin, qui ont si vivement contribué au progrès et à la mise au point de la question. Dans l'étiologie sont étudiées les causes déterminantes du mal, plus sociales que médicales. Dans le chapitre consacré à la pathogénie, l'auteur conteste à bon droit la valeur de l'hérédité tuberculeuse qu'il traite de chimérique, quoiqu'il puisse y avoir des faits exceptionnels. Par contre, l'âge, le sexe, le milieu ambiant, etc., exercent une action considérable sur l'éclosion et le développement de la tuberculose. La partie clinique a été rédigée avec le plus grand soin, et suivant l'ancienne classification. Les symptômes variés que l'on rencontre dans les différentes phases de la maladie sont minutieusement décrits, et aussi les formes que peut revêtir la maladie elle-même. Mais c'est surtout la partie thérapeutique qui fera le principal attrait du praticien. Le Dr Bernheim y passe en revue toutes les médications tant anciennes que nouvelles, et finit par conclure que les agents médicamenteux doivent moins viser le bacille de Koch que le terrain du malade. Là, plus peut-être que pour toute autre maladie, il convient de ne pas perdre de vue le vieux précepte : *primo non nocere*. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur une trop grande confiance dans les sanatoriums que l'on commence sérieusement à battre en brèche, même en Allemagne.

19, 20. — Le Dr Darier a eu l'heureuse pensée de publier, au nombre de vingt-quatre, les *Leçons de thérapeutique oculaire*, qu'il professait naguère aux cours libres de la Faculté. On y trouve décrits les affections les plus communes pouvant affecter les organes de la vision et les moyens thérapeutiques à y opposer. C'est un travail très personnel, basé sur une expérience de vingt ans et qui sort de la banalité inhérente aux publications de ce genre. Il est appelé à rendre les plus grands services aux praticiens. — Les *Études dermatologiques* du *Monde médical* renferment dix monographies des affections cutanées les plus courantes, parasitaires ou non. Ce qui les fera surtout apprécier des médecins, c'est le long développement que l'on a donné à la partie thérapeutique, souvent négligée et écourtée dans les manuels spéciaux. Enfin, une planche coloriée d'une exécution et d'une exactitude parfaites accompagne chaque monographie.

21, 22. — Depuis quelque temps, on tendait à substituer l'anesthésie générale par le chlorure d'éthyle, à celle que l'on obtenait au moyen du

bromure d'éthyle, et surtout du protoxyde d'azote. Des observations avaient paru dans la presse médicale ou scientifique, où des communications avaient été faites dans différents congrès, mais il manquait un travail d'ensemble sur la question. Les Drs Malherbe et Laval viennent de combler cette lacune en publiant *l'Anesthésie générale au chlorure d'éthyle*, et ils appuient leur étude sur une statistique personnelle de plus de mille cas. Les praticiens y trouveront tout ce qu'il leur est utile de savoir sur un agent anesthésique précieux qui ne présente ni les dangers du protoxyde d'azote ni l'odeur désagréable du bromure éthylique. Un certain nombre de photographies permettent au lecteur de se rendre un compte exact de la façon d'opérer. Ce mode d'anesthésie sera précieux, et les auteurs ne manquent pas de le faire ressortir, pour une foule d'interventions de courte durée ; on pourra même, le cas échéant, l'associer au chloroforme pour des opérations plus importantes. — Ce n'est plus un seul agent thérapeutique, mais tout un ensemble qu'envisage le Dr Laumonier dans *les Nouveaux Traitements*. Il ne se passe pas de jour que l'on ne parle d'un remède ou d'un traitement nouveaux, et il est souvent difficile, pour ne pas dire impossible, au médecin absorbé par la clientèle de faire un choix parmi toutes ces nouveautés. Car, il faut bien le dire, il en est bien pour les médicaments comme pour bien d'autres choses : tout ce qui est nouveau est beau. Le médecin traitant, parfois sollicité par un malade, lecteur assidu des chroniques scientifiques, est exposé à faire l'application de telle drogue ou de telle méthode, sans pouvoir se rendre un compte exact du mode d'action du médicament et de l'indication précise du traitement dont on lui demande de faire l'essai. C'est pour faciliter sa tâche que le Dr Laumonier publie une étude méthodique de toutes les nouveautés thérapeutiques. Ce n'est point un formulaire sec et aride : chaque chapitre est précédé de considérations sommaires de physiologie pathologique et de pathogénie, qui permettent de faire comprendre le mécanisme de l'action thérapeutique par la connaissance des troubles fonctionnels qui créent la maladie. Cette innovation sera certainement appréciée des praticiens.

23. — Après avoir expérimenté par lui-même la difficulté qu'éprouve un médecin traitant à avoir présente à l'esprit la formule appropriée à l'âge, à la constitution et à la résistance individuelle des enfants pour lesquels il est consulté, connaissant d'ailleurs l'insuffisance des traités classiques en ce qui concerne la thérapeutique des maladies infantiles, le Dr Dauchez a voulu simplifier à ses confrères les inconvénients de la pratique. C'est le but de son *Nouveau Formulaire magistral de consultations infantiles*. Ces derniers y trouveront, rangées dans l'ordre alphabétique, les affections qu'ils pourront être appelés à traiter avec la thérapeutique qu'il conviendra d'y appliquer ; les traitements préco-

nisés sont empruntés à l'expérience des vieux maîtres et aussi à la jeune et brillante génération au contact de laquelle a vécu l'auteur. Plusieurs confrères français et étrangers adonnés à la dermatologie et à l'ophtalmologie ont apporté leur concours au Dr Dauchez pour rendre le plus complet possible ce formulaire de poche, qui n'en sera que plus précieux.

24. — Dans *le Traitement de l'avortement* le Dr Misrachi a surtout en vue d'instruire les praticiens, et de les mettre au courant de la méthode de traitement, dite d'intervention précoce, vantée par quelques maîtres français et surtout le Dr Doléris. L'auteur ne dédaigne nullement d'entrer dans les détails les plus minutieux de la technique, du choix des instruments et de leur maniement. Tout y est exposé, discuté, et démontré avec une lumineuse précision ; les figures abondent, plusieurs vulgarisées déjà, mais toujours utiles ; les observations données sont nombreuses et des plus convaincantes ; c'est la preuve placée à côté de l'affirmation théorique. Le Dr Misrachi a voulu vulgariser une méthode nouvelle que seuls quelques rares spécialistes osaient entreprendre, et montrer que, faite avec toutes les précautions antiseptiques et la prudence voulues, elle est d'une innocuité parfaite, et toujours couronnée de succès. On peut affirmer qu'il y a pleinement réussi.

25, 26. — *Le Guide pratique de l'extraction des dents*, du Dr Bruneau, s'adresse aux médecins exerçant loin des grands centres et obligés, de ce fait, de procéder eux-mêmes à l'extraction des dents. Ils trouveront dans ce traité fort clairement écrit toutes les notions qui leur seront nécessaires dans ce but, et aussi la description des procédés d'anesthésie dont ils pourront user avec les clients pusillanimes. Cette nouvelle édition renferme un chapitre nouveau très détaillé sur le nettoyage des dents. — L'« Édition médicale » vient d'ajouter à sa collection « Comment on se défend », un nouveau volume, consacré à la pathologie courante du système veineux : *Comment on se défend contre les varices.* On y trouve décrites les notions essentielles des affections variqueuses, et surtout un chapitre très détaillé et excellent concernant le traitement.

27, 28. — J'ai à peine besoin de mentionner *l'Hygiène du cycliste*, du Dr Reboul, qui en est à sa septième édition. Les fervents de la pédale pourront y étudier les avantages et les inconvénients du cyclisme, et l'opuscule leur montrera les conditions nécessaires pour retirer de ce sport le plus de bénéfices possible au point de vue de la santé et de l'agrément, et en éviter les dangers. — Le *Guide pratique des exercices physiques* contient un chapitre d'hygiène, résumé fort complet, quoique très concis, de notions utiles à tous, et indispensables à quiconque s'adonne à la pratique des exercices physiques. Ailleurs, le Dr Roblot s'attache surtout à la constatation des résultats obtenus au moyen de l'exercice, question peu connue du public.

29. — De tous temps les médecins ont plus ou moins inspiré la verve sarcastique des comédiens et des satiriques. Ce n'est pas contre eux qu'en a le Dr Lavielle, dans *les Forbans de la médecine*, mais contre les parasites de la profession médicale. Chose à noter, le charlatanisme médical n'a jamais été bien sérieusement attaqué dans les écrits de ceux qui se sont donné pour mission de redresser les travers de la société : c'est à peine si on le signale çà et là. Addison, dans *le Spectateur*, disait qu'outre le corps des troupes réglées des médecins, « il y a quantité de maraudeurs qui ne sont pas dûment enrôlés et causent un préjudice infini à ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. » On pourrait en dire autant aujourd'hui, et le Dr Lavielle le prouve surabondamment dans son curieux et substantiel travail. L'auteur nous dépeint les unes après les autres les différentes catégories des forbans de la médecine : somnambules de la médecine, toutes extra lucides, il va sans dire, opérant isolément, à deux ou trois ; industriels ignobles dont les affiches recouvrent les vespasiennes publiques des grandes villes ; masseurs, masseuses, marchands d'électricité en bouteille, oculistes marrons, dermothérapeutes, vendeurs d'engins audiphoniques, et tous autres exploiteurs plus ou moins patentés de la bêtise humaine. Il y a longtemps, Guy Patin soutenait que Paris était le paradis des charlatans. Aujourd'hui plus que jamais y pullulent « les bohêmes de la médecine, les industriels dévoués qui stoïcisent surtout le bon public de province; quelques-uns sont officiers de santé ; d'autres sont nantis d'un diplôme qu'ils ont acheté à l'étranger ; ceux-ci sont d'excellents potards de vingtième classe. Le sexe dit tantôt beau, tantôt faible, mais toujours charitable, n'a pas voulu rester en dehors d'une œuvre philanthropique, et vous voyez des masseuses, des somnambules, voire des sages-femmes qui forbanisent de leur mieux. Enfin, *horresco referens !* on trouve également dans cette peu intéressante collection des docteurs en médecine de nos Facultés de France. Le diplôme, pour eux, c'est le permis de chasse avec lequel ils sont autorisés à tromper et voler le public sans crainte d'être inquiétés. Rien ne les arrête ; ils n'ont qu'un but : s'enrichir, et, pour y arriver tous les moyens leur sont bons. » Le livre du Dr Lavielle est un de ceux dont on ne saurait trop recommander la lecture au public instruit plus encore qu'aux médecins eux-mêmes.

Dr L. de Sainte-Marie.

BEAUX-ARTS

1. *Mélanges Perrot. Recueil de mémoires concernant l'archéologie classique, la littérature et l'histoire anciennes.* Paris, Fontemoing, 1903, in-4 de 343 p., avec un portrait, 5 planches et 36 illustrations, 30 fr. — 2. *L'Habitation byzantine* (Supplément). *Les Anciennes Maisons de Constantinople,* par le général L. de Beylié.

Paris, Leroux, 1903, in-4 de x-27 p., avec 40 grav., 10 fr. — 3. *Rome, notes d'histoire et d'art*, par Maurice Paléologue. Paris, Plon-Nourrit, in-18 de 349 p., 3 fr. 50. — 4. *La Peinture en Europe. Rome, le Vatican, les églises*, par Georges Lafenestre et Eugène Richtenberger. Paris, Société française d'éditions d'art, 1903, in-8 de xxii-375 p., avec 100 photograv., cartonné, 10 fr. — 5. *Il Duomo di San Giovanni, oggi Battistero di Firenze*, da A. Nardini Despotti Mospignotti. Firenze, Alinari, 1902, in-8 de xii-181 p., avec 30 illustrations, 5 fr. — 6. *Les San Gallo*, par Gustave Clausse. T. II. *Antonio da San Gallo le Jeune*. Paris, Leroux, 1902, in-8 de 433 p., illustré, 15 fr. — 7. *Les San Gallo*, par Gustave Clausse. T. III. *Florence et les derniers San Gallo*. Paris, Leroux, 1902, in-8 de 417 p., illustré, 15 fr. — 8. *Les Villes d'art célèbres. Nîmes, Arles, Orange*, par Roger Peyre. Paris, Laurens, 1903, in-8 de vi-152 p., avec 85 grav., 4 fr. — 9. *Les Villes d'art célèbres. Cordoue et Grenade*, par Eugène Schmidt. Paris, Laurens, 1902, in-8 de 153 p., avec 97 grav., 4 fr. — 10. *Les Grands Artistes. Titien*, par Maurice Hamel. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 11. *Les Grands Artistes. Rubens*, par Gustave Geffroy. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 12. *Les Grands Artistes. Eugène Delacroix*, par Maurice Tourneux. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50.— 13. *Great Masters in Painting and Sculpture. Botticelli*, by A. Streeter. London, George Bell, 1903, in-8 de xiv-167 p., avec 41 grav., cartonné, 6 fr. 25. — 14. *Great Masters in Painting and Sculpture. Watteau and his School*, by Edgcumbe Staley. London, George Bell, 1902, in-8 de xii-160 p., avec 41 grav., 6 fr. 25. — 15. *French engravers and draughtsmen of the* xviiith *Century*, by Lady Dilke. London, George Bell, 1902, in-4 de xix-227 p., avec 50 photograv., 35 fr. — 16. *Dalou, sa vie et son œuvre*, par Maurice Dreyfous. Paris, Laurens, 1903, in-8 de viii-288 p., avec de nombreuses illustrations, 20 fr. — 17. *Les Maîtres peints par eux-mêmes*, par Henry Jouin. Paris, Gaultier et Magnier, s. d., in-18 de 415 p., 4 fr. — 18. *Le Problème de la forme dans les arts figuratifs*, par Adolphe Hildebrand; trad. de l'allemand par Georges M. Baltus. Paris, Bouillon, s. d., in-18 de xx-161 p., 3 fr.

1. — La mode est aux volumes de Mélanges érudits. Tantôt ce sont des publications funéraires, pieux hommages d'un groupe de savants à la mémoire d'un des leurs, parfois prématurément frappé, tantôt ce sont d'austères cadeaux de fête, une manifestation de sympathie et d'admiration offerte, en une occasion solennelle, à quelque maître illustre et cher. Telle est l'origine d'un très beau volume, publié cet hiver avec un luxe inusité, les *Mélanges Perrot*. Ce recueil de mémoires concernant l'archéologie classique, la littérature et l'histoire anciennes a été dédié à l'éminent directeur de l'École normale supérieure pour le cinquantième anniversaire de son entrée en cette école. Je n'ai pas besoin de rappeler ici les principaux titres de M. Georges Perrot à l'admiration du monde savant. Son *Histoire de l'art dans l'antiquité* est un livre classique. Mais comment ne pas dire la reconnaissante affection que ses élèves lui ont vouée ? Jamais la prodigieuse activité de l'érudit n'a nui au zèle tout amical du directeur ; et il a bien fallu, lorsqu'il s'est agi de préparer ce volume de Mélanges, user d'une sévérité exceptionnelle dans le choix des collaborateurs : tous les anciens élèves de l'École, Romains ou Grecs, auraient souhaité apporter leur article. Mais il fallait faire place aux savants étrangers ; sur les cinquante-trois mémoires, la plupart assez brefs, qui composent le volume, quatorze sont signés des plus célèbres érudits d'Alle-

magne, d'Angleterre, d'Italie ou de Grèce, MM. Benndorf, Dörpfeld, Furtwængler, Percy Gardner, Helbig, Lœwy, Michaelis, Murray, Carl Robert, Studniczka, Treu et Wolters ; parmi les savants français il suffira de nommer MM. Boissier, Bouché-Leclerq, Cagnat, Collignon, Alfred et Maurice Croiset, Foucart, Gsell, Heuzey, Holleaux, Homolle, Lechat, Michon, Perdrizet, Pottier, Salomon et Théodore Reinach. Plusieurs de ces mémoires sont d'une grande importance, notamment ceux qui traitent d'archéologie figurée. Je citerai entre tous ceux de M. Dörpfeld sur l'Ithaque homérique, de M. Furtwængler sur le Zeus de Phèdias, les Recherches de M. Salomon Reinach sur la Vénus de Médicis, l'étude de M. Treu sur la Méthode de Scopas. Ce beau volume observe une sobriété sans pareille : ni Préface ni discours ; une seule ligne de dédicace : *A Georges Perrot, né le 12 novembre 1832.* Une grande héliogravure, dont malheureusement les retouches trop soigneuses ont altéré la sincérité, nous montre, au frontispice, un portrait que j'ai peine à reconnaître. Pourquoi n'avoir pas choisi de préférence la belle et intelligente eau-forte de Patricot ?

2. — M. le général de Beylié a complété son grand travail sur *l'Habitation byzantine* (V. *Polybiblion*, t. XCV, p. 404-405) par un intéressant fac-simile où il étudie *les Anciennes Maisons de Constantinople.* De nombreuses et pittoresques photogravures illustrent les descriptions abondantes et précises de l'auteur et contribuent à éclairer l'histoire des débuts de l'architecture musulmane.

3. — Depuis les *Mirabilia Urbis Romae*, que de guides nous ont été donnés de la Ville éternelle ! Les meilleurs ne sont pas les plus savants. On apprend peut-être mieux à connaître Rome par les lettres du président de Brosses ou les Promenades de Stendhal que par toute l'archéologie de Nibby ; mais si nous avons affaire à des écrivains qui, loin de mépriser l'archéologie, savent nous la présenter vivante, émouvante et pittoresque, notre plaisir demeure plus vif et durable. Ainsi en va-t-il pour M. Maurice Paléologue. Dans ce petit livre sur *Rome*, auquel il donne un sous-titre discret : *Notes d'histoire et d'art*, il se montre le disciple et le continuateur des Gregorovius et des Gebhardt. Ce sont de brefs chapitres, où se succèdent des esquisses joliment colorées d'art, de légende et d'histoire. Tous les grands monuments de la « cité de l'âme », ainsi l'appelait Byron, évoquent ici leurs souvenirs ; et quels souvenirs ! La plus haute poésie et les plus sombres drames de l'humanité. Dirai-je seulement que de ces fines pages, où apparaissent en dessins précis les vieilles églises, les grandes basiliques, le Vatican, une idée ne ressort pas assez nette, celle de l'immense et bienfaisante action de la Papauté ? M. Paléologue n'a voulu être qu'un peintre et un conteur, et il est tout à la fois un historien et un critique d'art ; mais il se plaît à décrire, et il ne cherche

pas la conclusion morale; c'est au lecteur qu'il appartient de la formuler.

4. — Visiteurs de Rome, plus nombreux cette année que toute autre — tant de fêtes y attirent, fêtes de la religion, de la science et de l'art, — prenez pour compagnon de voyage, à l'aller ou au retour, un livre qui préparera ou ravivera vos émotions et vos joies. Ce n'est qu'un catalogue illustré, qui contient, dans ses préfaces, dans ses commentaires, dans ses images enfin, le plus pur de la beauté de Rome. C'est un des volumes de la série bien connue : *La Peinture en Europe*, où M. Lafenestre, le savant conservateur des peintures du Louvre, et M. Eugène Richtenberger ont entrepris une sorte de Musée portatif, décrivant tous les tableaux, reproduisant tous les chefs-d'œuvre. Ce volume-ci s'intitule: *Rome, le Vatican, les églises*. Prochainement un second volume paraîtra, qui renfermera les musées et les collections particulières. On connaît le système adopté par les auteurs de ces précieux manuels : d'abord une introduction générale et une bibliographie indiquent les grandes lignes de l'étude que l'on se propose, puis une description précise de chaque peinture, classée par ordre alphabétique et que la table des noms d'artistes permet de retrouver immédiatement. A cette description sont jointes des appréciations extraites des meilleurs auteurs ; et ces auteurs ici s'appellent Taine, Charles Blanc, Michelet, Vitet, Yriarte, d'autres encore que je n'ai pas à nommer ; je ne retrancherais volontiers que les citations, peu nombreuses d'ailleurs, de Zola, jugeant la chapelle sixtine avec cette fausse et redondante éloquence qui couvre l'absence totale d'impressions personnelles. Une des nouveautés les plus louables du livre est l'essai de catalogue du Musée chrétien du Vatican, qui renferme une si abondante collection de précieuses peintures primitives. Mais pourquoi cette reliure en toile d'un violet terrible ? Pourquoi n'avoir pas choisi le pourpre cardinalice?

5. — L'histoire du baptistère de Florence a passionné bien des archéologues. Le monument est-il antique? Appartient-il aux premiers âges du christianisme, à l'époque lombarde? N'est-il qu'une reconstruction postérieure à l'an mille? Je crois bien que la question est définitivement résolue par la forte étude de l'architecte M. Nardini Despotti Mospignotti (*Il Duomo di San Giovanni, oggi Battistero di Firenze*), publiée à Florence avec tout le luxe que l'on peut attendre d'éditeurs tels que MM. Alinari. L'auteur n'insiste pas longuement, et il a raison, sur l'opinion, aujourd'hui abandonnée, qui faisait du charmant édifice hexagonal un temple païen transformé en église. Il résulte, par des raisons tirées de la forme et de la légèreté de la construction, la théorie plus admissible de Cattaneo, qui en fait une œuvre lombarde, et celle de Hübsch et des savants allemands relative à une première reconnaissance de l'architecture italienne au onzième siècle. Il montre que

l'exquise décoration polychrome, extérieure et intérieure, est contemporaine du fond même de l'édifice. Il étudie les transformations et les vicissitudes du baptistère, d'abord cathédrale de Florence ; et le comparant enfin aux édifices chrétiens primitifs de forme et de décor analogue, il trace des origines de l'architecture florentine et des influences qu'elle subit à l'époque gothique et jusqu'à la Renaissance un tableau aussi complet qu'érudit et sur bien des points nouveau.

6, 7. — Nous ne quitterons ni Rome ni Florence en accompagnant M. Gustave Clausse dans ses méritoires recherches sur *les San Gallo, architectes, peintres, sculpteurs, médailleurs*. La grande monographie qu'il avait entreprise de ces artistes illustres et féconds au cours de deux siècles est aujourd'hui complète en trois volumes. Nous avons parlé en son temps (*Polybiblion*, XCII, p. 404-405) du tome I, consacré à Giuliano et à Antonio dit l'Ancien. Le tome II nous raconte la vie et les œuvres du vrai chef de la dynastie, d'*Antonio da San Gallo le jeune*. Nous sommes aux premières années du XVIe siècle ; la Rome de Jules II et de Léon X se revêt de magnificence et ressaisit, par la puissance conquérante des arts, ce sceptre du monde que la brutalité des armes lui avait autrefois conféré. Bramante, Raphaël, Michel-Ange travaillent au Vatican ; et voici qu'apparaît, introduit par Bramante, adopté par le cardinal Alexandre Farnèse, le futur Paul III, cet Antonio da San Gallo auquel la faveur soutenue de son illustre patron procure d'incessantes commandes. Dès 1513, et pendant les vingt ans que durent les règnes des papes Médicis, Léon X et Clément VII, San Gallo dirige toutes les constructions ordonnées par les Farnèse, à Rome et hors de Rome ; il est ingénieur et architecte au service du grand cardinal. L'étude des travaux du palais Farnèse remplit un des plus intéressants chapitres du livre ; puis ce sont les fortifications de Civita-Vecchia, les plans du château de Caprarole, ceux de la basilique de Saint-Pierre et de l'église della Quercia de Viterbe, enfin les nombreux palais romains qui absorbent l'activité du grand architecte ; et il semble que M. Clausse ait particulièrement réussi à débrouiller ce qui, dans la construction de la Villa Madame et des édifices de Lorette, appartient en propre à son héros. Le troisième volume nous fait assister à la décadence et à la lente extinction d'une race si féconde ; c'est à Florence que l'on rencontrera désormais les principales œuvres des derniers San Gallo, dont le plus habile, Francesco, s'est illustré dans la sculpture et l'art de la médaille non moins que dans l'architecture. De nombreux plans et de belles gravures rehaussent de leur attrait la noble sévérité des volumes de M. Clausse, dont une table analytique fort complète permet la rapide consultation.

8, 9. — Rome vit encore dans notre Provence. *Nîmes, Arles, Orange* sont les villes latines de France, villes charmantes où le soleil dore

les ruines, où les cigales chantent sous les oliviers, où le noble profil des femmes rappelle celui des statues antiques. M. Roger Peyre, avec cette sûreté d'érudition et ce goût dont il a maintes fois donné les preuves, évoque la gloire de la civilisation disparue. Nous ne saurions trouver de meilleur guide pour nous conduire aux arènes de Nîmes, à la Maison Carrée et à la Fontaine, au splendide pont du Gard, au théâtre d'Arles, aux Aliscamps et à Saint-Trophime, à Montmajour et à Saint-Rémy, enfin à ce théâtre d'Orange, dont les proportions frappent de stupeur ceux mêmes qui viennent de visiter Rome. Tout ce texte savant est mené d'une plume alerte, animé d'anecdotes et de citations poétiques ; comment décrire les chefs-d'œuvre du Midi sans éveiller l'écho des vers de Mistral ? Et, page par page, le meilleur des commentaires est l'illustration, prodigalement répandue, lumineuse et joyeuse ; le livre fait honneur à la collection des *Villes d'art célèbres*, inaugurée voici deux ans par l'éditeur Laurens. — Cette jolie collection s'est enrichie d'un autre ouvrage dont le texte allemand date de l'année dernière, l'étude de M. Schmidt sur *Cordoue et Grenade*. Les merveilles de la mosquée de Cordoue, les trésors de l'Alhambra et du Généralife nous sont présentés par de belles photographies, expliquées par un texte enthousiaste et savant. Quand nous aurons le volume consacré à Séville, qui sera l'indispensable complément de celui-ci, nous pourrons, grâce à l'excellent travail de M. Schmidt, nous faire une idée très précise des monuments les plus beaux et les plus célèbres qu'ait produits la civilisation arabe, et, malgré d'incessantes destructions, du décor demeuré féerique de l'Andalousie maure.

10, 11, 12. — Les trois derniers volumes qui aient paru dans la collection des *Grands Artistes*, entreprise, comme la série des *Villes d'art célèbres*, par la librairie Laurens, sont mieux que de simples livres de vulgarisation ; ils appartiennent à la grande critique d'art, et, par le côté personnel et pénétrant de leurs appréciations, par la science générale et le goût dont ils témoignent, ils dépassent de beaucoup la portée moyenne de cette sorte de publications. Il y a — est-ce un hasard ? — un lien entre ces trois volumes, consacrés à trois des plus grands maîtres de la couleur et de la passion, et dont la rédaction a été confiée à trois écrivains bien connus de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art ancien et moderne. — M. Maurice Hamel a résumé avec une éloquence persuasive la vie et l'œuvre de *Titien*, le peintre de la beauté, de la joie, de l'harmonie, dont les créations sans effort « s'offrent à nous comme des fruits gonflés de suc, mûris et dorés par un soleil clément dans le jardin des Hespérides. » Il nous fait suivre, année par année, le développement de ce génie heureux et voluptueux, qui allie, par une transition naturelle, le paganisme au sentiment chrétien, et peint avec la même sérénité la tendresse recueillie des Madones et l'élégance sou-

riante des courtisanes vénitiennes. — C'est à M. Gustave Geffroy qu'est échu le plaisir de célébrer *Rubens*. Il le fait avec ce sens de la vie ardente et pittoresque, cette belle compréhension de l'homme dans l'artiste que l'on retrouve jusque dans ses moindres pages. Après avoir classé la vie du maître en une série de petits chapitres colorés et nets, il tente un dénombrement de l'œuvre, et caractérise en quelques belles images la manière et l'influence du grandiose décorateur. — M. Maurice Tourneux nous raconte *Delacroix*, et trouve le moyen, avec sa conscience d'érudit amoureux de nouveauté en même temps que de précision, de nous donner, dans le peu de pages dont il dispose, une biographie en quelque sorte inédite, dont tous les éléments essentiels sont empruntés aux lettres, aux notes, au journal intime du grand et fier artiste. Ce livre modeste et profond marque une date dans l'histoire de Delacroix, ou plutôt il fait entrer Delacroix dans l'histoire ; les légendes romantiques ont pris fin. Il faut louer le choix des gravures de ces trois volumes ; malgré leur nombre relativement restreint, elles font défiler sous nos yeux les exemples vraiment typiques d'un art robuste et puissant entre tous.

13. — La charmante collection des Grands Maîtres (*Great Masters in Painting and Sculpture*) publiée par la maison George Bell de Londres, s'est enrichie de deux nouveaux volumes : *Botticelli* et *Watteau*. Le *Botticelli* de M. Streeter est un livre de bonnes proportions et de saine critique. Venant après les beaux travaux de MM. Ulmann, Steinmann, et Supino, il sait être intéressant et complet, dans les brèves limites qui lui sont assignées. J'aurais souhaité peut-être quelques pages de plus au chapitre qui nous raconte la vie de l'extraordinaire artiste et le milieu où il se développa; cette fleur unique de la Renaissance florentine, cette âme ingénue et trouble, observatrice et passionnée, si moderne qu'elle a suscité de nos jours toute une littérature et tout un art, nous aimerions comprendre dans quelle atmosphère elle a pu s'épanouir. Mais M. Streeter nous expose des faits et nous résume des opinions. Ce qui demeure le mérite propre de son étude, c'est un essai minutieux de classification chronologique, d'accord le plus souvent avec les recherches de M. Supino ; c'est aussi un inventaire critique des œuvres du maître, nettement distinguées de celles de ses nombreux imitateurs (que M. Berenson groupe trop ingénieusement sous le titre générique d'Amico di Sandro). L'illustration, d'un choix judicieux, est presque toujours d'une exécution parfaite. On y trouvera reproduites des œuvres peu connues, telles que la délicieuse Madone de la collection Heseltine. Je note en passant une amusante inadvertance de l'auteur, qui, ayant à citer notre compatriote Müntz, le nomme « *Herr Müntz* » (p. 73).

14. — En étudiant Watteau et son école (*Watteau and his School*), M. Edgcumbe Staley a su réunir av ec un goût très sûr les documents

essentiels pour tous ceux qui désirent connaître les peintres « des fêtes galantes » ; et je dirais volontiers que son livre est indispensable (par l'illustration plus encore que par le texte) aux amateurs du XVIIIe siècle français. On n'ignore pas en France, et l'Exposition de 1900 nous l'a somptueusement rappelé, qu'une partie des plus belles œuvres de Watteau appartient à l'empereur d'Allemagne ; mais on ne sait pas assez qu'une autre part, et non moins notable peut-être, est aux mains des grands collectionneurs anglais. La collection Wallace, devenue depuis peu propriété de la nation anglaise, ne compte pas moins de neuf toiles de Watteau, parmi lesquelles trois des principaux chefs-d'œuvre, les Amusements champêtres, le Rendez-vous de chasse et la Toilette. Ajoutez aux Watteau quatorze Lancret et le même nombre de Pater, et vous pouvez juger, par un seul exemple, de quels trésors nos voisins d'Outre-Manche peuvent à bon droit s'enorgueillir. Dès 1744, le comte de Rothenburg écrivait à Frédéric le Grand que les œuvres de Watteau devenaient rares, étant passées presque toutes en Angleterre, où « l'on en fait un cas infini. » Et beaucoup furent achetées pour un morceau de pain ! Les meilleures de ces fines peintures sont reproduites avec une rare perfection dans l'ouvrage de M. Staley (je regretterai pourtant de ne trouver, parmi tant d'exquises et fidèles illustrations, que le cliché d'une mauvaise et banale gravure au burin pour traduire le chef-d'œuvre de Lancret au musée de Nantes, le portrait de la Camargo). La biographie sommaire des principaux élèves et continuateurs de Watteau est complétée par un intéressant catalogue des œuvres du maître et de ses élèves appartenant aux galeries publiques et privées d'Europe, par une bibliographie assez confuse (le remarquable Inventaire des collections de Frédéric le Grand, publié en 1900 par M. Seidel, n'y est même pas cité), enfin par un Index. Il serait aisé de relever çà et là plus d'une petite erreur. Scarron est l'auteur du *Roman Comique*, et non de « romans comiques » (p. 100). Le Thé à l'anglaise d'Ollivier n'est pas à Versailles, mais au Louvre, et n'a pas été peint pour le prince de Condé, mais pour le prince de Conti (p. 114).

15. — Un quatrième volume, consacré aux graveurs et dessinateurs français du XVIIIe siècle (*French Engravers and Draughtsmen of the XVIIIth Century*) termine la magnifique et délicate publication où Lady Dilke, avec l'appui de ses dévoués éditeurs, MM. George Bell, a pu, en moins de trois ans, passer en revue les plus importantes manifestations de cette grande époque d'art. Le *Polybiblion*, qui en a entretenu ses lecteurs à trois reprises successives, admire aujourd'hui, dans ses belles proportions, un monument que l'on imitera, mais que l'on aura peine à égaler. A la vérité, ce n'est pas une histoire systématique, et l'on y a sans doute relevé déjà plus d'une omission ou d'une

inexactitude ; mais on ne peut qu'approuver l'auteur d'avoir voulu suivre (ce sont ses propres expressions) « une direction où elle se sentait par avance capable d'intéresser ses lecteurs. » L'écueil redoutable pour ce quatrième volume était l'illustration. Des reproductions réduites, si parfaites soient-elles, ne peuvent donner une idée juste des gravures au burin qui tirent presque tout leur effet de la souplesse, de la force ou de la finesse relatives et de l'écart de leurs tailles. Une réduction empâte, alourdit les traits, atténue les lumières et ternit le sourire ; c'était un gros risque à courir dans la présentation de ces merveilles de grâce spirituelle et légère : glissez, mortels, n'appuyez pas ! La difficulté a été presque toujours heureusement tournée ; certaines gravures, comme la Marie Leczinska de Gaucher, d'après Nattier, donnent même l'illusion de l'original ; on peut regretter cependant que la part n'ait pas été faite plus large aux dessins, qui donnent, mieux que tout le reste, la quintessence du XVIIIe siècle. Il eût fallu mettre à contribution non seulement les musées, dont les trésors sont connus, mais d'incomparables galeries privées, comme celle de M. Heseltine à Londres, de M. Jacques Doucet à Paris. Le texte est tout nourri de précieuses informations ; les chapitres sur le comte de Caylus et les grands amateurs, sur les collections de dessins et de gravures de Mariette, sur Cochin, les Drevet, Wille et ses élèves apportent, sinon beaucoup de faits nouveaux, du moins beaucoup des renseignements classés et mis à leur place, ce qui leur donne une singulière valeur. Sur les graveurs de vignettes, Gravelot, Eisen, les Saint-Aubin, il ne restait guère à découvrir, et le plus malaisé était peut-être de condenser ; l'auteur y a parfaitement réussi. Sa bibliographie est le plus souvent complète et judicieuse. On peut s'étonner pourtant de ne pas lui voir citer, à propos de Jean-Louis Prieur et de ses tableaux de la Révolution, la majestueuse édition en photogravure, précédée d'une fine et substantielle étude, que M. de Nolhac en a donnée il y a deux ans. Mais ces quelques critiques, redisons-le, n'atteignent en rien l'harmonie et la beauté du grand ouvrage auquel Lady Dilke et ses éditeurs ont attaché leur nom.

16. — Des artistes du XVIIIe siècle à Jules Dalou le passage est aisé ; ce sculpteur puissant et inégal a vécu de la tradition de Versailles, continuée par les Coustou, les Bouchardon, les Pigalle, les Pajou ; et dans celles mêmes de ses œuvres qu'il imaginait le plus personnelles, il ne s'en est jamais affranchi. Le livre que M. Maurice Dreyfous vient d'écrire sur *Dalou, sa vie et son œuvre*, livre dicté par la piété et la plus tendre admiration, commentaire minutieux et jour par jour d'événements parfois infimes, nous touche par cette minutie même et ce souci de ne rien oublier, qui devient, en une biographie d'artiste, un gage de durée et de succès. Toutefois il faut bien dire que, malgré le zèle

de son biographe, le nom de Dalou n'est point assuré de vivre comme celui d'un Pigalle ou d'un Carpeaux. Les évènements douloureux où il fut mêlé, l'auréole que lui donna son exil et les vastes commandes qu'il obtint, après l'amnistie, de la ville de Paris et du gouvernement de la République, ne suffisent pas à lui constituer une originalité. Ce ne fut pas un grand sculpteur, ce fut un excellent, un admirable praticien. La seule œuvre de lui dont la composition demeure belle et vigoureuse, le bas-relief des États généraux, n'est que la traduction d'une eau-forte vivante et dramatique de Raffet. Et quand ce statuaire illustre voulut doter la ville de Paris d'une figure de République officielle et définitive, il commit les plus ridicules contre-sens. Il jucha sa figure sur une boule en équilibre instable au sommet d'un cippe fleuri, sorte de bilboquet colossal perché lui-même sur un char que traînent des lions ; et le génie de la Lumière, et la déesse de l'Abondance, et un tas de symboles louisquatorziens entourèrent ce monument si tristement banal, qui devait proclamer le triomphe non seulement de la République, mais de l'art nouveau, de l'art du peuple! Les morceaux en sont bons, c'est tout ce que l'on peut dire. Il en est de même de tant d'autres œuvres de vibrante exécution, dont l'inspiration première a passé par Rubens, par Jordaens, ou peut-être même par M. Roll, avant d'éclore définitivement en ce cerveau tumultueux. Ces graves lacunes et l'inanité de tant de succès, M. Henry Roujon les laisse discrètement deviner dans sa très jolie Préface, qui n'est pas le moindre attrait d'un livre dont l'illustration est aussi soignée que le texte.

17. — *Les Maîtres peints par eux-mêmes!* Le titre est alléchant, et rempli de promesses que le volume ne tient guère. Ce n'est pas tout pour une lettre d'artiste que d'être ancienne et inédite, il faut encore qu'elle soit intéressante ; et la curiosité non moins que les scrupules d'une érudition minutieuse peuvent conduire un excellent écrivain à nous recommander, sous le nom de maîtres, de braves gens qu'il n'eût point dû tirer de l'éternel sommeil, et, sous le nom de documents, quelques paperasses tout au plus bonnes à faire des papillottes. Mais c'est plaisir de voir comment un homme d'esprit sait faire revivre ces petits papiers, de quelle touche juste il y crayonne une physionomie d'artiste, et arrive, avec des riens, à reconstituer tout un coin de biographie. Et puis, quand il s'agit de Coypel, de Natoire ou de Falconet, de Prudhon ou de Gavarni, il faut remercier M. Henry Jouin de nous apporter du nouveau, si mince qu'il puisse être, et de savoir l'encadrer en de jolies pages d'histoire et d'esthétique.

18. — Pour qui sont-ils, ces livres d'esthétique dont nous sommes envahis, accablés, submergés? Les artistes ne les lisent pas; et qui nous dira leur cause finale? à moins qu'elle ne se dissimule sous les

sacramentelles paroles « pour compte-rendu », dont on les timbre avant de les expédier aux Revues? M. le professeur Adolphe Hildebrand a écrit sur *le Problème de la forme dans les arts figuratifs* un petit traité qui a du succès en Allemagne, puisqu'il vient d'être traduit, sur la troisième édition, en un français, hélas! que l'on voudrait traduire encore. Ce traité est un modèle de bonne dialectique. Vous y apprendrez quelles sont les conditions de l'œuvre d'art en tant qu'imitation des apparences de la nature, et quelles sont ses conditions en tant que création originale et indépendante de la nature qu'elle imite. Cela est analysé avec une très belle et profonde pénétration. Mais, encore une fois, à quoi bon? Ne suffirait-il pas de dire tout simplement au peintre ou au sculpteur : « Aime, prie, ouvre les yeux; voilà le secret de l'art, et le principe de toute œuvre féconde! » ANDRÉ PÉRATÉ.

THÉOLOGIE

Œuvres choisies de SAINT AUGUSTIN. **Les Confessions.** Trad. et commentaire, par Mgr PÉRONNE et le chanoine PIHAN. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., 4 vol. in-12 de XLVIII-296, 327, 353 et 375 p. — Prix : 4 fr.

La Maison de la Bonne Presse a entrepris une œuvre colossale et fort importante pour la littérature religieuse : la publication des œuvres choisies de saint Augustin avec traduction, texte latin et commentaire. Elle commence par les *Confessions*. Ce choix est très heureux. Les *Confessions* sont parmi les œuvres de saint Augustin celles qui répondent le mieux aux goûts et aux besoins de l'époque où nous sommes. A un moment où la foi est ébranlée dans un si grand nombre d'âmes, quel spectacle plus salutaire que celui d'un puissant génie balloté à tous les vents de l'erreur et qui finit par trouver dans l'Église, avec la paix de l'âme, les conditions les plus favorables pour le développement de sa riche nature! D'ailleurs, quoique la langue de l'illustre docteur ne soit point classique, il y a dans sa manière d'écrire tant d'éloquence, de mouvement, de sentiment pénétrant qu'il est impossible de le lire sans être sous le charme.

La traduction publiée aujourd'hui avait été ébauchée par Mgr Péronne, évêque de Beauvais; M. le chanoine Pihan, qui fut autrefois son vicaire général, l'a revue, complétée et y a ajouté de nombreuses annotations. Ces notes font mieux comprendre la pensée de saint Augustin, les situations où il s'est trouvé, le fruit à recueillir des considérations qu'il expose. Une chronologie complète de la vie de saint Augustin termine le quatrième volume. Cette publication, faite avec le plus grand soin et avec un esprit profondément religieux, mérite de trouver place dans toutes les bibliothèques chrétiennes. D. V.

Divinité de l'Église, par l'abbé R. Planeix. Paris, Lethielleux, in-12 de 332 p. — Prix : 3 fr. 50.

Constitution de l'Église, par le même. Paris, Lethielleux, 1901, in-12 de xvi-414 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il semble que les travaux apologétiques se tournent de plus en plus vers l'Église. Il faut s'en féliciter. Le concile du Vatican a grandement recommandé l'excellence de cette méthode. Elle ne peut manquer d'être efficace auprès des âmes déjà bien disposées, je veux dire déjà pénétrées des données fondamentales du sens moral et religieux.

Voici deux volumes très clairs, très documentés, d'une éloquence persuasive. Je pense qu'ils seront utiles aux conférenciers en quête de schémas logiques et de faits intéressants. Aussi bien ce sont des conférences données à l'Église Saint-Amable de Riom, par un prêtre distingué, supérieur des missionnaires diocésains de Clermont-Ferrand.

Le premier volume expose les preuves principales de la divinité de l'Église : ses caractères (unité, sainteté, catholicité : p. 55 à 157), — son histoire et ses influences sociales (p. 157 à 235). Deux conférences sont consacrées aux rapports de l'Église et de la science, — à la comparaison de la charité laïque avec la charité catholique.

Le volume suivant est consacré à *la Constitution de l'Église*, son organisation (p. 3-45) — le Pape (sept conférences) — l'Épiscopat, le Clergé et les Ordres religieux (quatre conférences). Grâce à des sommaires très détaillés qui constituent la table des matières, l'ouvrage est commode à consulter. Les deux volumes sont terminés par des notes abondantes : statistiques, anecdotes, citations. Tous ces matériaux seront appréciés non seulement des conférenciers, mais de ceux qui se préoccupent d'instruction religieuse, catéchismes de persévérance, cercles d'études, etc...

B. de Carroy.

Casus conscientiae ad usum confessariorum, compositi et soluti ab Augustino Lehmkuhl, S. J. — I. *Casus de theologiae moralis principiis et de praeceptis atque officiis christianis speciatim sumptis*. Friburgi-Brisgoviae, Herder, 1903, in-8 de 566 p. — Prix : 16 fr.

Le P. Lehmkuhl avait publié d'abord le second volume de ses cas de conscience pour des motifs que nous avons dits autrefois : il vient de mettre au jour le premier, qui porte sur les principes de la théologie morale et les obligations spéciales à diverses conditions. Qu'il suffise de rappeler les épineuses et délicates questions des règles de conscience, du probabilisme, des censures, et d'indiquer les points si discutés de la coopération, du tort injustement causé, du « bonum conjugale », du péché d'injustice, de la restitution et des contrats, de l'observation du secret, pour montrer combien de sujets du plus haut intérêt se rencontrent dans ce volume. L'éminent auteur ne se noie pas dans de vaines descriptions démodées : ce sont les conditions

modernes qui l'occupent et le mettent aux prises avec les anxiétés de nos consciences contemporaines. Il ne se dissimule pas, au reste, les critiques malveillantes que des esprits pervers, toujours à l'affût de ces sortes de livres, ne manqueront pas d'élever contre certaines de ses décisions, mais il ne prétend pas présenter comme vertu le minimum d'honnêteté qu'il considère, après une minutieuse critique d'un cas, comme ne constituant pas un manquement précis à tel précepte : les gens de bonne foi sauront faire des distinctions voulues et peser avec sagesse la valeur relative de chaque conclusion. — Ce livre est un recueil pratique d'une haute utilité pour tous ceux dont la mission est de pénétrer à quelque titre dans le dédale obscur des consciences, et la modération de ses jugements, non moins que les très multiples informations pratiques sur lesquelles il repose, en constituent l'inappréciable valeur. G. PARIS.

L'Auteur du livre « De Imitatione Christi », par Mgr P.-E. PUYOL. *Première section : La Contestation*. Paris, Retaux, 1899, in-8 de 638 p. — Prix : 5 fr.

L'Auteur du livre « De Imitatione Christi », par Mgr P.-E. PUYOL. *Deuxième section : Bibliographie de la Contestation*. Paris, Retaux, 1900, in-8 de 261 p. — Prix : 3 fr.

Préface au livre de l'Imitation de Jésus-Christ, par JEAN DE BONNEFON. Paris, éd. de *l'Art et l'Autel*, s. d. (1903), petit in-8 carré de 255 p. — Prix : 5 fr.

A qui attribuer la paternité de l'*Imitation de J.-C.* ? Mgr Puyol a pu remplir un volume entier par la seule bibliographie des auteurs qui, depuis trois siècles, ont bataillé, avec une érudition méritoire, soit pour Kempis, soit pour Gerson, soit pour Gersen, soit pour d'autres candidats italiens, hollandais ou allemands. Mais, parmi tant d'écrivains mêlés à la lutte, on remarque toute une école fameuse, qui, par l'importance magistrale de ses travaux et la rigoureuse impartialité de sa critique, a conquis une autorité exceptionnelle : l'école des bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur. Dans des controverses qui passionnèrent une partie du monde religieux au XVIIe siècle, les grands moines de Saint-Germain-des-Prés, Mabillon à leur tête, défendirent vigoureusement la cause de Jean Gersen contre les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, partisans naturels de Thomas à Kempis. Leur démonstration fut telle que le célèbre bollandiste Papebrock donna son adhésion grave et désintéressée à la thèse bénédictine. C'est de cette tradition savante que se réclament plusieurs érudits contemporains, et, au premier rang, Mgr Puyol.

Nul n'a fait des manuscrits de l'*Imitation* une étude plus attentive et plus complète que le docte prélat et, de leurs dates approximatives, de leur provenance régionale, il conclut que l'ouvrage a été écrit en Italie ;

que le texte, au XIVe siècle, avait eu déjà plusieurs transcriptions successives et présentait, selon les lieux, des recensions divergentes. Par suite, sa composition première devrait être reportée à une époque encore plus ancienne. D'autre part, à la suite d'un examen minutieux des doctrines, de la langue, de la terminologie de l'*Imitation*, Mgr Puyol croit pouvoir affirmer que l'auteur est un bénédictin italien et vivait à l'époque où était encore toute récente l'influence religieuse de saint François d'Assise, c'est-à-dire au XIIIe siècle. Enfin quelques manuscrits, des plus anciens, désignent le vrai nom de cet auteur : « l'abbé Jean Gersen. » Aucun détail authentique, néanmoins, n'a pu être relevé, par ailleurs, sur la biographie du personnage. Mais, réplique Mgr Puyol avec les mauristes, combien n'y a-t-il pas de moines et de prélats du même temps qui ne nous sont connus que par leur nom mis en tête de leurs ouvrages, sans que, jamais, les plus sévères critiques aient songé, pour ce motif, à nier leur existence ?

Par l'exposé de ce système, il est facile de voir que, pour Mgr Puyol, l'attribution du *De Imitatione Christi* à des auteurs du XVe siècle, tels que Gerson ou Thomas à Kempis, se heurte, sous tous rapports, aux impossibilités les plus radicales. Le chancelier Gerson aurait bénéficié d'une confusion de son nom avec celui de Gersen, et cette erreur se serait partout répandue, grâce à l'incunable de Venise, imprimé en 1483. Quant au chanoine du Mont Sainte-Agnès, la signature qu'il plaça au bas du manuscrit, assez défectueux, de 1441, dont il fut le copiste, le fit, plus tard, regarder à tort comme l'auteur véritable du traité. Mgr Puyol semble mettre quelque acharnement à montrer combien ce personnage était incapable d'écrire un pareil livre, et à ruiner l'autorité de divers écrivains de la fin du XVe siècle qui témoignent en faveur de Thomas à Kempis.

Dans cette controverse, chaque jugement relatif aux manuscrits et aux dates, aux critères internes et externes, est contradictoirement nié et affirmé, avec une égale bonne foi, par des auteurs de haute compétence. Il est donc impossible de regarder aucune opinion comme indiscutable et définitive. Mais, assurément, une chose est hors de doute : le système, fort remarquable, de Mgr Puyol repose sur une connaissance approfondie du sujet tout entier ; il mérite la considération la plus attentive et la plus sérieuse ; il fait un très grand honneur à l'érudition française.

— Mgr Puyol recevait tout récemment la dédicace d'une attrayante *Préface à l'Imitation de J.-C.*, écrite par un homme du monde pour les lecteurs du monde. Cet ouvrage résume avec exactitude et clarté les conclusions de la critique au sujet de l'*Imitation*. Dans la question de *l'auteur*, il hésite entre l'opinion de M. Arthur Loth, partisan de quelque mystique hollandais inconnu et antérieur d'un demi-siècle à Tho-

mas à Kempis, et l'opinion de Mgr Puyol, partisan, comme on vient de le voir, d'un abbé Jean Gersen, bénédictin italien. D'ailleurs, l'étude porte principalement sur la « doctrine » et sur l'incomparable « beauté » de l'*Imitation*. L'orthodoxie du volume nouveau paraît absolument correcte, et la piété s'y exprime avec une franchise et une élévation souvent émouvantes. Mais ce qui donne à ce travail une saveur inattendue, c'est la personne même de l'écrivain auquel nous en sommes redevables : M. Jean de Bonnefon... Qui donc aurait cru que ce chroniqueur de diverses feuilles du boulevard eût consacré tant d'heures aux lectures édifiantes et aux méditations ascétiques ? Sauf quelques réflexions de satire peu mesurée, qui gâtent les premières pages et où l'on retrouve par trop le journaliste, ce livre est vraiment digne de tout éloge. Nous sommes fort heureux d'en féliciter M. de Bonnefon, et nous ne doutons pas que, désormais, il ne consacre exclusivement sa plume à des œuvres aussi artistiques et aussi chrétiennes que celle où il vient d'exposer « l'éternelle actualité de l'*Imitation* ! »

YVES DE LA BRIÈRE.

JURISPRUDENCE

Le Détroit de Magellan au point de vue international, par JEAN-MARIE ABRIBAT. Paris, Chevalier-Marescq, 1902, in-8 de 312 p. — Prix : 7 fr. 50.

Après la découverte et l'histoire du détroit, l'auteur aborde la question des limites entre les deux États qui y aboutissent dans une proportion inégale, à savoir le Chili et la République Argentine. M. Abribat s'attache ensuite à préciser la condition juridique de ce passage entre les deux océans. Dans sa conclusion, il indique qu'un grave danger menace cette voie sur laquelle les deux États riverains sont obligés à ne jamais commettre d'actes d'hostilités, à ne prélever aucune taxe de transit et à ne pas fortifier les bords. L'auteur ajoute que ces restrictions à l'exercice de la souveraineté présentent quelques avantages et certains inconvénients tant pour les parties contractantes que pour les nations étrangères (p. 295). »

M. Abribat estime que le canal de Magellan est en danger d'être pris par une puissance maritime ; il nomme l'Angleterre, déjà établie au canal de Suez et au Cap de Bonne-Espérance. Par cette nouvelle occupation, le cabinet de Londres dominerait toutes les voies maritimes qui conduisent au Pacifique et à l'Océan indien (p. 297). Il faut, pour prévenir ce danger « ou neutraliser à perpétuité la Magellanie, ou que les riverains du détroit abolissent l'article v du traité du 23 juillet, qui leur interdit de fortifier les bords.

L'utile publication de M. Abribat se termine par l'insertion du traité général d'arbitrage conclu le 29 mai 1902 entre la République Argentine et le Chili.

A. D'AVRIL.

Dictionnaire pratique de législation et de jurisprudence sur les opérations de bourse, par ELIEZER LAMBERT. Paris, Giard et Brière, 1902, in-8 de 425 p. — Prix : 8 fr.

En rédigeant ce dictionnaire, M. Eliezer Lambert a rendu service non seulement aux avocats, mais à tous ceux qui ont à gérer des valeurs mobilières. Peut-être n'eût-il pas été inutile pour le commun des lecteurs de joindre à ces documents juridiques quelques explications générales sur le sens de certains mots, le caractère de certaines institutions ou opérations. Seulement l'auteur eût risqué ainsi d'enfler outre mesure son volume et de faire double emploi avec d'autres recueils. Tel qu'il est, ce répertoire est vraiment pratique, et l'on y trouve sur la matière les textes les plus récents, notamment la loi du 8 février 1902, relative aux titres au porteur et aux formalités à remplir lorsqu'ils sont perdus ou volés. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

SCIENCES ET ARTS

L'Unité morale et l'Université, par JACQUES ROCAFFORT. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-12 de IV-274 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour une fois que cela m'arrive, et je ne demanderais pas mieux que d'avoir à le faire plus souvent, je suis très heureux de louer un livre signé d'un professeur de l'Université. Très différent de la plupart de ses collègues, ceux du moins qui écrivent et qui parlent, M. Rocaffort est pourvu de fermes convictions spiritualistes, doué de bon sens, et il a l'intelligence de son métier d'éducateur, toutes choses à quoi les promulgateurs de l'Évangile universitaire nouveau me semblent la plupart tout à fait étrangers. Il pense donc que, pour imprimer une direction morale à la jeunesse dont l'éducation lui est remise, l'Université doit réaliser dans son sein cette unité morale, qui seule peut assurer la fécondité de son action. A quelles conditions cette unité morale se fera, c'est le sujet même et le programme de son livre. M. Rocaffort estime que la clientèle de l'Université, très diverse d'origine et de croyances, s'accorde du moins en ce point qu'elle croit en Dieu, à l'âme et à la vie future, et qu'elle garde au cœur le culte de la patrie française. Et donc, c'est sur ce double terrain des croyances spiritualistes et du patriotisme, que devrait reposer l'édifice de l'éducation morale, seul digne d'abriter des âmes françaises. L'enseignement moral qui est le fruit naturel d'un enseignement classique intelligemment donné ne suffit pas à l'ambition de M. Rocaffort ; car s'il affine les esprits, il ne forme pas les âmes, et c'est seulement sur le sol ferme d'un dogmatisme moral que peuvent se fonder les solides vertus. L'auteur ne se borne pas à ces indications générales, mais il dit aussi ce que doivent être, pour réaliser ce programme et atteindre

le but nécessaire, l'enseignement moral, l'enseignement historique, l'enseignement civique et la formation pédagogique, et c'est là surtout qu'il fait preuve de ces rares qualités de bon sens, d'expérience et d'intelligence des devoirs de l'éducateur, dont tout son livre porte la marque. Dans un chapitre final, où se montrent son libéralisme et son courage, il plaide vigoureusement la cause de la liberté d'enseignement, non pas seulement au point de vue du droit et des principes, mais au point de vue même des intérêts universitaires. Je souhaite que la parole de M. Rocaffort soit entendue; je suis persuadé d'ailleurs que l'Université en tirerait grand profit, car c'est son avenir qu'elle compromettrait en se mettant à la remorque des persécuteurs. Elle serait donc sagement inspirée de prêter attention aux avis que M. Rocaffort lui donne. Le fera-t-elle? M. Rocaffort l'espère; moi, j'en doute.

ÉDOUARD PONTAL.

Essais sur le mouvement ouvrier en France, par DANIEL HALÉVY. Paris, Bellais, 1901, in-16 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre instructif, bien écrit; ce qui ne gâte rien ; et l'admiration que l'auteur témoigne au mouvement socialiste et révolutionnaire n'est pas déclamatoire, ni aveugle. Lisez, par exemple, les pages 156 et s., dans lesquelles il trace la psychologie du sectaire parisien, qui s'est composé un système avec quelques expressions métaphysiques ou scientifiques recueillies par hasard et alliées, tant bien que mal, à des sentiments ou à des passions très simples. Cela produit des êtres du fanatisme le plus fermé. Ce sont eux qui parlent le plus volontiers, et avec lesquels il est absolument impossible de discuter utilement, à la suite des conférences données dans les Universités populaires, où toutes les sciences doivent aboutir au socialisme (p. 175). Il montre, d'autre part (p. 292 et s.), ce qu'il y a de vraie grandeur dans l'énergie de ces militants qui trouvent le temps de lire, de réfléchir, et d'agir pour transformer, pensent-ils, la cité humaine, pour servir *l'idée*, comme ils disent. — Dans la première partie de cet ouvrage M. D. Halévy étudie *le syndicat*, depuis l'individualisme forcé qu'établit la Révolution jusqu'à la loi de 1884, et sans dissimuler que le parti ouvrier tend à imposer le syndicat obligatoire. La seconde partie nous décrit, d'une manière très vivante, trois grandes créations ouvrières : les coopératives, spécialement en Angleterre et en Belgique, les Maisons du peuple, les Universités populaires. Une troisième partie est consacrée à l'action politique, parti national et parti international, anarchisme et socialisme. — Pourquoi l'auteur traite-t-il les membres des syndicats jaunes (p. 45) de faux-frères? Pourquoi semble-t-il faire honneur au socialisme de rendre consciente, c'est-à-dire d'aviver, la guerre de classe, comme si la haine était vraiment féconde?

Pourquoi exprime-t-il bien inutilement (p. 169 et 291) le suprême dédain dans lequel il a le malheur de tenir le christianisme ?

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Notions fondamentales de chimie organique, par CH. MOUREU. Paris, Gauthier-Villars, 1902, in-8 de 292 p. — Prix : 7 fr. 50.

Avant d'analyser ce livre, je suis obligé de rappeler le cercle vicieux bien connu : pour savoir la chimie il faut bien connaître les lois fondamentales de cette science ; pour savoir les lois fondamentales, il faut bien connaître la chimie. Je me hâte ensuite de dire que cet ouvrage est excellent en tout point et qu'il est indispensable à tout étudiant en chimie. Mais l'auteur, dans son Avant-propos, considère son livre comme une *Introduction à l'étude de la chimie organique ;* je crains que quelque étudiant, séduit par ces mots, ne s'engage dans une étude bien aride et bien abstraite pour un débutant. C'est à un tout autre point de vue que je recommande très chaudement cet ouvrage. Que contient-il ? L'exposé impeccable de toutes les lois de la chimie organique : les théories générales, depuis les hypothèses moléculaires jusqu'à la stéréochimie ; le classement des carbures d'hydrogène en carbures acycliques et en carbures cycliques ; les grandes fonctions chimiques : fonctions oxygénées, comprenant les fonctions alcool, phénol, aldéhyde, acétone, acide, sucres et les fonctions azotées, comprenant les fonctions amine, nitrile, amide, oxime ; les composés organo-métalloïdiques et organo-métalliques ; enfin, les composés hétérocycliques. Chaque fonction, chaque groupe est nettement caractérisé par le groupement moléculaire qui le définit ou par le mode de dérivation qui permet de passer d'un type principal à ses analogues. Tout corps dont le rôle est fondamental est étudié à fond dans sa structure intime, les propriétés accessoires et les propriétés usuelles étant systématiquement, et avec raison, laissées de côté. Il me semble donc que ce volume ne doit pas être étudié d'une seule haleine, comme travail préparatoire, mais au contraire, partie par partie, et servir à la fois de guide et de résumé pour un étudiant suivant un cours développé de chimie organique. Prenons, par exemple, la fonction alcool ; avant que mon professeur n'aborde cette question, j'apprendrai le chapitre correspondant du livre de M. Moreu, ce qui me permettra de suivre le cours avec beaucoup de fruit ; puis le cours terminé, je chercherai comment toutes les réactions qui m'ont été enseignées se ramènent aux réactions types signalées par M. Moreu. Tel est le rôle de première utilité que doit remplir ce livre, remarquable rôle qu'aucun autre ouvrage n'a recherché.

É. CHAILAN.

Thermodynamique et Chimie, par P. Duhem. Paris, Hermann, 1902, gr. in-8 de x-496 p. — Prix : 15 fr.

La thermodynamique appliquée à l'étude des phénomènes chimiques a élucidé bien des points. Des phénomènes bizarres, contradictoires en apparence, y ont trouvé une explication simple. Jusqu'à présent l'étude de cette partie si intéressante de la science était réservée à quelques adeptes qui unissaient des connaissances étendues en chimie à une science approfondie des mathématiques. M. Duhem a pensé qu'il n'était plus permis aux chimistes d'ignorer la thermodynamique et les lois capitales qu'elle a établies en chimie et il a composé ce livre dont l'étude ne demande que la connaissance de la partie des mathématiques enseignée pour le baccalauréat.

Les premières leçons sont consacrées à l'étude élémentaire de la thermodynamique pure et à ses premières relations avec la chimie. A peine arrivé à la fin de la cinquième leçon, si le lecteur avait des doutes sur l'utilité de cette étude, il les verrait se dissiper et serait tout acquis à la continuation de son travail. Avec la règle des phases nous entrons en plein dans le sujet, et la règle de J. Moutier, en nous faisant connaître les états de faux équilibre, nous renseigne sur le côté exact que joue la thermodynamique en chimie. La variance des systèmes est étudiée dans plusieurs chapitres qui mettent en évidence toutes les questions relatives aux points multiples, au déplacement de l'équilibre et au point indifférent. Les chapitres consacrés aux cristaux mixtes et aux mélanges isomorphes donnent, par la notion de solution solide, l'explication de la constitution de ces cristaux. Nous passons à regret même les titres des autres chapitres. Les matières en sont ou trop connues de ceux qui ont étudié la question ou trop inconnues par les autres. Une nomenclature sèche n'apprendrait rien à ces derniers ; aussi nous les engagerons simplement à jeter un coup d'œil attentif sur cet ouvrage : ils seront vite convaincus que la mécanique chimique peut seule être un guide sûr pour leurs travaux en leur indiquant pour chaque réaction les conditions variables dont ils peuvent disposer et les circonstances essentielles qu'ils sont tenus de déterminer. D'ailleurs, s'ils veulent pousser plus loin leurs études, ils auront l'excellent *Traité élémentaire de mécanique chimique* du même auteur (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXIX, p. 48-49). É. Chailan.

La Géologie générale, par Stanislas Meunier. Paris, Alcan, 1903, in-8 cart. de vi-336 p., avec 42 fig. — Prix : 6 fr.

Ce volume, qui vient s'ajouter à ceux de *la Géologie comparée* et de *la Géologie expérimentale* du même auteur, est le résultat d'un grand nombre d'études poursuivies dans des localités très diverses du monde

entier. M. Stanislas Meunier résume la plupart des points de vue qu'il a exposés dans ses cours au Muséum d'histoire naturelle de Paris, où ils ont reçu l'accueil le plus encourageant. Les figures jointes au texte sont entièrement nouvelles, ayant été dessinées expressément pour lui; quelques-unes seulement ont été insérées dans le journal *le Naturaliste*.

L'Introduction traite de l'évolution des idées en géologie générale pendant le XIXe siècle. On y étudie Cuvier et son école et la doctrine dite le cataclysme ; puis l'uniformitarisme, Lyell et son école ; l'actualisme et l'école de Constant Prévost, puis l'activisme. M. S. Meunier pose enfin le plan de l'ouvrage, qui passe en revue les principaux phénomènes actuels en essayant pour chacun d'eux de retrouver la cause prochaine d'où il dérive. Il recherchera ensuite dans les dépôts des époques antérieures à la nôtre les témoignages analogues à ceux qui auront été ainsi interprétés. Il faudra voir si toutes les actions actuelles se sont fait sentir alors, et si, à leur influence, ne s'est pas ajoutée celle de causes qui n'agiraient plus maintenant. — « Ces deux séries d'études nous permettent, dit M. S. Meunier, d'établir pour ainsi dire la physiologie tellurique de l'époque actuelle et la physiologie comparée des époques précédentes. Il n'y aura plus qu'à faire ressortir entre l'une et l'autre les points communs et les contrastes pour que toute la philosophie de la géologie se dégage comme d'elle-même de nos études. »

Tout cela est traité en deux parties, savoir : 1° le caractère physiologique des grands phénomènes géologiques actuels. Cela comprend deux chapitres traitant des centres d'activité géologique actuelle, de la chaleur propre du globe, de la pesanteur et de l'activité solaire ; puis on examine, au chapitre II, les appareils de la physiologie tellurique, à savoir l'écorce, le volcan, les eaux, les glaciers, l'atmosphère et enfin l'être vivant ; 2° la physiologie comparée des époques géologiques successives nous fait passer en revue les fonctions : corticale, volcanique, aqueuse, glaciaire, atmosphérique et enfin biologique pendant les temps géologiques.

A.-A. FAUVEL.

Les Sous-Marins et l'Angleterre, par PAUL FONTIN. Paris, Chapelot, 1902, in-8 de 70 p. — Prix : 2 fr.

Étude sur le combat naval, par RENÉ DAVELUY. Paris, Berger-Levrault, 1902, in-8 de VII-155 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur des *Sous-Marins et l'Angleterre* expose tout d'abord, en quelques lignes sobres et substantielles, la puissance anglaise, et aussitôt après, son point faible, c'est-à-dire, la nécessité où est l'Angleterre de faire venir du dehors les objets d'alimentation et les matières premières ; il montre également quelle est la politique navale

de nos ennemis séculaires. Il raconte ensuite l'histoire lamentable, d'autant plus triste qu'elle pourrait revivre aujourd'hui comme il y a cent ans, des échecs subis par Fulton, présentant un sous-marin, puis un bateau à vapeur, au Premier Consul. M. Fontin rappelle la genèse des sous-marins en France, sous l'impulsion de l'amiral Aube, et, après avoir mis en évidence la nécessité pour l'Angleterre d'avoir des cuirassés, et l'absurdité qu'il y a pour la France, de combattre son adversaire avec des armes choisies par celui-ci, il conclut en affirmant que le sous-marin assurerait à la France la liberté des mers, et par conséquent, mettrait fin à la suprématie, jusqu'à ce jour incontestée, de l'Angleterre sur les Océans. C'est là un beau rêve qui, à la plupart des lecteurs de la très intéressante brochure de M. Fontin, apparaîtra sans doute comme devant être un jour une réalité.

— Si ceux qui suivent cette question si actuelle et si passionnante de la lutte contre l'Angleterre, de cette lutte fatale, ne sont pas convaincus de l'utilité des sous-marins, par la lecture des *Sous-Marins et l'Angleterre*, qu'ils ouvrent l'*Étude sur le combat naval*, où ils trouveront exposée, d'une façon claire et compréhensible, même pour les lecteurs les plus étrangers à la marine, l'utilisation des cuirassés. Si M. Fontin ne cache pas que toutes ses sympathies vont à la « jeune marine », le lieutenant de vaisseau Daveluy ne montre pas ses préférences. En sage et en philosophe, il ne se demande pas ce qui pourrait être, il accepte ce qui est, il le prend tel quel et cherche à l'employer le mieux possible. La France, à tort ou à raison, se dit-il, a des cuirassés; comment se battront-ils, quelles règles les conduiront à la victoire, quelles seront les batailles de l'avenir, telles sont les questions qui doivent être posées. C'est pour nous un vif plaisir de constater que ces différents points ont été traités de main de maître, avec une netteté, une précision dans les expressions, dignes du plus grand éloge. Une qualité maîtresse, d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare, un bon sens remarquable, pénètre cette étude, apparaît à chaque ligne et donne une saveur toute particulière à cet ouvrage un peu spécial, dont la lecture, très intéressante, est, en même temps, des plus agréables.

J. C. T.

Traité général des projections, par Eugène Trustat. Paris, Mendel, 1897-1902, 2 vol. in-8 de 391 p., avec 185 fig., et de 276 p. avec 137 fig. — Prix : 12 fr.

La librairie Mendel vient de faire paraître, cinq ans après le premier, le second volume d'un *Traité général des projections*. Cet ouvrage, très considérable, véritable encyclopédie de la pratique des projections, peut rendre de grands services à tous ceux, professionnels ou amateurs, professeurs ou conférenciers, qui utilisent les projections. La

lecture de ces deux volumes est très intéressante ; nous ne doutons pas qu'elle ne soit de plus, pour beaucoup, des plus suggestives, en montrant tout le parti qu'il est possible de tirer des projections, en mettant en évidence les ressources extrêmement variées, offertes par les images projetées, qui peuvent être non seulement matière à distraction, mais encore, et surtout, méthode très efficace d'enseignement.

Le premier volume, après un intéressant et succinct chapitre d'histoire, décrit les appareils et traite de la confection des épreuves transparentes. Il se termine par un résumé de l'emploi des projections et par quelques conseils que feront bien de méditer ceux qui, par profession ou par dévouement, sont appelés à être un jour conférenciers.

Le second volume, après avoir décrit les lanternes à projections scientifiques et les appareils d'éclairage, expose les applications des projections à l'histoire naturelle, à la météorologie, à l'astronomie, à la chimie et à la physique. Les cinématographes prennent dans ce volume l'importance due à l'intérêt que présentent ces appareils.

L'ouvrage renferme de nombreuses gravures, et chaque volume se termine par des tables des matières et des tables alphabétiques très complètes. Nous sommes heureux de signaler ce détail chaque fois que nous le pouvons, car nous considérons des tables bien faites comme indispensables dans un volume d'étude, et malheureusement, il est facile de constater que, trop souvent, les auteurs ne se donnent pas la peine d'ajouter à leurs œuvres ce complément si précieux.

J. C. T.

Le Musée de la conversation, *répertoire de citations françaises, dictons modernes, curiosités littéraires, historiques et anecdotiques, avec une indication précise des sources*, par ROGER ALEXANDRE. 4e éd. Paris, Bouillon, 1902, 2 vol. in-8 ensemble de XXIV-937 p. — Prix : 15 fr.

Le *Polybiblion* a déjà parlé des éditions antérieures de cet ouvrage et du volume *les Mots qui restent*, complément du *Musée*. Or, ces deux publications viennent d'être fondues en une seule : nos commentaires antérieurs lui sont applicables. Aux anciens articles, parfois amendés, d'autres s'ajoutent ici, et, comme leurs aînés, ce qui les caractérise le mieux quant au fond, c'est l'attrayante diversité des sujets, la recherche laborieuse des sources, la sûreté de l'information. Il est bien utile, ce répertoire qui permet à chacun de montrer, le cas échéant, une érudition facile et brillante ; aussi, en 1895, l'Académie française l'a-t-elle honoré d'une mention flatteuse.

Bien des locutions courantes, si on les isole de leur provenance, peuvent sembler des plus étranges. D'une pièce qui tombe, on dit

qu'elle a « fait four », et l'on se demande ce qu'un four peut avoir de commun avec une pièce de théâtre. Plus d'une explication a été risquée ailleurs, sans nous satisfaire. M. Alexandre emprunte à M. Jal (*Dictionnaire critique*) un rapprochement avec l'italien *fare fuori*, mettre dehors, renvoyer le public pour insuffisance de recette. Ainsi se serait exprimée, au XVIIe siècle, une troupe d'acteurs venue d'outre-monts. Et cette lueur est vive, d'autant que l'on se sert, dans un sens analogue de l'expression « faire fiasco », empruntée à la même langue. Mais ici le sens littéral est obscur et a défié toutes les recherches, raison suffisante peut-être pour que nous trouvions le mot de l'énigme dans la 5e édition du *Musée*.

D'où vient la citation « Dieu me garde de mes amis ! Je me garderai moi-même de mes ennemis » ? Toujours préoccupé d'atteindre la source la plus ancienne, l'auteur nous fait remonter jusqu'à Antigone II, roi de Macédoine. Un chercheur moins exigeant envers lui-même se serait contenté de l'inscription gravée sur la voûte d'un cachot du Palais des Doges, à Venise, par une victime du Conseil des Dix :

Di chi mi fido, guardami, Iddio !
Di chi non mi fido, mi guard' io.

(A.-J. du Pays : *Itinéraire de l'Italie*, Hachette, 1859, p. 203).

La plus importante des nouveautés qui signalent cette 4e édition est l'article sur la « Banqueroute de la science. » On sait quels flots d'encre fit récemment couler cette grave accusation de M. Ferdinand Brunetière. Des esprits éminents intervinrent en personne, d'autres furent évoqués en témoignage posthume. Un résumé plein d'intérêt nous fait ici connaître, à cet égard, les opinions de MM. Edmond Scherer, Taine, Charles Richet, Berthelot, Edmond Perrier, Émile Zola, Henri Brisson, Gaston Paris, et des brochures diverses que suscita, en France et à l'étranger, ce sujet passionnant. M. Alexandre termine par une question qui domine de haut ce débat, « celle de savoir si la science peut suffire à créer une morale », et il rappelle à la Religion et à la Science, d'après Herbert Spencer, « la fable de ces deux chevaliers qui combattaient pour la couleur d'un bouclier dont chacun ne voyait qu'une face. »

D'autres sujets nouveaux attirent vivement notre attention. « Messieurs les Anglais, tirez les premiers » ! Quel joli mot et combien chevaleresque ! Il est inséparable de tout récit de la bataille de Fontenoy, mais aucun document contemporain ne permet d'en affirmer l'authenticité. L'auteur du *Musée* incline donc vers la légende, cette fois encore plus belle que l'histoire.

Quant aux quarante siècles en contemplation sur les pyramides, des récits divers qui nous sont présentés cette conclusion se dégage :

Napoléon a prononcé la célèbre parole historique, mais dans un entretien privé et non point dans une proclamation solennelle. — Moins fortunée, la protestation de Galilée « Et pourtant elle tourne ! » passerait au rang des mythes prestigieux. LÉONCE VIÉ.

LITTÉRATURE

Lou Pichot Tresor. Dictionnaire provençal-français et français-provençal, par le R. P. XAVIER DE FOURVIÈRES, avec la collaboration du R. P. RUPERT. Avignon, Aubanel, 1902, in-16 de XXIII-774-264 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le Dictionnaire provençal-français et français-provençal est un instrument de travail des plus utiles pour apprendre l'usage actuel des dialectes romans du midi de la France.

Un système de clefs, expliqué dans la Préface, permet en effet au lecteur parlant n'importe quel dialecte de trouver le mot qu'il cherche, s'il sait s'en servir avec intelligence, en tenant compte des permutations et des désinences particulières à son dialecte propre.

Ces permutations offrent au philologue un sujet d'études intéressant, au point de vue général. Il faudrait être félibre pour apprécier toutes les richesses linguistiques de notre Midi et voir en quoi ce livre ressemble au *Tresor dou felibrige* du poète Mistral, le Littré de la Provence. Mais tout le monde peut profiter de ce dictionnaire portatif, où les mots, autant que le comporte l'ordre alphabétique, sont groupés par familles. Il deviendra bientôt familier aux amateurs de langue provençale, et, par les services qu'il rendra, il sera bien, pour tous ceux qui s'intéressent à nos parlers du Midi, *lou pichot tresor*. A. B.

Études sur l'ancienne poésie latine, par H. DE LA VILLE DE MIRMONT. Paris, Fontemoing, 1903, in-12 de 409 p. — Prix : 5 fr.

Autrefois, en quelque domaine que ce fût, les questions d'origine jugées obscures et sans intérêt étaient le plus souvent abandonnées. C'est là sans doute une des raisons pour lesquelles le XIXe siècle s'y est attaché de préférence. Mais n'est-ce pas compter un peu trop sur cette tendance de l'époque actuelle que d'écrire comme le fait notre auteur, parlant des compositions de Livius : « La critique moderne a le devoir de s'intéresser à cette œuvre primitive, si estimée des rudes contemporains des guerres puniques, si dédaignée par les lettrés délicats du siècle d'Auguste ? » (p. 200).

Quelques pages sur le *Carmen Nelei* et sur la *Satura*, ce genre si essentiellement romain, une étude plus étendue sur la *Nenia*, hymne propre aux festins et cérémonies funèbres, enfin deux mémoires détaillés où tous les fragments conservés de Livius Andronicus et de

Laevius sont transcrits, comparés et commentés avec une pieuse sollicitude, voilà ce que contient le volume. Ce qui caractérise ces deux poètes, c'est que le premier a introduit à Rome la grande poésie hellénique par sa traduction de l'*Odyssée*, donnant ainsi un modèle au génie italien, incapable de s'élever par ses seules forces de la cantilène à la « chanson de gestes », tandis que le second a initié les Latins à la poésie alexandrine, ce fruit d'arrière-saison de la verve hellénique. Son entreprise n'a eu que trop de succès. « Le génie fruste encore et grossier des successeurs de Livius fut séduit par l'art délicat et précis des Alexandrins : l'érudition et le labeur méticuleux du Musée satisfaisaient l'esprit positif et travailleur des lettrés romains; cette afféterie d'une littérature en décadence et cette psychologie raffinée d'une race vieillie attiraient un peuple jeune et peu lettré, ignorant de ces qualités aimables et de ces vices charmants qu'il espérait acquérir en se faisant le disciple servile des maîtres lointains d'Alexandrie (p. 224). » Seul ou presque seul dans la suite, Virgile reviendra en triomphateur de son expédition poétique contre le Musée, pour doter sa patrie d'un poème national où « les trophées étrangers décorent les colonnes romaines sans les cacher » (p. 226).

Sur les matières traitées avec autant de verve que de compétence par M. de la Ville de Mirmont, il semblait qu'avant lui déjà tout avait été dit : mais après lui, qui osera vraiment se promettre d'apporter du nouveau ?

C. Huit.

Histoire élémentaire de la littérature française depuis l'origine jusqu'à nos jours, par Jean Fleury, revue et mise à jour pour la partie contemporaine par E. Durand-Gréville. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-18 de 637 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Romantisme, par Henri Marsac. Paris, Bibliothèque de l'Association, 1903, petit in-16 de 144 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'*Histoire élémentaire* composée par M. Fleury et M. Durand-Gréville, qui furent tous deux professeurs en Russie, est essentiellement un article d'exportation : aussi est-ce surtout à l'étranger que depuis plus de vingt ans elle se vend. Nous avons certes mieux en France. Et si on en voulait faire la critique, on trouverait chez nous qu'elle manque de proportions, qu'il n'est pas juste de donner 320 pages au seul XIXe siècle quand tout le reste de l'histoire, depuis les origines de la langue, en occupe seulement 278 ; — que les poètes lyriques, moins faciles à analyser, et les moralistes, moins amusants que les auteurs dramatiques ou les conteurs, sont vraiment sacrifiés ; qu'une demi-page pour Ronsard, une page pour Montaigne, deux pages pour Pascal et deux pour Boileau, c'est vraiment bien peu, quand le poème de *Huon de Bordeaux* en a cinq, et les *Travailleurs de la mer* de Victor Hugo trois, juste autant que le romancier Balzac ; — que l'information n'est

pas bien exacte, et qu'il traîne encore pas mal de rumeurs suspectes, comme telle anecdote sur la mort de l'abbé Prévost ou celle du poète Gilbert ; — que l'esprit critique y est d'un effacement presque absolu, et que les opinions « à la fois libérales et conservatrices » déclarées en la Préface, se manifestent moins encore par telle affirmation risquée qui échappe à l'auteur à propos des *Provinciales* (« les jésuites ne s'en sont pas relevés ! ») ou de l'*Histoire des variations* « les modifications dans le Symbole prouvent en faveur des protestants, puisque la religion est progressive », que par l'absence systématique de discussions, et même de jugements un peu nets ; — que trop souvent, et surtout dans la partie contemporaine, le résumé tourne à la nomenclature, et qu'il n'était point nécessaire de nommer tous ceux qui mirent du noir sur du blanc, y compris Mme Ardel ou M. Henry Bérenger ; — et qu'enfin nous, Français, ne mettons point volontiers entre les mains de toute la jeunesse *la Princesse de Clèves* et Bernardin de Saint-Pierre, et *Corinne*, et *René*, et *Jocelyn*, et *Graziella*, etc., etc.— Mais en Russie on y regardera de moins près sans doute : on saura gré à cet abrégé de renfermer quelques analyses qui en rompent la monotonie, analyses des chansons de geste et des fabliaux, de Corneille, Racine et Molière, d'*Hernani*, *Ruy-Blas*, *Quatre-vingt-treize*, — mais pourquoi pas aussi *Eugénie Grandet*, *Dominique*, *la Mare au diable* ? — de renfermer beaucoup de noms, beaucoup de dates et des tables exactes ; enfin la neutralité incolore de l'auteur et sa bienveillance universelle ne sont pas non plus pour lui nuire... C'est, en somme, un ouvrage fait avec application et probité.

— Le petit livre de M. H. Marsac, sous prétexte de raconter *le Romantisme* de 1757, date du *Fils naturel*, jusqu'à 1902, jette dans le pêle-mêle le plus ahurissant les noms au hasard tirés de la mémoire ou d'un annuaire. Dans le même paragraphe on voit « s'agiter autour des vedettes du naturalisme Raoul Ponchon, Boyer d'Agen et Dubut de Laforest », puis « Gambetta qui discourt, J. Ferry qui s'impose, Ch. Floquet qui les aide, et Mme Adam qui fonde la *Nouvelle Revue* » ! Avec cela, un vertigineux défilé de Georges Nardin, d'Alexandre Tanchard, de Léon d'Orfer, de Clément Rochel, de Victor Charbonnel, de Louis de Saint-Jacques, et autres écrivains de grande marque... Et ces noms glorieux sont souvent bien écorchés. G. A.

La Vie et l'œuvre du troubadour Raimon de Miraval, par Paul ANDRAUD. *Étude sur la littérature et la société méridionale à la veille de la guerre des Albigeois*. Paris, Bouillon, 1902, in-8 de VI-270 p. — Prix : 6 fr.

Cette thèse sera accueillie favorablement par le public instruit, comme elle l'a été par les juges universitaires. Les littérateurs y trou-

veront, pour édifier un jugement sur la poésie méridionale, des matériaux de bonne qualité, les historiens, des renseignements précieux sur l'état de la société dans le Languedoc et le nord de l'Espagne, à la veille de la guerre des Albigeois. C'est à ce dernier point de vue, plus historique que littéraire, que s'est placé surtout l'auteur : il s'adresse à ceux « qui cherchent à connaître l'état des mœurs et des esprits dans le monde où vivaient les troubadours, et à préciser la place qu'ils y occupaient », et considère que Miraval, — qui dut sa célébrité non seulement à ses poésies, mais à ses relations avec les grands seigneurs et à ses aventures ou plutôt mésaventures amoureuses, — se prête bien, à ce double titre, à une étude des mœurs de son temps. « Il représente, nous dit M. Andraud, un type social dont nous ne songeons pas à nier l'étrangeté, mais qui a existé réellement et qui, comme tel, mérite d'être classé .» Le classement ne s'opérerait sans doute pas à l'avantage des méridionaux du XIIe siècle, mais cela ne diminue pas l'intérêt de leur étude psychologique. Miraval n'est pas un poète de toute première importance et la société où il vécut ne nous offre pas des modèles à imiter : M. Andraud ne se méprend ni sur le mérite littéraire de son héros, ni sur la valeur morale du milieu qu'il retrace. Son appréciation sur l'un et sur l'autre est sévère, mais on n'en saurait méconnaître la justesse, et il est difficile de ne pas souscrire à sa conclusion : « Au total, ce fut un personnage assez peu recommandable mais qui apporta dans sa tâche de chroniqueur galant assez d'esprit et de facilité pour être estimé par un monde épris d'art sans doute, mais aussi et surtout d'intrigue et de plaisir. »

LÉONCE CELIER.

Les Époques de la pensée de Pascal, par GUSTAVE MICHAUT. 2e éd. Paris, Fontemoing, 1902, in-8 de VIII-283 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne croyons pas qu'on ait rien écrit, depuis longtemps, sur Pascal, de plus fort et de mieux pensé que le livre dont M. Michaut, professeur à l'Université de Fribourg, vient de donner une nouvelle édition mise au courant des plus récents travaux. Ce n'est ni une biographie, ni une histoire littéraire, ni une étude critique ou une apologie. C'est tout cela et mieux encore, puisque, après avoir lu ce volume, on est admirablement renseigné sur ce qu'il importe le plus de connaître de Pascal et de son œuvre.

M. Michaut partage la « pensée » de Pascal en quatre époques. La première, qui va de 1623 à 1646, comprend « le milieu et les débuts. » La deuxième n'embrasse que trois années, 1646 à 1649, et se rapporte au premier jansénisme et aux travaux scientifiques de Pascal, la troisième occupe la période mondaine, le monde et les lettres, la « dissipation », de l'auteur des *Pensées*. Enfin, la quatrième s'étend de la définitive

conversion, après l'accident de Neuilly jusqu'à la mort, 1654 à 1662, en passant par la retraite à Port-Royal, les *Provinciales*, les *Pensées*, le miracle de la Sainte-Épine et l'obstination janséniste.

Ce programme est rempli en très peu de pages. A l'exemple de son maître, M. Michaut dédaigne les ornements d'une vaine rhétorique. Son style est des plus simples et des plus clairs. La phrase courte, précise, va droit au but. Quant à l'information, elle est d'une étendue surprenante. M. Michaut a lu, non seulement tous les livres, mais tous les travaux partiels, tous les articles de revues les plus spéciaux et les plus récents se rapportant à son auteur favori.

De copieux et intéressants appendices, dont un surtout sur la « Rhétorique de Pascal » et un autre où l'on apprécie les cinq plus récents ouvrages consacrés au grand philosophe, terminent le volume.

Ajoutons qu'il est orné d'une reproduction de la Cène, de Philippe de Champaigne, d'un portrait de Pascal jeune et d'une gravure le représentant sur son lit de mort. LÉON CHARPENTIER.

Un Laboratoire dramaturgique. Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo. *Les Drames en vers de l'époque et de la formule romantiques, 1827-1839*, par PAUL et VICTOR GLACHANT. Paris, Hachette, 1902, in-18 de 481 p. — Prix : 3 fr. 50.

MM. Paul et Victor Glachant ont la passion des *Papiers d'autrefois*. Le succès d'un premier volume, paru sous ce titre, où déjà ils avaient étudié l'ensemble des manuscrits de Victor Hugo et en avaient tiré de justes remarques sur la façon de procéder du poète, les a poussés à entreprendre une tâche dont j'ai peur que le résultat ne soit pas en proportion avec l'effort dépensé.

Il ne s'agit de rien moins que de relever sur les manuscrits, pieusement conservés comme l'on sait à la Nationale, tous les tâtonnements, toutes les bavures, tous les mots effacés, changés, toutes les virgules déplacées, et de les remettre à côté du texte imprimé ! Or déjà l'édition *ne varietur* a donné les principales variantes, les suppressions ou modifications de quelque importance. De plus, ce que V. Hugo a conservé, ce n'est même pas toujours le brouillon vrai qui donnerait le premier jet avec toutes les ratures, mais la copie qui fut envoyée à l'imprimeur, et ne contient d'ordinaire que des corrections de détail... N'importe ! Il a semblé à MM. P. et V. Glachant que rien ne devait être perdu des plus minuscules opérations du « laboratoire dramaturgique » de Hugo, et qu'il n'était pas indifférent de faire savoir au monde qu'ici il y eut d'abord *périr* au lieu de *mourir ;* là *indigné*, qui est devenu : *furieux ;* que *Ah ! eh !* fut essayé *Ha ! hé !;* que *Roi* fut primitivement écrit avec une majuscule, etc., etc. Il y a ainsi cent pages de notes sur *Cromwell* ; et tout le présent volume n'absorbe pas plus de cinq drames et demi, suivis vers par vers.

En vérité, ce serait porter de l'eau à la rivière que de louer l'application minutieuse d'un travail aussi désintéressé. Oui, désintéressé, car il rapporte peu : çà et là quelques vers entiers que le poète, contrairement à son habitude, n'a pas utilisés ailleurs ; dans *Marion Delorme*, toute une scène de marivaudage bâtonnée, que l'édition *ne varietur* avait omise ; de temps en temps le redressement d'une erreur d'impression, copiée sur la première édition par toutes les suivantes : c'est *au front*, non *au fond* des nuits que brille, évidemment, « la tiare de Dieu ! », etc... Minces profils d'un ingrat labeur, auquel se sont modestement voués deux hommes d'esprit, capables de travaux plus difficiles. Mais c'est un signe des temps que cette curiosité superstitieuse des choses de lettres, cette « microscopie » des moindres jambages d'un grand écrivain. GABRIEL AUDIAT.

Alexandre Dumas (1802-1870). Sa vie intime, ses œuvres, par L. HENRY-LECOMTE. Paris, Taillandier, s. d., in-18 de 279 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur est sans doute un homme de théâtre. C'est ce qui lui vaut d'avoir en mains le manuscrit, non encore imprimé, paraît-il, d'un des soixante drames de Dumas père : *Le Fils de l'émigré*. Il nous en donne donc l'analyse et un large extrait : cela ne paraît valoir ni plus ni moins que d'autres mélos, de même signature. Et cela tient cinquante pages du présent volume. Le reste est pris, à coups de ciseaux, dans les *Mémoires* où Dumas lui-même a raconté, en façon d'épopée, sa jeunesse, dans les biographies courantes et dans quelques journaux : des anecdotes, très connues pour la plupart, un catalogue, que je veux croire complet, des romans, des pièces de théâtre, et des entreprises de publicité du fécond improvisateur ; pour appréciation, des extraits d'articles ou de discours funèbres, y compris celui du maire de Dieppe, voilà à peu près tout.

Disons que si c'est sans nouveauté, sans méthode et sans art, c'est aussi sans prétention ; que si M. Henry-Lecomte a pour Dumas une vive admiration, s'il parle avec indulgence de ses folies comme de celles d'un grand enfant, il n'exalte point son talent sans mesure, il ne rappelle point non plus sans blâme ses écarts de conduite ; et le soin qu'il prend de signaler que bien des fois dans sa vie et jusqu'aux derniers jours, Dumas se déclara catholique et recommanda de ne pas le laisser mourir sans prêtre, ce soin-là fera certainement plaisir aux lecteurs du *Polybiblion*. G. A.

DANTE. **La Divina Commedia. Notes on Inferno. Notes on Purgatorio. Notes on Paradiso,** by H. F. TOZER. Oxford, Clarendon Press, 1902, in-16 de 628 p., divisé en 3 tomes cartonnés, de 1-188, 189-400, 401-628 p. — Prix : 10 fr. 35.

Les « Notes » publiées par M. Tozer (sans le texte de Dante) dans ces élégants petits volumes, constituent en réalité, conformément au sous-titre de la première page (*An english Commentary on Dante's « Divina Commedia »*), un véritable commentaire sur les trois Cantiques de la *Comédie*. Bien conçu, bien proportionné, à peu près de même étendue que les commentaires, classiques en Italie, de Scartazzini (édition de Milan) et de M. Casini, le commentaire de M. Tozer comprend : des notes purement explicatives, où l'on trouvera la traduction en anglais d'un grand nombre d'expressions ou de passages plus ou moins difficiles du texte italien ; des notes historiques, mythologiques, géographiques, sobrement rédigées ; enfin, quelques notes philologiques, où sont élucidés certains points de grammaire, d'étymologie, de métrique même; et ce n'est pas cette dernière partie la moins originale du travail de M. Tozer. L'auteur n'a jamais négligé l'occasion d'interpréter Dante par Dante, grâce au rapprochement de passages pouvant s'éclairer mutuellement. L'annotation de chaque Chant est précédée d'un argument de quelques lignes; celle du premier Chant de chacune des trois Cantiques, celle aussi de quelques-uns des autres Chants de l'*Enfer* et du *Purgatoire*, comporte en outre un Avant-propos un peu plus développé ; par exemple, sur le rôle de Virgile et de Béatrice dans la *Divine Comédie* (*Enfer*, ch. II) ; sur les âmes dans l'Ante-purgatoire (*Purg.*, ch. III) ; sur la méthode suivie par Dante dans la description du Purgatoire proprement dit (*Purg.*, ch. X), etc. Mais même dans ces différents Avant-propos ou notes préliminaires, M. Tozer ne dit jamais rien d'inutile ; son commentaire se recommande principalement par la clarté et la précision, deux qualités par lesquelles se distinguent en général les récents travaux de critique dantesque parus en Angleterre ; il est clair d'ailleurs que l'auteur doit beaucoup aux belles publications de M. Ed. Moore et de M. Paget Toynbee.

Je n'exprimerai qu'un regret, celui de ne pas trouver, en tête de ce commentaire, quelques mots de préface sur la méthode que l'auteur a entendu suivre, et surtout quelques indications bibliographiques ; sans prétendre le moins du monde suppléer à ce silence, je crois pouvoir avertir le lecteur que le texte d'après lequel et pour l'éclaircissement duquel ce commentaire a été composé, est celui de M. Ed. Moore, et que les citations que l'on rencontre çà et là (p. 5, 57, 64, etc.), des Œuvres diverses de Dante, se rapportent à l'édition si commode des Œuvres complètes due également à M. Moore, et bien connue sous le nom d'*Oxford-Dante*. Cette petite lacune n'enlève rien d'ailleurs au mé-

rite du travail de M. Tozer, dont nous n'avons pas encore l'équivalent dans notre langue. L. AUVRAY.

Les Vieux Chants populaires scandinaves (*Gamle nordiske Folkeviser*). Étude de litterature comparée, par LÉON PINEAU. — II. *Époque barbare. La Légende divine et héroïque.* Paris, Bouillon, 1901, gr. in-8 de 584 p. — Prix : 15 fr.

Voici la suite, mais nous ne croyons pas la fin, d'une publication qui, pour épuiser le sujet, aurait besoin d'un troisième volume consacré aux chansons chevaleresques. Le second, que nous avons sous les yeux, comprend une Introduction relative aux migrations qui, tout en étant un hors-d'œuvre, ne sont pas de la compétence de l'auteur et où l'on peut relever nombre d'erreurs (il confond Sigurd Fafnisbané avec Helgé Hundigsbané, p. 16 ; les Picti avec les Harii, p. 17, n. 4 ; Freyja avec Frigg, p. 59) ; 1re partie, la légende divine surtout d'après l'Edda poétique ; 2e partie, la légende héroïque : cycles de Sigurd et de Didrik de Bern ; 3e partie, chants divers : les Valkyries, les rapts, Walter et Hildegund, Hagbard et Signy ; conclusion ; copieuse table analytique.

Ces chants du Nord, ou tout au moins beaucoup d'entre eux, sont du nombre des plus beaux que l'on connaisse ; aussi ont-ils été traduits en bien des langues ; dès 1842, X. Marmier avait donné en français quelques spécimens de ceux que l'on possédait alors. Depuis, les collections ont été fort augmentées, surtout pour le Danemark, par Svend Grundtvig et son continuateur Olrik, ainsi que par E.-T. Kristensen ; pour l'Islande, par Sv. Grundtvig et Jón Sigurdsson ; pour les Færœs, par Hammershaimb ; pour la Suède par R. Bergstrœm et L. Hœijer, les nouveaux éditeurs du recueil de Geijer et Afzelius ; elles ont, de plus, été l'objet de sérieuses études critiques, tant dans ces pays qu'en Allemagne. C'est en s'appuyant sur ces travaux que M. Pineau passe en revue, par catégories, les principaux chants, cherche leur origine et leur âge, et s'efforce de montrer que beaucoup d'entre eux ou de leurs éléments, quoique recueillis dans les temps modernes, sont plus archaïques que les versions conservées dans les Eddas ou par Saxo ; d'où le sous-titre d'époque barbare. Afin d'étayer sa théorie, il cite ou traduit de nombreux passages qu'il relie entre eux par des résumés ou entre lesquels il intercale des remarques sur leur ressemblance avec telle ou telle tradition non seulement des peuples indo-européens, mais encore des nègres ou des Peaux-Rouges. Sv. Grundtvig avait fait plus amplement encore des comparaisons de même genre, mais au lieu de les entremêler avec les textes qu'il reproduisait intégralement, il avait le bon goût de les placer dans l'Avant-propos des chants de même thème.

Le plan de M. Pineau laisse plus à désirer au point de vue littéraire, car les meilleures pièces y sont trop rarement traduites en entier ou

sans interruption ; on n'a le plus souvent que des fragments noyés dans des dissertations et mis en parallèle avec d'autres plus ou moins analogues. C'est, paraît-il, ce que préfèrent les folkloristes ; maintenant qu'il les a satisfaits par cet appareil d'érudition, il pourrait régaler les amateurs de poésie naïve en tirant des riches collections récentes les plus beaux chants populaires et en nous les présentant sans les dépecer ni les écourter, mais dans toute leur intégrité, sous un costume français. Ses traductions sont remarquablement exactes et non sans élégance, quoique presque littérales, mais avec trop d'inversions contraires au génie de notre langue. EUG. BEAUVOIS.

HISTOIRE

La Terre Sainte, par Mlle TH. V... Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-18 de 282 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur anonyme n'est autre que la correspondante à laquelle s'adressaient les *Lettres* du Père Didon, publiées il y a deux ans. Nous ne la connaissons pas et elle ne fait rien pour se mettre en scène : on la devine très instruite, et on la voit très soigneuse de ne pas faire étalage de science ; très judicieuse, elle est trop sage pour s'aviser de juger au vol les gens et les choses qui défilent devant elle ; très pieuse, d'une piété forte, tendre et simple, elle n'a pas la prétention de faire un livre d'édification. Elle a vu ce que tout le monde voit dans la tournée classique ; elle a respiré avec ravissement les parfums de la Terre Sainte et dans une correspondance adressée à une amie, elle a analysé gaiement et modestement les sentiments que le pélerinage fait fleurir dans les âmes de bonne volonté.

C'est un livre exquis, pouvant servir de modèle dans un genre difficile. P. PISANI.

L'Inde française au XVIIIe siècle. Ouvrage posthume de HENRI CASTONNET DES FOSSES. Paris, Société de géographie commerciale, s. d., in-12 de v-558 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Le regretté Henri Castonnet des Fosses a passé une bonne partie de sa vie à étudier l'histoire de nos anciennes colonies ; au moment même de sa mort, il s'en occupait encore et rédigeait sur l'Inde française au XVIIIe siècle, un volume qui devait être le pendant de l'ouvrage publié par lui en 1887 sur *l'Inde française avant Dupleix*. La mort ne lui a pas laissé le temps de pousser son travail plus loin que le mois d'août de l'année 1754, date de la venue de Godeheu dans l'Inde et de la chute de Dupleix ; mais comme la rédaction était faite, la Société de géographie commerciale (à qui Castonnet des Fosses a fait un legs considérable) en a pieusement entrepris la publication, et c'est à elle que nous devons

de pouvoir aujourd'hui signaler aux lecteurs du *Polybiblion* l'ouvrage posthume de l'écrivain. On y trouvera les mêmes qualités et les mêmes défauts que dans les ouvrages antérieurs de Castonnet des Fosses ; si, par suite de la date tardive de sa publication, *l'Inde française au* XVIII*e siècle* marque un recul sur certains livres récents postérieurs à la mort de l'auteur, nous n'aurons garde de le reprocher à qui que ce soit ; il est tout naturel, en effet, que la Société de géographie commerciale ait respecté la pensée de Castonnet des Fosses, mort en 1898, avant que la thèse de M. Cultru sur Dupleix, par exemple, ait été soutenue en Sorbonne. Ce que nous regrettons, par contre, c'est que personne n'ait contrôlé le nom des personnages dont il est question dans le récit ; Castonnet des Fosses l'eût certainement fait avant de publier son livre, comme il eût remis sur pied un certain nombre de phrases dont la forme n'est pas irréprochable. Faire ces légères corrections, ce n'eût pas été manquer à la mémoire de Castonnet des Fosses. H. F.

Rückblick auf das katholische Ordenswesen im 19. Jahrhundert, von Otto Braunsberger, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1901, in-8 de VIII-228 p. — Prix : 3 fr. 75.

Ce n'est pas une histoire complète de la vie religieuse au XIX*e* siècle qu'entreprend le P. Braunsberger ; il s'attache surtout aux manifestations extérieures de l'activité religieuse, énumérant les individus ou les maisons de chaque famille. Certes, c'est surtout et pendant bien des pages, de lamentables disparitions qu'il décrira, mais ce sera aussi l'histoire de mainte résurrection, d'où la division générale de son livre : I. Destruction d'ordres ou instituts au XIX*e* siècle. II. Renaissance d'ordres détruits, création d'ordres nouveaux de prêtres, frères ou sœurs, tant en Europe que dans les autres parties du globe. — Les éléments d'information ont été multiples ; mais, dans cette statistique, si exacte qu'ait pu la tenter l'auteur, s'il se rencontre forcément bien des parties incomplètes, il ne s'en trouve du moins aucune de gravement erronée. C'est déjà admirable d'avoir obtenu un pareil résultat. Aujourd'hui que la question des congrégations est à l'ordre du jour dans tous les pays et principalement chez nous, le présent essai sera utilisé par les divers partis en présence comme un document d'une haute importance, et j'ajouterai d'une sensible impartialité, sinon dans l'expression même de certaines appréciations — ce qu'on ne pourrait attendre d'un membre de l'un des ordres les plus atteints par la tourmente présente, — du moins dans ses résultats statistiques.

G. Péries.

Talleyrand évêque d'Autun, *d'après des documents inédits*, par BERNARD DE LACOMBE. Paris, Perrin, 1903, in-18 de VIII-302 p. — Prix : 3 fr. 50.

Des articles très justement remarqués dans le *Correspondant*, M. Bernard de Lacombe vient de composer un volume. Il étudie Talleyrand dans la première phase de sa longue existence aux jours les moins connus de sa vie, ceux, néanmoins, qui marquèrent le plus, car il y reçut un caractère indélébile ; ceux aussi vers lesquels l'homme aux douze serments devait aimer le moins à se reporter, car ils ne pouvaient que lui rappeler des devoirs pénibles ou trahis. C'est toute la carrière « ecclésiastique » du futur époux de Mme Grand que reprend, pièces en mains, M. Bernard de Lacombe.

Aux documents fournis par les archives de Paris et de la province, l'auteur, par une heureuse fortune, joint une abondante source d'informations : Mgr Dupanloup (qui, au lit de mort du vieux diplomate, entendit sa confession et reçut sa rétractation), intéressé par cet homme extraordinaire, qu'à un moment décisif il avait vu de si près, avait eu l'idée de rassembler des lettres, des extraits de journaux, des copies, des brochures concernant les diverses périodes de sa vie. L'évêque d'Orléans y avait même joint un récit sur les derniers moments du prince de Bénévent, dont Mgr Lagrange a tiré profit pour son « Histoire. » — Tout ce riche dossier, formant quatorze volumes, a été légué au père de M. Bernard de Lacombe, et l'on voit le bon usage que celui-ci en fait aujourd'hui.

Élucidant, au cours de sa narration, les questions discutées sur lesquelles tant d'intérêts divers et même de passions ont si longtemps jeté de l'ombre, l'auteur examine tour à tour : « l'abbé de Périgord », dont il explique la « vocation » et détermine l'entrée dans les ordres ; — le secrétaire de l'assemblée du clergé en 1785 (p. 33) ; — le candidat au chapeau (p. 49) ; — le quémandeur d'évêché. Entre temps, il éclaircit quelques légendes (toutes ne datent pas des vieux siècles), comme celle qui faisait de Mme du Barry la dispensatrice des abbayes. Tout un chapitre concerne Talleyrand à Autun, sur ce siège que la parole trop confiante et trop intéressée de son père agonisant est parvenue à arracher à la condescendance de Louis XVI. C'était à la veille même de la convocation des États généraux ; et l'exercice des obligations politiques du député allait rendre moins choquant tout d'abord l'abandon progressif des devoirs de l'évêque. Mais la défiance de son clergé fut vite en éveil, à trop juste titre, et l'histoire de cette rapide déroute vers le schisme et l'apostasie remplit les deux chapitres du rôle très habile, très audacieux et très cynique de Talleyrand à la Constituante. Et ses prouesses réformatrices plus ou moins goûtées du public, ses finesses plus ou moins acceptées et combat-

tues par ses curés et ses chanoines, ses liaisons suspectes ou significatives, son action personnelle dans la funeste constitution civile du clergé, toutes ces phases diverses des années 1789 et 1790 attirent la plume de M. de Lacombe. Aurait-il pu l'armer d'une pointe plus acérée ? Je le crois. Il a sans doute pensé que sa jeunesse et ses débuts dans la carrière historique lui commandaient une réserve qui est tout à la fois de bon goût et de bon sens ; mais un peu plus de véhémence contre les trop subtiles manœuvres de ce prêtre, de cet évêque qui trahit tant de choses sacrées, eussent été permises et justement n'auraient gâté en rien son noble dessein d'impartialité; c'est le privilège trop court de son âge heureux que cette intransigeance, et d'Alceste les « haines vigoureuses » prennent une allure chevaleresque quand on a vingt ans.

M. Bernard de Lacombe ne quitte son « héros » que lorsque celui-ci abandonne lui-même sa robe et sort de France après le scandale du sacre des évêques intrus. Jusqu'au bout, l'auteur garde le ton aisé d'un homme qui sait exprimer des idées justes avec un savoir laborieux et une entière connaissance de son sujet.

Si l'Académie n'avait déjà couronné de lui un premier livre, je dirais que ce petit volume est un début qui assure l'avenir. Il est dès maintenant plus qu'une promesse et presque une consécration de son talent.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Le Cardinal Pie, sa vie, son action religieuse et sociale, par Dom BESSE. Paris, Béduchaud, 1903, in-12 de XII-168 p. — Prix : 2 fr.

Ce petit livre fait partie de la collection : *Les Grands Hommes de l'Église au* XIX*e siècle*. Ce n'est pas une biographie minutieuse de l'illustre évêque de Poitiers ; après le livre de Mgr Baunard, cette œuvre n'avait pas besoin d'être refaite. C'est,— j'oserai m'exprimer ainsi,— la photographie du cardinal Pie à divers âges, avant l'épiscopat, c'est-à-dire le prêtre, puis l'évêque, le docteur, enfin l'homme politique. Ce livre est très actuel, car il offre aux prêtres, aux évêques, aux docteurs et aux politiciens d'aujourd'hui un admirable modèle. Il est actuel aussi, parce qu'à l'encontre des tacticiens de l'époque présente, qui, tout entiers à leurs manœuvres habiles, laissent un peu dans l'ombre, par prudence, la vérité intégrale qui ne change pas ; il revendique sans peur les droits de la vérité qui ne doivent jamais être sacrifiés, même à quelques succès électoraux toujours problématiques, succès sans lendemain et qui laissent souvent aux flancs de la vérité de graves blessures difficiles à guérir. C'est pourquoi ce livre nous paraît venir à son heure. Les habiles ne l'approuveront pas peut-être ; les hommes de principe le goûteront beaucoup. Tout le monde l'admirera.

ÉDOUARD PONTAL.

Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale, publiés et annotés par J. GUILLAUME. T. IV. *1er germinal an II (2 mars 1795)-11 fructidor an II (28 août 1794)*. Paris, Leroux, s. d., in-4 de LXI-1024 p.

Cet énorme volume est imprimé aux frais du budget, comme beaucoup de mauvais livres aujourd'hui, et cela lui permet d'être médiocre et ennuyeux impunément. Il contient les procès-verbaux de quatre-vingt onze séances du Comité d'instruction publique de la Convention nationale, du 21 mars au 28 août 1794. Une longue Introduction, où souffle l'esprit de MM. Aulard et Buisson, fait connaître le personnel du Comité, donne des indications sur la première commission exécutive de l'instruction publique et sur la section du Comité du salut public chargée de sa direction et de sa surveillance, car ces gens-là sentaient le besoin de se surveiller les uns les autres ; puis vient l'exposé des mesures générales prises ou projetées dans cette période relativement à l'enseignement public, le résumé de la situation des établissements et du personnel enseignant. L'auteur traite enfin des autres affaires qui ont occupé le Comité, et dont beaucoup ne le regardaient pas. Les dernières pages contiennent quelques indications sur les documents d'archives utilisés dans ce volume.

Mon impression est que le Comité s'est beaucoup agité dans le vide, a beaucoup écrit et beaucoup parlé des choses d'enseignement et de beaucoup d'autres encore, pour aboutir à l'impuissance et au néant. On trouve de tout dans ce fatras, et surtout un nombre incommensurable de sottises. Si nos lecteurs veulent y aller voir, ce n'est pas moi qui les en détournerai. ÉDOUARD PONTAL.

De la Vallière à Montespan, par JEAN LEMOINE et ANDRÉ LICHTENBERGER. Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-8 de X-394 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans ce volume qui ne semble que le commencement d'une série d'études plus importantes, les deux auteurs, avec beaucoup d'esprit et en mettant en œuvre des recherches historiques considérables, n'ont parlé qu'incidemment des deux célèbres favorites de Louis XIV, et ont retracé surtout les portraits peu connus et très piquants du frère de la duchesse de Vaujours, le marquis de la Vallière, et du mari de Françoise de Rochechouart-Mortemart, Louis-Henry de Pardaillan de Gondrin, marquis de Montespan.

Leur thèse, très appuyée sur des preuves et des actes, est que la disgrâce de Mme de la Vallière eut surtout pour cause la maladresse avec laquelle la naïve et faible maîtresse laissa exploiter la cassette royale par d'indignes intrigants et d'incorrigibles dissipateurs comme son frère, et que, d'autre part, la chute définitive de Mme de Montespan doit être imputée en grande partie à la fausse et misérable conduite de son

mari. La première moitié du livre est ainsi consacrée aux étranges aventures d'un gentilhomme tourangeau, et la seconde à l'originalité, la forfanterie gasconne et la veulerie roublarde — comme l'on dirait aujourd'hui — d'un grand seigneur dévoyé, qui profitait de son déshonneur, tandis qu'il affectait d'en porter le deuil. Si, dans un sujet de ce genre, il y avait une morale à dégager, ce serait la constatation que, dans ses amours coupables, Louis XIV acheta son plaisir par bien des désagréments. Ce serait aussi le triste spectacle que donnent les plus grands ministres, — un Louvois ou un Colbert, — quand il s'agit de pactiser avec toutes les conséquences d'une passion royale, qu'on n'a pas, comme Sully, le courage de blâmer, et à laquelle on croit habile de faire toutes les concessions que ne refuse pas un courtisan.

Ce marquis de la Vallière servait d'espion ou de confident à Louvois, quand il accompagnait le duc d'Enghien ou le maréchal de Luxembourg aux armées. Sa correspondance avec le ministre de la guerre et les réponses badines de ce dernier ne sont pas une des moindres révélations de cet ouvrage. Croirait-on que sa faveur survécut à l'entrée au Carmel de sa sœur délaissée, et que, pour se maintenir, il fit un accueil triomphal, dans son gouvernement du Bourbonnais, à Mme de Montespan, l'heureuse rivale. Quelques mois après, il mourut à Paris, à moins de trente-cinq ans, d'une maladie innommable, ayant fait brillante figure dans le monde et laissant même derrière lui beaucoup de regrets.

Quant à M. de Montespan, que beaucoup d'historiens avaient représenté comme une sorte d'Alceste, le modèle de l'honnête homme, drapé dans son honneur et sa dignité, il paraît qu'il faut en rabattre et que les documents nous le montrent comme un mari fantasque et incommode, capable des lubies les plus inattendues, s'appliquant surtout à jouer le rôle de trouble-fête et à compromettre ou ennuyer le Roi, tout en affichant à tous les regards sa propre honte.

Officier, M. de Montespan obtint les faveurs de Louvois par les mêmes moyens qui avaient servi à La Vallière. Aux armées il ne se refusait pas les distractions d'un sous-lieutenant, et en revenant à Paris il faisait, de compte à demi avec sa femme légitime, des opérations financières. Jouant beaucoup, il était fort intéressé : la princesse Palatine prétend que « si le Roi avait voulu donner davantage, il se serait apaisé. » C'est peut-être parce que le Roi ne donnait pas assez qu'il faisait à sa femme des scènes violentes, jusque chez Mme de Montausier, à laquelle Louis XIV l'avait confiée en 1668. Condamné, grâcié, exilé, le marquis de Montespan en arriva, comme un simple bourgeois, à prendre des arrangements avec sa femme. Il finit par vivre presque constamment à Toulouse, protégeant les cadets qui voulaient avoir un emploi à la Cour ou dans les armées, acceptant que son fils entretienne des rapports avec les filles que Louis XIV avaient eues de Mme de Montespan, et se disant

duc et pair, parce qu'il avait acheté la terre d'Épernon. Sa mort fut relativement tranquille : on prétendit même qu'il voulut se réconcilier avec sa femme. En tous cas, leur fils devint duc d'Antin, réalisant ainsi un des rêves de son père.

Nous n'avons plus qu'à attendre le jugement que porteront les auteurs sur Mme de Montespan, que jusqu'à présent ils n'ont fait que nommer, de même que Mlle de la Vallière. Il est vrai que pour cette dernière, il n'y a pas à refaire la belle histoire de M. Lair.

G. Baguenault de Puchesse.

Questions extérieures : 1901-1902, par Victor Bérard. Paris, Colin, 1902, in-12 de VII-321 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Bérard expose successivement les principales questions qui ont occupé le monde diplomatique pendant les deux dernières années et qui n'ont pas toutes dit leur dernier mot : le présent est gros du passé.

Voici d'abord une étude sur les finances et sur les voies de communication en Turquie ; puis la question des quais de Constantinople, dont l'importance commerciale est plus que menacée par la concurrence de Salonique, où aboutissent les chemins de fer européens. Suivent les diverses questions relatives à la protection des Arméniens, dont le nom figure pour la première fois à San-Stéfano dans un texte diplomatique (p. 30). A la fin de ce chapitre, M. Delcassé expose la situation de la France au vis-à-vis de cette population (p. 45).

Après un chapitre consacré à Panama, l'auteur aborde le nord de l'Afrique. « Tripoli, a dit un auteur allemand, est la clé de l'Afrique. A qui possédera Tripoli, appartiendra tout le Soudan. » Les Italiens considèrent l'annexion de la Tripolitaine comme la revanche de Tunis abandonnée (p. 100) ; et ils en espèrent opérer l'annexion à leur royaume (p. 107). « Nous ne pouvons, dit M. V. Bérard, que nous incliner devant les justes revendications de l'Italie. Nous avons assez d'Afrique sur les bras... Nos musulmans d'Afrique perdront le dernier contact avec les menées panislamiques du Kalife (p. 121). » Suit un rapport détaillé du *Foreign-Office* sur le commerce et l'état économique de la Régence.

Sous le n° 4, M. V. Bérard étudie le traité anglo-japonais. Un chapitre spécial est ensuite consacré à la royauté espagnole. Dans un travail relatif à la guerre sud-africaine, l'auteur affirme que « jamais, en cette abominable tuerie, on n'exagérera la responsabilité de l'empereur allemand (p. 232). »

Les personnes qui s'intéressent à ces questions liront le recueil de M. Bérard avec plaisir et avec fruit.

A. d'Avril.

Discours de combat, par FERDINAND BRUNETIÈRE. Nouvelle série. Paris, Perrin, 1903, in-16 de 299 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà certes un genre de discours convenant bien à quelqu'un qui accuse, en tous ses ouvrages, l'énergie de son tempérament combatif, et nous dit carrément : « On ne se sentirait pas vivre, si l'on n'avait pas d'adversaires. » Rien pourtant ne ressemble moins à une aigre polémique de circonstance. M. Brunetière n'est pas de ces gens qui rapetissent les questions auxquelles ils touchent, et son dernier livre est consacré entièrement à celles qui offrent le plus profond, le plus durable intérêt. Toutes les études de cette nouvelle série méritent donc lecture et réflexion : *Les Raisons actuelles de croire*, parmi lesquelles l'auteur insiste sur la justification et la saine interprétation que le christianisme peut seul donner à la devise démocratique : liberté, égalité, fraternité, thèse chère à M. G.-L. Fonsegrive (Voir *Catholicisme et Démocratie* (1898) ; — *L'Idée de solidarité*, qui ne saurait constituer le principe d'une morale, si c'est seulement une constatation empruntée aux sciences naturelles ; — *L'Action catholique*, qui doit être intellectuelle, et autre chose que l'action d'un parti politique ou social ; — *L'Œuvre de Calvin*, qui a intellectualisé, aristocratisé, individualisé la religion ; — *Les Motifs d'espérer*, qui se dégagent du mouvement intellectuel contemporain ; — *L'Œuvre critique de Taine*, son progrès constant et le terme auquel elle paraissait en voie d'aboutir. Mais l'idée capitale, à mon avis, de ce volume, et à laquelle d'ailleurs il revient plus d'une fois, l'idée la plus riche et la plus féconde est celle qu'expose le dernier morceau intitulé : *Le Progrès religieux dans le catholicisme.* Voilà des pages qui plairont singulièrement aux esprits, encore assez nombreux, je le souhaite, qui prennent volontiers le grand Newman pour inspirateur. Peut-être contestera-t-on à M. Brunetière quelques assertions de détail ; je serais disposé à le trouver un peu trop sévère pour Littré. Mais on ne saurait vraiment lui témoigner assez de reconnaissance pour le service inappréciable qu'il rend à la foi catholique en montrant, une fois de plus, qu'elle n'entrave ni la force ni l'originalité de la pensée, pour ceux qui sont capables de penser.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Les Centennales parisiennes. *Panorama de la vie de Paris à travers le* XIX*e siècle,* publié sous la direction de CHARLES SIMOND. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-4 de 192 p., illustré de plus de 400 grav., reproduites en fac-similé, d'après les documents des bibliothèques publiques, musées, collections particulières. — Prix : 5 fr.

Cet ouvrage forme le complément et comme la synthèse de celui qui a été publié sous ce titre : *Paris de 1800 à 1900* et dont nous avons rendu compte à nos lecteurs. Il a pour objet « de faire connaître, en ses

différents et multiples rouages, ce mécanisme unique au monde qu'est la capitale de la France, avec, au cours du dix-neuvième siècle, ses transformations successives et ses indéniables progrès. » Il est divisé en vingt sections : I. La Vie politique de Paris au XIXe siècle. II. Paris administratif au XIXe siècle. III. Le Décor de Paris de 1800 à 1900. IV. L'Enseignement à Paris de 1800 à 1900. V. Le Clergé de Paris. VI. Le Barreau de Paris. VII. La Parisienne. VIII. Le Parisien. IX. Les Industries parisiennes. X. La Vie artistique de Paris au XIXe siècle. XI. La Centennale de la Presse. XII. Paris chantant. XIII. Le Théâtre de 1800 à 1900. XIV. Les Réceptions académiques. XV. La Librairie de 1800 à 1900. XVI. Les Sports au XIXe siècle. XVII. Les Cafés et les restaurants de 1800 à 1900. XVIII. Les Bals publics. XIX. La Rue à Paris. XX. Les Centennales parisiennes. — Sous sa forme plus concentrée, ce volume est à la fois plus accessible et, ce semble, plus vraiment utile que la vaste publication à laquelle il se rattache. Son abondante et curieuse illustration en fait un intéressant musée parisien. Le texte aussi est assez riche en informations à recueillir. L'article sur le clergé, très incomplet, est conçu en fort bons termes. Mais nous regrettons d'avoir à faire de sérieuses réserves sur l'esprit dont quelques autres articles sont animés. C'est particulièrement le cas pour la section consacrée à l'enseignement. L'enseignement libre y est traité avec un dédain tout à fait injuste et même avec un parti pris d'hostilité à peine déguisé. Qu'est-ce donc, à ce propos, que « l'École préparatoire de la rue des *Ports* ? » (p. 73). Il faut être indulgent pour les *coquilles*, mais celle-ci pourtant est un peu forte. Dans les ouvrages de ce genre les qualités maîtresses doivent être l'exactitude et l'impartialité. M. S.

Hambourg et l'Allemagne contemporaine, par PAUL DE ROUSIERS. Paris, Colin, 1902, in-18 de XX-321 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour nous faire sentir quels progrès ont réalisés l'industrie et le commerce dans l'Allemagne contemporaine, rien n'est plus instructif que de nous conduire à la grande cité que l'Elbe met en communication avec l'Océan d'une part, et d'autre part, avec le cœur de l'empire, au port dont le mouvement est double de celui de Marseille, à Hambourg, et de nous faire explorer aussi les principaux foyers d'activité avec lesquels Hambourg est en rapports, culture sucrière et industrielle en Saxe et en Silésie, industries minières et chimiques en Westphalie et en Silésie, industries textiles. Ces diverses enquêtes, plus vivantes que des statistiques portant sur des ensembles, ont été conduites par M. Paul de Rousiers avec la clairvoyance et la précision

auxquelles il nous a habitués. Et il ne se contente pas de rapporter des faits ; il les interprète, il les juge et il fait penser.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Le Gouverneur d'un prince. Frédéric-César de Laharpe et Alexandre Ier de Russie. Paris, Fischbacher, s. d. (1902), in-12 de 348 p. — Prix : 5 fr.

Cette étude a été rédigée par un compatriote de Laharpe établi en Russie et puisée principalement à des sources russes. La principale se trouve être un livre datant de 1870, dont l'auteur, Soukhomlinov, a mis à profit les précieuses archives de la famille Monod, à Morges ; si bien que notre anonyme nous offre des documents qui ont passé par une double traduction, du français en russe et du russe en français. Il en est d'autres cités dans leur texte original et qui, à eux seuls, composent un chapitre ; ce sont les notes des leçons d'histoire romaine données aux grands ducs Alexandre et Constantin, remplissant 92 pages jetées en bloc au milieu du récit. D'autres, tirés du Recueil de la Société d'histoire de Russie, de la Correspondance publiée de Laharpe avec Stapfer, etc., sont intercalés çà et là dans le texte ou dispersés dans les copieux appendices ajoutés à l'ouvrage.

Au chapitre VI, en montrant l'élève de Laharpe en proie au mysticisme, en racontant ses relations avec Mme de Krudener, le moine Wassian, les quakers, l'auteur, pour être complet, eût dû signaler ses tendances vers le catholicisme latin : il n'a pas même fait allusion aux faits révélés par le P. Pierling dans sa curieuse brochure : *L'Empereur Alexandre Ier est-il mort catholique ?* Les deux derniers chapitres se rattachent au sujet par un lien assez lâche. Le 7e n'est qu'un épisode de la vie intime du Tsar à la fin de son règne, et les *Réflexions* du 8e paraissent jetées là au hasard, comme le résidu d'un dossier que l'on désire utiliser complètement.

En résumé, ce livre a été composé avec peu d'art et de méthode. Certains faits s'y trouvent racontés deux fois à quelques pages de distance (Cf. p. 164 et 185). D'autre part on y recueillera beaucoup de renseignements propres à montrer sur quels principes incomplets, chimériques ou faux était fondé l'enseignement donné par le pédagogue vaudois, et quelle influence cet enseignement eut sur le caractère et la destinée d'Alexandre.

L. P.

Father Dolling. A Memoir by JOSEPH CLAYTON. London, Wells Gardner and Darton, s. d., in-12 cart. de XVI-140 p.

C'est un curieux type de l'apostolat anglican indépendant que nous dépeint l'enthousiaste mémoire de M. Clayton. Le chanoine Scott Holland (de Saint-Paul de Londres), un des orateurs favoris d'Outre-

Manche, présente lui-même, dans la sympathique Préface écrite pour ces pages, l'évangéliste populaire avec son esprit vif, sa volonté ferme. son sens commun si humain. Dolling était un original, fait pour vivre hors cadres et destiné à se heurter aux conventions dans son incorrigible désir de sécher les larmes et de donner du pain aux miséreux. Actif et primesautier, il eut une enfance pure et une jeunesse toute dévouée aux œuvres. Ses origines irlandaises le poussaient confusément vers une religion plus conforme à la nôtre, et, en dépit de son éducation orangiste, il s'adonna, dans la pratique du ritualisme le plus avancé, aux usages catholiques : confession, communion fréquente, puis « messe » quotidienne. Sans jamais oublier le rôle de ministre de Dieu qu'il croyait fermement remplir, il sut vivre en ami et en conseiller toujours aimé, au milieu des *dockers*, des ivrognes, du rebut le plus gangrené du pavé londonien. Ce n'est pas un mince mérite que de glisser une parole de relèvement, dicter un conseil de morale, faire épanouir une pensée de foi dans de telles âmes, à travers la puante atmosphère des pipes et des haillons graisseux, dans la vulgarité des chants populaires dont s'emplissait son presbytère. Le « Père » Dolling ne ressemble sans doute guère à ces hommes si admirablement pondérés dans l'accord de toutes les vertus qu'on nomme saint Vincent de Paul, ou même M. Planchat; mais il y aura cependant, pour l'homme d'œuvres et l'ecclésiastique catholique, intérêt, et, j'oserai le dire, édification à étudier cette vie si généreusement dévouée et si intimement animée de la sainte charité. La faiblesse de la position de l'anglicanisme apparaît aussi dans ces pages où l'absence d'une autorité dogmatique efficace et d'une hiérarchie solidement coordonnée fait si vivement sentir l'instabilité doctrinale et le caractère précaire d'une Église détachée du tronc de l'unité romaine.

G. Péries.

Courtes Pages, par le marquis Costa de Beauregard. Paris, Plon-Nourrit, petit in-8 de 317 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le marquis de Beauregard, — une des meilleures plumes de notre temps, une plume qui a des reflets d'épée, — n'écrit aucun livre qui ne soit un acte d'apostolat au service des grandes causes aujourd'hui vaincues, mais non pas mortes, et c'est leur revanche qu'il prépare, en nous les faisant aimer, admirer, en nous soufflant au cœur le désir ardent de les défendre et de les venger. Et telle est bien l'inspiration de ces *Courtes Pages*. C'est une série d'histoires, de portraits, de souvenirs, où vibrent les douleurs, les épreuves, les gloires, les espérances de la religion et de la patrie. C'est *le Féodal*, fièrement dressé en face des petitesses et des platitudes d'aujourd'hui; c'est le sacrifice chrétien qui expie les erreurs de la jeunesse appliquée à de frivoles amours ;

c'est le pauvre *Gamin tragique* que « les richesses morales dont l'Université dispose » ne défendent pas contre les dégoûts de la vie ; c'est *le P. Dorgère*, ce grand serviteur de la France, qui ne laissa en mourant qu'une croix en deshérence, bientôt accrochée à la boutonnière de quelque couturier à la mode ; c'est *Kiki*, le charmant enfant, qui rêve, à sept ans, d'aller mettre au service des Boers la petite épée d'un enfant de France ; c'est une pauvre jeune femme, victime d'un mariage sans amour, et qui ne sait que faire de sa vie à vingt ans ; ce sont des *Résignés*, qui souffrent d'une souffrance sans espoir et dont la résignation sublime ne récolte que les quolibets et les mauvais soupçons des hommes incapables de se hausser au niveau de tant de vertus.

Je ne puis dire ici tout ce qu'on trouve dans ce beau livre. Mais il faut bien que je donne encore au moins les titres de quelques-uns des récits qui suivent : *Madeleine de la Miséricorde*, une repentie, bien près d'être une sainte ; *la sœur Angèle*, une triste victime des Mœrdès de M. Combes ; *la Terreur aux champs*, une étude pénétrante de l'oppression où gisent nos pauvres ruraux sous la botte de nos vainqueurs triomphants ; enfin et surtout ces *Souvenirs d'il y a trente ans*, journal de la campagne des mobiles de la Gironde sous le commandement de ce grand Français que fut Carayon Latour. Le livre se ferme sur ce récit dramatique où vibre le cœur de la France, ce cœur, pareil à celui de Jeanne d'Arc « qu'on retrouve durci, calciné parmi les cendres, mais toujours entier dans sa forme immortelle. » Et c'est de ce cœur que germeront les moissons triomphantes de l'avenir. Le livre du marquis Costa, par les souvenirs qu'il évoque, par les salutaires impressions qu'il fait naître, par les grands et touchants exemples qu'il met sous nos yeux, nous aidera à hâter l'aurore de ces jours bénis qui verront la résurrection de la France.

ÉDOUARD PONTAL.

Répertoire des sources historiques du moyen âge, par ULYSSE CHEVALIER. *Topobibliographie*. 1er-5e fascicules. A-S. Montbéliard, Société anonyme d'imprimerie montbéliardaise, 1894-1901, gr. in-8, col. 1-2663. — Prix : 9 fr.

En annonçant à nos lecteurs la fin de la première partie du *Répertoire* (t. LIII, p. 68), consacrée à la *Biobibliographie*, M. Achille Levavasseur semblait exprimer la crainte que la mise à exécution totale du plan grandiose conçu par M. le chanoine Chevalier ne fût bien pesant pour les épaules d'un seul homme et bien longue pour les limites étroites d'une seule vie humaine. Il aurait pu ajouter : surtout si cet homme — et c'est le cas de M. le chanoine Chevalier — ajoute à ce rude labeur la poursuite d'autres travaux d'érudition fort considérables, comme le *Repertorium hymnologicum*, comme la mise au point de la *Gallia christiana*, comme ces éditions de cartulaires et de textes

liturgiques ou comme ces études qui l'ont placé à l'un des premiers rangs de l'érudition française.

L'on est pénétré d'admiration et de reconnaissance devant cette vie consacrée à un labeur austère et fécond.

La *Topobibliographie* est appelée à rendre des services non moins précieux que la *Biobibliographie*. Nos lecteurs savent qu'ils peuvent chercher dans celle-ci l'indication des ouvrages, mémoires ou articles relatives à des personnages du moyen âge, c'est-à-dire ayant vécu depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'aux environs de l'an 1500.

La *Topobibliographie* leur fournira des renseignements analogues non pas seulement, comme le mot pourrait le faire croire, sur les lieux, mais à peu près sur tout ce qui ne rentre pas dans la biographie : sur les ordres religieux, par exemple, sur les mœurs, les coutumes, la liturgie, etc. On voit tout de suite de quelle utilité peut être pour le travailleur un pareil répertoire.

Quelques articles sont considérables : l'Allemagne a plus de 21 colonnes ; l'Amérique en a 6 ; l'Angleterre, 35 ; l'Autriche, 6 ; la Bavière, 5 et demie; la Belgique, 10; la Bible, 5; la Bourgogne, 6; la Bretagne, 8; les Conciles, 5 ; Constantinople, 7; les Croisades, 7; le Danemark, 7; l'Écosse, 11 ; l'Église, 14 ; l'Empire, 8; l'Espagne, 17; Florence, 11 ; la France, 73 ; Gênes, 7 ; la Grèce, 10 et demie ; la Hongrie, 7 ; l'Italie, 25 ; Liège, 8; la Lorraine, 7; Lyon, 13 ; Milan, 11 ; Naples, 8 ; Orléans, 7 ; les Papes, 19 ; Paris, 22 et demie ; le Portugal, 9 ; Rome, 22 ; Rouen, 9; la Russie, 10 et demie. Et chaque colonne comprend 93 lignes en petit texte.

La nécessité de fournir au lecteur un moyen de se retrouver assez aisément dans la masse de renseignements ainsi mis à sa disposition a fait adopter par M. le chanoine Chevalier l'excellent système d'introduire dans ces grands articles et dans tous ceux, tant soit peu développés, qui le comportent, des divisions et de grouper sous des rubriques spéciales, généralement les mêmes, les différentes références.

Le mot FRANCE, par exemple, comprend les divisions suivantes : *académies* ; — *archéologie* ; — *archives* ; — *armée* ; — *bibliographie* ; — *bibliothèques* ; — *biographie* ; — *civilisation* ; — *conciles* ; — *détails* ; — *documents* ; — *droit* ; — *économie* ; — *église*, avec une sous-section sur les origines chrétiennes et une autre sur les libertés de l'Église ; — *éloquence* ; — *épigraphie* ; — *finances* ; — *généralités* ; — *géographie* ; — *héraldique* ; — *institut* ; — *littérature* ; — *liturgie* ; — *marine* ; — *mélanges* ; — *monarchie* ; — *musique* ; — *noblesse* ; — *numismatique* ; — *origines* ; — *peintres* ; — *périodiques* ; — *relations* ; — *royauté, rois, reines* ; — *sigillographie* ; — *sources* ; — *universités*.

Le mot BIBLE nous offre une autre application de la même méthode ; les divisions en sont les suivantes : *bibliographie* ; — *littérature* ; — *ma-*

nuscrits ; — *périodiques* ; — *texte* ; — *traductions*, avec des subdivisions pour chaque langue.

Ces indications montrent combien M. le chanoine Chevalier s'est appliqué à rendre son répertoire d'un maniement facile et d'une utilité pratique. C'est aussi le même désir d'être utile qui l'a conduit à insérer dans son œuvre non seulement les mentions d'ouvrages imprimés, mais aussi de manuscrits. Nous ne suivrons pas quelques érudits dans la voie des critiques qu'ils ont adressées à ce sujet à l'auteur du *Répertoire*. Il est bien évident que, dans ces indications de manuscrits, il était condamné à demeurer fort incomplet ; mais il n'y a nul inconvénient, du moment que le lecteur est prévenu qu'il ne peut s'attendre à trouver ici l'indication de tout ce qui rapporte à un sujet donné ; plus on lui fournit d'indications et plus on lui rend service, et c'est le seul but que s'est proposé le savant auteur du *Répertoire*.

Assurément aussi les spécialistes relèveront dans telle ou telle partie de son œuvre des lacunes, des erreurs peut-être ; il est impossible qu'il en soit autrement dans une œuvre aussi énorme ; mais nous croyons n'être que juste en disant que M. le chanoine Chevalier approche autant qu'il était possible de la perfection. Il a droit à la reconnaissance de tous les hommes d'études ; et nous ne doutons pas qu'on fasse à la *Topobibliographie* le même honneur qu'à la *Biobibliographie*, aujourd'hui épuisée et dont l'infatigable érudit prépare une nouvelle édition.

E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Die Griechischen quellen des hl. Ambrosius in III « de Spiritu sancto », von THEODOR SCHERMAN. Munchen, Lentner, 1902, in-8 de XIII-105 p. — Prix : 3 fr. 75.

Par cette étude insérée dans la collection historique du séminaire de Munich, l'auteur complète son précédent travail : « La Divinité du Saint-Esprit. » — Il nous fait remarquer dans sa Préface l'importance des écrits de saint Ambroise, relativement à l'histoire de la théologie occidentale : c'est là que s'unissent le courant grec et le courant latin, spéculation et doctrine scripturaire.

Dans le présent travail sont tout spécialement recherchées les sources employées par l'évêque de Milan, et par là on peut conclure s'il y a lieu d'accepter l'allégation de Rufin, suivant laquelle saint Ambroise serait le plagiaire désigné par saint Jérôme. L'auteur arrive à une conclusion négative. Il la justifie en faisant voir, d'une part, que les livres de Didyme ont bien été mis à contribution, mais que, d'autre part, ces matériaux ont été réellement élaborés, et que la composition ambrosienne revêt un caractère vraiment personnel, original.

B. DE CARROY.

Doctrine spirituelle de saint Augustin, par l'abbé J. MARTIN. Paris, Lethielleux, 1901, in 18 de VIII-282 p. — Prix : 2 fr. 50.

On trouvera résumées, dans ce court mais substantiel volume, les idées

principales du grand évêque d'Hippone, relativement au *Principe de la vie surnaturelle* (la Grâce — ses rapports avec la liberté humaine : p. 30-52), — aux *Obligations de la vie religieuse* (Vœux, vertus, bon exemple...), — à l'*Union avec Dieu*. Le dernier sujet forme la matière du chapitre IV (p. 135-255), qui constitue un remarquable traité de philosophie religieuse. Nous le recommandons à tous ceux qui s'occupent d'ascétisme ou de mystique. Enfin le chapitre V traite des *Fins dernières*.

Ce volume, riche tissu de citations et de références précises, témoigne d'une laborieuse et longue étude de la doctrine augustinienne.

B. DE CARROY.

Philosophie de la prière, par I.-L. GONDAL, S. S. Paris, Bloud, 1902, in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*.) — Prix : 0 fr. 60.

Cet opuscule présente la prière comme « idée sublime, devoir sacré, action sainte. » Nature, nécessité et pratique de la prière ; en trois mots toute la philosophie de ce grand sujet. L'auteur fait preuve d'érudition et laisse volontiers la parole aux autres : Bossuet, Cousin, Milton, M. Olier, Guizot, J. Simon, Hettinger, etc... « Sûr du chemin, et satisfait du rôle de guide, il s'attarde à écouter et à regarder ; le spectacle est si beau, le concert si doux. »

B. DE CARROY.

Apologie du culte catholique, par l'abbé MOUSSARD. Paris, Bloud, 1903, in-8 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Symbolisme du culte catholique, par ANT. SAUBIN. Ibid., 1903, in-18 de 64 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

M. le chanoine Moussard expose la convenance, les avantages moraux, sociaux et artistiques et les beautés du culte catholique, puis, passant en revue les différentes manifestations telles que : sacrifice, sacrements, fêtes, culte rendu aux reliques et aux images, il fait ressortir l'intime connexité de ce culte si majestueux avec les dogmes augustes de notre foi. — M. Saubin, de son côté, envisage le temps liturgique, la signification des objets matériels servant au culte, et explique les principales actions en usage dans les fonctions et les cérémonies. — Ces deux petits livres se complètent heureusement.

G. P.

L'Enfant et la Vie, par HENRI BRÉMOND. Paris, Retaux, 1902, in-12 de XLIV-278 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre est l'œuvre d'un jésuite distingué, à qui la *Revue des Deux Mondes* a fait récemment accueil, sans dire d'ailleurs sa qualité, de crainte sans doute d'effaroucher ses lecteurs. C'est un recueil d'études ayant toute l'enfance pour objet : *Devant des portraits d'enfants* ; *l'Éducation par les contes* ; *la mère et la formation littéraire de l'enfant* ; *Remarques sur l'éducation du sens religieux* ; *Un prédicateur de collège*. C'est d'un protestant qu'il s'agit, ce qui prouve au moins que ce jésuite a l'esprit très large : *Le Roman d'un collégien* ; enfin un épilogue et des appendices. Tout cela est fort bien écrit et très intéressant. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur d'emprunter trop volontiers ses exemples à l'Angleterre ; mais comme le bon sens semble pour le moment exilé de France, sans doute n'a-t-il pas tort. On prend son bien où on le trouve. En tous cas, l'auteur a beaucoup de talent, il est jésuite, et à ces titres, il a droit à toutes nos sympathies.

ÉDOUARD PONTAL.

Vie spirituelle et Action sociale, par C. BOUGLÉ. Paris, Cornély, 1902, in-16 de 138 p. — Prix : 1 fr.

Faisant partie d'une *Bibliothèque républicaine* qui contient entre autres une édition populaire à vingt centimes des *Monita secreta, ou Secret des jésuites*, ce petit volume paraîtra grandement instructif à ceux qui voudraient se renseigner sur les idées qui ont cours chez certains membres de l'Université et dans les Universités populaires. Les sujets même de ces conférences ou discours sont révélateurs. Le jeune professeur de philosophie sociale à l'Université de Toulouse ne se contente pas de prêcher aux collégiens la joie saine par l'action, aux femmes l'amour de la paix et l'horreur de la guerre, de montrer aux travailleurs que l'émancipation mentale (vie spirituelle) sert l'émancipation matérielle, économique, et que la réciproque est vraie aussi ; il ne craint pas de prendre pour thèse l'anticléricalisme, la crise du libéralisme, la crise du patriotisme. Il ne trouve pas mauvais que l'anticléricalisme soit le centre de ralliement de son parti. « Les orateurs politiques ou les conférenciers des Universités populaires, lorsqu'ils sentent quelque flottement dans leur auditoire, s'empressent de le rassembler et le reprennent en main en le lançant sur le cléricalisme... Loin de moi, écrit M. Bouglé (p. 25), la pensée de blâmer cette tactique. Elle est de bonne guerre. » Et n'en use-t-il pas un peu lui-même lorsqu'il dit (p. 23) à un auditoire probablement populaire que la plupart de ceux qui vantent le retour au catholicisme sont mus par cette pensée que, si le peuple croyait, la vie serait plus commode pour la bourgeoisie ? Il estime (p. 67) que « l'on a eu raison d'armer nos gouvernements, représentants de la société laïque, contre ces groupements religieux dont l'organisation spéciale est une menace perpétuelle contre la liberté de tous. » Il affirme avec une tranquille assurance, — sans avoir l'air de songer que plus d'un lecteur jugera que sa formule est presque exactement le contrepied de la vérité, — que l'internationalisme vient des excès du nationalisme (p. 79). Et pourtant ce n'est pas, certes, un esprit dépourvu de culture, ni d'aspirations généreuses, ni d'idéal. Ce n'est pas sans inquiétude parfois qu'il se demande ce que les maîtres nouveaux de la cité démocratique feront des fleurs les plus délicates de l'ancienne culture. Aux anticléricaux qui négligent par trop leurs devoirs intellectuels, aux internationalistes aveugles ou égoïstes, aux particuliers qui font trop bon marché de la liberté d'autrui, il adresse de sages et discrets avertissements. Il a notamment d'excellentes pages (p. 36 et 54), et que M. G.-L. Fonsegrive (*Comment lire les journaux*,) ne désavouerait pas, sur les détestables habitudes d'un grand nombre de nos journaux. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Apostolat social. Les Œuvres du Rosaire au faubourg de Plaisance, par FRANÇOIS VEUILLOT. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de XI-171 p. — Prix : 2 fr.

Créer, dans l'un de ces faubourgs de Paris où de nombreuses et pauvres populations vivent absolument étrangères à l'Évangile, une colonie de missionnaires, un foyer de vie chrétienne, et le faire rayonner, en quelque sorte, par « un faisceau d'institutions sociales et charitables, qui viennent en aide à tous ceux qui souffrent, sans distinction de religion, et qui permettent à tous les hommes de bien, quelles que soient leurs croyances, de contribuer à une double action de bienfaisance et de régénération », voilà le but que se sont proposé et qu'ont atteint, à Plaisance, en une

douzaine d'années, M. l'abbé Soulange Bodin, maintenant curé de Plaisance, M. l'abbé Boyreau, qui l'a remplacé comme directeur des œuvres de Notre-Dame du Rosaire, et les collaborateurs qu'ils ont su animer de leur esprit. Comme quelqu'un qui a bien vu, qui n'a nullement, si l'on me permet cette expression familière, les yeux dans sa poche, et qui a profondément senti ce qu'il y a de poignant et de sublime en ce spectacle. M. François Veuillot expose tout ce qu'une charité ardente et clairvoyante a inspiré à cet admirable groupe d'apôtres modernes, depuis les œuvres d'assistance proprement dite, les patronages, l'institution si pratique d'une école ménagère pour les petites filles, jusqu'au cercle, aux conférences, aux institutions d'épargne et de prévoyance, aux coopératives de consommation et de production, à une tentative bien intéressante d'apprentissage professionnel. On trouve là des exemples aussi féconds, aussi beaux que ceux que peuvent offrir les Maisons du peuple ou même les *settlements* du monde anglo-saxon : et je vous assure que l'on n'y développe pas moins le sens de la responsabilité, l'initiative, l'intelligence et le caractère.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Allemagne et le Marché du monde, par le Dr JULIUS WOLF. Introduction et traduction par JOSEPH FRANCONIE. Paris, Giard et Brière, 1902, in-16 de 142 p. — Prix : 2 fr. 50.

A propos des discussions très vives que les droits sur les céréales déchaînent en Allemagne entre manufacturiers, commerçants, d'une part; et, d'autre part, agriculteurs, ou, comme on dit d'habitude, *agrariens*, M. Julius Wolf, professeur à l'Université de Breslau, examine des questions qui n'intéressent pas les seuls lecteurs germaniques. Il s'occupe de la concurrence de l'Amérique et du péril jaune. Comme moyen de défense, il propose un compromis entre une politique économique mondiale et une politique purement nationale, une sorte d'alliance de famille entre les peuples européens, d'abord l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et la Suisse, plus tard les Pays-Bas et les États des Balkans, plus tard encore l'Italie, la France, la Belgique.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Age de la pierre, par GEORGES RIVIÈRE. Paris, Schleicher, 1902, in-12 de 183 p., avec 26 figures et 4 planches. — Prix : 2 fr.

Ce petit livre de vulgarisation n'a pas de prétention à l'originalité. C'est une compilation empruntée principalement au livre de M. de Mortillet. *Le Préhistorique*, ainsi qu'à l'ouvrage de M. Cartailhac : *La France préhistorique*, qui datent déjà de quinze à vingt ans. L'auteur, ayant négligé de se tenir au courant des progrès de la science, se trouve en retard sur beaucoup de questions. C'est ainsi qu'il paraît ignorer les récentes découvertes concernant les temps préhistoriques de l'Égypte et l'emploi si répandu des instruments de pierre à l'époque pharaonique (p. 7).

Les questions géologiques sont traitées avec une incompétence qui fera sourire les spécialistes (p. 12). Relevons aussi, en passant, cette réflexion peu scientifique que les ossements de l'homme quaternaire sont rares parce que les anthropologues ont pu les confondre avec ceux des singes anthropoïdes ! (p. 52).

M. Georges Rivière parle avec assurance de ce qu'il appelle la « fable biblique » (p. 6) et des six mille ans que les dogmes religieux accordent, d'après lui, à l'espèce humaine (p. 21), confondant les dogmes avec les opi-

nions des commentateurs. Tous les hommes instruits savent que les dogmes n'ont rien de commun avec les systèmes de chronologie.

ADRIEN ARCELIN.

La Métallurgie, par U. LE VERRIER. Paris, Société française d'éditions d'art, s. d., petit in-8 carré de 278 p., avec 97 grav. — Prix : 5 fr.

La collection : *Bibliothèque des sciences et de l'industrie* vient de s'enrichir d'un livre très sérieusement composé, bien scientifique et pas ennuyeux du tout. Nous n'y avons trouvé ni inexactitude, ni explication approximative qui souvent fait naître des idées fausses. C'est donc un excellent ouvrage de vulgarisation scientifique que l'on peut mettre utilement entre les mains des jeunes gens et que les gens du monde liront avec fruit.

La chaleur étant presque toujours un agent indispensable à la réduction des minéraux, M. Le Verrier étudie d'abord la production industrielle de la chaleur, puis il aborde les généralités sur la réduction des minerais oxydés et sulfurés et le traitement par distillation. Dans chacun de ces chapitres les généralités sont suivies des applications les plus importantes, les procédés les plus nouveaux sont expliqués ; pas de longues descriptions d'appareils tenant une place inutile, mais des figures très claires et très précises. Le traitement par voie humide, particulièrement pour les métaux précieux ; l'affinage des métaux ; l'extraction des métaux rares ou réfractaires forment autant de chapitres intéressants. Toute une partie du livre s'applique à la métallurgie du fer ; rien n'a été oublié, depuis la méthode catalane jusqu'à l'étude des aciers chromés ou au manganèse. Une dernière partie est relative à l'étude de l'état actuel de la métallurgie ; les quelques dernières pages consacrées à l'avenir ne m'ont pas beaucoup plu, mais cela tient uniquement à des divergences d'opinion entre l'auteur et son critique. Cela ne retire donc rien de l'opinion excellente que nous avons du présent ouvrage.

É. CHAILAN.

Formulaire de mathématiques spéciales, *à l'usage des Écoles polytechnique, centrale, des mines, etc.* Paris, F.-R. de Rudeval, 1903, petit in-12 de 76 p. — Prix : 1 fr. 25.

L'auteur, trop modeste, n'a pas jugé à propos de signer ce recueil de formules. Pourquoi ? Toutes les formules principales sont bien groupées, clairement disposées ; les recherches sont faciles ; tous les débutants en mathématiques spéciales le consulteront souvent ; plus d'un ancien élève de nos grandes écoles qui, ayant abandonné l'étude des mathématiques, voudra s'y remettre, le prendra pour se rappeler des formules oubliées ; les blancs sont nombreux et permettent de faire telle addition convenant plus spécialement à une étude particulière. Tout est bien dans ce petit livre ; nous lui souhaitons de tout cœur le succès qu'il mérite. É. CHAILAN.

Fleurs historiques. *Les Amies de Louis XIII*, par P. DELATTRE. Paris, Téqui, 1902, in-12 de 352 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur nous prévient que les « deux séduisantes figures » dont il va esquisser les traits n'appartiennent qu'indirectement à l'histoire : nous serions donc mal venu de dire que son livre n'a aucun caractère scientifique et qu'il est composé de traditions beaucoup plus que de documents. Il y a pourtant des procédés auxquels on a peine à s'habituer : ce sont ces con-

versations du Roi avec ses dames d'honneur, ses officiers, ou même avec la Reine, qui sentent le roman d'Alexandre Dumas, et, quelque habilement qu'elles soient amenées, éveillent la défiance. Cela dit, les souvenirs sur Mlle de la Fayette à la Cour et au couvent, sur Marie de Hautefort, devenue la duchesse de Schomberg et mourant pleine de vieillesse et de bonnes œuvres, sont d'une lecture facile et moins inutile que bien d'autres, grâce aux nombreux personnages qu'évoque l'auteur en embrassant une période de cinquante années du XVIIe siècle. G. B. DE P.

La Comtesse de Bonneval. Lettres du XVIIIe siècle, par GUSTAVE MICHAUT. Paris, Fontemoing, 1903, in-12 de 100 p. — Prix : 2 fr.

C'est le prince de Ligne qui publia le premier les Lettres de la comtesse de Bonneval; rééditées par le bibliographe Barbier, elles ont donné à Lady Georgina Fullerton l'idée de son livre sur *la Comtesse de Bonneval*, qui a eu un grand succès, mais malheureusement mêlait l'imagination à l'histoire. C'est une étrange histoire en effet que celle de ce ménage qui ne fut réuni que dix jours, et c'est une étrange aventure que celle du comte de Bonneval. M. Gustave Michaut a entrepris, dans le petit volume que nous annonçons aujourd'hui, de la raconter suivant les données des documents les plus authentiques. Élégant, bien fait de sa personne, brave jusqu'à la témérité, intelligent, énergique, Bonneval joignait à ses grandes qualités un orgueil et un caractère indomptable qui en paralysait les effets. Sur mer comme sur terre, il s'était distingué de la façon la plus brillante ; en Italie il avait très efficacement coopéré aux victoires de Catinat et de Vendôme. Froissé par une lettre de Chamillard, il abandonna sa patrie et entra au service de l'Empereur. Condamné à mort en France pour cette désertion, il obtint néanmoins sa grâce en raison de sa vaillante conduite contre les Turcs, et c'est en venant à Paris pour l'entérinement de ses lettres de grâce qu'il épousa Mlle Judith de Biron. Dix jours après il retournait à Vienne et ne devait plus revoir sa femme de sa vie. Mais celle-ci, pleine d'admiration pour les qualités brillantes de son mari, ne voulant pas voir ou oubliant les vilains côtés de son caractère, s'était prise pour lui d'un amour qui ne fléchit jamais et qui éclate à chaque ligne des lettres qu'elle lui écrivait. Il avait beau la négliger, ne pas lui écrire, malgré ses instances, l'abandonner pour des rivales indignes ; elle continuait à l'adorer et à lui envoyer ces lettres qu'un fin connaisseur, Sainte-Beuve, a justement qualifiées de « délicates, discrètes, tendres, parfaites en tous points », et que M. Michaut nous a rendues avec tous les éclaircissements que Sainte-Beuve souhaitait. Bonneval eut beau pousser l'aveuglement jusqu'à se brouiller avec son protecteur, le prince Eugène, et, menacé d'emprisonnement par l'Autriche, s'enfuir en Turquie et se faire musulman, sa femme si bonne, si pure, si chrétienne, lui pardonne tout, ses infidélités, ses emportements, ses folies, même son apostasie. N'est-ce pas le cas de redire avec Pascal : « Le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas ! » M. DE LA ROCHETERIE.

La Franc-maçonnerie, secte juive (*ses origines, son esprit et le but qu'elle poursuit*), par J. BERTRAND. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p. (Collection *Science et religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Cette brochure a pour but de montrer l'influence du judaïsme dans la franc-maçonnerie. La langue y est juive, les doctrines sont dérivées du

Talmud, les chefs inconnus qui dirigent la société sont des juifs. Le mot d'ordre est donné par quelques loges exclusivement composées de juifs. Leur but, qui n'est pas toujours dissimulé, est de détruire le catholicisme et d'établir sur sa ruine la domination absolue des juifs.

Les autorités invoquées par l'auteur ne nous semblent pas être toujours d'une très grande valeur. Ainsi il ne nous paraît pas très prouvé qu'il y ait eu une première kabbale orthodoxe venant de Moïse et enseignant la trinité, l'incarnation, etc. Néanmoins, M. Bertrand présente un ensemble de faits qui méritent l'attention et qui ne sont que trop confirmés par des événements connus de tous. D. V.

Le Théâtre romain de Dougga, par le Dr CARTON. Paris, Impr. nationale, 1902, in-4 de 117 p., avec 18 planches et plans.— Prix : 10 fr.

L'ancienne ville de Thugga, en Tunisie, était surtout connue des archéologues et des touristes par son temple, son Capitole et un mausolée punique. M. le docteur Carton, avec un zèle infatigable, est parvenu à exhumer complètement le théâtre et à le reconstituer; déjà, auparavant, il avait pu signaler et décrire d'autres monuments de cette antique localité. Le théâtre, construit au temps de Marc Aurèle et de Lucius Vérus, était assez vaste pour contenir trois mille spectateurs. Les fouilles ont révélé plusieurs inscriptions intéressantes, des fragments de sculpture importants. Le lecteur examinera avec curiosité les planches représentant l'aspect des fouilles elles-mêmes, l'état des lieux tels que M. Carton les a trouvés et les restitutions qu'il propose. J. DE M.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Ernest LEGOUVÉ, doyen de l'Académie française et de l'Institut tout entier, né à Paris, le 14 février 1807, est mort dans cette même ville, le 14 mars 1903. Son grand-père, Jean-Baptiste Legouvé (né vers 1730, mort en 1782), avocat distingué au Parlement de Paris, avait aussi cultivé les lettres et même composé une tragédie. Son père, Gabriel Legouvé (1764-1812), fut l'un des littérateurs en renom de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe. Le poème intitulé : *Le Mérite des femmes* (1801) n'est pas encore oublié, et eut sur la carrière du fils de l'auteur une très sensible et très favorable influence. M. Ernest Legouvé, né dans le monde académique, y obtint aussi son premier succès littéraire. Il remporta en 1829 le prix de poésie à l'Académie française. La première partie de sa carrière fut consacrée principalement à la littérature dramatique, pour laquelle il conserva toujours un goût prononcé. Un drame, composé en collaboration avec Prosper Dinaux : *Louise de Lignerolles* (1840) lui fit goûter la joie d'un succès de durée. Sa collaboration avec Scribe lui en valut plusieurs autres, parmi lesquels le plus notable est celui de la pièce intitulée : *Adrienne Lecouvreur* (1849), dont Rachel interpréta le principal rôle. Sa tragédie de *Médée* (1854) obtint, grâce au talent de Mme Ristori, une véritable vogue dans la traduction italienne de Montanelli (1856). Un cours libre qu'il professa au Collège de France, en 1847, servit de point de départ au développement d'une autre aptitude de M. Legouvé, le don de la causerie oratoire, par laquelle il se créa dans la suite de sa carrière une nouvelle et très appréciable renommée de *conférencier*. Le sujet de son cours devint celui d'un ouvrage intitulé : *His-*

toire morale des femmes (1848, in-8; 8e édition, 1896, in-12). Sur la trace de son père, il se fit dès lors un domaine spécial d'études et de conférences sur la femme, ses qualités et son rôle dans la famille. M. Legouvé, dans ses communications orales avec le public, s'acquit en particulier la réputation d'un merveilleux *diseur* de vers et de prose. Cela le conduisit à publier un traité théorique : *L'Art de la lecture* (1877, in-12), qui a eu de très nombreuses éditions et est devenu quasi-classique. Élu membre de l'Académie française en 1855, il y occupa une situation de jour en jour plus influente. Il se plaisait, paraît-il, à faire sentir aux visiteurs que lui amenait fréquemment la concurrence des élections et des concours académiques, une pointe de malice inoffensive, qu'il était de mode, cela va sans dire, de considérer comme étant toujours infiniment spirituelle. Il prenait d'ailleurs, dit-on, avec une ardeur toute juvénile, jusque dans son extrême vieillesse, le parti des clients jugés par lui dignes de sa faveur. Il fut lui-même, dans ses derniers ans, l'objet d'une malice aimable, quand ses confrères lui firent soudain l'attribution du prix Jean Reynaud, comme pour récompenser sa longévité de bon exemple. M. Ernest Legouvé avait été, sous le second Empire, l'un des collaborateurs littéraires du *Siècle* de M. Havin ; mais il s'abstint toujours de toute manifestation politique et refusa en 1876 une candidature au Sénat, qui lui avait été offerte dans le département de Seine-et-Marne. Les fondateurs de nouveaux établissements d'État pour le développement de l'enseignement officiel des jeunes filles mirent ingénieusement à profit sa renommée héréditaire en lui faisant accepter la place de directeur des études à l'École normale de Sèvres (1881). Son influence personnelle ne put y être que bonne, car le *féminisme* de M. Legouvé, inséparable du culte des vertus de famille, n'avait, Dieu merci ! rien d'extravagant. Il honora ses derniers jours en s'associant publiquement au témoignage rendu par un grand nombre d'hommes éminents à la cause de la liberté religieuse, dont il n'admettait pas que les catholiques dussent être exclus. La modestie voulue de ses obsèques, si conforme à l'esprit chrétien, a montré que les sentiments de sa patriarcale et toujours verte vieillesse, entourée de soins pieux et d'hommages flatteurs, avaient été ceux d'un vrai sage. — Outre les ouvrages signalés dans la notice qui précède, nous rappellerons encore les publications suivantes de M. Legouvé : *Les Pères et les enfants au* XIXe *siècle* (1867-1869, 2 vol. in-12); — *Soixante ans de souvenirs* (1886-1887, 2 vol. gr. in-8) ; — *Théâtre complet*, (1887-1889, 3 vol. in-12) ; — *Fleurs d'hiver, fruits d'hiver. Histoire de ma maison* (1890, in-12); — *Épis et bleuets. Souvenirs biographiques* (1892, gr. in-8) ; — *Dernier Travail, Derniers Souvenirs* (1898, in-12). M. S.

— Nous apprenons la mort de M. Édouard Cat, professeur agrégé d'histoire et de géographie à l'École des lettres d'Alger, ancien inspecteur d'Académie. M. Cat a publié d'intéressants ouvrages, particulièrement sur les grands explorateurs. Nous citerons : *Vie, gloire et disgrâces de Christophe Colomb* (Paris, 1882, in-12) ; — *Les Grandes Découvertes maritimes du* XIIIe *au* XVIe *siècle* (Paris, 1882, in-12) ; — *Charles-Quint* (Paris, 1883, in-12) ; — *Un Coin de l'Algérie* (Paris, 1883, in-12); — *Les Premiers Explorateurs de l'Amérique* (Paris, 1883, in-16); — *Les Grands Voyages* (Paris, 1883, in-18) ; — *Découvertes et explorations du* XVIIe *au* XIXe *siècle* (Paris, 1884, in-12) ; — *Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalo de Ayora, suivi de fragments inédits de sa Chronique* (Paris, 1890, gr. in-8) ; — *Notice sur la carte de l'Ogooué* (Paris, 1890, in-8) ; — *Précis de l'histoire de l'Algérie française* (Alger, 1890, in-16).

— Un autre membre de l'Université, bien connu par ses travaux, M. François-Léon Crouslé, vient de mourir à 73 ans. M. Crouslé était né

à Paris le 29 mai 1830. Après avoir terminé ses études classiques au lycée Charlemagne, il se fit recevoir en 1850 à l'École normale supérieure. Nommé en 1856 professeur de rhétorique au lycée Napoléon, puis devenu docteur ès lettres en 1863, nous le retrouvons en 1874 maître de conférences de langue et de littérature française à l'École normale supérieure. Quelque temps après il suppléa Saint-René-Taillandier dans sa chaire d'éloquence française à la Faculté des lettres de Paris, et en 1879 il était admis à lui succéder comme titulaire. M. Crouslé a publié, entre autres ouvrages : *Lessing et le Goût français en Allemagne*, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris (Paris, 1864, in-8) ; — *De L. Annaei Senecae naturalibus quaestionibus*, thèse (Paris, 1864, in-8) ; — *Eléments de la grammaire française rédigée pour les premières classes* (Paris, 1884, in-12) ; — *Grammaire de la langue française. Cours élémentaire* (Paris, 1888, in-12) ; — *Exercices sur la grammaire française. Cours élémentaire, moyen et supérieur* (Paris, 1888-89, in-12), avec J. Cordelet ; — *Petite Grammaire de la langue française, avec de nombreux exemples, des questions et des exercices variés* (Paris, 1889, in-12) ; — *Éléments de versification française. Annexe à la grammaire, cours supérieur* (Paris, 1891, in-12) ; — *Questions sur la réforme de l'orthographe* (Paris, 1893, in-8) ; — *Du Pessimisme dans la poésie* (Paris, 1894, in-8) ; — *Fénelon et Bossuet. Études morales et littéraires* (Paris, 1894-1895, 2 vol. in-8), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *La Vie et les œuvres de Voltaire* (Paris, 1899, in-8). De plus M. Crouslé a traduit en français : *De la Nature*, de Lucrèce, et *la Marmite*, de Plaute ; il a donné une nouvelle édition de la traduction de l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère par Mme Dacier ; enfin il a revu et annoté la *Dramaturgie de Hambourg*, de Lessing, traduite en français par E. de Suckau. M. Crouslé collaborait également à diverses revues telles que la *Revue générale*, la *Revue de l'instruction publique*, etc.

— M. Louis Audiat, historien et archéologue distingué, né à Moulins en 1832, est mort à Saintes le 5 janvier. C'est par deux volumes de poésie : *Poésies* et *Poésies nouvelles* (Moulins, 1852-1854) qu'il débuta dans la carrière des lettres. Professeur au collège de la Rochefoucauld (Charente) en 1854, il passa ensuite au collège de Chinon, puis, en 1858, au collège de Saintes. Licencié ès lettres en 1861, il fut nommé professeur de rhétorique en 1863, bibliothécaire de la ville de Saintes le 31 décembre 1866, enfin archiviste en 1869. On doit à M. L. Audiat la création, à Saintes, d'un très riche musée gallo-romain, — la reconstitution de la bibliothèque incendiée en 1871 et qui compte aujourd'hui 35 mille volumes, — l'érection d'une statue à Bernard Palissy, et de monuments commémoratifs rappelant le souvenir des grands hommes ou des évènements importants de l'histoire de la Saintonge. — En 1874, il fondait en en prenant la présidence, la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis qui, sous sa direction, a publié trente-deux volumes in-8 de textes inédits et 20 volumes formant la collection de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*. Ce périodique, si justement estimé, a consacré à M. Louis Audiat un numéro entier (celui du 1er mars dernier), auquel nous renvoyons nos lecteurs. Ils trouveront là les détails les plus intéressants et les plus précis sur l'existence si bien remplie de ce savant très regretté, qui fut un homme de devoir, d'un caractère antique et un chrétien sans défaillance. Bornons-nous à rappeler un certain nombre de ses travaux dont la liste, autrement complète, est donnée dans le n° précité de la *Revue de Saintonge et d'Aunis* (p. 131-135) : *La Réforme et la Fronde en Bourbonnais* (Moulins, 1867) ; — *Bernard Palissy* (Paris, 1868, in-18), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *États provinciaux de Saintonge, étude et*

documents inédits (Niort, 1870, in-8) ; — *Épigraphie santone et aunisienne* (Paris, 1871, in-8) ; — *Entrées royales à Saintes* (Paris, 1875, in-8) ; — *Études, documents et extraits relatifs à la ville de Saintes* (Saintes, 1876, gr. in-8) ; — *Saint-Eutrope et son prieuré, documents inédits* (Paris, 1877, gr. in-8) ; — *Fondations civiles et religieuses en Saintonge, documents inédits* (Tours, 1878, in-8) ; — *Essai sur l'imprimerie en Saintonge et en Aunis* (Paris, 1879, in-8) ; — *Brouage et Champlain* (1879, in-8) ; — *Documents pour l'histoire des diocèses de Saintes et de la Rochelle* (Pons, 1882, in-8) ; — *L'Abbaye de Notre-Dame de Saintes, histoire et documents* (1884, in-8) ; — *Saint Vincent de Paul et sa congrégation à Saintes et à Rochefort* (1885, in-8) ; — *Saint Eutrope, premier évêque de Saintes, dans l'histoire, la légende et l'archéologie* (1886, in-8) ; — *Un Déporté évêque de Saint-Brieuc, Mathias Legroing de la Romagère* (1887, in-8) ; — *Notes sur l'instruction primaire en Saintonge-Aunis avant 1789* (Paris, 1891, in-8) ; — *La Terreur en Bourbonnais* (Moulins, 1883-1893, 2 vol. in-8) ; — *Les Fêtes de Samuel Champlain à Saintes, Rochefort et la Rochelle* (1893, in-8) ; — *Le Diocèse de Saintes au* XVIII*e siècle. Hôpitaux, communautés religieuses, abbayes* (Paris, 1894, in-8) ; — *Deux Victimes des septembriseurs. Pierre-Louis de la Rochefoucauld, dernier évêque de Saintes et François-Joseph, son frère, évêque de Beauvais* (Lille, 1897, gr. in-8) couronné par l'Académie française ; — *L'Instruction primaire, gratuite, laïque et obligatoire en Saintonge-Aunis avant 1789* (Paris, 1897, in-8). M. Louis Audiat a aussi publié : *La Saintonge et ses familles illustres. De Santonum regione et illustrioribus familiis, par Nicolas Alain*, réimpression de l'édition de 1598, avec traduction, notices et notes (Bordeaux, 1889, in-8), et, en collaboration avec B. Fillon, les *Œuvres de Bernard Palissy* (2 vol. in-8). Enfin, sans compter la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, il a collaboré à de nombreux périodiques, parmi lesquels nous rappellerons la *Revue des provinces*, la *Revue de Paris*, la *Revue historique et nobiliaire*, la *Revue des questions héraldiques*, la *Quinzaine*, *la Nature*, le *Bulletin monumental*, la *Revue des questions historiques*, le *Polybiblion*, etc.

— M. René-Victorien LOTTIN DE LAVAL, qui vient de mourir à Bernay (Eure), à l'âge de 93 ans, était né à Laval en 1815. Il avait commencé par écrire des romans fort oubliés aujourd'hui, tels que *Andalousia, ou la Perle des Andalouses* (Paris, 1842, 2 vol. in-8), et *les Comtes de Montgommery*, roman historique (Paris, 1842, 2 vol. in-8). A partir de 1830, il entreprit diverses expéditions scientifiques en Sicile, en Grèce, en Asie Mineure, en Egypte et au Sinaï, au cours desquelles il rassembla de belles collections d'inscriptions et de bas-reliefs, qui se trouvent maintenant au Musée du Louvre. A la suite de ces voyages, M. Lottin de Laval a publié divers ouvrages dans lesquels il a donné les résultats de ses découvertes, par exemple : *Voyage dans la péninsule arabique du Sinaï et l'Égypte moyenne. Histoire, géographie, épigraphie* (Paris, 1855-59, in-4) ; — *Voyage dans la péninsule du Sinaï* (Paris, 1860, in-12). De plus, il avait publié dans différentes revues, des articles et des rapports sur les antiquités de l'Asie, les ruines de Ninive, etc. Enfin il avait composé pour les explorateurs et épigraphistes un volume intitulé : *Manuel complet de lottinoplastique. L'Art du moulage de la sculpture en bas-relief et en creux mis à la portée de tout le monde sans notions élémentaires, sans apprentissage d'art, précédé d'une histoire de cette découverte* (Paris 1857, in-32).

— La Suisse vient de perdre un de ses plus remarquables historiens en la personne de Dr. Heinrich KELLER, mort à Zurich, au commencement de mars. Quoique absorbé par des affaires commerciales, puisqu'il dirigeait une importante papeterie, M. Keller n'en était pas moins arrivé à être l'homme

qui connaissait le mieux la littérature, les œuvres artistiques, l'archéologie, l'histoire et les généalogies du canton et de la ville de Zurich. Ses publications sur les antiquités de la région sont nombreuses. C'est lui qui a dirigé les fouilles entreprises dans le canton du Tessin et qui a rédigé le catalogue des médailles réunies dans le Musée national suisse. Il était un des rédacteurs les plus importants de l'*Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*, et il avait contribué pour une large part à la publication des *Stadtbücher* et de *Urkendenbücher* de Zurich.

— Dr. George Granville BRADLEY, mort le 14 mars à 81 ans, enseigna pendant de longues années et d'une façon des plus remarquables dans divers collèges de l'Université d'Oxford. Il avait composé pour ses élèves : *Aids to Latin Prose Composition*. Après avoir été l'élève et l'ami du doyen Stanley, dont il publia en 1883 les *Recollections* et dont il a aidé à rédiger la Vie, il lui succéda comme doyen de Westminster. Outre les ouvrages cités, il en laisse deux autres qui ont eu plusieurs éditions : *Lectures on the Book of Job* et *Lectures on Ecclesiastes*.

— On annonce encore la mort de MM. : Edmond ALIX, docteur ès-sciences, membre de nombreuses sociétés savantes, anciennement professeur à l'Institut catholique de Paris, puis à celui de Lille ; — Maurice D'ANGELY, docteur en droit ; — ARNOULD, ancien élève de l'École normale, professeur de seconde au lycée Janson-de-Sailly ; — l'abbé Jacques BLIN, professeur au petit séminaire de Saint-Lô (Manche) ; — Léonce DE BOISSARD DE PRÉMAGNY DE GLANVILLE, membre de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure et de la Société française d'archéologie, directeur de l'*Association normande*, mort récemment à Rouen, à 96 ans, lequel laisse de nombreuses et remarquables monographies sur l'archéologie et l'histoire de la Normandie ; — Charles DE CARBONNIÈRES, félibre mayoral ; — EDET, professeur de rhétorique, au lycée Henri IV, chargé de conférences à la Faculté des lettres de Paris, qui laisse une *Histoire sommaire de la littérature grecque* (Paris, 1887, in-12) ; — Joseph FABRE, auteur de l'ouvrage qui fait autorité : *Dictionnaire de cuisine pratique et d'hygiène alimentaire* ; — Alfred FONTAINE, directeur politique du *Petit Provençal* ; — GRAPPIN, principal du collège d'Autun ; — Camille LEBLANC, membre de l'Académie de médecine ; — DE MAGALLON, ancien président de l'Académie d'Aix ; — Élie MASSENAT, archéologue, lequel laisse, entre autres ouvrages : *Les Stations de l'âge du renne dans les vallées de la Vésère et de la Corrèze* (Paris, 1889, in-4), en collaboration avec le Dr Paul Girod ; — le Dr MERLE, ancien président de la Société de médecine et de chirurgie de la Rochelle ; — PÉLICIER, archiviste départemental de la Marne ; — Aurélien VIVIC, auteur de travaux fort estimés sur l'histoire de Bordeaux et de la province de Guyenne.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Nicholas BEETS, écrivain hollandais, ancien professeur à Heemstede et à Utrecht, dont les études de mœurs, analogues à celles de Charles Dickens, ont eu du succès ; — Maria Alinda BRUNAMONTI, femme de lettres italienne, auteur de poésies diverses, morte le 4 février, à Pérouse, à 61 ans ; — Dr. Carlo GALLOZZI, professeur de chirurgie italien, mort à Naples, le 11 février ; — Dr. GEZA GERLOCZY, professeur d'histoire du droit, mort à Kaschau, le 25 février ; — Dr. George JAMIESON, ministre protestant anglais, mort récemment à Aberdeen, à 88 ans, lequel laisse divers ouvrages de philosophie et de théologie, tels que : *The Essentials of Philosophy* (1857), *Discussions on the Atonement* (1887), etc. ; — Heinrich KÖHLER, professeur de l'art antique et de l'art de la Renaissance à l'École supérieure technique de Hanovre, mort le 20 février, à 74

ans ; — Dr. Bronislaus LACHOWICZ, professeur de chimie autrichien, mort à Lemberg, le 25 février, à 49 ans ; — Charles Godfrey LELAND, écrivain et poète américain ; — Max LÜNDNER, journaliste et écrivain allemand, rédacteur à la *Straasburger Post*, auteur d'un certain nombre de drames qui ont eu un vif succès ; — Wilhelm Meyer LUTZ, musicien d'origine allemande, organiste de la cathédrale de Saint-George en Angleterre, chef d'orchestre du théâtre de la Gaîté de Londres, mort à 55 ans, lequel laisse diverses opérettes, dont quelques-unes sont devenues populaires, telles que *Blonde et Brunette*, *Zaïda*, etc. ; — Dr. Antoine PUCHTA, professeur de mathématiques, mort récemment à Czernowitz ; — Don José PUIGGARI Y LLOBET, avocat, directeur des archives municipales de Barcelone, membre de l'Académie royale des belles-lettres de cette ville et de plusieurs autres sociétés savantes d'Espagne, mort le 11 mars, à Barcelone, à 82 ans ; — William REA, compositeur anglais de talent, ancien organiste de la « Corporation » de Newcastle-sur-Tyne, qui laisse un assez grand nombre de morceaux de musique pour piano et orgue ; — le Chevalier Karl VON SCHERZER, géographe connu, mort le 20 février, à Görz, à 82 ans ; — Dr. Alexis SCHMIDT, écrivain allemand, mort le 24 février, à Friedenau, près de Berlin, à 85 ans ; — Gottfried SCHWAB, poète bavarois, mort le 2 mars, à Munich, à 54 ans ; — Gustave STORM, professeur et historien norvégien, mort le 23 février, à Christiania ; — Eugène TRAUNCHEFELS, conseiller aulique et historien russe, mort récemment à Kronstadt, à 70 ans ; — Max REICHSRITTER VON WOLLSTRIZL-WOLFSKRON, géologue autrichien, auteur d'ouvrages sur l'industrie minière, mort le 18 février, à Innsbruck.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 27 février, M. Ph. Berger parle d'une nouvelle inscription funéraire découverte par le P. Delattre. — Il lit ensuite un travail sur cinq inscriptions samaritaines que le P. Rouzevalle a découvertes à Damas, et dans lesquelles M. Berger reconnaît des fragments de la Bible. — M. Omont signale un plagiat littéraire très caractérisé, remontant au XIIe siècle et concernant une vie de saint Willibrod dont le texte original est d'Alcuin. — M. Clermont-Ganneau présente la photographie d'une statue d'homme debout, sans barbe, qu'il croit pouvoir identifier avec le Jupiter d'Héliopolis. — M. Perrot annonce que M. le duc de Loubat vient de consacrer aux fouilles de Délos une troisième somme de dix mille francs. M. Aymonier entretient l'Académie de ses conclusions sur la fausseté des Annales du Cambodge, rédigées, selon lui, au XVIIe siècle, et contraires à la vérité historique que contient seule la lecture des monuments. — Le 6 mars, M. Perrot a lu, au milieu d'une vive émotion, la dépêche annonçant la mort de M. Gaston Paris. — Le 13 mars, M. d'Arbois de Jubainville parle d'une épitaphe gallo-ligure, trouvée dans le département du Rhône. — M. Héron de Villefosse fait part de l'état des fouilles entreprises par le P. Delattre à Carthage, qui ont mis à jour les murs de l'amphithéâtre de cette ville ; il décrit des inscriptions ayant trait à une corporation de gladiateurs. — M. Sénart commente le mot *nirvâna* et lui donne le sens de délivrance finale de la transmigration. — M. Wallon lit une lettre du président de la *Royal Asiatic Society* au sujet de la mort de M. Gaston Paris. — Le même académicien dépose l'ouvrage de M. le chanoine Dunand sur Jeanne d'Arc. — M. Clermont-Ganneau présente des photographies nouvelles du tombeau découvert aux environs de Tripoli de Barbarie, et montrant la lionne Mithriaque. Il indique ensuite de nouvelles interprétations pour des inscriptions grecques provenant de la province de Pont et de Gérasa. — MM. le

docteur Capitan et l'abbé Breuil présentent les reproductions de grandeur d'exécution, des peintures découvertes dans la grotte de Font-de-Gaume (Dordogne), et représentant des rennes, des mammouths de l'époque quaternaire magdalénienne. — M. Havet commente divers passages de Plaute. — Le 27 mars, M. Perrot présente, de la part de M. Murray, l'ouvrage que celui-ci vient de publier sur les *Sculptures du Parthénon*.— M. Th. Reinach fait une communication à propos d'un nôme citharodique de Timothée, *les Perses*, remontant au ve siècle av. J.-C. — M. E. Rivière parle de la découverte, dans une sablière parisienne, de fragments de poteries romaines et d'ossements marqués de chiffres romains. — M. Serruys donne communication d'un travail sur l'*élément verbal dans la composition lyrique des Grecs*.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 28 février, M. Boutroux lit deux mémoires de M. le professeur Budin, sur la mortalité infantile et sur les enfants débiles. — M. Levasseur présente le livre de M. Sayous sur *la Crise allemande (1901-1902), le charbon, le fer et l'acier*.— M. Glasson, au cours d'une discussion ouverte sur les causes qui peuvent influer sur les naissances, développe l'opinion que le partage égal n'est pas nécessairement un élément restrictif de la natalité. — M. de Courcel dit que les charges résultant pour la famille des droits de succession et des impôts entravent les progrès de celle-ci. — Le 7 mars, M. Frédéric Passy résume la question de la natalité à laquelle il attribue surtout une cause morale, le goût du bien-être. — Le 14 mars, M. Glasson présente l'ouvrage de M. Moreau : *Pour le régime parlementaire*. — M. Gréard présente l'histoire de la maison d'Estouteville, par M. G. de la Morandière. — M. Boutroux présente les *Essais de philosophie générale*, par M. Ch. Dunan. — M. Donial présente *la Grande Peur*, par M. Fr. Mége. — M. Baguenault de Puchesse donne lecture d'un mémoire sur les négociations de Catherine de Médicis après la journée des barricades (mai-juin 1588). — M. Débidour donne connaissance d'une étude sur la campagne de Grèce et le siège de l'Acropole d'Athènes, en 1827, d'après une correspondance inédite du général Fabvier.

Congrès. — L'Association catholique de la jeunesse française organise pour les 7, 8, 9 et 10 mai prochain, à Châlon-sur-Saône, un congrès sur les syndicats. Voici les principales questions qui seront traitées par le congrès : Le Syndicat, condition nécessaire de l'organisation du travail et des réformes ouvrières. — Où en sommes-nous au point de vue syndical? — Obstacles au développement du mouvement syndical. — Le Fonctionnement d'un syndicat et ses divers services. — Les Syndicats agricoles. Les groupes ruraux de la jeunesse catholique et les syndicats agricoles. — Concours que la jeunesse catholique doit apporter au développement du mouvement syndical. — Pour tous renseignements, s'adresser à M. l'abbé Mury, secrétaire général du comité d'initiative, bureaux du *Semeur*, à Autun, ou à M. Charles Gallet, délégué général de l'Association, 76, rue des Saints-Pères, Paris, VIIe.

Le Monde judiciaire dans Balzac. — En 1894, presque sous le même titre : *La Magistrature et le Monde judiciaire dans la « Comédie humaine » de Balzac*, M. Paul Boyer, avocat général, a prononcé un remarquable discours à l'occasion de la rentrée de la Cour d'appel de Nîmes. Ce magistrat avait été lui-même précédé dans le sujet par son collègue de Douai, M. Joseph Blondel, dont nous devons rappeler le discours de rentrée (1887) intitulé : *Du Droit et de la procédure dans Honoré de Balzac*. Il semblait ainsi que tout

fût dit sur la matière au point de vue spécial auquel les juristes peuvent se placer. Ce n'a pas été l'avis de M. Henry Bréal, avocat à la Cour d'appel de Paris, qui, dans un discours prononcé à l'ouverture de la Conférence des avocats, est revenu fort heureusement sur le sujet en évoquant à nouveau *le Monde judiciaire dans Balzac* (Paris, imp. Alcan-Lévy, in-8 de 60 p.). L'œuvre du maître, pour la troisième fois, est fouillée dans ses rapports les plus saillants avec la « chicane. » Tous les balzaciens ne pourront pas posséder dans leur collection le travail de M. Bréal ; mais ils pourront s'en consoler à peu près en se procurant le n° du 11 décembre 1902 de la *Gazette des tribunaux* qui le reproduit en entier, sauf les notes. A propos de ces notes, nous exprimerons le regret que l'auteur, — au lieu de se servir, comme il l'a fait, d'un mot ou d'un fragment de phrase pris dans une page, et qu'il faut rechercher assez péniblement, — n'ait pas adopté un chiffre pour appel, ainsi qu'il est d'usage : c'eût été plus simple et plus clair. — De cette étude intéressante, il convient de détacher une pensée de Balzac et une réflexion de l'auteur. Voici la première (p. 19), que nous livrons aux méditations des détracteurs systématiques de la magistrature : « Se défier de la magistrature, c'est un commencement de dissolution sociale. Détruisez l'institution, reconstruisez-la sur d'autres bases... mais croyez-y ! » — Quant à la réflexion de M. Bréal, tout le monde sera d'avis qu'elle a été faite à propos de certain juge célèbre par ses jugements excentriques. Citons : « Le juge, même lorsqu'il se croit un grand homme, se laissant guider par l'équité, c'est la porte ouverte à l'arbitraire, à toutes les influences, à toutes les erreurs. Mieux vaut peut-être, pour la vie d'une nation, des magistrats moins parfaits, mais respectueux de lois inflexibles, que les revirements alternatifs de consciences supérieures errant au gré de leur inspiration dans les vagues espaces d'une équité indéfinie. » — Maintenant M. H. Bréal nous permettra de lui dire que (p. 10) il pousse un peu trop au noir le très bref tableau qu'il nous présente de la fin de Balzac. Balzac ne mourut pas si seul, si ruiné, si abandonné qu'il le prétend. Sans doute, sa femme ne se trouvait pas au chevet de l'illustre écrivain agonisant, mais sa mère y était (M. Bréal le déclare lui-même) ; présents également sa sœur et son beau-frère (M. et Mme Surville) (Voir *Choses vues*, de V. Hugo). Puis, le « misérable logis de banlieue » où la mort saisit Balzac n'était autre que ce qui restait alors de l'hôtel Beaujon, rue Fortunée, « dont il s'était fait, dit Hugo, un charmant petit hôtel ayant porte cochère sur l'avenue Fortunée. » En épousant Mme Hanska, le romancier était devenu riche. Détails accessoires peut-être, mais qu'il nous a paru utile de rappeler ici.

Travaux de la Smithsonian Institution de Washington. — La Smithsonian Institution, chargée des collections du Musée national des États-Unis à Washington, publie ses travaux destinés à l'instruction de l'humanité sous quatre formes spéciales, savoir : *Rapports annuels, Comptes rendus, Bulletins* et *Circulaires*, tous de format in-8, sauf certains Bulletins spéciaux, dont le texte et les planches ont nécessité le format in-4 : 1° *Les Rapports annuels*, paraissant depuis 1881. Ils contiennent les rapports des fonctionnaires du Muséum au sujet du fonctionnement des collections, puis une série de travaux monographiques, décrivant ces collections elles-mêmes, le tout copieusement illustré d'excellentes photogravures. Dans le Rapport pour 1900, que nous venons de recevoir, nous notons un excellent travail de M. Hippisley sur *la Porcelaine chinoise*, superbement illustré par 21 pl. reproduisant les plus beaux spécimens de la collection, comprenant 438 pièces, décrites séparément. Puis le travail aussi remarquable de M. Wirt Tassin sur la *Collection des pierres précieuses* et celle des *Météorites*.

— 2° *Les Comptes rendus* (Proceedings). Vingt-trois volumes ont déjà paru annuellement depuis 1878, contenant 1240 mémoires techniques sur les collections du Musée. Les nos 23 et 24, publiés en 1900 et 1901, contiennent respectivement 952 et 971 pages. Nous y remarquons de nombreuses diagnoses de poissons, d'insectes, de coquilles, la plupart du Japon ou d'Amérique, le tout illustré d'excellentes gravures et de cartes. — 3° *Les Bulletins*, paraissant en volumes depuis 1875. Celui de 1902 porte le n° 51. Ils forment une série de savantes monographies, décrivant de grands groupes zoologiques, donnant des listes bibliographiques signées d'éminents naturalistes, les rapports de missions scientifiques spéciales, etc. Le n° 50, paru en 1901 et 1902, décrit (2 vol. de 715 p., XX pl. et 834 p. et XXII pl. avec figures schématiques), les oiseaux de l'Amérique du nord et du centre. Cet énorme travail est l'œuvre du conservateur de la section ornithologique, M. Robert Ridgway. Le n° 51 (1902) donne la liste de toutes les publications du Muséum des États-Unis depuis 1878. Il sera très utile aux gens d'étude, spécialement aux naturalistes. — 4° *Les Circulaires* du Muséum national des États-Unis paraissent depuis 1881. On en compte déjà 50. Ce sont des instructions aux conservateurs du Muséum touchant les collections, leur classement, leur conservation, etc. Ces travaux ne sont pas dans le commerce, les gros volumes des Rapports et du Bulletin sont distribués gratuitement aux Bibliothèques et aux membres du Congrès. Les monographies des Comptes rendus, imprimées en tirages à part, sont également données aux savants qui en font la demande et aux personnes dont les travaux spéciaux sont connus et qui peuvent en avoir besoin. C'est ainsi que nous avons sous les yeux sept brochures tirées des *Bulletins* de 1895, 1899 et 1901, qui sont des *Instructions pratiques* pour la collection et la conservation des insectes, des minéraux, des roches, des plantes, des fossiles, de certaines mouches et des mammifères. Elles sont illustrées de figures explicatives et signées par les conservateurs des différentes sections du Musée. Elles ne dépassent pas une vingtaine de pages, d'ailleurs non numérotées. Tout cela constitue une énorme somme de travail des plus utiles aux naturalistes et aux savants en général, auxquels nous sommes heureux de pouvoir signaler ces très intéressantes publications grâce à l'envoi qui nous en a été fait.

Paris. — M. Félix Guillon, auteur d'une *Étude historique et biographique sur Guillaume de Lorris*, parue en 1881, vient de donner, comme suite à ce travail, un volume intitulé : *Jean Clopinel, dit de Meung. Le Roman de la Rose considéré comme document historique du règne de Philippe le Bel* (Paris, A. Picard et fils ; Orléans, Loddé, in-8 de XII-223 p.). La thèse, soutenue par M. Guillon avec conviction et hardiesse, est qu'il faut voir dans le *Roman de la Rose* (partie de Jean de Meung), comme un reflet de la société au temps de Philippe le Bel ; et cette thèse elle-même s'appuie sur cette autre, présentée en appendice (p. 188-196), que, contrairement à l'opinion généralement admise, Jean de Meung a continué l'œuvre de Guillaume de Lorris non au temps de sa jeunesse, vers 1275 ou 1280, mais dans les dernières années de sa vie, entre 1296 et 1305, date de sa mort. On trouvera, dans ce livre, à propos des idées religieuses, politiques et sociales de Jean de Meung, certaines opinions très aventureuses que ce ne serait peut-être pas ici le lieu de discuter, mais sur lesquelles nous faisons toutes réserves ; avec le chapitre VIII, consacré aux « prosateurs et poètes qui, depuis le XIII° siècle jusqu'à nos jours ont fait mention du *Roman de la Rose*, et de ses deux auteurs » (p. 171-187), nous sommes sur un terrain plus solide.

— Que sont les « documents inédits » que publie M. Édouard Champion,

dans son opuscule sur les *Idées politiques et religieuses de Fustel de Coulanges* (Paris, H. Champion, in-8 de 30 p.)? D'abord un article aigre-doux de Louis Ménard à propos de *la Cité antique*, de Fustel de Coulanges; puis une lettre de celui-ci à celui-là (Strasbourg, 7 avril 1868) à ce propos; enfin une réplique de Ménard. Il y a là des choses singulières et curieuses, qui amuseront les uns et dérouteront les autres, quand elles ne les scandaliseront pas.

— Nous eussions voulu pouvoir signaler à nos lecteurs, en décembre dernier, *la Croix illustrée*, dont la 3e année (5 janvier 1902-11 janvier 1903) vient de nous être remise (Paris, 5, rue Bayard, in-folio de 435 p., avec de nombreuses illustrations. — Prix de l'abonnement annuel : 6 fr.). Mais bien que nous parvenant un peu tard, nous nous empressons de lui donner ici une mention. Dans ce volume, formé de la réunion des nos parus chaque semaine au cours d'une année, on trouve, outre trois grands romans, une multitude de nouvelles, contes et récits, des articles d'actualité, des recettes de toute sorte, des historiettes, des bons mots, des pensées, des notes sur la mode. Les usages et coutumes ont aussi leur écho, et les directeurs n'ont pas davantage négligé les travaux de dames, l'économie domestique, les jeux d'esprit. L'illustration, soignée et variée, fait de *la Croix illustrée* un véritable album de la famille.

Agenais et Gascogne. — La collection des mémoires publiés avec la persévérance que l'on sait par la Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments vient de s'augmenter d'un beau volume. Là, ont été réunis les travaux du soixante-huitième *Congrès archéologique de France*, tenu à Agen et à Auch en 1901 (Paris, A. Picard et fils; Caen, Delesques, in-8 de LV-453 p., avec 71 planches et figures). Ce volume s'ouvre par un important *Guide archéologique du Congrès*, dû à M. Philippe Lauzun, où sont passés en revue les monuments religieux et civils d'Agen et d'Auch, ainsi qu'un certain nombre d'églises et de châteaux des deux départements de Lot-et-Garonne et du Gers. Quant aux mémoires, au nombre de dix-huit, leur simple énoncé montrera de quelle utilité ils seront, non seulement pour l'histoire régionale, mais aussi pour l'histoire générale de la France, au double point de vue artistique et archéologique : *État des Études archéologiques du Lot-et-Garonne*, par M. Philippe Lauzun; — *Les Études archéologiques dans le département du Gers*, par M. Adrien Lavergne; — *L'Oppidum des Nitiobriges*, par M. Jules Momméja; — *Essai d'identification des lieux du martyre et des premières sépultures de saint Vincent, diacre*, par M. l'abbé Dubos; — *Notes sur l'origine des déesses Tutelles dans le sud-ouest de la Gaule. Sur l'origine d'Agen. Lettre à M. Lauzun*, par M. Camille Jullian; — *Les Piles gallo-romaines de l'Agenais et l'emplacement de Fines et d'Ussubium*, par M. Philippe Lauzun; — *Les Souterrains de l'Agenais*, par M. l'abbé Marboutin; — *Notes sur quelques édifices visités par le Congrès*, par M. J.-A. Brutails; — *Note sur Saint-Front de Périgueux*, par le même; — *L'Église de Clermont-Dessous (Lot-et-Garonne)*, par M. Courau; — *La Cathédrale de Condom*, par M. Joseph Gardère; — *Notes sur les artistes de la cathédrale d'Auch*, par M. A. Branet; — *Les Châteaux de l'Agenais*, par M. Philippe Lauzun; — *Le Château de Montaner*, par M. Adrien Blanchet; — *Essai sur l'iconographie de sainte Foy*, par M. l'abbé A. Bouillet; — *Notes sur le costume civil en Gascogne aux* XVe *et* XVIe *siècles*, par M. René Pagel; — *Les Anciennes foires de la région*, par M. Philippe Grèze; — *Le Pont d'Agen en 1381*, par M. O. Fallières.

Bourgogne. — C'est un très beau volume que le tome VI de la troisième série des *Annales de l'Académie de Mâcon* (Mâcon, imp. Protat, gr. in-8 de

LXXXIII-474 p., avec une planche et deux portraits. — Prix : 10 fr.). Si ce volume est remarquablement imprimé, il n'est pas moins bien composé. Le travail le plus important que nous relevons ici est celui de Mgr Rameau : *Les Comtes héréditaires de Mâcon* (p. 121 à 210). Nous enregistrerons ensuite : *Lamartine au lycée national de Mâcon*, par M. H.-P. Cazac ; — *Les Premières Années du théâtre de Mâcon (1772-1792)*, par M. L. Lex ; — *Nouvelle Méthode de coloration intensive des bacilles de la tuberculose*, par M. le Dr Biot ; — *De la traduction en vers français des poètes grecs et latins*, par M. G. Duhain ; — *A Primeira Saudade*, traduction portugaise, en vers, d'une pièce de Lamartine (*Le Premier Regret*), par M. Xavier da Cunha ; — *L'Affaire « du bonnet »* (au XVIIe siècle), par M. E. Fyot ; — *Les Origines de l'astronomie*, discours de réception de M. Jacotton ; — *Discours prononcé à la distribution des prix de l'école municipale de Mâcon*, par M. P. Maritain ; — *Excursion à Dun*, par M. J. Virey ; — *L'Œuvre sociale de Mme Boucicaut*, discours de réception de M. J. Plassard ; — *Paul Martin, son œuvre, sa bibliographie*, par M. L. Lex ; — *Funérailles de M. P. Siraud*, par le même ; — *Notice sur M. Félix Reyssié*, par M. P. Maritain ; — *Compte rendu des travaux de l'Académie en 1901*, par M. A. Duréault ; — *Étude sur « Louise », roman musical de G. Charpentier*, par M. H. Lenormand ; — *Visites pastorales des archiprêtrés de Charlieu et du Rousset en 1744-1746* (1re partie, suite). A noter enfin des pièces de poésie signées de MM. H. Darbois, Dorry de Cherval, C. de Pomairols et G. Battanchon.

BRETAGNE. — Le jour de la rentrée de l'Université de Rennes, le 6 novembre 1902, l'un de ses plus distingués professeurs, M. Dottin, prononçait un discours sur *la Bretagne et le Culte du passé* (Rennes, Plihon, in-8 de 22 p.). M. Dottin s'élève, non sans raison, contre ceux qui cherchent dans l'étude du passé « des impressions esthétiques, non des solutions de problèmes », et qui, dès lors, faussent l'histoire plus ou moins sciemment. On a voulu donner à la race celtique « l'immobilité » pour caractère distinctif. Rien de plus inexact. Le docte celtisant appuie sa thèse sur des preuves péremptoires. En réalité, le peuple armoricain a beaucoup emprunté à ses voisins. Sa langue est remplie de mots latins et français ; sa littérature, d'ailleurs fort récente, est presque exclusivement française ; il n'est pas jusqu'à son costume qui ne soit un costume d'emprunt, et le fameux *bragou-bras* à qui l'on a voulu donner une antiquité fabuleuse, en le faisant remonter au-delà même de la *Gallia bracchata*, serait « tout simplement l'héritier, si l'on peut dire, des chausses flottantes des élégants du XVIe siècle. »

— M. l'abbé Audren publie (Vitré, Lécuyer, in-12 de 72 p.) le très curieux, sinon très complet inventaire du mobilier que renfermait le château de Vitré en 1658. Il fut dressé à cette époque par Salomon Durofoy, notaire de la baronnie. Mme de Sévigné, qui visita souvent ce château voisin des Rochers, en admirait les richesses. L'intérêt qu'il offre serait encore plus grand, si le prix des objets se trouvait joint à leur énumération. L'original de ce document fut donné en 1890 à la bibliothèque municipale de Vitré par M. le duc de la Trémoille, dont les ancêtres occupaient ce château, classé aujourd'hui parmi les monuments historiques, et l'un des joyaux archéologiques de cette ville bretonne, qui a su conserver, jusqu'à ces derniers temps, une physionomie originale au milieu des vulgarités modernes.

— M. Sageret poursuit avec succès ses études sur la Révolution en Bretagne. Dans une nouvelle brochure intitulée : *Tentative de Cadoudal contre Belle-Ile en janvier 1801* (Vannes, Lafolye, in-8 de 86 p. Extrait de la *Revue morbihanaise*), il raconte un épisode fort peu connu de la chouannerie.

Quelques affidés de Georges Cadoudal, Renard, Diffon, Kobbe, essayèrent d'organiser une mutinerie parmi les soldats du 77e, chargé de la défense de Belle-Ile, et commandé par le général Quantin. Ils ne se montrèrent pas à la hauteur de la mission que leur avait confiée Le Leuch, au nom de Cadoudal. Ils échouèrent d'autant plus misérablement qu'ils se trahirent les uns les autres, chacun d'eux essayant de sauver sa tête au prix de lâches délations. Cadoudal ne sut pas toujours inspirer à ses soldats son intrépidité ni sa fermeté de caractère; il n'en saurait être responsable aux yeux de l'histoire.

— La brochure de M. Théodore Lefèbvre sur *les Événements historiques et les Bretons du Finistère de 1805 à 1815* (Morlaix, impr. Chevalier, in-8 de 117 p.) eût pu être intéressante, si elle nous eût apporté quelques détails nouveaux sur l'administration et l'esprit public dans le Finistère sous le premier Empire. Qu'y trouve-t-on ? Un récit des principaux événements militaires de l'époque, extrait des histoires courantes, où çà et là quelques noms de Bretons donnent la note locale. Si celle-ci est rare, la note personnelle domine exclusivement dans les « annexes diverses » qui remplissent les vingt dernières pages; on découvre là des professions de foi de l'auteur aux électeurs sénatoriaux de son département, une note sur « les plantes de la préhistoire », un sommaire de la mythologie druidique, une « note respectueuse pour les bienveillantes personnes qui connaissent ma mère », etc. Il se peut qu'une personnalité d'une nature très spéciale s'accuse dans cet écrit; mais il est douteux qu'on y trouve quelques éléments d'information sérieuse pour les historiens de la Bretagne au XIXe siècle.

Cambrésis. — La monographie considérable que M. le Dr H. Bombart a consacrée à l'*Histoire de la terre et seigneurie de Solesmes*, placée en tête du tome LV des *Mémoires* de la Société d'émulation de Cambrai (Cambrai, imp. Régnier, in-8 de XCII-591 p., avec planches) n'occupe pas moins de 449 pages, table des matières et table onomastique comprises, cette dernière dressée avec un soin tout particulier. L'auteur a divisé son étude en trois parties: dans la première, il parle de Solesmes depuis les temps les plus reculés jusqu'à la donation à l'abbaye de Saint-Denis; la deuxième partie nous montre Solesmes sous les religieux de Saint-Denis; dans la troisième, M. Bombart traite de la seigneurie et prévôté de Solesmes. Et le tout est subdivisé en quinze chapitres. Des plans et planches accompagnent ce beau travail. — Le volume se termine par quatre mémoires qui, sans avoir l'étendue de la monographie du Dr Bombart, n'en offrent pas moins un très réel intérêt : *Élection de Monseigneur de Bryas*, par M. le chanoine Margerin ; — *De l'enchérissement des denrées dans le Cambrésis depuis 1500 jusqu'à nos jours*, par M. Abel Berger; — *Le Siège de Cambrai en 1815, souvenirs d'un ex-officier suisse, lieutenant au 42e d'infanterie, arrivant à Cambrai le 22 juin 1815, après la bataille de Waterloo*, par M. Van Ackere ; — *La Succession de Charles le Téméraire à Cambrai, 1477-1482*, par M. André Lesort (avec pièces justificatives et un fac-similé).

Champagne. — M. l'abbé Pétel, auteur d'une histoire de la commune d'Essoyes, a rappelé dans *Christophe d'Essoyes, abbé de Molesme, 1239-1252* (Troyes, Prévot, in-8 de 78 p. Extrait de la *Revue de Champagne et de Brie*), la vie d'un enfant de cette localité qui, pendant treize années, fut placé à la tête de l'abbaye de Molesme. Par le fait, c'est l'histoire de ce célèbre monastère pendant cette période. M. l'abbé Pétel met en lumière le zèle avec lequel Christophe d'Essoyes s'occupa du temporel de l'abbaye, ses discussions avec les religieuses de Jully-les-Nonains, avec les cistériens de Longuay, ses rapports avec les comtes de Champagne. Un chapitre par-

ticulier résume les donations faites à Molesme, pendant l'abbatiat de Christophe et le travail est complété par quelques pièces justificatives et une table des noms de lieux et de personnes.

Comtat Venaissin. — Chez Aubanel frères, imprimeurs à Avignon, vient de paraître une brochure intitulée : *La Philosophie et la Science* (in-16 carré de 36 p. — Prix : 0 fr. 25). Là se trouvent réunies quantité de « réponses des plus illustres savants et philosophes » à des questions diverses touchant la religion. Mais ces réponses, signées de Voltaire, Thiers, Ollé-Laprune, Chevreul, Claude Bernard, J.-J. Rousseau, J.-de Maistre, Cousin, Fénelon, V. Hugo, Buffon, Cuvier, Bourdaloue, Bossuet, Pascal (nous en passons, et non des moindres), eussent gagné en précision et en autorité si les noms des auteurs avaient été accompagnés des titres des ouvrages d'où les textes cités ont été extraits. Tel quel, cependant, ce recueil n'est dépourvu ni d'intérêt, ni d'utilité pour la propagande.

Franche-Comté. — Sous le pseudonyme de A. Helbey, M. l'abbé Louis Boiteux vient de publier, d'après des documents inédits, tout en utilisant en même temps le grand ouvrage de M. J. Sauzay, qu'il rectifie parfois, un travail fort intéressant : *Curé et paroissiens il y a cent ans. La Révolution étudiée dans un village des montagnes du Doubs* [Bretonvillers] (Montbéliard, Imp. montbéliardaise, in-8 de 100 p.). C'est, mêlée à beaucoup de détails historiques régionaux, la biographie d'un prêtre courageux, l'abbé Pierre-Joseph Monnot, curé de Bretonvillers, émigré en Suisse, rentré en France, puis arrêté et condamné à la déportation à la Guyane. Interné, en attendant son départ, à l'île de Ré, avec d'autres ecclésiastiques, il fut relâché en avril 1800 et ne tarda guère à revenir à Bretonvillers, où il reprit ses fonctions pastorales, bien que ces fonctions ne fussent pas publiques, en raison de son refus de soumission au gouvernement. Le Concordat vint mettre fin à cette situation pénible, et, le 31 juillet 1803, le digne prêtre fut réinstallé officiellement. Il exerça son ministère jusqu'en 1811, époque à laquelle l'état de sa santé l'obligea à prendre sa retraite. Il mourut en 1830, âgé de 79 ans. Un Index des noms de lieux et de personnes termine ce petit volume, bonne contribution à l'histoire de la persécution révolutionnaire dans la haute Franche-Comté.

— Connaissez-vous la collection qui s'intitule : *Bibliothèque spéciale de la projection ?* En voici un fascicule ; il porte le n° 116 et traite de l'*Industrie fromagère dans le Haut-Jura* (Paris, Mazo, in-8 de 19 p.). La couverture attribue le travail à MM. Henri Cordier et Jules Magnez, tous deux instituteurs, le premier à Mouthe (Doubs), le second à Paris, alors qu'il n'est signé que par M. Cordier. M. Cordier est un vrai Comtois, qui aime sa montagne. Il nous entretient de la société de fromagerie, du vieux chalet et du chalet modèle, de la fabrication du fromage et enfin de la ferme dans la montagne ; le tout divisé en trente paragraphes numérotés et correspondant à autant de désignations de vues reproduites évidemment par des projections, au cours d'une conférence, mais absentes ici. Cet opuscule, empreint d'une forte et agréable odeur de terroir, est, en somme, le tableau très attachant de mœurs anciennes et de coutumes actuelles dans la région des hautes montagnes franc-comtoises.

— Un lunetier parisien, M. Joseph Rouyer, a voulu visiter la capitale de la lunetterie française, ce qui l'a conduit à nous parler de *la Lunetterie dans le canton de Mores (Jura), 1796-1902* (Paris, chez l'auteur, 58, rue Charlot, in-8 de VIII-46 p.). Cette étude comporte deux parties : la première, sous le titre même de la brochure, fait l'historique de l'industrie morézienne depuis ses origines jusqu'à l'époque présente. Le style laisse parfois

désirer, mais l'ensemble remplit bien le but envisagé, qui est de renseigner le lecteur sur les premiers essais, les progrès et le succès final des fabricants de lunettes du pittoresque vallon de Morez. Quant à la deuxième partie, qui a trait à l'histoire et aux légendes du pays, il faut bien dire que l'auteur n'était pas suffisamment documenté ni préparé pour aborder un tel sujet; aussi avons-nous relevé là plus d'une erreur.

— L'*Annuaire du Jura* pour 1903 (Besançon, imp. Millot, in-8 de 469 p.) publie, sous la signature de M. le sous-intendant C. Boissonnet, un mémoire intitulé : *Les Corporations religieuses en Franche-Comté avant la Révolution*. L'auteur, bien que d'une manière assez discrète, ne se montre pas favorable aux ordres religieux ; il prend particulièrement à partie les chartreux (qui n'ont rien à faire ici), leur reprochant de se livrer au commerce, « ce qui est contraire aux règles de tout ordre religieux. » Il regrette aussi (et nous voilà loin de la Franche-Comté et des temps antérévolutionnaires) de voir des « corporations religieuses d'Algérie » payer 37 francs pour leurs loyers de maisons appartenant à l'État, lesquels loyers, assure-t-il, pourraient s'élever à 4,000 francs environ. Ces deux indications montrent suffisamment l'esprit qui a présidé à ce travail, lequel cependant, a son intérêt.— A noter, d'autre part, l'extrait d'un rapport préfectoral (séance du Conseil général du 2 juin 1832) *Sur l'instruction primaire dans le département du Jura à la veille du vote de la loi Guizot*.

— Dans l'*Annuaire du Doubs, de la Franche-Comté et du territoire de Belfort* pour 1903 (Besançon, imp. Vve Jacquin, in-8 de 400 p.), M. Jules Gauthier publie un document dérobé en 1837 aux archives du Doubs, puis vendu à la bibliothèque de Besançon. C'est le testament d'Othon IV, comte de Bourgogne et d'Artois, seigneur de Salins, en date à Viry-en-Artois (au camp du roi de France, 13 septembre 1302). En guise d'Introduction, M. J. Gauthier rappelle brièvement la carrière de ce dernier comte de Bourgogne, dont la fille Jeanne devint reine de France. Cette pièce curieuse, et intéressante à divers points de vue, occupe 12 pages soigneusement annotées ; elle est complétée par une table des noms de personnes, de matières et de lieux. — A noter aussi une *Nomenclature des rues de Besançon*, d'après l'ordre alphabétique et appuyée par un grand plan de la ville, hors texte.

MAINE. — M. Robert Triger a eu la bonne fortune de retrouver deux fragments importants des registres municipaux, aujourd'hui perdus, de la ville du Mans. Il les publie avec une étude sur l'*Administration municipale de 1550 à 1545* (Mamers, Fleury et Dangin ; Le Mans, A. de Saint-Denis, in-8 de 87 p. Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*). Cette brochure, tant par le texte très intéressant des procès-verbaux du Conseil général de la ville et du Conseil extraordinaire que par les éclaircissements que donne l'éditeur sur les attributions de ces conseils et les principales affaires traitées, rendra grand service non seulement aux érudits locaux, mais encore à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de nos institutions.

NORMANDIE. — *L'Émigration dans l'Avranchin*, par M. Alfred de Tesson, (Avranches, imp. Durand, in-8 de 134 p.), est une publication scientifique conduite avec une méthode que l'on peut critiquer, mais dont on ne saurait méconnaître la logique. M. de Tesson a rendu aux généalogistes et aux chercheurs de détails intéressant l'histoire locale un signalé service en mettant à leur portée les renseignements contenus dans les pièces officielles, qu'il a dépouillées et dont il a classé les indications.

— C'est une fort jolie brochure que *le Centenaire de la Société libre des pharmaciens de Rouen et de la Seine-Inférieure* (Rouen, Lestringant, in-8 de 101 p.).

Des phototypies, exécutées d'après des objets ayant figuré à l'exposition qui accompagnait la cérémonie commémorative, concourent avec de « vieux bois » fort heureusement choisis, à l'illustration de cette brochure. La pièce capitale est un discours de M. Flour, président de la Société, dans lequel est exposée la dignité de la profession du pharmacien, auxiliaire du médecin et parfois son conseil. Mais pourquoi une allusion aux « apothicaires chrestiens et craignant Dieu... plongés dans les mystères de l'alchimie ? » Ce n'est qu'un mot, mais il est de trop, et les consciencieux ancêtres de la chimie moderne ne méritaient pas cette plaisanterie.

— MM. Veuclin et Lucas, en recueillant sous ce titre : *Pages inédites d'histoire locale. Les Premiers historiens de Nonancourt* (Verneuil, Gentil, in-12 de 45 p.), ont bien mérité de leur pays. Le morceau le plus important de cette plaquette est un fragment dans lequel un Nonancurais, Me Jacques Delisle, raconte, en vers, la fondation de Nonancourt par Nonus, l'un des compagnons d'Énée. Cet amusement littéraire d'un « prêtre de Thémis », comme s'intitule l'auteur, témoigne des habitudes intellectuelles du barreau provincial au XVIIe siècle, et à ce titre « la Nonancuriade » peut passer pour un document historique.

— L'opuscule intitulé : *Un Itinéraire de Normandie au* XVIIe *siècle*, discours de M. le chanoine Porée à l'assemblée générale de la Société de l'histoire de Normandie (Rouen, Léon Gy, in-8 de 29 p.), se recommande aux bibliophiles et aux historiens. L'*Itinéraire* constitue un document important d'histoire provinciale. Œuvre d'un observateur consciencieux et informé, il conserve à la postérité, entre autres renseignements, les noms de plusieurs personnages inhumés dans l'église des Jacobins à Évreux, aujourd'hui détruite. La communication faite par M. le chanoine Porée revêt la forme d'un discours élégant et distingué; le choix de la pièce analysée est des plus heureux; et l'on doit savoir gré à la Société qui a rappelé au public le souvenir de Du Buisson d'Ambenay, précurseur des Gerville et des Caumont pour ne parler que des morts.

— Il convient de mentionner le tome XV des *Mémoires* de la Société d'archéologie, littérature, sciences et arts des arrondissements d'Avranches et de Mortain (années 1900-1902) récemment paru (Avranches, impr. J. Durand, in-8 de 341 p.). Ce volume comprend les travaux suivants : *La Noblesse de l'Avranchin (élections d'Avranches et de Mortain), d'après les recherches officielles*, par M. Alfred de Tesson ; — *La Société d'archéologie d'Avranches et de Mortain aux Assises de Caumont*, par M. Eugène de Robillard de Beaurepaire ; — *Notes de Mgr Deschamps du Manoir, au sujet de l'Armorial de l'Avranchin*, par M. Alfred de Tesson ; — *Réception d'un écuyer de Louis XVI, le comte de Tesson*, par M. Alfred de Tesson ; — *Réminiscences avranchoises*, par Mgr Deschamps du Manoir ; — *L'Émigration dans l'Avranchin*, par M. Alfred de Tesson, dont il est question plus haut.

ALGÉRIE. — M. C. René Leclerc, professeur au collège de Médéa, a bien fait de publier sa *Monographie géographique et historique de la commune mixte de la Mina*, dans le département d'Oran (Oran, imp. L. Fouque, in-8 de 111 p., avec cartes. Extrait du *Bull. Soc. géog. et arch. d'Oran*, t. XXII, 1902). C'est une étude sérieuse, qui a mérité un premier prix au concours institué en 1901 par la Société de géographie d'Oran. Il serait désirable que nous eussions pour l'Algérie, — et aussi pour la France, — de nombreuses monographies faites avec la même conscience et le même soin. La commune mixte de la Mina, par sa situation géographique sur quatre régions distinctes, par l'intérêt historique que présente l'occupation successive de son territoire

par des populations variées, par les luttes contre Abd-el-Kader dont elle fut un des principaux théâtres, semble se prêter mieux qu'une autre à une étude telle que celle de M. G. René Leclerc ; mais chaque commune algérienne, pour ainsi dire, n'offre-t-elle pas, à différents égards, un réel intérêt ? C'est pourquoi nous souhaitons que l'exemple de M. René Leclerc soit suivi, et aussi que ce consciencieux auteur nous puisse bientôt donner sur la commune mixte de la Mina le travail complet dont celui-ci constitue l'annonce et fournit les grandes lignes, mais non le menu détail et les références scientifiques.

ESPAGNE. — Nous avons à signaler l'apparition d'une petite brochure de M. Luis Chaves Arias (*Exposición dirigida al Excmo Sr. ministro de Haciendai*. Zamora, tip. de San José, in-32 de 61 p.), dans laquelle l'auteur demande l'exemption d'impôts divers en faveur des caisses rurales, système Raiffeisen ; — et la publication, très précieuse pour la bibliographie, que le comte de las Navas, bibliothécaire particulier de S. M. le roi d'Espagne, a intitulée : *De Gallinas* (*De Gallinas y sus concomitancias*. Madrid, tip. Ducazcal, in-16 allongé, de VIII-89 p.), laquelle contient la liste de 114 livres et 9 manuscrits ayant rapport à l'aviculture et aux soins de la basse-cour.

CHINE. — La mission catholique des P.P. jésuites de Chang-Haï publie le Calendrier-annuaire chinois pour la présente année 1903 (in-18, 104 p.). Nous sommes (sans trop nous en douter) dans la 40e année du 76e cycle chinois, la 28e et 29e de l'empereur Koang-sin. Cette année comprend 383 jours, le 5e mois est intercalaire. Elle correspond au *lièvre T'ou* ; son élément est le *métal Kin*. Ce petit livre renferme, outre un calendrier complet, une foule de renseignements curieux sur la Chine, sa population et sa superficie, la dynastie mandchoue, les huit vice-royautés, les ports, les marées, les moussons et les cyclones, etc. Il serait à désirer que les almanachs fussent toujours rédigés avec le soin et la compétence que le directeur de l'Observatoire de Zi-Ka-Wei a su mettre dans la rédaction de celui-ci.

ÉTATS-UNIS. — A parcourir un catalogue tel que celui des acquisitions les plus importantes faites par la Bibliothèque publique de Boston pendant l'année 1901-1902 (*Annual List of New and important Books added to the Public Library of the City of Boston*, selected from the monthly Bulletins, 1901-1902. Boston, published by the Trustees, in-8 de X-205 p. à deux colonnes), on se prend à envier la richesse et l'activité de ces jeunes bibliothèques américaines qui, bien mieux que nos vieilles bibliothèques françaises, sont en état de se tenir au courant de la production scientifique, artistique et littéraire du monde entier, et d'en fournir les plus importants spécimens à leurs lecteurs. Et avec quelle rapidité ! Il suffit, pour s'en convaincre, de feuilleter un des numéros du *Monthly Bulletin of Books added to the Public Library of city of Boston* (Boston, published by the Trustees, in-8) ; comme notre système si défectueux du Dépôt légal est distancé ! — Ajoutons que ce Bulletin mensuel n'est pas qu'une liste d'entrées dans une bibliothèque, c'est aussi un recueil de documents inédits extraits des manuscrits conservés à la Bibliothèque de Boston, et parfois un répertoire de bibliographies sommaires sur des sujets déterminés.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Méthode historique surtout à propos de l'Ancien Testament*, par le P. M.-J. Lagrange (in-12, Lecoffre). — *Conférences de Saint-Roch*. V. *Les Évangiles et la Critique*, par L. Poulin et E. Loutil (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Lectures choisies du R. P. Lacordaire*, (3 vol. in-32, Poussielgue). — *Mois de Marie sur la Salutation angélique et les Sept Paroles de la Sainte Vierge*, par le chanoine A. Bleau (in-12, Haton). —

Tout pour ma première communion, par V. de B. (in-18, Amat). — *L'Église et la Pitié envers les animaux*, par la Mlle de Rambures (in-12, Lecoffre). — *Cours de théorie générale du droit*, par N. M. Korkounov; trad. par M. J. Tchernoff (in-8, Giard et Brière). — *Les Lois et coutumes de la guerre sur terre*, par A. Mérignhac (in-8, Chevalier-Maresq). — *Avocats et magistrats*, par E. Rousse (in-8, Hachette). — *Recherches sur les discours aux Grecs de Tatien*, par A. Puech (in-8, Alcan). — *La Religion positive*, par A. Baumann (in-12, Perrin). — *Philosophie et athéisme*, par E. Hello (in-12, Perrin). — *J.-J. Rousseau et le Rousseauisme*, par J.-F. Nourrisson (in-8, Fontemoing). — *L'Image mentale (Évolution et dissolution)*, par le Dr J. Philippe (in-12, Alcan). — *En attendant l'avenir*, par F. de Céez (petit in-12, Beauchesne). — *Cartells et trusts*, par E. Martin Saint-Léon (in-12, Lecoffre). — *Les Habitations à bon marché en Allemagne*, par P. Strauss et C. Baulez (gr. in-8, Chevalier-Maresq). — *Die Anfänge der Montes Pietatis (1462-1515)*, von P. H. Holzapfel (in-8, München, Lentner). — *Philosophie des sciences sociales*, par R. Worms (in-8, Giard et Brière). — *Annales de sociologie* (gr. in-8, Alcan). — *Pages choisies des grands écrivains. Buffon* (in-12, Colin). — *Histoire naturelle de la France* (24e partie). *Paléontologie (Animaux fossiles)*, par P.-H. Fritel (in-18, Deyrolle). — *Histoire naturelle de la France* (8e partie). *Les Coléoptères*, par L. Fairmaire (in-12, Deyrolle). — *Médecine sans médecin*, par le Dr Surbled (in-12, Bloud). — *Traité de chimie physique. Les Principes*, par J. Perrin (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Lois générales de l'action des diastases*, par V. Henri (in-8, Hermann). — *L'Acétylène. Théorie. Applications*, par M.-A. Morel (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Distribution de l'énergie par courants polyphasés*, par J. Rodet (in-8, Gauthier-Villars). — *Traité de mécanique rationnelle*, par P. Appell. T. III, *Équilibre et mouvements des milieux continus* (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Le Livre des appareils pneumatiques et des machines hydrauliques*, par Philon de Byzance; trad. en français par le baron Carra de Vaux (in-4, C. Klincksieck). — *Le Froment et sa mouture. Traité de meunerie*, de A. Girard, par L. Lindet (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Cours d'analyse professé à l'École polytechnique*, par G. Humbert; T. I (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur les fonctions méromorphes*, par E. Borel (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Traité élémentaire de géométrie à quatre dimensions*, par E. Jouffret (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *De l'Expérience en géométrie*, par C. de Freycinet (in-8, Gauthier-Villars). — *Rôle social de l'officier dans l'éducation physique*, par le commandant F. Duponchel (in-18, Chapelot). — *Peintres de jadis et d'aujourd'hui*, par T. de Wyzewa (in-12, Perrin). — *Un Pèlerinage artistique à Florence*, par le R. P. Sertillanges (in-12, Lecoffre). — *La Richesse rythmique musicale de l'antiquité*, par G. Houdard (in-8, A. Picard et fils). — *Histoire de la musique*, par A. Soubies. *États scandinaves, XIXe siècle. Norwège* (petit in-16, Flammarion). — *Introduction à l'étude comparative des langues européennes*, par A. Meillet (in-8, Hachette). — *Mnémotechnie des racines allemandes*, par le cel Laussac (in-8, Fontemoing). — *L'Art de dire*, par J. Blaize (in-12, Colin). — *Histoire du lied, ou la Chanson populaire en Allemagne*, par E. Schuré (in-12, Perrin). — *Sapho*, trad. nouvelle avec le texte grec, par R. Vivien (in-12, Lemerre). — *Évocations*, par R. Vivien (in-12, Lemerre). — *Claironnées*, par A. Marquiset (in-12, Émile Paul). — *La Chanson du Parc*, par L. Lambert (in-12, Société française d'imprimerie). — *Premières Poésies*, par J. Plémeur (in-12, Vanier). — *Ça!... et le reste*, par P. Bilhaud (in-12, Stock). — *Sansonnets*, par Bertrand de Tizé (petit in-16, Rennes, Fr. Simon). — *Ixion*, par Fagus (in-12, éditions de « la Plume »). — *L'Amour sacré, poèmes* (in-8, Bibliothèque de l'*Occident*). — *Victimes de Paris*, par E. Daudet (in-12, Plon-Nourrit). — *Amour et science*,

par H. Doris (in-12, Plon-Nourrit). — *La Race*, par F. Dacre (in-12, Plon-Nourrit). — *L'Épouvante*, par L. Andréief; trad. par T. de Wyzewa et S. Persky (in-12, Perrin). — *Ames celtiques et âmes saxonnes. Luke Delmege*, par P.-A. Sheehan (in-12, Lethielleux). — *Souvenirs autobiographiques du Mangeur d'opium*, par T. de Quincey; trad. par A. Savine (in-12, Stock). — *L'Épopée de l'Église*. 3e partie. *La Douzième Heure*, par C. Vincent (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Rançon de la gloire*, par L. Barracand (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Voyage d'un Canadien français en France*, par E. Lambert (in-12, Lemerre). — *En Danemarck*, par C. Berchon (in-18, Hachette). — *Entre le Tibre et l'Arno*, par F. de Navenne (in-12, Plon-Nourrit). — *Sibérie et Californie, notes de voyage et de séjour, janvier 1899-décembre 1902*, par A. Bordeaux (in-12, Plon-Nourrit). — *Voyages au Maroc, 1899-1901*, par le Mis de Segonzac (gr. in-8, Colin). — *Chasses et gens d'Abyssinie*, par H. Le Roux (in-12, Calmann-Lévy). — *Tacite*, par G. Boissier (in-12, Hachette). — *Études sur les origines du christianisme et l'histoire de l'Église durant les trois premiers siècles*, par l'abbé P. Poey (in-12, Desclée et de Brouwer). — *Les Origines du christianisme*, par Mgr Freppel (2 vol, in-8, Retaux). — *Synodicon orientale, ou Recueil de Synodes nestoriens*, publié, traduit et annoté par J.-B. Charbot (in-4), C. Klincksieck). — *Visites archidiaconales de Josas*, par l'abbé J.-M. Alliot (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Inventaire d'anciens comptes royaux dressé par Robert Mignon, sous le règne de Philippe de Valois*, publié par C.-V. Langlois (in-4, C. Klincksieck). — *Études critiques sur « l'histoire de Jeanne d'Arc. » La Légende anglaise de Jeanne « visionnaire, renégate, parjure, » de 1431 à 1903*, par le chanoine P.-H. Dunand (in-8, Poussielgue; Toulouse, Privat). — *Jeanne d'Arc glorifiée par une Anglaise*, par Lady A. Kerr; trad. par L. de Bauriez (in-12, Pérrin). — *Louis XI, Jean II et la Révolution catalane (1461-1473)*, par J. Calmette (gr. in-8, A. Picard et fils). — *L'Esprit de la guerre moderne. De Rosbach à Ulm*, par le général H. Bonnal (gr. in-8, Chapelot). — *Les Campagnes de 1799. Souvarow en Italie*, par E. Gachot (in-8, Perrin). — *Insurrections militaires en 1790*, par H. Choppin (in-12, Laveur). — *Le Rôle de Langres dans les invasions passées et futures*, par le Gal Lewal (in-8, Chapelot). — *La Guerre sud-africaine*, par le capne Fournier. T. II (in-8, Chapelot). — *Les Expéditions françaises au Tonkin*, par Un missionnaire (in-4, Desclée et de Brouwer). — *Les Lazaristes à Madagascar au* XVIIe *siècle*, par H. Froidevaux (in-12, Poussielgue). — *L'Œuvre de la France à Madagascar*, par L. Brunet (in-8, Challamel). — *Le Sentiment religieux en France*, par L. Arréat (in-12, Alcan). — *Le Fait religieux et la manière de l'observer*, par l'abbé F. Klein (in-12, Lethielleux). — *Pouillés de la province de Rouen*, publiés par A. Longnon (in-4, C. Klincksieck). — *Obituaires de la province de Sens*, publiés par A. Molinier. T. I, 1re et 2e parties (2 vol. in-4, C. Klincksieck). — *L'Abbaye de Saint-Martin de Nevers*, par le chanoine A. Séry (in-8, Nevers, G. Vallière). — *Le Commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au* XIIIe *et au* XIVe *siècle*, par G. Yver (in-8, Fontemoing). — *Un Dernier Amour de René. Correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V....* (in-12, Perrin). — *Les Indiscrétions de l'histoire*, par le Dr Cabanès (in-12 carré, Michel). VISSNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES

Sciences physiques. — 1. *Les Théories électriques de J. Clerk Maxwell, étude historique et critique*, par P. Duhem. Paris, Hermann, 1902, gr. in-8 de 225 p., 8 fr. — 2. *Lois générales de l'action des diastases*, par Victor Henri. Paris, Hermann, 1903, gr. in-8 de xii-130 p., 4 fr. — 3. *Instructions météorologiques*, par A. Angot. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de vi-164 p.,4 fr. 50 — 4. *Cause des énergies attractives. Magnétisme, électricité, gravitation*, par A. Despeaux. Paris, Alcan, 1902, in-8 de xiv-248 p., 5 fr.

Sciences mathématiques. — 5. *Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques*, par Édouard-A. Fouët. 1re partie. Paris, Gauthier-Villars, 1902, gr. in-8 de 330 p., 7 fr. 50. — 6. *Traité de mécanique rationnelle*, par Paul Appell. T. III. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de 558 p., 17 fr. — 7. *Cours d'analyse professé à l'École polytechnique*, par G. Humbert. T. I. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de viii-484 p., 16 fr. — 8. *Leçons sur les fonctions méromorphes professées au Collège de France*, par Émile Borel. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de viii-122 p., 3 fr. 50. — 9. *Cours de mécanique rationnelle*, par A. Janssen. Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1902, gr. in-8 de 352 p. — 10. *De l'Expérience en géométrie*, par C. de Freycinet. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-8 de xx-178 p., 4 fr. — 11. *Principes fondamentaux de la théorie des pseudo-surfaces*, par l'abbé Issaly. Paris, Hermann, 1902, in-8 de 108 p., 4 fr. — 12. *La Géométrie non euclidienne et l'insuffisance de ses principes*, par le même. Paris, Hermann, 1902, in-8 de vii-62 p., 3 fr.

1. — C'est une bonne étude, saine et parfaitement scientifique qu'a faite M. Duhem dans son travail historique et critique des *Théories électriques de G. Clerk Maxwell*. Il ne s'agit pas ici de détruire les résultats donnés en électro-dynamique par Maxwell : ces résultats sont actuellement indispensables ; M. Duhem a simplement recherché d'abord ce qui, dans l'œuvre de Maxwell, était fondé sur des bases solides, ou ce que l'on pouvait facilement rétablir par une saine logique, mais ce qui n'est que le résultat d'une intuition merveilleuse, nous allions dire magique. M. Duhem, dans son ouvrage, qui est une très belle critique scientifique, nous montre qu'il n'y a pas une électrodynamique de Maxwell, mais au moins trois, qui sont incompatibles entre elles et qui conduiraient à des conclusions opposées aux faits les mieux établis de l'électricité, si Maxwell ne se livrait sur ses équations à des manœuvres plutôt bizarres. Il supprime complètement ce qui le gêne, transforme les termes qui, avec quelque modification, peuvent s'interpréter. Ce livre sera lu par tous ceux qu'intéressent l'électrodynamique et la théorie électromagnétique de la lumière ; de plus nous conseillons très fortement la lecture de la conclusion à ceux qui s'occupent de physique mathématique : les quelques lignes consacrées à la définition de l'identité de deux

par H. Doris (in-12, Plon-Nourrit). — *La Race*, par F. Dacre (in-12, Plon-Nourrit). — *L'Épouvante*, par L. Andréief; trad. par T. de Wyzewa et S. Persky (in-12, Perrin). — *Ames celtiques et âmes saxonnes. Luke Delmege*, par P.-A. Sheehan (in-12, Lethielleux). — *Souvenirs autobiographiques du Mangeur d'opium*, par T. de Quincey; trad. par A. Savine (in-12, Stock). — *L'Épopée de l'Église*. 3e partie. *La Douzième Heure*, par C. Vincent (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Rançon de la gloire*, par L. Barracand (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Voyage d'un Canadien français en France*, par E. Lambert (in-12, Lemerre). — *En Danemarck*, par C. Berchon (in-18, Hachette). — *Entre le Tibre et l'Arno*, par F. de Navenne (in-12, Plon-Nourrit). — *Sibérie et Californie, notes de voyage et de séjour, janvier 1899-décembre 1902*, par A. Bordeaux (in-12, Plon-Nourrit). — *Voyages au Maroc, 1899-1901*, par le Mis de Segonzac (gr. in-8, Colin). — *Chasses et gens d'Abyssinie*, par H. Le Roux (in-12, Calmann-Lévy). — *Tacite*, par G. Boissier (in-12, Hachette). — *Études sur les origines du christianisme et l'histoire de l'Église durant les trois premiers siècles*, par l'abbé P. Poey (in-12, Desclée et de Brouwer). — *Les Origines du christianisme*, par Mgr Freppel (2 vol, in-8, Retaux). — *Synodicon orientale, ou Recueil de Synodes nestoriens*, publié, traduit et annoté par J.-B. Charbot (in-4), C. Klincksieck). — *Visites archidiaconales de Josas*, par l'abbé J.-M. Alliot (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Inventaire d'anciens comptes royaux dressé par Robert Mignon, sous le règne de Philippe de Valois*, publié par C.-V. Langlois (in-4, C. Klincksieck). — *Études critiques sur « l'histoire de Jeanne d'Arc. » La Légende anglaise de Jeanne « visionnaire, renégate, parjure, » de 1431 à 1903*, par le chanoine P.-H. Dunand (in-8, Poussielgue; Toulouse, Privat). — *Jeanne d'Arc glorifiée par une Anglaise*, par Lady A. Kerr; trad. par L. de Bauriez (in-12, Pérrin). — *Louis XI, Jean II et la Révolution catalane (1461-1473)*, par J. Calmette (gr. in-8, A. Picard et fils). — *L'Esprit de la guerre moderne. De Rosbach à Ulm*, par le général H. Bonnal (gr. in-8, Chapelot). — *Les Campagnes de 1799. Souvarow en Italie*, par E. Gachot (in-8, Perrin). — *Insurrections militaires en 1790*, par H. Choppin (in-12, Laveur). — *Le Rôle de Langres dans les invasions passées et futures*, par le Gal Lewal (in-8, Chapelot). — *La Guerre sud-africaine*, par le capne Fournier. T. II (in-8, Chapelot). — *Les Expéditions françaises au Tonkin*, par Un missionnaire (in-4, Desclée et de Brouwer). — *Les Lazaristes à Madagascar au* XVIIe *siècle*, par H. Froidevaux (in-12, Poussielgue). — *L'Œuvre de la France à Madagascar*, par L. Brunet (in-8, Challamel). — *Le Sentiment religieux en France*, par L. Arréat (in-12, Alcan). — *Le Fait religieux et la manière de l'observer*, par l'abbé F. Klein (in-12, Lethielleux). — *Pouillés de la province de Rouen*, publiés par A. Longnon (in-4, C. Klincksieck). — *Obituaires de la province de Sens*, publiés par A. Molinier. T. I, 1re et 2e parties (2 vol. in-4, C. Klincksieck). — *L'Abbaye de Saint-Martin de Nevers*, par le chanoine A. Séry (in-8, Nevers, G. Vallière). — *Le Commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au* XIIIe *et au* XIVe *siècle*, par G. Yver (in-8, Fontemoing). — *Un Dernier Amour de René. Correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V....* (in-12, Perrin). — *Les Indiscrétions de l'histoire*, par le Dr Cabanès (in-12 carré, Michel). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES

Sciences physiques. — 1. *Les Théories électriques de J. Clerk Maxwell, étude historique et critique,* par P. Duhem. Paris, Hermann, 1902, gr. in-8 de 225 p., 8 fr. — 2. *Lois générales de l'action des diastases,* par Victor Henri. Paris, Hermann, 1903, gr. in-8 de xii-130 p., 4 fr. — 3. *Instructions météorologiques,* par A. Angot. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de vi-164 p.,4 fr. 50 — 4. *Cause des énergies attractives. Magnétisme, électricité, gravitation,* par A. Despeaux. Paris, Alcan, 1902, in-8 de xiv-248 p., 5 fr.

Sciences mathématiques. — 5. *Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques,* par Édouard-A. Fouët. 1re partie. Paris, Gauthier-Villars, 1902, gr. in-8 de 330 p., 7 fr. 50. — 6. *Traité de mécanique rationnelle,* par Paul Appell. T. III. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de 558 p., 17 fr. — 7. *Cours d'analyse professé à l'École polytechnique,* par G. Humbert. T. I. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de viii-484 p., 16 fr. — 8. *Leçons sur les fonctions méromorphes professées au Collège de France,* par Émile Borel. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de viii-122 p., 3 fr. 50. — 9. *Cours de mécanique rationnelle,* par A. Janssen. Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1902, gr. in-8 de 352 p. — 10. *De l'Expérience en géométrie,* par C. de Freycinet. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-8 de xx-178 p., 4 fr. — 11. *Principes fondamentaux de la théorie des pseudo-surfaces,* par l'abbé Issaly. Paris, Hermann, 1902, in-8 de 108 p., 4 fr. — 12. *La Géométrie non euclidienne et l'insuffisance de ses principes,* par le même. Paris, Hermann, 1902, in-8 de vii-62 p., 3 fr.

1. — C'est une bonne étude, saine et parfaitement scientifique qu'a faite M. Duhem dans son travail historique et critique des *Théories électriques de G. Clerk Maxwell.* Il ne s'agit pas ici de détruire les résultats donnés en électro-dynamique par Maxwell : ces résultats sont actuellement indispensables ; M. Duhem a simplement recherché d'abord ce qui, dans l'œuvre de Maxwell, était fondé sur des bases solides, ou ce que l'on pouvait facilement rétablir par une saine logique, mais ce qui n'est que le résultat d'une intuition merveilleuse, nous allions dire magique. M. Duhem, dans son ouvrage, qui est une très belle critique scientifique, nous montre qu'il n'y a pas une électrodynamique de Maxwell, mais au moins trois, qui sont incompatibles entre elles et qui conduiraient à des conclusions opposées aux faits les mieux établis de l'électricité, si Maxwell ne se livrait sur ses équations à des manœuvres plutôt bizarres. Il supprime complètement ce qui le gêne, transforme les termes qui, avec quelque modification, peuvent s'interpréter. Ce livre sera lu par tous ceux qu'intéressent l'électrodynamique et la théorie électromagnétique de la lumière ; de plus nous conseillons très fortement la lecture de la conclusion à ceux qui s'occupent de physique mathématique : les quelques lignes consacrées à la définition de l'identité de deux

théories sont de celles que l'on doit avoir constamment présentes à l'esprit.

2. — Les actions liées à la vitalité ne sont souvent que des actions physico-chimiques; par suite les lois de la chimie physique leur sont applicables. Partant de ce principe, M. V. Henri étudie les *Lois générales de l'action des diastases*. Trois diastases seulement : l'invertine, l'émulsine et l'amylose sont étudiées dans ce premier travail ; mais l'auteur débute par une très belle analyse de l'état de nos connaissances actuelles sur les actions catalytiques ; il est ainsi amené à classifier les actions catalytiques : catalyse par simple présence, autocatalyse, combinaisons intermédiaires à formation rapide et lente, catalyse par réactions successives, et à étudier les principales lois de vitesse des réactions. Passant ensuite en revue les travaux antérieurs faits sur l'action diastasique, M. Henri pense que l'on peut conclure, malgré le peu d'ouvrages déjà produits, que l'action diastasique est une réaction catalytique d'un autre ordre que celle due aux acides, et pose l'énoncé des deux problèmes principaux qui dominent l'étude des actions diastasiques, ce sont : l'étude expérimentale détaillée des diastases et l'interprétation des résultats par les lois de la chimie générale. Après cela seulement nous pourrons savoir si l'action diastasique n'est pas une fonction spéciale. Les expériences et la critique des résultats nous paraissent avoir été conduites avec toute la prudence désirable : aussi espérons-nous que la formule provisoire des vitesses, à laquelle l'auteur a été conduit, sera vérifiée par de nouvelles expériences, qui, de son propre avis, sont encore nécessaires pour rendre cette formule définitive.

3. — En publiant la quatrième édition, complètement refondue, des *Instructions météorologiques*, M. A. Angot s'est particulièrement proposé de permettre aux météorologues, souvent bénévoles, de faire des observations précises, car, comme il le fait justement remarquer, des observations médiocres sont plus nuisibles qu'utiles à la science. Nous voudrions voir ce livre entre les mains de tous les météorologues, même amateurs ; certes il y a bien quelques formules mathématiques que ceux-ci ne sauront pas employer, mais à côté de cela ils trouveront de si bons renseignements sur la manière de disposer les appareils météorologiques et de les observer, sur tous les phénomènes, soit de l'atmosphère, soit du monde vivant, animal et végétal, qu'ils ont à enregistrer, qu'ils chercheront d'eux-mêmes à perfectionner et à étendre leurs travaux. La météorologie n'est pas encore une science, en ce sens que les lois des phénomènes ne sont pas connues. Le seront-elles un jour ? Peut-être. Mais pour cela il faut beaucoup d'observations et de bonnes observations. Le Bureau central météorologique les concentre par milliers, mais il en faut encore, et toujours, à la condition

de les avoir bonnes; on est sûr d'y parvenir en suivant les sages conseils de M. Angot.

4. — M. A. Despeaux recherche la cause première de toute chose, dans son nouveau volume : *Cause des énergies attractives;* il donne au magnétisme, à l'électricité, à la gravitation une cause commune, due à la constitution polaire de la molécule : M. Despeaux suppose la molécule asymétrique et animée d'un mouvement de rotation. Son pôle négatif aspire, son pôle positif refoule l'éther environnant; par suite, l'électricité positive est de l'éther comprimé, l'électricité négative est de l'éther raréfié, les courants sont de l'éther propulsé. Avec cela et pas mal d'affirmations gratuites et de comparaisons hasardeuses, tout s'explique ; cependant nous ne sommes pas convaincu que l'hypothèse de M. Despeaux révolutionne la science.

5. — M. Fouët se plaît à intituler son livre, dont la première partie vient de paraître : *Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques.* Nous pouvons discuter sur le mot « élémentaire. » Certes, ce titre est mérité si nous voulons entendre, comme l'entend l'auteur lui-même, que les fonctions analytiques sont étudiées dès leur naissance ; mais comme nous trouvons également ici les résultats des travaux les plus récents et le développement complet des propriétés de ces fonctions, nous conclurons que ce volume n'est pas fait pour l'étudiant qui ambitionne simplement le titre de licencié, mais pour celui qui veut sérieusement étudier la mathématique. L'étude sommaire qui est faite dans tous les cours d'analyse est insuffisante; jusqu'à présent il fallait chercher de côté et d'autres tous les renseignements que l'on voulait sur les fonctions analytiques; il manquait un travail d'ensemble, bien rédigé et bien au courant de la science moderne : M. Fouët nous l'a donné. Dans une longue Introduction, l'auteur nous fait connaître les idées générales sur les fonctions dont il aura besoin par la suite; il y a là un ensemble de définitions de mots inestimable, qui empêche toujours l'esprit de s'égarer. D'ailleurs, la netteté, la précision, et malgré cela la simplicité sont les caractéristiques de cet ouvrage. Le premier chapitre est consacré aux fonctions algébriques où nous signalerons particulièrement la fonction algébrique générale et les notions sommaires sur les surfaces de Riemann. Le second chapitre contient l'étude la plus étendue que nous connaissions sur les fonctions définies par les séries, y compris les produits infinis et des notions sur les séries divergentes; puis, comme application, les transcendantes élémentaires. Le troisième chapitre étudie les fonctions définies par des séries multiples; après une étude générale, nous trouvons les fonctions de Weierstrass, de Jacobi et leur généralisation. Dans le quatrième chapitre, la notion d'intégrale est continuée par les intégrales de Cauchy et l'application aux développements de

Taylor. Le cinquième chapitre contient l'importante théorie du prolongement analytique d'après Weierstrass. En dehors du texte même de cet ouvrage, nous trouvons de nombreuses références bibliographiques qui permettent de remonter aux sources, et des notes très étendues, écrites en caractères plus fins qui complètent et éclaircissent le texte pour tous les points particuliers que l'on peut laisser de côté dans une première étude. Ce livre est donc des plus précieux pour le développement des études mathématiques ; nous attendons la seconde partie qui tardera pas à paraître.

6. — Il n'y a pas et il ne peut y avoir de séparation entre la mécanique rationnelle et la physique mathématique. Un grand nombre de questions étaient jusqu'à présent à peine ébauchées dans les traités de mécanique rationnelle, ce qui n'empêchait pas les professeurs de physique mathématique de les supposer connus, d'où une lacune fort regrettable au point de vue de l'enseignement, que M. Appel, dans le troisième volume de son *Traité de mécanique rationnelle*, vient de combler magistralement. Le potentiel, l'hydrostatique, l'hydrodynamique, la théorie des tourbillons, les notions sur l'élasticité forment les grandes divisions de cet important ouvrage. Ces divers titres sont bien connus, mais ce qui ne l'est pas, c'est la manière dont M. Appell a réuni et fondu en un ensemble parfait tous les travaux publiés jusqu'à ce jour sur ces diverses matières. Les éléments relatifs aux intégrales de volumes, de surfaces et de lignes, qui présentent un intérêt spécial pour la mécanique, tels que la formule de Green et le théorème de Stokes, forment un chapitre préparatoire. Pour la théorie du potentiel, c'est la première fois, croyons-nous, que, dans un traité de mécanique rationnelle, est introduite la notion de double couche, ainsi que les propriétés générales des fonctions vérifiant l'équation de Laplace. Le chapitre consacré à l'équilibre et au mouvement intérieur d'une masse continue donne des formules très générales qui sont sucessivement appliquées à l'hydrostatique, à l'hydrodynamique, à l'élasticité. Nous pourrons étudier les figures d'équilibre d'une masse fluide en rotation sans avoir recours aux ouvrages spéciaux ; il ne faudrait pas, cependant, sur ce sujet, oublier de lire le volume que M. Poincaré vient de publier sur les figures d'équilibre d'une masse fluide. Les propriétés géométriques des déformations d'un milieu continu et la cinématique des milieux continus, sur lesquels il y a encore tant à faire, sont aussi, pour la première fois, constitués en un corps de doctrine. Les questions classiques relatives à l'hydrodynamique sont continuées par une étude très étendue des tourbillons et des mouvements parallèles à un plan fixe. Sur la théorie de l'élasticité, nous ne trouvons encore que des notions. Chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie importante qui permet à chacun de poursuivre sans peine ses études sur le sujet qu'il

préfère. En dehors de ces précieuses indications bibliographiques, l'ouvrage est complété par des séries d'exercices. En réalité, ce ne sont pas des sujets de devoir pour les débutants, mais presque toujours des indications de travaux modernes qu'il y aurait souvent lieu de continuer. Cet excellent volume est d'une valeur inestimable, et, en le publiant, notre éminent maître M. Appell a rendu le plus grand service à la science et à ses adeptes.

7. — M. Humbert, suivant une heureuse tradition, publie son *Cours d'analyse* professé à l'École polytechnique. Il a cherché avant tout à être clair et précis : il y a merveilleusement réussi, ce qui ne nous étonne pas, car il est à la fois un savant et un professeur. Son livre, dit-il, s'adresse à des débutants qui ne connaissent que l'algèbre et la géométrie analytique, ce qui, en tout pays, est nécessaire pour aborder l'étude de l'analyse ; aussi a-t-il voulu faire un ouvrage absolument classique, que nous recommandons très fortement à ceux qui abordent l'étude de l'analyse. Ce premier volume contient trois parties : le calcul différentiel, les principes du calcul intégral, les applications géométriques. Le calcul des différentielles, avec des exemples géométriques d'infiniment petits et les changements de variable, les séries, les fonctions d'une variable imaginaire, les développements en séries, les maxima et minima forment la première partie. A cette partie a été adjointe la formation des équations différentielles; nous craignons fort que ce chapitre important soit oublié au moment de l'étude de leur intégration; il faudra penser à y revenir. La seconde partie est consacrée aux intégrales indéfinies et définies; nous n'en parlerons pas, parce que tout est parfait : cela a été un plaisir pour nous de lire ces pages, et nous nous proposons de renvoyer souvent nos propres élèves au livre de M. Humbert. Pour l'étude des applications géométriques, l'auteur s'est demandé s'il n'y avait pas lieu de la rejeter à la fin du calcul intégral. Il s'est décidé à la mettre avant les équations différentielles : nous n'y voyons aucun inconvénient. La théorie des contacts, de la courbure et de la torsion pour les courbes, de la courbure pour les surfaces, et de la représentation des surfaces les unes sur les autres a en elle-même un tel intérêt qu'on les étudie sans peine, même lorsque certains éléments ne sont définis que par des équations différentielles que l'on ne sait pas encore intégrer. D'ailleurs le chapitre relatif à la génération des équations différentielles, dont nous avons parlé plus haut, préparait très suffisamment l'esprit à rencontrer en géométrie de telles équations.

8. — M. Borel nous donne cette année un quatrième petit volume (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXV, p. 262; t. LXXXIX, p. 333; t. XCII, p. 518; t. XCV, p. 177). Celui-ci contient les *Leçons sur les fonctions méromorphes* professées par l'auteur au Collège de France. Elles ont été recueillies et rédi-

gées par M. L. Zoretti. Ces courtes et substantielles monographies ont reçu et recevront toujours le meilleur accueil, non seulement des étudiants auxquels elles ouvrent des horizons nouveaux, mais encore des mathématiciens qui sont, par elles, mis très rapidement au courant des derniers progrès de la science. Nous commençons à prendre l'habitude de lire annuellement un livre de M. Borel ; nous espérons et souhaitons de tout cœur qu'il continuera, car de tels ouvrages développent beaucoup le goût des études mathématiques. Les généralités sur les fonctions analytiques, le développement en séries des fonctions méromorphes et celui en produits infinis remplissent le premier chapitre. Le second étudie les singularités des fonctions méromorphes au moyen de leur développement en séries de puissances. Le troisième est relatif à l'extension aux fonctions méromorphes du théorème de M. Picard sur les fonctions entières ; ce théorème a reçu une démonstration directe de M. Borel parue dans son volume sur les fonctions entières. Le quatrième est consacré au développement des fonctions méromorphes en séries de fractions rationnelles dont chacune ne possède qu'un seul pôle. Quatre notes terminent l'ouvrage, ce sont : sur les zéros des fonctions entières, sur le genre de la somme de deux fonctions entières, sur la somme des résidus d'une fonction méromorphe, sur les fonctions quasi entières et quasi méromorphes.

9. — Le *Cours de mécanique rationnelle* de M. A. Janssen s'adressant tout particulièrement aux ingénieurs et aux officiers, il n'est pas étonnant que la cinématique soit particulièrement développée. Cette partie de l'ouvrage serait parfaite si, dès le début, l'auteur n'avait pas confondu le vecteur et le segment sous une même appellation ; cette confusion a été longtemps faite, mais elle est maintenant abandonnée ; nous regrettons que M. Janssen n'ait pas adopté la distinction entre le vecteur et le segment, distinction qui permet de préciser bien des choses. La mécanique du point est réduite à ses parties essentielles, il n'y a pas de lacunes, tout le nécessaire est donné et est bien exposé. Pourquoi faut-il que cette partie commence par une énormité (p. 94) ? « Nous admettons la proportionnalité de la cause à l'effet, et c'est en vertu de cet axiome, commun à toutes les sciences physiques, que nous disons : la grandeur ou l'intensité de la force est proportionnelle à l'accélération qu'elle communique au point matériel soumis à son action. » Nous avons lu et relu ce passage, espérant que nous ne comprenions pas, mais cela a été en vain. Le principe admis par M. Janssen peut conduire à des conséquences terriblement fausses, par exemple : la résistance de l'air au mouvement d'un point est due à la vitesse de ce point, donc la résistance est proportionnelle à la vitesse ! Dans la mécanique des systèmes matériels, nous trouvons tous les principes et les applications essentiels fort bien exposés ; en dehors

des questions classiques traitées partout signalons l'intéressant chapitre consacré à la similitude mécanique. Que d'inventeurs n'auraient pas eu d'amères déceptions s'ils avaient connu ce chapitre! Le volume se termine par les premiers éléments de la mécanique des fluides. Nous avons insisté un peu longuement sur les deux défauts de cet ouvrage, uniquement parce que l'ensemble nous a paru excellent. En peu de pages, rédigées très clairement, l'auteur a su condenser tous les éléments de mécanique rationnelle utiles à l'ingénieur, et sa brièveté n'est pas faite de sécheresse, mais d'un choix judicieux des démonstrations et de l'élimination de tout ce qui n'est pas indispensable. Nous sommes convaincu que son livre rendra de sérieux services, mais nous aimerions bien voir l'auteur corriger la page 94.

10. — La géométrie euclidienne est-elle, oui ou non, une science expérimentale ? Tel est le problème que M. de Freycinet s'est proposé de résoudre dans son nouveau livre : *De l'Expérience en géométrie*. Très nettement il conclut que les concepts de la géométrie, le point, la droite, le plan sont tirés de l'expérience et que les premières propriétés indémontrables que nous donnons à ces figures sont non seulement des axiomes, car on pourrait en créer autant que l'on voudrait, mais des lois naturelles qui nous sont révélées par l'étude du monde extérieur. En particulier, il regrette que le postulatum d'Euclide n'ait pas été rangé par ce géomètre parmi les axiomes fondamentaux ; c'est de la recherche de la possibilité ou de l'impossibilité de la démonstration de ce théorème que sont nées toutes les géométries non-euclidiennes, géométries que l'auteur considère comme parfaitement inutiles. En quelques pages, l'auteur montre à la fin de son ouvrage que les extensions modernes de la géométrie : la géométrie analytique et l'analyse, ne sauraient se passer des hypothèses fondamentales de la géométrie euclidienne. Partisan fervent de toutes les idées qu'a si élégamment publiées M. de Freycinet, nous souhaitons vivement que son livre soit lu par les euclidiens et les non-euclidiens ; tous y trouveront profit.

11-12. — Reprenant et complétant ses premiers travaux, M. Issaly vient de publier les *Principes fondamentaux de la théorie des pseudo-surfaces*, et *la Géométrie non euclidienne et l'insuffisance de ses principes*. Le concept créé par M. Issaly : la pseudo-surface, lieu géométrique produit par deux systèmes de courbes variables ne s'entrecoupant qu'aux infiniment petits du second ordre près, a paru, pour bien des mathématiciens, n'être qu'une pseudo-généralisation de la notion analytique de surface, généralisation dénuée d'intérêt ; nous ne croyons pas que les nouvelles publications de l'auteur fassent changer cette opinion.

É. CHAILAN.

par H. Doris (in-12, Plon-Nourrit). — *La Race*, par F. Dacre (in-12, Plon-Nourrit). — *L'Épouvante*, par L. Andréléf; trad. par T. de Wyzewa et S. Persky (in-12, Perrin). — *Ames celtiques et âmes saxonnes. Luke Delmege*, par P.-A. Sheehan (in-12, Lethielleux). — *Souvenirs autobiographiques du Mangeur d'opium*, par T. de Quincey; trad. par A. Savine (in-12, Stock). — *L'Épopée de l'Église*. 3e partie. *La Douzième Heure*, par C. Vincent (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Rançon de la gloire*, par L. Barracand (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Voyage d'un Canadien français en France*, par E. Lambert (in-12, Lemerre). — *En Danemarck*, par C. Berchon (in-18, Hachette). — *Entre le Tibre et l'Arno*, par F. de Navenne (in-12, Plon-Nourrit). — *Sibérie et Californie, notes de voyage et de séjour, janvier 1899-décembre 1902*, par A. Bordeaux (in-12, Plon-Nourrit). — *Voyages au Maroc, 1899-1901*, par le Mis de Segonzac (gr. in-8, Colin). — *Chasses et gens d'Abyssinie*, par H. Le Roux (in-12, Calmann-Lévy). — *Tacite*, par G. Boissier (in-12, Hachette). — *Études sur les origines du christianisme et l'histoire de l'Église durant les trois premiers siècles*, par l'abbé P. Poey (in-12, Desclée et de Brouwer). — *Les Origines du christianisme*, par Mgr Freppel (2 vol, in-8, Retaux). — *Synodicon orientale, ou Recueil de Synodes nestoriens*, publié, traduit et annoté par J.-B. Charbot (in-4), C. Klincksieck). — *Visites archidiaconales de Josas*, par l'abbé J.-M. Alliot (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Inventaire d'anciens comptes royaux dressé par Robert Mignon, sous le règne de Philippe de Valois*, publié par C.-V. Langlois (in-4, C. Klincksieck). — *Études critiques sur « l'histoire de Jeanne d'Arc. » La Légende anglaise de Jeanne « visionnaire, renégate, parjure, » de 1431 à 1903*, par le chanoine P.-H. Dunand (in-8, Poussielgue; Toulouse, Privat). — *Jeanne d'Arc glorifiée par une Anglaise*, par Lady A. Kerr; trad. par L. de Bauriez (in-12, Pérrin). — *Louis XI, Jean II et la Révolution catalane (1461-1473)*, par J. Calmette (gr. in-8, A. Picard et fils). — *L'Esprit de la guerre moderne. De Rosbach à Ulm*, par le général H. Bonnal (gr. in-8, Chapelot). — *Les Campagnes de 1799. Souvarow en Italie*, par E. Gachot (in-8, Perrin). — *Insurrections militaires en 1790*, par H. Choppin (in-12, Laveur). — *Le Rôle de Langres dans les invasions passées et futures*, par le Gal Lewal (in-8, Chapelot). — *La Guerre sud-africaine*, par le capne Fournier. T. II (in-8, Chapelot). — *Les Expéditions françaises au Tonkin*, par Un missionnaire (in-4, Desclée et de Brouwer). — *Les Lazaristes à Madagascar au* XVIIe *siècle*, par H. Froidevaux (in-12, Poussielgue). — *L'Œuvre de la France à Madagascar*, par L. Brunet (in-8, Challamel). — *Le Sentiment religieux en France*, par L. Arréat (in-12, Alcan). — *Le Fait religieux et la manière de l'observer*, par l'abbé F. Klein (in-12, Lethielleux). — *Pouillés de la province de Rouen*, publiés par A. Longnon (in-4, C. Klincksieck). — *Obituaires de la province de Sens*, publiés par A. Molinier. T. I, 1re et 2e parties (2 vol. in-4, C. Klincksieck). — *L'Abbaye de Saint-Martin de Nevers*, par le chanoine A. Séry (in-8, Nevers, G. Vallière). — *Le Commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au* XIIIe *et au* XIVe *siècle*, par G. Yver (in-8, Fontemoing). — *Un Dernier Amour de René. Correspondance de Chateaubriand avec la Marquise de V....* (in-12, Perrin). — *Les Indiscrétions de l'histoire*, par le Dr Cabanès (in-12 carré, Michel). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCES PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES

Sciences physiques. — 1. *Les Théories électriques de J. Clerk Maxwell, étude historique et critique*, par P. Duhem. Paris, Hermann, 1902, gr. in-8 de 225 p., 8 fr. — 2. *Lois générales de l'action des diastases*, par Victor Henri. Paris, Hermann, 1903, gr. in-8 de xii-130 p., 4 fr. — 3. *Instructions météorologiques*, par A. Angot. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de vi-164 p., 4 fr. 50 — 4. *Cause des énergies attractives. Magnétisme, électricité, gravitation*, par A. Despeaux. Paris, Alcan, 1902, in-8 de xiv-248 p., 5 fr.

Sciences mathématiques. — 5. *Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques*, par Édouard-A. Fouët. 1re partie. Paris, Gauthier-Villars, 1902, gr. in-8 de 330 p., 7 fr. 50. — 6. *Traité de mécanique rationnelle*, par Paul Appell. T. III. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de 558 p., 17 fr. — 7. *Cours d'analyse professé à l'École polytechnique*, par G. Humbert. T. I. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de viii-484 p., 16 fr. — 8. *Leçons sur les fonctions méromorphes professées au Collège de France*, par Émile Borel. Paris, Gauthier-Villars, 1903, gr. in-8 de viii-122 p., 3 fr. 50. — 9. *Cours de mécanique rationnelle*, par A. Janssen. Louvain, Polleunis et Ceuterick, 1902, gr. in-8 de 352 p. — 10. *De l'Expérience en géométrie*, par C. de Freycinet. Paris, Gauthier-Villars, 1903, in-8 de xx-178 p., 4 fr. — 11. *Principes fondamentaux de la théorie des pseudo-surfaces*, par l'abbé Issaly. Paris, Hermann, 1902, in-8 de 108 p., 4 fr. — 12. *La Géométrie non euclidienne et l'insuffisance de ses principes*, par le même. Paris, Hermann, 1902, in-8 de vii-62 p., 3 fr.

1. — C'est une bonne étude, saine et parfaitement scientifique qu'a faite M. Duhem dans son travail historique et critique des *Théories électriques de G. Clerk Maxwell*. Il ne s'agit pas ici de détruire les résultats donnés en électro-dynamique par Maxwell : ces résultats sont actuellement indispensables ; M. Duhem a simplement recherché d'abord ce qui, dans l'œuvre de Maxwell, était fondé sur des bases solides, ou ce que l'on pouvait facilement rétablir par une saine logique, mais ce qui n'est que le résultat d'une intuition merveilleuse, nous allions dire magique. M. Duhem, dans son ouvrage, qui est une très belle critique scientifique, nous montre qu'il n'y a pas une électrodynamique de Maxwell, mais au moins trois, qui sont incompatibles entre elles et qui conduiraient à des conclusions opposées aux faits les mieux établis de l'électricité, si Maxwell ne se livrait sur ses équations à des manœuvres plutôt bizarres. Il supprime complètement ce qui le gêne, transforme les termes qui, avec quelque modification, peuvent s'interpréter. Ce livre sera lu par tous ceux qu'intéressent l'électrodynamique et la théorie électromagnétique de la lumière ; de plus nous conseillons très fortement la lecture de la conclusion à ceux qui s'occupent de physique mathématique : les quelques lignes consacrées à la définition de l'identité de deux

théories sont de celles que l'on doit avoir constamment présentes à l'esprit.

2. — Les actions liées à la vitalité ne sont souvent que des actions physico-chimiques; par suite les lois de la chimie physique leur sont applicables. Partant de ce principe, M. V. Henri étudie les *Lois générales de l'action des diastases*. Trois diastases seulement : l'invertine, l'émulsine et l'amylose sont étudiées dans ce premier travail ; mais l'auteur débute par une très belle analyse de l'état de nos connaissances actuelles sur les actions catalytiques ; il est ainsi amené à classifier les actions catalytiques : catalyse par simple présence, autocatalyse, combinaisons intermédiaires à formation rapide et lente, catalyse par réactions successives, et à étudier les principales lois de vitesse des réactions. Passant ensuite en revue les travaux antérieurs faits sur l'action diastasique, M. Henri pense que l'on peut conclure, malgré le peu d'ouvrages déjà produits, que l'action diastasique est une réaction catalytique d'un autre ordre que celle due aux acides, et pose l'énoncé des deux problèmes principaux qui dominent l'étude des actions diastasiques, ce sont : l'étude expérimentale détaillée des diastases et l'interprétation des résultats par les lois de la chimie générale. Après cela seulement nous pourrons savoir si l'action diastasique n'est pas une fonction spéciale. Les expériences et la critique des résultats nous paraissent avoir été conduites avec toute la prudence désirable : aussi espérons-nous que la formule provisoire des vitesses, à laquelle l'auteur a été conduit, sera vérifiée par de nouvelles expériences, qui, de son propre avis, sont encore nécessaires pour rendre cette formule définitive.

3. — En publiant la quatrième édition, complètement refondue, des *Instructions météorologiques*, M. A. Angot s'est particulièrement proposé de permettre aux météorologues, souvent bénévoles, de faire des observations précises, car, comme il le fait justement remarquer, des observations médiocres sont plus nuisibles qu'utiles à la science. Nous voudrions voir ce livre entre les mains de tous les météorologues, même amateurs ; certes il y a bien quelques formules mathématiques que ceux-ci ne sauront pas employer, mais à côté de cela ils trouveront de si bons renseignements sur la manière de disposer les appareils météorologiques et de les observer, sur tous les phénomènes, soit de l'atmosphère, soit du monde vivant, animal et végétal, qu'ils ont à enregistrer, qu'ils chercheront d'eux-mêmes à perfectionner et à étendre leurs travaux. La météorologie n'est pas encore une science, en ce sens que les lois des phénomènes ne sont pas connues. Le seront-elles un jour ? Peut-être. Mais pour cela il faut beaucoup d'observations et de bonnes observations. Le Bureau central météorologique les concentre par milliers, mais il en faut encore, et toujours, à la condition

de les avoir bonnes ; on est sûr d'y parvenir en suivant les sages conseils de M. Angot.

4. — M. A. Despeaux recherche la cause première de toute chose, dans son nouveau volume : *Cause des énergies attractives ;* il donne au magnétisme, à l'électricité, à la gravitation une cause commune, due à la constitution polaire de la molécule : M. Despeaux suppose la molécule asymétrique et animée d'un mouvement de rotation. Son pôle négatif aspire, son pôle positif refoule l'éther environnant ; par suite, l'électricité positive est de l'éther comprimé, l'électricité négative est de l'éther raréfié, les courants sont de l'éther propulsé. Avec cela et pas mal d'affirmations gratuites et de comparaisons hasardeuses, tout s'explique ; cependant nous ne sommes pas convaincu que l'hypothèse de M. Despeaux révolutionne la science.

5. — M. Fouët se plaît à intituler son livre, dont la première partie vient de paraître : *Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques*. Nous pouvons discuter sur le mot « élémentaire. » Certes, ce titre est mérité si nous voulons entendre, comme l'entend l'auteur lui-même, que les fonctions analytiques sont étudiées dès leur naissance ; mais comme nous trouvons également ici les résultats des travaux les plus récents et le développement complet des propriétés de ces fonctions, nous conclurons que ce volume n'est pas fait pour l'étudiant qui ambitionne simplement le titre de licencié, mais pour celui qui veut sérieusement étudier la mathématique. L'étude sommaire qui est faite dans tous les cours d'analyse est insuffisante ; jusqu'à présent il fallait chercher de côté et d'autres tous les renseignements que l'on voulait sur les fonctions analytiques ; il manquait un travail d'ensemble, bien rédigé et bien au courant de la science moderne : M. Fouët nous l'a donné. Dans une longue Introduction, l'auteur nous fait connaître les idées générales sur les fonctions dont il aura besoin par la suite ; il y a là un ensemble de définitions de mots inestimable, qui empêche toujours l'esprit de s'égarer. D'ailleurs, la netteté, la précision, et malgré cela la simplicité sont les caractéristiques de cet ouvrage. Le premier chapitre est consacré aux fonctions algébriques où nous signalerons particulièrement la fonction algébrique générale et les notions sommaires sur les surfaces de Riemann. Le second chapitre contient l'étude la plus étendue que nous connaissions sur les fonctions définies par les séries, y compris les produits infinis et des notions sur les séries divergentes ; puis, comme application, les transcendantes élémentaires. Le troisième chapitre étudie les fonctions définies par des séries multiples ; après une étude générale, nous trouvons les fonctions de Weierstrass, de Jacobi et leur généralisation. Dans le quatrième chapitre, la notion d'intégrale est continuée par les intégrales de Cauchy et l'application aux développements de

Taylor. Le cinquième chapitre contient l'importante théorie du prolongement analytique d'après Weierstrass. En dehors du texte même de cet ouvrage, nous trouvons de nombreuses références bibliographiques qui permettent de remonter aux sources, et des notes très étendues, écrites en caractères plus fins qui complètent et éclaircissent le texte pour tous les points particuliers que l'on peut laisser de côté dans une première étude. Ce livre est donc des plus précieux pour le développement des études mathématiques ; nous attendons la seconde partie qui tardera pas à paraître.

6. — Il n'y a pas et il ne peut y avoir de séparation entre la mécanique rationnelle et la physique mathématique. Un grand nombre de questions étaient jusqu'à présent à peine ébauchées dans les traités de mécanique rationnelle, ce qui n'empêchait pas les professeurs de physique mathématique de les supposer connus, d'où une lacune fort regrettable au point de vue de l'enseignement, que M. Appel, dans le troisième volume de son *Traité de mécanique rationnelle*, vient de combler magistralement. Le potentiel, l'hydrostatique, l'hydrodynamique, la théorie des tourbillons, les notions sur l'élasticité forment les grandes divisions de cet important ouvrage. Ces divers titres sont bien connus, mais ce qui ne l'est pas, c'est la manière dont M. Appell a réuni et fondu en un ensemble parfait tous les travaux publiés jusqu'à ce jour sur ces diverses matières. Les éléments relatifs aux intégrales de volumes, de surfaces et de lignes, qui présentent un intérêt spécial pour la mécanique, tels que la formule de Green et le théorème de Stokes, forment un chapitre préparatoire. Pour la théorie du potentiel, c'est la première fois, croyons-nous, que, dans un traité de mécanique rationnelle, est introduite la notion de double couche, ainsi que les propriétés générales des fonctions vérifiant l'équation de Laplace. Le chapitre consacré à l'équilibre et au mouvement intérieur d'une masse continue donne des formules très générales qui sont sucessivement appliquées à l'hydrostatique, à l'hydrodynamique, à l'élasticité. Nous pourrons étudier les figures d'équilibre d'une masse fluide en rotation sans avoir recours aux ouvrages spéciaux ; il ne faudrait pas, cependant, sur ce sujet, oublier de lire le volume que M. Poincaré vient de publier sur les figures d'équilibre d'une masse fluide. Les propriétés géométriques des déformations d'un milieu continu et la cinématique des milieux continus, sur lesquels il y a encore tant à faire, sont aussi, pour la première fois, constitués en un corps de doctrine. Les questions classiques relatives à l'hydrodynamique sont continuées par une étude très étendue des tourbillons et des mouvements parallèles à un plan fixe. Sur la théorie de l'élasticité, nous ne trouvons encore que des notions. Chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie importante qui permet à chacun de poursuivre sans peine ses études sur le sujet qu'il

préfère. En dehors de ces précieuses indications bibliographiques, l'ouvrage est complété par des séries d'exercices. En réalité, ce ne sont pas des sujets de devoir pour les débutants, mais presque toujours des indications de travaux modernes qu'il y aurait souvent lieu de continuer. Cet excellent volume est d'une valeur inestimable, et, en le publiant, notre éminent maître M. Appell a rendu le plus grand service à la science et à ses adeptes.

7. — M. Humbert, suivant une heureuse tradition, publie son *Cours d'analyse* professé à l'École polytechnique. Il a cherché avant tout à être clair et précis : il y a merveilleusement réussi, ce qui ne nous étonne pas, car il est à la fois un savant et un professeur. Son livre, dit-il, s'adresse à des débutants qui ne connaissent que l'algèbre et la géométrie analytique, ce qui, en tout pays, est nécessaire pour aborder l'étude de l'analyse ; aussi a-t-il voulu faire un ouvrage absolument classique, que nous recommandons très fortement à ceux qui abordent l'étude de l'analyse. Ce premier volume contient trois parties : le calcul différentiel, les principes du calcul intégral, les applications géométriques. Le calcul des différentielles, avec des exemples géométriques d'infiniment petits et les changements de variable, les séries, les fonctions d'une variable imaginaire, les développements en séries, les maxima et minima forment la première partie. A cette partie a été adjointe la formation des équations différentielles; nous craignons fort que ce chapitre important soit oublié au moment de l'étude de leur intégration; il faudra penser à y revenir. La seconde partie est consacrée aux intégrales indéfinies et définies; nous n'en parlerons pas, parce que tout est parfait : cela a été un plaisir pour nous de lire ces pages, et nous nous proposons de renvoyer souvent nos propres élèves au livre de M. Humbert. Pour l'étude des applications géométriques, l'auteur s'est demandé s'il n'y avait pas lieu de la rejeter à la fin du calcul intégral. Il s'est décidé à la mettre avant les équations différentielles : nous n'y voyons aucun inconvénient. La théorie des contacts, de la courbure et de la torsion pour les courbes, de la courbure pour les surfaces, et de la représentation des surfaces les unes sur les autres a en elle-même un tel intérêt qu'on les étudie sans peine, même lorsque certains éléments ne sont définis que par des équations différentielles que l'on ne sait pas encore intégrer. D'ailleurs le chapitre relatif à la génération des équations différentielles, dont nous avons parlé plus haut, préparait très suffisamment l'esprit à rencontrer en géométrie de telles équations.

8. — M. Borel nous donne cette année un quatrième petit volume (Cf. *Polybiblion*, t. LXXXV, p. 262; t. LXXXIX, p. 333; t. XCII, p. 518; t. XCV, p. 177). Celui-ci contient les *Leçons sur les fonctions méromorphes* professées par l'auteur au Collège de France. Elles ont été recueillies et rédi-

gées par M. L. Zoretti. Ces courtes et substantielles monographies ont reçu et recevront toujours le meilleur accueil, non seulement des étudiants auxquels elles ouvrent des horizons nouveaux, mais encore des mathématiciens qui sont, par elles, mis très rapidement au courant des derniers progrès de la science. Nous commençons à prendre l'habitude de lire annuellement un livre de M. Borel ; nous espérons et souhaitons de tout cœur qu'il continuera, car de tels ouvrages développent beaucoup le goût des études mathématiques. Les généralités sur les fonctions analytiques, le développement en séries des fonctions méromorphes et celui en produits infinis remplissent le premier chapitre. Le second étudie les singularités des fonctions méromorphes au moyen de leur développement en séries de puissances. Le troisième est relatif à l'extension aux fonctions méromorphes du théorème de M. Picard sur les fonctions entières ; ce théorème a reçu une démonstration directe de M. Borel parue dans son volume sur les fonctions entières. Le quatrième est consacré au développement des fonctions méromorphes en séries de fractions rationnelles dont chacune ne possède qu'un seul pôle. Quatre notes terminent l'ouvrage, ce sont : sur les zéros des fonctions entières, sur le genre de la somme de deux fonctions entières, sur la somme des résidus d'une fonction méromorphe, sur les fonctions quasi entières et quasi méromorphes.

9. — Le *Cours de mécanique rationnelle* de M. A. Janssen s'adressant tout particulièrement aux ingénieurs et aux officiers, il n'est pas étonnant que la cinématique soit particulièrement développée. Cette partie de l'ouvrage serait parfaite si, dès le début, l'auteur n'avait pas confondu le vecteur et le segment sous une même appellation ; cette confusion a été longtemps faite, mais elle est maintenant abandonnée ; nous regrettons que M. Janssen n'ait pas adopté la distinction entre le vecteur et le segment, distinction qui permet de préciser bien des choses. La mécanique du point est réduite à ses parties essentielles, il n'y a pas de lacunes, tout le nécessaire est donné et est bien exposé. Pourquoi faut-il que cette partie commence par une énormité (p. 94) ? « Nous admettons la proportionnalité de la cause à l'effet, et c'est en vertu de cet axiome, commun à toutes les sciences physiques, que nous disons : la grandeur ou l'intensité de la force est proportionnelle à l'accélération qu'elle communique au point matériel soumis à son action. » Nous avons lu et relu ce passage, espérant que nous ne comprenions pas, mais cela a été en vain. Le principe admis par M. Janssen peut conduire à des conséquences terriblement fausses, par exemple : la résistance de l'air au mouvement d'un point est due à la vitesse de ce point, donc la résistance est proportionnelle à la vitesse ! Dans la mécanique des systèmes matériels, nous trouvons tous les principes et les applications essentiels fort bien exposés ; en dehors

des questions classiques traitées partout signalons l'intéressant chapitre consacré à la similitude mécanique. Que d'inventeurs n'auraient pas eu d'amères déceptions s'ils avaient connu ce chapitre! Le volume se termine par les premiers éléments de la mécanique des fluides. Nous avons insisté un peu longuement sur les deux défauts de cet ouvrage, uniquement parce que l'ensemble nous a paru excellent. En peu de pages, rédigées très clairement, l'auteur a su condenser tous les éléments de mécanique rationnelle utiles à l'ingénieur, et sa brièveté n'est pas faite de sécheresse, mais d'un choix judicieux des démonstrations et de l'élimination de tout ce qui n'est pas indispensable. Nous sommes convaincu que son livre rendra de sérieux services, mais nous aimerions bien voir l'auteur corriger la page 94.

10. — La géométrie euclidienne est-elle, oui ou non, une science expérimentale ? Tel est le problème que M. de Freycinet s'est proposé de résoudre dans son nouveau livre : *De l'Expérience en géométrie*. Très nettement il conclut que les concepts de la géométrie, le point, la droite, le plan sont tirés de l'expérience et que les premières propriétés indémontrables que nous donnons à ces figures sont non seulement des axiomes, car on pourrait en créer autant que l'on voudrait, mais des lois naturelles qui nous sont révélées par l'étude du monde extérieur. En particulier, il regrette que le postulatum d'Euclide n'ait pas été rangé par ce géomètre parmi les axiomes fondamentaux ; c'est de la recherche de la possibilité ou de l'impossibilité de la démonstration de ce théorème que sont nées toutes les géométries non-euclidiennes, géométries que l'auteur considère comme parfaitement inutiles. En quelques pages, l'auteur montre à la fin de son ouvrage que les extensions modernes de la géométrie : la géométrie analytique et l'analyse, ne sauraient se passer des hypothèses fondamentales de la géométrie euclidienne. Partisan fervent de toutes les idées qu'a si élégamment publiées M. de Freycinet, nous souhaitons vivement que son livre soit lu par les euclidiens et les non-euclidiens ; tous y trouveront profit.

11-12. — Reprenant et complétant ses premiers travaux, M. Issaly vient de publier les *Principes fondamentaux de la théorie des pseudo-surfaces*, et *la Géométrie non euclidienne et l'insuffisance de ses principes*. Le concept créé par M. Issaly : la pseudo-surface, lieu géométrique produit par deux systèmes de courbes variables ne s'entrecoupant qu'aux infiniment petits du second ordre près, a paru, pour bien des mathématiciens, n'être qu'une pseudo-généralisation de la notion analytique de surface, généralisation dénuée d'intérêt ; nous ne croyons pas que les nouvelles publications de l'auteur fassent changer cette opinion.

É. CHAILAN.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Les Actes de* SAINT JACQUES *et les Actes d'*AQUILAS, publiés d'après deux manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, par JEAN EBERSOLT. Paris, Leroux, 1902, in-8 de II-77 p., 3 fr. — 2. *Saint François d'Assise et son École, d'après les documents originaux*, par Paul HENRY. Paris, Téqui, 1903, in-12 de XIX-207 p., 3 fr. — 3. *Sainte Élisabeth de Hongrie*, par l'abbé A. SAUBIN. Paris, Poussielgue, 1902, in-12 de XV-192-38 p., 1 fr. 50. — 4. *Sainte Rose de Viterbe*, par l'abbé D. BARASCUD. Ibid., 1902, in-12 de VI-263 p., 1 fr. 50. — 5. *Le Bienheureux Diégo-Joseph de Cadix*, par le R. P. DAMASE DE LOISEY. Ibid., 1903, in-12 de X-320 p., 1 fr. 50. — 6. *L'Apôtre de la tempérance. Vie du P. Théobald Mathieu, des frères mineurs capucins de la province d'Irlande*, par E. PELTIER, d'après les travaux de Lord Maguire. Ibid., 1902, in-12 de 264 p., 1 fr. 50. — 7. *Une Mission en Éthiopie*, par le R. P. ALFRED DE CAROUGE. Ibid., 1902, in-12 de 336 p., 1 fr. 50. — 8. *Mgr Louis d'Aquin, évêque de Séez (1667-1710)*, par l'abbé L.-V. DUMAINE. Paris, Amat, 1902, gr. in-8 de X-692 p., 7 fr. — 9. *Le Bienheureux Grignion de Montfort*, par ERNEST JAC. Paris, Lecoffre, 1903 (*Les Saints*), in-12 de 236 p., 2 fr. — 10. *Un Apôtre de la Croix et du Rosaire. Le B. Louis-Marie Grignion de Montfort*, par J.-M. TEXIER. Paris, Oudin, s. d. (1902), in-16 de 177 p., 1 fr. 50. — 11. *Saint Alphonse de Liguori (1696-1787)*, par le baron J. ANGOT DES ROTOURS. Paris, Lecoffre, 1903 (*Les Saints*), in-12 de XVII-182 p., 2 fr. — 12. *Un Apôtre de miséricorde. J.-B. Rauzan*, par l'abbé A. MARCADÉ. Paris, Bloud, s. d. (1902), in-16 de 110 p., 1 fr. — 13. *Une Ame sœur d'Eugénie de Guérin. Mlle Octavie de Gallery*, par l'abbé H. BUREL. Paris, Haton, s. d. (1902), in-8 de XII-274 p., 3 fr. 50. — 14. *La Canonisation de S. Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes. Récits, documents et panégyriques*. Paris, Procure générale des Frères, 1902, in-8 de 456 p. — 15. *Léon XIII d'après ses encycliques*, par JEAN D'ARROS. Paris, Poussielgue, 1902, in-18 de 273 p., 3 fr. 50. — 16. *Saint François de Xavier de la Compagnie de Jésus. Son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux*. 1re série, par le R. P. L.-JOS.-MARIE CROS. Paris, Téqui, 1903, gr. in-8 de X-544 p., 5 fr. — 17. *Saint Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus. Son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux*, par le même. Paris, Téqui, 1903, gr. in-8 de XII-369 p., 5 fr.

1. — *Les Actes de saint Jacques et les Actes d'Aquilas*, traduits et annotés par l'éditeur, sont des documents importants pour la biographie de ces deux saints du premier siècle, pour la topographie ancienne de Jérusalem et l'éclaircissement de quelques points obscurs de l'histoire chrétienne primitive. M. J. Ebersolt donne d'abord le texte critique des deux pièces en grec de notre Bibliothèque nationale accompagné de notes savantes, puis la traduction en français et une étude historique. C'est par les « Actes » de saint Jacques qu'il commence. Leur rédaction, selon lui, doit être reportée entre 750 et 800 et serait « un intermédiaire entre Hippolyte (de Thèbes) et Épiphane » (p. 42-43). Dans l'étude qui suit le texte original, il est affirmé que saint Jean acheta à Jérusalem la Sainte Sion. Sa maison y aurait été voisine de celle de Caïphe et la Sainte Vierge y aurait rendu le dernier soupir. Dernièrement, comme on sait, l'empereur d'Allemagne a acquis du Sultan l'emplacement de la maison de la *Dormition*. De là, chez les Allemands, toute une littérature éclose à cette occasion. Les uns prétendent que c'est bien là que mourut Marie ; d'autres se contentent de soutenir que « ce terrain

(aujourd'hui allemand) était proche seulement de l'endroit où Marie avait habité et était morte. » Cette dernière opinion nous paraît contraire à la plus ancienne tradition. — L'éditeur procède de pareille façon pour les « Actes » d'Aquilas, l'un des soixante-douze disciples du Sauveur. Après la publication avec variantes et la traduction avec notes du ms. grec, il se livre à l'examen de ces « Actes » qui sont une compilation et une rédaction de seconde main. Ils rapportent les principaux miracles du saint disciple. M. Ebersolt y ajoute les rares renseignements connus sur saint Aquilas, époux de Priscille. L'un et l'autre eurent la gloire du martyre. Leur anniversaire est célébré le 13 ou le 14 juillet (la dernière de ces deux dates est la plus généralement admise); dans l'Église latine on fête leur bienheureuse mort le 8 du même mois. Relativement à la date des « Actes », M. Ebersolt reste bien incertain. « Faute d'autres preuves, conclut-il, nous devons, jusqu'à nouvel ordre, laisser ouverte la période qui va de la fin du VIe siècle au XIe » (p. 73). A la fin de l'ouvrage, un appendice sur le « Plan de Jérusalem d'après la carte mosaïque de Mâdaba. » Elle fera grand plaisir à tous ceux qui s'occupent d'archéologie et de topographie biblique.

2. — C'est également avec les documents primitifs que M. P. Henry reconstitue la physionomie de l'Apôtre de la pauvreté, *Saint François d'Assise*. Il en choisit les extraits les plus frappants, qu'il transcrit en notes, après en avoir rendu la pensée avec une élégante fidélité. C'est surtout à Thomas de Célano qu'il a recours : « Son témoignage, dit-il, répond, de l'aveu de tous, aux exigences de la plus sévère critique » (p. 11). L'auteur de la fameuse prose funèbre du *Dies iræ* fut le contemporain et l'ami de saint François et un remarquable littérateur. Puis c'est à la légende des *Trois Compagnons* dont l'authenticité paraît à M. Paul Sabatier « plus éclatante que jamais, » à l'encontre du R. P. Van Ortroy; au *Speculum perfectionis*, vieux recueil auquel, avec le même M. Sabatier, le P. Lemmens accorde entière créance; à la *Vie de frère Egidio*, aussi très respectable source, mais M. Henry rejette à tort, croyons-nous, les *Fioretti*, qui lui font « un peu l'effet du roman à côté de l'histoire » (p. 15). N'est-ce pas inexact, surtout pour la psychologie du Poverello? Dans une première partie, il envisage le fils de Bernardone avant sa conversion et il relate ensuite brièvement le fait et les circonstances de cette conversion, et l'intimité de saint François est dévoilée par une fine analyse des affections de son cœur idéalement dévoué à Dieu et aux pauvres. Une troisième partie est consacrée aux premiers frères mineurs dans lesquels brille l'image du Maître; la quatrième expose aux regards l'auréole de la sainteté de François et son incomparable puissance de thaumaturge. Enfin la cinquième nous transporte au fond de notre Bretagne, à la fin du siècle où expire le saint d'Assise. M. Henry nous met en présence d'un franciscain par l'âme,

le cœur et la doctrine : saint Yves de Kermartin, l'ami de la pauvreté et des pauvres, dont il fut l'avocat chevaleresque. Cette dernière partie, bien que factice, est peut-être la plus originale. Le titre du livre : *Saint François d'Assise et son École* donne, à première vue, une fausse conception de l'ouvrage et nous paraît devoir être modifié.

3. — Au patriarche d'Assise se rattache, par des liens séraphiques de famille, un groupe de saints qu'ici nous réunissons. Leur biographie fait partie de la « Nouvelle Bibliothèque franciscaine », éditée par la librairie Poussielgue. Chronologiquement, la première et la plus célèbre des saintes du tiers-ordre de saint François, c'est *Sainte Élisabeth de Hongrie*. C'est surtout comme tertiaire que la considère M. Saubin, et il démontre, avec toute la force pénétrante d'un pareil exemple, que la sainteté n'est point l'apanage fermé du cloître. Il en expose les trois principaux moyens, ceux-là mêmes qui ont conduit Élisabeth à la gloire de nos autels : c'est la direction spirituelle à laquelle se soumit absolument la noble princesse et qui l'aida à accomplir les plus douloureux sacrifices ; l'oraison qui entraîna vers Dieu toutes ses facultés ; l'affiliation au tiers-ordre, ainsi que le firent plus tard Louis IX et tant d'autres hauts personnages. Bien que ce volume, comme tous ceux de ladite collection, soit destiné aux milieux populaires, l'auteur n'a point laissé de se documenter aux meilleures sources : Montalembert, Horn, principalement Wadding, Pierre Rodolphe, Barthélemy de Pise et Jacques de Voragine. La dernière partie du volume, qui en est comme la conclusion pratique, est occupée par une neuvaine en l'honneur de sainte Élisabeth, où sont méditées ses glorieuses vertus et sa mort.

4. — Presque au même temps florissait *Sainte Rose de Viterbe*, l'une des plus angéliques figures du tiers ordre franciscain. Cet ouvrage est la réédition de la vie de la jeune vierge italienne, écrite en 1862 par M. Barascud, alors aumônier du lycée Louis le Grand. L'éditeur lui a fait subir quelques légères retouches nécessaires. On y a notamment maintenu « le récit des miracles qui font partie intégrante de la vie de la sainte et expliquent sa merveilleuse popularité » (p. 6). M. Barascud avait cru devoir en supprimer un certain nombre. On aura quelque idée de la grâce fleurie de son style par ces seuls titres de chapitres : « Naissance d'une Rose. — Épanouissement. — Parfums célestes. — Épines. — Transplantée. — La Rose et le Chêne, etc. » Peut-être quelques faits prodigieux ne résisteraient-ils pas à une critique étroite. Cependant les miracles opérés par la jeune Rose, pendant sa vie et après sa mort, dûment constatés par les « Actes du procès de canonisation » : morts par elle ressuscités, apparitions à ceux qui l'implorent, la placent au rang des plus extraordinaires thaumaturges. Ceux qui, en lisant sa vie, prendront contact avec la belle âme de Rose, en seront tout embaumés.

5. — *Le Bienheureux Diégo-Joseph de Cadix* fut dévoré par la flamme apostolique, si bien qu'il fut appelé « l'Apôtre de l'Espagne. » Le verbe de feu de ce fils d'aristocratique descendance, marchant nu-pieds, ceint de la corde franciscaine, renouvelant, au XVIIIe siècle, les invraisemblables mortifications des grands pénitents, ruina les foyers d'immoralité et d'incrédulité de sa patrie infidèle à la foi ancestrale ; les théâtres furent abandonnés en Andalousie et dans toute l'Espagne, quelques-uns furent détruits, les sauvages courses de taureaux furent abolies et les fêtes licencieuses délaissées. L'hérésie protestante était déconcertée par son érudition étendue, son impeccable urbanité, son jugement très fin. Il parla, avec l'héroïque liberté d'un Jean-Baptiste, à Charles III expulsant les jésuites de ses États et vexant hypocritement les autres ministres de la religion. Il lutta avec une impétueuse vigueur contre les entraînements de la Révolution. Sa charité alla de pair avec son éloquence irrésistible. Si l'Espagne est sortie catholique de la crise révolutionnaire, si elle a rompu les liens des sociétés secrètes, si elle a pour le mystère de la Trinité et de l'Eucharistie une indéfectible dévotion, elle le doit à Diégo. Son souvenir est toujours vivant chez les pauvres qu'il aima de tendresse et chez les puissants, enfants prodigues qu'il a ramenés au Père céleste. Des miracles multipliés ont rendu son tombeau glorieux. En même temps qu'un livre d'édification, c'est aussi un tableau exact de l'état moral, religieux et social de l'Espagne pendant la deuxième moitié du XVIIIe siècle.

6. — La vie de *l'Apôtre de la tempérance,* arrive bien opportunément au moment où l'on combat avec une universelle énergie le fléau de l'alcoolisme. Le *R. P. Théobald Mathieu* se livra à cette croisade, surtout en Irlande, sa patrie, si profondément attaquée par l'homicide passion. Il fonda la Ligue de la tempérance à Cork, d'où elle rayonna en Irlande, en Angleterre, où elle obtint, après d'énormes difficultés de résistance, de merveilleux résultats. Il alla l'établir en Amérique. Les troubles de 1848 en Irlande, l'absence de deux ans du P. Théobald Mathieu, une longue famine portèrent des coups désastreux à la Ligue, et la merveille, c'est que, en dépit de ces événements contraires, dans chaque ville, dans chaque village, dans les plus reculés hameaux, des membres nombreux y soient restés attachés parmi toutes les classes sociales ; c'est donc avec justice que cent mille adhérents acclamaient en 1864, à Cork, ville natale du P. Théobald, l'Apôtre de la tempérance, en présence de la statue qui lui était érigée comme à l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Ceux qui se préoccupent d'enrayer l'alcoolisme trouveront dans ce volume des idées fort précieuses.

7. — L'histoire de l'apostolat africain s'est enrichi d'un nouveau livre : celui de la *Mission en Éthiopie* des franciscains. C'est l'attachant récit des trente cinq années d'évangélisation du cardinal Massaja dans ce

le cœur et la doctrine : saint Yves de Kermartin, l'ami de la pauvreté et des pauvres, dont il fut l'avocat chevaleresque. Cette dernière partie, bien que factice, est peut-être la plus originale. Le titre du livre : *Saint François d'Assise et son École* donne, à première vue, une fausse conception de l'ouvrage et nous paraît devoir être modifié.

3. — Au patriarche d'Assise se rattache, par des liens séraphiques de famille, un groupe de saints qu'ici nous réunissons. Leur biographie fait partie de la « Nouvelle Bibliothèque franciscaine », éditée par la librairie Poussielgue. Chronologiquement, la première et la plus célèbre des saintes du tiers-ordre de saint François, c'est *Sainte Élisabeth de Hongrie*. C'est surtout comme tertiaire que la considère M. Saubin, et il démontre, avec toute la force pénétrante d'un pareil exemple, que la sainteté n'est point l'apanage fermé du cloître. Il en expose les trois principaux moyens, ceux-là mêmes qui ont conduit Élisabeth à la gloire de nos autels : c'est la direction spirituelle à laquelle se soumit absolument la noble princesse et qui l'aida à accomplir les plus douloureux sacrifices ; l'oraison qui entraîna vers Dieu toutes ses facultés ; l'affiliation au tiers-ordre, ainsi que le firent plus tard Louis IX et tant d'autres hauts personnages. Bien que ce volume, comme tous ceux de ladite collection, soit destiné aux milieux populaires, l'auteur n'a point laissé de se documenter aux meilleures sources : Montalembert, Horn, principalement Wadding, Pierre Rodolphe, Barthélemy de Pise et Jacques de Voragine. La dernière partie du volume, qui en est comme la conclusion pratique, est occupée par une neuvaine en l'honneur de sainte Élisabeth, où sont méditées ses glorieuses vertus et sa mort.

4. — Presque au même temps florissait *Sainte Rose de Viterbe*, l'une des plus angéliques figures du tiers ordre franciscain. Cet ouvrage est la réédition de la vie de la jeune vierge italienne, écrite en 1862 par M. Barascud, alors aumônier du lycée Louis le Grand. L'éditeur lui a fait subir quelques légères retouches nécessaires. On y a notamment maintenu « le récit des miracles qui font partie intégrante de la vie de la sainte et expliquent sa merveilleuse popularité » (p. 6). M. Barascud avait cru devoir en supprimer un certain nombre. On aura quelque idée de la grâce fleurie de son style par ces seuls titres de chapitres : « Naissance d'une Rose. — Épanouissement. — Parfums célestes. — Épines. — Transplantée. — La Rose et le Chêne, etc. » Peut-être quelques faits prodigieux ne résisteraient-ils pas à une critique étroite. Cependant les miracles opérés par la jeune Rose, pendant sa vie et après sa mort, dûment constatés par les « Actes du procès de canonisation » : morts par elle ressuscités, apparitions à ceux qui l'implorent, la placent au rang des plus extraordinaires thaumaturges. Ceux qui, en lisant sa vie, prendront contact avec la belle âme de Rose, en seront tout embaumés.

5. — *Le Bienheureux Diégo-Joseph de Cadix* fut dévoré par la flamme apostolique, si bien qu'il fut appelé « l'Apôtre de l'Espagne. » Le verbe de feu de ce fils d'aristocratique descendance, marchant nu-pieds, ceint de la corde franciscaine, renouvelant, au XVIIIe siècle, les invraisemblables mortifications des grands pénitents, ruina les foyers d'immoralité et d'incrédulité de sa patrie infidèle à la foi ancestrale ; les théâtres furent abandonnés en Andalousie et dans toute l'Espagne, quelques-uns furent détruits, les sauvages courses de taureaux furent abolies et les fêtes licencieuses délaissées. L'hérésie protestante était déconcertée par son érudition étendue, son impeccable urbanité, son jugement très fin. Il parla, avec l'héroïque liberté d'un Jean-Baptiste, à Charles III expulsant les jésuites de ses États et vexant hypocritement les autres ministres de la religion. Il lutta avec une impétueuse vigueur contre les entraînements de la Révolution. Sa charité alla de pair avec son éloquence irrésistible. Si l'Espagne est sortie catholique de la crise révolutionnaire, si elle a rompu les liens des sociétés secrètes, si elle a pour le mystère de la Trinité et de l'Eucharistie une indéfectible dévotion, elle le doit à Diégo. Son souvenir est toujours vivant chez les pauvres qu'il aima de tendresse et chez les puissants, enfants prodigues qu'il a ramenés au Père céleste. Des miracles multipliés ont rendu son tombeau glorieux. En même temps qu'un livre d'édification, c'est aussi un tableau exact de l'état moral, religieux et social de l'Espagne pendant la deuxième moitié du XVIIIe siècle.

6. — La vie de *l'Apôtre de la tempérance,* arrive bien opportunément au moment où l'on combat avec une universelle énergie le fléau de l'alcoolisme. Le *R. P. Théobald Mathieu* se livra à cette croisade, surtout en Irlande, sa patrie, si profondément attaquée par l'homicide passion. Il fonda la Ligue de la tempérance à Cork, d'où elle rayonna en Irlande, en Angleterre, où elle obtint, après d'énormes difficultés de résistance, de merveilleux résultats. Il alla l'établir en Amérique. Les troubles de 1848 en Irlande, l'absence de deux ans du P. Théobald Mathieu, une longue famine portèrent des coups désastreux à la Ligue, et la merveille, c'est que, en dépit de ces événements contraires, dans chaque ville, dans chaque village, dans les plus reculés hameaux, des membres nombreux y soient restés attachés parmi toutes les classes sociales ; c'est donc avec justice que cent mille adhérents acclamaient en 1864, à Cork, ville natale du P. Théobald, l'Apôtre de la tempérance, en présence de la statue qui lui était érigée comme à l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Ceux qui se préoccupent d'enrayer l'alcoolisme trouveront dans ce volume des idées fort précieuses.

7. — L'histoire de l'apostolat africain s'est enrichi d'un nouveau livre : celui de la *Mission en Éthiopie* des franciscains. C'est l'attachant récit des trente cinq années d'évangélisation du cardinal Massaja dans ce

pays et au royaume de Ménélick, où les capucins possèdent de florissantes missions. Sur l'ordre de Léon XIII, le célèbre missionnaire rédigea ses Mémoires. Ils sont palpitants d'intérêt et nous font admirer nos inlassables semeurs de la parole évangélique,— au milieu de toutes sortes d'aventures saisissantes, parfois cruelles, comme celles de la persécution indigène. Le livre s'étend de 1846 à 1880. Il est d'une singulière actualité, au moment où nos congrégations missionnaires sont proscrites. Pour tous, il sera une preuve pénétrante de l'action de nos religieux au double point de vue de l'extension de l'influence française et des idées chrétiennes et civilisatrices.

8. — Avec *Mgr Louis d'Aquin* nous revenons à l'action du clergé séculier en France au XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, période historique particulièrement difficultueuse. Notre prélat était un descendant des comtes d'Aquin, dont l'Ange de l'école fut la plus belle gloire. Nommé à trente-trois ans évêque de Séez, il gouverna, durant dix ans, ce diocèse où les obstacles succédaient sans trêve aux obstacles. On voulut entacher sa mémoire de l'erreur janséniste. M. Dumaine fait la preuve de l'entière fausseté de cette calomnie ; il décrit l'état de notre société politique et religieuse à cette époque troublée. Mgr d'Aquin, à part « son contact assez intime avec Bossuet à l'Assemblée du clergé de France en 1700... et la mort de l'abbé de Rancé, réformateur de la Trappe, qu'il assista à sa dernière agonie, » ne se rattache, par sa vie, à aucun événement considérable de son temps. Son existence d'évêque s'écoula dans le soin assidu de son troupeau. Il fut un administrateur dans le meilleur sens de l'expression, avec zèle réformant les abus et défendant ses ouailles avec intrépidité. Le seul regret qu'exprime l'auteur de sa vie, — et encore fait-il valoir les circonstances atténuantes sinon excusantes, — c'est que l'évêque de Séez n'accomplit pas une seule fois, en sa vie épiscopale, le voyage obligatoire *ad limina*, où il se serait défendu contre l'accusation de jansénisme et de gallicanisme formulée à son endroit. De Rome, il serait revenu, fortifié, consolé. Ce qui le justifie du jansénisme articulé contre lui, c'est que, lorsque Innocent XI promulgua sa constitution condamnant cette erreur, Mgr d'Aquin l'adressa immédiatement à ses diocésains en l'accompagnant d'une lettre pastorale dans laquelle il déclarait sa formelle adhésion aux enseignements pontificaux. — M. Dumaine, pour composer son ouvrage, n'a négligé aucune recherche dans les grands dépôts d'archives aussi bien que dans les archives locales et les diverses collections particulières. C'est une page importante de notre histoire religieuse provinciale au XVIIIe siècle, de doctrine sûre en ce qui concerne le dogme de la grâce, de critique sérieuse. C'est encore l'histoire d'un caractère.

9. — Un caractère ! tel fut pareillement *le Bienheureux Grignion de*

Montfort. Cette nouvelle vie est bien au courant de la littérature du sujet ; la phrase en est sobre, comme il convient aux œuvres bien équilibrées. L'auteur, à l'encontre de l'orthographe habituelle, écrit « Grignion » au lieu de Grignon. C'est la manière, assure-t-il, dont le Bienheureux orthographiait lui-même son nom (p. 1). Il déroule ensuite à nos regards cette sainte existence, toute perdue en Dieu, consumée par une rayonnante souffrance, toute vouée aux générosités de l'apostolat. Sa parole indépendante nous rappelle celle du grand apôtre : on n'enchaîne pas la parole de Dieu. Le saint se survit dans ses œuvres théologiques, ses cantiques de mission toujours populaires, ses deux familles religieuses : les Filles de Marie et les Sœurs de la Sagesse. Ces dernières, au nombre de cinq du vivant de Montfort, aujourd'hui comptent cinq mille membres répandus dans l'univers entier, s'occupant d'éducation des classes pauvres et des misères les plus variées. Un desideratum : que M. Jac, dans une édition suivante, nous donne la bibliographie de son ouvrage, ainsi qu'il est d'usage, dans cette collection si appréciée.

10. — Le livre de M. Texier sur le même *Bienheureux de Montfort* est une réédition. La Croix ! Marie ! ses deux dévotions préférées, tel est l'aspect spécial sous lequel le Bienheureux y est étudié. Cette récente édition se présente avec des retouches et des additions, mais en petit nombre. L'auteur a tenu à laisser à son œuvre sa caractéristique populaire. Ainsi s'explique sa simplicité voulue, toute de pieuse onction. Dans un dernier chapitre, est examinée la valeur des ouvrages de Grignion de Montfort : son « Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge », le « secret de Marie dévoilé à l'âme pieuse », ses cantiques partout chantés, clairs, substantiels, mouvementés.

11. — Par bien des affinités, l'âme de *saint Alphonse de Liguori* est parente de l'âme du Bienheureux de Montfort. L'objet précis de cette biographie est de représenter saint Liguori comme le savant et redoutable champion du jansénisme. Elle touche donc à notre histoire religieuse des XVIIe et XVIIIe siècles, notre saint combattant à la fois et l'austérité janséniste et la licence de l'impiété philosophique. Apôtre, notre saint fonda une société d'apôtres dont la devise fut la parole évangélique : *Evangelizare pauperibus*. C'était les masses profondes qu'il voulait atteindre. Pour cela, l'éloquence simple et forte fut et resta celle de sa famille spirituelle. Il ne répugnait pas aux tableaux pittoresques où la vie du Rédempteur, celles des saints, les misères du vice et ses châtiments étaient vivement figurés. Théologie, révélation, doctrine patristique, mystères, il les distribue avec abondance, sachant bien que les foules ne sont pas rassasiées par une pure rhétorique d'académiciens. Il écrit comme moraliste et comme mystique ; citons seulement ses « Visites au saint Sacrement » connues de

tous, sa Théologie morale, son « Homo apostolicus » dont tous les directeurs d'âmes suivent les principes. Mgr d'Hulst n'appuyait-il pas ses discours à Notre-Dame de Paris sur les données théologiques du saint Docteur ? Dans son diocèse de Sainte-Agathe, il subit de cruels déboires, tout en portant le fer et le feu dans les plaies de son triste diocèse. Il fut l'objet de longues tracasseries de la part des puissants : le pouvoir royal refusa de reconnaître son institut. Il écrivit contre les impies, dénonça l'œuvre souterraine de la franc-maçonnerie, défendit la Compagnie de Jésus persécutée. Doucement, jusqu'à l'extrême vieillesse, il avait porté la couronne d'épines, sans s'incliner devant celle des rois. Encore un excellent volume dans la collection « Les Saints », supérieurement écrit, admirablement informé. Il est un enseignement pour les prêtres, les hommes d'œuvres, les gens du peuple et même pour nos puissances éphémères d'un jour...

12. — *J.-B. Rauzan*, le Bridaine du XIXe siècle, fut un missionnaire, un éducateur et un fondateur d'œuvres, à l'heure où la France était toute meurtrie par la Révolution ; un ennemi acharné du rigorisme janséniste aussi bien que de l'indifférence religieuse. Il combattit avec ardeur pour la liberté d'enseignement. L'une de ses créations, et qui subsiste toujours, c'est celle de la Congrégation des Dames de Sainte-Clotilde qui, depuis 1820, s'occupe avec tant d'intelligent dévouement de l'éducation des jeunes filles. Les remarquables conseils que M. Rauzan donnait aux missionnaires de France, nos prédicateurs contemporains les méditeront avec grand profit dans le chapitre qui traite de la méthode oratoire du célèbre missionnaire. Ce livre est aussi l'histoire de nos missionnaires de France au siècle dernier. Œuvre d'actualité, composée avec précision et non sans charme.

13. — Ame d'action et de rêve, comme Eugénie de Guérin, *Mlle Octavie de Gallery* fut une haute intelligence, un cœur tendrement dévoué aux humbles, en toute choses orientée vers le ciel. A treize ans, elle eut la direction intellectuelle d'un orphelinat de quarante jeunes filles abandonnées et elle ne fut pas au-dessous de sa tâche d'institutrice. Dans sa famille, considérée comme une seconde mère, on appréciait son rare bon sens, sa grande élévation de sentiments et sa parfaite culture. Elle fut la providence souriante des pauvres et des désolés de sa contrée; elle laisse un petit nombre de lettres, hélas! trop restreint, où se peint son âme exquise et où l'on constate une vraie fraternité d'esprit avec Eugénie de Guérin. Comme cette dernière, elle avait un vif sentiment des beautés de la nature et excellait à les rendre, nous révélant ainsi un écrivain délicat. Elle esquissait à merveille un portrait finement enlevé, où les principales lignes sont fortement dessinées et quelquefois non sans une subtile malice. Chrétienne fervente et éclai-

rée, après Dieu elle fut tout à l'amitié, cette religion des nobles cœurs, à la charité consolante. Les femmes du monde ont un bel idéal, dans Mlle de Gallery, pour remplir chrétiennement leur rôle dans la société. Ce beau livre est une bonne action tout pénétré « du secret des lettres intimes et du journal encore plus intime de cette âme. »

14. — Cette âme sœur d'Eugénie de Guérin, l'institutrice des pauvres, restera dans une ombre discrète, tandis que Dieu a voulu que l'auréole officielle de la sainteté resplendît au front du célèbre instituteur des déshérités. Le livre de *la Canonisation de S. J.-B. de la Salle* est un nouveau monument dressé à sa gloire. On a voulu conserver le souvenir des fêtes populaires et éclatantes qui se déroulèrent dans l'univers catholique, à l'occasion de son élévation sur les autels. Ce sont les cérémonies de la canonisation dans la Basilique vaticane, la messe de la fête, les illuminations; les récits des manifestations religieuses en l'honneur du nouveau saint dans les principales villes de France, en Amérique, en Europe, aux Indes anglaises, à Jérusalem et dans diverses autres régions. Ensuite sont exposés les documents: la bulle de canonisation, les lettres pastorales de S. É. le cardinal Langénieux, de N.N. S.S. les évêques de Troyes, de Blois, de Montréal, et les archevêques d'Alger, de Québec, de Quito. Enfin les éloquents panégyriques de N.N. S.S. Touchet, Rumeau, Énard, Béguinot, Douais, des R.R. P.P. Etourneau et Coubé complètent le volume, que consulteront avec intérêt ceux qui aiment le grand Instituteur et ses futurs biographes. C'est un trésor de documents et une sorte de tableau vivant des fêtes disparues.

15. — M. J. d'Arros, dans le volume qu'il consacre à *Léon XIII*, a dégagé des encycliques de l'immortel Pontife la doctrine qu'elles recèlent sous le rapport de la philosophie chrétienne, du dogme catholique, de l'économie sociale et de la piété. C'est le dernier point de vue qui occupe surtout l'auteur. Avec documents à l'appui, il dégage la physionomie historique de Léon XIII, que quelques catholiques, d'accord en cela avec les ennemis de l'Église, regardent uniquement comme un pape « politique. » — Le livre s'ouvre par la liste chronologique des bulles indiquées, comme c'est l'usage, par les premiers mots latins — suivie, en termes très brefs, de l'objet du document. Les encycliques que Léon XIII, depuis son avènement (mars 1878) jusqu'au 19 mars 1902, a expédiées sont au nombre de cent vingt-deux. M. d'Arros les classe ainsi sous ces divers chefs : L'Église et le Pouvoir civil. — L'Église et la Vérité. — L'Unité religieuse. — Formation sacerdotale, Franc-Maçonnerie. — Organisation de la famille. — Questions sociales et ouvrières. — Devoir politique des catholiques. — Piété chrétienne et Dévotion. En prenant connaissance de ces documents, on pourra apprécier, en toute connaissance de cause, l'intellectualisme (au sens le plus élevé

de l'expression) de Léon XIII, son influence religieuse et sociale. L'éditeur possède bien son sujet; il a le bon goût de s'effacer tout à fait, et l'exactitude de ses citations, la concise netteté de ses commentaires augmentent singulièrement la valeur de son travail de vulgarisation, tout en respectant scrupuleusement le texte pontifical.

16 et 17. — Au dernier moment, nous recevons deux ouvrages d'importance sur *Saint François de Xavier*, l'apôtre des Indes, et *Saint Jean-François Régis*, l'apôtre du Velay. Ce sont des documents inédits, souvent agrémentés de notes historiques. Ils ne sont pas cependant ordinairement des textes *in extenso*, mais bien des extraits provenant des originaux. Tous deux sont la simple réimpression de la première édition, dont nous avons rendu compte dans le *Polybiblion* (t. LXXIII, p. 403 et 405). LOUIS ROBERT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. *Fils d'émigré*, par ERNEST DAUDET. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 410 p., 2 fr. 50. — 2. *Au pair*, par Mme CHARLES PÉRONNET. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 246 p., 2 fr. — 3. *Le Piège*, par JACQUELINE RIVIÈRE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 296 p., 3 fr. — 4. *L'Invisible Main*, par JEANNE DE COULOMB. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 317 p., 3 fr. — 5. *Rançon d'âme*, par JEANNE DE COULOMB. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 6. *La Demoiselle au bois dormant*, par B. DE BUXY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 313 p., 3 fr. — 7. *Gringalette*, par MAURICE LE BEAUMONT. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 323 p., 3 fr. — 8. *Lumière*, par M. DU CAMPFRANC. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 312 p., 3 fr. — 9. *Lequel?* par M. AIGUEPERSE. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 288 p., 2 fr. 50. — 10. *Floréal*, par ROGER DES FOURNIELS. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 350 p., 2 fr. 50. — 11. *La Rançon de la gloire*, par LÉON BARRACAND. Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8 de 288 p., s. d., 5 fr. — 12. *Les Rivales amies*, par ARTHUR SAVAÈTE. Paris, Savaète, s. d., gr. in-8 de 374 p., 5 fr. — 13. *Simonne*, par F. DE NOCÉ. Paris, Haton, s. d., in-12 de 288 p., 3 fr. — 14. *Le « Livre » de Paula*, par MARIE KERNAREL. Paris, Bloud, s. d., in-8 de 406 p., 4 fr. — 15. *Irréparable Faute*, par Mme ADRIENNE DUHAMEL. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 290 p., 3 fr. — 16. *Grimonette*, par LUCIE DES AGES. Paris, Haton, s. d., in-12 de 246 p., 2 fr. — 17. *Trésor d'histoires pour le catéchisme de première communion*, par l'abbé MILLOT. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de VIII-605 p., 4 fr. — 18. *Cœurs d'enfants*, par JEAN BARBET DE VAUX. Paris, Haton, s. d., in-12 de 240 p., 2 fr. — 19. *L'Épopée de l'Église*, par CHARLES VINCENT. 3e partie. *La Douzième Heure*. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 229 p., 1 fr. 50.

BROCHURES THÉATRALES. — 1. *Le Général de la Moricière*, par L.-M. DUBOIS. Paris, Haton, s. d., in-12 de 105 p., 1 fr. — 2. *Les Derniers Jours de Gilles de Retz*, par L. ROUSSEAU. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de XV-134 p., 0 fr. 25. — 3. *Flora, tout pour Orléans*, par le Dr V. BOULAI. Paris, Haton, s. d., in-12 de 72 p., 1 fr.; avec partition, 3 fr. — 4. *Papillon bleu*, par JEHAN GRECH. Paris, Haton, s. d., in-12 de 88 p., 1 fr.; avec partition, 3 fr. — *Wilhelmine, la jeune Boer*, par JEHAN GRECH. Paris, Haton, s. d., in-12 de 71 p., 1 fr. — 6. *De Charybde en Scylla*, par AMÉLIE AMESTOY. Paris, Haton, s. d., in-12 de 64 p., 1 fr. — 7. *Pologne et Lithuanie*, par CARITAS. Paris, Haton, s. d., in-12 de 70 p., 1 fr. — 8. *Serafino le bandit*, par F.-A. ANTONINI. Paris, Haton, s. d., in-12 de 66 p., 1 fr. — 9. *Adieux à mon vieux chapeau haut de forme*, par le chanoine LANGLOIS. Paris, Haton, s. d., in-12 de 8 p., 0 fr. 50.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. — C'est une bonne fortune de

rencontrer, au milieu des romans que nous avons à parcourir, un livre de M. Ernest Daudet. Chez lui, nous sommes certains de trouver un récit dramatique, basé sur des notions historiques exactes, des sentiments élevés et attachants, un style vif, alerte, coloré; la peinture saisissante d'une époque qui nous repousse et nous fascine tout à la fois : la Terreur. Le *Fils d'émigré*, dont les aventures forment le fond de ce volume, est Bernard de Malincourt, qui, à peine sorti de l'enfance, se trouve mêlé aux drames de la Révolution. Son père et sa mère sont parmi les premières victimes de la guillotine ; l'orphelin, resté seul dans Paris, est protégé par Villeroy, le fidèle intendant de sa famille. Bientôt, malgré sa jeunesse, Bernard est enrôlé parmi les généreux royalistes qui ont formé le projet d'arracher la Reine à ses bourreaux ; il pénètre au Temple jusqu'à l'auguste prisonnière ; puis, à la faveur d'un déguisement, il entre chez Fouquier-Tinville et parvient à cacher les dossiers des prisonniers dont il veut retarder le supplice. Enfin, après Thermidor, nous le retrouvons soldat de Bonaparte en Italie, où, sur un champ de bataille, il rencontre dans les rangs autrichiens son frère Armand, émigré de la première heure, qui meurt entre ses bras. Douloureuse époque, où des frères engagés dans des armées ennemies servent la patrie avec une égale sincérité, mais avec une conception différente du devoir et du patriotisme ! Comme on le voit, les incidents dramatiques abondent, mais aucun récit fictif ne saurait être plus sensationnel que ne l'était, sous la Terreur, la vie réelle de chaque jour. Ce nouvel ouvrage de M. Ernest Daudet aura, nous n'en doutons pas, un succès égal à celui de ses devanciers.

2. — Joli récit, bien pensé, bien écrit, *Au pair* n'a que des personnages sympathiques, sauf toutefois l'Allemande Héléna, dont le caractère est peut-être un peu forcé. Tout est bien qui finit bien et le dévouement généreux de Françoise de Beaufort ramène à de meilleurs sentiments la haineuse Allemande, en même temps qu'il répare le mal qu'aurait pu faire celle-ci en dérobant à un jeune officier français un travail précieux qu'elle comptait vendre aux autorités militaires de son pays.

3. — *Le Piège* dans lequel tombe l'ingénieur Jean Nogaret, cœur tendre et caractère faible, lui est tendu par Angelina Mulot, qui personnifie un certain type d'ouvrière parisienne. Non pas toutes, Dieu merci ! car parmi les ouvrières de Paris, il en est d'exquises, sœurs de l'héroïne du roman *De toute son âme*, qui traversent la fournaise sans y rien perdre de leur innocence, y gagnant même une expérience et une valeur morale qui en font des femmes admirables. Angélina n'est pas de celles-là, c'est le vulgaire « trottin », sans notions religieuses, dépourvue de sentiments élevés, vaniteuse et futée. Jean l'épouse ; mais les idées et les manières de la jeune femme ne tardent pas à

de l'expression) de Léon XIII, son influence religieuse et sociale. L'éditeur possède bien son sujet; il a le bon goût de s'effacer tout à fait, et l'exactitude de ses citations, la concise netteté de ses commentaires augmentent singulièrement la valeur de son travail de vulgarisation, tout en respectant scrupuleusement le texte pontifical.

16 et 17. — Au dernier moment, nous recevons deux ouvrages d'importance sur *Saint François de Xavier*, l'apôtre des Indes, et *Saint Jean-François Régis*, l'apôtre du Velay. Ce sont des documents inédits, souvent agrémentés de notes historiques. Ils ne sont pas cependant ordinairement des textes *in extenso*, mais bien des extraits provenant des originaux. Tous deux sont la simple réimpression de la première édition, dont nous avons rendu compte dans le *Polybiblion* (t. LXXIII, p. 403 et 405). LOUIS ROBERT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. *Fils d'émigré*, par ERNEST DAUDET. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 410 p., 2 fr. 50. — 2. *Au pair*, par Mme CHARLES PÉRONNET. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 246 p., 2 fr. — 3. *Le Piège*, par JACQUELINE RIVIÈRE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 296 p., 3 fr. — 4. *L'Invisible Main*, par JEANNE DE COULOMB. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 317 p., 3 fr. — 5. *Rançon d'âme*, par JEANNE DE COULOMB. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 6. *La Demoiselle au bois dormant*, par B. DE BUXY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 313 p., 3 fr. — 7. *Gringalette*, par MAURICE LE BEAUMONT. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 323 p., 3 fr. — 8. *Lumière*, par M. DU CAMPFRANC. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 312 p., 3 fr. — 9. *Lequel?* par M. AIGUEPERSE. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 288 p., 2 fr. 50. — 10. *Floréal*, par ROGER DES FOURNIELS. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 350 p., 2 fr. 50. — 11. *La Rançon de la gloire*, par LÉON BARRACAND. Paris, Maison de la Bonne Presse, gr. in-8 de 288 p., s. d., 5 fr. — 12. *Les Rivales amies*, par ARTHUR SAVAÈTE. Paris, Savaète, s. d., gr. in-8 de 374 p., 5 fr. — 13. *Simonne*, par F. DE NOCÉ. Paris, Haton, s. d., in-12 de 288 p., 3 fr. — 14. *Le « Livre » de Paula*, par MARIE KERNAREL. Paris, Bloud, s. d., in-8 de 406 p., 4 fr. — 15. *Irréparable Faute*, par Mme ADRIENNE DUHAMEL. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 290 p., 3 fr. — 16. *Grimonette*, par LUCIE DES AGES. Paris, Haton, s. d., in-12 de 246 p., 2 fr. — 17. *Trésor d'histoires pour le catéchisme de première communion*, par l'abbé MILLOT. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de VIII-605 p., 4 fr. — 18. *Cœurs d'enfants*, par JEAN BARBET DE VAUX. Paris, Haton, s. d., in-12 de 240 p., 2 fr. — 19. *L'Épopée de l'Église*, par CHARLES VINCENT. 3e partie. *La Douzième Heure*. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 229 p., 1 fr. 50.

BROCHURES THÉATRALES. — 1. *Le Général de la Moricière*, par L.-M. DUBOIS. Paris, Haton, s. d., in-12 de 105 p., 1 fr. — 2. *Les Derniers Jours de Gilles de Retz*, par L. ROUSSEAU. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de XV-134 p., 0 fr. 25. — 3. *Flora, tout pour Orléans*, par le Dr V. BOULAI. Paris, Haton, s. d., in-12 de 72 p., 1 fr.; avec partition, 3 fr. — 4. *Papillon bleu*, par JEHAN GRECH. Paris, Haton, s. d., in-12 de 88 p., 1 fr.; avec partition, 3 fr. — *Wilhelmine, la jeune Boer*, par JEHAN GRECH. Paris, Haton, s. d., in-12 de 71 p., 1 fr. — 6. *De Charybde en Scylla*, par AMÉLIE AMESTOY. Paris, Haton, s. d., in-12 de 64 p., 1 fr. — 7. *Pologne et Lithuanie*, par CARITAS. Paris, Haton, s. d., in-12 de 70 p., 1 fr. — 8. *Serafino le bandit*, par F.-A. ANTONINI. Paris, Haton, s. d., in-12 de 66 p., 1 fr. — 9. *Adieux à mon vieux chapeau haut de forme*, par le chanoine LANGLOIS. Paris, Haton, s. d., in-12 de 8 p., 0 fr. 50.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. — C'est une bonne fortune de

rencontrer, au milieu des romans que nous avons à parcourir, un livre de M. Ernest Daudet. Chez lui, nous sommes certains de trouver un récit dramatique, basé sur des notions historiques exactes, des sentiments élevés et attachants, un style vif, alerte, coloré; la peinture saisissante d'une époque qui nous repousse et nous fascine tout à la fois : la Terreur. Le *Fils d'émigré*, dont les aventures forment le fond de ce volume, est Bernard de Malincourt, qui, à peine sorti de l'enfance, se trouve mêlé aux drames de la Révolution. Son père et sa mère sont parmi les premières victimes de la guillotine; l'orphelin, resté seul dans Paris, est protégé par Villeroy, le fidèle intendant de sa famille. Bientôt, malgré sa jeunesse, Bernard est enrôlé parmi les généreux royalistes qui ont formé le projet d'arracher la Reine à ses bourreaux; il pénètre au Temple jusqu'à l'auguste prisonnière; puis, à la faveur d'un déguisement, il entre chez Fouquier-Tinville et parvient à cacher les dossiers des prisonniers dont il veut retarder le supplice. Enfin, après Thermidor, nous le retrouvons soldat de Bonaparte en Italie, où, sur un champ de bataille, il rencontre dans les rangs autrichiens son frère Armand, émigré de la première heure, qui meurt entre ses bras. Douloureuse époque, où des frères engagés dans des armées ennemies servent la patrie avec une égale sincérité, mais avec une conception différente du devoir et du patriotisme! Comme on le voit, les incidents dramatiques abondent, mais aucun récit fictif ne saurait être plus sensationnel que ne l'était, sous la Terreur, la vie réelle de chaque jour. Ce nouvel ouvrage de M. Ernest Daudet aura, nous n'en doutons pas, un succès égal à celui de ses devanciers.

2. — Joli récit, bien pensé, bien écrit, *Au pair* n'a que des personnages sympathiques, sauf toutefois l'Allemande Héléna, dont le caractère est peut-être un peu forcé. Tout est bien qui finit bien et le dévouement généreux de Françoise de Beaufort ramène à de meilleurs sentiments la haineuse Allemande, en même temps qu'il répare le mal qu'aurait pu faire celle-ci en dérobant à un jeune officier français un travail précieux qu'elle comptait vendre aux autorités militaires de son pays.

3. — *Le Piège* dans lequel tombe l'ingénieur Jean Nogaret, cœur tendre et caractère faible, lui est tendu par Angelina Mulot, qui personnifie un certain type d'ouvrière parisienne. Non pas toutes, Dieu merci! car parmi les ouvrières de Paris, il en est d'exquises, sœurs de l'héroïne du roman *De toute son âme*, qui traversent la fournaise sans y rien perdre de leur innocence, y gagnant même une expérience et une valeur morale qui en font des femmes admirables. Angélina n'est pas de celles-là, c'est le vulgaire « trottin », sans notions religieuses, dépourvue de sentiments élevés, vaniteuse et futée. Jean l'épouse; mais les idées et les manières de la jeune femme ne tardent pas à

détonner dans le milieu honnête de la « Maison fleurie, » où l'ingénieur ramène sa conquête. Cette maison familiale, simple et charmante, à l'atmosphère cordiale et douce, s'élève au milieu des forêts. La fée qui anime le logis du rayonnement de ses yeux gris et de sa personnalité attachante, c'est la mère de Jean, « Maman Printemps. » De lignée aristocratique, orpheline et pauvre, Thérèse de la Grand'Combe a porté dans la famille bourgeoise où elle est entrée, sa grâce, sa finesse, son charme. Mari, beaux-fils, belles-filles, voisins, tous l'adorent ; mais le mariage malheureux de son Jean brise le cœur de cette femme aimante, qui meurt, comme elle a vécu, sans se plaindre. Nous laisserons à nos lecteurs le soin de découvrir comment une autre mort, celle de la malheureuse et mauvaise Angélina, rend à Jean sa liberté, et comment, après avoir beaucoup souffert, il refait sa vie ; disons seulement que ce volume, qui peut être mis entre toutes les mains, est supérieur à la moyenne des romans pour jeunes filles. Les descriptions sont jolies, les analyses de sentiments fines et justes, le contraste entre le milieu Mulot et celui de la « Maison fleurie » bien ménagé. N'oublions pas de noter qu'un souffle chrétien anime le récit.

4. — Plus dramatique est l'*Invisible Main*, où les souterrains, les cachettes et les méfaits d'un mystérieux assassin nous transportent dans une atmosphère de tragiques aventures. Hugues de Persignan, de mondain inutile et blasé, devient un homme travailleur, énergique, utile à son pays ; et cette transformation est l'œuvre d'un mort, le marquis Odon, dont la disparition est un des mystères du volume. Une charmante figure de jeune fille, Suzanne Terrebrune, apporte une note gracieuse à ce récit un peu sombre. Le style de l'auteur est facile, ses descriptions pittoresques et ses sentiments irréprochables.

5. — Dans *Rançon d'âme*, du même auteur, il y a aussi un mystère qui s'éclaircit à la dernière page. L'âme qu'il s'agit de sauver est celle de la princesse Stephanofska, Polonaise et catholique, qui, pour hériter d'une grande fortune, a renié sa foi. Au milieu de ses immenses richesses, elle est hantée par de cruels remords et la malédiction de son père, le comte Michel Oblinski, pèse sur sa vie. Celui-ci, obligé de travailler pour vivre, a pour joie de son foyer sa seconde fille Marga, à qui sa sœur désire vainement faire partager les richesses acquises au prix d'une apostasie. Un effroyable accident, où la princesse perd sa merveilleuse beauté, la ramène à la vérité ; et nous la laissons pauvre, infirme, mais tendrement soignée par sa sœur, mariée à Jean des Ronciers, officier français distingué. Le récit se déroule dans la ville et aux environs de Blois, pays paisible, dont la tranquillité provinciale contraste avec la dramatique histoire de la princesse Marysia. Il y a, çà et là, quelques invraisemblances ; mais le style de l'auteur, est, comme toujours, agréable, et une pensée morale, élevée et chrétienne, inspire son roman.

6. — Nous retrouvons dans *la Demoiselle au bois dormant* les qualités que, dans d'autres comptes rendus, nous avons signalées chez M. B. de Buxy : un style poétique et imagé, des sentiments nobles, des descriptions qui trahissent un sens profond et intime des beautés de la nature. A côté de cela, se produit un élément fantastique, qui donne au récit l'apparence d'un conte ou d'une légende. Aube ou Auberte de Menaudru, la « princesse au bois dormant », est arrachée à son existence rêveuse par l'invasion de la tribu des Droy, famille nombreuse, dont l'activité turbulente et la bonté agissante ouvre à Aube des horizons nouveaux. Elle se trouve initiée par ses bruyants voisins aux soucis, aux dévouements, aux joies et aux sacrifices de la vie réelle. Elle comprend si bien la leçon qu'elle fait elle-même un suprême sacrifice en renonçant à l'amour de Hugues Droy qui, par sentiment chevaleresque, a demandé sa main, alors qu'il en aimait une autre dont un malentendu l'avait séparé. Aube meurt peu après, apaisée et heureuse ; la « princesse du bois dormant », nourrie de chimères, était devenue, au contact de la réalité, une femme courageuse : dans l'immolation elle avait trouvé le bonheur.

7. — Le surnom peu flatteur de *Gringalette* appartient à Aimeline de Montbrial de Tournebize, jeune fille du Limousin, qui habite, avec son oncle une vieille demeure peuplée de traditions et de légendes. Orpheline, la dernière de sa race, elle met en pratique la devise des siens : « Tourne à la bise, jamais ne cède, » quand l'épreuve vient fondre sur elle. Cette épreuve prend fin le jour où Aimeline épouse Marc Lepage, « félibre » doublé d'un avocat, qui dans les anciens manuscrits de Tournebize découvre un trésor longtemps caché, dont Aimeline devient propriétaire légitime. Récit honnête, inspiré par d'excellents sentiments ; mais le style, un peu prétentieux, pourrait gagner en fermeté en même temps qu'en simplicité.

8. — *Lumière* est une histoire un peu triste, dont la donnée est irréprochable, les idées généreuses et le style plutôt faible. Olivier Delormelle a la laideur et aussi le caractère chevaleresque de Cyrano. Écrivain de marque, il sollicite la main de Lucie de Tomzée, jeune fille pauvre et aveugle, qu'il veut arracher à la misère. Peu de temps avant la date fixée pour le mariage, Lucie est guérie de sa cécité et, de plus, dotée par un docteur arménien, aussi riche qu'original, qui voit en elle l'image de sa fille morte. Le bonheur, comme l'adversité, est une pierre de touche : Lucie devenue « voyante » et riche héritière, ne rêve plus qu'une vie de plaisirs ; elle préfère à Olivier, dont la laideur et le sérieux la rebutent, son frère Albert, léger, mondain, égoïste et fort peu intéressant, quoique beau garçon. Après un premier moment de colère, Olivier pardonne aux ingrats qui l'ont trahi et, un peu plus tard, trouve dans Paula Valdini la femme qui le consolera de l'abandon de l'ingrate Lucie.

9. — *Lequel?* C'est la question que se pose Haude de Léséleuc à un moment décisif de sa vie, quand son cœur, très naïf et très loyal, mais un peu troublé, hésite entre Jean Calmyn, écrivain parisien, déjà célèbre, et Molf de Kervieu, gentilhomme breton, qui aime la petite Haude depuis qu'elle est au maillot. La question se résout au profit du Breton, et pour le plus grand bonheur de Haude. Celle-ci est une héroïne aussi peu banale que son nom : ardente, généreuse, primesautière, sa personnalité s'harmonise avec les ruines de Léséleuc, unique patrimoine de cette fille de grande race ruinée. Joli récit, bien écrit, avec une note religieuse très juste et de charmantes descriptions du pays breton.

10. — Nous avons dans *Floréal* un tableau pris sur le vif de l'action des socialistes s'exerçant au milieu des populations minières. Celles-ci, par ignorance, encore plus que par perversité, se laissent séduire par de vaines théories, dont les apparences les trompent, et dont l'application les mènent à la misère. Jean Charlot, dit Floréal, est un de ces dangereux apôtres du communisme et cela, malgré les larmes de sa mère et des influences familiales, honnêtes et saines. Le monde des mineurs où s'étalent les manœuvres criminelles des socialistes, est décrit d'une plume vivante, colorée et souvent émue. Nous voyons défiler les différents types d'ouvriers : l'ivrogne incorrigible, qui devient la proie facile des meneurs ; le travailleur laborieux et droit, qui sait résister aux entraînements pervers ; puis le vieux prêtre, dont l'apostolat s'exerce avec mille difficultés et les directeurs de la mine, courageusement attelés à une tâche souvent ingrate. En somme, excellent livre à répandre dans les milieux populaires où il fera œuvre de propagande.

11. — *La Rançon de la gloire* est, pour l'écrivain Henry Dauverne, le dévouement admirable de sa sœur Charlotte, qui, afin de remplir son rôle d'ange gardien, sacrifie ses espérances, ses rêves, sa jeunesse et son cœur. Elle le fait comme la chose la plus naturelle du monde, et justifie l'axiome qui veut que l'on s'attache aux autres plus encore par ce qu'on leur donne que par ce qu'on en reçoit. L'objet de cet héroïque dévouement nous semble un assez pauvre individu, tout homme de génie qu'il est, et la sympathie du lecteur s'en va de préférence vers la généreuse Charlotte.

12. — *Les Rivales Amies* : livre honnête, rempli d'aventures tragiques un peu compliquées peut-être, mais qui révèlent chez l'auteur une vive imagination et aussi une certaine connaissance de l'Amérique et de ses habitants. Quelques épisodes secondaires nous empêchent de le recommander comme une lecture pour les très jeunes filles.

13. — Fille d'un riche banquier parisien, *Simonne*, par suite de la ruine de son père, se trouve transportée dans une humble maison de

campagne, seule épave sauvée du naufrage où a sombré son existence luxueuse et facile. Après un premier mouvement de révolte, la jeune fille, hautaine et égoïste, mais qui possède, somme toute, un fond chrétien, commence à s'intéresser aux pauvres et aux petits qui l'entourent. Peu à peu, elle se prend à aimer cette vie modeste ; l'horizon, qui lui semblait si étroit, s'élargit de telle sorte qu'elle y trouve de quoi remplir son esprit et son cœur. Le dévouement aux autres lui apporte le bonheur et elle n'éprouve plus, tant ses aspirations y sont satisfaites, le désir d'abandonner le logis qui lui avait jadis paru une prison ! Louons l'auteur d'avoir résisté à la facile tentation de rendre à Simonne une fortune, dénouement facile dans le genre. Il a fait mieux, en apprenant à ses jeunes lectrices comment, quand les circonstances ne s'adaptent pas à nos désirs, le plus sage et souvent le plus plus heureux est d'adapter nos désirs aux circonstances ; leçon de philosophie chrétienne, dont Simonne offre l'exemple.

14. — Sous une forme aussi peu sèche que possible, l'auteur du « *Livre* » *de Paula* présente aux jeunes filles des notions justes sur le culte, l'art et le symbolisme chrétien. Paula, malgré son brevet supérieur, n'a rien d'une pédante ; c'est là son grand charme : soucieuse d'apprendre et de comprendre, elle reste naturelle et primesautière. Une préface de M. François Coppée apprécie, en termes excellents, ce volume « plein de savoir et de substance... parfumé d'un bout à l'autre de poésie religieuse. »

15. — En un temps où le divorce, prôné par des écrivains de talent, cherche à s'implanter dans nos mœurs, il est utile de montrer *l'Irréparable Faute* qu'entraîne un acte interdit par l'Église à ses enfants. Le livre de Mme Duhamel a été composé dans ce but, et, comme le remarque le P. Lescœur dans sa Lettre-Préface : « Il fait toucher du doigt la plaie sociale qu'est le divorce. » Livre écrit pour les jeunes filles, à qui les épreuves de Madeleine feront sentir, mieux que tous les raisonnements, la situation cruelle faite à d'innocentes créatures par le divorce de leurs parents. Inutile d'ajouter, quand il s'agit d'un volume présenté par le R. P. Lescœur, que l'esprit du livre est excellent, et qu'il peut être lu par tous.

16. — *Grimonette* s'adresse à un public plus enfantin. C'est un récit qui convient aux petits lecteurs de huit à dix ans ; ils y trouveront, agréablement contée, l'histoire de Marguerite de Germany, surnommée Grimonette, qui, orpheline de père et de mère, est élevée par sa cousine Hélène d'Herlac. Le frère de Marguerite, Étienne, garçon infirme, de grand talent, consacre à toutes les bonnes causes les nobles facultés qui menaçaient de s'étioler dans le découragement. L'auteur exprime, à cette occasion, des idées justes et généreuses sur l'emploi de la vie et la notion du devoir.

17. — Comme l'indique, du reste, l'auteur du *Trésor d'histoires*, son volume est destiné aux enfants qui se préparent à leur première communion. Les histoires qu'il leur raconte sont variées ; il y en a de mystiques, d'autres sont dramatiques ; les unes se passent au moyen âge, les autres dans le temps actuel, toutes sont faites pour toucher le cœur des petits auditeurs. Ceux qui s'occupent d'éducation savent quel rôle important une « histoire » racontée joue parfois dans la formation d'une âme d'enfant, et ils béniront ce modeste volume, qui les aidera dans leur tâche. Nous le recommandons aussi aux catéchistes volontaires, si nombreux de nos jours, qui veulent parfois détendre et délasser leurs jeunes élèves, sans toutefois troubler leur recueillement.

18. — *Cœurs d'enfants* est aussi une collection d'histoires, simples et pieuses, racontées dans un style facile, et destinées aux enfants de huit à dix ans. L'auteur nous dit, dans une courte Préface, que ces récits lui ont été inspirés par le désir d'intéresser ses petits élèves du catéchisme ; d'autres catéchistes profiteront sûrement de son expérience et perpétueront son œuvre en se servant de son recueil.

19. — Le livre de M. Charles Vincent : *L'Épopée de l'Église*, peut également rendre service aux instructeurs de la jeunesse. Comme dans ses précédents ouvrages, l'auteur donne à ses récits une forme fictive, tout en conservant comme fond les grands faits de l'histoire de l'Église. Il s'agit ici de l'époque comprise entre la dispersion des Apôtres et le siège de Jérusalem, c'est-à-dire des premières conquêtes de l'Église naissante. Le grand et légitime succès d'un récent roman prouve l'intérêt passionné qui s'attache à cette époque, capitale entre toutes, et le livre de M. Vincent sera lu avec profit par les jeunes gens que pourrait effrayer une histoire de l'Église plus volumineuse et plus aride.

Brochures théatrales. — 1. — Inspirée par la belle vie du général de la Moricière, écrite par M. Keller, la pièce intéressante composée par M. L.-M. Dubois : *Le Général de la Moricière* est destinée aux jeunes gens des œuvres catholiques. Elle comprend trois actes et compte dix-huit personnages.

2. — Le Barbe-Bleue breton, *Gilles de Retz*, personnage resté légendaire, prête aux effets dramatiques. La pièce, dont il est le sujet principal, se compose de trois actes et un tableau ; treize personnages, tous masculins, s'en distribuent les rôles.

3. — *Flora, tout pour Orléans*, comédie-drame en trois actes, est destinée aux jeunes filles. L'inspiratrice véritable du drame est Jeanne d'Arc, qui cependant ne paraît pas sur la scène. Il y a onze personnages ; la partition musicale est de M. J. Blanchon.

4. — *Papillon bleu*, opérette en deux actes, avec épilogue et onze personnages, est aussi destinée aux jeunes filles.

5. — *Wilhelmine, la jeune Boer*, est une comédie en deux actes et un épilogue, avec onze personnages, dont trois rôles d'hommes.

6. — Dans la comédie en deux actes de Mlle Amestoy : *De Charybde en Scylla*, tous les rôles sont des rôles de jeunes filles, le seul personnage masculin de la pièce, Beppino, pouvant être parfaitement représenté par une fillette. Cette pièce, simple et gaie, d'une organisation facile, convient aux œuvres de jeunesse.

7. — *Pologne et Lithuanie* est un drame historique, d'une portée plus haute, mais d'une mise en scène plus difficile. Il a trois actes et un épilogue, avec dix personnages, tous pouvant être joués par des jeunes filles. L'héroïne de la pièce est une esclave chrétienne, Véra, dont le sacrifice obtient, pour sa patrie idolâtre, la grâce de la conversion à la vraie foi.

8. — *Serafino le bandit* convient aux patronages de jeunes gens. Drame en deux actes avec chants et onze personnages.

9. — *Adieu à mon vieux chapeau haut de forme* est un monologue humoristique.

COMTESSE R. DE COURSON.

THÉOLOGIE

Cours de religion, par le chanoine V. CANTINEAU. Tournai, Casterman, 1902, in-8 de 743 p. — Prix : 5 fr.

Ce cours, chaudement approuvé par Mgr l'évêque de Tournai, est un des plus complets et des plus substantiels que nous connaissions. On en jugera par un rapide coup d'œil sur la table des matières. La première partie, consacrée à la *Démonstration catholique*, contient, dans une première section, de solides *Préliminaires philosophiques* ; — dans la seconde, la *Démonstration chrétienne* proprement dite : miracles, prophéties, autorité historique des Évangiles, etc. ; — dans la troisième, la *Démonstration catholique* proprement dite. La seconde partie est une remarquable et originale *Histoire de la Révélation* (p. 95 à 202), où l'auteur met à contribution Vigouroux et Bacuez, Hummelauer et Knabenbauer. La troisième partie est l'exposé du *Dogme* (1re section : p. 202 à 398) de la *Morale*, c'est-à-dire des vertus, commandements et conseils (2e section : p. 398 à 552) ; enfin des *Moyens de salut*, tels que la grâce, les sacrements, la prière (3e section : p. 552 à 743).

On y sent circuler par moments une sève de forte théologie; rarement pourtant la doctrine dépasse la moyenne des intelligences de jeunes gens ou de personnes instruites. Références nombreuses empruntées à d'excellents auteurs modernes : Monsabré, Hettinger, Pelt, Duilhé de Saint-Projet. Pourquoi l'auteur ne nous a-t-il pas donné une bonne bibliographie des principales questions? Il était parfaitement en mesure de le faire.

B. DE CARROY.

Introduction scientifique à la foi chrétienne, par Pierre Courbet. Nouvelle édition. Paris, Bloud, 1903, in-8 de 452 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur se rattache à la tradition des de Broglie et des Duilhé de Saint-Projet. Comme eux, il cherche une compénétration de la science et de la philosophie. Il s'adresse surtout à cette classe d'esprits, de plus en plus nombreuse, qui « sont toujours convaincus, sur la foi des anciens oracles, que la science est incompatible avec les dogmes de la religion, que celle-ci a tué celle-là » (Préface). Il est persuadé que « science et philosophie se touchent par un grand nombre de points communs, et que l'on ne peut comprendre l'un sans l'autre. » A vrai dire, il règne à notre époque une telle confusion sur les méthodes et les principes, que j'aurais aimé — à tout le moins dans une note ou dans un appendice — quelques indications précises sur cette dépendance mutuelle de la certitude métaphysique et de la certitude philosophique. L'éminent abbé de Broglie paraît avoir vécu et écrit quelque temps sans faire ces précisions nécessaires : il commençait à les formuler magistralement lorsque la mort l'a surpris dans sa tâche inachevée.

La solution de cette question fondamentale eût certainement donné plus de force à cette importante et très juste déclaration de principes : qu'il n'y a pas de « distinction fondamentale à établir entre les anciennes méthodes philosophiques et l'apologétique scientifique dont nous nous réclamons aujourd'hui » (Préface).

Tel qu'il est, l'ouvrage nous paraît appelé à faire beaucoup de bien. L'autorité de l'auteur, ancien élève de l'École polytechnique, savant modeste et travailleur fécond, sera certainement un élément de son succès. Plusieurs dissertations sont originales et neuves : on les chercherait vainement dans les ouvrages similaires. A ce point de vue de recommandable originalité, nous signalerons spécialement le livre I : *Nécessité scientifique de l'existence de Dieu*, et dans ce livre les chapitres III, IV, V, relatifs aux principes et hypothèses scientifiques... du matérialisme... L'auteur y résume d'importantes notions qu'il avait déjà exposées dans une intéressante brochure : *La Faillite du matérialisme* (Bloud). Il nous paraît bien nécessaire que la philosophie des grands séminaires accorde désormais à ces importantes critiques la part qui leur revient. On aura dès lors une idée plus exacte de la fameuse « banqueroute de la science. »

Bonne dissertation également sur le miracle, bien qu'incomplète sur certains points. J'ai cherché en vain une distinction entre le miracle proprement divin et le miracle angélique auquel s'applique presque tout ce que l'auteur nous dit (p. 152-185).

L'auteur attache une grande importance à l'intelligence des analogies théologiques : il y insiste fort, à propos de la convenance scientifique de l'Incarnation (p. 185-198).

Pour les trois dernières parties de l'ouvrage : étude critique de la vie de Jésus et des textes qui la rapportent — coup d'œil sur les religions comparées — étude sur les prophéties — l'auteur s'appuie sur les travaux de savants spéciaux, qu'il résume et coordonne à l'usage des lecteurs.

B. DE CARROY.

Instructio pastoralis RAYMUNDI ANTONII, **episcopi,** jussu et auctoritate R^i R^i D^i FRANCISCI LEOPOLDI, episcopi Eysttensis. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1902, in-8 de XXIV-620 p. — Prix : 10 fr.

Cet ouvrage de théologie pastorale est la réédition et la mise au point d'un ouvrage justement estimé dans les deux mondes — produit d'une compilation patiente et bientôt deux fois séculaire.

Raymond Antoine, évêque d'Eystett, avait fait paraître, en 1568, une *Instructio pastoralis,* où se trouvait condensée la substance de tous les décrets émanés du Saint-Siège et de toutes les antiques coutumes de l'Église d'Eystett. Le plan de cet ouvrage était conforme à l'ordre prescrit aux évêques dans la visite des paroisses (*Pontificale Romanum pars III : Ordo ad visitandas parochias*). Il avait, dans un mandement, proposé cette *Instructio* comme code de législation diocésaine.

Le prédécesseur de l'évêque actuel d'Eystett avait donné de ce travail important une deuxième édition considérablement remaniée. Son mandement nous atteste tout ce qu'on a fait pour cette édition : recension de tous les décrets du Saint-Siège — soigneuse collection de tous les canons de conciles provinciaux, reçus dans ce diocèse — de tous les statuts synodaux ; mandements, règlements diocésains, etc..., publiés dès les premiers temps de cette antique et vénérable Église... — adaptation de tous ces documents à l'état présent des choses, — enfin un choix judicieux de tout ce qui pouvait paraître plus utile, dans les conciles approuvés du Saint-Siège, et dans les auteurs les plus recommandables.

L'édition de 1854 représentait donc un travail énorme. Dans la Préface de la présente édition, Mgr l'évêque d'Eystett nous avertit du zèle qu'il a mis à suivre les traces de ses prédécesseurs — afin de compléter et de parfaire absolument leur travail.

Il sera grandement apprécié de tous ceux qui comprennent, d'une part, l'importance de la théologie pastorale — et savent d'ailleurs combien les minutieux détails de la science liturgique et canonique sont difficiles à posséder, d'une science sérieuse : à l'heure présente, les maîtres et les directeurs de l'éducation cléricale sont forcés de faire un choix, — de laisser au second plan des détails, importants et respectables assurément en eux-mêmes. Il faut tenir compte des nécessités actuelles et savoir réserver une part indispensable au triple enseignement de l'Écriture sainte, du dogme et de la morale proprement

dite. Ce code de théologie pastorale répond donc à un réel besoin. Il complétera ou rappellera tout ce qui devrait normalement constituer l'enseignement canonique et liturgique des jeunes clercs.

B. DE CARROY.

De Perfectione vitae spiritualis, auctore ANTONIO LE GAUDIER, S. J., editio recens emendata, cura P. A. M. MICHELETTI. T. I. Torino, Marietti, 1903, in-8 de XIX-604 p.

En 1855, le regretté P. Martinov, vivement encouragé par le R. P. Roothan, général de la Compagnie de Jésus, avait donné de cet excellent ouvrage une édition devenue introuvable. Celle-ci, fort bien exécutée, commode et maniable, sera très appréciée de tous ceux qui cherchent une solide doctrine ascétique.

La méthode de l'auteur est éminemment didactique. Il s'inspire continuellement de la Somme théologique et des grandes idées communément développées par les Pères et les Docteurs scolastiques. Il y a donc là toute une *Psychologie surnaturelle* — relative aux rapports de la perfection avec les vertus théologales (1re p., sect. I) — aux origines de la perfection (sect. II) — aux *Trois Degrés de la perfection*, nettement caractérisés par les diverses formes que doivent y revêtir la lutte contre le péché, l'acquisition des vertus, et finalement l'union avec Dieu (2e partie). — La troisième partie concerne la *Pratique de la perfection*.

B. DE CARROY.

Zur Geschichte der evangelischen Beichte, von Pastor E. FISCHER. I. *Die katholische Beichtpraxis bei Beginn der Reformation, und Luthers Stellung dazu in den Anfängen seiner Wirksamkeit.* Leipzig, Dieterich, 1902, in-8 de VII-216 p. — Prix : 5 fr. 60.

L'utilité très réelle de ce livre pour le théologien catholique consiste à la fois : 1° dans une documentation très riche de la matière au point de vue protestant, et 2° dans l'exposé tout à fait complet des préjugés luthériens qui règnent encore aujourd'hui au milieu d'une société pourtant si mêlée au catholicisme, qu'est la nation allemande. Quand on pense que l'auteur est supérieur d'un séminaire protestant et que son livre représente l'enseignement de ces maisons de formation pastorale, on ne s'étonne pas des irrésistibles malentendus et des haines confessionnelles. M. Fischer est absolument persuadé que les *Beichtspiegel* formaient l'obligatoire et inquisitorial questionnaire posé par tout confesseur à son pénitent, et il s'indigne vertueusement en pensant que le vice était ainsi enseigné « ex professo » aux âmes encore ignorantes de ses turpitudes variées. Il ne veut même pas supposer, (ce qui est si simple et si conforme à l'usage traditionnel) que, sous cette forme énumérative se trouvait simplement condensé l'enseignement didactique destiné à exercer le directeur de consciences

pour la solution des cas les plus divers, les plus rares et les plus délicats ! De là toutes les erreurs et l'indignation superflue de l'auteur. Devant de telles objections, le théologien catholique passera en souriant, ou plutôt il éprouvera un profond et sincère regret de voir de nobles intelligences comme celles de M. Fischer entravées par de telles vétilles, mais il trouvera comme dédommagement un très neuf intérêt dans l'exposé des vues de Luther sur la confession au début, puis dans la seconde période de son activité religieuse. Comment de telles variations, comment de si odieuses et si vaines calomnies, ne frappent-elles pas l'observation de ceux qui se réclament de lui et n'ouvrent-elles pas leurs yeux à la vérité ? C'est un problème angoissant et terrible. Nous devions faire ces remarques et ces critiques, mais nous avons aussi à reconnaître l'importance très réelle de l'œuvre de M. Fischer, et tout en déplorant de le voir si loin d'une juste appréciation du catholicisme, lui savoir gré d'avoir si nettement, et avec une argumentation si fidèle, exposé la position du luthérianisme sur le sujet de la « Confession. » Nous attendrons donc le second volume de cet ouvrage avec une sympathie personnelle pour l'auteur mêlée au regret de ne pas le voir entendre d'une façon plus simple et plus conforme à la vérité, des formulaires qui ne nous causent pas plus de honte et d'embarras que tous les « casus conscientiae » dont on affecte, dans un certain monde, de se scandaliser. G. Péries.

La Religion du Véda, par H. Oldenberg ; trad. de l'allemand par Victor Henry. Paris, Alcan, 1903, in-8 de xxv-520 p. — Prix : 10 fr.

Depuis la mort du regretté Bergaigne, le védisant que l'on sait, nul, peut-être, n'était mieux qualifié que M. Oldenberg, pour décrire la religion ou les religions du Véda. Dans l'Introduction, l'auteur indique ses sources, le Rig-Véda, le Yajur-Véda, l'Atharva-Véda. L'Avesta, qui a tant d'affinité avec le Véda, n'est pas négligé, d'autant plus que le zend lui-même est fort rapproché du sanscrit, au point de vue de la phonétique, de la syntaxe et du vocabulaire. L'ouvrage se divise en quatre parties. La première est consacrée aux divinités védiques, en général, considérées dans leurs rapports avec la nature et ses phénomènes. L'auteur traite de l'anthropomorphisme, des mythes naturalistes, des démons inférieurs, de l'animisme, de la zoolâtrie, des symboles inanimés, toutes questions fort complexes qu'il ne peut évidemment qu'étudier de façon sommaire, sous peine de grossir démesurément son volume. Du moins donne-t-il sur chacune des notions claires et précises ; c'est la synthèse des travaux de ses devanciers et de ses études personnelles ; il utilise tout spécialement le grand travail de Bergaigne sur le même sujet. Après avoir ainsi déblayé le terrain et

planté ce que j'appellerai les jalons de son étude, M. Oldenberg entre dans le cœur de son sujet. La seconde partie se rapporte aux divinités védiques et à leurs attributions respectives. Agni, le dieu du feu, l'*Ignis* des Latins, Indra, le dieu de la foudre, le distributeur des ondées, sa lutte avec Vritra qu'il tue, les vaches qu'il conquiert, les Dâsas et les Asuras dont il triomphe ; Varuna, le dieu des eaux, Mitra, les Adityas, divinités solaires, les deux Açvins, frères jumeaux, symbolisant l'aurore, ou mieux les aurores, Rudra, souvent donné comme le maître de la santé et de la maladie : telles sont les grandes divinités védiques, celles qui se distribuent dans ces vieilles spéculations cosmiques les rôles principaux. L'auteur énumère les divinités d'un caractère inférieur; il parle aussi des esprits malins, des héros du sacerdoce et de la guerre, et, dans un appendice, des dieux bons et des dieux mauvais, autrement de ce que l'on pourrait appeler les anges et les démons. Dans la troisième partie, qui est loin d'être la moins curieuse, l'auteur étudie le culte. Il entre sur le sacrifice, sa nature, son objet, les victimes et les sacrificateurs, dans les détails les plus intéressants. L'âme de toute religion fut toujours le sacrifice ; mais à l'encontre des autres cultes où le sacrifice est exclusivement un hommage et une prière à la Divinité, les Védas enseignent la nécessité du sacrifice pour les Dieux eux-mêmes. Les victimes et les oblations, jetées dans le feu, les Dieux les mangent avec les *mâchoires ardentes* d'Agni. Le Soma est leur nourriture de prédilection sans préjudice de la chair des victimes. C'est une sorte d'échange, de commerce entre les Dieux et les hommes. Sans la divinité, pas de pluie, sans pluie, pas de moissons, ni d'herbes ; c'est par suite la mort des hommes et des animaux ; mais aussi, sans hommes et sans animaux, point de sacrifices, faute de sacrifiants et de victimes, et sans sacrifices plus de Dieux ; tels sont les anneaux de la chaîne qui relie perpétuellement le ciel et la terre, pour le salut de l'un et de l'autre. La quatrième et dernière partie se réfère tout spécialement à l'animisme et au culte des morts. L'âme, sa destinée, sa survivance, sa vie présente et future ; ses diverses migrations dans les plantes et les animaux, cercle ou roue qui tourne sans cesse, jusqu'à l'obtention du but suprême que plus tard on appellera l'absorption dans Brahma : autant de points traités par l'auteur avec science et mesure. Quelques pages sont consacrées au culte des morts et aux funérailles. L'auteur résume son travail dans la *Conclusion* qui se termine par cette phrase : « Du lointain de la religion védique, notre regard désormais plane sur un lointain plus reculé encore, antérieur à l'indianisme, à l'indogermanisme, à toute chronologie ; vaste perspective inexplorée, mais dont l'exploration s'ouvre à nous dans des conditions qui nous interdisent d'en désespérer à l'avenir. » Il faut remercier le traducteur d'avoir rendu ce beau livre acces-

sible à tout lecteur français. Les notes dont il accompagne sa traduction témoignent de sa parfaite compétence dans une matière difficile entre toutes, et trahissent l'élève de l'indianiste éminent que fut Bergaigne.

A. Roussel.

SCIENCES ET ARTS

Troisième Congrès international d'enseignement supérieur *tenu à Paris du 30 juillet au 4 août 1900. Introduction, rapports préparatoires, communications et discussions*, publiés par François Picavet, secrétaire, avec préface de MM. Brouardel, président, et Larnaude, secrétaire général. Paris, Chevalier-Marescq, 1902, in-8 de LI-592 p. — Prix : 12 fr. 50.

Ce volume contient le compte rendu détaillé et le résumé des travaux d'un des nombreux congrès tenus à Paris à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900. Après une Introduction qui n'est en quelque sorte que le résumé de l'histoire extérieure du congrès, nous y trouvons les rapports préparatoires, le compte rendu des séances générales, communications et discussions, relatives à l'extension universitaire, aux œuvres d'étudiants, à l'enseignement des matières coloniales agricoles et industrielles, à la formation des maîtres, à la méthode rationnelle qui doit présider à la rédaction des programmes. Ici je ne suis pas peu étonné de voir intervenir au premier rang l'illustre incompétence de M. Coulon, vice-président du Conseil d'État : le congrès aurait pu mieux choisir son rapporteur. Les dernières séances générales ont eu pour objet les rapports entre les Facultés et les Universités.

Vient ensuite le compte rendu des diverses sections, la section de géographie, la section de philologie, la section de médecine, la section des sciences sociales, la section des sciences politiques, la section de philosophie, enfin, la section d'histoire et des beaux-arts. La dernière partie contient une série de notices sur les Universités, Facultés, écoles et établissements d'enseignement supérieur en France. L'enseignement supérieur libre et catholique y a sa part dont l'importance doit être mesurée beaucoup moins au nombre des élèves et des établissements qu'à la haute valeur de l'enseignement qui y est donné. En somme, on trouve dans ce volume beaucoup de renseignements d'un haut intérêt. Notons pourtant le vague des rapports sur l'éducation morale. Je doute que l'éducation ainsi comprise puisse devenir jamais la source des grandes vertus. L'Université se fait à ce sujet de belles illusions, qui témoignent d'une absence presque complète de principes et d'une rare méconnaissance de notre humaine nature. M. Rocaffort, dont j'ai récemment signalé ici même le dernier livre, y voit beaucoup plus clair. Il est vrai qu'appartenant à l'enseignement secondaire, il n'a pu ou voulu prendre part à ce congrès, et c'est bien dommage. Mal-

gré tout, ce compte rendu est à lire, et je le signale à ceux de nos lecteurs que ces questions intéressent. ÉDOUARD PONTAL.

El Problema politico al inaugurarse el siglo XX, por JOSÉ CASCALES Y MUÑOZ. Madrid, Suarez, 1902, petit in-8 de XLV-213 p. — Prix : 5 fr.

Ce beau et bon livre est précédé d'un prologue de S. E. Don José Canalejas y Méndez et a pour but de résoudre les graves problèmes de sociologie moderne relatifs au *parlementarisme* et au *fonctionnarisme* : deux mots qui, s'ils ne sont pas officiellement français, sont entrés dans le langage courant. C'est une étude comparée des divers systèmes politiques qui régissent l'Europe et l'Amérique, avec une application spéciale à l'Espagne et des vues sur l'avenir. Il nous est impossible d'entrer en détail dans chacune des considérations de l'auteur. Disons seulement qu'il fait sienne la célèbre maxime de Sardá y Salvany : « Le libéralisme est un péché. » Et il a parfaitement raison, car ce mot est synonyme de rationalisme ou de révolution, c'est-à-dire de révolte contre l'autorité. M. Cascales voudrait l'anéantissement des partis ; il préconise un gouvernement par des fonctionnaires qui appartiennent uniquement à la nation et ne s'occupent exclusivement que de leurs fonctions respectives : le clergé et l'armée seraient séparés de l'État, et ainsi l'on n'aurait pas à combattre le cléricalisme et le militarisme. La presse aurait des comités directeurs pour lui donner une impulsion patriotique, exclure les rédacteurs étrangers et dénoncer vigoureusement tous les abus, d'où qu'ils naissent. Toutes les classes du pays devraient se grouper en syndicats et s'entendre pour nommer aux Chambres des députés professionnels. L'instruction publique serait développée au triple point de vue physique, intellectuel et moral et les programmes ne dépendraient que des décisions du Congrès du Corps enseignant.

On le voit, c'est un plan vaste et complet que propose M. Cascales ; son livre pourrait s'intituler : *Nationalisme*. Ces idées généreuses auront-elles de l'écho ? Sont-elles immédiatement réalisables ? Il n'ose l'espérer. G. BERNARD.

L'Exode rural et le Retour aux champs, par ÉMILE VANDERVELDE. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 304 p., cartonné. — Prix : 6 fr.

Ce volume est dû à la plume d'un député socialiste vraiment intelligent, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, M. Émile Vandervelde. Une première partie, qui prend les deux tiers de l'ouvrage, est consacrée à étudier l'exode rural. On analyse ses causes, parmi lesquelles l'auteur signale la crise agricole, la suppression des communaux, et surtout le développement de la production capitaliste —

autant vaudrait dire de la production en grand — entraînant la scission de l'industrie d'avec l'agriculture et l'accroissement rapide des villes. L'émigration est tantôt définitive, tantôt temporaire, saisonnière, et souvent quotidienne simplement, la facilité croissante des transports permettant aux ouvriers d'habiter assez loin de l'usine. Malgré les inconvénients trop certains résultant de la mauvaise hygiène urbaine et surtout de l'état des logements, M. Vandervelde ne regrette pas ce mouvement, estimant qu'il a puissamment servi le progrès démocratique et la propagande socialiste. Mais ces résultats devant demeurer acquis, il se plaît à relever certains indices qui permettraient de croire que ce mouvement de concentration est arrivé à son terme extrême, et laissera maintenant se produire un certain retour aux champs : dépopulation des quartiers centraux des grandes villes ; application des méthodes industrielles à la production de certaines denrées agricoles (laitage, fruits, légumes) ; établissement de manufactures dans des régions rurales, grâce notamment à l'utilisation des chutes d'eau, grâce aussi à l'abaissement et à l'uniformisation des tarifs, au moins par zones ; domicile rural de gens occupés à la ville ; colonies végétariennes ; création de cités champêtres, etc. ; ainsi le progrès des moyens de communication, après avoir dépeuplé les campagnes, aboutirait à leur ramener des habitants, plus intelligents, plus actifs, moins séparés désormais de la vie urbaine.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Traité de sylviculture. Principales essences forestières par P. MOUILLEFERT. Paris, Alcan, 1903, in-12 de XI-545 p., avec 630 grav. — Prix : 7 fr.

Pratique, d'une lecture facile, d'un texte clair, en même temps que parfaitement au courant des progrès de la science, cette première partie d'un très complet *Traité* qu'on nous annonce devoir en avoir quatre, me paraît irréprochable. Elle est consacrée, comme le sous-titre l'indique, aux essences forestières : non-seulement aux arbres forestiers proprement dits, mais aussi aux arbustes et arbrisseaux, aux *mort-bois* (qu'il ne faut pas prendre pour des bois morts) suivant le terme du métier ; non seulement aux essences indigènes, mais aussi aux exotiques méritant d'être introduites parmi les premières.

De courts *Préliminaires* de trente et quelques pages sont consacrés à des notions générales sur la statistique forestière, sur l'action hydrologique et climatérique des forêts et sur l'influence du climat, du sol et divers autres éléments, relativement à la production forestière.

Quant à l'étude proprement dite des *essences*, elle comprend tout le reste du volume, soit plus de 500 pages. — Les essences feuillues *arbres* sont rangées, sans préjudice de la classification botanique, en

bois *durs*, *demi-durs* et *demi-lourds*, *fruitiers* et *bois blancs*. Les essences résineuses (sapin, épicéa, mélèze, pin, etc.) forment une subdivision spéciale. La monographie très complète de chaque essence est toujours suivie d'une nomenclature sommaire des ennemis, soit insectes, soit végétaux parasites, et des maladies aux ravages desquels elle peut être exposée. — Les essences *arbrisseaux*, tant feuillues que résineuses (genevriers), sont traitées de même et groupées en deux catégories suivant qu'elles sont susceptibles d'exploitation, ou plutôt parasitaires et nuisibles, comme ronces, ajoncs, genêts, etc.

La dernière subdivision concerne les essences exotiques. — Des figures fort bien faites représentent l'aspect général et le détail des organes de chacune des principales essences décrites. C. DE KIRWAN.

Histoires des mathématiques dans l'antiquité et le moyen âge, par H.-G. ZEUTHEN ; trad. par JEAN MASCART. Paris, Gauthier-Villars, 1902, in-8 de XIII-296 p. — Prix : 9 fr.

La caractéristique de cet excellent ouvrage est que l'auteur s'est attaché à développer l'histoire des méthodes et des théories mathématiques principales. Ce procédé de composer un livre est, au point de vue pédagogique, bien supérieur à la simple énumération des biographies et des œuvres des différents auteurs, quelquefois obscures, qui ont existé pendant une période donnée. En lisant le livre de M. Zeuthen, qui se limite à l'antiquité et au moyen âge, nous apprendrons les grandes idées qui successivement ont guidé les travaux réels des mathématiciens de cette période. Nous insistons sur cette idée de travaux réels, car les simples compilateurs ont été, avec raison, écartés impitoyablement.

Les professeurs de mathématiques qui auront à enseigner les nouveaux programmes en philosophie A, trouveront ici des leçons toutes faites pour une partie de ce programme : telles sont les pages consacrées à l'arithmétique et à l'algèbre géométrique. Mais comme les programmes ne sont pas limitatifs, ils pourront introduire plusieurs autres chapitres de ce volume, telles les recherches sur la quadrature du cercle, la trisection de l'angle, la duplication du cube, les notions sur l'analyse et la synthèse.

Les hypothèses d'Euclide et la note consacrée aux hypothèses en géométrie initieront le lecteur à la grande querelle des euclidiens et des pangéomètres.

La naissance de la méthode d'exhaustion, les déterminations infinitésimales d'Archimède, la théorie des sections coniques avant Apollonius, l'arithmétique de Diophante ainsi que les travaux des Indiens sur la théorie des nombres forment une suite de chapitres des plus captivants qu'il y a intérêt à étudier pour tous ceux qui s'occupent de mathématiques.

La fin du volume, consacrée au moyen âge et en particulier au réveil des mathématiques en Europe, est moins intéressante, mais il n'en faut pas faire un crime à l'auteur : il n'y a pas eu, à cette époque, de progrès tellement important que M. Zeuthen pût tracer de ces larges tableaux qui nous ont causé tant de plaisir dans le reste de son précieux travail.

É. CHAILAN.

Coup d'œil rétrospectif sur la lunetterie, précédé de recherches sur l'origine du verre lenticulaire et sur les instruments servant à la vision, par JOSEPH ROUYER. 2e édition. Paris, chez l'auteur, 58, rue Charlot, 1901, in-8 de XII-263 p. — Prix : 4 fr.

Ce titre long et un peu confus, correspond au caractère de l'ouvrage. Tant que l'auteur reste dans la technique de son art, il fournit des données utiles. Mais quand il se livre à des considérations qui ne se rapportent qu'indirectement à son sujet, ou même pas du tout, il fait preuve de peu de sens critique en matière d'histoire et tombe quelquefois dans d'étranges bévues. C'est ainsi qu'il fait un *empereur* romain de Numa Pompilius (p. 134); qu'il semble croire que les Israélites avaient *des temples* (au pluriel) au temps de Moïse (p. 11); que le déluge de Noé avait été prédit par Adam, que la terre de Chanaan était en Chaldée et qu'Abraham amena le peuple hébreu de Chaldée en Égypte (p. 48 et 49).

On se demandera sans doute quel rapport Adam, Noé, Abraham et Numa Pompilius peuvent bien avoir avec les verres de lunettes; aucun assurément. Mais l'auteur a voulu chercher si haut les origines de son art, qu'il s'est fourvoyé dans des recherches historiques auxquelles visiblement il n'était pas préparé.

Quoi qu'il en soit, voici son plan.

Dans une première partie, il traite de la découverte du verre, de son emploi chez les anciens, et surtout de la découverte, de la fabrication et de l'emploi des verres lenticulaires. — La deuxième s'ouvre par un historique de l'astronomie chez les anciens qui nous paraît un hors-d'œuvre, les instruments d'optique fondés sur l'emploi du verre ne datant guère que de l'aurore des temps modernes. Suivent deux chapitres traitant de la lunette d'approche, du télescope et des microscopes. Dans la troisième partie, un chapitre sur la lunetterie proprement dite fait quelque peu double emploi avec les données fournies dans la première partie. Au chapitre suivant : « Règlements de métiers et de la corporation », les métiers et corporations de lunettiers ne tiennent qu'une place très insuffisante, l'auteur ayant voulu, à leur occasion, écrire l'histoire des métiers et corporations de toute nature depuis Homère, Platon, Aristote, Solon, et... *l'empereur* Numa, jusqu'au XVIIIe siècle.

La rengaine obligée sur la condamnation de Galilée ne pouvait pas ne point trouver place dans un ouvrage sur les lunettes, et nous n'avons pas besoin de dire que le sens critique de l'auteur ne s'y est pas montré plus développé qu'ailleurs. Il confond la question de Galilée avec celles de Copernic, de Roger Bacon, de Pic de la Mirandole et autres en des appréciations qui, sans être intentionnellement malveillantes, ont été puisées dans des auteurs de seconde ou de troisième main et d'une seule opinion.

Quelques jolies gravures insérées dans le texte ou hors texte ne suffisent pas à racheter les défauts de composition et surtout d'information de cet ouvrage.

C. DE KIRWAN.

Esquisse psychologique des peuples européens, par ALFRED FOUILLÉE. Paris, Alcan, 1903, in-8 de XIX-550 p. — Prix : 10 fr.

Présenter des divers peuples européens, au point de vue psychologique, même une simple esquisse, est une entreprise hardie. Qu'elle soit tentée en France, c'est un heureux indice de l'élargissement de notre curiosité; et certes M. Alfred Fouillée a une culture assez étendue, l'esprit assez ouvert pour que cette tentative soit singulièrement intéressante. Il avertit qu'il s'est efforcé de dégager les qualités, encore plus que les défauts, de ces diverses nations : c'est la meilleure méthode, pénétrante, juste, et sachant entrer en sympathie avec son objet d'étude, pour les nations comme pour les individus ; mais c'est aussi la plus difficile. Le célèbre auteur de la *Psychologie des idées-forces* essaie maintenant de dégager ces systèmes d'idées-forces qui constituent la conscience nationale, l'âme d'un peuple. Je puis seulement indiquer à quels grands groupes ethniques cette méthode est appliquée : Grecs, Italiens, Espagnols, Anglais, Allemands, sans négliger l'Autriche, la Suisse, la Hollande, la Belgique, les pays scandinaves, russes et français. Ce savant observateur n'est pas de ceux qui classent légèrement les races humaines en inférieures et supérieures. Il craint même que certains admirateurs trop exaltés des Anglo-Saxons ne cèdent à la tendance peu noble qui agenouille tant d'hommes devant le succès, la force, l'argent et qui remplacerait volontiers la haute morale par un manuel d'arrivisme. Tout ce volume, au contraire, met en lumière une grande loi, bienfaisante à méditer, à savoir que les facteurs scientifiques et sociaux, c'est-à-dire, en somme, intellectuels et moraux, l'emportent de plus en plus, avec le progrès des civilisations modernes, sur les facteurs ethniques, géographiques et de climat. Il faut donc avoir bon espoir pour les peuples qui se montreront les plus savants, les plus industrieux, les plus moraux, et pour ceux-là seuls.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Étude géologique et minière des provinces chinoises voisines du Tonkin, par M.-A. Leclère. Paris, Vve Dunod, 1903, in-8 de 217 p., avec 6 cartes et 9 planches. — Prix : 10 fr.

Cet excellent travail, très intéressant pour toutes les personnes s'occupant de la Chine et de son avenir, a paru d'abord dans les *Annales des mines*, en 1900 et 1901. C'est le résultat d'une mission officielle, remplie au Tonkin et en Chine, au titre du ministère des colonies, sur la demande du ministre des affaires étrangères, par M. Leclère, du 5 décembre 1897 au 15 juillet 1899. L'itinéraire suivi nous montre la formation géologique de la vallée du fleuve Rouge, d'où l'on remonte au nord sur Yun-nan-sen, pour pousser ensuite dans l'ouest chinois jusqu'à Ta-li. On remonte au nord-est puis à l'est dans le Sze-tchouen, en traversant la boucle du Yang-tze-Kiang à Kin-Kiang pour revenir à Yun-nan-sen par Toung-tchouen. L'itinéraire repart ensuite vers le nord-est, atteignant Kouei-yang-sen, puis Kouei-lin-sen au Kouei-tcheou, sa limite extrême orientale, d'où l'on revient par Lieou-tchéou et Nan-ning au Kouang-toung, à Hanoï, terme du voyage. Des excursions nombreuses ont été faites pour visiter les mines d'étain et de houille, en dehors de la route principale. Après avoir donné l'ensemble de la constitution géologique observée, l'auteur étudie, dans la troisième partie, les conditions d'exploitabilité des principaux gisements : fer, étain, cuivre, plomb, zinc, mercure, or, sel, etc. Puis nous avons une excellente étude sur la population minière, complétée par un aperçu des règlements communs aux affaires de mines et de chemins de fer. Un chapitre traite des bases économiques de l'exploitation. Des annexes donnent la réglementation du commerce de l'étain et celle des mines de charbon et de fer du Chan-si.

Nous apprenons par ce travail qu'on peut exploiter 10 milliards de tonnes de houille au Tonkin et 10 à 11 milliards dans les provinces du sud de la Chine. Si l'on y ajoute la production probable de Yen-bai (houille tertiaire) au Tonkin, on peut compter sur une ressource totale d'environ 30 milliards de bon charbon au Tonkin et dans la Chine du sud. On voit par là que, même en supposant les houillères européennes épuisées, le monde n'est pas encore près de manquer de charbon de terre.

A.-A. Fauvel.

Observations géologiques sur les îles volcaniques explorées par l'expédition du « Beagle », et Notes sur la géologie de l'Australie et du Cap de Bonne-Espérance, par Charles Darwin ; trad. de l'anglais par A.-F. Renard. Paris, Schleicher, 1902, in-8 cart. de XXII-218 p., avec 14 fig. et 1 pl. — Prix : 6 fr.

La catastrophe de la Martinique donne un intérêt d'actualité aux études concernant les îles volcaniques, et comme les causes du volcanisme ne changent pas, il est toujours curieux de connaître la consti-

tution géologique des pays soumis à ces terribles cataclysmes, qui s'appellent éruptions volcaniques et tremblements de terre. Nous devons donc être reconnaissants à M. A.-F. Renard d'avoir bien voulu prendre la peine de traduire de l'anglais en français le livre si profondément savant du célèbre naturaliste Ch. Darwin, dont les théories sur la formation des volcans et celle des îles madréporiques sont toujours classiques. On possédait déjà une traduction française du travail sur les constructions coralliennes. Celle de l'étude sur les îles volcaniques restait à faire, et l'éminent professeur à l'Université de Gand a été bien inspiré de l'entreprendre. Les îles décrites au point de vue géologique sont celles de San Thiago de l'archipel du Cap Vert, formée d'une triple couche de roches, à savoir : à la base des roches volcaniques anciennes, puis un dépôt calcareux sur lequel se sont épanchées les laves basaltiques du volcan. Il étudie ensuite Fernando de Noronha, près de la côte du Brésil, Terceira, Tahiti, l'île Maurice et les rochers de Saint-Paul recouverts d'un enduit poli et luisant d'aspect tout particulier. Le chapitre III est consacré à l'île de l'Ascension où l'on trouve de curieuses roches à sphérulites. Sainte-Hélène forme le chapitre IV. L'archipel des Galapagos est décrit au chapitre V, tandis que le chapitre VI traite des trachytes et des basaltes ainsi que de la distribution des îles volcaniques. Puis on nous décrit la géologie de la Nouvelle-Galles du Sud, de la Terre de Van-Diemen, du sud de l'Australie et du Cap de Bonne-Espérance. Dans l'appendice, on trouve les diagnoses de coquilles fossiles découvertes par Ch. Darwin et décrites par G. B. Sowerby, malheureusement sans figures. Ce volume est un document utile pour tous les naturalistes, auxquels nous le recommandons. A.-A. Fauvel.

Traité encyclopédique de photographie, par C. Fabre. 3e Supplément (C). Paris, Gauthier-Villars, 1902, gr. in-8 de 424 p., avec 215 figures. — Prix : 14 fr.

En 1891, paraissait le quatrième volume du *Traité encyclopédique de photographie*. Depuis cette époque, en 1892, 1897 et 1902, ont été successivement publiés trois suppléments. Les deux premiers ne nous sont point parvenus ; aussi, à notre grand regret, ne nous est-il pas possible d'étudier la liaison qui existe entre ces suppléments et l'ouvrage principal. Nous ne pouvons donc que rendre compte du troisième supplément, pris isolément. A vrai dire, c'est un réel plaisir que de parler d'un travail aussi bien fait que celui-ci, et, dans de telles occasions, nous déplorons que la place nous soit si parcimonieusement accordée.

Ce supplément du *Traité encyclopédique* forme à lui seul un ouvrage complet, vraiment encyclopédique, dans lequel tout ce qui a paru depuis cinq ans, dans le domaine photographique, instruments, pro-

duits, méthodes, procédés industriels, est mentionné, analysé ou décrit. Non seulement rien ne semble avoir été passé sous silence, mais encore, à chaque page, presque à chaque alinéa, les références sont citées. De plus, chaque chapitre se termine par une bibliographie très complète permettant de remonter facilement aux sources et d'approfondir les sujets qui offrent pour le lecteur un intérêt particulier. Enfin, grâce à des tables nombreuses, très bien faites, les recherches sont toujours faciles, et ainsi, ce volume est à la fois un traité, une bibliographie et un dictionnaire.

J'ajouterai qu'une disposition typographique très heureuse et l'emploi de caractères différents permettent à l'amateur aussi bien qu'au professionnel de consulter avec fruit cet ouvrage. Il lui est facile d'éviter ainsi les détails trop complets, les théories trop savantes dont il n'a que faire et dont il n'appréciera l'intérêt et la valeur qu'au fur et à mesure de ses progrès dans l'art photographique. J. C. T.

LITTÉRATURE

Volkskundliche Streifzüge. Zwœlf Vortraege über Fragen der deutschen Volkskunde, von KARL REUSCHEL. Dresde et Leipzig, Koch, 1903, in-8 de VI-266 p.

Comme le titre l'indique, ce sont douze conférences sur le folk-lore et plus particulièrement sur la chanson populaire allemande que M. Reuschel publie en forme de livre. C'est donc une œuvre de vulgarisation et d'orientation qui s'adresse au public allemand; pour le lecteur étranger, elle a le mérite d'offrir un tableau d'ensemble de ce qui a été fait chez nos voisins. En Allemagne, tout ce qui est tradition a été remis en honneur au XIXe siècle par un romantisme patriotique, et l'étude en a été considérée comme une branche de la philologie nationale. Le chant populaire notamment (*Lied*) s'est ainsi maintenu, développé et cultivé comme un véritable genre littéraire.

Dans deux chapitres d'Introduction, M. Reuschel définit le folk-lore, en donne la caractéristique et l'histoire; puis il arrive aux chants populaires, leur origine et leur mode de formation. La plupart sont nés dans le peuple même, d'après les règles d'une rhétorique instinctive, quelquefois pour accompagner le rythme du travail et du métier; d'autres descendus de la littérature dans le peuple soit parce qu'ils étaient écrits dans le style et le rythme du peuple, soit parce qu'ils devaient leur succès au sujet traité. A cette occasion, M. Reuschel entre dans des détails d'ordre purement allemand, sur le *Schnaderhüpfel*, sur le style des *Lieder*, sur leur dissémination dans les pays de langue allemande, sur la part des patois dans l'ensemble des chants populaires. Cette part est très restreinte; les plus beaux chants et les

plus aimés se sont répandus de province en province dans la forme linguistique qui les faisait comprendre partout. En parlant de l'Alsace, M. Reuschel remarque que le patois figure peu dans ses chants populaires ; et il remarque aussi que les chants militaires recueillis là, — il y en a une vingtaine, — étaient encore pleins de souvenirs et de sentiments français, souvent même avec des refrains français. Ce n'est pas le seul cas où les chants populaires conservent l'impression de l'histoire, impression du reste vite atténuée et devenue vague souvenir.

Les derniers chapitres traitent de la légende, du conte et de la superstition en définissant ces termes, et en distinguant les diverses idées qu'ils expriment. Le chapitre sur les contes donne un bon résumé des hypothèses émises sur leur histoire et leur origine.

L'exposition de l'auteur est claire : mais pour les hommes d'étude qui y cherchent à s'instruire plus qu'à se distraire, il est fatigant et irritant que les notes soient rejetées à la fin du volume : c'est du pédantisme à rebours. H. G.

Études sur la poésie populaire. Légendes et traditions, par Gabriel Vicaire. Paris, Henri Leclerc, 1902, in-18 de II-263 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Gabriel Vicaire, qui n'a signé que des volumes de poésies, n'en a pas moins laissé de nombreuses pages de prose : études sur la poésie populaire, articles de critique littéraire ou artistique et quelques nouvelles, publiées dans diverses revues et journaux, de 1882 à 1896. »

Ainsi s'exprime, en tête de ce volume, M. Georges Vicaire, cousin (croyons-nous) du poète mort récemment, et dont les soins pieux ne méritent que des éloges. Il s'agit ici d'un recueil d'articles écrits dans des revues littéraires, en vue du grand public, et leur auteur ne pensait peut-être pas en faire une gerbe ; car chacun d'eux, écrit pour une revue différente, suppose un lecteur ignorant de la littérature populaire : de là, pour le lecteur, qui passe aussitôt d'un article à l'autre, des redites et des répétitions à la fois d'idées et de citations.

Voici les titres des principaux articles : La Poésie des paysans ; — Des Prières populaires ; — La Poésie populaire et les Poètes français ; — Vieux Noëls ; — La Poésie populaire en Bresse et en Bugey (ancienne préface aux *Poésies populaires de l'Ain*, de M. Guillon, en 1883, et déjà réimprimée dans la *Nouvelle Revue*, en 1895). Suivent quelques articles descriptifs de mœurs et de légendes locales de ces pays de l'Ain, patrie de M. Gabriel Vicaire.

Tout cela est écrit avec talent et avec esprit. Mais ce sont moins des études d'histoire littéraire que des articles de journal, destinés à ce grand public pour qui la poésie populaire est chose inconnue et nouvelle. Au surplus, les citations sont bien choisies et mises dans de jolis

cadres, comme on pouvait l'attendre d'un écrivain de talent comme M. Gabriel Vicaire, et lui-même poète aimable. H. G.

Epistolario di L. A. Muratori, edito e curato da MATTEO CAMPORI. I (*1691-1698*). Modena, Società tip. modenese, 1901, in-4 de LXXVIII-363 p.— Prix : 12 fr.

Depuis fort longtemps, M. Campori s'applique à réunir les éléments d'une publication de la correspondance du grand savant Muratori; en 1892, il débuta par un premier essai, consacré aux lettres échangées avec Leibnitz. Aujourd'hui, c'est l'œuvre d'ensemble qui nous est offerte, et l'on peut dire que c'est un travail définitif. En effet, M. Campori ne s'est pas contenté de frapper à toutes les portes, j'entends par là à toutes les bibliothèques italiennes, françaises, allemandes, à toutes les archives publiques et collections privées, pour recueillir cette vaste correspondance : il n'a pas craint de s'astreindre à dresser la bibliographie de toutes les lettres déjà éditées, dispersées dans de grands recueils ou dans de minces plaquettes, au nombre de trois cents, et on trouvera le résultat de ce patient effort aux pages LV-LXVIII du présent volume.

Né à Vignola le 21 octobre 1672, élevé à Modène, Muratori compose dès 1689 quelques poésies latines, et sa première lettre, du 18 juin 1691, accompagne un envoi de vers à Giov. Carissimi. Jusqu'à la fin de l'année 1698, trois cent quinze lettres ont été retrouvées et elles sont imprimées ici avec beaucoup d'exactitude. Elles traitent de sujets fort variés, théologie, morale, physique, philologie, histoire, archéologie, numismatique, controverses religieuses ou philosophiques; elles ne craignent point d'aborder parfois les événements contemporains. C'est selon la situation ou la qualité des correspondants, parmi lesquels on remarque principalement le cardinal Querini, le cardinal Noris, Leibnitz, Arisi, Fontanini, Tori, Zeno, Maffei, Magliabecchi, et des étrangers, tels que Papebroch, Montfaucon, Boivin, Baudrand. On ne peut pas dire que tout soit de premier ordre dans ce recueil, mais il y aura beaucoup à glaner dans ce monument littéraire élevé à la gloire de ce prince des érudits, célèbre à vingt-deux ans, dont les moindres dissertations sont toujours dignes d'être lues, et dont la renommée, après deux siècles, est encore immense. Ce premier volume est orné d'un superbe portrait et de fac-similés de l'écriture de Muratori.

H. S.

Controverses et suasoires de SÉNÈQUE LE RHÉTEUR. Trad. par HENRI BORNECQUE. Paris, Garnier, 1902, 2 vol. in-12 de XXX-352 et 402 p. — Prix : 6 fr.

Ces deux ouvrages du Romain qu'on désigne, assez arbitrairement d'ailleurs, sous le nom de Sénèque le Rhéteur, offrent, de l'aveu des

meilleurs critiques, des parties d'une pureté de style et d'une latinité remarquables (on croirait lire le *Dialogue des orateurs* communément attribué à Tacite) : mais leur principal mérite est de nous renseigner sur ce qu'était l'enseignement de l'éloquence dans la Rome d'Auguste. Nous pénétrons dans les écoles des rhéteurs, nous vivons de leur vie, nous les suivons dans leurs divers exercices oratoires, d'où le goût littéraire n'est pas encore absolument banni, mais où se fait jour, en plus d'un passage, l'impudeur païenne ; nous voyons les futurs avocats ou déclamateurs d'alors se préparer aux multiples exigences de leur profession.

Malgré tout, les *Controverses* et les *Suasoires* (je note en passant que cette dernière traduction, assez régulière s'il s'agissait du pluriel neutre *Suasoria* [comparez *auditorium*, *scriptorium*, etc.], paraît moins convenir au pluriel féminin *Suasoriae*) n'ont que rarement attiré l'attention des érudits : la dernière traduction française qu'on en possédait date de 1663. Celle de M. Bornecque est exacte et en général suffisamment élégante : le texte latin qui l'accompagne a été revu et, sur plusieurs points, manifestement amélioré. Le choix des caractères et la disposition typographique contribuent à jeter un peu de clarté sur les fragments isolés qui figurent dans ce double recueil, composé, à l'aide de souvenirs déjà lointains, par son auteur vieillissant. Les explications juridiques et les rapprochements littéraires contenus dans les notes insérées à la fin de l'un et de l'autre volume attestent une judicieuse et solide érudition. C. Huit.

La Critica letteraria in Aulo Gellio, da M. B. Romano. Torino, Loescher, 1902, in-8 de viii-149 p. — Prix : 2 fr.

A lire certaines pages d'Aulu-Gelle, on croirait avoir affaire à tel de nos critiques ou journalistes contemporains : c'est le même don de traiter sérieusement de choses frivoles, et superficiellement de choses sérieuses, avec cette différence que l'écrivain latin est une sorte d'antiquaire, tout préoccupé de remettre en honneur ce qu'on pourrait appeler « les primitifs », je veux dire les auteurs antérieurs à la profonde transformation opérée à Rome par l'hellénisme. C'est en même temps un fureteur curieux de tout ce qui reste de ce passé littéraire dont il nous a conservé plus d'un intéressant débris.

Le livre composé par M. Romano a donc son intérêt et sa raison d'être. L'*Introduction* nous initie aux coteries érudites de la Rome du IIe siècle, et aux questions souvent fort singulières qui y étaient agitées. Le latin avait cessé depuis bien des générations d'être la langue de Rome pour devenir celle de l'Italie et même de l'Empire : aussi les puristes se montraient-ils particulièrement soucieux de la propriété des expressions. Ces controverses grammaticales sont l'objet d'un

premier chapitre. D'autres nous offrent un résumé de ce que les *Nuits attiques* contiennent de plus remarquable (citations et appréciations) sur les orateurs, les historiens, les poètes dramatiques, épiques et lyriques de l'ancienne Rome : il y est beaucoup parlé de Caton et des premiers annalistes, très peu ou pas du tout de Cicéron, César, Salluste, Tite Live et Tacite : entraîné par le courant de son siècle, en poésie Aulu-Gelle n'admire qu'à moitié Virgile et se montre injuste à l'égard d'Horace.

Je regrette que M. Romano se soit laissé aller, peut-être à son insu, à imiter l'écrivain qu'il étudie, insistant sur des détails, s'élevant rarement à des considérations générales. En outre, pourquoi donner intégralement en note le texte de tant de passages traduits, résumés ou développés dans le corps de l'ouvrage ? En dehors des références, quelques phrases intelligemment choisies auraient suffi. C. Huit.

Précis de l'histoire de la littérature française, par Georges Pellissier. Paris, Delagrave, s. d., in-18 carré de vi-556 p., avec 85 planches. — Prix : 3 fr. 50.

Les Genres littéraires (la Prose), par Louis Le Helloco. Paris, Le Soudier, 1903, in-18 de iii-313 p. — Prix : 3 fr. 50.

On ne voit pas trop pourquoi la librairie Delagrave a voulu avoir son précis de littérature, quand il y en a déjà tant d'autres, de MM. Lanson Doumic, Petit de Julleville, Gazier, Lintilhac, P. Robert, et tous, meilleurs que celui de M. Pellissier. — On ne voit même pas à qui il peut s'adresser. Ce n'est certes pas aux établissements catholiques, l'auteur le fait clairement entendre en sa Préface.

Mais la loi de neutralité lui interdit évidemment l'entrée des établissements universitaires. Quel proviseur tolérerait que, sous prétexte de littérature, il fût très catégoriquement enseigné que « l'intolérance de Bossuet s'explique par l'esprit de sa religion », que « notre raison repousse le dogme de la chute et celui de la grâce », etc... ?

Au point de vue moral d'ailleurs, quelle maman un peu informée permettrait que la *Nouvelle Héloïse*, ce roman du ménage à trois, fût loué sans réserves, comme l'apologie de l'union conjugale « fondée sur l'amour et soustraite autant que possible aux préjugés sociaux », sans réserves *la Rôtisserie de la reine Pédauque* ou le *Lys rouge* de M. Anatole France, sans réserves célébrés M. Marcel Prévost ou M. Georges Ancey, qui deviennent classiques, vraiment un peu vite !...

Littérairement enfin, ce manuel sent trop l'ouvrage de librairie hâtif, superficiel et tournant au catalogue.

Les proportions sont admirables. Par exemple, Joseph de Maistre a 30 lignes ; Lacordaire en a 15 ; et c'est bien juste, car « il n'y a dans ses sermons ni philosophie, ni psychologie, ni même théologie ; on

n'y trouve guère que les lieux communs les plus rebattus »; Laprade n'est point nommé, mais Leconte de Lisle bénéficie de 3 pages, presque autant qu'en attrape Lamartine ; Zola est magnifié pendant 4 ; et M. Édouard Rod deux fois mieux traité que Fromentin.

Presque tout cela, d'ailleurs, des notices de dictionnaire ou de *memento* d'une sécheresse à dégoûter pour toujours les élèves de la littérature. Pensez donc ! 300 noms depuis Turold jusqu'à M. Henri de Régnier et M. de Porto-Riche en 500 pages ! Et encore il y a 85 portraits : il est vrai qu'ils sont horribles. A quel besoin, en vérité, peut bien répondre une publication de ce genre ?

— Voici encore un manuel qui vient solliciter les candidats aux examens. La forme adoptée, et que l'auteur, à tort, croit neuve, — j'ai de cette façon appris ma littérature en rhétorique ! — c'est l'histoire de la littérature *par genres*, et non seulement de la littérature française, mais tout ensemble de l'ancienne, grecque et latine. Ainsi on définit l'histoire, on en dit les caractères; et puis on passe en revue les historiens depuis Hérodote jusqu'à Taine. Or, si le volume a seulement 300 pages, encore qu'il ne s'agisse pour le moment que de la prose, on devine quel abrégé ce doit être, pour qu'y figurent historiens, philosophes, orateurs, moralistes, romanciers, critiques, écrivains épistolaires, savants, publicistes de vingt ou trente siècles... Ah ! les jeunes professeurs ne doutent de rien ! Et je pense, moi, que ces abrégés, destinés à la jeunesse, devraient être, pour avoir saveur et grâce pénétrante, le fruit d'une vieillesse pleine d'expérience et riche de lectures. Mais comment dominer l'évolution d'un genre, comment être à la fois sobre et précis, éviter et la sécheresse et le vague, quand on ne connaît pas les œuvres, quand on en parle par ouï-dire et d'après des livres de seconde ou troisième main ?

L'ouvrage de M. Le Helloco est fait dans un bon esprit, il peut rendre des services à des élèves, c'est entendu. Mais à l'auteur il en a rendu deux mauvais : ce fut d'abord de lui prendre, pour un memento dont le besoin ne se faisait pas sentir, après tant d'autres, un temps qui eût été mieux employé à quelque étude d'histoire originale ; et c'est ensuite de l'avoir habitué un peu plus, et sans nécessité de métier, à enseigner des choses par à peu près et avant d'y être allé voir.

G. A.

Une Famille d'auteurs aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles ; les Sainte-Marthe, étude historique et littéraire d'après de nombreux documents inédits, par P. DE LONGUEMARE. Paris, A. Picard et fils, 1902, in-8 de 281 p. et pl. — Prix : 6 fr.

Les Sainte-Marthe forment une race féconde en savants ; originaires du Poitou, ils ont tenu un rang considérable dans l'érudition française sans parler des plus anciens, Gaucher, qui fut médecin de François Ier,

Jacques, médecin de la Cour sous François II et Henri III, et d'un autre qui devint sous Louis XIV gouverneur de la Martinique. Des savants, plusieurs méritent d'être connus : un poète, Gaucher II, qui accepta les charges de maire de Poitiers puis de trésorier de France en la généralité du Poitou ; Scévole et Louis, les auteurs de la *Gallia christiana* (édition de 1656); Abel-Louis, oratorien ; Denis qui devint supérieur général des bénédictins ; Abel II, bibliothécaire de Fontainebleau, de 1646 à 1706. M. de Longuemare a recherché leurs ouvrages ; il les décrit, les analyse et parfois les commente avec soin. Il y a joint quelques détails généalogiques (bien que dans la Préface il s'en défende) et quelques renseignements iconographiques. Son travail pourra être consulté avec profit par tous ceux qu'intéresse l'histoire littéraire des XVIIe et XVIIIe siècles. Est-ce à dire que l'auteur ait, comme l'assure le titre de l'ouvrage, mis à profit de nombreux documents inédits ? Il y a lieu de regretter qu'il n'ait pas cherché à utiliser davantage les correspondances encore manuscrites de leurs contemporains ; elles lui auraient permis d'ajouter un chapitre peut-être curieux sur leurs relations littéraires, et qui reste à peine ébauché. Entre autres choses inédites, il aurait pu trouver et signaler la description de Fontainebleau par Abel II de Sainte-Marthe en 1660 (qui vient d'être publiée d'ailleurs) et qui est conservé dans le manuscrit français 23045 de la Bibliothèque nationale ; à propos de l'édition de la *Gallia christiana* donnée par Scévole et Louis, il n'est fait aucune allusion aux documents récemment publiés par le *Bibliographe moderne* (1902, p. 95) ; et un registre des Archives nationales (Y. 243) aurait encore fourni à M. de Longuemare l'indication d'un don mutuel, daté de décembre 1682, entre Abel de Sainte-Marthe et Marie Héron, sa femme. H. STEIN.

Ménage, polémiste, philologue, poète, par Mlle ELVIRE SAMFIRESCO. Paris, Fontemoing, 1902, in-8 de XXX-559 p., avec un portrait. — Prix : 7 fr. 50.

« Ménage est un oublié »... C'est, pour Mlle Samfiresco, une raison de le rappeler à notre souvenir. Celui que Molière ridiculisa sous le nom de Vadius fut une personnalité fort encombrante, à dire vrai, en son temps. Rien de ce qui était de l'esprit ne lui fut étranger : historien, érudit, poète et étymologiste polyglotte, grammairien, jurisconsulte, botaniste, homme du monde et bel esprit, il voulut être et fut tout. Mlle Samfiresco ne le suit pas dans chacune de ces manifestations de son multiforme talent ; elle s'est uniquement attachée à faire revivre le polémiste, le philologue et le poète.

L'auteur ne cherchant pas un instant à nous dissimuler le caractère ombrageux et l'orgueilleux pédantisme de ce très savant érudit, nous ne saurions nous étonner de toutes les polémiques littéraires, de

toutes les querelles personnelles que Ménage s'attira, querelles qui d'ailleurs ne furent pas éternelles et ne s'envenimèrent jamais grâce aux solides qualités de cœur qui faisaient de lui un parfait ami, un véritable « honnête homme. » C'est donc le tableau des relations littéraires au milieu du XVIIe siècle qui remplit les premiers chapitres de cette étude.

Avant d'aborder les théories philologiques de Ménage, Mlle Samfiresco a eu une idée fort neuve et qui mériterait, à notre sens, une étude spéciale et développée : elle nous fait un très intéressant résumé historique de la science étymologique au XVIe siècle et au commencement du XVIIe. Cette trop rapide revue nous fait mieux comprendre quels furent l'originalité et le mérite de Ménage : tandis que ses devanciers voulaient presque tous faire remonter le français, par dessus le latin, jusqu'au grec, jusqu'à l'hébreu, Ménage adopte résolument l'origine bas-latine de notre langue. Et, trouvant l'étymologie d'un très grand nombre de mots, il a formulé, ou tout au moins donné (sans les grouper suffisamment, il est vrai) des exemples de toutes les règles phonétiques, ou peu s'en faut, aujourd'hui reconnues.

« Pour quelles raisons, Ménage » qui, en somme, grâce à ses connaissances polyglottes, fut le premier à faire de la philologie comparée, « ne peut-il être classé au rang des premiers étymologistes ? 1° Parce qu'il latinisa trop ; — 2° parce qu'il se laissa entraîner par la sémantique ; — 3° parce qu'il contrôla trop peu l'application qu'il a faite des règles phonétiques. » Il avait trouvé la vraie méthode, ce fut la rigueur systématique qui lui fit défaut.

Après le grammairien très versé dans l'histoire de la langue et de la littérature anciennes de la France, — mais que sa timidité à imposer ses opinions, et la sagesse même de ces opinions empêchèrent de devenir le législateur légitime de la langue, — nous faisons connaissance (je ne crois pas que ce soit trop dire) avec Ménage poète français et italien, poète latin et même poète grec. L'énumération seule des langues où s'évertua sa muse habile et érudite est la meilleure preuve que la poésie, elle aussi, était, chez lui, une expression de son pédantisme ; il est vrai que cette expression eut bien du succès dans les ruelles et les salons à la mode

Melle Samfiresco a voulu faire revivre le souvenir, un peu éteint, du père de la philologie française : elle mérite d'y avoir réussi, car elle s'est tenue dans la mesure qui importait ; elle n'a pas fait à Ménage un « excès d'honneur » qu'il ne méritait pas, et qui n'eût pu que lui nuire ; elle nous l'avait présenté, non comme un méconnu, mais simplement comme un oublié ; elle nous a tenu parole : son livre est loin d'être un panégyrique ; ce n'est, avec raison, qu'une réhabilitation partielle.

HENRI LONGNON.

P. Corneille et le Théâtre espagnol, par GUILLAUME HUSZÁR. Paris, Bouillon, 1903, in-12 de 306 p. — Prix : 3 fr. 50.

On a beaucoup parlé de ce livre dès sa publication. L'auteur, revenant sur un sujet déjà ancien, y examine les emprunts faits par Corneille au théâtre castillan. « Aucune prévention, assure-t-il, ne l'a empêché de porter le jugement qui lui paraissait juste. » Ce jugement, on le devine, est défavorable au poète français. M. Huszár a traité en connaissance de cause et non sans beaucoup de talent la thèse qu'il voulait soutenir. Mais je crains fort que cette thèse ne l'ait entraîné à des conclusions parfois forcées. Si on les acceptait sans contrôle, que resterait-il du théâtre de Corneille ? Il y a, dans le VIe chapitre bien des rapprochements ingénieux à retenir ; mais combien, en revanche, semblent inadmissibles ? L. R.

Vus du dehors. *Essai de critique scientifique et philosophique sur quelques auteurs français contemporains*, par MAX NORDAU ; trad. de l'allemand par AUGUSTE DIETRICH. Paris, Alcan, 1903, in-8 de II-330 p. — Prix : 5 fr.

M. Nordau se déclare, en sa Préface, *absolument indépendant*, n'étant « d'aucune coterie », « ne connaissant pas les hommes dont il analyse les œuvres », jugeant « avec sérénité », « sans rancune à satisfaire, ni réciprocité à solliciter. » Or, il est au contraire dominé, en sa critique littéraire, par de violentes passions politiques et religieuses ; et ce n'est pas *du dehors* qu'il juge nos écrivains, mais du milieu de la coterie cosmopolite qu'il fréquente à Paris, et qu'il flatte en ses appétits et en ses rancunes pour qu'elle le paie en réclame.

Qu'il déclare donc en grand tapage que nous n'avons jamais rien compris à Balzac, en le voyant réaliste, et que l'auteur d'*Eugénie Grandet* doit tout à la divination, rien à l'observation, et qu'il est le père du sâr Péladan et de Mlle Couesdon, n'est-ce pas un paradoxe destiné simplement à « épater » les niais ? — Qu'il se mette en *colère* (le mot y est, comme celui de *sérénité* dans la Préface), contre « ce barde » de Michelet, parce qu' « il célèbre sur le ton de l'épopée les gestes héroïques de la France », et entretient chez les lecteurs français « le chauvinisme le plus archaïque » ; — qu'au contraire il ait de grandes tendresses pour M. Anatole France et M. de Nion (donné comme le premier de nos romanciers), parce qu'ils ont montré pourrie la plus aristocratique société de France, et qu'il réclame seulement en faveur des juifs trop maltraités dans *les Façades*, n'est-ce pas la marque d'une admirable impartialité ? la preuve que M. Nordau n'a aucun préjugé de nationalité ni de race ? — Nous n'y entendons rien, c'est convenu. Nous croyions M. Jules Lemaître un des plus fins esprits qui soient et des plus ouverts et des plus indulgents : on l'appelait « la bonne Hélène. » C'est un être sans talent, une « âme basse » ; et *l'Aînée*, la jolie pièce où est si

délicatement égratigné le protestantisme, une « pauvreté », une platitude écrite pour « des bambins ! »... M. de Curel, l'auteur de la *Nouvelle Idole*, est un « niais », élève des jésuites, qui cherche à déshonorer la science, « trop catholique dans l'âme pour ne pas regarder le besoin de confession comme s'imposant impérieusement dans les situations douloureuses ; » — M. Rostand est un conteur assez brillant, sans doute ; mais « il sent à la française. Ni ses sentiments ne s'élèvent moralement, ni ses idées intellectuellement, à la hauteur sublime où les hommes vraiment supérieurs s'affranchissent de l'étroitesse nationale... » — Le principal trait de Dumas fils, c'est la *banalité*. Ses idées « appartiennent au fond immuable des tartiniers en chef du *Petit Journal*... » — M. Brunetière est « le chef des jésuites de salon en France » ; — M. Brieux, en attaquant le divorce dans son drame du *Berceau*, produit l'effet d'un réactionnaire enragé » ; sa pièce d'ailleurs est égale à zéro »...

Et c'est ainsi que, sans passion, avec un sens littéraire très sûr, beaucoup de tact et de modération, ce médecin juge les œuvres de chez nous. Effet de sa clairvoyance, vous n'en doutez pas, non de sa haine, s'il ne trouve jamais du talent à nos écrivains de Paris que dans la mesure juste où ils avilissent et dénigrent la France !

Il sait cependant honorer nos hommes de génie. Mais quels sont ceux-là ? J'en vois deux que ce livre glorifie par dessus tous les autres : c'est M. Octave Mirbeau, « puissant talent, l'un des plus vigoureux tempéraments de la littérature française contemporaine ; idées originales, sentiment profond, etc... » ; c'est aussi M. Muhlfeld, « un des plus vigoureux talents de la jeune France », et dont le roman « n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre. »

On le voit, les lecteurs de M. Max Nordau sont bien renseignés. Oh ! la désopilante bouffonnerie, si les Allemands, pris aux réclames du boulevard, admirent comme de grands talents des industriels de lettres que personne en France ne prend au sérieux !

GABRIEL AUDIAT.

Le Bovarysme, par JULES DE GAULTIER. Paris, « Mercure de France », 1902, in-18 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a un passage non seulement célèbre, mais vraiment très connu, où Pascal semble avoir résumé toute l'étude qu'il voulait faire des « piperies » dont l'homme est victime de par la dualité de sa nature, de par son imagination et ses sens.

« C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, etc..... Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres ; elle fait croire, douter, nier la raison. Elle suspend les sens, elle les fait sentir. Elle a ses fous et ses

sages, etc... etc... C'est elle qui fait la beauté, la justice, le bonheur », et aussi la science, qui est imaginaire, et la sagesse, qui n'est pas de cette terre.

Le présent livre — où il me semble bien que Pascal n'est pas nommé — n'est guère que le développement de ce morceau. Seulement, on a fait « de la philosophie », on a lu Schopenhauer et Nietzsche, ceux-ci plus avouables. On jargonne donc, et on subtilise à plaisir. C'est un beau gaspillage de travail et de talent. Et puis, pour être moderne et paraître original, on crée ou on emprunte un mot de roman, le *bovarysme;* et le bovarysme devient ce que Pascal disait de l'imagination, « le tout du monde. »

Bovarysme, tous les jeux de notre fantaisie, toutes les erreurs de notre esprit, toutes les déformations de nos idées, toutes les déviations de nos instincts ; bovarysme, les rêveries sentimentales de l'héroïne de Flaubert, qui la détachent du réel ; bovarysme, la sottise de Homais, qui « se conçoit autre qu'il n'est », puisqu'il se croit très fort et n'est qu'un sot ; bovarysme, les illusions de Sganarelle, les fausses maladies d'Argan, la pédanterie des précieuses ; bovarysme, le sentiment du point d'honneur, qui lâche la proie pour l'ombre (voir aussi Pascal sur ce point) ; bovarysme, les incarnations imaginaires de l'enfant, qui monte sur un bâton et se croit un général ; bovarysme, la fatuité des hommes de génie, qui se trompent sur eux-mêmes, et la niaiserie des snobs, qui se prennent aux apparences ; bovarysme, la fascination de l'antiquité, à la Renaissance ou à la Révolution, celle de l'étranger, qui nous fait copier des formes et singer des gestes ; bovarysme, la duperie des idées générales, idée religieuse, idée humanitaire, idée du progrès, qui servent des intérêts de groupes et des passions moins généreuses qu'elles ne se croient ; bovarysme, l'amour, qui travaille pour le Génie de l'espèce ; et la science, qui travaille pour le Génie de la connaissance ; et la médecine, qui tue l'homme en lui promettant de le guérir !

Bovarysme encore, l'illusion que nous avons d'être libres, et responsables, et qui est cause que nous allons devant les juges, et que les guillotinés, « automates malheureux, se confessent, embrassent l'aumônier, rendant ainsi hommage jusqu'au dernier moment à la justice des hommes, et continuant de se concevoir autres qu'ils ne sont... »

Bovarysme sans doute aussi, ajouterai-je, toutes les certitudes qu'affirme, sans s'en apercevoir, l'auteur, certitude que nous sommes des automates, certitude qu'il est, lui, très clairvoyant et très neuf ; bovarysme, elle-même, la foi naïve qu'il laisse voir en ces fantômes, que pour ma part je n'ai jamais vus : le Génie de la connaissance et le Génie de l'espèce.

Voltaire a depuis longtemps montré que les hommes étaient perpé-

tuellement des dupes et des fous, et que notre terre constitue les « petites maisons de l'Univers. » Or, cette idée peut fournir matière à quelque piquant article, à un conte « moral », à une amusante satire. Et il y a çà et là plus d'une remarque de détail intéressante au travers de ces pages.

Mais d'en faire un volume sur le « pouvoir » ou la « faculté bovaryque », et sur le bovarysme « loi de l'évolution » et « moyen de production du réel », « l'irrationnel étant la source du réel », c'est vraiment prendre pour des lanternes... ce qui n'en est pas, c'est aggraver un paradoxe de ce détestable pédantisme et de ce trouble jargon, dont nos classes de philosophie pervertissent souvent le cerveau des jeunes gens les plus intelligents et les plus laborieux. GABRIEL AUDIAT.

Comment lire les journaux ? par GEORGE FONSEGRIVE. Paris, Lecoffre, s. d. (1903), in-18 de v-280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Par son sujet ce livre s'adresse à tout le monde. Qui, en effet, aujourd'hui, ne lit les journaux, beaucoup de journaux ? Mais la façon en est différente, la méthode prudente et sage en reste trop rare. C'est pour donner à cet emploi souvent si frivole de notre temps un but précis et utile que M. Fonsegrive prend la plume. Il est autorisé à traiter pareille matière. Il possède l'usage personnel de la presse, il est professeur de philosophie ; double qualité qui lui donne l'expérience des choses et l'habitude heureuse de préciser sa pensée. Au sens propre du mot, il n'est point journaliste, mais il est, au premier chef, homme de plume, de plume alerte, exercée, loyale et mordante. Le directeur de *la Quinzaine* laisserait assez volontiers entendre qu'il place le rôle instructif de la « Revue » au-dessus du « Journal » tant il énumère les difficultés presque insurmontables que rencontre ce dernier à pouvoir saisir, exposer et faire pénétrer la vérité dans les intelligences. Mais il n'y a point à s'attacher aux comparaisons, le fait brutal est là : tirons de ce « journal » qui occupe tant nos heures le profit qui convient.

Les divers chapitres examinent l'évolution historique du journalisme à notre époque, décrivent les différents types de nos grands journaux, racontent comment se font ces journaux, et le récit est ici tout à fait amusant et spirituel. L'auteur nous met en garde contre les réclames littéraires, financières, médicales et mondaines qui ne se rencontrent pas seulement dans les annonces de la quatrième page, mais se glissent entre les lignes et s'étalent, écus sonnants, aux bons endroits.

Apportant sans cesse des exemples directs à l'appui de ses constatations et de ses raisonnements, sortant lui-même de graves, récentes et délicates polémiques, M. Fonsegrive, sans retenir toujours les traits de sa

malice et de ses ripostes, est amené à mettre en cause plus d'un journaliste contemporain. Plusieurs de ces messieurs n'en demeureront peut-être pas fort satisfaits ; on ne saurait les plaindre : ils possèdent une plume pour se défendre, s'ils le jugent bon ou... possible. M. Fonsegrive ne semble avoir rien exagéré, et ils demeureront sans doute dans un profond silence en face de ce livre de bon sens et de vivant esprit, de verve bien française et de haute portée morale.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Profils de théâtre, par JULES CLARETIE. Paris, Gaultier et Magnier, 1902, in-12 de VIII-364 p. — Prix : 4 fr.

La collection *L'Art et la Vie* vient de s'enrichir d'un volume où nous retrouvons quelques portraits de comédiens que M. Claretie, avec sa rare compétence et le talent que nous lui connaissons, a tracés, pour les journaux, à diverses époques de sa vie, soit au fur et à mesure que ces acteurs ou actrices quittaient la scène par la mort ou la retraite, soit à l'occasion de la célébration de certaines dates de la Comédie-Française.

Ces chroniques, grâce auxquelles nous voyons « vivre » des artistes tels que : Edmond Got, Mounet-Sully, la Reichenberg, Mlle Georges, Aimée Desclée, la Déjazet, Frédérik Lemaître, etc., donnent lieu à M. Claretie de mélanger l'utile à l'agréable pour son lecteur, tantôt en lui communiquant ses remarques pleines de justesse sur l'égotisme et l'égoïsme des comédiens, sur le dédoublement de leur moi ; tantôt en leur racontant l'histoire d'Alexandre Dumas, bouleversant tous les meubles de son hôte Mélingue, et les replaçant à sa guise comme pour une mise en scène ; et cette autre histoire de Gabrielle Tholler, qui, battue par Suzanne Reichenberg pour le premier prix de comédie au Conservatoire, voulut consoler à jamais ses camarades d'infortune en instituant un prix pour les lauréats du second prix ; tantôt en commentant ce mot de Préville : « Je n'ai pas été ce soir applaudi par le petit coin » par ces autres mots : « Le comédien joue, comme l'homme de lettres écrit, pour quelqu'un dont le suffrage le satisfait ou dont les objections l'éperonnent. »

En lisant ce volume, nous apprenons à distinguer le comédien du cabotin, de la même façon que l'on doit distinguer le peintre du rapin, le négociant du faiseur, et l'écrivain du bohême.

Notons avec M. Claretie, dans l'intérêt de tous ceux qui ont à composer un rôle, un discours ou un livre, que Lekain était meilleur dans chacun de ses rôles après une maladie. Il y avait eu en lui, pendant qu'il était demeuré alité, — comme il y a chez le peintre, chez l'homme de lettres qui dort — une cérébration inconsciente amenant un progrès instinctif, une sorte de germination du mieux.

DU CLOS.

HISTOIRE

L'Ame du voyageur, par Henri-Ph. d'Orléans. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12 de xxiv-458 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous le titre qu'on vient de lire ont été réunies par des mains pieuses un certain nombre d'études détachées, publiées de 1891 à 1902 par le vaillant explorateur que fut le prince Henri-Ph. d'Orléans. Elles sont, pour la plupart, consacrées à l'Asie, pour laquelle, on ne l'a pas oublié, le regretté voyageur professait une affection particulière, et font, mieux peut-être qu'une longue relation, connaître les multiples aspects d'une nature d'élite, pleine d'intelligence et pleine de cœur. Ceux qui ont lu naguère, soit dans la *Revue des Deux Mondes*, soit dans la *Revue de Paris*, soit dans des périodiques spéciaux, les différents récits faits par le prince Henri de ses fructueux voyages et les études écrites par lui sur des sujets particuliers (*les Missionnaires français au Thibet*, *la Piraterie au Tonkin*, *la Province de Battambang*, etc.), éprouveront un douloureux plaisir à les relire dans ce volume en tête duquel un Avant-propos de M. Eugène Dufeuille retrace en termes émus la trop courte vie de l'audacieux voyageur ; ce sera pour eux un réel chagrin de penser, en regardant le beau portrait placé au début de l'ouvrage, qu'ils ne reverront ni n'entendront plus ce vaillant, fauché en pleine jeunesse, au cours d'une nouvelle expédition entreprise en Extrême-Orient pour servir la cause de la civilisation et de la France.

Henri Froidevaux.

Die Beteiligung der Christen am öffentlichen Leben in vorconstantinischer Zeit, von Andreas Bigelmair. München, Lentner, 1902, in-8 de 340 p. — Prix : 10 fr. 60.

En huit chapitres, M. Bigelmair examine successivement : 1° la condition juridique des chrétiens avant Constantin ; 2° les chrétiens et l'État ; 3° les chrétiens et les fonctions publiques ; 4° les chrétiens et le service militaire ; 5° la position des chrétiens dans la société païenne ; 6° les chrétiens et la société ; relations sociales ; mariages mixtes ; 7° les chrétiens et les divertissements païens ; 8° les chrétiens et le travail ; métiers, commerce et arts. Il est inutile de faire ressortir l'extrême intérêt des sujets traités, mais aussi leur difficulté. Le dépouillement très complet de toute la littérature ecclésiastique des trois premiers siècles, tel que l'a fait M. Bigelmair, ne donne pas la réponse à toutes les questions qu'on se pose. Sur bien des points, on trouve en effet, chez les Pères, des opinions assez contradictoires ; ils se partagent en rigoristes et en indulgents. D'une façon générale, les principes sévères dominaient en théorie ; dans la pratique il est évident qu'on s'en affranchissait très souvent ; et il n'est pas toujours

facile de dire si cet oubli était le fait de mauvais chrétiens, reconnus pour tels, comme il y en a eu, même à ces époques qui de loin paraissent un âge d'or ; ou bien si sur certains points, même très graves, comme la question des mariages mixtes, ou comme l'assistance passive aux sacrifices païens, ou comme le service militaire (si vivement condamné par beaucoup de Pères), la force des choses n'imposait pas des concessions unanimement approuvées et tenues pour licites. Si le livre de M. Bigelmair manque parfois un peu de netteté, la faute en est à son sujet plus qu'à lui. Il est peut-être impossible de se faire une idée bien précise du genre de vie des premiers chrétiens, de leurs relations avec les païens, du secret plus ou moins grand qu'ils gardaient sur leurs croyances et leurs pratiques religieuses, et de la manière dont ils les conciliaient avec les nécessités de la vie quotidienne. Bien des faits semblent peu explicables, à moins d'admettre que, surtout au IIIe siècle, la profession de christianisme n'était pas secrète, et qu'en dehors des accès passagers de fanatisme païen, les mœurs accordaient aux chrétiens une assez grande tolérance, et les dispensaient de pratiques inconciliables avec leurs convictions. J.

Le Culte de sainte Geneviève à travers les siècles. *La Compagnie des porteurs de la châsse de sainte Geneviève (1525-1902)*, par l'abbé Édouard Pinet. Paris, Roger et Chernoviz, 1903, in-8 de XVI-350 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Pinet a été bien inspiré d'écrire l'histoire d'une compagnie aussi « éminemment parisienne » que celle des porteurs de la châsse de sainte Geneviève, et tout ensemble un chapitre important de l'histoire du « culte de sainte Geneviève à travers les siècles. » Il serait bien difficile d'analyser ce livre, qui est plutôt un recueil de documents sur les processions de la châsse, la châsse elle-même, les cérémoniaux et les conflits de préséances, les porteurs et leurs règlements. Le classement le plus apparent est le classement chronologique. L'auteur ne semble pas d'ailleurs avoir cherché à « composer »; il s'est presque exclusivement borné à « transcrire, » ce qui n'est pas un mince mérite, quand les documents « transcrits » sont nombreux, inédits, et, pour la plupart, intéressants. M. Pinet ne laissera sans doute à ceux qui aborderont après lui le même sujet que des glanes insignifiantes. Les illustrations sont bien choisies, et plusieurs (par exemple celles des pages 45 et 119) ont une valeur documentaire. Nous craignons que l'on ne trouve excessif le développement de l'histoire contemporaine des porteurs (p. 283-345), d'autant que l'historien cède parfois la plume au polémiste. Quant à la Préface qui, d'après M. Pinet, « aidera à comprendre le volume, » nous ne nous portons pas garant qu'elle contribue à le faire aimer. Aussi conseillerions-nous au lecteur de ne s'y pas arrêter,

sous peine de porter un jugement trop injuste sur l'œuvre consciencieuse et érudite qu'est la présente monographie. J. L.

Histoire universelle. L'Europe (de 871 à 1122 après J.-C.), par MARIUS FONTANE. Paris, Lemerre, 1902, in-8 de 415 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est le douzième et dernier tome paru d'une *Histoire universelle* actuellement en cours de publication. En 320 pages, M. Fontane fait tenir l'histoire de l'Europe de 872 à 1122. L'ouvrage n'échappe pas aux défauts communs à ces sortes de compilation : il est sec parce qu'il veut être court, et il reste incomplet. Un ordre méthodique, un exposé clair peuvent en partie atténuer ces inconvénients et faire d'un ouvrage de ce genre un aide-mémoire utile à consulter. Mais ce n'est point par ces qualités que brille l'ouvrage de M. Fontane, bien qu'un Index alphabétique noté coordonne assez heureusement les renseignements épars dans le volume. Est-il besoin de dire que les références n'existent pour ainsi dire pas, ce dont on ne saurait tenir rigueur à l'auteur si le texte n'était parsemé de phrases, de mots mis entre guillemets. Or il en est qui sont la traduction d'expressions empruntées aux chroniqueurs contemporains, parfaitement à leur place ; mais d'autres ont, de toute évidence, une origine différente et très contestable. Je lis, par exemple, à la page 115, la phrase suivante : le Roi songeait à affirmer avec l'indépendance du « clergé national », les droits du « pouvoir civil » à l'encontre des prétentions hautaines et abusives de la Papauté. — Je doute que les expressions « pouvoir civil », « clergé national » se trouvent dans quelque auteur du XIe siècle. A qui donc M. Fontane les a-t-il empruntées ? Ne les croirait-on pas recueillies de la bouche même d'un ministre de la troisième République ?

C'est malheureusement dans un esprit très prévenu — et la phrase citée plus haut ne laisse pas de doute sur les sentiments que nourrit l'auteur vis-à-vis du clergé et de la Cour de Rome, — que l'ouvrage en entier est écrit. On peut avoir des préférences, cela va de soi, mais encore faut-il s'en tenir aux faits et aux textes avec loyauté et non les interpréter à tort et suivant ses convenances personnelles. L'impartialité fait avant tout le véritable historien. M. G.

Histoire contemporaine (1789 à 1902) *pour les classes de philosophie, de mathématiques élémentaires, de première moderne*, par EDMOND DRIAULT et GABRIEL MONOD. Paris, Alcan, 1902-1903, 2 vol. in-12 de 414 et 702 p. — Prix : 8 fr. 50.

Histoire contemporaine. 1789-1889, *pour les candidats à l'École militaire de Saint-Cyr*, par les mêmes. Paris, Alcan, 1903, in-12 de 1052 p. — Prix : 8 fr.

On voudrait louer ces ouvrages où les auteurs ont déployé beaucoup de talent au service de la vulgarisation de l'histoire, et qui renferment,

protestante, puisque, depuis 1900, il en est déjà à sa quatrième édition. Aussi quel régal friant de voir le Pape attaqué par un ex-jésuite !

Nous ne pourrions entreprendre ici l'examen de toutes les accusations produites contre le Saint-Siège. Le *Polybiblion* n'a qu'une chose à faire, annoncer les ouvrages et en marquer l'esprit. Nous en avons dit assez pour que l'on puisse apprécier les tendances de l'auteur. Nous ferons seulement une remarque : le comte de Hœnsbrœch pose en principe que rien ne se passe d'important dans le monde catholique sans l'aveu de la Papauté ; elle est donc responsable de tout. En outre, le Pape infaillible doit être parfaitement saint et à l'abri de toute méprise, comme si le concile du Vatican avait défini l'infaillibilité de la personne et non pas celle de la fonction. Léon XIII a envoyé sa bénédiction à Diana Vaughan qui n'existe pas : donc il n'est pas infaillible.

Ces données admises, il est évident que l'on a beau jeu pour accumuler les reproches contre le Souverain Pontificat. Depuis quinze siècles, il s'est évidemment passé dans le monde catholique bien des faits regrettables, des méprises, des injustices, des cruautés, etc. La religion catholique a toujours compté de grands saints ; mais tous les catholiques ne sont pas des saints, tant s'en faut. Nous pouvons le déplorer ; nous n'avons jamais eu intention de le dissimuler. D. V.

Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire, par le P. Louis Batterel ; 2 volumes publiés, le premier par A. Ingold et le deuxième par A. Ingold et Bonnardet. Paris, A. Picard et fils, 1902-1903, in-8 de vii-480 p. et de iii-613 p. — Prix : 8 fr.

Dans la Préface du premier volume, M. l'abbé Ingold nous raconte la genèse de cette publication, préparée par Mlle Pellechet, bibliothécaire honoraire de la Bibliothèque nationale, l'auteur du *Catalogue des incunables de France*. Le P. Batterel rédigea ces *Mémoires domestiques*, ainsi qu'il s'en explique dans son Avertissement, non pour le grand public, mais pour les historiens futurs de cette congrégation qui fut une première fois emportée par la tempête révolutionnaire et qui, rétablie cinquante ans plus tard, vient d'être, une seconde fois, supprimée brutalement par le jacobinisme contemporain. Il dut, pour les composer, recueillir une masse de documents qu'il se contente, le plus souvent, de reproduire tels quels, sans rien changer au style du premier rédacteur, de sorte qu'il s'agit moins d'un travail personnel que d'une compilation ; mais les compilateurs érudits et consciencieux, comme Batterel, font toujours œuvre de science et méritent l'estime des historiens appelés à étudier les mêmes temps et les mêmes personnages, pour raconter ce qu'ils furent et ce qu'ils firent. La note janséniste se retrouve fréquemment sous la plume de l'auteur, qui malmène assez vivement le parti adverse : c'est la *dominante* du temps, il faut se résigner

étude des sources indiquées et critiquées dans un appendice spécial. Il est peu de sujets plus curieux et plus intéressants. Sur la conduite de Julien, au lendemain de son avènement, et les odieuses représailles auxquelles il se laisse entraîner ; — sur sa tentative de restauration du paganisme et de réorganisation du culte et du clergé païens ; — sur le caractère de ses conceptions religieuses, mi-orientales, mi-grecques, et nullement romaines, mélange de hautes aspirations morales et d'étranges superstitions ; — sur sa politique vis-à-vis des chrétiens, politique de persécution hypocrite, qui évite d'ordinaire de verser le sang, mais provoque et tolère les violences populaires ; — sur sa manie, singulière chez un prince, d'écrire et de polémiquer contre ses sujets, M. Allard a des pages excellentes, sinon toujours neuves, car on a beaucoup écrit déjà sur ce sujet, du moins parfaitement informées, claires, judicieuses, impartiales et d'une lecture très attachante. Dans le récit de l'expédition contre Constance et de la guerre contre les Perses, il a déployé les mêmes qualités d'historien militaire que dans son premier volume, à propos des campagnes gauloises.

J.

Das Papstthum in seiner social-kulturellen Wirksamkeit, von Graf von Hœnsbrœch. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1902, 2 vol. in-8 de LVI-724 et XXI-621 p. — Prix : 30 fr.

Cet ouvrage est facile à caractériser d'un mot : c'est une machine de guerre contre la Papauté. L'auteur ne dissimule pas son dessein. Il raconte lui-même qu'il est né catholique, que, dès sa jeunesse, il a entendu des choses qui l'ont inquiété, mais qu'il a écartées crainte de péché. Il est même entré depuis dans l'ordre des jésuites. Après la formation d'usage, il a été appliqué aux études historiques. Employé d'abord à la rédaction des *Stimmen aus Maria-Laach,* il fut ensuite adjoint aux bollandistes, sous la direction du P. de Smedt, un aimable sceptique, dit-il ; nous nous demandons si le R. P. sera flatté du compliment. Finalement il fut envoyé pour des recherches historiques à l'Université de Berlin. C'est là qu'il vit enfin la lumière, et la lumière le détermina à quitter l'ordre des jésuites et même l'Église catholique.

Il a déjà fait plusieurs ouvrages contre les jésuites et le catholicisme sous le nom d'ultramontanisme. Dans la présente étude, il s'attache à combattre la prétention du Saint-Siège d'être une institution divine, le vicariat du Christ sur la terre doué de son infaillibilité. Il croit pouvoir montrer que l'histoire dément cette prétention. Dans le premier volume, il rappelle toutes les erreurs à reprocher suivant lui à la Papauté, à propos de l'Inquisition, des sorcières, de la doctrine sur le démon, etc. ; dans le second il dénonce ce qu'il appelle la morale ultramontaine. Cet ouvrage doit avoir eu un grand succès dans l'Allemagne

protestante, puisque, depuis 1900, il en est déjà à sa quatrième édition. Aussi quel régal friant de voir le Pape attaqué par un ex-jésuite !

Nous ne pourrions entreprendre ici l'examen de toutes les accusations produites contre le Saint-Siège. Le *Polybiblion* n'a qu'une chose à faire, annoncer les ouvrages et en marquer l'esprit. Nous en avons dit assez pour que l'on puisse apprécier les tendances de l'auteur. Nous ferons seulement une remarque : le comte de Hœnsbrœch pose en principe que rien ne se passe d'important dans le monde catholique sans l'aveu de la Papauté ; elle est donc responsable de tout. En outre, le Pape infaillible doit être parfaitement saint et à l'abri de toute méprise, comme si le concile du Vatican avait défini l'infaillibilité de la personne et non pas celle de la fonction. Léon XIII a envoyé sa bénédiction à Diana Vaughan qui n'existe pas : donc il n'est pas infaillible.

Ces données admises, il est évident que l'on a beau jeu pour accumuler les reproches contre le Souverain Pontificat. Depuis quinze siècles, il s'est évidemment passé dans le monde catholique bien des faits regrettables, des méprises, des injustices, des cruautés, etc. La religion catholique a toujours compté de grands saints ; mais tous les catholiques ne sont pas des saints, tant s'en faut. Nous pouvons le déplorer ; nous n'avons jamais eu intention de le dissimuler. D. V.

Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire, par le P. Louis Batterel ; 2 volumes publiés, le premier par A. Ingold et le deuxième par A. Ingold et Bonnardet. Paris, A. Picard et fils, 1902-1903, in-8 de vii-480 p. et de iii-613 p. — Prix : 8 fr.

Dans la Préface du premier volume, M. l'abbé Ingold nous raconte la genèse de cette publication, préparée par Mlle Pellechet, bibliothécaire honoraire de la Bibliothèque nationale, l'auteur du *Catalogue des incunables de France*. Le P. Batterel rédigea ces *Mémoires domestiques*, ainsi qu'il s'en explique dans son Avertissement, non pour le grand public, mais pour les historiens futurs de cette congrégation qui fut une première fois emportée par la tempête révolutionnaire et qui, rétablie cinquante ans plus tard, vient d'être, une seconde fois, supprimée brutalement par le jacobinisme contemporain. Il dut, pour les composer, recueillir une masse de documents qu'il se contente, le plus souvent, de reproduire tels quels, sans rien changer au style du premier rédacteur, de sorte qu'il s'agit moins d'un travail personnel que d'une compilation ; mais les compilateurs érudits et consciencieux, comme Batterel, font toujours œuvre de science et méritent l'estime des historiens appelés à étudier les mêmes temps et les mêmes personnages, pour raconter ce qu'ils furent et ce qu'ils firent. La note janséniste se retrouve fréquemment sous la plume de l'auteur, qui malmène assez vivement le parti adverse : c'est la *dominante* du temps, il faut se résigner

à l'entendre ; mais le lecteur saura vite faire leur part aux préjugés de l'auteur, et distinguer, dans l'annaliste, l'érudit du pamphlétaire.

Le premier volume s'occupe des oratoriens qui vécurent sous le généralat du cardinal de Bérulle, le fondateur de l'Oratoire (1613-1629). Il se compose de quarante-deux notices. Les plus intéressantes, peut-être, sont celles consacrées aux PP. François Bourgoing, qu'il ne faut point confondre avec le troisième supérieur général de ce nom, et qui se distingua par ses connaissances musicales : le *Rorate* que l'on chante encore, dans l'Avent, est de lui ; Jean-Baptiste Gault, mort évêque de Marseille, en odeur de sainteté ; Achille de Harlay-Sancy, Gibieuf, Philippe-Emmanuel de Gondy, entré dans les ordres après la mort de sa femme ; ce fut le père du fameux cardinal de Retz qui fit mentir le proverbe : *tel père, tel fils*. Les notices, renfermées dans le second volume qui comprend les généralats du P. de Condren et du P. Bourgoing, sont au nombre de vingt et une pour la première période (1629-1641), et quarante-deux pour la seconde (1641-1662). Les principales se rapportent aux PP. de Condren, le premier et le plus illustre compagnon du cardinal de Bérulle, l'ami de saint Vincent de Paul, et de M. Olier, Antoine Yvan, Claude Séguenot, François de Saint-Pé, Jean Eudes, le frère de l'historien Mézeray, et, après sa sortie de l'Oratoire, fondateur de la Congrégation des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie, dont les membres sont connus sous le nom d'eudistes ; François Bourgoing, troisième supérieur général, dont Bossuet prononça l'oraison funèbre, Jean Morin, savant orientaliste, calviniste converti, Denis Amelote, disciple du P. de Condren et son biographe. Le volume se ferme, d'une façon inattendue, sur une notice qui a pour objet le bon La Fontaine. C'est que le futur poète que l'on sait, dans un accès de ferveur qui ne dura guère (entré en 1641, il sortit l'année suivante), en profita pour se mettre sous la rude férule du P. Bourgoing. On raconte qu'au lieu d'étudier la théologie, il flirtait avec la muse qui ne tarda pas à lui faire perdre ce qu'il avait cru être sa vocation. Après la vie la plus dévergondée, notre fabuliste, cédant aux exhortations d'un jeune vicaire de Saint-Roch, sa paroisse, M. Pouget, qui plus tard entra lui-même à l'Oratoire, se convertit pour de bon et passa les trois années qu'il vécut encore dans la pratique rigoureuse de ses devoirs religieux. A sa mort, qui fut très chrétienne, on trouva plusieurs instruments de pénitence : « Je ne lui en avais néanmoins prescrit ni conseillé aucun, raconte le P. Pouget, cité par Batterel, parce que je ne crus pas qu'il fallût le faire à l'égard d'un homme accablé d'années et d'infirmités corporelles. » — Ce qui explique la présence de La Fontaine parmi tous ces oratoriens, c'est le plan adopté par l'auteur de ces *Mémoires domestiques*, qui consiste à fournir des renseignements sur tous

ceux ayant passé par l'Oratoire et qui se sont fait un nom, comme écrivains ou de toute autre façon. Batterel, entre les très nombreux ouvrages imprimés ou manuscrits qu'il consulta pour rédiger son ouvrage, cite souvent, bien qu'il ne l'aime guère, les *Mémoires* de Richard Simon, sa *Bibliothèque critique* et ses *Lettres choisies*. Somme toute, ce que l'on trouve d'un bout à l'autre de cet ouvrage, intéressant à plus d'un titre, c'est l'écho des querelles religieuses qui agitèrent si profondément les esprits, à la fin du XVIIe siècle et durant tout le dix-huitième. C'est aussi ce qui fait son importance. Les savants éditeurs préparent les volumes suivants, que nous nous empresserons de signaler à nos lecteurs, au fur et à mesure de leur apparition.

A. ROUSSEL.

L'Europe et la Révolution française, par ALBERT SOREL. 5e partie. *Bonaparte et le Directoire, 1795-1799*. 2e édit. Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de 499 p. — Prix : 8 fr.

M. Albert Sorel vient de reprendre la publication de ses belles et magistrales études sur *l'Europe et la Révolution française*. Le nouveau volume est consacré à la période qui s'étend du 26 octobre 1795 au 10 novembre 1799. L'auteur y poursuit la démonstration de ce fait, entrevu et révélé par Tocqueville, mais que M. Sorel s'est attaché à expliquer et à développer, à savoir que la Révolution, sur la plupart des points, et en particulier dans sa politique extérieure, a continué l'œuvre de l'ancien régime ; comme la Royauté, elle a revendiqué les limites naturelles de la France et elle les a revendiquées non pas seulement par les armes, mais aussi par la diplomatie. Et ses adversaires européens ne se comportent pas vis-à-vis d'elle autrement qu'en face des Bourbons. Les coalisés s'intitulent les vengeurs de Louis XVI et les défenseurs du droit antique. Et ils ne songent qu'à démembrer ce royaume qu'ils ont la prétention de restituer à son légitime possesseur. Le Directoire, comme la Convention, se pose en émancipateur des peuples et en ennemi irréductible des tyrans. Et il pille et pressure les peuples, et n'hésite pas à les livrer à leurs anciens maîtres ou à de nouveaux oppresseurs au profit de sa propre politique, témoin la plus ancienne république du monde, celle de Venise, payant de sa liberté la paix avec l'Autriche.

Au milieu de ces négociations et de ces guerres, un homme surgit, qui dirige les négociations, un peu contre la volonté des directeurs, et s'impose dans la conduite de la guerre: c'est Bonaparte. On lui a donné le commandement de l'armée d'Italie, d'abord pour l'éloigner de Paris où on le trouve encombrant, ensuite parce que c'est une armée sacrifiée, sans avenir et sans discipline, destinée tout au plus à opérer une diversion, tandis que les grands rôles sont réservés à Jourdan et à Moreau. Et l'armée d'Italie, grâce aux coups d'audace et à l'habileté

de son chef, occupe immédiatement la première place : elle a conquis des provinces, gagné des batailles et a réalisé des millions, tandis que les autres n'ont rien fait. Bonaparte s'essaie là à son rôle d'administrateur ; il n'est pas seulement homme de guerre, il est aussi homme d'État, et son prestige devient tel, qu'après lui avoir offert le commandement de l'armée d'invasion d'Angleterre, les Directeurs sont heureux, pour s'en débarrasser, de lui confier celui de l'armée d'Égypte. Mais là encore, malgré des fautes, le prestige grandit, accru par la distance et doré par le soleil d'Orient. Et lorsque le général, après avoir secrètement abandonné son armée, débarque à Fréjus, il est l'homme attendu par tous, et, secondé par l'impopularité du Directoire qui a pourri et ruiné le pays, il devient, malgré toutes les maladresses d'exécution du complot, le héros entouré des honneurs et le Premier Consul, en attendant l'Empereur.

Nous ne pouvons, on le conçoit, suivre l'éminent écrivain dans le développement de sa thèse et le récit de cette histoire. Qu'il nous suffise de dire que, par la hauteur des vues, le charme de la narration, la vigueur du style, ce volume est digne en tous points de ses aînés ; on n'en saurait faire un plus bel éloge. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Journal et Correspondance intimes de CUVILLIER-FLEURY, publiés par ERNEST BERTIN. T. II. *La Famille d'Orléans aux Tuileries et en exil, 1832-1851.* Paris, Plon-Nourrit, 1903, in-8 de 518 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans le premier volume de cette publication, nous avions le « Journal » de Cuvillier-Fleury ; ici au « Journal » souvent interrompu, s'ajoutent des « Correspondances » pour remédier à ces lacunes. — Du commencement de 1832 à la fin de 1851, pendant vingt années pleines, qui sont le temps de la monarchie de Juillet, nous possédons de la sorte une série de petits tableaux, parfois lestement brossés ; ce ne sont point des vues d'ensemble, des résumés, mais des détails minutieux, sur tel et tel fait, au milieu de périodes entières qui manquent à notre curiosité en éveil.

Le mieux est donc de relever, au courant de la plume, les traits curieux à signaler : aux pages 8 et 9, on verra comment Louis-Philippe paya le concours intéressé des libéraux : Laffitte et consorts ; — l'attitude simple, sans arrogance et sans plaintes de la duchesse de Berry à Blaye (p. 52), les inconvenances de l'entourage des princes d'Orléans contre cette malheureuse princesse (p. 63) ; — on écoutera (p. 338) une curieuse conversation du Roi avec Cuvillier-Fleury sur l'influence « cléricale » en France ; — on assistera aux débuts... malheureux du fameux joueur de cor de chasse Vivier, en présence de la Cour du roi des Français et de la reine d'Angleterre (p. 358) ; on entendra une dure apostrophe de Louis-Philippe à M. de Salvandy, qui est réputé

un traître pour avoir voté selon sa conscience mais contre le ministère (p. 373).

La plus riche moisson à cueillir, c'est naturellement à propos de la famille d'Orléans : le mariage vraiment lugubre de la princesse Louise et du roi des Belges (p. 32) ; la mort du duc d'Orléans, dont M. Cuvillier fut le témoin ainsi que du désespoir de la famille royale (p. 271 et suiv.) ; le portrait de la jeune princesse de Joinville (p. 349) ; le mariage du duc d'Aumale à Naples (p. 394); celui du duc de Montpensier à Madrid. — Les meilleures pages, parce que réellement émues, touchantes et pleines de sentiment, sont les lettres où M. Cuvillier raconte ses deux visites (juillet 1848, août 1849) aux princes exilés dans leur résidence de Claremont.

Au fond, journaliste de tempérament autant sinon plus que précepteur, M. Cuvillier-Fleury paraît apprécié pour cette qualité par Louis-Philippe qui fait de lui une sorte « d'historiographe » des événements intimes de la famille royale : pour la mort du duc d'Orléans, la visite fameuse au château d'Eu de la reine d'Angleterre en 1843, le mariage du duc d'Aumale (1844), les mariages espagnols (1846). On l'emmène plutôt à titre de « reporter » choisi dans les circonstances officielles; son dévouement absolu le fait désigner aussi pour accompagner son élève le duc d'Aumale en Algérie, aux manœuvres du camp de Bordeaux (1845), dans une excursion en Bretagne ; cette dernière nous vaut un pittoresque récit où nous voyons la résistance persistante des royalistes bretons — et c'était cependant déjà en 1842, — contre les princes d'Orléans qu'il faut faire garder la nuit par les gendarmes, au milieu de la lande de Lanvaux (p. 313).

M. Cuvillier-Fleury possédait sans doute toutes les qualités d'un honnête « bourgeois », il en épouse certainement tous les préjugés. En religion et en politique, c'est « Monsieur Homais » et « Monsieur Prud'homme. » Rien n'est plus typique que de le voir aux prises avec l'étiquette pompeuse et surannée des Cours de Naples ou de Madrid, enrageant d'y jouer un si mince personnage, satisfaisant toutefois sa petite vanité par le don d'une croix « charmante à porter. »

Ses « lettres » sont adressées à sa femme (il s'était marié avec Mlle Thouvenel, fille d'un vieux colonel et sœur du futur ministre de Napoléon III). Au moment de ses fiançailles (il frisait alors la quarantaine), il se trouvait obligé d'accompagner le duc d'Aumale en Algérie ; un ami, M. Barbier, lui envoyait des nouvelles de la « fiancée » ; ces lettres sont charmantes, pleines d'esprit, peut-être les plus amusantes de tout ce volume. — On a joint quelques missives du duc d'Orléans (1837-1841), du duc d'Aumale (1834-1841), elles manifestent les sentiments généreux et patriotiques des deux frères.

M. Cuvillier-Fleury n'occupait pas une situation qui lui permît de

connaître la politique ou l'histoire de son temps par les grands côtés, mais il était fort en mesure d'en apprécier et relater les petits. Là est le mérite de son œuvre. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Société française du XVIe siècle au XXe siècle, par VICTOR DU BLED. 3e série. XVIIe *siècle*. Paris, Perrin. 1902, in-12 de XXII-328 p. — Prix : 3 fr. 50.

La troisième série des conférences de M. du Bled comporte les mêmes défauts et les mêmes qualités que les précédentes (Voir, pour les deux premiers volumes, *Polybiblion*, t. LXXXIX, p. 166-168, et t. XCII, p. 352). Assurément l'auteur a beaucoup lu et pris de nombreux extraits de ses lectures. Mais il les donne sans critique et sans choix, accumulant les opinions des autres, sans se soucier si elles sont contradictoires, n'ayant jamais sur les personnages, ni sur l'époque un jugement quelque peu personnel, causant sur toutes choses à bâtons rompus et sans rechercher l'ordre et la méthode. On aurait dû inventer pour lui le mot de vulgarisation : quelque large que soit la définition, on peut l'appliquer sans hésiter à toutes ses œuvres.

C'est surtout des diplomates que s'occupe M. du Bled, et, à propos des diplomates, de tous les hommes politiques, de « l'esprit chevaleresque » sous François Ier à ce qu'il appelle pour notre temps « l'âge du mufle », des ambassadeurs vénitiens à M. de Mohrenheim. Souvent même, il saute deux siècles, et passe de Mazarin à Bismarck presque sans transition. L'anecdote, le bon mot, vrai ou controuvé, spirituel ou plat, est son grand moyen de succès ; il spécule sur l'ignorance commune pour rééditer sans vergogne des historiettes qui traînent partout. Ainsi, il appelle un ambassadeur « un personnage qu'on envoie mentir à l'étranger dans l'intérêt de son pays. » Pour savoir comment on fait pour être diplomate, il s'adresse, — le croirait-on ? — à la haute autorité de M. Henri Lavedan, qui a écrit, paraît-il, avec un esprit douteux : « On joue au whist, on boit des vins fins en cravate blanche, et on bâtit des secrets en Espagne. » Il cite comme un chef-d'œuvre le mot de Picard à Gambetta : « Vous êtes notre *camée, Léon.* » S'il faut comparer les diplomates de notre « démocratie juive » à ceux de l'ancienne monarchie ou de l'étranger, il affirme qu'ils font bonne figure dans le monde, et il ne croit pas qu'aucun régime puisse « présenter une réunion plus distinguée. » Pour en donner des preuves, il nomme pêle-mêle le duc Decazes, MM. René Millet, Constans, Patenôtre, Louis Legrand, Poubelle, le marquis de Vogüé, Pichon, Nisard, le baron de Courcel, Jules et Paul Cambon. Il y en a quelques-uns, dans le nombre, qui seraient peu flattés de cette promiscuité.

M. du Bled admire le comte de Mercy-Argenteau, « qui poussa la sympathie pour les Parisiens au point d'épouser Mlle Levasseur, une

des étoiles de l'Opéra. » Il cite avec non moins de complaisance le duc de Nivernois épousant Mlle de Rochefort, son *amie* depuis quarante ans et disant ensuite : « Une chose m'inquiète. Où passerai-je maintenant mes après-dînées? » Faisant un cas spécial du cardinal de Retz, il dit de lui qu'il « avait le sens de l'amitié et que la société des femmes, qu'il ne cessa de fréquenter, perfectionnait en lui le goût qui est le cœur éclairé... » Plus sévère pour M. Cousin, à propos de sa tendresse pour les héroïnes de la Fronde, il prétend qu'il devrait intituler cette causerie : « Les amours de Victor Cousin, philosophe spiritualiste, ancien ministre de la monarchie de Juillet, qui, nouvel Amadis, Céladon cérébral de ces Arianes, de ces Astrées, se jeta pour elle dans toutes les aventures de la pensée... » Très dur pour M. Guizot, dont l'Égérie n'était pas morte depuis deux cents ans, il rapporte sur Mme de Lieven et le ministre des affaires étrangères de Louis-Philippe une anecdote méchante de Mérimée, affirmant qu'il existe « des lettres inédites où Mme de Lieven tutoie M. Guizot. » Cela n'a pas grand'chose à voir avec l'histoire de la diplomatie ! Sur la jeunesse de Talleyrand, l'auteur ne pouvait connaître les récentes études si fines, si exactes et si mesurées de M. Bernard de Lacombe ; mais son portrait de cette grande figure est insuffisant, étant données tant de belles pages qui ont déjà été écrites sur lui.

A la suite de M. du Bled, nous avons un peu battu la campagne pour donner une idée de ce qui se trouve dans son volume. Il est juste d'ajouter que tout n'est pas mauvais et que l'ensemble se parcourt sans ennui. C'est un panorama brossé sans beaucoup d'art et sans beaucoup de goût ; mais il y a nombre de lecteurs auxquels cela peut plaire.

G. Baguenault de Puchesse.

Les Lazaristes à Madagascar au XVIIe siècle, par Henri Froidevaux. Paris, Poussielgue, s. d. (1903), in-16 de VII-256 p. — Prix : 2 fr.

L'histoire coloniale de la France, composée sur documents authentiques, est encore un terrain bien inexploré, notamment l'histoire de ses missions. La plupart du temps, l'on peut dire : de même que les évêques ont fait la France, de même les missionnaires ont fait notre domaine colonial. L'œuvre documentaire de M. Froidevaux est d'une singulière actualité et d'une parfaite conscience. Il tend à combler cette grande et bien regrettable lacune. « Seuls, dit-il, les jésuites de la Nouvelle France ont fourni le sujet d'ouvrages sérieux et approfondis, rédigés à l'aide de documents originaux, contrôlés les uns par les autres..... Personne ne songe à contester que des religieux, appartenant à des congrégations différentes, n'aient, au début de la première période de la véritable colonisation française, c'est-à-dire au XVIIe siècle,

joué un rôle d'une réelle importance; mais personne ne songe non plus à rechercher, à l'aide des textes, quel a été exactement ce rôle. Voilà ce que, pour Madagascar, nous avons essayé de déterminer dans ce petit volume. » Il y a pleinement réussi, et son ouvrage est un modèle à proposer à ceux qui se livrent à l'étude de notre histoire religieuse coloniale. Le distingué auteur après avoir considéré les origines des missions malgaches, nous montre comment les lazaristes, envoyés par saint Vincent de Paul à la grande île, s'y sont comportés, soit à l'égard des colons, soit à l'égard des indigènes, ce qu'ils ont pu faire, et ce qu'ils auraient souhaité d'accomplir, à l'aide de documents peu nombreux, souvent insuffisants. Tout en revêtant l'aspect d'un ouvrage de lecture courante, son livre est vraiment une œuvre historique, dont chaque assertion, chaque phrase est légitimée par des textes positifs. Pour cela, il a eu recours aux archives des lazaristes et a dépouillé, avec une soigneuse critique, les lettres écrites au XVIIe siècle par les fils spirituels de saint Vincent envoyés pour évangéliser Madagascar. — Dans une intéressante Introduction, M. Froidevaux s'occupe d'abord des missionnaires portugais à Madagascar (15.. ?-1618); puis, dans une première partie, des premiers missionnaires français (1527-1648); ensuite des prêtres de la Mission (1650) jusqu'à la fin de la Mission à Madagascar (1674).

LOUIS ROBERT.

La France et les autres nations latines en Afrique, par E. ROUARD DE CARD. Paris, Pedone, 1903, in-8 de 181 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre a pour objet de grouper et discuter les multiples contestations par lesquelles, pendant la seconde moitié du XIXe siècle, l'Italie, le Portugal, l'Espagne n'ont cessé de combattre l'influence de la France sur le continent africain.

Voici d'abord les principales contestations qui se sont produites avec l'Italie. Le traité du Bardo instituait le protectorat de la France sur la Tunisie. Malgré les incitations de l'Italie, les autres puissances acceptaient ce protectorat : l'Italie chercha à en empêcher le fonctionnement en réclamant le maintien intégral de ses capitulations. M. Rouard de Card expose de quelle manière ont été aplanies les divergences concernant le régime consulaire ou douanier, ainsi que les écoles et associations. Les chapitres suivants sont relatifs à Zoula, à l'île de Dessi et à Doumeirah. — Viennent ensuite les relations de la France avec le Portugal concernant : 1° la liberté du commerce et de la navigation dans la région du Congo; 2° le différend relatif au territoire de Massabi (p. 81); 3° le différend relatif à Zigumchor; 4° le différend sur la côte du Dahomey (p. 97), lequel implique la renonciation du Portugal au protectorat de la côte. — Le chapitre suivant concerne les contestations qui se sont produites entre l'Espagne et la France. Voici d'abord le

différend relatif aux îles et à la côte de Guinée, aux points de vue des actes diplomatiques et des faits d'occupation (p. 105). Vient ensuite un différend sur la côte du Sahara, où la limite des possessions françaises et espagnoles fut déterminée par une convention du 27 juin 1900.

Les difficultés relatives à la question marocaine ont plus d'importance (p. 125). Après la prise de la smala d'Abd-el-Kader, l'empereur du Maroc se montra hostile à la France, ce qui amena, sur terre et sur mer, les hostilités de 1844 et bientôt après le traité du 10 septembre de la même année. Au Maroc, la France rencontrait l'Espagne, qui se considère comme la tutrice et l'éducatrice du Maroc.

Le volume se termine par une précieuse série de documents officiels allant de 1884 à 1900. A. D'AVRIL.

De la Corruption de nos institutions, par HENRI JOLY. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de XXIV-290 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Je croyais, moi, disait Laboulaye en 1880, dans son discours contre l'article 7 du projet de Jules Ferry sur l'enseignement, que la république devait être un gouvernement de liberté. » La république n'a été, depuis vingt-cinq ans en France, que le régime sous le nom duquel s'est exercée la domination d'une secte, et l'on peut voir maintenant ce que cette secte a fait de toutes les grandes institutions du pays. M. Henri Joly passe en revue tour à tour l'Université, la magistrature, la justice criminelle, l'assistance publique et la bienfaisance privée, le mariage et la famille. Partout il signale l'influence néfaste de la politique sectaire. Le résultat général est résumé par lui en quelques mots : « Nous n'avons plus ni autorité ni liberté. »

On sait quel est le criterium que Jean-Jacques Rousseau donne de la bonté d'un gouvernement : l'accroissement de la population. « Toute chose d'ailleurs égale, dit-il, le gouvernement sous lequel, sans moyens étrangers, sans naturalisations, sans colonies, les citoyens peuplent et se multiplient davantage, est infailliblement le meilleur. Celui sous lequel un peuple diminue et dépérit est le pire. » A ce compte, notre régime politique, bien que fondé sur les principes de Rousseau, ne trouverait pas grâce devant Rousseau lui-même.

Nous reste-t-il du moins quelque espoir de rénovation ? La conclusion de M. Henri Joly est plutôt pessimiste. « Ceux qui nous gouvernent actuellement, dit-il, n'ont légèrement augmenté la liberté de quelques-uns qu'à la condition de ruiner celle de beaucoup d'autres. A ceux auxquels on ne peut refuser ni le titre, ni les droits, ni même (ce qui importe grandement, paraît-il) l'aspect de simples citoyens, de reconstituer des groupes combattant pour la cause outragée ! Ils accueilleront peut-être, pour le bien de tous, plus d'un soldat dépouillé de son ancien costume et de ses armes préférées. En tous cas, ils au-

ront bien ouvert, cette fois, le dernier asile. » C'est donc dans l'usage que pourront faire les bons citoyens de la liberté d'association qui leur est octroyée que M. Henri Joly semble mettre son dernier espoir. Mais quel champ restera à ceux qui voudront user de cette liberté quand l'État socialiste aura tout accaparé et tout monopolisé ?... Quoi qu'il en soit, et bien qu'il nous laisse plutôt sur une impression de tristesse, le livre de M. Henri Joly, écrit avec une modération parfaite, exempt de toute exagération, plein de faits et d'observations prises sur le vif, constitue un compte rendu fort exact de l'état moral de la France au début du XXe siècle. M. L.

L'Inévitable Révolution, par Un proscrit. Paris, Stock, 1903, in-18 de 320 p. — Prix : 3 fr. 50.

On ne saurait évidemment engager aucune discussion avec un écrivain dont les haines font songer à des fureurs de dément, qui se grise d'insultes, et qui, dans son inconscience monstrueuse, crache ses blasphèmes jusque sur le Christ mourant en croix (p. 29). A côté de ces colères aveugles, il a d'étranges facultés d'illusion, un enthousiasme sans limites pour la nature divinisée, sans se douter qu'elle donne de rudes leçons d'inégalité, de subordination et de hiérarchie ; il professe la plus naïve confiance dans le bonheur absolu, nécessaire, presque automatique de l'humanité, dès qu'une révolution générale aura couvert la terre de ruines et de sang, dès que le sol et les instruments de production appartiendront à la collectivité, qui, on ne sait par quelle grâce surhumaine, les administrera avec une parfaite sagesse et sans imposer aucune contrainte. — Trois parties dans ce livre. La première, intitulée : *La Question politique*, traite de l'armée qui tue, de l'Église qui abrutit, de la magistrature qui condamne et de la police qui salit ; Tolstoï y reçoit aussi sa part d'injures. Dans la seconde, il est parlé de *la Question économique*, des méfaits du capitalisme et des ressources illimitées de notre planète. On devine quelles théories sont exposées sur l'amour, le mariage et la famille dans la troisième partie : *La Question morale*. On trouvera en *appendice* des textes de Robespierre, de Marat, de Gracchus Babœuf, etc., et le montant de la liste civile des principaux Chefs d'États. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Obituaires de la province de Sens. Tome I (*Diocèses de Sens et de Paris*), publiés par AUGUSTE MOLINIER, sous la direction et avec une préface de AUGUSTE LONGNON. Paris, C. Klincksieck, 1902, 1 tome en 2 vol. in-4 de CIX-632 et 1380 p. — Prix : 50 fr.

M. Molinier, à qui nous devons déjà un livre remarquable sur les *Obituaires français au moyen âge* vient de publier en deux gros volumes le texte complet, ou presque complet, des obituaires des diocèses

de Sens et de Paris. L'ouvrage est imprimé aux frais de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; il fait partie de la nouvelle série in-4 du *Recueil des historiens de la France*. Aussi nous est-il présenté par un membre de l'Académie, M. Longnon, dont la Préface ne compte pas moins de CIX pages.

Cette Préface comprend trois parties : 1° une étude sommaire sur les ouvrages historiques dans lesquels les obituaires ont été utilisés ; 2° un examen du plan de la nouvelle publication ; 3° quelques règles relatives à la façon d'utiliser les obituaires.

Nicolas Camuzat (1610), J. Du Breuil (1612), Pierre Le Gris (1617) sont les premiers historiens qui aient utilisé des textes nécrologiques. Mais, ils se contentèrent d'y renvoyer le lecteur ou d'en tirer quelques extraits. On ne songea à publier des obituaires *in extenso* qu'au commencement du XVIII° siècle : en 1706 Félibien publiait parmi les pièces justificatives de son ouvrage l'obituaire rédigé à Saint-Denis vers 1250 texte qui n'est plus connu aujourd'hui que par cette publication. En 1724, Dom Bouillart comprenait dans les pièces justificatives de son *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Germain des Prez* l'« ancien nécrologe » et le « second nécrologe » de cette abbaye. En 1729, Dom Martène donnait place dans son *Amplissima collectio* à un martyrologe de l'église d'Auxerre. Et dès lors le nombre des textes ainsi publiés est assez considérable, surtout dans la seconde moitié du XIX° siècle. A cette époque, l'Académie des inscriptions se préoccupe particulièrement de la question ; dès 1875 elle insère dans le tome XXIII du *Recueil des historiens de la France* des extraits d'un vingtaine de nécrologes ; en 1884, elle met au concours la question des obituaires ; en 1887 elle décerne le prix au mémoire que M. Molinier publie en 1890 sous le titre : *Les Obituaires français au moyen âge* ; en 1894 enfin, elle décide de publier le texte de tous les obituaires français dans une nouvelle série in-4 du *Recueil des historiens de la France*.

Je n'entrerai pas avec M. Longnon dans la discussion du plan de l'ouvrage. La disposition typographique adoptée est excellente, mais il est regrettable que la publication ne soit pas accompagnée de quelques fac-similés de textes anciens ou surchargés d'additions et de corrections. La table, fort précise et fort claire, est malheureusement insuffisante par suite d'une petite négligence : il était en effet nécessaire de diviser chaque page en un certain nombre de sections désignées par des lettrines et de renvoyer le lecteur en même temps et à la page et à l'une de ces sections. Ce système a été employé pour les pages 1004-1026. A la rigueur on pouvait se contenter d'indiquer avec la page la date de l'obit entre parenthèses.

Dans la troisième partie de sa Préface, M. Longnon esquisse les règles principales de la critique des sources nécrologiques. Il démontre

notamment que, parmi les obituaires émanant d'une même église, d'une même abbaye, le plus ancien est en général le meilleur. Les obituaires étaient souvent remaniés et recopiés, la date des obits pouvait être reculée ou avancée en dépit des droits de l'histoire; les erreurs déjà nombreuses dans les textes primitifs où on inscrivait les obits en se préoccupant avant tout de les répartir d'une façon uniforme entre toutes les dates du calendrier, sont plus fréquentes encore dans les copies postérieures; le scribe confondait, par exemple, le 13 des calendes de janvier et le 13 janvier, le 18 août et le 18 juillet, etc. M. Longnon montre enfin, dans quelques exemples, comment on peut faire la critique des obituaires. Ces exemples méritent d'être signalés; ils sont relatifs aux personnages suivants : Clovis (27 ou 29 novembre), Dagobert Ier (19 janvier), Charles Martel (22 octobre), Eginhard (14 mars), Gérard, duc de Lyon (4 ou 5 mars), Rothilde, fille de Charles le Chauve (24 mars), Eudes II, comte de Blois et de Champagne (15 novembre), Hélène, reine des Russes, qui n'est pas sainte Olga, morte en 969, mais plutôt une parente de la reine Anne de Russie (15 février), Suger (13 janvier), Louis VII (18 septembre), Artaud de Nogent (20 janvier) et Alix, comtesse d'Angoulême (11 février).

La Préface de M. Longnon est suivie d'un très intéressant « Répertoire chronologique des travaux imprimés relatifs aux obituaires français ou dans lesquels ces monuments ont été utilisés », répertoire qui compte 214 numéros, et d'un « tableau par provinces ecclésiastiques et par diocèses des églises mentionnées dans le répertoire. »

Plusieurs des obituaires compris dans la nouvelle publication étaient publiés ou connus depuis longtemps. En rapprochant tous les textes nécrologiques d'une même région, en les munissant de tables, M. Molinier a néanmoins enrichi la bibliographie de l'histoire du moyen âge d'un livre très original.

Signalons parmi les obituaires les plus intéressants l'obituaire de la cathédrale de Paris, déjà publié par B. Guérard, l'obituaire de Saint-Germain-des-Prés attribué à Usuard, déjà publié par Dom Bouillart et par M. Longnon, l'obituaire de Saint-Denis, publié par Félibien, l'obituaire de Chelles, inédit et inconnu des auteurs qui se sont occupés de cette abbaye, l'obituaire de Saint-Spire de Corbeil, publié par M. Coüard, l'obituaire de Saint-Martin-des-Champs, fort important et néanmoins inédit, l'obituaire de Sainte-Geneviève de Paris, l'obituaire de Saint-Victor, « document généralement digne de foi et supérieur à bien des chroniques », l'obituaire de Port-Royal, fort intéressant pour l'histoire des familles nobles de l'Ile-de-France, les obituaires des trinitaires, des chartreux de Vauvert, des célestins de Paris, de la Sorbonne, de Saint-Germain-l'Auxerrois, de la Grande-Confrérie des bourgeois de Paris, de l'Hôtel-Dieu de Provins, etc., etc.

Il suffira de parcourir la volumineuse table de M. Molinier pour se rendre compte des services que son ouvrage rendra à l'histoire et à la chronologie. Ajoutons que les archéologues y trouveront une « table de matières » fort complète, donnant la liste de tous les livres, objets d'art, reliques, mentionnés dans la publication. RENÉ GIARD.

La Provence, usages, coutumes, idiomes, depuis les origines. *Le Félibrige et son action sur la langue provençale, avec une grammaire provençale abrégée,* par HENRI ODDO. Paris, Le Soudier, 1902, in-8 de 238 p., avec illustr. et portraits. — Prix : 7 fr.

M. H. Oddo nous initie aux mœurs, usages, fêtes, jeux et coutumes des Provençaux. Il nous fait passer rapidement en revue leurs solennités civiles et religieuses. Il faut lire la description qu'il en fait. Les amateurs de folk-lore trouveront là une ample provision de documents et ceux des lecteurs qui cherchent avant tout le pittoresque ne seront pas déçus. L'auteur retrace l'histoire de la langue provençale au XIXe siècle ; celle du félibrige de Provence. Il n'oublie pas les félibres de Paris, les cigaliers dont tout le monde parle ou entend parler, sans trop savoir ce qu'ils sont. Les dialectes du sud-est de la France font l'objet d'un chapitre fort intéressant, lui aussi, mais qui implique certaines réserves au sujet, par exemple, de l'idiome « théotisque » et de l'influence de déformation qu'il aurait exercée sur le latin pour en faire le français, surtout la langue d'oïl. Une influence moins discutée, mais d'un autre genre, c'est celle de la chevalerie et des croisades sur le développement de la langue romane. Il y a sur les trouvères et les troubadours des pages charmantes. L'auteur étudie spécialement l'influence des troubadours sur la littérature du nord (chanson, sirvente, pastourelle, ballade, conte, etc.) ; leur prééminence sur les trouvères. A ce sujet, il rappelle ce qu'étaient les cours d'amour, leur codification, leurs tribunaux, leur portée littéraire et morale. D'après l'auteur, la croisade contre les Albigeois porta un coup funeste à la langue romane. Il prétend (p. 173) qu'elle fut « frappée » par l'Église, en tant que langue vulgaire, comme l'avait été le latin. Il écrit cette phrase énorme : « Le latin, quoiqu'il eût été employé pour répandre l'Évangile et porter au peuple la parole de Dieu, fut reconnu indigne d'être enseigné, parce qu'il avait été l'organe dont les païens s'étaient servis pour implorer leurs idoles. » C'est déjà bien joli, n'est-ce pas ? Il y a mieux ; lisez ce qui suit immédiatement : « C'est sous l'empire de cette idée tardive, discutable d'ailleurs, que le pape Grégoire en proscrivit l'usage dans les églises, sans que les services rendus à la religion par cette langue lui parussent une circonstance atténuante suffisante. La condamnation du latin devait naturellement amener celle du roman que le clergé haïssait, parce qu'il avait

souvent servi d'organe aux satires dirigées contre lui et souvent bien méritées. » Le latin proscrit par l'Église latine : voilà une de ces perles que seuls peuvent pêcher les riverains de la Garonne, si ce n'est... les naturels d'Honolulu. Cependant, le bon roi René redonna un nouveau lustre au provençal ; ce fut une brillante refloraison. L'auteur cite quelques spécimens de divers dialectes. L'ouvrage se termine par quelques pages, non des moins intéressantes, consacrées à la grammaire provençale ; elles sont empruntées, les unes à Achard, bibliothécaire de la ville de Marseille, qui les publia dans un rapport adressé au comité de l'instruction publique en 1794, les autres aux ouvrages du frère Savinien et à la grammaire de Dom Xavier de Fourvières.

A. Roussel.

Histoire de la maison d'Estouteville en Normandie, par Gabriel de la Morandière. Paris, Delagrave, 1903, in-4 de LXXX-664 p. — Prix : 25 fr.

Ce beau volume qui, au point de vue typographique, fait honneur à l'imprimerie Collin, de Lagny, se recommande à tout lecteur qui s'intéresse à l'histoire de la Normandie, et aussi à l'histoire nationale. La maison d'Estouteville, en effet, se trouve mêlée aux principaux évènements politiques de France et d'Angleterre depuis le Xe jusqu'au XVIe siècle.

M. de la Morandière n'a pas voulu faire la généalogie d'une grande famille comme le concevaient jadis les André du Chesne, les Calmet, les Laboureur, les La Roque ; il a préféré donner un aperçu très résumé de la ligne principale et des nombreuses branches établies en France, en Angleterre, en Italie, et faire une véritable histoire, par les principaux personnages, du rôle de la maison d'Estouteville dans les annales nationales. Je me hâte de dire qu'il a conçu ainsi un livre agréable à feuilleter par les érudits et par les simples curieux.

On doit une mention toute spéciale à la longue Introduction dans laquelle le Dr Lannelongue décrit la région qui fut le berceau de la maison d'Estouteville. C'est une bonne fortune pour les curieux des temps passés de voir les châteaux historiques venir aux mains de propriétaires qui savent en apprécier la valeur artistique et historique.

J. de M.

Souvenirs de la Haute-Albanie, par A. Degrand. Paris, Welter, 1901, in-8 de 333 p., avec 81 grav. — Prix : 10 fr.

A côté des Hellènes, des Slaves et des Roumains, l'Albanie constitue un monde à part, qui ne ressemble en rien à aucune des autres populations établies dans la péninsule des Balkans. Bien que plusieurs publications leur aient été consacrées, les Albanais sont certainement

les moins connus de toutes les populations relevant à divers titres de la domination ottomane. Les diplomates et les savants accueilleront favorablement la monographie consacrée à ce groupe par un consul français, à qui sa situation et son caractère assurent une impartialité hors de doute et une rare compétence.

Parmi les populations juxtaposées, mais non confondues dans la contrée, les Mirdites catholiques appelaient naturellement l'attention de M. Degrand. Les voici couverts du manteau sous lequel ils portent encore le deuil de Scanderbey. La même famille gouverne la Mirditie depuis plusieurs générations: son chef, ayant mécontenté la Porte, est exilé en Asie-Mineure (p. 138). Un cousin germain de l'exilé, et son successeur en cas de mort, avait été constitué par les Turcs pour remplacer Bib-Doda comme caïmacan. Soupçonné à son tour, il était exilé à Mossoul en 1897. L'abbé mitré des Mirdites réside à Orosch. S'étant mêlé à la lutte lors de la dernière guerre turco-russe, et pris les armes à la main, il fut exilé pendant huit ans; mais il finit par revenir à son poste, où il exerce une grande influence vu l'absence prolongée du chef politique (p. 136).

M. Degrand expose les traits un peu rudes du caractère des Mirdites (p. 147 à 154) : « Les prescriptions de la loi des montagnes ne sont pas dépourvues d'une certaine équité. Ce code est en rapport avec les conditions de la vie; il suffit à maintenir un ordre relatif. Il est rare qu'une jeune fille ou une femme ne soit pas respectée. »

On évalue à 25,000 âmes la tribu des Mirdites: leur courage leur assure une réelle influence : ils ne se soumirent qu'à la condition de conserver leurs armes. Il ne relèvent pas du conseil général des tribus albanaises (p. 171). Au congrès de Berlin, l'Autriche et la France obtinrent qu'aucune modification ne serait apportée aux privilèges et immunités des Mirdites.

Le livre de M. Degrand ne se borne pas aux seuls Mirdites : il s'étend à toute l'Albanie. Il fait ressortir que « l'époque de Scanderbey est le moment de leur existence où ils aient eu une vie à eux (p. 299). » Seuls de tous les raïas, ils ont conservé le droit de rester armés (p. 302).

A. D'AVRIL.

Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales (1860-1902), par HENRI CORDIER. T. III. *L'Empereur Kouang-Siu* (2e partie, *1888-1902*). Paris, Alcan, 1902, in-8 de 598 p., avec cartes. — Prix : 10 fr.

Pour faire connaître tout le bien que nous pensons du tome III de l'*Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales*, dont M. Henri Cordier est l'auteur, il nous suffira de dire que ce volume est digne des précédents, aussi plein de faits, aussi précis et aussi clair tout à la fois; j'ajoute qu'il est, pour la grande majorité des lec-

teurs, plus intéressant encore, car il raconte les événements qui se sont déroulés en Chine de 1888 à 1902, c'est-à-dire dans les toutes dernières années, et il évoque dans la pensée de tous des événements dont nul n'a perdu le souvenir : la guerre sino-japonaise, les cessions à bail qui ont suivi, la tentative de réforme dont K'ang Yeou-wei est l'auteur, la révolution de palais du mois de septembre 1898, enfin la révolte des Boxeurs, le siège des légations et les opérations des armées alliées. Sur le protectorat allemand des missions catholiques, sur les affaires du Siam de 1893, on trouvera encore des chapitres des plus documentés dans ce volume dont la conclusion est très pessimiste ; M. Cordier, en effet, « ne croit guère à la transformation de la Chine par ceux qui la gouvernent actuellement », et il prévoit pour un avenir assez rapproché, c'est-à-dire « dans quelques années », un nouvel effort, plus formidable encore, pour expulser « l'étranger avec ses inventions diaboliques. » Puisse M. Cordier, qui connaît si bien les questions chinoises, être, pour une fois, mauvais prophète ! Ses amis eux-mêmes s'en réjouiront, d'autant mieux que ce démenti donné à ses prévisions ne pourra diminuer en rien la valeur d'un ouvrage considérable, auquel on devra toujours recourir pour connaître l'histoire diplomatique de la Chine durant les quarante dernières années du XIXe siècle. H. F.

Rollin, sa vie, ses œuvres et l'Université de son temps, par H. Fertè. Paris, Hachette, 1902, in-8 de IX-503 p. — Prix : 7 fr. 50.

Quoique fortement teinté de jansénisme, et non exempt de préjugés injustes contre les jésuites, ce livre intéressera les hommes du métier. C'est bien une histoire, mais c'est encore et surtout un manuel de pédagogie, dont toutes les conclusions ne sont pas acceptables, mais qui n'en présente pas moins beaucoup de renseignements pleins d'intérêt. Voici la marche du livre. D'abord la vie de Rollin, son enfance, ses années de professorat, son premier rectorat, son principalat en deux périodes, après le principalat, enfin les dernières années, la mort et les funérailles. Il en ressort que Rollin fut un brave homme, instruit, bon chrétien, bon Français à la mode de son temps, de quoi l'auteur s'étonne parfois de façon quelque peu naïve, très féru de jansénisme, sans y mettre sans doute beaucoup de malice, autrement je ne le lui pardonnerais pas ; goûtant peu la pédagogie des jésuites, que les résultats lui commandaient pourtant de mieux juger ; attentif surtout à conserver à l'éducation son caractère chrétien, et de cela je le loue sans restriction ; préoccupé de rendre à ses élèves la religion aimable et facile, ce qui se concilie mal avec son jansénisme si déplaisant ; épousant la sophistique des Pascal et des Arnaud avec une facilité où je ne veux voir qu'un témoignage de la naïveté de son âme ; écrivain

estimable et pédagogue expérimenté, dont les livres restent encore intéressants à consulter ; enfin, passant ses derniers jours « dans la prière, la résignation à ses souffrances et l'opposition persévérante à la constitution *Unigenitus*. » Comme le dit l'auteur en finissant cette partie, il est fâcheux que les querelles de jansénisme aient jeté une ombre sur sa vie, qui sans cela aurait été si heureuse et si calme. Mais aussi, comme dit l'autre, qu'allait-il faire en cette galère ?

Après la vie de Rollin, l'auteur traite dans les livres suivants de *l'Organisation de l'Université*, puis de *l'Université avant Rollin*, qui ne forme que le premier chapitre du livre où il est ensuite question des jésuites, de l'Oratoire, de Port-Royal, de Fleury, de Locke, enfin du mouvement pédagogique au temps de Rollin. Le livre IV contient une analyse détaillée des *Œuvres pédagogiques* de Rollin, des réformes dans le gouvernement des collèges, de l'enseignement primaire, de l'étude de la langue française, grammaire, orthographe, lecture, rhétorique, éloquence, de la poésie latine, française et grecque, de la philosophie, de la langue latine, de la langue grecque, de l'éducation des jeunes filles, enfin de l'abrégé de Quintilien. Peu d'ordre peut-être dans cet exposé, mais beaucoup de choses intéressantes. Le livre V, c'est l'étude des *Œuvres historiques* de Rollin, complétée par un chapitre sur les lettres, les sciences et les arts, où Rollin ne semble pas avoir apporté beaucoup de compétence, étant sur ce terrain un peu hors de sa voie. Le livre VI enfin, ce sont les appendices, où je trouve des notices sur les établissements d'enseignement de l'ancienne France, et un certain nombre de pièces justificatives. — Et voilà l'œuvre de M. Ferté, digne d'estime, bien que dédiée, par une inspiration bizarre, à M. Gréard, « l'éminent successeur de Rollin, » qui lui ressemble si peu. Pauvre Rollin ! C'est lui qui ne serait pas content, aujourd'hui, ni de M. Gréard ni de quelques autres bénéficiaires de son héritage.

ÉDOUARD PONTAL.

Bibliographie du culte local de la Vierge Marie, par LÉON CLUGNET. *France*. 3e fasc. *Province ecclésiastique d'Auch. Diocèses d'Aire, d'Auch, de Bayonne et de Tarbes*. Paris, A. Picard et fils, 1903, in-8 de 138-392 p. — Prix : 12 fr.

Nous avons déjà appelé l'attention des bibliographes sur l'excellent ouvrage de M. Clugnet, paraissant par fascicules, sur le culte local de la Sainte Vierge. Il est divisé en provinces ecclésiastiques et par ordre alphabétique. Les deux premiers fascicules avaient pour objet : le premier, la province d'Aix ; le second, celle d'Albi ; le quatrième, qui sera prochainement publié, s'occupera de la province d'Avignon. L'ouvrage entier comptera dix-huit fascicules. Dix-sept d'entre eux donneront la liste, par ordre chronologique des éditions, des écrits relatifs aux sanctuaires de la Vierge qui sont situés dans l'une des dix-sept pro-

vinces ecclésiastiques de la France. Le dix-huitième fera connaître les ouvrages qui contiennent des notices sur des sanctuaires répandus sur toute l'étendue du territoire français, ou au moins dans plusieurs provinces ecclésiastiques de cette contrée. Il comprendra de plus une Introduction (que nous aurions préférée, selon l'usage, tout au commencement du travail), des tables détaillées, des additions.

Les fascicules, outre la pagination générale, portent une pagination particulière. De même, une numérotation spéciale, à côté de la numérotation générale, accompagne les titres des ouvrages dans chaque fascicule. La numérotation générale a pour but de simplifier les tables, à la fin du volume, et d'éviter la complication des renvois. Voilà pour la disposition matérielle de l'œuvre.

Cette bibliographie, que nous croyons neuve d'idée et d'exécution, exige un colossal travail de recherches locales, puisque aucun ouvrage analogue n'a pu généralement aider l'érudit auteur. Il rend un signalé service aux historiens du culte marial, aux directeurs de pèlerinages, aux pèlerins instruits, aux bibliophiles, aux bibliothécaires, à tous ceux qui s'occupent d'histoire religieuse locale ou d'archéologie chrétienne. Bon nombre des ouvrages cités sont rares, peu connus, sinon complètement ignorés des personnes les plus intéressées à savoir leur existence. M. Clugnet a pris à tâche d'indiquer, avec une rigoureuse exactitude, et les cotes sous lesquelles les livres mentionnés sont catalogués à la Bibliothèque nationale et leurs titres non seulement précis mais encore très complets. Ses prodigieuses investigations n'ont pas eu pour champ que les publications françaises ou latines ; elles s'étendent aussi à tous les ouvrages des langues européennes : livres ou périodiques, excluant toutefois le journalisme pour Notre-Dame de Lourdes qui prend la plus grande partie de ce fascicule 3 (p. 192-378). Les différents dialectes y sont même représentés : provençal, breton, flamand, basque, périgourdin, etc. — Nous rencontrons, dans cette même bibliographie de N.-D. de Lourdes, des ouvrages en annamite, arabe, arménien, bengali, chinois, créate, japonais, kanara, tamoul, télinga, turc, avec les caractères typographiques spéciaux à ces langues.

Deux tables facilitent l'usage de ce fascicule : celle des noms d'auteurs et celle des noms des sanctuaires, toutes deux par ordre alphabétique. — Ceux qui voudront tenter d'écrire l'histoire documentaire de Notre-Dame de Lourdes — qui est encore à faire — devront nécessairement recourir à l'ouvrage de M. Clugnet pour ce qui concerne particulièrement l'histoire des manifestations des foules — des guérisons miraculeuses — de la littérature de circonstance : prédications, chants liturgiques, chants populaires. Souhaitons au vaillant bibliographe longue vie pour conduire à heureux terme ce monument élevé à Notre-Dame de France.

LOUIS ROBERT.

BULLETIN

L'Église et la Pitié envers le animaux. *Textes originaux puisés à des sources pieuses*, par la marquise DE RAMBURES. Paris, Lecoffre, 1903, in-12 de XXIII-329 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est la seconde édition de ce charmant volume paru en 1899 que nous annonçons. La première eut, comme on dit, une excellente presse, à en juger par les nombreux extraits publiés en tête de cette nouvelle édition. Rappelons, pour mémoire, que cet ouvrage est une collection de textes rapportés dans leur texte grec, latin, français, anglais, allemand, italien et empruntés aux auteurs anciens et modernes. Tous ont pour objet de démontrer que la pitié envers les animaux, capables de souffrir comme leurs frères supérieurs, est un devoir pour tous et que ce sentiment se manifesta dès les premiers siècles chrétiens. Toutefois cette pitié n'est point cette sensiblerie ridicule et en honneur surtout depuis que « la science se plaît à voir dans les bêtes les ancêtres de l'homme. » Les légendes hagiographiques et les documents de l'histoire ecclésiastique, les Pères et les théologiens sont mis à contribution. Nous y rencontrons même un beau mandement de Mgr Besson contre les sanglantes courses de taureaux, qui trouve une éclatante confirmation dans les déclarations des cardinaux Manning et Gibbons. Cette édition est augmentée d'un nouveau recueil de textes originaux (p. 179-324). L'ouvrage se termine par un Index onomastique qui facilite son usage. Qu'il nous soit permis, malgré notre admiration pour le laborieux collectionneur, de regretter qu'il n'ait point mis en regard du texte original une bonne traduction française, ce qui aurait grandement concouru à la diffusion de l'intéressant ouvrage. LOUIS ROBERT.

Work in great Cities, by ARTHUR F. WINNINGTON INGRAM. 3e édit. London, Gardner, Darton, s. d., in-12 cart. de VIII-184 p.

Cet ouvrage se compose de six conférences, relatives à la théologie pastorale, faites à l'École de théologie protestante de Cambridge en 1895. Les deux premières de ces conférences sont intitulées : *Les Besoins de l'heure présente. — L'Incrédulité : comment il faut la traiter.* On y trouvera d'intéressants et tristes détails sur la situation morale et religieuse des classes populaires anglaises, sur le désarroi des intelligences et le vide des croyances les plus élémentaires. Fort instructif encore est le chapitre consacré à l'*œuvre sociale* (*social work*). L'auteur en plaide la nécessité et la convenance pour un clergyman protestant. Ce plaidoyer nous fait voir une grande analogie entre cette controverse en pays protestant et celle qu'on agite en France, au sujet de nos prêtres catholiques sociaux. Mêmes objections relatives à l'utilité apostolique de ces œuvres, à l'utilité d'un bien-être matériel pour assurer la vertu, etc...

L'ouvrage se termine par un chapitre relatif aux *Missions paroissiales*, à leur organisation matérielle et spirituelle. Tous ces détails dénotent, — outre une certaine activité évangélique dans le clergé anglican, — un curieux usage des méthodes d'apostolat catholique. B. DE CARROY.

Die kirchlichen Censuren latae sententiae, von Dr. JOHANN KÖCK. Graz, Verlags-Buchhandlung « Styria », 1902, in-8 de 116 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur a eu modestement en vue de suppléer, par ce manuel adapté aux

besoins du ministère, les commentaires assez peu répandus de Pennachi, d'Annibale et de Bucceroni. Il a eu l'avantage de mettre en œuvre les décisions récentes du Saint-Office (1886-1900), celles d'autres congrégations romaines et il a soigneusement utilisé les meilleurs ouvrages spéciaux de Suarez, saint Alphonse, Kober, Avanzini, Pascal de Sienne, Hinschius et Hollweck. La division de l'opuscule répond au plan habituel : 1° Généralités sur les censures et en particulier sur celles *latae sententiae* de la constitution « Apostolicae Sedis ; » 2° Des diverses censures : Excommunication, suspense, interdit. Enfin, de l'extinction des censures. Œuvre modeste, sérieuse, utile, clairement composée. G. P.

Nouveau Traité pratique et usuel de l'administration des fabriques et de la police du culte approprié à la législation civile actuellement en vigueur en France, par Mgr A. Tilloy. Paris, Téqui, 1903, in-12 de XII-288 p. — Prix : 3 fr.

Faire un exposé aussi complet, aussi clair que possible de la législation fabricienne, sans perdre de vue l'utilité pratique : voilà ce que Mgr Tilloy a voulu faire, et il y aurait parfaitement réussi s'il avait mis en œuvre les documents postérieurs à la circulaire ministérielle de décembre 1893, mais malgré la date de 1903 que nous lisons sur la couverture, nous ne voyons pas qu'il en ait été fait usage... Ce traité est d'ailleurs bien composé, nettement divisé et accompagné de tables et appendices qui lui assurent une très réelle utilité. G. P.

Émilienne. *Lettres d'une mère*, par Jean Charruau. Paris, Téqui, 1903, in-12 de 472 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Jean Charruau (lisez le P. Charruau) est l'auteur de *Mes Parents, Frère et sœur* et *Une Famille de brigands en 1793*, trois beaux livres, très dramatiques, très émouvants, très chrétiens. *Émilienne* est digne des précédents; c'est intéressant à lire, au point qu'il est difficile, — j'en ai fait l'expérience, — de fermer le volume quand on l'a commencé, avant de l'avoir lu jusqu'au bout. On pourrait lui donner pour sous-titre : *Fille, femme et mère*. Jeune fille, Émilienne fait un sot mariage. Jeune femme, elle expie cruellement sa faute ; car son mari, ambitieux et sans scrupule, en passe de devenir un grand homme de la troisième République, fait d'ailleurs tout ce qu'il faut pour rendre une femme chrétienne malheureuse. Mais l'épreuve trempe les âmes, et la femme malheureuse devient une mère héroïque, qui recevra de ses enfants, en dépit de quelques défaillances passagères, le bonheur que son mari ne lui a pas donné. Avec cette famille que les nécessités de l'existence disperse un peu aux quatre coins du monde, nous faisons la connaissance de milieux très différents, pris, je crois, sur le vif, car ils sont très vivants : il y a là des magistrats, des fonctionnaires à la mode d'aujourd'hui, des candidats experts dans l'art de tromper les électeurs, ce qui ne réussit pas toujours ; des Russes, des Yankees, de braves gens un peu routiniers, des aventuriers aussi, tout à fait nouveau jeu. Le tout encadré dans des péripéties émouvantes, qui rappellent un peu trop le mélodrame, et qui, vraies peut-être, ne sont pas toujours vraisemblables. Et de cet ensemble il est résulté un livre, qui n'est probablement pas un chef-d'œuvre, mais qui est aussi intéressant qu'un livre puisse l'être, et, de plus, tout à fait excellent. Éd. Pontal.

Études sur la Vendée militaire. *Zig-sags au pays des géants*, par HENRI BOURGEOIS. 1re et 2e séries. Luçon, Bideaux, 1901-1902, 2 vol. petit in-18 de 167 et 194 p. — Prix : 2 fr. 50.

On connaît les amusants *Voyages en zig-zag* de Toppfer. Ceux de M. Bourgeois sont moins fantaisistes, mais ont une plus haute portée historique. Admirateur respectueux et passionné des glorieuses luttes de la Vendée militaire, il a entrepris d'en recueillir tous les grands souvenirs et il s'est mis en marche, allant à droite, à gauche, au hasard de ses pas, se pénétrant de l'aspect des lieux qui ont été le théâtre de ces luttes, interrogeant l'un, interrogeant l'autre, passant du presbytère à la ferme, de la chaumière au château, éveillant la mémoire des vieillards, profitant de tout, des voyageurs qui circulent et des métayers qui vont à la foire, enregistrant leurs récits, héroïques ou tragi-comiques comme ceux du vieux chouan qui lui raconte les exploits de *défunt tonton*, et au milieu de tout cela polémiquant contre les historiens de droite ou de gauche dont il ne partage pas les opinions, comme M. Chassin, M. Célestin Port, l'abbé Bossard. Il a le culte de toute la Vendée, mais il a un faible pour la Vendée poitevine, et sans vouloir en rien diminuer la gloire des Angevins Cathelineau et Bonchamps, on sent que ses héros sont Lescure, La Rochejaquelein, Marigny, Sapinaud. Les Mémoires qu'il invoque le plus volontiers sont ceux de la marquise de la Rochejaquelein et de M. de Béjarry. Mais ce qu'il recherche avant tout, c'est l'inédit — il paraît qu'il y en a encore — les vieux souvenirs peu connus qu'il va chercher partout pour les mettre en lumière, les anecdotes surtout, qui sont le sel de l'histoire. Dans ce pays, dit-il, « il n'y aurait qu'à remuer un peu les cendres de chaque foyer pour en faire jaillir des gerbes d'étincelles. » Ces étincelles, il les a recueillies dans deux petits volumes, qu'on lit avec grand intérêt et grand charme, et qui, nous l'espérons bien, ne seront pas les derniers. M. DE LA ROCHETERIE.

Aspects of the Jewish Question, by a *Quarterly Reviewer*. London, Murray, 1902, in-8 cart. de x-98 p.

Réédition retouchée d'un article sur le sionisme et l'antisémitisme paru dans la *Quarterly Review* en 1902, ce livre écrit par un juif, avec tout l'inconscient égoïsme du juif, prétend affirmer le droit des israélites de rester toujours « eux » partout, en dépit de tous, et malgré tout. Si l'on n'accepte pas les juifs à bras ouverts, on est arriéré et persécuteur, et l'on est bien injuste de ne pas les laisser à leur loisir, riches, prendre la haute main dans les affaires du pays, pauvres, venir s'y installer et s'y enrichir par tous les moyens. L'auteur combat la solution trop radicale du sionisme, repousse l'idée de conversion comme impossible, celle d'exclusion législative comme indigne de la civilisation, et celle d'assimilation sociale comme répugnant au juste *orgueil de race* de ses coreligionnaires. — C'est donc à l'Angleterre (et aux autres pays) à garder les juifs quand il plaît à ceux-ci d'y venir et d'accepter sans opposition possible leurs conditions. Faire autrement, c'est persécuter *Israël !* — Le livre du « Quarterly Reviewer », dans son genre, vaut un livre de Drumont, tant il découvre à fond l'audace envahissante et l'orgueil irréductible du juif. G. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Une notabilité médicale vient de disparaître en la personne de M. le Dr Jean-Baptiste-Vincent LABORDE, mort dernièrement à l'âge de 72 ans. M. Laborde était né vers 1831, à Buget (Lot-et-Garonne). Après avoir terminé ses études de médecine, il devint interne des hôpitaux de Paris et obtint en 1864 le grade de docteur. Ses grandes connaissances en chimie médicale le firent nommer chef des travaux pratiques de physiologie à la Faculté de médecine, et le 12 juillet 1887 il fut élu membre de l'Académie de médecine. Les résultats de ses recherches ont été consignés principalement dans la *Tribune médicale* dont il était le rédacteur en chef, et dans le *Bulletin de la Société de biologie*. Il a en outre publié un certain nombre d'ouvrages fort estimés, ayant presque tous la toxicologie pour objet. Voici les principaux : *Physiologie pathologique de l'ictère*, thèse (Paris, 1867, in-8) ; — *La Septicémie expérimentale. Étude de l'action préventive et curative des principales substances réputées antiseptiques* (Paris, 1877, in-8) ; — *Physiologie expérimentale appliquée à la toxicologie et à la médecine légale. Le Cuivre et ses composés considérés au point de vue physiologique et toxicologique* (Paris, 1877, in-8) ; — *Des Aconits et de l'aconitisme. Histoire naturelle, chimie et pharmocologie, physiologie et toxicologie, thérapeutique* (Paris, 1883, in-8) ; — *Les Travaux de laboratoire de la Faculté de médecine de Paris* (Paris, 1885, in-8) ; — *Le Colchique et la colchicine. Histoire naturelle, chimie et pharmacologie, physiologie, toxicologie, thérapeutique* (Paris, 1887, in-8), avec la collaboration de A. Houdé ; — *De l'Intoxication par l'oxyde de carbone, à propos de l'usage des poêles mobiles* (Paris, 1887, in-8) ; — *La Méthode expérimentale, principalement considérée dans les sciences biologiques* (Paris, 1890, in-12).

— M. Pierre-Étienne PIESTRE, plus connu sous le nom d'Eugène CORMON, un de nos auteurs dramatiques les plus féconds, qui vient de mourir à l'âge de 93 ans, était né à Lyon, le 5 mai 1810. Son pseudonyme n'était autre que le nom de sa mère, qui appartenait à la famille des Cormon, libraires bien connus. Pendant plus d'un demi-siècle, de 1832 à 1880, M. Eugène Cormon a écrit pour le théâtre un nombre incalculable de comédies, de drames, de vaudevilles, d'opéras comiques et d'opérettes, dont un certain nombre ont eu un grand succès. Mais sauf pour deux ou trois de ses œuvres, il a toujours eu des collaborateurs, tels que MM. H. Trianon, H. Meilhac, H. Crémieux, E. Grangé, M. Carré, Saint-Amand, Dennery, etc., etc. De cette liste interminable de titres nous ne citerons que les suivants : *Le Beau-Père*, comédie-vaudeville en un acte (Paris, 1841, in-8) ; — *Les Amours d'une rose, ou Hannetons, fleurs et papillons*, vaudeville fantastique en trois actes (Paris, 1846, in-8) ; — *Les Premiers beaux jours*, vaudeville en trois actes (Paris, 1847, in-12) ; — *Raimbaut et Compagnie, ou l'Argent et le travail*, comédie-vaudeville en trois actes (Paris, 1848, in-8) ; — *La Ferme de Primerose*, comédie-vaudeville en un acte (Paris, 1851, in-12) ; — *La Danseuse espagnole*, comédie-vaudeville en trois actes (Paris, 1854, in-8) ; — *Don Pédro*, opéra comique en trois actes (Paris, 1857, in-12) ; — *Les Ducs de Normandie*, drame en trois actes (Paris, 1859, in-12) ; — *Le Docteur Mirobolan*, opéra comique en un acte (Paris, 1860, in-12) ; — *Jocrisse*, opéra comique en un acte (Paris, 1862, in-12) ; — *Le Trésor de Pierrot*, opéra comique en deux actes (Paris, 1864, in-12) ; — *Robinson Crusoé*, opéra comique en trois actes (Paris, 1868, in-12) ; — *Les Bleuets*, opéra comique en trois actes (Paris, 1868, in-12) ; — *Madame Turlupin*, opéra comique en deux actes (Paris, 1872, in-12) ; — *La Filleule du Roi*, opéra

comique en trois actes (Paris, 1875, in-12). Pendant un certain temps M. Cormon fut directeur de l'Opéra et administrateur du Vaudeville.

— M. Pessonneaux, professeur honoraire au lycée Henri IV, mort il y a quelque temps déjà, à l'âge de 81 ans, était un de ces professeurs universitaires modestes et travailleurs qui, par leurs publications, rendent d'éminents services à plusieurs générations d'étudiants. Les livres classiques qu'il a rédigés pendant sa longue carrière de professeur sont nombreux et il en est plus d'un parmi eux dont les titres rappelleront à nos lecteurs les années qu'ils ont passées sur les bancs de l'école. En voici la liste presque complète : *Nouvelle Grammaire grecque à l'usage de tous les établissements d'instruction publique* (Paris, 1849, in-8) ; — *Attica, ou Histoire abrégée d'Athènes, extraite des auteurs grecs* (Paris, 1850-1852, 2 vol. in-12) ; — *Cours gradué de grécité, ou Thèmes et versions sur la syntaxe grecque* (Paris, 1852, in-12) ; — *Une Année de versions grecques. Fables, histoire, morale* (Paris, 1853, in-12) ; — *Abrégé de grammaire grecque à l'usage des classes de 6e, 5e et 4e* (Paris, 1854, in-12) ; — *Premiers Éléments de grammaire française à l'usage des petits enfants des deux sexes* (Paris, 1855, in-12) ; — *Cours gradué de thèmes grecs, extraits des auteurs grecs, à l'usage des classes de troisième, de seconde et des aspirants à la licence* (Paris, 1855, in-12) ; — *Gradus ad Parnassum, ou Dictionnaire prosodique et poétique de la langue latine, rédigé sur un nouveau plan* (Paris, 1867, in-8) ; — *Dictionnaire de poche latin-français* (Paris, 1880, in-32) ; — *Littérature. Premiers Principes et lecture expliquée, avec exercices empruntés aux examens* (Paris, 1883, in-12) ; — *Préparation littéraire aux examens de l'instruction primaire, brevet élémentaire et brevet supérieur* (Paris, 1893, in-12). M. Pessonneaux a publié en outre, de nombreuses éditions classiques, par exemple, des *Œuvres complètes* de Justin, des *Œuvres choisies* d'Ovide, de diverses tragédies de Sophocle et d'Euripide, des œuvres de Salluste, du *Dictionnaire français-latin* de Noël, de la traduction de l'*Histoire* d'Hérodote, par Larcher, des *Œuvres complètes* de Quinte Curce par Tregnon, de la *Grammaire grecque* de Lhomond, etc. Enfin il a donné des traductions de l'*Iliade* d'Homère, des *Œuvres* de Salluste, des *Douze Césars* de Suétone, des *Œuvres* de Virgile, du *Théâtre* de Sophocle, etc.

— La ville de Lyon a vu disparaître dernièrement, à l'âge avancé de 91 ans, un homme qui s'y était acquis une grande notoriété comme imprimeur et comme écrivain. M. Marie-Émile-Aimé Vingtrinier était né à Lyon, le 31 juillet 1812, d'une vieille famille consulaire. Des presses de l'imprimerie qu'il dirigea pendant de nombreuses années sont sortis la plupart des livres écrits par les littérateurs lyonnais du milieu du siècle passé. M. Vingtrinier avait une trentaine d'années lorsqu'il se mit à imprimer des ouvrages composés par lui-même, ouvrages qui se succédèrent très nombreux pendant plus de cinquante ans, donnant par la variété des sujets qu'ils embrassaient une haute idée de multiplicité des capacités de leur auteur. De plus, la *Revue du Lyonnais*, dont M. Vingtrinier fut l'éditeur et le directeur, devint entre ses mains une des plus intéressantes de nos revues de province. A la mort du regretté M. Mulsant, il fut choisi entre plusieurs candidats pour remplacer ce dernier en qualité de conservateur de la bibliothèque de Lyon. M. Aimé Vingtrinier était en outre vice-président de la Société littéraire de Lyon et membre de diverses autres sociétés savantes, telles que l'Institut égyptien, le Comité d'histoire et d'archéologie, etc. Voici la liste de ses principales œuvres : *Les Voyageuses ; poésies* (Paris, 1848, in-32). — *Les Bugésiennes ; poésies* (Paris, 1849, in-32) ; — *Deux nouvelles forésiennes* (Lyon, 1851, in-18) ; — *Catalogue de la biblio-*

thèque lyonnaise de M. Coste (Paris, 1853, 2 vol. in-8); — *Fleury Épinat, peintre* (Lyon, 1854, in-18); — *Traditions populaires comparées; Mythologie; Règnes de la terre et de l'air* (Paris, 1854, in-12), en collaboration avec D. Monnier; — *Vieux papiers d'un imprimeur, contenant cinq opéras, scènes et récits* (Lyon, 1859, in-8); — *La Tour de Saint-Denis en Bugey* (Lyon, 1860, in-8); — *Note sur l'invasion des Sarrasins dans le Lyonnais* (Lyon, 1862, in-8); — *Anne de Geierstein, ou la Prophétie, grand opéra tiré de Walter Scott* (Lyon, 1871, in-12); — *Histoire du château de Vares en Bugey* (Lyon, 1873, in-8); — *Un Amour malheureux, pièce en deux actes en vers* (Lyon, 1872, in-8); — *Un Poète oublié; Claude Mermet, de Saint-Rambert-en-Bugey* (Lyon, 1877, in-8); — *Paul Saint-Olive, archéologue lyonnais* (Lyon, 1877, in-8); — *Léon Cailhava, bibliophile lyonnais. Esquisse* (Lyon, 1877, in-8); — *Henri Marchand et le globe terrestre de la bibliothèque de Lyon* (Lyon, 1878, in-8); — *Vieux Châteaux de la Bresse et du Bugey* (Lyon, 1882, in-8); — *La Statuette d'Oyonnax* (Lyon, 1882, in-8); — *Fantaisies lyonnaises* (Lyon, 1882, in-12); — *A l'école; les bancs, les tables, la santé et l'éducation* (Lyon, 1883, in-12); — *Montessuy, peintre lyonnais* (Lyon, 1883, in-8); — *Zigzags lyonnais autour du Mont-d'Or* (Lyon, 1884, in-12); — *Imprimeurs lyonnais; Jean Pillehotte et sa famille* (Lyon, 1885, in-8); — *Recueil de pièces concernant la bibliothèque de Jean-Louis Antoine Coste* (Lyon, 1885, in-8); — *La Marseillaise de Mazoyer* (Lyon, 1886, in-8); — *Soliman-Pacha (Colonel Sève), généralissime des armées égyptiennes, ou Histoire des guerres de l'Egypte de 1820 à 1860* (Paris, 1886, in-8); — *Lays, peintre de fleurs* (Lyon, 1889, in-16); — *Le Dernier des Villeroy et sa famille, à propos d'un manuscrit de la bibliothèque de Lyon* (Paris, 1889, in-8); — *L'Escrime encore et toujours à Lyon* (Lyon, 1889, in-12), avec MM. Cavalcabo et E. Gayet.

— On annonce la mort de M. Léonce DE LA ROQUE, avocat à la cour d'appel de Paris, qui a joué jadis un rôle considérable dans la presse royaliste et qui était très versé dans toutes les questions relatives à l'art héraldique et à l'origine de la noblesse. Pendant plusieurs années, M. de la Roque a dirigé le *Bulletin héraldique de France*. On trouve le résultat de ses patientes recherches dans plusieurs ouvrages qui seront longtemps consultés par les érudits, tels que : *Trois pages de l'histoire de Louis-Philippe* (Paris, 1852, in-8); — *Documents authentiques sur les biens de la famille d'Orléans* (Paris, 1852, in-8), avec M. A. de Lassalle; — *Code des pensions civiles, à l'usage de tous les fonctionnaires publics. Histoire, législation et jurisprudence, 1799-1855* (Paris, 1854, in-18); — *Armorial de la noblesse de Languedoc. Généralité de Montpellier* (Paris, 1860, 2 vol. gr. in-8); — *Catalogue des gentilshommes qui ont pris part ou envoyé leur procuration aux assemblées de la noblesse pour l'élection des députés aux États-généraux de 1789* (Paris, 1861-1866, 2 vol. gr. in-8); — *Catalogue des certificats de noblesse délivrés par Chérin, pour le service militaire (1781-1789)* (Paris, 1864, in-8), avec M. É. de Barthélemy; — *Armorial de la noblesse de Languedoc. Généralité de Toulouse* (Toulouse, 1866, in-8); — *Recueil des cahiers de 1789; clergé, noblesse, tiers-état* (Paris, 1867, in-8); — *Catalogue des preuves de noblesse reçues par d'Hozier pour les écoles militaires, 1655-1789* (Paris, 1867, in-8), avec M. Éd. de Barthélemy; — *Biographie montpelliéraine. Peintres, sculpteurs et architectes* (Montpellier, 1877, in-8); — *Biographie montpelliéraine. Premiers présidents des cours souveraines (1603-1867)* (Montpellier, 1879, in-8); — *Devises héraldiques, traduites et expliquées* (Paris, 1890, in-16); — *Catalogue historique des généraux français (connétables, maréchaux de France, lieutenants-généraux, maréchaux de camp)* (Paris, 1893, in-8); — *Les Évêques de Maguelone et de Montpellier* (Paris, 1893, in-8).

— M. Édouard GARNIER, mort le 30 mars, à 63 ans, était à la fois un savant et un artiste. Personne ne connaissait mieux que lui, en France, l'art de la céramique. Il était attaché, depuis 1871, à la manufacture nationale de Sèvres et, depuis quinze ans, il était le conservateur du Musée de cet établissement, ayant succédé à Champleury. En dehors des nombreux articles qu'il a donnés à l'*Illustration*, à la *Gazette des beaux-arts*, etc., il a publié, soit seul, soit en collaboration, plusieurs ouvrages qui font autorité, tels que : *Histoire de la céramique : poteries, faïences et porcelaines chez tous les peuples depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours* (Paris, 1881, gr. in-8); — *Musée national Adrien Dubouché à Limoges. Catalogue de la collection Gasnault, avec une Introduction et des notes historiques et technologiques et plus de 270 marques* (Paris, 1881, gr. in-8); — *Les Nains et les géants* (Paris, 1884, in-12); — *La Verrerie et l'émaillerie* (Tours, 1885, gr. in-8); — *Une Page d'histoire : la Manufacture de Sèvres en l'an VIII* (Paris, 1888, in-8); — *La Porcelaine tendre de Sèvres* (Paris, 1889-1891, gr. in-4).

— M. Germain-Antonin LEFÈVRE-PONTALIS, qui vient de mourir à 73 ans, était né à Paris, le 19 août 1830, et appartenait, par sa mère, à la famille de l'architecte Soufflot. Après avoir terminé de remarquables études au collège Bourbon, il obtint le diplôme de licencié ès lettres en 1852 et celui de docteur en droit en 1855. Auditeur au Conseil d'État dès 1852, il donna sa démission en 1863, pour se présenter aux élections législatives. Ayant obtenu des électeurs le mandat qu'il recherchait, il joua désormais un rôle politique très actif jusqu'en 1889, année où il échoua aux élections du 22 septembre. M. Antonin Lefèvre-Pontalis s'est fait, en dehors de sa carrière politique, un nom comme publiciste, par ses articles littéraires parus dans le *Journal des Débats* et dans la *Revue des Deux Mondes*, ainsi que par ses recherches sur l'histoire de la Hollande particulièrement, recherches dont il a donné les résultats dans les ouvrages suivants : *La Hollande au XVIIe siècle. Le Conseil municipal d'une grande ville, épisodes* (Paris, 1864, in-8); — *Les Lois et les mœurs électorales en France et en Angleterre* (Paris, 1864, in-12); — *Vingt années de république parlementaire au XVIIe siècle; Jean de Witt, grand pensionnaire de Hollande* (Paris, 1884, 2 vol. gr. in-8), ouvrage couronné par l'Académie française.

— Le Dr. J. Victor CARUS, qui vient de succomber à l'âge de 80 ans, à Leipzig, sa ville natale, était un très remarquable zoologiste, aussi connu en Angleterre qu'en Allemagne, car, avant d'enseigner la zoologie à Leipsig, il avait été, de 1849 à 1851, assistant de Henry W. Ackland, alors professeur d'anatomie à Christ Church, et, de 1873 à 1875, il fut le suppléant de Wyville Thompson, professeur d'histoire naturelle à Édimbourg. Parmi les ouvrages importants qu'il laisse on peut citer : *Geschichte der Zoologie bis auf Jo. Müller und Ch. Darwin* (Munich, 1872, gr. in-8); — *Handbuch der Zoologie* (Leipzig, 1875, gr. in-8), avec E. A. Gerstäcker; — *Prodromus faunae mediterraneae sive descriptio animalium maris mediterranei incolarum...* (Stuttgart, 1889-90, gr. in-8), etc. M. Carus dirigeait, depuis sa fondation (1878) la très savante revue *Zoologischer Anzeiger*.

— On annonce encore la mort de MM. : BEAUFILS, agrégé de l'Université, professeur honoraire au lycée Condorcet; — Léonce DE BROTONNE, ancien secrétaire d'ambassade, originaire de Malaise (Aisne), mort à 59 ans, lequel laisse quelques ouvrages historiques estimés, tels que *Tableau historique des pairs de France, 1789-1814-1848* (Paris, 1889, gr. in-8), et *les Bonaparte et leurs alliances* (Paris, 1893, gr. in-8); — M. DE BUSSY, membre de l'Institut (Académie des sciences) depuis 1888, ancien directeur des constructions navales;

— Désiré CHERFILS, journaliste havrais bien connu, qui traitait surtout les questions scientifiques, mort à 70 ans ; — Henri-Léon CHOURM, journaliste et homme de lettres, qui écrivait sous le pseudonyme de Léon Charly, ancien collaborateur de Villemessant au *Figaro;* — CRÉPIN-LEBLOND, ancien directeur du journal *le Courrier de l'Allier*, mort à 75 ans ; — E. DUPORCQ, mathématicien distingué, ancien élève de l'École polytechnique, un des principaux rédacteurs des *Nouvelles Annales de mathématiques*, mort prématurément à 31 ans ; — Émile GASPARD, professeur honoraire de rhétorique au lycée Louis-le-Grand ; — Théophile GOUZIEN, journaliste estimé ; — Alexandre HERISÉ, directeur-fondateur du *Nouvelliste de Seine-et-Marne* ; — le Dr Victor JACLARD, ancien membre de la Commune, qui, rentré en France après l'amnistie, avait collaboré à *la Justice* de M. Clémenceau ; — le R. P. LE TALLEC, de la Compagnie de Jésus, ancien professeur à l'Institut catholique de Paris, mort le 16 avril, à Rennes, à 60 ans ; — Gaston LÉVY-ULLMANN, ancien élève de l'École normale, ancien maître de conférences à l'Université suédoise d'Upsal, auteur de nombreux ouvrages sur la littérature scandinave ; — Anatole LOQUIN (Paul Lavigne), le critique musical bordelais bien connu, collaborateur de la *Gironde*, mort à 70 ans ; — Charles MAUSO, ancien ouvrier typographe, poète très connu à Lille, où il était en quelque sorte le poète du gouvernement, des vers composés par lui ayant été lus dans la plupart des cérémonies officielles ; — Paul RIBOT, avocat, né à Paris en 1838, auteur de divers ouvrages de philosophie chrétienne, par exemple : *Philosophie de la société ; étude sur notre organisation sociale, suivie d'un exposé des principales idées émises dans les réunions publiques et les différents congrès tenus à l'étranger* (Paris, 1869, in-8) et *Spiritualisme et matérialisme. Étude sur les limites de nos connaissances* (Paris, 1873, in-8).

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Icilio BANNI, professeur de la philosophie du droit italien, mort le 30 mars à Rome, à 48 ans ; — COLZI, chirurgien italien, fort connu comme praticien et comme professeur, mort à 48 ans ; — Dr. Moritz LAZARUS, philosophe allemand, originaire du grand-duché de Posen, ancien professeur de l'Université de Berlin et de l'Académie de guerre de cette ville, l'un des principaux rédacteurs de la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, auteur de nombreux ouvrages, tels que *Das Leben der Seele*, *Ueber den Ursprung der Sitten*, etc. ; — Dr. Narcissus LIEBERT, directeur du lycée royal, mort à Augsbourg, le 25 mars, à 59 ans ; — G. A. RUNGE, météorologiste danois, sous-directeur de l'Institut météorologique de Copenhague, mort dans cette ville, le 28 mars ; — Mme Mary-Anne SADLIER, romancière irlando-canadienne, fort populaire dans l'Amérique du nord, morte à Montréal ; — Mgr DE SUSSEX, membre de l'Académie royale de Londres et de diverses autres sociétés savantes, connu comme métaphysicien de valeur, mort le 9 avril, à Montmorency, à 84 ans ; — STAËS, journaliste et poète hollandais, qui a publié de curieuses poésies ; — Dr. L. SZEPS, médecin et professeur, auteur de nombreux ouvrages scientifiques de vulgarisation, rédacteur en chef du journal *Das Wissen für Alle ;* — Magdalena THORSSEN, femme de lettres danoise, morte le 28 mars, à Copenhague, à 84 ans ; — W. Robertson TURNBULL, journaliste et écrivain anglais, qui, depuis 1881, était le directeur de l'*Haddingtonshire Advertiser*, et qui laisse, entre autres ouvrages : *Othello, a critical study* et *The Heritage of Burns ;* — VIZETELLI, journaliste italien, ancien commandant aux garibaldiens en 1870 ; — Dr. G. VAN VLOTEN, jeune orientaliste hollandais de talent, mort prématurément à Leyde, à 36 ans ; — Dr. Stephan M. WASSILIEW, professeur de pathologie à l'Université de Dorpat, mort récemment à Saint-Pétersbourg, à 50 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 3 avril, M. Wallon lit une lettre du président de l'Académie britannique, annonçant que cette académie s'associe au deuil causé par la mort de M. Gaston Paris. — L'Académie enregistre l'annonce que le musée de Delphes sera inauguré du 28 avril au 2 mai. — M. Ph. Berger parle d'une inscription découverte à Sidon, dans le temple d'Eschmoun, concernant le prince Sydykjaton, intermédiaire entre le roi Bodastoret et son grand-père Eschmounajar, et contenant le titre de *Roi des Rois*, inconnu jusqu'à ce jour dans l'épigraphie sémitique. — M. D. Serruys, continuant la lecture d'un travail sur « l'élément verbal » dans la poésie lyrique chez les Grecs, examine plusieurs périodes extraites des œuvres de Pindare et de Bouhylide. — M. le capitaine Weil parle de deux bas-reliefs découverts au Sinaï, datant de l'an 4000 av. J.-C. et constatant l'existence, à cette date, de l'exploitation d'un gisement de turquoises. — Le 8 avril, M. L. Delisle présente la photographie d'une peinture de Jehan Fouquet, appartenant à la série des antiquités juives du même peintre, conservée à la Bibliothèque nationale. — M. Clermont-Ganneau discute les conclusions de M. Ph. Berger, relatives à la qualification *Roi des Rois*, signalée par celui-ci, à la dernière séance, dans une inscription phénicienne. — M. S. Reinach entretient l'Académie du sculpteur Strongylion, dont l'*Artémis courant* a été imitée par Praxitèle, et d'une statue récemment découverte qu'il croit pouvoir attribuer à ce sculpteur archaïque. — M. Héron de Villefosse parle de *graffiti* tracés sur des poteries découvertes au Puy-de-Dôme, et contenant le nom du Dieu gaulois *Vasso-Kalete*. — Le 17 avril, M. Ph. Berger revient sur la communication relative à l'inscription du temple d'Eschmoun, et en montre une photographie qui donne raison à la lecture présentée par lui. — M. Héron de Villefosse parle d'une mosaïque découverte à Villelaure (Vaucluse), et représentant le châtiment par Diane de la nymphe Callisto. — M. S. Reinach présente les photographies d'une figurine en ivoire découverte à Cnossos (Crète) par M. A. Evans. — M. Chatelain entretient l'Académie du manuscrit d'Hygin, écrit en notes tironiennes, et que l'on avait en vain cherché dans la bibliothèque du Vatican. — Le 24 avril, M. Ch. Joret lit un travail du docteur Bonnet sur les figures peintes du manuscrit de Dioscoride, conservé à la Bibliothèque nationale. — M. le Dr Hamy communique une lettre de M. Chevallier, sur les résultats de sa mission dans la vallée du Chéri. — M. G. Perrot annonce que M. le duc de Loubat vient d'augmenter le legs qu'il a fait pour les fouilles de Délos. — M. Héron de Villefosse communique une aquarelle de M. Pinchart, d'après la statue peinte découverte à Carthage par le P. Delattre, et représentant une prêtresse. — M. Havet poursuit son commentaire de Plaute.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 2 mai, M. Bergson lit un travail de M. Brochard intitulé : *Les Idées de Platon et la Nouvelle Exégèse*, dans lequel l'auteur cherche à démontrer, contrairement à une thèse récemment développée par le Dr Lutotslawsky, que Platon n'a jamais abandonné sa conception des idées, et est resté fidèle à lui-même. — M. Combes de Lestrade lit un travail économique sur *la Principauté de Ratzebourg*, qui revendique la qualité d'État et que le duché de Mecklembourg-Strelitz prétend lui appartenir.

CONCOURS OUVERT PAR LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE ET DES PUBLICATIONS POPULAIRES. — PRIX BEAUCOURT. — Le Conseil de la Société bibliographique a décidé, dans sa séance du 5 février 1903, qu'un prix de *Cinq cents francs* désigné sous le nom de *Prix Beaucourt*, en mémoire de son regretté fonda-

teur et Président (qui fut aussi le créateur du *Polybiblion*), serait attribué *au meilleur ouvrage ayant paru dans les trois années précédentes*, jugé le plus digne d'être *donné en prix dans les écoles libres*. — Les concurrents devront déposer, avant le 1er janvier 1904, au siège de la Société, 5, rue de Saint-Simon, Paris, 7e arrt, un double exemplaire de leur ouvrage, et s'engager à faire paraître les éditions subséquentes avec le sceau de la Société et la mention du prix décerné.— Ce prix sera donné à l'assemblée générale de 1904.

Bibliographie de M. Léopold Delisle. — M. Paul Lacombe a enfin terminé la publication de la *Bibliographie des travaux de M. Léopold Delisle* (Paris, Impr. nationale, in-8 de xxxviii-511 p.) que, sur l'initiative du Congrès des bibliothécaires, beaucoup d'amis et d'admirateurs de l'illustre savant avaient décidé de lui offrir à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée à la Bibliothèque nationale. C'est un labeur assez considérable qu'avait entrepris courageusement M. Lacombe. Les 1,889 articles de la Bibliographie ne contiennent aucun des travaux demeurés manuscrits de M. Delisle ; mais M. Lacombe a voulu, dans son Introduction, indiquer du moins les plus importants de ceux dont il a doté le grand établissement dont il a la garde.— La simple énumération du chiffre auquel est arrivé M. Lacombe indique à quel labeur il s'est soumis ; on s'en rendra mieux compte encore si nous ajoutons qu'il a recherché et relevé tous les articles, parfois anonymes, semés par le savant dans des recueils qui, par leur seule indication, occupent 14 pages dans le volume que nous annonçons ;— que pour plusieurs communications ou mémoires il a dû rédiger des titres;— qu'il s'est donné la peine de marquer la cote à la Bibliothèque nationale de tous les travaux de M. Delisle qui s'y trouvent ; enfin qu'il a fait suivre, le cas échéant, la description bibliographique de ces ouvrages, — toujours très précise, — d'éclaircissements fort utiles. Il a cru devoir adopter comme cadre de classement l'ordre chronologique, et il a eu raison à notre avis; mais nous eussions voulu que, poussant jusqu'au bout son système, il rangeât, sous chaque année, les publications non dans l'ordre alphabétique, mais dans celui des dates d'apparition, dans bien des cas facile à établir. L'ordre chronologique, le meilleur pour qui veut suivre la carrière scientifique d'un érudit, a besoin d'un complément qui permette de se retrouver aisément au milieu de cette masse de documents. M. Lacombe est un bibliographe trop expert pour ne l'avoir pas senti et il a terminé sa vaste publication par deux tables alphabétiques, l'une des premiers mots des titres, l'autre des noms de personnes, de livres et de matières ; cette dernière, fort ample et très complète, ne comprend guère moins de 100 pages (p. 415-510). M. Delisle a touché, dans sa longue et féconde carrière, à un si grand nombre de sujets que cette liste de ses travaux est appelée à rendre aux hommes d'étude de véritables services. Il faut donc remercier ceux qui ont eu la pensée de la publier et plus encore celui qui n'a pas reculé devant la lourde tâche de l'exécuter. Ici encore Mme Delisle est associée à l'hommage rendu à son mari : M. Lacombe a relevé, à la fin de son travail, la liste des quelques publications qu'elle a faites. Un beau portrait en héliogravure orne ce volume à la composition typographique duquel l'Imprimerie nationale a donné ses soins.

Paris. — Du 1er au 4 avril 1902 a eu lieu, sous le patronage du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, dans la salle de l'hémicycle, à l'École nationale des beaux-arts, la *Réunion des Sociétés des beaux-arts des départements* (Paris, Plon-Nourrit, gr. in-8 de 734 p. — Prix : 15 fr.). Cette session, qui était la vingt-sixième, a provoqué trente-six lectures ou com-

munications intéressant un certain nombre de nos provinces. Le beau volume qui a réuni ces travaux est parfaitement à la hauteur de ses devanciers ; et cependant nous aurions un vœu à exprimer : c'est que *toutes* les provinces de la France fissent en la circonstance (une fois l'an n'est pas excessif) preuve de vitalité. Certaines régions, comptant sans doute plus d'érudits, ne manquent jamais à l'appel ; pour ne pas humilier celles qui brillent ici par leur absence, nous ne les nommerons pas expressément; le simple énoncé des études suivantes ne les fera d'ailleurs que trop ressortir. Espérons que, l'an prochain, notre appel sera entendu. Donc, nous enregistrons: *Les Débuts de la lithographie à Orléans*, par M. H. Herluison ; — *La Renaissance de la faïence architecturale en France au dix-neuvième siècle*, par M. Camille Leymarie ; — *Église du collège des jésuites, à Chaumont-en-Bassigny*, par M. A. Roserot; — *Monuments angoumoisins du temps de la Renaissance*, par M. Émile Biais ; — *Le Château du Belley, à Hénouville-sur-Seine, et ses propriétaires*, par M. Léon de Vesly ; — *L'Arc de triomphe érigé à Tours en l'honneur de Louis XIV (1688-1693)*, par M. Louis de Grandmaison ; — *L'Architecte Le Doux et le sculpteur Chardigny, à Aix*, par M. L. de Berluc-Perussis ; — *Une Curieuse Miniature de la première moitié du seizième siècle*, par M. E. Veuclin ; — *Une Peinture flamande de l'église de Sirod (Jura)*, par M. l'abbé P. Brune ; — *Cartons de Rubens pour la suite de tapisseries de « l'Histoire d'Achille »*, par M. Paul Lafond ; — *Un Portrait d'Henriette-Anne d'Angleterre*, par M. P. Leroy ; — *Une Peinture d'Angelica Kauffmann (Portrait d'Henri Reboul)*, par M. Charles Ponsonailhe ; — *Les Statuts de l'ancienne collégiale d'Écouis (Eure)*, par M. l'abbé Porée ; — *Le Tombeau de Henri de Bourbon-Montpensier, à Champigny-sur-Veude*, par M. L. Bossebœuf; — *Les Anciens Mausolées de l'église de Pierre-en-Bresse (Saône-et-Loire)*, par M. Léonce Lex ; — *Les Œuvres d'art d'une église rurale, Saint-Étienne-de-Chigny (Indre-et-Loire)*, par M. Charles de Beaumont ; — *Croix et candélabres des églises et du musée de Reims*, par M. Henri Jadart ; — *Médaillons-Amulettes des Syriennes de Bethléem*, par M. A. Couret ; — *Jouvenet chez le duc de Mazarin*, par M. L. Bossebœuf ; — *Les Peintures du château de Tournoel*, par M. E. Gatian de Clérambault ; — *Quelques sculpteurs troyens des dix-septième et dix-huitième siècles*, par M. Louis Morin ; — *Pierre Mignard en Provence*, par M. Octave Teissier ; — *Essai de répertoire des artistes lorrains (les luthiers lorrains)*, par M. Albert Jacquot ; — *Dessins et inscriptions inédits de monuments funèbres de Bordeaux, de la fin du seizième siècle, détruits en 1792, par Hermann Hem, peintre flamand (1623 † 1647)*, par M. Ch. Braquehaye ; — *Une Œuvre de Nicolas Froment*, par M. H. Requin ; — *Notes et documents sur quelques artistes intéressant le Gâtinais*, par M. Eug. Thoison ; — *André-Corneille Lens, peintre anversois, et ses tableaux consacrés à Lille*, par M. L. Quarré-Reybourbon ; — *Les Peintres d'Arras au dix-neuvième siècle*, par M. Victor Advielle ; — *A propos d'une enseigne peinte de débit de tabac du dix-huitième siècle (conservée au musée de Montauban)*, par M. le chanoine Fernand Pottier ; — *Notes inédites sur Jean-Baptiste Carteaux*, par M. E. Veuclin ; — *Le Bisontin Donat Nonnotte, peintre de portraits (1708-1785)*, par M. Jules Gauthier ; — *L'Architecte J.-D. Antoine et son élève Vivenel (Cyr-Jean-Marie)*, par M. E. Grave ; — *Les Peintres de l'hôtel-de-ville de Bordeaux*, par M. Ch. Braquehaye ; — *Le Sculpteur Gillet et sa famille*, par M. Maurice Hénault ; — *Wanloo négociant (1745-1747)*, par M. Georges Guigue ; — *Un Graveur de 95 ans, Delattre (Jean-Marie), d'Abbeville (1745-1844)*, par M. Ém. Delignières. Ajoutons que ce superbe volume est illustré de soixante-sept planches fort bien réussies.

— Vient de paraître : *Le Clergé français. Annuaire ecclésiastique et des*

congrégations religieuses, 1903 (Tours et Paris, Mame, gr. in-8 de XCVI-1188 p. — Prix, cartonné : 6 fr.). Cet annuaire, si grandement utile, en est à sa dixième année et comprend cinq divisions : 1° *L'Église universelle* (chronologie des Papes ; gouvernement de l'Église ; le Sacré-Collège et les Congrégations romaines ; les nonces et les corps diplomatiques auprès du Vatican ; la France catholique à Rome, etc.) ; — 2° *L'Église de France* (la nonciature ; le ministère des cultes ; le haut clergé ; les œuvres paroissiales militaires ; l'état des diocèses de France et des colonies, etc.) ; — 3° *Diocèses* (France, colonies, Alsace-Lorraine, Jérusalem ; l'œuvre des Lieux saints ; — 4° *Missions françaises* en Asie, en Afrique, en Amérique et en Océanie ; — 5° *Congrégations religieuses*, chapitre qui, l'an prochain, s'il ne disparaît pas entièrement, sera du moins bien réduit, selon les humaines prévisions.

— Le R. P. Dom J.-M. Besse nous donne deux brochures fort intéressantes et d'une intense actualité : *Le Monastère en France au* VIe *siècle* (Arras et Paris, Sueur-Charruey, in-18 de 16 p. Extrait de la *Science catholique*) et *les Moines et la Formation de l'unité nationale* (Bruxelles, Schepens, in-8 de 18 p. Extrait de l'*Écho religieux de Belgique*). Le premier de ces opuscules est un tableau, suggestif dans sa précision, des mœurs monacales du VIe siècle ; le second nous rappelle la salutaire influence des religieux sur la société française en voie de formation, c'est-à-dire au temps où les Francs s'établissaient dans la Gaule romaine. — Ces deux études se complètent en quelque sorte l'une par l'autre ; elles touchent, réconfortent et font bien augurer de l'avenir « quand même » des ordres religieux proscrits en France, à l'encontre des plus sérieux intérêts moraux et matériels de la nation naguère encore appelée « la Fille aînée de l'Église. » Mais les tempêtes, si violentes qu'elles soient, arrivent forcément à se calmer. « Il y a beau temps, remarque l'auteur dans *les Moines et la Formation de l'unité nationale* (p. 2), que moines et monastères auraient disparu pour toujours, s'ils n'avaient pas une vitalité supérieure à celle des sociétés ordinaires, des associations politiques et des corporations, par exemple... Ils ressemblent aux grands chênes des forêts. Couper les rameaux, c'est accroître la vigueur du tronc. Si le tronc est abattu, les racines restent ; en elles continue la vie qui fait sortir de terre un nouvel arbre, destiné à grandir comme son devancier. »

— D'un volume intitulé : *Les Parias de France*, et consacré à la défense des ordres religieux (Cf. *Polybiblion*, t. XCVII, p. 5-6), M. Boyer d'Agen a fait exécuter un tirage à part du chapitre intitulé : *L'École Sainte-Geneviève de la rue des Postes* (Paris, F.-R. de Rudeval, gr. in-8 de 47 p.). Cette élégante brochure, richement et copieusement illustrée, contient un rapide historique de ce célèbre établissement. L'auteur eût pu trouver là l'occasion de développer la partie de son travail relative aux anciennes maisons, aux anciens hôtels et aux vieux couvents actuellement occupés par l'École Sainte-Geneviève. Mais son ouvrage est une publication de vulgarisation, incompatible avec la précision scientifique, la citation de documents, qui constituent une publication purement historique. Tel qu'elle est, écrite en un style brillant et plein de chaleur, avec ses pages consacrées à l'École, à ses élèves, aux maîtres qui l'ont fondée, cette étude sera lue avec plaisir par tous ceux qui s'intéressent aux questions que soulève la proscription de ceux qui ont su former d'excellents Français.

— En deux brochures de format in-4, la « Maison de la Bonne Presse » fait paraître *la Vie de Jésus-Christ* (144 p.) et *la Passion* (44 p.), illustrées de gravures tirées des grands maîtres (prix : 0 fr. 40 et 0 fr. 20). Elles doivent

être distribuées dans les catéchismes, comme récompenses, parmi le peuple qui ne connaît plus J.-C. Elles parleront autant au cœur qu'aux yeux. Leur prix minime, qui serait encore baissé si on les achetait à grand nombre, permet une considérable diffusion.

— De la même librairie : *Rome et les Triomphes de l'Église* (Conférences avec projections) (in-8 de 38 p., 0 fr. 25). Cette conférence très intéressante, sur Rome et l'Église, avec l'indication des tableaux cinématographiques appropriés, montre ce que l'on peut faire dans cet ordre de choses. On sait les succès qu'ont obtenu dans plusieurs églises de Paris les instructions sur la vie de N.-S. J.-C. avec projections.

— Nous avons aussi sous les yeux la deuxième année de la publication : *Les Conférences* (1902) éditée par la Maison de la Bonne Presse (gr. in-8 de 412 p., 3 fr.). Elle paraît sous le patronage des conférenciers catholiques les plus éminents et des professeurs les plus distingués des Universités libres, et contient des textes de conférences, des canevas avec l'indication des sources à consulter sur les sujets les plus actuels, une chronique détaillée, une foule de choses pratiques se rapportant à cette forme de l'enseignement populaire et de la défense religieuse. Dans cette brochure sont traités : *Le Péril collectiviste. — L'Égypte ancienne. — La Mutualité scolaire. — Victor Hugo. — La Tuberculose. — Les Accidents du travail et l'Agriculture. — Le Domaine rural. — La Liberté d'enseignement. — Le Pèlerinage de Terre sainte. — Les Religieux et la Liberté d'enseignement. — L'Organisation professionnelle. — Le Dépeuplement des campagnes. — Les Paysans sous l'ancien régime. — L'Alcoolisme. — Le Drapeau français. — Les Aérostats. — Le Saint-Suaire de Turin. — Les Volcans. — La Côte d'Azur. — La Télégraphie sans fil.* On voit, par cette sèche énumération, l'importance, l'actualité et la variété de ces conférences.

— *Notice d'un manuscrit de Trinity-College*, par M. Paul Meyer (Paris, C. Klincksieck, in-4 de 52 p. tiré des *Notices et extraits des Mss.*). — Ce manuscrit de Cambridge (milieu du XIIIe siècle) contient deux légendes de saints en français. Ces légendes, écrites en Angleterre, présentent des particularités de langue et de versification assez intéressantes. La première est la vie de saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, d'après un ancien récit traduit du grec; la seconde, inachevée, raconte les premières années de saint Clément et du ministère de saint Pierre à Rome, notamment l'histoire de Simon le Magicien. M. P. Meyer transcrit de longs fragments qui nous donnent une idée exacte de ces œuvres, bons spécimens d'une littérature dénuée d'originalité et d'intérêt historique, mais remplie de traits curieux et d'épisodes amusants.

— Dans son travail intitulé : *Observations sur la légende de sainte Odile* (Paris, in-8 de 22 p. Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXIII), M. Marius Sepet a essayé de retrouver les sources de la biographie latine de la sainte, rédigée au Xe siècle. Selon sa conjecture, ce texte procède, d'une part, de textes latins antérieurs, et, d'autre part, d'un poème épico-religieux composé au IXe siècle en dialecte alemanique, et où ont été mis en œuvre des chants plus anciens. L'auteur conclut qu'aucune objection sérieuse ne peut être opposée par une saine critique au culte touchant dont est l'objet, dans toute la région du Rhin, la céleste patronne de l'Alsace.

— On vient de célébrer à Rome le centenaire de l'installation à la villa Médicis de l'Académie de France. Cet événement a donné à M. Albert Soubies l'idée, assurément très heureuse, de publier sur *les Directeurs de l'Académie de France à la villa Médicis* un gracieux et fort intéressant petit

volume (Paris, Flammarion, petit in-12 de VII-127 p., avec une eau-forte de Lalauze. — Prix : 3 fr. 50.) C'est une suite de treize biographies, des silhouettes pour mieux dire, qui nous rappellent, dans l'ordre chronologique (1803-1891), Suvée, Le Thière, Thévenin, Guérin, Horace Vernet, Ingres, Schnetz, Alaux, Robert-Fleury, Hébert, Lenepveu, Cabat et enfin Guillaume. « Aux particularités trop techniques, comme aux renseignements d'un genre trop étroitement biographique, dit l'auteur en sa Préface, nous avons cru devoir préférer, autant que possible, l'anecdote caractéristique, l'indication, sommaire, mais point trop banale, ayant surtout pour objet de replacer ces divers artistes dans leur milieu, en énonçant, à leur propos, moins nos propres jugements que ceux que leurs contemporains ont portés sur eux. »

— Signalons l'apparition des trois premiers fascicules de la *Bibliographie des chemins de fer*, par M. P.-Ch. Laurent de Villedeuil (Paris, Librairie générale, in-8 de 240 p.). L'auteur est un enthousiaste : il aime, il adore les chemins de fer. Il voudrait pouvoir les chanter en un long poème. « Châteaubriand, dit-il, a fait *le Génie du christianisme*, le *Génie des Chemins de fer* est à faire, car c'est sous cette forme de prosopopée lyrique que l'on doit élever un monument à la gloire du *Génie de l'homme*... » Et plus loin : « Milton a écrit *le Paradis perdu*, on pourrait retourner l'épopée et écrire *le Paradis retrouvé*... » Il est regrettable que M. Laurent de Villedeuil doute de ses forces et ne donne point à notre pays l'épopée nationale qu'il attend depuis si longtemps. Son œuvre est plus modeste, mais non moins utile. Il a dressé un « inventaire sommaire des propos divers qui ont été tenus sur les chemins de fer et coulés en lettre d'imprimerie. » Et en effet, M. Laurent de Villedeuil cite, dans l'ordre chronologique, tous les textes qu'il a pu rencontrer ; il les publie parfois en entier, il commente, il critique, il approuve, il blâme... Son travail est vraiment considérable. Des tables et des classifications diverses le rendront accessible à tous les amateurs. Mais pourquoi l'auteur fait-il de l'anticléricalisme ? C'est aussi hors de saison que le style pompeux dont il se sert parfois.

AUVERGNE. — Voici un grand coup de sabre dans l'eau ! Sous le titre ultra suggestif : *Découverte d'Alésia en Auvergne, canton de Veyre-Monton* (Clermont-Ferrand, imp. Mont-Louis, in-8 de 176 p. — Prix : 3 fr.), Mme Vve Richenet-Bayard, en un style qui ne peut pas tout à fait se comparer à celui de Théophile Gautier, démontre à sa façon (il est fâcheux que la présente brochure ne donne pas la moindre carte) que tous les savants se sont trompés sur la question du véritable emplacement d'Alésia. « Ce qui a fait, déclare-t-elle sans sourciller, l'erreur des historiens, c'est qu'ils ne savaient pas qu'il y ait eu deux Alésia dans le cours des siècles : une chez les Éduens et l'autre chez les Arvernes. Celle des Éduens était très importante, capitale de toute la Gaule (?), elle *fleurissait* vers l'an 1200 avant notre ère ; elle fut complètement détruite cinq siècles après, puis remplacée plus tard, sur les lieux mêmes, par Bibracte... Donc, à l'invasion romaine, il n'y avait plus d'Alésia chez les Éduens. Celle de Vercingétorix avait été fondée par les Égyptiens, vers l'an 600 avant notre ère. » — « Mon but, conclut l'auteur (p. 121), c'est de réformer cette grosse erreur historique qu'Alésia était sur le mont Auxois. » Cette brochure antinévralgique se poursuit (p. 122-172) par des divagations « féministes » où l'on rencontre toutefois, de temps à autre, quelques observations acceptables. Cela s'intitule : *Décadence de notre race. Amélioration du sort de la femme pauvre.* — *In fine* s'épanouit un *Chant national et patriotique des Arvernes pour rendre hommage à Vercingétorix le*

jour de l'inauguration de son monument à Clermont. Jamais la poésie dite de « mirliton » n'aura fourni de chef-d'œuvre supérieur à celui-là. Nous regrettons de nous montrer aussi sévère à l'égard de Mme Vve Richenet-Bayard, mais nous devons la justice à tout le monde. En guise de compensation, hâtons-nous de reconnaître qu'en payant 3 fr. sa brochure les amateurs en auront pour leur argent : les plus moroses s'en égaieront de bon cœur.

— M. Lorin de Ribier a récemment publié une importante monographie sur *Charlus-Champagnac et ses seigneurs* (Paris, Champion, gr. in-8 de IV-302-XV p., avec illustrations et fac-similé d'autographe. — Prix : 8 fr.). Le château de Charlus, dont il reste des ruines importantes, aurait été bâti sur l'emplacement d'un observatoire du temps de César. Nous ne suivrons pas l'auteur dans ses savantes et consciencieuses recherches sur les possesseurs de cette terre, simple châtellenie d'abord, érigée ensuite en comté. Parmi les seigneurs de Charlus se trouvent les fameux Lévis qui, affirmant que le premier de leur race avait reçu le baptême après Clovis, s'étaient attribué cette devise : « Dieu ayde au second chrétien Lévy. » Ils se disaient issus de la maison de la Vierge ; aussi commençaient-ils la récitation de la « Salutation angélique » par ces mots : « Je vous salue, ma cousine. » Il existait, paraît-il, à leur château de la Voûte-sur-Rhône, un tableau représentant un Lévis au pied de la Vierge, tenant une bandelette sur laquelle on lisait : « Venez à moi, mon cousin. »

Bretagne. — M. Hémon poursuit la publication des notes et documents recueillis par lui, un peu de tout côté, mais principalement dans les archives départementales ou municipales, pour servir à cette histoire que l'on se raconte depuis un siècle et qui reste toujours à faire : celle de la *Révolution en Bretagne* (Paris, Champion, in-8 de 85 p.). L'auteur de la présente brochure : *Le Comte du Trévou* a pris le meilleur parti peut-être dans la circonstance, celui d'éditer des documents inédits. Parfois, il les cite in-extenso, ailleurs il se borne à les résumer ; et, s'il nous donne son opinion personnelle sur les choses et les gens, c'est habituellement avec modération. Par exemple, il a bien raison de ne point généraliser, et de regarder comme une exception le fou brutal et cruel qui fait l'objet de cette notice. Ce comte du Trévou, en effet, ne fit pas école parmi les officiers de marine de son temps. Ses extravagances tyranniques furent unanimement flétries. Les pièces justificatives qui terminent la brochure reposent un peu des extravagances de M. du Trévou, bien qu'elles se rapportent à certains épisodes sanglants de la chouannerie. Les documents relatifs à Bois-Hardy sont très intéressants ; mais comme ils émanent le plus souvent de sources révolutionnaires, il faut savoir en suspecter au besoin la sincérité. Nous tenons à dire que M. Hémon n'est nullement dupe de la partialité des factums administratifs qu'il cite, et qu'il a soin de les réduire à leur valeur.

Champagne. — Si nous devions juger définitivement la nouvelle revue mensuelle, littéraire, artistique et philosophique *la Jeune Champagne*, dont le premier numéro (avril 1903) nous arrive, en vérité ce jugement lui serait peu favorable. Un programme général que nous regrettons d'avoir à qualifier de *creux*, et un texte assez insignifiant pour ce premier numéro. Or, ce mince périodique rémois (in-8 de 32 p.) vise à « la décentralisation artistique et littéraire. » Nous croyons bien que la royauté intellectuelle de Paris ne risque pas encore d'être ébranlée par *la Jeune Champagne* (Reims, 33, chaussée du Port, 33. Abonnements : France, 10 fr. — Étranger, 12 fr.).

— Signalons une brochurette de haut et très actuel intérêt, parue dernièrement sous la signature de M. Delacroix, « ancien professeur de l'Université

et des écoles nationales d'arts et métiers » : *École d'arts et métiers Saint-Jean-Baptiste de la Salle, 36, rue du Barbâtre, Reims* (Extr. du *Bulletin* publié par cette école, petit in-8 de 20 p., avec 2 grav.). L'auteur nous montre ce que doivent être ces écoles spéciales, au double point de vue matériel et moral, et il nous présente l'établissement de Reims, dirigé par les Frères des écoles chrétiennes, qui est un modèle du genre. Tout est parfait dans ce travail ; bornons-nous, afin d'en bien faire ressortir les tendances, à cette citation qui mériterait de fixer l'attention des pires aveugles qui nous mènent aux abîmes : « Au lieu d'éloigner la religion de l'école, il faut au contraire l'y ramener, si nous voulons une éducation complète et pondérée, avec les avantages qui en sont la conséquence. Nos grandes écoles alors prépareraient à la patrie, non seulement des hommes intelligents et habiles, des savants et des industriels ingénieux, mais en même temps de libres et dignes citoyens, animés par le sentiment du beau, du bon, du vrai et du juste, et voués au bien de toutes leurs forces. »

Dauphiné. — On a parlé beaucoup, depuis une cinquantaine d'années, du secret confié par la Vierge aux jeunes bergers de la Salette. Mais le texte authentique de ce secret est très peu connu, parce que très peu répandu par la presse. Le R. P. Alfred Parent, dans un récent opuscule : *Le Secret complet de la Salette* (Paris, Martocq, in-16 de 112 p., 1 fr.), étudie le fameux secret de Mélanie et non celui de Maximin, qui a été confié au Pape seul (18 juillet 1851), et n'est autre, croit-on, qu' « un secret politique, concernant la survivance de Louis XVII. » L'auteur y examine l'authenticité du secret explique les reproches de Marie au clergé ; puis, après quelques préliminaires, expose le prétendu texte complet, accompagné de notes. Dans une dernière partie, le P. Parent montre le secret confirmé dans le passé par les faits, et conjecture, pour l'avenir de la France, de grands malheurs, l'intervention divine et enfin le triomphe final. Ces conjectures seront contestées, tant l'heure présente paraît sombre ! L'auteur n'a pas l'*Imprimatur* épiscopal, et il donne les raisons pour lesquelles il ne pouvait décemment le demander à qui de droit. Seront-elles admises par tous les lecteurs ? Nous nous permettons d'en douter.

— Une autre brochure du même religieux et qui porte le même titre que la précédente est l'abrégé de celle-ci. C'est le texte authentique, sans l'accompagnement de certaines notes doctrinales et de quelques discussions (Paris, Martocq, in-16 de 48 p., 0 fr. 30). Finissons par la *Lettre du R. P. Parent à l'auteur du « Grand Coup », M. l'abbé Combe, curé de Dion (Allier)*. (S. l. n. d., in-16 de 20 p.), où le champion, plus ardent peut-être qu'heureux, de Mélanie, pourfend le cardinal Perraud, les RR. PP. Berthier, Drochon, Pouplard, hostiles, croit-il, à Mélanie et à sa mission. Ces questions exigent une grande somme de calme, de prudence et de tact. — Ajoutons que l'auteur vient d'être frappé de suspense ; ces diverses brochures sont au catalogue des livres prohibés.

— Le n° 31 de *Spelunca* (*Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie* est consacré aux *Recherches spéléologiques dans le Vercors* faites par M. O. Décombaz (Rennes, imp. Fr. Simon ; Paris, au siège de la Société, 44, rue de Lille, in-8 de 22 p., avec 6 plans). « Les recherches effectuées de 1899 à 1900, dit l'auteur (p. 4) et que nous allons résumer ici, comprendront : 1° Sous le titre de : *Çà et là spéléologique*, les renseignements complémentaires se rapportant aux cavités de la vallée de la Bourne décrites dans nos mémoires n°s 13 et 22 (n°s que nous n'avons pas reçus) ; 2° les cavités nouvelles qui, dans le Vercors, tendent à déterminer les divers bassins d'alimentation des

résurgences de cette région. » Tout d'abord, donc, l'auteur complète et rectifie ses indications précédentes sur la Grotte du Pré-Martin, la Bournillonne (ou siphon d'Arbois), la Balme Étrange, la Goule-Noire et la Source du Moulin Marquis, situées dans la vallée de la Bourne (Isère). Il parle ensuite de la Goule-Blanche, également dans la vallée de la Bourne, puis il passe dans la Drôme, où il décrit les Déramats, près Saint-Martin-en-Vercors, le Scialet d'Élise, près Saint-Julien-en-Vercors, la Grotte d'Herbouilly ou des Cheminées, dans le Haut-Vercors, enfin le Scialet de la Scie.

Franche-Comté. — L'ancien bibliothécaire de Besançon, Charles Weiss, qui fut aussi l'un des meilleurs rédacteurs de la *Biographie universelle* de Michaud, a laissé un journal qui n'a été que partiellement conservé. De ce qui reste, M. Léonce Pingaud a extrait des pages fort curieuses publiées d'abord par lui dans les *Annales franc-comtoises*, puis tirées à part sous le titre : *Journal d'un Bisontin pendant l'année 1815* (Besançon, impr. Vve Paul Jacquin, in-8 de 51 p.). « L'auteur, dit M. L. Pingaud dans le court Avant-propos dont il fait précéder sa publication, avait travaillé plusieurs années dans les bureaux de la mairie [de Besançon] ; il y gardait ses entrées et pouvait y recueillir, dès la première heure, des informations de première main. Par son caractère comme par sa situation, Weiss est un témoin bon à interroger et méritant toute confiance. Élevé sous le Directoire, entré dans la vie publique sous l'Empire, il a connu de bonne heure toutes les extrémités de l'anarchie et du despotisme ; doué d'un tempérament calme et fortifié par l'expérience dans son scepticisme natif à l'égard des institutions et des hommes, il s'est facilement rallié en 1814 à un régime qui lui offrait, avec les garanties d'une liberté sage, des promesses de tranquillité et de paix à longue échéance. L'aventure des Cent-Jours, les tentatives de réaction qui l'ont suivie, l'ont à la fois intéressé et troublé, et le jeune bibliothécaire a noté au jour le jour ses impressions sans les traduire autrement que par la constatation fidèle de ce qu'il a vu et entendu malgré lui. » Ce journal commence à la date du 7 mars 1815 et se clôt au 30 décembre suivant. Il s'éclaire d'un certain nombre de notes empruntées le plus souvent au Journal manuscrit de Baverel, qui se trouve à la Bibliothèque de Besançon et qu'il ne serait peut-être pas inutile de publier également. — Entre autres détails particuliers qui donnent aux notes de Ch. Weiss un arrière-goût de livre de raison, nous relevons ce fait que les 16 et 18 avril 1815, le froid fut très vif à Besançon. « Le thermomètre était à la glace. » Au point de vue de la température, ces dates ne rappellent que trop bien celles correspondantes de la présente année.

— Des mêmes *Annales franc-comtoises*, M. l'abbé Auguste Rossignot a tiré à part son travail sur *le Général comte Donzelot* (*1764-1843*) (Besançon, impr. Vve P. Jacquin, in-8 de 47 p., avec portrait). Né à Mamirolle, village situé près de Besançon, le 6 janvier 1764, François-Xavier Donzelot s'enrôlait en 1783 dans le régiment de Royal-Marine infanterie, pour obtenir, trois ans plus tard, son congé anticipé. Mais en 1792, il reprenait du service, d'abord comme adjoint aux adjudants généraux de l'armée du Nord, puis, presque aussitôt, comme sous-lieutenant au 21e régiment de cavalerie. Il fit successivement les campagnes de Belgique, d'Égypte, d'Italie, montant toujours en grade. En décembre 1807, il était général de division, et un mois plus tard il occupait le poste de gouverneur des îles ioniennes. Après la première abdication de Napoléon, il fut bien traité par Louis XVIII ; mais l'Empereur, à son retour de l'île d'Elbe, le retrouva sous ses aigles. Il était à Waterloo. La Restauration le nomma inspecteur général d'infanterie,

puis gouverneur de la Martinique. Retraité en 1832, à l'âge de 68 ans, il se fixa à Ville-Évrard, où il mourut à près de 80 ans, le 11 juin 1843. Telle fut cette figure militaire, un peu oubliée de nos jours, et sur laquelle M. l'abbé Rossignot vient très heureusement d'attirer l'attention.

— A plusieurs reprises, nous avons signalé ici même certaines brochures de M. E. Fournier, ayant trait à ses recherches spéléologiques et géologiques en Franche-Comté. Nous avons aujourd'hui à mentionner, du même auteur, une *Étude sur les sources, les résurgences et les nappes aquifères du Jura franc-comtois* (Paris, Béranger, in-8 de 55 p., avec 31 fig. Extr. du *Bulletin des services de la carte géologique de la France et des topographies souterraines*). « Pour les départements du Doubs et du Jura, dont l'étude hydrologique nous a été confiée, dit M. Fournier, nous n'avons pas eu à examiner moins de 90 projets d'alimentation, depuis le mois de mai 1901. Nous avons pu ainsi recueillir, dans l'examen de ces divers projets, une foule d'observations que nous nous proposons d'exposer dans le présent travail...» Cette étude, d'un intérêt considérable non seulement au point de vue de la géologie, mais aussi — et nous dirions volontiers surtout — de l'hygiène, devrait être entre les mains de toutes les municipalités de la région soucieuses d'assurer à leurs administrés une bonne alimentation d'eau. Les indications, appuyées de preuves, que donne M. Fournier, sont le résultat de recherches patientes et sagaces pour lesquelles il ne saurait être trop remercié. Mais la masse lui en saura-t-elle simplement gré? Gênée dans ses fâcheuses habitudes de jeter dans les abîmes les cadavres des bêtes mortes, qui empoisonnent ainsi les sources grandes et petites, ou combattue dans son ignorance des règles les plus élémentaires de l'hygiène, peut-être sera-t-elle bien près de considérer le savant comme un ennemi : cela s'est déjà vu.

Ile-de-France. — M. l'abbé V. Carrière vient de publier les *Rôle et taxes des fiefs de l'arrière-ban de Provins en 1587* (Paris, A. Picard et fils, in-8 de 62 p. Extr. du *Bulletin de la Conférence d'histoire et d'archéologie du diocèse de Meaux*), c'est-à-dire la liste des fiefs de ce bailliage, le nom des propriétaires, l'indication de leur revenu annuel et le montant de la taxe. C'est un document très intéressant pour l'histoire de Provins. L'auteur, qui s'est livré à de longues recherches dans nos grands dépôts publics, fait preuve d'une érudition très sûre, conforme aux meilleures méthodes. Des tables bien dressées rendent facile la consultation de cette savante plaquette. Une Introduction sur *le Rétablissement et l'étendue de ce bailliage au* XVI*e siècle* complète fort heureusement la publication.

Languedoc. — M. l'abbé C. Nicolas, curé-doyen de Saint-Gilles-du-Gard, consacre ses loisirs pastoraux à l'histoire de son antique et remarquable église. Aujourd'hui nous présentons deux nouvelles brochures de cet ecclésiastique ; en premier lieu : *Le Manuscrit de Jean Raybaud à Aix* (Nîmes, Chastanier, in-8 de 16 p.). Ce ms., précieux pour l'histoire locale, a pour titre : *L'Histoire des grands prieurs et du prieuré de Saint-Gilles*. Après l'avoir décrit, M. Nicolas nous fait connaître l'auteur et son volumineux ouvrage, qu'il se propose de publier, l'origine de l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, celle du grand prieuré de Saint-Gilles, enfin, d'après Raybaud, la liste des grand prieurs de Saint-Gilles, de 1101 à 1751. Contre les auteurs de *l'Histoire générale du Languedoc* il soutient et prouve que la fondation de l'ordre de l'Hôpital à Saint-Gilles fut l'œuvre de Géraud, patriarche de ce grand ordre. — Le deuxième opuscule renferme les *Notes de M. Delmas sur l'église de Saint-Gilles, 1843*, publiées par M. l'abbé Nicolas (Nîmes, Chastanier, in-8 de 31 p.). Ce ms. a pour objet « les travaux de

restauration et de conservation de l'église de Saint-Gilles. » Il jette un nouveau jour sur l'histoire archéologique de cette église. Ainsi la publication, avec les notes qui l'accompagnent, complète le travail du même auteur : *Construction et réparation de l'église de Saint-Gilles* (1900).

LYONNAIS. — Nous donnons plus haut (p. 461-462) une notice nécrologique sur Aimé Vingtrinier. L'écrivain lyonnais si connu et si apprécié a eu juste le temps, avant de disparaître, d'avoir connaissance de la brochure qui lui a été consacrée par M. E. Berlot-Francdouaire (Pierre Virès) : *Une Vie. Aimé Vingtrinier, notes et souvenirs* (Lyon, A. Rey, in-8 de 99 p., avec 4 planches, dont 2 portraits). La notice précitée, courte nécessairement, ne saurait donner qu'une idée rapide de ce que fut Aimé Vingtrinier ; aussi les amis, nombreux, de l'infatigable travailleur feront-ils bien de lire l'intéressante et très vivante biographie que nous avons plaisir à signaler ici et dont voici les divisions : *Jeunesse aux champs. — Premiers Débuts. — La Société lyonnaise. — La Bibliothèque Coste. La « Revue du Lyonnais. » — La Société littéraire, historique et archéologique. — La Grande Bibliothèque. — Recherches historiques. — Le Portrait de Jacques Martin. Le Buste de Millefaut. Une Fête de famille. — L'Œuvre d'Aimé Vingtrinier*. Sous ce dernier titre, l'auteur a classé, par ordre de matières (histoire, archéologie et voyages, poésies, romans, fantaisies et nouvelles, théâtre, éducation, beaux-arts, bibliographie et biographie) les travaux vraiment encyclopédiques de Vingtrinier. Excellent travail, imprimé avec un goût exquis par la maison Rey.

— Dans un opuscule intitulé : *Après dix-sept ans de pratique. Le Progrès dans les sulfatages* (Villefranche, in-8 de 12 p.), M. Vermorel passe en revue les principaux moyens successivement préconisés pour combattre les maladies cryptogamiques de la vigne. Il donne les modes de préparation au vignoble et indique les compositions offertes par le commerce. Ces dernières présentent sans doute plus de régularité dans les dosages à moins qu'elles n'émanent d'industriels peu scrupuleux.

MAINE. — M. le Dr Candé étudie, à l'aide de quelques documents des archives de la Sarthe, *Raillon*, petit hameau près du Lude, *son prieuré, son hospice, sa léproserie et sa foire* et *le Prieuré de saint-Vincent du Lude*, fondé au XIIe siècle par les moines de Saint-Aubin (Laval, Goupil, gr. in-8 de 24 p.). L'auteur fait preuve, dans ce travail, sinon d'une grande habitude des actes du moyen âge, du moins de sûreté d'information, de patience et d'exactitude.

NORMANDIE. — Que veut dire ce titre : *Le Secret de la Maison d'Osé*, par M. le vicomte du Motay (Alençon, Impr. alençonnaise, in-8 de 39 p., avec 11 grav.) ? Ce secret, c'est l'histoire du vieux manoir restée obscure jusqu'à ce jour. M. le vicomte du Motay a retrouvé les noms de ses propriétaires successifs. Au moment de la guerre de Cent ans, il appartenait à Jehan du Mesnil, l'un des quatre échevins qui livrèrent au duc d'Alençon, Jean II, les portes de la cité normande et la délivrèrent ainsi de la domination anglaise. En écrivant cette brochure, l'auteur a fait acte de bon patriote : il a motivé l'acquisition récemment faite par la municipalité d'une construction qui n'est pas seulement un spécimen intéressant de l'architecture du XIVe siècle, mais a été le témoin d'un fait glorieux pour les annales de la ville d'Alençon.

PROVENCE. — Nous souhaitons la bienvenue au dix-huitième printemps de l'*Almanach des saints de Provence pour l'année 1905*, contenant le calendrier

romain et le calendrier provençal (Marseille, Imprimerie marseillaise, in-16 de 64 p.). Il est toujours dressé selon le même modèle dont nous avons déjà parlé plusieurs fois à nos lecteurs. Ce nouvel almanach donne une notice biographique sur saint Guillaume, prieur du Calme; saint Bénézet, le fameux constructeur du pont d'Avignon, dont de belles ruines subsistent toujours; de saint Pierre de Castelnau, martyr du fanatisme albigeois; du B. Bertrand de Garrigue, compagnon de saint Dominique et d'origine drômoise, étant né à Bouchet (Drôme); le B. Fouquet, qui tenta d'apaiser les luttes albigeoises, comme évêque de Toulouse; saint Bernard Chabert, évêque d'Embrun; saint Jean de Matha, natif de Barcelonnette et fondateur de l'ordre des trinitaires pour la rédemption des captifs; le B. Didier, évêque de Die, etc. Toutes ces notices sont courtes et reposent sur une sérieuse documentation.

ANGLETERRE. — La Faculté des lettres du « Collège universitaire » de Liverpool publie tous les ans, sous le titre : *Otia Merseiana* (Liverpool est sur la Mersey), un volume d'études dues à ses professeurs. Le tome III, qui vient de paraître pour 1903 (London, Longmans, in-8 de 53 p.), contient les articles suivants : Woodward : *The Letters of Guarino da Verona;* — Sephton : *Notes on a Lancashire dialect;* — Ch. Bonnier : *Une Histoire de brigands;* cet article, écrit en français, est formé par l'édition critique d'un ancien poème français, le poème des Vœux du Paon, par Brisebarre, qui se rattache au célèbre roman d'Alexandre; — Kuno Meyer : *Stories and Songs from Irish Manuscripts*. M. K. Meyer, pour qui vient d'être fondée une chaire de philologie celtique à Liverpool, continue sous ce titre général une série commencée dans les deux précédents volumes : c'est une histoire du roi irlandais Eochaid, qui a des oreilles de cheval et dont l'infirmité est révélée de la même façon que celle du roi Midas. En somme, c'est le conte de Midas transporté en Irlande. Le texte édité par M. K. Meyer est tiré d'un manuscrit du xe siècle, et accompagné d'une traduction en langue anglaise. — Le recueil des *Otia Merseiana* est, comme on voit, instructif à bien des égards pour les philologues.

BELGIQUE. — Souhaitons la bienvenue à la *Revue des bibliothèques et archives de Belgique*. Ce nouveau périodique a déjà publié deux livraisons. « Nous voulons, déclare la direction, donner aux bibliothécaires, aux archivistes et aux travailleurs de notre pays, un organe de publicité où ils soient rapidement informés de tout ce qui intéresse leur profession, la vie et l'histoire de nos bibliothèques et de nos archives... Nous ne négligerons pas ce qui peut intéresser nos lecteurs dans le mouvement des bibliothèques de l'étranger... Notre revue compte accorder une attention spéciale aux questions de méthode, de bibliothéconomie, de technique... La revue paraîtra tous les deux mois, en fascicules de trois feuilles. Outre les articles de fond, il y aura des comptes rendus bibliographiques de tous les ouvrages et de tous les articles des revues du pays et de l'étranger rentrant dans le cadre que nous avons tracé. » Dans les deux numéros parus (janvier-février et mars-avril 1903), nous remarquons, entre autres articles : *Le Cabinet des médailles de l'État à la Bibliothèque royale de Belgique*, par M. F. Alvin; — *Les Archives générales du royaume à Bruxelles. Tableau synoptique des archives*, par MM. E. Laloire et E. Lefèvre; — *Le IIIe centenaire de la Bibliothèque Bodléienne*, par M. L. Stainier; — *Les Archives des prieurés de Val Saint-Martin, à Louvain, et de Trône-Notre-Dame, près de Grobbendonck*, par M. H. Nélis; — *La Gravure primitive et les Peintres de l'École tournaisienne*, par M. R. van Bastelaer; — *Ce que l'on trouve dans les reliures des anciens*

registres, par M. J. Vannérus ; — *Pierre Caron, relieur gantois du* XVI*e siècle*, par M. A. Delstanche. — (Rédaction et administration : M. L. Stainier, attaché à la Bibliotèque royale de Belgique, 20, Grand'Place, Mont-Saint-Guibert, Belgique). — Prix de l'abonnement annuel : Belgique, 6 fr. ; Union postale, 10 fr.

— Les duchés de Limbourg et de Luxembourg, bien que faisant partie des Pays-Bas autrichiens, ressortissaient encore, en 1781, à la nonciature de Cologne. Joseph II voulut, puisqu'il y avait un nonce à Bruxelles, que ses deux provinces ne reconnussent plus d'autre juridiction que celle de ce nonce. M. l'abbé Cauchie a trouvé quelques documents relatifs à cette affaire. Il les qualifie lui-même de minimes, ce à quoi personne ne contredira, et il les annexe à un petit mémoire intitulé : *L'Extension de la juridiction du nonce de Bruxelles aux duchés de Limbourg et de Luxembourg en 1781*. Bruxelles, Imbreghts, in-8 de 19 p. Extr. du tome LXXII des *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*).

— L'abbé *Thomas Bouquillon*, né à Warneton en 1840, avait été professeur à l'Université catholique de Lille, et quand il est mort à Bruxelles, au mois de novembre dernier, il était doyen de la Faculté de théologie à l'Université catholique de Washington. M. le chanoine Rommel a consacré une notice biographique au savant théologien qu'était le docteur Bouquillon, et il a fait suivre cette notice d'une bibliographie, qui n'a pas moins de 69 numéros, du professeur de Washington. Le tout vient de paraître à Bruxelles (Société belge de librairie, in-8 de 79 p. — Prix : 1 fr.).

ITALIE. — La maison Ottavi frères, de Casalmonferrato, publiera chaque trimestre une série de « Tables bibliographiques » concernant l'agriculture. Là seront notés les ouvrages ou les articles du genre insérés dans les périodiques les plus importants de l'Italie, de la France, de l'Allemagne, etc. La *Revue de bibliographie agricole*, dirigée par M. E. Ottavi, avec le concours de MM. Dewitz, A. Marescalchi et V. Vermorel, sera imprimée au seul recto des feuilles pour que les abonnés, s'ils le désirent, puissent couper les notices bibliographiques et les coller sur fiches par ordre alphabétique des noms d'auteur ou par ordre de matières. Pour l'Union postale, le prix de l'abonnement annuel est de 12 fr. ; mais la publication ne commencera que quand les cent premiers abonnements seront souscrits. Chaque abonné recevra à la fin de l'année, au prix réduit de 3 fr. au lieu de 5, l'ouvrage de M. V. Vermorel intitulé : *Répertoire bibliographique des sciences agricoles établi d'après la classification décimale*.

ROUMANIE. — *La Roumanie moderne comme facteur de la civilisation* (Paris, Laveur, in-8 de 56 p.) est une conférence faite par M. A.-C. Stourdza au profit des victimes de la Martinique, à la salle de la Société des agriculteurs de France, rue d'Athènes. On n'y cherchera pas autre chose que ce qu'a voulu y mettre l'auteur : une esquisse de l'histoire contemporaine de la Roumanie depuis 1821, et puis un inventaire sommaire des ressources morales, intellectuelles, financières et commerciales du royaume moldo-valaque. Telle qu'elle est, cette plaquette est intéressante et instructive.

SUISSE. — Au moment où Rome semble disposée à élever sur les autels le P. Passerat, religieux rédemptoriste, dont le passage en Suisse a laissé en ce pays un grand souvenir, M. J. Genoud a jugé qu'il serait opportun de rappeler aux catholiques suisses ce que fut celui que, demain peut-être, ils seront appelés à honorer. L'auteur a réalisé sa pensée en une courte et populaire biographie, à laquelle il a donné pour titre : *Le R. P. Passerat et son œuvre en Suisse* (Fribourg, impr.-librairie catholique suisse, in-8 de

62 p.). Cette biographie n'intéressera pas seuls les Grisons, les Valaisans et les Fribourgeois, pour lesquels elle a été surtout écrite, mais encore les Français, dont le P. Passerat était le compatriote ; il est né à Joinville en Champagne, le 30 avril 1772.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *De la Connaissance de Dieu*, par A. Gratry (2 vol. in-12, Téqui). — *Précis de la doctrine chrétienne*, par l'abbé Servais. *T. II. Le Dogme* (in-8, Namur, Delvaux). — *Le Catéchiste expliquant la doctrine catholique ;* trad. de l'anglais de G. E. Howe, par l'abbé J. Debreyne, 1re partie (in-8, Bloud). — *Institutiones theologiae dogmaticae specialis*, auctore Fr. J. Lottini (in-8, Lethielleux). — *Introductio ad sacram theologiam seu de veritate catholicae fidei*, auctore Fr. J. Lottini (in-12 carré, Lethielleux). — *L'Immaculée Conception. Courte histoire d'un dogme*, par le R. P. X.-M. Le Bachelet (2 vol. in-12, Bloud). — *Les Sacrements de l'Église catholique exposés dogmatiquement, à l'usage des prêtres dans le ministère*, par le Dr N. Gihr, trad. de l'allemand par l'abbé P. Mazoyer (4 vol. in-8, Lethielleux). — *Abrégé de l'Évangile médité pour toute l'année*, par l'abbé F. Durand (4 vol. in-12, Bloud). — *Les Épîtres et les évangiles des dimanches, des principales fêtes de l'année et de tous les jours de carême*, par l'abbé S.-M. Mosnier (in-18, Lethielleux). — *Jésus au Calvaire*, par l'abbé Perdrau (in-18, Bloud). — *Les Indulgences, leur origine, leur nature, leur développement*, par le R. P. A.-M. Lépicier (2 vol. in-12, Lethielleux). — *Les Principes, ou Essai sur le problème des destinées de l'homme*, par l'abbé G. Frémont (in-8, Bloud). — *Conférences familières à des jeunes gens*, ouvrage publié par le vicomte de X..., d'après des notes inédites, classées et recueillies au cours de conférences intimes du R. P. Lacordaire (in-12, Lethielleux). — *Les Devoirs des hommes envers les femmes*, par l'abbé de Gibergues (in-12, Poussielgue). — *Lectures pieuses sur le Sacré-Cœur de Jésus, modèle des vertus*, par P. Gœdert (petit in-18, Lethielleux). — *Mois de Marie. La Doctrine catholique sur la Bienheureuse Mère de Dieu, la Très Sainte Vierge Marie*, par J. Ribet (in-12 carré, Poussielgue). — *Méditations pour les chrétiennes*, par l'abbé Pille (4 vol. in-12, Lethielleux). — *La Confession et la Communion des religieux et des religieuses*, par l'abbé P. Lejeune (in-12, Lethielleux). — *Manuel pour la confession et la communion, à l'usage des enfants et des jeunes gens*, par l'abbé P. Lejeune (petit in-18, Lethielleux). — *Manuel pour la confession et la communion à l'usage des jeunes filles*, par l'abbé P. Lejeune (petit in-12, Lethielleux). — *L'Ame religieuse, temple de Dieu ; retraite de consécration ou d'anniversaire*, par O. Lefranc (in-12, Lethielleux). — *Un Ouvrage de piété inconnu de la grande Mademoiselle*, par E. Rodocanachi (in-32, Émile Paul). — *Le P. Jean de Cronstadt, archiprêtre de l'Église russe. I. Son ascétisme, sa morale. « Ma vie en Jésus-Christ »*, par Dom A. Staerk (in-12, Lethielleux). — *Au Clergé. La Destruction de l'enfer et sa restauration*, par le Cte L. Tolstoï ; trad. par J.-W. Bienstock et P. Birukov (in-12, Stock). — *La Protection légale des employés de commerce*, par H. Bezançon (gr. in-8, Rousseau). — *Compendium philosophiae scholasticae ad mentem S. Thomae Aquinatis*, auctore Fr. J. Lottini (2 vol. in-12 carré, Lethielleux). — *Les Limites du connaissable. La Vie et les phénomènes naturels*, par F. Le Dantec (in-8, Alcan). — *La Science et l'art dans la philosophie*, par le Dr Frédault (petit in-8, Baillière). — *Essai de classification naturelle des caractères*, par C. Ribéry (in-8, Alcan). — *Le Mensonge, étude de psycho-sociologie pathologique et normale*, par G.-L. Duprat (in-12, Alcan). — *Nos enfants. Lettres d'un jésuite proscrit par la loi de 1901 à un jeune professeur* (in-12, Téqui). — *Les Grands Philosophes. Aristote*, par C. Piat (in-8, Alcan). — *La Lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés*, par J.-L. de Là-

nessan (in-8, cartonné, Alcan). — *Études complémentaires de représentation politique vraie*, par S. de la Chapelle (in-12, Pichon). — *Les Primitifs, étude d'ethnologie comparée*, par E. Reclus (in-12, Schleicher). — *L'Aluminium, ses propriétés, ses applications*, par P. Moissonnier (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons de mécanique élémentaire*, par P. Appel et J. Chappuis (in-12, Gauthier-Villars). — *Traité de technologie mécanique métallurgique*, par A. Ledebur; trad. par G. Humbert (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Le Chauffeur-mécanicien*, par M. Coudert (in-12, Garnier). — *La Chimie dans l'industrie, dans la vie et dans la nature*, par A. Perret (in-12, Schleicher). — *Instructions météorologiques*, par A. Angot (in-8, Gauthier-Villars). — *La Prospection des mines et leur mise en valeur*, par M. Lecomte-Denis (gr. in-8, Schleicher) — *Engrais*, par C.-V. Garola (in-12, Baillière). — *Des Principes de la guerre. Conférences faites à l'École supérieure de guerre*, par F. Foch (in-8, Berger-Levrault). — *Donatello*, von A. G. Meyer (Leipzig, Delhagen und Klafing). — *Cantus mariales*, auctore J. Pothier (in-12, carré, Poussielgue). — *Les Principaux Chants liturgiques du chœur et des fidèles. Plain-Chant grégorien traditionnel d'après les manuscrits. Notation musicale*, par A. Gastoué (in-12, Poussielgue). — *Étude sur le dialecte éolien*, par C. Lambert (Dijon, Nourry; Paris, Rousseau). — *Dizionario Cesariano (de Bello Gallico; de Bello civili)*, da M. Chico e G. Ferrari (petit in-8, Torino, Loescher). — *Les Transformations de la langue française perdant la deuxième moitié du* XVIII*e siècle (1740-1789)*, par F. Gohin (in-8, Belin). — *Jamais*, par C. Reculoux (in-12, Lemerre). — *Idéal et réalisme*, par J.-B. Dagher (in-12, Messein). — *Rêves et réalités*, par J. Froger (in-12, Vanier). — *Dans le monde. Comédies de salon*, par M*me* de Jourville (in-12, Perrin). — *Les Chapons*, par Gyp (in-12, Juven). — *L'Inutile Effort*, par E. Rod (in-12, Perrin). — *Sappho de Lesbos*, par M. Morel (in-12, Perrin). — *Oh! les hommes (Journal d'une vieille fille)*, par J. Pravieux (in-18, Plon-Nourrit). — *Le Roseau de fer*, par H. Duvernois (in-12, Flammarion). — *L'Ame du pays, mœurs comtoises*, par G. Riat (in-12, Juven). — *Œuvres complètes* du comte L. Tolstoï. T. VI; trad. de J. W. Bienstock (in-18, Stock). — *Le Roman d'une enfant trouvée*, par F. Chapiseau (in-16, Dujarric). — *Idylles brisées*, par T. Orzesko; trad. du polonais par V. de Zabiello (in-16, Dujarric). — *Le Nègre de Paris*, par R. Gineste (in-16, Dujarric). — *Le Tout-Pourri*, par O. Seylor (Diraison) (in-12, Paris, l'auteur). — *Huguette de Chaumelis*, par E. Fyot (in-12, Dijon, imp. Jobard). — *L'Invisible Main*, par J. de Coulomb (in-12, Henri Gautier). — *Quo Vadimus. Histoire des temps prochains*, par R.-F. Géris (in-12, Beauchesne). — *Les Idées de Matutinaud*, par l'abbé E. Duplessy (petit in-8, Téqui). — *Lettres de Madame Rolland, 1780-1795*, publiées par C. Perroud (2 vol. in-4, Impr. nationale; Leroux). — *Les Esprits directeurs de la pensée française du moyen âge à la Révolution*, par T. Suran (in-12, Schleicher). — *Le Théâtre français au moyen âge*, par J. Mortensen; trad. du suédois par E. Philipot (in-12, A. Picard et fils). — *I Significati reconditi della Commedia di Dante e il suo fine supremo*, da F. Flamini (in-12, Livorno, Giusti). — *La Littérature arabe*, par C. Huart (petit in-8, Colin). — *Un Bagne russe (île de Sakhaline)*, par P. Labbé (in-12, Hachette). — *A travers la Tripolitaine*, par M. de Mathuisieulx (in-12, Hachette). — *L'Afrique nouvelle. Essai sur l'État civilisateur dans les pays neufs et sur la fondation, l'organisation et le gouvernement de l'État indépendant du Congo*, par E. Deschamps (in-8, cart., Hachette). — *Les Missions catholiques françaises au* XIX*e siècle*, publiées sous la direction du P. J.-B. Piolet. VI. *Missions d'Amérique* (gr. in-4, Colin). — *Précis des institutions publiques de la Grèce et de Rome anciennes*, par l'abbé A. Boxler (in-12, Lecoffre). — *La Civilisation païenne et la Politique*, par P.

Reynaud (in-12, Perrin). — *L'Ancien Clergé de France*, par l'abbé Sicard. III. *Les Évêques pendant la Révolution. De l'exil au Concordat* (in-8, Lecoffre). — *Les Saints. Saint Victrice, évêque de Rouen*, par E. Vacandard (in-12, Lecoffre). — *Les Saints. Sainte Hildegarde (1098-1179)*, par P. Franche (in-12, Lecoffre). — *Les Saints. La Bienheureuse Marie de l'Incarnation, Madame Acarie*, par E. de Broglie (in-12, Lecoffre). — *Vie de Mgr Besson, évêque de Nîmes, Uzès et Alais, 1821-1888*, par l'abbé Louis Bascoul (2 vol. in-8, Sueur-Charruey). — *Le Saint Empire. Du Couronnement de Charlemagne au sacre de Napoléon*, par J. Birot (in-12, Lecoffre). — *Souvenirs sur Madame de Maintenon. Les Cahiers de Mlle d'Aumale*, par le comte d'Haussonville et G. Hanotaux (in-8, Calmann-Lévy). — *Correspondance inédite de La Fayette. Lettres de prison. Lettres d'exil, précédée d'une étude psychologique*, par J. Thomas (in-8, Delagrave).— *Mémoire sur ma détention au Temple (1797-1799)*, par F.-F. de Rémusat, publié pour la Société d'histoire contemporaine, avec Introduction, notes et documents inédits, par V. Pierre (in-8, A. Picard et fils). — *Un joyeux Souverain. Le Roi Jérôme, frère de Napoléon (1784-1860)*, par J. Turquan (in-12, Taillandier). — *En pénitence chez les jésuites. Correspondance d'un lycéen*, par P. Ker (in-12, Retaux). — *La Société française pendant le Consulat. La Renaissance de la France*, par G. Stenger (in-12, Perrin). — *Campagne de l'empereur Napoléon en Espagne (1808-1809)*, par le Cant Balagny. T. II (in-8, Berger-Levrault). — *Mémoires de Langeron, général d'infanterie dans l'armée russe. Campagnes de 1812, 1813, 1814*, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par L.-G. F. (in-8, A. Picard et fils). — *L'Instruction de l'armée française de 1815 à 1902*, par le Gal Jourdy (in-12, Alcan). — *Dos d'âne (Extraits du journal de Jean Fleury), Scènes de la vie militaire au Tonkin*, par L. Boulé (in-12, Lemerre). — *L'Expansion de la nationalité française*, par J. Novicow (in-12, Colin). — *Le Relèvement national. L'Esprit moderne*, par E. Pierret (in-12, Perrin). — *Pour le régime parlementaire*, par F. Moreau (in-8, Fontemoing). — *En Exil. Les Congrégations françaises hors de France*, par J. Thirion (in-12, Béduchaud). — *La Tolérance protestante*, par E. Camut (in-8, Bloud). — *Le Cas Hartmann. De soldat à ministre*, par G. Clémenceau (in-12, Cornély). — *Mes Souvenirs*. III. *L'Unité de l'Italie et l'unité de l'Allemagne*, par le comte de Reiset (gr. in-8, Plon-Nourrit). — *La Prusse et la Révolution de 1848*, par P. Matter (in-12, Alcan). — *La Religion dans la société aux États-Unis*, par H. Bargy (in-12, Colin). — *Les Ancêtres de Louise de la Vallière. Généalogie de la maison de la Baume Le Blanc*, par E. Le Brun (in-4, Champion). — *Frédéric Ozanam*, par B. Faulquier (in-12, Béduchaud). — *Les Médailleurs français du* XVIe *siècle au milieu du* XVIIe, par F. Mazerolle (2 vol. in-4, Leroux). — *Amateurs et voleurs de livres*, par A. Cim (in-16, Daragon). — *Les Livres ornés et illustrés en couleurs, depuis le* XVe *siècle, en France et en Angleterre, avec une bibliographie*, par R. Pingrenon (in-16, Daragon).

VISBNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

PHILOSOPHIE DU DROIT. — 1. *Cours de théorie générale du droit*, par N. M. KORKOUNOV ; trad. par M. J. TCHERNOFF. Paris, Giard et Brière, 1903, in-8 de XIII-545 p., 10 fr.

HISTOIRE DU DROIT. — 2. *Précis de droit égyptien comparé aux autres droits de l'antiquité*, par E. REVILLOUT. Paris, Giard et Brière, 1903, 2 vol. in-8 de XXIII-561 p., 25 fr. — 3. *La Condition de la femme dans les diverses races et civilisations*, par CHARLES LETOURNEAU, avec une notice biographique par G. Papillault. Paris, Giard et Brière, 1903, in-8 de XVI-509 p., 9 fr.

DROIT CIVIL. — 4. *Supplément aux Principes de droit civil français de François Laurent*, par LÉON SIVILLE. Tomes IV et V. Paris, Chevallier-Marescq, 1902, 2 vol. in-8 de 531 et 505 p., 18 fr.

ORGANISATION JUDICIAIRE. PROCÉDURE. ENREGISTREMENT. — 5. *La Cour de cassation. Traité de ses attributions, de sa compétence et de la procédure observée en matière civile*, par ERNEST FAYE. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, gr. in-8 de 728 p., 12 fr. — 6. *Traité de droit fiscal*, par ALBERT WAHL. Tomes I et II. *Enregistrement*. Paris, Chevalier-Marescq, 1902, 2 vol. gr. in-8 de XX-628 et 869 p., 25 fr.

DROIT COMMERCIAL ET INDUSTRIEL. — 7. *La Loi du 9 juillet 1902 et les actions de priorité*, par CONSTANTIN MARÉCHAL. Paris, Chevalier-Marescq, 1903, in-8 de 51 p., 2 fr. — 8. *La Protection légale des employés de commerce*, par HECTOR BEZANÇON. Paris, Rousseau, 1903, gr. in-8 de 284 p., 3 fr. — 9. *Manuel de la propriété industrielle et commerciale*, par ALFRED LAMBERT. Paris, Giard et Brière, 1903, in-12 de 252 p., 3 fr.

DROIT RURAL. — 10. *Des Accidents agricoles (loi du 30 juin 1899)*, par LOUBAT. Paris, Chevalier-Marescq, 1902, in-8 de 406 p., 10 fr. — 11. *Manuel pratique à l'usage des fondateurs et administrateurs des caisses rurales*, par LOUIS DURAND. 5e éd. revue et corrigée. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 152 p., 1 fr.

DROIT PUBLIC ET CONSTITUTIONNEL. — 12. *Pour le Régime parlementaire*, par FÉLIX MOREAU. Paris, Fontemoing, 1903, in-8 de 367 p., 5 fr. — 13. *La Réforme parlementaire*, par CHARLES BENOIST. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-12 de XLIX-297 p., 3. fr. 50. — 14. *L'Électorat politique et administratif en Europe, étude de législation comparée*, par OSCAR PYFFEROEN. Paris, Giard et Brière, 1903, in-12 de 370 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Libéralisme*, par ÉMILE FAGUET. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902, in-12 de XVIII-340 p., 3 fr. 50.

PHILOSOPHIE DU DROIT. — 1. — On donne souvent comme une grande innovation un simple changement de mots. Il est de mode aujourd'hui de considérer comme une science surannée et abandonnée ce qu'on appelait autrefois la « philosophie du droit. » Parlez-nous de « théorie générale du droit », de « dogmatique juridique », d' « encyclopédie du droit », à la bonne heure, vous serez ainsi de votre siècle. Au *Polybiblion*, la couverture même de la Revue nous avertit que nous sommes de l'autre siècle; il nous est donc permis de conserver les anciennes rubriques, et nous n'hésitons pas à voir un simple traité de philosophie du droit dans le *Cours de théorie générale du droit* de M. Korkounov, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, dont la traduction est

due à M. Tchernoff, chargé de cours à la Faculté de droit d'Aix. D'après M. Larnaude, professeur à la Faculté de droit de Paris, qui a écrit une préface pour cet ouvrage, la théorie générale du droit prétend vérifier surtout le droit positif au point de vue technique et logique, dégager les principes généraux du droit, en montrer le lien interne, en même temps que déterminer l'essence de l'organisme social, et les ramener aux règles universelles de l'activité humaine dans la société et dans l'État. N'est-ce pas là, exposé un peu vaguement il est vrai, l'objet même de la philosophie du droit ?... Mais, nous dit-on, la grande différence de cette manière de concevoir la synthèse du droit avec celles qui l'ont précédée est dans la méthode. On ne fait plus d'a-priorisme. On compare les différents états juridiques, on fait appel à l'histoire, et c'est de cette comparaison qu'on extrait les catégories juridiques dans lesquelles viennent se ranger l'activité de l'État, celles des groupements qui coexistent avec lui ou lui sont subordonnés et l'activité des individus. C'est à cette méthode expérimentale et réaliste que se rattache M. Korkounov. Or, à quoi se réduit le droit d'après cette méthode ? M. Korkounov le définit simplement « la délimitation des intérêts. » Et quel est son fondement ? Le professeur russe s'en inquiète peu : « Que nous déduisions les règles morales des principes d'utilité, de vérité, d'harmonie, de beauté, de pitié, d'amour ou d'un sentiment inné, indépendant de la moralité, peu importe ; quel que soit leur fondement, ces principes, dans leur application pratique, nous serviront de règles pour apprécier nos intérêts, pour distinguer le bien du mal. » Aussi, pour M. Korkounov, le droit n'est qu'un simple phénomène de la vie sociale, phénomène variable, dépendant des conditions de temps et de lieu : « Entre le droit et le non-droit il n'y a pas d'opposition absolue, il n'y a pas de différence radicale, elle n'est que relative. » Assurément, ce n'est pas par l'élévation de sa doctrine que se recommande l'enseignement de M. Korkounov, et il nous est difficile d'y voir autre chose qu'une sorte de positivisme éclectique, puisé dans les systèmes disparates et contradictoires des philosophes ou jurisconsultes allemands dont le professeur russe rappelle les œuvres en tête de chacun de ses chapitres. Nous ne trouvons rien de plus à dire des deux premiers livres, consacrés à la notion du droit et à la recherche des caractères constitutifs des règles juridiques. Le livre III, qui traite des conditions sociales du développement du droit, contient une étude intéressante des principaux organes de l'État et de la combinaison des pouvoirs. Dans le livre IV, l'auteur recherche d'abord quelles sont les sources du droit ; il en distingue trois : la coutume, la jurisprudence et la législation proprement dite. Le rôle du droit coutumier y est fort bien défini. Enfin l'ouvrage se termine par des notions pratiques sur la législation de l'empire russe.

Histoire du droit. — 2. — Nul n'ignore qu'en des temps qui, pour le reste du monde, sont des époques préhistoriques, la vallée du Nil jouissait déjà d'une civilisation très avancée, et que, grâce aux merveilleuses découvertes des égyptologues, grâce à ces stèles, à ces tombeaux, à ces papyrus, qui n'ont plus pour eux de secrets, cette civilisation est aujourd'hui mieux connue que celle d'une antiquité beaucoup moindre. Nous possédons non seulement les lois des Pharaons, mais aussi les ordres de leurs ministres, les actes et les procédures de leurs fonctionnaires, les contrats et les testaments de leurs sujets, et avec un tel ensemble de documents il est possible de reconstituer entièrement le droit qui était en vigueur en Égypte plus de 2 000 ans avant la fondation de Rome. Cette reconstitution, nous espérions la trouver dans le *Précis de droit égyptien* que vient de publier M. E. Revillout, conservateur du Louvre. Malheureusement cet ouvrage ne répond qu'imparfaitement à son titre : s'il atteste une fois de plus l'immense érudition de son auteur, il n'a rien d'un précis et n'est guère accessible aux profanes. C'est moins un traité méthodique de droit qu'une série de dissertations sur les institutions et les mœurs de l'ancienne Égypte d'après des monuments figurés ou des documents écrits, traduits et commentés. En apparence, l'auteur s'est astreint à un certain ordre. Considérant que le Pharaon était le maître de la terre et que tout était organisé en Égypte en vue de l'exploitation du sol, M. Revillout annonce dès le début qu'au rebours de la division des *Institutes*, il traitera d'abord des choses, ensuite des personnes, en troisième lieu des obligations, puis des actions et enfin de l'économie politique. Mais en réalité il marche un peu à l'aventure ; si la première partie, consacrée à l'état des biens, remplit à elle seule les deux tiers de l'ouvrage, c'est qu'elle anticipe souvent sur les autres. Dans cette partie, du moins, les institutions sont présentées suivant un ordre à peu près chronologique : le premier chapitre traite du droit sous l'ancien Empire et sous les Ramessides ; le second expose les changements apportés à l'ancienne législation par le roi Bocchoris et plus tard par Amasis ; le troisième chapitre est consacré à l'époque classique du droit égyptien, époque intermédiaire entre la domination des Persans et la conquête macédonienne, et durant laquelle le droit prit son aspect définitif et se fixa si bien qu'on peut dire que les anciennes coutumes pharaoniques ont continué de régir l'Égypte jusqu'à l'époque actuelle. A la fin du XVIIIe siècle, la commission de savants qui accompagna Bonaparte retrouva encore la propriété du sol divisée, comme sous Sésostris, entre trois sortes de possesseurs : les *fellah* ou paysans, les *moultezim* ou seigneurs et enfin les mosquées. Arrivant à l'état des personnes, M. Revillout s'astreint moins encore qu'avant à l'ordre chronologique ; il constate cependant que le droit

égyptien, comme la plupart des droits antiques, a subi plusieurs fluctuations dans le cours de son histoire. A l'origine, l'homme seul était chef de famille et pouvait succéder, mais il n'exerça jamais sur sa femme et ses enfants une autorité aussi tyrannique que celle du *paterfamilias* romain ; à partir de la réforme inaugurée par Bocchoris, l'influence de la femme devint plus grande que jamais : ce fut alors elle qui gouverna généralement dans le ménage, et l'homme, abaissé comme époux, n'eut plus guère de droit comme père. Les Grecs s'étonnaient et même s'indignaient de cet état de choses, et quand ils devinrent les maîtres de l'Égypte, peu à peu s'établit un régime que M. Revillout compare à celui de notre code civil : le mari reçut sur sa femme un peu d'autorité, du moins au point de vue de la formation des contrats ; le père prit en mains la tutelle de ses jeunes enfants, tant qu'ils étaient incapables de contracter eux-mêmes. Mais, malgré toutes ces restrictions imposées par les conquérants, l'indépendance individuelle, dit M. Révillout, fut toujours plus grande en Égypte que dans aucun pays du monde. L'esclave, comme la femme, comme tout être faible, était aussi mieux protégé en Égypte qu'à Rome ; l'étranger y était accueilli libéralement dans de grandes foires, à la condition seulement de ne pas franchir certaines limites. Enfin les contrats, les obligations, en droit égyptien, n'avaient pas la rigueur du *nexum* romain. L'usure, pratiquée seulement par les étrangers, était un objet d'horreur. « Je n'ai pas prêté à intérêt, moi, » lit-on dans les inscriptions. — On comprend quelle importance présente pour l'histoire du droit la comparaison des anciennes institutions égyptiennes avec celles, bien postérieures, de la Grèce et de Rome. Pour certains jurisconsultes, le droit romain serait né tout entier sur le sol italique et n'aurait rien tiré des législations étrangères. M. Revillout, dans tout le cours de son ouvrage, combat cette thèse. Il soutient, non sans de grandes vraisemblances, que les plus anciennes lois des Romains, celles de Numa, celles des Douze Tables, furent imitées des lois égyptiennes, soit directement, soit par l'intermédiaire de la Grèce, dont les législateurs, comme Solon, s'étaient déjà inspirés des codes pharaoniques.

3. — M. Revillout, au début de l'ouvrage dont nous venons de parler, dit franchement ce qu'il pense d'une certaine science du droit comparé, « sorte de section de l'anthropologie renouvelée des Grecs et philosophant sur l'état prétendu primitif de l'homme. » — « Quand on veut remonter aux origines, la raison exige qu'on s'attache surtout aux faits les plus vieux. Or, c'est précisément le contraire qui se produit pour la nouvelle école. Ce qu'on cherche surtout, ce sont des racontars sur certaines peuplades sauvages actuelles, qui ne sont souvent que des dégénérescences de civilisations plus vieillies. » C'est

de cette nouvelle école qu'était le docteur Charles Letourneau, dont le dernier ouvrage, publié après la mort de l'auteur par M. G. Papillault, *la Condition de la femme dans les diverses races et civilisations*, rentre complètement dans le système scientifique signalé par M. Revillout. Ce système repose sur deux postulats que M. Letourneau rappelle dès le début de son livre : 1° Toutes les civilisations passées ou présentes ont commencé par la barbarie ; 2° les peuplades encore sauvages nous représentent l'état primitif des peuples civilisés. Partant de ces prémices, M. Letourneau décrit, en une série de chapitres, la condition des femmes chez les peuples les plus barbares, en Mélanésie, dans l'archipel de Papouasie, dans l'Afrique centrale, en Polynésie, chez les Peaux-Rouges, chez les Indiens de l'Amérique du Sud, chez les Esquimaux, les Tartares et les Mongols ; il poursuit la même enquête sociologique sur la femme au Japon, en Chine, parmi les populations de races éthiopiennes et berbères ; puis, remontant aux plus anciens âges de l'humanité, il recherche quelle fut la situation sociale des femmes dans l'Égypte ancienne, chez les peuples sémitiques, dans l'Inde brahmanique, en Grèce, à Rome, en Germanie et au moyen âge. La conclusion de toutes ces investigations à travers le monde et l'histoire nous est donnée dans le dernier chapitre, où l'auteur a la prétention d'expliquer comment s'est constitué « le type féminin », depuis la femme primitive, laquelle ne le cédait à l'homme, nous dit-on, sans aucune preuve d'ailleurs, ni en vigueur ni en adresse, jusqu'à la femme actuelle, qui ne devrait son infériorité qu'à sa mauvaise éducation et à notre fausse civilisation. Que servirait de discuter de telles théories ? Mieux vaut seulement répéter avec M. Revillout : « Ce sont là des rêves, et j'admire ceux qui décorent du nom de science des hypothèses de cette nature. »

Droit civil. — 4. — Deux nouveaux volumes du *Supplément aux Principes de droit civil de François Laurent* ont paru en 1902 : ce sont les tomes IV et V ; ils embrassent toutes les matières traitées dans les tomes XI à XXI de Laurent, qui contiennent le commentaire du titre des donations et testaments et de celui des obligations. L'auteur de ce Supplément, M. Léon Siville, a soin de signaler les modifications qui ont été apportées en France à certains articles du code civil depuis la publication de l'ouvrage de F. Laurent. Nous trouvons notamment dans ces volumes le résumé des dispositions des lois françaises du 25 mars 1896, sur la réserve de l'enfant naturel, et du 14 février 1900 sur la quotité disponible entre époux. Mais M. Siville n'a pas donné un commentaire détaillé de ces lois nouvelles.

Organisation judiciaire. Procédure. Enregistrement. — 5. — Il n'a été publié jusqu'ici que très peu d'ouvrages sur *la Cour de cassation*, ses attributions et sa procédure, et l'on peut dire que celui que vient

de faire paraître M. Ernest Faye comble une véritable lacune. Il traite de toutes les matières qui rentrent dans la compétence de la cour suprême au civil. Composé sur un plan très méthodique, annoté des décisions les plus récentes de la jurisprudence, il sera un excellent guide, non seulement pour les magistrats ou les avocats attachés par leurs fonctions à la Cour de cassation elle-même, mais encore pour les avocats, avoués et hommes d'affaires qui ont fréquemment à examiner s'ils doivent ou non conseiller à leurs clients de se pourvoir en cassation. Les attributions de la Cour de cassation ont été d'ailleurs notablement augmentées depuis quelques années. On sait qu'elle a été érigée en conseil supérieur de la magistrature, qu'elle peut prononcer en cette qualité des peines disciplinaires contre tous les magistrats et autoriser le gouvernement à déplacer ceux mêmes qui sont inamovibles. On sait aussi — et ce n'est pas le meilleur présent qu'on lui ait fait — qu'elle est appelée à statuer sur les décisions des juges de paix en matière de revision des listes électorales. « A raison de l'urgence, dit M. Faye, la Cour juge ces pourvois au fur et à mesure qu'ils arrivent et toute affaire cessante. La gratuité est absolue : pas de timbre, pas d'enregistrement, dispense du ministère d'un avocat, pas de consignation d'amende ni même de condamnation contre le demandeur téméraire. Aussi les pourvois affluent-ils, au détriment des autres affaires, notamment dans les années où doivent se produire des élections générales, et cela le plus souvent sans que le demandeur invoque aucune violation de la loi et se préoccupe même de remplir aucune des formalités légales. La plupart se trouvent écartés par des fins de non recevoir. » Au seul point de vue de ces pourvois électoraux, le livre de M. Ernest Faye peut rendre d'excellents services.

6. — Du *Traité de droit fiscal* de M. Albert Wahl nous dirons aussi qu'il comble une lacune, car il a le rare mérite, entre presque tous les ouvrages que l'on possède sur la même matière, d'être un livre lisible. Derrière l'auteur on devine le professeur qui s'est efforcé de parler clairement, élégamment même, et de se mettre toujours à la portée de ses élèves. Mais les cours ont souvent le défaut d'être diffus, prolixes, encombrés de parenthèses. Or, M. Wahl a su aussi éviter ces écueils; en des questions extrêmement compliquées il a réussi à ne rien dire de trop, tout en disant tout le nécessaire. Le droit fiscal, tel qu'on l'entend aujourd'hui, comprend d'abord tout l'ensemble de la législation sur les impôts perçus comme droits d'enregistrement. C'est de beaucoup la partie principale, et elle remplit les deux premiers volumes, dès maintenant publiés, de l'ouvrage du savant professeur de Lille. Le troisième volume, qui reste à paraître, comprendra les autres parties, c'est-à-dire ce qui concerne les droits d'hypothèque, de greffe, de timbre et la taxe sur le revenu des valeurs mobilières. M. Wahl a très

bien vu qu'une étude rationnelle de l'enregistrement ne doit consister ni dans un commentaire des textes, ni dans l'exposé successif des règles applicables à chaque acte et à chaque mutation. L'un et l'autre système aurait l'inconvénient de faire perdre de vue les principes et d'obliger à de constantes répétitions. Bien préférable est la méthode adoptée par le distingué professeur, laquelle consiste à étudier successivement les différents principes de la législation fiscale, dans leur ordre naturel, et à en suivre l'application dans la pratique. Une table alphabétique des matières permet d'ailleurs de trouver sans difficulté toutes les solutions spéciales dont on peut avoir besoin. Notons enfin que M. Wahl ne paraît pas avoir de parti pris en une science où l'on classe volontiers les auteurs en deux catégories opposées, suivant qu'ils se montrent plus ou moins favorables aux prétentions du fisc. Il est bien vrai que l'interprétation des lois fiscales doit être littérale, mais l'esprit de la loi a autant d'importance en cette matière qu'en toute autre, et c'est un principe aussi que toute question douteuse doit être résolue en faveur des contribuables. Le rôle du professeur n'est pas identique d'ailleurs à celui du commentateur ; tout en exposant la loi, il a le droit de l'apprécier, et M. Wahl n'omet pas de signaler les trop nombreux abus qui font de nos lois fiscales les plus dures, les plus iniques parfois, de toutes les législations du monde civilisé.

Droit commercial et industriel. — 7. — *La Loi du 9 juillet 1902*, dont M. Constantin Maréchal publie un bref commentaire, a eu pour but d'autoriser les sociétés anonymes françaises à émettre des actions de priorité. Les actions de ce genre étaient depuis longtemps usitées à l'étranger : elles confèrent à leurs possesseurs certains avantages sur les dividendes ou sur le capital social. Malheureusement cette loi du 9 juillet 1902, qui a passé sans discussion à la Chambre des députés et au Sénat, est si mal rédigée qu'elle laisse incertaines des questions essentielles à son application. A quelles conditions les sociétés déjà existantes peuvent-elles créer des actions de priorité ? Le cas n'étant pas prévu dans les statuts, le consentement de l'unanimité des anciens actionnaires n'est-il pas nécessaire ? Cette question et plusieurs autres ne paraissent pas pouvoir être résolues avec sécurité. C'est pourquoi M. Constantin Maréchal a donné pour conclusion à son travail un projet de refonte de la loi de 1902.

8. — On est presque toujours mécontent des lois que nous font nos législateurs, et néanmoins on ne cesse de leur en réclamer de nouvelles. — Des lois ! des lois ! c'est le cri que nous fait entendre, presque à toutes les pages, M. Hector Bezançon, dans son ouvrage sur *la Protection légale des employés de commerce*. Tout le monde a entendu parler de cette loi qui a obligé les commerçants à mettre des sièges à la disposition des demoiselles de magasin. Or il paraît que cette ordon-

nance aussi galante qu'humanitaire n'est déjà plus suffisante ; il en faudrait une autre pour empêcher les patrons de défendre à leurs demoiselles de s'asseoir. Et puis, de cette loi faite pour les femmes, ce sont les femmes ou du moins les féministes — ne pas confondre — qui se plaignent le plus : plutôt que de laisser asseoir leurs vendeuses, certaines maisons ont préféré les remplacer par des hommes !... Autre question : le travail des enfants et des femmes dans les usines, manufactures, chantiers et ateliers est réglementé par une loi de 1892, à l'exécution de laquelle sont préposés les inspecteurs du travail. On demande que la même réglementation soit étendue aux maisons de commerce. Pour les bazars et grands magasins, cette demande paraît suffisamment motivée ; mais, dans les petites boutiques qui n'ont que quelques employés, la visite de l'inspecteur du travail sera-t-elle bien utile ? Et où s'arrêtera-t-on ? Après les femmes et les enfants, ne faudra-t-il pas protéger aussi les adultes ? M. Hector Bezançon nous indique ce qui a déjà été fait en ce sens, en Allemagne, notamment, terre classique du socialisme d'État. Il rend compte aussi des projets qui ont pour but d'assurer aux employés le repos hebdomadaire. Mais tant qu'on ne voudra pas d'une loi générale prescrivant le repos du dimanche, quel moyen aura-t-on de vérifier si les employés se reposent effectivement ? De toutes les mesures protectrices de ce genre les mieux justifiées et les plus utiles seraient encore celles qui tendraient à garantir la santé et la moralité des jeunes filles et des jeunes gens occupés dans les grandes maisons de commerce : les statistiques établissent que la mortalité est très élevée parmi eux. Plusieurs législations étrangères ont ici devancé la nôtre. M. Bezançon rappelle que les Chambres sont saisies depuis quelques années d'une proposition ayant pour but de rendre applicables à tous les magasins et boutiques les prescriptions de la loi de 1893 sur l'hygiène et la sécurité des ouvriers de l'industrie. Nous souhaitons, avec lui, que cette proposition aboutisse bientôt, sans nous faire beaucoup d'illusions sur son efficacité.

9. — Sous le titre de *Manuel de la propriété industrielle et commerciale*, M. Alfred Lambert a résumé toute la législation concernant les brevets d'invention, les marques de fabrique et de commerce, les dessins et modèles et les secrets de fabrique, la propriété des noms commerciaux, l'usurpation des médailles et récompenses et la concurrence déloyale. Ce petit volume s'adresse aux commerçants et aux industriels plutôt qu'aux professionnels du droit ; il peut cependant servir de complément à des ouvrages plus importants et plus savants, mais aussi plus anciens et qui ne sont pas au courant des lois récentes.

Droit rural. — 10. — En principe, la loi du 9 avril 1898, qui rend le patron responsable des accidents dont ses ouvriers sont victimes,

n'est pas applicable à l'agriculture. Mais une loi du 30 juin 1899 a stipulé que les accidents occasionnés par l'emploi de machines agricoles mues par des moteurs inanimés seraient à la charge de l'exploitant du moteur. M. Loubat, procureur général à Grenoble et auteur d'un ouvrage estimé sur *le Risque professionnel*, vient de commenter cette loi de 1899 dans un nouveau volume intitulé : *Des Accidents agricoles*. Le domaine de l'agriculture n'est pas si bien déterminé qu'on ne puisse se demander, dans certains cas, si tel travail doit être considéré comme agricole ou industriel. La question se pose notamment pour l'horticulteur qui fait commerce de plantes et de fleurs, pour le viticulteur qui achète des vendanges ou des vins et les vend en sus de sa récolte. On admet généralement que les exploitations forestières ne sont pas soumises au risque professionnel, sauf le cas où il y est fait emploi d'explosifs ou de moteurs inanimés. Mais cela n'est vrai que des exploitations établies par le propriétaire lui-même ; le cultivateur qui achète une coupe de bois et se charge de l'abatage et du transport n'agit pas comme agriculteur, mais comme entrepreneur et commerçant ; à ce titre, il est assujetti à la responsabilité attachée aux chantiers et aux entreprises de transport. Tel est, du moins, l'avis de M. Loubat, la jurisprudence étant loin d'être unanime sur cette solution. Quant aux propriétaires qui fabriquent du beurre avec le lait de leurs troupeaux, de l'eau-de-vie avec leurs fruits ou leurs vins, des planches avec les arbres de leurs forêts, M. Loubat propose de les soumettre au risque professionnel lorsque la transformation des produits a une telle extension qu'elle cesse d'être une annexe de la propriété et devient une véritable industrie. Il nous semble que cette distinction est peu rationnelle, car, tant que la transformation ne porte que sur les produits récoltés par le propriétaire, l'industrie n'est jamais qu'un mode d'exploitation de la propriété agricole. M. Loubat ne cache pas son désir de voir le risque professionnel s'étendre peu à peu à l'agriculture. Néanmoins nous devons reconnaître que son commentaire de la loi de 1899 est empreint du meilleur esprit juridique, et c'est, à notre connaissance, l'ouvrage le plus complet et le mieux fait qui existe sur la responsabilité professionnelle de l'agriculteur.

11. — Le *Manuel pratique des caisses rurales* de M. Louis Durand est certainement connu de tous nos lecteurs. C'est le guide indispensable de tous les fondateurs et administrateurs des caisses à responsabilité illimitée dont M. Durand s'est fait en France le zélé et éloquent propagateur. La cinquième édition, qui vient de paraître, se distingue des précédentes en ce qu'elle offre aux nouvelles caisses qui veulent se fonder le choix entre deux formes différentes : celle de droit commun, régie par la loi générale sur les sociétés, et la forme d'exception établie en faveur des syndicats agricoles par la loi du 5 novembre 1894.

Les caisses constituées suivant le second système sont dotées de certains privilèges, qui diminuent leurs frais d'établissement et d'administration ; par contre, les caisses de droit commun jouissent de plus de liberté, soit dans le recrutement de leurs membres, soit dans leurs opérations, qui peuvent n'être pas exclusivement agricoles.

Droit public et constitutionnel. — 12. — *Pour le régime parlementaire !* Il faut du courage, presque même quelque chose de plus, pour oser aujourd'hui écrire un livre sous ce titre. L'auteur, M. Félix Moreau, professeur de droit à Aix, esprit fort distingué d'ailleurs, ne se dissimule pas lui-même que de prendre en ce moment la défense du régime parlementaire, c'est une « hardiesse paradoxale. » Hâtons-nous de dire que, cette défense, il ne la prend qu'en théorie, et que, quand il se trouve en face du « parlementarisme carnavalesque, dément, honteux » auquel sont remises les destinées de la France à l'heure actuelle, il en parle comme tous les hommes sensés et éclairés. Malheureusement, les hommes sensés et éclairés, s'ils sont en majorité en France actuellement, n'ont pas « la majorité dans le Parlement », et par cela seul, malgré toutes les beautés théoriques du système que vante M. Moreau, ils ne comptent pas, leur influence est réduite à zéro. « Le droit n'est pas le nombre », a dit, paraît-il, Victor Hugo, et M. Moreau fait de cette maxime, que M. Prudhomme ne désavouerait pas, l'épigraphe de son livre. Mais j'avoue que cela ne suffit pas pour me consoler. Puisque le droit n'est pas le nombre, indiquez-nous donc, Monsieur, comment votre régime parlementaire doit s'y prendre pour faire prévaloir le droit sur le nombre... Ici nous sommes obligé de constater la déception que nous a causée l'ouvrage de M. Moreau. Il n'a pas de conclusion pratique. « La vraie réforme, dit-il, est celle du régime représentatif. Je n'entreprends pas d'en esquisser le programme, même dans ses grandes lignes. Tel n'est pas l'objet de ce livre, qui a surtout voulu montrer que, le régime représentatif étant mal conformé et mal portant, c'est lui qu'il faut soigner et redresser, au lieu de supprimer le régime parlementaire. » En somme, M. Moreau estime que le mal dont nous souffrons vient moins de la constitution que de la loi électorale. Soit! mais il ne juge pas à propos de nous dire comment cette loi électorale pourrait être réformée ; sa hardiesse ne va pas jusque-là.

13. — M. Charles Benoist va-t-il nous offrir le remède que M. Moreau ne daigne même pas nous faire connaître ? Il nous l'offre, en effet, dès l'introduction de son livre : *La Réforme parlementaire*. Le remède, d'après lui, tient tout entier dans cette courte formule : « Changer en parlementarisme limité et régulier le parlementarisme illimité et arbitraire dont les excès discréditeraient à la fois le régime parlementaire et la République elle-même. » A vrai dire, cette formule ne nous apprendrait pas grand'chose si M. Benoist n'avait pris soin de la développer

et de la commenter. Il explique que la limitation nécessaire du parlementarisme exige au moins cinq modifications à l'état de choses existant. Il demande : 1° que le Président de la République ne soit pas élu par les deux Chambres, mais le soit par un collège plus nombreux, où entreraient les membres des conseils généraux ; 2° que les ministres soient pris en dehors des Chambres ; 3° que le Conseil d'État intervienne dans la préparation de tous les projets de loi ; 4° qu'il soit institué une Cour suprême ayant le pouvoir de déclarer inconstitutionnelles les lois contraires à la Déclaration des droits de l'homme ; 5° que, dans tous les cas où peut se trouver engagée une dépense, l'initiative soit ôtée aux sénateurs et députés et réservée au gouvernement seul. Tout en reconnaissant que ces réformes pourraient avoir quelque effet utile, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'elles laisseraient encore subsister la cause principale des désordres qu'il s'agit de corriger. M. Charles Benoist le dit lui-même quelque part : « La cause des causes du mal étant dans le suffrage inorganique, c'est là qu'il faut couper l'effet, en organisant le suffrage universel. » Mais sur cette réforme capitale de l'organisation du suffrage universel M. Charles Benoist n'a peut-être pas des idées très arrêtées, car il ne dit nulle part exactement en quoi elle devrait consister. Une fois seulement, dans son livre, il cite la représentation proportionnelle comme pouvant constituer un très grand progrès sur ce qui existe, et nous regrettons, quant à nous, qu'il n'ait pas insisté davantage sur cette condition primordiale d'un vrai et sincère gouvernement représentatif.

14. — Pour l'étude de ces questions constitutionnelles, il ne suffit pas de raisonner d'après ses propres idées, il faut aussi regarder autour de soi, observer ce qui se passe à l'étranger. La méthode expérimentale, l'observation consciencieuse des faits, est, sans contredit, le moyen le plus sûr d'arriver aux meilleures solutions dans les sciences politiques et sociales. C'est à l'emploi de cette méthode que nous convie M. Oscar Pyfferoen, professeur à l'Université de Gand, dans un utile et intéressant petit volume intitulé : *L'Électorat politique et administratif en Europe*. Ce livre contient l'exposé de tous les systèmes électoraux en vigueur actuellement dans les divers pays de l'Europe, soit pour les élections politiques, soit pour les élections provinciales, communales ou paroissiales. L'auteur ne reproduit pas les textes, souvent énigmatiques pour le profane ; il les analyse seulement et fait ressortir ce qui caractérise le système représentatif de chaque pays. On ne saurait lire ce volume sans être frappé d'un fait tellement fréquent qu'il semble procéder d'une loi générale : presque partout les conditions de l'électorat provincial ou municipal sont différentes des conditions de l'électorat politique. Ce n'est guère qu'en France que cette loi, très rationnelle d'ailleurs, motivée par la différence des mandats électifs, n'est pas observée,

et elle nous paraît aller directement à l'encontre des publicistes — M. Charles Benoist notamment — qui, au risque d'introduire plus encore la politique dans les assemblées départementales, veulent remettre aux membres des conseils généraux l'élection du Chef de l'État.

15. — M. Émile Faguet, lui, dans le charmant livre qu'il a intitulé : *Le Libéralisme*, ne préconise qu'une solution, la liberté, et ce serait évidemment la plus simple et la meilleure,... si tous les partis étaient assez raisonnables pour l'adopter. Ce serait, en tout cas, la plus conforme à cette belle phrase que prononçait M. Loubet dans le moment même où ses ministres traitaient la liberté comme vous savez : « La République a ses origines dans les conceptions les plus hautes de la conscience, et elle ne peut pas démentir ses origines. Tolérante, respectueuse de toutes les croyances, amie de la libre discusssion et de la libre pensée, passionnée pour la justice et la liberté, gardienne infaillible de la loi et de l'ordre public, elle est le gouvernement du pays par tous et pour tous ! » Ayant inscrit cette belle phrase comme épigraphe sur la couverture de son livre, M. Faguet, pour toute introduction, reproduit la Déclaration des droits de l'homme de 1789 et celle de 1793. Cela fait, le spirituel académicien nous montre dans une série de chapitres, pleins de sel et d'ironie, comment on applique en France aujourd'hui ces immortels principes, proclamés et reproclamés à l'envi par tous nos gouvernants. Un livre tel que celui-ci ne s'analyse pas ; il faut le lire : c'est peut-être le meilleur de tous ceux que l'éminent critique a écrits, et il restera comme la protestation du bon sens et de l'esprit français contre l'odieuse comédie de la défense républicaine. C'est même plus et mieux qu'un beau et vaillant livre : c'est un acte de beau et vaillant patriotisme. « Dans un grand pays, dit justement M. Faguet, le libéralisme est une nécessité de conservation, et par conséquent le libéralisme est patriotisme. Le libéral n'est pas un songe-creux, un homme à idées générales, un idéologue, un abstracteur ; c'est un patriote. C'est un homme qui est effrayé de « l'émigration à l'intérieur » que produit toute victoire de parti et de passions de parti. C'est un homme qui aime mieux que quelques millions de Français n'aient pas ses idées, que non pas qu'ils cessent ou se déshabituent d'aimer la France. »

MAURICE LAMBERT.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — 1. *Les Premiers Principes*, par HERBERT SPENCER, trad. par M. GUYMIOT. Paris, Schleicher, 1902, in-8 de XVII-508 p., 10 fr. — 2. *Le Fonctionnisme universel. Essai de synthèse philosophique. Monde sensible*, par H. LAGRÉSILLE. Paris, Fischbacher, 1902, gr. in-8 de 580 p., 12 fr. — 3. *Le Personnalisme, suivi d'une étude sur la perception externe et sur la force*, par CHARLES RENOUVIER. Paris, Alcan, 1903, in-8 de VIII-537 p., 10 fr. — 4. *L'Idée d'évolution dans la*

nature et dans l'histoire, par Gaston Richard. Paris, Alcan, 1903, in-8 de iv-403 p., 7 fr. 50. — 5. *La Science et l'Hypothèse*, par H. Poincaré. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de 284 p., 3 fr. 50. — 6. *Essai sur l'hyperespace*, par Maurice Boucher. Paris, Alcan, 1903, in-12 de 204 p., 2 fr. 50.

Psychologie. — 7. *La Théorie de l'émotion*. par William James, précédé d'une Introduction et traduit par le Dr G. Dumas. Paris, Alcan, 1903, in-12 de 170 p., 2 fr. 50. — 8. *L'Image mentale (Évolution et dissolution)*, par le Dr J. Philippe. Paris, Alcan, 1903, in-12 de 151 p., 2 fr. 50. — 9. *Analystes et esprits synthétiques*, par Fr. Paulhan. Paris, Alcan, 1903, in-12 de 196 p., 2 fr. 50.— 10. *Essai de classification naturelle des caractères*, par Ch. Ribéry. Paris, Alcan, 1902, in-8 de xxiv-201 p., 3 fr. 75.

Philosophie morale et religieuse. — 11. *La Morale de la raison théorique*, par André Cresson. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 301 p., 5 fr. — 12. *De Conciliationis tentamine nuper iterato aequiprobabilistas inter et probabilistas diatriba*, auctore Guillelmo Arendt. Rome, edition des Analecta, 1902, in-8 de 107 p., 2 fr. — 13. *Le Mensonge, étude de psycho-sociologie pathologique et normale*, par G.-L. Duprat. Paris, Alcan, 1903, in-12 de 187 p., 2 fr. 50. — 14. *La Liberté de penser et la Libre Pensée*, par l'abbé Canet. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 15. *Philosophie et Athéisme*, par Ernest Hello. Nouvelle édit. Paris, Perrin, 1903, in-12 de 332 p., 3 fr. 50. — 16. *Le Sentiment religieux en France*, par Lucien Arréat. Paris, Alcan, 1903, in-12 de vi-158 p., 2 fr. 50. — 17. *La Religion positive*, par Antoine Baumann. Paris, Perrin, 1903, in-12 de v-293 p., 3 fr. 50. — 18. *La Vérité religieuse*, par André Godard. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 414 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Ane, le Singe et le Philosophe*, par Henri Chateau. Paris, Dujarric, 1902, in-12 de 208 p., 3 fr. 50.

Histoire et Critique philosophique. — 20. *Les Grands Philosophes. Gazali*, par le baron Carra de Vaux. Paris, Alcan, 1902, in-8 de viii-322 p., 5 fr. — 21. *Le Cartésianisme chez les bénédictins. Dom Robert Desgabets, son système, son influence et son école*, par Paul Lemaire. Paris, Alcan, 1902, in-8 de 424 p., 6 fr. 50. — 22. *J.-B. Rousseau et le Rousseauisme*, par Jean-Félix Nourrisson. Paris, Fontemoing, 1903, in-12 de xv-507 p., 7 fr. 50.— 23. *Les Grands Philosophes. E. Kant*, par Eugène Beurlier. Paris, Bloud, 1903, in-12 de 72 p., 0 fr. 60. — 24. *Le Positivisme et le Progrès de l'esprit, études critiques sur Auguste Comte*, par Gaston Milhaud. Paris, Alcan, 1903, in-12 de 209 p., 2 fr. 50.—25. *Philosophes du* xixe *siècle. H. Taine*, par Michel Salomon. Paris, Bloud, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 26. *Nouvelles Pensées de* Tolstoi; trad. par Ossip Lourié. Paris, Alcan, 1903, in-12 de xi-150 p., 2 fr. 50. — 27. *Frédéric Nietzsche, contribution à l'histoire des idées philosophiques et sociales à la fin du* xixe *siècle*, par Eugène de Roberty. Paris, Alcan, 1902, in-12 de 212 p., 2 fr. 50. — 28. *Nietzsche et l'Immoralisme*, par A. Fouillée, Paris, Alcan, 1902, in-8 de xi-294 p., 5 fr. — 29. *Somme des connaissances humaines. Encyclopédie chrétienne et française au* xxe *siècle*, par l'abbé Élie Blanc. 11e vol. *Synthèse des connaissances humaines. Science et lettres.* Paris, Amat, 1903, in-8 de 207 p., 3 fr.

Philosophie générale. — 1. — Dans la vaste et riche synthèse due à la pénétration, au savoir, à la patience et à la persévérance de M. Herbert Spencer, *les Premiers Principes* tiennent une place considérable en même temps qu'ils exercent une influence dominante. M. Guymiot vient de traduire la sixième édition de cet ouvrage, modifié par son auteur. Parmi les additions appréciables, il faut surtout noter trois appendices destinés à résoudre les difficultés et à repousser les attaques dont l'évolution spencérienne fut l'objet. Ils nous ont paru inefficaces. Bien plus intéressant est le post-scriptum de la première partie, très discutable, sans doute, mais où nous avons le plaisir de lire cette phrase : « Nous trouvons qu'il est impossible de regarder le

monde comme constitué uniquement par des apparences, et d'exclure la pensée d'une réalité dont elles sont les apparences » (p. 99). Le phénoménisme universel est donc un système contradictoire. Pourquoi faut-il que M. Spencer, parlant de cette réalité indiscutable, ne craigne pas d'écrire : « Je nie la possibilité d'une conception quelconque et affirme seulement qu'après tous les vains essais que nous faisons pour concevoir il reste une indéfinissable substance de conception — un état de conscience auquel on ne peut donner aucune forme » (p. 100) ? — Or, pareil état de conscience est inconcevable, donc ineffable et alors à quoi sert-il et pourquoi en parler ? — C'est parce qu'il se refuse à rétablir la substance et la cause dans l'ensemble et la série des phénomènes que « l'Aristote anglais » n'a réussi à construire qu'un édifice sans base, voué à une prompte ruine. Il n'en demeure pas moins persuadé que « ces principes sont la formule exacte des faits. » C'est une preuve de plus de la plasticité des faits lorsqu'on veut à tout prix les enchâsser dans un système et les forcer bon gré mal gré, à *illustrer* une théorie en vue de laquelle on les a choisis — et quelque peu déformés.

2. — M. Lagrésille a dû certainement répéter le mot de M. Jourdain : « Ah ! La belle chose que de savoir quelque chose », mais il serait injuste et ingrat, s'il ajoutait, avec le Bourgeois gentilhomme : « Ah ! mon père et ma mère que je vous veux de mal ! », car ses parents lui ont fait donner une éducation intellectuelle complète et la science de cet ingénieur est aussi étendue que variée. Son livre intitulé : *Le Monde sensible* exigeait que son auteur fût mathématicien, physicien, chimiste, astronome, géologue, paléontologiste, biologiste, anthropologiste, et, par surcroît philosophe. Aux divers points de vue que se proposent les savants, l'auteur examine la constitution de la matière, la composition du mouvement dans les systèmes naturels, le développement du monde organisé, le monde cosmique. Je n'ai pas trop compris pourquoi celui-ci vient le dernier. Ces considérations succèdent à une Introduction générale où il est parlé de la synthèse philosophique et spécialement du *Fonctionnisme universel.* — Qu'est-ce que cela veut dire ? — Il s'agit, autant que j'ai pu comprendre, de définir les êtres par leurs fonctions. Cela ne paraît guère une découverte puisque la scolastique remontait des objets aux opérations, des opérations aux facultés et des facultés aux êtres. Mais ce qui est nouveau c'est, d'une part, la végétation luxuriante de néologismes plus compliqués les uns que les autres, et, d'autre part, une série de définitions bien différentes des notions connues et convenues mais purement hypothétiques ! Il y a dans ce gros volume quantité de choses intéressantes, mais il est vraiment fâcheux que M. Lagrésille ait dédaigné d'être clair.

3. — Est-ce un bon signe pour la vitalité d'un système lorsque, parvenu à l'âge adulte, il croit utile, sinon nécessaire, de changer de

nom ? Il se modifie, c'est son droit ; il se perfectionne, c'est son devoir ; mais si, par aventure, il reniait ses principes, ne serait-ce pas avouer son impuissance ? Ces réflexions nous sont inspirées par un livre nouveau de M. Renouvier : *Le Personnalisme*, « le vrai nom qui convient à la doctrine désignée jusqu'ici sous le titre de néocriticisme. » — En trois parties distinctes, l'auteur traite de la Métaphysique, de la Sociologie, de l'Eschatologie du personnalisme. Il nous avertit dans la Préface que « la connaissance de la personne, en tant que conscience et volonté, est le fondement de toutes les connaissances humaines », et, loin de nous déplaire, cette affirmation nous ravit, puisque la personne n'est pas uniquement fondement mais explication et couronnement des connaissances et aussi des existences réelles. Dès les premières pages, à propos de Dieu et de la création, M. Renouvier offre à notre réflexion des phrases compréhensives et justes : « L'idée élevée et parfaite de la personnalité doit se prendre en la personne suprême dont l'intelligence embrasserait toute la sphère de l'intelligible, dont la puissance s'étendrait sur tout le possible et sur la totalité de l'être, et dont les fins relatives au monde, seraient celles de son œuvre, la création » (p. 14). « La personne première est *créatrice*, et non pas seulement *démiurgique* en ce qu'elle constitue par son acte un sujet autre qu'elle-même, et qui reste dans sa dépendance, sans être ni une partie, ni un développement, soit spontané, soit volontaire, de son être propre, non plus que le produit d'une opération effectuée sur des éléments donnés hors de lui » (p. 16). — Le matérialisme et le panthéisme sont donc nettement répudiés ; comment ne pas regretter que ces formules soient déformées par les restrictions qui les altèrent ? Le Dieu du néo-criticisme n'est pas une substance, n'est pas infini, n'est pas éternel ; c'est donc un pur phénomène rangé dans la catégorie suprême, de la relation — autant dire la catégorie de l'idéal. — Que dire de l'eschatologie du personnalisme ? Elle abonde en hypothèses sur le monde parfait (avant le chaos), la nébuleuse primitive, les enveloppes germinatives des êtres humains, les existences successives, la restauration finale où l'on retrouve l'influence des dogmes combattus avec acharnement par un sectaire, avec cette différence que les dogmes sont mystérieux — inaccessibles à la raison, tandis que ses hypothèses sont absurdes — contraires à la raison. Il est pénible et presque douloureux de constater qu'un esprit si vaste et si richement doué consacre les forces de sa féconde vieillesse à une besogne stérile ou malfaisante. Une étude sur la perception externe et sur la force succède à ce premier travail ; elle débute par un exposé et une critique des doctrines de la perception externe, depuis le XVIIe siècle jusqu'à H. Taine et W. James, et se complète par une analyse de l'idée de force qui confirmerait, d'après l'auteur, les théories sur la monade et l'harmonie préétablie de

Leibnitz. Comme malgré lui, M. Renouvier semble faire des concessions au substantialisme, et, bien qu'elles soient insuffisantes et forcées, nous en pouvons conclure que le phénoménisme pur est une hypothèse répugnant à la raison humaine parce qu'elle implique d'inévitables et incontestables contradictions.

4. — Plus clair que le fondateur du néo-criticisme, écrivain plus net et plus élégant, M. Gaston Richard étudie *l'Idée d'évolution dans la nature et dans l'histoire*. Il s'agit d'apprécier cette doctrine ou cette méthode suivant les données de la philosophie critique. Recevable à titre d'hypothèse directrice « destinée à orienter l'expérience et à lui épargner les tâtonnements », l'évolution est-elle une explication synthétique conforme à la réalité ? C'est bien ainsi qu'elle nous est présentée par Herbert Spencer, et c'est à la solution de ce problème que le présent ouvrage est consacré. Après une Introduction où elle est posée très nettement et en fort bons termes, l'auteur aborde la question par l'examen de l'évolution biologique poursuivie à travers les transformations, les adaptations et les fonctions des êtres vivants. Elle implique la spontanéité et la finalité, éléments essentiels que l'évolutionnisme purement mécanique ignore, néglige ou méconnaît. L'évolution psychologique et sociologique accuse une rupture plutôt qu'une continuité, et une opposition plutôt qu'une ressemblance entre le processus organique et le processus psycho-social. Enfin, la conscience, loin d'être un épiphénomène, joue un rôle spécial et souverain dans la direction, et la liaison des phénomènes. Donc l'évolution peut être une méthode, elle n'est pas une synthèse ; tout au moins faut-il rétablir dans la conception de l'univers des tendances ordonnées, des qualités irréductibles à la quantité, la causalité et la finalité. Ces idées sont développées avec un remarquable talent, confirmées par de nombreux exemples et discutées suivant une méthode rigoureuse. S'il se laissait conduire où elles le mènent, l'auteur effacerait, sans doute, de son œuvre des assertions insoutenables au sujet de la société civile, politique ou religieuse ; mais, surtout, la finalité consciente l'obligerait à affirmer l'intelligence, la puissance et la bonté suprêmes, en lesquelles seules le monde, la vie, la pensée et la société humaine peuvent trouver leur origine, leur raison d'être et leur but.

5. — *La Science et l'Hypothèse*, le nouvel ouvrage de M. H. Poincaré, apporte une contribution considérable à la philosophie scientifique. La situation de son auteur, — l'un des sept ou huit mathématiciens d'Europe les plus éminents, — lui assure une indiscutable autorité, et le choix des sujets qu'il traite s'impose à l'attention. — Quelle est la nature du raisonnement mathématique ? Est-il déductif ou inductif ? La grandeur mathématique est-elle une donnée expérimentale ou un concept a priori ? Ces questions sont examinées en des études réunies

sous un titre général : Le Nombre et la Grandeur. Une seconde partie est consacrée à l'espace : comment la géométrie l'envisage-t-elle ? Quels sont ses rapports avec l'expérience ? Pourquoi le concevons-nous sous trois dimensions et lui sont-elles essentielles ? On sait que les théorèmes des géométries non-euclidiennes s'ordonnent et s'enchaînent suivant les lois de la logique aussi bien que les démonstrations classiques de la géométrie ordinaire. La mécanique n'est pas plus absolue et contient d'innombrables éléments hypothétiques, qu'il s'agisse de la force, du mouvement ou de l'énergie. Enfin la nature demeure mystérieuse comme le nombre, la grandeur, l'espace et la force, quelles que soient les hypothèses et les théories par lesquelles les physiciens essaient de l'expliquer, ou les calculs et les formules que les mathématiciens lui appliquent. — La conclusion, c'est que la science n'atteint pas le réel. Est-elle donc un stérile et vain nominalisme ? Non, puisqu'elle atteint et définit les rapports des choses. Il ne faut pas songer à discuter en quelques lignes les affirmations de M. Poincaré : il nous semble qu'il accorde à l'hypothèse un rôle excessif, ou, du moins, qu'il fait une place inquiétante à la convention et à l'arbitraire. Pourtant il fournit d'excellentes raisons contre le scepticisme des purs idéalistes, et surtout il expose ses idées avec une mesure parfaite, un relief saisissant et une séduisante lucidité. Ce livre est d'un maître et il faut le lire.

6. — L'espace peut-il avoir des dimensions inférieures ou supérieures à trois ? La plupart des mathématiciens ne semblent pas en douter, et ce serait une étrange et insupportable outrecuidance de les contredire sans pouvoir leur opposer des raisons scientifiques. Nous n'oserions donc proposer à M. Maurice Boucher des objections qui seraient trop évidemment dépourvues de valeur. Son *Essai sur l'hyperespace* est bien composé, et les arguments qu'il développe nous semblent plus que spécieux, plausibles et même solides. Mais il s'agit de l'espace *idéal* ou possible, qui est homogène et indéfini, et des figures que l'on peut y concevoir et y *découper*, pour ainsi dire. Est-il question de l'espace *réel* ? Nous serions moins affirmatif, car l'espace réel se confond avec les corps dont il est le lieu et n'en est distinct que dans et par notre pensée. Or, on nous dit que les trois dimensions : hauteur, largeur, épaisseur, résultent seulement de nos sensations et varieraient avec les modifications de notre sensibilité ou de notre organisme. Il résulterait donc de nos impressions subjectives ; et la géométrie euclidienne ne serait ni plus ni moins exacte qu'une autre ; il faudrait uniquement la déclarer plus commode. Je crois que ce n'est pas assez dire : de fait, l'espace réel n'a et ne peut avoir que trois dimensions, parce que les corps n'ont que trois dimensions, et c'est peut-être une question (dont la solution ne semble pas facile) de savoir s'il n'est pas *essentiel* à la

matière de s'étendre suivant trois directions distinctes. Dire que nous ne voyons pas de contradiction à admettre un nombre de directions plus ou moins considérables ne résout pas le problème, car les contradictions peuvent exister sans être intelligibles ; la matière est une réalité si mystérieuse !

PSYCHOLOGIE. — 7. — En dépit de Lange et de W. James, et quand même d'autres physiologistes danois et d'autres psychologues américains l'assureraient avec eux, on ne persuadera jamais aux femmes qu'elles sont tristes parce qu'elles pleurent et que leurs enfants sont joyeux parce qu'ils sautent et frappent des mains. Certes, l'expression d'une émotion l'augmente toujours et la suggère souvent ; c'est pour cela qu'il y a tant d'hypocrites à moitié sincères. Mais il n'est pas démontré qu'il faille déranger les termes de la série admise par le bon sens vulgaire et les philosophes d'autrefois : perception — émotion — expression : une mère apprend la mort de son fils, elle est désolée, elle pleure. On nous dit aujourd'hui : l'émotion c'est la conscience des modifications corporelles produites par ou après la perception ou l'idée, elle leur est donc postérieure. Telle est la thèse soutenue par W. James dans *la Théorie de l'émotion*, analogue en divers points à celle de M. Lange, mais non identique : en effet, pour celui-ci, les modifications de l'appareil vaso-moteur seraient la cause physiologique de nos états affectifs, tandis que, pour celui-là, l'écorce cérébrale avec les centres nerveux qu'elle contient serait l'organe où sont perçus les changements somatiques en même temps que les émotions qu'ils engendrent. On a fait observer, avec raison, que cette théorie laissait intactes les doctrines spiritualistes ; ce n'est donc pas en leur nom que nous ferions des réserves, mais uniquement parce qu'elle n'est pas démontrée. M. Dumas, le traducteur des articles du *Mind*, de la *Psychological Review* et du chapitre des *Principes de psychologie* où M. James expose et développe son système, a fait précéder ces extraits d'une intéressante Introduction.

8. — M. le Dr Philippe, dans son livre : *L'Image mentale*, se propose de décrire la manière dont évoluent et disparaissent nos mobiles et vivantes représentations. Après une exacte analyse où il étudie le rôle des éléments externes et internes de la sensation, et où il montre le caractère factice de la division des images en visuelles, auditives et motrices, il examine le processus suivant lequel elles se fondent, et tendent à se généraliser. Enfin il les suit dans leur évolution depuis leur origine ; en montrant comment elles s'associent, se confondent, s'absorbent, se dégagent, disparaissent, se fixent et persévèrent. Ce travail servira à déterminer des points importants de la physiologie de la connaissance.

9. — M. Fr. Paulhan remarque avec raison, que « la vie de l'esprit com-

porte deux grands mouvements, l'un de décomposition et d'analyse, l'autre d'assimilation et de synthèse. » Ils coexistent dans un même esprit et réagissent l'un sur l'autre ; mais ne peut-on, d'après celui qui domine, essayer une classification des types intellectuels ? C'est la question posée dans *Analystes et esprits synthétiques*. Un premier chapitre est consacré à l'analyse, à ses procédés, à sa nécessité, à ses rapports avec la vie mentale ; un second chapitre, aux analystes et à leurs diverses espèces : observateurs, critiques, dilettantes, sceptiques, artistes, savants. Les uns sont fins, subtils, délicats ; les autres précis, nets, rigoureux ou profonds, pénétrants, sagaces, avec les défauts, rançon de leurs qualités. La seconde partie de l'ouvrage nous présente les synthétiques, plus compréhensifs, amples et larges, mais trop facilement vagues, généralisateurs à outrance, suppléant parfois à l'observation insuffisante par des inductions inexactes ou des analogies imparfaites. Les équilibrés qui possèdent des aptitudes et emploient des procédés opposés ne parviennent pas toujours à coordonner dans leurs théories scientifiques et leurs systèmes philosophiques les divers éléments qu'ils mettent en œuvre. — Les qualités bien connues de M. Paulhan se retrouvent en cet essai où il se montre surtout analyste très pénétrant ; sa langue est excellente : sobre, claire, agréable. Mais j'ai bien peur que lorsqu'il parle « de l'âme humaine », il ne désigne pas, comme nous, par ce mot, une réalité spirituelle, libre et immortelle.

10. — L'éthologie, qui date d'hier, a déjà enrichi la littérature philosophique d'un grand nombre d'ouvrages. M. Ch. Ribéry a cru qu'il était opportun de venir donner, après tant d'autres, un *Essai de classification naturelle des caractères*. Il lui était permis, peut-être ordonné par son sujet, de discuter les conclusions de MM. Fouillée, Malapert et Paulhan, qui l'ont devancé, et il consacre à cette tâche l'Introduction de son livre. Il aborde ensuite la question : qu'est-ce qu'un caractère ? la marque propre de l'individu ? la façon habituelle de réagir ? Il préfère le définir : « l'ensemble de nos tendances qui se groupent et s'associent dans un ordre donné ; en d'autres termes, une résultante » (p. 19). Le caractère diffère de la personnalité puisqu'il peut changer tandis qu'elle reste immuable. S'il a des relations nécessaires avec l'intelligence, la sensibilité et la volonté, il est surtout conditionné par nos émotions et nos passions. On peut négliger l'élément intellectuel dont il ne dépend pas et formuler une classification d'après les éléments affectifs. Telle est la partie originale de la thèse soutenue par M. Ribéry. Les tempéraments actifs ou sensitifs sont comme la base sur laquelle repose une classification naturelle. Le tempérament est fonction de la vitesse et de l'intensité des vibrations nerveuses. En combinant ces divers groupes de mouvements, de sensations et de sentiments,

outre les amorphes et les tempérés, nous aurons les sensitifs (affectifs et émotionnels), les actifs (passionnés et apathiques), les sensitifs actifs. — Que vaut cette classification ? Elle nous semble généralement fondée, mais nous estimons qu'en cette matière la précision est très difficile et nous conduit à des affirmations excessives. Dans la nature, dans la réalité concrète, les types sont plus complexes et moins exactement déterminés. Cela n'empêche pas M. Ribéry d'avoir écrit un bon livre, qu'on lit avec plaisir et qui laisse dans l'esprit des idées justes.

PHILOSOPHIE MORALE ET RELIGIEUSE. — 11. — Le livre de M. A. Cresson : *La Morale de la raison théorique*, est de ceux qui méritent un examen attentif, et nous regrettons que la place qui nous est strictement mesurée nous permette à peine une brève analyse. Les titres des quatre chapitres en lesquels se divise cette thèse sont : la Méthode, le Bonheur, la Sagesse. la Conscience morale. — La méthode devra être scientifique, c'est-à-dire reposer sur l'expérience et la déduction. — Le bonheur est un état dont les tendances sont absentes ; celui-là serait parfaitement heureux qui n'aurait pas de désirs. — La sagesse contribuera donc à satisfaire ses besoins en les réglant et en les diminuant le plus possible, à ne rien désirer qu'on ne puisse obtenir, à se résigner à la souffrance et à la mort et à accepter la société humaine comme un état qui rend notre condition meilleure parce qu'elle permet l'acquisition des éléments matériels indispensables à la satisfaction de nos besoins. La conscience morale n'est pas un don du Créateur, ou un élément essentiel de la nature humaine, mais un instinct développé par l'évolution et fixé par l'hérédité. — Donc, toute morale rationnelle est impossible ; l'impératif catégorique est injustifiable ; la distinction du bien et du mal est relative et n'a de sens que par ses rapports avec nos tendances ; il n'y a pas d'obligation, mais seulement des conseils ; il n'y a pas de sanction, mais seulement des consolations, il n'y a pas de vertueux et de coupables mais des avisés et des sots, des êtres normaux et des êtres maladifs. — Cette doctrine qui est purement et absolument détestable, est exposée avec un véritable talent qui la rend plus dangereuse ; elle est logique si « la supposition de Dieu n'éclaire pas mais obscurcit l'origine des choses » (p. 280). M. Cresson montre très nettement les lacunes et les contradictions de la morale kantienne. Une morale n'existe qu'à la condition de s'appuyer et de se fonder sur une métaphysique, et l'impératif catégorique est une duperie et une tyrannie, si l'on veut y voir autre chose que la forme rationnelle et abstraite de la soumission à la volonté de Dieu.

12. — Le R. P. Arendt a écrit son opuscule : *De Conciliationis tentamine nuper iterato aequiprobabilistas inter et probabilistas diatriba*, pour démontrer que l'équiprobabilisme de S. Liguori ne diffère pas du probabilisme tandis qu'il est en opposition avec le probabiliorisme.

La première partie de cette proposition ne me paraît pas évidente, malgré les fortes considérations et les arguments vigoureux du savant théologien, mais la seconde partie me semble indiscutable. J'ai déjà eu l'occasion d'exprimer ici mes doutes sur la précision des formules de S. Liguori, moraliste éminent, d'une exceptionnelle autorité, d'une souveraine prudence, d'une admirable charité, mais parfois confus dans l'exposition d'un système. En pratique et de fait, j'oserais presque affirmer que les directeurs de conscience sont à peu près tous probabilistes, qu'ils le veuillent et le sachent, ou non. Mieux vaut donc, pour eux, mettre d'accord leur conduite et leurs principes.— Le R. P. Arendt pourra aider à cette conciliation d'une manière efficace.

13. — Nous aurions pu ranger l'ouvrage de M. G.-L. Duprat sur *le Mensonge* dans la section de Psychologie, puisqu'il a pour sous-titre ces mots : *Étude de psycho-sociologie pathologique et morale*. Le sujet est d'un intérêt saisissant et d'une importance souveraine. Qu'est-ce que le mensonge ? Après une description et une classification, l'orateur le définit : « un fait psycho-sociologique de suggestion, orale ou non, par lequel on tend plus ou moins intentionnellement à introduire dans l'esprit d'autrui une croyance positive ou négative, qui ne soit pas en harmonie avec ce que l'auteur suppose être la vérité. » (p. 30). — La définition n'est pas simple ! — Le chapitre II : « Le Mensonge » chez les sujets anormaux, contient d'utiles observations, ainsi que le suivant : « Le Mensonge chez les enfants. » Je mentionne aussi, comme assez nouveau, la psycho-physiologie du mensonge, l'énumération des phénomènes nerveux et musculaires qui l'accompagnent. Le reste est assez banal ou superficiel. En traitant du mensonge au point de vue moral, l'auteur avait-il le droit de négliger la théorie chrétienne du mensonge et pense-t-il que trois pages sur la théorie platonicienne suffisent à résoudre les problèmes qui se groupent autour de cette question : Pourquoi ne faut-il jamais mentir ? Une étude des rapports essentiels entre la vérité, la pensée et la parole s'imposait ici : l'absence n'en est pas compensée par des déclamations puériles contre les « congrégations » et des accusations injustes contre les jésuites. Je lis à la page 175 une note ainsi conçue : « L'éducation religieuse qui suppose une sanction future est beaucoup moins morale que l'éducation laïque. » L'état d'esprit d'un philosophe qui émet sérieusement, de bonne foi, pareille assertion est divertissant — ou affligeant.

14. — M. le chanoine Canet, apologiste et théologien, résume pour le grand public, dans un opuscule de la collection *Science et Religion*, son livre sur *la Liberté de penser et la Libre Pensée*. Il démontre rigoureusement et élégamment que « la pensée est une affirmation des vérités de l'ordre immatériel ; la pensée libre est l'affirmation éclairée, loyale et virile de la vérité perçue. » J'en conclus que « la véritable

liberté de penser n'existe nulle part plus complète qu'au sein de l'Église catholique. » Il faut répandre ce solide et éloquent opuscule qui démontre une fois de plus l'exactitude de la parole connue : les libres penseurs ne sont ni libres ni penseurs.

15. — On a bien fait de rééditer l'œuvre de Ernest Hello intitulée : *Philosophie et Athéisme.* L'auteur était un écrivain à l'âme très élevée et très généreuse. Son livre abonde en formules suggestives, en considérations grandioses, non sans emphase et exaltation. Son imagination, qui lui fournit parfois des comparaisons et des analogies, l'égare aussi en des rapprochements inattendus : « La forme symbolique du sacrifice est la forme de la croix. La croix est formée de deux lignes qui se coupent à angles droits : la ligne verticale et la ligne horizontale. La ligne verticale est la ligne de vie, la ligne horizontale est la ligne de mort. Dans la croix et dans le sacrifice, la vie et la mort se coupent à angles droits... etc. » (p. 189). J'ai cité un peu au hasard et sans choisir : je n'ignore pas que pareils passages excitent l'enthousiasme de certains esprits. Je regrette de ne pouvoir partager leur admiration.

16. — Le livre de M. L. Arréat : *Le Sentiment religieux en France*, nous présente une enquête sur le catholicisme. Comment est-il conçu par ses adeptes ? Est-il en progrès ou en décadence ? Conserve-t-il une valeur morale et une influence sociale ? — Dans la première partie, après un état des forces religieuses, l'auteur recherche les causes du réveil religieux et en discute la puissance : conservation du type national, besoin moral, besoin métaphysique, telles sont les tendances qui orientent certaines âmes vers la religion. Mais il faut suivre ce mouvement chez les croyants qui sont de plusieurs sortes : routiniers et superstitieux, pratiquants droits et simples, fidèles réfléchis, méditatifs et combattants, catholiques tourmentés par le doute et ébranlés dans leur croyance. Ce dernier type présente un commencement de dissolution dont le terme est l'incrédulité et parfois la haine et la révolte. Enfin on peut noter des transformations et des retours à la foi première même chez des irréligieux que l'expérience, la désillusion, la crainte de la mort ramènent au christianisme. — Quelle est la conclusion ? Elle nous semble bien peu nette. M. Arréat croit que la religion est un besoin de notre nature. Il peut changer de forme, mais il ne disparaîtra pas absolument. Au reste il est plutôt bienfaisant et sera longtemps encore utile et salutaire. Il est absurde de le combattre et les gouvernements qui lui sont hostiles font œuvre néfaste. — Il est évident que nous ne pouvons juger comme l'auteur puisque la religion est, pour lui, un sentiment naturel et qu'elle a de plus, pour nous, une origine surnaturelle et divine. Cependant nous rendons hommage à son impartialité et à sa modération. L'Appendice renferme quinze

lettres très intéressantes : ce sont des confessions qui paraissent sincères et dont plusieurs sont émouvantes.

17. — *La Religion positive* exposée par M. A. Baumann est-elle le culte bizarre inauguré par Auguste Comte durant les dernières années de sa vie ? Pas le moins du monde. Nous pensons plutôt que c'est l'ensemble d'aspirations, d'affirmations et de prescriptions religieuses qu'on pourrait extraire du positivisme, qui coïncident avec les besoins universels des âmes humaines et rappellent ou symbolisent les dogmes et les lois du christianisme. C'est ainsi du moins que nous avons compris ce livre, œuvre de bonne foi, d'intelligence et de réflexion. L'auteur, un fervent disciple de Comte admet, sans doute, la loi des trois états et la classification des sciences, tels que les formula la philosophie positive, mais il leur fait subir des déformations très bienfaisantes qui leur donnent un sens presque chrétien. Ces pages sensées sont bien écrites, malgré la forme un peu démodée du dialogue. Elles doivent plaire à M. Brunetière : cela prouverait qu'elles sont bonnes. En tous cas, elles présentent le positivisme sous un aspect très favorable. « Au XIXe siècle, un homme, dont le nom grandit tous les jours, a fondé une religion qui compte actuellement des adeptes dans tous les pays civilisés... » (p. 11). Cet homme est Auguste Comte ; n'oublions pas qu'il ne croyait pas en Dieu et qu'il y aurait peut être quelque excès à transformer ce philosophe athée en Père de l'Église.

18. — M. Godard continue et complète par *la Vérité religieuse* son précédent ouvrage appelé *le Positivisme chrétien*. Ce nouveau livre comprend cinq divisions principales : L'Épreuve intellectuelle. — Théorie générale du christianisme. — L'Éthique. — Synthèse de l'apologétique. — Le Christ. — La raison de leur succession m'échappe, mais chacune d'entre elles offre des considérations élevées et sérieuses qui peuvent troubler les incroyants dans leur doute et confirmer les chrétiens dans leur croyance. Souvent des pensées nous arrêtent, très heureusement exprimées : « L'inconcevable évident, c'est l'existence même de ce quelque chose d'initial qui ne peut être que Dieu » (p. 83). « Au premier essai, la liberté humaine fit explosion en révolte » (p. 107). « Le protestant Sabatier reconnaît à Jésus « une sorte de nature divine ». Que signifie ce demi-dieu, ce parent pauvre de la divinité ! » (p. 346). — Peut-être M. Godard éveillera-t-il quelque défiance lorsqu'il nous dira : « Posons donc ce principe : les astres habitables représentent d'innombrables lieux d'épreuves pour des humanités comme la nôtre, ou plutôt pour une seule humanité dispersée. » (p. 62). — *Principe* ? Tout au plus un postulat. Les théologiens réclameraient parfois des définitions plus précises, mais il est possible que ces *Lectures*, qui traitent de sujets intéressants, dans une langue inci-

sive et souvent alerte, avec une conviction expansive et une résolution vaillante, soient plus efficaces pour les gens du monde qu'un traité méthodique et minutieusement ordonné.

19. — Le livre de M. H. Chateau : *L'Ane, le Singe et le Philosophe*, est un apologue où il est question de l'ancien régime, de la religion, du capital et de la propriété, de l'autorité et de la force, de la morale, de l'évolution, etc. L'auteur travaille à glorifier l'anarchie. « S'il fallait dédier mon apologue à quelques-uns, nous dit-il..., j'inscrirais en face du Philosophe le nom de Diderot..., et successivement devant les noms du Singe et de l'Ane, ceux de l'Opinion publique et du Pape romain. » S'il a voulu démontrer qu'un philosophe peut être plus bête qu'un âne et plus impudent qu'un singe, il a parfaitement réussi.

Histoire et Critique philosophique. — 20. — Un savant musulman du xve siècle, Soyouti, disait : « S'il avait dû exister un prophète après Mahomet, ç'aurait été sûrement El Ghazali. » Cependant, je ne suis pas très sûr que vous connaissiez ce penseur arabe qui occupe, entre Avicenne et Averroës, une place éminente. Le livre de M. Carra de Vaux sur *Gazali*, vous donnera satisfaction pour peu que vous désiriez devenir familiers avec un théologien mystique dont les idées ont profondément imprégné les âmes musulmanes, c'est-à-dire, aujourd'hui, plus de cent cinquante millions de créatures humaines. Le savant professeur de l'Institut catholique de Paris a groupé autour de Gazali les théologiens et les mystiques de l'Islam ; cela lui a permis, d'abord de décrire le milieu intellectuel et social où se développa la doctrine du philosophe, et ensuite de nous révéler des noms et des œuvres justement célèbres en Orient. Les médiévistes n'ont pas le droit de négliger cette étude et, dès maintenant, ils ont entre les mains un excellent instrument de travail. A vrai dire, Gazali serait plutôt le Suarez que le Descartes du mahométisme : théologie systématique, exposition dogmatique, polémique et apologie morale et eschatologie, mais surtout théologie mystique, tiennent en ses écrits une place considérable. On y pourrait joindre des traités de jurisprudence chaféite (c'était la secte à laquelle appartenait Gazali) qui le rangent parmi les canonistes les plus estimés. Le philosophe se retrouve en des traités contre la philosophie grecque. Les titres évoquent des images : les Joyaux du Coran, la Perle précieuse, la Balance des œuvres, l'Alchimie du bonheur, etc. Le livre du baron Carra de Vaux accuse une connaissance parfaite de la langue, de la littérature et de l'histoire des Arabes, une érudition étendue et très sûre, l'esprit philosophique. Il se meut avec aisance parmi les obscurités, les complexités, les subtilités de son philosophe, dont il essaie de concilier les contradictions. Remercions-le de l'ouvrage si instructif et si utile qu'il nous a donné.

21. — Dès son apparition, le cartésianisme fut combattu à outrance, mais aussi accepté avec enthousiasme. Parmi les cartésiens on rencontre auprès des séculiers, prêtres ou laïques, des réguliers, bénédictins ou jésuites. L'un des plus fervents disciples de l'ordre de Saint-Benoît, est celui auquel M. Paul Lemaire vient de consacrer une consciencieuse et complète étude : *Dom Robert Desgabets, son système, son influence et son école.* On nous le montre exposant et défendant les théories de son maître, jusqu'à la physique et à la mécanique inclusivement. Cependant il imprima sa marque propre sur les doctrines qu'il adoptait ; nous pourrons nous en convaincre par la lecture de la deuxième partie où l'épistémologie, la critique, l'ontologie, la psychologie, la théodicée de Dom Robert sont nettement présentées. Les historiens se plairont surtout à la troisième partie où le cartésianisme se révèle comme une chose vivante passionnément discutée par le cardinal de Retz, lorsque ses intrigues politiques lui laissaient des loisirs, par la marquise de Sévigné et la comtesse de Grignan, par quantité d'autres personnages curieux des spéculations métaphysiques. Les recherches, les réflexions, les arguments de M. Lemaire prouvent sa science et sa pénétration. Il sera impossible d'écrire l'histoire du cartésianisme sans tenir compte de son ouvrage où des documents importants, rares ou inédits sont mis en œuvre ou publiés: Je signale aux théologiens les curieux chapitres sur la théologie eucharistique.

22. — Je ne doute pas que J.-J. Rousseau, s'il revenait, ne fût traité de clérical : et pourtant le *Contrat social* a fondé la politique révolutionnaire, l'*Émile* a codifié l'éducation laïque, la *Nouvelle Héloïse* est une apologie de l'immoralisme, les *Confessions* ont engendré cette littérature personnelle où le *moi* de nos contemporains s'étale avec tant de complaisance. Si l'on ajoute que le romantisme ne lui doit pas moins que le rationalisme et le socialisme, on doit reconnaître l'influence immense et désastreuse que ce philosophe du XVIIIe siècle exerça sur le XIXe et la faveur dont il jouit encore parmi nous. Il est donc naturel qu'un historien de la philosophie tel que M. Jean-Félix Nourrisson ait voulu écrire : *J.-J. Rousseau et le Rousseauisme*, et que son fils n'ait pas consenti à laisser dans l'oubli cet ouvrage interrompu par la mort. (Interrompu, n'est pas le mot propre puisque le livre était entièrement rédigé.) Très habilement l'auteur a uni les événements de la vie et les œuvres de Rousseau. Celui-ci nous apparaît tout entier, déséquilibré, déclamatoire, vicieux, malheureux et, cependant si émouvant, parfois, si magnifiquement passionné, avec de belles aspirations qui traversent et soulèvent son âme inquiète. L'auteur a renouvelé un sujet qui semblait banal par l'usage qu'il a fait de la correspondance où J.-J. Rousseau se livre, plus intime et plus sincère qu'en ses ouvrages. Il suit de très près les textes, consulte ceux qui ont connu le philosophe,

interprète leur témoignage. Les lecteurs qui jugeraient autrement que lui auront du moins sous les yeux les pièces du procès ; mais le juge est si impartial, si bien informé, si loyal, si épris de la vérité, qu'il sera bien difficile de prononcer une autre sentence que la sienne. Si nous ajoutons que rien n'est plus intéressant que cette vie tourmentée, mêlée à l'histoire de notre pays, à une époque si décisive pour ses destinées, on se fera une idée de l'attrait que présente ce beau livre. — Une seule réserve : je ne puis m'habituer à *Rousseauisme ;* je sais bien qu'on dit : cartésianisme et voltairianisme, mais j'aurais quand même, et de beaucoup, préféré un autre mot ou un autre titre, par exemple : « J.-J. Rousseau et son influence. »

23. — Même après les études de MM. Desdouits, Boutroux et Ruyssen on lira avec fruit les 70 pages que M. Beurlier vient d'écrire sur *E. Kant*. Presque tout le monde parle aujourd'hui de la philosophie kantienne ; combien la connaissent, même parmi ceux qui la discutent ! Elle est exactement résumée et clairement présentée dans l'opuscule qui vient de paraître et ceux qui ont médité *la Critique de la Raison pure*, savent combien la tâche est malaisée. M. E. Beurlier l'a accomplie heureusement. Un regret : pourquoi l'appréciation est-elle si écourtée ? Ce n'est pas assez d'affirmer que « la philosophie kantienne est le naturalisme le plus vaste et le plus radical qui se puisse concevoir » (p. 70) si on n'indique au moins les contradictions et les périls de la tentative grandiose et néfaste de cet homme de génie.

24. — *Le Positivisme et le Progrès de l'esprit*. Sous ce titre, M. G. Milhaud nous donne quatre études critiques sur la philosophie d'Auguste Comte. Malgré les travaux du P. Gruber, de MM. Brunetière, Lévy Brühl, Alengry, Halleux, parues en ces dernières années, ce livre n'est pas inutile, parce qu'il nous présente une synthèse du positivisme et l'envisage sous un aspect assez nouveau. — Il y eut en l'esprit de Comte unité de préoccupation : constituer un pouvoir spirituel qui remplaçât celui de l'Église ; unité de tendances : rattacher à l'idée d'ordre, d'organisation et de hiérarchie, sa philosophie tout entière. Aux deux leçons qui développent ces propositions, succède un portrait de l'homme et du penseur, et enfin, une étude critique *sur la loi des quatre états* (*sic*). Le quatrième état est celui où la pensée est étroitement unie à l'activité profonde de l'âme, où la science et la morale s'accordent dans la connaissance rationnelle qui domine et dépasse l'empirisme et où, qu'il le veuille ou non, le positivisme aboutit par un mouvement naturel et un progrès logique. — Ai-je besoin d'ajouter que l'on pourra contester et discuter les conclusions de M. Milhaud mais non sans reconnaître sa vive et souple dialectique et la puissante originalité de sa pensée.

25. — M. Michel Salomon nous présente, en quelques pages, un por-

trait de *H. Taine*, un résumé de ses ouvrages et une appréciation de ses doctrines. Il a trouvé le moyen de réunir les faits, d'exprimer des pensées, de suggérer des points de vue intéressants : tout cela dans une langue limpide et très agréable. L'auteur de *l'Intelligence* et des *Origines de la France contemporaine* est de ceux qu'il n'est permis à personne d'ignorer. Cet opuscule fait connaître sa vie et ses doctrines, sa personne et son œuvre.

26. — Les *Nouvelles Pensées de Tolstoï*, d'après le texte russe, publiées par M. Ossip Lourié, complètent ses précédents ouvrages. Ces pensées sont groupées autour de quelques idées générales : la vie, l'homme, la religion, le pouvoir, le patriotisme, le militarisme, la richessse, la science, l'art, l'amour, le bien, la vérité, la mort. Il faut applaudir à la conscience et au soin dont témoignent ces extraits bien choisis pour nous donner une idée des doctrines du grand romancier russe. Faudra-t-il, après les avoir lus, réformer notre jugement sur lui? — Non! il restera un semeur d'utopies, un rêveur dangereux, un doux révolté, un impie mystique et, malgré son génie et son intense vie intérieure, il n'aura exercé qu'une influence néfaste sur ses contemporains.

27 et 28. — Deux nouveaux livres sur le même philosophe : *F. Nietzsche*, par M. E. de Roberty ; *Nietzsche et l'Immoralisme*, par M. A. Fouillée. Le premier donne une idée plus exacte du système : caractéristique générale — le philosophe — le sociologue. « Ontologie plutôt maigre et somptueuse philosophie sociale », dit M. de Roberty, qui avoue « les inconséquences, les contradictions, les lubies, les étrangetés, qui émaillent, comme autant de fleurs sauvages ou monstrueuses, la plupart de ses écrits. » Le critique ne consent pas à opposer l'une à l'autre la puissance et la volonté de connaissance ; mais il apprécie la valeur négative de ce destructeur acharné et incohérent. On sait que les conceptions de M. de Roberty sur le monde et la vie sont aussi opposées que possible au christianisme ; c'est, à plusieurs égards, une raison pour lui emprunter la réfutation solide d'un très grand nombre des erreurs de Nietzsche.

— M. A. Fouillée écrit mieux que M. de Roberty, mais il donne une idée moins compréhensible de la philosophie nietzschéenne. Préoccupé de montrer ses attaches et ses emprunts, il revendique la part de Stirner et de Guyau en plusieurs des théories, des folies de *Zarathoustra*. Son, livre, qui renferme quantité de pages intéressantes, nous semble le plus mal composé de tous ses ouvrages. Qu'on en juge par la division : Introduction. L'Immoralisme et l'Individualisme absolu de Stirner. — La Part de la socialité dans l'individualisme selon Guyau. — Livre Ier : Volonté de puissance. — Livre II : L'Immoralisme individualiste et aristocratique. — Livre III : Les Jugements de Nietzsche sur Guyau. — Livre IV : La Religion de Nietzsche. — Je

défie un lecteur qui n'a pas pris un contact direct avec Nietzsche de se reconnaître en cet exposé, de saisir la liaison des divers éléments de son système et de suivre l'évolution de sa pensée. A son ordinaire, M. Fouillée décompose et renverse sans effort l'édifice étrange où il nous introduit; mais, cette fois, son culte pour Guyau le rend trop complaisant pour des idées analogues à celles que défendait le jeune philosophe qui lui fut cher. L'auteur de l'*Irréligion de l'avenir* n'est pas moins un immoraliste que l'auteur du *Crépuscule des dieux*, et si nous sommes moins révoltés par l'impiété de Guyau, c'est qu'elle est mélancolique et douloureuse, tandis que celle de Nietzsche s'étale dans un orgueil féroce.

29. — Écrire une somme des connaissances humaines, c'est une tâche qui semble ambitieuse et suppose un labeur écrasant. Cependant M. l'abbé Élie Blanc n'a pas hésité à l'entreprendre. Son encyclopédie comprendra cent volumes où le savoir universel sera condensé. Nous recevons le onzième volume intitulé : *Synthèses des connaissances humaines. Science et lettres.* Il comprend après une étude sur la science en général et une classification, l'exposé des sciences théologiques, philosophiques, sociales, historiques, des lettres, des sciences mathématiques et physiques, naturelles et médicales. Tout cela résume d'innombrables travaux, des lectures variées, des recherches considérables et ininterrompues; tout cela est rigoureusement ordonné avec une précision scrupuleuse; tout cela est lucidement exposé. Quantité de notions exactes, claires et utiles sont réunies sans être mêlées ou embrouillées, dans une synthèse où s'avère le philosophe, le théologien et le savant et qui fait le plus grand honneur au professeur éminent qui a déjà servi, par tant d'ouvrages estimés et importants, la cause sacrée de la vérité.

L. Maisonneuve.

THÉOLOGIE

Tractatus de Deo uno, auctore A.-M. Lépicier. Pars Ia. *De Pertinentibus ad divinam essentiam.* Paris, Lethielleux, 1902, in-8 de XIII-567 p. — Prix : 8 fr.

Tractatus de Sanctissima Trinitate, auctore A.-M. Lépicier. Paris, Lethielleux, 1902, in-8 de XLIII-483 p. — Prix : 7 fr.

Voici encore un cours de théologie dû à un distingué religieux Servite, professeur au Collège de la Propagande. Il y aura là bientôt un ouvrage important, si nous en jugeons par la rapidité avec laquelle se sont succédé, après le volume relatif à *la Très Sainte Vierge*, les deux présents traités.

La méthode consiste à commenter saint Thomas, article par article. On se préoccupe peu des scolastiques modernes; encore moins des erreurs contemporaines. Mais, tel qu'il est connu, pour répondre aux

exigences d'un *auditoire cosmopolite* — en dehors des courants d'idées spéciaux, qui caractérisent l'Allemagne, la France, l'Angleterre et toute autre nation européenne — ce cours nous paraît constituer une étude profonde, éminemment scolastique dans le bon sens du mot. Les textes patristiques sont nombreux, généralement bien choisis. On pourrait peut-être désirer une part plus grande à la théologie positive — ou, du moins, une autre conception du mode d'exposition. Pourquoi ne pas s'appliquer davantage à faire connaître l'histoire de chaque dogme, mieux encore l'histoire de certaines thèses? Non seulement l'hérésiologie devrait être moins maigre, mais on devrait trouver davantage indiquée la marche des idées : la filiation des erreurs, d'une part — d'autre part, le développement du dogme. En somme, l'ouvrage est très analytique : il me semble que l'histoire ainsi présentée dans ses grandes lignes lui donnerait une tournure plus synthétique et contribuerait à vivifier l'enseignement.

Le traité *De Deo uno* commence par l'importante *question préliminaire* relative à la méthode Théologique : *de sacra doctrina qualis sit et ad quae se extendat.* Plus que jamais, il nous semble nécessaire d'approfondir cette question. Elle est éminemment actuelle, et les méthodes théologiques soulèveraient moins de difficultés, seraient sujettes à moins de malentendus — si l'on avait commencé par s'entendre sur deux points importants : l'essentielle nature de l'acte de foi, et le caractère spécial de la méthode théologique. En conséquence, l'auteur s'est préoccupé comme il le devait de la question des analogies et des métaphores scripturaires : non seulement dans la présente question, mais en maint autre endroit. Il me paraît avoir surtout étudié à ce point de vue les importantes images symboliques du livre de la Sagesse. Voir *De Deo uno*, p. 319, et *De Deo trino*, p. 389 (La Sagesse créée).

Chaque ouvrage contient deux tables : la première constitue une table des matières proprement dite; celle qui termine le volume est une table des questions et articles de la Somme théologique. Une table des noms propres nous paraîtrait vivement désirable dans un ouvrage de ce genre; espérons que l'auteur nous la donnera dans une prochaine édition.

B. DE CARROY.

La Science de la religion, par le R. P. CHABIN. 2e édit. Paris, Poussielgue, 1902, in-8 de 536 p. — Prix : 5 fr.

Les Vrais Principes de la morale, du droit naturel, politique et social, par le R. P. CHABIN. Paris, Berche et Tralin, 1901, in-8 de x-343 p. — Prix : 5 fr.

Nous recommandons vivement ces deux ouvrages à quiconque s'occupe d'instruction religieuse et sociale — non seulement dans les établissements d'enseignement supérieur et secondaire, — où l'on a tant

de fois réclamé contre l'insuffisance et les lacunes de la doctrine religieuse, — mais encore à cette nombreuse catégorie de prêtres et de laïques qui cherchent à diriger, dans la classe populaire, le mouvement des cercles d'études, instituts, extensions universitaires de toute sorte.

La Science de la religion s'attache à considérer dans leurs rapports mutuels *Dieu et l'homme*. Dans ce but, on considère la base et la condition de la religion : l'existence de Dieu, Créateur et Providence ; l'âme douée de raison et de liberté ; l'ordre moral ou les lois de la conscience. Viennent ensuite les questions de la religion naturelle et de la religion surnaturelle ; de la divinité de Jésus-Christ et de la religion chrétienne ; de la constitution et des privilèges de l'Église ; de la Papauté et de la Primauté pontificale, des rapports de l'Église et de l'État, de la foi et de la raison, etc...

Le second ouvrage comprend : dans une première partie, *les Principes de la morale naturelle et sociale* (analyse de la notion de moralité — principe d'obligation contre M. Buisson — éléments communs de la morale antique et de la morale chrétienne — théories modernes de Kant, de Proudhon, des positivistes, de MM. Ribot, Fouillée, Guyau... — théories des lois, des droits et des devoirs). Puis viennent, dans une seconde partie, des études fort importantes sur la société et la morale sociale, sur la famille (p. 117-152) — et sur la société civile et politique (p. 151-321). Les questions sociales (enseignement, propriété, association) sont très longuement exposées et discutées. B. DE CARROY.

Quis ut Deus, par l'abbé L. DECORSANT. Paris, Retaux, 1902, in-12 de IX-335 p. — Prix : 3 fr.

Œuvre d'ardente poésie et de puissante métaphysique, inspirée par le cri de l'Archange et dédiée *au Père éternel, principe de toutes choses*. L'auteur a voulu, comme Michel, proclamer les droits de Dieu à la face de Lucifer. Dans ce but, il essaie « de dire la vie et les œuvres du Seigneur Dieu. »

Combien hautes ces méditations sur l'*Éternité divine* : Celui qui vit... l'Acte pur — la Transcendance... la Cause des causes — le Commerce des créations entre elles et avec Dieu... la Mathématique mystérieuse de la prédestination et de la réprobation !

Combien dramatique et grandiose cette mise en scène des *Moments angéliques* : le Commencement du temps et de l'espace... les Hiérarchies angéliques... l'Épreuve... la Première Guerre sainte... l'Empyrée et la félicité des bons anges... la Gehenne et l'obstination dans le mal !

Combien riche et varié ce coup d'œil sur *l'Age d'or* : d'abord le

Cosmos, l'éblouissant panorama des créations qui se succèdent avant l'homme — puis l'homme lui-même... la dissection du corps et l'analyse de l'âme... la fécondité des choses et la permanence de l'espèce... les mystères du Paradis terrestre et de la chute... !

Enfin l'*Ère patriarcale*, racontée à la manière de l'*Histoire universelle* de Bossuet.

Assurément l'auteur n'est pas de ceux qu'absorbe le soin du menu détail, du chiffre et du document. A d'autres cette tâche ; les vocations sont diverses. On sent que l'étroitesse des méthodes scientifiques siérait mal à son âme ardente, et qu'il lui faut fendre les airs pour s'acheminer vers son but. Il ne travaille donc pas à la manière d'un chimiste ou d'un linguiste, d'un géologue ou d'un assyriologue. On sera déçu si l'on a de pareilles exigences. Son livre convient à tous ceux qui aiment les âmes resplendissantes, les vastes horizons et les grands ciels bleus. A ceux-là, il fera beaucoup de bien.

B. DE CARROY.

SCIENCES ET ARTS

L'Éducation nouvelle. L'École des Roches, par EDMOND DEMOLINS. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-12 de XXIV-424 p.— Prix : 3 fr. 50.

On le devine au titre, ce livre est le programme et la justification de l'éducation nouvelle, telle qu'on la comprend à l'école des Roches, le compte rendu des deux premières années de cette école, suivi des renseignements pratiques pour y entrer. Il y a beaucoup d'images; et le volume doit avoir eu du succès, puisque l'exemplaire que j'ai reçu porte l'indication du *neuvième mille* et qu'il n'est qu'une *nouvelle édition mise au courant*. Je viens donc bien tard pour lui souhaiter bonne chance, alors qu'il est déjà en beaucoup de mains. A dire vrai, je ne crois pas que l'éducation nouvelle prônée par M. Demolins ait beaucoup contribué à la formation de la race anglo-saxonne, si remarquable par certains côtés, si médiocre par certains autres. Et la raison en est que la méthode est assez récente, d'une application si coûteuse qu'elle ne peut s'adresser qu'à un nombre très restreint de familles, et qu'elle est très différente de celles où se sont formées les générations anglo-saxonnes du passé, qui, pour si mal élevées qu'elles fussent, n'étaient pas sensiblement inférieures aux générations d'aujourd'hui. Et cela prouve que les méthodes d'éducation n'ont pas, peut-être, la grande importance qu'on leur prête, et qu'il faut chercher plutôt dans les familles et dans les influences sociales, l'explication des progrès et des reculs que l'histoire des peuples nous raconte. Mais, comme je suis très grand admirateur des initiatives individuelles, je crois que la tentative de M. Demolins mérite d'être examinée avec intérêt. Tout

n'y est pas à imiter peut-être, mais on y trouvera des indications utiles dont l'éducation française, dans la famille et au collège, pourra tirer un réel profit.

L'Appendice contient un certain nombre de documents habilement choisis par l'auteur pour appuyer ses conclusions. ÉD. PONTAL.

Pages choisies des grands écrivains. BUFFON, avec une Introduction par PAUL BONNEFON. Paris, Colin, 1903, in-8 de XL-349 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour nous reposer des platitudes du style actuel, M. P. Bonnefon vient de publier, dans la collection Colin des *Pages choisies des grands écrivains*, un choix des meilleures œuvres du grand naturaliste, précédées d'une longue Introduction de quarante pages. Nous l'avons lue avec plus de plaisir que les descriptions de Buffon parce qu'elle nous donne un aperçu aussi nouveau qu'intéressant sur le fécond écrivain. Nous y avons appris que la légende a vécu qui représente Buffon écrivant en jabot et manchettes de dentelles. Il paraît aussi que l'œuvre monumentale de l'*Histoire naturelle* n'est pas tout entière de la main du naturaliste. Il fut puissamment secondé par l'abbé Bexon et par Gueneau de Montbeillard qui s'appropria si bien le style et l'esprit de l'œuvre que le public ne s'aperçut pas de la substitution. Certaines pages fameuses de Buffon ont été écrites d'abord par Bexon, par exemple l'histoire de l'oiseau-mouche, celle du colibri et de nombre de perroquets.

Au point de vue scientifique il est manifeste que Buffon n'a qu'une valeur relative. Il était myope et cette infirmité fut sans doute cause qu'il observa mal les animaux qu'il décrit. On sait aujourd'hui, comme l'ont toujours su d'ailleurs les chasseurs un peu observateurs, que le lièvre a des cils ; il ne dort pas les yeux ouverts, quoi qu'en dise Buffon.

Dans son histoire du loup il écrit : « Le chien et la louve ne peuvent ni s'accoupler, ni produire ensemble » ; or, nous avons vu des chiens-loups issus de ce croisement. Mais lui-même se contredit quand il parle plus loin « des chiens-mulets provenant d'une louve et d'un chien braque. »

Il ne faut donc plus chercher la science dans Buffon, mais on peut lire comme distraction agréable les pages si bien écrites que lui et ses collaborateurs ont consacrées aux trois règnes de la nature. Ses idées philosophiques sur l'homme sont inspirées par le bon sens. On doit regretter qu'il n'ait pas tenu assez compte des facteurs moraux dans l'éducation de l'homme et son perfectionnement, et que sa pensée, trop obstinément détournée du ciel, ne monte pas assez vers l'Être supérieur, comme le lui reproche avec raison Sainte-Beuve.

A.-A. FAUVEL.

La Vie des animaux illustrée, publiée sous la direction d'EDMOND PERRIER. II. *Chauves-souris. Insectivores*, par A. MENEGAUX. Paris, J.-B. Baillière, s. d. (1903), in-4 de 96 p., avec 11 photogr. et 1 planche en couleurs. — Prix : 2 fr.

Nous avons déjà apprécié le premier fascicule de cette importante publication du savant directeur du Muséum, M. Ed. Perrier. Le second fascicule qui vient de paraître est aussi de M. A. Menegaux, attaché au Muséum. Il décrit cette fois les chauves-souris et les insectivores types. La grande planche et les figures sont des similigravures des dessins originaux de W. Kuhnert, tous fort artistiques. On éprouve cependant une légère déception en ne trouvant dans ce fascicule aucune planche coloriée, car, bien qu'annoncée comme telle, la grande planche représentant trois soricides ou musaraignes est en couleur bistre uniforme, tandis que le fascicule précédent nous avait donné neuf planches en trichromie des aquarelles de Kuhnert. Et c'est parce qu'elles étaient aussi intéressantes que réussies que nous regrettons la couleur dans la planche actuelle. Qu'on nous permette encore une légère critique : les planches grand format ne portent aucune indication imprimée de ce qu'elles représentent. Nous croyons que leur caractère artistique n'eût été en rien gâté si l'on avait imprimé au-dessous les noms des animaux qui y sont figurés. Quant au texte, il continue d'être clair et intéressant, même pour des profanes en sciences naturelles, dont il facilite l'étude aux amateurs et aux étudiants, auxquels nous recommandons à nouveau cette excellente publication. A.-A. FAUVEL.

Histoire naturelle de la France, par L. FAIRMAIRE. 8e partie. *Les Coléoptères*. Paris, les fils d'Émile Deyrolle, 1902, in-8 de XXVII-336 p., avec 27 pl. dont 26 en couleurs. — Prix : 6 fr. 50.

La maison des fils d'Émile Deyrolle ne pouvait mieux faire pour la nouvelle édition des *Coléoptères* de France que s'adresser au savant M. L. Fairmaire, bien connu par ses innombrables descriptions d'insectes coléoptères de tous pays. Le volume qui vient de paraître nous paraît bien combiné. On ne pouvait prétendre encombrer un travail destiné à des amateurs par la description des 10,000 espèces que doit renfermer une faune complète des coléoptères de France. On a cherché à simplifier la tâche en ne décrivant que les insectes « que les commençants peuvent trouver le plus habituellement dans leurs excursions. » Ils forment une série de types qui pourront servir de point de départ pour étudier ensuite dans des ouvrages plus détaillés et que l'on devra aller chercher dans les bibliothèques spéciales, telles que celles du Muséum d'histoire naturelle, car plusieurs sont rares et presque tous sont dispendieux à acquérir. Ceux qui s'occupent d'histoire naturelle savent même fort bien que l'amateur ne peut que rarement déterminer

les espèces sortant du commun; il lui faut s'adresser pour cela aux spécialistes.

L'ouvrage de M. L. Fairmaire suffit amplement aux débutants, et c'est pour eux qu'il a été écrit; aussi est-il dépouillé des termes trop savants, de discussions inutiles sur les espèces, les races, etc. Il nous paraît pratique et bien combiné. Nous le recommandons volontiers aux amateurs de coléoptères et aux jeunes gens curieux d'identifier approximativement les insectes qu'ils peuvent rencontrer et désirent connaître par leur nom scientifique. Ils y apprendront en plus les particularités de certains coléoptères et l'usage que l'on en fait en pharmacie, comme, par exemple, les vertus vésicantes de la cantharide et du mylabre, les moyens de défense du bombardier, dont la fumée produite par une explosion, brûle les doigts, etc. Comme critique nous nous contenterons de remarquer que l'on pourra, dans une nouvelle édition, supprimer quelques coquilles qui ont échappé aux éditeurs. Toutes les terminaisons en *oïde* devraient, il nous semble, être écrites partout avec un tréma : *oïde*; or, cette forme n'est adoptée dans l'ouvrage qu'à partir de la page 199. Dans les planches quelques numéros manquent aux figures, ex. : pl. II, le n° 27; pl. X, le n° 138 (hanneton vulgaire); pl. XIII, la longueur du n° 178, très grossi, n'est pas indiquée (3 m/m), etc.

A.-A. FAUVEL.

Causeries agricoles. *Vins et alcools, les cultures en montagnes, exemples de la Savoie. Conseils pratiques*, par PAUL VIBERT (THÉODORE VIBERT fils). Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, 1902, gr. in-8 de 567 p. — Prix : 10 fr.

La majeure partie de ce gros volume est consacrée à la question des alcools; il parle ensuite d'élevage, de bétail, de son alimentation, d'engrais, de beurre et de nombre de sujets qui se rapportent à l'agriculture.

Ce n'est point toutefois un traité spécial méthodiquement réfléchi et écrit. L'auteur, assez au courant des choses agricoles, est un journaliste qui a pris cette spécialité, et qui traite au jour le jour la question ou le point que les circonstances ont mis en vedette. Il le fait avec intérêt, d'une plume accorte, avec un style qui se fait lire.

Mais si ces articles avaient, lorsqu'ils ont paru, un intérêt d'actualité incontestable, était-il désirable de les voir tels quels, et sans changement, sans retranchement surtout, reproduits en un semblable volume? Plusieurs vraiment ne le méritaient à aucun titre. Par ailleurs, l'auteur n'aurait-il pas fait acte de bon goût et n'aurait-il pas donné à son œuvre plus d'autorité en élaguant l'expression de certaines idées politiques et sociales pouvant plaire à des lecteurs de la feuille politique avancée où il écrivait, mais qui détonnent et sont hors de propos lorsqu'il s'agit d'une discussion économique agricole? Pourquoi, entre

autre, faire intervenir « les nationalistes, les cléricaux, les réactionnaires de toutes robes voulant à coup sûr et à bref délai conduire la France et la République aux pires catastrophes? »

Cela dépare l'ouvrage et ne le fait pas juger sous son vrai jour.

G. DE S.

Le Musée d'art. *Galerie des chefs-d'œuvre et précis de l'Histoire de l'art depuis les origines jusqu'au* XIX*e siècle*. Ouvrage publié sous la direction d'EUGÈNE MÜNTZ. Paris, Larousse, s. d., in-4 de 268 p., avec 900 grav. et 50 planches hors texte. — Prix : 22 fr. 50.

L'histoire de l'art s'enseigne mieux par l'image que par le texte, et il n'est plus permis aujourd'hui à un éditeur de proposer à notre instruction les lourdes pages à peine illustrées de quelques misérables gravures dont nous devions nous contenter jusqu'à ces derniers temps. La librairie française, après s'être laissé distancer sur ce terrain par l'Angleterre et surtout par l'Allemagne, s'est décidée enfin à renouveler son outillage et à détruire ses vieux clichés Quand l'on songe que pour trois marks on peut avoir à Leipzig des monographies d'artistes rédigées par les meilleurs érudits allemands, et illustrées de plus de cent photogravures, on regarde avec quelque honte la plupart des manuels français. Mais en voici un qui satisfera les plus difficiles, c'est le *Musée d'Art*, dont la librairie Larousse avait confié la direction au regretté Eugène Müntz. L'éminent érudit est mort avant l'apparition du livre, mais il en avait tout surveillé, et il avait pu donner le bon à tirer des dernières feuilles. Jamais encore livre d'art n'avait réuni une telle profusion d'images aussi bien choisies et classées. Le titre est heureusement expressif : c'est vraiment un musée d'art, le résumé de tous les musées, de tous les monuments, de tous les chefs-d'œuvre répandus par le monde. Neuf cents gravures dans le texte, et cinquante planches hors texte où sont groupées souvent des œuvres nombreuses, voilà de quoi instruire et distraire jeunes et vieux, les plus savants aussi bien que les ignorants. Ces gravures sont des reproductions directes d'après des photographies aussi précises et lumineuses que possible. Regardez l'admirable pavillon de Trajan dans l'île de Philæ, dont l'image ouvre le volume, et dites si l'on peut voir un tableau plus parfait; et c'est le chef-d'œuvre que les ingénieurs anglais viennent de condamner à mort! Temples, bas-reliefs, peintures, statues, vases, médailles, bijoux antiques (il ne manque, et c'est heureux, que la fameuse tiare du Louvre), mosaïques chrétiennes de Rome et de Ravenne, miniatures et ivoires, robustes sculptures romanes, merveilles délicates et sublimes de l'art gothique en France, dans les Flandres, en Allemagne et en Italie, éclosion de la grande peinture du moyen âge dans les fresques, les vitraux, les tapisseries, dans les œuvres de Giotto et de l'Angelico, des Van Eyck, des Van der

Weyden, des Fouquet, des Memlinc, charme subtil et raffiné de la Renaissance italienne (comme l'on sent bien ici, par l'abondance toute particulière et la beauté des gravures, que c'est l'époque et le pays de prédilection de Müntz!), majesté du seizième siècle, avec Bramante, Raphaël et Michel-Ange, avec Léonard, Titien, Véronèse, avec Dürer et Holbein, solennité du XVIIe siècle français, splendeurs de Versailles, charme intime de la Hollande, peintures de Rembrandt, de Rubens, de Van Dyck, de Vélasquez, esprit délicieux et grâce décorative du XVIIIe siècle, tout est là, toute la beauté, toute la séduction de l'art. Le texte est digne de l'illustration. Une élite de collaborateurs a été intelligemment réunie. M. Monceaux a traité de la Grèce, M. Diehl de Byzance, M. Migeon de l'Islam, M. Mâle du style roman et M. Gonse du style gothique, MM. Durand-Gréville et Marguillier, de l'art des Flandres, de la Hollande et de l'Allemagne, M. Bertaux du XVe et du XVIe siècles italiens, M. Lafond de l'Espagne, M. Roger Peyre du XVIIe siècle français, MM. Gaston Schéfer, Conrad de Mandach et Georges Riat du XVIIIe siècle. Reste un collaborateur mystérieux, dont le nom, si je ne me trompe, apparaît ici pour la première fois; dirai-je aussi pour la dernière? Eugène Müntz n'est plus là pour nous dévoiler son secret; mais la façon d'écrire est à elle seule un aveu, et aussi cette coquetterie de s'italianiser sous la signature Del Monte. Tel est ce livre considérable en somme, non pas tant par ce qu'il apporte de nouveau que par la façon de le présenter. Je n'y veux faire qu'une critique, et ce sera l'expression d'un vif regret. Pourquoi s'être arrêté au seuil du XIXe siècle? C'est aussi un grand siècle d'art, malgré son incohérence, et qui marque le tournant vers un art nouveau. Nous avons dès maintenant assez de recul pour le pouvoir juger équitablement; et je ne puis m'expliquer cette grave lacune que sans doute par un désir des éditeurs de consacrer à des temps si voisins de nous, et dont nous dépendons étroitement encore, l'effort et la richesse d'un volume semblable à celui-ci. A. P.

LITTÉRATURE

Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes, par A. MEILLET. Paris, Hachette, 1903, in-8 de XXIV-434 p. — Prix : 10 fr.

L'auteur indique, dès d'abord, le but qu'il s'est proposé en publiant ce travail, fruit de longues et patientes recherches, « celui d'indiquer brièvement les concordances qu'on observe entre les diverses langues indo-européennes et les conclusions qu'on en peut tirer. » Son livre est une « esquisse d'ensemble » qui permet au lecteur « d'embrasser d'un coup d'œil tout le groupe indo-européen, sans s'arrêter particulière-

ment sur l'une des langues qui le composent. » L'auteur se réclame des maîtres éminents dont il a suivi les leçons et qui s'appellent Michel Bréal, Bergaigne, Victor Henry et Ferdinand de Saussure ; c'est à leur école qu'il s'est formé ; c'est pour ainsi dire le résultat de leur enseignement, dans la mesure où il se l'est assimilé, qu'il livre aujourd'hui au public. Ajoutons que cette mesure est large et que l'élève s'est montré digne de ses maîtres. Je ne puis, dans cette courte notice bibliographique, analyser ce travail considérable. Qu'il me suffise, pour permettre au lecteur d'en comprendre l'importance, de lui en indiquer les principales divisions. Au premier chapitre, l'auteur traite de la méthode à suivre dans l'étude comparative des langues ; puis, après avoir établi certains principes généraux, il en fait l'application aux langues indo-européennes qu'il énumère et dont il délimite les divers domaines dans le chapitre second. Le chapitre suivant est consacré à la phonétique. L'auteur y étudie tout d'abord les phonèmes, c'est-à-dire les occlusives et sifflantes, les voyelles proprement dites et les sonnantes ; puis la syllabe, le mot, la phrase, l'accentuation dans autant de paragraphes très intéressants. La morphologie occupe le quatrième chapitre. Après avoir déblayé le terrain et exposé les généralités ou les éléments des mots, savoir la racine, le suffixe et la désinence ; indiqué le rôle des alternances vocaliques, les seules qu'emploie la morphologie indo-européenne; et décrit la forme des éléments morphologiques, l'auteur aborde l'étude du verbe et du nom, cette double flexion du groupe indo-européen. A côté des mots à flexion ou *fléchis* se trouvent les mots non *fléchis*, c'est-à-dire les adverbes, les prépositions et préverbes, les particules. Le mécanisme du verbe et du nom est soigneusement examiné et minutieusement décrit. L'auteur est dans son élément, et si complexe que soit ce dernier, il y évolue avec une aisance remarquable. Quelques pages sur la phrase composent le chapitre cinquième. Le sixième et dernier traite du vocabulaire. M. Meillet écrit à ce sujet cette phrase que ne sauraient trop méditer certains étymologistes aventureux : « Ce qui représente, pour le linguiste d'aujourd'hui, le vocabulaire indo-européen n'est qu'un petit noyau de termes généraux, infiniment précieux à cause des conclusions qu'il permet de tirer en phonétique et en morphologie, mais propre à égarer beaucoup plus qu'à guider ceux qui voudraient s'en servir pour essayer de se représenter ce qu'était en réalité le lexique d'un parler indo-européen. » Le premier service à l'actif de la grammaire comparée, c'est qu'elle rend compte d'une foule de faits historiquement attestés, et tenus longtemps pour inexplicables. La science du langage ne fait guère que de commencer ; c'est l'étude comparative des multiples idiomes, minutieusement analysés et confrontés les uns avec les autres qui permettront, un jour, de déterminer les lois générales du langage et de « remplacer l'empirisme actuel des

explications par des doctrines cohérentes et systématiques », suivant les expressions mêmes de l'auteur. L'aperçu du développement de la grammaire comparée, donné en appendice, nous apprend les efforts prodigieux tentés par les initiateurs de cette science que vit naître le XIXe siècle. Les noms des Bopp, Rask, Guillaume de Humbold, Pott, Schleicher, Curtius, Brugmann, Bréal et de Saussure marquent autant d'étapes glorieuses, parcourues dans un domaine jusqu'alors inexploré. Les récents travaux de l'abbé Rousselot ont ouvert un horizon nouveau et déjà les résultats de ses découvertes sont connus et appréciés universellement. A. ROUSSEL.

Dr. F. FOTIADI. Τὸ γλωσσικὸν ζήτημα κ'ἡ ἐκπαιδευτική μας ἀναγέννησις. Athènes, typogr. de l'*Hestia*, 1902, in-8 de 406 p. — Prix : 3 fr.

La littérature des Grecs modernes est dans un état de stagnation, que tout le monde reconnaît et déplore. Quelle est la cause du mal? La *diglossie*, autrement dit le dualisme linguistique qui partage en deux camps rivaux et irréconciliables tous les hommes capables de tenir la plume : d'une part, les vulgaristes (χυδαΐσταὶ) ou partisans du romaïque, qui ne rougissent pas de leur patois composite et qui veulent qu'on l'emploie comme langue littéraire et officielle ; de l'autre, les puristes, qui prétendent revenir au grec classique et adapter la langue de Démosthènes aux exigences de la civilisation moderne. Hellénisants farouches, ces derniers n'épargnent à leurs adversaires aucune de ces épithètes malsonnantes dont le vocabulaire grec est si riche. Ont-ils pour cela raison ?

M. le Dr. Fotiadi (j'écrirais Photiadès, si j'étais puriste) ne le pense pas. En excellent médecin qu'il est, il a longuement examiné ce fléau, dont les lettres grecques se meurent, et il en arrive à cette conclusion : « Voulons-nous renaître, revivre, reprendre notre place dans le monde littéraire? Commençons par apprendre notre langue, j'entends la langue maternelle, celle que les pédagogues de Grèce comme de Turquie (ce sont tous gens de même acabit) s'efforcent d'étouffer dans l'âme de l'enfant, au lieu d'en diriger le développement normal. A ces pédants de l'école, aux pontifes qui encombrent les salles de rédaction des grands journaux ou qui trônent dans les métropoles, aux grands maîtres des Universités, à tous en un mot, M. Fotiadi, le sourire aux lèvres, — tel le médecin dictant d'amères ordonnances, — dit de dures vérités, non dans un ordre didactique, — il a trop en horreur tout ce qui sent le système, — mais sous forme de causeries joviales et piquantes, de lettres aux libres allures, où le plus ferme bon sens s'allie à une rare finesse d'observation, au goût le plus sûr, à un sincère amour de la vraie culture nationale. Tous les étrangers amis des lettres grecques

sont de l'avis de M. Fotiadi ; mais les opposants se comptent nombreux parmi ses compatriotes. Sa méthode est la bonne, mais pour en assurer le triomphe, il faudrait aux *didascales* assez de courage ou de désintéressement pour rompre avec la routine. Fi donc ! il est si doux de passer pour savant en débitant à ses élèves, moyennant salaire, des formules ronflantes stéréotypées, d'ailleurs également incomprises du maître et des auditeurs. — N'importe ! des vérités de ce genre sont toujours bonnes à dire, et il faut féliciter M. Fotiadi de les avoir redites sous une forme nouvelle, infiniment agréable, sur un ton toujours digne, avec une inaltérable sérénité, malgré l'agacement que les puristes ont dû plus d'une fois lui faire éprouver. L. PETIT.

Nouveaux Poèmes et ballades, par A. C. SWINBURNE ; trad. par ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1902, in-16 de VIII-321 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait peut-être qu'une association de fervents admirateurs s'était fondée en Angleterre pour commenter et interpréter, de son vivant, les œuvres du poète Robert Browning. Le même culte pourrait être rendu à Swinburne, l'un des plus signalés, si ce n'est le tout premier, parmi nos contemporains. Il a l'exaltation de la passion fougueuse, le miroitement du coloris éblouissant, la magie des mots qui chantent, susurrent ou claironnent, mais tout cela ne produit le plus souvent que de fugitives visions de rêve, insaisissables, incompréhensibles. Car ces théories sans but et sans fin de verbes sonores ne semblent pas défiler devant vous pour leur sens propre, encore moins expriment-elles une idée, une idée suivie : évoquées par des affinités d'images et de résonnances, elles suscitent seulement de vagues sensations mi-musicales, mi-pittoresques. Le charme de ce genre de poésie résiste moins qu'un autre à l'épreuve de la traduction. Bien des lecteurs, parmi lesquels notamment le lecteur français, désirent comprendre. Mais l'imprudent qui a pris son essor avec Swinburne, confiant et charmé, se sent bientôt perdu dans l'affolement d'un vol vertigineux à travers les espaces indéfinis où il s'élève et s'enfonce, loin des choses tangibles, toujours plus haut, toujours plus loin... en plein vide, semble-t-il. Assez fin lettré pour communier avec les âmes étrangères et ne reculer devant aucun tour de force de traduction, M. Savine a mis tout son talent au service de cette tâche ardue et d'un succès douteux. — Je dois signaler dans ce nouveau recueil plusieurs pièces en l'honneur de Villon, de Beaudelaire, de Théophile Gautier, un essai de défense de la première série des *Poèmes et ballades*, contenant un exposé de la morale esthétique du poète, et même quelques vers français où Swinburne n'a pas craint d'affronter des difficultés techniques qui eussent dû le faire hésiter. LONGCHAMP.

Notes et impressions. Choix de lettres, par J.-J. Weiss. Préface par le prince Georges Stirbey. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12 de xx-412 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre posthume de J.-J. Weiss comprend les *Notes et impressions* publiées par lui, de janvier 1880 à septembre 1881, dans la *Revue Bleue* ; en second lieu, un choix de lettres échangées entre l'auteur et quelques-uns de ses amis, Assolant, Saint-René Taillandier, Taine, Caro, Duruy, Sainte-Beuve, le comte de Paris, J. Janin, Egger, Renan, Guizot, Vallès, Thiers, Napoléon III, Falloux, etc., et une ou deux dames dont les noms ne sont pas donnés. Dans les *Notes et impressions*, apparaît l'écrivain exquis que fut toujours J.-J. Weiss, et aussi, hélas! l'homme de petit caractère, tournant à tous les vents qui soufflent, et pour le moment converti au gambettisme et même au ferrysme naissant. On souffre un peu de voir un homme au talent si fin se fourvoyer en si brutale compagnie. Cela n'empêche pas d'ailleurs ses *Notes et impressions* d'être tout à fait charmantes. L'homme se traîne parfois, mais l'esprit a tôt fait de retrouver ses ailes. Et quels délicieux refrains, et quelles jolies envolées alors, dans l'azur si clair, si limpide de ce ciel si français !

Beaucoup de lettres ici publiées ne sont que des accusés de réception et des remerciements pour des articles bienveillants et courtois où il excellait. Quelques-unes, plus intimes, signées de lui ou de quelques amis et amies, à qui il s'ouvre volontiers, sont tout à fait charmantes. Ce volume, donc, n'est pas tout à fait bon, mais il est presque tout entier exquis. Édouard Pontal.

Un faux classique. Nicolas Boileau. *Études littéraires comparées*, par Edmond Dreyfus-Brisac. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-12 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Dreyfus-Brisac en veut à Boileau. Il lui reproche son succès et sa gloire ; on dirait presque qu'il en est jaloux. Pour lui, l'auteur des *Satires* est un « bourgeois » pharisaïque, une espèce de « Philistin » ; il est poncif, solennel, sans imagination ni art, c'est le poète pot-au-feu, louangeur attitré d'un roi pot-au-feu lui-même et qui n'aime rien tant que la médiocrité correcte, guindée et froide. « C'est ce style grave, sententieux, un peu prud'hommesque, rempli de lieux communs, qui a toujours plu à la majorité bourgeoise de ses lecteurs. On peut le goûter sans avoir le goût artiste et sans avoir reçu une fine éducation littéraire. »

Que ce dernier trait puisse s'appliquer aussi bien à Corneille et à Racine, à Victor Hugo et à Shakespeare, c'est ce dont M. Dreyfus-Brisac ne semble pas s'apercevoir. Mais ce qui l'indigne, c'est que Boileau ait tant emprunté à ses devanciers et à ses contemporains.

M. Dreyfus-Brisac a eu la patience, très louable assurément, et qui suppose de sa part une connaissance approfondie des auteurs secondaires et oubliés du XVIIe siècle, de parcourir tous les recueils de poésie du temps pour y chercher, avec une loupe, les expressions, tours et images que l'on peut retrouver approximativement dans Boileau. Parmi ces rapprochements, nous ne nions pas que quelques-uns ne soient piquants et ne révèlent une imitation évidente. Mais combien d'autres sont de pur hasard ou n'ont aucune signification ! Il ne suffit pas que Boileau ait employé un mot que l'on rencontre également dans Voiture, Chapelain ou Brébeuf, pour qu'il soit permis de crier aussitôt au plagiat. Autrement, il n'y aurait plus moyen d'écrire en prose ni en vers sans s'exposer soi-même à être accusé de ce méfait. Et de ce que l'auteur de *l'Art poétique* aura parlé des « sommets du Parnasse » ou aura appelé la mer « Neptune » après Ronsard, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il ait pillé le poète vendômois. Qui veut trop prouver ne prouve rien. Aussi M. Dreyfus-Brisac, oubliant Boileau pour un instant, s'en prend-il aussi à Racine, qu'il accuse également de s'être un peu trop souvenu de Corneille et de Chapelain et de leur avoir dérobé quelques-unes de leurs beautés.

Boileau n'est pas un grand poète au sens propre du mot, soit. Mais on sait par cœur ses vers et on continue à le lire, alors que la plupart des auteurs qu'on prétend qu'il a copiés dorment ensevelis dans la poussière des bibliothèques. C'en est assez pour qu'il conserve son rang parmi nos *vrais classiques*. LÉON CHARPENTIER.

Un Homme de lettres au XVIIIe siècle. Marmontel, *d'après des documents nouveaux et inédits,* par S. LENEL. Paris, Hachette, 1902, in-8 de II-572 p. avec un portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Je ne pense pas que, malgré quelques « documents nouveaux et inédits », M. Lenel ait modifié d'une façon appréciable l'idée que nous nous faisions de Marmontel. Ce n'est pas d'ailleurs ce qu'a cherché M. Lenel : à propos de l'auteur des *Contes moraux*, il a plutôt tenté de nous tracer un tableau aussi vivant que possible des relations et des mœurs, de la vie en un mot dans la « République des lettres » au XVIIIe siècle. Et il y a parfaitement réussi.

Mais si pittoresques que soient les débuts et les amours de Marmontel, si curieux que nous semblent ses démêlés avec les Comédiens, avec les Dévots, ses polémiques contre Fréron et les Gluckistes, si attachante que M. Lenel nous rende l'Histoire littéraire, ce qui nous intéresse le plus en son livre c'est la partie psychologique, l'étude du caractère même de son héros. Certes les questions agitées autour de Marmontel, et où celui-ci trouva toujours un mot à dire, certes les grandes querelles entre Philosophes et Dévots, Comédiens et Auteurs

dramatiques, partisans des Anciens et partisans des Modernes, Gluckistes et Piccinistes ne manquent pas d'intérêt, mais Marmontel eut en tout des opinions trop modérées, joua trop souvent le rôle de conciliateur, pour prétendre en aucune façon représenter le courant intellectuel de son temps. S'il adoptait les idées des philosophes, des hommes « de progrès », il les énervait, leur enlevant ce qu'elles avaient de trop hardi, de trop révolutionnaire, de trop choquant pour les bonnes âmes. Mais justement, au point de vue moral, au point de vue social et politique, ce sont ces qualités de timidité, de sagesse, de respect de la tradition qui font au contraire l'intérêt, l'originalité de Marmontel au milieu de ses contemporains. Fils de paysans attachés à leur terre, à leurs mœurs patriarcales, à la religion catholique, bien qu'il ait toujours vécu à Paris, ce ne fut pas un déraciné. Dans un siècle corrompu, à l'intelligence dévoyée, il garda toute l'honnêteté, toute la loyauté, tout le bon sens qu'il tenait de ses parents. C'est lui qui opposa au ton agressif et même injurieux de Fréron une critique littéraire impartiale et polie, aux contes licencieux de Crébillon, de Voisenon, des « Contes moraux », des « Nouvelles exemplaires », au sarcasme et à l'intolérance de certains philosophes le respect de la religion comme base de la morale, et comme croyance ancestrale et traditionnelle ; enfin, quand éclata la Révolution, il se rendit compte que la cause du mal était le mépris des vérités enseignées par l'expérience, l'abus de la raison et de l'idéal dans un domaine qui est celui des faits et des intérêts.

M. Lenel nous a donné de Marmontel un portrait vivant et sympathique, pensé et écrit avec sympathie. Le cœur « sensible » de Marmontel doit être touché d'avoir été si bien compris.

HENRI LONGNON.

HISTOIRE

Les Ἱππεῖς athéniens, par M.-W. HELBIG. Paris, C. Klincksieck, 1902, in-4 de 112 p., avec 38 fig. et 2 pl. (Extrait des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres). — Prix : 5 fr.

A quelle époque les Athéniens ont-ils commencé à recruter un corps de cavalerie ? Telle est la question que résout M. Helbig, non seulement au moyen des textes littéraires mais en contrôlant ceux-ci par le plus minutieux examen des monuments figurés. Et il précise qu'il a en vue le corps combattant comme cavalerie proprement dite, c'est-à-dire où le cheval soit une arme, et pas simplement un moyen de transport. D'après lui, aucun monument attique antérieur aux guerres médiques ne force à supposer l'existence de la cavalerie athénienne avant cette époque, ni à Marathon (490), ni à Platées (479), ce qui est conforme aux indications données par Hérodote. Ce que nous montrent les vases du

VIe siècle ou les socles des stèles funéraires attiques ce sont des hoplites ou bien leurs valets (ὑπηρέται), quelquefois encore des cavaliers thessaliens. La pesante armure des hoplites, leurs grands boucliers ne permettent pas en effet le combat de cavalerie ; ici le cheval a remplacé le char d'autrefois ; il sert à amener le guerrier sur le lieu du combat, puis, sous la garde de l'ὑπηρέτης lui-même monté, reste à portée, de façon à pouvoir lui être ramené aussi rapidement qu'il est nécessaire, soit pour poursuivre l'ennemi en déroute, soit pour échapper au contraire à ses atteintes.

Les plus anciens monuments attiques démontrant l'existence d'une cavalerie, sont des coupes à figures rouges de style archaïque avancé auxquelles leur fabrication assigne comme limites extrêmes les années 485 et 455. Ce sont ces limites que va resserrer encore M. Helbig. En 479, à Platées, il n'y avait pas de cavalerie athénienne ; de plus l'observation faite que sur ces peintures les cavaliers portent le manteau thrace l'amène à rappeler que les Athéniens prirent pied en Thrace par la conquête de Sestos, en 478, et que, dès 477, la plupart des villes situées sur la côte thrace entrèrent dans la confédération des villes maritimes grecques, sous l'hégémonie d'Athènes. Il semble donc qu'on ne doive pas faire remonter au delà de cette dernière date l'influence du costume thrace sur le costume du cavalier athénien.

D'autre part, d'après un dialogue pseudo-platonicien, Thémistocle se serait empressé de faire de son fils Cléophante un cavalier excellent et habile à manier le javelot. Il est bien improbable que ce souvenir se fût perpétué s'il se fût agi d'un service aussi secondaire que celui d'ὑπηρέτης. Ce qu'on aura voulu marquer c'est la faveur qui accueillit l'apparition de ce corps nouveau. Or, l'ostracisme ayant forcé Thémistocle à quitter Athènes entre 474-472, c'est donc avant ce moment qu'eut lieu la première organisation d'une cavalerie athénienne.

Troupe d'abord peu nombreuse, 300 hommes à en croire Andocide, elle se trouvait portée à 1,000 cavaliers au début de la guerre du Péloponnèse. Telle est la solution à laquelle arrive M. Helbig ; mais ce n'est pas tout, parce que les matériaux qu'il a mis en œuvre ont été pour lui l'occasion, presque à chaque pas, d'ajouter de nouveaux éléments à ce que l'on savait de l'histoire militaire grecque au VIIe et au VIe siècle, sur les différents combattants, leur origine, leur nombre, leur recrutement, leur instruction, leur équipement et leur rôle pendant, avant et après le combat.

Après un dernier chapitre sur les ἱππεις dans les autres États grecs, M. Helbig réserve les Siciliotes et les Italiotes, dont l'étude est intimement liée à celle des *equites romani* chez les peuples italiques, pour un nouveau travail dont l'intérêt ne saurait certes pas être moindre.

R. M.-D.

Un Prélat constitutionnel. Jean-François Périer (1740-1824), oratorien, évêque assermenté du Puy-de-Dôme, évêque concordataire d'Avignon, par l'abbé ALBERT DURAND. Paris, Bloud, 1902, in-8 de XIX-677 p., avec un portrait et un autographe. — Prix : 7 fr. 50.

Jean-François Périer était né à Grenoble ; après de fortes études au collège des jésuites de cette ville, il entre à l'Oratoire et pendant près de trente ans professa la physique et la philosophie dans diverses maisons appartenant à la célèbre congrégation, à Angers, au Mans, à Lyon, à Dijon, à Montpellier, à Niort, etc. Quand la Révolution éclata, il était supérieur de l'école d'Effiat, en Auvergne. Il embrassa avec enthousiasme les idées nouvelles, et lors de l'établissement de la constitution civile du clergé, il en accepta les principes, auxquels l'avaient d'ailleurs préparé les tendances jansénistes, trop répandues dans l'Oratoire. Il fut élu évêque du Puy-de-Dôme, chercha à y organiser le schisme et y resta jusqu'à la Terreur, époque où il se réfugia dans son pays natal de Dauphiné. Après la chute de Robespierre il revint à Clermont et fut un des évêques les plus actifs pour réorganiser avec Grégoire l'Église constitutionnelle ; il présida le fameux concile dit national. Hâtons-nous d'ajouter que, si ses principes furent erronés, sa conduite morale fut irréprochable. Aussi fut-il un des évêques assermentés dont le Premier Consul, lors de la conclusion du Concordat, imposa au Saint-Siège la nomination à l'un des sièges rétablis. Quelle fut son attitude lors de la soumission au Saint-Siège demandée par Caprara ? La question nous semble assez douteuse. Il semble bien qu'il y ait eu là une grande complaisance de la part de l'abbé Bernier. Quoi qu'il en soit, Périer fut possesseur de son nouveau diocèse, diocèse énorme qui en comprenait neuf de l'ancienne France et les deux importants départements de Vaucluse et du Gard. Il faut dire à sa louange qu'il s'occupa très sérieusement de la réorganisation de ce diocèse ; visites pastorales, créations de paroisses, rétablissement des séminaires et des chapitres, mandements pour l'instruction des fidèles, il n'épargna rien. Grand admirateur de Bonaparte, il célébra chaque victoire du Premier Consul ou de l'Empereur par des pages enthousiastes adressées à ses diocésains. Ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs de prodiguer le même encens, et presque dans les mêmes termes, aux Bourbons après la Restauration. Cette mobilité de sentiments, jointe à ses préférences trop affectées pour les anciens prêtres constitutionnels, le rendirent suspect aux royalistes, et lors des négociations du nouveau Concordat, on lui demanda sa démission, qu'il donna, mais qui ne fut publique qu'en 1820, trois ans après. Il resta néanmoins à Avignon et y mourut en 1824. Il avait fait du bien ; mais, comme le remarque justement son historien, son adhésion au schisme avait frappé de stérilité une partie de ses efforts.

Telle est la vie que M. l'abbé Durand a retracée dans un beau volume où nous devons signaler l'abondance des recherches — la simple liste des documents consultés remplit neuf grandes pages, — la pureté de la doctrine et l'impartialité du jugement. M. DE LA ROCHETERIE.

La Diplomatie carolingienne (843-877), par JOSEPH CALMETTES. Paris, Bouillon, 1901, in-8 de XX-220 p. — Prix : 7 fr.

Quand on a lu la magistrale thèse de M. Kleinclausz sur l'Empire de Charlemagne, il est bon de passer au livre que M. Calmettes a publié sous le titre : *La Diplomatie carolingienne*. Cet ouvrage est en quelque sorte le corollaire du premier ; il fait toucher du doigt les différentes causes qui amenèrent la décomposition de l'empire franc. Les grandes nationalités, comme les familles, n'ont de cohésion que grâce à l'autorité qui leur sert de clef de voûte. Que cette autorité disparaisse, que le chef de famille meure, la nationalité comme la famille se désagrège par les partages dans lesquels chacun se croit invariablement frustré.

Charlemagne avait créé l'Empire d'Occident en lui attribuant surtout la défense du territoire contre les invasions barbares et la protection de la catholicité ; lorsqu'il partagea l'Empire entre ses fils, il semble qu'il ne voulut pas que chacun fût souverain indépendant dans le royaume qu'il lui attribuait ; ces rois étaient des lieutenants ; l'Empire existait toujours, chef de la grande famille. Après le second partage, à la mort de Louis le Pieux, le plan de Charlemagne commença à être modifié, et l'idée impériale à être ébranlée. Chacun ne songea qu'à reculer les limites de son domaine aux dépens de ses frères et neveux ; chacun ne songea qu'à multiplier le nombre de ses fidèles et, dans ce but, dotait ceux-ci de bénéfices qui augmentaient singulièrement leur force et les laissaient penser à s'attribuer une indépendance d'où devait naître la féodalité ; chacun enviait la couronne impériale. Pendant ce temps les barbares envahissaient le territoire ; l'Empereur et les Rois, s'occupaient à arrondir leurs territoires. M. Calmettes expose avec une grande lucidité et vraisemblance les démarches et les intrigues des princes carolingiens jusqu'à l'avènement de Charles le Chauve à l'Empire : la question de la Lorraine envahie par les rois de France et de Germanie ; le bruit fait et exploité à l'occasion du divorce de Lothaire, roi de Lorraine ; l'attitude du clergé qui tenait pour l'Empire tel que l'avait conçu Charlemagne ; le rôle du Pape qui voulait être, par le fait, le dispensateur de la couronne impériale pour se conserver un défenseur contre les Sarrasins ; le détachement des grands fidèles, devenus trop puissants, et forcés de se défendre eux-mêmes contre les pirates. Avec la disparition de Charles le Chauve, l'empire franc à peu près désorganisé avait cessé d'exister. Le partage de 843 connu sous le

nom de Traité de Verdun en créant trois royaumes indépendants lui avait porté la première atteinte. A. DE B.

Histoire des institutions politiques et administratives de la France, par PAUL VIOLLET. Paris, Larose, 1890-1903, 3 vol. in-8 de VIII-468, 470 et 601 p. — Prix : 26 fr.

C'est, selon nous, un livre de tout premier ordre et d'une utilité multiple que l'ouvrage auquel M. Paul Viollet a consacré de longues années de travail et vient de mettre la dernière main. Cet achèvement doit s'entendre toutefois en restreignant l'expression aux temps de notre histoire antérieurs au XVIe siècle. Débordé par l'immensité des matériaux et l'énormité du labeur, l'auteur a dû, en effet, se poser une barrière à la fin du moyen âge. Il nous laisse d'ailleurs quelque espérance pour l'espace qui s'ouvre ensuite. « J'essayerai probablement, nous dit-il, si Dieu me prête vie, de mettre sur pied un autre ouvrage qui serait consacré aux trois derniers siècles de l'ancien régime, à cette période qu'on appelle d'ordinaire les temps modernes. » Il ne faut pas cependant prendre trop au pied de la lettre la barrière dont il s'agit. Au cours même du présent livre M. Paul Viollet a fait en réalité d'assez nombreuses et fructueuses excursions partielles dans le domaine dont il se réserve pour l'avenir l'exploration totale.

Ce bel ouvrage, digne pendant de l'*Histoire du droit civil français*, précédemment publié par l'auteur, est ainsi divisé et subdivisé : Livre premier. *Période gauloise*. Chapitre I. Les Gaulois. II. Les Grecs de Marseille. — Livre deuxième. *Période gallo-romaine*. Chapitre I. La Gaule conquise et romanisée. II. L'Administration romaine. III. Les Impôts. IV. Des Assemblées nationales dans la Gaule romaine. V. Des Municipalités. VI. Chute de l'Empire d'Occident et établissement des Barbares. — Livre troisième. *Période franque (Dynastie mérovingienne. Dynastie carolingienne)*. Chapitre I. La Nation et le Roi. II. L'Administration et les Institutions locales. Les Finances. III. L'Église. IV. Les Origines de la féodalité. — Livre quatrième. *Période française. Moyen âge*. Chapitre I. La Royauté. II. Le Clergé et l'Église. III. La Noblesse. IV. Les Franchises et les Communes. V. Les Corporations. VI. Les États généraux et les États provinciaux. VII. L'Administration royale. — Les Prévôts. Les Baillis. Les Sénéchaux. VIII. Les Parlements. IX. Les Chambres des comptes. X. Le Conseil. XI. Les Finances.

Dans une remarquable unité, dont reste pénétré l'esprit du lecteur, M. Paul Viollet a su fondre en cet ouvrage deux caractères très différents et presque contraires : l'abondance analytique des renseignements, dont la « Table alphabétique générale » placée à la fin du troisième volume permet de tirer tout le fruit qu'elle comporte, et une synthèse puissante qui range avec vigueur les faits particuliers sous les lois

générales qui les dominent, et en montre nettement les liens d'affinité et les lignes, parfois croisées, de filiation. L'auteur est doué, à un degré qui le met vraiment hors de pair, de l'art de grouper les faits sans cesser de les distinguer, de réunir et de maintenir devant nos regards à la fois les exemples et les exceptions sous la règle. Il a réussi très bien, comme il le souhaitait, à « être clair et rester simple, sans dissimuler jamais l'étendue et la difficulté des problèmes, la mystérieuse et profonde complexité des choses humaines, des choses vivantes. » Son livre est à la fois une *somme* d'informations précises et une suite de vues, d'explications historiques et philosophiques de la genèse et du développement des institutions. En ce qui concerne l'information, nous devons ici une mention et un éloge particuliers, tant aux indications bibliographiques, si précieuses, qui sont réunies en un corps spécial à la fin de chaque chapitre, qu'à celles qui sont dispersées dans les notes. Quant à l'exposition et à l'explication, elles offrent le piquant contraste d'être tout à la fois très *objectives*, par le rapport étroit qui les tient toujours fortement unies aux faits auxquels elles se rapportent, et très *subjectives*, par l'intervention fréquente et originale des réflexions et remarques directes de l'auteur et de ses propres façons de voir. Le tout est relevé par un très beau et très rare talent d'écrivain. On peut ne pas adopter sur tous les points, en une matière si vaste et si complexe, les explications ou les vues de M. Paul Viollet. On ne saurait méconnaître le haut mérite et la solide valeur de l'une des œuvres les plus remarquables qu'en ces quinze dernières années ait produites la science française. M. S.

La Vie privée d'autrefois. Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XIIe au XVIIIe siècle, *d'après des documents originaux ou inédits*, par ALFRED FRANKLIN. *La Vie de Paris sous Louis XVI; début du règne.* Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-12 de VII-385 p., avec grav. — Prix : 3 fr. 50.

La collection courageusement entreprise par M. Franklin en 1887 vient de s'augmenter d'un vingt-septième volume dont le sujet a été heureusement choisi. C'est la réimpression d'un roman — roman vécu, probablement — intitulé : *La Quinzaine anglaise*, dû à Jean-Jacques Rutlidge et qui contient de fort curieux tableaux de la vie parisienne dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. L'ouvrage est, certes, bien connu des Parisiens *parisinant* qui tous en ont, dans leur collection, au moins une de ses nombreuses éditions ; mais il est très ignoré du grand public et cette réimpression servira à le faire connaître. Le style en est suffisamment attrayant, quoique se ressentant un peu de la fadeur du temps, et le volume se laisse lire sans fatigue.

A la suite du roman, M. Franklin a réimprimé une comédie du

même auteur, qui a pour titre : *Le Train de Paris*. Elle est beaucoup moins connue et l'éditeur a été fort bien inspiré en la tirant de l'oubli.

Aux pères de famille qui ne connaissent pas le roman de Rutlidge, nous donnerons le conseil de ne pas laisser le volume à la disposition de tout le monde : il contient un assez grand nombre de tableaux très libres qui ne contribuent pas à faire de ce livre une lecture convenant à la jeunesse. P. Lbe.

A travers les pensionnats de Frères, par Firmin Counort. Paris, Dujarric, 1902, in-12 de xvi-593 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comme il arrive souvent à ceux qui veulent confesser les autres, le défroqué Firmin Counort s'est surtout confessé lui-même dans son livre : esprit inquiet, mal équilibré, toujours mécontent des autres, qui avaient certainement beaucoup de raisons d'être très mécontents de lui ; demi lettré, mais pourvu d'une dose d'orgueil tout à fait disproportionnée à son très petit mérite, il a beaucoup peiné sans arriver à d'autre résultat que de se rendre insupportable à tous. Il est le type de ces « grenouilles coassantes, — ceci est de son style, — de ces religieux sensuels, murmurateurs, inquiets, qui déchirent les oreilles par leurs incessantes clameurs », et j'admire vraiment la patience de ses supérieurs qui ont pu le supporter si longtemps. A leur place, je n'aurais pas attendu vingt-cinq ans pour lui dire : « Vous aimez Marie-Thérèse, c'est entendu : mariez-vous avec elle, et laissez-nous la paix. » A moins de lui donner ce conseil d'un prêtre de bon sens qu'il était allé consulter et qu'il suppliait de l'envoyer au martyre : « Le martyre est une belle chose, mais..... vous avez plutôt besoin de recevoir de l'eau fraîche sur la tête. » Peut-être cet ex-frère n'est-il pas un mauvais homme : les effusions mystiques alternent dans son livre avec les soupirs d'amour, et les hommages rendus à ses ex-confrères voisinent avec de très vilaines diffamations. C'est l'œuvre d'un demi-toqué, que sa demi-inconscience ne laisse sans doute qu'à demi responsable d'avoir commis un livre médiocre et une mauvaise action.

Comme M. Counort a des prétentions, il n'est pas inutile de lui faire observer qu'il parle de choses qu'il ignore. Je lui demanderai donc où il appris que Marius Tournadre fût l'auteur d'un beau geste, et M. Lacarrière (*sic*) un célèbre théologien de Saint-Sulpice, et s'il lui est arrivé souvent, dans ses pérégrinations à travers Paris, de voir Coquelin jouer le rôle de Don Diègue? N'a-t-il pas confondu Tournadre avec Tailhade, Lacarrière avec M. Carrière, et don Diègue avec Cyrano de Bergerac ou Mascarille ? Tout cela n'a pas grande importance sans doute, mais quand on pose pour le redresseur de torts, peut-être serait-il prudent de tourner sept fois sa plume dans ses doigts avant d'écrire de pareilles sottises. Édouard Pontal.

Essai sur l'évolution de la civilisation indienne, par le marquis DE LA MAZELIÈRE. Paris, Plon-Nourrit, 1903, 2 vol. in-12 de 440 et 644 p., avec des grav. et une carte. — Prix : 8 fr.

Cet important ouvrage est très instructif et très méritoire. Bien divisé, écrit dans une langue souple qui se prête également à la discussion des statistiques et à la description pittoresque, plein d'aperçus philosophiques, abondant en citations heureuses, enrichi de notes et d'appendices, il est, je pense, le travail d'ensemble le plus considérable que nous ayons en France sur la civilisation indienne. Il est divisé en trois parties inégales : la troisième comprenant à elle seule tout le second volume, sur l'Inde moderne, les deux précédentes sur l'Inde dans l'antiquité et au moyen âge.

Toute la littérature si touffue de l'Inde ancienne est passée en revue dans la première partie, où il est traité de la conquête aryenne et de l'origine des castes, des religions célèbres, le védisme, le bouddhisme, depuis mystérieusement disparu de l'Inde, le brahmanisme, et de l'influence de la conquête alexandrine, questions toujours obscures, mais qui reçoivent là une solution au moins vraisemblable. Au moyen âge, apparaît une autre religion, l'islam, venant en conquérante avec les Gaznévides, les Afghans, les Mongols. L'islam heurte les religions anciennes, parfois s'y mêle, comme chez les Sikhs ; il renouvelle l'architecture, la poésie, la musique ; il lutte, sans en triompher, contre le régime des castes. Des éléments contraires s'accumulent et ne parviennent pas à se détruire : l'esprit du XVIe siècle sur celui du moyen âge, la féodalité sur la caste, les râjpouts sur les brahmanes.

Puis la civilisation européenne pénètre dans l'Inde ; elle y fait son entrée, portée par quatre races : les Portugais, les Hollandais, les Français, les Anglais. A ceux-ci reste la prépondérance. Après la répression de la révolte de 1857-1858, est proclamé l'empire indien et s'ouvre l'âge contemporain. Et l'auteur déroule à nos yeux le long tableau de la civilisation de l'Inde moderne, avec l'enchevêtrement qu'elle présente de choses très vieilles, changées mais subsistant parmi des choses très neuves : les religions anciennes en face du christianisme qui ne compte que deux millions d'adeptes et a peu de chances de plus grands succès ; la caste, plus morcelée que jadis, et les écoles néo-hindoues qui rêvent de réformes ; la famille, avec la transformation du droit familial musulman dans le sens hindou, et la menace de l'individualisme européen ; la presse, active ; la littérature, féconde ; le commerce et l'industrie sous le régime anglais. A la fin l'auteur formule sur les maîtres de l'Inde ces jugements : t. II, p. 432, l'Inde ne s'est pas appauvrie sous la domination britannique ; elle s'est au contraire enrichie ; p. 336, beaucoup d'Indiens reconnaissent ce que l'Inde doit à l'Angleterre et aux Anglais.

Une teinte de fatalisme optimiste règne dans ce savant exposé ; l'Inde, semble dire l'auteur, a reçu du reste du monde, aux diverses époques, à peu près ce qu'elle devait en recevoir ; l'Inde ne s'insurgera pas (t. II, p. 487) ; et pourquoi s'insurgerait-elle, puisque l'administration anglaise lui est bonne ? Elle ne refera pas d'elle-même son unité ; une puissance européenne est nécessaire pour l'y aider, et cette puissance peut être l'Angleterre ; p. 492 : « tout changement de régime pour l'Inde retarderait son développement de plusieurs siècles. » — Évidemment le lecteur français a plaisir à voir ce grand pays marcher ainsi, bien qu'avec lenteur, dans les voies les plus favorables à son développement. Il éprouve tout de même un peu de mélancolie à apprendre, par une brève allusion qui est faite à l'œuvre de Dupleix (t. II, p. 48-49), qu'il était fort naturel que cette œuvre échouât ; et ailleurs qu'il est non moins logique que le christianisme végète aux Indes ; il y a des cas où la facilité sereine de l'historien à expliquer toutes choses semble un peu cruelle. BARON CARRA DE VAUX.

Philibert de Chalon, prince d'Orange, vice-roi de Naples, par ULYSSE ROBERT. Paris, Plon-Nourrit, 1902, in-8 de IV-482 p., avec 5 pl. — Prix : 8 fr.

Il faudrait beaucoup de monographies aussi complètes, aussi minutieusement établies et aussi bien documentées que celle que M. Robert vient de consacrer à Philibert de Chalon, pour pouvoir un jour écrire l'histoire des guerres franco-espagnoles du XVIe siècle et des relations de François Ier et de Charles-Quint. L'auteur a recueilli et (l'Académie d'histoire de Madrid a publié en un volume spécial), les lettres de Philibert et de Charles-Quint dispersées à Vienne, à Paris, à Bruxelles, à Lille, à Limoges, et à Besançon dans les papiers de Granvelle. D'abondantes informations sur les moindres personnages cités dénotent la vaste érudition et la consciencieuse patience de l'auteur, — qui a cependant négligé de munir ce précieux volume d'un indispensable Index. Ce n'est pas seulement la carrière si courte du prince d'Orange, vice-roi de Naples, que l'on ira chercher dans le livre de M. U. Robert, c'est toute une période, la plus confuse, la plus complexe peut-être du règne de François Ier, que l'on pourra y aller étudier ; c'est aussi une des questions les moins éclaircies encore de l'histoire de ce règne, — le rôle exact de Philibert de Chalon et le bien ou mal fondé de l'accusation de trahison portée contre lui, — que l'on pourra y élucider. Il en ressort avec évidence que si Philibert de Chalon fut un allié fidèle et un serviteur opiniâtre de l'Empereur, c'est par suite des maladresses et des injustes convoitises de François Ier, qui tenta de le dépouiller de sa principauté d'Orange. Épisode qu'il faut rapprocher de celui de la trahison de Bourbon, pour apprécier pleinement la gaucherie diplo-

matique du roi-chevalier. D'ailleurs, fils de Jean IV de Chalon et de Philiberte de Luxembourg, propriétaire de domaines en France et sur le territoire de l'Empire (en Franche-Comté, en Bresse, et Orange même), Philibert n'était qu'à demi Français. En somme, on ne peut pas, en ce qui le concerne, parler de trahison : il faudrait dire plutôt choix de suzeraineté.— La carrière militaire du prince d'Orange est ici suivie pas à pas. L'événement capital en est le siège de Rome, où il commandait la cavalerie sous le connétable, et où il prit le commandement en chef des troupes après la célèbre arquebusade dont ce hâbleur de Cellini s'est attribué l'honneur. Il essaya d'arrêter le pillage de la ville, et réussit à sauver de la destruction les archives et les trésors artistiques du Vatican. Ensuite il dirigea les négociations avec Clément VII, et plus tard parvint à le réconcilier, du moins officiellement, avec l'Empereur. Le succès de ce replâtrage, non moins que certaines de ses lettres, montre qu'en lui le diplomate aurait pu n'être pas inférieur à l'homme de guerre. Avec sa vice-royauté de Naples après Moncade, avec sa campagne contre Florence, défendue par Peruzzi, et au cours de laquelle il périt à la bataille de Gavinana, nous toucherions encore à deux grosses questions de l'histoire d'Italie. Sur l'une et sur l'autre, le livre de M. Robert est riche en renseignements. — Il n'est pas jusqu'à l'histoire même de la principauté d'Orange, (encore que Philibert se soit fort préoccupé de ses sujets), qui n'ait à puiser d'utiles précisions dans les chapitres I, II, III, XIV et XXI de l'ouvrage. Cette biographie, qui semble si spéciale, d'un bon capitaine de second ordre, dans une époque où il y en eut tant, est donc un chapitre essentiel, on le voit, de l'histoire européenne du premier tiers du XVIe siècle. Il est fort regrettable que le recueil de documents publié en Espagne soit d'un accès moins facile que la biographie : la biographie les utilise, mais il est probable qu'elle ne les épuise pas. L.-G. PÉLISSIER.

BULLETIN

Les Sacrements en histoires, par J.-M. A. Abbeville, Paillart, s. d., in-8 de 240 p. — Prix : 1 fr.

L'Oraison dominicale et la Salutation angélique en histoires, par le même. Même librairie, s. d. in-8 de 222 p. — Prix : 1 fr.

Le même missionnaire apostolique qui avait précédemment publié *Les Commandements de Dieu en histoires* continue son œuvre par ces deux derniers volumes. Avec la simplicité qui convient aux jeunes intelligences, à l'enfant des catéchismes, la doctrine est d'abord exposée et elle est ensuite éclairée par des histoires généralement intéressantes et des gravures bien parlantes aux regards enfantins. Ce sont de précieux livres d'apostolat populaire à répandre dans les classes ouvrières. Ils réalisent merveilleusement la suggestive devise de la librairie Paillart : « Je sème le bon grain. » LOUIS ROBERT.

Ad rem : Thoughts for critical times in the Church, by H. HENSLEY HENSON. London, Gardner and Darton, s. d., in-8 de XV-173 p.

Le doyen rural de South-Barking est inquiet du mouvement incessant qui pousse le clergé de l'Église établie du côté des idées unionistes. Le « virus de Rome », pénétrant la religion anglicane, l'effraie, et il s'indigne vertueusement contre l'attitude de l'Église catholique continentale pendant tout le cours de la tragique affaire Dreyfus : c'est assez dire pour donner la note générale de ce livre. Il ne faudrait pourtant pas croire que ce sectarisme, à peine déguisé par des précautions oratoires que l'auteur s'empresse d'oublier un instant après les avoir exprimées, enlève toute valeur à cette collection de sermons sur la réunion de la chrétienté, les revendications pontificales, la critique biblique, l'ingérence de la Cour suprême d'Angleterre dans les causes spirituelles et la situation de l'Église établie. Il y a là beaucoup à prendre et M. Hensley Henson nous donne de curieux aperçus sur l'état d'esprit de ces bénéficiers importants de l'Église nationale, qui sentent le terrain manquer sous leurs pieds, et, dans leur impuissance à résister aux exigences d'une religion moins étroite, veulent par tous les moyens conserver à l'ancien insularisme son autorité sur les masses. Vaine tentative ! Les vocations anglicanes se font de plus en plus rares et les convictions sincères qui s'y sont égarées ne tardent pas à s'éclairer des enseignements catholiques et à renoncer à la décevante théorie de la religion réduite aux limites restreintes d'une institution nationale. L'insoluble problème de la Réforme tourmente visiblement l'auteur à chaque instant. Il veut se rattacher à la grande unité chrétienne, mais il ne sait comment concilier l'odieux protestantisme des puritains et la haine absurde de Rome, qui subsiste dans l'anglicanisme, avec les grandes vertus d'un saint François-Xavier, d'un saint Vincent de Paul et d'un Bossuet. L'orgueil, la superstition, l'idolâtrie lui servent d'occasion pour rééditer toutes les vulgaires injures contre le catholicisme, ainsi que les louanges hypocrites de l'anglicanisme, qui constituent le fonds ordinaire des clergymen les plus arriérés, mais il ne peut manifestement se soustraire à la crainte de voir ses collaborateurs, moins obstinés que lui, échapper à l'empire des préjugés mesquins pour se tourner vers l'Église catholique qui seule a les paroles de vie et l'indélébile assurance de la permanence du Christ en elle jusqu'à la consommation des temps. G. PÉRIES.

Le Dieu de Platon, d'après l'ordre chronologique des Dialogues, par PIERRE BOVET. Paris, Alcan, 1903, in-8 de 186 p. — Prix : 4 fr.

Ce n'est pas le lieu ici de discuter à fond les multiples questions que soulève cette curieuse et intéressante étude. Parlons brièvement de la méthode et des conclusions de l'auteur.

En ce qui concerne la succession chronologique des dialogues platoniciens, M. Bovet considère (sauf quelques réserves de détail) comme définitifs les résultats obtenus par M. Lutoslawsky, dont la « stylométrie » a cependant rencontré presque autant d'adversaires que d'admirateurs : et il fonde sur ces résultats les plus belles espérances pour « tirer au clair les problèmes controversés qui se posent à propos du Dieu de Platon. » Si la base est ruineuse, quel sort attend l'édifice qu'elle supporte ?

Deux paragraphes préliminaires établissent (et sur ces deux points les vues de l'auteur sont entièrement d'accord avec les nôtres) : 1° que Platon n'avait pas sur la divinité une doctrine secrète non enseignée dans ses

livres ; 2° que, dans ses écrits mêmes, ce qui est dit des dieux n'a nullement un sens mystérieux et caché. Arrivant ensuite à ce qu'il appelle « les dialogues des Idées », M. Bovet écarte successivement toutes les hypothèses proposées jusqu'à lui par les commentateurs — Dieu idée suprême — Dieu supérieur aux idées — Dieu inférieur aux idées — Dieu cause efficiente à côté des idées, — et affirme que la divinité n'a aucune place dans la célèbre théorie platonicienne. Entièrement fausse si on la prend au pied de la lettre, cette thèse n'a de vérité relative qu'à la condition d'être entendue tout autrement que ne le fait l'auteur. Ce n'est pas qu'à ses yeux, dans le maître d'Aristote, il n'y ait qu'un athée : tout au contraire ; mais il faut attendre les écrits appartenant à ce qu'il plaît à M. Lutoslawsky de nommer le « second platonisme » pour trouver une mention explicite des dieux et surtout du Dieu suprême. C'est qu'en effet, nous dit-on, les idées étant désormais réduites par Platon au rang des « notions de l'âme », Dieu devient indispensable pour leur donner une valeur absolue : il faut de toute nécessité qu'il y ait, réellement existante, une âme parfaite. Où le philosophe grec a-t-il raisonné de la sorte ? Je ne le découvre pas, pas plus que je ne connais de texte (sauf peut-être dans le *Sophiste*, dialogue selon moi apocryphe) qui permette d'attribuer formellement à Platon, comme le fait M. Bovet, la notion d'un Dieu « créateur » au sens moderne et chrétien du mot. Ajoutons qu'à côté de tant de nouveautés périlleuses, son livre, bien composé et bien écrit, contient maintes pages dignes d'attention sur le développement de l'idée religieuse dans la philosophie hellénique.

C. Huit.

Quelques notes sur le monopole de l'enseignement, par Pierre Brun et Jules Gariel. Paris, Cornély, s. d., in-12 de 48 p. — Prix : 0 fr. 20.

L'Abrogation de la loi Falloux. Paris, même librairie, 1902, in-12 de 32 p. — Prix : 0 fr. 20.

Si je réunis dans un même compte rendu ces deux brochures, c'est que, sous un titre un peu différent, ils poursuivent le même but, et qu'ils sont à peu près, au même degré, ineptes et méchants. Les trois auteurs, dont un ne nous a pas donné son nom, — et c'est dommage, — sont également partisans de ce qu'ils appellent, après M. Aulard, « la liberté réglée », c'est-à-dire la liberté pour eux, et l'oppression pour les autres. Autrefois on ne parlait pas ainsi, mais aujourd'hui qu'on est maître du terrain, il n'est plus utile de se cacher et l'on démasque ses batteries, puisqu'à l'épreuve on a pu juger qu'il était parfaitement oiseux de garder les allures hypocrites de jadis. Ce serait perdre son temps que de discuter.

Édouard Pontal.

Les Victimes de la grève, par Hippolyte Verly. Paris, Le Soudier, 1902, in-18 de 141 p. — Prix : 0 fr. 60.

Bon ouvrage de propagande, vivement écrit et illustré d'images expressives. Je crois que c'est, hélas ! une fiction bien voisine de la réalité que l'histoire de cette grève de Forgeville, imposée aux ouvriers par des meneurs en vue de la révolution sociale, et n'aboutissant qu'à déclarer de cruelles souffrances. Le récit se termine par la vengeance d'un jeune ouvrier, ancien secrétaire du syndicat, piétinant, en vue du Palais-Bourbon, le député qui est venu à Forgeville séduire sa promise et attiser la grève. Peut-être eût-il convenu de faire précéder cette histoire de quelques mots

d'introduction, indiquant des faits qui montrent qu'elle n'est pas d'une caricature forcée, et d'autre part reconnaissant que toute grève n'est pas nécessairement condamnable. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Science de l'invisible, ou le Merveilleux et la Science moderne, par le P. HILAIRE DE BARENTHON. Paris, Bloud, 1902, in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Partant de quelques phénomènes, qui nous paraissent merveilleux, comme les faits relatifs aux découvreurs de sources, le P. Hilaire de Barenthon fait une étude très sérieuse, quoique très élémentaire, des rayons Röntgen, de la radioscopie et de tous les autres rayons non perceptibles ordinairement par l'œil humain, puis il étudie quelques cas dans lesquels ces rayons semblent avoir été perçus par des êtres exceptionnels. Deux autres chapitres sont consacrés à l'art d'utiliser les radiations électriques et les rayons Röntgen; bien entendu la télégraphie sans fil n'a pas été oubliée. Enfin l'auteur essaye d'expliquer, à l'aide des phénomènes qu'il a étudiés, les anomalies apparentes qu'il signale dans son Introduction : c'est là un sujet tout neuf, à peine exploré, dans lequel il ne faut s'aventurer qu'avec prudence; l'auteur a été très prudent dans ses hypothèses. — Cet excellent livre convient aux bibliothèques populaires ; il n'y aura pas de meilleur guide pour ceux qui voudraient faire des conférences élémentaires sur les sujets ici traités. É. CHAILAN.

Des Basilius aus Achrida, Erzbischofs von Thessalonich, bisher unedierte Dialoge, von JOSEF SCHMIDT. Ein Beitrag zur Geschichte des griechischen Schismas. München, Leutner, 1901, in-8 de VIII-54 p. — Prix : 2 fr.

Basile d'Achrida, d'abord protonotaire patriarcal sous Michel II Oxites (1143-1146), puis métropolitain de Thessalonique (1145-1168), ne fut pas seulement l'un des personnages les plus considérables du XIIe siècle ; il se distingua aussi dans la controverse. A ce dernier titre, nous avons de lui une lettre au pape Adrien IV, publiée depuis longtemps, et deux conférences avec le légat pontifical, Anselme de Havelberg. C'est du moins avec ce dernier prélat que l'on identifie généralement aujourd'hui l'antagoniste de Basile. De plus, à la suite de Vasilievsky, M. Schmidt fixe en 1155 la date de ces courts entretiens ; allant même plus loin, il s'appuie sur un passage de la première conférence pour affirmer que les deux adversaires en sont venus aux prises les 9 et 10 avril de cette année-là.

Le passage en question est, en effet, d'une extrême importance ; mais la conclusion qu'en tire l'auteur est absolument erronée. M. Schmidt estime que le deuxième *samedi de Luc* correspond au second samedi après Pâques. La chose est aussi impossible que serait le fait, pour nous Latins, de rattacher au jour de Pâques le chant de la Passion. Dans la disposition des péricopes évangéliques le long de l'année, celles de saint Luc commencent *toujours* le lundi qui suit le 1er dimanche après l'Exaltation de la Croix (14 septembre). La loi est immuable. Ainsi, en 1155, Pâques étant tombé le 27 avril, le 1er dimanche après le 14 septembre tomba le 18 septembre. Le lundi 19, on commença à lire saint Luc ; le 24 suivant fut le *1er samedi de Luc*, et le 1er octobre, le *2e samedi de Luc*. Si donc, les deux conférences en question se tinrent réellement en 1155, elles eurent lieu le samedi

1er octobre, et le dimanche 2 octobre. Mais, nous assure M. Schmidt, Anselme de Havelberg était déjà de retour à Modène le 5 mai 1155. En ce cas, il faut reporter nos deux conférences, d'après un calcul analogue, aux 2 et 3 octobre 1154. Si, pour un motif quelconque, Anselme de Havelberg n'a pas pu se trouver à Thessalonique vers cette époque, il faut renoncer à voir en lui le champion de la cause romaine dans la joute théologique contre Basile d'Achrida.

J'ai un peu — trop peut-être — insisté sur ce premier point ; c'était nécessaire, étant donnée la facilité avec laquelle les critiques ont embrassé la méprise de M. Schmidt. Il en est une autre attribuable à une bévue paléographique, que feu Vasilievsky a acceptée, que M. Schmidt répète, mais qui n'en vaut pas mieux pour cela, comme je l'ai déjà indiqué ailleurs (*Échos d'Orient*, V, 1901, p. 19). Elle consiste à doter Basile d'un nom patronymique, Καλός, alors que ce nom provient tout simplement d'une fausse lecture de Βασίλειος. Du reste, l'édition de M. Schmidt laisse beaucoup à désirer sous le rapport paléographique et pour l'apparat critique. Quand l'on édite des œuvres de ce genre, il convient de le faire de façon à n'avoir plus à y revenir. La chose d'ailleurs en valait la peine, encore que les deux conférences de Basile n'apportent rien de bien nouveau à l'historien comme au théologien.

L. Petit.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Un membre distingué de l'Université, M. Paul Jacquinet, vient de mourir à l'âge de 88 ans. Né le 20 octobre 1815, M. Jacquinet, après de remarquables études, entra à l'École normale en 1835. Quatre ans plus tard il fut envoyé au collège de Reims en qualité de professeur de rhétorique, et bientôt après rappelé à Paris et attaché au lycée Louis le Grand. En 1842 on le trouve, à l'École normale, chargé d'une conférence de langue et de littérature françaises. En 1851 il devint directeur des études dans cette école, puis il y professa la littérature latine. En 1867 il fut nommé inspecteur général de l'instruction publique, et, en 1873, choisi pour le poste de recteur à Nancy. En 1879, il passait à Besançon avec le même titre, et il y resta jusqu'en 1882, année où il fut admis à la retraite. Les ouvrages que laisse M. Jacquinet ont tous de la valeur. Les principaux sont : *Francisci Baconi de re litteraria judicia*, thèse latine de doctorat (Paris, 1863, in-8) ; — *Prédicateurs du* XVIIe *siècle avant Bossuet* (Paris, 1863, in-8), thèse française qui a été couronnée par l'Académie française ; — *Les Femmes de France poètes et prosateurs* (Paris, 1886, in-18), morceaux choisis accompagnés de notes ; — *Mme de Maintenon dans le monde et à Saint-Cyr* (Paris, 1888, in-18) ; — *Lettres choisies du* XVIIe *siècle* (Paris, 1890, in-18), etc. M. Jacquinet avait traduit les Lettres d'Aulu-Gelle pour la collection Nisard.

— M. Joseph Ferrand, administrateur et jurisconsulte, dont on annonce la mort à l'âge de 76 ans, était né à Limoges en 1827. Sous l'Empire il fut successivement préfet de la Haute-Savoie et de l'Aisne. Écarté de l'administration le 4 septembre 1870, il y rentra en 1871 et devint préfet du Calvados, poste qu'il conserva jusqu'en 1874. Le 7 mars 1888 il fut élu membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. M. Ferrand s'était beaucoup occupé de décentralisation administrative. Il a consigné ses vues et ses recherches dans un certain nombre d'ouvrages estimés, tels que : *De la Propriété communale en France et de sa mise en valeur* (Paris, 1859, in-8) ; — *Les Institutions administratives en France et à l'étranger* (Paris, 1879,

in-8) ; — *La Réforme municipale en France et en Italie* (Paris, 1881, in-8) ; — *Les Pays libres, leur organisation et leur éducation d'après la législation comparée* (Paris, 1884, in-18), ouvrage couronné par l'Institut ; — *L'Organisation municipale de Paris* (Paris, 1887, in-8).

— M. Paul BELLONI DU CHAILLU, le voyageur bien connu, mort récemment à Saint-Pétersbourg, était Français d'origine. Né à Paris le 31 juillet 1835, il avait eu pour père un agent consulaire français qui dirigeait un comptoir de commerce sur la côte de Guinée. Après avoir terminé ses études dans un collège que les PP. jésuites avaient ouvert dans cette région, poussé par l'esprit d'aventure, il entreprit en 1855 un grand voyage dans les territoires africains situés sous l'Équateur et rapporta un grand nombre d'échantillons d'une faune peu connue alors. Cette collection fut achetée par le Musée britannique. Plus tard, M. du Chaillu fit de nouvelles et longues explorations dans le nord de l'Europe, en Suède, en Finlande et en Laponie. Le temps a prouvé qu'un certain nombre des faits rapportés par notre voyageur et mal accueillis par les savants étaient pourtant exacts. M. du Chaillu s'était fait naturaliser Américain à New York. Il nous a laissé le récit de ses voyages dans les ouvrages suivants, dont la plupart ont paru d'abord en anglais, puis en français : *Explorations et Aventures* (Paris, 1862, gr. in-8) ; — *L'Afrique sauvage, nouvelles excursions au pays Ashangos* (Paris, 1867, in-8) ; — *L'Afrique occidentale* (Paris, 1874, in-8) ; — *Histoire du pays des gorilles* (1868) ; — *La Vie sauvage sous l'Équateur* (1869) ; — *Perdu dans les Jungles* (1869) ; — *Mon royaume d'Apingli* (1870) ; — *Le Pays des nains* (1871) ; — *Le Pays du soleil de minuit* (Londres, 1881) ; — *The Viking age* (1889, 2 vol. in-8), histoire intéressante, mais peu critique, des institutions de l'ancienne Scandinavie.

— Mme Malvina VON MEYSENBURG, femme de lettres allemande estimée, appartenait à une famille de réfugiés français fixée en Allemagne après la révocation de l'édit de Nantes. Obligée de quitter le territoire germanique à cause de ses relations avec les chefs de la révolution de 1848, elle se retira d'abord en Angleterre, puis à Rome, où elle est morte le 26 avril dernier, à 87 ans. Elle laisse entre autres ouvrages : *Memoiren einer Idealistin* et *Lebensabend einer Idealistin*.

— On annonce la mort, à l'âge de 78 ans, de M. Richard Henry STODDARD, écrivain américain presque aussi connu en Angleterre qu'aux États-Unis. M. Stoddard était né à Higham (Massachussets), le 2 juillet 1825, mais c'est à New York que sa vie presque entière s'est écoulée. D'après l'*Athenaeum*, auquel nous empruntons les détails qui suivent, il était tout jeune lorsque, débutant dans la carrière des lettres, il donna des articles et des pièces de vers à différents périodiques. En 1849, il publia sous le titre de *Footprints* son premier ouvrage, dont, mécontent, il détruisit l'édition, sauf six exemplaires qui ont survécu. L'un d'eux s'est vendu, il y a quelques années, 150 dollars. Ses travaux littéraires ne suffisant pas pour assurer son existence, il dut accepter un emploi dans les douanes de New York, puis il devint secrétaire du général Mac Clellan et occupa ensuite pendant quelque temps le poste de bibliothécaire de la ville de New York. Les publications de M. Stoddard sont fort nombreuses. Nous citerons les suivantes : *Adventures in Fairyland* (New York, 1853) ; — *Town and Country* (New York, 1857) ; — *Songs of Summer* (New York, 1857) ; — *Life, Travel, and Books of A. von Humboldt* (New York, 1860) ; — *The Loves and Heroines of the Poets* (New York, 1861) ; — *The King's Bell* (New York, 1862) ; — *The Story of Little Red Ridding Hood* (New York, 1864) ; — *The Children of the Wood* (New

York, 1865); — *An Horatian Ode of Abraham Lincoln* (New York, 1865); — *Golden Leaves from the late English Poets* (New York, 1865); — *Putnam the Brave* (New York, 1869); — *The Book of the East* (New York, 1871); — *A Century after* (New York, 1876); — *An anecdote Biography of Shelley* (New York, 1876); — *The Lion's Cub* (New York, 1830); etc. M. Stoddard a publié également de nombreuses biographies de Poe, Bryant, Longfellow, Washington Irving, Chorley, Young, Barham, Moore, Jerdan, Thomas Raikes, Michael Kelly, John O'Keefe, John Taylor, Greville, etc. Pendant un certain nombre d'années il collabora au *New York World*, au *Mail* et au *Mail and Express*. Il fonda en outre un périodique illustré, l'*Aldine*, qui ne vécut pas longtemps. La collection d'autographes, de manuscrits et d'éditions princeps qu'il avait formée était célèbre.

— On annonce encore la mort de MM. : Eugène DE BRAUSÉJOUR, ancien magistrat, mort à Lons-le-Saunier, à l'âge de 66 ans, le 28 avril, à qui l'on doit diverses études d'histoire locale, notamment : *Le Bailliage présidial de Vesoul (1696-1790)* (Vesoul, 1896, in-8), et *Quelques documents inédits relatifs à la terre, à la seigneurie et au nom de Grandvelle (1516-1805)* (Vesoul, 1899, in-8); — DESTREM, professeur de chimie à la Faculté des sciences; — Émile DURAND, compositeur de musique, ancien professeur d'harmonie au Conservatoire, auteur de solfèges adoptés par la ville de Paris pour ses écoles communales; — Léonce-Émile DURAND-SAVOYAT, avocat à Grenoble, un des fondateurs du *Réveil du Dauphiné*; — Alexandre-Ernest-Armand DUMESNIL, qui fut successivement chef de division des sciences et lettres au ministère de l'instruction publique, directeur de l'enseignement supérieur et conseiller d'État, lequel laisse une intéressante relation du siège de Paris, sous le titre de : *Paris et les Allemands, journal d'un témoin* (Paris, 1872, in-18); — le Dr DE LA BONNARDIÈRE, professeur de thérapeutique et d'hygiène à la Faculté française de médecine de Beyrouth (Syrie), président du cercle français de cette ville, mort prématurément à 32 ans; — MAIRESSE, président honoraire de l'association des journalistes parlementaires, ancien secrétaire de Jules Ferry, lequel avait collaboré à de nombreux journaux comme informateur parlementaire; — MARQUIS, un des doyens de la typographie parisienne, mort à 84 ans; — Le Dr NEPVEU, professeur d'anatomie pathologique à l'École de médecine de Marseille; — Max O'RELL, de son vrai nom Paul BLOUET, correspondant parisien du *New York Herald*, qui écrivait dans de nombreux journaux, et a publié divers ouvrages; — l'abbé Élie PERRIN, né à Dommartin (Doubs), le 29 janvier 1860, qui a publié entre autres : *L'Évangile et le temps présent* (Paris, 1897-1901, 2 vol. in-8), mort le 28 avril à Besançon; — Paul-Louis-Marie QUESVERS, de Montereau, archéologue distingué, qui laisse, entre autres ouvrages : *Deux noms disparus : Vieux-Marolles et Alsiacum* (Paris, 1888, in-8); *Usages locaux du canton de Montereau-Fault-Yonne (Seine-et-Marne)*, (Montereau, 1890, in-8); — Charles RASTOUIL, ancien imprimeur et journaliste républicain à Périgueux, l'un des partisans les plus actifs de Gambetta.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Luigi ARDITI, compositeur distingué, originaire de Crescentino (Piémont), chef d'orchestre dans un théâtre de Londres, auteur de plusieurs opéras et de la célèbre valse *Il Bacio*, mort récemment, à 80 ans; — Gottfried Heinrich BELLERMANN, professeur de musique à l'Université de Berlin depuis la mort de A. B. Marx, auteur de : *Die Mensuralnoten und Taktzeichen in 15 und 16 Jahrhundert* (1858); — Ernst VON BUNSEN, écrivain allemand, mort à Regents Park, au milieu de mai, à 83 ans; — Louis COLOMB, archiviste suisse, mort récem-

ment à Neuenbourg, à 82 ans ; — Dr. DEICHMÜLLER, professeur d'astronomie allemand, mort à Bonn, le 6 mai, à 48 ans ; — Mme Ida GREBSCHUSS, femme de lettres allemande, auteur d'ouvrages sur l'art, morte à Weimar, le 9 mai, à 55 ans ; — J. Willard GIBBS, savant américain qui occupait la chaire de physique à l'Université de Yale (Connecticut) depuis 1871 et qui était membre correspondant de la Société royale de Londres ; — Dr. Otto HOMANN, ancien professeur de l'Université de Klausenbourg, mort dans cette ville, le 15 avril, à 60 ans ; — Gardner G. HOWLAND, directeur général du *Herald* de New York ; — Félix KARRER, géologue autrichien, mort le 19 avril, à Vienne, à 79 ans ; — Ernst Heinrich KILLIAN, journaliste allemand qui, après avoir été expulsé de Vienne (Autriche), comme étranger, parce qu'il y avait manifesté des idées trop libérales dans la *Neue Freie Press*, s'était retiré à Budapest où il était entré à la rédaction du *Neue Pester Journal* ; — Dr. Béla KISFALUDY, professeur de théologie hongrois, mort le 27 avril, à Budapest ; — Dr. Georg KRAUSSER, professeur de pharmacie à l'École technique supérieure de Darmstadt, mort dans cette ville le 28 avril ; — le colonel danois LARSSOR, qui avait servi l'Angleterre aux Indes et la France pendant la guerre de 1870, lequel connaissait de nombreuses langues asiatiques et était rangé au nombre des orientalistes les plus remarquables ; — W. T. MAUD, journaliste anglais, rédacteur de la revue le *Graphic* ; — Heinrich MERZBACH, auteur polonais, qui, ayant dû quitter sa patrie après la révolution de 1861-63, alla se fixer en Belgique où il écrivit divers ouvrages dans sa langue natale, langue dans laquelle il a également traduit les œuvres de H. Heine ; — S. NECKELMANN, professeur d'architecture à l'École technique supérieure de Stuttgart, mort le 13 mai, à Neckargmünd, à 49 ans ; — Friedrich PECHT, peintre et auteur d'ouvrages sur l'art, mort à Munich, à la fin d'avril, à 89 ans ; — Bernard PEYRON, orientaliste distingué, vice-président de l'Académie des sciences italienne, qui laisse divers ouvrages de valeur ; — Dr Franz RAAB, écrivain, poète et professeur autrichien, mort à Vienne, le 4 mai, à 67 ans ; — Eduard E. SCHEIB, professeur universitaire, mort au commencement d'avril, à la Nouvelle-Orléans ; — Dr. Hermann SCHULTZ, professeur de théologie allemand, mort le 15 mai, à Göttingue, à 66 ans ; — Dr. Heinrich SCHURTZ, ethnologue allemand, attaché au Muséum de la ville de Brême, mort dans cette ville, le 4 mai, à 40 ans ; — Dr. Otto STOCK, professeur de philosophie allemand, mort le 17 avril, à Greifswald, à 37 ans ; — Charles STOEHLING, ancien banquier de Strasbourg, auteur de diverses brochures politiques et d'une *Histoire de l'Alsace de 1850 à 1872* ; — James TURNBULL, l'éditeur écossais bien connu, mort récemment à Édimbourg, à 76 ans ; — le comte Constantin DE VOJNOVIC, ancien professeur de droit à l'Université d'Agram, homme aussi éminent par le caractère que par la science, qui s'est montré toute sa vie, dans son pays, le défenseur éclairé et courageux des intérêts catholiques ; — Dr. Maximilien WESTERMAIER, professeur de botanique suisse, mort à Fribourg, le 1er mai ; — A. C. WHEELER, écrivain américain qui a composé, sous le pseudonyme de J. P. Mowbray, d'intéressants ouvrages tels que : *A Journey to Nature* ; *Tangled up in Beulah Land*.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 1er mai, M. Ph. Berger parle de la découverte récemment faite par le P. Delattre d'une inscription bilingue, relevée sur une coupe de plomb et dans laquelle il est question d'une offrande. — M. E. Senart parle avec éloges des procès-verbaux des séances du Congrès international des États

d'Extrême-Orient, tenu à Hanoï en décembre 1902, et qui rendent compte des services rendus par l'École à laquelle est due l'organisation de ce Congrès. — M. Babelon présente à l'Académie le second volume du *Catalogue des vases peints de la Bibliothèque nationale*, par M. André de Ridder. — Le 8 mai, M. S. Reinach présente un morceau de sculpture représentant trois personnages et une tête humaine, accompagnés d'une inscription en caractères grecs, inscription qu'il croit ligure. — M. Delisle propose à l'Académie de décerner désormais plus de trois mentions honorables dans le concours pour les antiquités nationales. — M. le Dr Hamy propose d'allouer 6,000 francs pour la continuation des fouilles dans le temple kmer d'Angkor, 15,000 francs pour une mission scientifique de la Bénoué au Tchad, et 1,500 francs pour des fouilles dans les *tumuli* de Tombouctou. — M. Ph. Berger communique à l'Académie la photographie d'un disque de plomb, et donne la lecture de l'inscription bilingue dont il est orné. — Il présente ensuite le texte d'une nouvelle inscription funéraire découverte par le P. Delattre. — M. Babelon présente un grand médaillon d'or de Constantin frappé en 313, à l'époque où fut proclamée la liberté des cultes. — M. S. Reinach présente une inscription qui relate les succès d'un aurige, qui mena à la victoire des chevaux africains. — M. Babelon donne lecture d'un mémoire rédigé par M. Clermont-Ganneau dans lequel il est question d'un monument intéressant l'histoire de *Leptis magna*. — Le 22 mai, M. Ph. Berger communique la lettre dans laquelle M. Benedite raconte la mort de M. Gombert, tombé par accident, au cours de ses recherches, du haut de la stèle d'Aménothos IV. — M. Ch. Joret donne lecture d'un mémoire sur la bataille de Formigny, et constate les souvenirs laissés par certains noms de lieux dits de la commune d'Aignerville; M. Lair discute certaines conclusions de ce memoire. — M. G. Serruys lit un fragment des Actes du concile iconoclaste de 815. — Le 29 mai, M. Cagnat donne à l'Académie, de la part de M. Carton, le résultat des fouilles de Sousse. — M. Léger donne connaissance des mesures prises pour assurer la conservation du monument élevé à Crécy, à la mémoire de Jean de Bohême, roi de Luxembourg. — M. Héron de Villefosse parle du trésor decouvert en 1366, à Tournes, et qui contenait, d'après les registres de la Chambre des comptes de Provence, des monnaies frappées à Marseille. — M. Bayet donne connaissance du résultat des fouilles entreprises par M. de Morgan à Sousse. — M. Ph. Berger présente une plaque en bronze appartenant à M. Perdrizet, provenant d'Ornithocomé, entre Tyr et Sidon, et ayant appartenu à des Juifs hellenisants. — M. E. Pottier met sous les yeux de ses collègues un fragment de vase acquis par le Louvre, représentant un cheval, et qui a été exécuté par un sculpteur grec nommé Sotadès. M. le docteur Capitan parle de la decouverte qu'il vient de faire d'une huitième grotte préhistorique ornée de représentations d'animaux, la grotte de Bernifal près d'Eyziès, Dordogne.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 9 mai, M. Boutroux présente un livre intitulé *Agnosticism*, ecrit par M. R. Flint, sur la theologie naturelle. — M. Ribot dépose deux ouvrages, l'un de M. Parenty : *Les Tourbillons de Descartes et la Science moderne*, l'autre de M. J. Philippe : *L'Image mentale* (*évolution et dissolution*). — M. Levasseur présente trois brochures, l'une de M. Boissonnade sur les *Études relatives à l'histoire économique de la France, leur état actuel*; les deux autres, de M. Yves Guyot, sur la construction des canaux de Marseille au Rhône, du Nord et de l'Ourcq, et sur *le Trust du pétrole aux États-Unis*. — M. G. Picot présente, au nom de Mlle Dosne, un volume de M. Thiers, intitulé : *Notes*

et souvenirs de M. Thiers. — M. Bonnet-Maury donne lecture d'un mémoire sur *les Origines du mouvement vaudois, leurs versions des Écritures et leurs traités en langue vulgaire.* — Le 16 mai, M. Himly présente le volume intitulé : *La Prusse et la Révolution de 1848*, par M. P. Matter. — M. Glasson donne lecture d'un rapport sur la question de la loi des XII Tables, d'après MM. Lambert, Girard et Appleton. — M. Brunot lit un rapport sur *la Solidarité sociale comme principe des lois.* — M. Morizot-Thibaut lit un mémoire sur l'*Habeas corpus*, et, comparant les lois anglaises aux lois françaises, démontre que les premières garantissent plus sûrement la liberté individuelle.

La France monastique. — Sous ce titre, bien d'actualité, commencera prochainement, à la librairie Poussielgue, la publication d'une collection de travaux historiques, qui comprendra : 1° la réédition de travaux des bénédictins des XVII° et XVIII° siècles, devenus rares et parfois introuvables, enrichis de notes qui les mettront au courant des résultats acquis à la science depuis leur apparition ; 2° la publication de documents inédits; 3° la publication d'études sur les nombreux points d'histoire monastique qui restent encore inexplorés. — Tous les ordres religieux et les congrégations qui se rattachent de près ou de loin à la règle bénédictine entrent dans ce plan d'études : bénédictins, ordre de Cluny, ordre de Citeaux, Fontevrault, Grandmont, chartreux, célestins, ordres militaires et hospitaliers, congrégations de Chezal-Benoît, de Saint-Vanne, de Saint-Maur, etc. Ce vaste champ sera exploré aussi longtemps qu'il sera possible, avec la seule préoccupation de mettre sous les yeux des lecteurs le passé, tel que le montrent les documents. Cette très intéressante entreprise est placée sous la direction de notre collaborateur le R. P. Dom Besse. — La 1re série comprendra la réédition : 1° de l'*Abrégé de l'histoire de l'ordre de Saint-Benoît*, par Bulteau, de la Congrégation de Saint-Maur (Paris, Coignard, 1864, 2 vol. in-4). Le 3e volume est resté inédit. Les citations seront vérifiées sur les meilleures éditions des textes. Dans les notes, il sera insisté sur les renseignements bibliographiques. L'ensemble de la publication formera 6 volumes in-8 ; 2° *du Recueil historique, chronologique et topographique des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France*, par Dom Beaunier, religieux bénédictin (Paris, Mesnier, 1726, 2 vol. in-4). Chaque notice sera accompagnée d'une bibliographie critique, de manière à en faire un instrument de travail indispensable. Le tout formera 4 vol. in-8; 3° des *Éloges des personnages illustres de l'ordre de Saint-Benoît*, par la Mère de Blémur ; 4° la publication de la *Correspondance inédite des bénédictins de Saint-Maur.*— La 2e série se composera de monographies d'ordres, de monastères, de moines illustres ; d'études sur les institutions monastiques, l'histoire littéraire, la propriété monastique, ses origines, son étendue et ses libertés, l'influence religieuse, économique et sociale des monastères, l'architecture monastique. — Il paraîtra chaque année 3 volumes in-8. Ces volumes, qui ne seront pas mis dans le commerce, seront réservés aux seuls souscripteurs. La souscription aux 3 volumes annuels est de 25 fr., qui seront versés au commencement de chaque année à la librairie Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris (VIe).

Comité de défense scientifique. — Des nominations récentes dans le haut personnel des bibliothèques et des archives ont causé dans le public érudit une assez vive émotion. Sous le coup de cette émotion, « un groupe d'érudits et d'universitaires, sans considération d'opinions, » a fondé un Comité de défense scientifique, pour lequel il fait appel à toutes les per-

sonnes compétentes. Persuadé que « l'abandon des établissements scientifiques entre des mains inhabiles ne manquerait pas de produire des résultats désastreux pour les études et humiliants pour le pays », le Comité « s'efforcera de parer à cette éventualité » et « tentera d'obtenir pour ces divers établissements des lois organiques, qui leur assureront pour l'avenir les garanties que l'Université possède déjà depuis longtemps. » Le Comité, qui se compose de « toutes les personnes agréées par la Commission permanente et qui s'engagent à verser une cotisation annuelle de 5 francs, » a pour but « d'obtenir que les directeurs, administrateurs, conservateurs, inspecteurs et généralement tous les fonctionnaires des établissements et services scientifiques ou techniques relevant de l'État, des départements ou des municipalités soient pourvus de connaissances techniques adéquates à leurs fonctions ou emplois. » « Les moyens d'action du Comité sont entre autres : 1° l'intervention auprès des ministres, des préfets, des maires, des conseillers départementaux ou municipaux, soit par lettres, soit sous forme de démarches personnelles ou collectives ; 2° l'intervention auprès du Parlement (pétitions, questions, interpellations) ; 3° l'appel à l'opinion sous forme d'affichage, d'articles de presse, de livres et de brochures ; 4° le cas échéant, le recours pour excès de pouvoirs. » Le Comité s'interdit d'appuyer aucune candidature. Il est dirigé par une Commission permanente de cinq membres, élus pour un an par l'Assemblée générale de décembre ; cette Commission a seule qualité pour faire les démarches, actes publics ou communications à la presse nécessités par les besoins de la défense scientifique. C'est M. Gilbert Jacqueton, 1, place Saint-Sulpice, Paris (VI°), qui recueille les adhésions.

Le Jubilé de M. Léopold Delisle. — Nous avons parlé à plusieurs reprises des manifestations par lesquelles des sociétés savantes, la Bibliothèque nationale et le Congrès des bibliothécaires ont célébré le cinquantenaire de l'entrée de M. Delisle soit dans l'une de ces sociétés soit à la Bibliothèque nationale. Nous avons annoncé le beau volume par lequel l'éminent savant à répondu aux hommages et aux félicitations des sociétés savantes. La cérémonie du 8 mars dernier, dans laquelle on lui a remis la bibliographie de ses travaux dressée par M. Paul Lacombe, dont il a été question dans notre dernière chronique, vient d'avoir un épilogue semblable. C'est la publication d'un *Fac-similé de livres copiés et enluminés pour le roi Charles V, souvenir de la journée du 8 mars 1903 offert à ses amis par Léopold Delisle* (Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, in-4, de 20 p. et 14 pl.). Ces quatorze planches, reproduisant des feuillets intéressants soit par les signatures royales, soit par les miniatures dont ils sont décorés, se répartissent ainsi entre treize manuscrits : 1-2. Bible historiale copiée en 1362, Bibl. nat., ms. fr. 5707 ; 3. Traduction par Jacques Bauchan du livre des Voies de Dieu, Bib. nat., ms fr. 1792 ; 4. Copie par Raoulet d'Orléans, en 1368, de la traduction des 40 homélies de saint Grégoire par Pierre de Hangest, Arsenal, ms. fr. 2247 ; 5. Copie faite en 1368 de la traduction par Jean Golein des Fleurs des Chroniques de Bernard Gui, Bibl. nat. n. acq. fr. 1409 ; 6-7. Copie par Raoulet d'Orléans, en 1371, des Voyages de Jean de Mandeville, Bibl. nat., n. acq. fr. 4515 ; 8. Copie faite en 1374 de la traduction par Jean Golein du Rational de Guillaume Durand, Bibl. nat., ms. fr. 437 ; 9. Copie faite vers 1376 de la traduction par Raoul de Presles de la Cité de Dieu, Bibl. nat., ms. fr. 22912 ; 10. Copie par Henri du Trévou, en 1379, de l'Information des princes, traduite par Jean Golein, Bibl. nat , ms. fr. 1950 ; 11. Copie par le même du livre du Gouvernement des rois, Bibl. nat., ms.

fr. 1728 ; 12. Bible latine, Arsenal, 590, et Cité de Dieu de saint Augustin, Musée britann., ms. addit. 15244-15245 ; 13. Vie de saint Louis de Guillaume de saint Pathus, en écriture du milieu du XIVe s., Bibl. Nat., ms. fr. 5716 ; 14. Copie faite en 1375-1379, des Grandes Chroniques de France, Bibl. Nat., ms. fr. 2813. On notera avec joie l'espérance que nous donne l'éminent savant de publier un jour le résultat de ses recherches « sur les origines de notre Bibliothèque nationale. » — En même temps que ce beau travail, nous signalerons aux curieux le compte rendu que M. Maurice Tourneux a publié dans le *Bulletin du bibliophile*, et en tirage à part, du *Jubilé bibliographique de M. Léopold Delisle* (Paris, Henri Leclerc, in-8 de 7 p.).

PARIS. — Nous recevons le nouveau livre que vient de publier notre collaborateur M. Marius Sepet : *Six mois d'histoire révolutionnaire (juillet 1790-janvier 1791). La Question politique et la question religieuse* (Paris, Téqui, in-12 de VI-380 p.). En attendant le compte rendu qui en sera fait sous peu, nous reproduisons simplement le très court *Avertissement* placé en tête du volume : « Le livre que nous offrons au public a son autonomie. Mais il se rattache aussi d'une façon étroite à nos précédentes études sur la Révolution française, c'est-à-dire aux ouvrages intitulés : *Les Préliminaires de la Révolution*, — *Les Débuts de la Révolution*, — *La Fédération*, ces deux derniers ayant pour titre commun : *La Chute de l'ancienne France*. — Aujourd'hui comme alors, ce que nous voulons présenter au lecteur, c'est un tableau d'histoire vraie. Nous risquons par là de déplaire aux passionnés, qui, sans souci de la critique et de la méthode, ne cherchent dans le passé qu'un écho et un aliment à leurs préventions et à leurs haines. Mais nous croyons pouvoir dédier cet ouvrage avec confiance aux esprits justes, aux cœurs droits, aux hommes eclairés de tous les partis. »

— M. Henri Daragon n'a vraiment pas perdu de temps pour nous donner si vite le septième volume de sa *Collection de l'histoire par le bibelot*, lequel est consacré au *Voyage à Paris de sa S. M. Édouard VII* (*mai 1905*) (Paris, Daragon, in-18 de III-133 p., avec 4 planches. — Prix : 3 fr. 50). « La première partie, dit l'auteur dans sa courte *Introduction*, s'occupe plus particulièrement du programme des fêtes, des réceptions, de la décoration, des illuminations. La seconde partie traite de l'aspect de la foule, des bibelots populaires, des chansons, des affiches et de la publicité. » Donc, M. Daragon fait d'abord le résumé de ce qui s'est passé pendant les quatre journées passées à Paris par le souverain anglais. Il inventorie ensuite les bibelots, assez peu nombreux en somme, fabriqués par la petite industrie parisienne à l'occasion de cette visite, ainsi que les cartes postales illustrées et les trois chansons burlesques inspirées par la circonstance. Sous la rubrique *Publicité*, ont été groupés divers extraits des quatrièmes pages des journaux aussitôt oubliés qu'imprimés. Enfin, après une *Bibliographie* peu importante, le volume se ferme par une *Conclusion* pleine d'à-propos et qui n'est autre que « l'article de tête » publié par le *Gaulois* du 2 mai dernier, sous la signature de M. L. Desmoulins. On y lit, entre autres choses : « Tandis que le monde officiel banquette, festoie, s'égaie aux représentations de gala, les religieux qui, pendant tant d'années, accomplissaient avec une admirable abnégation les devoirs chrétiens que la défense républicaine a désertés, sont chassés, dépouillés, exilés. Et nous ne pouvons détacher notre esprit du saisissant contraste qu'offrent en ce moment les deux France : celle qui s'amuse et qui se pavane, celle qui pleure et qui prie. » Et voilà un rappel d'article arrivant ici comme mot de la fin, qui tombe comme une vraie douche glacée sur nos sectaires de gouvernement.

— M. le professeur Raphaël Blanchard vient de publier une fort jolie brochure sur le *Centenaire de la mort de Xavier Bichat, 5 thermidor an X-22 juillet 1902* (Paris, F.-R. de Rudeval, in-8 de 67 p., avec portraits, une vue de la maison mortuaire, une reproduction du tableau de Hersent (1818) représentant la mort de Bichat, un fac-similé d'écriture, etc.). M. Blanchard a réuni dans cet opuscule les deux discours prononcés par lui sur la tombe et devant la maison de Bichat, qu'il a complétés par des documents inédits intéressants et une iconographie du savant (description de portraits, au nombre de quatorze, de trois tableaux où il est représenté, de cinq bustes et statues, enfin de quatre médailles frappées en son honneur). Notons un détail curieux qui surprendra nombre de personnes : « Il est certain, — dit M. Blanchard dans son discours devant la maison du grand homme que se disputent les deux départements de l'Ain et du Jura, — qu'il n'était point docteur en médecine ; d'ailleurs, à cette époque, les Facultés de médecine n'existaient plus en France, un décret du 15 septembre 1793 les ayant supprimées. »

— M. J. Berjot, un philologue distingué, et qui possède à fond le mécanisme des langues germaniques, a essayé dans son *Aperçu comparatif des cinq langues germaniques* (Paris, Le Soudier, in-16 de IX-52 p.), de nous présenter le tableau des formes lexicologiques de l'allemand, de l'anglais, du hollandais, du danois et du suédois. D'un seul coup d'œil, on peut voir les transformations que subissent les dix parties du discours dans les cinq langues germaniques. Il faut, avec M. Mézières, féliciter l'auteur de cette initiative. Son travail, apprécié des érudits, rendra de grands services aux élèves de nos lycées, qui possèdent déjà les éléments de l'une ou de l'autre langue, et leur permettra, par exemple, d'apprendre plus vite l'anglais, s'ils savent déjà l'allemand, ou réciproquement ; ils y trouveront aussi le moyen le plus rapide et le plus sûr de se rendre maîtres des langues sœurs, hollandais, danois, suédois. Il est permis de croire que cet ouvrage sera lu avec profit par les jeunes gens qui se destinent à une carrière commerciale, par tous ceux qui, ayant appris de vagues rudiments au collège, veulent arriver par eux-mêmes et sans maître spécial à avoir une connaissance suffisante des langues étrangères. Cette manière scientifique de s'assimiler une langue nouvelle vaut bien l'étude de quelque problématique *esperanto*.

— Nous recevons à la fois les cinq livraisons parues en 1903 de *la Revue du bien dans la vie et dans l'art*. Un sous-titre complète ce titre : *Organe littéraire et illustré de toutes les belles et bonnes œuvres*. Cette publication, qui a pour directeur M. Max Legrand, est vraiment fort gracieuse. De format gr. in-4, elle prête beaucoup à l'illustration qui, d'ailleurs, est aussi abondante qu'artistique. Les articles sont d'une réelle variété : petits récits, contes, poésies, courtes études d'art, biographies, notes de théâtre, notices sur certains établissements charitables, etc. Nous avons déjà signalé ici (t. XCVII, p. 279) le n° spécial consacré par *la Revue du bien* aux *Pêcheurs bretons*, lequel est un vrai bijou. Ce beau périodique mensuel serait parfait si la pensée religieuse, que nous jugeons indispensable dans le cas présent, trouvait ici un écho plus sonore ; ce n'est pas qu'elle soit tout à fait absente, mais sa rareté est d'autant plus regrettable que le but poursuivi par M. Marc Legrand, en ces temps de perversion générale, mérite la sympathie et les encouragements des honnêtes gens (Paris, 110, rue du Bac (VII°). Abonnement annuel : Paris, Seine et Seine-et-Oise, 5 fr. — Départements et Alsace-Lorraine, 6 fr. — Colonies et étranger, 8 fr.).

BRETAGNE. — La Société académique de Nantes et du département de la

Loire-Inférieure publie des *Annales* dont nous recevons le volume troisième de la 8e série (Nantes, impr. Biroché et Dautais, in-8 de 271-LXXX p.). Ce volume offre un mélange intéressant d'histoire, de littérature et d'etudes scientifiques. Enregistrons : *Monseigneur Fournier, évêque de Nantes, sa vie, ses œuvres, par l'abbé Pothier*, compte rendu très étendu par le baron Gaëtan de Wismes ; — *Grégoire de Tours et son temps*, par M. Tyrion ; — *Le Théâtre de M. Brieux*, par M. le Dr Chevallier ; — *La Vie du paysan dans le bocage vendéen au commencement du XXe siècle*, par le Dr Charles Roy, ouvrage examiné par M. Julien Merland ; — *Conférence sur Victor Hugo*, par M. Hippolyte Buffenoir ; — *Les Élections législatives à Nantes sous la Restauration (1815-1830)*, par M. Félix Libaudière ; — *La Presse à Nantes sous la Restauration et les Mangin*, par le même ; — *Journal de marche du cinquième bataillon de chasseurs à pied* (en Algérie, 1840-1842). *Avant-propos*, par M. Dominique Caillé ; — *Situation du vignoble de la Loire-Inférieure en 1902*, par M. A. Andouard ; — *Les Exigences de la vigne dans la Loire-Inférieure*, par le même ; — *Notice nécrologique sur M. le Dr Chartier*, par M. le Dr Guillou ; — *Discours prononcé sur la tombe de M. le marquis de Granges de Surgères*, par le même ; — *De l'Hérédité*, par le même.

DAUPHINÉ. — L'*Histoire et la description des antiquités civiles, ecclésiastiques et militaires de la ville de Crest en Dauphiné*, par M. E. Arnaud (Grenoble, Gratier et Rey, in-8 de VII-225 p.) est la meilleure, au point de vue documentaire, que nous connaissions sur la ville de Crest qui joua un rôle si important durant le moyen âge et les guerres de religion. M. E. Arnaud a déjà publié beaucoup de travaux remarqués sur le Dauphiné. Celui-ci a été son œuvre de prédilection : il n'y a rien négligé, et l'abondance des détails relatifs aux institutions, mœurs, coutumes et monuments de l'ancien Crest atteste l'étendue de ses recherches. Il a consulté non seulement les livres et les manuscrits nombreux, mais aussi toutes les personnes qui pouvaient lui fournir d'utiles renseignements. Son livre s'arrête à la Révolution (1789) ; on y sent le souci constant d'une entière impartialité. La première partie — *Antiquités civiles* — la plus considérable, comprend ce qui a trait à l'état communal, l'organisation judiciaire, les finances, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les écoles, les établissements hospitaliers et la vie littéraire de l'ancien Crest. La deuxième s'occupe des églises, chapelles, prieurés, couvents, confréries, associations charitables et cimetières ; la troisième a pour objet les monuments militaires de la ville.

— Quelques études intéressantes sont à signaler dans la livraison de décembre dernier du *Bulletin* de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie (Grenoble, impr. Dupont), savoir : *Le Théâtre du peuple et le Théâtre en plein air*, par M. Émile Roux ;— *Le Trou olécrânien chez les mammifères et chez l'homme*, par M. A. Picaud ; — *Amulettes algériennes*, par M. Jacquot (avec planches) ; — *Démembrement de la paroisse de La Garde en Oisans*, par M. l'abbé Delaloye (suite) ; — *Règlements de la commune d'Hues en Oysans*, par M. Chalvin ; — *Note sur le dessin chez les dégénérés, les primitifs et les enfants, à propos de dessins d'aliénés communiqués par M. le Dr Lalanne*, par M. le Dr A. Bordier. Cette même livraison contient aussi un travail de M. Louis Bolot intitulé : *Les Campagnards de l'arrondissement de Lure. Leur histoire, leur patois, leurs superstitions, leur thérapeutique*. Ce sont des notes quelconques, rédigées dans un style non moins quelconque, où l'auteur, en passant, semble heureux de faire étalage de sentiments hostiles à l'égard des anciens moines franc-comtois.

FRANCHE-COMTÉ. — Le premier no du *Bulletin de la Société pour la protection*

des paysages de France (Paris, imp. Chaix, janvier-février-mars 1902, gr. in-8) contient un article sur la *Source du Lison* (avec 2 grav.). L'auteur anonyme a exposé brièvement le conflit ayant éclaté il y a environ un an, entre un industriel — qui voulait capter la source afin d'utiliser sa cascade, tombant de 13 mètres, pour l'éclairage de Salins — et la commune de Nans-sous-Sainte-Anne, justement émue à la pensée de voir disparaître cet admirable site visité chaque année par de nombreux touristes. — Tout finit par s'arranger, industriel et municipalité y ayant mis chacun du sien. — Mais tournons feuillet en quelque sorte, et ouvrons le n° 4 du même *Bulletin* (octobre à décembre 1902, avec 3 grav.). Qu'y voyons-nous? Le brusque rejet par l'industriel, après une première acceptation, de la transaction intervenue. Alors le procès suivit son cours, et la commune de Nans finit par obtenir gain de cause contre son adversaire (jugement du tribunal civil de Besançon du 27 novembre 1902). Certes, le commerce et l'industrie ont des droits, mais les paysages en ont, eux aussi, de plus anciens même, et tout aussi respectables. La « Société pour la protection des paysages de France » a été fondée récemment pour veiller à ce que nul vandalisme ne puisse désormais gâter ou détruire les sites qui font la gloire et parfois la fortune de telle ou telle région. — Les conditions d'admission dans la Société sont les suivantes : Adhérent, 3 fr. par an; Sociétaire, 10 fr. par an, donnant droit au service gratuit du *Bulletin* trimestriel illustré. La cotisation est rachetable par 100 fr. à verser en une seule fois. Donateur, 200 fr. au moins. S'adresser au trésorier, M. Wehrlé, secrétaire général du Comptoir national d'escompte, 14, rue Bergère, Paris, XV°.

— Le moment approche où ceux des « surmenés de la grande ville » qui sont en état de le faire, vont se disperser aux quatre coins de la France (sans parler de l'étranger) pour se refaire de leurs fatigues. Les « cures d'air » sont à la mode. Or donc, ceux de nos lecteurs qui auraient l'intention de se diriger du côté des Rousses, arrondissement de Saint-Claude (Jura, (1135 mètres d'altitude), feront bien, au préalable, de se procurer le charmant guide qui a pour titre : *Promenades et excursions aux environs des Rousses (Jura)* (Saint-Étienne, imp. Vaton, petit album de poche, 43 p.) 18 grav. et une carte). L'auteur, qui n'a pas signé, n'est autre que M. Péclet, maire des Rousses. Guide clair et pratique, que chacun, après la « saison » conservera comme un agréable souvenir de ce très pittoresque pays.

Ile-de-France. — Le beau recueil des *Comptes rendus et Mémoires* du Comité archéologique et historique de Noyon compte aujourd'hui dix-sept volumes. Le tome dix-septième, daté de 1901 et récemment paru (Noyon, impr. Copillet, in-8 de LXXI-322 p., avec deux vues phototypiques et deux plans) ne comporte que trois monographies. La première, la plus importante, est l'*Histoire de la cathédrale de Noyon*, par M. Eugène Lefèvre-Pontalis. A elle seule elle occupe à peu près la moitié du volume. Divisée en huit chapitres, elle raconte l'histoire de cette cathédrale, depuis la construction du monument primitif par saint Médard, au VI° siècle, et les églises qui successivement l'ont remplacé, jusqu'à la cinquième cathédrale qui existe encore aujourd'hui, du moins en partie. C'est une étude de premier ordre. — Vient ensuite un travail de M. Alf. Ponthieux sur *la Justice du chapitre cathédral de Noyon* (1re partie) qui offre aussi un réel intérêt. — Nous en dirons autant de la troisième étude que l'on trouve ici et que M. le chanoine Tassus a consacrée à Mondescours-Waripont, village situé entre Noyons et Chauny. Outre ces trois mémoires, le volume renferme encore de nombreuses notices et communications historiques, archéologiques

et littéraires dues à plusieurs membres du Comité. A la fin ont été placées, indépendamment des tables de matières propres à chacune des trois monographies citées, trois autres tables : I. Matières par ordre alphabétique. II. Table alphabétique des noms de personnes. III. Index géographique, lesquelles présentent cette particularité que les matières et les noms que l'on rencontre dans tout le volume ont été rassemblés en bloc, au lieu, — ce qui nous eût semblé préférable, — d'être groupés séparément à la suite de chaque travail. Cela ne diminue en rien, d'ailleurs, la valeur et le mérite des études de MM. Lefèvre-Pontalis, Ponthieux et Tassus.

LANGUEDOC. — Voici un volume qui prouve l'activité de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. C'est le tome II de la dixième série des *Mémoires* de ladite compagnie (Toulouse, impr. Douladoure-Privat, in-8 de XXIV-549 p., avec quelques figures dans le texte et un plan hors texte). Notons d'abord l'intéressant quoique trop bref discours de M. Rouquet, président, *Sur le rôle des Sociétés savantes à notre époque* et *l'Éloge de M. Deschamps*, par M. Hallberg. Nous mentionnerons ensuite les travaux de l'Académie groupés sous deux rubriques : *Classe des sciences* et *Classe des inscriptions et belles-lettres*. Dans la première classe nous trouvons : *Des courbes sphériques dont les développantes sont aussi sphériques*, par M. Rouquet; — *Sur quelques propriétés des « n » solutions d'une équation différentielle linéaire homogène, à coefficients constants dont l'équation caractéristique a ses racines simples*, par M. Raymond Levavasseur; — *Sur les modulations et la formation des gammes tempérées*, par M. Juppont; — *Note sur un essai de bibliographie de l'électricité et du magnétisme*, par le même; — *Nouvelles Recherches sur le magnétisme terrestre*, par M. E. Mathias; — *Application de la méthode de MM. P. et P.-H. Henry à la réduction des clichés photographiques du Catalogue international à l'observatoire de Toulouse*, par M. B. Baillaud; — *La Détermination des espèces en zoologie à propos des ixodidés*, par M. L.-G. Neumann; — *Analyse du livre récent de M. Maeterlinck sur « la Vie des abeilles, »* par M. le Dr Louis Roule; — *Vingt ans de fièvre typhoïde en Tunisie, recherches sur l'étiologie et la prophylaxie de la fièvre typhoïde dans l'armée*, par M. le Dr Geschwind; — *Le Vin concentré, exposé des discussions, mise au point de la question. Appareils pour le produire*, par M. le Dr F. Garrigou; — *Emploi de l'oxygène ozonisé pour le traitement de la coqueluche*, par M. le Dr T. Marie. — Dans la *Classe des inscriptions et belles-lettres*, les mémoires suivants ont pris rang : *Un Voyage princier en 1555. Passage à Toulouse du roi de Navarre Henri d'Albret et de la reine Marguerite*, par M. Roschach; — *Les Portraits gravés de Molière*, par M. E. Lapierre; — *Études de bibliothéconomie. II. Ouvrages à suites et recueils, inventaires et registres*, par M. A. Crouzel; — *Le Combat de Souilhe (5 novembre 1627)*, par M. L. de Santi; — *L'Enseignement des langues vivantes; la langue parlée*, par M. Henri Duméril; — *Les Avocats à Rome sous l'Empire*, par M. Antoine; — *Puylaurens* (1re partie), par M. Pradel; — *Les Salons de peinture de Toulouse au* XVIIIe *siècle*, par M. le baron Desazars de Montgailhard; — *Le Château de Montmaur*, par M. L. de Santi; — *De l'Application des lois wisigothiques dans le midi de la France*, par M. Brissaud; — *La Maison de Lévis-Montmaur*, par M. L. de Santi; — *Les Stations antiques des coteaux de l'ech-David, près de Toulouse*, par M. Léon Joulin; — *Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, et les Libertés gallicanes*, par M. Ad. Baudouin; — *Nos Cavernes ornées de dessins préhistoriques*, par M. E. Cartailhac. — Volume bien rempli et qui mérite d'attirer l'attention des travailleurs dans un rayon beaucoup plus étendu que celui du Languedoc.

— Le volume de 1903 du *Recueil de l'Académie des Jeux floraux* (Toulouse,

imp. Douladoure-Privat, in-8 de XVI-160 et 334 p.) vient de paraître. Ces deux paginations distinctes se justifient en ce sens que, sous la première, sont réunies les diverses poésies imprimées dans le volume, lesquelles sont elles-mêmes groupées en deux divisions : poésies françaises et poésies en langue d'Oc (avec la traduction en regard). Dans la deuxième partie du recueil, nous remarquons les pièces suivantes (en prose) : *Éloge de M. Bladé*, par M. J. de Lahondès ; — *Éloge de M. le conseiller Dubédat*, par M. le marquis de Suffren ; — *Éloge de M. Léonce Couture*, par notre collaborateur M. le chanoine Maisonneuve ; — *Rapport sur les ouvrages de poésie présentés au concours* par M. François Tresserre ; — *Rapport sur le concours en langue d'Oc*, par M. le baron Desazars de Montgailhard ; — *Rapport sur le concours du prix de vertu*, par M. Joseph Bressolles. Le volume se clôt par l'*Éloge de Clémence Isaure* prononcé (en quatre pages de vers) par Mlle Berthe de Puybusque.

NORMANDIE. — La brochure intitulée : *La Commanderie de Bourgoult (Eure)*, par M. l'abbé Guéry (Évreux, impr. de l'Eure, in-8 de 149 p.) est le fruit d'un dépouillement d'archives conduit avec méthode. Elle contient, avec un grand nombre de détails extraits des inventaires et pièces de gestion les concernant, l'énumération et la description des membres qui composaient cette commanderie, et la liste des commandeurs qui l'ont occupée. Cette liste ne comprend que les titulaires ayant appartenu à l'ordre de Malte, depuis 1337, époque à laquelle Philippe le Bel l'attribua aux frères hospitaliers, qui succédèrent ainsi aux chevaliers du Temple. Puis l'auteur nous offre la reproduction de pièces curieuses concernant la noble famille des Crespin, fondateurs de l'établissement. Des appendices importants accompagnent le travail. L'un d'entre eux sera utile aux généalogistes : il consiste dans l'énumération des chevaliers ayant tenu Bourgoult et appartenant à la Normandie. La publication, dans son ensemble, est l'œuvre d'un travailleur consciencieux et bien informé.

— Si les Normands paraissent actuellement trop attachés à leur sol natal, il n'en a pas toujours été de même dans le passé. La situation géographique de la Normandie, le nombre des ports qui s'ouvrent sur le littoral, un certain atavisme, l'énergie de la race, non encore atteinte par les ravages de l'alcoolisme, ont inspiré à leurs ancêtres le goût des voyages. Telle est la thèse que développe M. G. Mouflier, dans *la Normandie et la Colonisation* (Rouen, Léon Gy, in-12 de 15 p.), Dieppe, Rouen, les villes situées sur l'estuaire de la Seine ont envoyé au loin de hardis navigateurs, les Jean de Béthencourt, les Parmentier, les Jean Ribaut, les Champlain, les Cavelier de la Salle, pour ne parler que des plus connus. Si notre empire colonial n'est pas plus étendu ce n'est assurément pas la faute des Normands.

— La *Vie du bienheureux Thomas Hélye, missionnaire aux diocèses de Coutances et d'Avranches*, par M. l'abbé Louis Couppey (Cherbourg, imp. Saint-Joseph, in-32 de 110 p.), méritait un format moins modeste et une impression plus soignée. Sous la forme d'un manuel de pèlerinage, destiné aux pèlerins qui viennent en grand nombre à Biville implorer l'intercession du Bienheureux, l'auteur présente, d'après les documents les plus authentiques, écrits contemporains et actes de béatification, le récit des principaux événements et des actes de vertu qui ont marqué la vie de l'ascète du XIIIe siècle. Tout nous fait croire que M. l'abbé Couppey aura contribué à propager une dévotion aussi recommandable que populaire dans la Manche.

POITOU. — M. E. Ernault, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, a tiré à part du *Bulletin des conférences et des cours de la Faculté des lettres de*

Poitiers de curieuses *Notes sur Victor Hugo* (Poitiers, impr. A. Masson, in-8 de 11 p.) où est examinée la « question très complexe de l'emploi en littérature des disparates et particulièrement des anachronismes. » L'auteur établit qu'après avoir critiqué chez d'autres cette forme littéraire, V. Hugo, l'utilise pour lui-même, sans compter les altérations de noms accommodés à sa façon par le poète, qui n'y regardait pas de si près. En note (p. 6), M. Ernault remarque que « V. Hugo écrit les ethniques sans majuscule, ce qui peut avoir des inconvénients. » Tels, par exemple : les saces, les micois, les parthes. C'est une faute incontestable. Aussi M. Ernault, à ce propos, fait-il justement remarquer que, « *parler en bon français* signifie autre chose que parler *en bon Français.* » Et cependant nombre de lettrés et de savants commettent des fautes analogues, présentant sans majuscules les substantifs propres comme s'il s'agissait de simples adjectifs.

ALLEMAGNE. — On s'occupe activement, depuis quelques années, des origines des dévotions catholiques. Le R. P. Thurston a abordé ce sujet dans la revue anglaise *The Month* (octobre 1900 à avril 1901). M. l'abbé Boudinhon a traduit ces articles dans la *Revue du clergé français* (décembre 1901). — Un franciscain allemand, le P. Héribert Holzapfel, membre actif du séminaire d'histoire ecclésiastique de Munich, vient à son tour d'étudier l'une de ces dévotions, le Rosaire, dans un opuscule qui a pour titre : *St.-Dominikus und der Rosenkrans* (München, Lentner, in-8 de 47 p.). L'usage du *Psautier de la Vierge* ou des 150 *Ave Maria* est antérieur aux dominicains. Cette pratique, par son développement, est devenue le Rosaire, mais longtemps après la mort de saint Dominique. Ce sont ses fils qui l'ont mise en honneur.

AUTRICHE. — *Le Congrès de Graz du 20 au 25 juillet 1902*, relatif à la *Défense contre la grêle*, était surtout composé de savants. Le compte-rendu sommaire de leurs discussions et travaux, par M. P. Vermorel (Villefranche, in-8 de 24 p.), offre donc un intérêt particulièrement scientifique plutôt que pratique. Ces hommes de « science pure », compétents à ce point de vue, se sont, lors des conclusions, partagés ainsi : 6 d'entre eux se sont prononcés pour l'efficacité absolue, 4, au contraire, pour l'inefficacité absolue, et les 96 autres pour une efficacité douteuse, mais favorable. On voit que la question ouverte n'est pas encore « scientifiquement » au point.

BELGIQUE. — Ce sont surtout des artistes que nous font connaître cette année les notices biographiques de l'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* (Bruxelles, Hayez, 1903, in-16 de 308 p.). C'est d'abord Antoine-Joseph Bourlard, paysagiste et animalier (1826-1899), qui vécut à Rome de longues années et se plut à nous peindre la campagne romaine; cette notice est due à M. le chevalier Marchal. M. H. Maquet nous esquisse la vie et l'œuvre de l'architecte Félix Laureys (1820-1897), qui fut surtout connu comme professeur. M. Lucien Solvay n'exagère pas la valeur de Jean-François Portaels (1818-1895), peintre de talent plutôt que de génie. Au contraire M. G. Bordiau nous présente comme un maître dont il est difficile de bien parler Alphonse Balat (1888-1895), architecte du palais des beaux-arts à Bruxelles. C'est en flamand que M. Paul Fredericq a jugé bon d'écrire la notice biographique de Domien Sleeckx (1818-1901), romancier, poète dramatique et historien, auquel on doit aussi des ouvrages de grammaire. Enfin M. Charles Duvivier a consacré une substantielle notice à Alexandre Henne (1812-1896).

— Le R. P. Jacquin, dominicain, étudie les origines d'une importante abbaye belge : *Étude sur l'abbaye de Liessies, 1095-1147* (Bruxelles, Imbreghts, in-8 de 122 p.). Après avoir soumis à une critique minutieuse les sources

imprimées et manuscrites de cette abbaye, il fait connaître sa fondation, la vie de ses moines et l'état de son temporel. Ce premier travail est sans nul doute une préparation de l'histoire de Liessies, que l'auteur nous donnera un jour.

ITALIE. — M. Ciro Ferrari a étudié l'histoire de Tregnago de 1505 à 1510 dans une très intéressante brochure intitulée : *Come era amministrato un Comune del Veronese al principio del sec. XVI* (Verona, Franchini, gr. in-8 de 97 p.). Tregnago est une des rares communes de la province (12 sur 103) qui aient des archives antérieures à l'an 1800 et à la chute de la République de Venise. De là l'intérêt représentatif de son histoire ou plutôt,— car il ne s'agit guère là que de chronique locale,— du tableau de son administration. Deux registres, A, *Spesa dei masari del 1504-10*, et C, *Libro del anno 1505-9*, ont, avec quelques autres documents, permis à l'auteur de le reconstituer. Il l'expose d'une façon fort copieuse et *esauriente*, comme disent les Italiens, en douze chapitres. Les dix premiers montrent l'organisation municipale, les finances, les impôts, les foires, la gabelle du sel, les querelles et conflits judiciaires avec les communes voisines, les comptes municipaux pour 1506 et les dépenses d'utilité publique. Les chapitres XI et XII, relatifs à l'histoire de Tregnago pendant la guerre de Venise contre Maximilien, et pendant la guerre de la ligue de Cambrai, sont de quelque intérêt pour l'histoire générale de cette période si touffue et encore si mal débrouillée. — Un appendice est consacré à l'étude des termes archaïques ou locaux employés dans les registres de Tregnago. En somme c'est, malgré la petitesse du sujet, une étude importante d'histoire économique et sociale.

SUÈDE. — C'est du Nord aujourd'hui que nous vient, non pas la lumière, mais une modeste plaquette, éditée chez Almqvist et Wikselle à Upsal, sous ce titre : *Studia in panegyricos veteres Latinos* (in-8 de 66 p.). Cette dissertation académique a valu à son auteur, M. Strömberg, les honneurs du doctorat devant la Faculté de philosophie. Elle contient : 1° Des remarques critiques, intéressantes et judicieuses pour la plupart, sur le texte des *Panégyriques* et 2° la traduction en suédois de l'*Action de grâces* adressée par Claude Massertin à l'empereur Julien, à l'occasion de son élévation au consulat. Cette traduction est-elle irréprochable? Nous l'espérons volontiers, mais nous ne saurions, et pour cause, le garantir.

ILE MAURICE. — La préoccupation de M. Lachiche-Hugues, est indiquée par le titre même de sa brochure. Il n'y a qu'*Un seul champignon sur le globe!* (Port-Louis, Maurice, in-8 de 24 p.). Toutes les espèces que les savants ont décrites et qui s'attaquent aux plantes et aux arbres ne seraient tout au plus que de modestes variétés pouvant faire retour au type unique et primitif. Questions de milieux !

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Histoire du Credo. Le Symbole des Apôtres*, par V. Ermoni (in-12, Bloud). — *L'Immaculée Conception, courte histoire d'un dogme*, par le R. P. X.-M. Le Bachelet (2 vol. in-12, Bloud). — *Les Conditions modernes de l'accord entre la foi et la raison*, par l'abbé de Broglie (2 vol. in-12, Bloud). — *Les Erreurs du protestantisme. Luthériens et Grecs-orthodoxes*, par P. Renaudin (in-12, Bloud). — *Le Catholicisme en Russie*, par L. Gondal (in-12, Bloud). — *Études complémentaires de l'esprit du droit romain*, par R. de Jhering; trad. par O. de Meulenaere. *V à IX* (in-8, Chevalier-Marescq). — *De la Location des sièges d'église*, par L. Crouzil (in-12, Bloud). — *Supplément aux Principes de droit civil français de François Laurent*, par L. Siville. T. VI (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Mystiques devant la science, ou Essai sur le*

mysticisme universel, par L. Revel (in-12, Bodin). — *Du Mensonge proprement dit et du Droit à la vérité*, par Un professeur de théologie (in-12, Bloud). — *Une Loi injuste oblige-t-elle en conscience?* par A. Belanger (in-12, Bloud). — *L'Année philosophique*, par E. Pillon (in-8, Alcan). — *De l'Éducation du jeune clergé*, par le P. G. Zocchi ; trad. et adapté de l'italien par E. Philippe (in-16, Oudin). — *La Famille fait l'État. Étude sur la formation de la société antique et de la société moderne*, par F. Funck-Brentano (in-12, Bloud). — *L'État, sa nature et ses fonctions*, par le P. T. Calmes (in-12, Bloud). — *Intégralisme. Philosophie et sociologie*, par E. Boulard (in-12, Giard et Brière). — *Principes de morale sociale*, par L. Deschamps (in-8, Alcan). — *Le Salaire*, par L. Garriguet (in-12, Bloud). — *La Dépopulation en France. Ses causes et ses remèdes d'après les travaux les plus récents*, par H. Clément (in-12, Bloud). — *Grandeur et décadence des aristocraties*, par F. Funck-Brentano (in-12, Bloud). — *Grandeur et décadence des classes moyennes*, par F. Funck-Brentano (in-12, Bloud). — *Les Grands Philosophes. Auguste Comte, sa vie, sa doctrine*, par M. Salomon (in-12, Bloud). — *La Démocratie socialiste allemande*, par E. Milhaud (in-8, Alcan). — *Lettres historiques*, par P. Lavroff ; trad. par M. Goldsmith. T. II (in-12, Schleicher).— *Les Insectes ennemis des livres. Leurs mœurs. Moyens de les détruire*, par C. Houlbert (in-8, A. Picard et fils). — *L'Hérédité et les Grands Problèmes de la biologie générale*, par Y. Delage (gr. in-8, Schleicher).— *Hystérotomie et hystérectomie en obstétrique*, par V. Bué (in-12, F.-R. de Rudeval). — *Principes d'anatomie et de physiologie appliqués à la gymnastique*, par le Dr L. Roblot (in-12, F.-R. de Rudeval). — *L'Art divinatoire. Les Visages et les âmes*, par G. Lioubow (in-12, Flammarion).— *Poisons et sortilèges*, par les Drs Cabanès et L. Nass (in-12, Plon-Nourrit). — *Sur la philosophie des mathématiques*, par J. Richard (in-12, Gauthier-Villars).— *Les Tourbillons de Descartes et la Science moderne*, par H. Parenty (gr. in-8, Champion).— *Marches en pays de montagne pendant la saison d'hiver*, par H. de la Rochelambert (in-12, Charles-Lavauzelle). — *Somme des connaissances humaines. Encyclopédie chrétienne et française du* XXe *siècle*, par l'abbé E. Blanc. 12e vol. *Art : Beaux-arts. Arts de la lutte. Sport. Jeux* (in-8, Amat).— *Recueil d'arts de seconde rhétorique*, publié par E. Langlois (in-4, Imp. nationale). — *L'Enseignement vivant des langues vivantes*, par J. Lecoq (in-16, Cornély). — *Cansones, triomphes et poésies diverses* de Pétrarque ; trad. par F. Brisset (in-12, Perrin). — *Les Soliloques du pauvre*, par J. Rictus (in-12 carré, Sevin et Rey). — *Les Haltes fleuries. Sonnets intimes*, par G. Mengeot (in-12, F.-R. de Rudeval). — *Novembre*, par G. Nigond (in-12, Stock). — *Du Vert au Violet*, par R. Vivien (in-12, Lemerre). — *Les Victoires mutilées*, trois tragédies, par G. d'Annunzio ; trad. par G. Hérelle (in-12, Calmann-Lévy). — *La Carmélite*, par E. Daudet (in-12, Taillandier). — *Vive le Roi! Roman des guerres de la Vendée*, par I. Kaiser (in-16, Perrin). — *Les Ailes brisées*, par J. Fréhel (in-16, Plon-Nourrit). — *Femme de général*, par P. Clésio (in-12, Plon-Nourrit). — *Le Diamant bleu*, par M. Maryan (in-12, Henri Gautier). — *Le Crime de Mlle Bouillaud*, par Champol (in-12, Henri Gautier). — *Pauvres Fiancées*, par C. Frans (in-12, Rondelet).— *Le Cyrano de l'histoire. Les Erreurs de documentation de « Cyrano de Bergerac »*, par E. Magne (in-12, Dujarric). — *Un Laboratoire dramatique. Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo. Les Drames en prose ; les drames épiques, les comédies lyriques*, par F. et V. Glachant (in-12, Hachette). — *Méditerranée*, par L. Félix Faure (in-12, Juven). — *Des Alpes bavaroises aux Balkans*, par le bon J. de Witte (in-16, Plon-Nourrit). — *Mes Escalades dans les Alpes et le Caucase*, par A. F. Mummery ; trad. par M. Paillon (in-12, Laveur). — *Rénovation celtique*, par S. Sculfort de Beaurepas (2 vol. in-8, Champion). —

Les Martyrs. Le Troisième Siècle. Dioclétien, par le R. P. Dom H. Leclercq (in-8, Oudin). — *La Christianisation des foules. Études sur la fin du paganisme populaire et les origines du culte des saints*, par A. Dufourcq (in-12, Bloud). — *La Charité aux premiers siècles du christianisme*, par A. Baudrillart (in-12, Bloud). — *La Primauté de l'évêque de Rome dans les trois premiers siècles*, par V. Ermoni (in-12, Bloud). — *Les Salésiens. L'Œuvre de Dom Bosco*, par le comte Fleury (in-12, Bloud). — *Les Instructions secrètes des jésuites, étude critique*, par le P. P. Bernard (in-12, Bloud). — *Jean Bertaut, abbé d'Aunay, premier aumônier de la reine, évêque de Sées (1552-1611)*, par l'abbé G. Grente (in-8, Lecoffre). — *La Révérende Mère Sainte-Marie. Henriette Le Forestier d'Osseville, fondatrice de la Société de la Vierge fidèle* (in-8, Retaux). — *Recueil de notes sur M. de Bogenet, doyen des vicaires généraux de France*, par H. de Neuvil (in-12, Limoges, Libraire catholique). — *Un État dans l'État. Les Protestants français sous le règne de Henri IV*, par J. Denais-Darnays (in-12, Bloud).— *La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV*, par le Cte d'Haussonville. T. III (in-8, Calmann-Lévy). — *Charles de Lorraine et la Cour de Bruxelles sous le règne de Marie-Thérèse*, par L. Perey (in-8, Calmann-Lévy). — *Paris sous le Consulat. Recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris*, par A. Aulard. T. Ier. *Du 18 brumaire an VIII au 30 brumaire an IX* (in-8, Cerf ; Noblet ; Quantin). — *Lettres de Bismarck à sa femme pendant la guerre de 1870-1871* ; trad. par J. Schrœder et P. Bruck-Gilbert (in-12, Tallandier). — *La Transformation de l'Égypte*, par A. Métin (in-16, Alcan). — *A la française*, par G. de Lagarenne (in-12, Berger-Levrault). — *Le Renouvellement intellectuel du clergé de France au XIXe siècle. Les Hommes, les institutions*, par le P. A. Baudrillart (in-12, Bloud).— *L'Abstention religieuse dans le temps présent*, par le chanoine Planeix (in-12, Bloud). — *Nos Luttes*, par A.-D. Sertillanges (in-16, Lecoffre). — *La Persécution religieuse en Allemagne, 1872-1879. Les Congrégations*, par le P. P. Bernard (in-12, Bloud). — *La Persécution religieuse en Allemagne, 1872-1879. Le Clergé et les catholiques*, par le P. P. Bernard (in-12, Bloud). — *Sophie de Monnier et Mirabeau, d'après leur correspondance secrète inédite (1775-1789)*, par C. Cottin (in-8, Plon-Nourrit).— *Lettres de Madame Roland*, publiées par C. Perroud. T. II, *1788-1793* (gr. in-8, Impr. nationale ; Leroux). — *Lamartine homme politique. La Politique intérieure*, par P. Quentin-Bauchard (in-8, Plon-Nourrit). — *M. le Chanoine Ulysse Chevalier, son œuvre scientifique, sa « Bibliographie »* (Valence, imp. Céas). — *Auguste Bodin pris sur la vie*, par J. Cladel (in-4, éditions de « La Plume »). — *Hommes et idées du XIXe siècle*, par R. Doumic (in-12, Perrin). — *Répertoire historique et biographique de la « Gazette de France » depuis l'origine jusqu'à la Révolution, 1631-1790*, par le marquis de Granges de Surgères. T. II (in-4, Leclerc).

VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. Index-Digest of the Holy Scriptures comprising over twenty thousand topics and sub-topics and one humfrei thousand references to the Scriptures (*Orville J. Nave*). 194
Die beiden ersten Erasmus-Ausgaben des Neuen Testaments und ihre Gegner (*Aug. Bludau*) 194
Die älteste lateinische Übersetzung des Buches Baruch, zum ersten Male herausgegeben von *Gottfried Hoberg* 194
The part of Rheims in the making of the english Bible (*James G. Carleton*) 195
Études sur les religions sémitiques (*le P. Marie-Joseph Lagrange*). . 195
Die Gesetze Hammurabis Königs von Babylon um 2250 v. Chr. Das älteste Gesetzbuch des Welt, übersetzt von *Hugo Winckler* 197
La Bible et l'Egyptologie (*V. Ermoni*) 197
La Bible et l'Assyriologie (*V. Ermoni*) 197
Im Kampfe um Babel und Bibel. Ein Wort zur Verständigung und Abwher (*Alfred Jeremias*) 198
Mémoire sur les inscriptions de fondation du temple d'Esmoun à Sidon (*Philippe Berger*) 198
Précis de la doctrine chrétienne (*l'abbé Servais*). T. I. L'Histoire sainte 199
Les Origines (*Frédéric de Curley*) 199
Commentarius in librum Josue (*Francisco de Hummelauer*) 200
Le Livre des Juges (*le P. Marie-Joseph Lagrange*) 201
Commentarius in Ecclesiasticum cum appendice. Textus Ecclesiastici hebraeus descriptus secundum fragmenta nuper reperta cum notis et versione litterali latina (*Josepho Knabenbauer*) 202
Valeur historique de l'Evangile au point de vue de la science et de la critique moderne (*le P. Lodiel*) 202
La Clef des Evangiles. Introduction historique et critique pour servir à la lecture des saints Evangiles (*l'abbé H. Lesêtre*) 202
Synopsis Evangeliorum historica seu vitae Domini nostri Jesu Christi quadruplex et una narratio (*J.-P.-A. Azibert*) 203
Somme des connaissances humaines. Encyclopédie chrétienne et française du XXe siècle (*Elie Blanc*) 57e vol. Jésus-Christ et les autres personnages de l'Evangile. Origines de l'Eglise 203
Le Christ devant l'histoire et la raison (*le P. A. Villard*) 204
Etudes sur les Evangiles (*le P. V. Rose*) 204
Commentaire critique et moral sur l'Evangile selon saint Luc (*P. Girodon*) 205
Noël. Notes d'exégèse et d'histoire (*le P. Joseph Bonaccorsi*) 206
Histoire des livres du Nouveau Testament (*E. Jacquier*). T. Ier . . 206
Die Einheit der Apokalypse gegen die neuesten Hypothesen der Bibelkritik vertheidigt (*Matthias Kohlhofer*) 206

Acta Philippi et acta Thomae. Accedunt acta Barnabae, edidit *Maximilianus Bonnet* 207

Liturgie. Symbolisme du culte catholique (*Ant. Saubin*) 362

Théologie dogmatique. Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de *l'abbé Mangenot*. Fasc. VII 216
Compendium theologiae dogmaticae generalis (*P. Parthenio Minges*). 142
Theologia scholastica, seu commentarii et dissertationes quae supersunt in secundam Summae theologicae et tertiam partem (*cardinali Petro Pázmány*), edidit *A. Brezuay* et *D. Bita* 40
La Science de la religion (*le R. P. Chabin*) 509
Tractatus de Deo uno (*A.-M. Lépicier*). Pars Ia. De Pertinentibus ad divinam essentiam 508
Tractatus de Sanctissima Trinitate (*A.-M. Lépicier*) 508
La Foi de nos pères, ou Exposition complète de la doctrine chrétienne (*le cardinal James Gibbons*) ; trad. par l'abbé *Adolphe Saurel*. 217
Cours de religion (le chanoine *V. Cantineau*) 407
Le Livre de tous (*l'abbé J. Berthier*) 98
De Pulchritudine divina (*Henrico Krug*) 217
Die griechischen Quellen des hl. Ambrosius in III « de Spiritu sancto » (*Théodor Scherman*) 361
Le Catéchisme expliqué et illustré (*l'abbé J.-L. Adam*) 98
Le Catéchisme sans maître (*l'abbé Ev. Noisette*) 99
Mystères chrétiens (*Mgr Bonomelli*) ; trad. par l'abbé *C.-A. Bégin*. T. II 99
Sentimentalisme et formalisme (*Mgr Bonomelli*) ; trad. par *l'abbé C.-A. Bégin* 99
Introduction au livre : Pourquoi Jésus-Christ ? Le Vén. Duns Scot (*le R. P. Déodat-Marie de Basly*) 69
Les Élus dans l'Église et hors de l'Église (*l'abbé J. Laxenaire*) . . . 259
Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII. Texte latin avec la traduction française en regard. T. VI 260
La Religion extérieure (*le P. G. Tyrrel*) ; trad. par *A. Léger* 39
Si toutes les religions se valent ? (*J. Brugerette*) 258

Théologie morale. Sermons. Introduction scientifique à la foi chrétienne (*Pierre Courbet*) 407
Instructio pastoralis *Raymundi Antonii*, episcopi, jussu et auctoritate Ri Ri Di *Francisci Leopoldi* 409
De Perfectione vitae spiritualis (*Antonio Le Gaudier*), editio recens emendata, cura *P. A. M. Micheletti*. T. I 410
Specimen casuum conscientiae (*Victorio Costantini*) 259
Casus conscientiae ad usum confessariorum, compositi et soluti ab *Augustino Lehmkuhl*. I. Casus de theologiae moralis principiis et de praeceptis atque officiis christianis speciatim sumptis . . . 328
Die kirchlichen Censuren latae sententiae (*Johann Köck*) 457
Œuvres de *S. François de Sales*. T. XII. Lettres. II 105
L'Église et la Pitié envers les animaux. Textes originaux puisés à des sources pieuses (*la marquise de Rambures*) 457
Le Cœur à Gethsemani. Instructions prêchées dans la chapelle des lazaristes (*l'abbé L. Lenfant*) 102
La Tentation. Conférences prêchées à Notre-Dame de Passy (Carême de 1891) (*Augustin Largent*) 102
Les Vertus morales. Instructions pastorales pour le Carême (*le cardinal Perraud*) 101
La Royauté du cœur, ou la Douceur chrétienne, retraite de 1902. . 103
Une Retraite à des prêtres éducateurs (*le R. P. J.-M. Lambert*) . . . 104

Apologétique. Divinité de l'Église (*l'abbé R. Planeix*) 328
Constitution de l'Église (*l'abbé R. Planeix*) 328
Apologie du culte catholique (*l'abbé Moussard*) 362
Quis ut Deus (*l'abbé L. Decorsant*) 510

Ascétisme et Piété. Doctrine spirituelle de saint Augustin (*l'abbé J. Martin*) 361
Œuvres choisies (*saint Augustin*). Les Confessions. Trad. et commentaire par *Mgr Péronne* et *le chanoine Pihan* 237

Manuel du prêtre tertiaire (*le chanoine Cantel*) 109
Pensées pour chaque jour à l'usage des prêtres (*J. Hogan*); trad. de l'anglais par *Un prêtre de Saint-Sulpice* 105
Pages d'Évangile. III. De la dernière Cène à l'Ascension (*l'abbé Planus*) 103
Philosophie de la prière (*I.-L. Gondal*) 362
Jésus et l'Enfant, ou Méditations sur l'Évangile pour la première communion (*Mme Maryan*) 104
Les Vertus du Cœur de Jésus (*Louis Boussac*). 7e série. 103
Pages religieuses. Memento d'âme. Autour des fêtes chrétiennes (*l'abbé Battendier*) 108
Heureux les cœurs purs, ou la Chasteté parfaite (*l'abbé J. Berthier*). 107
Avertissements de la Providence dans les calamités publiques (*S. Alphonse de Liguori*) 107
La Mortification chrétienne et la Vie (*l'abbé A. Chabot*) 107
La Vie spirituelle à l'école du B. L.-M. Grignion de Montfort (*Antonin Lhoumeau*) 106
Méditations pour jeunes personnes. Le Salut. — L'Amour de Dieu. — L'Amour du prochain. — La Bonté. — La Belle Vertu. — La Force. — L'Humilité. — Le Devoir. — Le Zèle. — La Piété. — La Pénitence. — Nos Modèles (*l'abbé P. Feige*) 108
Le Mois des fruits. Mois d'octobre consacré à Notre-Dame du Rosaire (*Un religieux*) 108
Pour les affligés. Neuvaine à saint Joseph selon l'esprit de sainte Therèse (*Un enfant du Carmel*). 109
Les Joies de la mort (*J. Ribet*) 100
Au Purgatoire les âmes souffrent, jouissent, prient pour nous (*l'abbé Chollet*) 101
Les Sacrements en histoires (*J.-M. A.*). 531
L'Oraison dominicale et la Salutation angélique en histoires (*le même*). 531

Mélanges. Exercices spirituels et directoire des heures canoniales, écrits en espagnol en l'an 1500 (*Dom Garcias Cisneros*); trad. en français par *l'abbé J. Rousseau*. 105
L'Auteur du livre « De Imitatione Christi » (*Mgr P.-E. Puyol*). Première section : La Contestation. 329
L'Auteur du livre « De Imitatione Christi » (*Mgr P.-E. Puyol*). Deuxième section : Bibliographie de la Contestation. 329
Préface au livre de l'Imitation de Jésus-Christ (*Jean de Bonnefon*). 330
Ce qu'il faut penser du XIXe siècle (*Mgr Bonomelli*). 100

Hétérodoxie. Zur Geschichte der evangelischen Beichte (*Pastor E. Fischer*). 410
Work in great Cities (*Arthur F. Winnington Ingram*). 457
La Religion du Véda (*H. Oldenberg*); trad. de l'allemand par *Victor Henry*. 411
Die religiösen und philosophischen Grundanschauungen der Inder (*Julius Happel*) 41
Les Mystères de Mithra (*Franz Cumont*). 143
Tien-Tchou, « Seigneur du Ciel », à propos d'une stèle bouddhique de Tch'eng-Tou (*le P. Henri Havret*). 260

JURISPRUDENCE

Philosophie et Histoire du droit. Cours de théorie générale du droit (*N. M. Korkounov*); trad. par *M. J. Tchernoff* 481
Précis de droit égyptien comparé aux autres droits de l'antiquité (*E. Revillout*) 483
La Condition de la femme dans les diverses races et civilisations (*Charles Letourneau*). 484

Droit romain. Études complémentaires de l'esprit du droit romain. (*R. von Jhering*). IV. Mélanges. Trad. de *O. de Meulenaere* 144

Droit canonique et ecclésiastique. Traité théorique et pratique de droit canonique (*Mgr A. Tilloy*). 69
Praelectiones canonicae *Arthuri Vermeersch* de religiosis institutis ac personis, tractatus canonico-moralis ad recentissimas leges exactus. Tomus alter. 217
Nouveau Traité pratique et usuel de l'administration des fabriques et de la police du culte approprié à la législation civile actuellement en vigueur en France (*Mgr A. Tilloy*) 458
Les Traitements ecclésiastiques (*l'abbé Lucien Crousil*). 170

Droit international. Le Droit de visite et la Guerre de course. Notions pratiques de droit maritime international et de législation commerciale (*E. Duboc*). 43
Le Détroit de Magellan au point de vue international (*Jean-Marie Abribat*). 331

Droit public et constitutionnel. Pour le Régime parlementaire (*Félix Moreau*) 490
La Réforme parlementaire (*Charles Benoist*) 490
L'Electorat politique et administratif en Europe, étude de législation comparée (*Oscar Pyfferoen*) 491
Le Libéralisme (*Emile Faguet*) 492

Droit civil. Supplément aux Principes de droit civil français de François Laurent (*Léon Siville*). T. IV et V. 485

Organisation judiciaire. Procédure. Enregistrement. La Cour de cassation. Traité de ses attributions, de sa compétence et de la procédure observée en matière civile (*Ernest Faye*) 485
Traité de droit fiscal (*Albert Wahl*). T. I et II. Enregistrement. . . 486

Droit commercial et industriel. Dictionnaire pratique de législation et de jurisprudence sur les opérations de bourse (*Eliezer Lambert*). 332
La Loi du 9 juillet 1902 et les actions de priorité (*Constantin Maréchal*) 487
La Protection légale des employés de commerce (*Hector Besançon*). 487
Manuel de la propriété industrielle et commerciale (*Alfred Lambert*). 488

Droit rural. Des accidents agricoles (loi du 30 juin 1899) (*Loubat*). 488
Manuel pratique à l'usage des fondateurs et administrateurs des caisses rurales (*Louis Durand*) 489

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Les Premiers Principes (*Herbert Spencer*). Trad. par *M. Guymiot*. 493
Le Fonctionnisme universel. Essai de synthèse philosophique. Monde sensible (*H. Lagrésille*) 494
Le Personnalisme, suivi d'une étude sur la perception externe et sur la force (*Charles Renouvier*). 494
L'Idée d'évolution dans la nature et dans l'histoire (*Gaston Richard*). 496
La Science et l'Hypothèse (*H. Poincaré*). 496
Essai sur l'hyperespace (*Maurice Boucher*). 497
De Conciliationis tentamine nuper iterato aequiprobabilistas inter et probabilistas diatriba (*Guillelmo Arendt*) 500
La Liberté de penser et la Libre Pensée (*l'abbé Canet*). 501
Philosophie et Athéisme (*Ernest Hello*). 502
Le Sentiment religieux en France (*Lucien Arréat*). 502
La Religion positive (*Antoine Baumann*). 503
Le Positivisme et le Progrès de l'esprit, études critiques sur Auguste Comte (*Gaston Milhaud*). 506
La Vérité religieuse (*André Godard*) 503
L'Ane, le Singe et le Philosophe (*Henri Chateau*) 504

Psychologie. La Théorie de l'émotion (*William James*), précédé d'une introduction et traduit par le *Dr G. Dumas* 498
L'Image mentale (Évolution et dissolution) (*le Dr J. Philippe*) . . . 498
Analystes et esprits synthétiques (*F. Paulhan*). 498
Essai de classification naturelle des caractères (*Ch. Ribéry*). 499
Le Mensonge, etude de psycho-sociologie pathologique et normale (*G.-L. Duprat*) 501
Esquisse psychologique des peuples européens (*Alfred Fouillée*) . 418

Morale. La Morale de la raison théorique (*André Cresson*) 500
La Morale basée sur la démographie (*Arsène Dumont*). 260
Les Vrais Principes de la morale, du droit naturel, politique et social (*le R. P. Chabin*) 509
La Vie après le pensionnat. Complément de la « Vie au pensionnat » (*l'abbé Sylvain*). 1re partie 70
Le Patriotisme et la Vie sociale (*le R. P. Sertillanges*) 219
L'Humanité et la Patrie (*Alfred Naquet*) 261
Conférences familières aux ouvriers (*Léon Dupont*). 261

Histoire de la philosophie. Mélanges. I due Simposi in rapporto all' arte moderna. Ricerche critiche (*Placido Cesareo*) . . 43
Tractatus in libros Aristotelis de Caelo, de generatione et corruptione atque in libros Meteorum (*cardinali Petro Pázmány*) edidit *E. Bognar* 144
Les Grands Philosophes. Gazali (*le baron Carra de Vaux*). 504
Le Cartésianisme chez les bénédictins. Dom Robert Desgabets, son système, son influence et son école (*Paul Lemaire*) 505
J.-B. Rousseau et le Rousseauisme (*Jean-Félix Nourrisson*) 505
Les Grands Philosophes. E. Kant (*Eugène Beurlier*). 506
Philosophes du XIXe siècle. H. Taine (*Michel Salomon*). 506
Nouvelles Pensées de *Tolstoï*; trad. par *Ossip Lourié*. 507
Frédéric Nietzsche. Contribution à l'histoire des idées philosophiques et sociales à la fin du XIXe siècle (*Eugène de Roberty*). 507
Nietzsche et l'Immoralisme (*A. Fouillée*) 507
Les Infiltrations kantiennes et protestantes et le Clergé français. Études complémentaires (*l'abbé Fontaine*). 218
Somme des connaissances humaines. Encyclopédie chrétienne et française du XXe siècle (*l'abbé Elie Blanc*). 11e vol. Synthèse des connaissances humaines. Sciences et lettres. 508

Éducation. Enseignement. L'Enfant et la Vie (*Henri Brémond*). 362
L'Éducation nouvelle. L'École des Roches (*Edmond Demolins*). . . . 511
L'Éducation physique en Suède (Mission de 1891) (*Georges Demenÿ*). 146
L'Université et la Société moderne (*Gustave Lanson*). 146
L'Unité morale et l'Université (*Jacques Rocaffort*). 332
L'Enseignement secondaire et la Démocratie (*Francisque Vial*) . . . 220
Troisième Congrès international d'enseignement supérieur tenu à Paris du 30 juillet au 4 août 1900. Introduction, rapports préparatoires, communications et discussions, publiés par *François Picavet* 413
Quelques notes sur le monopole de l'enseignement (*Pierre Brun* et *Jules Gariel*). 533
L'Abrogation de la loi Falloux. 533

Sciences politiques, économiques et sociales. L'État, éléments d'histoire et de pratique politique (*Woodrow Wilson*). T. Ier. Trad. française de *J. Wilhelm*. 221
El Problema político al inaugurarse el siglo XX (*José Cascales y Muñoz*) 414
Le Temps des nations (*Séverin de la Chapelle*). 261
La Monnaie, le crédit et le change (*Arnauné*). 30
Premiers Principes d'économie sociale (*H. Rubat du Mérac*) 35
La Consommation et les Crises économiques (*Pierre Valles*). 30
Politique sociale et Économie politique (*Gustave Schmoller*) 31
Les Lois de la population en France (*G. Cauderlier*). 31
La Population (*Alfred des Cilleuls*) 32
L'Allemagne et le Marché du monde (*le Dr Julius Wolf*). Introduction et traduction par *Joseph Franconie* 364

1890-1900. Histoire économique de l'Angleterre, de l'Allemagne, des États-Unis et de la France (*Edmond Théry*) 33
Trust companies in the United States (*George Cator*) 33
Le Fer, la houille et la métallurgie à la fin du XIXe siècle (*Georges Villain*) 223
La Petite Industrie contemporaine (*Victor Brants*) 34
Mendiants et vagabonds (*Louis Rivière*) 34
Une Plaie sociale : la mendicité. Le Mal ; le remède (*Ferdinand Moine*) 262
Essais sur le mouvement ouvrier en France (*Daniel Halévy*) 333
Les Catholiques belges et la Question ouvrière en Belgique (*Charles Beyaert*) 35
La Confrérie ouvrière et ses écoles (*N. de Népluyeff*) 223
L'Enseignement des sciences sociales. État actuel de cet enseignement dans les divers pays du monde (*Henri Hauser*) 35
Essai d'une philosophie de la solidarité (*Léon Bourgeois, Buisson, Darlu, Gide*, etc.) 36
Le Milieu social, étude sociologique (*Mansuetus*) 37
Les Systèmes socialistes (*Vilfredo Pareto*). T. II. 38
Mariage civil et Divorce. Deux Éléments de ruine sociale (*René Lemaire*) 171
L'Exode rural et le Retour aux champs (*Emile Vandervelde*) 414
Discours et pamphlets (*Ferdinand Lassalle*) ; trad. de l'allemand par *Victor Dave* et *Léon Rémy* 38
Aux travailleurs (*Léon Tolstoï*) ; trad. du russe par *J.-W. Bienstock* et *P. Birukov* 38
Les Victimes de la grève (*Hippolyte Verly*) 533
Vie spirituelle et Action sociale (*C. Bouglé*) 363
Apostolat social. Les Œuvres du Rosaire au faubourg de Plaisance (*François Veuillot*) 363
L'Anné sociologique (*Emile Durkheim*) 36

Sciences naturelles. Pages choisies des grands écrivains. *Buffon*, avec une Introduction par *Paul Bonnefon* 512
La Vie des animaux illustrée, publiée sous la direction de *Edmond Périer*. T. I., 1er fasc. Les Mammifères (*A. Menegaux*) 224
La Vie des animaux illustrée, publiée sous la direction d'*Edmond Perrier*. II. Chauves-souris. Insectivores (*A. Menegaux*) 513
Histoire naturelle de la France (*L. Fairmaire*). 8e partie. Les Coléoptères 513
Proceedings of the United States Museum. Vol. XXII. 44
Lettres de *Henri Lacaze-Duthiers*, membre de l'Institut, etc., adressées au Dr Alexandre Dedekind, conservateur au Musée impérial de Vienne 171

Médecine. Histoire. Généralités. Femmes médecins d'autrefois (*Marcel Baudouin*) 305
Les Forbans de la médecine (*le Dr Ch. Lavielle*) 317
Une Vie de médecin (Dr Abel Clermont) (*Juste Fennebresque*) 306
Un miracle contemporain (Pierre de Rudder) (*Alfred Deschamps*) . . . 309
Le Médecin chrétien. Leçons pratiques de déontologie médicale (*le chanoine Moureau* et *le Dr Lavrand*) 306
Le Dogme du secret médical (Essai de réfutation) (*le Dr J.-Th. Dupuy*) 307
Écoles d'infirmières et de gardes-malades (*Louis Rivière*) 308
Dictionnaire illustré de médecine usuelle (*le Dr Gallier-Boissière*) . . 313

Biologie. Le Leucocyte et ses granulations (*C. Levaditi*) 313
Les Phénomènes des métamorphoses internes (*J. Anglas*) 313

Physiologie. Le Cerveau (*le Dr E. Baltus*) 312
Le Système nerveux et les organes des sens (*le Dr E. Baltus*) . . . 312
La Perception visuelle de l'espace (*B. Bourdon*) 312

Hygiène. L'Amour sain (*le Dr Surbled*) 312
Hygiène du cycliste (*le Dr H. Reboul*) 316
Guide pratique des exercices physiques (Hygiène et résultats) (*le Dr L. Roblot*) 316

Pathologie et Thérapeutique. Traité clinique et thérapeutique de la tuberculose pulmonaire (*le Dr S. Bernheim*). 313
Leçons de thérapeutique oculaire (*le Dr A. Darier*). 314
Les Maladies de la peau. Etudes dermatologiques 314
L'Anesthésie générale au chlorure d'éthyle (*les Drs A. Malherbe* et *E. Laval*). 314
Les Nouveaux Traitements (*le Dr J. Laumonier*). 315
Nouveau Formulaire magistral de consultations infantiles (*le Dr H. Dauchez*) 315
Traitement de l'avortement (*le Dr Moïse Misrachi*) 316
Guide pratique de l'extraction des dents (*le Dr Bruneau*). 316
Comment on se défend contre les varices (*le Dr André Lénard*) . . . 316

Sciences psychiques. L'Hypnose chez les possédés (*le Dr Ch. Hélot*) 309
L'Homme de génie (*Cesare Lombroso*) ; trad. de *Fr. Colonna d'Istria* et *M. Calderini*. 309
Les Types physionomiques associés et les Phénomènes psychiques (*Eugène Ledos*). 310
La Logique morbide. L'Analyse mentale (*N. Vaschide* et *Cl. Vurpas*). 311

Sciences physiques et chimiques. Les Théories électriques de J. Clerck Maxwell, étude historique et critique (*P. Duhem*) . . 385
La Science de l'invisible, ou le Merveilleux et la Science moderne (*le P. Hilaire de Barenthon*. 534
Quelques réflexions sur la mécanique, suivies d'une première leçon de dynamique (*Emile Picard*) 262
Lois générales de l'action des diastases (*Victor Henri*) 386
Cause des énergies attractives. Magnétisme, électricité, gravitation (*A. Despeaux*) 387
Coup d'œil rétrospectif sur la lunetterie, précédé de recherches sur l'origine du verre lenticulaire et sur les instruments servant à la vision (*Joseph Rouyer*). 417
Notions fondamentales de chimie organique (*Ch. Moureu*) 334
Thermodynamique et Chimie (*P. Duhem*). 335
Les Combustibles, solides, liquides, gazeux (*H. J. Philipps*); trad. par *J. Rosset*. 263
La Metallurgie (*U. Le Verrier*) 365

Agriculture. Viticulture. Sylviculture. Causeries agricoles. Vins et alcools, les cultures en montagnes, exemples de la Savoie. Conseils pratiques (*Paul Vibert* [*Théodore Vibert fils*]). . 514
Les Vins d'Algérie. Etude chimique, agricole et industrielle (*P.-E. Evesque*) 172
Les Pièges lumineux et la Destruction des insectes nuisibles (*V. Vermorel*) 172
Parturition, ou mise-bas des femelles domestiques (*Emile Thierry*). 70
Traité de sylviculture. Principales essences forestières (*P. Mouillefert*) 415

Sciences mathématiques. Histoire des mathématiques dans l'antiquité et le moyen âge (*H.-G. Zeuthen*) ; trad. par *Jean Mascart* 416
Compte rendu du Congrès des mathématiciens (*E. Duporcq*). . . . 45
Formulaire de mathématiques spéciales, à l'usage des Ecoles polytechnique, centrale, des mines, etc. 365
Leçons élémentaires sur la théorie des fonctions analytiques (*Edouard-A. Fouët*), 1re partie 387
Traité de mécanique rationnelle (*Paul Appell*). T. III. 388
Cours de mécanique rationnelle (*A. Janssen*). 390
Cours d'analyse professé à l'Ecole polytechnique (*G. Humbert*). T. I 389
Leçons sur les fonctions méromorphes professées au Collège de France (*Emile Borel*). 389
De l'Expérience en géometrie (*C. de Freycinet*) 391
Nature harmonique de l'espace (*J.-J. Igurbide*) 171
Principes fondamentaux de la théorie des pseudo-surfaces (*l'abbé Issaly*) 391
La Géométrie non euclidienne et l'insuffisance de ses principes (*le même*, ... 391

Astronomie. Météorologie. Annuaire pour l'année 1903, publié par le Bureau des longitudes, avec des notices scientifiques. . . 147
Instructions météorologiques (*A. Angot*). 386

Géologie. La Géologie générale (*Stanislas Meunier*). 335
Etude géologique et minière des provinces chinoises voisines du Tonkin (*M.-A. Leclère*). 419
Observations géologiques sur les îles volcaniques explorées par l'expédition « du Beagle », et Notes sur la géologie de l'Australie et du Cap de Bonne-Espérance (*Charles Darwin*); trad. de l'anglais par *A.-F. Renard* 419
Les Fléaux. Les Volcans et le Mont-Pelé. Les Tremblements de terre et de mer (*Arnold Boscowits*). 10

Sciences militaires. La Cavalerie napoléonienne peut-elle encore servir de modèle ? (*le lieutenant-colonel Aubier*) 133
De la Méthode dans les hautes études militaires en France et en Allemagne (*le général Bonnal*) 136
Tactique des trois armes (*le général Kessler*) 136
Une Révolution dans l'art de la guerre (*le colonel Humbert*) 137
Le Tir en temps de paix et en temps de guerre. Etude psycho-physiologique (*le commandant F. Dégot*) 137
El nuevo explosor de campaña, modelo Siemens und Halske (*Joaquin de la Llave y Sierra*) 138
Le Changement de pied au galop (*Maxime Guérin-Catelain*) 138
Etudes sur le combat. Combat antique et combat moderne (*le colonel Ardant du Picq*) 140
L'Armée allemande. Etude d'organisation (*F. Martin* et *F. Pont*) . . 141
L'Armée et les Forces morales (*le capitaine Richard*). 140
Citoyen et soldat (*le lieutenant Demongeot*) 140

Marine. Les Sous-Marins et l'Angleterre (*Paul Fontin*) 336
Etudes sur le combat naval (*René Daveluy*) 337

Aérostation. La Navigation aérienne. Histoire documentaire et anecdotique (*J. Lecornu*) 9

Sport. Tir des fusils de chasse (*Journée*). 225

Beaux-Arts. Biographies d'artistes. L'Habitation byzantine (Supplément). Les Anciennes Maisons de Constantinople (*le général L. de Beylié*) 319
Rome, notes d'histoire et d'art (*Maurice Paléologue*). 319
Il Duomo di San Giovanni, oggi Battistero di Firenze (*A. Nardini Despotti Mospignotti*). 320
Les Villes d'art célèbres. Nîmes, Arles, Orange (*Roger Peyre*). . . . 321
Les Villes d'art célèbres. Cordoue et Grenade (*Eugène Schmidt*). . . 322
La Peinture en Europe. Rome, le Vatican, les églises (*Georges Lafenestre* et *Eugène Richtenberger*). 320
Le Musée d'art. Galerie des chefs-d'œuvre et Précis de l'histoire de l'art depuis les origines jusqu'au XIXe siècle. Ouvrage publié sous la direction d'*Eugène Müntz* 515
Les San Gallo (*Gustave Clausse*). T. II. Antonio da San Gallo le Jeune. 321
Les San Gallo (*Gustave Clausse*). T. III. Florence et les derniers San Gallo 321
Les Grands Artistes. Titien (*Maurice Hamel*) 322
Les Grands Artistes. Rubens (*Gustave Geffroy*) 322
Les Grands Artistes. Eugène Delacroix (*Maurice Tourneux*) 323
Great Masters in Painting and Sculpture. Botticelli (*A. Streeter*) . . 323
Great Masters in Painting and Sculpture. Watteau and his School (*Edgcumbe Staley*). 323
French engravers and draughtsmen of the XVIIIth Century (*Lady Dilke*) 324
Dalou, sa vie et son œuvre (*Maurice Dreyfous*) 325
Les Maîtres peints par eux-mêmes (*Henry Jouin*) 326
Le Problème de la forme dans les arts figuratifs (*Adolphe Hildebrand*); trad. de l'allemand par *Georges M. Baltus* 326

Arts industriels. Traité encyclopédique de photographie (*C. Fabre*).
3e Supplément (C). 420
Traité général des projections (*Eugène Trustat*). 337

Mélanges. Le Musée de la conversation, répertoire de citations françaises, dictons modernes, curiosités littéraires, historiques et anecdotiques, avec une indication précise des sources (*Roger Alexandre*). 338
L'Age de la pierre (*Georges Rivière*) 364
L'Année technique (1901-1902) (*Da Cunha*). 262

LITTÉRATURE

Linguistique. Philologie. Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes (*A. Meillet*). 516
Eléments de la grammaire celtique, déclinaison, conjugaison (*H. d'Arbois de Jubainville*) 226
Vocabulaire étymologique de la langue grecque et de la langue latine, contenant les mots primitifs grecs et latins avec l'indication de leur origine (*D. Laurent* et *G. Hartmann*). 148
Vocabulaire synthétique de la langue française (*L. Grimblot*). . . . 46
L'Analyse du langage appliqué à la langue française (*C. Svedelius*). 47
Marcellus de Bordeaux et la Syntaxe française (*Samuel Chabert*) . . 70
Glossaire du parler de Pléchâtel (canton de Bain, Ille-et-Vilaine) (*G. Dottin* et *J. Langouët*) précédé d'une étude sur les parlers de la Haute-Bretagne et suivi d'un relevé des usages et des traditions de Pléchâtel. 226
Le Parler populaire de la commune de Thaon (Calvados) (*Ch. Guerlin de Guer*). 227
Lou Pichot Tresor. Dictionnaire provençal-français et français-provençal (le *R. P. Xavier de Fourvières* et le *R. P. Rupert*) 340
Dr. F. Fotiadi. Τὸ γλωσσικὸν ζήτημα κ'ἡ ἐκπαιδευτική μας ἀναγέννησις . . 518

Folk-lore. Etude sur la poésie populaire. Légendes et traditions. (*Gabriel Vicaire*) 422
Les Animaux dans les proverbes (*Charles Rozan*). 264
Volkskundliche Streifzüge. Zwœlf Vortraege über Fragen der deutschen Volkskunde (*Karl Reuschel*). 421

Éloquence. Discours sur l'Ambassade (*Eschine*). Texte grec publié avec une Introduction et un Commentaire par *Jean Julien* et *Henri de Péréra*. 149
Controverses et suasoires (*Sénèque le Rhéteur*) ; trad. par *Henri Bornecque*. 423
Eloges académiques (*Joseph Bertrand*). Nouvelle série avec un Eloge historique de Joseph Bertrand par *Gaston Darboux*. 150

Poésie. Fables (*Pierre Lachambaudie*). 7
Les Heures lointaines (*Paul Harel*). 109
Le Semeur de cendres (*Charles Guérin*) 110
L'Automne des Lys (*Edward Montier*). 111
La Vie (*Charles Fuster*) 112
Poèmes normands (*Leon Berthaut*) 113
Épaves (*Alphonse Baudouin*) 113
A l'Aube (*Jules Bourron*) 114
Poésies (*Etienne Renaud*) 114
Les Nuptiales, suivies du Cantique des cantiques de Salomon ; trad. en vers (*Adolphe Krafft*) 115
Heures savoureuses (*Arthur Simand*) 115
Litanies et petits états d'âme (*Charles-Adolphe Cantacuzène*). 116
Les Boniments et les mirages (*Jacques Constant*). 116
A la Descente ! (Excerpta) (*Saint-Yvoine*) 116
Dire des sangs. Le Toit des hommes (*René Ghil*). 117

Bleuniou Breiz-Izel. Fleurs de Basse-Bretagne 228
Nouveaux Poèmes et ballades (*A. C. Swinburne*) ; trad. par *Albert Savine* 519

Théâtre. Le Marquis de Priola, pièce en trois actes, en prose (*Henri Lavedan*) 229
Théâtre (*Meilhac* et *Halévy*). T. VIII. 117
Entre deux paravents. Théâtre de société (*Adolphe Mony*). 118
Horatio Spark, drame d'histoire contemporaine (*Gaston-E. Broche*) . 118
Vasconcellos, drame en quatre actes (*Pierre Talrich*). 118
Le Général de la Moricière (*L.-M. Dubois*). 406
Les Derniers Jours de Gilles de Retz (*L. Rousseau*). 406
Flora, tout pour Orléans (*le Dr V. Boulai*). 406
Papillon bleu (*Jehan Grech*) 406
Wilhelmine, la jeune Boer (*Jehan Grech*). 407
De Charybde en Scylla (*Amélie Amestoy*). 407
Pologne et Lituanie (*Caritas*). 407
Serafino le bandit (*F.-A. Antonini*). 407
Adieux à mon vieux chapeau haut de forme (*le chanoine Langlois*). 407

Romans, contes et nouvelles. La Sœur de lait (*André Theuriet*). 17
Gillette (*Jean Thorel*). 17
Marinette (*Jean Charlette*). 18
La Demoiselle de Puygarou (*Henry Gréville*). 18
L'Ame victorieuse (*Marguerite Le Jeune*). 19
Ames féminines (*Guy Chantepleure*). 19
Longue Route (*François Gillette*) 20
L'Aimant (*Jacques Morian*). 20
Comme les autres (*Bradu*). 21
Celles qu'ils aiment (*Jeanne France*). 21
Alice, scènes de la vie flamande française (*Grammaccini*). 22
Charme trompeur (*Grammaccini*). 22
Mademoiselle Millions (*Mary Floran*). 23
Illusion (*José de Campos*). 23
Nouvelles de nulle part, ou Une Ère de repos (*William Morris*); trad. par *P.-G. La Chesnais*. 24
Le Roman de sœur Marcela (*Perez Galdos*) ; trad. de l'espagnol par *M.-L. de L.* 24
La Barque (*Jean Plémeur*). 25
Le Livre de l'Emeraude. En Bretagne (*A. Suarez*) 25
Madeleine (*M. Dartières* et *D. Lauris*). 26
La Maison du péché (*Marcelle Tinayre*). 26
Ben-Hur, le Prince de Jérusalem (*Louis Wallace*); trad. par *R. d'Humières* et *J.-L. de Janasz*. 8
La Princesse errante (*Léon de Tinseau*). 289
Les Femmes modernes. Créole et Russe (*Jean Dulvy*). 291
Rencontres (*Marianne Damad*). 291
La Rivale (*Champol*). 291
Gisèle (Le Rêve et l'Amour) (*Gaston Mignard*). 292
La Fin d'une amante (*Camille Bruno*). 292
Conte bleu (*Jean de la Brète*). 293
Paulette se marie (*Alexis Noël*). 293
La Statue ensevelie (*Ivan Strannick*). 293
La Ferme d'Herbigny (*le comte A. de Saint-Aulaire*). 294
L'Imposteur (*Léonard Merrick*) ; trad. par *Teodor de Wyzewa*. 295
Le Comte de Pérazan (*E. de Resclauze de Bermon*). 295
Emma Beaumont (*Reepmaker*). 296
Cherchons l'hérétique (*Esquirol*). 296
Drapeau rouge, scènes de la vie sociale en province (*Raymond de la Barre*) 297
Marcelin Gayard (*Léon Frapié*). 298
Malfaiteurs (*Jean Grave*). 298
Le Pressoir (*Bernard Taft*) [*Raphaël Baury*]. 299
Institutrice (*E. de Suze*). 299
L'un vers l'autre (*L.-M. Compain*). 300
Au Pays des types (*Lucien Heudebert*) 301

Ceux de la mer (*Pierre Lemonnier*). 301
Avant le massacre (*Pierre d'Espagnat*). 301
Les Deux Vies (*Paul* et *Victor Margueritte*). 302
Donatienne (*René Bazin*). 303
L'Oblat (*Huysmans*). 303
The Mystery of the sea (*Bram Stoker*) 71
Lulli Arjona (*Alfonso Dánvila*) 71
La Conquista de la elegancia (*Alfonso Dánvila*) 71

Ouvrages pour la jeunesse. Fils d'émigré (*Ernest Daudet*) . . . 400
Au pair (*Mme Charles Péronnet*). 401
Le Piège (*Jacqueline Rivière*) 401
L'Invisible Main (*Jeanne de Coulomb*) 402
Rançon d'âme (*Jeanne de Coulomb*). 402
La Demoiselle au bois dormant (*B. de Buxy*). 403
Gringalette (*Maurice Le Beaumont*). 403
Lumière (*M. du Campfranc*). 403
Lequel ? (*M. Aigueperse*). 404
Floréal (*Roger des Fourniels*) 404
La Rançon de la gloire (*Léon Barracand*). 404
Les Rivales amies (*Arthur Savaète*) 404
Simonne (*F. de Nocé*). 404
Le « Livre » de Paula (*Marie Kernarel*). 405
Irréparable Faute (*Mme Adrienne Duhamel*) 405
Grimonette (*Lucie des Ages*). 405
Trésor d'histoires pour le catéchisme de première communion (*l'abbé Millot*). 406
Cœurs d'enfants (*Jean Barbet de Vaux*) 406
L'Epopée de l'Eglise (*Charles Vincent*). 3e partie. La Douzième Heure. 406
Les Mille et une Nuits. Introd. par *L. Tarsot*. 13
Capitaines courageux. Une Histoire du Banc de Terre-Neuve (*Rudyard Kipling*) ; trad. de *L. Fabulet* et *Ch. Fountaine-Walker* . . 11
Le Corsaire noir (*Emilio Salgari*) ; trad. de *J. Fargeau* 11
La Capitaine du « Yucatan » (*Emilio Salgari*) ; trad. de *J. Fargeau*. 12
Les Naufragés de la « Djumna » (*Emilio Salgari*) ; trad. de *J. Fargeau* . 12
Légendes normandes (*Louis Bascan*). 13
Le Serment de Marcel Brémont (*Eud. Dupuis* et *A. Morlet*) 13
La Fille des Boers (*Paul Rolland*) 14
Les Babouches de Baba-Hassein (*H. Balesta*) 14
Emilienne. Lettres d'une mère (*Jean Charruau*). 458

Périodiques et Albums. Revue Mame. 14
Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles 15
L'Écolier illustré 15
Le Noël, journal des enfants 16

Épistoliers. Lettere ai giovani (*P. Lacordaire*) 72
Notes et impressions. Choix de lettres (*J.-J. Weiss*) 520
Lettres du *P. Didon* à un ami 47
Epistolario di *L. A. Muratori*, edito e curato da *Matteo Campori*. I (1691-1698). 423

Littérature grecque et latine. Les Phéniciens et l'Odyssée (*Victor Bérard*). T. I. 151
Études sur l'ancienne poésie latine (*H. de la Ville de Mirmont*) . . . 340
Histoire de la littérature latine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin du gouvernement républicain (*Clovis Lamarre*) . . . 229
La Critica letteraria in Aulo Gellio (*M. B. Romano*) 424

Histoire et critique littéraires. Précis de l'histoire de la littérature française (*Georges Pellissier*). 425
Histoire élémentaire de la littérature française depuis l'origine jusqu'à nos jours (*Jean Fleury*), revue et mise à jour pour la partie contemporaine par *E. Durand-Gréville* 341
Le Drame religieux au moyen âge (*Marius Sepet*). 170
Etudes sur Bertrand de Born, sa vie, ses œuvres et son temps (*R. de Boysson*) 231

La Vie et l'œuvre du troubadour Raimon de Miraval. Etude sur la littérature et la société méridionale à la veille de la guerre des Albigeois (*Paul Andraud*) 342
Les Époques de la pensée de Pascal (*Gustave Michaut*) 343
P. Corneille et le Théâtre espagnol (*Guillaume Huszár*) 429
Un faux Classique. Nicolas Boileau. Etudes littéraires comparées (*Edmond Dreyfus-Brisac*) 520
Ménage, polémiste, philologue, poète (*Mlle Elvire Samfresco*) 427
Une Famille d'auteurs aux seizième, dix-septième et dix-huitième siècles ; les Sainte-Marthe (*P. de Longuemare*) 426
Un Homme de lettres au XVIIIe siècle. Marmontel, d'après des documents nouveaux et inédits (*S. Lenel*) 521
La Vie littéraire à Dijon au XVIIIe siècle, d'après des documents nouveaux (*l'abbé Emile Deberre*) 232
Notes critiques sur quelques traductions allemandes de poèmes français au moyen âge (*J. Firmery*) 152
Paradoxe sur le « Comédien » de Diderot. Edition critique (*Ernest Dupuy*) 263
Etude sur le théâtre de Marie-Joseph Chénier (*A. Liéby*) 233
Le Théâtre d'Alfred de Musset (*Léon Lafoscade*) 49
Un Laboratoire dramaturgique. Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo. Les Drames en vers de l'époque et de la formule romantiques, 1827-1839 (*Paul* et *Victor Glachant*) 344
Alexandre Dumas (1802-1870). Sa vie intime, ses œuvres (*L. Henry-Lecomte*) 445
Les Genres littéraires (la Prose) (*Louis Le Helloco*) 426
Le Romantisme (*Henri Marsac*) 342
Le Bovarysme (*Jules de Gaultier*) 430
Vus du dehors. Essai de critique scientifique et philosophique sur quelques auteurs français contemporains (*Max Nordau*) ; trad. de l'allemand par *Auguste Dietrich* 429
Profils de théâtre (*Jules Claretie*) 433
Pages françaises (*Stephen Liégeard*) 234

Littératures étrangères. Pages choisies des grands écrivains. Gœthe, avec notices et annotations par *Pierre Lasserre* et *Paul Baret* 48
La Poétique de Schiller (*Victor Basch*) 235
La Vie d'un poète. Essai sur Lenau (*Jacques Saly-Stern*) 235
The Shakespeare Cyclopædia and New Glossary (*John Phin*) 236
Dante. La Divina Commedia. Notes on Inferno. Notes on Purgatorio. Notes on Paradiso (*H. F. Tozer*) 346
Les Vieux Chants populaires scandinaves (Gamle nordiske Folkeviser). Etude de littérature comparée (*Léon Pineau*). II. Epoque barbare. La Légende divine et héroïque 347

Mélanges. Comment lire les journaux ? (*George Fonsegrive*) 432
Pages choisies des grands écrivains. *Tourgueneff*, avec une Introduction par *R. Candiani* 48
Al-Mostatraf, recueil de morceaux choisis ça et là dans toutes les branches des connaissances réputées attrayantes (*le cheikh Chihâb-ad-dîn-Ahmad al-Abchîhî*) ; trad. par *G. Rat*. T. II. 237

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *Fr. Schrader*). N° 3, Mappemonde ; n° 19, Espagne et Portugal. feuille sud-ouest. 208
Carte du Bas-Congo (*H. Droogmans*) 208
The International Geography, edited by *Hugh Robert Mill*. 209
Précis de géographie économique (*Marcel Dubois, J.-G. Kergomard* et *Louis Laffitte*) 210
Géographie agricole de la France et du monde (*J. du Plessis de Grenédan*). 210

Le Gouffre et la rivière souterraine de Padirac (Lot) (*E.-A. Martel*). 211
Au Lazaret. Souvenirs de quarantaine (*Jean Bertot*) 212
Sur les chemins d'Irlande (*F.-J. Lardeur*) 211
Aux pays d'Homère (*le baron E. de Mandat-Grancey*). 212
La Valachie. Essai de monographie géographique (*Emmanuel de Martonne*). 212
En Atlantique. Gloires du Portugal (*Augustin Fournier*) 213
La Terre Sainte (*Mlle Th. V...*). 348
L'Ame du voyageur (*Henri-Ph. d'Orléans*). 434
Dix années au Tanganyka (*F. Coulbois*). 214
Djibouti, Mer Rouge, Abyssinie (*G. Angoulvant* et *Sylvain Vignéras*). 215
La Vie au rancho (*le Président Th. Roosevelt*) ; trad. d'*Albert Savine*. . 215

Histoire ancienne. Les Ἱππεῖς athéniens (*M.-W. Helbig*). 522
Étude sur les peuples anciens de l'Italie et sur les cinq premiers siècles de Rome (*Clovis Lamarre*). 229
Annibal dans les Alpes (*Paul Azan*) 125
Néris capitale des Gaules ; les eaux de Beauté (*Moreau de Néris*). . 265

Histoire générale. La Guerre racontée par l'image, d'après les sculpteurs, les graveurs et les peintres. 6
Histoire universelle. L'Europe (de 871 à 1122 après J.-C.) (*Marius Fontane*) 436
L'Europe et la Révolution française (*Albert Sorel*). 5e partie. Bonaparte et le Directoire, 1795-1799 441
Histoire contemporaine (1789 à 1902) pour les classes de philosophie, de mathématiques élémentaires, de première moderne (*Edmond Driault* et *Gabriel Monod*) 436
Histoire contemporaine. 1789-1889, pour les candidats à l'Ecole militaire de Saint-Cyr (*les mêmes*) 437

Histoire de l'Église. Die Beteiligung der Christen am öffentlichen Leben in vorconstantinischer Zeit (*Andreas Bigelmair*). . . . 434
Les Origines de l'épiscopat (*V. Ermoni*) 168
La Pénitence publique dans l'Eglise primitive (*l'abbé E. Vacandard*). 169
La Pénitence sacramentelle dans l'Eglise primitive (*le même*) 169
Julien l'Apostat (*Paul Allard*). T. II et III. 437
Deux Conciles inconnus de Cambrai et de Lille. Contribution à l'histoire du grand Schisme en Cambrésis, en Flandre, en Hainaut et en Brabant (*le chanoine Salembier*) 72
Léon XIII d'après ses encycliques (*Jean d'Ayros*). 399
Das Papstthum in seiner social-kulturellen Wirksamkeit (*Graf von Hœnsbrœch*). 438
Ad rem : Thoughts for critical times in the Church (*H. Hensley Henson*). 532

Histoire des ordres religieux. Origines de la vie religieuse. Les Moines de l'Afrique romaine (IVe et Ve siècle) (*Dom Besse*). . 169
Les Grands Ordres religieux. Les Bénédictins en France (*Dom Besse*). 169
Les Franciscains en France (*le R. P. Hilaire de Barenton*) 169
La Compagnie de Jésus (*A. Brou*). 170
Mémoires domestiques pour servir à l'histoire de l'Oratoire (*le P. Louis Batterel*) ; 2 vol. publiés, le premier par *A. Ingold* et le deuxième par *A. Ingold* et *Bonnardet* 439
Les Parias de France (*Boyer d'Agen*). 6
Rückblick auf das katholische Ordenswesen im 19. Jahrhundert (*Otto Braunsberger*) 349

Missions catholiques et protestantes. Les Lazaristes à Madagascar au XVIIe siècle (*Henri Froidevaux*) 445
Une Mission en Ethiopie (*le R. P. Alfred de Carouge*) 395
Les Missions protestantes à la fin du XIXe siècle (*l'abbé Pisani*). . . 170

Histoire des reliques. La Vraie Croix perdue et retrouvée, recherches historiques (*Louis de Combes*). 238

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Les Actes de *saint Jacques* et les Actes d'*Aquilas*, publiés par *Jean Ebersolt*. . . 392

Des Basilius aus Achrida, Erzbischofs von Thessalonich, bisher unedierte Dialoge (*Josef Schmidt*) 534
Saint François d'Assise et son école, d'après les documents originaux (*Paul Henry*) 393
Sainte Elisabeth de Hongrie (*l'abbé A. Saubin*) 394
Sainte Rose de Viterbe (*l'abbé D. Barascud*) 394
Le Bienheureux Diégo-Joseph de Cadix (*le R. P. Damase de Loisey*). 395
L'Apôtre de la tempérance. Vie du P. Théobald Mathieu, des frères mineurs des capucins de la province d'Irlande (*E. Peltier*) . 395
« Les Saints. » Le Bienheureux Grignion de Montfort (*Ernest Jac*) . 396
Un Apôtre de la Croix et du Rosaire. Le B. Louis-Marie Grignion de Montfort (*J.-M. Texier*) 397
« Les Saints. » Saint Alphonse de Liguori (1696-1787) (*le baron J. Angot des Rotours*) 397
Saint François de Xavier de la Compagnie de Jésus. Son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux. 1re série (*le R. P. L.-Jos.-Marie Cros*) 400
Saint Jean-François Régis, de la Compagnie de Jésus. Son pays, sa famille, sa vie. Documents nouveaux (*le même*) 400
La Canonisation de S. Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes. Récits, documents et panégyriques 399
Une Ame sœur d'Eugénie de Guérin. Mlle Octavie de Gallery (*l'abbé H. Burel*) 398
Un Apôtre de miséricorde. J.-B. Rauzan (*l'abbé A. Marcadé*) 398
Un Prélat janséniste. Choart de Buzenval, évêque de Beauvais (1651-1679) (*Jean Gaillard*) 52
Mgr Louis d'Aquin, évêque de Séez (1667-1710) (*l'abbé L.-V. Dumaine*). 396
Un Prélat constitutionnel. Jean-François Périer (1740-1824), oratorien, évêque assermenté du Puy-de-Dôme, évêque concordataire d'Avignon (*l'abbé Albert Durand*) 424
Talleyrand évêque d'Autun, d'après des documents inédits (*Bernard de Lacombe*) 350
Jean-Marie de la Mennais (1780-1860) (*le R. P. Laveille*) 53
Le Cardinal Pie, sa vie, son action religieuse et sociale (*Dom Besse*). 351

Histoire de France. Lettres sur l'histoire de France (*Georges de Pascal*). 1re série 73
La Diplomatie carolingienne (843-877) (*Joseph Calmettes*) 525
Documents relatifs aux états généraux et assemblées réunis sous Philippe le Bel, publiés par *Georges Picot* 55
Jeanne d'Arc a-t-elle abjuré au cimetière de Saint-Ouen? (*l'abbé Ph.-H. Dunand*) 170
Itinéraire raisonné de Marguerite de Valois en Gascogne, d'après ses livres de comptes (1578-1586) (*Philippe Lauzun*) 240
Lettres de *Catherine de Médicis*, publiées par *le comte Baguenault de Puchesse*. T. VIII. 1582-1585 56
Fleurs historiques. Les Amies de Louis XIII (*P. Delattre*) 365
De la Vallière à Montespan (*Jean Lemoine* et *André Lichtenberger*) 352
Souvenirs sur Madame de Maintenon, publiés par *le comte d'Haussonville* et *G. Hanotaux*. Mémoires et lettres inédites de *Mademoiselle d'Aumale*, avec une Introduction par *le comte d'Haussonville* 241
Mémoires de *Saint-Simon*. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au « Journal de Dangeau » et de notes et appendices par *A. de Boislisle* et *L. Lecestre*. T. XVI 58
Documents relatifs aux rapports du clergé avec la Royauté, de 1682 à 1705, publiés par *Louis Mention* 239
Documents relatifs aux rapports du clergé avec la Royauté de 1705 à 1789, publiés par *le même* 239
Jeunesse et vie de Marie-Antoinette (*de Lescure*) 10
L'Avènement de Bonaparte. I. La Genèse du Consulat. Brumaire. La Constitution de l'an VIII (*Albert Vandal*) 122
Histoire de Napoléon (*Désiré Lacroix*) 119
Napoléon et la Paix (*Arthur Lévy*) 120
Napoléon antimilitariste (*Gustave Canton*) 121
L'Actualité historique illustrée. Le Duc de Reichstadt. La Comédie Française 123

Souvenirs du lieutenant-général vicomte de Reiset, 1814-1836, publiés par son petit-fils, *le vicomte de Reiset*. 156
Morts et funérailles royales ; registre des premiers gentilshommes de la Chambre, publié par *le vicomte de Grouchy* 244
Journal et Correspondance intimes de Cuvillier-Fleury, publiés par *Ernest Bertin*. T. II. La Famille d'Orléans aux Tuileries et en exil, 1832-1851 442
L'Empire libéral. Etudes, récits, souvenirs (*Emile Ollivier*) T. VII. 60

Histoire de l'enseignement. Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale, publiés et annotés par *J. Guillaume*. T. IV. 1er germinal an II (2 mars 1795)-11 fructidor an II (28 août 1794). 352
Pour l'Université républicaine. Discours et opinions (1899-1901) (*Maurice Faure*) 173
L'Ecole républicaine et le Patronage féminin (*Ferdinand Dreyfus*). 173

Histoire des institutions et des mœurs. Histoire de la charité (*Léon Lallemand*). T. I. L'Antiquité (Les Civilisations disparues) 50
Les Classes rurales et le Régime domanial en France au moyen âge (*Henri Sée*) 246
Histoire des institutions politiques et administratives de la France (*Paul Viollet*) 526
Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789 (*E. Levasseur*) 247
La Vie privée d'autrefois. Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XIIe au XVIIIe siècle, d'après des documents originaux ou inédits (*Alfred Franklin*). La Vie de Paris sous Louis XVI ; début du règne 527
Le Culte de sainte Geneviève à travers les siècles. La Compagnie des porteurs de la châsse de sainte Geneviève (1525-1902) (*l'abbé Edouard Pinet*) 435
Mémoires anecdotiques sur les salons du second Empire. Journal du docteur *Prosper Ménière*, publié par son fils le *Dr E. Ménière*. . 249

Histoire diplomatique et militaire. Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des Cantons suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés (*Edouard Rott*). T. II (1559-1610). 58
Questions extérieures : 1901-1902 (*Victor Bérard*) 354
La France et les autres nations latines en Afrique (*E. Rouard de Card*) 446
Le Maréchal de Luxembourg et le Prince d'Orange (1668-1678) (*Pierre de Ségur*) 126
Marins et soldats français en Amérique pendant la guerre de l'indépendance des Etats-Unis (1778-1783) (*le vicomte de Noailles*). . . . 127
Les Préliminaires de Valmy. La Première Invasion de la Belgique (1792) (*le commandant de Sérignan*) 154
Le Martyre de la Vendée (*le chanoine L.-P. Prunier*). 245
Etudes sur la Vendée militaire. Zig-zags au pays des géants (*Henri Bourgeois*). 1re et 2e séries 459
Mémoires politiques et militaires du *général Doppet*. Edition nouvelle publiée par *D. Lacroix* 128
Cahiers de vieux soldats de la Révolution et de l'Empire, publiés par *E. Gridel* et *le capitaine Richard*. 128
Dominique Larrey et les Campagnes de la Révolution et de l'Empire, 1768-1842 (*Paul Triaire*) 128
Le Prince Eugène et Murat (1813-1814) (*Weil*). T. IV et V. 129
Souvenirs militaires du *général comte de Lorencez*, publiés par *le baron de Bourgoing* 129
L'Expédition d'Egypte, 1798-1801 (*le capitaine de la Jonquière*). T. III. 129
Projets et tentatives de débarquement aux Iles britanniques (*le commandant Desbrière*). T. IV en 3 parties. 130
La Campagne de 1805 en Allemagne (*P.-C. Alombert* et *J. Colin*). T. II. 130
Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche (*le lieutenant-colonel Saski*). T. III. 131
Capitulation de Baylen, causes et conséquences (*le lieutenant-colonel Clerc*) 131

Les Guerres d'Espagne sous Napoléon (*E. Guillon*). 133
La Guerre napoléonienne. Précis des campagnes (*le commandant Camon*). 134
Reims en 1814, pendant l'invasion (*A. Dry*). 132
Souvenir de Solferino (*Dunant*). 133
La Garde impériale, 1854-1870 (*le capitaine Richard*) 141
Histoire de la guerre de 1870-71 (*Paul* et *Victor Margueritte*). 134
Carnet de campagne d'un aide-major (1870-71) (*le Dr Challan de Belval*). 134
La Guerre de 1870-71. Batailles de Frœschwiller et de Forbach (fasc. VII et VIII). 135
Le Siège de Phalsbourg en 1870 (*le lieut.-colonel Hollender*) 135

Histoire maritime et coloniale. La Marine militaire de la France sous le règne de Louis XV (*G. Lacour-Gayet*). 157
L'Inde française au XVIIIe siècle. Ouvrage posthume de *Henri Castonnet des Fosses* 348
Dix années de politique coloniale (*J. Chailley-Bert*). 158
Conquête de Madagascar (*Jules Poirier*) 135
La Chute de l'empire de Rabah (*Emile Gentil*). 213

Questions du jour. La Fédération de l'Europe (*J. Novicow*). . . . 251
A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir? (*E. Demolins*). 160
La Congrégation. Opinions et discours, 1871-1901 (*Henri Brisson*) . . 61
L'Expulsion des Sœurs (*Auguste Bélanger*). 265
A travers les pensionnats de Frères (*Firmin Counort*) 528
Discours de combat (*Ferdinand Brunetière*). 355
Défendons-nous! (*Adrien Artaud*) 266
Les Pères de la démocratie (*Robert Launay*). 250
De la Corruption de nos institutions (*Henri Joly*). 447
L'Inévitable Révolution (*Un proscrit*). 448
Manuel de l'arriviste. Papiers trouvés chez un de nos plus notoires contemporains (*Henri Chateau*). 62
La Franc-maçonnerie, secte juive (ses origines, son esprit et le but qu'elle poursuit (*J. Bertrand*). 366
Aspects of the Jewish Question. 459
Que devons-nous faire des élections de 1902 aux élections de 1906? Lettres à M. Jacques Piou sur l'action populaire chrétienne (*l'auteur de « Lettres à M. Waldeck-Rousseau »*). 172
La Dé olation dans le sanctuaire (*Un antisémite de la « Patrie) française »*). 73
Les Bouilleurs de cru (*le Dr A. Antheaume* et *L. Antheaume*). 161

Histoire monastique. Obituaires de la province de Sens. T. I (Diocèses de Sens et de Paris), publiés par *Auguste Molinier*, sous la direction et avec une préface de *Auguste Longnon* 448

Histoire provinciale et locale. Les Centennales parisiennes. Panorama de la vie de Paris à travers le XIXe siècle, publié sous la direction de *Charles Simond* 355
Les Finances de la commune de Douai, des origines au XVe siècle (*Georges Espinas*). 161
La Noblesse bretonne aux XVe, XVIe siècles (*le comte R. de Laigue*). T. I. Evêché de Vannes. 1re partie. 251
Le Palais de justice de Rennes (*Hippolyte Bourdonnay*) 162
Histoire de la maison d'Estouteville en Normandie (*Gabriel de la Morondière*). 452
Histoire de Nancy (*Chr. Pfister*). T. I. 63
Les Chapelles de l'église de Notre-Dame de Dole (*Ch. Rance de Guiseuil*) 163
Gigny. Etude historique (*l'abbé Jobin*). 252
Ajain (Creuse), paroisse et seminaire, de l'an 1000 à l'an 1900 (*l'abbé Dardy*) 253
La Vie à Tulle aux XVIIe-XVIIIe siècles (*René Fage*). 165
Les Fêtes nationales et les cérémonies civiques dans la Haute-Vienne pendant la Révolution (*A. Fray-Fournier*). 164
La Vasconie. Etude historique et critique sur les origines du

royaume de Navarre, du duché de Gascogne, des comtés de Comminges, d'Aragon, de Foix, de Bigorre, d'Alava et de Biscaye, de la vicomté de Béarn et des grands fiefs du duché de Gascogne (*Jean de Jaurgain*). 2e partie. 253
La Provence, usages, coutumes, idiomes, depuis les origines. Le Félibrige et son action sur la langue provençale, avec une grammaire provençale abrégée (*Henri Oddo*). 451

Histoire étrangère. Institutions politiques de l'Europe contemporaine. Allemagne (*Etienne Flandin*). T. II. 65
Hambourg et l'Allemagne contemporaine (*Paul de Rousiers*). 356
Geschichte der deutschen Marine (*P. Koch*). 255
Du Weser à la Vistule. Lettres sur la marine allemande (*Edouard Lockroy*) 254
L'Impérialisme allemand (*Maurice Lair*). 211
Le Soulèvement des travailleurs d'Angleterre en 1381 (*André Réville*). Etudes et documents publiés avec une Introduction historique par *Ch. Petit-Dutaillis*. 65
Les Origines de la neutralité de la Belgique et le Système de la Barrière (1609-1830) (*René Dollot*). 165
La Vie universitaire dans l'ancienne Espagne (*Gustave Reynier*). . . 256
Le Gouverneur d'un prince. Frédéric-César de Laharpe et Alexandre Ier de Russie 357
Souvenirs de la Haute-Albanie (*A. Degrand*) 452
Essai sur l'évolution de la civilisation indienne (*le marquis de la Mazelière*) 529
Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales (1806-1902) (*Henri Cordier*). T. III. L'Empereur Kouang-Siu (2e partie, 1888-1902). 453
Les Événements militaires en Chine (*J. Cheminon* et *G. Fauvel-Gallais*). 136
Le Japon politique, économique et social (*Henry Dumolard*) 215
Mémoires du *Président Kruger* 138
Trois ans de guerre (*le général Christian de Wet*) 138
The Maryland Constitution of 1851 (*James Warner Harry*) 266
Governor Thomas H. Hicks of Maryland and the Civil War (*George L. P. Radcliffe*) 74

Biographie française. Rollin, sa vie, ses œuvres et l'Université de son temps (*H. Ferté*) 454
Louis Jolliet, découvreur du Mississipi et du pays des Illinois, premier seigneur de l'île d'Anticosti. Etude biographique et historiographique (*Ernest Gagnon*) 267
La Comtesse de Bonneval. Lettres du XVIIIe siècle (*Gustave Michaut*). 366
L'Homme-femme. Mlle Savalette de Lange, 1786-1858 (*Georges Moussoir*) 67
Mémoires d'une sœur de charité, publiés par Mme *Gagne* (*Elise Moreau*). 66
Le Général Dugommier. Sa vie, sa correspondance (*le capitaine Paul Pineau*) 127
Autour du drapeau blanc. Biographies inédites des chefs vendéens et chouans (*H. de la Fontenelle de Vaudoré*), publiées avec Preface et notes par *René Vallette*. 155
Le Tombeau de Louis Ménard, monument du souvenir (*Edouard Champion*). 68
Souvenirs et portraits (*Ch. de Ricault d'Héricault*). 266
Drumont (*Léon Fauriette*) 68

Biographie étrangère. Philibert de Chalon, prince d'Orange, vice-roi de Naples (*Ulysse Robert*). 530
Father Dolling. A Memoir (*Joseph Clayton*). 357
Sir Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada (*Henri Moreau*) . . 268
The political Activities of Philip Fresneau (*Samuel E. Forman*). . 268

Archéologie. La Vie antique. Manuel d'archéologie grecque et romaine, trad. de *E. Guhl* et *W. Koner* par *F. Travinski*. Première partie. La Grèce. 153
Le Théâtre romain de Dougga (*le Dr Carton*). 367
Les Catacombes de Rome (*André Baudrillart*). 168

Mélanges. Mélanges Perrot. Recueil de mémoires concernant l'archéologie classique, la littérature et l'histoire anciennes. 318
Mélanges Léonce Couture. Études d'histoire méridionale, dédiées à la mémoire de Léonce Couture (1832-1902) 62
Ames religieuses (*Henri Bremond*). 167
Courtes Pages (*le marquis Costa de Beauregard*). 358
Ensayos de critica e historia y otros escritos (*Alberto Nin Frias*). . . 265

Bibliographie. Bibliothèques. Histoire de l'imprimerie.
Répertoire des sources historiques du moyen âge (*Ulysse Chevalier*) Topobibliographie. 1er-5e fascicules. A-S. 359
Bibliographie du culte local de la Vierge Marie (*Léon Clugnet*). France. 3e fasc. Province ecclésiastique d'Auch. Diocèses d'Aire, d'Auch, de Bayonne et de Tarbes. 455
Bibliographie térésienne. Ouvrages français et étrangers sur sainte Térèse et sur ses œuvres, bibliographie critique (*Henri de Curson*). 74
Bibliographie napoléonienne (*F. Kircheisen*). 123
Handbuch der Bibliothekslehre (*Dr Arnim Graesel*). Zweite völlig umgearbeitete Auflage der « Grundzuege der Bibliothekslehre, Neubearbeitung von Dr Julius Petzholdts Katechimus der Bibliothekslehre » 257
Missions archéologiques françaises en Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles, documents publiés par *Henri Omont*. 242
Origines de l'imprimerie en France (*A. Christian*). 256

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ABRIBAT (Jean-Marie). 331
ADAM (l'abbé J.-L.) 98
AGEN (BOYER D'). 6
AGES (Lucie DES) 405
AIGUEPERSE (M.). 404
ALEXANDRE (Roger) 338
ALLARD (Paul) 437
ALOMBERT (P.-C.) 130
AMESTOY (Amélie). 407
ANDRAUD (Paul) 342
ANGLAS (J.) 313
ANGOT (A.). 386
ANGOT DES ROTOURS (le baron J.). 397
ANGOULVANT (G.) 215
ANTHEAUME (le Dr A.) 161
ANTHEAUME (L.). 161
ANTONINI (F.-A.). 407
APPELL (Paul) 388
AQUILAS 392
ARBOIS DE JUBAINNILLE (H. D'). 226
ARDANT DU PICQ (le colonel). . 140
ARENDT (Guillelmo). 500
ARNAUNÉ. 30
ARRÉAT (Lucien). 502
ARROS (Jean D') 399
ARTAUD (Adrien) 266
ARTHUR-LÉVY. 120
AUBIER (le lieutenant-colonel) . 133
AUGUSTIN (saint) 327
AUMALE (Mlle D'). 241
AZAN (Paul) 125
AZIBERT (J.-P.-A.) 203

BAGUENAULT DE PUCHESSE (le comte) 56
BALESTA (H.). 14
BALTUS (le Dr E.) 312
BALTUS (Georges M.) 326
BARASCUD (l'abbé D.) 394
BARBET DE VAUX (Jean) 406
BARENTHON (le P. Hilaire DE) 169, 534
BARET (Paul). 48
BARRACAND (Léon). 404
BASCAN (Louis). 13

BASCH (Victor) 235
BASLY (le R. P. Déodat-Marie DE) 69
BATTENDIER (l'abbé). 108
BATTEREL (le P. Louis) 439
BAUDOIN (Alphonse). 113
BAUDOIN (Marcel). 305
BAUDRILLART (André). 168
BAUMANN (Antoine). 503
BAURY (Raphaël) 299
BAZIN (René). 303
BEAUREGARD (le marquis COSTA DE) 358
BÉGIN (C.-A.) 99
BÉLANGER (Auguste) 265
BELVAL (le Dr CHALLAN DE) . . 134
BENOIST (Charles) 490
BÉRARD (Victor). 151, 354
BERGER Philippe) 198
BERMON (E. DE RESCLAUZE DE). 295
BERNHEIM (le Dr S.). 313
BERTHAUT (Léon) 113
BERTHIER (l'abbé J.). 98, 107
BERTIN (Ernest) 442
BERTOT (Jean). 212
BERTRAND (J.) 366
BERTRAND (Joseph) 150
BESSE (Dom). 169, 351
BEURLIER (Eugène) 506
BEYABRT (Charles). 35
BEYLIÉ (le général L. DE). . . . 319
BEZANÇON (Hector) 487
BIENSTOCK (J.-W.) 38
BIGELMAIR (Andreas) 434
BIRUKOW (P.). 38
BITA (D.). 40
BLANC (l'abbé Elie) 203, 508
BLUDAU (Aug.). 194
BOGNAR (E.) 144
BOISLISLE (A. DE) 58
BONACCORSI (le P. Joseph) . . . 206
BONNAL (le général). 136
BONNARDET 439
BONNEFON (Jean DE). 330
BONNEFON (Paul). 512
BONNET (Maximilien). 207
BONOMELLI (Mgr) 99, 100
BOREL (Emile). 389
BORNECQUE (Henri) 423
BOSCOWITZ (Arnold). 10
BOUCHER (Maurice) 497
BOUGLÉ (C.) 363
BOULAI (le Dr V.) 406
BOURDON (B.) 312
BOURDONNAY (Hippolyte). . . . 162
BOURGEOIS (Henri) 459
BOURGEOIS (Léon). 36
BOURGOING (le baron). 129
BOURRON (Jules). 114
BOUSSAC (Louis). 103
BOYER D'AGEN. 6
BOYSSON (R. DE). 231
BRADA 21
BRANTS (Victor) 34
BRAUNSBERGER (Otto). 349
BREMOND (Henri) 167, 362
BREZNAY (A.). 40
BRISSON (Henri). 61
BROCHE (Gaston-E.) 118
BROU (A.) 170
BRUGERETTE (J.). 258
BRUN (Pierre) 533
BRUNEAU (le Dr). 316
BRUNETIÈRE (Ferdinand) 355
BRUNO (Camille). 292
BUFFON. 512
BUISSON 36
BUREL (l'abbé H.) 398
BUXY (B. DE). 403

CALDERINI (M.). 309
CALMETTES (Joseph). 525
CAMON (le commandant) 133
CAMPFRANC (M. DU) 403
CAMPORI (Matteo) 423
CAMPOS (José DE). 23
CANDIANI (R.) 48
CANET (l'abbé) 501
CANTACUZÈNE (Charles-Adolphe) 116
CANTEL (le chanoine) 109
CANTINEAU (le chanoine V.). . . 407
CANTON (Gustave). 121
CARD (E. ROUARD DE) 446
CARITAS. 407
CARLETON (James G.) 193
CAROUGE (le R. P. Alfred DE). . 395
CARRA DE VAUX (le baron) . . . 504
CARTON (le Dr) 367
CASCALES Y MUÑOZ (José). . . . 414
CASTONNET DES FOSSES (Henri). 348
CATHERINE DE MÉDICIS 56
CATOR (George) 33
CAUDERLIER (G.). 31
CESAREO (Placido). 43
CHABERT (Samuel). 70
CHABIN (le R. P.). 509
CHABOT (l'abbé A.) 107
CHAILLEY-BERT (J.). 158
CHALLAN DE BELVAL (le Dr) . . 134
CHAMPION (Edouard) 68
CHAMPOL. 291
CHANTEPLEURE (Guy) 19
CHARLETTE (Jean). 18
CHARRUAU (Jean) 458
CHATEAU (Henri) 62, 504
CHEMINON (J.). 136
CHEVALIER (Ulysse) 359
CHIHAB-AD-DIN AHMAD-AL-ABCHIHI (le cheikh) 237
CHOLLET (l'abbé). 101
CHRISTIAN (A.) 256
CILLEULS (Alfred DES). 32
CISNEROS (Dom Garcias) 105
CLARETIE (Jules). 433
CLAUSSE (Gustave) 321
CLAYTON (Joseph)... 357
CLERC (le lieutenant-colonel). . 131
CLUGNET (Léon). 455
COLIN (J.) 130
COLONNA D'ISTRIA (Fr.) 309
COMBES (Louis DE) 238
COMPAIN (L.-M.). 300
CONSTANT (Jacques). 116
CORDIER (Henri). 453
COSTA DE BEAUREGARD (le marquis). 358
COSTANTINI (Victorio). 259

COULBOIS (F.) 214
COULOMB (Jeanne DE) 402
COUNORT (Firmin) 528
COURBET (Pierre) 407
CRESSON (André) 500
CROS (le R. P. L.-Jos.-Marie) 400
CROUZIL (l'abbé Lucien) 170
CUMONT (Franz) 143
CUNHA (Da) 262
CURLBY (Frédéric DE) 199
CURZON (Henri DE) 74
CUVILLIER-FLEURY 442

DALVY (Jean) 291
DAMAD (Marianne) 291
DAMASE DE LOISEY (le R. P.) . . 395
DANTE 346
DANVILA (Alfonso) 71
DARBOUX (Gaston) 150
DARDY (l'abbé) 253
DARIER (le Dr A.) 314
DARLU 36
DARTIÈRES (M.) 25, 26
DARWIN (Charles) 45,419
DAUCHEZ (le Dr H.) 315
DAUDET (Ernest) 400
DAVE (Victor) 38
DAVELUY (René) 337
DEBERRE (l'abbé Emile) 232
DECORSANT (l'abbé L.) 510
DÉGOT (le Comt F.) 137
DEGRAND (A.) 452
DELATTRE (P.) 365
DEMENY (Georges) 146
DEMOLINS (Edmond) 160,511
DEMONGEOT (le lieutenant) . . . 140
DÉODAT-MARIE DE BASLY (le R. P.) 69
DESBRIÈRE (le commandant) . . 130
DESCHAMPS (Alfred) 309
DESPEAUX (A.) 387
DIDON (le P.) 47
DIETRICH (Auguste) 429
DILKE (Lady) 324
DOLLOT (René) 165
DOPPET (le général) 128
DOTTIN (G.) 226
DREYFOUS (Maurice) 325
DREYFUS (Ferdinand) 173
DREYFUS-BRISAC (Edmond) . . . 520
DRIAULT (Edmond) 436, 437
DROOGMANS (H.) 208
DRY (A.) 132
DUBOC (E.) 43
DUBOIS (L.-M.) 406
DUBOIS (Marcel) 210
DUHAMEL (Mme Adrienne) 405
DUHEM (P.) 335,385
DUMAINE (l'abbé L.-V.) 396
DUMAS (le Dr G.) 498
DUMOLARD (Henry) 215
DUMONT (Arsène) 260
DUNAND (l'abbé Ph.-H.) 170
DUNANT 134
DUPONT (LÉON) 261
DUPORCQ (E.) 45
DUPRAT (G.-L.) 501
DUPUIS (Eud.) 13
DUPUY (Ernest) 263
DUPUY (le Dr J.-Th.) 307
DURAND (l'abbé Albert) 424
DURAND (Louis) 489
DURAND-GRÉVILLE (E.) 341
DURKHEIM (Emile) 36

EBERSOLT (Jean) 392
ERMONI (V.) 168, 197
ESCHINE 149
ESPAGNAT (Pierre D') 301
ESPINAS (Georges) 161
ESQUIROL 296
EVESQUE (P.-E.) 172

FABRE (C.) 420
FABULET (L.) 11
FAGE (René) 165
FAGUET (Emile) 492
FAIRMAIRE (L.) 513
FARGEAU (J.) 11, 12
FAURE (Maurice) 173
FAURIETTE (Léon) 68
FAUVEL-GALLAIS (G.) 136
FAYE (Ernest) 485
FEIGE (l'abbé P.) 108
FENNEBRESQUE (Juste) 306
FERTÉ (H.) 454
FIRMERY (J.) 152
FISCHER (E.) 410
FLANDIN (Etienne) 65
FLEURY (Jean) 341
FLORIAN (Mary) 23
FONSEGRIVE (George) 432
FONTAINE (l'abbé) 218
FONTANE (Marius) 436
FONTIN (Paul) 336
FORMAN (Samuel E.) 268
FOSSES (Henri CASTONNET DES) . 348
FOTIADI (Dr F.) 518
FOUËT (Edouard-A.) 387
FOUILLÉE (Alfred) 418, 507
FOUNTAINE-WALKER (Ch.) 11
FOURNIELS (Roger DES) 404
FOURNIER (Augustin) 213
FOURVIÈRES (le R.-P. Xavier DE) . 340
FRANCE (Jeanne) 21
FRANÇOIS LÉOPOLD, évêque d'Eystett 409
FRANCONIE (Joseph) 364
FRANKLIN (Alfred) 527
FRAPIÉ (Léon) 298
FRAY-FOURNIER (A.) 164
FREYCINET (C. DE) 391
FRIAS (Alberto Nin) 265
FROIDEVAUX (Henri) 445
FUSTER (Charles) 112

GAGNE (Mme), [Elise MOREAU] . . 66
GAGNON (Ernest) 267
GAILLARD (Jean) 52
GALDOS (Pérez) 24
GALTIER-BOISSIÈRE (le Dr) . . . 313
GARIEL (Jules) 533
GAULTIER (Jules DE) 430
GEFFROY (Gustave) 322
GENTIL (Emile) 213
GHIL (René) 117

GIBBONS (le cardinal James) . . 217
GIDE 36
GILLETTE (François) 20
GIRODON (P.). 205
GLACHANT (Paul) 344
GLACHANT (Victor) 344
GODARD (André) 503
GŒTHE. 48
GONDAL (I.-L.) 362
GRAESEL (Dr Arnim). 257
GRAMMACCINI. 22
GRAVE (Jean) 298
GRECH (Jehan) 406, 407
GRENÉDAN (J. DU PLESSIS DE) . 210
GRÉVILLE (Henry). 18
GRIDEL (E.) 128
GRIMBLOT (L.). 46
GROUCHY (le vicomte DE). . . . 244
GUER (Ch. GUERLIN DE). 227
GUÉRIN (Charles) 110
GUÉRIN-CATELAIN (Maxime) . . 138
GUERLIN DE GUER (Ch.). 227
GUHL (E.) 153
GUILLAUME (J.). 352
GUILLON (E.) 133
GUISEUIL (CH. RANCE DE). . . . 163
GUYMIOT (M.) 493

HALÉVY (Daniel). 333
HALÉVY (Ludovic). 117
HAMEL (Maurice) 322
HANOTAUX (G.) 241
HAPPEL (Julius) 41
HAREL (Paul). 109
HARRY (James Warner) 266
HARTMANN (G.) 148
HAUSER (Henri). 35
HAUSSONVILLE (le comte D') . . 241
HAVRET (le P. Henri) 260
HELBIG (M. W.) 522
HELLO (Ernest). 502
HÉLOT (le Dr Ch.) 309
HENRI (Victor) 386
HENRY (Paul) 393
HENRY (Victor) 411
HENRY-LECOMTE (L.) 345
HENSON (H. Hensley) 532
HÉRICAULT (Ch. DE RICAULT D'). 266
HEUDEBERT (Lucien). 301
HILAIRE DE BARENTHON (le P.). 169, 534
HILDEBRAND (Adolphe) 326
HOBERG (Gottfried). 194
HŒNSBRŒCH (Graf VON). 438
HOGAN (J.) 105
HOLLENDER (le lieut.-colonel). . 135
HUMBERT (G.) 389
HUMBERT (le colonel). 137
HUMIÈRES (R. D'). 8
HUMMELAUER (Franz VON) . . . 200
HUSZÁR (Guillaume). 429
HUYSMANS 303

IGURBIDE (J. J.). 171
INGOLD (A.) 439
INGRAM (Arthur F. WINNINGTON) 457
ISSALY (l'abbé). 391
ISTRIA (Fr. Colonna D') 309

JAC (Ernest). 396
JACQUES (saint). 392
JACQUIER (E.). 206
JAMES (William) 498
JANASZ (J.-L. DE). 8
JANSSEN (A.). 390
JAURGAIN (Jean DE). 253
JEREMIAS (Alfred) 198
JHERING (R. VON) 144
JOBIN (l'abbé) 252
JOLY (Henri). 447
JOUIN (Henry). 326
JOURNÉE 225
JUBAINVILLE (H. D'ARBOIS DE) . 226
JULIEN (Jean) 149

KERGOMARD (J.-G.) 210
KERNAREL (Marie) 405
KESSLER (le général) 136
KIPLING (Rudyard). 11
KIRCHEISEN (F.) 123
KNABENBAUER (Joseph) 202
KOCH (P.). 235
KÖCK (Johann). 457
KOHLHOFER (Matthias). 206
KONER (W.). 153
KORKOUNOV (N. M.) 481
KRAFFT (Adolphe) 115
KRUG (Henri). 217
KRÜGER (le Président). 138

LA BARRE (Raymond DE) 297
LA BRÈTE (Jean DE). 293
LA CAZE-DUTHIERS (Henri). . . 171
LACHAMBAUDIE (Pierre). 7
LA CHAPELLE (Séverin DE) . . . 261
LA CHESNAIS (P.-G.). 24
LACOMBE (Bernard DE) 350
LACORDAIRE (le P.). 72
LACOUR-GAYET (G.) 157
LACROIX (Desiré) 119, 128
LAFENESTRE (Georges). 320
LAFFITTE (Louis). 210
LA FONTENELLE DE VAUDORÉ (H. DE). 155
LAFOSCADE (Léon). 49
LAGRANGE (le P. Marie-Joseph). 195, 201
LAGRÈSILLE (H.). 494
LAIGUE (le comte R. DE) 251
LAIR (Maurice). 211
LA JONQUIÈRE (le capitaine DE). 129
LA LLAVE Y SIERRA (Joaquin DE). 138
LALLEMAND (Léon). 50
LAMARRE (Clovis) 229
LA MAZELIÈRE (le marquis DE) . 529
LAMBERT (Alfred) 488
LAMBERT (Eliezer) 332
LAMBERT (le R.-P. J.-M.) 104
LA MORANDIÈRE (Gabriel DE) . . 452
LANGLOIS (le chanoine). 407
LANGOUËT (J.) 226
LANSON (Gustave). 146
LARDEUR (F.-J.) 211
LARGENT (Augustin). 102
LASSALLE (Ferdinand). 38
LASSERRE (Pierre). 48
LAUMONIER (le Dr J.) 315

LAUNAY (Robert). 250
LAURENT (D.) 148
LAURIS (D.). 26
LAUZUN (Philippe). 240
LAVAL (Dr E.) 314
LAVEDAN (Henri) 229
LAVEILLE (le R. P.) 53
LAVIELLE (le Dr Ch.). 317
LA VILLE DE MIRMONT (H. DE) . 340
LAVRAND (le Dr). 306
LAXENAIRE (l'abbé J.). 259
LE BEAUMONT (Maurice) 403
LECESTRE (Léon). 58
LECLÈRE (M.-A.). 419
LECORNU (J.). 9
LEDOS (Eugène) 310
LE GAUDIER (Antoine) 410
LEGER (A.). 39
LE HELLOCO (Louis) 426
LEHMKUHL (le R. P. Augustin). 328
LE JEUNE (Marguerite) 19
LEMAIRE (Paul). 505
LEMAIRE (René). 171
LEMOINE (Jean). 352
LEMONNIER (Pierre). 301
LÉNARD (le Dr André) 316
LENEL (S.) 521
LENFANT (l'abbé L.). 102
LÉON XIII 260
LÉPICIER (A.-M.). 508
LESCURE (DE) 10
LESÊTRE (l'abbé H.) 202
LETOURNEAU (Charles) 484
LEVADITI (C.) 313
LEVASSEUR (E.) 247
LE VERRIER (U.). 365
LHOUMEAU (Antonin) 106
LICHTENBERGER (André). 352
LIÉBY (A.). 233
LIÉGEARD (Stephen). 234
LIGUORI (saint Alphonse DE). . 107
LOCKROY (Edouard). 254
LODIEL (le P.) 202
LOISEY (le R. P. Damase DE) . . 395
LOMBROSO (Cesare) 309
LONGNON (Auguste). 448
LONGUEMARE (P. DE) 426
LORENCEZ (le général comte DE). 129
LOUBAT. 488
LOURIÉ (Ossip). 507

MALHERBE (le Dr A.). 314
MANDAT-GRANCEY (le baron E. DE). 212
MANGENOT (l'abbé). 216
MANSUETUS. 37
MARCADÉ (l'abbé A.). 398
MARÉCHAL (Constantin). 487
MARGUERITTE (Paul) 134, 302
MARGUERITTE (Victor). . . 134, 302
MARSAC (Henri) 342
MARTEL (E.-A.) 211
MARTIN (F.) 141
MARTIN (l'abbé J.). 361
MARTONNE (Emmanuel DE). . . 212
MARYAN (Mme). 104
MASCART (Jean) 416
MÉDICIS (Catherine DE) 56
MEILHAC 117
MEILLET (A.). 516
MENEGAUX (A.) 224, 513
MÉNIÈRE (le Dr E.) 249
MÉNIÈRE (le Dr Prosper) 249
MENTION (Louis) 239
MÉRAC (H. RUBAT DU) 35
MERRICK (Léonard) 295
MEULENAERE (O. DE) 144
MEUNIER (Stanislas). 335
MICHAUT (Gustave) 343, 366
MICHELETTI (P.-A.-M.) 410
MIGNARD (Gaston). 292
MILHAUD (Gaston). 506
MILL (Hugh Robert). 209
MILLOT (l'abbé) 406
MINGES (P. Parthenio) 142
MIRMONT (H. DE LA VILLE DE) . 340
MISRACHI (le Dr Moïse) 316
MOINE (Ferdinand) 262
MOLINIER (Auguste). 448
MONOD (Gabriel). 436, 437
MONTIER (Edward) 111
MÔNY (Adolphe). 118
MOREAU (Elise), [Mme GAGNE] . 66
MOREAU (Félix) 490
MOREAU (Henri) 268
MOREAU DE NÉRIS. 265
MORIAN (Jacques) 20
MORLET (A.) 13
MORRIS (William) 24
MOUILLEFERT (P.) 415
MOUREAU (le chanoine). 306
MOUREU (Ch.) 334
MOUSSARD (l'abbé). 362
MOUSSOIR (Georges). 67
MUÑOZ (José CASCALES Y). . . . 414
MÜNTZ (Eugène). 515

NAQUET (Alfred). 261
NARDINI DESPOTTI MOSPIGNOTTI (A.). 320
NAVE (Orville J.) 194
NÉPLUYEFF (N. DE) 223
NÉRIS (MOREAU DE) 265
NOAILLES (le vicomte DE) 127
NOCÉ (F. DE) 404
NOËL (Alexis) 293
NOISETTE (l'abbé Ev.). 99
NORDAU (Max) 429
NOURRISSON (Jean-Félix) 505
NOVICOW (J.). 251

ODDO (Henri). 451
OLDENBERG 411
OLLIVIER (Emile). 60
OMONT (Henri). 242
ORLÉANS (Henri-Ph. D'). 434

PALÉOLOGUE (Maurice) 319
PARETO (Vilfredo). 38
PASCAL (Georges DE) 73
PAULHAN (Fr.) 498
PÁZMÁNY (le cardinal P.) . . 40, 144
PELLISSIER (Georges) 425
PELTIER (E.). 395
PÉRERA (Henri DE) 149
PÉRIER (Edmond). 224

PÉRONNE (Mgr) 327
PÉRONNET (Mme Charles) 401
PERRAUD (le cardinal). 101
PERRIER (Edmond) 513
PETIT-DUTAILLIS (Ch.). 65
PEYRE (Roger) 321
PFISTER (Chr.). 63
PHILIPPE (le Dr J.). 498
PHILIPPS (H.-J.) 263
PHIN (John) 236
PICARD (Emile). 262
PICAVET (François). 413
PICOT (Georges) 55
PICQ (le colonel ARDANT DU). . 140
PIHAN (le chanoine). 327
PINEAU (Léon). 347
PINEAU (le capitaine Paul) . . . 127
PINET (l'abbé Edouard). 435
PISANI (l'abbé). 170
PLANEIX (l'abbé R.) 328
PLANUS (l'abbé). 103
PLÈMEUR (Jean). 25
PLESSIS DE GRENÉDAN (J. DU) . 210
POINCARÉ (H.). 496
POIRIER (Jules). 135
PONT (F.). 141
PRUNIER (le chanoine L.-P.) . . 245
PUCHESSE (le comte BAGUENAULT DE) 56
PUYOL (Mgr P.-E.). 329
PYFFEROEN (Oscar). 491

RADCLIFFE (George L.-P.). . . . 74
RAMBURES (la marquise DE). . . 457
RANCE DE GUISEUIL (Ch.). . . . 163
RAT (G.). 237
RAYMOND ANTOINE, évêque d'Eystett. 409
REBOUL (le Dr H.). 316
REEPMAKER. 296
REISET (le lieut.-gal vicomte DE). 156
REISET (le vicomte). 156
RÉMY (Léon). 38
RENARD (A.-F.) 45, 419
RENAUD (Etienne). 114
RENOUVIER (Charles). 494
RESCLAUZE DE BERMON (E. DE). 295
REUSCH L (Karl). 421
RÉVILLE (André). 65
REVILLOUT (E.). 483
REYNIER (Gustave). 256
RIBÉRY (Ch.). 499
RIBET (J.). 100
RICAULT D'HERICAULT (Ch. DE). 266
RICHARD (le capitaine). 128, 140, 141
RICHARD (Gaston). 496
RICHTENBERGER (Eugène). . . . 320
RIVIÈRE (Georges). 364
RIVIÈRE (Jacqueline). 401
RIVIÈRE (Louis) 34, 308
ROBERT (Ulysse). 530
ROBERTY (Eugène DE). 507
ROBLOT (le Dr L.). 316
ROCAFFORT (Jacques). 332
ROLLAND (Paul). 14
ROMANO (M.-B.). 424
ROOSEVELT (le Président Th.). . 215
ROSE (le P. V.). 204
ROSSET (J.). 263
ROTOURS (le baron J. ANGOT DES). 397
ROTT (Edouard). 58
ROUARD DE CARD (E.). 446
ROUSIERS (Paul DE). 356
ROUSSEAU (J.). 105
ROUSSEAU (L.). 406
ROUYER (Joseph). 417
ROZAN (Charles). 254
RUBAT DU MÉRAC (H.). 35
RUPERT (R.-P.). 340

SAINT-AULAIRE (le comte A. DE) 294
SAINT-MARTIN (Vivien DE) . . . 208
SAINT-SIMON 58
SAINT-YVOINE 116
SALEMBIER (le chanoine) 72
SALGARI (Emilio). 11, 12
SALOMON (Michel). 506
SALY-STERN (Jacques). 235
SAMFIRESCO (Mlle Elvire) 427
SASKI (le lieutenant-colonel) . . 131
SAUBIN (Ant.). 362, 394
SAUREL (l'abbé Adolphe) 217
SAVAËTE (Arthur). 404
SAVINE (Albert). 215, 519
SCHERMAN (Théodor) 361
SCHMIDT (Eugène) 322
SCHMIDT (Josef). 534
SCHMOLLER (Gustave). 31
SCHRADER (Fr.) 208
SÉE (Henri) 246
SÉGUR (Pierre DE). 126
SÉNÈQUE le Rhéteur. 423
SEPET (Marius) 170
SÉRIGNAN (le comt DE) 154
SERTILLANGES (le R. P.) 219
SERVAIS (l'abbé). 199
SIERRA (Joaquin DE LA LLAVE Y) 138
SIMOND (Arthur). 115
SIMOND (Charles) 355
SIVILLE (Léon). 485
SOREL (Albert). 441
SPENCER (Herbert). 493
STALEY (Edgcumbe). 323
STOKER (Bram) 71
STRANNICK (Ivan) 293
STREETER (A.). 323
SUAREZ (A.). 25
SURBLED (le Dr) 312
SUZE (E. DE). 299
SVEDELIUS (C.). 47
SWINBURNE (A. C.). 519
SYLVAIN (l'abbé). 70

TAFT (Bernard) 299
TALRICH (Pierre) 118
TCHERNOFF (M. J.) 481
TEXIER (J.-M.). 397
THÉRY (Edmond) 33
THEURIET (André). 17
THIERRY (Emile). 70
THOREL (Jean). 17
TILLOY (Mgr A.). 69, 458
TINAYRE (Marcelle) 26
TINSEAU (Léon DE) 289
TOLSTOÏ (Léon). 38, 507
TOURGUENEFF 48

TOURNEUX (Maurice). 323
TOZER (H.-F.) 346
TRAWINSKI (F.) 153
TRIAIRE (Paul). 128
TRUSTAT (Eugène). 337
TYRREL (le P.-G.). 39

VACANDARD (l'abbé E.). 169
VALLES (Pierre) 30
VALLETTE (René) 155
VANDAL (Albert). 122
VANDERVELDE (Emile). 414
VASCHIDE (N) 311
VAUDORÉ (H. DE LA FONTENELLE DE). 155
VAUX (Jean BARBET DE). 406
VAUX (le baron CARRA DE) . . . 504
VERLY (Hippolyte). 533
VERMEERSCH (le R. P. Arthur) . 217
VERMOREL (V.). 172
VEUILLOT (François). 363
VIAL (Francisque). 220
VIBERT (Paul) [Théodore VIBERT fils]. 514
VIBERT fils (Théodore) [Paul VIBERT]. 514
VICAIRE (Gabriel) 422
VIGNÉRAS (Sylvain) 215
VILLAIN (Georges). 223
VILLARD (le P. A.). 204
VINCENT (Charles). 406
VIOLLET (Paul). 526
VURPAS (Cl.). 311

WAHL (Albert). 486
WALLACE (Louis) 8
WEIL. 129
WEISS (J.-J.). 520
WET (le général Christian DE) . 138
WILHELM (J.) 221
WILSON (Woodrow). 221
WINCKLER (Hugo). 197
WOLF (le Dr Julius) 364
WYZEWA (Teodor DE). 295

XAVIER DE FOURVIÈRES (le R. P.) 340

ZEUTHEN (H.-G.). 416

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : AUDIAT (Louis), 369. — BERTRAND (Alexandre-Louis-Joseph), 75. — BLANCARD (Louis), 174. — BLOWITZ (OPPER DE), 175. — BRADLEY (Dr. George Granville), 371. — CARTWRIGHT (J. J.), 270. — CARUS (J. Victor), 463. — CAT (Edouard), 368. — CHAILLU (Paul BELLONI DU), 536. — CHAVANNE (Joseph), 174. — COWELL (Edward Byles), 270. — CROUSLÉ (François-Léon), 368. — DEHÉRAIN (Pierre-Paul), 75. — DUFFY (Charles GAVAN), 271. — FERRAND (Joseph), 535. — GARNIER (Edouard), 463. — JACQUINET (Paul), 535. — KELLER (Dr. Heinrich), 370. — LABORDE (le Dr Jean-Baptiste-Vincent), 460. — LAFFITTE (Pierre), 174. — LA ROQUE (Léonce DE), 462. — LEFÈVRE-PONTALIS (Germain-Antonin), 463. — LEGOUVÉ (Ernest), 367. — LOTTIN DE LAVAL (René-Victorien), 370. — MEYSENBURG Mme Malvina VON), 536. — MILLARDET (Pierre-Marie-Alexis), 76. — MINJARD (abbé Etienne-Constant), 77. — MUHLFELD (Lucien), 76. — PARIS (Gaston), 268. — PARRY (Dr. Joseph), 271. — PESSONNEAUX, 461. — PIESTRE (Pierre-Etienne), [Eugène CORMON], 460. — STEPHENS (Dr.), 175. — STODDARD (Richard-Henry), 536. — TEMPLE (Dr. Frederick), 77. — VINGTRINIER (Marie-Emile-Aimé), 461. — ZOTTOLI (le R. P.), 175.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 79, 178, 272, 372, 465, 538.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 80, 178, 273, 373, 465, 539.

Concours ouvert par la Société bibliographique et des Publications populaires. Prix Beaucourt, 465.

Concours et Prix, 80, 178, 273.

Congrès, 373.

Commission biblique, 273.

Mélanges : Les Langues provinciales, 178. — Comité de défense sientifique, 540. — Les Sociétés savantes de France, 275. — La Société du « Vieux Papier », 276. — Le Saint-Suaire, 273. — Travaux de la Smithsonian Institution de Washington, 374. — Le Monde judiciaire dans Balzac, 373. — La France monastique, 540. — « Compagnons de Jéhu » ou « Compa-